



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

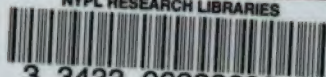
Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

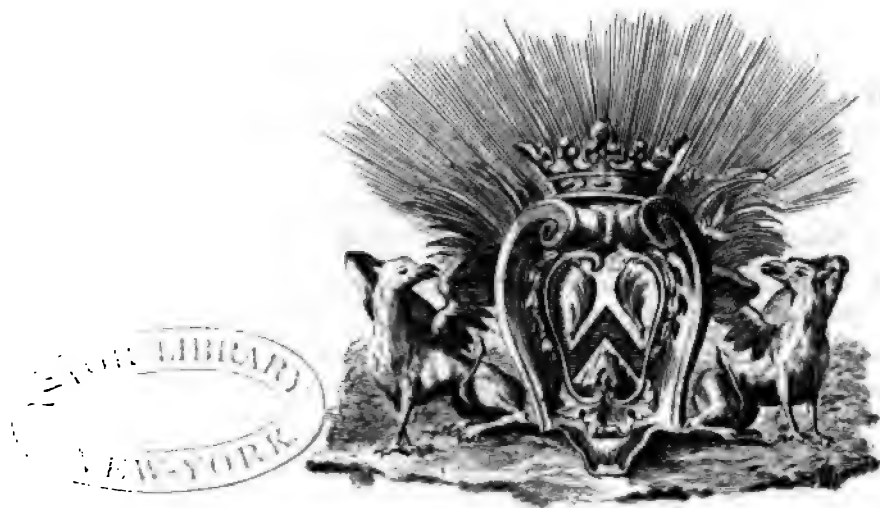
NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 06828693 3

Œ U V R E S
DE MESSIRE
ANTOINE ARNAULD,
DOCTEUR DE LA MAISON ET SOCIÉTÉ
DE S O R B O N N E.

TOME VINGT-CINQUIEME,
*Contenant les derniers Écrits de la quatrième Classe, depuis le quatrième Nombre
de la neuvième Partie, jusqu'à la fin.*



A PARIS, & se vend à LAUSANNE,
Chez SIGISMOND D'ARNAY & COMPAGNIE.

M. DCC. LXXIX.

Les Écrits contenus dans ce Tome sont :

QUATRIÈME CLASSE, NEUVIÈME PARTIE.

- N^o. IV. Fantôme du Jansénisme, ou Justification des prétendus Jansénistes, par le Livre même d'un Savoyard, Docteur de Sorbonne, leur nouvel Accusateur, intitulé: *Les Préjugés légitimes contre le Jansénisme*, &c. page 1
- N^o. V. Remarques sur ce Corollaire de M. STEYAERT: *Formula Juramenti ab ALEXANDRO Papa VII contra JANSENIUM præscripta utiliter proponitur & juratur*, &c. 141
- N^o. VI. Histoire du Formulaire qu'on a fait signer en France, & de la paix que le Pape CLÉMENT IX a rendue à cette Église en 1668. 152
- N^o. VII. Difficultés proposées à M. STEYAERT, Vicaire Apostolique de Bois-le-Duc, sur un petit Écrit intitulé: *Declaratio mentis M. STEYAERTII, Vicarii Apostolici Sylloducensis super hodierno negotio Formularis, contra ea quæ vel secus publicantur, vel publicari possunt*. 178
- N^o. VIII. Procès de Calomnie, intenté devant le Pape & les Évêques, les Princes & Magistrats, par les nommés dans le Placard intitulé: *Jansenismus omnem destruens Religionem*. 207
- N^o. IX. Mémoire adressé à M. VAN ESPEN, pour les Théologiens de Louvain. . . . 321
- N^o. X. Réflexions sur le Décret du S. Office du 28 Janvier 1694, qui supprime toute interprétation du Formulaire, & qui ordonne de l'entendre *in sensu obvio*. 325

A P P E N D I C E.

- LETTRE A. Lettre de M. de GONDRIN, Archevêque de Sens, à M. de POMPONE, Ministre & Secrétaire d'État, sur l'impression de l'Histoire de la Paix de CLÉMENT IX. 331
- LETT. B. Trois Lettres de M. HENRI ARNAULD, Évêque d'Angers, au Roi, au sujet du Serment sur le fait de JANSENIUS, introduit dans l'Université d'Angers, & touchant son droit de choisir les Directeurs de son Séminaire, & les Maîtres des petites Écoles. 334
- LETT. C. Deux Mémoires touchant les infractions de la paix de CLÉMENT IX, pour être présentés au Roi, par Madame la Duchesse de Longueville. 346
- LETT. D. Trois Mémoires présentés à M. ARNAULD au sujet de ses Remontrances au Roi pour justifier les prétendus Jansénistes. 354
- LETT. E. Plan général de l'Écrit de M. ARNAULD intitulé: Justification de tous ceux qu'on décrie sous le nom de Jansénistes; ou Apologie pour les Jansénistes. . . . 357
- LETT. F. Décret du S. Office du 28 Janvier 1694, qui supprime toute interprétation du Formulaire, & qui ordonne de l'entendre *in sensu obvio*. 360
- LETT. G. Bref du Pape INNOCENT XII aux Évêques des Pays-Bas au sujet du Formulaire. 362
- LETT. H. Second Bref du même Pape aux mêmes Évêques encore sur le Formulaire. . . 366

FANTÔME
DU JANSÉNISME,
O U
JUSTIFICATION
DES
PRÉTENDUS JANSÉNISTES,
PAR

Le Livre même d'un Savoyard, Docteur de Sorbonne, leur nouvel
Accusateur, intitulé :

*Les Préjugés légitimes contre le Jansénisme , avec un Abrégé de l'Histoire
de cette erreur, depuis le commencement des troubles que Jansénius &
M. Arnauld ont causé dans le monde, jusques à leur pacification.
Par un Docteur de Sorbonne (*).*

[Sur la troisième Edition de 1714.]

(*) [Voy. la Préf. hist. Art. IV.]



A V E R T I S S E M E N T

D U

T R O I S I E M E É D I T E U R [M. Petit-Pied.]

Toutes les circonstances du temps où nous sommes & où nous voyons que le fantôme du Jansénisme sert de prétexte aux plus atroces & plus insensées calomnies, nous ont déterminé à donner de nouveau au public, l'Ecrit intitulé : *Fantôme du Jansénisme, ou Justification des prétendus Jansénistes par le livre même d'un Savoyard, Docteur de Sorbonne, leur accusateur &c.* [qui a paru pour la première fois, en 1686].

Ce Docteur étoit M. de Ville, qui, au commencement de la même année, avoit publié une espèce de libelle diffamatoire, sous ce titre : *Les Préjugés légitimes contre le Jansénisme, avec un abrégé de l'histoire de cette erreur, depuis le commencement des troubles que Jansénius & M. Arnauld ont causé dans le monde, jusques à leur pacification.*

M. de Ville, n'étant pas né sujet du Roi de France, crut que, nonobstant sa qualité de Docteur de Sorbonne, il n'étoit point obligé de se conformer à l'Edit de Sa Majesté du 23 Octobre 1668, qui, assurant à l'Eglise de France la paix que le Pape Clément IX lui avoit accordée, avoit défendu d'écrire davantage de ces matières odieuses, & de s'insulter mutuellement par des noms de parti.

Jusqu'à l'Ecrit de M. de Ville, la paix n'avoit point encore été ouvertement violée; mais ce Docteur, je ne sais par quel motif, ayant renouvelé toutes les anciennes calomnies, M. Arnauld, qui, dans ce libelle, étoit traité d'hypocrite & de vieux Tartuffe, prit la plume, moins pour défendre son honneur contre de si grossières injures, qu'il étoit en droit de mépriser, que pour défendre la vérité, pour conserver la paix, & pour prévenir les maux qu'un renouvellement de disputes ne manqueroit pas de produire. L'Ecrit qu'il donna sous le titre de *Fantôme du Jansénisme* eut tout le succès qu'on pouvoit désirer. M. de Ville ne répondit point : l'illusion parut dissipée en France, & la lecture de ce livre, où l'on trouvoit dans un plus grand détail qu'on ne l'avoit encore vu, tout ce qui s'étoit passé en 1668, quand la paix fut rendue à l'Eglise, convainquit de plus en plus toutes les personnes éclairées, qu'il n'y avoit rien, ni de plus injuste, ni de plus chimérique, que l'accusation de Jansénisme.

P R É F A C E

D E L' A U T E U R.

*Q*uelque intérêt que l'on eût de désabuser le public de beaucoup de fausses préventions que l'on continue toujours de répandre dans le monde, ou par ignorance, ou par passion, ou par un faux zèle contre ce qu'on appelle Jansénisme, on a mieux aimé abandonner sa cause à Dieu, en espérant que le temps éclairciroit la vérité, & dissiperait ces faux bruits, que de rien faire qui pût donner lieu d'être accusé avec quelque couleur, d'avoir renouvelé, sans nécessité, les contestations passées, que Sa Majesté a déclaré ne vouloir pas que l'on réveillât.

Mais on a beau vouloir être pacifique avec ceux qui baïssent la paix; comme parle le Prophète Roi, on ne sauroit empêcher, quand ils l'entreprennent, qu'on ne se trouve engagé, malgré qu'on en ait, dans les contestations que l'on voudroit éviter.

C'est l'état où on est réduit par la publication d'un Livre qui a pour titre: Les Préjugés légitimes contre le Jansénisme, avec un abrégé de l'Histoire de cette erreur, depuis le commencement des troubles que Jansénius & M. Arnauld ont causé dans le monde, jusques à leur pacification. Par un Docteur de Sorbonne. [M. de Ville.]

Ce seul titre fait voir que rien certainement ne pouvoit être plus contraire aux intentions du Roi, & aux ordres qu'il avoit donnés, lorsque, se conformant aux Brefs du Pape Clément IX, il a voulu affermir la paix dans les Eglises de son Royaume.

Mais l'Auteur de ce Livre si emporté a cru pouvoir, sans scrupule, ne point avoir d'égard à ces ordres du Roi, parce qu'il n'est pas né son sujet. Il n'a point eu honte d'avoir recours à cette méchante raison, pour montrer qu'il n'a point été obligé d'y déférer; & quoique sa qualité de Docteur de Sorbonne lui dût donner plus de respect pour les volontés de S. M. il prétend que celle de Savoyard lui donne droit de ne garder aucune mesure, pour rallumer le feu qu'Elle a voulu éteindre, en défendant expressément de ne se plus faire les uns aux autres des reproches injurieux de secte & de parti.

Jamais, au contraire, on n'a fait ces reproches d'une manière plus emportée, & qui obligéât davantage ceux à qui on les fait, de ne point demeurer dans le silence. Car, dans le même temps que cet Auteur détruit lui-même, comme faux & injustes, les plus grands prétextes qu'on avoit

P R É F A C E D E L' A U T E U R.

3

pris jusques à lui de décrier les prétendus Jansénistes, & qu'il n'en laisse qu'un seul, dont il ne leur a pu faire un crime que par une extrême ignorance, il ne laisse pas, outre les injures atroces, dont il déchire les personnes en particulier, de les représenter en général comme un parti de gens révoltés contre l'Eglise, qui, s'en étant séparés par le schisme, n'ont plus de part au nom de Catholique, & qui en font si notoirement un corps séparé, que la plus grande partie de son livre consiste à faire voir, à ce qu'il prétend, qu'on peut appliquer aux Jansénistes tout ce qu'on a dit dans le Livre des Préjugés légitimes contre les Calvinistes, & pour montrer que c'est une société schismatique, qu'on a pu & dû rejeter, avant même que d'examiner ce qu'elle enseignoit.

Il faudroit n'avoir guere de religion pour n'être pas touché de ces reproches, qui ne pourroient être indifférents qu'à des libertins; & les ressentant comme on le doit, ce seroit avoir bien peu de charité, que d'en laisser empoisonner une infinité de personnes simples, qui sont capables de lire un libelle de la taille de celui-là, & incapables de reconnoître, que ce qu'on y dit avec tant de confiance, est plein de faussetés & de mensonges à l'égard du fait; & à l'égard du droit, de suppositions erronées, qu'on a la hardiesse d'attribuer à toute l'Eglise, & d'en faire le fondement des plus injurieuses déclamations contre le Fantôme du Jansénisme.

On n'écrit donc que par un devoir indispensable: & pour ne rien dire présentement que d'absolument nécessaire, je me réduirai à montrer, que ce nouvel Accusateur est, d'une part, le plus emporté & le plus outrageux de ceux qui ont écrit contre les prétendus Jansénistes; & qu'il est, de l'autre, le plus propre à les justifier, & à leur fournir des preuves démonstratives de leur innocence. Et je remettrai à un autre temps, si on juge que cela en vaille la peine, à parler des faussetés, des brouilleries, & des impertinences de son Histoire, & de l'absurdité de ce qui fait la principale partie de ce bel ouvrage, qui est l'extravagante application des Préjugés légitimes contre les Calvinistes, à la prétendue secte des Jansénistes.

J'ai encore un mot à dire sur l'Approbation qui paroît à la tête de ces Préjugés. On auroit eu de la peine à s'imaginer, qu'un Livre, où des gens d'honneur sont traités d'une manière si outrageuse, & où des erreurs manifestes sont proposées comme des principes incertestables, eût pu être approuvé par deux Docteurs de Sorbonne. Cependant on a mis, dès la première page, avec Approbation des Docteurs: & cette Approbation se voit en ces termes au commencement du Livre.

*„ Nous, Docteurs de la Maison & Société de Sorbonne, certifions
„ qu'un Livre, qui a pour titre: Préjugés légitimes contre le Jansé-*

„ nisme, avec une idée abrégée de cette erreur, composé par un
 „ Docteur de Sorbonne, ne contient rien qui ne soit très-conforme à la
 „ doctrine de l'Eglise Romaine. Donné à Paris ce 2 Janvier, l'An 1685.

CHARTON.

DES PERRIERS.

Quand ce Livre me tomba entre les mains, je savois bien que ces deux Docteurs, M. Charton, Grand Pénitencier de Notre Dame, & M. des Perriers, Professeur de Sorbonne, étoient morts : ce qui pouvoit rendre cette Approbation suspecte. Mais je n'osois néanmoins croire qu'on eût été assez hardi pour antidater une Approbation, en l'attribuant à deux Docteurs morts, qui n'auroient plus été en état de la désavouer. Cependant j'ai prié un de mes amis de s'enquerir si l'on trouvoit dans les Registres de la Faculté que cette Approbation eût été suppliée, & en quel temps précisément étoient morts ces deux Docteurs. On m'a répondu, qu'il ne paroïssoit point par les Registres de la Faculté qu'on eût demandé permission d'approuver ce Livre, & que ces deux Messieurs étoient morts assez près l'un de l'autre, vers la fin du mois de Décembre 1684. Ils n'ont donc pu approuver ce Livre le 2 de Janvier 1685, & on n'a pu le supposer que par une insigne mauvaise foi.

Il est vrai que je viens d'apprendre qu'il y a un autre M. Charton, Cousin du feu Grand Pénitencier, qui est aussi Docteur de la Société de Sorbonne, qui, étant vivant, pourra dire que c'est lui qui a signé cette Approbation. Je n'ai rien à dire sur cela : c'est à lui à se déclarer. Mais étant certain qu'à l'égard de M. des Perriers, on a fait signer un homme mort, c'est une présomption qu'on a pu en faire autant à l'égard de l'autre Approbateur ; & qu'ainsi on a droit de croire que Charton est le Grand Pénitencier, jusques à ce qu'il paroisse un autre Charton, qui veuille bien prendre sur soi le peu d'honneur qu'il y a d'avoir approuvé un si méchant Livre.



FANTÔME

DU

JANSENISME.

CHAPITRE PREMIER.

Que les Préjugés du Docteur Savoyard n'ont pu être imprimés en France, parce qu'on y a jugé qu'ils troubloient la paix de l'Eglise, & qu'ils étoient trop injurieux.

JE ne me donnerai point la peine de pénétrer les raisons qu'a eu IV. Cl.
l'Auteur des Préjugés de n'y pas mettre son nom, & je le laisserai vo- IX. Pe.
lontiers dans l'obscurité qu'il a affectée. Je ne veux même rien dire No. IV.
des conjectures qu'on a produites en public; & je n'y aurai aucun
égard, quoiqu'on les ait proposées comme certaines. L'idée que pourra
donner de cet ouvrage ce qu'on a à en dire dans la suite, fera juger
sans doute qu'il y a de la charité & de la justice à ne l'attribuer à

- IV. Cl. personne qui le puisse désavouer. On se contentera donc d'en marquer
 IX. Pe. l'Auteur par les qualités qu'il a bien voulu lui-même nous découvrir,
 N°. IV. de *Docteur de Sorbonne & de sujet du Duc de Savoie* : auxquelles on
 ajoutera encore celle d'*Abbé*, parce que son Epître dédicatoire à ce
 Prince, peut faire penser qu'il est du nombre de ceux à qui on la
 donne communément dans le monde. Et ainsi comme il sera néces-
 faire de parler souvent de lui, il trouvera bon, que, pour éviter les
 circonlocutions importunes, on l'appelle seulement, ou M. l'Abbé,
 ou le Docteur Savoyard.

Je savois quelque chose de l'aventure de son ouvrage; & néanmoins je n'en aurois pas parlé s'il ne l'avoit conté lui-même, on ne fait à quel dessein; puisqu'elle étoit plus propre à décrier son livre, qu'à en faire avoir de l'estime. Il dit que la copie ayant été envoyée dans une des plus grandes villes de France, c'est-à-dire à Lyon, dès que le Magistrat eut découvert qu'on l'imprimoit, le Libraire fut obligé de s'enfuir, & les ouvriers mis en prison. Il fait aussi entendre que le Manuscrit sur lequel on travailloit fut envoyé par ce Magistrat à feu M. le Chancelier (a), afin sans doute qu'il jugeât si on devoit laisser imprimer une telle piece. Et comme il paroît que ni l'Auteur, ni ses amis, n'ont pu rien obtenir sur cela, quelque crédit qu'ils aient en ces sortes de matieres, c'est en vain qu'il voudroit faire croire, que tout ce bruit ne s'étoit fait, que parce qu'on n'avoit pas eu de Privilege. Car qu'y auroit-il eu de plus facile que d'en avoir un, s'il n'y avoit rien eu dans ce livre de contraire aux intentions de Sa Majesté pour entretenir la paix, & d'excessivement injurieux contre les personnes?

Il donne lui-même à connoître, qu'on a dit dans le monde, que c'est pour ces deux raisons qu'on a arrêté son livre. Mais il prétend que l'on se trompe, & que la premiere raison ne peut être véritable, parce qu'on a laissé imprimer le livre (b) du P. le Porc. Pauvre esprit! qui ne voit pas que le public conclura de-là contre lui-même, qu'il faut donc que son livre soit dans un degré extraordinaire de malignité, puisque ceux qui ont eu assez de crédit pour faire passer celui de ce Pere, n'ont pas cru en avoir assez pour faire passer le sien.

Une autre preuve qu'il emploie dans sa Préface, pour montrer qu'on auroit tort de lui reprocher d'avoir troublé la paix, fait voir que son aveuglement, ou son ignorance, lui font dire à tort & à travers tout ce qui lui vient dans l'esprit, sans se mettre en peine s'il est vrai ou faux.

(a) [M. Le Tellier.]

(b) *Les Sentiments de S. Augustin sur la grace opposés à ceux de Jansénius. 1682.*

*faux. Ces Messieurs, dit-il, ont compilé nouvellement dans leur Vende- IV. Ci-
rokius, tout ce qu'ils ont écrit de plus subtil & de plus captieux pour IX. Pe.
la défense de Jansénius: ils l'ont mis en latin, & l'ont publié dans toute N°. IV.
l'Europe, sans craindre de troubler cette profonde paix; dont ils font
les zélés quand on écrit contre eux. Si notre Docteur Savoyard
avoit lu lui-même le livre dont apparemment il ne parle que sur quel-
que méchant mémoire qu'on lui en aura donné; il auroit su qu'il
ne s'appelle point Venderokius, mais Wendrockius; que ce n'est
point une compilation de ce qu'on avoit écrit de plus subtil pour la
défense de Jansénius, mais une traduction en latin des Lettres Pro-
vinciales, avec des Notes & des Dissertations; où les plus grands
principes de la Morale Chrétienne sont expliqués d'une manière aussi
éloquente qu'édifiante & solide, & que ce livre ayant été fait & donné
au public plus de dix ans avant la paix, rien n'est plus ridicule que
de supposer, que c'est nouvellement que ces Messieurs l'ont compilé
& publié par toute l'Europe, sans craindre de troubler la paix; comme
s'il eût été à craindre qu'on ne la troublât dix ans avant qu'elle fût
faite. Cependant il triomphe après tant de faussetés & d'impertinences,
& il en tire cette conclusion outrageuse: *Il est donc juste que les en-
fants de lumière ne se laissent pas surpasser en prudence aux enfants de
ténèbres: ils se rendroient sans doute coupables d'une négligence très-crim-
inelle, s'ils avoient moins de zèle pour la défense de la vérité, que
les ennemis de l'Eglise en ont pour la défense du mensonge. On laisse à
ceux qui auront lu le Wendrock & le Docteur Savoyard, de mettre
chacun des deux dans le rang qu'ils jugeront en leur conscience lui
être dû, parmi les enfants de lumière, ou parmi les enfants de ténèbres;
parmi les amis de l'Eglise, ou parmi ses ennemis; parmi ceux qui
écrivent pour la défense de la vérité, ou parmi ceux qui écrivent pour
la défense du mensonge. Ce qui est certain, c'est que le Docteur Sa-
voyard, mettant sa prudence & son zèle à avoir écrit depuis la paix,
sans se mettre en peine s'il la troubloit, il est très-faux qu'il ait pu
être porté à cette sorte de prudence par l'exemple de Wendrock, qui
n'a écrit que long-temps avant la paix.**

Mais la manière dont M. l'Abbé se défend du second reproche qu'il
avoue qu'on lui a fait, est encore plus surprenante. On s'est plaint,
dit-il, que je traitois mal des personnes d'honneur & des Compagnies
célebres. Et loin de prétendre qu'on lui fasse tort en cela, & qu'il
n'est point vrai qu'il ait offensé personne par des termes injurieux;
dans cet endroit même où on s'attendoit qu'il se mettroit en peine
de justifier sa modération, il se fait un honneur de se prostituer à la

IV. Et médifance, jufques à y employer les plus vilaines injures. Car que

IX. Pe. pourroit-on dire de pis d'un homme perdu de conscience, qui auroit

N. IV. vieilli dans l'hypocrisie & dans la débauche, que de l'appeller un *vieux*

Tartuffe (a) ? Et c'est ce que M. l'Abbé dit en propres termes d'un

Prêtre & d'un Docteur, qui, grâces à Dieu, n'a jamais donné sujet

d'être pris pour un hypocrite ni pour un frippon. On fait bien de ne

se pas nommer quand on s'emporte à de tels excès : car la justice

n'est pas encore tellement bannie de la terre, qu'on ne pût se la faire

rendre contre une si infame calomnie, à quelque Tribunal que l'on

s'adressât. Mais les coupables, dans ces rencontres, trouvent leur pu-

nition dans leur crime même. Ce sont des ordures qui ne peuvent

salir que ceux qui les manient. Des injures si brutales sont l'opprobre

de ceux qui en barbouillent leurs livres : mais, ce qu'il y a de plus

scandaleux, est, qu'un Prêtre Catholique n'ait point eu de honte d'em-

prunter celle-là, du plus médifant des hérétiques, qui a voulu le

premier publier dans le monde, ce que le monde n'étoit pas trop

disposé de croire, que Mr. Arnauld est un *Tartuffe*.

On peut juger, par un tel préambule, quel doit être le portrait

que le Docteur Savoyard fait de M. Arnauld dans le corps de son

ouvrage. On sera obligé d'en parler en d'autres lieux : ce que j'en

ai dit ici n'a été que pour faire remarquer, que, par son propre

aveu, on n'a pas approuvé à la Cour de France cette vilaine manière

de traiter des personnes, qui, pour n'y être pas en faveur, n'y sont

pas néanmoins en si mauvaise estime que ce déclamateur a cru. On

lui a donc fait justice en supprimant son libelle ; & par-là on auroit

à cet égard maintenu les choses dans l'état où S. M. a voulu qu'elles

fussent au temps de la paix, si, perdant le respect qu'il devoit avoir

pour le jugement qu'on avoit porté de son livre, il ne se fût opiniâtré

à le donner au public, en le faisant imprimer à Geneve, d'où il a

été porté en Hollande, pour satisfaire la sottise vanité qu'il témoigne

avoir eue, de donner une idée plus naturelle & plus parfaite du pré-

tendu Jansénisme, que toutes celles qu'on en avoit données jusques

ici. La qualité d'étranger lui a fait croire que tout lui étoit permis,

sans se mettre en peine des maux qu'il feroit à l'Eglise, en la repré-

sentant fausement divisée en elle-même, par un parti qu'il feint lui

être rebelle, lorsqu'elle ne peut être trop unie, pour travailler avec

(a) Il est vrai que j'ai traité assez durement la personne de M. Arnauld mais je n'ai pas cru pouvoir dire la vérité, & ne pas blâmer la conduite de ce vieux Tartuffe, que la justice du Roi Très-Christien a rendu fugitif dans la Hollande, &c.

fruit à la parfaite réunion de tant de personnes, que le schisme & IV. CL.
l'hérésie en avoient retranchées. Il ne lui a pas plu aussi de considé- IX. Pe.
rer, que, jettant, par la publication de son livre, ceux qu'il y dé- N°. IV.
chire si cruellement, dans la nécessité de se défendre, il seroit re-
gardé avec indignation par tous ceux qui aiment la paix, comme un
boute-feu, qui a voulu se signaler en la troublant. Car à qui pour-
ra-t-on s'en prendre du renouvellement de ces disputes, sinon à celui
qui, non seulement a conçu ce méchant dessein, mais qui s'est obstiné
à l'exécuter malgré les défenses du Conseil du Roi, qu'il ne nie pas
qui ne lui aient été connues; mais auxquelles il prétend n'avoir pas
été obligé de déférer, parce qu'il n'est pas né sujet du Roi: comme
s'il ne suffisoit pas d'avoir le rang que donne dans le Royaume la
qualité de Docteur de Sorbonne, pour être obligé de se conformer
à ses réglemens, & sur-tout de ne rien faire qui en trouble la tran-
quillité. Il a donc rendu inutile, par son opiniâtreté & sa désobéis-
sance, la sage prévoyance du Conseil du Roi, qui n'avoit pas voulu
souffrir que ce livre séditieux parût en public: car, étant maintenant
entre les mains de tout le monde, il n'y a plus qu'une réponse qui
en puisse empêcher les mauvais effets. On fait assez qu'il y a un grand
nombre de personnes, qui travailleront à le répandre par-tout, & qui
l'appuyeron de leur crédit. Ceux qui le liront ne pourront pas de-
viner, si ce sont des vérités ou des mensonges qu'on leur débite; si
le parti, dont on leur fait une si affreuse peinture, est réel ou chi-
mérique; si les gens qu'on y déchire, sont coupables ou innocents.
Que si ce sont des médisances, comme c'en sont certainement, il
est du droit naturel de ne pas souffrir qu'on nous en noircisse: il est
de la charité d'empêcher que les simples ne s'en laissent prévenir, &
ne s'engagent par-là en des jugemens téméraires, qui peuvent être
de fort grands péchés: il est de l'amour qu'on doit avoir pour l'Eglise,
d'y entretenir la paix, en détruisant les faux prétextes que donne ce
livre d'y entretenir le trouble, par la terreur panique d'une division
imaginaire. Il est donc juste que l'on sache gré à l'Auteur de cette
Réponse, d'avoir défendu tant de personnes innocentes; & que, s'il
y a quelque chose de fâcheux, en ce qu'on y parle de choses dont
on auroit mieux aimé se taire, on l'impute à l'agresseur.

IV. Cr. de ces Semei. pourront attirer sur ceux qu'ils maudissent, une plus
IX. P. abondante bénédiction du Seigneur.

N°. IV. Quoi qu'il en soit, n'en voilà que trop pour persuader à tout le monde, que, si l'on peut tirer de ce même livre de quoi justifier ceux que l'Auteur accable de tant d'injures, ce ne sera pas le dessein de les épargner, mais la seule force de la vérité, qui l'aura obligé d'en tomber d'accord.

CHAPITRE III

Combien M. l'Abbé est propre à justifier ceux qu'il traite d'une manière si outrageuse.

I. JUSTIFICATION: *En ce qu'il reconnoît que les autres accusateurs du Jansénisme ont laissé de fausses idées de ce parti, pour avoir eu un zèle peu éclairé, ou avoir manqué de justesse d'esprit.*

IL y a long-temps que tout ce qu'il y a en France de personnes spirituelles & équitables, sont persuadées, que ceux qui ont tâché jusques ici de décrier le Jansénisme, en ont donné de fausses idées, & qu'on ne peut s'assurer de rien sur ce qu'ils en ont écrit.

Mais, quelque avantageux que cela soit à tant d'honnêtes gens, que l'on s'efforce encore de rendre odieux sous ce nom, il faut que ce soit une vérité bien certaine & bien incontestable, puisque M. l'Abbé, qui ne cède à aucun dans la passion de les déchirer, s'est trouvé forcé de le reconnoître, & que c'est par-là qu'il prétend qu'il a rendu un grand service à l'Eglise en composant son livre; parce qu'il y fait ce qu'on n'avoit pas encore fait avant lui, qui est, de découvrir la difformité du *vrai Jansénisme*.

C'est lui-même qui se donne cette louange dès le commencement de sa Préface. Il dit, que ce qu'il a écrit dans son Livre aura l'air de nouveauté. Et voici la raison qu'il en donne: *Presque tous ceux qui ont écrit contre ces Messieurs avoient assez d'étude, mais plusieurs ont manqué de justesse d'esprit. Ils nous ont laissé de fausses idées de ce parti, & lui ont donné beaucoup d'avantage par ce zèle peu éclairé.* Et il explique en quoi consiste l'avantage que ces Ecrivains indiscrets ont donné à ces Messieurs: C'est, dit-il, que l'injustice des reproches qu'on leur a faits sur certains points, les a fait croire innocents sur tout le reste.

Il reconnoît donc que c'est en cela qu'on n'a donné jusques ici que IV. Cl. de fausses idées des Jansénistes, en ce que ceux qui ont écrit contre IX. P^e. eux, par défaut de jugement, ou par un zele mal réglé, leur ont N^o. IV. fait un grand nombre de faux reproches, dont l'injustice manifeste a été cause qu'on les a cru innocents sur d'autres choses, sur lesquelles seules cet Auteur les croit coupables.

On voit par-là ce que signifient les promesses qu'il fait à Son Altesse Royale de Savoie, dans son Epître dédicatoire, *qu'il tirera le rideau qui a caché à plusieurs, même parmi les savants, le portrait véritable d'une secte*, qu'il dit être *réprouvée de Dieu & des hommes*. Il est clair qu'il a voulu marquer, par ces savants qui n'ont pas connu le vrai Jansénisme, ceux qu'il dit dans la Préface avoir écrit contre ces Messieurs, & qu'il prétend n'avoir laissé que de fausses idées de ce parti, à cause des faux reproches qu'ils lui ont fait par un zele peu éclairé.

Il en est de même de la vanité qu'il se donne, *qu'en faisant voir toute la difformité du vrai Jansénisme, il en donnera aussi une juste horreur*. Car il marque par-là, qu'il ne représentera pas un *faux Jansénisme*, comme ont fait les autres, en le rendant difforme par des traits qui ne lui conviennent pas, & qui en pourroient faire avoir une horreur injuste; mais que, ne s'attachant qu'au vrai Jansénisme, séparé de tout ce qu'un zele mal réglé y a pu ajouter pour le rendre odieux, & ne le faire voir que dans sa difformité naturelle, l'horreur qu'il en donnera n'aura rien que de juste. Voilà ce qu'il prétend, & ce qu'il confirme, en ajoutant, *qu'en donnant cette juste horreur du vrai Jansénisme, il dissipera en même temps les illusions de ceux qui s'alarment quelquefois sur une chimere de Jansénisme, qu'ils ne connoissent pas, & qu'ils ne sauroient défaire*.

Il y a donc, selon cet Auteur, deux sortes de Jansénisme: l'un *chimérique*, dont on s'alarme mal à propos; & c'est celui dont ceux qui ont écrit jusques ici contre ces Messieurs ont donné des idées qui ne se sont pas trouvées véritables: l'autre réel, dont il prétend que la gloire de le bien représenter lui a été réservée. Les chapitres suivans nous feront voir en quoi consiste le Jansénisme qu'il avoue n'être qu'une *chimere*, dont on a tort de s'alarmer, & nous examinerons après cela si le sien est plus réel & mieux fondé que celui des autres.

IV. Cl.

IX. Pe.

N°. IV.

C H A P I T R E I V.

II. JUSTIFICATION: *En ce que cet Auteur avoue, que c'est juger à l'aveugle de ceux qu'on appelle Jansénistes, que de les regarder comme des monstres d'impiété, qui ont entrepris de ruiner les Sacrements de l'Eucharistie & de la Pénitence.*

C E n'est pas un grand avantage à ceux que cet Auteur a pris pour l'objet de ses invectives, de ce qu'étant si envenimé, qu'il n'auroit eu garde de les décharger d'aucun reproche qui auroit eu la moindre ombre de vraisemblance, il se trouve obligé de reconnoître, que ce seroit juger d'eux à l'aveugle, que d'ajouter foi à ceux qui ont voulu qu'on les regardât comme des monstres d'impiété, qui auroient entrepris de ruiner les Sacrements d'Eucharistie & de Pénitence. Des accusations si insensées n'ont jamais pu contribuer qu'à faire avoir bonne opinion de leur innocence, comme ce Docteur l'avoue: mais cette confession forcée, doit donner une grande confusion à leurs ennemis, qui n'ont point rougi d'employer, pour les noircir, de si incroyables calomnies.

Le sieur Filleau, Avocat du Roi au Présidial de Poitiers, est le premier qui a tenté cette voie: & il est certain que rien ne pouvoit être plus propre à les faire regarder comme des monstres d'impiété, que son *Roman diabolique* de l'assemblée de Bourg-Fontaine de l'an 1621, où il introduisit Jean du Vergier de Hauranne (J. D. V. D. H.) Cornelius Jansenius (C. J.) Antoine Arnauld (A. A.) & trois autres, qu'il designe de même par les premières lettres de leur nom & de leur surnom, en les faisant discourir sur les moyens propres à renverser tous les mystères de notre Religion, pour élever le Déisme sur la ruine du Christianisme; & où il donne, pour partage, à *Antoine Arnauld*, de rendre si difficiles les dispositions nécessaires pour bien recevoir les Sacrements de la Pénitence & de l'Eucharistie, que les fideles ne s'en osant approcher, vinssent peu à peu à en perdre la croyance; pour faire entendre qu'il avoit exécuté cela depuis par son livre de la Fréquente Communion.

Le Pere Meynier Jésuite, son bon ami, le seconda bientôt dans ce grand dessein, par le livre scandaleux auquel il donna pour titre: *Le Port-Royal & Geneve d'intelligence contre le Saint Sacrement de l'Autel*. Car il y soutient, avec une hardiesse inconcevable, l'horrible calomnie

de l'Assemblée de Bourg-Fontaine, *comme une vérité que Dieu avoit* IV. Cl.
permis, par un effet singulier de sa bonté envers l'Eglise & envers la IX. Pe.
France, qui fût révélée par un Ecclésiastique qui y avoit assisté, à un N°. IV.
Magistrat d'aussi grand mérite & d'une aussi grande probité qu'étoit
M. Filleau.

Le Pere Moyse du Bourg, Jésuite de Bordeaux, fit quelque temps après un autre libelle, sous ce titre : *Histoire du Jansénisme, contenant sa conception, sa naissance, son accroissement & son agonie* ; où, après avoir avancé deux autres mensonges contre la famille de M. Jansénius & contre sa personne : l'un, que son Pere étoit Calviniste ; & que son Fils avoit été élevé dans l'hérésie : l'autre, *qu'étant allé en Espagne Député de l'Université de Louvain, il n'avoit évité que de quelques heures d'être pris par l'Inquisition, qui avoit été avertie qu'il y débitoit sa mauvaise doctrine, il passe de-là, par un zele mal réglé, comme l'avoue notre Docteur Savoyard, à représenter les Jansénistes comme des monstres d'impiété, en rapportant, comme une vérité dont on ne devoit pas douter, que ce fut sur son chemin d'Espagne, que se fit, ce sont les termes, cette célèbre, mais détestable conférence de ces deux Patriarches de la nouvelle secte, avec quelques autres plus considérables de cette cabale, au Bourg-Fontaine, proche de Paris, dont le résultat a été donné au Public par M. Filleau Avocat du Roi à Poitiers.*

Cette abominable calomnie n'étant plus de débit en France, il y a déjà long-temps, parce qu'elle n'y seroit écoutée qu'avec exécration ; on l'a fait passer dans le Pays-bas, où elle a trouvé deux personnages célèbres, qui ont été assez imprudents pour la répandre de nouveau, dans le même dessein de faire regarder les Jansénistes *comme des monstres d'impiété.*

L'un est le P. Hazard, célèbre Jésuite d'Anvers, qui, pour lui donner plus d'autorité, l'a insérée dans un livre *in folio*, écrit en flamand, intitulé : *le Triomphe des Papes* ; où il a mis aussi les autres mensonges du P. du Bourg. Mais il n'est pas peut-être à s'en repentir : car les parents de M. Jansénius lui ont fait un procès en réparation d'honneur, pour les calomnies qu'ils l'ont accusé d'avoir avancées contre la mémoire de leur bisayeul & de leur grand oncle ; & quoique le crédit de la Société les ait empêchés long-temps d'avoir des Juges, les deux (a) Factums qu'ils ont publiés ont mis dans un si grand jour la justice de leur cause, que, quand on leur fermeroit tous les Tribunaux par-

(a) On en a publié depuis encore deux autres. Ces quatre Factums se trouvent dans le huitième Tome de la Morale pratique, recueillis sous le titre de *Refutation du Roman diabolique de l'Assemblée de Bourg-Fontaine.*

IV. Cl. ticleurs, on ne pourroit empêcher, que, devant le grand Tribunal
 IX. P^e. du monde & dans toute la postérité, le Pere Hazard ne passe pour un
 N^o. IX. calomniateur obstiné, qui aime mieux renoncer à son salut, que de
 satisfaire à l'obligation indispensable que lui impose la loi de Dieu,
 de se rétracter des accusations qu'on lui a fait voir être aussi fausses
 qu'outrageuses.

L'autre Ecrivain qui s'est voulu prévaloir de cette noire calomnie de
 l'Assemblée de Bourg-Fontaine, est M. Fierlans, Chancelier du Conseil
 Souverain de Brabant. Il y a tout lieu de croire qu'il ne s'est pas
 porté de lui-même, à l'âge de plus quatre-vingts ans, à une si hon-
 teuse entreprise, & à publier un livre si indigne du rang qu'il tient
 dans le monde. Ce n'est qu'un amas d'injures, d'impostures grossières,
 & de ridicules sophismes contre trois Théologiens de mérite, & pour
 la piété & pour la science; M. Huygens, feu M. Havermans, & le
 P. Gabrielis. Mais ce qu'il y a de merveilleux, c'est que s'étant proposé
 pour but de faire voir que le dessein de ces trois Auteurs a été de
 ruiner le Sacrement de Pénitence, par des sévérités impraticables, il
 déclare en termes exprès, que le fondement qu'il en a est, la réso-
 lution qu'il prétend qui fut prise à l'Assemblée de Bourg-Fontaine, qu'il
 travestit en un Concile, dont il rapporte les Canons: car il veut que
 celui de ces Canons par lequel on s'obligeoit de travailler au renver-
 sement de la Pénitence & de l'Eucharistie, fut exécuté quand on fit le
 livre de la Fréquente Communion; & que ces trois Théologiens,
 qu'il déchire cruellement par tout son libelle diffamatoire, ont suivi
 le même dessein, en prenant leur doctrine dans ce même livre.

Il n'étoit pas nécessaire, comme j'ai déjà dit, que M. l'Abbé, tout
 déchainé qu'il est contre les prétendus Jansénistes, se déclarât pour
 eux à l'égard de ces sortes de calomnies, & qu'il reconnût, que
c'est en juger à l'aveugle que de les regarder comme des monstres d'im-
piété, qui auroient voulu renverser les Sacraments d'Eucharistie & de
Pénitence: ils n'avoient pas besoin de son bouclier pour être à couvert
 des traits d'une médisance si outrée. Mais ce doit être un surcroît de
 honte à ceux qui osent la débiter avec si peu de conscience & de pu-
 deur, de se voir condamnés par un Ecrivain qui n'a eu en cela plus
 de retenue, que parce qu'il a cru avoir un peu plus d'honneur à
 perdre.

CHAPITRE V.

IV. CL.
IX. Pe.
N°. IV.

III. JUSTIFICATION: *En ce qu'il reconnoît, qu'on est porté à prendre pour Jansénistes, les Ecclésiastiques les plus doctes & les mieux réglés.*

IL y a plus de vingt ans que des Evêques d'un grand mérite (a), se sont plaint à Sa Majesté même, des maux que le prétendu Jansénisme faisoit à l'Eglise; en ce que les Ecclésiastiques les plus pieux & les plus réglés, étant les plus exposés à être soupçonnés d'être Jansénistes, ils se trouvoient par-là éloignés des emplois où ils auroient fait beaucoup de fruit. Il n'y en a que trop d'exemples; & c'est par respect qu'on ne les rapporte pas.

Toute la Cour sait qu'un Evêque reprenant un Abbé de condition, de ce que sa conduite n'étoit pas assez réglée: *Que voulez-vous que l'on fasse*, répondit l'Abbé, *si nous étions plus réglés on nous prendroit pour des Jansénistes, & ce seroit une exclusion à toutes les dignités.*

Notre Docteur de Savoie n'a pu désavouer cette vérité: il en fait une confession fort ingénue. *Il est important*, dit-il, *de faire con-* Préf.
noître au monde l'état véritable du Jansénisme; parce qu'on fait l'honneur à ce parti de lui donner presque tous les Ecclésiastiques qui se piquent de doctrine & de régularité.

En faut-il davantage pour découvrir la fausseté de ce qu'il ose dire ailleurs; qu'on peut appliquer aux Jansénistes ce que l'Auteur des Préjugés légitimes dit des Calvinistes: *Que ce qui paroît d'abord dans leur extérieur n'est nullement édifiant?* Ne faut-il pas, au contraire, qu'il soit bien édifiant, puisqu'il avoue qu'on fait l'honneur, à ce qu'il appelle le parti des Jansénistes, de lui donner presque tous les Ecclésiastiques dont la conduite est la plus édifiante? On ne doit pas néanmoins s'étonner d'une contradiction si grossière. Quand il dit ce dernier, il parle selon ses pensées naturelles, & conformément au sentiment commun de tout le monde: mais de ce qu'il leur impute en un autre endroit un extérieur qui n'édifie pas, ce n'est que par une suite forcée du misérable engagement où il s'est mis, d'appliquer sans raison, à de très-bons Catholiques, ce qu'on a dit avec raison de la secte hé-

(a) [M. Pavillon, Evêque d'Alet, dans ses Lettres du 22 Juin 1661, & 25 Août 1664. M. Arnauld, Evêque d'Angers, dans celles du 6 Juillet 1661, & 24 Juillet 1662. M. Godcau, Evêque de Vence, dans sa lettre du 15 Octobre 1661, & M. de Buzenval, Evêque de Beauvais, dans celle du 14 Août 1662.]

IV. Cl. rétique des prétendus-Réformés. Car s'étant ridiculement imaginé qu'il
 IX. Pe. pouvoit tourner contre l'Auteur des Préjugés légitimes, ce qu'il avoit
 N°. IV. dit contre les Calvinistes, & le premier de ces préjugés étant; *que ce qui paroît d'abord dans l'extérieur des Calvinistes n'est nullement édifiant*, il a bien fallu qu'à tort & à travers, il ait dit la même chose des Jansénistes; puisque s'il ne l'avoit fait, son impertinente comparaison auroit cloché dès le premier pas. Mais quoi qu'il ait pu faire, il n'a pu empêcher qu'elle ne fût tout-à-fait boiteuse: car s'étant obligé de faire voir qu'à l'égard des Jansénistes, aussi-bien que des Calvinistes, ce qui paroît d'extérieur dans les uns & dans les autres est si peu édifiant, qu'on a droit de les rejeter sans examiner leur doctrine; quand il a fallu le montrer à l'égard des Jansénistes, au lieu de *qualités extérieures*, indépendantes de la doctrine, qui soient peu édifiantes, qu'il étoit obligé de faire voir dans ce parti, il a été réduit à ne leur pouvoir imputer que des qualités intérieures, & les plus dépendantes de l'examen de la doctrine; telles que sont *la présomption, la singularité dans les sentiments & l'opiniâtreté*, qui sont toutes qualités qui ne paroissent point au dehors, & qui ne sont vicieuses, que quand on soutient l'erreur: ce qui s'appelle alors *présomption, singularité & opiniâtreté*, se devant appeller *confiance, discernement & fermeté*, quand c'est la vérité que l'on soutient.

Tous ses autres paralleles entre les Calvinistes & les Jansénistes ne sont pas moins absurdes: mais l'incongruité de celui-ci, qui est le premier, faute tellement aux yeux, qu'il ne pouvoit mieux faire que de commencer par-là, pour attirer le ridicule sur toute sa parodie.

On peut donc regarder cet endroit-là même comme une confirmation de ce que nous avons déjà rapporté de la Préface: *Qu'on fait l'honneur à ce qu'il appelle le parti des Jansénistes, de lui donner presque tous les Ecclésiastiques qui se piquent de doctrine & de régularité.*

Il est tellement persuadé que cela est vrai, que c'est ce qui lui fait croire que son ouvrage sera fort important, en ce qu'il désabusera le monde de cette opinion, en faisant connoître le vrai Jansénisme. Et c'est ce qui lui fait ajouter, d'un ton de Maître, comme s'il en avoit commission de toutes les puissances ecclésiastiques & séculières: *Ainsi l'on avertit le monde des Provinces, qu'il doit conserver un profond respect pour les personnes vertueuses.* A quoi cela reviendrait-il, s'il n'entendoit, par ce profond respect que les Provinciaux doivent porter aux personnes vertueuses, le soin qu'ils doivent avoir de ne pas prendre, à leur ordinaire, la régularité de leur conduite, pour une marque qu'ils sont Jansénistes? On n'en peut douter en considérant l'avis qu'il

leur donne encore à l'égard des Evêques : *On les avertit, qu'ils ne* IV. *CL. doivent, qu'à l'extrémité, & sur des signes très-évidents, soupçonner la* IX. *Pe. religion de ceux qui gouvernent l'Eglise.* Cet avertissement est fort bon; N°. IV. mais on le donne un peu tard : car il y a plus de trente ans que le Fantôme du Jansénisme a donné sujet à de certaines gens, de faire passer pour hérétiques ou pour suspects d'hérésie les plus pieux Evêques de France. On fait encore qu'on a employé ces soupçons téméraires & criminels jusques dans les extrémités de l'Orient, pour décrier les Evêques & les autres Missionnaires François, qui y travaillent à la conversion des infideles d'une maniere si apostolique & avec tant de succès; & que ce fut ce qui obligea le savant & pieux Cardinal Bona, de s'écrier, en levant les yeux au Ciel & joignant les mains : (a) *Quoi ! être pauvre, être appliqué à la priere, exhorter les Fideles à s'y appliquer; vivre exemplairement, & prêcher Jesus Christ d'une maniere apostolique, est-ce donc là ce qu'on appelle Jansénisme ? Plût à Dieu que nous fussions tous Jansénistes en cette maniere ! le monde seroit bien différent de ce qu'il est maintenant.*

Et enfin, M. l'Abbé ne peut ignorer combien de fois on a tâché de ruiner, par ce même soupçon de Jansénisme, ce que son excellent Evêque (b) fait depuis tant d'années, avec des travaux incroyables, pour la gloire de Dieu & pour le salut des ames. Et on ne fait à quoi il pense, quand il s'avise de dire à son Prince, que ce qu'il appelle *une erreur nouvelle & subtile, après avoir infecté les peuples voisins, a semblé vouloir porter sa contagion dans ses Etats.* Car, sans les calomnies que de certaines gens ont répandues de temps en temps contre ce digne Prélat, & contre les ouvriers qu'il emploie, dont on ne doute point qu'il ne soit prêt de répondre de la foi comme de la sienne propre, à peine auroit-on oui parler du nom de Jansénisme dans tous les Etats de M. le Duc de Savoie, bien loin qu'il y ait eu la moindre apparence de craindre, que cette erreur prétendue n'y voulût porter sa contagion. Cependant il faut remarquer que ce qu'il dit des Evêques, *qu'on ne doit qu'à l'extrémité & sur des signes très-évidents soupçonner leur religion,* est vrai aussi des Prêtres. Le péché peut être plus grand, quand on parle d'un Evêque comme étant suspect dans la foi, *sans en avoir des signes très-évidents,* parce qu'étant dans un plus haut rang dans l'Eglise, sa réputation lui est plus nécessaire qu'à un particulier, pour travailler utilement à l'œuvre de Dieu : mais

(a) Navarrete, de la Monarchia de Sina, tom. 1, f. 921.

(b) M. d'Arenton d'Alex, Evêque de Geneve.

IV. CL. les Prêtres qui annoncent la parole de Dieu, ou qui conduisent les
 IX. Pe. ames, ou qui écrivent pour l'Eglise, n'ont pas moins besoin que leur
 N°. IV. réputation soit entière, & qu'on ne la flétrisse pas en rendant leur foi
 suspecte. M. l'Abbé avouera donc, qu'il est juste de leur appliquer ce
 qu'il dit des Evêques ; *qu'on ne doit soupçonner leur religion qu'à l'ex-*
trémité, & sur des signes très-évidents.

On peut encore étendre cela à tous les Catholiques, lors sur-tout
 que les mœurs sont irréprochables, & principalement à des Religieu-
 ses, dont la conduite & la régularité édifient l'Eglise. Il est clair que
 toutes les loix de la charité chrétienne, qui nous obligent de juger
 plutôt du prochain en bien qu'en mal, nous défendent de soupçonner
 la religion de ces personnes, & d'en parler comme si elles étoient
 suspectes en la foi, à moins qu'on n'en ait *des signes très-évidents.* On
 ne croit pas que M. l'Abbé ose rien contester de cela; mais on le
 supplie de s'en souvenir, parce qu'on en aura besoin dans la suite.

C H A P I T R E V I

IV. JUSTIFICATION: *En ce qu'il confesse, qu'il est nécessaire de dissiper
 les illusions de ceux qui s'alarment sur une chimere de Jansénisme,
 qu'ils ne connoissent pas, & qu'ils ne sauroient définir.*

ON n'a jamais rien avoué de plus avantageux pour faire connoître
 que le Jansénisme n'est qu'une chimere, que ce que dit M. l'Abbé
 dans son Epître au Duc de Savoie: *Qu'il dissipera les illusions de ceux
 qui s'alarment sur une chimere de Jansénisme, qu'ils ne sauroient définir.*

Car il reconnoît par-là, que le Jansénisme est une chimere, dont
 on s'alarme mal à propos, quand on ne le sauroit définir; & il est
 tellement convaincu que la plupart de ceux qui s'alarment sur le Jan-
 sénisme, ne le sauroient définir, qu'il prétend que c'est en cela que
 son livre sera utile; qu'il dissipera cette illusion, en donnant moyen
 de connoître le vrai Jansénisme, à ceux qui en ont peur sans le connoître.

Il est indubitable qu'il ne suppose rien en cela qui ne soit très-cer-
 tain. Chacun se mêle de dire qu'un tel Docteur est Janséniste, qu'une
 telle Communauté est dans le parti des Jansénistes: & si on leur de-
 mande ce qu'ils entendent par-là, ils demeurent muets, & ils ne sa-
 vent que dire. C'est même une chose fort plaisante que la maniere
 ordinaire dont on se sert pour s'assurer qu'une personne est Janséniste.

Car

Car s'il s'avise, lorsqu'on lui en fait un reproche, ou qu'on l'en soup- IV. Cl.
çonne, de demander ce que c'est d'être Janséniste : il n'en faut pas da- IX. Pe.
vantage, lui dit-on : on reconnoît par là que vous l'êtes ; car c'est com- N°. IV.
me répondent tous ceux qui le sont.

Il n'est pas possible que cela soit autrement. Car comment le commun du monde pourroit-il définir un terme que chacun entend selon ses diverses préventions, & la plupart selon des idées si confuses, qu'ils ne sauroient dire ce que c'est. Il y en a qui ne conçoivent autre chose par-là, sinon, qu'on n'est pas bien avec les Jésuites. D'autres, qu'on aime Port-Royal, ou M. Arnauld, & qu'on estime les livres de ces Messieurs : c'est comme on parle dans le monde. Pour peu qu'on fasse profession d'une morale sévère, on est regardé par d'autres comme Janséniste. Un Confesseur qui a la réputation de ne pas absoudre sur le champ tous ceux qui se confessent à lui, est suspect, en quelques pays, d'être de ce parti-là. On en est encore, dans l'esprit de plusieurs ignorants, quand on soutient la doctrine de S. Augustin touchant la prédestination gratuite & l'efficace de la grace. C'est ce que le Pere Amelotte avoue, & dont il fait avec raison de grandes plaintes. Mais pour les subtilités d'Ecole, dans lesquelles ceux qui ont ce dernier excès en horreur, ont voulu faire consister l'essence du Jansénisme, elles sont si peu vraisemblables, & tellement effacées de la mémoire des hommes, qu'on ne sauroit plus trouver une personne raisonnable qui l'attache à cette idée.

Que peut-on conclure de-là, sinon, que le Jansénisme est *une chimere*, puisque c'en est une, selon cet Auteur, quand on ne sauroit le définir. Mais cela étant, que deviendra ce qu'il dit en la page 44 ? *Tous ceux généralement qui ont été en quelque façon suspects d'attachement au Jansénisme, ont été éloignés des dignités ecclésiastiques & privés des bienfaits de Sa Majesté* : car rien n'étant plus facile que d'en être suspect en quelque façon, puisqu'on le peut être en tant de manieres, n'est-il point à craindre qu'on n'ait fait souffrir à l'Eglise un grand préjudice, en éloignant des dignités ecclésiastiques beaucoup de gens de bien & de mérite, qui auroient pu la servir, sur des soupçons en l'air, qu'ils avoient de l'attachement à un parti qu'on n'a jamais sérieusement examiné, si c'étoit quelque chose de réel, ou si ce n'étoit qu'une chimere dont on s'alarmoit mal à propos ? Et on espere que ce qui reste encore à dire convaincra tout le monde, que ce dernier a infiniment plus d'apparence que le premier.

IV. Cl.

IX. Pe.

N°. IV.

CHAPITRE VII.

V. JUSTIFICATION: *En ce qu'il donne lui-même la définition du Jansénisme, en avertissant le monde : Qu'être Janséniste, c'est soutenir quelques-unes des V Propositions, ou nier que Jansénius les ait enseignées. De la première partie de cette définition.*

Monsieur l'Abbé a reconnu, comme on a vu dans le chapitre précédent, que le Jansénisme seroit une chimere, dont on s'effrayeroit mal à propos, si on ne le connoissoit pas, & qu'on ne le pût définir. On devoit donc s'attendre qu'il ne manqueroit pas de le définir lui-même, puisqu'il paroît qu'il se regarde destiné de Dieu, pour apprendre au monde & à toute la postérité, quel est le vrai Jansénisme. Or il ne nous a pas dissimulé, que ceux qui ont écrit avant lui contre ces Messieurs, ne l'ont point fait connoître tel qu'il est en effet; ou parce qu'ayant eu assez d'étude, ils n'ont pas eu assez de justesse d'esprit; ou parce qu'ils se sont emportés en des reproches injustes, par un zèle mal réglé. Il n'avoit donc garde de manquer de suppléer à ce défaut; & c'est de lui sans doute qu'on devoit attendre qu'il nous donneroit la vraie définition du Jansénisme, tel qu'il est présentement, selon laquelle on en pourroit porter un jugement sincère, éloigné des deux extrémités; de ceux qui l'ont fait trop criminel, & de ceux qui l'ont regardé comme tout-à-fait innocent.

Cette définition est le dernier des trois avis qu'il donne au monde des Provinces.

Le premier est, comme nous avons déjà vu; *Qu'on doit éviter l'erreur vulgaire, qui fait prendre pour Jansénistes les Ecclésiastiques les plus vertueux.*

Le second; *Qu'on ne doit qu'à l'extrémité, & sur des signes très-évidents, soupçonner la religion de ceux qui gouvernent l'Eglise.*

Et le troisième enfin; *Qu'être Janséniste, c'est soutenir quelques-unes des cinq Propositions, ou nier que Jansénius les ait enseignées.*

On remercie M. l'Abbé de nous avoir donné moyen, par cette définition, de renverser tout son livre, & de faire voir manifestement qu'il n'y combat qu'une chimere. Car quel dessein y a-t-il eu? De représenter le Jansénisme comme une secte réprouvée de Dieu & des hommes, & à laquelle on avoit droit d'opposer les mêmes préjugés

qu'on oppose aux Calvinistes. C'est donc comme s'il disoit, en y appliquant cette définition : IX. Pe.

Il y a en France une Secte réprouvée de Dieu & des hommes, N°. IV. qu'on appelle le Jansénisme, de laquelle on est en deux manieres; ou en soutenant quelques-unes des V Propositions, ou en niant que Jansénius les ait enseignées. Or rien n'est plus aisé que de faire voir que cette secte est une chimere, selon l'un & l'autre membre de cette définition; mais en deux manieres toutes différentes.

Pour bien entendre cela, il faut remarquer, qu'en matiere de Religion, le mot de *Secte*, pris en mauvaise part, enferme deux choses. Un sentiment contraire à la Religion; & des personnes qu'on puisse croire raisonnablement soutenir ce sentiment. Sans ce dernier, il n'y a point de *Secte*; parce qu'il n'y a point de Sectaires: & sans le premier, il n'y en a point aussi, en prenant ce mot en mauvaise part, parce qu'un sentiment innocent, & que l'Eglise n'auroit point condamné, ne peut donner droit de regarder ceux qui le soutiennent comme faisant une *Secte*.

Cela étant, comme on n'en sauroit douter, je renfermerai dans ces deux propositions ce que j'ai à traiter dans la suite.

La premiere: Si c'est être Janséniste selon le premier membre de la définition, que de soutenir quelques-unes des V Propositions, le Jansénisme n'est qu'une chimere; parce qu'il n'y a personne dans l'Eglise que l'on ait sujet de croire qui les soutienne.

La seconde: Si c'est être Janséniste que de ne pas croire que Jansénius ait enseigné ces Propositions, le Jansénisme est encore une chimere; parce qu'il n'y a rien en cela de criminel, & que tout ce que dit M. l'Abbé, pour montrer qu'on est obligé de croire ce fait sous peine d'être damné, est la plus téméraire & la plus insoutenable prétention qui fût jamais.

Si on peut bien prouver ces deux points, on ne pourra plus douter que le Jansénisme ne soit un fantôme. Or rien n'est plus facile. Commençons par le premier, qui regarde ceux qui soutiendroient quelques-unes des V Propositions.

Il s'agit de montrer qu'il ne paroît point qu'il y ait des Théologiens, qui soutiennent les Propositions condamnées; c'est-à-dire, qu'on n'a aucune preuve qu'il y en ait, & qu'on n'en sauroit convaincre personne: car cela suffit pour dire qu'il n'y en a point, selon cette regle de droit: *Non esse & non apparere in jure idem sunt*. Autrement il n'y auroit point de sentiment contraire à la Religion, dont on ne pût fabriquer une secte, & alarmer les Puissances ecclésiastiques & sécu-

IV. Cr. lières , pour en empêcher le progrès, si c'étoit assez de dire, qu'on n'est
 IX. P^e. pas assuré positivement qu'il n'y ait pas beaucoup de gens qui croient,
 N^o. IV. par exemple, la métempsychose de Pythagore. Mais ne diroit-on pas à
 cette personne : Ce n'est pas assez de dire, qu'il peut y avoir beau-
 coup de gens qui soient attachés à cette erreur pernicieuse, il faut
 que vous montriez qu'il y en a, si vous voulez qu'on s'applique à ex-
 terminer cette secte prétendue ; car l'équité veut que l'on suppose qu'il
 n'y en a point, tant qu'on ne prouve point qu'il y en a.

Il n'y a personne de bon sens qui n'en demeure d'accord, & c'est
 ce qui fait qu'on se moque de certains visionnaires, qui sont frappés
 de cette imagination, qu'il n'y a point de ville ou de village, où il
 n'y ait beaucoup de Sorciers qui vont au sabbat. Ce n'est pas que cela
 ne puisse être ; mais c'est qu'il faut des preuves positives pour croire
 que cela est en effet, & qu'il suffit qu'on n'en a point de preuves,
 pour avoir raison de supposer, qu'il n'est point vrai que les villes &
 les villages soient remplis de Sorciers.

On a donc autant & plus de raison de croire qu'il n'y a personne
 qui soutienne les V Propositions : car, s'il y en avoit, d'où vient que
 depuis trente ans & plus qu'on en veut tant aux Jansénistes, & qu'on
 en fait tant de recherches, on n'en auroit pu convaincre personne ?
 Mais voici un fait considérable, & qui fait bien voir que le Jansé-
 nisme, pris pour une secte de gens qui soutiendroient les V Proposi-
 tions, ne sauroit être qu'un Fantôme.

En 1660, le fameux M. Mallet, Archidiacre & Grand Vicaire de
 Rouen, se fit donner une commission pour exterminer le Jansénisme
 de ce Diocèse-là, qui est un des plus grands du Royaume : & on ap-
 prend d'un Ecrit publié l'année d'après, par les Chanoines de cette
 Eglise Métropolitaine, quel fut le succès de cette entreprise. M. Mallet,
 dirent-ils, se mit en campagne l'année passée, & entreprit la grande
 visite du Diocèse, à dessein d'en faire une exacte recherche : mais, dans
 toute sa course, où il a visité douze Villes, vingt-cinq ou trente Mo-
 nasteres, & treize-cents Paroisses, il n'a jamais pu trouver un seul Jan-
 séniste ; c'est-à-dire, qu'il n'y avoit pas trouvé un seul homme qu'il
 eût pu convaincre d'avoir soutenu les erreurs condamnées par les
 Constitutions (a).

(a) [On trouve dans la *Relation des Délibérations du Clergé de France, sur les
 Constitutions de NN. SS. PP. les Papes Innocent X, & Alexandre VII. &c.*, imprimée
 en 1677, par les soins de M. de Harlay, Archevêque de Paris, une sentence
 qu'il avoit prononcée le 1 Septembre 1661, étant Archevêque de Rouen, contre le
 Sr. Nicolas le Prevost, Curé de S. Erblanc de cette ville. Cette sentence est donnée

Ceux qu'on a tâché le plus de décrier comme Jansénistes, ont IV. Cl. montré cent fois, par des livres qui sont demeurés sans réponse, & IX. Ps. on l'a fait voir encore depuis à Louvain, par de très-savantes Theses, N°. IV. que ce qu'ils tiennent sur la matiere des V Propositions, n'est point différent de ce qui s'est toujours enseigné par des Ordres entiers, & dans les Ecoles les plus Catholiques, & à Rome même sous les yeux du Pape. Or ce qui s'enseigne, & qui s'est toujours enseigné publiquement dans Rome, n'est pas certainement ce que les Papes ont voulu condamner par leurs Constitutions.

Enfin, la signature du Formulaire est une preuve convainquante, que le Jansénisme, pris pour une secte de gens qui soutiendroient les V Propositions, a toujours été & est encore un Fantôme. Car de tous ceux de qui on a exigé cette signature, il n'y en a pas eu un seul qui ait fait difficulté de souscrire la condamnation de la doctrine, & il n'y a jamais eu de contestation que pour ce qui regarde le fait.

M. l'Abbé le reconnoît, & rien n'est plus clair que la déclaration qu'il en fait en la page 100 de son livre. *Tel est, dit-il, le sentiment présent de tous les Jansénistes. Ils disent qu'ils se soumettent quant à la doctrine condamnée, & que, quant au fait, ils prétendent que l'Eglise universelle peut errer dans les faits.*

On ne peut douter, par ce qu'il dit en cet endroit-là, que M. Arnauld ne doive être compris dans cette déclaration générale : car il ne l'a fait qu'après avoir allégué la lettre (a) de ce Docteur à l'Université de Douay, pour tirer de-là quel est son sentiment sur cette matiere, & pour en conclure ridiculement, *qu'il est notoirement rebelle à l'Eglise*, à cause de ce qui y est dit, que les Conciles Généraux ne sont pas infallibles dans la décision des faits. Ecoutons donc

comme le principal fruit du zèle de M. de Harlay, & de M. Mallet son Grand-Vicaire, pour l'exécution des Bulles contre Jansénius; & néanmoins, après une suite d'informations & de procédures, qui durèrent près de dix-huit mois, le Sr. le Prevost s'étant soumis au jugement de son Archevêque, la sentence ne le déclare atteint & convaincu que d'avoir avancé des propositions impies, scandaleuses, téméraires & irréligieuses, contre l'honneur de la Ste. Vierge, l'autorité de l'Eglise, le respect dû au S. Siege, la dévotion au Chapelet, (toutes matieres étrangères aux cinq Propositions, attribuées à Jansénius) & autres, ajoute-t-on, sans rien spécifier, tendantes à faire croire qu'il favorisoit la doctrine de Jansénius, contenue dans les V Propositions, &c. Une pareille sentence est des plus propres à confirmer le fait certifié par les Chanoines de Rouen, dont il est ici question. S'il s'étoit trouvé dans ce Diocèse une seule personne, qu'on eût pu convaincre d'avoir soutenu les erreurs des V Propositions, on n'auroit pas manqué de procéder contre elle, plutôt que contre le Sr. le Prevost, qu'on ne put condamner que pour avoir avancé des propositions tendantes à faire croire (non qu'il avoit soutenu, mais) qu'il favorisoit &c. Voyez sur ces informations de M. Mallet, la Nouvelle Défense du N. T. de Mons. L. 8, ch. 12.]

(a) Cette lettre est du 30 Mars 1683.

IV. C. Cependant c'est à quoi M. l'Abbé a été réduit. Il a supposé que

IX. P. ce seroit un grand ornement pour son livre, de mettre à la fin cette

N°. IV. Censure de Sorbonne ; & parce qu'il s'est imaginé, que la proposition condamnée par cette Censure, étoit la même que la première des V Propositions, quoique les Censeurs ne l'aient osé dire, il a conclu que M. Arnauld, n'ayant jamais voulu condamner sa Proposition en souscrivant à la Censure, ne peut parler sincèrement, quand il dit, qu'il condamne les V Propositions ; puisque la sienne, qu'il ne veut pas condamner, est la même, selon lui, que la première.

Afin que M. l'Abbé pût tirer avantage de cette Censure, il auroit dû en avoir établi l'autorité : & pour cela il auroit fallu qu'il eût répondu pertinemment à ce qui est dit à l'égard des *formes* dans la troisième Provinciale, & dans l'Ecrit posthume de M. de Launoi (a) : & à l'égard du *fond* dans les deux *Apologétiques* de M. Arnauld ; dans son *Traité de la vraie Doctrine de S. Thomas touchant la grace suffisante & efficace*, & dans sa *Dissertation Théologique*, qui ont mis dans une telle évidence l'injustice de cette Censure, que ceux qui l'avoient dressée, c'est-à-dire, les ennemis déclarés de M. Arnauld, qui ne manquoient ni d'esprit ni de science pour y répondre, si leur cause eût été bonne, & qui y étoient si fort engagés pour soutenir leur propre honneur, n'ont jamais osé l'entreprendre.

Il devoit de plus prouver, & non pas supposer, que la Proposition de la Lettre de M. Arnauld, qu'on n'a jamais pu faire voir être différente des propositions de S. Augustin & de S. Chrysostôme, est la même que la première des cinq condamnées. Mais, s'il avoit pris plus de soin de s'instruire de cette matière, il auroit appris, que cela est si hors d'apparence, & que cet argument pris de la Censure est si foible, que les plus habiles Jésuites & les plus engagés dans cette querelle, tels qu'ont été les Peres Annat & Fertier, n'ont jamais osé s'en prévaloir, pour montrer que leurs adversaires ne condamnoient pas sincèrement les V Propositions. On les a cent fois défiés de marquer un dogme sur la matière de ces Propositions, qu'ils pussent faire voir, d'une part, être hérétique, & montrer, de l'autre, que leurs adversaires le soutenoient. Rien ne leur eût été plus facile que de marquer pour cela la Proposition de M. Arnauld, censurée comme impie & comme hérétique, s'ils avoient pu montrer que c'étoit la même chose que la première des Propositions condamnées. Ils savoient bien, que ceux qui écrivoient contre eux, n'étoient pas disposés à condamner celle

(a) Joannis Launoi Anotationes in Censuram. Londini 1683.

celle de M. Arnauld. Pourquoi donc ne répondoient-ils pas au défi IV. C. qu'on leur faisoit : *Voilà un dogme hérétique que l'on sait que vous soutenez, qui est le même que celui de la première Proposition ?* C'est néanmoins ce qu'ils n'ont point fait. Et d'où vient cela ? C'est qu'ils étoient plus intelligents que M. l'Abbé : c'est qu'ils savoient que cette Censure étoit trop décriée pour en pouvoir tirer avantage : c'est qu'ils ne croyoient pas qu'il y eût personne à qui ils pussent persuader, que la Proposition de la Lettre est la même que la première des condamnées : c'est qu'ils n'étoient pas assez imprudents pour mettre le fort de leur cause dans une prétention aussi insoutenable, qu'a été celle de trouver des impiétés & des hérésies dans une proposition qu'on ne sauroit désavouer, pour peu qu'on ait de bonne foi, qui n'ait été très-fidèlement extraite de S. Augustin & de S. Chrysostôme. On le voit à l'œil en comparant ensemble ces trois Propositions.

DE M. ARNAULD.

Les Peres nous montrent un juste en la personne de S. Pierre, à qui la grace sans laquelle on ne peut rien, a manqué dans une occasion où on ne peut pas dire, qu'il n'ait point péché.

DE S. AUGUSTIN.

Qu'est-ce que l'homme sans la grace de Dieu ; sinon ce que fut S. Pierre, lorsqu'il renonça Jesus Christ ? Et c'est pour cette raison que le Sauveur abandonna S. Pierre pour un peu de temps, afin que tous les hommes pussent reconnaître par son exemple, QU'ILS NE PEUVENT RIEN SANS LA GRACE DE DIEU. Serm. de Temp. 124.

DE S. CHRYSOSTÔME.

La chute de S. Pierre ne lui arriva pas pour avoir été froid envers Jesus Christ ; mais parce que la grace lui manqua. Elle ne lui arriva pas TANT par sa négligence, que parce que Dieu l'avoit abandonné ; pour lui apprendre à ne se pas élever au-dessus de l'infirmité humaine, & pour faire reconnaître aux autres Apôtres, par son exemple, QUE, SANS DIEU, L'ON NE PEUT RIEN. Hom. 72. in Joan. Et 31. in Epist. ad Hebræos.

N'est-il pas clair que M. Arnauld n'a fait autre chose dans sa Proposition, que marquer ce qu'il a cru que ces Peres avoient enseigné ? Il ne sauroit donc être hérétique, s'il ne leur a point imposé, ou il faudroit que ces Peres le fussent aussi. Et si on prétend qu'il leur a imposé, que l'on montre en quoi. Mais si cela étoit possible, les Censeurs n'auroient point manqué de le faire : ils y étoient trop obligés. Et n'ayant osé l'entreprendre, on ne croit pas que M. l'Abbé soit assez vain pour s'imaginer qu'il y réussira mieux qu'eux. Il n'est propre qu'à s'emporter en des déclamations en l'air : ce n'est pas son fait que de rien prouver. Il paroît qu'il n'a qu'une fort légère teinture de Théologie, & qu'il n'est pas capable de démêler les moindres équi-

IV. Cl. voques, dont il est facile de s'embarrasser, quand on n'a étudié que
 IX. P^e. superficiellement la matière de la grâce. Ce lui étoit donc une voie
 N^o. IV. fort abrégée, pour gagner son procès contre M. Arnauld, que de le
 supposer souverainement décidé par le jugement doctrinal d'une partie
 de la Sorbonne. Je dis, d'une partie, selon lui-même: car il n'a garde
 de pouvoir dire que c'aît été de tout le Corps, puisqu'il avoue que
 soixante & onze Docteurs se déclarèrent hautement pour lui, & que
 des cent vingt qu'on avoit engagés à opiner contre lui, il y en avoit
 le tiers de Réguliers, & la plupart Cordeliers, quoique, par les Statuts
 de la Faculté, il n'y en dû avoir que deux de chaque Ordre des
 Mendians; ce qui n'auroit fait que huit, au lieu de quarante. Et
 ainsi on n'auroit dû, selon la justice, compter que quatre-vingt-huit
 voix contre soixante & onze. Mais en comptant même les cent-vingt,
 M. Arnauld devoit être absous; parce que c'est l'usage de la Faculté,
 que dans les matières odieuses, comme sont les exclusions & les con-
 damnations, il faut qu'il y ait au moins les deux tiers des voix, pour
 conclure que la Faculté exclut ou condamne.

Mais M. l'Abbé nous donne un exemple rare de sa suffisance dans
 ce même endroit où il parle de cette Censure. Il admire le danger
 que court la Sorbonne, parce qu'il s'imagine ridiculement qu'elle eût
 été ruinée, si M. Arnauld eût été absous; & c'est ce qui lui fait dire:
La Sorbonne, pour ne rien dissimuler, fut sur le penchant de sa ruine;
car on vit soixante & onze Docteurs prendre hautement le parti de
M. Arnauld. Rien n'est plus vrai, & c'est ce qui faisoit une impression
peu avantageuse au Molinisme; dans l'esprit des personnes non préoc-
cupées, qui considéroient pour le moins autant le jugement de ces
soixante & onze Docteurs, qui n'avoient rien à gagner en le défen-
dant, que celui d'une centaine d'autres, qui n'avoient rien à perdre
en le condamnant. Mais, ajoute-t-il, la vérité prévalut, & la doc-
trine de ces anciens & illustres Théologiens, Pierre Lombard & S. Tho-
mas, qui sont les Maîtres de tous les autres, triompha de l'erreur &
du mensonge. Il paroît qu'il ne connoît guère quelle est la doctrine de
 ces anciens & illustres Théologiens, & que, dans cette ignorance,
 il s'est imaginé que les Censeurs avoient fait ce qu'ils auroient dû
 faire, quoiqu'ils aient fait tout le contraire. Car auroient-ils condam-
 nant M. Arnauld, ils eussent fait triompher la doctrine de Pierre Lombard
 & de S. Thomas de l'erreur & du mensonge, il faudroit que la Pro-
 position qu'ils ont censurée, eût été contraire à la doctrine de ces an-
 ciens & illustres Théologiens. C'est donc à M. l'Abbé, qui suppose
 si hardiment cette prétendue contrariété, à la justifier par de bonnes

preuves. Et c'est ce qu'on est bien assuré qu'il n'entreprendra pas, IV. C. n'ayant fait cette avance téméraire, que par une ignorance grossière IX. P^e. de ce qu'ont enseigné ces anciens Maîtres de la Théologie, qu'il auroit N.^o. IV. fu être entièrement favorables à M. Arnauld, s'il les avoit tant soit peu étudiés.

Mais, sans les avoir lus, s'il s'étoit seulement informé de ce qui s'étoit passé pendant la Censure, il auroit évité de se rendre ridicule en donnant une si fausse idée de M. Arnauld & de ses Censeurs; comme si l'un avoit été dans l'erreur pour avoir combattu la doctrine de S. Thomas, & que les autres n'eussent condamné leur confrere; que pour faire triompher la doctrine de ce Saint de l'erreur & du mensonge. Car il auroit su, que, pendant qu'ils travailloient à cette belle Censure, M. Arnauld fit un Ecrit, qui avoit pour titre: *Vera S. Thomæ de Gratia sufficiente & efficaci doctrina dilucidè explanata*, où il montre clairement, que la doctrine de S. Thomas, qu'il ne déguise point, la proposant toujours dans ses propres termes, est tellement conforme à sa Proposition, qu'on ne la pouvoit condamner sans condamner ce Saint, & sans renverser toute la Théologie. C'est ce qu'il promet dans la Préface: & il y ajoute, pour aller au devant de toutes les chicaneries qu'on lui faisoit, en lui attribuant divers faux sens éloignés de sa pensée: *Je puis de plus assurer, par les serments les plus saints que puisse faire un Chrétien & un Prêtre, que je n'ai jamais entendu ma Proposition en un autre sens que celui que je ferai voir manifestement, si je ne me trompe, être entièrement conforme aux principes de S. Thomas.* Pouvoit-on, après cela, sans une injustice horrible, ou lui attribuer d'autres sens, pour avoir prétexte de le condamner: ou si on vouloit laisser croire, que c'étoit dans ce même sens qu'on l'avoit condamné, n'étoit-on pas obligé, pour mettre la doctrine de S. Thomas à couvert, de montrer que M. Arnauld l'avoit mal entendue & mal expliquée? Mais rien ne fait voir plus évidemment l'injustice de cette Censure, que ce qui est dit à la fin de cet Ecrit: *Mes adversaires savent bien qu'ils ne peuvent me condamner, que ma condamnation ne tombe sur S. Thomas: car quelques Docteurs, de ceux mêmes qui s'étoient engagés à me condamner pour des causes assez connues, ayant requis que l'on marquât expressément dans la Censure, que la doctrine de S. Thomas n'en recevoit point de préjudice, non seulement on n'eut aucun égard à leur demande, mais on s'en rit & on s'en moqua. Et avec raison: car ceux qui dominoient dans cette affaire avoient trop d'esprit pour ne pas voir, que, s'ils avoient condamné la doctrine des Pèges, que j'avois rapportée dans ma Lettre, en déclarant que c'étoit sans préjudice de la doctrine de S. Tho-*

IV. *CL. mas, ç'auroit été la même chose que de condamner & absoudre la même*

IX. *Pe. doctrine.*

N^o. IV. On n'en a que trop dit pour montrer que M. l'Abbé n'auroit pas tant fait valoir cette Censure, s'il avoit eu *plus d'étude* ou *plus de justesse d'esprit*. Mais en récompense il a eu assez de simplicité pour nous donner à connoître, que le monde n'est pas en cela de son avis, & qu'il ne juge pas comme lui de M. Arnauld. On a, dit-il, *trop bonne opinion de M. Arnauld pour le croire dans l'erreur ; & on traite de visionnaires ceux qui l'osent assurer après la Sorbonne, qui l'a chassé comme hérétique dans le droit, & téméraire dans le fait*. Ce n'est pas sans doute se faire beaucoup d'honneur, que de reconnoître, qu'on prend dans le monde pour des *visionnaires* ceux qui sont assez simples pour croire, qu'après la Censure dressée par les ennemis déclarés de M. Arnauld, il n'est plus permis de douter *qu'il ne soit hérétique dans le droit, & téméraire dans le fait*. Mais laissons là pour le présent la prétendue note de *téméraire dans le fait*, dont nous parlerons dans les Chapitres suivants : arrêtons-nous à celle d'hérétique dans le droit, qui est bien d'une autre importance.

On lui soutient donc, que c'est avec grande raison que l'on traite de *visionnaires* ceux qui voudroient que l'on tint M. Arnauld pour hérétique à cause de cette Censure : car il n'y a rien sans doute de plus visionnaire, & il n'en faut point d'autre preuve que le jugement que toute l'Eglise en a porté.

Si ce Docteur avoit été tenu *pour hérétique*, on l'auroit dû regarder comme un hérétique opiniâtre, qui se seroit obstiné à ne point vouloir abjurer l'hérésie pour laquelle il auroit été condamné ? Les Evêques n'auroient donc pas dû communiquer avec lui, & chacun d'eux auroit été obligé de ne lui pas permettre de dire la Messe dans son Diocèse, ni de confesser ou d'administrer aucun Sacrement. Or il faudroit être bien *visionnaire* pour croire qu'on en ait usé ainsi envers lui.

Dans la célèbre contestation entre M. l'Evêque d'Angers & M. de Pérefixe, Archevêque de Paris, sur le sujet de la signature du Formulaire, M. d'Angers lui ayant écrit d'abord une assez grande lettre, & M. de Pérefixe y ayant répondu par une autre fort travaillée & fort étendue, à laquelle M. d'Angers en opposa une seconde (a), une de leurs principales disputes fut, de savoir, s'il y avoit des gens qui soutinssent des hérésies sur le sujet des V Propositions ; ce que nioit

(a) Ces trois lettres ont été imprimées dans l'Apologie pour les Religieuses de Port-Royal, 3. part.

M. d'Angers. M. de Péréfixe n'ignoroit pas la Censure de Sorbonne, IV. Ct. où la Proposition de M. Arnauld avoit été condamnée, & rien n'eût IX. Pe. été plus propre à fermer la bouche à M. d'Angers, que de lui montrer, N°. IV. en la personne de son propre frere, un Docteur qui avoit soutenu la premiere de ces Propositions, & qui la soutenoit encore, n'ayant pas voulu souscrire à la Censure. Mais c'est ce que cet Archevêque, tout irrité qu'il étoit contre M. Arnauld & contre sa famille, n'eut garde de faire; parce qu'il savoit, d'une part, combien cette Censure étoit décriée dans le monde; & de l'autre, qu'il n'auroit jamais pu faire voir que la Proposition de la lettre fût la même chose que quelqu'une de celles que les Papes avoient condamnées.

Quand la paix de l'Eglise se fit sous Clément IX, M. Arnauld y eut assez de part; non comme un coupable qui auroit eu besoin de demander pardon & de révoquer ses erreurs; mais comme étant uni aux Evêques que le S. Siege reconnoissoit pour Médiateurs de cette paix, comme on verra dans la suite. Il alla voir M. le Nonce avec un de ces Prélats. Il en fut reçu de la maniere du monde la plus obligeante, sans que ce Ministre du Pape, ni qui que ce soit des entremetteurs de cette grande affaire, se fût avisé de lui demander qu'il eût à rétracter l'hérésie prétendue de sa Proposition, ou au moins qu'il s'en expliquât. Y auroit-on manqué si on l'en eût jugé coupable?

M. Arnauld dédia le livre de la Perpétuité de la Foi au Pape Clément IX, qui l'en fit remercier: on ne l'en croyoit donc pas à Rome moins bon Catholique, pour être demeuré ferme à ne point signer la Censure.

On passe sous silence d'autres preuves, que l'on pourroit apporter, de l'opinion qu'on a de lui dans cette premiere Eglise du monde & la maitresse de toutes les autres, bien différente de celle que M. l'Abbé voudroit qu'on en eût.

Il ne doit donc pas trouver mauvais qu'on le traite de visionnaire, en tout ce qu'il dit contre ce Docteur, & que, sans avoir égard à son exception chimérique, on en demeure à ce qu'il avance, que le sentiment de tous ceux qu'il appelle Jansénistes, est, *qu'ils distinguent* Prés. *le fait & le droit; les Propositions condamnées & le sens du livre de Jansénius. Qu'à l'égard du droit ils y acquiescent & condamnent les V Propositions dans tous les sens hérétiques dans lesquels l'Eglise les a condamnées: & que, quant au fait, ils promettent un silence respectueux, ne croyant pas qu'on ait droit d'en exiger la créance intérieure.* Voilà ce qu'il dit être reconnu de tout le monde.

Ainsi rien ne peut plus empêcher qu'on ne conclue encore une fois,

- IV. Cl. que, selon le premier membre de la définition de M. l'Abbé, qui est
 IX. Pe. *qu'on est Janséniste quand on soutient les Propositions condamnées*, le Jan-
 N°. IV. sénisme est une chimere, n'y ayant point de Théologiens qui les
 soutiennent.

C H A P I T R E I X.

Réponse à ce que l'on pourroit objecter du livre du Pere le Porc. Qu'il a supposé que le Jansénisme hérétique étoit quelque chose de réel ; mais que son livre fait voir, au contraire, que ce n'a jamais été qu'un Fantôme.

AVant que de passer au second membre de la définition de M. l'Abbé, qui regarde le fait de Jansénius, je crois devoir aller au devant d'une objection, qu'on me pourra faire touchant le premier membre, qui regarde le droit.

On me dira, que, pour conclure aussi absolument que je fais, que le Jansénisme, par rapport à la doctrine condamnée, n'est qu'une chimere, je devrois avoir réfuté ce qu'en dit le P. le Porc dans son gros livre dédié au Roi; car il n'a garde de demeurer d'accord, qu'il n'y ait point de Jansénistes qui soutiennent les hérésies condamnées: il veut, au contraire, dans son Epître au Roi, que l'on regarde le Jansénisme comme une véritable hérésie, *que Sa Majesté s'est heureusement appliquée à étouffer dans sa naissance*; & il y fait entendre, qu'il y a des Théologiens qui y sont attachés, lorsqu'il dit, *qu'ils ne sont pas moins coupables, pour excusables que puissent être les auteurs qui l'ont fait naître*. Sur quoi il applique à Jansénius la parole de Vincent de Lerins touchant S. Cyprien & les Donatistes: *Absolvuntur Magistri, condemnantur discipuli*.

Mais on a été surpris de la hardiesse qu'a eu ce Pere, de donner pour fondement à son livre une fausseté si visible, & on n'a pas appréhendé qu'il en persuadât personne. On a prévu d'abord ce qui est arrivé à cet ouvrage; qu'il tomberoit de lui-même, & qu'il ne seroit à charge qu'à son Libraire. Néanmoins, puisque l'occasion s'en présente, il ne fera pas inutile de faire voir en peu de paroles, que, bien loin que ce livre du Pere le Porc soit propre à montrer que le Jansénisme hérétique n'est pas un Fantôme, jamais rien, au contraire,

n'a été plus propre à justifier, que ce n'est, & que ce n'a jamais été IV. CÉ.
qu'un Fantôme. IX. P^a.

On doit seulement se souvenir, qu'afin que le Jansénisme hérétique ne N^o. IV.
soit pas un Fantôme, il faut qu'il y ait une secte d'hérétiques, qui
aient tiré leur hérésie du livre de Jansénius. Car quand il y auroit des
hérésies dans ce livre, si elles avoient été rejetées & abandonnées de
tout le monde, non seulement cet Evêque n'auroit pas été hérétique,
parce qu'il a toujours été soumis à l'Eglise, mais n'ayant point de sec-
tateurs dans les hérésies qui se trouveroient dans son ouvrage, rien
ne seroit plus calomnieux, que d'appliquer à ce temps ici, cette parole
commune de Vincent de Lerins, que le P. le Porc y applique: *Ab-*
solvuntur Magistri, condemnantur discipuli: ON absout les Maîtres,
& on condamne les disciples; puisqu'on ne peut distinguer, au regard
d'une hérésie, le Maître & les disciples, le premier auteur & les sec-
tateurs, pour excuser l'un & condamner les autres, lorsque le premier
qui l'auroit inventée, n'auroit eu personne qui l'auroit voulu suivre.

Il s'ensuit de-là, qu'afin que le P. le Porc puisse montrer qu'il y a
des disciples de Jansénius plus coupables que leur Maître, il faut que
les erreurs qu'il entreprend de combattre dans son livre, comme ayant
été enseignées par Jansénius, aient été enseignées par ceux qu'il ap-
pelle ses Disciples. Or non seulement il ne le fait pas voir, mais il
fournit de nouvelles preuves qui doivent convaincre tout le monde du
contraire.

Car il réduit tout ce qu'il impute à Jansénius d'hérétique, & de
contraire à la doctrine de l'Eglise, à ces deux propositions: L'une;
que, dans cet état, il n'y a point de grace frustrée de l'effet qu'elle peut P. 15.
avoir: L'autre, *que toutes les graces de cet état imposent à la volonté*
une entière nécessité de lui donner son consentement.

Qui n'est donc point engagé dans l'une ou l'autre de ces deux er-
reurs, n'est point Janséniste: & si on ne peut montrer que personne
les ait jamais embrassées ensuite du Livre de Jansénius, le *Jansénisme*
hérétique ne sauroit être qu'un Fantôme. Or le Livre du P. le Porc
nous fournit trois arguments démonstratifs, qui doivent faire conclure
à toutes les personnes raisonnables qu'il n'y en a jamais eu.

Le premier est; que ceux que l'on pourroit prétendre avoir enseigné
ces deux erreurs, ayant fait sur la grace, depuis près de quarante ans,
plus d'Ecrits qu'il n'en pourroit tenir dans deux volumes in folio, s'ils
avoient reconnu que Jansénius avoit enseigné ces deux erreurs, & qu'ils
les eussent soutenues après lui, le P. le Porc en auroit trouvé des preuves
dans quelques-uns de ces Ecrits, & il auroit été bien plus important

IV. CL. d'y en trouver que dans Jansénius même ; puisqu'il s'agit de montrer

IX. Pe. qu'il y a des Jansénistes en France, à quoi ne peut servir tout ce qu'on

N°. IV. s'imagine avoir trouvé dans Jansénius, si personne ne l'a soutenu après lui. Or il dit bien en l'air, *que, pour peu qu'on ait lu Jansénius, on les ouvrages qui ont été faits autrefois pour sa défense, on y trouvera ces deux erreurs ; que nulle grace de cet état n'est frustrée de l'effet qu'elle peut avoir, & que la grace efficace nécessite la volonté.* Mais il s'arrête uniquement à le montrer, par des conséquences tirées de divers passages de Jansénius, auxquels on a cent fois répondu ; & il ne lui a pas été possible d'alléguer un seul passage de tous les ouvrages faits pour sa défense, ou plutôt pour celle des Théologiens qu'on calomnioit sous son nom, qui lui ait pu donner quelque couleur de leur imputer d'avoir été en cela *les Disciples de Jansénius.*

Mais comment en auroit-il pu alléguer ? M. de Marca, dans une Lettre écrite au Pape au nom de l'Assemblée de 1661, s'est trouvé forcé à leur reprocher, qu'ils détournent à des sens catholiques toutes les paroles de Jansénius : *Omnia verba Jansenii ad aliquem sensum catholicum futiliter detorquentes* : c'est-à-dire, qu'ils ressembloient à Didyme d'Alexandrie, & à d'autres partisans d'Origene, qui donnoient des sens catholiques à tous les endroits de cet ancien Auteur, où ses adversaires trouvoient de l'Arianisme : ce qui certainement ne donne pas lieu de dire, que, si on peut excuser le Maître, on doit condamner les Disciples ; mais au contraire, que quand le Maître auroit été dans l'erreur, les Disciples en feroient exempts.

Il est donc clair, que l'impuissance où a été le Pere le Porc, de trouver dans aucun Ecrit des prétendus Jansénistes les deux erreurs auxquelles il réduit tout le *Jansénisme hérétique*, est une preuve manifeste, que, quand l'Evêque d'Ypres les auroit enseignées, ce qu'il a très-mal prouvé, il n'auroit point eu en cela de Sectateurs. D'où il s'ensuit évidemment, que le *Jansénisme hérétique* n'a jamais pu être qu'un Fantôme.

Le second argument que fournit le P. le Porc, pour s'assurer que le Jansénisme n'est qu'un Fantôme, est encore plus convainquant. C'est que, non seulement les prétendus Jansénistes n'ont jamais enseigné les deux dogmes que ce Pere impute à Jansénius, mais qu'ils les ont toujours défaits & condamnés. Or, comme remarque S. Grégoire, on ne pourra plus s'assurer de la foi de qui que ce soit, si, quoi que nous puissions dire, on nous pouvoit tenir pour coupables des erreurs mêmes que nous condamnerions le plus clairement.

Cependant, c'est ce qu'on a fait cent fois touchant ces deux points.

Mais

Mais on n'en peut desirer de preuve plus décisive & plus incontestable IV. CL. que l'Ecrit latin envoyé à Rome par M. l'Evêque de Tournay, alors IX. Pe. Evêque de Commenges, qui avoit pour titre : *Articles présentés à N°. IV. M. l'Evêque de Commenges par les Disciples de S. Augustin, & envoyés à N. S. P. le Pape par ce Prélat; dans lesquels est contenue leur doctrine sur le sujet des cinq Propositions.* Car voici ce qu'on y dit sur la seconde, & de quelle sorte on s'explique sur les deux points auxquels le Pere le Porc a réduit tout le Jansénisme condamné.

Il y a deux sortes de graces intérieures : l'une efficace, qui produit toujours l'effet auquel elle porte la volonté : l'autre inefficace, qui excite la volonté à des actions qu'elle n'accomplit pas. L'une est celle que les Thomistes appellent simplement, proprement, & absolument efficace, à laquelle on peut toujours résister, comme ils l'enseignent, quoiqu'on n'y résiste jamais en la privant de cet effet auquel elle porte la volonté : ce qu'ils expriment encore en ces termes de l'Ecole; disant, qu'on y peut résister dans le sens divisé, & non pas dans le sens composé. L'autre est celle que les mêmes Thomistes appellent excitante, ou suffisante, ou inefficace, qui sont des mots qui ne signifient tous que la même chose. Et la volonté résiste proprement à cette grace, en la privant de l'effet auquel elle excite la volonté, & pour lequel elle donne un pouvoir qui est suffisant, au sens des Thomistes expliqué ci-dessus. De sorte que la volonté peut y consentir, quoiqu'elle n'y consente jamais, lorsqu'elle n'a pas la grace efficace; non par le défaut de la puissance qu'on appelle antécédente, mais parce qu'elle se détermine librement à un autre objet. Mais quoique cette grace, considérée en elle-même, soit privée de l'effet auquel elle porte la volonté, & auquel elle est destinée par la volonté antécédente de Dieu, & qu'ainsi il soit faux en ce sens, que toute grace de Jesus Christ ait toujours l'effet que Dieu veut qu'elle ait, si néanmoins on la regarde dans le rapport qu'elle a à la volonté absolue de Dieu, on peut dire en ce sens qu'elle est efficace; parce qu'elle produit toujours dans le cœur de l'homme ce que Dieu veut y opérer par sa volonté absolue, selon cette maxime constante de l'Ecole de S. Thomas; que la grace qui n'est que suffisante au regard d'un effet, est efficace au regard d'un autre effet, à la production duquel elle est destinée par le Décret absolu de la volonté divine. De sorte que, selon ces Théologiens, toute grace est efficace à l'égard de quelque effet; savoir de celui auquel elle est immédiatement destinée, & que Dieu veut qu'elle ait par sa volonté absolue, suivant ce qu'il dit lui-même dans Isaïe : La parole qui sort de ma bouche ne retournera point à moi sans effet; mais elle fera tout ce que j'ai ordonné.

La doctrine de ces Articles fut jugée à Rome saine & orthodoxe,
Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXV.

IV. Cl & le Pape en conclut, dans la lettre qu'il en écrivit aux Evêques;
 IX. P^e que ceux qui les lui avoient présentés, ou n'avoient jamais eu de mau-
 N^o. IV. vaise doctrine sur le sujet des V Propositions, ou qu'ils n'en avoient plus: *Ad saniozem doctrinam inducti*. On voit de plus, dans ce que j'en ai rapporté, le contraire des deux dogmes dans lesquels le P. le Porc fait consister le Jansénisme: car, pour ce qui est du premier dogme, que la grace n'est jamais frustrée de l'effet qu'elle peut avoir, on y soutient expressément le contraire, en reconnoissant, qu'il y a des graces inefficaces, auxquelles on résiste en les privant de l'effet auquel elles excitent la volonté, & pour lequel elles donnent un pouvoir, que l'on peut appeller suffisant, en prenant ce mot au sens qu'il est pris dans l'Ecole de S. Thomas. Et pour l'autre dogme; que la grace efficace met la volonté dans une entiere nécessité de lui donner son consentement, il n'y est pas moins expressément condamné: car il y est dit, que la grace, qui est appelée simplement, proprement, & absolument efficace, est telle qu'on y peut toujours résister, quoiqu'on n'y résiste jamais, en la privant de l'effet auquel elle porte la volonté. A quoi on peut ajouter ce qui est dit dans l'Article III: *Qu'encore que la grace efficace par elle-même nous détermine infailliblement à agir, & qu'ainsi jamais la volonté ne la rejette actuellement, néanmoins elle n'impose point de nécessité, parce qu'elle laisse à la volonté le pouvoir de ne pas consentir.* Et dans l'Article I: *Que la grace efficace, qui, sans nécessiter la volonté, la détermine infailliblement par la vertu de la motion divine, est nécessaire à toute action de piété, selon S. Augustin & S. Thomas.*

Voilà bien clairement le contraire du dogme de la grace nécessitante; & on trouvera sans peine cent endroits en divers Ecrits où on dit la même chose. On est donc assuré, puisqu'il faut, selon le P. le Porc, tenir l'un ou l'autre de ces deux dogmes pour être Janséniste, qu'il n'y a point d'homme raisonnable qui ne conclue, qu'il n'y a point de Jansénistes, selon ce même Pere.

Le troisieme argument est encore plus fort que les deux autres, en ce que c'est la propre confession du P. le Porc, qui ne pouvoit pas reconnoître en termes plus clairs, qu'il n'y avoit point, selon lui, d'autre vrai Janséniste que Jansénius. Il ne faut que l'écouter en la page 306.

Il y fait entendre, qu'il n'y a rien que de catholique dans la maniere dont les disciples de S. Thomas allient l'efficacité de la grace avec le pouvoir qu'a la volonté de n'y pas consentir, qui est, que Dieu, en lui laissant le pouvoir de n'y pas consentir, fait infailliblement qu'elle y consent. Mais il veut que Jansénius ne l'ait pas expliqué de la même

forte, & qu'il ait dit seulement, que la volonté peut refuser son consentement à la grace, quand elle lui est ôtée. Et pour montrer ensuite combien cela est insoutenable, il se sert de ce que M. de Saint Amour a dit dans son Journal, de cette manière d'accorder l'efficacité de la grace avec l'indifférence de la volonté.

„ En effet, dit-il, quand M. de Saint Amour rapporte la réponse „ que M. Hallier & ses Collegues attribuoient en ces termes à leurs „ adversaires, du nombre desquels il étoit : *Ils répondent en second „ lieu, que la volonté peut refuser son consentement à la grace en un „ sens ; qui est, que, quand la grace lui sera ôtée, elle pourra ne pas „ faire, & ne fera pas en effet le bien auquel cette grace l'excite, & „ qu'elle fait nécessairement tandis que cette grace lui est présente : il „ ajoute aussi-tôt, c'est là proprement la chimere ridicule de cette grace „ nécessitante, qui détruit le pouvoir actif d'y résister pendant qu'elle est „ présente, qui est née premièrement dans l'imagination du P. Annat, „ qui l'a fait passer dans l'esprit de M. Hallier & de ses Collegues. „ Et le même M. de S. Amour l'avoit mise un peu plus haut au nombre „ de ces réponses auxquelles personne ne pensa jamais, & que M. Hal- „ lier & ses Collegues attribuoient à ces fantastiques Jansénistes, qui „ ne subsistoient qu'en leur esprit.*

Il avoit déjà rapporté ce dernier passage de M. de Saint Amour en la page 287 : & sur ce que ce Docteur & ses Collegues, qui parloient pour tous les disciples de S. Augustin qui étoient en France, & au nom de plusieurs Evêques de grand mérite, y avoient soutenu, que personne ne nioit, que la volonté ne puisse résister à la grace efficace, & qu'elle nait la puissance active de le vouloir, il avoit dit : *A la bonne heure si personne ne le nie ; mais Jansénius n'a pas été si réservé.* C'est donc se réduire au seul Jansénius, sur quoi on n'a qu'à le renvoyer à Denys Raymond, & aux Disquisitions de Paul Irenée. Mais l'aveu qu'il en fait à la page 306, est encore bien plus remarquable.

„ M. de S. Amour, dit-il, a raison de n'appeller que *fantastiques „ Jansénistes*, ceux qui ne reconnoissent pas de grace *nécessitante*, & „ qui avouent, que la volonté conserve un pouvoir actif de résister à „ la grace, quand elle lui est présente. Car assurément l'on ne fut „ jamais vrai Janséniste avec ce sentiment ; & il a raison de justifier „ ces personnes de la réponse qu'il dit qu'on leur attribuoit. Mais il „ me permettra de me servir de son propre raisonnement, pour prouver „ que cette réponse est effectivement celle de Jansénius, & qu'ainsi „ on ne peut regarder Jansénius que comme un vrai Janséniste”.

Après cela, peut-on douter que je n'aie eu raison de dire, que jamais

- IV. Cl. rien n'a été plus propre à faire voir que le *Jansénisme n'est qu'un Fantôme*, que ce nouveau Livre du P. le Porc? La démonstration en est plus claire que le soleil.

Il reconnoît qu'on a raison de n'appeller que *fantastiques Jansénistes*, ceux qui ne tiennent point de grace *nécessitante*, & qui avouent que la volonté conserve un pouvoir actif de résister à la grace quand elle lui est présente: *Car assurément*, dit-il, *l'on ne fut jamais vrai Janséniste avec ce sentiment.*

Or ce n'est pas seulement M. de S. Amour & ses Collegues, qui parloient pour tout ce qu'il y avoit alors de Disciples de S. Augustin en France, qui ont rejeté avec chaleur, comme une pure calomnie, l'opinion de la grace *nécessitante*, que leurs adversaires leur attribuoient, & qui ont dit sur cela tout ce qu'il falloit dire, de l'aveu du P. le Porc, pour n'être point *assurément vrai Janséniste*; ce sont aussi tous ceux qui ont écrit depuis, qui ont toujours parlé de la même sorte, comme je l'ai déjà prouvé dans le second argument.

Puis donc que c'est à cette marque qu'on reconnoît les *vrais Jansénistes*, & qu'il est *assuré* que ceux qui ne croient pas la grace *nécessitante* n'en font que de *fantastiques*, & qu'il n'y en a de *vrais* que ceux qui la croient, il faudroit être bien déraisonnable pour ne pas avouer, ces principes étant posés, qu'il n'y a point en France de *vrais Jansénistes*, mais qu'il n'y en a que de *fantastiques*. Et lui-même l'a bien senti; puisque, dans les deux endroits où il rapporte ces passages de M. de S. Amour, il n'ose dire qu'il eût trouvé d'autres *vrais Jansénistes* que Jansénius même, parce qu'il s'est imaginé qu'il avoit enseigné la grace *nécessitante*. De sorte qu'au lieu de lire à la fin de son passage, comme il veut que l'on fasse, selon l'*errata*: *On ne peut regarder Jansénius que comme un vrai Janséniste*, il auroit eu autant de raison de le laisser comme il est dans le texte: *On ne peut regarder que Jansénius comme un vrai Janséniste*. Encore lui soutiendra-t-on, qu'en mettant le Jansénisme en quoi il le met, il ne lui sera pas facile de montrer que Jansénius même soit un vrai Janséniste plutôt que les autres.

Car il n'y a point de règle d'équité & d'honnêteté qui puisse souffrir, qu'un savant Evêque, qui a vécu & est mort en Saint, ayant dit positivement une chose, on lui fasse dire le contraire par des conséquences forcées, pour ne pas dire tout-à-fait éloignées du bon sens & entièrement déraisonnables. C'est non seulement rompre le plus fort lien de la société humaine, mais porter grand préjudice à la Religion, que de renverser ce principe, dont un certain instinct naturel fait de-

meurer d'accord toutes les personnes équitables; *qu'il n'est pas croyable* IV. Cl. *qu'un vrai homme de bien mente & parle contre sa conscience dans un* IX. Pe. *ouvrage public, en une chose importante & qui regarde la Religion.* N°. IV. Car c'est sur ce principe qu'est fondée la certitude de certains faits humains, que la foi suppose comme *des motifs de crédibilité*, ainsi que les Théologiens les appellent.

Or on ne peut, d'une part, raisonnablement mettre en doute, que Jansénius n'ait été un vrai homme de bien, & d'une piété non commune. Et il est certain, de l'autre, que, dans un ouvrage auquel il a travaillé jusques à sa mort, & qu'il a voulu que l'on donnât au public à l'heure même qu'il se disposoit à comparoitre devant Dieu, il a dit positivement, expressement, & en des chapitres entiers, que la grace ne nécessite point la volonté, & que, dans le même temps (*eodem tempore*) que la volonté est mue par la grace, elle retient une vraie puissance de n'y point consentir, qui est ce que le P. le Porc demande, afin qu'on soit assuré de quelqu'un, qu'il n'est point un vrai Janséniste.

Tom. 3. l. 8.
c. 20 & 21.

Il faut donc que le P. le Porc, malgré qu'il en ait, souffre que l'on conclue, de ce qu'il a donné pour marque d'un vrai Janséniste, que ni les Disciples de S. Augustin, qui étoient à Rome au temps que se fit la Constitution d'Innocent X, ni tous ceux de France, pour qui ils parloient, ni tous ceux qui ont écrit depuis, & qui ont tous unanimement condamné la *grace nécessitante*, comme leur étant malicieusement imputée par le P. Annat, n'ont point été de *vrais Jansénistes*; mais qu'il n'y a eu en tout ce temps-là, & qu'il n'y a encore aujourd'hui que des *Jansénistes fantastiques*; & que, de plus, Jansénius lui-même n'a point été selon lui un *vrai Janséniste*. Cependant il faut remarquer que ce dernier n'est point nécessaire, pour montrer qu'à l'égard de ceux à qui on donne le nom de Jansénistes, comme ayant tiré leur hérésie de Jansénius, le Jansénisme n'a jamais été qu'un Fantôme: car, quand Jansénius auroit été un vrai Janséniste, parce qu'il auroit tenu la *grace nécessitante*, pourvu qu'il n'ait point eu en cela de sectateurs, il n'y aura point eu de vrais Jansénistes. Mais si Jansénius même n'a point tenu la *grace nécessitante*, en quoi le P. le Porc fait consister le Jansénisme hérétique, il sera encore plus clair que ce Jansénisme hérétique n'aura jamais été qu'une chimère.

Après avoir satisfait à ce qu'on m'auroit pu objecter du Livre du P. le Porc (a), il faut revenir à notre Docteur Savoyard, & examiner le second membre de sa définition, qui est; *qu'on est Janséniste*,

(a) [Voyez sur le Livre du P. le Porc, la XIV des Nouv. Lett. de M. Nicole.]

IV. *Cl. quand on ne croit pas que Jansénius ait enseigné les Propositions condamnées.*
 IX. *Pe. nées.* C'est le point le plus important de cette dispute, & qui doit être
 N°. IV. traité avec plus de soin, parce que M. l'Abbé est réduit à ne pouvoir plus mettre qu'en cela seul cette *prétendue secte de Jansénistes réprouvée de Dieu & des hommes*, dont il fait, dans tout son Livre, une si hideuse peinture.

CHAPITRE X.

VI. *JUSTIFICATION: En ce qu'il reconnoît qu'on ne peut être hérétique pour nier le fait de Jansénius, pourvu qu'on acquiesce à ce qui regarde le droit, en rejetant la doctrine condamnée.*

AVant que d'examiner l'injustice des reproches que M. l'Abbé prend occasion du fait de Jansénius, de faire à ceux qu'il a pris à tâche de décrier, il est important de faire connoître à tout le monde, qu'il n'en est venu à les charger d'une prétendue rébellion criminelle contre l'Eglise, qui ne touche point la foi, qu'après avoir été contraint d'avouer, qu'on avoit eu tort, pendant sept ou huit ans, de se servir de ce fait pour les traiter d'hérétiques : ce que M. l'Abbé reconnoît maintenant être tout-à-fait injuste.

Il ne faut qu'écouter la déclaration qu'il en fait: elle ne peut être plus claire.

On avoue, dit-il, que le fait de Jansénius, séparé du droit & de la doctrine condamnée, non seulement ne doit, mais même ne peut être cru de foi divine; parce qu'il n'y a aucune révélation depuis les Apôtres, qui puisse fonder un article de foi, & que jamais Dieu n'a dit, que les V Propositions sont dans le Livre de Jansénius. Et c'est pour ôter aux Jansénistes tout sujet de dire, que les Prélats exigeoient une foi divine pour un fait non révélé, que M. de Perefice, Archevêque de Paris, déclara dans un Mandement, qu'il falloit être téméraire ou ignorant pour exiger une foi divine quant au fait de Jansénius séparé du droit. Il dit la même chose dans sa Préface. Ceux, dit-il, qui gardent le silence sur le fait de Jansénius, mais ne veulent pas soumettre intérieurement leur jugement, ne sont pas hérétiques, parce qu'ils ne révoquent en doute qu'un fait non révélé: car Dieu n'a jamais dit que le sens condamné des Propositions est renfermé dans le Livre de Jansénius.

M. l'Abbé condamne par-là tout ce qu'ont fait & fait faire les Jé-

suites pendant sept ou huit ans contre les prétendus Jansénistes, qui IV. Or.
 ont toujours distingué le fait & le droit, en se soumettant au droit, IX. Pe.
 mais ne voulant promettre, quant au fait, qu'un silence respectueux. N. IV.
 Car quoiqu'il soit clair par-là, qu'il ne s'agissoit que d'un fait séparé
 du droit, les Jésuites se sont acharnés depuis 1656 jusques en 1664,
 que M. de Paris fit le Mandement dont parle M. l'Abbé, à vouloir
 qu'on les traitât d'hérétiques, en supposant, *par malice ou par igno-*
rance, que le fait de Jansénius *pouvait & devait* être cru de foi di-
 vine; & qu'ainsi c'étoit être hérétique que de le nier ou que d'en douter.

L'erreur de la foi divine du fait de Jansénius commença à s'établir
 au temps de l'Assemblée de 1656 (a). Les Jésuites en avoient déjà
 répandu les semences & les principes; mais ce fut proprement M. de
 Marca, Archevêque de Toulouse, agissant de concert avec le P. An-
 nat, qui la proposa avec plus d'éclat sous le nom de l'inséparabilité
 du fait & du droit, qu'il avoit accoutumé d'exprimer en ces termes,
 plus emphatiques que raisonnables, que le fait appartenoit *ad partem*
dogmatis. Il a marqué cette doctrine en plusieurs endroits de sa Rela-
 tion dressée au mois de Septembre 1656; & c'est sur ce fondement
 qu'il empêcha qu'on ne fit, dans l'Assemblée de 1661, la distinction
 du fait & du droit, dont la nécessité étoit fortement représentée par
 plusieurs Evêques. Et l'on rejeta, par cette même raison, le premier
 Mandement des Grands Vicaires de Paris, qui alloit donner la paix
 à l'Eglise.

Mais ce qui se fit de plus éclatant sur ce sujet, fut la Thèse que les
 Jésuites de Paris soutinrent dans leur College de Clermont, au mois
 de Décembre 1660: car, au lieu que M. l'Abbé reconnoît, après M.
 de Pérèfixe Archevêque de Paris, qu'il faut être *malicieux ou igno-*
rant, pour exiger une foi divine en ce qui regarde le fait de Jansé-
 nius, les Jésuites soutinrent alors hautement & publiquement: *Que le*
Pape ayant la même infuillibilité que Jesus Christ, tant dans les ques-
tions de droit que de fait, on pouvait croire de foi divine, que les V Pro-
positions sont tirées du livre de Jansénius, & condamnées dans son sens.

Et cette Thèse ayant été fortement combattue comme contenant
 une *nouvelle hérésie*, qui alloit à renverser le fondement de la foi, qui
 est la révélation divine, les Jésuites, bien loin de se repentir de leur
 faute, publièrent quelque temps après un Ecrit, qui portoit pour ti-
 tre, *Explication de la Thèse*; où ils soutenoient leur hérésie d'une ma-
 niere plus ouverte que dans la Thèse même. Car voici comme ils ex-

(a) Voyez la IVe. Lettre sur l'hérésie imaginaire.

IV. CL. pliquent ce qui étoit dit, qu'on pouvoit croire de foi divine le fait de

IX. P^e. Jansénius. *Le Théologien de Clermont dit simplement, que ce fait peut*

N^o. IV. *être cru de foi divine ; parce qu'encore qu'on soit obligé de foi divine , de n'être pas d'un sentiment contraire , néanmoins l'expérience des yeux , qui peut rendre évidente la décision du fait de Jansénius , fait qu'on n'est pas alors obligé d'exercer un acte de foi divine sur ce fait : & ainsi , selon les Jésuites , dans cet Ecrit , tous ceux qui n'ont pas l'évidence par leurs propres yeux du fait de Jansénius , sont obligés de le croire de foi divine : ce qu'ils prouvent par l'Assemblée du Clergé , dont ils alleguent ces paroles : L'Assemblée déclare , qu'elle n'a mis en sa formule pour la décision de foi , que la même décision qui est contenue dans la Constitution d'Innocent. Elle a donc mis , disent les Jésuites , les décisions contenues dans les Constitutions Apostoliques , entre lesquelles est la décision du fait. Or de quelle foi ? Si vous dites que ce n'est que d'une foi humaine , il s'ensuivra qu'on n'aura qu'une foi humaine pour la décision du droit. Si vous dites qu'elle entend parler d'une foi divine : donc c'est par une foi divine qu'on croit la décision du fait. Ergo divinus erit assensus circa decisionem facti. Que si vous prétendiez qu'on exige la foi divine pour le droit , & la foi humaine pour le fait , vous userez de la distinction qui sépare le fait du droit ; distinction dont la condamnation ayant été faite à Rome , a été approuvée en France.*

Dieu soit loué , de voir que M. l'Abbé , ce grand exterminateur des Jansénistes , & ce zélé partisan de la Société des Jésuites , comme il paroît en divers endroits de son livre , se soit trouvé contraint d'absoudre les premiers , & de condamner les derniers dans la plus importante de leurs accusations , qui est le crime de l'hérésie.

Les premiers disent : c'est une horrible injustice de vouloir que nous soyons hérétiques pour le fait de Jansénius , puisque n'étant point révélé , on ne peut être obligé de le croire de foi divine.

P. Annat , Les derniers disent , au contraire : ce fait seul peut justifier que
de la conduite de
l'Eglise , les Jansénistes sont hérétiques ; soit qu'ils le soient par connoissance ;
ch. 15. soit qu'ils le soient par faction & par intérêt ; parce qu'ils ne pourront
jamais se laver de la tache de l'hérésie , s'ils doutent de ce fait , qu'on
est obligé de croire de foi divine , à moins qu'il ne nous soit évident
par nos propres yeux.

Et M. l'Abbé s'étonnant de cette hardiesse des Jésuites , les met au rang de ces Ecrivains indiscrets , qui , ayant eu assez d'étude ont manqué de justesse d'esprit , & prononce en faveur des premiers : Qu'on ne sauroit être hérétique pour ne pas soumettre intérieurement son jugement à la décision d'un fait non révélé , qui non seulement ne doit pas , mais même

même ne peut être cru de foi divine ; puisque Dieu n'a jamais dit que les IV. Cl. V. Propositions sont dans le livre de Jansénius. IX. P^e.

Les premiers disent encore , que le bon sens ne permet pas de douter N^o. IV. qu'il ne soit permis de distinguer le fait du droit ; puisque la soumission qui est due à l'un , est très-différente de celle qui est due à l'autre.

Les derniers s'aveuglant eux-mêmes , & ne voulant pas voir ce qui est plus clair que le jour , osent dire , qu'il est défendu d'user de cette distinction : *Que la condamnation en a été faite à Rome , & approuvée en France ;* & qu'ainsi c'est être hérétique que de dire , qu'on exige la foi divine pour le droit , & la foi humaine pour le fait.

Mais M. l'Abbé se joignant à M. de Pérefixe Archevêque de Paris , dément les Jésuites , en faisant lui-même , aussi-bien que M. l'Archevêque , cette distinction du fait & du droit , & des soumissions différentes que chacun exige. Et au lieu que les Jésuites soutenoient , que la soumission exigée par l'Assemblée sur le fait , étoit une soumission de foi divine , M. l'Abbé , à l'exemple de feu M. l'Archevêque , déclare : *Que ceux qui tirent cette conséquence des Constitutions & du Formulaire , sont des malicieux ou des ignorants.*

Après cela , peut-on douter que les bruits que l'on a répandus par tant de libelles , d'une nouvelle secte d'hérétiques sur la matiere de la grace , que l'on devoit craindre qui ne corrompît la foi des fideles , & ne troublât la tranquillité des Etats , aient été autre chose que de très-noires calomnies ? Mais quoique l'aveu forcé d'un aussi grand ennemi des prétendus Jansénistes qu'est M. l'Abbé , soit un très-grand argument que cette prétendue secte d'hérétiques ne fut jamais qu'une chimere , j'en ai trouvé encore une preuve si convainquante dans la contestation dont j'ai déjà parlé , entre M. l'Evêque d'Angers & M. de Pérefixe Archevêque de Paris , que je ne crois pas la devoir omettre , parce qu'il n'y a rien , ce me semble , de plus important à l'Eglise , que de détruire ce fantôme , qui y a fait & y fait encore une infinité de maux.

Dès que M. de Pérefixe fut nommé à l'Archevêché de Paris en 1664 , M. d'Angers lui écrivit d'une maniere très-civile & très-obligeante , pour le porter à appaiser les troubles qui s'étoient excités sur le sujet des cinq Propositions. Il lui représenta dans cette premiere lettre , que c'étoit sans fondement qu'on avoit prévenu le Roi de cette pensée : *qu'il y avoit une nouvelle secte d'hérétiques très-pernicieuse à l'Eglise & à l'Etat.* A quoi M. de Pérefixe avoit répondu ce qui suit.

On ne peut ôter au Chef de l'Eglise & à tous les Evêques le pouvoir de condamner un Auteur. Deux Papes ont déclaré par des Constitutions Ecrites sur le Jansénisme. Tome XXV. G

IV. CL. *requies dans toute l'Eglise, qu'il y a des erreurs contenues dans les cinq*
 IX. P.^e. *Propositions, & qu'elles sont effectivement de Jansénius. Voilà donc, Mon-*
 N.^e. IV. *seigneur, une véritable hérésie, quelque chose que vous me représentiez*
au contraire.

Et voici ce que M. d'Angers lui répondit sur cela dans sa seconde lettre, qui est demeurée sans réplique.

„ Souffrez, Monseigneur, que je vous dise, que qui ne liroit que
 „ votre lettre m'attribueroit une pensée dont je suis très-éloigné. Car
 „ il n'en pourroit juger autre chose, sinon, que j'ai nié que les hérésies
 „ des cinq Propositions fussent de véritables hérésies, & que j'ai fait
 „ passer tout cela pour une chimère. Au lieu qu'ayant toujours reconnu
 „ que les cinq Propositions étoient hérétiques & justement condamnées,
 „ j'ai soutenu seulement, comme je le soutiens encore, que c'est une
 „ pure supposition, de s'imaginer qu'il y ait dans le Royaume une nouvelle
 „ secte d'hérétiques; puisque ceux qu'on accuse le plus de cette nouvelle
 „ hérésie, ayant donné des déclarations de leurs sentiments, très-amples
 „ & très-claires, qui ne laissent aucun lieu aux personnes intelligentes
 „ & équitables de les soupçonner de la moindre erreur sur les cinq
 „ Propositions, on ne peut plus les inquiéter que sur un fait non révélé,
 „ qui, par le consentement de tous les Théologiens Catholiques, ne sauroit
 „ jamais être une matière d'hérésie. Vous savez, Monseigneur, que je n'ai
 „ rien dit en cela que ce que M. l'Evêque d'Alet a écrit depuis peu au
 „ Roi même. Voici les paroles de ce grand Prélat : *La Déclaration, Sire,*
 „ *présuppose qu'il y a une hérésie jansénienne dans votre Royaume, qui*
 „ *fait de grands progrès, qui est capable de corrompre la foi & la Religion*
 „ *de vos sujets, & de causer des troubles dans votre Etat : & néanmoins*
 „ *il n'y a rien de si vrai que c'est une pure supposition, étant certain*
 „ *qu'il n'y a aucune personne qui soit dans cette prétendue hérésie. Et*
 „ *si Votre Majesté a peine à ajouter foi à ce que je lui assure positivement,*
 „ *je la supplie, pour s'en persuader, de demander aux Evêques de son*
 „ *Royaume, s'ils ont trouvé plusieurs personnes infectées de cette hérésie; &*
 „ *j'ose lui dire par avance, qu'aucun Evêque ne lui rapportera qu'il en*
 „ *ait rencontré.* Vous pouvez voir la même chose dans un livre intitulé,
 „ *Candor Lili*, imprimé cette année même à Paris, avec privilège &
 „ toutes sortes d'approbations, & qui est autorisé par tout l'Ordre de
 „ S. Dominique, étant fait pour sa juste défense, contre un libelle dif-
 „ famatoire du Pere Théophile Raynaud. Car ce Jésuite leur reprochant
 „ sans cesse le prétendu Jansénisme, voici comme ils en parlent en la
 „ page 135. *Je ne sais ce que vous voulez dire par les Jansénistes : car*
 „ *ou vous voulez marquer par-là des défenseurs des cinq Propositions*

» condamnées, qui ne sont plus soutenues par personne, & qui sont rejetées IV. C.L.
 » de tout le monde comme hérétiques; ou vous entendez les défenseurs de IX. P.^e.
 » la grace efficace par elle-même, que les Papes Innocent X, & Alexan- N^o. IV.
 » dre VII, ont voulu être hors d'atteinte, comme il paroît par le Bref
 » à l'Université de Louvain; & pour ceux-là qui sont dans les sentiments
 » de l'Ecole de S. Thomas, nous les reconnoissons pour très-orthodoxes &
 » très-catholiques. Si vous en entendez d'autres, ce sont des hommes ima-
 » ginaires que vous feignez. Ainsi, Monseigneur, vous voyez que, sans
 » nier ce que tout le monde avoue, qu'il y a de l'erreur dans les cinq
 » Propositions; sans contester au Pape & aux Evêques le droit que tout
 » le monde reconnoît qu'ils ont de condamner les Auteurs; & sans re-
 » mettre en doute, ce qui est indubitable, qu'ils ont condamné le livre
 » de Jansénius comme contenant les hérésies des cinq Propositions, on
 » peut assurer que la créance, dont on a prévenu l'esprit du Roi, qu'il
 » y a dans son Royaume une nouvelle secte d'hérétiques, très-pernicieuse
 » à l'Eglise, est une pure supposition, comme M. l'Evêque d'Alet n'a
 » point craint de l'assurer au Roi même; & une pure fiction, comme
 » l'a écrit publiquement l'Ordre de S. Dominique. Et vous jugez assez,
 » Monseigneur, qu'il ne suffit pas, pour trouver cette nouvelle secte
 » d'hérétiques, d'alléguer qu'il y a plusieurs personnes qui doutent si
 » les cinq Propositions sont dans le livre de Jansénius, & si les héré-
 » sies que l'Eglise y a condamnées ont été enseignées par ce Prélat.
 » Cela pouvoit suffire dans l'esprit de ceux qu'on avoit prévenus de l'o-
 » pinion fausse & erronée de l'inséparabilité du fait & du droit, dont
 » on s'est servi néanmoins durant sept ou huit ans, pour trouver ces
 » hérétiques. Mais on ne peut nier, Monseigneur, que vous n'ayiez
 » rendu un très-grand service à l'Eglise en détruisant ce fantôme, comme
 » vous avez fait par votre Ordonnance, où vous avez parfaitement séparé
 » le droit d'avec le fait, en déclarant, qu'il n'y a que le droit qui puisse
 » être matiere de foi divine, & que le fait ne peut être matiere que
 » de foi humaine; ce que vous confirmez encore d'une maniere plus
 » forte dans votre Lettre, en m'assurant, que, non seulement ce n'a ja-
 » mais été votre sentiment, que le fait pût être la matiere d'un article de
 » foi; mais que vous connoissez assez, par les principes de la Religion
 » Chrétienne, que ce n'a jamais été le sentiment de l'Eglise. Or de cette
 » vérité que vous avez si bien établie, il s'ensuit nécessairement, que
 » tout le monde demeurant d'accord du droit, & que n'y ayant de
 » dispute que sur le fait, le bruit qu'on a répandu par-tout, & dont
 » on a même prévenu Sa Majesté; que la France est pleine de nou-
 » veaux hérétiques, n'a aucun fondement solide: car il est constant qu'il

IV. CL. „ *n'y a d'hérétiques que ceux qui résistent à la foi divine*, comme les
 XI. P^e. „ *Jésuites l'ont posé pour principe dans l'exposition de leur Thèse: Non*
 N^o. IV. „ *sunt hæretici, nisi qui fidei divinæ adversantur*. Or ceux qui ne con-
 „ testent que sur un fait, qui, selon vous-même, ne peut être matière
 „ de foi divine, ne résistent point à la foi divine. On ne peut donc
 „ prendre sujet de-là de les faire passer pour hérétiques; & ce seroit
 „ une hérésie de le faire, comme vous savez, Monseigneur, que M.
 „ l'Evêque d'Alet l'a représenté à Sa Majesté. Car, après l'avoir assurée
 „ qu'aucun Evêque ne lui rapportera qu'il ait trouvé dans son Diocèse
 „ plusieurs personnes infectées de la prétendue hérésie jansénienne, il
 „ ajoute: *Il pourra bien avoir trouvé des personnes qui refusent de signer*
 „ *le Formulaire dressé par l'Assemblée du Clergé, & d'assurer à la face*
 „ *de toute l'Eglise, par un acte aussi authentique qu'est la profession de sa*
 „ *foi, qu'ils croient sincèrement un point de fait; à savoir que cinq*
 „ *Propositions hérétiques sont dans le livre d'un Evêque qui a toujours*
 „ *vécu & est mort dans la communion de l'Eglise; parce qu'ils estiment*
 „ *avoir évidence du contraire, ou des raisons solides pour le révoquer en*
 „ *doute; ou bien, parce que n'en ayant aucune connoissance, ils craignent*
 „ *d'agir contre leur conscience, de l'assurer par une espece de serment,*
 „ *comme une chose certaine. Or, Sire, je supplie Votre Majesté, de ne*
 „ *point trouver mauvaise ma liberté, en l'assurant que ce seroit faire une*
 „ *hérésie dans l'Eglise, que de soutenir que ces personnes sont hérétiques,*
 „ *lesquelles d'ailleurs condamnent ces cinq Propositions & les hérésies qu'el-*
 „ *les contiennent, & que les Papes Innocent X & Alexandre VII y*
 „ *ont condamnées.*

Il n'y a rien à ajouter à cette preuve si achevée. M. de Préfixe n'a-
 voit garde d'y rien opposer: il auroit fallu pour cela qu'il se fût con-
 damné lui-même, & qu'il eût renoncé à la gloire qu'il s'étoit acquise,
 d'avoir été le premier des partisans du Formulaire qui en eût ruiné
 les principaux fondements, en détruisant l'inséparabilité du fait & du
 droit, sur laquelle les Jésuites avoient bâti la secte hérétique du Jansé-
 nisme. Il n'est donc pas étrange, que, pendant plus de trois ans qu'ont
 encore duré ces disputes jusques à la paix de l'Eglise, il n'ait pu rien
 repliquer à la seconde Lettre de M. d'Angers, ni sur ce point-là, ni
 sur les autres qu'il a pu prévoir qui feroient connoître à toute la posté-
 rité l'injustice manifeste de sa conduite.



C H A P I T R E X I.

IV. CL.

IX. P^e.N^o. IV.

Que l'Auteur du livre des Préjugés dément ses principes, lorsqu'il ose assurer, par un emportement tout-à-fait déraisonnable, que M. Arnauld & ses amis sont légitimement suspects d'hérésie.

SI M. l'Abbé en étoit demeuré dans les termes que nous venons de dire, on n'auroit eu qu'à s'en louer, pour ce qui est de ne point imputer aux prétendus Jansénistes le crime d'hérésie: mais, soit qu'il ait eu peur de ne les pas rendre assez odieux, s'il les en eût déchargés entièrement, ou qu'il n'ait pas assez d'étendue d'esprit pour prévoir toutes les suites de ses propres principes, on ne peut dissimuler qu'il les dément aussi-tôt, par une espece de réserve aussi outrageuse qu'injuste.

Je dis de plus, qu'on ne peut positivement convaincre d'hérésie M. Arnauld & ses amis, puisqu'ils déclarent qu'ils condamnent les cinq Propositions... mais qu'ils sont LÉGITIMEMENT SUSPECTS D'HÉRÉSIE. Car pourquoi défendroient-ils avec tant d'obstination le livre de Jansénius, s'ils n'avoient dessein de renouveler la doctrine hérétique qu'il contient? Préf. p. 30.

Il commence par embrouiller ce qu'il avoit si bien démêlé: car, au lieu d'avouer de bonne foi, qu'on n'a aucun lieu d'accuser M. Arnauld & ses amis d'être hérétiques; *puisque'ils déclarent qu'ils condamnent les cinq Propositions*; au lieu, dis-je, de parler en cette manière, conformément aux principes qu'il avoit établis, & de confirmer ce qu'il avoit dit dans le même feuillet; *ils ne sont point hérétiques, parce qu'ils ne révoquent en doute qu'un fait non révélé*, il nous vient dire, par une phrase entortillée: *Qu'on ne les peut positivement convaincre d'hérésie.*

Ce *positivement*, ou n'a aucun sens, où il est mis pour faire entendre qu'on peut, en quelque façon, les convaincre d'être hérétiques; mais qu'on ne peut les en convaincre *positivement*: ce qui est un pur galimatias, ou une manifeste calomnie.

Mais, de plus, on ne dit d'un homme, *qu'on ne le peut convaincre d'un crime*, que quand il en est accusé. Or qui sont ceux qui accusent présentement M. Arnauld & ses amis d'être hérétiques? Les Jésuites l'ont fait autrefois: mais cet Auteur a fait voir lui-même qu'ils étoient en cela de faux accusateurs; car il a détruit le fondement de leur accusation, comme nous venons de le faire voir, qui est, qu'un fait non révélé puisse être cru de foi divine: ce qu'il reconnoît ne pouvoir être dit que par *des malicieux ou des ignorants*. Et cependant, aussi-tôt après, par un

IV. C^l. éblouissement d'esprit qui n'est presque pas concevable, il paroît vouloir redonner de la vraisemblance à leur accusation, en se contentant N^o. IV. de dire des accusés, *qu'on ne les peut positivement convaincre d'hérésie.*

Il n'en demeure pas là : ce n'est qu'un degré pour passer à la prétention du monde la plus mal fondée, & qui peut presque autant servir à faire persécuter les gens, que s'il n'étoit pas demeuré d'accord, *que, déclarant, comme ils font, qu'ils condamnent les cinq Propositions, ils ne sauroient être hérétiques ; car c'est en supposant tout cela, que M. l'Abbé ne laisse pas de prononcer cet Arrêt contre M. Arnauld & ses amis. Mais je dis qu'ils sont légitimement suspects d'hérésie. Car pour-quoi défendroient-ils le livre de Jansénius avec tant d'obstination, s'ils n'avoient dessein de renouveler la doctrine hérétique qu'il contient ?*

M. l'Abbé a-t-il oublié ce qu'il a dit dans sa Préface : *Qu'on ne doit qu'à l'extrémité, & sur des signes très-évidents, soupçonner la Religion de ceux qui gouvernent l'Eglise ?* Et oseroit-il contester ce qu'on lui a fait voir, que cela se doit entendre des Prêtres, & même de tous les Chrétiens dont les mœurs sont irréprochables, aussi-bien que des Evêques ? Il ne peut donc, sans crime, dire de M. Arnauld & de ses amis, dont la piété édifie l'Eglise, *qu'ils sont légitimement suspects d'hérésie*, à moins qu'il n'en ait des signes très-évidents. Or à qui persuadera-t-il que ce soit un *signe très-évident*, & qui suffise pour assurer qu'un Théologien est *légitimement suspect de tenir une hérésie*, de ce qu'il ne veut pas avouer qu'un autre Auteur l'ait enseignée ? A qui, par exemple, pourra-t-il faire croire, que ce fût bien raisonner que de dire : un signe très-évident que Didyme n'a pas été bon Catholique touchant la Trinité, est le soin qu'il a pris de montrer qu'Origene n'a point été hérétique touchant ce mystère, *Car, pourquoi auroit-il défendu les livres d'Origene à l'égard de ce mystère, s'il n'avoit pas eu dessein de renouveler la doctrine hérétique qu'ils contiennent ?*

Faut-il apprendre à un Docteur de Sorbonne que son argument est ridicule, parce que c'est un argument à quatre termes ? Car Didyme, ne défendant les livres d'Origene, qu'en donnant un sens orthodoxe aux paroles d'Origene sur le mystère de la Trinité, la doctrine d'Origene, qu'il défendoit, n'étoit pas la même que la doctrine hérétique que d'autres trouvoient dans ces livres d'Origene, parce qu'ils les prenoient en un autre sens.

Il en est de même des amis de M. Arnauld ; & rien n'est plus ridicule que la demande que leur fait M. l'Abbé : *Pourquoi défendriez-vous le livre de Jansénius avec tant d'obstination si vous n'aviez dessein de renouveler la doctrine hérétique qu'il contient ?* C'est tout le contraire, lui

diront-ils : car nous ne défendons ce livre, que parce que nous n'y trou- IV. CL.
vons point de doctrine hérétique, & que nous croyons avoir raison de IX. P.
donner des sens catholiques à tous les passages de cet Auteur, que ses N°. IV.
adversaires prennent en de mauvais sens.

Que l'on dise tant que l'on voudra qu'il y a des hérésies dans le
livre de Jansénius, il est certain que ceux qui condamnent les hérésies
que l'on impute à ce livre, ne sauroient être hérétiques, quoiqu'ils refu-
sent de condamner ce livre, parce qu'ils ne les y trouvent point. Et
après le témoignage que leur a rendu l'Assemblée du Clergé, *qu'ils ex-
pliquent en un sens catholique toutes les paroles de Jansénius*, il n'y a
qu'une passion tout-à-fait aveugle, qui puisse empêcher les plus grands
ennemis du livre de cet Evêque, de dire de ses défenseurs cette
parole de Facundus : *Non illos hæreticos credit Ecclesia, qui de libro
hæretico bene senserunt ; sed potius pro merito suæ fidei Catholicos judi-
cat & honorat.*

Mais, parce que rien n'est plus nécessaire que de faire voir à tout
le monde l'absurdité ridicule de ce retranchement malin, que la calom-
nie s'est réservé pour pouvoir dire, *que des Théologiens très-Catholiques
sont légitimement suspects d'hérésie*, lorsqu'elle s'est ôtée tout prétexte
de pouvoir dire qu'ils sont hérétiques ; on ne sauroit trouver mauvais,
que, pour m'épargner la peine de faire une chose déjà faite, je rap-
porte ici ce qu'on a dit sur cela dans la première partie du Traité de
la Foi humaine, chapitre dernier, où, après avoir exposé cette même
prétention de M. l'Abbé, & montré en deux mots combien elle est dé-
raisonnable, on ajoute ce qui suit.

» Mais ce qui la rend encore plus hors d'apparence, c'est qu'on ne
» s'est pas contenté de condamner en général les cinq Propositions, ni
» de déclarer qu'on les condamnoit dans tous les sens hérétiques,
» dans lesquels l'Eglise les a condamnées, ni de protester qu'on ne les
» vouloit jamais soutenir sous prétexte d'aucun sens ; mais on a de plus
» fait trois choses, qui ôtent toute couleur à cet injuste soupçon. La
» première est ; qu'on a témoigné en une infinité de manières, qu'on
» ne prétendoit soutenir sur la matière des cinq Propositions, que la
» doctrine de la grace efficace par elle-même, & de la prédestination
» gratuite, telle qu'elle est enseignée par S. Augustin & par S. Tho-
» mas, dont les sentiments viennent encore d'être appelés par le Pape
» Alexandre VII, dans son Bref à l'Université de Louvain, des dogmes
» très-sûrs & inébranlables : *Inconcussa tutissimaque dogmata*. La deuxième
» est, qu'on a marqué en particulier, par des volumes entiers, ce qu'on
» entendoit par le sens de Jansénius sur chacune des Propositions ; &

IV. C. L. » on l'a fait d'une manière si orthodoxe, que l'Assemblée du Clergé n'a
 IX. P.^e » pu reprocher à ces Auteurs, que d'avoir entendu le livre de ce Pré-
 N.^o IV. » lat d'une manière trop favorable; mais en reconnoissant en même
 » temps, qu'on avoit expliqué toutes les paroles en des sens catho-
 » liques: *Solertes sibi videri volunt, omnia verba Jansenii in aliquem*
 » *sensum catholicum futiliter detorquentes*. La troisième est, qu'on a pressé
 » plusieurs fois les Evêques qui demandoient que l'on condamnât le
 » sens de Jansénius, de marquer les dogmes précis & déterminés
 » qu'ils entendoient par ce sens; afin que, condamnant ces mêmes
 » dogmes qu'ils auroient marqués, il n'y eût plus de lieu de prétendre
 » qu'on refusât de condamner le sens de Jansénius, pour se réserver la
 » liberté de soutenir des erreurs. Si tout cela ne suffit pas pour se jus-
 » tifier de ce reproche, il faudra donc établir pour une maxime conf-
 » tante, que tout homme qui ne convient pas qu'un Auteur ait enseigné
 » les hérésies qu'on lui attribue, est justement soupçonné d'enseigner ces
 » hérésies. Mais y auroit-il rien au monde de plus faux que cette maxi-
 » me? Car qui jamais s'est avisé de soupçonner Facundus d'être Nesto-
 » rien, parce qu'il n'a pas voulu avouer, ni avant ni depuis le cinquième
 » Concile, que la Lettre d'Ibas fût Nestorienne, comme ce Concile
 » l'a déclaré? Qui a jamais soupçonné les Cardinaux Baronius & Bellar-
 » min d'être Monothélites, parce que, sans avoir égard au jugement
 » du sixième Concile, ils ne veulent pas reconnoître que les Lettres du
 » Pape Honorius contiennent cette hérésie? Qui a jamais soupçonné le
 » Pere Petau & les autres défenseurs de Théodoret, d'être hérétiques
 » sur le sujet de l'Incarnation, parce qu'ils ne veulent pas reconnoître
 » que les Ecrits de Théodoret contiennent les hérésies contre ce mys-
 » tère, que le sixième Concile a déclaré y être contenues? D'où vient
 » donc qu'il n'y aura que les prétendus Jansénistes qui seroient soupçon-
 » nés avec justice de soutenir les cinq Propositions condamnées, à
 » cause seulement qu'ils refusent de reconnoître qu'elles aient été ensei-
 » gnées par un Evêque Catholique? Pourquoi cette marque, qui se trouve
 » fautive par-tout ailleurs, se trouvera-t-elle vraie seulement en leurs per-
 » sonnes? En vérité cela ne se peut comprendre. Il semble qu'en cette
 » rencontre on ait entrepris de renverser toutes les règles de l'équité,
 » pour opprimer un petit nombre de personnes. On ne se contente pas
 » d'introduire une domination injuste sur les esprits, en voulant capti-
 » ver l'entendement de tout le monde sous une prétendue foi humaine
 » & ecclésiastique, comme Dieu les captive sous la foi divine; on veut
 » encore avoir droit de prendre pour preuve qu'on soutient une héré-
 » sie, ce qui n'en a jamais été une preuve. Ce n'est pas assez qu'on nous
 dise :

„ dise: Quand je vous déclarerai que cinq Propositions sont dans un IV. CL.
 „ livre, quelque évidence que vous ayiez du contraire, ou quelques IX. P^e,
 „ raisons qui vous portent à en douter, il faut que vous m'en croyiez, N^o. IV.
 „ parce que je suis votre Supérieur. Mais on ajoute encore: Et si vous
 „ ne m'en croyez, & que vous n'ayiez pas la foi humaine qu'elles sont
 „ dans ce livre, je vous accuserai de ne pas croire qu'elles soient hérési-
 „ ques, & de vous réserver la liberté de les soutenir. Mais pourquoi
 „ m'en accuserez-vous, puisqu'il n'y a pas de conséquence de l'un à
 „ l'autre? Il n'importe: il nous plaît d'exiger la foi humaine du fait,
 „ pour une marque de la foi divine touchant le droit: *Nous sommes les*
 „ *plus forts*, comme disoit M. de Marca: *après qu'ils auront bien crié,*
 „ *il faudra qu'ils en passent par où nous voudrons.* Voilà l'esprit de ce
 „ siècle. On voudroit que la puissance disposât de tout, & même des re-
 „ gles de la raison. On veut agir à sa fantaisie; raisonner à sa fantaisie,
 „ & que les actions les plus injustes passent pour légitimes, & les
 „ plus faux raisonnements, pour des raisonnements solides, par cela
 „ seul qu'on a la force entre les mains. C'est proprement ce qu'on
 „ fait en cette rencontre, en prétendant que c'est une marque qu'on
 „ veut soutenir les erreurs des Propositions, de ce que l'on fait diffi-
 „ culté d'attribuer ces erreurs à Jansénius; au lieu que c'est une mar-
 „ que claire & évidente du contraire. Car si l'on ne faisoit point de
 „ scrupule de manquer de sincérité en ce qui regarde la foi, pourquoi
 „ en feroit-on d'en manquer en ce qui ne regarde qu'un fait? Pourquoi
 „ se feroit-on persécuter pour ne pas mentir dans une chose de moins
 „ d'importance, lorsqu'on ne craindroit point de faire un mensonge
 „ beaucoup plus grand & plus criminel devant Dieu? Y eut-il jamais
 „ rien plus hors d'apparence? Et si l'on veut juger des choses équita-
 „ blement, ne doit-on pas dire que s'il y a des personnes qu'on peut
 „ soupçonner avec quelque couleur de n'être pas sincères en condam-
 „ nant les cinq Propositions, ce sont bien plutôt ceux qui signent le For-
 „ mulaire pour se mettre à couvert de la persécution, que ceux qui refu-
 „ sent de le signer en s'y exposant? Mais si le soupçon contre les premiers
 „ ne laisseroit pas d'être injuste, parce qu'il n'auroit pas de fondement
 „ suffisant, ceux qui paroissent peu sincères touchant un fait le pouvant
 „ être touchant la foi, il le feroit infiniment davantage contre les der-
 „ niers; étant tout-à-fait incroyable, que ceux qui veulent bien être
 „ sincères dans les moindres choses aux dépens de tout, ne le soient
 „ pas dans les plus grandes... Enfin, tout Catholique qui fait pro-
 „ fession de condamner une erreur, en doit être cru, selon les loix de
 „ l'Eglise, à moins qu'il ne détruise lui-même sa profession de foi,

IV. CL. „ en soutenant en même temps quelque chose d'incompatible avec
 IX. P^e. „ cette condamnation. Or il n'y a rien de moins incompatible que ces
 N^o. IV. „ deux Propositions: Je reconnois qu'une telle doctrine est hérétique,
 „ & je ne crois pas que cette doctrine hérétique ait été enseignée par
 „ un tel Auteur. Et si cet Auteur, à qui on a peine d'imputer cette doc-
 „ trine, est d'ailleurs recommandable par beaucoup d'excellentes quali-
 „ tés, tant s'en faut que ce soit infirmer la condamnation de l'erreur,
 „ que de faire voir, s'il se peut, qu'il ne l'a point soutenue, que c'est
 „ au contraire fortifier cette condamnation; parce que c'est dépouiller
 „ l'erreur d'un appui considérable. Qui doute, par exemple, que ce ne fût
 „ une chose avantageuse pour la condamnation des hérésies qui détruisent
 „ le mystère de la Trinité, de pouvoir montrer qu'Origene n'a rien ensei-
 „ gné sur cette matière qui ne soit conforme à la foi? C'est ce que
 „ Didyme a tâché de faire dans son livre du S. Esprit. Et quoique peut-
 „ être il n'ait pu tellement adoucir la dureté des expressions d'Origene,
 „ qu'il n'y ait beaucoup de lieu de douter s'il n'a point été dans l'erreur
 „ sur ce sujet, qui ne voit néanmoins que ce seroit la plus horrible de
 „ toutes les injustices, d'avoir la foi de Didyme pour suspecte touchant
 „ la divinité du S. Esprit, qu'il défend par tout son ouvrage d'une manière
 „ très-catholique, à cause seulement qu'il n'a pas voulu attribuer à Origene
 „ l'hérésie contraire”?

Je ne fais ce qui sera clair & évident si cela ne l'est pas. Lors donc
 que M. l'Abbé nous viendra prononcer gravement cet Arrêt contre M.
 Arnould & ses amis: *Je dis qu'ils ne sont pas hérétiques, mais qu'ils sont*
légitimement suspects d'hérésie; parce qu'ils ne peuvent nier que Jansénius
n'ait enseigné les cinq Propositions qu'ils condamnent comme hérétiques, que
dans le dessein de les soutenir un jour comme n'étant point hérétiques;
 qu'a-t-on à faire que de lui prononcer cet autre Arrêt semblable au sien,
 mais incomparablement mieux fondé: Nous disons qu'un Docteur, qui
 emploie un si pitoyable raisonnement pour faire persécuter ses freres com-
 me *légitimement suspects d'hérésie*, est légitimement suspect, ou d'avoir le
 cœur bien corrompu, ou de n'avoir guere de sens commun.



CHAPITRE XII.

IV. CL.
IX. P.
Nº. IV.

VII. JUSTIFICATION: *En ce que l'Auteur est réduit à mettre le crime des prétendus Jansénistes dans une chose très-innocente: en prétendant que c'est une rébellion criminelle de douter du fait de Jansénius après que le Pape l'a décidé.*

Nous voilà enfin arrivés au point décisif de la cause du Jansénisme, & d'où dépend uniquement de savoir si c'est une chimère, dont on donne de vaines terreurs, pour faire maltraiter des gens de bien; ou si c'est une secte réelle, que le bien de l'Eglise & de l'Etat demande qu'on extermine.

Son nouvel accusateur l'ayant déchargé de tous les autres crimes dont on l'avoit chargé jusques ici, s'est trouvé réduit à ne plus insister que sur un seul; mais qui lui paroît si grand, qu'il n'en conclut pas avec moins de véhémence que les autres accusateurs; *que c'est une secte réprouvée de Dieu & des hommes.* Ecoutons donc quel est cet énorme crime. C'est dans la Préface qu'il s'en explique le plus clairement, & il le fait en ces termes.

Cas de conscience le plus délicat qui ait été proposé depuis long-temps. On fait qu'aujourd'hui on distingue le droit & le fait; les Propositions condamnées, & le sens du livre de Jansénius. Quant au droit, on promet une soumission de jugement; & quant au fait, on ne veut promettre qu'un silence respectueux.

Voilà le cas de conscience que M. l'Abbé se propose à résoudre. Il reconnoît qu'il est délicat, & que, depuis long-temps, on n'en a proposé aucun qui le soit davantage; c'est-à-dire, qui ait besoin de plus de discernement & de lumière pour le bien résoudre. Et cependant il prend le parti qui condamne un grand nombre de personnes, à quoi les gens sages sont toujours le plus réservés; & il le prend avec une confiance dont on auroit lieu d'être surpris, si on ne savoit que les plus ignorants sont d'ordinaire ceux qui condamnent le plus hardiment; parce qu'ils ne voient pas les précipices où ils se jettent par leur témérité à juger de ce qu'ils ignorent. En voici un terrible exemple dans la résolution que donne M. l'Abbé sur ce cas de conscience, *le plus délicat qui ait été proposé depuis long-temps.*

Si les Jansénistes gardent le silence sur le fait de Jansénius, mais ne veulent pas soumettre entièrement leur jugement: en ce cas, je dis HARDIMENT

- IV. CL ET SANS TREMBLER, qu'ils sont téméraires, rebelles & défobéissants à l'Eglise;
 IX. P^c. laquelle a droit sur nos esprits, aussi-bien que sur nos paroles & sur nos
 N^o. IV. Ecrits. Ils ne sont pas hérétiques, parce qu'ils ne révoquent en doute qu'un
 fait non révélé; mais ils sont coupables d'une témérité notable, parce qu'ils
 doutent d'un fait important.

Voilà sans doute un brave Docteur, qui n'est point de ces lâches qui n'osent dire leurs pensées, ou qui sont si retenus, quand il s'agit sur-tout de condamner leur prochain, qu'ils feroient scrupule de le faire, s'ils n'étoient appuyés de fort bonnes autorités. Notre Docteur Savoyard est bien plus ferme & plus résolu : il dit *hardiment & sans trembler*, quoiqu'il ne s'appuie sur l'autorité de personne, que, pour douter seulement de la vérité d'un fait que le Pape auroit décidé, on est *téméraire, rebelle & défobéissant à l'Eglise*, & que cette rebellion est si criminelle, qu'elle suffit, comme il le fait entendre en d'autres endroits, *pour être exclus du salut*.

Il est vrai qu'il en donne pour raison, que, dans ces sortes de faits, *l'Eglise a droit sur nos esprits*; c'est-à-dire, qu'elle a droit d'en exiger la croyance intérieure, & qu'on ne peut la lui refuser, quelque évidence que l'on crût avoir du contraire, sans commettre un péché digne de l'enfer. Mais c'est encore en cela qu'il peut être appelé le Théologien sans peur, qui dit *hardiment & sans trembler* tout ce qu'il lui plaît; puisqu'il ne craint point de supposer comme incontestable la chose du monde la plus contestée, ou plutôt, que l'on a fait voir avec le plus d'évidence, il y a plus de vingt ans, être certainement fausse. Et sa hardiesse en est d'autant plus merveilleuse, qu'il parle de lui-même comme feroit un Prophète, sans croire avoir besoin de s'autoriser de personne; parce qu'il a peut-être été averti par quelqu'un plus habile que lui, que ce seroit en vain qu'il en chercheroit.

Ce qu'il a de bon, c'est qu'il parle conséquemment, & qu'il a bien vu que ce crime de défobéissance à l'Eglise, à l'égard des faits, ne pouvoit être fondé que sur le droit qu'il lui attribue, de captiver l'entendement de tout le monde sous une prétendue foi humaine & ecclésiastique, comme Dieu le captive sous la foi divine. Il a bien vu aussi que ce dernier devoit avoir pour principe l'infailibilité du Pape à l'égard des faits, soutenue par les Jésuites dans leur Thèse du College de Clermont; si ce n'est que pour rendre la chose plus plausible, il substitue le nom de l'Eglise à celui du Pape. On croira donc peut-être, qu'à l'égard de cette infailibilité, dont tout le reste dépend, il aura été moins hardi, & qu'il aura appuyé ce sentiment d'autorités considérables; parce qu'il n'auroit pas eu la présomption de s'imaginer, que l'on ne feroit pas de difficulté de l'en croire sur sa parole dans une chose si nouvelle & si importante.

Mais on sera bien trompé si on a eu cette pensée : il a voulu jusques à IV. CL. la fin garder toujours son caractère. Il parle tout seul sur cette infail- IX. P^e. bilité de l'Eglise à l'égard des faits, aussi-bien que sur tout le reste ; & N^o. IV. il prétend que l'on doit recevoir, sur l'autorité d'un inconnu, dont tout ce que l'on fait est, que c'est un Savoyard, Docteur de Sorbonne, des opinions rejetées par tout ce qu'il y a d'habiles Théologiens dans l'Eglise.

Il reconnoît que le public n'est pas de l'opinion qu'il lui veut persuader, que Dieu ait promis l'infailibilité ou au Pape ou à l'Eglise, à l'égard des faits non révélés : mais il ne s'en met pas en peine ; car il n'en doute point qu'il ne puisse le *désabuser*. Et c'est par-là qu'il commence. *Il est important, dit-il, de désabuser le public, & de le convaincre, par de bonnes raisons, de l'autorité infailible de l'Eglise dans les faits non révélés, dont il est question.* Et la manière dont il s'y prend est, de débiter ses rêveries comme si tout le monde en convenoit.

On convient, dit-il, que les faits non révélés, & qui ne sont pas d'une conséquence considérable pour le bon gouvernement de l'Eglise, ne sont que des objets d'une foi humaine sujette à erreur. Mais la difficulté consiste à savoir, si les faits non révélés, dont les conséquences sont très-considérables pour le salut des fideles, sont tellement les objets d'une foi humaine, qu'on les doive croire intérieurement, sur l'autorité de l'Eglise qui les propose à ses enfants ; ou bien si l'on peut se contenter d'un silence extérieur & respectueux, en sorte qu'on ne soit pas obligé de s'y soumettre par une créance intérieure.

Sans parler encore de la distinction arbitraire & chimérique, qu'il lui plaît de mettre entre ces sortes de faits, ni de ce qu'il suppose sans raison, qu'il y a de ces faits semblables à celui de Jansénius, dont les conséquences sont très-considérables pour le salut des fideles, ce que nous examinerons en un autre endroit, je demeure d'accord qu'il ne pouvoit proposer plus nettement la question touchant ce qui est dû aux décisions de l'Eglise à l'égard de ces faits ; si c'est la croyance intérieure, fondée sur l'autorité de l'Eglise qui les propose à ses enfants, ou seulement un silence respectueux ? Car il faut remarquer, que ces sortes de faits sont souvent tellement notoires, qu'on ne peut s'empêcher de les croire intérieurement à cause de cette notoriété : & ainsi on peut dire qu'on leur doit alors la croyance intérieure, parce que ce seroit mal user de la raison que de ne les pas croire ; comme qui voudroit douter, par une bizarrerie d'esprit qu'on auroit peine à concevoir, qu'Arius eût nié la consubstantialité du Verbe ; Macédonius la divinité du S. Esprit ; & Calvin la Transsubstantiation. Mais ce n'est pas de cela qu'il est question, comme M. l'Abbé l'a bien compris : il s'agit de savoir, si, quand ces faits sont con-

IV. C^L. testés, & qu'ils ne sont pas notoires, c'est-à-dire, quand ils sont semblables à celui de Théodoret, accusé par les uns d'avoir enseigné l'hérésie IX. P^r. Nestorienne, & excusé par d'autres, tous les fideles sont obligés de croire intérieurement, sur l'autorité de l'Eglise, ce qu'elle en auroit déterminé; ou s'il suffit de s'en taire par respect, sans être obligé de s'y soumettre par une croyance intérieure.

La question étant ainsi proposée, M. l'Abbé la résout d'une plaisante manière, & qui ne lui a guere coûté de travail. *La premiere opinion*, dit-il, *est des Théologiens autorisés dans l'Eglise. La seconde est celle des Jansénistes. Ils conviennent du respect extérieur; mais ils refusent la soumission intérieure & la persuasion de leur esprit.*

Vit-on jamais une plus ridicule pétition de principe? Il s'agit de savoir si l'opinion qui oblige à la croyance intérieure des faits, ou ce qui est la même chose, qui veut que l'Eglise soit infaillible dans la décision de ces faits non révélés, est non seulement véritable, mais *incontestable*. Car il avoue lui-même que cela est nécessaire pour les conséquences qu'il en tire, comme il paroît par ces paroles de la page 179. *Il faut donc supposer comme un principe INCONTESTABLE, que l'Eglise ne se trompe point dans les faits non révélés, quand ils sont importants.* Or de quelles autorités faudroit-il qu'une opinion fût appuyée pour la supposer incontestable? Il faudroit sans doute qu'on la pût confirmer ou par les décisions d'un Concile général, ou par la plupart des Peres, ou au moins qu'il n'y eût point de Théologiens célèbres qui n'en convinssent. Mais ce seroit bien de la besogne pour M. l'Abbé: il s'en tire à moins de frais; & il ne laisse pas de faire croire aux simples, qu'on ne peut être bon Catholique sans être de son sentiment. Il a cru pour cela qu'il n'avoit qu'à dire: *La premiere opinion, qui est la mienne, est des Théologiens autorisés par l'Eglise. Et la seconde est des Jansénistes*, que l'on ne peut douter que l'Eglise ne défavoue, s'il est vrai qu'elle autorise les Théologiens qui leur sont contraires. Mais d'où vient qu'on ne nous dit pas qui sont ces Théologiens autorisés par l'Eglise, qui enseignent son infaillibilité dans les faits? On s'en est bien gardé, ne s'en trouvant aucun qu'on pût alléguer qui ne portât sa récusation sur le front, parce qu'il auroit paru que ce n'auroient été que des Ecrivains téméraires, qui ont inventé cette opinion depuis ces disputes, pour trouver quelque prétexte de persécuter ceux qui avoient scrupule de signer, sans marquer à quoi ils s'engageoient par leur signature.

Si cette matiere de la prétendue obligation à une foi humaine ecclésiastique, & de l'infaillibilité de l'Eglise dans les faits non révélés, n'avoit jamais été traitée à fond, on seroit moins surpris ou de l'ignorance, ou

de la témérité de M. l'Abbé: mais l'ayant été tant de fois avant la Paix IV. CL. de l'Eglise, par des Ecrits si convainquants, que ceux qui avoient en- IX. P^e. gagé M. de Pérefixe à exiger cette foi humaine, n'ont jamais osé entre- N^o. IV. prendre d'y répondre, il est bien étrange que notre Docteur Savoyard, ou n'ait rien lu de tout cela, ou que s'il l'a lu, il se soit imaginé que cela seroit oublié depuis qu'on n'en parle plus, & qu'il n'avoit qu'à supposer le contraire, avec un air de confiance qui pût imposer aux simples, pour se faire croire par bien des gens, qui se feroient un point de conscience de douter qu'un Docteur de Sorbonne ne fût bien assuré de ce qu'il dit, quand il avertit le monde qu'il le dit *bardiment & sans trembler*.

Cependant il ne seroit pas juste de laisser ainsi abuser tant de pieux ignorants & de bonnes Religieuses, chez qui on ne manquera pas de répandre ce libelle, pour les entretenir dans l'aversion qu'on leur donne depuis long-temps du prétendu Jansénisme. On y est d'autant plus obligé, que ce n'est point ici une matiere spéculative, dont on ne tireroit point pour la pratique de conséquences fâcheuses. On ne sauroit s'en imaginer de plus terribles que celles que cet Auteur tire de son faux principe. Il en damne les gens, & envoie en enfer des Communautés entieres de Religieuses, d'une vie très-sainte & très-exemplaire. Il en prend sujet de déchirer ses confreres de la maniere du monde la plus infame, jusques à les appeller de *vieux Tartiffes*. C'est sur cela seul qu'il fait un portrait si hideux de son prétendu Jansénisme, qu'il veut qu'on le regarde comme *une secte réprouvée de Dieu & des hommes*: qu'il avertit les Souverains de s'en garder, comme étant capable de *coulever leurs Etats*; qu'il met ses prétendus Sectaires au rang de ceux *qui ont osé se révolter contre l'Empire de la foi, & le Royaume de Jesus Christ*, & qu'il trouve tant de conformité entre eux & les Calvinistes, que la plus grande partie de son livre est employée à leur appliquer tout ce qu'on a dit de la secte de Calvin dans les *Préjugés légitimes contre les Calvinistes*. Car tout le crime qui les rend si noirs est, que ce sont *des téméraires, des rebelles & des désobéissans à l'Eglise*, pour n'avoir pas la foi humaine d'un fait non révélé; en quoi l'Auteur même avoue qu'il n'y auroit point de crime, si on n'étoit assuré que l'Eglise est infaillible dans ces sortes de faits, parce que, s'il étoit permis de croire qu'elle ne l'est pas, il seroit permis aussi de ne pas assujettir son jugement à ce qu'on pourroit croire n'être appuyé que sur une autorité faillible. Afin donc que M. l'Abbé ne soit pas coupable d'une témérité très-criminelle, lui qui est si prompt à en accuser les autres, il ne suffiroit pas que ce fût une chose problématique & douteuse, si l'Eglise est ou n'est pas infaillible en décidant ces sortes de faits,

- IV. C^L. mais il faudroit que ce fût une vérité *incontestable*, comme il le suppose
 IX. P^e. en effet. Or c'est ce que nous allons faire voir dans les Chapitres suivans,
 N^o. IV. ne se pouvoir dire sans un renversement d'esprit qui approcheroit de la folie, ou sans une ignorance prodigieuse.

C H A P I T R E XIII.

*Qu'on ne peut prendre pour une vérité incontestable, que l'Eglise est infail-
 libe dans la décision des faits non révélés, que par un renversement d'es-
 prit, ou une ignorance prodigieuse.*

Monsieur l'Abbé feroit plus excusable, si on ne le pouvoit combattre que par de nouvelles preuves & des autorités écartées, dont on n'auroit pas encore entendu parler: car on pourroit dire alors, qu'il n'auroit péché que par ignorance, & par une ignorance de bonne foi; parce que, n'ayant encore guere étudié, il n'auroit pas été en son pouvoir d'être mieux instruit sur cette matiere. Mais, afin de faire mieux voir combien il est inexcusable dans ses téméraires suppositions, on déclare qu'on ne le veut combattre que par les preuves qu'il a pu voir dans des Ecrits publiés il y a plus de vingt ans: à quoi je pourrai ajouter, pour sa plus grande confusion, qu'avant la Paix de l'Eglise, les Evêques de France avoient rejeté son prétendu *principe incontestable*, comme une erreur manifeste, & que c'est sur cela que la Paix a été conclue par le Pape Clément IX.

I. *Preuve.* Le défi qu'on a fait en divers Ecrits aux défenseurs de l'obligation à la foi humaine, est d'une part la plus courte, & de l'autre une des plus fortes preuves que ce sentiment est très-faux, bien loin que ce puisse être un *principe incontestable*.

Comme c'est M. de Pérefixe Archevêque de Paris qui a le premier voulu obliger à la foi humaine de Jansénius, par une Ordonnance Episcopale, on défia, par un Ecrit qu'on fit aussi-tôt après, M. Chamillard & tous les Approbateurs de cette Ordonnance, de citer un seul Auteur, qui eût enseigné avant dix ans la doctrine de l'obligation à la foi humaine, que cet Archevêque venoit de proposer, & dont il prétendoit faire une loi si rigoureuse. Et c'est ce qu'on fit en ces termes dans le I. Chapitre de la Foi humaine, qui a pour titre: *Que le dogme proposé dans l'Ordonnance de M. l'Archevêque de Paris, qu'on est obligé de croire les faits décidés par l'E-*
glise,

glise, d'une foi humaine, est un dogme nouveau & contraire au sentiment IV. CL.
de tous les Théologiens Catholiques. IX. P^e.

« On ne dit pas que cette opinion n'a été proposée que par M. l'Ar- N^o. IV.
 » chevêque de Paris : on l'a vue depuis cinq ou six ans dans quelques
 » libelles de peu de réputation ; mais cela n'empêche pas qu'elle ne soit
 » nouvelle, s'il est vrai qu'elle n'ait été introduite dans l'Eglise que depuis
 » si peu de temps. Or, pour en convaincre les personnes qui l'ont avan-
 » cée, il n'y a qu'à leur demander qu'ils produisent les Auteurs dont ils
 » l'ont tirée. Ce n'est pas une chose extraordinaire qu'on ait parlé de
 » faits décidés par les Papes & par les Conciles : qu'on nous montre donc
 » qui sont les Théologiens qui ont enseigné, avant les dix dernières
 » années, qu'on devoit une foi humaine & ecclésiastique à ces sortes de
 » faits décidés par les Conciles & par les Papes. Que s'ils n'en peuvent
 » produire aucun, peuvent-ils avoir un peu de bonne foi, & ne pas recon-
 » noître que cette opinion est toute nouvelle ?

On a renouvelé ce défi dans l'Apologie de Port-Royal, II. Part. Ch. III.
 Depuis plus de vingt ans qu'il a été fait, il ne s'est trouvé personne qui
 ait osé l'accepter. Ce nouveau Champion, non plus que les autres, n'a
 pu faire autre chose que dissimuler une offre qui lui auroit été si avan-
 tageuse, s'il avoit pu démentir ceux qui l'ont faite, & produire un seul
 Auteur, qui, avant le temps qu'on a marqué, eût enseigné la doctrine
 dont il s'agit. C'est donc un signe certain qu'il n'y en a point, & que,
 par conséquent, ceux qui veulent nous imposer ce nouveau joug, que
 nos Peres n'ont point porté, pour trouver des crimes de *rebellion* & de
désobéissance où il n'y a pas la moindre faute, ne peuvent être regardés que
 comme des novateurs très-injustes & très-téméraires.

II. *Preuve.* « Il n'est pas seulement facile (c'est ce qu'on a dit encore Foi hum.
 » dans la Foi humaine) de prouver la nouveauté de cette opinion, par I. P. Ch. I.
 » l'impuissance où ceux qui l'avancent sont de produire des Théologiens
 » qui l'aient soutenue ; mais il est aisé aussi de montrer positivement qu'elle
 » est nouvelle, par une foule de Théologiens qui la rejettent, & qui té-
 » moignent qu'ils suivent, en la rejetant, le sentiment général des Ca-
 » tholiques. Car tous les Théologiens qui ont écrit jusques à ces con-
 » testations, ont enseigné unanimement, que les Papes & les Conciles,
 » même œcuméniques, se peuvent tromper dans les matieres de fait,
 » telles que sont celles où il s'agit de savoir si des erreurs sont contenues
 » ou ne sont pas contenues dans un livre. Et ils ont tous tiré cette con-
 » séquence, que se pouvant tromper dans ces sortes de décisions, on n'étoit
 » point obligé à les croire, ni de foi divine, ni de foi humaine ».

Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXV.

IV. CL. [(a) S. Thomas. Quodlib. 9. Art. ult. *Le jugement de l'Eglise peut n'être pas conforme à la vérité en ce qui regarde les faits particuliers.*]

Nº. IV. „ Gerson, au Traité qu'il a fait, *s'il est permis d'appeler du Pape dans les causes de la foi*, enseigne formellement, que l'Eglise se peut tromper dans les matieres de fait : *Judicium Ecclesiæ*, dit-il, *circa ea quæ facti sunt, fallere potest & falli*. D'où on ne peut douter qu'il n'eût conclu, qu'on ne devoit point de foi humaine à ces décisions ; puisqu'en suivant son opinion de la faillibilité du Pape dans le droit même, il enseigne formellement, *que la détermination du Pape n'oblige pas à la croyance, mais seulement à ne point dogmatiser le contraire* ; & encore avec cette restriction, *nisi sit error intolerabilis*. Or comme tous les Théologiens reconnoissent que le Pape n'est pas infaillible dans les faits, ils ont tous conclu de même, qu'on n'est pas obligé de le croire dans les faits.

[„ Denys le Chartreux, aussi célèbre par sa piété que par sa science, dans son Traité de *l'Autorité du Pape & du Concile Général* Liv. III. art. 16. *Le Concile Général qui représente l'Eglise universelle, ne peut errer ni dans la foi ni dans la doctrine des mœurs, parce qu'il est conduit par le Saint-Esprit pour le bien commun de l'Eglise. Mais l'Eglise même & le Concile général, peuvent errer dans les faits, & cela peut arriver sans qu'il y ait aucun péché*. Ce qu'il prouve ensuite par un passage du Chancelier, c'est-à-dire de Gerson, différent de celui qui vient d'être rapporté, & pris de son livre de *l'Unité de l'Eglise*.]

„ Le Cardinal Bellarmin établit clairement ce principe, comme avoué par tous les Catholiques : *Tous les Catholiques sont d'accord*, dit-il, *que le Pape, agissant en Pape, & avec l'Assemblée de ses Conseillers, & même avec un Concile général, se peut tromper dans les controverses de faits particuliers, qui dépendent de l'information & du témoignage des hommes*. Et il tire lui-même la conséquence ; qui est, qu'on n'est pas obligé de croire ces sortes de décisions, ni de foi humaine, ni de foi divine. Car c'est sur ce fondement qu'il soutient qu'on peut dire [après le Cardinal Turrecremata] que le sixieme Concile s'est trompé en condamnant les lettres d'Honorius comme hérétiques, & comme contenant l'hérésie des Monothélites. *Encore*, dit-il, de Sum. Pont. lib. 4. c. 11. *qu'un Concile général ne puisse errer en définissant les dogmes de foi, néanmoins il peut errer en des questions de fait*. Voilà le principe bien marqué ; & voici la conséquence bien établie : *Ainsi, nous pouvons dire en toute sûreté, toutò, que les Peres de ce Concile furent trompés par de faux bruits, & que n'ayant pas entendu les Lettres d'Honorius, ils le mirent à*

(a) [Ce qui est entre deux parenthesés, dans ce Chapitre & dans les suivans, ne se trouvoit point dans la premiere édition.]

» tort au nombre des hérétiques. Un homme qui parle de la sorte, se IV. CL.
 » croyoit-il obligé à la foi humaine de ces faits ? *Tutò dicere possumus hos* IX. P.
 » *Patres deceptos ex falsis rumoribus & non intellectis Honorii Epistolis*, N°. IV.
 » *immeritò cum hæreticis connumerasse Honorium*. C'est sur ce fondement
 » qu'il soutient, que le Pape Léon II, le Pape Adrien II, & le septieme
 » Concile, se sont effectivement trompés sur le sujet des Lettres d'Hono-
 » rius. C'est sur la nécessité de cette conséquence qu'il prend la liberté de
 » dire, Chap. XII, que les Papes Etienne VI, & Serge III, se sont trom-
 » pés à la tête de deux Conciles dans une question de fait. *Je réponds*,
 » dit-il, *qu'Etienne & Sergius se sont trompés ; mais dans une question de*
 » *fait, & non de droit*. Et plus bas : *La question*, dit-il, *étoit, si Formose*
 » *étoit Pape légitime ? Or en ces sortes de questions nous ne mions point que*
 » *les Papes ne se puissent tromper ; & nous reconnoissons qu'en effet Etienne &*
 » *Sergius se sont trompés*.

» Le Cardinal Baronius n'enseigne pas moins formellement, & la vérité
 » du principe, que les Papes ne sont pas infaillibles dans les faits, & la
 » nécessité de la conséquence, qu'on n'est donc pas obligé de les croire,
 » ni de foi divine, ni de foi humaine. Il marque le principe en disant :
 » *Qu'on est à la vérité obligé de rendre une religieuse & absolue déférence à* Ad annum
 » *tout ce qui a été défini par un Concile dans les points de foi : mais pour ce qui* 681. n. 39.
 » *concerne les personnes & leurs Ecrits, les censures qu'en ont faites les Con-*
 » *ciles ne se trouvent pas avoir été gardées avec tant de rigueur, comme on*
 » *en voit un exemple dans le cinquieme Concile, qui a condamné les trois*
 » *Chapitres touchant Théodore, Théodore & Ibas, quoique le saint & sa-*
 » *cré Concile de Calcédoine ne les eût pas condamnés : car personne ne doute*
 » *qu'il ne puisse arriver à qui que ce soit d'être trompé dans les choses qui*
 » *sont de fait, & qu'on ne puisse dire en ces rencontres ce que Saint Paul*
 » *écrit aux Corinthiens ; que nous ne pouvons rien contre la vérité, mais*
 » *seulement pour la vérité*. Et la conclusion qu'il tire de ce principe est,
 » qu'il n'est pas obligé de croire, ni de foi divine, ni de foi humaine, le
 » fait d'Honorius, qui consiste à savoir si les Lettres de ce Pape contien-
 » nent l'hérésie des Monothélites ; mais qu'il lui est même permis de le
 » contredire. Aussi, à l'égard du fait des trois Chapitres ; savoir si certains
 » Ecrits de trois Auteurs contenoient l'hérésie des Nestoriens, qui est le
 » fait le plus solennellement décidé qui ait jamais été, puisqu'il l'a été
 » par un Concile œcuménique, assemblé exprès pour le décider, Baro-
 » nius remarque, que l'Eglise d'Espagne (il pouvoit aussi ajouter celle de
 » France) & plusieurs grands personnages ne se crurent point obligés d'y
 » adhérer, ni même de recevoir ce Concile, comme le Pape S. Gré-
 » goire ne crut pas qu'il y dût obliger personne. *On peut*, dit-il, *connoi-*

IV. C L. „tre, par Cassiodore & par les autres, combien les Occidentaux avoient
 IX. P^e. „ d'aversion du cinquieme Concile : car, quoiqu'ils n'aient jamais quitté la
 N^o. IV. „ communion catholique, & qu'ils n'aient point condamné le cinquieme Con-
 „ cile, toutefois ils l'ont passé sous silence, croyant qu'en ce qui regarde la
 „ foi catholique, c'étoit assez de faire profession des quatre Conciles œcumé-
 „ niques, dans lesquels les dogmes catholiques ont été établis contre les hé-
 „ rétiques. Car il est constant, que, dans le cinquieme Concile, il avoit été
 „ question des personnes : c'est pourquoi l'on ne jugea pas nécessaire de faire
 „ profession de ce Concile avec une même déférence que des quatre autres.
 „ C'est ce que nous voyons avoir été pratiqué par Cassiodore, S. Grégoire,
 „ & les Peres du second Concile de Brague, comme nous dirons en son lieu.
 „ Que personne ne s'étonne si Cassiodore, rapportant les Conciles œcu-
 „ méniques, ne fait aucune mention du cinquieme Concile ; car on voit que
 „ S. Grégoire a fait quelquefois la même chose ; parce que, comme il le té-
 „ moigne, il ne fut pas question de la foi en ce Concile, mais des personnes.
 „ Plusieurs autres tinrent aussi la même conduite, & ne voulurent point
 „ faire profession de ce Concile, quoiqu'ils ne s'y opposassent pas. Ce Cardinal
 „ ne croit nullement que toutes ces personnes fussent obligées à cette foi
 „ humaine & ecclésiastique, à laquelle on prétend nous obliger aujour-
 „ d'hui : & tant s'en faut qu'il les croie en cela coupables d'aucun crime,
 „ qu'il les a imité lui-même, lorsque son jugement particulier s'est trouvé
 „ contraire à celui des Papes & des Conciles sur les faits, comme celui
 „ d'Honorius”.

[A ces deux Cardinaux on en peut ajouter un troisieme, qui est le Cardinal Palavicin, qui dit, en parlant du cinquieme Concile : *Qu'il ne s'agissoit dans cette affaire d'aucun article de foi qui appartient à l'infail-
 libilité de l'Eglise.* Or il s'y agissoit de faits tout semblables à celui de Jan-
 sénus. Ce Cardinal a donc cru, aussi-bien que les deux autres, que
 l'Eglise n'est point infallible dans la décision de ces sortes de faits.]

„ M. Coeffeteau Evêque de Marseille dans son livre intitulé, *Examen des*
 „ *opposit.* p. 388, prétend, que le même principe de la faillibilité des Con-
 „ ciles dans les choses de fait, lui donne droit de ne croire, ni de foi
 „ humaine, ni de foi divine, le fait d'Honorius, & même de le contre-
 „ dire : *Quand nous accorderions*, dit-il, *qu'Honorius auroit été condamné*
 „ *par le sixieme Concile, nous pourrions encore dire, que rien n'empêche*
 „ *qu'un Concile, même œcuménique, ne se trompe aux choses de fait.*

[M. l'Evêque de Vence, dans le sixieme Tome de son Histoire de
 l'Eglise, marque en plusieurs lieux son sentiment sur ce point, & prin-
 cipalement en l'année de Jesus Christ 553. n. 12, où il soutient com-
 me une chose très-constante : *Que l'infailibilité des Conciles mêmes ne peut*

s'étendre sur les faits ; soit qu'ils regardent les personnes , soit qu'ils regardent leurs Ecrits ; & que c'est une vérité qui a été universellement crue , & enseignée dans toutes les Ecoles Chrétiennes , par tous les Docteurs Catholiques. C'est ce que je trouve dans la dernière édition. Il y avoit dans la première. *C'est ce qui avoit été cru universellement dans toutes les Ecoles Catholiques , avant que quelques Théologiens de ce temps-ci l'eussent révoqué en doute.* Ce qu'on ne voit pas qu'on puisse avoir ôté que pour épargner ces nouveaux Théologiens, qui avoient osé douter d'une vérité si claire.

Ce Tome de l'Histoire de M. de Vence ayant été approuvé par M. l'Evêque d'Amiens, par feu M. l'Evêque d'Aulone & M. l'Evêque d'Acqs, qui l'est maintenant de Périgueux, qui ont sans doute fait réflexion sur cet endroit, que la conjoncture des affaires du temps rendoit fort remarquable, on ne peut douter qu'il ne contienne leur sentiment aussi-bien que celui de M. l'Evêque de Vence.

M. l'Evêque de Commenges, qui l'est maintenant de Tournay, s'expliqua aussi fort nettement sur ce point dans une lettre au Roi, où il dit (b) : *Que l'Eglise a intérêt de faire la distinction du fait & du droit ; parce que comme elle se peut tromper sur les faits non révélés , & qu'elle est infallible sur les dogmes ; il faut nécessairement séparer les choses à la croyance desquelles elle est en droit de captiver l'entendement de ses enfants , de celles dont la croyance est libre , selon les différentes lumières de chaque particulier.*]

„ M. du Val, que l'on fait n'avoir pas été moins favorable aux Papes
 „ que Baronius & Bellarmin, établit comme eux & la vérité du principe,
 „ & la nécessité de la conséquence ; & il les établit de même comme des
 „ choses constantes parmi tous les Catholiques. *La première chose constante, entre les Catholiques & les Hérétiques, dit-il, c'est que le Pape,*
 „ *comme Pape, & même avec un Concile Général, peut se tromper dans*
 „ *les controverses particulières de fait, qui dépendent du témoignage des*
 „ *hommes* (c). Mais s'ensuit-il de-là qu'on ne soit pas obligé de croire
 „ de foi humaine & ecclésiastique ces sortes de faits ? Oui, selon M. du
 „ Val ; car c'est par-là qu'il soutient, que, non seulement le fait d'Honorius
 „ n'est pas de foi divine, mais même qu'il n'est pas absolument cer-
 „ tain pour être cru de foi humaine. *Je réponds, dit M. du Val, qu'il ne*
 „ *s'ensuit pas qu'il soit de foi, ou même ABSOLUMENT CERTAIN, qu'Honorius*
 „ *ait été Monothélite, puisque les Conciles généraux sont capables de tomber*
 „ *dans l'erreur, lorsqu'ils jugent, selon la voie ordinaire, sur les preuves*
 „ *qu'on leur allégué.*

(b) [Du 21 Janvier 1664. On la trouve dans la Paix de Clément IX, page 89.]

(c) [De infallib. Summ. Pontif. Part. II. q. 1.]

IV. CL. „ Stapleton , célèbre Controversiste , soutenant la vérité des Actes du
IX. P^e. „ fixieme Concile, ne se croit pas néanmoins obligé à la foi humaine du
N^o. IV. „ fait d'Honorius ; parce, dit-il, qu'il n'y a point d'absurdité de dire,
„ que le Concile s'est trompé ; c'est-à-dire, qu'il n'est point absurde de
„ soutenir que ce Concile n'est croyable en ce fait, ni de foi divine, ni
„ de foi humaine.

„ Le Pere Petau, Jésuite, ne se croit pas non plus obligé à la croyance
„ humaine des faits ; puisqu'il soutient, dans son livre de la Pénitence
„ publique, Liv. I. chap. 2. *Que les livres de Marcel, Evêque d'Angory,*
„ *étoient remplis d'erreurs, quoiqu'ils eussent été approuvés par le Pape Ju-*
„ *les & par le Concile de Sardique ; & qu'il justifie, dans ses Dogmes Théolo-*
„ *giques, la foi non seulement d'Honorius, mais aussi de Théodoret.*

„ Il suffit au Pere Sirmond, pour déclarer qu'une question est libre ;
„ c'est-à-dire, qu'il est permis d'en tenir ce que l'on veut, de montrer,
„ que ce n'est point une matiere de foi, & que c'est un fait, tant il croit
„ la conséquence nécessaire. *Vigile*, dit-il, *reconnut que la question des trois*
„ *Chapitres étoit de celles où les sentiments étoient libres, & qu'elle ne regar-*
„ *doit point la foi. VIGILIUS liberam esse controversiam intelligens, &c.* Et
„ c'est pourquoi, en usant de cette liberté de sentiments, il s'est déclaré
„ nettement contre le jugement du cinquieme Concile, en justifiant
„ Théodoret de l'hérésie Nestorienne, qui lui avoit été attribuée par ce
„ Concile.

„ L'obligation à la foi humaine n'est pas moins inconnue à la Sorbonne
„ qu'aux principaux Jésuites ; & non seulement on y permet de ne pas
„ croire des faits décidés par les Conciles, mais même de les contredire,
„ comme on voit par cette célèbre These signée par M. Cornet & par M.
„ de Breda à présent Syndic (*cela veut dire au temps que ce Traité de la*
„ *foi humaine fut publié*) où il est dit : *Qu'il n'y a nulle erreur Nestorienne*
„ *dans les Ecrits de Théodoret contre S. Cyrille.*

„ Et cette liberté n'est pas particuliere aux François : elle est commune
„ à toutes les nations. On imprime présentement en Flandres des Notes
„ sur les Conciles, dont j'ai vu quelques feuilles ; & l'Auteur, qui est le
„ Pere Lupus, y traitant cette question, si l'Epître d'Ibas est véritablement
„ Nestorienne, comme le cinquieme Concile l'a si solennellement décidé,
„ après avoir rapporté des raisons de part & d'autre, il la résout enfin
„ en disant nettement : *Que pour lui il est de l'avis de S. Augustin, que, dans*
„ *ces sortes de choses, où il s'agit de l'intelligence d'un Auteur mort, on n'en*
„ *est presque jamais assez assuré pour en jurer. MIHI placet*, dit-il, *Au-*
„ *gustini consilium : Quibus argumentis absentis vel mortui hominis volunta-*
„ *tem ita colligam, ut de illa jurare possim ?* C'est-à-dire, en un mot, qu'il

„ n'a pas eu sur ce point, décidé par un Concile, cette foi humaine que IV. CL.
 „ M. l'Archevêque de Paris (de Pérefixe) prétend lui être due, & sur la- IX. P.
 „ quelle il veut que l'on jure que les Propositions sont dans Jansénius”. N°. IV.

Dominique Gravina, très-savant Religieux de l'Ordre de S. Dominique, & fort estimé pour les Controverses, a soutenu en Italie la même doctrine que ces autres Théologiens. *Il y a bien, dit-il, de la différence entre dire, que les Conciles généraux peuvent errer dans le droit, en condamnant une opinion qui ne mériterait pas d'être condamnée, & dire, qu'ils peuvent errer dans le fait, en jugeant que telle & telle proposition a été enseignée par un Auteur.*

Tannerus, célèbre Jésuite d'Allemagne, nous découvre le principe de ce sentiment commun des Théologiens de la faillibilité de l'Eglise dans les faits. *C'est, dit-il, que les promesses de l'infaillible assistance de Dieu, ne regardent que la foi & la religion commune de l'Eglise, à laquelle ces cas & ces questions particulières n'appartiennent pas.* Et le Pere Annat, depuis lui, a enseigné la même chose dans un livre imprimé à Toulouse en 1645, pour défendre le P. Cellot, lorsqu'il n'avoit pas encore besoin de la prétendue infailibilité de l'Eglise dans les faits pour faire une hérésie du fait de Jansénius. *L'infailibilité de l'Eglise, dit-il, consiste à ne pouvoir que dire vrai, quand elle dit que quelque chose a été ou n'a pas été révélée de Dieu dans l'Ecriture ou dans la Tradition, sans proposer aucun article nouvellement révélé.*

Et enfin, on a fait voir, il y a long-temps, que l'Inquisition avoit authentiquement approuvé ce que ceux qu'on appelloit Jansénistes enseignoient en France, & ce qui leur étoit ridiculement contesté par les Jésuites. Car, en 1664, au plus fort de ces disputes, un Abbé Bénédictin, nommé Grégoire de Laude, ayant entrepris d'écrire la Vie de l'Abbé Joachim, & d'éclaircir ses Prophéties, il crut qu'il le devoit justifier de l'hérésie qui lui avoit été attribuée par le Concile de Latran sous Innocent III, le plus nombreux de tous les Conciles; & il le fit en ces termes, en la p. 281 de son livre : *Afin que personne ne soit choqué de ce que nous avons à dire, il faut savoir qu'il y a une extrême différence entre défendre une opinion condamnée & contraire à la foi catholique, & soutenir que Joachim, Abbé de Flore, n'a point enseigné cette opinion condamnée.* Ce qu'ayant prouvé par le principe général de la faillibilité de l'Eglise dans les faits, sur lequel il cite les paroles de Dominique Gravina que j'ai déjà rapportées, il conclut; *qu'il prétend défendre l'innocence de l'Abbé Joachim contre le jugement du Concile de Latran.* Or ce livre ayant été déferé à l'Inquisition, & examiné avec beaucoup de soin, parce que les Prophéties de l'Abbé Joachim sont assez délicates, on examina en particulier cette p. 281. On

IV. CL. trouva le reste fort bien , & tout ce qu'on y changea fut , qu'au lieu de IX. P^c. ces mots : *Benè tamen intendimus Joachim , innocentiam defendere* , l'In-N^o. IV. quisition a voulu que l'on mît : *Conabimur tamen , si fieri potest , Joachimum defendere*.

Après cela que peut-on juger de la témérité de M. l'Abbé , sinon qu'il est difficile de s'en imaginer une plus étrange & d'une conséquence plus pernicieuse ? Il veut que son sentiment , de l'infailibilité de l'Eglise dans la décision des faits non révélés , & de l'obligation à la croyance humaine de ces faits , qu'il n'a pu appuyer d'un seul Auteur qui ait écrit avant la Constitution d'Innocent X , ne soit pas seulement , comme il dit , *l'opinion des Théologiens autorisés dans l'Eglise* , mais que ce soit même *un principe incontestable* : & il prétend en même temps , que c'est *une désobéissance criminelle* , de suivre le sentiment qu'on a fait voir , il y a plus de vingt ans , avoir été regardé , par tant de Cardinaux , d'Evêques & de savants Théologiens , comme une vérité enseignée dans toutes les Ecoles Catholiques. C'est assez d'avoir représenté une telle hardiesse , pour en faire tirer les conséquences du monde les plus favorables à ceux qui n'ont eu jusques ici pour adversaires , dans cet incident particulier , que de cette sorte d'esprits. Mais ce que nous allons voir dans le Chapitre suivant , est encore toute autre chose en matière de présomption & d'insolence.

C H A P I T R E X I V .

Que ce que dit M. l'Abbé sur le sujet de ces Cardinaux , Evêques & autres Auteurs , qui le condamnent manifestement , est la chose du monde la plus insolente.

AVant que de passer à d'autres preuves , il faut voir ce que M. l'Abbé a pu répondre à cette foule d'Auteurs célèbres , de Cardinaux , d'Evêques , d'habiles Controversistes & de savants Théologiens , par laquelle on a accablé il y a déjà tant d'années de plus habiles gens que lui sans comparaison , qui s'étoient imprudemment engagés à soutenir le faux principe de l'infailibilité de l'Eglise dans les faits , qu'il s'est avisé , depuis trois jours , de vouloir retirer de dessous ces ruines pour le remettre en honneur.

Ceux qui n'ont pas lu son livre , ne devineront jamais le parti qu'il a pris en cette rencontre ; car ils ne pourroient croire que de deux choses l'une : ou qu'il aura dissimulé tout cela pour n'avoir rien de raisonnable
à y

à y répondre , ou qu'il aura inventé quelque distinction fantastique , pour IV. CL. faire croire que ce qu'enseignent tous ces Auteurs , n'est point contraire à IX. P^e. ce qu'il soutient. N^o. IV.

Mais ils se tromperoient en l'un & en l'autre. M. l'Abbé n'a eu garde de faire le premier ; ç'auroit été affecter une ignorance grossière dans une chose , qui , pendant dix ans , a été l'entretien de tout le monde , & qu'il se plaint lui-même *avoir été mille fois représentée*.

Il n'a point trouvé aussi le moyen de se mettre à couvert de l'autorité de tant de Juges , qui le condamnent , par aucune distinction. Ce n'est pas qu'il n'en ait fait une , à l'imitation de ses devanciers dans cette méchante cause : car , comme on a remarqué il y a long-temps , jamais aucune nouvelle doctrine ne fut si fertile en distinctions que l'a été cette opinion de l'infailibilité de l'Eglise dans les faits ; parce que les sentiments de l'Eglise étant très-clairs sur ce point , les Auteurs de cette nouveauté ont été obligés de se tourner en tout sens , pour essayer de les éluder. Notre Docteur Savoyard a donc voulu aussi avoir sa distinction. Il met de deux sortes de faits : les uns , qui ne sont pas d'une conséquence considérable pour le gouvernement de l'Eglise ; & il avoue que ceux-là ne sont que les objets d'une foi humaine sujette à erreur : les autres , qu'il dit être d'une très-grande conséquence pour la paix , l'ordre , & le gouvernement du Christianisme ; & c'est à l'égard de ceux-là qu'il dit , que l'Eglise ne se peut tromper. Rien n'est plus mal fondé , comme il sera aisé de le faire voir ; mais ~~rien~~ présentement ne seroit plus inutile : car il a bien vu que cette distinction , bonne ou mauvaise , ne lui pouvoit du tout servir à éviter d'être condamné par tous ces Auteurs célèbres ; Cardinaux , Evêques , Théologiens , Controversistes , Inquisiteurs. A quoi donc s'est-il trouvé réduit ? On croira que je me moque ; mais c'est la pure vérité. Il a été réduit à faire ce que feroit un chétif Avocat , qui , étant condamné par vingt Juges , dont il n'y en auroit aucun qu'il eût sujet de récuser , non seulement se moqueroit de leur sentence , mais , s'élevant au dessus d'eux , leur feroit à tous leur procès de son autorité privée. Rien assurément n'est plus semblable à ce que fait notre Docteur Savoyard. Il ne faut que l'entendre parler.

On convient , dit-il , que quelques Ecrivains modernes ont entrepris de justifier les Auteurs condamnés par des Conciles généraux. Ainsi les Cardinaux Baronius & Bellarmin ont excusé le Pape Honoré , que le sixieme Concile a condamné ; & les Jésuites Sirmond & Petau ont justifié le sens de Théodore , contre le jugement du cinquieme Concile.

Il dissimule que ces Auteurs , & un très-grand nombre d'autres , comme on vient de le faire voir dans le Chapitre précédent , non seulement

Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXV. K

IV. CL. ont entrepris de justifier quelques personnes dont les Ecrits avoient été
 IX. P^e. condamnés par les Conciles généraux , mais qu'ils ne l'ont fait qu'en éta-
 N^o. IV. blissant la maxime générale , comme une vérité constante & reçue géné-
 ralement dans toutes les Ecoles Catholiques : *Que l'Eglise n'est point in-*
faillible dans ces sortes de faits. C'est donc ce qu'il faut supposer , & voir
 ensuite ce que nous dira notre Docteur.

„ Mais , pour répondre à cet argument , qui est répété mille fois , & qui
 „ est presque le seul qui nous soit opposé par les Ecrivains de Port-Royal ,
 „ je dis premièrement ; que ces Auteurs ne peuvent être excusés de quel-
 „ que TÊMÉRITÉ ; mais cette TÊMÉRITÉ n'est pas grieve , parce qu'elle
 „ n'est pas jointe à l'opiniâtreté , & qu'il paroît clairement qu'ils se se-
 „ roient soumis , si l'Eglise avoit désapprouvé leur liberté. Ils sont dans le
 „ cas de ceux qui avancent des propositions ERRONÉES avec soumission aux
 „ jugements de l'Eglise. Ils sont donc TÊMÉRAIRES matériellement , s'il est
 „ permis de parler de la sorte sans s'attirer les railleries insipides des Jansé-
 „ nistes. Les défenseurs de Jansénius déclarent , au contraire , qu'ils ne se
 „ soumettront jamais ; qu'ils ne peuvent le faire sans blesser leur conscien-
 „ ce , & qu'il vaut mieux être excommunié & privé des Sacrements à la
 „ mort , que de souscrire le Formulaire.

Notre Docteur Savoyard est assurément d'un goût merveilleux. Il té-
 moigne craindre les railleries des Jansénistes sur le mot de *matériellement* ,
 ce qui n'est qu'une bagatelle ; & il ne craint point de s'attirer l'indigna-
 tion de tout ce qu'il y a dans l'Eglise de gens raisonnables par son inso-
 lence inouïe : car je ne fais s'il y en eut jamais de pareille parmi les Ca-
 tholiques.

Pour la bien comprendre , on n'a qu'à se représenter , d'une part ,
 un Auteur Savoyard dont on ne fait autre chose , sinon , qu'il se dit *Doc-*
teur de Sorbonne , qui propose hardiment comme un *principe incontestable* ,
 que l'Eglise est infallible dans la décision des faits non révélés , sans
 appuyer cette opinion du moindre passage de quelque Auteur que ce soit ;
 & se représenter , de l'autre , cette opinion rejetée comme très-fausse ,
 & le contraire établi comme une vérité reçue dans toutes les Ecoles
 Catholiques par tous les Auteurs célèbres , que l'on vient de voir dans
 le Chapitre précédent , sans parler de beaucoup d'autres , qu'on auroit
 pu alléguer , comme on verra dans la suite. Qui ne jugera d'abord que
 ce doit être une grande vanité à cet inconnu , de préférer son sentiment
 particulier au sentiment de l'Eglise attesté par tant de témoins ? Mais qui
 ne regardera comme le comble de l'insolence , de ce qu'allant bien au-
 delà de ce ridicule attachement à son propre sens , il a eu l'audace de pro-
 noncer contr'eux cet Arrêt ?

Moi , Docteur Savoyard , par l'autorité que je me suis donnée moi-même IV. Cl. me de juger en dernier ressort la cause du Jansénisme , qui paroissoit com- IX. P^e. me assoupie ; ayant examiné les témoignages des Cardinaux , Evêques , N^o. IV. Théologiens , Controversistes & Inquisiteurs , que les Ecrivains de Port-Royal ont allégués pour justifier leur sentiment de la faillibilité de l'Eglise dans les faits , & ayant reconnu qu'ils sont en effet du même sentiment que ces Messieurs de Port-Royal , JE DÉCLARE , que cela n'est point capable de décharger ces derniers du crime *de témérité , de rebellion & de désobéissance* , dont je les ai chargés ; mais que cela m'oblige seulement , de dire *hardiment & sans trembler* , que ces Cardinaux , Evêques , Docteurs & autres , en quelque nombre & de quelque considération qu'ils puissent être , se sont rendus coupables , par leur plume indiscrete , de ce même péché de *témérité & de révolte* que ces Messieurs. J'entends néanmoins qu'il y ait cette différence , qu'il m'a plu d'y mettre pour rendre mon Arrêt moins odieux , que leur *péché de témérité* n'a pas été *grief* , parce qu'il n'a pas été joint à l'opiniâtreté , & qu'il paroît clairement qu'ils se feroient soumis , si l'Eglise avoit désapprouvé leur liberté ; de sorte qu'ils sont dans le cas de ceux qui avancent des propositions erronées avec soumission aux jugements de l'Eglise : au lieu que ce même péché est mortel & digne de l'enfer dans les Jansénistes ; parce qu'il est joint à l'opiniâtreté , comme il paroît en ce qu'ils ont dit , qu'il vaut mieux être excommunié & privé des Sacraments à la mort , que de signer le Formulaire.

Ce que l'on vient de faire dire à notre Docteur est un peu plus démêlé que dans son livre : mais il n'oseroit dire qu'on lui impose , si ce n'est en ce que l'on feint qu'il se donne une qualité qu'il n'oseroit pas s'attribuer si expressément , quoiqu'il soit bien certain qu'il agisse comme s'il en étoit revêtu : car pour le dispositif de l'Arrêt , il est bien clair qu'il est tout de lui.

Voilà donc bien d'honnêtes gens condamnés *de témérité & de révolte contre l'Eglise* par notre Docteur inconnu. Il décide nettement qu'on ne les en peut excuser : il ne faut donc pas l'entreprendre. Mais on peut bien appeler de son Arrêt , comme y ayant *eu acception de personnes* , en ce qu'il veut que , dans la même cause , le péché des uns ne soit pas *grief* , & que celui des autres soit digne de la damnation. On ne comprend pas la raison de cette diversité.

C'est , dit M. le Docteur , que ces Cardinaux , ces Evêques & ces Théologiens , n'ont été téméraires & révoltés contre l'Eglise que *matériellement* ; parce qu'ils ont été dans le cas de ceux qui avancent des opinions

IV. CL. erronées avec soumission aux jugements de l'Eglise ; mais qu'il n'en est pas
IX. P^c. de même des Jansénistes.

N^o. IV. Et pourquoi , je vous prie , ne seroit-ce pas la même chose ? Car si on entend par ces *jugements de l'Eglise* , ceux qui ont condamné les Auteurs que ces Cardinaux & ces Evêques ont entrepris de justifier , il est certain qu'ils n'y ont pas été plus soumis que les prétendus Jansénistes à ceux qui ont condamné Jansénius. Pourquoi donc la prétendue témérité & rebellion des uns & des autres n'auroit-elle pas été un péché également *grief* ? Que si on entend par-là , que les premiers n'ont soutenu l'opinion de la faillibilité de l'Eglise dans les faits , que dans la disposition de ne la plus tenir , si l'Eglise la condamnoit , d'où fait-il que Baronius , Bellarmin & les autres aient eu la moindre crainte qu'une opinion si raisonnable & si bien fondée , ne fût quelque jour condamnée par l'Eglise ? Et s'ils n'ont point eu cette crainte , comme on ne prouvera jamais qu'ils l'aient eue , que leur peut-on attribuer sur cela qu'une certaine disposition générale , qu'ont tous les Catholiques , de soumettre tous leurs sentiments au jugement de l'Eglise ? Or M. l'Abbé ne voit-il pas qu'il ne sauroit supposer , sans un jugement très-téméraire & très-criminel , que ses adversaires n'aient pas toujours été , & ne soient pas encore dans une semblable disposition générale ?

Mais n'est-ce pas , dira-t-il , la marque d'une *opiniâtreté diabolique* (c'est comme il en parle en un autre endroit) *que d'aimer mieux être excommunié & privé des Sacrements à la mort que de signer le Formulaire ?* Pourquoi n'ajoute-t-il pas , *que de signer le Formulaire sans rien distinguer lorsque l'on doute du fait de Jansénius ?* C'est ce qu'il supprime , & ce que la bonne foi lui devoit faire ajouter : car s'il l'avoit fait , on auroit vu clairement , que le refus de signer le Formulaire n'auroit pas été l'effet d'une opiniâtreté blâmable , mais d'une fermeté louable ; n'y ayant point de Chrétien , qui , d'un côté , ne doive être disposé à souffrir toutes choses & l'excommunication même , plutôt que d'offenser Dieu , & qui ne sache , de l'autre , que c'est offenser Dieu que de mentir à l'Eglise , en témoignant , par une signature accompagnée de serment , qu'on ne doute pas d'un fait lorsqu'on en doute. Mais , pour montrer qu'en cela même les choses sont toutes pareilles , ne peut-on pas assurer , que , tant que Baronius & Bellarmin seroient demeurés persuadés que le Pape Honorius n'a point cru qu'il n'y eût qu'une seule volonté en Jesus Christ , ils auroient mieux aimé être excommuniés & privés des Sacrements à la mort , que de signer un papier où il y auroit eu : Je confesse , de cœur & de bouche , que le Pape Honorius a enseigné l'hérésie des Monothélites , pour laquelle il a été condamné par le cinquième Concile.

C'est donc inutilement que M. l'Abbé, ayant condamné ces Cardinaux IV. C.L.^e de témérité & de rebellion contre l'Eglise, aussi-bien que tant d'autres Auteurs célèbres, a cherché de vains prétextes pour les rendre en cela N^o. IV. même moins criminels que ses adversaires. Ils ne le sont certainement ni les uns ni les autres : mais si les premiers l'étoient, comme il a eu l'insolence de l'affurer, ce qu'il dit dans le second point de son Arrêt, qui nous reste à examiner, ne feroit pas qu'ils ne le fussent autant que ceux qu'il envoie en enfer, pour une prétendue défobéissance qui leur est commune avec tant d'habiles gens, qu'il voudroit bien n'envoyer qu'en purgatoire. Ecoutons donc encore cet Avocat de causes perdues, devenu Juge de ses Juges mêmes.

Je dis en second lieu, que la témérité de ces Ecrivains modernes n'est pas grieve, parce qu'ils proposent leurs opinions sur Théodoret & sur Honorius dans un temps où il est très-certain que les erreurs attribuées à ce Pape & à cet Evêque, les hérésies des Monothélites & des Nestoriens, ne sont point en danger d'être renouvelées : mais les Jansénistes entreprennent de justifier Jansénius dans un siècle où plusieurs personnes sont suspectes de défendre les sens hérétiques des cinq Propositions.

On a de la peine à n'avoir pas de l'indignation contre un procédé si déraisonnable. N'y a-t-il donc qu'à médire des gens pour les rendre criminels ? Et ne se souviendra-t-on jamais de ce tonnerre de S. Paul : *Maledici regnum Dei non possidebunt* ? Il avoue, dans sa Préface, en plusieurs endroits, que tout le monde se soumet au droit, n'y ayant personne qui ne condamne les cinq Propositions ; mais qu'il y en a qui refusent de soumettre leur jugement à l'égard du fait, & promettent seulement un silence respectueux. Or, comme on l'a déjà fait voir dans le Chapitre XI, il n'y a rien de plus injuste & de plus extravagant, que de vouloir, que, dans le temps où par sa propre confession tout le monde condamne les hérésies des cinq Propositions, il y ait plusieurs personnes légitimement suspectes de défendre le sens hérétique de ces Propositions. C'est donc une insigne malignité, de prendre cette supposition calomnieuse pour une raison qui rende le prétendu crime de témérité & de défobéissance, dont il charge les prétendus Jansénistes, beaucoup plus grief que le même péché, dont il charge aussi tant de Docteurs célèbres, en rejetant cela sur une crainte imaginaire que des hérésies ne se renouvellent, qui est aussi mal fondée à l'égard des uns que des autres.

Il reste à examiner le dernier point de l'Arrêt de M. l'Abbé. Il est un peu différent des autres, en ce qu'il est accompagné de modifications & de restrictions, qui, d'une part, réduiroient la prétendue infailibilité de l'Eglise dans les faits à être de peu d'usage, & qui, de l'autre,

IV. CL. étant appliquée au fait de Janfénius, ne feroient guere propres à en persuader la certitude.

N°. IV. *Je dis en dernier lieu ; qu'aucun Auteur , QUEL QU'IL PUISSE ÊTRE , ne peut SANS TÉMÉRITÉ , assurer qu'après une pleine & une exacte discussion , après les jugemens les plus solennels , après que l'Eglise même a suffisamment examiné le sens d'un Auteur , les décisions ne sont pas infaillibles.*

Il continue à établir son autorité, & il déclare ; qu'elle s'étend sur tous les Auteurs, quels qu'ils soient, de quelque dignité qu'ils puissent être ; Evêques, Cardinaux, Patriarches, & quelque suffisance qu'ils puissent avoir. C'est le sens de ces paroles : *Qu'aucun Auteur , quel qu'il puisse être. Et qu'a-t-il à lui dire à cet Auteur quel qu'il puisse être ? Qu'il ne peut, sans témérité, être d'un autre sentiment que le sien touchant l'infailibilité de l'Eglise dans les faits.*

Mais il y met ici beaucoup de conditions, sans lesquelles on ne feroit pas jugé téméraire par M. l'Abbé, quoiqu'on ne tint pas pour infaillibles les décisions de l'Eglise touchant les faits.

La premiere ; qu'elles aient été faites *après une pleine & une exacte discussion* : ce qui emporte bien des choses, & sur-tout, que ceux que l'on fait ne pas demeurer d'accord d'un fait, aient été ouïs contradictoirement, lors principalement qu'ils l'auroient pu être sans peine, & qu'ils auroient demandé à l'être. On ne feroit donc point téméraire, selon M. l'Abbé, de douter d'un fait décidé par l'Eglise, quand on auroit beaucoup lieu de douter qu'il eût été décidé après ce qu'on peut raisonnablement appeller *une pleine & exacte discussion.*

La seconde condition à laquelle il attache le péché de *témérité*, que l'on commettrait en doutant de ces faits, est, si on en doutoit *après les jugemens les plus solennels*, qui sont sans difficulté ceux des Conciles œcuméniques. On ne fera donc point téméraire, selon M. l'Abbé même, quand on n'en doute qu'après des jugemens moins solennels que ceux des Conciles généraux.

La troisieme est, *après que l'Eglise même a suffisamment examiné le sens d'un Auteur* : Que veut dire, *après que l'Eglise même* ? Est-ce qu'il suppose que l'Eglise en Corps examine le sens d'un Auteur ? Cela seroit bien difficile : ou que tous ceux de l'Eglise qui sont capables de cet examen, l'aient fait, & soient convenus qu'il a un tel sens ? Ce seroit assurément un grand préjugé qu'on auroit bien rencontré, si cela étoit.

Le mot de *suffisamment* est encore fort équivoque : car on peut dire qu'on n'a pas *suffisamment* examiné le sens d'un Auteur, quand on s'y trompe, & qu'on prend un faux sens pour son véritable sens. Mais si c'est comme l'entend M. l'Abbé, nous serions presque d'accord avec lui :

car qui doute que les décisions de l'Eglise touchant le sens d'un Auteur IV. CL. ne soient infaillibles, quand on suppose qu'elle l'a *suffisamment examiné*; IX. P^e. c'est-à-dire, qu'elle l'a si bien examiné qu'elle ne s'y est pas trompée? N^o. IV. Que si, *l'avoir suffisamment examiné*, signifie seulement, l'avoir examiné avec tout le soin & toute l'exactitude que l'on y pouvoit apporter; outre que tous les Auteurs que nous avons allégués, soutiennent qu'on n'est pas assuré pour cela, que ceux dont l'Eglise se seroit servie pour faire cet examen, ne s'y seroient point trompés, on peut de plus remarquer, comme on a déjà fait sur la troisième condition, que le droit que M. l'Abbé se donne, d'accuser de témérité tous ceux qui doutent que le Pape ou un Concile aient bien pris le sens d'un Auteur en le condamnant, sera terriblement resserré: car il seroit obligé, pour les traiter de téméraires, de supposer, ou de prouver, si on n'en demeurait pas d'accord, qu'on auroit *suffisamment examiné le sens de cet Auteur*; c'est-à-dire, qu'on auroit apporté dans cet examen tout le soin & toute l'exactitude que l'on pourroit desirer. Or c'est ce qu'il ne seroit pas toujours facile de bien prouver.

Il paroît que M. l'Abbé n'a ajouté ces conditions, modifications & restrictions, que pour rendre son opinion plus plausible, & plus difficile à réfuter. Mais il n'a pas pris garde, que, par-là, il la rendoit inutile au principal dessein qu'il a eu, qui est, de faire subsister le Jansénisme en qualité de secte, non pas d'hérétiques (car il avoue qu'ils ne le peuvent être en condamnant, comme ils font, les cinq Propositions) mais de coupables d'une *témérité criminelle*, en ce qu'ils ne veulent pas reconnaître que ceux qui ont condamné le livre de Jansénius aient bien pris son sens. Car il se réduit ici à ne traiter de téméraires ceux qui ne tiendroient pas pour infaillible la décision d'un fait, que lorsqu'elle auroit été faite *après une pleine & une exacte discussion; après les jugements les plus solennels, & après que l'Eglise même auroit suffisamment examiné le sens d'un Auteur*. Afin donc qu'il pût traiter les prétendus Jansénistes de *téméraires & de rebelles*, il faudroit qu'il eût prouvé, que la décision du fait de Jansénius a eu toutes ces conditions; & c'est ce qu'on est bien assuré qu'il ne sauroit faire, tant ce qu'on a dit sur cela dans le *Traité de la Foi humaine* est solide & convainquant.

Traité de
la Foi hu-
maine, II.
Part. Ch.
6 & 7.



IV. CL.

IX. P^e.N^o. IV.

C H A P I T R E XV.

Que M. l'Abbé détruit lui-même son opinion de l'infailibilité de l'Eglise dans les faits , par sa distinction entre les faits plus ou moins importants , & par l'unique preuve dont il tâche d'appuyer cette opinion.

JE ne pense pas qu'il y ait personne qui puisse trouver mauvais , qu'on ait regardé comme une insolence inouïe la hardiesse qu'a eue M. l'Abbé , de condamner de *témérité* & d'*erreur* les Cardinaux Baronius, Bellarmin , Palavicin , & tant d'autres Auteurs célèbres , sur un point de doctrine , que l'analogie de la foi , jointe à un peu de bon sens , fait voir être incontestable.

Mais on peut ajouter à cela , que la manière dont il s'y prend pour prouver son sentiment de l'infailibilité de l'Eglise dans les faits , contraire à celui de tant de grands hommes , est une nouvelle conviction de son peu de sens commun & de son aveuglement. Il commence par une distinction , de faits plus importants & moins importants , qui ruine ce qu'il veut établir , sur-tout à l'égard du fait de Jansénius.

Car 1^o. D'où a-t-il pris que le jugement de l'Eglise à l'égard des faits , qui ne sont pas d'une si grande conséquence pour son bon gouvernement , peut être faillible & sujet à erreur ; mais qu'à l'égard d'autres faits plus importants , ce soit un principe incontestable , qu'il est infailible ? Il avoue que tous les Auteurs qu'on a consultés jusques ici sur cette matière , ont soutenu , sans hésiter , & sans user d'aucune distinction , que l'Eglise se pouvoit tromper quand elle juge des faits. Et c'est pour cette raison qu'il a prononcé contre eux cette rigoureuse sentence , *qu'on ne les peut excuser de témérité*. Qui veut-il donc que nous croyions pour n'être plus téméraires ?

2^o. Cette distinction n'est propre qu'à faire que les plus forts , c'est-à-dire , ceux qui auront plus de crédit dans le monde , pourront toujours opprimer les plus foibles , quand ces contestations arriveront. Car si l'Eglise est faillible dans les faits moins importants , infailible dans les importants , qui jugera de cette plus grande ou moindre importance ? Les uns diront , qu'un tel fait a été assez important pour être jugé avec infailibilité : les autres soutiendront que non. Quelles règles aura-t-on pour déterminer cette nouvelle question ? Faudra-t-il de nouveau avoir recours au Pape pour la décider ; ou si on priera les Papes , pour prévenir ces inconvénients , de le marquer dans leurs Bulles ? C'est appa-
remment

remment ce qui ne se fera pas. Mais si cette distinction bizarre étoit une IV. CL. fois reçue, ce qui n'est pas à craindre, les plus puissants forceroient toujours les autres d'en passer par où ils voudroient. IX. P.^e. N^o. IV.

3°. Si, selon la prétention de cet Auteur, il n'y a que les faits *dont les conséquences soient très-considérables pour le salut des Fideles* (ce sont ses propres termes) qui soient décidés par l'Eglise avec infailibilité, il n'y a point d'homme raisonnable qui ne conclue de-là, qu'on n'est donc point obligé de croire le fait de Jansénius comme ayant été infailliblement décidé. Car à qui pourra-t-on persuader que le fait de Jansénius séparé du droit, soit d'une conséquence très-considérable pour le salut des Fideles; c'est-à-dire, que cinq Propositions ayant été condamnées par le Pape comme hérétiques & impies, il ne suffise pas de les condamner aussi; mais qu'il y aille du salut des Fideles, d'être tellement assurés qu'elles sont dans le livre d'un Evêque Catholique, qu'ils puissent en jurer, & qu'ils y soient obligés quand on le leur demandera, lors même qu'on n'auroit aucune raison de le leur demander? On a fait voir tant de fois le ridicule de cette prétention, que je ne daigne pas m'y arrêter davantage. On peut lire entre autres choses, le Jugement équitable sur les contestations présentes &c. tiré de S. Augustin, qui est à la fin des Lettres imaginaires imprimées à Cologne en 1683: on y verra de si belles & si raisonnables pensées de ce grand Saint sur cette matiere, qu'on s'étonnera de la négligence de M. l'Abbé s'il n'a pas lu cet Ecrit, ou de son peu de jugement, si, l'ayant lu, il n'en a pas été persuadé.

4°. Nous n'avons qu'à comparer le fait de Jansénius avec un autre très-célebre dans l'histoire des derniers siècles, qui est celui de l'extinction de l'Ordre des Templiers; appliquer à l'un & à l'autre la regle de M. l'Abbé, & juger par cette regle quel seroit celui qu'on auroit dû croire plutôt avoir été décidé par un jugement infaillible de l'Eglise. On fait assez ce que c'est que le fait de Jansénius: voici celui des Templiers qui furent condamnés comme coupables d'horribles abominations par plusieurs Conciles Provinciaux, & par le Concile général tenu à Vienne en 1311.

Deux scélérats ayant découvert au Roi Philippe le Bel, plusieurs secrets de cet Ordre, qu'ils disoient avoir été cachés jusqu'alors, ce Roi fut tellement frappé des horribles choses qu'ils lui dirent, qu'en ayant communiqué avec le Pape Clément V, pour s'assurer des accusés, il les fit tous emprisonner en même jour l'an 1306. On les interrogea ensuite, & il y en eut d'abord soixante & douze qui avouerent au Pape, qui les interrogea lui-même étant à Poitiers, qu'on leur avoit fait renier Jesus Christ à leur reception, & plusieurs autres crimes abominables. Il

Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXV.

L

IV. CL. s'en fit une autre information à Paris, dans laquelle on en ouit cent
 IX. P^e. quarante, qui confesserent les mêmes choses. Il y en eut seulement trois
 N^o. IV. qui dirent n'avoir jamais vu aucun mal en l'Ordre, & n'y avoir rien
 reconnu que d'honnête. Cependant soixante & quatorze autres Templiers,
 qui étoient aussi prisonniers, offrirent de défendre l'Ordre, & en nom-
 merent huit pour agir au nom des autres, qui représenterent aux Com-
 missaires du Pape, sous l'autorité duquel se poursuivoit cette affaire :
 " Que les articles envoyés par le Pape, pris des premières dépositions,
 „ étoient faux & abominables; que ceux qui les avoient faits étoient hé-
 „ rétiques, voire infidèles; qu'ils étoient prêts d'aller au Concile pourvu
 „ qu'on les mît en liberté; que les Freres qui avoient déposé contre
 „ l'Ordre, l'avoient fait par les tourmens ou crainte de la mort; aucuns
 „ corrompus par argent ou par promesses, & que, pour tirer d'eux
 „ plus facilement ce que l'on desiroit, on leur faisoit voir des lettres
 „ où étoit le sceau du Roi, par lesquelles on leur donnoit assurance de
 „ la vie & de la liberté, & qu'on leur donneroit à chacun une pension
 „ viagere bien assurée, & qu'en même temps on leur faisoit voir que
 „ l'Ordre étoit condamné". Ces plaintes furent reçues; mais on n'en
 poursuivit pas l'affaire moins chaudement. Ces Commissaires du Pape
 furent à Paris depuis le mois d'Août 1309, jusqu'au mois de Mai 1311.
 Pendant ce temps ils examinèrent deux cent trente-un témoins; tant Tem-
 pliers qu'autres, qui avoient déposé devant les Ordinaires. Tous ces té-
 moins, hors quelques-uns, reconnurent les crimes contenus dans les ar-
 ticles envoyés par le Pape. Le seizieme témoin, nommé Aimery de
 Villars, Templier, dit qu'il avoit déposé faux, pressé par les tourmens
 qui lui avoient été faits par les Chevaliers députés de la part du Roi;
 & que, quand il vit cinquante-quatre Freres de l'Ordre des Templiers
 dans les charrettes, que l'on alloit brûler pour n'avoir rien voulu con-
 fesser, il fut fort étonné, & que, par la crainte du feu, il dit ce qui
 n'étoit pas, & en eût dit davantage. Le trente-septieme témoin en dit
 autant. Il se tint aussi à Paris en même temps un Concile de la Province
 de Sens, qui condamna fort différemment plusieurs de cet Ordre; &
 il y en eut cinquante-neuf dégradés & livrés au bras séculier, qui furent
 brûlés, ayant tous, sans en excepter aucun, persisté jusqu'à la mort à
 déclarer qu'ils étoient innocents, & que tout ce qu'on leur avoit imposé
 étoit faux. Le Concile de Vienne se tint en 1311, où se trouverent
 trois cent trente Evêques, & le point sur lequel on délibéra, fut l'affaire
 des Templiers, qui y fut déterminée; cet Ordre ayant été aboli par une
 Bulle du Pape avec l'approbation du Concile, *pour les grands & énormes
 crimes dont les Templiers étoient clairement convaincus.*

Il restoit encore à juger les quatre principaux de cet Ordre ; le Grand IV. CL. Maître, le Frere du Dauphin de Viennois, & deux autres, qui avoient IX. P^e. déjà confessé les crimes dont on accusoit leur Ordre. Ils étoient prison- N^o. IV. niers à Paris, où deux Cardinaux envoyés exprès par le Pape leur voulant prononcer leur sentence, par laquelle on les condamnoit à une prison perpétuelle, firent dresser un échaffaut au parvis de Notre-Dame pour réciter le Décret que le Pape en avoit dressé. Mais le Grand Maître & le Frere du Dauphin ayant demandé d'être entendus, déclarerent devant tout le peuple : *Qu'ils avoient déposé faux contre leur Ordre : qu'il étoit très-saint ; qu'ils se dédisoient de ce qu'ils avoient dit à Poitiers, & que ce qu'ils en avoient fait, étoit à la persuasion du Pape & du Roi, & qu'ils étoient prêts de mourir pour soutenir cette vérité.* Cette étrange nouvelle ayant été portée au Roi, il assembla son Conseil, où il fut arrêté, que, dès le soir, ce Grand Maître & son compagnon seroient brûlés dans l'Isle du Palais, entre le Jardin du Roi & les Augustins. Ce qui fut exécuté, le Grand Maître ayant de nouveau protesté de son innocence & de celle de son Ordre, & reconnu qu'en cela seul il méritoit la mort, pour avoir dit faux en présence du Pape & du Roi.

On ne croit pas que M. l'Abbé soit assez déraisonnable pour oser prétendre que ce fait n'ait pas été tout autrement important, & d'une autre conséquence pour le bon gouvernement de l'Eglise que celui de Jansénius. Il s'agissoit d'abolir un Ordre entier, qui avoit rendu de grands services à la Chrétienté en la défendant contre les Infideles ; de condamner comme coupables d'horribles impiétés un grand nombre de Gentilshommes dont plusieurs étoient de la premiere noblesse, & de faire brûler tout vifs ceux qui ne vouloient pas avouer ces crimes & en demander pardon, comme il y en eut plus de cent qui le furent effectivement. Osera-t-on dire qu'il étoit moins important pour le bon gouvernement de l'Eglise de se tromper en cela, & d'être cause, en se trompant, de la mort de tant de personnes qui auroient été innocents des crimes dont on les avoit accusés, que de s'être trompé en prenant mal le sens d'un livre dans une matiere embarrassée & fort sujette aux équivoques, lorsque la foi étoit à couvert par la condamnation des erreurs en elles-mêmes ? Il faudroit avoir renoncé à toute la lumiere du bon sens pour avoir cette pensée.

C'est donc une très-fausse regle, que celle que M. l'Abbé a inventée par un pur caprice, que quand les faits sont importants, on est obligé de croire que l'Eglise ne s'y peut tromper. Importants ou non, tant que ce ne sont que des faits non révélés, ce n'est point une vérité incon-
~~table~~, comme le prétend M. l'Abbé ; mais une fausseté certaine, de

IV. CL. prétendre que l'Eglise ne s'y puisse jamais tromper : cette histoire des IX. P^o. Templiers en est une grande preuve ; car il n'y a eu guere dans l'Eglise de N^o. IV. fait plus important, & dont l'erreur, si on s'y est trompé, ait eu de plus terribles conséquences. Il est difficile aussi qu'un fait puisse être plus solennellement jugé ; puisque celui-là l'a été après de très-longues enquêtes, par plusieurs Conciles Provinciaux, & par un Concile général. Cependant on ne s'est point encore avisé d'obliger le monde à croire que l'Eglise a été infaillible dans ce jugement. La plupart des Historiens doutent que ces Chevaliers aient été coupables des impiétés & des abominations dont un Concile général les a déclarés atteints & convaincus : il n'y a personne qui ne se moquât de M. l'Abbé, s'il entreprenoit de leur faire leur procès sur cela, en les traitant de *téméraires*, de *rebelles*, & de *désobéissants à l'Eglise*, soit *matériellement*, soit *formellement*. On le supplie donc de répondre à cet argument.

Selon vous, M. l'Abbé, c'est la plus grande ou la moindre importance des faits, qui est cause que l'Eglise décide les uns par un jugement infaillible, & les autres par un jugement sujet à erreur.

Or jamais personne n'a cru que le fait des Templiers, qui a été d'une toute autre importance que celui de Jansénius séparé du droit, ait été terminé par un jugement infaillible, & que l'on ne puisse, sans une témérité criminelle, & une révolte contre l'Eglise, douter si ces Chevaliers ont été coupables des impiétés horribles pour lesquelles il y en a eu tant de brûlés, après en avoir été déclarés coupables par tant de Conciles.

Vous n'avez donc aucune raison, selon vos principes mêmes, de supposer que le jugement du fait de Jansénius ait été infaillible, & que ce soit être téméraire, rebelle & désobéissant à l'Eglise, que de douter si des Propositions que tout le monde condamne, sont effectivement de cet Auteur.

On voit par-là même, que rien n'est plus foible ni plus mal fondé, que l'unique raison qu'a pu trouver M. l'Abbé pour établir son opinion de l'infailibilité de l'Eglise dans les faits, comme une vérité incontestable.

page 167. : *Pour prouver, dit-il, cette infailibilité de l'Eglise dans les faits importants non révélés, je puis me servir de toutes les preuves qu'on a coutume d'apporter contre les Protestants pour établir l'infailibilité de l'Eglise en général. Car l'Ecriture & les Peres ne distinguent point entre le fait & le droit, & ne donnent aucun fondement à cette distinction chimérique.*

Ce CAR, qui fait toute la preuve, est une chose merveilleuse, & contient autant d'absurdités que de paroles.

I^o. Ce seroit une maxime hérétique, de dire qu'on ne pût employer aucune distinction, quelque raisonnable qu'elle soit, si elle ne se trouve dans l'Ecriture.

2°. Il faut être bien ignorant ou bien étourdi, pour dire hardiment, IV. CL. que les Peres ne distinguent point entre le fait & le droit. Ils l'ont fait en IX. P°. cent rencontres; & on l'a prouvé tant de fois, que l'on feroit tort au N°. IV. public de supposer qu'on en doute.

3°. Il a lui-même prétendu, en divers endroits de son livre, qu'on ne doit au fait qu'une croyance humaine, & que la foi divine n'est due qu'au droit, & qu'on ne peut dire le contraire sans être *ou malicieux ou ignorant*. Or il est plus clair que le jour, qu'on ne peut parler de la sorte sans distinguer entre le fait & le droit. Il n'étoit donc pas en son bon sens, quand il s'est avisé de nous dire ici, que cette distinction, entre le fait & le droit, est *une distinction chimérique*, à laquelle les Peres n'ont jamais donné aucun fondement.

4°. En même temps qu'il suppose qu'on ne doit point user de distinction en parlant de l'infaillibilité de l'Eglise, c'est-à-dire, qu'on la doit reconnoître infaillible en tout & par-tout, il se sert lui-même d'une distinction vraiment chimérique entre les faits importants & non importants; voulant que l'Eglise ne soit infaillible que dans les uns, & que, dans les autres, elle soit faillible. Que deviendra donc sa preuve, qui n'est fondée que sur cette hypothese toute contraire: *Que l'Ecriture ni les Peres ne nous permettent point de rien distinguer, quand il s'agit de reconnoître l'Eglise infaillible?* Que deviendra ce qu'il dit encore, par une contradiction grossiere: *Enfin nous ne mettrons POINT DE BORNES aux promesses de Jesus Christ & aux sentiments des Peres en faveur de l'infaillibilité de l'Eglise, & nous dirons, SANS RESTRICTION, ce qu'un grand homme a dit avec tant de force; que c'est le comble de la folie de s'élever contre ce que fait l'Eglise Catholique répandue par tout l'Univers?* Ce passage n'est rapporté ni fidèlement, ni à propos: mais ce n'est point à quoi je m'arrête. Je remarque seulement, qu'il faut être bien peu judicieux pour se vanter qu'on ne met point de bornes à l'infaillibilité de l'Eglise, & qu'on la reconnoît *sans restriction*, lorsque l'on vient d'avouer que *l'Eglise est faillible dans tous les faits non révélés, qui ne sont pas d'une conséquence considérable pour le bon gouvernement de l'Eglise*. Si Dieu ne veut pas que l'on mette de bornes à l'infaillibilité de l'Eglise, il s'est élevé contre Dieu en y en mettant: que s'il a cru qu'il lui étoit permis de mettre celles qu'il y met, qu'on ne sache point que personne eût mises avant lui, quelle a été son insolence d'accuser de *témérité* tant de célèbres Auteurs, Cardinaux, Evêques, Théologiens, pour avoir mis à l'infaillibilité de l'Eglise les bornes naturelles qu'elle doit avoir, qui est, que Dieu ne la lui a promise que pour les choses de la foi, & non pour des faits, qui, n'étant point fondés sur la révélation divine, dont l'Eglise est dépositaire,

IV. CL. ne se peuvent savoir que par des moyens qui sont de leur nature sujets
 IX. P^e. à erreur : [*quæ humanâ investigatione terminari possunt* , comme dit
 N^o. IV. Gerson dans son livre de l'unité de l'Eglise , & après lui Denys le
 Chartreux.]

C H A P I T R E X V I.

*Suite des preuves contre ce que l'Auteur appelle un principe incontestable.
 Troisième Preuve, prise du sentiment des Evêques de France.*

Après avoir montré que M. l'Abbé a détruit lui-même son *principe incontestable* de l'infailibilité de l'Eglise dans les faits, en le voulant établir, je reprends la suite des preuves qui en peuvent faire voir la fausseté. On en a vu les deux premières dans le Chapitre XIII.

La troisième sera prise du sentiment commun des Evêques de France, dans le temps même que ces disputes étoient le plus échauffées, & qu'on avoit le plus engagé l'une & l'autre Puissance à maltraiter les prétendus Jansénistes, à cause du refus qu'ils faisoient de témoigner, par leurs signatures, qu'ils ne doutoient point du fait de Jansénius. Je parle des années 1664 & 1665. Il s'agit de savoir ce que croyoient alors les Evêques de France de l'infailibilité de l'Eglise dans les faits, & de l'obligation d'avoir la croyance intérieure du fait de Jansénius. Nous l'apprendrons de ce qui en est dit dans la dixième Lettre Imaginaire, écrite en ce temps-là même (a); de sorte qu'on ne peut douter que ce qui y est dit des Evêques ne fût bien certain, puisque si l'Auteur de cette Lettre leur avoit imposé en la moindre chose, les Jésuites ne l'auroient pu ignorer, & ils lui en auroient fait bientôt recevoir la confusion.

« Il s'agit de découvrir l'esprit de l'Eglise, pour savoir, dit l'Auteur de
 » cette Lettre, s'il est vrai qu'elle demande la croyance intérieure pour les
 » faits qu'elle décide.

» Or le premier pas qu'il faut faire dans cette recherche, est, de con-
 » sidérer ce qu'on a cru dans l'Eglise avant cette contestation: & dans
 » cet examen, on trouve aussi-tôt, qu'avant les dix dernières années, il
 » n'étoit pas seulement venu dans l'esprit d'aucun Théologien, qu'on fût
 » obligé de croire les faits décidés par les Papes & par les Conciles, ni
 » qu'il fût défendu d'en douter. On trouvera que les Papes & les Conciles
 » ont toujours laissé cette liberté; que les Théologiens en ont usé sans

(a) [Elle est datée du 20 Novembre 1665.]

» craindre de blesser le respect qui est dû à l'Eglise, & qu'ils en usent en- IV. CL.
 » core présentement dans des matieres toutes semblables. IX. P^e.

» Cette doctrine constante de l'Eglise dans tous les temps, est une N^o. IV.
 » conviction entiere qu'elle n'en a pas d'autre aujourd'hui. Car, quoique
 » la discipline de l'Eglise puisse recevoir quelque changement, son esprit
 » & sa doctrine sont invariables; & si elle n'a pas cru autrefois avoir droit
 » d'obliger les fideles à cette croyance, elle ne le croit pas encore à présent.
 » Mais que peut-on desirer qui marque mieux le consentement de l'Eglise
 » sur ce point, que de voir qu'encore qu'on ait fait signer le Formulaire,
 » presque par tous les Dioceses de France, il n'y a pourtant eu que M.
 » l'Archevêque de Paris qui ait déclaré expressément, qu'il exigeoit la foi
 » humaine du fait; & qu'ayant été le premier qui ait osé s'avancer jus-
 » ques-là, il a été aussi le seul, & n'a été suivi de personne?

» Cela mérite sans doute qu'on y fasse beaucoup de réflexion. Car qu'y
 » a-t-il de plus étrange, que de voir que l'Archevêque de la premiere Ville
 » de France, dans son plus grand crédit, appuyé de toute la faveur des
 » Jésuites, étant engagé d'honneur à soutenir une opinion contre des
 » personnes qu'on avoit rendu odieuses, n'ait pu porter aucun Evêque de
 » France à parler expressément comme lui, & à entrer dans le même enga-
 » gement? Il faut bien qu'on ait cru qu'il s'étoit trop avancé.

» On dira que ce ne sont encore là que des conjectures. Je veux donc
 » vous rapporter des preuves positives du sentiment de l'Eglise; & il me
 » semble qu'il est difficile d'en trouver de plus fortes & de plus convain-
 » cantes que celles-ci.

» Qu'on considere quels sont les Evêques de France les moins suspects
 » de passion & d'intérêt dans les affaires présentes, les plus exemplaires
 » dans les mœurs, & les plus dignes d'être défenseurs de la doctrine de
 » l'Eglise, & que l'on peut prendre plus justement pour les organes du
 » S. Esprit; & on les verra tous unis dans ce sentiment, qu'il est injuste
 » d'exiger la croyance du fait. On verra qu'ils ne se contentent pas d'en
 » être persuadés dans leur cœur; mais qu'ils le publient, & de vive voix
 » & par écrit, par leurs Mandements, par leurs Procès-verbaux, par leurs
 » Lettres, par leurs Instructions pastorales.

» On verra cette vérité attestée par les Mandements de M. l'Evêque
 » d'Alet, de M. de Pamiers, de M. de Beauvais, de M. d'Angers, de M.
 » de Noyon, de M. de Commenes, de M. de Rieux, de M. de Xaintes,
 » de M. d'Agde, de M. de Couserans: on la verra juridiquement & solem-
 » nellement autorisée dans des Assemblées Ecclesiastiques, par des Arche-
 » vêques & des Evêques des plus considérables du Clergé de France, qui
 » ont fait rédiger, dans leurs Procès-verbaux, la décision qu'ils en ont
 » fait en présence de leurs Eglises.

IV. CL. „ Il y en a qui ne se sont dispensés de garder ces formalités, que parce
IX. P^e. „ qu'ils ont cru que cette doctrine étoit si certaine, que personne, n'en

N^o. IV. „ doutoit. M. l'Evêque de Boulogne entr'autres a témoigné à M. l'Evê-
„ que de Beauvais, par une lettre expresse, qu'approuvant entièrement
„ tout ce qui est contenu dans son Mandement, qui étoit le même que
„ celui de M. d'Alet, il n'avoit été détourné de déclarer, aussi-bien que
„ lui, qu'il n'exigeoit point la croyance du fait, que parce qu'il croyoit
„ cette doctrine si constante, qu'elle n'avoit pas besoin d'être confirmée
„ par le témoignage des Evêques.

„ Ce qui est le plus considérable en ceci, c'est que tous ces grands
„ Evêques ne parlent point en doutant de cette matiere, & ne proposent
„ point leur sentiment comme leur étant particulier; mais ils l'attribuent
„ à l'Eglise & à tous les Théologiens. *Tous les Théologiens*, disent MM.
„ les Evêques d'Alet & de Beauvais, *conviennent que l'Eglise peut être*
„ *surprise, quand elle juge si des propositions ou des sens hérétiques sont*
„ *contenus dans un livre, & que partant sa seule autorité ne peut point*
„ *captiver notre entendement, ni nous obliger à une croyance intérieure.*

„ *L'Eglise*, dit M. de Pamiers, *a toujours fait une si grande différence*
„ *entre les dogmes révélés, & les faits non révélés; qu'exigeant une sou-*
„ *mission de foi pour les premiers, elle se contente d'une déférence respec-*
„ *tueuse pour les seconds, qui dépendent de l'information & du témoignage*
„ *des hommes. Ce devoir de foi & de croyance*, dit M. l'Evêque d'Angers;
„ *est renfermé dans les vérités révélées, & ne regarde nullement les faits*
„ *que l'Eglise joint quelquefois à ses décisions; tous les Théologiens demeurant*
„ *d'accord que l'Eglise n'est point infallible dans le jugement des personnes,*
„ *ni du sens de leurs Ecrits. C'est pourquoi aussi ces sortes de décisions tou-*
„ *chant les personnes & le sens de leurs Ecrits sont sujettes à révision. Et plus*
„ *bas: L'Eglise est trop juste pour exiger, par autorité, la croyance d'une*
„ *chose sur laquelle elle n'a point de révélation divine, qui peut seule étouffer*
„ *tous les doutes de l'esprit.*

„ Il est clair que ces Evêques ne rendent pas seulement témoignage à
„ cette doctrine en leur nom, mais au nom de l'Eglise universelle. Et M.
„ l'Evêque de Couferans, qui avoit été Agent du Clergé dans l'Assemblée
„ même où le premier Formulaire a été fait, s'est cru obligé de plus de
„ témoigner, que c'étoit le sentiment de cette Assemblée, & qu'elle n'a
„ jamais cru qu'on pût exiger la croyance du fait de Jansénius.

„ Enfin M. l'Evêque de Rieux croit cette explication de ces grands
„ Evêques si généralement approuvée par tous les autres, qu'il déclare
„ dans son Mandement, qu'après les éclaircissements qu'ont donné tant
„ d'illustres Prélats sur la différente maniere de soumission due au droit

& au

» & au fait contenu dans le Formulaire, on ne peut plus opposer qu'on IV. CL.
 » veuille obliger, par cette signature, à une croyance intérieure, qui IX. P.
 » rende captive toute notre pensée sous la décision d'un pur fait, telle N°. IV.
 » que nous la devons seulement aux vérités révélées que Jesus Christ
 » nous a laissées, dans l'ordre desquelles on n'a jamais mis le fait de
 » Jansénius.

» S'ils avoient imposé ou à l'Eglise de France ou à l'Eglise universelle,
 » il n'y a pas un Evêque qui n'eût été obligé en conscience de les con-
 » tredire, & de rendre à l'Eglise un témoignage contraire: car il n'est
 » point permis à aucun Evêque de souffrir que non seulement on avance
 » des erreurs dans l'Eglise, mais qu'on les lui attribue, & qu'on l'en rende
 » participante, en les autorisant de son nom.

» C'est donc par le silence, ou par l'opposition des Evêques, qu'on
 » doit juger de leur sentiment en cette occasion. Il ne faut que voir de
 » quelle sorte ils ont agi. Y a-t-il un seul Evêque qui ait mis expressé-
 » ment dans son Mandement, qu'on étoit obligé de croire le fait? Non.
 » M. de Paris même, qui l'avoit expressément déclaré dans le premier
 » Mandement, a tâché de biaiser dans le second. Il faut donc conclure,
 » qu'ils n'ont pas cru pouvoir exiger cette croyance, & qu'ils approu-
 » vent la doctrine de ceux qui ont déclaré, que l'Eglise ne l'exige jamais
 » par autorité.

» J'avoue que l'argument que l'on tire, ou des paroles ou du silence des
 » Evêques, n'est pas toujours concluant; parce qu'étant hommes ils sont su-
 » jets aux faiblesses des autres hommes, & que des considérations d'intérêt
 » peuvent avoir part ou dans leurs paroles ou dans leur silence. Il y a un si-
 » lence de terreur & de lâcheté, lorsque les Evêques sont emportés par la
 » puissance temporelle, ou par la vue de leurs intérêts. Il y a un silence de
 » négligence & d'oubli, lorsqu'ils ne prennent pas garde à la zizanie que
 » l'ennemi sème dans l'Eglise. Il y a un silence de simple inapplication,
 » qui peut convenir quelquefois à de saints Prélats, à qui Dieu cache de
 » certains désordres pour les appliquer à d'autres objets. Il n'est pas
 » étrange qu'on ne se soit pas opposé au Pere Annat & aux Jésuites,
 » lorsqu'il sembloit qu'on devoit s'y opposer. On en voit la cause: on
 » ne veut pas se commettre. Il n'est pas étrange qu'on ait souffert si long-
 » temps les Casuistes: c'est un effet de négligence dans quelques-uns, de
 » faiblesse dans les autres, & d'inapplication dans quelques personnes plus
 » éclairées, que Dieu n'avoit pas destinées à rendre ce service à l'Eglise.
 » Mais toutes ces raisons n'ont point de lieu dans cette rencontre. On
 » ne se commettoit point en déclarant expressément, qu'on étoit obligé
 » à la croyance du fait. On auroit cru plutôt s'en faire un mérite & en-

IV. CL. „ France & à Rome, où les flatteurs s'imaginent devoir être bien reçus

IX. P^e. „ quand ils attribuent de nouveaux privilèges. D'ailleurs la question avoit

N^o. IV. „ tant fait de bruit, que l'ignorance, l'oubli, la négligence, l'inapplication n'y pouvoient avoir de lieu. Qui a donc empêché MM. les Evêques
 „ d'imiter M. de Paris, de favoriser le Pere Annat, & de flatter la Cour
 „ de Rome, en déclarant dogmatiquement, qu'on étoit obligé à la
 „ croyance du fait, sinon, l'évidence même de la vérité, qui leur a fait
 „ craindre de se déshonorer eux-mêmes devant l'Eglise, s'ils faisoient cette
 „ déclaration ?

„ C'est cet intérêt d'honneur, qui a obligé quelques-uns de ceux qui
 „ sont les moins suspects d'être contraires aux Jésuites, comme M. de
 „ Rouen, de déclarer aux Ecclésiastiques à qui ils propoient la signature, qu'ils ne demandoient la croyance ni divine ni humaine touchant
 „ le fait. M. d'Amiens a fait le même, & le fait tous les jours dans ses
 „ entretiens, aussi-bien que MM. de Valence, de Digne, de Glandeves,
 „ de Soissons, de Laon, de Coutances, de S. Pons, de Lodeve, d'Angoulême, de Rennes, de Carcassonne, de S. Brieux, de Limoges, &
 „ plusieurs autres.

„ Il y en a qui ne se sont pas contentés de témoigner leur sentiment
 „ par des paroles, mais qui ont voulu le marquer dans leurs Mandements même, par des termes qu'ils ont cru assez intelligibles aux personnes habiles, & moins odieux aux Jésuites. C'est pour cela que quelques-uns, comme M. l'Archevêque de Vienne, M. de Châlons sur
 „ Marne, M. de Meaux, & MM. les Grands-Vicaires d'Orléans, ont dit,
 „ qu'ils ne demandoient sur le fait que la soumission que l'Eglise peut
 „ demander; supposant qu'il étoit clair qu'elle ne pouvoit demander la
 „ croyance: que les autres, comme M. l'Evêque de Senlis & les Grands-Vicaires de M. de Troyes, ont déclaré qu'ils n'exigeoient la signature,
 „ que pour être un témoignage public qu'on condamnoit les cinq Propositions sans parler du fait, afin de n'engager personne à le croire ni à
 „ signer qu'on le croit....

„ Toutes les personnes raisonnables qui considéreront le procédé de
 „ MM. les Evêques, n'en pourront juger autre chose, sinon, qu'il n'y a
 „ que l'intérêt de la vérité qui ait obligé plusieurs d'entr'eux d'exclure
 „ formellement la nécessité de la croyance du fait, & qu'il n'y a eu que
 „ l'évidence de la vérité, qui ait empêché les autres de les contredire; &
 „ ils seront encore fortement confirmés dans ce sentiment par les efforts
 „ mêmes qu'on a faits pour décrier ces Mandements.

„ Car il est bien visible que ces Mandements ou Procès-verbaux, contenant formellement & en termes clairs, qu'on n'est point obligé à la

„ croyance des faits décidés par l'Eglise, on ne peut contredire raisonna- IV. C l.
 „ blement cette doctrine, qu'en soutenant que l'Eglise a droit d'obliger IX. P^e.
 „ à la croyance des faits. Cependant ce n'est jamais par cette voie qu'on N^o. IV.
 „ a entrepris de les attaquer: on s'est toujours réduit à des accusations
 „ vagues; comme de dire, qu'ils ruinoient les Constitutions, sans oser
 „ toucher à ce point qui en fait l'essentiel. Les Jésuites mêmes, qui sou-
 „ tiennent si hardiment dans leurs Livres qu'on est obligé à croire le
 „ fait, réduisent néanmoins leurs sollicitations à tâcher d'obtenir quelque
 „ Décret ambigu, qui accuse en l'air ces Mandements *d'ambages* & de
 „ *cavillations*, qui est une voie dont on ne peut conclure autre chose,
 „ sinon, que ceux qui l'embrasseroient haïssent la vérité; mais qu'ils en
 „ connoissent la force, & ne l'osent attaquer ouvertement.

„ Enfin c'est une chose admirable, que la passion la plus animée &
 „ la plus déraisonnable ne s'est pas encore emportée jusqu'à cet excès,
 „ de soutenir dogmatiquement, qu'on est obligé de croire le fait de Jan-
 „ sénius; & il ne faut que lire pour cela les Mandements de M. de
 „ Clermont & des Grands-Vicaires d'Evreux. On y verra toutes les in-
 „ justices dont la haine la plus envenimée & la plus cruelle semble être
 „ capable: on y verra toutes les expressions les plus terribles que les Jé-
 „ suites aient pu choisir; mais on n'y verra pas qu'on y ait soutenu for-
 „ mellement, & en termes précis, que l'Eglise a droit d'obliger à la
 „ croyance du fait. On a mieux aimé y obliger réellement par violence,
 „ en défendant toutes sortes de distinctions & d'explications, que d'y
 „ obliger par dogme & par maxime”.]

M. l'Abbé ne peut raisonnablement révoquer en doute, que tous les faits dont il est parlé dans cette Lettre ne soient véritables. Le Pere Annat n'auroit pas manqué de tirer des défaveux des Evêques à qui on auroit imposé; & il paroît trop de sagesse dans ces Lettres, pour s'imaginer que celui qui en est l'Auteur, eût voulu s'exposer à recevoir un tel affront. Et de plus, les deux Lettres des dix-neuf Evêques de l'année 1668, dont nous parlerons dans la suite, confirment tout cela. Ainsi ces faits sont incontestables; & la preuve qu'on en tire détruit si absolument la fausseté de l'hypothèse qui est le fondement du Livre de M. l'Abbé, *que c'est être rebelle à l'Eglise que de ne pas avoir la croyance intérieure des faits qu'elle a décidés*, qu'on pourroit en demeurer là, si on n'avoit en vue que de le confondre. Mais comme il y va d'étouffer entièrement une erreur qui pourroit causer de très-grands maux à l'Eglise, on ne sauroit trop s'y appliquer, quoiqu'on n'ait besoin pour cela que de représenter ce qui en a été dit autrefois; mais dont presque personne ne se souvient plus, ne se trouvant que dans des livres fort rares, qu'on n'a

[Monsieur
Nicole.]

IV. C^L. plus lu depuis que les contestations sont passées. On ne trouvera donc IX. P^e. pas mauvais que nous en informions le monde d'à présent par la suite N^o. IV. de ces preuves.

C H A P I T R E X V I L

IV. Preuve , prise des variations de M. de Pérefixe Archevêque de Paris , qui est le premier & le seul de tous les Evêques qui ait expressément déclaré qu'il exigeoit la foi humaine.

Nous venons de voir , que , de tous les Evêques de France , il n'y a proprement que de M. Pérefixe Archevêque de Paris , dont notre Docteur Savoyard se pût appuyer ; parce qu'il semble avoir enseigné dans son Ordonnance , que l'Eglise a droit d'obliger à la foi humaine des faits.

[du 7^{Jun}
1664.]

Je ne répète point ce que je viens de remarquer dans le Chapitre précédent , que c'est une grande marque de la fausseté de cette opinion , de ce que l'Archevêque de la capitale du Royaume , qui étoit fort bien à la Cour , & appuyé de tout le crédit des Jésuites , n'ait pu trouver aucun Evêque qui l'ait voulu suivre en cela & parler comme lui. Mais on a quelque chose de plus à dire sur ce sujet. C'est qu'on soutient à M. l'Abbé , qu'il ne peut même s'appuyer sur cet Archevêque , puisque , quelque engagé qu'il fût à soutenir cette opinion , il en a eu honte bientôt après , & ne l'a plus osé prendre pour le fondement de sa conduite. C'est ce qu'il est aisé de prouver par quatre faits ou témoignages , que nulle personne équitable ne doutera qui ne soient très-authentiques.

I. Témoignage. Le premier est tiré de la seconde Partie de l'Apologie pour les Religieuses de Port-Royal Chap. XI. C'est le récit de deux ou trois faits arrivés en ce temps-là , qui n'auroient pas manqué d'être dévoués , s'ils avoient été faux.

II. Part.
p. 389.

M. Chamillard a reconnu lui-même , que les Religieuses n'étoient point obligées à la croyance intérieure du fait contesté , puisqu'il a bien voulu qu'elles signassent en cette manière : *Je promets une soumission aux Constitutions des deux Papes : par où vous entendrez (leur dit-il) que vous avez une soumission intérieure de croyance pour le droit , & une soumission de respect pour le fait.* „ Et M. l'Archevêque , qui avoit parlé d'abord un „ autre langage , l'a reconnu depuis , tant par cette négociation de M. „ Chamillard , qui ne s'est point faite sans sa participation , que par la „ permission verbale qu'il a donnée à quelques Religieuses qui ont signé ,

Ib. p 390.

Ibid.

„ de ne s'engager point à la croyance du fait & à la condamnation de la IV. Cl.
 „ doctrine de Jansénius, comme on le fera voir en temps & lieu. Aussi IX. P.
 „ cette obligation à la foi humaine, est tellement décriée dans Paris même N°. IV.
 „ me, où l'autorité de M. l'Archevêque est plus grande, qu'un Bachelier
 „ en Théologie, nommé M. Dirois, qui est fort bien auprès de M. l'Ar-
 „ chevêque, parce qu'il prêche fort la signature, n'a pas laissé de soutenir,
 „ en répondant en Sorbonne, que l'Eglise ne demandoit point la
 „ persuasion intérieure des faits qu'elle décide; que la signature signifioit
 „ seulement qu'on déclaroit que le jugement avoit été fait dans les for-
 „ mes, ce qu'il appelloit *assensum externum*; & qu'ainsi signer le Formu-
 „ laire n'étoit autre chose, qu'attester que le Pape a déclaré que les cinq
 „ Propositions hérétiques sont dans le livre de Jansénius ”.

II. *Témoignage.* Le second témoignage est pris de la Lettre de M. de Pérefixe à M. l'Evêque d'Angers, & de la Réponse de M. d'Angers à M. de Pérefixe. Il ne faut que rapporter ce qu'en dit M. d'Angers, parce qu'il contient ce qu'en avoit dit M. de Pérefixe.

„ On avoit cru, Monseigneur, que vous aviez voulu établir par votre Apologie
 „ Ordonnance (que l'Eglise est infaillible dans la décision des faits, & de Port-
 „ qu'ainsi elle peut, par son autorité seule, obliger à la croyance intérieure Royal, III.
 „ de ceux qu'elle décide.) Mais vous vous expliquez de telle sorte en 492.
 „ divers endroits de la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire,
 „ qu'il y a sujet de croire, si je ne me trompe, que vous ne prétendez pas
 „ vous séparer des sentiments communs des Théologiens sur ce sujet, &
 „ que si vous étendez davantage l'obligation à la signature des faits, c'est
 „ sans forcer personne d'avoir la persuasion intérieure de la vérité de ces
 „ faits, lorsqu'ils sont contestés, en souffrant que la croyance en soit li-
 „ bre, selon les lumières & les doutes que chacun en peut avoir. C'est
 „ l'idée, Monseigneur, que me donne votre Lettre. Si je la prends mal,
 „ ce que je ne crois pas, je vous supplie de m'en avertir, & de ne per-
 „ mettre pas que je vous attribue un sentiment que vous n'auriez point.
 „ Mais je pense en cela, Monseigneur, expliquer favorablement vos pen-
 „ sées, n'y ayant rien de moins soutenable que de demeurer d'accord en
 „ général de la faillibilité de l'Eglise dans les faits, & de prétendre en
 „ même temps qu'elle ait droit d'en commander avec autorité la croyance.
 „ Ainsi ç'a été avec joie que j'ai conclu, de divers lieux de votre lettre,
 „ que vous n'êtes nullement dans ce sentiment.

„ Vous le faites, ce me semble, assez paroître, Monseigneur, en vous
 „ plaignant qu'on a mal pris, dans votre Ordonnance, les termes de *foi*
 „ *humaine* : car étant certain qu'on les a pris pour une persuasion inté-

IV. C¹. „rieure d'un fait contesté, s'il est vrai qu'on les ait mal pris, il faut que
IX. P^c. „vous n'ayiez pas entendu par ces termes, cette persuasion intérieure.

N^o. IV. „J'ai tiré la même conclusion de ce que vous dites, que, quand les
„Papes & les Conciles se feroient trompés dans les jugements des faits
„non révélés, il faudroit pourtant avouer qu'on n'a pas laissé pour cela
„d'obéir à leurs jugements & d'y souscrire. Car étant certain qu'on ne
„peut être obligé de croire ce qui est faux, il faut que vous croyiez que
„la souscription qu'on seroit obligé de faire; ne fût pas une marque de la
„persuasion intérieure de la vérité de ce fait.

„Et c'est, ce me semble, dans le même sens que vous dites encore,
„que, quand il seroit vrai que Jansénius auroit eu un sens catholique dans
„l'esprit, ceux même qui accuseroient les Evêques de s'être trompés dans
„ce fait, seroient obligés de souscrire & de se soumettre; puisqu'il est clair,
„que, dans cette supposition, cela ne se peut entendre que d'une soumis-
„sion extérieure; ce qui n'emporte pas la croyance.

„Et enfin vous finissez votre Lettre par cette maxime : *Que l'Eglise a
„droit d'exiger la souscription à ses jugements sur des faits contestés, de ceux
„même qui les contestent* : ce qui prouve manifestement que vous ne préten-
„dez pas qu'ils changent de sentiment; mais que, sans en changer, ils ne
„doivent pas laisser de souscrire”.

Que peut-on souhaiter de plus convainquant pour montrer que M. de Pérefixe n'osoit plus soutenir son obligation à la foi humaine, que le silence qu'il a gardé sur cette Réponse de M. d'Angers? Car cette Réponse de M. d'Angers ayant été imprimée bientôt après, s'il y avoit mal pris le sens de M. de Pérefixe sur une matière si importante, qui devoit être le fondement de sa conduite, n'auroit-il pas été obligé de l'en avertir, surtout cet Evêque l'en ayant prié, & l'ayant conjuré *de ne pas permettre qu'il lui attribuât un sentiment qu'il n'auroit pas eu*? Ne lui auroit-ce pas été un devoir de conscience de détromper le public, qui avoit été persuadé par les raisons qu'en donne M. d'Angers, que ce Prélat avoit bien pris le sens de la Lettre de M. l'Archevêque, & qu'il paroïssoit clairement par-là, que cet Archevêque se repentoit de l'engagement où il s'étoit mis, de vouloir que l'Eglise soit infaillible à l'égard des faits, & qu'elle puisse obliger par voie de commandement à la croyance intérieure de ceux qu'elle décide?

III. Témoignage. Le troisième témoignage est de même nature que le second : mais voici ce qu'il est nécessaire que l'on sache pour le bien entendre.

M. de Pérefixe ayant commandé aux Religieuses de Port-Royal, tant

de la Ville que des Champs , de signer le Formulaire , elles le firent en ces IV. CL. termes le 10 Juillet 1664. IX. P^e.

Nous soussignées promettons une soumission & croyance sincere pour la N^o. IV. foi. Et sur le fait , comme nous n'en pouvons avoir aucune connoissance par nous-mêmes , nous n'en formons point de jugement ; mais nous demeurons dans le respect & le silence conforme à notre condition & à notre état.

Cette signature n'ayant pas satisfait le P. Annat, qui avoit pour but de ruiner ces deux Monasteres, on fait ce qui en arriva. Mais plus de quatre mois depuis l'enlèvement des Meres & des principales Sœurs , les Religieuses des Champs , qui , n'ayant pas de surveillantes comme celles de la Ville , avoient plus de liberté , firent présenter à M. l'Archevêque , le 6 Décembre de la même année la Requête suivante , par où on apprendra l'état où on les avoit mises , & ce qu'elles demandoient pour en pouvoir sortir ; qui est , qu'il plût à M. de Paris de déclarer authentiquement , s'il demandoit ou s'il ne demandoit pas la croyance intérieure du fait de Janfénius.

» Supplient humblement les Religieuses de Port-Royal des Champs, Apologie,
 » disant : que , pour savoir ce qu'elles ont à faire sur la Sentence à elles III. Part.
 » prononcée le 17 Novembre , par laquelle vous les avez déclarées dé- page 519.
 » sobéissantes , & comme telles incapables de participer aux saints Sacre-
 » ments de l'Eglise , en les privant de plus de voix active & passive dans
 » les élections , elles se croient obligées de s'adresser à vous-même , pour
 » vous demander avec toute humilité , l'éclaircissement dont elles ont
 » besoin sur divers points de cette Sentence. Car il semble , Monseigneur ,
 » que vous y supposiez , que nous ayons absolument refusé de satisfaire
 » à l'Ordonnance de la signature. Et cependant la vérité est , que nous y
 » avons satisfait , ayant signé comme nos Sœurs de Paris , & ayant adhéré
 » à tous leurs Actes & signatures. Et la maniere dont nous l'avons fait ,
 » n'est point de foi contraire à votre Ordonnance , qui ne défend point
 » de s'expliquer ; & elle est entièrement conforme à la doctrine de l'Egli-
 » se , puisque nous y promettons la croyance pour le droit , & le respect
 » & le silence pour le fait ; qui est tout ce que l'Eglise peut exiger des
 » fideles en de semblables matieres. C'est pourquoi , voyant que vous ne
 » nous accusez point , dans cette Sentence , d'avoir signé d'une maniere
 » defectueuse ; mais de n'avoir point signé du tout , nous avons cru vous
 » devoir envoyer la signature que nous avons faite , lorsque votre Or-
 » donnance nous fut signifiée , en vous suppliant , ou de révoquer votre
 » Sentence , comme fondée sur une fausse supposition & sur une erreur
 » de fait ; ou de juger de notre signature , & nous déclarer quel est le
 » défaut que vous y trouvez , & que nous n'y pouvons concevoir. Nous

IV. CL. „ voyons bien , Monseigneur , que vous nous accusez dans votre Sen-
 XI. P^c. „ tence d'être des défobéissantes , & nous en éprouvons la peine la plus

N^o. IV. „ terrible que nous puissions souffrir , qui est la privation des Sacrements ;
 „ mais nous n'avons pas encore compris quel est le sujet & le fondement
 „ véritable de ce reproche. Et plus nous rappellons avec soin dans notre
 „ mémoire toutes les diverses choses que nous avons apprises de votre
 „ intention , ou par vous-même , ou par des personnes sinceres qui nous
 „ en ont informées , plus nous sommes embarrassées à deviner en quoi
 „ consiste proprement le commandement auquel vous nous accusez de
 „ défobéir.

„ Nous savons que la signature n'est pas une action purement exté-
 „ rieure , & qui ne signifie rien ; mais qu'elle est instituée pour être une
 „ marque de quelque disposition intérieure , & de quelque pensée qui y
 „ répond. La signature de la main n'est que le corps du commande-
 „ ment ; mais la disposition de l'esprit en est l'ame. C'est proprement ce
 „ qu'on doit appeller la chose commandée ; parce que c'est le principal
 „ objet que les Supérieurs regardent en commandant , & que les infé-
 „ rieurs doivent regarder en obéissant.

„ Il est bien visible par-là , Monseigneur , qu'il y a deux cas où on ne
 „ peut être obligé à la signature , sans parler des autres.

„ Le premier est , quand nous ignorons , & qu'on ne nous fait pas
 „ savoir quelle est cette disposition d'esprit , dont on veut que nous ren-
 „ dions témoignage ; parce qu'alors on ignore quelle est la chose com-
 „ mandée ; & ainsi on ne peut être obligé de l'accomplir.

„ Le second est , quand on n'a pas droit d'exiger de nous que nous
 „ soyons dans cette disposition d'esprit , dont la signature est une mar-
 „ que : car alors il est injuste de nous commander de témoigner que nous
 „ sommes dans une disposition où nous avons droit de n'être pas.

„ Nous ne nous sommes encore excusées de la signature simple du For-
 „ mulaire , que par le second de ces principes ; parce que nous croyions
 „ bien savoir quelle étoit la chose commandée.

„ Nous étions persuadées , Monseigneur , que l'on vouloit exiger de
 „ nous la croyance intérieure de la vérité du fait contesté , qui est , qu'il
 „ y a cinq Propositions hérétiques dans le Livre de Jansénius ; & en effet ,
 „ les simples paroles du Formulaire forment ce sens : votre Ordonnance
 „ le confirme , & il nous semble que c'est en cette maniere que vous nous
 „ l'avez expliqué , & que vous avez tâché de nous persuader que nous
 „ étions obligées de croire intérieurement le fait , en nous appuyant , non
 „ sur notre propre connoissance , mais sur l'autorité des jugements qui ont
 „ été rendus contre ce Livre.

Or

» Or encore , Monseigneur , que nous soyons fort ignorantes , néan- IV. CL.
 » moins la connoissance générale des principes de la foi , dont nous de- IX. P.
 » vous être instruites ; la lumière de la raison , que nous ne devons pas N°. IV.
 » éteindre en nous , & le peu d'instruction sur ces matieres , que la né-
 » cessité où l'on nous a mises nous a obligées de rechercher , nous ont
 » fait connoître clairement , & nous ont fortement persuadées , qu'en ma-
 » tiere de faits , tels que celui dont il s'agit , l'Eglise n'en peut exiger ,
 » par autorité & par commandement , la croyance & la persuasion inté-
 » rieure , & qu'elle ne peut commander à ses enfants d'étouffer tous les
 » doutes qui les peuvent tenir en suspens ; parce que son autorité étant
 » faillible en ces rencontres , elle n'est pas capable d'assujettir leur esprit ,
 » lorsqu'il est ému fortement par des raisons contraires.

» Ce principe , que nous avons appris être constant parmi les Théo-
 » logiens de l'Eglise Catholique , & qui a été encore depuis peu soutenu
 » par de grands Evêques , nous a fait croire , que , doutant , sur des rai-
 » sons qui nous paroissent considérables , de la vérité du fait qui sert de
 » matiere à la contestation présente , nous ne sommes point obligées de
 » quitter ce doute : ce qui ne nous est pas même possible , n'en ayant
 » point de motif suffisant ; & que , par conséquent , nous ne pouvions té-
 » moigner que nous n'en doutions point , que nous en étions certaines ,
 » que nous en étions intérieurement persuadées.

» En supposant donc , Monseigneur , que la chose commandée par
 » votre Ordonnance fût , d'avoir dans l'esprit une certitude , de ne douter
 » point & d'être intérieurement persuadées que les erreurs se trouvent
 » effectivement dans le Livre d'un Evêque Catholique , que nous n'avons
 » point lu , & où plusieurs personnes sinceres & habiles soutiennent qu'el-
 » les ne sont pas , nous n'avons pas cru être obligées à ce commande-
 » ment , que l'Eglise n'a jamais fait , & qu'elle n'a pas droit de faire , selon
 » la doctrine la plus reçue & la plus autorisée dans l'Eglise même. Et il
 » est bien clair qu'on ne nous peut accuser de désobéissance en ce point ,
 » puisque ce n'est pas désobéir que de ne pas faire une chose qu'il est cer-
 » tain qu'on n'a pas eu droit de nous commander.

» Mais cette regle , que l'Eglise ne commande jamais par autorité la
 » persuasion intérieure des faits contestés , demeurant certaine & immua-
 » ble , nous trouvons , Monseigneur , qu'il y a quelque sujet de douter
 » de votre intention , touchant l'obligation que vous avez prétendu nous
 » imposer ; parce que nous voyons qu'on l'explique fort diversement.
 » Les paroles de votre Ordonnance portent sans doute à croire que vous
 » exigez en effet la croyance intérieure ; & c'est aussi ce que vos Instruc-

IV. CL. „ tions nous ont fait entendre. Il se trouve néanmoins des personnes qu'

IX. P^c. „ croient être informées de votre intention , & bien pénétrer le sens de

N^o. IV. „ votre Ordonnance , qui soutiennent le contraire , & qui prétendent

„ que vous ne demandez point la foi humaine du fait contesté ; mais

„ seulement cette foi humaine , que la décision a été faite avec autorité ;

„ ce qui est une sorte de foi humaine qu'il est très-facile , & d'avoir &

„ d'accorder , & de témoigner. C'est ainsi , Monseigneur , que nous avons

„ su que le Révérend Pere Esprit , Prêtre de l'Oratoire , avoit expliqué , par

„ votre ordre , le Formulaire à nos Sœurs de Paris , en les assurant qu'il avoit

„ appris de vous-même , que votre intention n'étoit pas d'obliger à croire

„ que les cinq Propositions fussent effectivement dans Jansénius ; mais

„ seulement à croire que le Pape l'avoit ainsi jugé. C'est pourquoi il leur

„ enseignoit , que le sens du Formulaire étoit : Je condamne les cinq Pro-

„ positions de Jansénius , c'est-à-dire , que le Pape a déclarées être de Jan-

„ sénius , soit qu'elles y soient , soit qu'elles n'y soient pas en effet.

„ Nous savons aussi qu'on a assuré quelques-unes de nos Sœurs qui

„ ont signé , qu'on ne les engageoit point à la croyance du fait ; & de

„ plus , que vous vous êtes plaint qu'on expliquoit malicieusement ce

„ que vous aviez dit de la foi humaine , en supposant que vous vouliez

„ obliger à croire le fait intérieurement. Cette contrariété apparente ,

„ Monseigneur , nous a mises dans une entière incertitude de votre inten-

„ tion , & nous réduit ainsi dans l'impuissance de la suivre , quand bien

„ même nous le voudrions , puisque nous ne savons plus quelle est la

„ chose commandée , qui fait l'essence de la signature. Vous nous com-

„ mandez de signer pour témoigner quelque chose ; mais nous ignorons

„ absolument quelle elle est : & ainsi ce seroit bien sans raison & sans

„ apparence qu'on nous traiteroit de défobéissantes sur ce prétexte ; puis-

„ que nous ne savons pas en quoi vous voulez que nous vous obéissions.

„ Car vous nous permettrez de vous représenter , Monseigneur , que nous

„ n'avons été nullement éclaircies sur ce doute , par une explication de

„ votre Ordonnance que vous nous avez montrée , où vous déclarez ,

„ que la signature du Formulaire n'est pas un jugement que vous vouliez

„ que nous rendions par nous-mêmes ; mais que vous desirez seulement ,

„ que , par une soumission sincère & respectueuse , & de bonne foi , nous

„ acquiescions à la condamnation que le Saint Siege a faite de la doctrine

„ de Jansénius.

„ Ce n'est pas , Monseigneur , lever nos doutes , ni remédier à nos

„ scrupules , que de nous déclarer une chose dont nous n'avons jamais

„ douté. Or nous ne nous sommes jamais imaginées qu'on ait eu la pensée

„ de nous obliger à faire nous-mêmes un jugement de la doctrine de Jan-

„ s'énus, & nous ne formerons jamais un soupçon si injurieux de la IV. CL.
 „ conduite de nos Supérieurs, que de leur attribuer un dessein si dé- IX. P.
 „ raisonnable. Nous avons seulement cru, que votre Ordonnance nous N°. IV.
 „ obligeoit à rendre un témoignage, & former un jugement sur un fait
 „ contesté, en nous appuyant sur l'autorité qui l'a décidé. Voilà l'unique
 „ sujet de notre doute ; & c'est sur quoi nous n'avons trouvé aucune lu-
 „ mière dans votre Déclaration.

„ Peut-être que des personnes plus intelligentes que nous y en trou-
 „ veront dans ces paroles suivantes : Que vous ne nous demandez qu'un
 „ acquiescement & une soumission sincère. Mais pour nous, Monsei-
 „ gneur, nous vous protestons avec sincérité, que nous n'y en avons
 „ point du tout trouvé, & que nous ne savons ce que vous voulez
 „ qu'on entende par ces mots d'acquiescement, de soumission, & d'obéis-
 „ sance pour le jugement du S. Siege. Car si par cet acquiescement &
 „ cette soumission on entend la persuasion intérieure de la vérité du fait
 „ contesté, on a raison de dire que nous n'acquiesçons pas en cette ma-
 „ nière : mais nous croyons aussi avoir sujet de dire, que l'on n'a jamais
 „ cru dans l'Eglise, que les fideles fussent obligés à cette sorte d'acquies-
 „ cement à l'égard des faits. Mais si l'on entend quelque autre chose
 „ que cette croyance intérieure, on nous fait injustice, Monseigneur, de
 „ publier que nous n'acquiesçons pas, & que nous ne nous soumettons
 „ pas aux Constitutions ; puisqu'excepté la croyance intérieure du fait,
 „ nous avons renfermé toute autre sorte de respect & de déférence qu'on
 „ peut rendre aux Constitutions des Souverains Pontifes, même à l'égard
 „ des faits, sous les termes de respect & de silence, que nous avons
 „ promis à l'égard du fait dans notre signature.

„ Ce considéré, Monseigneur, & attendu que le droit divin & humain
 „ oblige les Supérieurs de faire connoître à leurs inférieurs quelles sont
 „ les choses qu'ils leur commandent, les Suppliants vous conjurent, par
 „ les entrailles de la charité de Jesus Christ, de déclarer juridiquement
 „ quel défaut vous trouvez dans la signature qu'elles vous présentent,
 „ & d'expliquer, par un Acte public & authentique, d'une manière
 „ claire, précise & proportionnée à leur esprit, ce qu'il faut entendre
 „ par les mots d'acquiescement, de soumission, d'obéissance, de déférence
 „ & autres semblables ; & si vous leur demandez par-là la persuasion in-
 „ térieure du fait contesté, qui exclue le doute & l'incertitude touchant
 „ le fait ; ou si vous ne voulez signifier au contraire, qu'un respect inté-
 „ rieur qui n'enferme point la croyance, lequel elles n'ont jamais refusé
 „ de rendre aux Constitutions. Et vous ferez, Monseigneur, une chose
 „ digne de la bonté & charité épiscopale, qui ne dédaigne point de

IV. CL. „ condescendre à l'infirmité des personnes foibles & affligées comme nous
IX. P^c. „ sommes ”.

N^o. IV. M. de Pérefixe n'ayant point fait de réponse à cette Requête , quoi-
[le 6 Déc. qu'elle lui eût été rendue en mains propres , les Religieuses lui écrivirent
1664.] la lettre suivante la surveillance de Noël , pour lui demander la permission
de communier à cette grande Fête.

M O N S E I G N E U R.

„ Nous avons fujet de croire , qu'après la Requête que nous nous
„ sommes cru obligées de vous adresser , & qui vous a été rendue dès le
„ 6 de ce mois , vous aurez été content de notre disposition , & que
„ vous voudrez bien ne nous plus regarder comme des désobéissantes ,
„ puisque votre silence semble être un consentement tacite que vous ne
„ trouvez rien à redire à notre signature. Car vous ayant conjuré par
„ les entrailles de la charité de Jesus Christ , de nous déclarer juridique-
„ ment quel défaut vous y trouviez , après vous l'avoir encore présentée ;
„ nous ne pouvons pas nous imaginer que vous eussiez manqué de le
„ faire , s'il y en avoit eu aucun : & il nous semble que ce seroit une
„ chose tout-à-fait contraire , non seulement à la bonté d'un Pere , mais
„ même à la justice d'un Juge , que de punir avec une sévérité sans exemple
„ de pauvres Filles , qui ne cherchent que Dieu , sans leur vouloir faire
„ connoître en quoi consiste précisément la faute pour laquelle on les
„ punit , lorsqu'elles le demandent par les plus humbles supplications ;
„ pouvant protester devant Dieu qu'elles ne le savent pas. Souffrez donc ,
„ Monseigneur , qu'ayant meilleure opinion de votre équité & de votre
„ affection paternelle , nous nous jettions encore à vos pieds , pour vous
„ conjurer de ne nous pas laisser passer cette grande Fête , qui est le sujet de
„ la joie de tous les fideles , dans une aussi grande douleur , que seroit
„ celle de nous voir privées de ce pain divin , que le ciel a donné à la
„ terre en ce saint jour , & de cette paix si désirée , que les Anges nous
„ font venu annoncer. Ainsi Dieu veuille écouter vos prieres , comme
„ vous écouterez les nôtres , & vous fasse grace , comme vous la ferez
„ à de pauvres affligées , qui sont avec un profond respect ”.

Monseigneur ,

Le 23 Décembre
1664.

*Vos très-humbles & très-obéissantes
Filles & Servantes ,*

LES RELIGIEUSES DE PORT-ROYAL
DES CHAMPS.

M. de Pérefixe ne put alors se dispenser de faire réponse tant à la IV. CL. Lettre qu'à la Requête. Il ne l'adressa qu'à la Mere du Fargis, qui étoit IX. P^e. alors Prieure de Port-Royal des Champs. Il la traita fort durement. Mais, N^o. IV. au lieu de déclarer, comme on l'en avoit prié, *S'il demandoit ou s'il ne demandoit pas la croyance intérieure du fait*, il se contenta de dire, *qu'elle seroit bien ignorante, si elle ne savoit pas ce que signifient les termes de soumission & d'acquiescement : qu'on ne leur demandoit que ce qu'on a demandé dans la primitive Eglise ; & que, de sa part, il ne desiroit d'elles cet acquiescement, que de la maniere dont il a toujours été désiré dans les Conciles les plus Œcuméniques.*

Comme cette réponse ne pouvoit pas satisfaire les Religieuses, qui n'y trouvoient aucun éclaircissement de leurs doutes, elles se crurent obligées de lui présenter une seconde Requête du 30 Décembre de la même année. Et environ le même temps, celles de Paris ayant été informées de la premiere Requête de leurs Sœurs des Champs, elles s'y joignirent par une semblable, mais beaucoup plus courte, signée par quarante Religieuses, qui la firent présenter à M. de Pérefixe le 28 Décembre. On la peut voir à la fin de la troisieme Partie de l'Apologie pour les Religieuses, aussi-bien que la seconde de celle des Champs, dont je ne rapporterai ici que la fin.

« Vous nous commandez de signer, Monseigneur, quoiqu'on n'ait
 » jamais fait dans l'Eglise un tel commandement à des filles : & cette
 » signature doit être un témoignage, ou de la croyance intérieure, si vous
 » la demandez, ou de quelqu'autre chose, si vous ne la demandez pas.
 » C'est à nous, Monseigneur, que vous commandez de rendre ce té-
 » moignage ; & il est impossible de le rendre, si nous ne savons ce que
 » vous desirez que nous témoignions. Pour obéir, il faut savoir ce qu'on
 » nous commande ; & avant cela il n'est pas possible ni d'obéir, ni de
 » désobéir. C'est pourquoi, Monseigneur, tant que nous ne saurons point
 » précisément ce que vous exigez de nous, non seulement nous ne ferons
 » point désobéissantes, mais il ne nous est pas même possible de l'être ;
 » & nous punir pour ce sujet, ce seroit nous punir pour une faute
 » que non seulement nous n'avons pas faite, mais que nous n'avons pas
 » même pu faire. Nous nous sommes donc trouvées, Monseigneur,
 » dans une nécessité indispensable de vous demander cet éclaircissement :
 » & nous sommes encore dans la même nécessité, puisque notre igno-
 » rance fait que nous n'en sommes pas plus éclaircies que nous étions.
 » Nous ne sommes pas, Monseigneur, assez instruites dans l'Histoire
 » de l'Eglise, pour savoir quel a été l'usage de l'Eglise primitive touchant
 » les souscriptions, & en quel sens on les a faites, ni par conséquent

IV. CL. „ pour entendre ce que vous dites dans votre lettre , que vous ne nous
 IX. P^e. „ demandez que ce que l'on a rendu aux Conciles Œcuméniques. Nous
 N^o. IV. „ sommes aussi hors d'état de nous en pouvoir informer. Mais ce que
 „ nous savons , Monseigneur , par la lumière de la foi & de la raison ,
 „ est , que personne n'a jamais dû signer sans savoir ce qu'il signoit , &
 „ quelle étoit la chose dont il rendoit témoignage par sa signature. C'est ,
 „ Monseigneur , ce qui nous paroît clair & certain , & qui nous oblige
 „ de recourir encore à vous , quelque répugnance que nous y ayions ,
 „ & que vous pouvez juger être extrême après la lettre que nous avons
 „ reçue de votre part. L'état où l'on nous a réduites est si effroyable ,
 „ que nous ne pourrions pas y demeurer sans tenter toutes les voies d'en
 „ sortir : & cette affaire regarde tellement notre conscience , qu'elle ne
 „ nous permet pas d'avoir égard à toutes les considérations humaines
 „ qui nous auroient empêchées de vous faire cette seconde Requête ,
 „ après le rebut que vous avez fait de la première. Nous vous supplions
 „ très-humblement de croire , que nous n'avons nul dessein de vous faire
 „ injure ; que nous ne vous demandons point d'éclaircissement sur des
 „ choses que nous entendions ; que nous ne pensons qu'à satisfaire à
 „ Dieu , à l'Eglise & à notre conscience , & que tout notre dessein , en
 „ cette Requête , est , de vous porter à la chose du monde la plus juste
 „ & la plus facile , qui est de nous déclarer précisément , ou que vous
 „ ne nous demandez point la croyance intérieure de la vérité du fait con-
 „ testé , & que ce n'est point ce que vous entendez par cet acquiesce-
 „ ment dont vous parlez ; ce qui nous donneroit moyen de vous sa-
 „ tisfaire entièrement , puisqu'il n'y a que cela qui nous en empêche ,
 „ & qui nous en ait empêché jusqu'à présent : ou de nous déclarer , au
 „ contraire expressément , que vous exigez de nous la croyance intérieure
 „ de ce fait contesté , afin qu'il paroisse à toute l'Eglise que l'on a détruit
 „ notre Monastere , parce que nous croyons qu'on n'a pas droit d'exiger
 „ cette croyance de nous : en quoi nous pensons n'avoir point de sen-
 „ timent qui ne soit reçu par la plus grande partie des Evêques & des
 „ Théologiens Catholiques. Voilà , Monseigneur , en quoi consiste tout
 „ notre artifice : & nous croyons que cet artifice est bien légitime , puis-
 „ qu'il nous donne moyen ou de vous satisfaire entièrement , comme
 „ nous le désirerions de tout notre cœur , ou de satisfaire au moins l'Eglise ,
 „ en levant le scandale que la ruine de notre Monastere y pourroit causer.
 „ C'est dans ce dessein que nous nous prosternons encore à vos pieds
 „ avec tout le respect & l'humilité qui nous est possible , pour vous prier
 „ de nous donner l'éclaircissement que nous vous demandons. Nous
 „ vous en conjurons , Monseigneur , par la charité que vous devez à

„ l'Eglise , dont ces contestations troublent la paix depuis si long-temps : IV. CL.
 „ nous vous en conjurons par la charité que vous avez pour notre Maison IX. P.
 „ & pour nos ames , que vous soulagerez infiniment par cette décl- N°. IV.
 „ ration ; & nous vous en conjurons enfin , par la charité du Souverain
 „ Pasteur , qui ayant donné sa vie pour vous , & vous ayant obligé de
 „ la donner pour les ames qui vous sont commises , vous oblige encore
 „ beaucoup davantage de donner à de pauvres Filles , que Dieu a sou-
 „ mises à votre conduite , des paroles de charité & de justice , qui seront
 „ capables de leur redonner le repos dans une agitation si violente.

„ Ce considéré, Monseigneur, & attendu qu'il est très-véritable que
 „ nous n'avons pas compris par votre réponse, si vous prétendez, ou si
 „ vous ne prétendez pas enfermer la croyance intérieure du fait contesté,
 „ qui exclut le doute & l'incertitude, sous les termes d'acquiescement, de
 „ soumission, & d'obéissance sincère & respectueuse que vous exigez de
 „ nous, il vous plaira de nous le déclarer expressément & par un Acte
 „ public & authentique, qui règle le sens de la signature que vous nous
 „ ordonnez. C'est, Monseigneur, ce que nous voulons espérer que votre
 „ bonté ne vous permettra pas de refuser à des pauvres filles accablées
 „ d'afflictions & de miseres, qui vous le demandent dans une nécessité si
 „ pressante”.

Cette seconde Requête ne fut pas si mal reçue que la première. M. l'Archevêque y répondit dès le lendemain, & il déclara par cette réponse, qu'il avoit besoin de temps pour digérer ce qu'il avoit à répondre sur la demande qu'on lui faisoit, de déclarer authentiquement, s'il demandoit ou s'il ne demandoit pas la croyance intérieure du fait de Jansénius. C'est ce qu'il fit en ces termes.

“ *Mes Sœurs.* Quoique je sois persuadé que je vous ai parlé assez clai-
 „ rement jusqu'ici, & que, si vous n'étiez point plus attachées aux dé-
 „ fenseurs de Jansénius qu'à tout le reste de l'Eglise, vous m'auriez
 „ rendu il y a long-temps l'obéissance que je vous demande; cependant,
 „ puisque vous me pressiez si fort de vous éclaircir encore plus que je
 „ n'ai fait sur une chose où, à dire vrai, il ne faudroit que le seul exemple
 „ de la primitive Eglise pour vous persuader, & vous porter à ne me
 „ pas résister comme vous faites, je veux bien, pour votre entière satis-
 „ faction, coucher mes pensées par écrit sur ce sujet. Mais comme je
 „ suis dans un accablement quasi continuel d'affaires, & de toutes sortes
 „ de personnes que j'ai sur les bras, je vous demande pour cela un peu
 „ de temps, ne voulant rien vous présenter que je n'aie au moins digéré
 „ autant que j'en serai capable, &c.”

Si M. de Pérefixe avoit été du sentiment de M. l'Abbé, que c'est un

IV. C^L. *principe incontestable, que l'Eglise a droit d'exiger la croyance intérieure*

IX. P^e. *des faits qu'elle a décidés, auroit-il hésité à le déclarer? Auroit-il demandé*

N^o. IV. du temps pour concerter ce qu'il avoit à dire sur cela; & ne l'auroit-il pas dit au moins après avoir pris quelque temps pour digérer sa réponse? On croyoit alors qu'il le feroit: & comme on savoit que son véritable sentiment étoit, *qu'on n'a pas droit d'exiger la croyance intérieure*, on espéroit qu'en le déclarant, il donneroit moyen aux Religieuses de satisfaire, sans blesser leur conscience, à ce que l'on demandoit d'elles. Mais on apprit bientôt après, qu'on s'étoit en vain promis de tirer de lui une déclaration qui auroit renversé tous les desseins du P. Annat; que les Docteurs qu'il avoit consultés n'étoient pas d'accord sur la réponse qu'il devoit faire, & qu'apparemment il n'en feroit point. C'est aussi ce qui est arrivé. Depuis cette Lettre de M. de Pérefixe, par laquelle il avoit promis de s'expliquer sur l'obligation à la foi humaine, d'où dépendoit de savoir si les Religieuses étoient ou n'étoient pas défobéissantes, il s'est passé quatre ans, pendant lesquels on les a tenues séparées des Sacrements, & dans une très-dure captivité.

Qui ne voit donc que ce refus si surprenant, de répondre à trois Requêtes sur une chose qui ne demandoit qu'un oui ou un non, après même l'avoir promis par une Lettre signée de sa main, est une preuve manifeste, qu'il n'avoit pas cru pouvoir soutenir avec honneur, que l'Eglise a droit d'obliger à la croyance intérieure des faits? Car ce n'a pu être que cela qui l'ait empêché de déclarer nettement aux Religieuses, qu'elles y étoient obligées; au lieu qu'on juge assez que les termes de son Ordonnance, & son engagement avec le Pere Annat, est ce qui l'a empêché de leur déclarer qu'elles n'y étoient pas obligées.

Il ne lui restoit donc que de ne point faire de réponse; parce qu'il ne la pouvoit faire sans se commettre, ou avec les Jésuites, s'il n'exigeoit point la Foi humaine, ou avec tous les autres Théologiens, s'il eût témoigné ouvertement qu'il persistoit à l'exiger.

IV. Témoignage. Le quatrième témoignage est de même force que les précédents, & comme il est de l'année 1667, M. de Pérefixe avoit encore eu plus de temps à étudier cette matière de l'obligation à la foi humaine, & de ne pas souffrir qu'on regardât cette opinion comme insoutenable, s'il eût eu alors de quoi la soutenir.

C'est une Lettre de M. Pavillon, Evêque d'Alet, du 7 Novembre 1667, à M. de Pérefixe Archevêque de Paris, qui lui avoit écrit du 20 Octobre de la même année, pour lui communiquer ses sentiments touchant la signature, & lui découvrir les raisons qui avoient servi de règle à sa conduite. M. d'Alet l'ayant remercié de cette confiance, aussi-bien que
do

de l'accueil favorable qu'il avoit fait à son Rituel, il avoue d'abord, qu'il IV. Cl. avoit cru autrefois que des Théologiens qui l'avoient consulté, devoient IX. P^e. soumettre leur jugement à la décision du Pape tant pour le fait que pour N^o. IV. le droit, & par conséquent signer le Formulaire quand il leur seroit présenté: mais que ces mêmes Théologiens lui ayant écrit une seconde Lettre, où ils répondoient d'une manière qui lui avoit paru très-forte aux raisons qu'il leur avoit alléguées, cela l'avoit fait résoudre à étudier plus à fond ces matières; tant pour s'aider à former son jugement, que pour en pouvoir instruire les Ecclésiastiques de son Diocèse, quand il en seroit besoin.

« Je lus donc, dit-il, avec beaucoup de soin les Ecrits qui se faisoient
 „ de part & d'autre; & je joignis la prière à cette lecture, pour obtenir
 „ de Dieu la grace de ne me point égarer du droit chemin, & de le
 „ pouvoir montrer aux autres. Or, après avoir employé un temps con-
 „ sidérable à cette étude, voici les éclaircissements que j'en ai tirés, que
 „ vous agréerez, s'il vous plaît, Monseigneur, que je vous propose tout
 „ simplement.

„ Je n'ai jamais douté que l'Eglise ne soit en droit & en autorité de
 „ condamner les erreurs en matière de foi, avec les Auteurs & les livres
 „ qui les enseignent, & que les Fideles ne soient obligés de se soumettre
 „ à ses décisions. Tout le monde convient en général de cette propo-
 „ sition: aussi ce n'est pas en cela que consiste la dispute présente. Le
 „ point de la difficulté est, de savoir quelle est cette sorte de soumission
 „ que l'on doit pour les décisions de fait, qui regardent les Auteurs par-
 „ ticuliers & le sens de leurs Livres, & si elle va jusqu'à la croyance
 „ intérieure, sans laquelle je conviens avec vous, Monseigneur, qu'on
 „ ne peut souscrire le Formulaire; cela étant contraire à la sincérité chré-
 „ tienne, qui doit principalement paroître dans une occasion comme
 „ celle-ci, où il s'agit de rendre à l'Eglise un témoignage public & so-
 „ lennel de notre foi. Or il me semble, que, pour résoudre ce point,
 „ il faut examiner deux questions, qui en sont comme les fondements.

„ La première: Si le fait de Jansénius est tellement lié avec le droit,
 „ qu'il n'en puisse être séparé, en sorte qu'on soit obligé d'avoir la même
 „ soumission pour l'un que pour l'autre. La seconde: Supposé que ces
 „ questions soient distinctes & séparées, si l'Eglise est infallible dans les
 „ faits qui regardent les Auteurs particuliers & le sens de leurs livres;
 „ & par conséquent, si l'on est toujours obligé de soumettre son juge-
 „ ment, & d'acquiescer, par une croyance intérieure, à la décision qu'elle
 „ en fait” ?

Je ne rapporterai pour abrégé, que la fin de ce qu'il dit sur la pre-
Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXV. Q

IV. CL. miere question. « On a tâché, pendant plusieurs années, de confondre
IX. P^e. » le fait & le droit, & de faire croire qu'ils étoient inféparables : mais

N^o. IV. » cette opinion est maintenant si décriée, que personne n'oseroit plus la
» soutenir. Et vous avez la gloire, Monseigneur, de l'avoir entièrement
» ruinée par votre premier Mandement, où vous déclarez, qu'il faut être
» *ou ignorant ou malicieux, pour attribuer aux Evêques ces sentiments.* Ainsi
» il feroit inutile de m'étendre davantage sur ce sujet.

» Quant au second point, je puis dire que j'y ai encore trouvé moins
» de difficulté. Car c'est un principe constant, que l'Eglise n'est point
» infaillible dans les faits non révélés, tels que sont ceux qui regardent
» les Auteurs particuliers & le sens de leurs Ecrits ; l'assistance du S. Esprit
» ne lui ayant été promise infailliblement que pour les points de foi &
» les vérités nécessaires à salut, dont Dieu l'a établie dépositaire : au lieu
» que, dans la décision des faits non révélés, elle suit la lumière de la
» raison, & les voies qui sont ordinaires parmi les hommes pour l'éclair-
» cissement de ces sortes de questions. Et c'est en ce sens qu'on peut dire,
» que, dans ces rencontres, elle n'agit que par une lumière humaine ;
» non qu'elle ne soit aussi très-souvent assistée de la lumière de Dieu, mais
» parce que cette assistance ne lui a pas été promise, & qu'elle ne lui
» est pas toujours donnée infailliblement.

» Il est aisé de tirer de ce principe cette conséquence : que l'Eglise ne
» rend donc pas les faits certains par sa seule autorité ; & par conséquent,
» qu'elle ne peut obliger à les croire précisément à cause de la décision
» qu'elle en fait ; puisqu'autrement, il s'ensuivroit qu'elle pourroit quel-
» quefois obliger à croire la fausseté. Tous les Théologiens ont raisonné
» de cette sorte avant ces dernières disputes ; & c'est sur ce fondement
» qu'ils ont tous conclu, qu'on n'étoit pas obligé de croire les faits d'Ho-
» norius & de Théodoret, quoiqu'il n'y en ait peut-être point que l'Eglise
» ait décidés d'une manière plus authentique & plus solennelle. Et vous
» savez, Monseigneur, que les Cardinaux Baronius, Bellarmin & Palla-
» vicin, ont si peu douté de cette doctrine, qu'ils en font un principe
» en matière de controverse, pour répondre aux objections des hérétiques
» contre l'autorité de l'Eglise.

» Il ne s'ensuit pas néanmoins de cette doctrine, qu'on puisse douter
» de tous les faits décidés par l'Eglise, & ébranler sous ce prétexte la
» croyance de plusieurs choses qui ont toujours été crues des fideles.
» Car, pour ne point parler maintenant de plusieurs faits qui n'ont aucun
» rapport à la question présente, & en me renfermant entièrement dans
» ceux dont il s'agit, il n'est pas vrai qu'on puisse douter de toutes les
» décisions que l'Eglise fait touchant les Auteurs & leurs livres. Quoique

„ l'Eglise ne soit pas infallible dans la décision de ces sortes de faits, & IV. CL.
 „ qu'ainsi elle n'en puisse exiger la croyance par sa seule autorité, il y en IX. P.
 „ a néanmoins qui sont si notoires & si évidents, par toutes les circon- N°. IV.
 „ stances qui les accompagnent, qu'on ne peut raisonnablement en dou-
 „ ter, & qu'on est obligé de les croire, non en vertu de l'autorité de
 „ la décision, mais par les raisons de certitude & d'évidence qui s'y
 „ trouvent jointes: ce qui fait qu'on les croit encore qu'il n'y ait point
 „ de décision. Ainsi personne ne doute des faits de Luther & de Calvin,
 „ quoique le Concile de Trente ne les ait point décidés... Mais il y a
 „ d'autres faits qui ne sont ni notoires ni évidents, & qui sont, au con-
 „ traire, obscurs & contestés; ce qui arrive principalement lorsque les
 „ Auteurs qu'on prétend avoir enseigné une mauvaise doctrine, sont morts
 „ dans la Communion de l'Eglise, & que leurs livres n'ont été condamnés
 „ qu'après leur mort. Car alors on peut avoir des raisons de douter qu'ils
 „ aient enseigné les erreurs qu'on leur attribue; & on n'est pas obligé de
 „ le croire par la décision & la seule autorité de l'Eglise. Tels sont les
 „ faits d'Honorius, de Théodoret, de l'Abbé Joachim, & de plusieurs au-
 „ tres, à la croyance desquels nul Théologien ne se croit obligé en
 „ vertu de la décision de l'Eglise... Or, après avoir soigneusement examiné
 „ l'état de la contestation présente, & considéré attentivement toutes les
 „ circonstances qui l'accompagnent, j'avoue, Monseigneur, que je suis
 „ pleinement persuadé, que le fait de Jansénius n'est ni notoire ni évident
 „ en la manière que le sont ceux d'Arius & des autres Hérétiques; mais
 „ qu'il doit être considéré comme un fait obscur & douteux, & sembla-
 „ ble à ceux d'Honorius & de Théodoret, qui sont contestés parmi les
 „ Théologiens, & dont, par conséquent, on ne pourroit pas exiger la
 „ croyance & la souscription. Les raisons qui m'ont fait entrer dans ce
 „ sentiment dépendent de plusieurs considérations, que je réduirai, s'il
 „ vous plaît, Monseigneur, à divers points, pour une plus grande netteté.

„ I. Le signe le plus ordinaire de certitude, pour rendre certains les
 „ faits de cette nature, est l'aveu des Auteurs & de leurs sectateurs. Ainsi
 „ on ne peut raisonnablement douter que Calvin n'ait enseigné les erreurs
 „ qu'on lui attribue, parce qu'il les a reconnues pour siennes, & qu'il y
 „ a encore une secte d'hérétiques qui les défendent, & qui se sont pour
 „ ce sujet séparés de l'Eglise. Or il est clair non seulement que ce signe
 „ ne se rencontre point dans le fait dont il est question, mais qu'il s'y
 „ en rencontre de tout contraires. Car il s'agit d'un Auteur qui est mort
 „ avant qu'on lui eût attribué les cinq Propositions, & qui, par consé-
 „ quent, ne les a pas avouées: & l'on sait aussi que ceux qui le défen-

IV. CL. „ dent ne les avouent pas, mais les rejettent; & que d'ailleurs ils sont si
 IX. P^e. „ éloignés de faire aucun schisme, qu'ils demeurent au contraire très-
 N^o. IV. „ inviolablement attachés à l'Eglise.

„ II. L'autre signe ordinaire de certitude, à l'égard de ces faits, est
 „ l'unanime consentement de ceux qui sont capables d'en juger. Ainsi le
 „ fait de Calvin touchant la Transsubstantiation est certain, parce que
 „ tous ceux qui sont capables de lire ses livres en conviennent. Or ce
 „ signe, aussi-bien que le premier, ne se rencontre point ici: car il est
 „ notoire qu'un grand nombre de Théologiens très-habiles, soit entre
 „ ceux qui signent, ou entre ceux qui ne signent pas, sont persuadés que
 „ Jansénius n'a point enseigné les hérésies qu'on lui attribue. Et il est
 „ encore notoire que les Théologiens qui défendent le livre de cet Evê-
 „ que, n'ont point été jusqu'à présent ouïs ni convaincus, encore qu'ils
 „ aient toujours demandé avec instance d'être ouïs, & qu'ils déclarent
 „ qu'ils sont encore tout prêts, quand on voudra, de rendre compte de
 „ leurs sentiments & de leur doctrine. Et, quoique ces Théologiens n'é-
 „ galent pas en nombre ceux qui condamnent Jansénius; leur autorité ne
 „ laisse pas d'être d'un grand poids en cette matière; puisqu'on sait, que,
 „ dans une question aussi difficile & aussi embarrassée que celle dont il
 „ s'agit, on peut, sans témérité, préférer le jugement d'un petit nombre
 „ de personnes fort habiles, à celui d'un plus grand nombre d'autres,
 „ qu'on jugeroit moins éclairés, & qu'on sauroit n'y avoir pas apporté
 „ tant de soin ni tant d'application.

„ III. Il s'agit de l'intelligence d'un livre fait par un très-pieux & très-
 „ savant Evêque, qui a vécu & est mort dans la communion de l'Eglise,
 „ & qui a été pendant sa vie le fléau des hérétiques.

„ IV. La matière qui est traitée dans ce livre, & sur laquelle on pré-
 „ tend que cet Evêque a enseigné des erreurs, est très-difficile & très-sujette
 „ aux équivoques & aux surprises.

„ V. Les Propositions condamnées ne se trouvent point, en propres
 „ termes, dans le livre de cet Auteur, comme tout le monde en con-
 „ vient; à l'exception de la première, qu'on prétend être clairement
 „ déterminée, par tout ce qui précède & ce qui suit, à un sens très-
 „ catholique.

„ VI. On ne peut raisonnablement soupçonner les défenseurs de Jan-
 „ sénius d'agir de mauvaise foi: car 1^o. non seulement ils joignent au refus
 „ qu'ils font de signer le fait, une profession ouverte de condamner les
 „ cinq Propositions; mais ils donnent encore dans tous leurs Ecrits, une
 „ explication très-claire de leurs sentiments sur cette matière, en les rédui-
 „ sant tous au dogme de la Prédestination gratuite & de la grâce efficace

» par elle-même, enseignée par S. Augustin & par S. Thomas; & ils IV. CL.
 » expliquent en ce sens toutes les paroles de Jansénius, comme les Evê- IX. P.
 » ques de l'Assemblée l'ont eux-mêmes reconnu dans leur lettre au Pape. N°. IV.
 » 2°. Ils ont envoyé au Pape leur profession de foi sur la matiere des cinq
 » Propositions, contenue en cinq Articles, laquelle a été jugée orthodoxe,
 » & où le Pape a déclaré qu'il n'avoit trouvé qu'une saine doctrine. Ils ont
 » souvent pressé les Evêques qui exigent la condamnation de Jansénius,
 » de leur déclarer les dogmes précis & déterminés qu'on entend par le
 » sens de cet Auteur; & ont expressément rejeté ceux que leurs adver-
 » saires leur ont marqués; tel qu'est celui de la grace nécessitante. Après
 » cela il semble qu'on ne peut raisonnablement les soupçonner d'agir de
 » mauvaise foi, comme s'ils vouloient, sous prétexte du fait, se conserver
 » la liberté de défendre les erreurs qu'on leur impute sur le droit....
 » Car il n'y a point de Catholique, selon la pensée de S. Grégoire le
 » Grand, dont on ne pût rendre la foi suspecte, s'il étoit permis de rejeter
 » le témoignage & la profession qu'il donne de sa croyance, en le soupçon-
 » nant, sur de si foibles & de si légères conjectures, de cacher dans son
 » cœur des sentiments hérétiques.

» VII. Ces mêmes Théologiens sont, dans toutes les autres matieres, les
 » défenseurs de la véritable doctrine de l'Eglise; soit en ce qui regarde la
 » Hiérarchie, la Morale, la Discipline, la Pénitence, l'Eucharistie, & les
 » autres points importants de la Religion.

» VIII. On peut joindre à ces Théologiens tous les Evêques qui ont
 » fait des Mandemens ou des Procès verbaux, qui contiennent la distinc-
 » tion du fait & du droit; & même ceux qui, n'ayant pas mis cette dis-
 » tinction, reçoivent les signatures avec restriction: car il est visible que
 » tous ces Prélats ne croient pas le fait de Jansénius certain & évident.

» Voilà, Monseigneur, les éclaircissements que j'ai tirés de mon appli-
 » cation à l'étude des questions présentes, & les principes sur lesquels
 » j'ai cru devoir former ma conscience & ma conduite. Je vous puis
 » dire, Monseigneur, que plus je vais en avant, plus je suis persuadé de
 » la vérité de ces principes, & que je sens tous les jours que je m'y
 » affermis de plus en plus. C'est par-là que j'ai cru pouvoir démêler tou-
 » tes les équivoques & tous les embarras dont des personnes, plus atta-
 » chées à leurs intérêts & à leurs passions qu'à l'amour de la vérité & à
 » l'honneur de l'Eglise, tâchent d'embrouiller cette affaire; & j'ai trouvé,
 » par ce moyen, une solide & véritable paix de conscience. Je m'assure
 » que toute personne équitable éprouvera la même chose, s'il veut exa-
 » miner ces principes sans préoccupation; principalement s'il a de l'amour
 » pour la sincérité chrétienne, comme je vois, Monseigneur, que vous

IV. CL. „ faites profession ouverte d'en avoir, par les expressions si claires & si
IX. P.^e „ fortes de votre lettre.

N^o. IV. „ Jè n'ai pas cru devoir m'arrêter à mes premiers sentiments, après que
„ Dieu m'a donné une plus grande intelligence de ces matieres : & j'espere
„ de sa miséricorde, que nulle considération humaine ne m'empêchera de
„ rendre à la vérité le témoignage que je lui dois. C'est en cela que je
„ mets toute ma gloire, & que je trouve le repos de ma conscience, qui
„ est un si grand avantage, qu'il me semble qu'il n'y en a point au monde
„ qu'on lui doive préférer. Je ne puis m'empêcher de souhaiter le même
„ bien à ceux qui, comme vous, m'honorent de leur amitié : & j'avoue,
„ Monseigneur, qu'une des choses que je desirerois avec le plus d'ardeur,
„ c'est que nous fussions aussi-bien unis de sentiments sur cette matiere,
„ que vous m'assurez vous-même que nous le sommes en ce qui regarde
„ les regles de la morale & de la discipline. Ce seroit le moyen de donner
„ bientôt la paix à l'Eglise, & de terminer les contestations qui la troublent
„ depuis si long-temps ”.

Cette Lettre de M. d'Alet fut adressée à M. Feret, Curé de S. Nicolas du Chardonnet, & l'un des Grands Vicaires de M. de Pérefixe Archevêque de Paris, afin qu'il la lui rendit. Il la lui rendit en effet, & M. de Pérefixe écrivit, quelque temps après, à M. d'Alet, qu'il l'avoit reçue; que ses grandes occupations l'avoient empêché d'y répondre, & qu'il le feroit à son premier loisir. Il ne le fit pas néanmoins; & M. l'Evêque d'Alet n'a reçu depuis aucune lettre de lui sur ce sujet. Ce ne peut avoir été pour une autre raison, que pour celle qui l'avoit empêché de répondre aux trois Requêtes des Religieuses de Port-Royal. Il ne pouvoit se résoudre à demeurer d'accord des principes si clairs & si bien établis qui condamnoient sa conduite, tel qu'étoit, par exemple, ce que disoit M. d'Alet, *que c'est un principe constant, que l'Eglise n'est point infallible dans les faits non révélés, comme sont ceux qui regardent les Auteurs particuliers & le sens de leurs Ecrits*; & il n'avoit rien de raisonnable à y opposer.

Il est donc certain (& c'est à quoi se termine cette quatrième preuve) que M. de Pérefixe Archevêque de Paris, qu'on avoit engagé à soutenir, dans sa première Ordonnance, l'obligation à la foi humaine, a reconnu depuis, avant la paix même, qu'on l'avoit mal engagé, & que ce n'étoit pas un poste qui fût tenable; puisqu'ayant été pressé tant de fois de se déclarer sur cela, il n'a jamais osé dire positivement, *que l'Eglise a droit d'exiger la croyance intérieure des faits qu'elle auroit décidés.*

CHAPITRE XVIII.

IV. C.
IX. P.
Nº. IV.

Cinquieme Preuve, prise de ce qui s'est passé à la Paix de l'Eglise. Qu'elle s'est faite sur un principe directement opposé au prétendu Principe incontestable de l'Auteur des faux Préjugés.

Cette cinquieme preuve est la plus importante de toutes, & qui peut le plus servir à éclaircir cette matiere. Car s'il est vrai que la Paix de l'Eglise se soit faite sur un principe directement opposé au *prétendu Principe incontestable* de M. l'Abbé, on ne pourra plus douter que son livre ne soit une infraction très-odieuse de la paix; puisque tout le but qu'il y a eu, a été de faire passer pour coupables d'une témérité criminelle, ceux qui signeroient d'une maniere que les pieces originales de la paix feront voir que le Pape a jugé suffisante, pour rendre aux Constitutions Apostoliques tout le respect qu'on leur doit.

Mais avant que de produire ces pieces, il faut voir avec combien de brouillerie & de fausseté M. l'Abbé parle de cette paix de l'Eglise.

Après une déclamation de quatre pages contre les Religieuses de Port-Royal, la plus injurieuse & la plus envenimée que l'on se puisse imaginer, voici comme il entre en matiere.

Il y eut aussi dans le Clergé quelque contradiction. Les Grands Vicaires de feu M. le Cardinal de Retz semblerent établir, dans leurs Mandements pour la Signature, quelque distinction du fait & du droit.

C'est donc là leur crime, de ce qu'ils avoient distingué le fait & le droit dans un temps où les Jésuites en vouloient établir l'inséparabilité. Mais comment M. l'Abbé peut-il trouver du crime en cela, lui qui a déclaré, après M. de Pérefixe, qu'il falloit être *malicieux ou ignorant*, pour ne pas distinguer le fait d'avec le droit?

Mais le Mandement étant désapprouvé par le Pape même, ils le révoquerent bientôt.

Le Pape ne trouva point à redire à la distinction du fait & du droit qui étoit dans ce Mandement. Or c'est de cela uniquement qu'il s'agit.

Le fameux Archevêque de Sens, qui avoit protégé les défenseurs de Jansenius les abandonna aussi.

C'est une vision de M. l'Abbé qui n'a pas le moindre fondement. Ce fut, au contraire, cet Archevêque qui travailla plus que personne à soutenir ceux que les Jésuites vouloient opprimer, & qui reçut des éloges du S. Siege, pour avoir si heureusement contribué à donner la paix à l'Eglise.

IV. C. l. *Il n'y eut que quatre Evêques, M. d'Angers frère de M. Arnauld, Mes-*
 IX. P. *seurs de Beauvais, d'Alet & de Pamiers, qui soutinssent la distinction cap-*
 N°. IV. *tieuse des Jansénistes, entre le droit & le fait.*

On a déjà vu dans le Chapitre XV, combien c'est une fausse supposition, qu'il n'y eût que ces quatre Evêques qui distinguassent le fait & le droit, & on le verra dans la suite. Mais il faut que la tête ait tourné à M. l'Abbé, quand il a appelé *captieuse* une distinction qu'il soutient lui-même, & qu'il prétend ne pouvoir être niée que par *des malicieux ou des ignorants*.

On résolut donc de procéder contre eux suivant la rigueur des Canons : & , pour le faire avec plus d'autorité, on supplia le Pape d'envoyer lui-même un Formulaire en France. Sa Sainteté le fit dresser en ces termes : Je me soumets, &c. J'en prends Dieu à témoin & les Saints Evangiles.

Il faut que notre Docteur n'ait travaillé que sur des Mémoires confus qu'on lui a donnés, & qu'il n'ait jamais vu les pièces dont il parle : car qui ne sait qu'on ne prit le dessein de faire le procès aux quatre Evêques, qu'à cause de leurs Mandements pour la signature du Formulaire, qui sont des mois de Juin & de Juillet de 1665 ? Or le Formulaire qu'ils faisoient signer par ces Mandements étoit celui du Pape Alexandre VII, contenu dans une Bulle du 15 de Février de la même année. Qu'y a-t-il donc de plus impertinent que de dire, comme fait notre Docteur, que, pour leur faire avec plus d'autorité le procès qu'on ne leur vouloit faire qu'à cause de ces Mandements, on supplia le Pape d'envoyer en France le Formulaire qui est de cinq mois auparavant, & qui est inféré dans ces Mandements mêmes ? On peut voir par-là combien cet homme étoit capable de bien exécuter ce qu'il avoit entrepris, de nous donner la véritable Histoire du Jansénisme.

En effet, on travailloit à leur faire leur procès.... Mais on commença à craindre que la formalité ne donnât quelque atteinte aux Libertés de l'Eglise Gallicane ; d'autant que le Pape sembloit juger en première instance les Evêques du Royaume, lorsque les esprits se trouverent heureusement disposés à la paix.

L'usage du mot de *sembloit* est tout-à-fait rare en cette rencontre : *D'autant que le Pape sembloit juger en première instance les Evêques du Royaume ; comme si cela n'eût pas été certain, & que ce n'eût été qu'une apparence ?*

Plusieurs Prélats de France assurèrent le Pape, que les Mandements des quatre Evêques ne donnoient aucune atteinte à sa Constitution ; qu'ils n'avoient jamais prétendu manquer au respect dû au S. Siege, &c.

Comme il ne peut entendre par-là que les dix-neuf Evêques qui écri-

virent

virent en faveur des quatre Evêques au Pape & au Roi, il seroit inutile IV. CL. d'examiner la maniere embarrassée dont il tourne ce qu'il suppose qu'ils IX. P^e. ont dit pour eux. Il suffit qu'il reconnoisse que ce sont ces dix-neuf Pré- N^o. IV. lats qui ont le plus contribué à la paix de l'Eglise; que ce qu'ils ont dit au Pape pour la justification des quatre Evêques, en a été bien reçu, & que c'est après avoir vu leur Lettre & celle des quatre Evêques, qui y étoit relative, que le Pape écrivit au Roi, *qu'il étoit satisfait de leur obéissance*. Nous n'avons donc qu'à examiner, par les Lettres mêmes que les dix-neuf Evêques écrivirent au Pape & au Roi, quelle a été l'obéissance qu'ils ont assuré que les quatre Evêques avoient rendue aux Constitutions, & dont le Pape a témoigné être satisfait.

Pour en bien juger, il faut remarquer, que les dix-neuf Prélats qui avoient entrepris de justifier les quatre Evêques, comme M. l'Abbé le reconnoît, ne les justifierent point sur des intentions cachées, mais sur ce qui étoit dans leurs Mandements, qui ayant été imprimés étoient entre les mains de tout le monde, aussi-bien à Rome qu'en France. Ce n'auroit donc pas été les défendre, mais trahir leur cause, que de leur attribuer d'autres sentiments que ceux qui se voyoient dans leurs Mandements d'une maniere très-claire. Or on a déjà vu, dans le Chapitre XVI, qu'ils y avoient tous quatre déclaré très-expressément : *que tous les Théologiens conviennent que l'Eglise peut être surprise, quand elle juge si des propositions ou des sens hérétiques sont contenus dans un livre; & que partant elle ne peut, par sa seule autorité, nous obliger à une croyance intérieure de ce fait; mais qu'elle se contente sur cela d'une déférence respectueuse*. Voilà sur quoi les dix-neuf Prélats avoient à les justifier, comme aussi sur ce qu'on leur imputoit d'avoir eu, sur la signature du Formulaire du Pape, une conduite singulière & différente de celle de tous les autres Evêques de France. Or voici comme ils les justifient dans leur Lettre au Roi sur le premier de ces deux points, non en niant qu'ils eussent déclaré qu'on n'étoit point obligé à la croyance intérieure du fait de Jansénius; mais en soutenant, qu'ils n'avoient rien fait en cela qui ne fût conforme à l'esprit & aux sentiments de l'Eglise.

„ On ne peut, Sire, trop louer le zele que Votre Majesté témoigne „ pour défendre les intérêts de la Religion, & pour éloigner les erreurs, „ qui, altérant la pureté de la foi, pourroient troubler la tranquillité de „ ses peuples: & c'est ce qui nous porte à représenter avec toute sorte de „ respect à Votre Majesté, que, dans l'affaire des quatre Evêques, qu'on „ lui a voulu rendre suspects, il ne s'agit pas de la foi, étant assuré qu'il „ n'y a personne qui le puisse montrer; qu'il ne s'agit point aussi des „ Constitutions des Souverains Pontifes, qu'ils ont fait recevoir très-reli-

IV. C L. „ gieusement dans leurs Dioceses, ni par conséquent des Déclarations qui
 IX. P^e. „ en ont autorisé la publication; & que nous pouvons assurer Votre Ma-
 N^o. IV. „ jesté avoir été reçues avec tout le respect possible. Car nous ne craignons
 „ pas, Sire, d'avancer devant Votre Majesté, que tout ce qu'ont dit ces
 „ Evêques dans leurs Mandements, n'affoiblit en aucune maniere la con-
 „ damnation des Propositions que tous les Catholiques rejettent; mais est
 „ seulement opposé à une nouvelle & pernicieuse doctrine, contraire à
 „ tous les principes de la Religion, aux intérêts de Votre Majesté & à la
 „ sûreté de Votre Etat, par laquelle on veut attribuer à Sa Sainteté ce qui
 „ n'appartient qu'à Dieu seul, en le rendant infaillible dans les faits mêmes.
 „ C'est, Sire, tout leur crime, d'avoir parlé comme l'Eglise s'est expli-
 „ quée dans tous les siècles, & comme ont fait même. dans les derniers
 „ temps, les Docteurs les plus zélés pour l'autorité du S. Siege”.

M. l'Abbé peut-il nier que sa doctrine de l'infailibilité de l'Eglise dans les faits, qu'il nous voudroit faire passer pour une vérité incontestable, ne soit regardée comme une fausseté manifeste par ces Evêques, qu'il avoue avoir le plus contribué à la paix de l'Eglise? Ils disent que c'est attribuer au Pape ce qui n'appartient qu'à Dieu, que de vouloir qu'il soit infaillible dans les faits mêmes. Il est vrai qu'ils ne parlent que du Pape, parce qu'on ne s'étoit pas encore avisé d'attribuer à toute l'Eglise la prétendue infailibilité du jugement du fait de Jansénius; étant certain, que, de tous les Evêques, il n'y en avoit peut-être pas dix (hors ceux qui n'avoient pu trouver ces Propositions dans Jansénius) qui en eussent fait le moindre examen. Mais ce qu'ils ajoutent, que ces quatre Evêques n'avoient dit, sur ce sujet, que ce qu'ont dit aussi-bien qu'eux, dans ces derniers temps, les Docteurs les plus zélés pour l'autorité du S. Siege, marque visiblement les Cardinaux Baronius, Bellarmin, Palavicin, M. du Val, M. Coeffetau Evêque de Marseille, le Pere Petau, le Pere Sirmond & plusieurs autres. Or il est si clair que ces Auteurs ont enseigné généralement, que non seulement les Papes, mais aussi les Conciles généraux se pouvoient tromper dans les questions de fait, que M. l'Abbé, qui se les objecte, n'a pu répondre autre chose, sinon, que c'étoit des *téméraires*, qu'il n'étoit pas permis de suivre. Il est donc clair que les dix-neuf Evêque de France ont soutenu, comme étant la doctrine de l'Eglise; ce que les quatre avoient dit dans les Mandements, que l'Eglise n'étant point infailible dans les questions de fait, elle ne pouvoit obliger par son autorité seule à en avoir la croyance intérieure.

Mais c'est ce qu'ils ont fait entendre encore plus clairement en écrivant au Pape même: *Qu'il n'a-il dans ces Mandements, qui s'écarte tant, soit peu, de la règle de la vraie doctrine, ou du respect dû au S. Siege,*

Il s'étoit trouvé parmi nous des gens qui avoient publié ce dogme jusques IV. CL. alors inoui ; que l'on doit prendre pour infailliblement vrai ce que l'Eglise IX. P^e. a décidé touchant les faits que Dieu n'a point révélés , & qu'ainsi on doit N^o. IV. avoir une soumission de foi pour ces faits , aussi-bien que pour les dogmes révélés dans l'Ecriture & dans la Tradition. Ces Evêques , tant pour empêcher le cours de ce méchant dogme , que pour remédier aux scrupules de quelques-uns de leurs Ecclésiastiques , ont cru devoir proposer dans leurs Mandemens la doctrine contraire , très-commune & très-certaine , QUE LES FAITS HUMAINS ET NON RÉVÉLÉS DE DIEU , NE SONT POINT DÉFINIS AVEC UNE CERTITUDE INFAILLIBLE , ET QUE , PAR CONSÉQUENT , L'EGLISE N'EXIGE DES FIDÈLES SUR CELA , QUE D'AVOIR DU RESPECT POUR SES DÉCRETS , comme cela est bien juste. Qu'y a-t-il en cette doctrine de contraire à la Religion , & d'injurieux au S. Siege ? Ne fait-on pas qu'elle a été soutenue par les plus zélés défenseurs du Siege Apostolique ; Baronius , Bellarmin , Palavicin : & que c'est même ce qui la leur a fait embrasser avec plus d'attachement , qu'ils l'ont jugée nécessaire pour mieux établir l'autorité de l'Eglise dans la décision des dogmes de la foi , & pour repousser les objections des hérétiques ? S'il y a du crime en cela , ce ne sera pas le crime de ces Prélats seuls , mais le crime de nous tous , & même de toute l'Eglise.

Voilà comme ces dix-neuf Evêques justifient , auprès du Pape , quatre de leurs Confreres , qu'on avoit voulu rendre odieux à Sa Sainteté. Ils ne se contentent pas de parler d'eux avec tant d'éloges , qu'ils ne craignent point de dire ; que leurs ennemis mêmes ne pouvoient pas s'empêcher de rendre ce témoignage à leur vertu , qu'il n'y en avoit point qui fissent plus d'honneur à l'Ordre Episcopal , qui édifiassent plus l'Eglise par une vie exemplaire , qui eussent plus de vigilance & plus de soin pour le salut de leurs peuples , & pour la bonne conduite du troupeau que Dieu leur avoit confié , & enfin , qui remplissent mieux tous les devoirs de la Charge Episcopale. Ils ne les excusent point aussi sur leurs bonnes intentions : ils ne cherchent point d'adoucissement & de couleurs pour rendre plus plausible la doctrine de leurs Mandemens. Ils la représentent , comme nous venons de voir , avec une entière sincérité , en disant : Que ce qu'ils ont proposé comme une doctrine très-commune & très-certaine , est ; que les faits humains & non révélés ne sont point définis par l'Eglise avec une certitude infaillible , & qu'ainsi on n'a droit d'exiger qu'une déférence respectueuse à l'égard des Décrets où ces faits sont décidés. C'est de cette doctrine qu'ils assurent , que c'est le sentiment d'eux tous , ou plutôt de toute l'Eglise. C'est sur quoi ils alleguent les plus zélés défenseurs du Siege Apostolique , tels que sont les Cardinaux Baronius , Bellarmin & Palavicin , que le pauvre Abbé reconnoît lui être si contraires , que tout ce qu'il a pu faire.

IV. C. L. dans la détresse où cela le met, a été de déplorer leur aveuglement, & IX. P.^e de diminuer, autant qu'il peut, leur *péché de témérité*, ne pouvant pas N^o. IV. les en excuser. Tous les Evêques de France, dont les uns ont écrit cette Lettre au Pape Clément IX, & les autres l'ont approuvée en ne la contredisant pas, comme ils auroient dû, si ce qu'on y assure être la doctrine de toute l'Eglise étoit une erreur, feroient donc aussi de ces *téméraires*, si c'étoit l'être que de ne pas reconnoître l'Eglise infaillible dans les faits non révélés. Mais il faut bien que le Pape en ait jugé autrement, puisque, selon M. l'Abbé même, c'est après avoir reçu cette Lettre des dix-neuf Evêques, & celle des quatre qui y avoit rapport & ne disoit que la même chose, que Sa Sainteté fit témoigner au Roi, *qu'il étoit content de leur obéissance*; & que, par conséquent, il n'exigeoit point la croyance intérieure à l'égard du fait; mais qu'il étoit content d'une déférence respectueuse. Et c'est en ce sens qu'il est très-vrai ce que dit M. l'Abbé: *Que l'on vit ainsi, sous le Pape Clément IX, la paix rétablie dans l'Eglise, par l'obéissance générale que tout le monde a protesté rendre aux Constitutions du S. Siege.*

L'autre point dont on faisoit un crime aux quatre Evêques est, que leur conduite étoit singulière, & qu'ils étoient les seuls, qui, ayant distingué le droit & le fait, avoient demandé la foi pour l'un, & pour l'autre un silence respectueux. Mais c'est sur quoi les dix-neuf Prélats les justifient encore, en niant qu'ils fussent les seuls qui se fussent servis de cette distinction, & qui se fussent contentés de ces différentes soumissions, & en rendant témoignage & au Pape & au Roi, qu'un grand nombre d'autres Evêques en avoient usé de la même sorte. Rien n'est plus exprès que ce qu'ils en disent au Roi, & rien n'est plus propre aussi à couvrir de confusion notre Docteur Savoyard, qui ose assurer avec une confiance prodigieuse; *Qu'il n'y eut que ces quatre Evêques qui soutinssent la distinction entre le droit & le fait, & qu'ils étoient disposés à renoncer plutôt à l'Episcopat, que d'imiter la soumission de leurs Confreres.* Car voici comme parlent ces Prélats.

« Il y a, Sire, dans l'affaire des quatre Evêques, un fait particulier, » dont nous venons principalement informer Votre Majesté, parce qu'il » nous regarde, & que c'est à nous d'en rendre témoignage. Un des » principaux moyens dont on s'est servi pour les rendre odieux, a été, » de faire croire qu'ils avoient eu une conduite singulière, & qu'ils étoient » seuls dans le Royaume qui en eussent usé ainsi. Mais la vérité, Sire, » nous oblige à déclarer à Votre Majesté, que leur conduite n'a rien de » particulier, non plus que leurs sentiments, & qu'elle n'est point différente dans le fond, de celle d'un grand nombre d'autres Evêques,

„ Il y en a eu, Sire, qui se sont expliqués aussi clairement dans les IV. CL.
 „ Mandements qu'ils se sont contentés de publier dans leurs Diocèses ; IX. P.
 „ d'autres l'ont fait par leurs Procès verbaux qui sont demeurés dans leurs N°. IV.
 „ Greffes, & qu'ils ne défavouent point ; d'autres ont témoigné ouver-
 „ tement, par leurs paroles, qu'ils avoient la même pensée, & la plus
 „ grande partie l'ont fait en recevant les restrictions aux signatures : ce
 „ qui revient presque à la même chose. Ainsi nous sommes persuadés,
 „ que Votre Majesté, Sire, voyant le peu de sujet qu'on a eu de décrier
 „ ces Prélats, comme s'ils étoient séparés de leurs Confreres, Elle n'im-
 „ prouvera point leur conduite, & sera très-éloignée de souffrir qu'on
 „ entreprenne de les condamner en violant toutes les formes, dont on
 „ ne pourroit pas légitimement se dispenser envers les plus coupables”.

Ils rendent au Pape le même témoignage. Car, après avoir dit ce que nous avons déjà rapporté : *Ita sentire si criminofum existimetur, non hoc proprium ipsorum, sed omnium nostrum, imò totius Ecclesiæ crimen fuerit* ; ils ajoutent : *Il y a même d'autres Evêques, qui ne sont ni en petit nombre ni des moins considérables, qui ont fait la même chose qu'eux, ou par des Mandements publics, quoique non imprimés, ou, ce qui n'a pas moins d'autorité, dans des Procès verbaux qui sont demeurés dans leurs Greffes, où ils ont expliqué au long la même doctrine que les quatre Evêques ont proposée dans leurs Mandements. Beaucoup d'autres ont permis sans peine à leurs Ecclesiastiques, d'ajouter ce qu'ils voudroient à leur signature, pourvu que ce qu'ils ajouteroient fût bon & orthodoxe. Nous ne saurions donc croire, Très-Saint Pere, que Votre Sainteté n'ait pas plutôt de l'affection que de l'éloignement, pour des Prélats dont la vie est si édifiante & la foi si pure.*

Mais comme il y en avoit qui mettoient tout le crime de ces quatre Evêques à avoir proposé des explications & des distinctions, en faisant signer un Formulaire envoyé par le Pape, c'est ce que les dix-neuf Evêques font voir, dans la Lettre au Roi, être une prétention non moins insoutenable que les autres.

„ Il s'agit, disent-ils, de savoir, si le crime de ces excellents Evêques
 „ est si manifeste, qu'ils n'aient pas besoin, pour être condamnés & in-
 „ terdits de leurs ministeres, d'être ouïs devant leurs Juges, & d'être reçus
 „ à se justifier des reproches qu'on leur fait. Et c'est ce que nous ne
 „ craignons pas de dire à Votre Majesté ne se pouvoir soutenir sans dé-
 „ truire l'Episcopat. Car il faudroit pour cela supposer, qu'aussi-tôt que
 „ le Pape aura fait une Ordonnance, c'est un crime manifeste à un Evêque,
 „ & qui lui fait encourir, sans autre examen, les plus grandes peines
 „ de l'Eglise, que de ne la pas exécuter à la lettre, sans ajouter quoi

IV. CL. „ que ce soit, bien que très-constant & très-orthodoxe. Or Votre Ma-
 IX. P^e. „ jesté, Sire, voit assez de quelle conséquence seroit l'établissement d'une
 N^o. IV. „ si étrange maxime, & qu'il ne faudroit plus considérer les Evêques
 „ comme tenant de Jesus Christ même leur autorité sacrée, selon que
 „ l'Ecriture nous l'apprend; mais comme de simples Vicaires de celui
 „ dont ils n'auroient droit que de suivre & exécuter aveuglément toutes
 „ les volontés, sans pouvoir même les expliquer selon la doctrine com-
 „ mune de l'Eglise, pour l'édification des ames dont Dieu leur deman-
 „ dera compte. Car, parler & s'expliquer de la sorte, ce n'est point,
 „ Sire, contredire & résister au S. Siege: c'est une liberté naturelle aux
 „ Evêques & aussi ancienne que l'Eglise; & il a été souvent nécessaire,
 „ pour le service de nos Rois & de l'Etat, que ceux qui nous ont précédé
 „ n'aient pas eu une obéissance si aveugle pour toutes les choses qui
 „ viennent de Rome. Que si Votre Majesté est trop éclairée pour souffrir
 „ qu'on voulût autoriser en son Royaume une si méchante doctrine, &
 „ si préjudiciable au bien de son service, il faut demeurer d'accord, qu'on
 „ ne peut imposer aucune peine aux quatre Evêques, pour avoir usé
 „ d'explication & de distinction, qu'après avoir examiné, par un Jugement
 „ canonique, où ils seroient présents & entendus, s'ils ont bien ou mal
 „ fait d'user de cette explication”.

Enfin ces dix-neuf Prélats n'en demeurèrent pas là. Ils ne se con-
 tenterent pas de défendre l'innocence de leurs Confrères; mais, ayant
 jugé que c'étoit une occasion favorable de porter le Pape & le Roi à
 donner la paix à l'Eglise, ils crurent avec raison, que rien ne seroit plus
 facile en suivant les principes qu'ils avoient établis dans leurs Lettres.

C'est ce qu'ils représentèrent au Pape en ces termes, qui ne pouvoient
 être ni plus respectueux ni plus touchants, & qu'il paroît aussi que
 Dieu bénit.

„ Tout le monde soupire après une parfaite concorde, & on l'attend
 „ de la sagesse de Votre Sainteté. Cela se peut faire quasi de soi-même,
 „ dans la disposition où les choses sont. Sans presque aucun travail, &
 „ sans donner sujet de plainte à personne, les contestations s'apaiseront.
 „ On rendra aux Constitutions l'honneur qui leur est dû, & on verra
 „ bientôt, que, sous le Souverain Pasteur, tous les membres de l'Eglise
 „ auront les mêmes sentiments & parleront le même langage. Comme
 „ rien ne sauroit être ni plus utile à l'Eglise, ni plus glorieux à Votre
 „ Sainteté, nous ne cesserons d'espérer un si grand bien de votre pru-
 „ dence, & de le demander à Dieu par nos vœux.

Ils firent la même prière à Sa Majesté après lui avoir fait l'éloge de
 ces illustres accusés. „ Nous nous tenons assurés, Sire, que s'il plaît à

» Votre Majesté de leur faire cette grace, elle en sera si satisfaite, qu'elle IV. C1,
 » regardera comme une bénédiction du ciel d'avoir dans son Royaume IX. P.
 » de si dignes successeurs de ces grands Saints, dont ils font revivre en N°. IV.
 » nos jours les exemples de piété, par une charité aussi ardente, que pure
 » & désintéressée, & par une vigilance infatigable dans les travaux de
 » leur ministère; & c'est aussi ce qui nous fait espérer de Votre Majesté,
 » qu'ayant vu par Elle-même, qu'il lui est également facile & avantageux
 » de donner la paix à l'Eglise, elle s'estimera plus heureuse de s'acquitter
 » d'une si bonne œuvre, & qui lui peut être d'un si grand mérite devant
 » Dieu, que d'étendre, comme elle fait, les bornes de son Empire par
 » ses glorieuses conquêtes, qui le font considérer aujourd'hui par toute
 » l'Europe comme le plus grand Prince du monde".

Ces deux Lettres, écrites par tant d'Evêques au Pape & au Roi, sur la plus grande affaire qui fût alors dans l'Eglise, n'ayant été contredites par aucun Evêque de France, comme j'ai déjà remarqué, doivent être considérées comme un témoignage authentique du sentiment de l'Eglise Gallicane; tant à l'égard de la doctrine qui y est expliquée touchant ce que l'on doit à la décision des faits, que de la discipline qu'on y soutient touchant la forme de juger les Evêques. C'est le jugement qu'en a porté le savant Docteur de Sorbonne qui a écrit des *Causes majeures* par l'ordre du Clergé: & c'est ce qui lui a fait mettre dans son livre ces deux Lettres entières: *Ne quid*, dit-il, *sanctissimis Prasulibus videar imposuisse*. Il dit aussi de ces Lettres, aussi-bien que M. l'Abbé, qu'aussi-tôt qu'elles furent publiées, la face des choses changea tout d'un coup, & que les esprits de tout le monde se portèrent à la paix: *Post scriptas vulgatasque ejusmodi Epistolas, mutati subito visi sunt & ad pacem conversi omnium animi*. Il faut donc reconnoître, que le premier pas vers la paix de l'Eglise a été la déclaration solennelle, faite par tant d'Evêques, & approuvée tacitement par les autres, que l'Eglise n'étant point infaillible dans la décision des faits, on n'a point droit d'en exiger la croyance intérieure; mais qu'on se doit contenter d'un silence respectueux.



IV. CL.

IX. P^e.N^o. IV.

CHAPITRE XIX.

Suite de ce qui s'est passé dans la Paix de l'Eglise : Qu'on y a agi sur les principes expliqués dans les deux Lettres des dix-neuf Evêques, qui sont directement contraires à ceux de M. l'Abbé.

DAns le même temps que parurent ces deux Lettres, qui firent un si grand effet, comme M. Gerbais le témoigne, M. de Gondrin Archevêque de Sens, travailloit avec M. le Nonce à l'accommodement de cette affaire. Il lui fit entendre, qu'on n'auroit eu rien à dire à ces quatre Evêques, qui avoient d'ailleurs un si grand mérite, si, au lieu de leurs Mandemens imprimés, qui avoient fait du bruit, ils se fussent contentés de faire comme un grand nombre de leurs Confreres (entre lesquels étoit l'Archevêque même qui lui parloit) qui, ayant assemblé leur Synode pour y faire signer le Formulaire du Pape, y avoient expliqué, aussi clairement que les quatre Evêques, la doctrine commune des Théologiens : que l'Eglise n'étant point infallible dans les faits, on n'en peut exiger la croyance intérieure par voie de commandement ; mais qui l'avoient fait par des Procès verbaux, qui étoient demeurés dans leurs Greffes : qu'on ne pouvoit pas douter de cela, après les témoignages authentiques qu'un si grand nombre d'Evêques en avoient rendu, dans leurs Lettres au Pape & au Roi ; & qu'ainsi, on devoit être content si on pouvoit obtenir des quatre Evêques, qu'ils fissent signer de nouveau, en prenant la même voie, & mettant dans leurs Procès-verbaux, ce qu'on n'avoit point trouvé mauvais que leurs Confreres y eussent mis. M. le Nonce approuva cet expédient. On le manda aux quatre Evêques, qui s'y rendirent, & on convint de la Lettre qu'ils écriroient au Pape après avoir fait leurs Procès verbaux, ensuite desquels on auroit signé dans leurs Synodes.

Cette Lettre fut imprimée avec les autres : mais on ne la peut bien entendre, si on n'a en vue ce que le Pape avoit déjà su par la Lettre des dix-neuf Evêques, qui est du 1 Décembre 1667. Au lieu que la Lettre des quatre Evêques au même Pape est du 1 Septembre 1668, quoiqu'ils y parlent de leurs Procès verbaux comme faits, qui ne sont néanmoins que du 14 du même mois, (a) parce qu'ils avoient eu égard au temps que leur Lettre seroit reçue à Rome.

II

(a) [Celui de M. d'Angers est du 15, & celui de M. d'Alet du 18 du même mois de Septembre.]

Il faut donc remarquer que les dix-neuf Evêques qui avoient écrit au Pape & au Roi l'année précédente, après avoir expliqué & approuvé la doctrine que les quatre Evêques avoient proposée dans leurs Mandements, avoient ensuite témoigné, qu'ils n'avoient rien fait en cela de particulier quant à la doctrine; parce qu'il y avoit eu plusieurs autres Evêques qui avoient dit la même chose par leurs Procès verbaux, qui étoient demeurés dans leurs Greffes. C'est à quoi ont rapport ces paroles de la Lettre des quatre Evêques au Pape: *Plusieurs Evêques de France, qui nous sont d'ailleurs TRÈS-UNIS POUR CE QUI EST DES SENTIMENTS, ayant pris une autre voie pour faire signer le Formulaire de votre Prédécesseur, laquelle nous avons su être plus agréable à Votre Sainteté; comme nous n'avons rien plus à cœur que la paix & l'unité de l'Eglise, & de témoigner notre respect envers le S. Siege Apostolique, nous nous sommes résolus de les imiter. Et ainsi chacun de nous ayant comme eux assemblé notre Synode, nous avons donné les mêmes instructions à nos Ecclesiastiques qu'ils avoient données aux leurs: nous leur avons recommandé la même sorte de soumission & d'obéissance pour les Constitutions Apostoliques, qu'ils leur avoient recommandée; & nous nous sommes unis avec eux dans cette forme de discipline, comme ils étoient unis avec nous POUR CE QUI EST DE LA DOCTRINE ET DES SENTIMENTS.*

On ne peut douter que cela n'ait rapport à ce qu'on avoit déjà fait entendre au Pape, par la Lettre des dix-neuf Evêques du 1 Décembre 1667; où après avoir expliqué la doctrine des Mandements des quatre Evêques en ces termes: *Que les faits non révélés ne sont point décidés par l'Eglise avec une certitude infaillible*, & avoir dit que ce sentiment étoit non seulement de ces quatre Evêques, mais d'eux tous & de toute l'Eglise, on avoit ajouté: *Il y a même d'autres Evêques, qui ne sont ni en petit nombre, ni des moins considérables, qui ont fait entendre TOUTE LA MÊME CHOSE qu'eux, dans des Procès verbaux faits en leurs Synodes, où ils ont expliqué au long LA MÊME DOCTRINE.*

Les quatre Evêques assemblèrent donc leurs Synodes dans le mois de Septembre 1668, & y firent leurs Procès verbaux; ensuite de quoi on signa. Il suffit de mettre ici celui de M. l'Evêque d'Alet qui étoit leur ancien, les autres étant la même chose quant aux clauses essentielles, qui étoit l'explication de ce à quoi on s'obligeoit par la signature.

« *Mes Très-chers Freres.* Il y a très-long-temps que nous gémissons de voir la paix de l'Eglise troublée par les contestations qui se sont élevées au sujet des Constitutions que les Souverains Pontifes, Innocent X & Alexandre VII, d'heureuse mémoire, ont données à l'occasion du livre de Cornelius Jansénius, intitulé *Augustinus*. Et comme nous avons toujours écrits sur le Jansénisme. Tome XXV.

IV. Cl. „*jours* eu une intention *très-sincère* de contribuer, autant qu'il nous

IX. P^e. „seroit possible, à la paix de l'Eglise, nous avons publié notre Man-

N^o. IV. „dement le premier jour de Juin de l'année 1665; par lequel nous

„vous faisons connoître l'obligation que vous aviez de détester, de bouche

„& de cœur, toutes les erreurs des cinq Propositions, que ces deux

„Papes ont condamnées, & qui avoient été déjà condamnées il y a long-

„temps par toute l'Eglise; en quoi consiste le droit des Constitutions de

„ces deux Papes. Et à l'égard de l'attribution de ces cinq Propositions à

„Jansénius, en quoi consiste le fait (lequel fait seulement *donne occasion*

„aux troubles de l'Eglise) nous vous avons déclaré, que vous n'étiez

„obligés de vous y soumettre, que d'une soumission de respect & de

„discipline, qui consiste à ne vous point élever contre; mais à vous

„tenir dans le silence, quelque conviction que vous *puissiez avoir* du

„contraire; étant important de donner en toutes rencontres des preuves

„du respect que tous les Catholiques doivent avoir pour le S. Siege.

„Et parce que notre Mandement n'a pas produit tout le fruit que nous

„en devons justement attendre, quoiqu'il ne contint que les véritables

„sentiments de l'Eglise, nous avons cru que nous devons ajouter à ce

„moyen, que nous avons estimé très-efficace, celui d'une nouvelle

„signature, telle que plusieurs de nos *plus* illustres Confreres l'ont or-

„donnée dans leurs Synodes, & qui a été fort approuvée. Nous nous

„sommes portés d'autant plus volontiers à suivre cet exemple, que les

„Prélats qui ont fait signer en plein Synode, y ont donné les mêmes

„instructions à leur Clergé, que celles qui sont contenues dans notre

„Mandement, & les ont inférées dans leurs Procès verbaux.

„C'est pourquoi nous vous avons assemblés, pour vous ordonner

„cette forme de signature, à laquelle vous vous devez porter avec joie,

„puisque nous avons été assurés, par des Prélats d'une très-grande autorité

„& d'un mérite singulier, aussi-bien que par d'autres personnes d'une

„vertu éminente, qu'elle seroit très-agréable à Notre Saint Pere le Pape,

„& qu'elle doit rendre *entièrement* à l'Eglise cette paix tant désirée des

„gens de bien, & pour laquelle les Evêques ne doivent rien négliger.

„Et afin que vous soyez bien informés des obligations que l'Eglise a

„dessein d'imposer par cette signature, qui a été prescrite par la Consti-

„tution d'Alexandre VII d'heureuse mémoire, du 15 Février 1665, con-

„tenant un Formulaire pour la condamnation des cinq Propositions, nous

„vous déclarons derechef, comme ont fait ces mêmes Prélats dans leurs

„Synodes.

„1^o. Que, par cette signature, vous devez vous obliger à condamner

„sincèrement, pleinement, & sans aucune réserve ni exception, tous

» les mauvais sens que les Papes & l'Eglise ont condamnés & condamnent IV. Cl.
 » dans les cinq Propositions; en sorte que vous professiez, que vous n'avez IX. P.
 » point d'autre doctrine sur ce sujet que celle de l'Eglise Catholique, Apof. N°. IV.
 » tolique & Romaine.

2°. » Nous vous déclarons que ce seroit faire injure à l'Eglise, que de
 » comprendre entre ces sens condamnés dans ces Propositions, la doc-
 » trine de S. Augustin & de S. Thomas sur la grace efficace par elle-mé-
 » me, nécessaire à toutes les actions de la piété chrétienne, à laquelle il
 » n'y a personne qui ne convienne que les Papes n'ont donné aucune
 » atteinte, comme ils l'ont souvent eux-mêmes déclaré, & spécialement
 » le Pape Alexandre VII, par son Bref aux Docteurs de Louvain, du 7
 » Août 1660; par lequel il les exhorte à soutenir toujours les dogmes
 » inébranlables & très-sûrs de S. Augustin & de S. Thomas (a).

» Nous vous déclarons en troisieme lieu, qu'à l'égard du fait contenu
 » dans le dit Formulaire, comme dit est, vous êtes seulement obligés à
 » une soumission de respect & de discipline, qui consiste à ne vous point
 » élever contre la décision qui en a été faite, & à demeurer dans le silen-
 » ce, pour conserver l'ordre qui doit régler en ces sortes de matieres, la
 » conduite des inférieurs à l'égard des Supérieurs ecclésiastiques; parce
 » que l'Eglise n'étant point infallible dans ces sortes de faits qui regar-
 » dent le *sens* des Auteurs ou de leurs livres, elle ne prétend point obli-
 » ger, par la seule autorité de sa décision, ses enfants à les croire.

» Que si quelqu'un manquoit à ces devoirs que nous vous marquons,
 » tant en ce qui regarde les points de droit que ceux de fait, ce que nous
 » espérons qui n'arrivera pas après les instructions que nous vous avons
 » données, nous déclarons que nous procéderons contre lui par les
 » voies de droit, & selon la rigueur des Constitutions de nos SS. Peres
 » Innocent X & Alexandre VII " (b).

La lettre des quatre Evêques, dont on a parlé ci-dessus, ayant été en-
 voyée au Pape par M. le Nonce, au commencement du mois de Sep-
 tembre 1668, Sa Sainteté témoigna être très-satisfaite de la conduite &

(a) *De reliquo non dubitamus, quin pro singulari scientiæ pietatisque studio, sanam & incorruptam, qualem tot Apostolica Sedis declarationes & Sanctorum Patrum traditiones requirunt, doctrinam semper amplexuri, & adversus orthodoxæ religionis hostes defensoriis nec non præclarissimorum Ecclesiæ Catholicæ Doctorem Augustini & Thomæ Aquinatis, inconcussa, tutissimaque dogmata, sequi semper ut asseritis, & impensè revereri velitis; quorum professio sanctissimorum virorum penes Catholicos universos ingentia, & omnem laudem supergressa nomina novi præconiî commendatione planè non egent.*

(b) [Nous avons corrigé quelques endroits de ce Discours, pour le rendre pleinement conforme à une copie originale que nous en avons sous les yeux, & à celle qu'on a suivie dans la Vie de M. Pavillon, Tome II. page 548 & suiv. Mais afin qu'on voie en quoi consiste cette correction, nous avons mis en italique les mots changés ou ajoutés.]

IV. CL. soumission des quatre Evêques & de celle des Ecclésiastiques, selon le
 IX. P^e. Bref qu'elle envoya à Sa Majesté. C'est ce que M. le Nonce déclara pu-
 N^o. IV. bliquement le 10 Octobre, en présence de M. l'Archevêque de Sens, &
 Ce dernier de MM. les Evêques de Châlons & de Laon, Médiateurs pour procu-
 est M. le rer la paix à l'Eglise : & Sa Majesté donna ensuite, le 23 du même mois,
 Cardinal un Arrêt en son Conseil, pour pacifier les contestations qui avoient été sur
 d'Estrees. ce sujet, & écrivit aux quatre Evêques la lettre suivante.

„ Messieurs les Evêques, &c. Pour répondre à la Lettre que vous
 „ m'avez écrite l'onzième du passé, je vous dirai que j'eus dès-lors ex-
 „ trêmement agréables les assurances que vous me donniez, d'avoir déjà
 „ fait ce qui pouvoit dépendre de vous pour l'établissement de la paix de
 „ l'Eglise; mais que ma joie là-dessus a été complète, quand j'ai appris
 „ depuis, par un Bref que m'a écrit Notre Saint Pere le Pape, & de la
 „ vive voix de son Nonce, que Sa Sainteté étoit pleinement satisfaite de
 „ vous sur le sujet de la signature du Formulaire, & qu'ainsi toutes les
 „ divisions qui avoient depuis quelques années agité l'Eglise de France
 „ ont été terminées. Je m'appliquerai maintenant de tout mon pouvoir,
 „ suivant la réquisition très-instante que m'en a faite Sa Sainteté, à empê-
 „ cher que ces divisions ne puissent renaître par de nouvelles contesta-
 „ tions sur les mêmes matières; à quoi je me promets que vous concurrez
 „ volontiers & puissamment de votre part, & par le motif de votre zèle
 „ pour la paix, & par celui de l'affection que je fais que vous avez tou-
 „ jours pour tout ce qui me peut plaire. Cependant vous pouvez être assurés
 „ que j'y corresponds de ma part, avec toute la bonne volonté pour vos
 „ personnes, que vous-mêmes pouvez souhaiter, & avec beaucoup d'esti-
 „ me pour votre vertu & pour votre mérite. Sur ce je prie Dieu qu'il
 „ vous ait, Messieurs les Evêques, &c. en sa sainte garde. ECRIT à Saint
 „ Germain, le 27 Octobre 1668. Signé, Louis. Et plus bas, DE
 „ LYONNE.

Tout le monde crut alors que la paix étoit entièrement conclue : & elle le fut aussi à l'égard des Théologiens qui avoient été engagés dans ces contestations. Ils eurent une entière liberté de voir leurs amis & d'en recevoir des témoignages de congratulation. M. l'Archevêque de Sens mena M. Arnauld chez M. le Nonce, de qui il fut parfaitement bien reçu. Il vit aussi M. de Péréfixe Archevêque de Paris, qui lui fit un très-bon accueil. Et le Roi même eut la bonté de vouloir bien que ce Docteur se jetât à ses pieds, & l'assurât de ses très-humbles respects & de sa profonde vénération, & que, quelque temps après, il présentât à Sa Majesté ses Ouvrages contre les hérétiques.

La joie étoit universelle, tant on trouvoit d'avantage & pour l'Eglise.

& pour l'Etat, dans cette heureuse paix. Mais quelques personnes qui IV. C.
n'en étoient pas contentes la voulurent traverser. Ils prétendoient que IX. P.
le Pape n'avoit pas été bien informé de ce que les quatre Evêques avoient N°. IV.
fait dans leurs Synodes, & de ce qui étoit contenu dans leurs Procès-
verbaux. Ils en écrivirent à Rome, & ils y firent courir le bruit, que ces
Prélats n'avoient pas souscrit sincèrement à la condamnation des cinq
Propositions, & qu'ils avoient même fait des protestations contraires à
leurs signatures. Ces bruits firent suspendre au Pape le Bref qu'il avoit
promis d'envoyer aux quatre Evêques; & cependant il donna ordre à
M. le Nonce de l'informer exactement de la vérité des choses, & de ce
qui étoit contenu dans les Procès-verbaux. M. le Nonce ayant reçu cet
ordre par l'ordinaire qui arriva à Paris le 2 Décembre 1668, il fut jugé
à propos que MM. les Prélats Médiateurs dresseroient, & mettroient en-
tre les mains de M. le Nonce, une déclaration expresse de ce qui étoit
contenu dans les Procès-verbaux des quatre Evêques, & de la soumission
& signature faite par eux & par les Ecclesiastiques. Ils donnerent cet Acte
signé à M. le Nonce le 4 Décembre, & il l'envoya aussi-tôt à Rome par
un Courier qu'il dépêcha extraordinairement. Il étoit en françois en la
forme qui suit.

A C T E.

*Du 4 (a) Décembre 1668; envoyé au Pape par M. le Nonce au nom de
(b) MM. les Archevêque de Sens, & Evêques de Châlons & de Laon,
pour informer plus particulièrement Sa Sainteté de ce qui étoit contenu
dans les Procès-verbaux des quatre Evêques sur la signature.*

» Les quatre Evêques, & les autres Ecclesiastiques ont agi de la meil-
» leure foi du monde, & n'ont assurément que des pensées d'un très-
» grand zele pour conserver la foi de l'Eglise, & d'une profonde soumis-
» sion pour le Saint Siege.

» Ils ont condamné & fait condamner les cinq Propositions avec toute
» sorte de sincérité, sans exception ni restriction quelconque, dans tous
» les sens que l'Eglise les a condamnées. Ils sont très-éloignés de cacher
» dans leur cœur aucun dessein de renouveler ces erreurs sous quelque
» prétexte que ce soit, ni de souffrir que personne les renouvelle, &
» donne aucune atteinte à la condamnation qu'en a fait l'Eglise; n'y ayant

(a) [Il étoit daté du 7; mais il est appelé l'Acte du 4 parce qu'il fut ce jour-là remis
au Nonce.]

(b) Il n'y avoit pour lors que M. de Châlons à Paris, mais qui avoit pouvoir d'agir au
nom des deux autres.

IV. CL. „ point d'Ecclésiastiques qui soient plus inviolablement attachés à sa doctrine
 XI. P^c. „ sur ce sujet & sur tous les autres.

N^o. IV. „ Et quant à l'attribution de ces Propositions au livre de Jansénius Evê-
 „ que d'Ypres, ils ont encore rendu & fait rendre au S. Siege toute la
 „ déférence & l'obéissance qui lui est due, comme tous les Théologiens
 „ conviennent qui la faut rendre au regard des livres condamnés, selon la
 „ doctrine catholique, soutenue dans tous les siècles par tous les Doc-
 „ teurs, & même en ces derniers temps par les plus grands défenseurs de
 „ l'autorité du S. Siege; tels qu'ont été les Cardinaux Baronius, Bellar-
 „ min, de Richelieu, Pallavicin, & les PP. Petau & Sirmond, & même
 „ conformément à l'esprit des Bulles Apostoliques, qui est, de ne dire, ni
 „ écrire, ni enseigner rien de contraire à ce qui a été décidé par les Papes
 „ sur ce sujet.

„ A quoi ils ont ajouté; qu'ils procéderaient par les voies canoniques
 „ dans leurs Diocèses, contre ceux qui manqueroient à l'un ou à l'autre
 „ de ces devoirs.

„ Nous déclarons & certifions, qu'ayant eu communication & con-
 „ noissance particulière des sentiments des quatre Evêques, & de ce qui
 „ est contenu dans leurs Procès-verbaux, la doctrine qui est contenue
 „ dans cet Ecrit est entièrement conforme à celle des dits Procès-ver-
 „ baux, & qu'ils ne contiennent rien de contraire à cette doctrine.
 „ C'est aussi notre croyance, & celle des dix-neuf Evêques qui ont écrit
 „ à Sa Sainteté”.

On n'a jamais douté que cet Acte ne contint en abrégé, d'une ma-
 nière très-sincère, ce qui étoit porté par les Procès-verbaux des quatre
 Evêques touchant le droit & le fait.

On y marque d'abord ce qu'ils avoient demandé à l'égard de la foi,
 qui est, la condamnation des cinq Propositions en elles-mêmes. Et on se
 crut obligé de le proposer d'une manière très-forte & non moins sincère,
 pour aller au devant de tous les faux bruits que l'on avoit fait courir,
 que ces Evêques, & les Théologiens pour qui ils avoient de l'estime, ne
 condamnoient pas de bonne foi ces Propositions, & qu'ils ne cherchoient
 que des prétextes pour se conserver la liberté de renouveler un jour la
 doctrine condamnée. Comme c'étoit le mot de *renouveler* dont on se ser-
 voit pour décrier leur conduite, on voulut rassurer Sa Sainteté contre ces
 faux soupçons, en se servant du même terme.

On passe ensuite, comme on avoit fait dans les Procès-verbaux, à
l'attribution de ces Propositions au Livre de Jansénius, en quoi consiste
 le fait: & pour moins choquer ceux qui s'étoient pu laisser prévenir con-
 tre les Mandements, on y fait remarquer, que les quatre Evêques n'avoient

rien fait que de conforme à la doctrine de quatre Cardinaux très-zélés IV. CL. pour l'autorité du S. Siege, & de deux savants Jésuites, quand ils avoient IX. P^e. marqué, que la déférence & l'obéissance qu'on devoit rendre au S. Siege N^o. IV. touchant cette attribution, étoit de ne rien écrire ou enseigner de contraire à ce qui a été décidé par les Papes sur ce sujet: ce qui est la même chose, que le *silence respectueux*, dont il faut bien que M. l'Abbé se contente, malgré qu'il en ait, puisque le Pape a jugé, en donnant la paix à l'Eglise, que l'on s'en devoit contenter.

Tout ce qu'il pourroit dire est, que cet Acte du 4 Décembre 1668, n'ayant point été imprimé en ce temps-là, on n'est pas assuré qu'il soit tel qu'on le représente ici. Ce doute seroit fort déraisonnable: car l'original en ayant été envoyé à Rome, à qui pourroit-il venir dans l'esprit, qu'on fût assez imprudent pour en publier une copie altérée & falsifiée, que l'on pourroit si aisément convaincre de faux en la comparant à l'original?

Mais on a quelque chose de plus fort pour lever ce doute, si quelqu'un le pouvoit avoir. Feu M. Félix Vialart, Evêque & Comte de Châlons, Pair de France, ayant été l'un des Médiateurs de la Paix, à qui le Pape écrivit un Bref pour les remercier du soin qu'ils avoient pris pour faire réussir cette affaire, a voulu rendre un témoignage authentique de ce qui s'étoit passé, dont il signa plusieurs originaux, qu'il mit entre les mains de différentes personnes, afin que cela se conservât plus facilement. Et c'est d'un de ces Originaux qu'on a pris cet Acte du 4 Décembre, ensuite duquel étoit l'Attestation de ce Prélat en la forme qui suit.

A T T E S T A T I O N

De Monseigneur Félix Vialart, Evêque & Comte de Châlons, Pair de France, sur la vérité de cet Acte, & de l'approbation qu'il reçut à Rome.

» Nous, Evêque & Comte de Châlons, Pair de France, ayant fait devant
 » Dieu une très-sérieuse attention sur tous les faux bruits qui se sont ré-
 » pandus touchant ce qui s'est passé dans l'affaire de l'Eglise, nous avons
 » cru être obligés en conscience, de déclarer & de certifier, que le Pape
 » Clément IX, ayant voulu terminer toutes les disputes qui partageoient
 » l'Eglise de France, comme il fit par ses Brefs du mois d'Octobre de
 » l'année 1668; & ensuite, ayant témoigné quelque desir d'être encore
 » plus particulièrement informé de ce que contenoient les Procès-ver-
 » baux des quatre Evêques; M. l'Archevêque de Paris, pour lors Arche-
 » vêque de Rouen, qui s'employoit avec beaucoup de zele pour finir so-

IV. CL. „ lidement cette grande affaire, nous seroit venu trouver avec M. Ar-
 IX. P^e. „ nauld, & nous auroit obligé de dresser avec lui l'Acte rapporté ci-dessus,
 N^o. IV. „ pour l'envoyer à Rome : que cet Acte étant de notre main, & signé par
 „ M. Arnauld & par Nous, fut porté par M. de Paris, (a) à MM. les Mi-
 „ nistres, & communiqué par eux à M. le Nonce en sa présence : que
 „ M. le Nonce ayant vu & considéré le dit Acte avec M. de Paris, l'en-
 „ voya, par son avis, aussi-tôt à Rome, par un Courier exprès, avec des
 „ Lettres de M. de Paris, par lesquelles il autorisoit le dit Acte, & répon-
 „ doit de toutes choses en terminant l'affaire conformément à la doctrine
 „ & aux mesures qui y sont portées : Que cet Acte & ces Lettres étant
 „ arrivées à Rome, le Pape assembla une Congrégation très-nombreuse de
 „ Cardinaux, de Prélats & d'autres Consultants, qui, ayant discuté ces
 „ choses durant plus de trois semaines, les approuverent solennellement :
 „ Qu'ensuite Sa Sainteté renvoya ici ses ordres pour l'heureuse consom-
 „ mation de la paix de l'Eglise, lesquels y furent reçus avec une joie pu-
 „ blique : Que M. le Nonce les communiqua aussi-tôt à MM. les Minis-
 „ tres, à M. de Paris, à M. de Meaux & à Nous ; & que, dès le lende-
 „ main, qui étoit le jour de la Purification de l'année 1669, il en porta
 „ l'agréable nouvelle au Roi, dans une audience publique, & lui deman-
 „ da, de la part du Pape, qu'il lui plût d'interposer son autorité pour
 „ maintenir cette heureuse paix ; & pour imposer un silence éternel à
 „ l'égard des contestations passées, & même punir ceux qui les vou-
 „ droient renouveler. C'est le témoignage que nous rendons à la vérité,
 „ avec d'autant plus de fidélité & de certitude, que nous avons connu
 „ & vu nous-mêmes très-particulièrement toutes ces choses. Fait à Paris
 „ ce 15 Décembre 1674 ”.

FÉLIX E. ET C. DE CHALONS.

(*Locus Sigilli.*)

Après cette attestation irréprochable, d'un Evêque d'un si grand mé-
 rite, Docteur de la Faculté de Paris, & également illustre par sa science,
 par sa piété & par ses travaux Apostoliques dans le gouvernement de son
 Diocèse, qui ne rend témoignage que de ce qu'il a dû savoir mieux que
 personne, y ayant eu la principale part, en qualité de Médiateur de la
 paix, on ne peut douter en quel sens on doit prendre ce qui est dit dans
 le Bref de Clément IX aux quatre Evêques, *qu'ils avoient souscrit sincère-
 ment au Formulaire.*

• Des Théologiens des Pays-Bas, très-mal informés de tout ce qui s'est
 passé.

(a) [M. de Harlay, Archevêque de Rouen en 1668, & Archevêque de Paris en 1674.]

passé dans cette affaire, & n'ayant vu que ce Bref, sans savoir ce qui IV. C^l. l'avoit précédé, ont cru en pouvoir conclure, qu'il falloit bien que les IX. P^{es}. quatre Evêques eussent renoncé à la distinction qu'ils avoient faite dans N^o. IV. leurs Mandements, puisque le Pape témoigne, qu'ils lui avoient fait entendre, *qu'ils avoient souscrit & fait souscrire sincèrement au Formulaire d'Alexandre VII; & que, si cela n'étoit, il faudroit qu'ils eussent trompé le Pape.* C'est très-mal raisonner, & ne savoir pas seulement ce que signifie le mot de *sincere*. Car signer sincèrement, est témoigner en signant: tout ce qu'on a dans le cœur. Or c'est ce qu'ont fait certainement les Evêques, en signant & faisant signer ensuite de leurs Procès-verbaux, où ils expliquent si nettement à quoi ils prétendent que l'on s'oblige par cette signature. On ne peut donc nier qu'ils n'aient signé très-sincèrement, & bien plus sincèrement qu'un grand nombre de personnes qui ont signé de telle sorte, qu'ils ont fait croire qu'ils s'obligeoient à la croyance intérieure du fait, quoiqu'ils n'eussent pas cette croyance.

Il y a aussi peu de raison de prétendre que le Pape eût été trompé, & qu'il n'eût pas su ce que portoient les Procès-verbaux: car il n'a écrit ce Bref que le 19 Janvier 1669, & il avoit reçu l'Acte qui le lui apprenoit en termes si clairs, dès le 12, ou 13 de Décembre de l'année précédente. Et c'est à cet Acte que se doivent rapporter ces paroles du même Bref: *In præsens tamen cum NOVA ET GRAVIA istinc accepimus documenta veræ ac totalis obedientiæ vestræ, quæ & Formulario sincerè subscripsistis, & damnatis absque ulla exceptione aut restrictione quinque Propositionibus, in omnibus sensibus in quibus à Sede Apostolica damnata fuerunt, alieni prorsus estis à renovandis in hac re erroribus illis qui ab ea damnati sunt.* Ce que l'on voit clairement n'être qu'une traduction latine de ces paroles françoises de l'Acte: *Ils ont condamné & fait condamner les cinq Propositions, avec toute sorte de sincérité, SANS EXCEPTION NI RESTRICTION QUELCONQUE, dans tous les sens que l'Eglise les a condamnées. Ils sont très-éloignés de cacher dans leur cœur aucun dessein de renouveler ces erreurs, sous quelque prétexte que ce soit, ni de souffrir que personne les renouvelle, & donne aucune atteinte à la condamnation qu'en a fait l'Eglise.* L'ignorance où on a été dans les Pays-Bas, que les paroles du Bref eussent été prises de celles d'un Acte dressé à Paris, qui avoit été envoyé à Rome par M. le Nonce, au nom des Evêques Médiateurs, & qui y avoit été solennellement approuvé, leur a pu faire croire qu'elles condamnoient toute distinction entre le fait & le droit; au lieu que s'ils avoient eu connoissance de cet Acte, ils auroient bien vu qu'elles ne regardoient que la condamnation des Propositions en elles-mêmes, & se-

IV. CL. lon les sens hérétiques que l'Eglise y avoit condamnés, & non l'attribu-
 IX. P. tion de ces Propositions à Jansénius, dont il n'est parlé que dans l'Ar-
 N°. IV. ticle suivant de l'Acte. Sur quoi le Pape a cru, que c'étoit assez s'expli-
 quer, que de dire de cet Acte, qu'il avoit fait examiner avec tant de
 soin, *que c'étoit un témoignage nouveau & fort considérable de leur vraie*
& totale obéissance.

Ce fut donc cet Acte du 4 Décembre 1668 qui mit le dernier sceau à la paix de l'Eglise; parce qu'on en tira une explication de la signature, qui fut appelée la signature de la paix, dont les Evêques mêmes qui avoient témoigné plus d'opposition à recevoir des signatures expliquées, ne douterent point qu'ils ne se dussent contenter pour se conformer à la volonté du Pape. On n'en peut desirer de preuve plus convaincante que ce que fit sur cela M. de Préfixe Archevêque de Paris. Il y avoit eu, quelques années avant la paix, des Ecclésiastiques de son Diocèse, & des plus estimés pour leur piété (a), qui n'avoient voulu signer qu'en cette manière : *Dogmatibus fidem, factis reverentiam promitto.* Mais, comme par le refus qu'on avoit fait de recevoir la signature des Religieuses de Port-Royal du 10 Juillet 1664, qui étoit la même chose en substance, on s'étoit engagé à rejeter toutes les signatures expliquées, on leur voulut faire leur procès à l'Officialité: ce qui donna occasion à des affamés de jeter des dévoluts sur les Bénéfices de deux de ces Ecclésiastiques. Mais la cause de l'un ayant été commencée au Grand Conseil, & l'autre aux Requêtes du Palais, la peur qu'on eut que les dévolutaires, qui étoient d'ailleurs des Ecclésiastiques fort déréglés, ne perdisent leur cause, fit qu'on étouffa ces deux affaires. Il n'y eut qu'un Docteur de Sorbonne, Curé d'une Paroisse de la Campagne, que l'Official interdit de ses fonctions par Sentence, pour être demeuré ferme à ne vouloir pas signer purement & simplement (b). C'est l'état où il se trouva en 1669, lorsque la paix de l'Eglise fut entièrement rétablie. Mais ayant vu ce qui étoit porté par l'Acte du 4 Décembre, qui avoit été approuvé à Rome, puisque c'étoit sur cela que la paix de l'Eglise s'étoit faite, il jugea, que, pouvant signer en la même manière sans bleffer sa conscience, M. l'Archevêque se croiroit obligé de le rétablir, par la déférence qu'il auroit

M. Thiboust.
M. Fournier.

M. Dorat,
Curé de
Massy.

(a) [MM. Fournier, Thiboust, Burlugai & Dorat.]

(b) [M. Arnauld reconnoît ailleurs (Lettre 212. Tome I. page 583) qu'il y eut des Sentences prononcées contre trois autres Ecclésiastiques; savoir M. Burlugai, Docteur de Sorbonne, Curé des Trous, M. Thiboust, Chanoine de S. Thomas du Louvre, & M. Fournier, Chapelain de la Sainte Chapelle. Mais les Sentences contre les deux derniers ne furent ni signifiées, ni mises à exécution. Voyez les Mémoires manuscrits de M. Fournier, page 583, & la Préface historique sur les Ecrits de la cinquième Partie de la quatrième Classe, §. XXIII. N°. XVII.]

pour le Saint Siege. Et c'est en effet ce qui arriva. Il présenta sa Requête IV. Cl.
en ces termes. IX. P^e.

N^o. IV.

A Monseigneur , Monseigneur l'Archevêque.

„ Supplie humblement Maître Jean Jacques Dorat , Docteur de Sor-
„ bonne , & Curé de Massy , & vous remontre , qu'il auroit été interdit
„ par Sentence de l'Officialité de Paris , du 24 Octobre 1666 , pour avoir
„ expliqué ses sentiments sur la soumission qu'il a rendue au Formulaire
„ de Sa Sainteté , ensuite de votre Mandement du 25 Mars 1665. Mais
„ ayant appris qu'il avoit plu à Sa Sainteté de pacifier les troubles de
„ l'Eglise , en recevant & approuvant le respect & la déférence que MM.
„ les Evêques d'Alet , de Pamiers , d'Angers & de Beauvais , auroient
„ rendu dans leurs Procès-verbaux touchant le dit Formulaire , il a espéré
„ de votre bonté , que vous lui feriez la même grace , s'il suivoit la mé-
„ me conduite , ayant un grand regret d'avoir rien fait qui ait déplu à
„ Votre Grandeur.

„ Il dit donc & déclare , qu'il condamne sincèrement , de cœur & de
„ bouche , les cinq Propositions que les Papes & les Evêques ont con-
„ damnées , avec toutes les erreurs qu'elles renferment , & dans tous les
„ mauvais sens qu'elles peuvent avoir , & qu'il est bien éloigné de soutenir ,
„ sous quelque prétexte que ce soit , quelqueune de ces Propositions , ni
„ aucune de ces erreurs.

„ Et quant à l'attribution de ces Propositions au livre de Jansénius
„ Evêque d'Ypres , il déclare , qu'il n'a point d'autres sentiments que
„ ceux des anciens Peres & Docteurs de l'Eglise , & même des Auteurs
„ modernes les plus attachés aux intérêts du S. Siege ; comme sont les
„ Cardinaux Baronius , Bellarmin , Palavicin , & les Jésuites Sirmond &
„ Petau , suivant & conformément à l'esprit des Bulles Apostoliques ,
„ qui consiste à ne point contredire les décisions du S. Siege sur les faits
„ contestés.

„ Ce considéré , Monseigneur , il vous plaise lever la Sentence d'inter-
„ dit prononcée contre le dit Suppliant par l'Official de Paris , & le réta-
„ blir dans les fonctions de son ministère. Et il sera obligé d'offrir à Dieu
„ ses vœux & ses prières , pour attirer ses graces sur Votre Personne
„ sacrée. DORAT.

Sentence de M. l'Archevêque.

„ HARDOUIN DE PÉREFIXE , par la grace de Dieu & du Saint Siege
„ Apostolique , Archevêque de Paris , à notre cher & bien aimé Maître
„ Jean Jacques Dorat , Prêtre , Docteur de Sorbonne & Curé de Massy

IV. CL. „ de notre Diocèse , salut en Notre Seigneur. Vu la Requête par vous à
 IX. P^c. „ Nous présentée , avec la déclaration y contenue , par laquelle il nous
 N^o. IV. „ appert que vous rendez aux Constitutions du S. Siege la même sou-
 „ mission que nous savons avoir été rendue aux dites Constitutions par
 „ Messieurs les Evêques d'Alet , d'Angers , de Pamiers & de Beauvais ,
 „ & reçue de notre Saint Pere le Pape : Nous , suivant l'exemple de Sa
 „ Sainteté , avons reçu la dite déclaration ; & , en conséquence d'icelle ,
 „ avons levé l'Interdit prononcé contre vous par la Sentence de notre
 „ Official , en date du 24 Octobre 1666 , & vous avons absous de toutes
 „ autres Censures que vous pourriez avoir encourues pour avoir contre-
 „ venu à notre Ordonnance du 13 Mai 1665 : vous avons permis &
 „ permettons , par ces présentes , d'exercer vos fonctions , tant en la dite
 „ Paroisse de Maffy , qu'en tous autres lieux de notre Diocèse. Donné à
 „ Paris le sixieme Mars mil six cent soixante-neuf ”.

HARDOUIN *Archevêque de Paris.*

PETIT.

M. de
 Harlay.

M. l'Archevêque de Paris d'à présent , a jugé sans doute qu'il suffisoit de signer en cette manière , pour rendre aux Constitutions la soumission qui leur est due , puisqu'il en a reçu souvent de semblables étant Archevêque de Rouen , & qu'il a bien voulu rendre témoignage , qu'il avoit été présent lorsqu'un Curé du Diocèse de Coutances , nommé M. Vibet , mit entre les mains de son Evêque une signature de cette sorte ; & que cet Evêque l'avoit reçue (c).

Cette signature de la paix a été aussi le moyen dont Dieu s'est servi pour mettre fin aux souffrances des Religieuses de Port-Royal. Elle levoit toutes leurs peines de conscience ; parce qu'elle ne les engageoit point à jurer qu'elles étoient persuadées de la vérité d'un fait contesté , dont elles étoient incapables de juger. Et M. de Pérefixe , leur Archevêque , n'avoit plus sujet de se faire un point d'honneur de rejeter cette signature , quoiqu'elle fût la même en substance que celle du 10 Juillet 1664 , qu'il n'avoit pas voulu recevoir ; parce qu'il ne faisoit , en recevant celle-ci , que se conformer à la volonté du Pape , comme nous venons de voir qu'il l'avoit reconnu en répondant à la Requête de M. Dorat. Ainsi les Religieuses ayant signé en cette manière , elles ne furent pas seulement rétablies dans les Sacraments , mais elles eurent aussi toute liberté de prendre des Pensionnaires & des Postulantes ; de recevoir des Novices & de faire des Professes. M. de Pérefixe , leur Archevêque , leur

(c) [On en trouve l'Acte dans la Relation de la Paix de Clément IX. Tome II. p. 435.]

donna aussi pour Supérieur, M. Grenet, Docteur de Sorbonne & Curé IV. CL. de S. Benoît, qu'elles lui avoient nommé, selon le droit qu'elles en ont IX. P°. par leurs Constitutions. Il l'a été jusques à sa mort, qui n'est arrivée qu'en N°. IV. 1684. Il a toujours eu pour elles un vrai cœur de Pere; & jamais Supérieur n'a été plus satisfait d'une Maison Religieuse qu'il l'a été de leur conduite. Personne aussi n'en a fait la moindre plainte; & il est certain sur-tout, qu'on ne leur a jamais dit depuis le moindre mot de ce qui avoit été le sujet des contestations passées.

Il n'y eut donc jamais de calomnie plus noire, ou pour mieux dire plus extravagante, que celle de M. l'Abbé contre ces humbles servantes de Jesus Christ, lorsqu'il dit : *Que le temps ne les a point changées; que ce sont encore des filles rebelles*, comme il suppose qu'elles l'étoient avant la paix de l'Eglise : Et que, quoique la justice du Roi ait obligé M. Arnauld de se retirer dans les pays étrangers, il ne laisse pas de les entretenir par des commerces secrets dans la rebellion où il les a malheureusement engagées. On a honte de réfuter de si folles calomnies. Il faut que M. l'Abbé écrive le jour ce qu'il a rêvé pendant la nuit : car ce ne peut être qu'en songe qu'il a vu les Religieuses de Port-Royal des Champs révoltées contre l'Eglise; qu'il a eu révélation de ces commerces secrets, par lesquels M. Arnauld les entretient dans la rebellion, & qu'il a appris, que la justice du Roi a obligé ce Docteur de se retirer dans les pays étrangers. Tout cela étant également chimérique, il vaut mieux, pour son honneur, que l'on croie qu'il a eu ces visions en dormant plutôt qu'en veillant.

Il en est de même d'autres semblables emportemens, plus envenimés encore & non moins déraisonnables, contre les mêmes personnes. Ce sont de vaines déclamations, qu'il reconnoît lui-même n'être appuyées que sur son principe incontestable, de l'infailibilité de l'Eglise dans les faits. Il seroit donc inutile de les réfuter; puisqu'elles ne pourront plus tromper personne, lorsqu'on aura vu ce faux principe non seulement ébranlé, mais tellement renversé, que l'on n'apprehende pas que ni M. l'Abbé, ni qui que ce soit qui ait un peu d'honneur à perdre, entreprenne de le relever. Et c'est ce qu'il est aisé d'appliquer à tout le livre, comme nous allons faire dans le Chapitre suivant, par où nous finirons cet ouvrage.



IV. CL.

IX. P^e.N^o. IV.

C H A P I T R E XX.

Où l'on fait voir, qu'on a satisfait à ce qu'on avoit promis par le titre de ce Livre.

Rien n'est plus admirable dans la Providence de Dieu, que le soin qu'il prend de faire servir les défordres mêmes des hommes au bien de ses serviteurs. Le livre du Docteur Savoyard en est un exemple; & on lui peut dire ce que Joseph disoit à ses freres : *Vos cogitastis de me malum, sed Deus vertit illud in bonum.*

Il s'y est fait fort de représenter si vivement la vraie difformité du Jansénisme, que tout le monde en auroit horreur. Il l'a à ce dessein chargé d'injures : il l'a fait paroître sous la forme hideuse d'une Secte réprouvée de Dieu & des hommes. Il lui a appliqué tous les préjugés par lesquels on a fait voir, que les Réformateurs Calvinistes avoient dû être rejetés, sans qu'on daignât seulement les écouter; & enfin, il a assuré, que celui qu'il lui a plu d'en faire le Chef, seroit bientôt jeté au plus profond des enfers. Pouvoit-il mieux remplir la vérité de cette première parole : *Vos cogitastis de me malum* ? Mais pouvoit-il aussi mieux vérifier ce qui suit : *Sed Deus vertit illud in bonum*, que par les différentes manieres, dont Dieu a permis qu'il ait effacé lui-même les traits affreux, que les autres avoient employés pour rendre ce prétendu Jansénisme odieux à toute la terre, & par la nécessité où il s'est trouvé de n'y laisser, pour toute difformité, que ce qui ne peut paroître tel qu'à des yeux troublés par les nuages d'une grossiere ignorance, ou d'une violente passion.

J'espère qu'on aura été convaincu de l'un & de l'autre par la suite de cette Réponse. Car on y a vu, d'un côté, qu'il avoue, que ceux

Ch. III. qui ont écrit avant lui ont donné de fausses idées du Jansénisme, & qu'ils l'ont dépeint de fausses couleurs; ou par faute de jugement, ou par un zèle mal réglé.

Ch. IV. On y a vu qu'il reconnoît, que c'est juger des Jansénistes à l'aveugle, que d'en croire ceux qui nous les ont figurés comme des monstres d'impiété, qui auroient entrepris de ruiner les Sacraments d'Eucharistie & de Pénitence.

Ch. V. On y a vu qu'il confesse de bonne foi, qu'on est porté dans les Provinces à prendre pour Jansénistes les Ecclésiastiques les plus doctes & les mieux réglés : ce qui est une marque qu'on est accoutumé dans les Provinces, à ne rien voir que de fort chrétien dans ceux qu'on y relegue sur ce soupçon, qu'ils sont de cette prétendue Secte.

On y a vu qu'il promet de *dissiper les illusions de ceux qui s'alarment* IV. CL. *sur une chimere de Jansénisme, qu'ils ne connoissent pas, & qu'ils ne* IX. P.^e *sauroient définir.* Ce qui est faire entendre, qu'à l'égard de presque tout N^o. IV. le monde, le Jansénisme est une chimere; puisqu'il n'y a presque per^{sonne} Ch. VI. *sonne qui le puisse définir.*

On y a vu que l'ayant défini lui-même, le Jansénisme ne doit être Ch. VII. *qu'une chimere selon la premiere partie de sa définition, qui est, qu'on est Janséniste quand on soutient quelques-unes des cinq Propositions con-* *damnées; puisqu'il avoue, en beaucoup de lieux, que tout le monde* *présentement fait profession de les condamner: ce qu'il appelle soumettre* *son jugement quant au droit.*

On y a vu qu'il reconnoît, contre ce que les Jésuites & quelques Ch. X. *Evêques qu'ils avoient engagés dans leur parti, ont prétendu pendant* *sept ou huit années, qu'on ne peut être hérétique pour nier le fait de* *Jansénius, pourvu qu'on acquiesce à ce qui regarde le droit, en réjet-* *tant la doctrine condamnée: ce que tout le monde faisant aujourd'hui* *par sa propre confession, le Jansénisme hérétique ne sauroit être qu'un* *fantôme.*

Voilà ce que Dieu a permis que M. l'Abbé se soit trouvé contraint de faire en faveur de ceux qu'il appelle Jansénistes, dans le temps même où il avoit une si violente passion de les décrier.

Mais on a vu, de l'autre côté, que cette *vraie diffamité*, qu'il avoit promis de montrer dans ce parti, *pour en donner une juste horreur*, n'étoit *diffamité* qu'à ses yeux malades, & que tout ce qu'il y a de s^{avants} Théologiens dans l'Eglise n'y pouvoient trouver aucune laideur. Car il la fait consister à n'avoir pas la foi humaine du fait de Jansénius, & en prétendant qu'on ne peut manquer de l'avoir que par une témérité criminelle, & une désobéissance à l'Eglise, qui ne laisseroit aucune espérance de salut, *parce, dit-il, que c'est un principe incontestable, que l'Eglise ne se peut tromper dans la décision des faits importants.* Or on a fait voir en huit Chapitres, depuis le douzieme jusques au dix-neuvieme, qu'il n'y eut jamais de témérité pareille à celle d'un inconnu, qui, parlant de lui-même, sans citer le moindre Auteur, nous voudroit faire passer pour *un principe incontestable*, dont il tire des conclusions schismatiques contre l'unité de l'Eglise, ce qu'il n'a pu désavouer être contraire au sentiment de Baronius, Bellarmin, Palavicin, & de tant d'autres Auteurs célèbres, qui ont enseigné dogmatiquement, comme une vérité dont tous les Catholiques conviennent, que, ni le Pape, ni les Conciles généraux, ne sont point infallibles dans les faits, & que, par conséquent, on ne peut être obligé, par la seule autorité de la

IV. CL. décision, qu'à s'en taire par respect, & non à en avoir la croyance

IX. P^e. intérieure.

N^o. IV. On attend que M. l'Abbé réponde à ces huit Chapitres nettement, précisément & de bonne foi : & comme on est bien assuré que, ni lui, ni qui que ce soit ne le sauroit faire, on se croit en droit de supposer bien établi ce qu'on a eu dessein d'y prouver, & d'en tirer deux conclusions : l'une, pour la justification des prétendus Jansénistes : l'autre, pour la condamnation de leur nouvel accusateur.

I. *Conclusion*. Des Catholiques qui ont d'ailleurs la réputation de mener une vie chrétienne & édifiante, & d'être inviolablement attachés à l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, doivent être considérés comme des personnes innocentes très-injustement calomniées, lorsque ceux qui témoignent plus de passion de les décrier, après avoir reconnu qu'on ne peut, avec justice, les accuser d'hérésie, sont réduits à ne leur pouvoir reprocher, pour tout crime, que de faire, à l'égard du fait de Jansénius décidé par le Pape, ce que les Cardinaux Turrecremata, Baronius, Bellarmin, Palavicin, & tant d'autres savants Théologiens, ont cru avoir toute liberté de faire à l'égard d'autres faits semblables, décidés le plus solennellement par des Conciles généraux.

Or c'est à quoi se réduit le livre du Docteur Savoyard. Il absout les Catholiques dont il s'agit des autres reproches que leurs ennemis leur avoient faits, par *faute de jugement*, ou par *un zèle mal réglé*, & il est réduit à prendre pour le sujet des injures dont il les accable, de ce qu'ils font, à l'égard du fait de Jansénius, ce qu'ont fait ces Cardinaux & autres savants Théologiens, à l'égard des faits d'Honorius, de Théodoret & autres semblables.

On a donc eu raison de dire, que le livre de ce Docteur n'est propre qu'à justifier ceux qu'il a voulu condamner, & à leur attirer, par ses invectives, les sentiments de tendresse & d'affection, qu'ont naturellement les gens d'honneur pour les personnes innocentes injustement calomniées.

II. *Conclusion*. Lorsqu'on n'a qu'un vain reproche, & très-mal fondé, à faire à des Catholiques, qu'on ne peut nier être dans la communion de l'Eglise, & être même estimés des principaux de ses Pasteurs, on ne peut, sans crime & sans une témérité schismatique, les représenter, par des libelles publics, comme des *ennemis de l'Eglise*, comme une *secte réprouvée de Dieu & des hommes*, comme un *parti dans lequel on ne peut faire son salut*, comme des gens qui voudroient établir une nouvelle Religion, & que l'on doit rejeter sans même examiner leur doctrine, par les mêmes raisons qu'on a dû rejeter les Réformateurs Calvinistes, lorsqu'ils

lorsqu'ils ont commencé à se révolter contre l'Eglise, & à en con- IV. C L.
damner la foi & les assemblées. IX. P^e.

Or c'est la maniere dont M. l'Abbé traite les prétendus Jansénistes; N^o. IV.
quoique, d'une part, il ne puisse nier, qu'ils ne soient certainement
dans la communion de l'Eglise Catholique, & qu'ils n'aient toujours
fait profession d'y être inviolablement attachés; & que, de l'autre, il
soit certain & prouvé par son livre, qu'il n'a point eu d'autre fondement
de ces invectives envenimées contre tant de bons Catholiques, que ce
vain reproche, qu'ils n'ont pas la foi humaine du fait de Jansénius.

Il a donc fait un grand péché en faisant son Livre, & en le donnant
au public, & il n'y a point de Confesseur éclairé, & instruit des regles
de l'Eglise, qui l'en puisse absoudre, qu'en l'obligeant, outre les autres
pénitences que peut mériter le crime d'une si injuste diffamation, à une
rétractation publique de ces médisances outrées, & à une réparation du
scandale qu'il a causé, en appliquant impertinemment à des enfants de
l'Eglise, très-zélés pour la défense & pour l'honneur de leur mere, ce
qu'on a dit avec raison contre ses ennemis déclarés.

Il est à plaindre s'il ne rencontre personne qui lui fasse cette charité,
ou s'il ne se la fait à lui-même, en se jugeant selon les regles de l'Evan-
gile, afin de n'être pas jugé de Dieu.

Il trouvera dans ces regles divines, aussi - bien que dans celles de
l'honnêteté humaine, que c'est une honteuse lâcheté, de déchirer
cruellement, sans sujet, sans occasion, sans prétexte, des Vierges con-
sacrées à Jesus Christ, qui ne s'occupent qu'à servir Dieu dans une sainte
retraite, en faisant tout le bien qu'elles peuvent, sans faire de mal à
personne.

Il pourra trouver aussi, dans cet examen de conscience, que rien
n'est plus malhonnête ni plus indigne d'un Chrétien, que de porter la
malignité de l'envie jusques à employer des faussetés manifestes, pour
rendre suspects à l'Eglise des livres faits pour la défendre contre des libelles
séditieux, pleins de venin & d'adresse, dont ses ennemis auroient pu se
prévaloir, si on les avoit laissés sans réponse. Or M. l'Abbé reconnoi-
tra, quand il se sera bien examiné, que c'est le péché qu'il a commis,
quand il a parlé en ces termes de l'Apologie pour les Catholiques (p. 157.)
*Si M. Arnauld avoit pu se contenir une seule fois, & ne point parler
de Port-Royal, des Evêques de Pamiers & d'Alet, & des intérêts de son
parti, il auroit assez bien exécuté le dessein qu'il s'étoit proposé dans l'A-
pologie pour les Catholiques. Mais il a voulu justifier incidemment sa mau-
vaise cause, en défendant l'Eglise Romaine, & par-là il a rendu son ou-
vrage suspect aux Catholiques, & peu utile contre les Calvinistes.*

Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXV.

S

IV. CL. M. l'Abbé est obligé de s'accuser devant Dieu d'avoir jugé fort témérairement, s'il n'a point lu cette Apologie, ou d'avoir parlé contre sa conscience, s'il l'a lue, lorsqu'il assure que M. Arnauld n'a pu s'empêcher d'y parler de Port-Royal & des intérêts de son parti, & qu'il a voulu justifier sa mauvaise cause en défendant l'Eglise Romaine. Car il n'y a rien de cela dans l'Apologie pour les Catholiques. On y trouvera seulement, que, pour comparer l'Eglise Catholique avec la prétendue Réformée, en ce qui est de la sainteté, on y parle premièrement de la piété qui regne en plusieurs Communautés Religieuses, & on y relève en particulier les merveilles de la grace que Dieu a fait paroître de nos jours dans le Monastere de la Trappe; & que, passant au Clergé, on défie les prétendus Réformés de nous nommer de leurs Ministres qui aient été aussi charitables, aussi mortifiés, aussi vigilants & aussi appliqués au salut des ames, que S. Charles, S. Thomas de Ville-neuve, S. Philippe de Neri, Dom Barthelemi des Martyrs, Jean Baptiste Gaut Evêque de Marseille, Nicolas Pavillon Evêque d'Alet, François Caulet Evêque de Pamiers, & beaucoup d'autres qu'on pourroit nommer; auxquels on ajoute encore Saint François de Sales, & Saint François Xavier. Que peut-on trouver en cela de reprehensible; & qui ne jugera au contraire, que M. l'Abbé doit à Dieu & au public une humble rétractation de cette étrange pensée, que c'est avoir rendu cet ouvrage suspect aux Catholiques, & peu utile contre les Calvinistes, que d'y avoir mis les deux excellents Evêques d'Alet & de Pamiers entre les Ecclésiastiques de ces derniers tems, dont la piété a fait honneur à l'Eglise?

Enfin, outre cent autres choses de cette nature, répandues dans ses Préjugés, qu'il reconnoitra n'être pas de petits péchés, si Dieu lui ouvre les yeux, le plus important de cet examen est, de penser au compte qu'il aura à rendre à Dieu, pour avoir travaillé de toutes ses forces à entretenir un fantôme, qui a causé depuis long-temps, & qui cause encore aujourd'hui, une infinité de maux à l'Eglise.

On ne spécifie point ces maux. Si on les représentoit en particulier, ce ne feroit que pour porter plus efficacement ceux de qui cela dépend à y remédier. Mais on espere de leur piété & de leur justice, qu'ils s'y porteront d'eux-mêmes, aussi-tôt qu'ils auront su que ce qu'on leur a fait prendre jusques ici pour quelque chose de réel, n'est qu'une chimere. Or c'est de quoi on se promet que tout le monde pourra être persuadé par cette Justification, pourvu qu'on la lise avec un desir sincere de connoître une vérité si importante au repos de l'Eglise, & d'en tirer de bonne foi les conséquences naturelles, après qu'on l'aura connue.

Ce 25 Août 1686.

T A B L E
DES CHAPITRES.

IV. Cl.
IX. P.
Nº. IV.

- CHAPITRE I.** *Que les Préjugés du Docteur Savoyard n'ont pu être imprimés en France, parce qu'on y a jugé qu'ils troubloient la Paix de l'Eglise, & étoient trop injurieux.* page 7
- CHAP. II.** *Combien l'Auteur de ce Livre est injurieux & emporté contre les prétendus Jansénistes.* 12
- CHAP. III.** *Combien M. l'Abbé est propre à justifier ceux qu'il traite d'une manière si outrageuse. I. JUSTIFICATION: En ce qu'il reconnoît que les autres accusateurs du Jansénisme ont laissé de fausses idées de ce parti, pour avoir eu un zele peu éclairé, ou avoir manqué de justesse d'esprit.* 16
- CHAP. IV. II.** *JUSTIFICATION: En ce que cet Auteur avoue, que c'est juger à l'aveugle de ceux qu'on appelle Jansénistes, que de les regarder comme des monstres d'impiété, qui ont entrepris de ruiner les Sacraments de l'Eucharistie & de la Pénitence.* 18
- CHAP. V. III.** *JUSTIFICATION: En ce qu'il reconnoît, qu'on est porté à prendre pour Jansénistes, les Ecclésiastiques les plus doctes & les mieux réglés.* 21
- CHAP. VI. IV.** *JUSTIFICATION: En ce qu'il confesse qu'il est nécessaire de dissiper les illusions de ceux qui s'alarment sur une chimere de Jansénisme, qu'ils ne connoissent pas, & qu'ils ne sauroient définir. 24*
- CHAP. VII. V.** *JUSTIFICATION: En ce qu'il donne lui-même la définition du Jansénisme, en avertissant le monde; Qu'être Janséniste, c'est soutenir quelques-unes des V Propositions, ou nier que Jansénius les ait enseignées. De la premiere partie de cette Définition.* 26
- CHAP. VIII.** *Réfutation du faux avantage que l'Auteur du livre s'est imaginé pouvoir tirer de la Censure de Sorbonne, pour montrer que M. Arnault ne condamne pas sincèrement les V Propositions.* 30
- CHAP. IX.** *Réponse à ce que l'on pourroit objecter du livre du Pere le Porc. Qu'il a supposé que le Jansénisme hérétique étoit quelque chose de réel; mais que son livre fait voir, au contraire, que ce n'a jamais été qu'un fantôme.* 38
- CHAP. X. VI.** *JUSTIFICATION: En ce qu'il reconnoît, qu'on ne peut être*

IV. CL.	<i>Hérétique pour nier le fait de Jansénius , pourvu qu'on acquiesce à</i>	
IX. P ^e .	<i>ce qui regarde le droit , en rejetant la doctrine condamnée.</i>	46
N ^o . IV. CHAP. XI.	<i>Que l'Auteur du livre des Préjugés dément ses principes , lorsqu'il ose assurer , par un emportement tout-à-fait déraisonnable , que M. Arnauld & ses amis sont légitimement suspects d'hérésie.</i>	53
CHAP. XII. VII. JUSTIFICATION :	<i>En ce que l'Auteur est réduit à mettre le crime des prétendus Jansénistes dans une chose très-innocente , en prétendant , que c'est une rébellion criminelle de douter du fait de Jansénius , après que le Pape l'a décidé.</i>	59
CHAP. XIII.	<i>Qu'on ne peut prendre pour une vérité incontestable , que l'Eglise est infaillible dans la décision des faits non révélés , que par un renversement d'esprit , ou une ignorance prodigieuse. I. & II. PREUVE.</i>	64
CHAP. XIV.	<i>Que ce que dit M. l'Abbé sur le sujet des Cardinaux , Evêques , & autres Auteurs , qui le condamnent manifestement , est la chose du monde la plus insolente.</i>	72
CHAP. XV.	<i>Que M. l'Abbé détruit lui-même son opinion , de l'infailibilité de l'Eglise dans les faits , par sa distinction entre les faits plus ou moins importants , & par l'unique preuve dont il tâche d'appuyer cette opinion.</i>	80
CHAP. XVI.	<i>Suite des preuves contre ce que l'Auteur appelle un principe incontestable. Troisième preuve , prise du sentiment des Evêques de France.</i>	86
CHAP. XVII. IV. Preuve , prise des variations de M. de Pèresixe Archevêque de Paris , qui est le premier & le seul de tous les Evêques qui ait expressément déclaré qu'il exigeoit la foi humaine.		92
CHAP. XVIII. V. Preuve , prise de ce qui s'est passé à la Paix de l'Eglise. Qu'elle s'est faite sur un principe directement opposé au prétendu principe incontestable de l'Auteur des faux Préjugés.		III
CHAP. XIX.	<i>Suite de ce qui s'est passé dans la Paix de l'Eglise : Qu'on y a agi sur les principes expliqués dans les deux Lettres des XIX Evêques , qui sont directement contraires à ceux de M. l'Abbé.</i>	120
	<i>Attestation de M. Félix Vialart &c. sur la vérité de cet Acte , & de l'approbation qu'il reçut à Rome.</i>	127
CHAP. XX.	<i>Conclusion : où l'on fait voir qu'on a satisfait à ce qu'on avoit promis par le titre de ce Livre.</i>	134

R E M A R Q U E S
S U R C E C O R O L L A I R E
D E M. S T E Y A E R T.

Formula Juramenti ab Alexandro Papa contra Jansenium præscripta uti,
liter proponitur & juratur; & hoc ipsum facere est moris in Galliis. (a)

*C'est utilement que l'on exige & que l'on fait le serment contenu dans
la Formule prescrite par Alexandre VII. contre Jansénius; & c'est en-
core la coutume en France.*

[Données sur l'édition de 1692.]

Monsieur Steyaert a voulu autoriser par-là ce qu'il a entrepris de faire faire à tous les Evêques des Pays-Bas: ce qui consiste en deux choses. La première est, que nul ne soit reçu aux Ordres, & n'obtienne des permissions de prêcher & de confesser, qu'en signant le Formulaire prescrit par Alexandre VII. L'autre, que l'Evêque fasse entendre à ceux de qui il exige cette souscription, que c'est un serment par lequel il prend Dieu à témoin qu'il croit sincèrement, non seulement que les cinq Propositions ont été justement condamnées, en quoi consiste le droit; mais qu'il croit aussi, comme une vérité certaine de laquelle il peut jurer, qu'elles ont été tirées du Livre de Jansénius, & que le sens hérétique dans lequel elles ont été condamnées, est celui dans lequel Jansénius les a entendues: en quoi consiste le fait. Voilà de quoi il s'agit, & sur quoi il dit trois choses. La première, que les Evêques feront une chose utile d'exiger ce serment dans le sens qui vient d'être dit.

La seconde, que ceux de qui on exigera ce serment, feront, en jurant, une chose utile à l'Eglise.

La troisième, que les Evêques ne feront en cela que ce qui se fait en France. Je commencerai par examiner ce dernier point, parce que c'est un argument populaire qui pourroit entraîner beaucoup de monde, s'il étoit bien fondé.

(a) [Ce Corollaire se trouvoit à la fin de la These du 15 Mars 1692. Voyez la Préface historique, Art. V. N^o. I.]

IV. CL.

IX. P^e.

N^o. V. *S'il est vrai que ce qui se fait présentement en France est propre à autoriser ce que M. Steyaert veut introduire dans les Pays-Bas.*

Afin que cela fût vrai, il faudroit deux choses: l'une, que dans toutes les Eglises de France, ou au moins dans la plupart, on ne reçût aux Ordres & on ne donnât le pouvoir de prêcher & de confesser, qu'à ceux qui auroient signé le Formulaire: la seconde, que ceux qui le signent, le signassent dans le sens que M. Steyaert prétend qu'il doit être signé. Or l'un & l'autre est très-faux.

Car 1^o. depuis la Paix de l'Eglise on n'exige plus de signature dans les Diocèses, pas même à Paris. Je ne fais pas s'il y auroit quelque Evêque entièrement gouverné par les Jésuites qui en exigeroit; mais quand cela seroit, ce seroit un sophisme de prendre la coutume singulière de deux ou trois Diocèses, contraire à la coutume de tous les autres, pour la coutume de l'Eglise de France.

2^o. Il est de plus certain, qu'en Sorbonne & en quelques autres endroits où on a continué de faire signer, par des raisons politiques, ou parce que la Cour ôte la liberté de faire autrement, la plupart de ceux qui signent ne croient point s'obliger à la créance du fait. Car dès avant la Paix de l'Eglise cette opinion s'étoit établie parmi tous ceux qui étoient persuadés qu'il étoit au moins fort douteux, si ce fait de Jansénius étoit vrai; que dans un Acte qui contient un fait & un droit, la signature, quant à la créance intérieure, ne tombe que sur le droit; & que pour le fait, ce n'est qu'un témoignage qu'on rend du respect qu'on porte à cette décision, quoiqu'on ne la croie pas conforme à la vérité, ou qu'on doute si elle est vraie. On ne dit pas que cette opinion soit véritable; car on l'a réfutée comme étant fautive dans la quatrième partie de l'*Apologie pour les Religieuses de Port-Royal*, qui, ne la croyant pas assez conforme à la sincérité chrétienne, aimèrent mieux souffrir les plus rudes traitements, que de signer le Formulaire sans marquer qu'elles ne s'engageoient à la créance intérieure que pour le droit. Mais il paroît par cette Apologie même, que cette opinion étoit regardée comme véritable par un très-grand nombre de personnes, qui prétendoient l'appuyer par beaucoup d'exemples qui sont tous rapportés & réfutés dans cette quatrième Partie de l'Apologie. Et c'est ce qui fait voir qu'on ne sauroit rien conclure de toutes les signatures qui se sont faites en France avant la Paix de l'Eglise, en faveur de la vérité du fait de Jansénius; puisqu'il est constant que dans toutes les Congrégations attachées à la doctrine de S. Augustin, comme sont celles des Bénédictins de S. Maur & de S. Vannes,

celle des Chanoines Réguliers de Sainte Geneviève, & celle de l'Oratoire, IV. Cl. on n'a signé le Formulaire que dans cette persuasion, que cette signature, IX. P.^e. quoique simple, n'obligeoit à la créance qu'à l'égard du droit. N^o. V.

Mais ce qui s'est fait à la Paix de l'Eglise l'an 1668 & 1669, a encore bien fortifié cette opinion à l'égard de ceux qui signent encore parce que le Roi l'a voulu; comme dans la Faculté, & à la Cour pour les Bénéfices de collation royale. Car, parce qu'on reçut alors comme bonnes & suffisantes, par l'aveu du Pape, les signatures expliquées où on disoit en substance, *Dogmatibus fidem, factis reverentiam*, qui étoit la maniere dont les quatre Evêques, & beaucoup d'autres encore avoient fait signer dans leurs Procès verbaux, presque tous ceux qui signent présentement, ont conclu de-là, qu'il n'étoit plus nécessaire de marquer expressément cette distinction; mais qu'elle est maintenant sous-entendue dans les signatures simples. Que si quelques personnes d'une conscience plus délicate n'ont voulu signer qu'en marquant cette distinction, ils y ont été reçus: & c'est ce que l'on m'a assuré être arrivé à un Ecclésiastique à qui le Roi avoit donné une Abbaye: car ayant témoigné qu'il aimoit mieux ne point accepter l'Abbaye qu'on lui avoit donnée, que de signer simplement, on lui permit de le faire comme on avoit fait à la Paix (b).

Il paroît par-là, que M. Steyaert est mal informé de ce qui se passe en France, & que s'il l'avoit su, il auroit reconnu que rien n'est plus opposé à son dessein.

I I.

Sil est utile d'introduire dans les Pays-Bas la signature du Formulaire.

M. Steyaert qui parle tant contre les nouveautés, est obligé d'avouer, que ce qu'il a commencé de faire faire par les Evêques en est une, non seulement pour les lieux où il travaille à l'introduire, mais pour tous les autres Pays Catholiques, hors la France, qui s'en est si mal trouvée qu'elle l'a presque abandonnée, après l'avoir rendu inutile par l'approbation des signatures expliquées, qui furent jugées suffisantes par le Pape Clément IX.

Il doit donc se souvenir de cette parole de S. Augustin, que ces fortes de choses, quand même elles seroient utiles, ne laissent pas d'exciter du trouble par leur nouveauté: *Etiam si utilitate adjuvant, novitate perturbant*. D'où il s'ensuit, qu'on ne doit rien faire de nouveau qui soit important, que quand l'utilité qu'on a lieu de croire qu'on en recevra, est beaucoup plus considérable que le trouble qu'on en pourroit craindre.

(b) [M. Robert, Maître de la Musique de la Chapelle du Roi.]

IV. CL. C'est donc à l'Auteur de cette nouveauté-ci, dont on commence déjà
 IX. P^e. à être troublé, à nous dire en quoi consiste cette grande utilité qui doit
 N^o. V. compenser le mal que le trouble apportera. Car pour moi je lui avoue
 que je n'en apperçois aucune, & que je ne vois de tous côtés que des
 maux à craindre. Ainsi ce seroit se rompre la tête inutilement, que de
 vouloir deviner quelles pourroient être ces utilités. Mais comme il les
 doit connoître mieux que personne, s'il y en a, puisqu'il suppose comme
 indubitable que cela fera utile, on le supplie de nous les représenter, &
 on lui promet de les considérer avec attention, & de se rendre de bonne
 foi à tout ce que l'on trouvera de raisonnable.

I I I.

Si ce serment sera utile à ceux qui le feront.

M. Steyaert ne dit pas seulement qu'il fera utile d'exiger un certain
 serment, mais qu'il sera aussi utile de le faire: *Utiliter proponitur, &
 juratur*. Et c'est ce que je ne comprends pas. Il me paroît au contraire
 que la plupart de ceux qui feront ce serment se parjureront. Car c'est
 faire un faux serment que de prendre Dieu à témoin pour assurer qu'un
 fait est vrai, lorsqu'on n'a point d'assurance qu'il soit vrai. Et c'est ce qui
 arrivera à la plupart de ceux à qui on fera faire ce serment: ce qui est
 aisé à prouver.

S. Augustin voulant montrer combien il est difficile, dans une matiere
 obscure & embarrassée, de savoir certainement quel a été le véritable sens
 d'un Auteur mort ou absent, se sert de cette expression: *Quibus enim
 argumentis mortui vel absentis hominis voluntatem ita intelligam, ut de
 illa jurare possim?* Ce qui fait bien voir qu'il faut, selon ce Saint, savoir
 un fait avec grande certitude pour en pouvoir jurer.

Or il n'y a que quatre moyens par lesquels on pourroit se tenir assuré
 du fait de Jansénius.

Le premier seroit, d'avoir lu son livre; d'y avoir trouvé toutes les cinq
 Propositions, que l'on dit en avoir été tirées, & être demeuré persuadé
 que les sens hérétiques, que les Papes y ont condamnés, ont été ensei-
 gnés par cet Auteur. Or de cent personnes de qui on exigera ce serment,
 à peine y en auroit-il deux ou trois qui aient lu Jansénius; parce que c'est
 un livre défendu que l'on feroit scrupule de lire. Et il se pourra bien
 faire, que ces deux ou trois personnes qui l'auroient lu, y auroient
 trouvé le contraire.

Le second moyen qui auroit persuadé à ceux qui feroient ce serment,
 que

que ce fait est assez certain pour en pouvoir jurer, sans craindre de prendre Dieu à témoin d'une fausseté, est la supposition que le Pape est infail-
 lible dans la décision de ces faits doctrinaux. Or cette supposition est N°. V.
 infoutenable, étant contraire à tous les Théologiens qui ont écrit avant
 ces contestations, comme on l'a fait voir par un grand nombre d'Ecrits,
 & par des exemples de l'Antiquité qui en ont convaincu toutes les per-
 sonnes raisonnables. On ne pourroit donc s'excuser de parjure par cette
 mauvaise raison.

Le troisieme moyen seroit l'inséparabilité du fait & du droit. Mais ce
 seroit se vouloir tromper soi-même de se tenir assuré que le fait de Jan-
 sénius est assez certain pour en pouvoir jurer, sur cette extravagante
 pensée que l'on doit regarder ces deux choses comme inséparables: l'une,
*que les cinq Propositions (que le Pape Innocent X a rapportées chacune
 à part sans nommer Jansénius) sont hérétiques: l'autre, qu'elles ont été
 tirées du livre de Jansénius, & enseignées par cet Auteur dans le sens
 hérétique dans lequel le Pape les a condamnées.*

Le quatrieme moyen, seroit de supposer que le fait de Jansénius est
 notoire & évident, & qu'il n'a pu être contesté que de mauvaise foi.
 Mais ce seroit supposer qu'il est nuit en plein midi, que de supposer
 que ce fait est notoire & évident, après les contestations qu'il y a eu
 sur ce sujet, & les livres qu'on a faits, qui prouvent au moins très-évi-
 demment, qu'il est fort difficile de trouver toutes ces cinq Propositions
 dans Jansénius, & qu'il ne l'est pas moins de montrer que ce que l'Eglise
 y condamne comme hérétique, a été enseigné par ce Prélat.

Il n'y aura donc presque personne de ceux à qui on proposera de faire
 serment de la vérité de ce fait, à qui ce ne soit le sujet d'une très-dan-
 gereuse tentation. Car de jeunes gens qui ont employé toute leur vie à
 étudier pour se rendre capables de servir l'Eglise, se trouvent bien éton-
 nés, quand ils se voient déçus de cette espérance, & obligés de chercher
 quelque autre emploi, à moins qu'ils ne fassent un serment qu'ils croiront
 d'abord ne pouvoir faire en conscience. Mais il est bien à craindre qu'un
 si rude choc ne les abatte, & ne les jette dans le trouble (c) que S.
 Augustin dit arriver aux gens de bien même, lorsqu'ils se trouvent dans
 la fâcheuse nécessité de ne pouvoir accomplir le bien qu'ils s'étoient pro-
 posé de faire, à moins que de commettre ce que ce Saint appelle *com-
 pensativa peccata*; parce qu'on s'imagine dans ce trouble, que le mal
 qu'on fait sera compensé par le bien que, sans cela, on n'auroit pu faire;
 en quoi néanmoins on se trompe. Car ce bien ne peut pas faire que ce

(c) Contr. Mend. Cap. 9.

IV. C. L. qui est péché ne soit pas péché. Que si on croit pouvoir par-là, ajoute
 IX. P^e. ce Saint, excuser quelques mensonges, qu'on n'aille pas au moins jusques
 N^o. V. au parjure, & qu'on évite les mensonges en matiere de Religion. C'est
 ce qui fait, que ce Saint s'écrie: *O ubi estis fontes lacrymarum! Et quid
 facimus? Quod ibimus? Ubi nos occubabimus ab ira veritatis, si non solum
 negligimus cavere mendacia, sed audemus insuper docere perjuria? Saltem
 in Dei cultu defensores mendacii concedant non esse mentiendum. Saltem sese
 à perjuriis contineant. Saltem ubi Dei nomen, ubi Deus testis, ubi Dei
 sacramentum interponitur, ubi de divina Religione sermo promitur, nemo
 mentatur.* Or il s'agit ici non seulement d'un mensonge en matiere de
 Religion, mais même d'un parjure. Car ce qu'on prétend exiger de tous
 ceux qui se présenteront aux Ordres, est le ferment de la vérité d'un
 fait, dont il faut être assuré pour ne se point parjurer en le faisant. Or
 je viens de faire voir que ceux à qui on le proposera n'en sauroient être
 assurés. On les expose donc à une violente tentation de se parjurer, en
 prenant Dieu à témoin de ce qu'ils ne savent pas s'il est vrai ou faux,
 quand on leur ôte toute autre voie d'entrer dans les saints Ordres que
 par ce serment.

Il y a lieu d'espérer qu'il s'en trouvera d'assez fermes pour aimer mieux
 n'y entrer jamais, que d'y entrer par un parjure. Ceux-là ne seront pas à
 plaindre. Ils se devront estimer heureux de ce que Dieu leur aura fait la
 grace de résister à cette tentation, & d'avoir préféré à toutes choses la
 paix de leur conscience. Mais les auteurs de ce conseil & ceux qui l'au-
 ront suivi, auront un autre compte à rendre à Notre Seigneur, qui ne
 sera pas moins terrible. Ce sera d'avoir privé l'Eglise des sujets les plus
 capables de la bien servir: ce qui est un bien plus grand péché devant
 Dieu que l'on ne pense. Car une des plus considérables obligations d'un
 Evêque, est de faire tout ce qu'il peut pour donner à l'Eglise de bons
 Ministres; & il ne peut manquer volontairement à cette obligation, sans
 que Dieu en soit offensé. Or c'est y manquer volontairement, que de
 faire dépendre la vocation au Sacerdoce d'une condition que rien n'oblige
 d'y apporter, qu'il peut & qu'il doit prévoir qui en exclura les plus gens
 de bien, par la crainte qu'ils auront d'offenser Dieu. Et il ne faut pas
 que les Evêques s'imaginent, qu'ils ne peuvent pécher en cela, parce que
 l'Ordination est une grace qu'ils donnent ou ne donnent pas sans qu'ils
 soient obligés d'en rendre compte à personne. Cela est vrai en quelques
 cas assez rares, comme lorsqu'ils sauroient par des voies secretes, qu'une
 personne en est indigne; & encore en ces cas-là même leur conscience
 en seroit chargée, s'ils avoient cru trop légèrement le mal qu'on leur
 auroit dit de cette personne. Mais cela n'a point de lieu quand ils déclara-

rent eux-mêmes le sujet pour lequel ils refusaient d'ordonner ceux qui le IV. CL. présentent, comme est en cette occasion le refus de signer le Formulaire. IX. P. Car si ce sujet est déraisonnable, ceux qu'ils auroient exclus des Ordres N°. V. par cette raison, auroient droit de s'en plaindre à leurs Supérieurs: & si on leur fermoit cette porte, & qu'on ne voulût point les écouter, le péché tomberoit sur les uns & sur les autres; & les inférieurs n'auroient qu'à demeurer en repos, en édifiant l'Eglise par leur humilité & leur patience.

On supplie M. Steyaert, & on l'en conjure au nom de Dieu, de nous vouloir éclaircir sur ces trois points, qui font craindre que, contre son intention, son Corollaire ne fasse beaucoup de mal à l'Eglise. C'est dans cette seule vue qu'on lui propose ces difficultés; & on lui proteste qu'on est bien éloigné d'y chercher autre chose que le bien des amés. Il doit avoir le même but; & il y peut contribuer en expliquant ses intentions, si on les avoit mal prises, ou en montrant que l'on se trompe dans les objections qu'on lui fait, s'il a de quoi le faire voir. Nous serons bientôt d'accord, si nous n'avons tous pour but que la paix de l'Eglise, pour règle que la vérité, pour principe de toute notre conduite que la charité.

A V I S

Sur la Formule suivante de M. l'Archevêque de Malines.

Cet Ecrit étoit achevé, lorsque l'on m'a envoyé cette Formule, selon laquelle on me mande que M. l'Archevêque de Malines exige le serment dans son Diocèse. On m'assure qu'il la va faire imprimer, & peut-être le sera-t-elle déjà quand ces Remarques paroitront. Je ne crois donc rien faire contre l'intention de ce Prélat en l'insérant ici, pour remplir quelques pages blanches. Mais il me permettra d'y joindre pour antidote deux raisons qui ont été autrefois publiées en de semblables circonstances.

FORMULE DE M. L'ARCHEVÊQUE DE MALINES.

Ego N. N. Constitutioni Apostolicæ INNOCENTII X, datæ die 31. Maii 1653, & Constitutioni ALEXANDRI VII, datæ 16. Octobris 1656. Summorum Pontificum me subijcio, & quinque Proposi- Je N. N. me soumets à la Constitution Apostolique d'INNOCENT X, Souverain Pontife, donnée le 31. jour de Mai 1653, & à celle d'ALEXANDRE VII, son Successeur, donnée le 16 d'Octobre 1656, & rejette & con-

IV. CL. tiones, ex Cornelii Jansenii libro,
 IX. R. cui nomen Augustinus, excerptas,
 N°. V. Et in sensu ab eodem Auctore inten-
 to, prout illas per dictas Constitu-
 tiones Sedes Apostolica damnavit,
 sincero animo rejicio, Et damno,
 Et ita juro: Sic me Deus adjuvet,
 Et Sancta Dei Evangelia.

*Juro autem secundum intentionem
 ALEXANDRI VII. prefati, non
 tantum in reverentiam Constitutio-
 num, de quibus in dicta formula,
 sed etiam in veritatem earum.*

*Et non tantum in veritatem eo-
 rum, quæ in istis Constitutionibus
 spectant ad jus, sed etiam eorum,
 quæ (ut loquuntur) spectant ad fac-
 tum ab ALEXANDRO VII. defi-
 nitum: hoc est, me damneré quin-
 que Propositiones non solum gene-
 raliter in omni sensu hæretico, quem
 habent; sed etiam specialiter ut ex-
 cerptas ex Cornelii Jansenii libro,
 cui titulus, Augustinus, Et in sen-
 su ab eodem Cornelio Janseno in-
 tento, seu, in prædicto ejus libro
 expresso.*

damne sincèrement les cinq Proposi-
 tions extraites du livre de Cornelius
 Jansénius, intitulé *Augustinus*, dans le
 propre sens du même Auteur, com-
 me le S. Siege Apostolique les a con-
 damnées par les mêmes Constitutions.
 Je le jure ainsi. Ainsi Dieu me soit en
 aide, & ses Saints Evangelies.

Or en jurant ainsi, je déclare que,
 selon l'intention du même ALEXAN-
 DRE VII, je n'ai pas seulement en vue
 le respect que j'ai pour les Constitu-
 tions dont il est parlé dans cette For-
 mule, mais aussi d'attester la vérité de
 ce qu'elles renferment.

Et non seulement la vérité de ce
 qu'il y a dans ces Constitutions qui
 appartient au droit; mais aussi de ce
 qui regarde (comme on dit) le fait
 défini par ALEXANDRE VII. C'est-à-
 dire, que je jure que je condamne les
 cinq Propositions, non seulement en
 général dans tous les sens hérétiques
 qu'elles ont; mais aussi en particulier
 comme extraites du livre de Corne-
 lius Jansénius, intitulé *Augustinus*, &
 dans le sens que le même Cornelius
 Jansénius a eu en vue, ou qui est ex-
 primé dans son susdit livre.

Deux Raisons qui font voir que l'on ne peut en conscience faire le serment
 prescrit par cette Formule (d).

Ce commandement de croire & de confesser un pur fait; savoir que
 des Propositions sont dans un Livre, parce que le Pape l'a dit, & que
 les Supérieurs légitimes ordonnent de le croire & de le confesser, est

(d) [Ces deux raisons forment la quatrième & dernière de l'Ecrit publié après le 15
 Mai 1686, intitulé: Examen de cette question, si les Evêques ont droit d'exiger une foi
 humaine, &c.]

une chose toute nouvelle, & on n'a jamais oui parler dans l'Eglise d'un IV. CL. semblable commandement. On a quelquefois commandé de condamner IX. P^e. les livres des Hérétiques comme contenant une doctrine condamnée par N^o. V. l'Eglise; mais on a supposé la créance qu'on avoit, par la notoriété ou par l'évidence, que ces livres contenoient cette doctrine condamnée; & on n'a jamais commandé de le croire par la seule autorité, & sans en donner ni notoriété ni évidence. Et cette notoriété consistoit, en ce que les Auteurs mêmes avoient reconnu que la doctrine condamnée étoit contenue dans leurs Livres; qu'ils avoient été canoniquement convaincus de l'avoir enseignée; qu'ils s'étoient séparés de l'Eglise pour ce sujet, & que leurs sectateurs en demeuroient d'accord. Et l'évidence consistoit en ce qu'on rapportoit leurs propres paroles, & qu'on citoit les lieux de leurs livres, où il paroissoit si évidemment qu'ils avoient enseigné la doctrine condamnée, que personne n'en pouvoit douter.

Mais lorsque cette notoriété ou cette évidence ne se sont point trouvées, & que les Auteurs n'ayant été ni ouïs ni convaincus, & n'ayant point avoué qu'ils eussent enseigné la doctrine condamnée, il s'est élevé une contestation dans l'Eglise sur ce sujet, jamais l'Eglise n'a commandé de le croire, ni de le reconnoître sous aucune peine ni censure. Ainsi les défenseurs des trois Chapitres, ou des Ecrits des trois Auteurs qui n'ont point fait de schisme dans l'Eglise, n'ont jamais été inquiétés par l'Eglise pour ce fait. Un Evêque d'Afrique ayant été relégué à Constantinople par l'Empereur Justinien, pour ne vouloir point consentir à la condamnation de ces trois Auteurs, & ayant persisté jusqu'à la mort dans son sentiment, mourut dans la communion & dans la paix de l'Eglise, & fut enterré auprès des corps des Martyrs qui avoient souffert pour la confession de la divinité du Fils de Dieu, quoique ce fût peu de temps après ce Concile, dans la même ville où il s'étoit tenu, & pendant son exil, comme il est rapporté dans la Chronique de Victor de Tunne. Et le Pape Pélage II dit, que pourvu que les défenseurs de ces Ecrits demeurassent dans le sein de l'Eglise, on ne les devoit point rejeter, & qu'il falloit, non leur commander de changer de sentiment, mais les éclaircir par la lumière de la vérité: *Si enim etiam ipsi licet in suo sensu abundantes intra materna tamen positi viscera quærerent veritatem, à nobis repellendi non erant, donec apud eos ratione duce veritas claruisset.* Et on a aussi toujours laissé dans l'Eglise la liberté de la pensée & des sentiments sur ces questions de fait, comme il est évident par les faits d'Honorius & de Théodore que les Jésuites contestent tous les jours, comme on le fait avec liberté dans les Theses de Sorbonne.

IV. CL.

IX. P^e.N^o. V.

II.

Ce commandement de croire de foi humaine que les hérésies des cinq Propositions sont dans Jansénius, & de soumettre son jugement à ce que les Supérieurs en disent, est encore manifestement injuste, & même impossible à exécuter; parce qu'il n'est accompagné d'aucun motif qui nous détermine certainement à cette créance; qui ôte les doutes que nous pouvons avoir, & qui nous rende ce fait certain & indubitable. Car ni l'autorité qui l'a décidé, ni celle qui le propose ne sont point infaillibles en cela. On ne peut donc pas en être entièrement assuré, & n'en avoir aucun doute par le seul motif de l'autorité. On ne propose point ce fait ni avec la notoriété, ni avec l'évidence qui se trouvent dans les autres faits dont on a demandé la confession, & qui les rendent certains & indubitables. On ne détruit point aussi tant de raisons qu'on a d'en douter, & ainsi elles subsistent toutes; & on ne donne non plus aucune lumière aux Théologiens qui sont persuadés par la lecture de Jansénius, qu'il n'a point enseigné les hérésies de ces Propositions, pour les porter & les obliger à changer de sentiment.

Comment donc l'esprit de ceux qui ont lu ou qui n'ont point lu Jansénius; qui sont persuadés par leur évidence que ces Propositions ne sont point dans ce livre, ou qui n'en savent rien pour ne l'avoir point lu, & qui ne sont pas même capables d'en rien savoir, comme des Religieuses, & qui doutent de ce fait, parce qu'ils ont des raisons légitimes d'en douter, & qu'ils n'en ont point eu égard à leur état & à leur ignorance, d'en être assurés & d'en faire un jugement déterminé, certain & positif; comment, dis-je, leur esprit peut-il être convaincu de la vérité & de la certitude de ce fait, pour l'assurer avec serment, sans autorité suffisante qui empêche tout doute, sans notoriété, sans évidence, sans éclaircissement? Et cependant on les voudrait obliger d'en être convaincus, de le tenir pour certain, & de l'assurer avec serment?

Il est impossible à l'esprit humain de se convaincre de cette sorte, & de renoncer à ses doutes. Celui qui a des raisons de douter qu'on ne détruit point, & qui n'en a point d'être convaincu, peut bien témoigner qu'il est convaincu qu'il ne doute plus, qu'il fait un jugement positif, comme il lui est ordonné par son Supérieur, parce qu'il peut mentir & parler contre sa conscience; mais son esprit demeurera en effet dans la même disposition, parce qu'il n'a point eu de motif suffisant pour en changer.

Et cette impossibilité se trouve encore plus grande & plus invincible à l'égard de ceux qui sont persuadés, par la lecture du livre de Jansénius,

qu'il n'a point enseigné les hérésies des cinq Propositions. Car d'une IV. CL. part, l'esprit de l'homme n'étant pas une faculté libre, il ne croit pas ce IX. P^e. qu'il veut, & ne change pas de sentiment comme il veut; mais il est N^o. V. nécessairement déterminé à croire ce qu'il juge être véritable, & à le préférer à ce qu'il juge être faux. Et d'autre part, l'évidence des sens & de la raison prévalent toujours dans l'esprit sur toute autorité, lorsqu'elle n'est pas infaillible; parce que nous sommes plus assurés de ce que nous voyons par le fidelle rapport de nos sens, ou par l'évidence de notre raison, que de ce qui nous est proposé par l'autorité de personnes qui peuvent ou tromper ou être trompées. Quand donc quelqu'un est déterminé par l'évidence à croire quelque chose, il est impossible que la seule autorité, lorsqu'elle est faillible, telle qu'est celle du Pape & de l'Eglise sur les faits non révélés, lui fasse changer de créance.

Le commandement donc qui est fait aux personnes ainsi disposées, de croire, d'être convaincus & de juger positivement que les cinq Propositions sont dans Jansénius, est un commandement impossible à exécuter. Or puisque Dieu ne commande point des choses impossibles, il n'est pas juste que les hommes en commandent.

(Mars 1692.)



IV. CL.

IX. P^e.N^o. VI.

HISTOIRE

DU FORMULAIRE

Qu'on a fait signer en France, & de la Paix que le Pape Clément IX a rendu à cette Eglise en 1668. (a)

LE Formulaire dont il s'agit a été fait en trois manieres, en trois temps différents.

Il fut dressé en ces termes par M. de Marca, Archevêque de Toulouse, en l'an 1656, & proposé à l'Assemblée générale du Clergé de France qui se tenoit alors à Paris.

Je me soumets sincèrement à la Constitution de Notre Saint Pere le Pape Innocent X, du 31 Mai 1653, selon son véritable sens, expliqué par l'Assemblée de Messieurs les Prélats de France du 28 Mars 1654, & confirmé depuis par le Bref de Sa Sainteté, du 29 Septembre de la même année. Je reconnois que je suis obligé en conscience d'obéir à cette Constitution, & je condamne de cœur & de bouche la doctrine des cinq Propositions de Cornelius Jansénius, contenues dans son livre, intitulé, AUGUSTINUS, que le Pape & les Evêques ont condamnée, laquelle doctrine n'est point celle de S. Augustin, que Jansénius a mal expliquée, contre le vrai sens de ce saint Docteur.

L'Année suivante ce Formulaire fut changé, dans une séance de la même Assemblée du 17 Mars 1657. On n'y parla plus de ce qu'avoient fait les Evêques assemblés au Louvre, l'an 1654, contre Jansénius, ni du Bref d'Innocent X. Mais-au lieu de cela, on y mit la Constitution d'Alexandre VII, du 16 Octobre 1656, où il n'étoit point parlé de Formulaire, quoiqu'on ne pût ignorer à Rome que l'Assemblée du Clergé en avoit fait un l'année précédente, dès le 1 de Septembre. Voici donc la seconde forme qu'on lui donna.

Je me soumets sincèrement à la Constitution du Pape Innocent X, du 31 Mai 1653, selon son véritable sens, qui a été déterminé par la Constitution de Notre Saint Pere le Pape Alexandre VII, du 16 Octobre 1656; & je reconnois que je suis obligé en conscience d'obéir à ces Constitutions, & je condamne de cœur & de bouche la doctrine des cinq Propositions de
Cornélius

(a) [Sur l'édition faite à Lille en 1692. Voyez la Préface historique, Art. V. N^o. II]

Cornelius Jansénius, contenue dans son Livre intitulé AUGUSTINUS, que IV. CL. ces deux Papes & les Evêques ont condamnées, laquelle doctrine n'est point IX. P. celle de S. Augustin, que Jansénius a mal expliquée, contre le vrai sens N°. VI. de ce saint Docteur.

La troisieme forme qu'a eu ce Formulaire est celle que lui a donnée Alexandre VII, à la priere du Roi Très-Chrétien, qui fit demander à Sa Sainteté par son Ambassadeur, qu'il lui plût ordonner la signature d'un Formulaire: ce que ce Pape fit par sa Bulle du 15 Février 1665.

Je soussigné me soumets à la Constitution Apostolique d'Innocent X, Souverain Pontife, donnée le 31 Mai 1653, & à celle d'Alexandre VII, son Successeur, donnée le 16 Octobre 1656, & je rejette & condamne sincèrement les cinq Propositions extraites du livre de Cornelius Jansénius, intitulé AUGUSTINUS, dans le propre sens du même Auteur, comme le Siege Apostolique les a condamnées par les mêmes Constitutions. Je le jure ainsi: ainsi Dieu me soit en aide & ses Saints Evangiles.

On voit par cette suite que le S. Siege ne s'est point porté de lui-même à faire ce Formulaire, qui a causé de si grands troubles dans l'Eglise de France: que ce fut M. de Marca Archevêque de Toulouse, joint au P. Annat, qui s'en avisa, dès l'année 1656, pour des raisons qui étoient alors connues de tout le monde: que ce fut lui qui le renouvela en 1657, pour le faire mieux recevoir à Rome, en substituant à ce qu'il avoit dit dans le premier des Evêques Assemblés au Louvre, la Constitution d'Alexandre VII: qu'il ne put obtenir par-là aucune confirmation du Pape de son second Formulaire, non plus que du premier; & que ce fut enfin le Roi Très-Chrétien qui fit demander au Pape Alexandre, sept ou huit ans depuis, un Formulaire de foi que tout le monde fût obligé de souscrire; parce que M. de Pérefixe Archevêque de Paris, qui avoit été son Précepteur, trouvoit trop d'opposition à faire signer celui de l'Assemblée du Clergé.

On n'a donc pas grande raison de s'appuyer du nom du Pape pour faire valoir ce Formulaire: ce n'est point proprement un ouvrage du S. Siege; il n'en a point été le premier Auteur. Il a même assez témoigné qu'il ne l'agréoit pas, puisque durant sept ou huit ans, on n'en a pu tirer aucune marque d'approbation positive. Il le toléroit seulement, parce que ceux qui l'avoient dressé étoient appuyés de tout le crédit de la Cour. Et si on porta à la fin Alexandre VII à en faire un, ce ne fut qu'en le surprenant par cette fausse supposition, que c'étoit l'unique moyen d'étouffer entièrement l'hérésie de Jansénius, qui, comme un serpent dont on a écrasé la tête, faisoit encore de nouveaux efforts pour se glisser dans l'Eglise, principalement en France.

Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXV.

IV. CL. Mais il sera aisé de voir , par le détail de cette Histoire que l'on rap-
 IX. P^e. portera très-fidèlement, que ce que l'on fit accroire au Pape en ce temps-là
 N^o. VI. étoit entièrement faux , & qu'on en a été depuis très-persuadé à Rome.

Voici maintenant ce Formulaire dans une quatrieme forme, que M. Steyaert lui a fait donner par M. l'Archevêque de Malines.

FORMULE DE M. L'ARCHEVÊQUE DE MALINES.

Ego N. N. Constitutioni Apostolica INNOCENTII X, data die 31 Maii 1653, & Constitutioni ALEXANDRI VII data 16, Octobris 1656, Summorum Pontificum me subjicio, & quinque Propositiones ex Cornelii Jansenii libro, cui nomen Augustinus, excerptas, & in sensu ab eodem Auctore intento, prout illas per dictas Constitutiones Sedes Apostolica damnavit, sincero animo rejicio, & damno, & ita juro: Sic me Deus adjuvet, & Sancta Dei Evangelia.

Juro autem secundum intentionem ALEXANDRI VII præfati, non tantum in reverentiam Constitutionum, de quibus in dicta formula, sed etiam in veritatem earum:

Et non tantum in veritatem eorum, quæ in istis Constitutionibus spectant ad jus, sed etiam eorum, quæ (ut loquuntur) spectant ad factum ab ALEXANDRO VII definitum: hoc est, me damnare quinque Propositiones non solum generaliter in omni sensu hæretico, quem habent; sed etiam specialiter ut excerptas ex Cornelii Jansenii libro, cui titulus, Augustinus, & in sensu ab eodem Cornelio Jansenio intento, seu, in prædicto ejus libro expresso.

Je N. N. me soumetts à la Constitution Apostolique d'INNOCENT X, Souverain Pontife, donnée le 31 jour de Mai 1653, & à celle d'ALEXANDRE VII, son Successeur, donnée le 16 d'Octobre 1656, & rejette & condamne sincèrement les cinq Propositions extraites du livre de Cornelius Jansénius, intitulé *Augustinus*, dans le propre sens du même Auteur, comme le S. Siege Apostolique les a condamnées par les mêmes Constitutions. Je le jure ainsi. Ainsi Dieu me soit en aide, & ses Saints Evangiles.

Or en jurant ainsi, je déclare que, selon l'intention du même ALEXANDRE VII, je n'ai pas seulement en vue le respect que j'ai pour les Constitutions dont il est parlé dans cette Formule, mais aussi d'attester la vérité de ce qu'elles renferment.

Et non seulement la vérité de ce qu'il y a dans ces Constitutions qui appartient au droit, mais aussi de ce qui regarde (comme on dit) le fait défini par ALEXANDRE VII; c'est-à-dire que je jure que je condamne les cinq Propositions, non seulement en général dans tous les sens hérétiques qu'elles ont; mais aussi en particulier, comme extraites du livre de Cornelius Jansénius, intitulé *Augustinus*, & dans le sens que le même Cornelius Jansénius a eu en vue, ou qui est exprimé dans son susdit livre.

Je diviserai cette Histoire en quatre Parties.

La premiere contiendra l'Histoire du Formulaire jusques à la mort de M. de Marca.

IV. C. 1.

IX. P.^e.

N^o. VI.

La seconde, ce qui se passa sur ce sujet depuis que M. de Péréfixe fut fait Archevêque de Paris, jusques au dessein que l'on fit prendre à la Cour, de faire faire le procès aux quatre Evêques, à cause de leurs Mandemens.

La troisieme, les principaux incidents de ce qui se passa dans l'affaire des quatre Evêques, par rapport au Formulaire.

La quatrieme, comment la Paix se fit, & comment les signatures expliquées qu'on n'avoit point voulu souffrir à Paris y furent autorisées.

P R E M I E R E P A R T I E.

Histoire du Formulaire jusqu'à la mort de M. de Marca.

LE Pape Innocent X, qui a le premier condamné les cinq Propositions, n'a jamais eu la pensée de faire un Formulaire de foi pour en faire signer la condamnation à tous les Ecclésiastiques. Il auroit été encore plus éloigné d'en faire un, dans le dessein d'obliger à croire que ces Propositions étoient de Jansénius, & condamnées dans son sens. Il ne l'avoit pas dit dans sa Constitution; & il savoit bien qu'il n'avoit point donné ordre qu'on les examinât par rapport à cet Auteur. Le Suffrage du Commissaire du Saint Office en est une preuve incontestable; car il devoit être mieux informé que personne des ordres du Pape, & cependant il témoigne, que ces Propositions leur avoient été données à examiner *abstrahendo ab omni proferente*.

C'est pourquoi après la déclaration que ce Pape avoit faite plus d'une fois, qu'il n'avoit touché par sa Constitution, ni à la grace efficace par elle-même, ni à la doctrine de S. Augustin, cette Constitution ayant été reçue unanimement par tout le monde, la paix auroit été dans toute l'Eglise, si on ne l'avoit point troublée par l'incident du fait de Jansénius: & voici comment cela est arrivé.

Tous ceux qui ont connu le Cardinal Mazarin savent assez que s'il a été grand Politique, non seulement il n'étoit pas Théologien, mais que même il n'étoit pas homme à se mettre en peine si les cinq Propositions avoient été bien ou mal condamnées; si elles étoient ou n'étoient pas dans le livre de Jansénius? D'où vient donc le grand zele qu'il a témoigné contre le prétendu Jansénisme? On n'en ignore pas la cause en France,

IV. CL. C'est qu'on lui avoit mis dans l'esprit que les Jansénistes étoient amis
 XI. P^e. du Cardinal de Retz qu'il haïssoit mortellement, qui, s'étant sauvé du
 N^o. VI. Château de Nantes où il étoit prisonnier, s'étoit retiré à Rome sous la
 fin du Pontificat d'Innocent X, où il travailloit à se faire rétablir dans
 la libre possession de l'Archevêché de Paris, par l'entremise du S. Siege.
 Le Cardinal Premier Ministre avoit donc un double intérêt à pousser les
 Jansénistes: l'un, pour se venger des amis de son ennemi, & de le
 faire passer lui-même pour Janséniste: l'autre, pour se faire un mérite
 auprès du Pape de tout ce qu'il faisoit contre des personnes que les
 Jésuites avoient rendues fort odieuses à Rome par diverses calomnies,
 dont on voit des preuves convaincantes dans le Journal de M. de
 S. Amour.

Ce qui donnoit une grande facilité au Cardinal Mazarin d'agir dans
 cette affaire selon sa passion & ses intérêts, est qu'il s'en reposoit sur
 un homme très-capable de la bien conduire, & de la faire réussir selon
 ses desseins. C'étoit M. de Marca, qui, de Président au Parlement de
 Pau, avoit été fait Evêque de Couserans, & depuis Archevêque de Tou-
 louse, grand Canoniste, & très-habile dans l'Histoire Ecclésiastique; mais
 pauvre Théologien: esprit adroit, qui trouvoit raison à tout, & qui faisoit
 servir son érudition à persuader tout ce qu'il trouvoit conforme à ses in-
 térêts présents. Outre celui de son Patron, il en avoit un particulier
 de paroître zélé à maintenir ce qui avoit été fait à Rome, parce qu'on
 y avoit été si choqué contre son livre *de Concordia Sacerdotii & Imperii*,
 qu'il avoit eu beaucoup de peine à avoir des Bulles pour Couserans &
 pour Toulouse; & il n'en avoit eu, qu'en envoyant à Rome une ré-
 tractation, telle qu'on l'avoit voulu, dont il se moqua à la fin de sa vie,
 ayant ordonné qu'on imprimât après sa mort le second volume de son
 ouvrage, beaucoup plus choquant pour Rome que le premier. Il avoit
 besoin du P. Annat, Confesseur du Roi, afin qu'il parlât bien de lui
 à Sa Majesté: & le P. Annat avoit besoin de M. de Marca, parce qu'il
 étoit tout-puissant auprès du premier Ministre. Etant donc joints en-
 semble, & liés d'intérêt contre les Jansénistes, ils travaillèrent conjoin-
 tement à les perdre, & ils trouverent qu'il étoit nécessaire pour cela de
 les faire passer pour hérétiques, ou au moins pour très-suspects d'hérésie.
 Après y avoir bien pensé, ils crurent que le moyen le plus propre à cela
 étoit de les obliger à refuser quelque Profession de foi présentée par
 l'Eglise. Mais comme il n'étoit pas possible de les mettre dans la nécessité
 de ce refus; s'il n'y avoit eu dans cet acte que ce qui appartient à la
 foi, ils y mêlerent artificieusement la confession du fait de Jansénius,
 dont ils savoient qu'ils doutoient, afin de les empêcher par ce moyen de
 la souscrire.

C'est dans cet esprit qu'ils dressèrent le Formulaire qu'on a déjà rapporté. IV. CL. Il est aisé de remarquer qu'on n'y parle des Propositions condamnées qu'en IX. P^e. les joignant toujours au fait de Jansénius. Mais comme toute l'adresse N^o. VI. de cette invention étoit l'union qu'on y faisoit du fait & du droit, & qu'il y avoit un moyen de s'en tirer en séparant des choses si différentes; pour prévenir cet inconvénient, qui eût ruiné tout le fruit de ce dessein, M. de Marca crut qu'il falloit faire toutes sortes d'efforts pour bien cimenter cette union. Ce fut dans cette vue qu'il ne craignit point d'avancer cette extravagante maxime, que le fait appartenoit *ad partem dogmatis*, qu'il faisoit partie du dogme; ce qui faisoit l'effet qu'il prétendoit, qui étoit d'empêcher qu'on ne les pût séparer.

Les Jésuites entrèrent de tout leur cœur dans cet expédient, & ils en firent incontinent un dogme, qu'ils produisirent sous ces mots, *l'inséparabilité du fait & du droit*. Et comme les nouveaux dogmes ont besoin de nouveaux principes, ils en avancèrent un en 1661 (a), qui étoit tout-à-fait propre à l'établissement de cette inséparabilité: savoir, que le Pape a la même infailibilité que Jesus Christ, tant pour les questions de fait, que pour celles de droit: qu'ainsi c'est de foi divine que l'on croit ce qu'il décide.

M. de Marca & le P. Annat ont été assez malheureux pour voir réussir leurs desseins, dans tout ce qui s'est fait en ce temps-là contre les prétendus Jansénistes. Car quoiqu'on n'eût point d'autre prétexte d'agir contre eux, que la difficulté qu'ils faisoient de souscrire simplement le Formulaire, non à cause du droit auquel ils ont toujours souscrit, mais seulement à cause du fait sur lequel ils avoient de très-grands sujets de doute, ce qu'on a reconnu depuis ne pouvoir être un sujet d'hérésie, on n'a pas laissé en divers Actes de tout ce temps-là de traiter d'hérétiques, ou de suspects d'hérésie tous ceux qui ont fait difficulté de le signer, ou qui ne le vouloient signer qu'avec explication. Et quoiqu'on eût fait plusieurs Ecrits où l'on montrait d'une manière convainquante l'absurdité de cette accusation, on s'est opiniâtré à la soutenir tant que M. de Marca a vécu, parce qu'il n'a jamais voulu reconnoître le ridicule de son inséparabilité du fait & du droit, depuis qu'il s'y fut une fois engagé en publiant son Formulaire.

Peu de personnes savent que ce fut en 1655, qu'il le proposa la première fois à un petit nombre d'Evêques assemblés à Paris pour un autre sujet, afin que ce fût toujours un engagement. Mais l'Assemblée générale du Clergé s'étant tenue peu de temps après, comme il y étoit fort puissant

(b) [These soutenue au College des Jésuites à Paris le 12 Décembre 1661.]

IV. CL. étant appuyé par le premier Ministre, il y fit résoudre que ce Formulaire IX. P^e. seroit envoyé dans les Provinces, afin que les Evêques le fissent signer N^o. VI. à tous les Ecclésiastiques, Séculiers & Réguliers, & même aux Religieuses.

Mais peu d'Evêques des Provinces se soumirent à cet ordre. De sorte qu'il fallut de nouveau le faire autoriser par une autre Assemblée du Clergé, qui fut celle de 1660, où il se passa d'autres choses peu dignes de l'Eglise Gallicane, & qui lui feront peu d'honneur dans la postérité. Cependant il est à remarquer que ce ne fut point d'elle-même qu'elle se porta à ce renouvellement du Formulaire: car il y avoit cinq ou six mois qu'elle se tenoit sans qu'on en eût dit un seul mot. Ce fut le Cardinal Mazarin qui engagea le Roi à envoyer ordre aux Présidents de l'Assemblée de le venir trouver dans la chambre de ce Cardinal, qui étoit malade, afin de leur ordonner de travailler à éteindre l'hérésie du *Jansénisme*. C'est l'idée qu'on en donnoit à Sa Majesté, & que le Cardinal confirma par un discours fort étudié; leur promettant que le Roi appuyeroit de toute son autorité ce qu'ils auroient résolu, & *que personne ne leur résisteroit, qui n'encourût son indignation.*

M. de Marca n'étoit pas de cette Assemblée, mais comme il étoit l'ame de toute cette affaire, & l'Auteur du Formulaire qu'il s'agissoit de confirmer, l'Assemblée fit prier tous les Evêques qui se trouvoient à Paris de s'y trouver, & il est marqué dans le Procès verbal, que M. de Marca harangua deux heures durant, pour répondre à ce qu'on avoit écrit contre son Formulaire; mais c'est ce qu'on n'a jamais osé imprimer. Ce fut donc ce Prélat qui dressa les quinze Articles pour la souscription du Formulaire, où il ne manqua pas de fonder la prétendue hérésie du Jansénisme sur ce qu'il y avoit confondu le fait avec le droit, par ces termes entortillés. *Et parce que l'on travaille à donner de l'empêchement à ces souscriptions sous divers prétextes, l'Assemblée déclare, qu'elle n'a mis dans sa Formule pour la décision de foi, que la même décision qui est contenue en la Constitution d'Innocent X, & en celle d'Alexandre VII; savoir que les cinq Propositions qui ont été tirées du livre de Jansénius, intitulé AUGUSTINUS, sont condamnées d'hérésie au sens que cet Auteur les a enseignées; en sorte que les contredisans & les rebelles sont tenus pour hérétiques, & châtiés des peines portées par lesdites Constitutions.*

Il ne pouvoit mieux marquer que le dessein qu'il avoit eu en composant cette Formule avoit été de faire tenir pour hérétiques, tous ceux qui refuseroient de la signer, quoiqu'ils ne le refusassent qu'à cause du fait; parce qu'il prétendoit, contre toute sorte de raison, que ce fait faisoit partie de la foi.

Pour engager davantage les Evêques à faire souscrire la Formule, il leur fit déclarer par cette Assemblée, que ceux qui y manqueroient seroient privés, suivant le Décret de la précédente Assemblée générale, de l'entrée & voix délibérative, active & passive dans les Assemblées provinciales, générales & particulières du Clergé. C'étoit la chimere de M. de Marca, que ces Assemblées du Clergé, où il dominoit, devoient avoir la même autorité que les Conciles nationaux. Mais c'est ce qui fut rejeté par les plus considérables Prélats des Provinces, aussi-bien que par l'Eglise de Paris, comme un attentat sur la liberté des autres Evêques. Cependant cette souscription du Formulaire, que l'on représentoit comme nécessaire pour finir les contestations, ne fit que les augmenter. Les Décrets semblables de l'Assemblée précédente de 1657 avoient peu troublé la Paix de l'Eglise, parce qu'il n'y avoit eu presque aucun Evêque qui se fût mis en peine de les faire exécuter. Mais comme on employoit l'autorité du Roi pour l'exécution de ceux-ci, cela fit naître une grande division entre les Evêques, & entre les Ecclésiastiques que l'on pressoit de signer. Les plus considérables des Prélats pour leur piété, se déclarerent hautement contre ce nouveau joug qu'on leur vouloit imposer, & ils en écrivirent au Pape & au Roi; comme M. Pavillon Evêque d'Alet, M. Godeau Evêque de Vence, M. de Choiseul Evêque de Commenes, qui l'a été depuis de Tournay, & M. l'Evêque d'Angers qui vit encore, qui joignit à sa Lettre une Dissertation très-solide sur la distinction du fait & du droit.

Il est vrai néanmoins que l'autorité du Prince, & les menaces d'être traité d'hérétique, porterent à signer beaucoup de ceux mêmes qui n'ignoient pas combien ce fait, qu'on vouloit qu'ils crussent de foi divine, étoit au moins douteux & incertain. C'est ce qui en rendit aussi un grand nombre très-coupables devant Dieu; car quoiqu'ils fussent persuadés que le Formulaire obligeoit à la créance, ils ne dissimuloient pas que sans rien croire du fait de Jansénius, ils le signoient par la seule crainte de perdre leur Bénéfice, ou de mettre un obstacle à leur fortune.

Il y en eut beaucoup d'autres, sur-tout dans les Communautés attachées à la doctrine de S. Augustin, qui cherchèrent des moyens de mettre leur conscience à couvert, en ne laissant pas de faire ce qu'ils croyoient ne pouvoir éviter. Ils crurent l'avoir trouvé, en embrassant une nouvelle opinion, qui a été publiquement soutenue dans un Acte de Théologie: Qu'il n'étoit point nécessaire pour signer le Formulaire, de croire que le fait de Jansénius étoit véritable; qu'il suffisoit au plus de croire qu'il avoit été décidé avec autorité, & de n'en point contredire la décision; que c'est tout ce que l'on doit aux jugements sur les faits, & que c'est

IV. CL. le sens auquel on doit prendre ces signatures selon l'esprit de l'Eglise.

IX. P^e. Voilà ce qui fit signer tant de personnes qui avoient de la conscience,

N^o. VI. & qui doutoient du fait de Jansénius. Mais comme cette opinion parut mal fondée à d'autres Théologiens, ils ne purent se résoudre à signer le Formulaire, quoi qu'il en pût arriver : ou s'ils le firent, ce ne fut qu'en marquant qu'ils ne s'engageoient qu'à la créance du droit, & non à celle du fait.

C'est l'état où se trouvoit le Formulaire lorsque M. de Marca en alla rendre compte à Dieu, sur la fin de l'année 1663 (a) ou au commencement de la suivante. Il avoit été nommé par le Roi à l'Archevêché de Paris, après la démission de M. le Cardinal de Retz, & il avoit été préconisé à Rome ; mais il mourut avant que d'en avoir pu prendre possession.

II. PARTIE.

Nouveaux troubles plus grands que les précédents que causa le Formulaire, lorsque M. de Pérefixe, Archevêque de Paris, l'eut réduit à la foi humaine.

Monsieur de Pérefixe, Docteur de Sorbonne & Evêque de Rhodès, qui avoit été Précepteur du Roi, succéda à M. de Marca dans l'Archevêché de Paris. Il n'étoit pas mal-faisant de lui-même ; mais il se laissoit aisément emporter à la colere, & il étoit étroitement uni au Pere Annat : ce qui a été la principale cause de tout ce qui lui est arrivé de fâcheux depuis qu'il fut Archevêque de Paris.

On dit qu'on ne lui donna cet Archevêché qu'à condition qu'il pousseroit plus vigoureusement qu'on n'avoit encore fait la souscription du Formulaire, & principalement à l'égard de Port-Royal. (c'est comme s'appelle un ancien Monastere de Religieuses Bernardines établi originaiement à six lieues de Paris) La Mere Angelique Arnauld, qui en étoit Abbessé par la nomination du Roi, l'avoit réformé n'étant âgée que de dix-sept ans, lorsqu'il n'y avoit dans toute la France, ni peut être ailleurs, aucun Monastere de cet Ordre ni d'hommes ni de filles où la Regle de S. Benoît fût observée. Il fut transféré à Paris en 1626, à cause du
trop

(c) [M. de Marca mourut le 29 Juin 1662. Cette époque précise avoit échappé à M. Arnauld.]

trop grand nombre des Religieuses ; & comme elles se multiplièrent IV. Cl. encore beaucoup depuis , M. de Gondi Archevêque de Paris , leur permit IX. P^e. en 1648 , d'en renvoyer une partie à la Maison des Champs , où elles N^o. VI. seroient gouvernées par une Prieure , que l'Abbesse qui étoit à Paris leur envoyoit. Il étoit nécessaire de savoir cela pour entendre ce qui sera dit dans la suite de ces deux Maisons , qui ne faisoient alors qu'une seule Communauté.

Diverses raisons avoient porté les Jésuites à travailler à la ruine de ce Monastere , & il y avoit déjà trois ans , que , sans qu'elles en eussent donné aucun sujet , on leur avoit ôté leurs Postulantes , leurs Pensionnaires & leurs Confesseurs. Mais c'est ce qui servit à faire éclater davantage leur vertu & leur piété. Car les Vicaires Généraux de l'Archevêché de Paris y ayant fait une visite par ordre de la Cour , cette visite fit reconnoître la fausseté de tout ce que leurs ennemis leur imputoient.

M. l'Evêque d'Angers , qui avoit eu six sœurs & sa mere Religieuses dans ce Monastere , y avoit encore une sœur & trois Nieces en 1664. Lors donc que M. de Pérefixe n'attendoit que ses Bulles pour prendre possession de l'Archevêché de Paris , M. l'Evêque d'Angers crut lui devoir écrire , pour lui représenter l'injustice des préventions qu'on lui pouvoit avoir données contre cette Maison.

On peut voir cette Lettre dans la troisième Partie de l'Apologie pour ces Religieuses. Mais M. de Pérefixe n'y répondit que sept mois après , lorsqu'il eut tout renversé dans ce Monastere ; parce qu'elles n'avoient pas cru pouvoir en conscience signer le Formulaire sans expliquer à quoi elles s'engageoient.

Ce qui put contribuer à l'irriter contre ces Religieuses , est qu'il s'étoit flatté que ce qu'il avoit mis dans son Mandement leur rendroit cette signature facile : car il est vrai qu'il avoit rendu un grand service à l'Eglise , en renonçant à ce que les auteurs & les partisans du Formulaire avoient voulu faire croire jusques alors ; que le fait étoit inséparable du droit , & qu'on devoit croire l'un & l'autre de foi divine. Il avoit rejeté ces deux fausses & pernicieuses prétentions par ces paroles : *Desquelles Constitutions , aussi-bien que du Formulaire , il est certain qu'on ne peut prendre sujet , à moins d'être malicieux ou ignorant , de dire qu'elles desirerent une soumission de foi divine pour ce qui regarde le fait ; exigeant seulement pour ce regard une foi humaine & ecclésiastique , qui oblige à soumettre avec sincérité son jugement à celui des Supérieurs légitimes.*

Il auroit eu quelque raison d'espérer de réussir dans son entreprise , si ce différent avoit été de la nature de ceux qui arrivent souvent dans le monde. En relâchant quelque chose de part & d'autre , on ne manque

- IV. CL. guere de s'accommoder. Il sembloit en effet, que, par son Mandement;
 IX. P^e. il voulût dire; je vous déchargerai de l'obligation de la foi divine;
 N^o. VI. vous me donnerez une foi humaine, & nous conclurons ainsi l'accord.

Mais les Théologiens, qu'on savoit être opposés à ces souscriptions, ne l'étoient que par cette raison : qu'il n'est point permis de mentir. Or quand on me demande que j'assure, en parlant à l'Eglise par une signature publique, que je crois un fait, je ne puis sans mentir assurer que je le crois, tant que je ne le crois pas. Et on a beau me déclarer qu'on ne me demande pas que je le croie de foi divine, mais seulement de foi humaine, cela n'empêche pas que je ne mente, si je dis que je le crois lorsque j'en doute, & que je n'ai aucune assurance qu'il soit vrai.

Cette difficulté fut encore plus grande à l'égard des Religieuses de Port-Royal : car elles avoient une si grande crainte d'offenser Dieu, en blessant en quelque chose la sincérité chrétienne, qu'elles ne pouvoient souffrir la moindre équivoque dans le témoignage qu'on vouloit qu'elles rendissent à l'Eglise de leur disposition. Ainsi après avoir beaucoup prié Dieu, elles se trouverent toutes dans le même sentiment de faire deux Actes ; l'un plus étendu, l'autre plus court. Ce dernier comprenoit en substance tout ce que contenoit le plus long, & il étoit conçu en ces termes.

Nous soussignées promettons une soumission & créance sincere pour la foi. Et sur le fait, comme nous n'en pouvons avoir aucune connoissance par nous-mêmes, nous n'en formons point de jugement ; mais nous demeurons dans le respect & le silence conforme à notre condition & à notre état. Fait en notre Monastere de Port-Royal de Paris, le 10 Juillet 1664. Il étoit signé de la Mere Abbessé & des Religieuses.

Rien n'étoit plus raisonnable que cette signature des Religieuses. Ce fut néanmoins pour cela seul que M. de Pérefixe, leur Archevêque en ce temps-là, les traita quatre ans durant d'opiniâtres, de désobéissantes, de révoltées, d'orgueilleuses, & que quelques jours après avoir reçu ces deux Actes, les ayant toutes fait assembler, sur ce qu'elles lui témoignèrent qu'elles ne croyoient pas pouvoir faire davantage sans blesser leur conscience, il leur prononça verbalement une sentence d'interdiction des Sacrements, qui, nonobstant l'appel qu'elles en interjeterent, s'exécuta par voie de fait quatre ans durant, parce qu'il se rendit maître de leur Eglise & de tous leurs dehors.

Son ressentiment de n'avoir pas été obéi aveuglément, ne se termina pas à cette interdiction des Sacrements, que les Peres ont dit être la plus grande peine de l'Eglise. Le 26. ou 27 d'Août il fit investir leur Monastere de Paris par des Gardes & des soldats, comme s'il en eût eu besoin pour exécuter le renversement qu'il vouloit faire dans cette Maison de

Vierges. Il entra ensuite dans ce Monastere avec quatre ou cinq Ecclé- IV: Cl. siastiques ; & après leur avoir parlé très-durement sur leur prétendue dé- IX. P^e. sobéissance , il lut un papier où étoient écrits les noms de toutes celles N^o. VI. qu'il devoit enlever , au nombre de douze. C'étoit l'Abbesse, la Prieure, les principales Officières, & celles en qui les autres Religieuses pouvoient avoir plus de confiance. On les fit entrer dans des carosses préparés à cet effet , pour être menées chacune à part en divers Monasteres : & la seule grace qu'on put obtenir , fut que la Mere Agnès , sœur de M. d'Andilly & de M. d'Angers , fort âgée , & fort infirme , eût avec elle une de ses nieces qui avoit accoutumé de la servir. Et dans le même temps il fit venir six Religieuses de la Visitation , pour tenir la place de leurs Supérieures , quoique peu capables de gouverner des Religieuses d'un autre Ordre , & dont la Regle est fort différente , & beaucoup plus austere que la leur ; mais qu'il croyoit fort propres à les gagner , parce qu'elles étoient fort zélées à leur prêcher l'obligation de signer le Formulaire , & l'obéissance aveugle à tout ce que vouloit leur Archevêque.

Cependant tout ce qu'il put gagner par ces mauvais traitements , & par l'abandon où se trouvoient ces pauvres filles , prisonnières dans leur propre Maison , est qu'il en fit signer cinq ou six ; toutes les autres demeurant fermes à ne vouloir point prendre part à un fait qui ne les regardoit point , & dont elles ne pouvoient rendre témoignage en assurant qu'elles le croyoient vrai , sans mentir à l'Eglise.

M. l'Archevêque s'avisa , pour leur ôter cette peine de conscience , de leur donner un papier où il changeoit les mots de *foi humaine* , en ceux d'*acquiescement* & de *déférence*. Mais comme ces mots étoient équivoques , & qu'ils pouvoient être pris pour la *foi humaine* , qu'il avoit demandée en termes exprès par son Mandement , les Religieuses de Port-Royal des Champs , qui n'étoient pas si captives que celles de Paris , lui firent présenter une Requête (d) , par laquelle elles le supplioient de déclarer authentiquement , s'il demandoit ou s'il ne demandoit pas la créance intérieure du fait de Jansénius.

Cette Requête fut présentée à M. de Péréfixe le 6 Décembre 1664 ; par un homme envoyé exprès. Mais il feignit de ne l'avoir pas reçue : ce qui porta ces mêmes Religieuses de Port-Royal des Champs à lui demander la permission de communier le jour de Noël , en supposant qu'il avoit été satisfait de leur disposition. Il ne put alors se dispenser de répondre à la Prieure , qui étoit la Mere du Fargis , cousine germaine du Cardinal de Retz ; mais ce fut d'une maniere très-dure. Il supposoit

(d) [Elle se trouve en entier dans le Fantôme du Jansénisme , Chap. XVII, ci-dessus page 95 & suiv.

IV. CL. qu'elle favoit très-bien ce que signifioit le mot *d'acquiescement*, & que
 IX. P^e. ce n'étoit que par orgueil qu'elle en demandoit l'explication ; refusant
 N^o. VI. ainsi de leur dire, s'il leur demandoit ou s'il ne leur demandoit pas la
 créance intérieure du fait de Jansénius.

Cette dureté ne rebuta point ces bonnes Religieuses. Elles lui présentèrent une seconde Requête (e), où elles lui protestoient, que ce n'étoit que pour savoir ce qu'elles avoient à faire pour ne point offenser Dieu qu'elles l'avoient supplié de leur dire, s'il leur demandoit ou s'il ne leur demandoit pas la créance intérieure du fait de Jansénius ; & elles lui marquoient ensuite combien il leur étoit important d'être éclaircies sur cela, parce qu'elles avoient appris de divers endroits qu'il se contentoit que l'on signât, quoique l'on n'eût pas la créance intérieure de ce fait.

Cette seconde Requête ne fut pas si mal reçue que la première : M. de Pérefixe y répondit dès le lendemain (f), & il déclara par cette réponse, qu'il avoit besoin de temps pour digérer ce qu'il avoit à répondre sur la demande qu'on lui faisoit. Mais depuis cette lettre, par laquelle il avoit promis de s'expliquer sur l'obligation à la foi humaine, d'où dépendoit de savoir si ces Religieuses étoient ou n'étoient pas désobéissantes, il se passa quatre ans, jusques à la Paix de l'Eglise, pendant lesquels on les tint séparées des Sacrements, & dans une très-dure captivité.

On voit assez que ce refus si surprenant de répondre à deux Requêtes sur une chose qui ne demandoit qu'un oui ou un non, après même l'avoir promis par une lettre signée de sa main, est une preuve manifeste qu'il ne croyoit plus qu'on pût soutenir avec honneur, que l'Eglise a droit d'obliger par sa seule autorité à la créance intérieure des faits. Car ce ne peut être que cela qui l'empêcha de déclarer nettement aux Religieuses qu'elles y étoient obligées ; au lieu qu'on juge assez que les termes de son Ordonnance, & son engagement avec le P. Annat furent ce qui l'empêcha de leur déclarer qu'elles n'y étoient pas obligées.

On voit la même chose par ce qui se passa entre cet Archevêque & M. l'Evêque d'Angers. Cet Evêque, comme on a déjà dit, lui avoit écrit dès le mois d'Avril 1664 : M. l'Archevêque ne lui avoit répondu que sept mois après, & il y avoit des choses dans cette lettre qui faisoient voir qu'il n'osoit plus soutenir son obligation à la foi humaine. M. d'Angers les lui ayant représentées dans sa Réponse du 1 Janvier 1664, on ne peut rien souhaiter de plus convainquant pour montrer que M. de Pérefixe n'osoit plus soutenir cette obligation à la foi humaine, que le silence

(e) On en voit un grand extrait dans le Fantôme du Jansénisme, Chap. XVII.
 (f) [Voyez cette Réponse, ibid. page 103.]

qu'il garda sur cette réponse de M. d'Angers, qui avoit été imprimée IV. CL. bientôt après. Car s'il avoit mal pris la pensée de M. de Pérefixe sur IX. P^e. une matiere si importante, qui devoit être le fondement de sa conduite, N^o. VI. n'auroit-il pas été obligé de l'en avertir, sur-tout cet Evêque l'en ayant prié, & l'ayant conjuré *de ne pas permettre qu'il lui attribuât un sentiment qu'il n'auroit pas eu* ? Ne lui auroit-ce pas été un devoir de conscience de détromper le public, qui avoit été persuadé par les raisons que M. d'Angers en avoit données, qu'il avoit fort bien pris le sens de la lettre de cet Archevêque, & qu'il paroïssoit clairement par-là qu'il se repentoit de l'engagement où il s'étoit mis, de vouloir que l'Eglise soit infallible à l'égard des faits, & qu'elle puisse obliger par voie de commandement à la créance intérieure de ceux qu'elle décide ?

LA RÉSISTANCE que trouva M. de Paris fut cause qu'il pria le Roi de faire demander au Pape le nouveau Formulaire que nous avons rapporté au commencement. Quand il l'eut obtenu, outre l'espérance qu'il avoit que les Religieuses de Port-Royal se rendroient à l'autorité du S. Siege, il s'en servit à une autre fin, qui étoit de faire sortir de la Maison de Paris toutes celles qui n'avoient pas signé, afin d'en être absolument le maître. Pour en venir à bout sans user de violence, il leur fit entendre que pour leur donner des témoignages de sa bonté, il leur vouloit rendre leurs Meres & leurs Soeurs, qu'il avoit dispersées en divers Monasteres, en les mettant à la Maison des Champs avec celles qui y étoient demeurées, & toutes celles de Paris qui n'avoient point signé, ou qui n'avoient signé que le Formulaire du Clergé, & non celui du Pape, & qu'il leur donneroit du temps pour prier Dieu, afin qu'il les éclairât sur ce qu'elles avoient à faire à l'égard de la signature ordonnée par le Pape.

Cette réunion se fit le 3 & le 4 de Juillet. Elles en eurent une grande joie ; mais elles ne prévoyoit pas les croix qu'on leur préparoit. Elles ne furent pas plutôt arrivées à cette Maison des Champs, qu'il y vint un Exempt & quatre Gardes, qui se saisirent de toutes les portes & de tous les dehors : & sur ce que les Religieuses refuserent de leur ouvrir la porte de leur jardin, qui étoit une porte de clôture, ils la mirent en pieces, & se rendirent ainsi les maîtres de leur jardin, pour empêcher à ce qu'ils disoient, qu'elles ne pussent jeter des lettres par dessus les murailles, & que l'on ne leur en pût faire tenir par-là. De sorte que dans les plus grandes chaleurs de l'Été, ne pouvant prendre l'air, elles penserent étouffer.

On leur ôta aussi les Prêtres à qui elles avoient confiance, & on leur en donna deux autres, qui étoient plutôt des Geoliers pour les empêcher d'avoir communication avec personne, & qui avoient ordre de ne

IV. CL. leur point donner les Sacrements , pas même à la mort , qu'elles n'eussent
 IX. P^e. signé : & en effet , il en mourut cinq pendant cette captivité , qui dura
 N^o. VI. près de quatre ans , à qui ils les refuserent. Ils ne voulurent point aussi
 faire aucunes prieres pour elles , ni assister à leurs funérailles. Il n'y a que
 la Messe qu'on ne leur put ôter , parce qu'il la falloit dire pour les Con-
 verses , que l'on n'avoit point obligées à signer.

On leur ôta aussi leurs Tourieres de dehors , & on leur en donna
 d'autres , dont le principal soin étoit d'empêcher que personne ne leur
 parlât : & parce qu'on les avoit assez mal choisies , il y en eut dont la con-
 duite ne fut pas édifiante , non plus que celle des Gardes.

Quand le temps fut expiré , qu'on leur avoit donné pour prier Dieu ,
 M. de Pérefixe vint les visiter , & leur prêcher la signature. Mais au lieu
 d'y rien gagner , quatre de celles qui , accablées d'ennui pour les mau-
 vais traitements qu'on leur faisoit , avoient signé une fois dans les Maisons
 étrangères où elles étoient renfermées , non seulement ne le firent pas
 une seconde fois , mais retractèrent la signature qu'elles avoient faite , &
 lui en demanderent pardon.

Il en fut fort irrité ; & voyant que les mêmes raisons de conscience les
 empêchoient de faire d'autre signature que celle qu'elles lui avoient pré-
 sentée il y avoit plus d'un an , dont il n'avoit pas voulu se contenter ,
 contre toute sorte de raison , comme il a paru dans la suite , il les inter-
 dit de nouveau des Sacrements , & leur défendit même de chanter au
 Chœur. Et une de celles qui avoient rétracté leur signature étant morte
 un an après , on ne lui voulut jamais donner les Sacrements ; & les Re-
 ligieuses ayant envoyé un homme exprès à M. de Pérefixe , avec un des
 Gardes qui les tenoient prisonnières , pour lui demander qu'un Prêtre
 assistât à ses funérailles , il ne le voulut jamais accorder.

Il n'alla que cette seule fois à Port-Royal , & personne même ne les
 alla voir depuis de sa part ; il ne pensa qu'à les matter par les plus durs
 traitements , sans leur donner ni consolation , ni instruction , comme s'il
 n'y eût point eu de salut pour elles.

Voilà ce qu'ont souffert quatre ans durant plus de soixante-quinze Re-
 ligieuses d'une vie exemplaire , & d'une piété reconnue de tout le mon-
 de , en qui on ne trouvoit point d'autre défaut qu'une trop grande déli-
 cateffe de conscience , & dont celui qui les traitoit si durement avoit
 accoutumé de dire , qu'elles étoient pures comme des Anges , & orgueil-
 leuses comme des Démons ; parce que l'engagement où il s'étoit mis de
 leur faire jurer que des Propositions sont dans un livre qu'elles étoient
 incapables de lire , lui faisoit prendre pour un grand orgueil la crainte
 qu'elles avoient d'offenser Dieu.

On ne voyoit point de fin à leurs maux, & on n'auroit jamais cru IV. CL. que ce qui sembloit devoir être une occasion de les augmenter, fût ce qui IX. P^e. les en fit sortir. C'est ce que l'on verra par la suite de cette Histoire. N^o. VI.

I I I. P A R T I E.

Que la tempête qu'excita le Formulaire par le procès que l'on voulut faire aux quatre Evêques, a été l'occasion de la Paix de l'Eglise.

LE Formulaire d'Alexandre VII, qui n'avoit été fait que pour l'Eglise de France, y causa une bien plus grande brouillerie, & il y eût fait des maux extrêmes, si on se fût opiniâtré à le vouloir faire signer sans distinction ni explication.

Plusieurs Evêques (g), qui n'avoient pas voulu faire signer le Formulaire de l'Assemblée, crurent devoir faire souscrire celui du Pape. Mais comme ils étoient bien informés des contestations qu'il y avoit dans l'Eglise touchant le fait de Jansénius, & des peines de conscience qu'auroient plusieurs de leurs Ecclésiastiques, de témoigner qu'ils le croyoient vrai, & qu'ils en prenoient Dieu à témoin, ils prirent divers moyens pour ne les point obliger à ce qu'ils n'auroient pu faire sans blesser leurs consciences. Les uns leur déclarèrent verbalement qu'ils ne les engageoient point à cette créance. D'autres reçurent les distinctions du fait & du droit, qu'ils ajouterent à leurs signatures. D'autres instruisirent leurs Ecclésiastiques sur ce sujet par des Procès-verbaux qui demeurèrent dans leurs Greffes. D'autres déclarèrent la même chose par des Mandements qui ne furent pas imprimés. Et il y en eut quatre qui le firent par des Mandements imprimés. Ce furent M. Pavillon Evêque d'Alet, M. Caulet Evêque de Pamiers, M. Choart de Buzenval Evêque de Beauvais, & M. Arnauld Evêque d'Angers, qui est le seul qui vit encore. Ces Mandements convenoient avec celui de M. d'Alet leur ancien, dans ce qui y est exprimé par ces paroles : *Tous les Théologiens conviennent que l'Eglise peut être surprise, quand elle juge si des Propositions ou des sens hérétiques sont contenus dans un livre ; & que partant sa seule autorité ne peut point captiver notre entendement, ni nous obliger à une créance intérieure.*

Ces quatre Prélats étant fort considérés, leurs Mandements furent bientôt fort répandus. Et c'est ce qui irrita terriblement contr'eux leurs adversaires, qui virent bien que si cela étoit une fois reçu, tous les

(g) On peut voir sur ces faits la dixieme Lettre imaginaire, & le Chapitre XVI du Fantôme.

IV. C^L. desseins qu'ils avoient fondés sur le Formulaire s'évanouiroient, parce
 IX. P^e. qu'ils ne s'en pourroient plus servir pour tourmenter personne : & c'est
 N^o. VI. ce qu'ils appelloient éluder les Constitutions, & les rendre inutiles. Ils
 employèrent donc tout ce qu'ils avoient de crédit pour soulever contre
 ces quatre Evêques la Cour de France & la Cour de Rome, & ils y réussirent
 par les fausses couleurs qu'ils donnerent à cette affaire. Ils engagèrent le Roi à demander par son Ambassadeur au Pape Alexandre VII, des Commissaires pour faire le procès à ces quatre Evêques : & ce Pape étant mort, ils firent demander la même chose au Pape Clément IX son Successeur. Le Pere Annat fit donner à l'Ambassadeur des instructions, où on supposoit toujours, que c'étoit pour éteindre l'hérésie des Jansénistes : & ne mettant pas en doute que ces Prélats ne fussent coupables, on cherchoit seulement la maniere dont il s'y falloit prendre pour les punir. On en marquoit le plan dans ces instructions. C'étoit que le Pape nommeroit des Evêques. On vouloit d'abord qu'ils fussent douze, parce que c'est le nombre prescrit par les Canons pour le jugement des Evêques ; & qu'ils n'eussent point d'autre pouvoir que de signifier à ces Prélats ; que dans deux mois ils eussent à signer & faire signer le Formulaire purement & simplement sans aucune restriction ni explication ; & que faute de l'avoir fait dans ce temps-là ils seroient, *ipso facto*, interdits de l'entrée de leurs Eglises, & de toutes les fonctions épiscopales, sans pouvoir récuser aucun de ces Commissaires, ni se pourvoir par appel contre un procédé si irrégulier.

Tout cela fut accordé sans beaucoup de peine par la Cour de Rome ; parce qu'on la mettoit par-là en possession du droit de juger les Evêques en premiere instance, qui lui avoit toujours été contesté par l'Eglise Gallicane.

On diminua même le nombre de ces Juges délégués. La Cour de France en avoit demandé douze : celle de Rome n'en nomma que neuf, afin de se mettre en cela même au dessus des Canons. Du côté des quatre Evêques on publia neuf ou dix Mémoires qui convinrent tout le monde de l'injustice de ce procédé. Mais cela eût servi de peu, si Dieu n'eût réveillé le zele des meilleurs Evêques de France, qui se crurent obligés en conscience d'écrire au Pape & au Roi, pour leur représenter qu'on avoit surpris leur religion, en leur faisant entendre les choses tout autrement qu'elles n'étoient. Dieu donna sa bénédiction à ces deux Lettres ; & trois Prélats, qui furent depuis regardés comme les Médiateurs de la paix, ayant proposé à M. le Nonce des voies d'accommodement qu'il trouva raisonnables, elle se fit bientôt après.

Mais il ne faut pas s'imaginer que ce fût en obligeant les quatre Evêques

ques à changer de sentiment , & à faire signer simplement le Formulaire IV. Cl. sans aucune distinction , comme l'ont cru quelques Ecrivains des Pays- IX. P^e. Bas, mal informés de ce qui s'étoit passé en France. Les deux Lettres des N^o. VI. dix-neuf Evêques font voir bien clairement le contraire. Ils avoient à justifier les quatre Evêques sur deux chefs : l'un , sur ce qu'ils avoient expressément déclaré dans leurs Mandements , comme on l'a marqué : *Que tous les Théologiens conviennent que l'Eglise peut être surprise quand elle juge si des propositions ou des sens hérétiques sont contenus dans un livre ; & que partant elle ne peut , par sa seule autorité , nous obliger à une créance intérieure de ce fait ; mais qu'elle se contente sur cela d'une déférence respectueuse.* L'autre , sur ce qu'on leur imputoit d'avoir eu sur la signature du Formulaire du Pape , une conduite singulière & différente de celle de tous les autres Evêques de France.

Or voici comme ils les justifient dans leur Lettre au Roi sur le premier de ces deux points ; non en niant qu'ils eussent déclaré qu'on n'étoit point obligé à la créance intérieure du fait de Jansénius , mais en soutenant qu'ils n'avoient rien fait en cela qui ne fût conforme à l'esprit & aux sentiments de l'Eglise.

„ On ne peut, Sire , trop louer le zèle que Votre Majesté témoigne
„ pour défendre les intérêts de la Religion , & pour éloigner les erreurs ,
„ qui altérant la pureté de la foi , pourroient troubler la tranquillité de
„ ses peuples ; & c'est ce qui nous porte à représenter avec toute sorte de
„ respect à Votre Majesté , que dans l'affaire des quatre Evêques , que l'on
„ lui a voulu rendre suspects , il ne s'agit pas de la foi , étant assuré qu'il
„ n'y a personne qui le puisse montrer : qu'il ne s'agit point aussi des
„ Constitutions des Souverains Pontifes , qu'ils ont fait recevoir très-reli-
„ gieusement dans leurs Diocèses , ni par conséquent des Déclarations
„ qui en ont autorisé la publication , & que nous pouvons assurer Votre
„ Majesté avoir été reçues avec tout le respect possible. Car nous ne crai-
„ gnons pas , Sire , d'avancer devant Votre Majesté , que tout ce qu'ont
„ dit ces Evêques dans leurs Mandements , n'affoiblit en aucune manière
„ la condamnation des Propositions que tous les Catholiques rejettent ;
„ mais est seulement opposé à une nouvelle & pernicieuse doctrine , con-
„ traire à tous les principes de la Religion , aux intérêts de Votre Majesté
„ & à la sûreté de votre Etat , par laquelle on veut attribuer à Sa Sainteté
„ ce qui n'appartient qu'à Dieu seul , en le rendant infaillible dans les
„ faits mêmes. C'est , Sire , tout leur crime d'avoir parlé comme l'Eglise
„ s'est expliquée dans tous les siècles , & comme ont fait même dans les
„ derniers temps les Docteurs les plus zélés pour l'autorité du S. Siege
„ Il est donc clair que les dix-neuf Evêques , qui n'ont été délavoués
Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXV. Y

IV. CL. d'aucun Evêque de France, ont soutenu, comme étant la doctrine de IX. P^e. l'Eglise, ce que les quatre avoient dit dans leurs Mandements; que l'Eglise N^o. VI. n'étant point infaillible dans les questions de fait, elle ne pouvoit obliger par son autorité seule à en avoir la créance intérieure.

Mais c'est ce qu'ils ont fait entendre encore plus clairement en écrivant ainsi au Pape même. *Qu'y a-t-il dans ces Mandements qui s'écarte tant soit peu, ou de la règle de la vraie doctrine, ou du respect dû au S. Siege? Il s'étoit trouvé parmi nous des gens qui avoient publié ce dogme jusques alors inoui, que l'on doit prendre pour infailliblement vrai ce que l'Eglise a décidé touchant les faits que Dieu n'a point révélés, & qu'ainsi on doit avoir une soumission de foi pour ces faits, aussi-bien que pour les dogmes révélés dans l'Ecriture & dans la Tradition. Ces Evêques, tant pour empêcher le cours de ce méchant dogme, que pour remédier aux scrupules de quelques-uns de leurs Ecclésiastiques, ont cru devoir proposer dans leurs Mandements la doctrine contraire, très-commune & très-certaine: QUE LES FAITS HUMAINS ET NON RÉVÉLÉS DE DIEU, NE SONT POINT DÉFINIS AVEC UNE CERTITUDE INFAILLIBLE, ET QUE PAR CONSÉQUENT L'EGLISE N'EXIGE DES FIDÈLES SUR CELA, QUE D'AVOIR DU RESPECT POUR SES DÉCRETS, comme cela est bien juste. Qu'y a-t-il en cette doctrine de contraire à la Religion, & d'injurieux au S. Siege? Ne sait-on pas qu'elle a été soutenue par les plus zélés défenseurs du Siege Apostolique; Baronius, Bellarmin, Palavicin; & que c'est même ce qui la leur a fait embrasser avec plus d'attachement, qu'ils l'ont jugée nécessaire pour mieux établir l'autorité de l'Eglise dans la décision des dogmes de la foi, & pour repousser les objections des hérétiques? S'il y a du crime en cela, ce ne sera pas le crime de ces Prélats seuls, mais le crime de nous tous, & même de toute l'Eglise.*

Voilà comme ces dix-neuf Evêques justifient auprès du Pape, quatre de leurs Confreres qu'on avoit voulu rendre odieux à Sa Sainteté. Ils ne se contentent pas de parler d'eux avec tant d'éloge, qu'ils ne craignent point de dire; *que leurs ennemis mêmes ne pouvoient pas s'empêcher de rendre ce témoignage à leur vertu, qu'il n'y en avoit point qui fissent plus d'honneur à l'Ordre Episcopal, qui édifiassent plus l'Eglise par une vie exemplaire, qui eussent plus de vigilance & plus de soin pour le salut de leurs peuples, & pour la bonne conduite du troupeau que Dieu leur avoit confié, & enfin qui remplissent mieux tous les devoirs de la Charge Episcopale.* Ils ne les excusent point aussi sur leurs bonnes intentions: ils ne cherchent point d'adoucissement & de couleurs pour rendre plus plausible la doctrine de leurs Mandements; ils la représentent, comme nous venons de voir; avec une entière sincérité, en disant; *que ce qu'ils ont proposé comme une doctrine très-commune & très-certaine, est: Que les faits humains*

Et non révélés ne sont point définis par l'Eglise avec une certitude infallible, IV. Cl.
Et qu'ainsi on n'a droit d'exiger qu'une déférence respectueuse à l'égard des IX. P.
Décrets où ces faits sont décidés. C'est de cette doctrine qu'ils assurent que N°. VI.
c'est le sentiment d'eux tous, ou plutôt de toute l'Eglise; ce qu'ils n'auroient
 pu dire sans une grande témérité, si cela n'étoit pas vrai. Tous les Evé-
 ques de France, dont les uns ont écrit cette lettre au Pape Clément IX.
 & les autres l'ont approuvée en ne la contredisant pas, comme ils au-
 roient dû, si ce qu'on y assure être la doctrine de toute l'Eglise étoit une
 erreur, auroient été bien *téméraires*, si c'étoit l'être que de ne pas recon-
 noître l'Eglise infallible dans les faits non révélés. Mais il faut bien que
 le Pape en ait jugé autrement, puisque c'est après avoir reçu cette lettre
 des dix-neuf Evéques & celle des quatre qui y avoit rapport & ne disoit
 que la même chose, que Sa Sainteté fit témoigner au Roi *qu'il étoit con-*
tent de leur obéissance. Il est clair par conséquent qu'il n'exigeoit point
 la créance intérieure à l'égard du fait, mais qu'il étoit content d'une dé-
 férence respectueuse.

L'autre point dont on faisoit un crime aux quatre Evéques, est que
 leur conduite étoit singulière, & qu'ils étoient les seuls qui, ayant distin-
 gué le droit & le fait, avoient demandé la foi pour l'un, & pour l'autre
 un silence respectueux. Mais c'est sur quoi les dix-neuf Prélats les justi-
 fient encore, en niant qu'ils fussent les seuls qui s'étoient servis de cette
 distinction, & qui s'étoient contentés de ces différentes soumissions, &
 en rendant témoignage au Pape & au Roi, qu'un grand nombre d'autres
 Evéques en avoient usé de la même sorte. Rien n'est plus exprès que ce
 qu'ils en disent au Roi.

» Il y a, Sire, dans l'affaire des quatre Evéques un fait particulier dont
 » nous devons principalement informer Votre Majesté, parce qu'il nous
 » regarde; & que c'est à nous d'en rendre témoignage. Un des princi-
 » paux moyens dont on s'est servi pour les rendre odieux, a été de faire
 » croire qu'ils avoient eu une conduite singulière, & qu'ils étoient seuls
 » dans le Royaume qui en eussent usé ainsi. Mais la vérité, Sire, nous
 » oblige à déclarer à Votre Majesté, que leur conduite n'a rien de par-
 » ticulier, non plus que leurs sentiments, & qu'elle n'est point différente
 » dans le fond de celle d'un grand nombre d'autres Evéques. Il y en a
 » eu, Sire, qui se sont expliqués aussi clairement dans les Mandements
 » qu'ils se sont contentés de publier dans leurs Diocèses; d'autres l'ont
 » fait par leurs Procès-verbaux, qui sont demeurés dans leurs Greffes, &
 » qu'ils ne désavouent point; d'autres ont témoigné ouvertement par leurs
 » paroles, qu'ils avoient la même pensée; & la plus grande partie l'ont
 » fait en recevant les restrictions aux signatures, ce qui revient presque à

IV. CL. „ la même chose. Ainsi nous sommes persuadés que Votre Majesté, Sire,
 IX. P.^e. „ voyant le peu de sujet qu'on a eu de décrier ces Prélats, comme s'ils
 N^o. VI. „ étoient séparés de leurs Confreres, elle n'improvera point leur con-
 „ duite, & fera très-éloignée de souffrir qu'on entreprenne de les con-
 „ damner en violant toutes les formes, dont on ne pourroit pas légitime-
 „ ment se dispenser envers les plus coupables”.

Ils rendent au Pape le même témoignage. Car après avoir dit ce que nous avons déjà rapporté : *Ita sentire si criminofum existimetur, non hoc proprium ipsorum, sed omnium nostrum, imò totius Ecclesiæ crimen fuerit;* ils ajoutent : Il y a même d'autres Evêques, qui ne sont ni en petit nombre ni des moins considérables, qui ont fait la même chose qu'eux; ou par des Mandements publics quoique non imprimés, ou, ce qui n'a pas moins d'autorité, dans des Procès-verbaux qui sont demeurés dans leurs Greffes, où ils ont expliqué au long la même doctrine que les quatre Evêques ont proposée dans leurs Mandements. Beaucoup d'autres ont permis sans peine à leurs Ecclésiastiques, d'ajouter ce qu'ils voudroient à leur signature, pourvu que ce qu'ils ajouteroient fût bon & orthodoxe. Nous ne saurions donc croire, Très-Saint Pere, que Votre Sainteté n'ait pas plutôt de l'affection que de l'éloignement pour des Prélats dont la vie est si édifiante & la foi si pure.

Mais comme il y en avoit qui mettoient tout le crime des quatre Evêques à avoir proposé des explications & des distinctions, en faisant signer un Formulaire envoyé par le Pape, c'est ce que les dix-neuf Evêques font voir dans la lettre au Roi être une prétention non moins insoutenable que les autres.

„ Il s'agit, disent-ils, de savoir si le crime de ces excellents Evêques est
 „ si manifeste, qu'ils n'aient pas besoin, pour être condamnés & interdits
 „ de leurs ministères, d'être ouïs devant leurs Juges, & d'être reçus à se
 „ justifier des reproches qu'on leur fait. Et c'est ce que nous ne craignons
 „ pas de dire à Votre Majesté ne se pouvoir soutenir, sans détruire l'Epis-
 „ copat. Car il faudroit pour cela supposer, qu'aussi-tôt que le Pape aura
 „ fait une Ordonnance, c'est un crime manifeste à un Evêque, & qui lui
 „ fait encourir, sans autre examen, les plus grandes peines de l'Eglise,
 „ que de ne la pas exécuter à la lettre, sans ajouter quoi que ce soit,
 „ bien que très-constant & très-orthodoxe. Or Votre Majesté, Sire, voit
 „ assez de quelle conséquence seroit l'établissement d'une si étrange ma-
 „ xime, & qu'il ne faudroit plus considérer les Evêques comme tenant
 „ de Jesus Christ même leur autorité sacrée, selon que l'Ecriture nous
 „ l'apprend, mais comme de simples Vicaires de celui dont ils n'auroient
 „ droit que de suivre & exécuter aveuglément toutes les volontés, sans
 „ pouvoir même les expliquer selon la doctrine commune de l'Eglise.”

» pour l'édification des ames dont Dieu leur demandera compte. Car par- IV. Cl.
 » les & s'expliquer de la sorte, ce n'est point, Sire, contredire & résister IX. P.
 » au S. Siege : c'est une liberté naturelle aux Evêques, & aussi ancienne N°. VI.
 » que l'Eglise ; & il a été souvent nécessaire pour le service de nos Rois &
 » de l'Etat, que ceux qui nous ont précédé n'aient pas eu une obéissance
 » si aveugle pour toutes les choses qui viennent de Rome. Que si Votre
 » Majesté est trop éclairée, pour souffrir qu'on voulût autoriser en son
 » Royaume une si méchante doctrine, & si préjudiciable au bien de son
 » service, il faut demeurer d'accord qu'on ne peut imposer aucune peine
 » aux quatre Evêques, pour avoir use d'explication & de distinction, qu'a-
 » près avoir examiné par un jugement canonique, où ils seroient présents
 » & entendus, s'ils ont bien ou mal fait d'user de cette explication ».

Enfin ces dix-neuf Prélats n'en demeurèrent pas là. Ils ne se contente-
 rent pas de défendre l'innocence de leurs Confreres ; mais ayant jugé que
 c'étoit une occasion favorable de porter le Pape & le Roi à donner la
 Paix à l'Eglise, ils crurent avec raison que rien ne seroit plus facile, en
 suivant les principes qu'ils avoient établis dans leurs Lettres.

C'est ce qu'ils représentèrent au Pape en ces termes, qui ne pouvoient
 être ni plus respectueux ni plus touchants, & qu'il paroît aussi que Dieu
 bénit.

» Tout le monde soupire après une parfaite concorde, & on l'attend
 » de la sagesse de Votre Sainteté. Cela se peut faire quasi de soi-même,
 » dans la disposition où les choses sont. Sans presque aucun travail, &
 » sans donner sujet de plainte à personne, les contestations s'appaiseront :
 » on tendra aux Constitutions l'honneur qui leur est dû, & on verra
 » bientôt, que, sous le Souverain Pasteur, tous les membres de l'Eglise
 » auront les mêmes sentimens & parleront le même langage. Comme
 » rien ne sauroit être ni plus utile à l'Eglise, ni plus glorieux à Votre
 » Sainteté, nous ne cesserons d'espérer un si grand bien de votre prudence,
 » & de le demander à Dieu par nos vœux ».

Ces deux Lettres, écrites par tant d'Evêques au Pape & au Roi, sur la
 plus grande affaire qui fût alors dans l'Eglise, n'ayant été contredites par
 aucun Evêque de France, comme j'ai déjà remarqué, doivent être con-
 sidérées comme un témoignage authentique du sentiment de l'Eglise Gal-
 licane, tant à l'égard de la doctrine qui y est expliquée touchant ce que
 l'on doit à la décision des faits, que de la discipline qu'on y soutient
 touchant la forme de juger les Evêques. C'est le jugement qu'en a porté
 le savant Docteur de Sorbonne qui a écrit des *Causés majeures* par l'ordre
 du Clergé ; & c'est ce qui lui a fait mettre dans son livre ces deux Lettres
 entières : *Ne quid, dit-il, sanctissimis Præsulibus videar imposuisse.* Il dit aussi

M. Gen-
bais.

IV. CL. de ces Lettres, qu'aussi-tôt qu'elles furent publiées, la face des choses
 IX. P^e. changea tout d'un coup, & que les esprits de tout le monde se portèrent
 N^o. VI. à la paix : *Post scriptas vulgatasque ejusmodi Epistolas, mutati subito visi sunt & ad pacem conversi omnium animi.* Il faut donc reconnoître que le premier pas vers la paix de l'Eglise a été la déclaration solennelle faite par tant d'Evêques & approuvée tacitement par les autres, que l'Eglise n'étant point infaillible dans la décision des faits, on n'a point droit d'en exiger la créance intérieure, mais qu'on se doit contenter d'un silence respectueux (h).

CONCLUSION.

Voilà au vrai l'Histoire du Formulaire & de la Paix, que le Pape Clément IX donna ensuite à l'Eglise de France.

On y peut voir deux choses qui méritent bien qu'on y fasse une sérieuse réflexion.

L'une est, que cette Formule a fait beaucoup de mal dans cette Eglise; qu'elle y a excité de très-grandes brouilleries; qu'elle a été cause d'une infinité de jugements téméraires, en faisant passer pour hérétiques des Théologiens très-Catholiques, & très-sincèrement attachés à toutes les vérités de la foi, à cause seulement qu'ils doutoient d'un fait du dix-septième siècle; qu'elle a enfanté cette monstrueuse opinion, qu'un fait non révélé pouvoit être un dogme de foi; qu'elle a servi de fondement à cette nouvelle hérésie, que le Pape a la même infaillibilité que Jesus Christ en décidant ces sortes de faits qu'on ne peut dire que Dieu ait révélés; qu'elle a fait traiter avec la dernière inhumanité des Religieuses d'une piété exemplaire, pour avoir voulu demeurer dans le respect & dans le silence conforme à leur condition & à leur état, à l'égard d'une chose qu'elles n'avoient aucune obligation de savoir, & dont elles étoient incapables de juger; & enfin qu'elle a mis cette Eglise sur le point de tomber dans une des plus horribles confusions où elle ait jamais été, si Dieu n'eût arrêté, par une espece de miracle, ce qu'on avoit commencé à faire contre quatre des meilleurs Evêques de France, parce qu'on ne l'auroit pu continuer sans que beaucoup d'autres Evêques se joignant à eux, se fussent élevés contre un procédé si injuste, & si contraire à tous les Canons.

Où est donc le jugement de M. Steyaert, de proposer ce qui s'est fait

(h) [La quatrième Partie de cette histoire jusqu'à la Conclusion, exclusivement, n'étant autre chose que le XIX Chapitre du *Fantôme du Jansénisme*, &c. copié mot à mot jusqu'à l'alinéa de la page 133, qui commence par ces mots : *Il n'y eut donc jamais*, &c. nous la supprimons, en renvoyant le Lecteur à ce XIX Chapitre, qui se trouve ci-dessus depuis la page 120 jusqu'à la page 133.]

en France sur ce sujet , comme une grande raison de faire la même chose IV. CL. dans les Pays-Bas (i)? C'est justement comme s'il disoit : Nous avons joui IX. P^e. d'une trop grande paix depuis les Constitutions qui ont condamné les N^o. VI. cinq fameuses Propositions. Si les Jésuites l'ont un peu troublée par leurs Theses calomnieuses , où ils nous accusoient de tenir la doctrine condamnée par ces Papes , nous n'avons eu , pour les repousser , qu'à leur faire voir que nous ne tenons point d'autre doctrine sur ce sujet , que celle de notre Censure de 1587 que le S. Siege nous laisse soutenir avec toute sorte de liberté. Nous étions donc sur cela tout-à-fait en paix dans notre Université ; mais cette paix ne s'accommode pas avec mes desseins. J'ai à profiter de la disposition d'un Archevêque qui a créance en moi , & qui étant gouverné par les Jésuites , a déclaré être résolu de pousser à bout tous ceux que ces Peres & moi lui feront passer pour Jansénistes. Mais je ne puis pas aller si loin qu'eux. Si je m'arrête aux dogmes , je n'en trouverai point qui le soient. Il faut que j'use de la même adresse que les Jésuites de France , en les obligeant de se déclarer sur le fait de Jansénius , dont je sais que doutent la plupart de ceux qui n'ont pas pour moi une déférence aveugle. Rien ne m'a paru plus propre à cela que de faire introduire en ce Pays-ci , par les Evêques , le Formulaire d'Alexandre VII , qui n'a été fait que pour la France. J'ai assez prévu que s'il y avoit bien fait du bruit , & causé bien des brouilleries , il n'en feroit pas moins ici : que bien des gens trouveroient mauvais que , sans aucune nécessité ni utilité , on impose ce nouveau joug à de pieux Ecclésiastiques , qui n'ont donné aucun sujet d'avoir leur foi pour suspecte : que ce fera une occasion à un grand nombre de personnes de faire de faux serments , & à d'autres d'être exclus des emplois de l'Eglise qu'ils seroient capables de bien servir. Mais j'ai considéré que c'étoit le meilleur moyen que j'eusse d'affoiblir le parti de mes adversaires , & de fortifier le mien. Et ce que j'ai trouvé encore plus important , est que je ferai valoir par-là le zele que j'ai pour l'autorité du S. Siege , en poussant plus loin que personne , par l'addition que j'ai faite au Formulaire dressé par un Pape , l'obéissance aveugle que l'on doit à ses Décrets :

On ne prétend pas que M. Steyaert ait jamais tenu un tel discours : mais c'est ce que sa conduite nous fait entendre. On n'a donc fait qu'imiter le Prophete Isaïe , qui parle ainsi des Israélites qui ne vouloient point écouter la loi de Dieu. *Ils disent à ceux qui ont des yeux , ne voyez point ; & à ceux qui regardent , ne regardez point pour nous à ce qui est droit & juste : dites-nous des choses qui nous agréent : que votre œil voie des erreurs*

(i) [Corollaire de la These du 15 Mars 1692.]

IV. CL. *pour nous. Eloignez de nous la voie de Dieu : détournez de nous ce sentier*
 IX. P^e. *étroit : que le Saint d'Israël cesse de paroître devant nous.* Il faudroit avoir
 N^o. VI. perdu toute honte pour s'exprimer en ces termes. Mais le Saint Esprit
 fait dire aux amateurs du monde ce que leur vie fait assez voir être conforme à la disposition de leur cœur.

La seconde chose qui paroît par cette Histoire, est qu'il est indubitable que la Paix n'a été donnée à l'Eglise de France par le Pape Clément IX, qu'en reconnoissant qu'il suffisoit de s'obliger, en signant le Formulaire, à la créance intérieure des dogmes, & au respect pour les faits. C'est ce qui a été prouvé par des Actes originaux aussi clairs qu'irréprochables. C'est donc à quoi présentement il s'en faut tenir, sans s'arrêter à ce qui s'étoit fait auparavant, lorsque toutes choses n'avoient pas été si mûrement examinées qu'elles le furent en ce temps-là. Car c'est une règle du Droit très-importante pour terminer les différends, que ce qui a été réglé le dernier, le doit emporter sur ce qui s'étoit fait auparavant : *Posteriora jura derogant prioribus*. Autrement on ne verroit jamais de fin aux différends qui arrivent dans l'Eglise.

Rien n'est donc plus étrange que ce qu'entreprend M. Steyaert. Il ne se contente pas de vouloir introduire dans les Pays-Bas l'usage d'un Formulaire qui n'a jamais été fait que pour la France ; il y fait ajouter ce qui ruine entièrement cette Paix de l'Eglise, & remet les choses dans le même trouble où elles étoient avant cette Paix. Car au lieu que l'essentiel de cette Paix est, que le Pape avoit trouvé bon que l'on distinguât la soumission que l'on doit aux dogmes, de celle que l'on doit au fait, il a plu à M. Steyaert de faire déclarer par deux Evêques (*), qu'ils entendent qu'on s'oblige par serment à croire comme très-certain, non seulement ce qui est de foi dans les Constitutions, mais aussi ce qui n'est qu'un fait : ce qu'on a fait voir dans un autre Ecrit (†) n'être propre qu'à faire commettre une infinité de parjures.

Mais comme rien n'est plus ordinaire que de s'aveugler soi-même, pour ne pas envisager ce qui nous feroit connoître que ce que l'on demande de nous est un crime capable de nous damner, je mettrai ici quelques passages d'Auteurs non suspects à ceux qui exigent ce serment, afin que ceux de qui on l'exige puissent juger s'ils le peuvent faire, sans que leur ame en reçoive une plaie mortelle.

(*) [M. l'Evêque de Namur, & M. l'Archevêque de Malines.]

(†) [Remarques sur ce Corollaire de M. Steyaert, &c.]

Catechismus Rom. ad 2. Præceptum.

IV. Cl.

IX. P^c.

N^o. VI.

Primum in jurejurando locum veritas habet : nimirum ut quod assertur, & ipsum verum sit, & qui jurat id ita esse arbitretur, non quidem temerè & levi conjecturâ, sed CERTISSIMIS ARGUMENTIS.

Bellarminus lib. 2. de Euch. cap. 5.

Neque juramento confirmare licet nisi sententias APERTISSIMAS ET CERTISSIMAS, & quæ non possunt in alium sensum torqueri, ne locus detur perjurio.

Lessius de Jure & Justitia lib. 2. c. 42. dub. 3. n. 17.

Si veritas desit vel deesse putetur, est PECCATUM MORTIFERUM. Debet enim esse moraliter certum id ad quod Deum testem vocamus. Alioquin exponimus nos periculo faciendi eum testem falsi.



IV. CL.

IX. P^e.N^o. VII.

D I F F I C U L T É S

P R O P O S É E S

A M. STEYAERT,

VICAIRE APOSTOLIQUE DE BOIS-LE-DUC.

• SUR UN PETIT ÉCRIT, INTITULÉ :

*Declaratio Mentis M. Steyaertii, Vicarii Apostolici Silvæducentis, super
hodierno negotio Formularis, contra ea quæ vel secus publicantur, vel
publicari possunt. (a)*

[Sur l'édition faite en 1692.]

Quoique vous fassiez la sourde oreille à toutes les difficultés que l'on vous a proposées, je ne laisserai pas, Monsieur, de vous en proposer encore une sur un petit Ecrit de votre façon, que l'on me vient d'envoyer.

C'est une réponse fort courte à un Ecrit (b) très-solide sur le sujet d'un nouveau serment, par lequel on jure *in veritatem facti Janseniani*, que quelques Evêques des Pays-Bas, à votre instigation, ont commencé d'exiger de ceux qui se présentent aux Ordres.

Vous avez bien vu que tout le monde feroit persuadé par cet Ecrit, que vous avez eu grand tort de troubler les Eglises des Pays-Bas par l'exaction de ce serment, si vous ne détruissiez au moins les deux points qu'on y a établis d'abord: l'un, *qu'il n'est point permis de jurer d'un fait dont nous n'avons pas une entière certitude*: l'autre, *que la seule décision de l'Eglise ne donne point cette certitude du fait de Jansénius*.

Vous avez donc eu raison d'attaquer ces deux Articles par votre petit Ecrit. Vous avez commencé par le second, parce que c'étoit le plus important. Et comme j'ai dessein de vous suivre, c'est aussi par où je commencerai à vous proposer mes difficultés.

(a) [Voyez la Préface historique, Art. V. N^o. III.](b) [Cet Ecrit avoit pour titre: *Supplicatio ad Illustrissimos ac Reverendissimos Archiepiscopum Mechliniensem, ceterosque Belgii Episcopos, qua juramentum in veritatem FACTI JANSENIANI eâ quâ par est reverentiâ deprecantur quidam Belgæ Theologi. in-4to. pages 32. 1692.*]

P R E M I E R E P A R T I E.

IV. Cl.

IX. P^e.N^o. VII.

Si la seule décision du Pape donne assez de certitude du fait de Jansénius pour en pouvoir jurer.

S. I.

Passage de M. Steyaert qui fait voir que non.

LEs Auteurs de la Remontrance supposent, comme étant le sentiment commun de tous les Théologiens, que l'Eglise se peut tromper dans les jugements qu'elle porte des faits non révélés: *Ecclesiam in decidendis facti non revelati questionibus falli posse, constantissima est Theologorum omnium sententia.* Si cela n'étoit pas vrai, vous auriez trahi votre propre cause, en le laissant passer sans le contredire.

Ces mêmes Auteurs n'ont pas laissé d'établir encore ce sentiment, si constant & si généralement reçu, par des témoignages exprès de trois Cardinaux très-zélés pour l'autorité du S. Siege; Bellarmin, Baronius, & Palavicin; auxquels ils ajoutent, mais sans rapporter leurs paroles, le Cardinal de Richelieu, le Pere Petau & le Pere Sirmond. Si ces Auteurs étoient mal cités, ou si on leur attribuoit un sentiment qu'ils n'auroient pas eu, on ne pourroit vous excuser de prévarication dans la cause que vous aviez entrepris de défendre, d'être demeuré sur cela sans dire mot. Votre silence est donc une preuve que vous l'approuvez.

Ils passent ensuite à vos Aphorismes, & ils en citent ce passage de la seconde partie Disp. 18. n. 13. *Il y a d'autres choses où l'Eglise peut n'être pas infallible: ce sont celles qui ne regardent point la foi révélée depuis long-temps, mais des FAITS PARTICULIERS QUI N'APPARTIENNENT POINT A LA FOI, comme que Pierre ou Jean aient bien ou mal fait, qu'ils aient de bons ou de mauvais sentiments &c. A l'égard de ces choses, l'Eglise même assemblée dans le Concile général, n'en juge pas avec une certitude infallible. Car quand le Siege Apostolique ou l'Eglise même en jugeroient mal, on ne pourroit pas dire que les portes de l'enfer auroient prévalu contre elle.*

Vous êtes louable, Monsieur, d'avoir si bien établi une vérité très-certaine en foi, & dont personne n'avoit douté avant ces dernières contestations, mais qu'on doit présentement maintenir avec plus de soin que jamais, parce que c'est de-là que dépend le repos de l'Eglise; qui n'a été troublé en France pendant plus de dix ou douze ans, que parce que des esprits brouillons l'avoient voulu obscurcir.

IV. CL. Vous ne laissez à ceux qui voudroient encore chicaner, aucun moyen
IX. P^e. de s'échapper.

N^o. VII. Vous allez au devant de cette vaine distinction entre les faits communs & ceux qu'ils appellent des faits doctrinaux. Car vous donnez pour exemple, non seulement, *quod Joannes aut Petrus malè aut bene fecerit*; ce qui pourroit ne signifier que les faits communs: mais encore, *quod Joannes aut Petrus bene aut malè senserit*; ce qui comprend évidemment les faits doctrinaux.

2^o. Vous ajoutez un &c. pour marquer que vous n'exceptez aucun des faits non révélés.

3^o. Vous employez deux sortes de preuves pour confirmer cette vérité. L'une qu'on peut appeller à *priori*; & l'autre à *posteriori*. La première est, que ces faits particuliers non révélés ne regardent point la foi: *Nihil ad fidem faciunt*. Car on ne peut raisonnablement reconnoître une infailibilité dans l'Eglise que pour décider ce qui regarde la foi, ou qui en est une suite; & ce seroit exposer la Religion aux railleries des libertins, de vouloir qu'elle fût infailible pour décider toute autre chose: comme si par exemple on prétendoit qu'avant la découverte de l'Amérique, l'Eglise auroit pu définir infailiblement, qu'il y avoit des terres habitées au-delà des mers occidentales, où il faudroit tâcher d'envoyer des Prédicateurs.

4^o. La preuve à *posteriori* est ce que vous dites, que quoique l'Eglise se trompât en jugeant que Jean ou Pierre auroient de bons ou de mauvais sentiments, *non ideo illi portæ inferi prævalerent*. Car il est bien certain que cela se peut dire de tous les faits doctrinaux non révélés, semblables à celui de Jansénius.

Vous voyez donc, Monsieur, que votre passage comprend tout ce qui se peut dire sur ce sujet. Et si on peut trouver quelque chose à redire à l'usage qu'on en a fait dans la Remontrance à laquelle vous répondez, est qu'on s'est contenté de dire qu'il s'ensuit de-là par une conséquence nécessaire, qu'on n'est point obligé de croire que le fait de Jansénius a été décidé par aucune autorité infailible. Car je vous soutiens que non seulement cela se peut tirer par conséquence de votre Proposition, mais que cela y est enfermé en termes équivalents. Vous en conviendrez, Monsieur, s'il vous plaît de considérer qu'on ne change rien dans votre Proposition en mettant: *Baïus vel Jansénius*, au lieu de *Joannes vel Petrus*. Et par conséquent ce que vous dites ne sauroit être vrai, qu'il ne le soit en mettant ainsi: *Ecclesiæ infallibilitas deficere potest in iis quæ non fidem olim revelatam, sed facta particularia nihil ad eam facientia concernunt, ut quod Baïus aut JANSENIUS bene aut malè senserit: in quibus ne ipsa*

quidem Ecclesia in Concilio Generali congregata irreformabili certitudine IV. C^L. *judicat*. Ce n'est donc pas seulement par conséquence, mais expressément, IX. P^e. que vous avez reconnu que les faits de Baïus & de Jansénius n'ont pas N^o. VII, été décidés avec une certitude infaillible. Or c'est tout ce que l'on avoit à vous prouver. Car cela étant une fois accordé, il s'ensuit manifestement que la seule décision du Pape n'a pu donner à ces faits une certitude assez grande pour en pouvoir jurer.

§. II.

Que rien n'est plus foible que ce que M. Steyaert répond à son passage.

On croit vous avoir montré évidemment que le passage de vos Aphorismes, cité par les Auteurs de la Remontrance, prouve très-bien ce qu'ils avoient entrepris de prouver; qui est que la seule décision de l'Eglise ne donne point assez de certitude du fait de Jansénius pour en pouvoir jurer; parce que c'est un de ces faits non révélés dont l'Eglise, même assemblée dans le Concile général, ne juge point avec une certitude infaillible.

Comme cela est plus clair que le jour, on voit assez que si vous n'en demeurez pas d'accord, ce ne peut être que parce que l'engagement où vous vous êtes mis depuis long-temps, de faire croire à tout le monde le fait de Jansénius, vous a tellement obscurci l'esprit, que vous croyez pouvoir allier les contradictions les plus grossières. C'est à quoi vous êtes réduit. Mais pour en venir à bout, il semble que vous ne parliez plus que par enigmes; tant tout ce que vous dites est obscur & embrouillé.

Vous vous plaignez que ces Messieurs n'ont pas rapporté ce qui suit immédiatement votre passage. C'est pour vous épargner qu'ils ne l'ont pas fait; car ils n'auroient pu le rapporter sans en dire leur sentiment, ni en dire leur sentiment sans vous couvrir de confusion. Il faut donc que je le fasse, puisque vous vous plaignez qu'on ne l'a pas fait. Voici comme vous entrez en matière.

Sed quid ergo de facti questione tam celebri circa sensum Baïi vel Jansenii? “Que dirons-nous donc de la question si célèbre touchant le sens de Baïus ou de Jansénius”?

Pour marquer plus clairement en quoi consiste la difficulté que vous prétendez éclaircir, vous deviez dire: Comment donc pourrions-nous prétendre que la seule décision du Pape nous rend si certain le fait de Jansénius, que nous en pouvons jurer; puisqu'il faudroit pour cela qu'il eût été défini avec une certitude infaillible, ce qui paroît contraire à mon

IV. CL. passage? Voilà à quoi vous aviez à répondre, en montrant que votre IX. P^e. passage n'y étoit point contraire.

N^o. VII. Mais avant que d'examiner votre réponse, permettez-moi de vous conter une historiette qui vous pourra divertir. Il y a plus de trente-ans que me trouvant avec un enfant de quatre ans fort vif & fort éveillé, qui fait maintenant bien parler de lui, je lui demandai pour le faire causer, s'il étoit bon garçon. Il me dit que non, & qu'il étoit quelquefois bien méchant. Après quelques autres discours, m'imaginant qu'il avoit oublié ce qu'il m'avoit avoué d'abord, je lui demandai ce qu'il falloit faire aux méchants garçons. Mais il fut plus fin que je n'eusse cru: car il commença par se rétracter de ce qu'il avoit dit, qu'il étoit méchant. Il m'assura qu'il étoit bon garçon, & après s'être mis par-là à couvert des conséquences qu'on auroit tirées contre lui, il ne craignit point de me dire qu'il falloit fouetter les méchants garçons. Ne vous fâchez pas Monsieur, si je vous dis que le mieux que vous pouviez faire étoit d'imiter cet enfant. C'est-à-dire, qu'avant que de répondre à l'objection que vous vous étiez proposée, vous deviez rétracter ce que vous aviez dit dans votre passage. Après cela vous auriez pu trouver quelque défaite qui n'auroit pas été si embarrassante. Mais sans cela, tout ce que vous pourrez répondre ne sera jamais que contradiction & absurdité. Pour vous en convaincre, il ne faut que rapporter de nouveau votre objection, & y joindre votre réponse.

Sed quid ergo de facti questione circa sensum Jansenii? R. Idem quod de questione circa sensum Augustini in libris v. g. de Bono perseverantia, de Correctione & Gratia, de Prædestinatione Sanctorum. C'est bien mal ranger ces livres: Pourquoi ne les mettre pas dans leur ordre: *de Correctione & Gratia; de Prædestinatione Sanctorum, de Bono perseverantia* (& non pas *de Bono?*) Ce n'est pas une marque qu'on les ait beaucoup lus.

Mais puisque le sens de l'objection a dû être, comme je l'ai remarqué ci-dessus: *comment peut-on être certain du sens de Jansenius par la seule décision du Pape?* le sens de la Réponse doit être: qu'on en est certain, comme on a été autrefois certain du vrai sens de S. Augustin dans les livres de la Correction & de la Grace, de la Préddestination des Saints, & du Don de la persévérance, parce que les Papes avoient approuvé dans le sens de S. Augustin la doctrine de la grace contenue dans les dits livres. Car c'est ce que vous dites un peu plus bas en ces termes, plus clairs que ce que vous aviez dit d'abord: *Potuerunt Pontifices doctrinam gratia approbare IN SENSU AUGUSTINI, prout in jam dictis libris continetur.*

Afin que cette réponse soit pertinente, & qu'elle puisse faire voir que

vosre passage n'empêche pas qu'on ne soit assez certain du fait de Jan-IV. Cl. Jénus par la seule définition du Pape pour en pouvoir jurer, il faut IX. P^e. nécessairement que vous ayiez supposé, que les Papes qui ont approuvé N^o. VII. ces ouvrages de S. Augustin ont défini en quel sens ils devoient être pris; comme le Pape Alexandre VII a défini le fait de Jansénus.

Mais rien n'est plus chimérique que cette supposition. Vous êtes le premier, & apparemment vous serez le dernier, qui se soit imaginé que les Papes qui ont donné tant d'éloges aux ouvrages de S. Augustin touchant la grace, nous ont appris en quel sens on les devoit entendre, & que c'est par ces approbations des Papes que nous sommes aussi certains du sens dans lequel doivent être pris ces trois livres de ce saint Docteur, que vous prétendez que nous le devons être du fait de Jansénus à cause de la définition d'Alexandre VII.

Réverie, songe, illusion, s'il y en eut jamais. Pour vous en convaincre, on n'a qu'à lire les approbations que ces Papes ont données aux livres de S. Augustin touchant la Grace. Elles sont par-tout, & il est bien certain qu'on n'en trouvera aucune où il soit dit un seul mot de ce sens de S. Augustin, comme si on eût été en peine de savoir quel il étoit; & que c'eût été une question que ces Papes eussent cru nécessaire de décider. Comment l'auroient-ils cru, puisque ce n'étoit point du tout de cela qu'il s'agissoit? Les Ouvrages de ce Saint touchant la Grace ont été cause par occasion de beaucoup de contestations & de disputes; comme il arrive souvent aux meilleures choses; mais ce n'a point été parce que les uns l'entendoient d'une maniere, & les autres d'une autre, & qu'ainsi on ne convenoit pas de son véritable sens. C'a été tout le contraire: tous l'entendoient alors de la même sorte; tous comprenoient fort bien ce que ce Saint prétendoit avoir solidement établi par l'Ecriture touchant la Prédestination gratuite, & l'efficace de la Grâce nécessaire à toutes les actions de piété, depuis le plus petit commencement de la foi jusqu'à la persévérance finale. C'est ce qui est traité dans les trois Livres que vous avez marqués. Le premier, qui est celui de la Correction & de la Grace, excita dans la Provence les premiers bruits contre cette doctrine, qui paroissoit dure à l'orgueil humain. S. Prosper & Hilaire en écrivirent à ce Saint, & lui rendirent un compte fidelle du sujet de ces disputes. Mais y marquent-ils, que cela venoit de ce qu'on n'avoit pas bien entendu ce que ce Saint avoit enseigné? Point du tout. Il paroît par leurs lettres, aussi-bien que par les deux livres de la Prédestination des Saints, & du Don de la persévérance, que Saint Augustin fit à la priere de ses deux disciples pour confirmer sa doctrine, que ceux qui la rejetoient, & qui ont été appelés depuis Sémipélagiens, l'avoient fort bien entendue.

IV. CL. Pendant tout le temps que durèrent ces disputes, qui furent heureusement terminées par le second Concile d'Orange, comme le reconnoît le N°. VII. Pere Sirmond dans une note sur ce Concile, le S. Siege se déclara toujours pour ceux que S. Prosper appelle *les amateurs intrépides de la parfaite Grace de Jesus Christ*, contre les demi-Pélagiens, qui sont appellés dans le livre de la Vocation des Gentils, *les superbes défenseurs du libre Arbitre*. Et c'est ce qui donna occasion aux Papes d'approuver tant de fois la doctrine céleste de S. Augustin. Mais il seroit aisé de montrer par une infinité de preuves que j'ometts pour abrégér, que jamais le sujet des disputes de ce temps-là n'a été de savoir, quel étoit le vrai sens des Ouvrages de ce Pere. Pourquoi donc les Papes se feroient-ils mis en peine de le décider, puisque tout le monde en convenoit, & que tout le différent consistoit en ce que les uns prétendoient qu'on le devoit embrasser, comme étant la foi de l'Eglise, & que les autres le rejetoient, parce qu'ils s'imaginoient qu'il étoit contraire à la bonté de Dieu ?

Rien n'est donc plus faux que ce que vous avez dû supposer, afin que votre réponse fût propre à résoudre l'objection que vous vous étiez proposée touchant le fait de Jansénius. Car comme à l'égard de Jansénius il s'agit d'un fait non révélé, décidé par un Pape au désavantage de ce Prélat, il faudroit aussi qu'à l'égard de S. Augustin, il se fût agi d'un fait non révélé, décidé par plusieurs Papes en faveur de ce Saint. Or il est vrai, par exemple, que dans cette proposition d'Hormisdas: *Si on veut savoir quelle est la doctrine de l'Eglise Romaine touchant la Grace & le libre Arbitre, on le peut apprendre des livres de S. Augustin à Prosper & à Hilaire* (ce sont ceux de la Prédestination des Saints & du Don de la persévérance) il y a un fait & un droit: *un fait*, qu'une telle doctrine, comme est celle de la Prédestination gratuite & de l'efficace de la Grace, est contenue dans ces livres; *un droit*, qui est que cette doctrine est celle de l'Eglise Romaine. Mais il est indubitable, comme je viens de le montrer, que ce Pape n'a pas eu la moindre pensée de décider ce fait, l'ayant simplement supposé comme certain & non contesté, & que son unique dessein a été d'opposer à la doctrine semipélagienne des livres de Fauste, sur lesquels on l'avoit consulté, la doctrine de S. Augustin comme étant celle de l'Eglise Romaine: ce qui est certainement la décision du droit, & non pas du fait. Rien n'est donc plus mal à propos que ce que vous dites des approbations que les Papes ont données aux livres de S. Augustin touchant la Grace, pour prouver qu'on doit regarder comme un jugement infaillible, ce qu'un Pape a décidé touchant le fait de Jansénius, après que vous-même venez d'établir, que

que ces sortes de faits non révélés qui ne regardent point la foi, ne IV. C¹. font point décidés infailliblement par l'Eglise même assemblée dans un IX. P^e. Concile général: *De factis non revelatis nihil ad fidem facientibus, ut N^o. VII. quod Petrus vel Joannes (Baius vel Jansenius) bene aut malè senserit, ne ipsa quidem Ecclesia in generali Concilio congregata irreformabili certitudine judicat.*

§. 3

Autre défaut de la Réponse de M. Steyaert, quand les exemples dont il l'appuie auroient regardé un fait non révélé semblable à celui de Jansenius.

Je n'ai encore examiné qu'un des exemples dont vous appuyez votre réponse, qui est celui des approbations données par les Papes aux Ouvrages de S. Augustin. Vous y en joignez deux autres, & les voici tous trois: *Quid de facti questione circa sensum Jansenii? R. Idem quod de questione circa sensum Augustini in libris &c. Idem quod de sensu Canonum in Tridentino conditorum: idem denique quod de sensu trium Columnarum Innocentio X oblatarum à Theologis qui quinque Propositiones simpliciter damnari volebant.*

Je viens de vous faire voir la nullité du premier exemple, en ce qu'il ne regarde point un fait, mais un droit. Les autres n'étant point réels, mais seulement possibles, on ne peut dire s'ils regarderoient le fait ou le droit, parce que cela dépendroit des circonstances de ces jugements.

Mais quand tous ces trois exemples regarderoient des décisions de faits non révélés (ce qui est certainement faux du premier) il est aisé de vous faire voir qu'ils vous seroient entièrement inutiles pour l'usage que vous en voulez faire, qui est de montrer, que, quoique vous ayiez dit dans votre passage, que l'Eglise ne juge point *irreformabili certitudine* des faits non révélés, il ne laisse pas d'être vrai que le Pape a jugé du fait de Jansenius *irreformabili certitudine*. On n'a pour cela qu'à considérer ce que vous-même en concluez. Car on le peut accorder absolument, sans que vous puissiez passer outre, ni aller jusques à cette conclusion, sans quoi vous ne faites rien: *Donc quoi que j'aie avancé dans mon passage, on ne laisse pas d'avoir droit d'exiger un serment qui suppose que le Pape Alexandre VII a jugé du fait de Jansenius IRREFORMABILI CERTITUDINE.* Voici vos propres termes, pour ôter tout lieu de croire que je n'aie pas rapporté fidèlement cet endroit de votre Ecrit.

Potuer Pontifices doctrinam gratiæ approbare in sensu Augustini, prout
Ecrits sur le Jansénisme, Tome XXV.

IV. CL. *in libris jam dictis continebatur* : “ Les Papes ont pu approuver la doctrine de la grace dans le sens de S. Augustin, selon qu’il se trouve N°. VII. „ dans les livres que j’ai marqués ”. SOIT.

Potuit approbare Ecclesia dogmata prout exstant in Canonibus Tridentinis. “ L’Eglise a pu approuver les dogmes de la foi selon qu’ils se trouvent dans les Canons du Concile de Trente ”. SOIT.

Denique poterat Innocentius damnare quinque Propositiones in sensu alicujus ex columnis tribus. “ Enfin Innocent X a pu condamner les cinq Propositions dans le sens de quelqu’une des trois colonnes ”. SOIT. Il en falloit néanmoins excepter le sens de la troisième colonne, qui est directement opposé à celui des cinq Propositions, en quelque sens qu’on les prenne.

Quidni igitur possit damnari vel etiam approbari doctrina aliqua in sensu Baii vel Jansenii ? “ Pourquoi donc une certaine doctrine ne pourroit-elle pas être condamnée, ou même approuvée dans le sens de Baïus ou „ de Jansénius ”. Qui en doute ? Qui l’a jamais nié ? Cependant c’est toute la conclusion que vous tirez de vos trois exemples. C’est donc bien inutilement que vous les apportez ; puisqu’on vous l’accorde, & qu’en même temps on vous défie de passer outre, & d’oser dire : puis donc qu’un Pape a condamné les cinq Propositions dans le sens de Jansénius, on doit croire qu’il a jugé de ce fait *irreformabili certitudine*, & que par conséquent on en peut jurer sans crainte de se parjurer, en prenant Dieu à témoin de la vérité d’une chose qui seroit fautive. Car comment oseriez-vous dire cela, après avoir établi dans vos Aphorismes si expressément & si généralement, qu’à l’égard des faits particuliers non révélés (tel qu’est indubitablement celui de Jansénius) l’Eglise n’en juge point *irreformabili certitudine* ? Ne seroit-ce pas souffler le froid & le chaud de la même bouche ?

Je me trompe néanmoins ; car vous l’osez dire. Mais ce n’est pas immédiatement après vos exemples, parce que vous avez bien vu qu’on ne pourroit que ridiculement en tirer une telle conséquence. C’est en d’autres endroits, comme nous le verrons dans la suite.

§. 4.

Que M. Steyaert n’a pu appuyer sa réponse que sur un jugement téméraire très-faux & très-absurde.

Je pense, Monsieur, vous avoir prouvé démonstrativement, que vous ne sauriez tirer aucun avantage de vos trois exemples ; & de quelque

manière que vous les tourniez, ils ne feront jamais voir, que ce ne IV. CL. soit pas une contradiction grossière d'avoir dit ces deux choses dans la IX. P^e. même page de vos Aphorismes : l'une générale, que l'Eglise ne juge point N^o. VII. infailliblement des faits non révélés : l'autre particulière, que le Pape a jugé infailliblement du fait de Jansénius, qu'on ne peut nier être un fait non révélé.

Mais ces moyens vous ayant manqué, vous avez eu recours à un autre plus criminel. C'est un jugement téméraire le plus faux & le plus absurde qui fût jamais.

Car après avoir conclu de vos deux exemples, *quidni igitur possit damnari vel etiam approbari doctrina aliqua in sensu Baii vel Jansenii*, comme si c'étoit de cela qu'il se fût agi, ce qui est une grande illusion, vous ajoutez aussi-tôt après, comme une chose certaine, dont on n'auroit pu raisonnablement douter : *sanè si approbata fuisset (aliqua doctrina in sensu Jansenii) nemo hodie ex illis qui reclamant, non recepisset hoc judicium ut infallibile*. " Certainement si quelque doctrine avoit été ap-
» prouvée dans le sens de Jansénius, il n'y auroit personne aujourd'hui
» de ceux qui réclament contre la certitude du fait de Jansénius, qui
» n'eût reçu ce jugement comme un jugement infaillible ".

Dieu vous le pardonne, Monsieur ! Les jugements téméraires contre le prochain ne vous coûtent guere ; & vous paroissez ne faire guere d'attention à ce que Jesus Christ & l'Apôtre ont dit contre ce péché. Pouvez-vous croire que ce n'en soit pas un, d'assurer comme vous faites, que si le Pape avoit approuvé quelque doctrine dans le sens de Jansénius, il n'y auroit pas un seul de tous ceux qui ne demeurent pas aujourd'hui d'accord de la certitude du fait qui le regarde, qui n'eût embrassé ce jugement comme un jugement infaillible ? C'est attribuer à un grand nombre de personnes entre lesquels il y a des Evêques d'une éminente piété, une si méchante disposition, qu'ils ne jugent du vrai & du faux que selon leurs préventions & leurs intérêts, prenant la même chose pour vérité & pour fausseté, selon qu'ils le trouvent plus avantageux pour le parti dans lequel ils se feroient engagés. C'est l'idée que vous donnez de tous ceux qui ne croient pas comme vous, que le fait de Jansénius ait été décidé par le Pape avec une certitude infaillible. Car vous ne pouvez ignorer, que le fondement de leur doute touchant ce fait, est que l'Eglise ne décide point infailliblement ces sortes de faits. C'est ce que les quatre Evêques, dont un est encore vivant & les trois autres sont morts en réputation de sainteté, avoient mis dans leurs Mandements : & c'est aussi ce que les dix-neuf Evêques qui écrivirent pour leur défense au Pape & au Roi, ont soutenu être la doctrine de toute

IV. CL. l'Eglise: *Qu'y a-t-il dans ces Mandements, disent-ils au Pape, qui s'écarte
IX. P^e. tant soit peu ou de la règle de la vraie doctrine, ou du respect dû au
N^o. VII. Saint Siège? Il s'étoit trouvé parmi nous des gens qui avoient publié
ce dogme jusques alors inoui, que l'on doit prendre pour infailliblement
vrai tout ce que l'Eglise a décidé touchant les faits que Dieu n'a point ré-
vélés, & qu'ainsi on doit avoir une soumission de foi pour ces faits, aussi
bien que pour les dogmes révélés dans l'Ecriture & dans la Tradition.
Ces Evêques, tant pour empêcher le cours de ce méchant dogme, que pour
remédier aux scrupules de quelques-uns de leurs Ecclésiastiques, ont cru
devoir proposer dans leurs Mandements la doctrine contraire, très-com-
mune & très-certaine, que les faits humains & non révélés de Dieu, ne
sont point définis avec une certitude infaillible, & que par conséquent l'E-
glise n'exige des fideles sur cela, que d'avoir du respect pour ses Décrets...
S'il y a du crime en cela, ce ne sera pas le crime de ces Prélats seuls, mais
le crime de nous tous, & même de toute l'Eglise.*

Ceux dont vous parlez dans l'endroit que j'examine & que vous dési-
gnez par ces mots, *nemo hodie ex iis qui reclamant*, n'ont point d'au-
tre fondement de la crainte qu'ils ont de se parjurer, en assurant avec
serment qu'ils n'ont aucun doute de la vérité du fait de Jansénius, que
celui qui a été marqué par ces Evêques: *Que les faits humains & non
révélés de Dieu, ne sont point décidés avec une certitude infaillible*. Vous
ne pouvez pas feindre qu'ils en ont un autre; puisque dans leur Remon-
trance aux Evêques des Pays-Bas, que vous avez entrepris de réfuter,
ils rapportent ce même endroit de la Lettre des dix-neuf Evêques,
comme un des plus forts arguments du droit qu'ils ont de ne point
faire le serment qu'on leur demande, parce qu'ils ne le pourroient faire
sans se parjurer.

Il faut donc que vous demeuriez d'accord qu'ils regardent comme
une vérité certaine, & comme le sentiment de toute l'Eglise: *que les
faits humains & non révélés de Dieu ne sont point définis avec une cer-
titude infaillible*. Et cela étant, avec quelle conscience avez-vous pu leur
attribuer la contradictoire de cette proposition, par le jugement que
vous faites d'eux: *Que si quelque doctrine avoit été approuvée dans le sens
de Jansénius, il n'y auroit pas un d'eux qui n'eût reçu ce jugement comme
infaillible?* Car comme ce jugement n'auroit pu être que le jugement
d'un fait humain & non révélé de Dieu, pouvez-vous nier que ce ne
fussent deux propositions contradictoires; celle qu'ils tiennent certaine-
ment: *Ces faits humains & non révélés de Dieu ne sont point définis avec
une certitude infaillible*; & celle que vous leur attribuez pour les décrier:
*Si quelque doctrine avoit été approuvée dans le sens de Jansénius, nous
recevrions ce jugement comme infaillible*.

Il n'y eut jamais de jugement téméraire si celui-là n'en est pas un. IV. GL. Mais comme les Peres ont distingué entre *voir* & *juger*, & qu'ils nous IX. P^e. ont appris que quand Jesus Christ nous a défendu de *juger*, il ne nous N^o. VII. a pas défendu de *voir*, il arrive ici une chose assez étrange. C'est que l'on peut vous représenter avec charité, non en jugeant de vous, mais en vous avertissant de ce que l'on voit de ses propres yeux, que vous êtes coupable de ce que vous reprochez aux autres fort injustement. Car quoi que vous puissiez dire, vous ne sauriez empêcher qu'on ne voie clairement que vous êtes d'accord avec vos adversaires de cette proposition générale : *Les faits humains & non révélés de Dieu, ne sont point définis avec une certitude infallible*. Rien n'est plus exprès que ce que vous dites sur cela, en parlant des faits particuliers qui ne concernent point la foi : *De iis ne ipsa quidem Ecclesia in generali Concilio congregata irreformabili certitudine judicat*. On n'a donc pas besoin de faire des suppositions fantastiques pour deviner votre disposition. On voit de ses propres yeux, que l'engagement où vous vous êtes mis de faire trouver les hérésies des cinq Propositions dans le livre d'un Evêque recommandable par sa science & sa piété, vous a porté à démentir vos propres maximes, & à soutenir opiniâtrément, qu'un fait aussi certainement humain, & non révélé de Dieu, qu'est celui de Jansénius, a été défini avec une certitude infallible.

S. 5.

De deux objections que se propose M. Steyaert. Qu'il répond très-mal à la première.

Vous aviez bien senti que l'on trouveroit de la contradiction entre ce que aviez établi généralement dans votre n. 13 touchant les faits non révélés, *qu'ils ne se définissent point avec une certitude infallible*, IRREFORMABILI CERTITUDINE, & ce que le mauvais parti que vous aviez pris, vous obligeoit de dire du fait de Jansénius, *qu'il a été défini avec une certitude infallible*.

La honte que vous avez eue a été cause que vous ne dites point expressément ce dernier, mais vous le laissez deviner par les objections que vous vous proposez contre la certitude infallible de ce fait, & par les réponses que vous y faites. C'est ce qui nous reste à examiner de la première partie de votre Ecrit.

Duo tamen sunt quæ ob stare videntur. " Il y a néanmoins deux choses „ qui semblent contraires " sans dire à quoi. N'est-ce pas ce que je viens de dire, que vous voulez que l'on devine votre pensée sans oser l'exprimer ?

IV. Cl. *Quod sensus Augustini, vel Canonum Tridentinorum vel trium columnarum*

IX. P^e: *clarissimus foret, vel saltem faciliori negotio assequendus: Libri autem Aucto-*

N^o: VII. *rum damnatorum valde ambigu.* “ La premiere est, que le sens de S.

„ Augustin, ou des Canons du Concile de Trente, ou des trois Colon-
 „ nes auroit été fort clair, & qu’au moins on auroit eu peu de peine à le
 „ trouver. Au lieu que les livres condamnés (de Baïus & de Jan-
 „ sénus) sont fort ambigu ”.

Je suis assuré qu’il y aura peu de gens qui comprendront bien ce que vous avez voulu dire par cette premiere objection, tant la maniere dont vous la proposez est énigmatique. Il faut lui donner plus de jour pour pouvoir bien juger de la réponse que vous y faites. Et afin de nous renfermer dans notre sujet, je laisserai là Baïus, & je ne parlerai que de Jansénus. Voilà donc ce que vous avez prévu qu’on vous pourroit objecter contre l’application de vos trois exemples au fait de Jansénus, que vous prétendez avoir été défini avec une certitude infaillible, comme il paroît par votre réponse.

Objection que M. Steyaert a prévu qu’on lui feroit.

Quand les Papes auroient approuvé la doctrine de la Grace dans le sens des trois livres de S. Augustin que vous avez marqués, il n’y auroit pas sujet de craindre qu’ils se fussent trompés en prenant un sens pour un autre, parce que le sens de ces trois livres qui traitent avec étendue les mêmes matieres, est très-clair, ou du moins se peut trouver sans beaucoup de peine avec un peu d’attention. Vous dites qu’il en seroit de même d’une doctrine approuvée dans le sens des Canons du Concile de Trente, & des cinq Propositions condamnées dans le sens, par exemple, de la premiere colonne. Car le sens de ces Canons est d’ordinaire fort clair, aussi-bien que celui de la premiere des trois colonnes. Mais il n’en est pas de même, vous dira-t-on, de la condamnation des cinq Propositions dans le sens de Jansénus, Car d’une part, les Propositions condamnées sont équivoques & ont pu être prises en divers sens; & de l’autre, les passages du livre de Jansénus qu’on s’est imaginé y avoir rapport sont aussi ambigus, & peuvent avoir un autre sens dans le langage des Scholastiques, qu’elles n’ont dans celui de S. Augustin, dont cet Auteur expliquoit les sentiments.

Voici tout ce que porte l’objection que vous vous proposez. Car vous n’en avez point mis la conclusion. Mais il paroît par votre réponse, où vous parlez de *jugement infaillible*, qu’elle a dû être telle. Donc ces exemples ne prouvent pas que le fait de Jansénus ait été décidé avec une certitude infaillible.

Vous aviez bien fait de ne la pas mettre, parce qu'elle auroit fait voir IV. CL. que cette objection que vous vous êtes formée, est tout-à-fait sophisti- IX. P^e. que. Car rien ne doit être dans la conclusion d'un argument régulier N^o. VII. qui n'ait été ou exprimé ou sous-entendu dans les prémisses. Il faudroit donc que vous eussiez supposé dans vos trois exemples, qu'on n'auroit été assuré que par la décision infallible du S. Siege du vrai sens des trois livres de S. Augustin; du vrai sens des Canons du Concile de Trente, du vrai sens de la premiere Colonne. Or c'est supposer ce qui est en question, qui est le sophisme qu'on appelle *pétition de principe*. Car vous savez très-bien que vos adversaires soutiennent, dans l'Ecrit même que vous avez entrepris de réfuter, que ces sortes de faits doctrinaux qui regardent le vrai sens d'un Auteur particulier, peuvent être certains, parce qu'ils peuvent être d'eux-mêmes évidents & notoires, comme lorsque les passages dont on rechercheroit le sens, sont conçus en des termes si clairs qu'on ne leur peut donner qu'un seul sens; mais quand les termes en sont ambigus, & qu'il y a contestation sur leur vrai sens, ils ne peuvent être certains par la seule définition de l'Eglise, parce qu'elle ne juge point de ces sortes de faits avec une certitude infallible. Vous n'avez pu ignorer non seulement que c'étoit là le sentiment de vos adversaires, mais qu'ils avoient prétendu que c'étoit celui de toute l'Eglise, comme dix-neuf Evêques de France, non désavoués par aucun autre, l'avoient soutenu en écrivant au S. Siege; & que c'est ce que vous-même aviez établi dans vos Aphorismes, dont ils rapportent le passage. Comment donc avez-vous pu supposer, par une ridicule pétition de principe, dans une objection que vous vous formez, que l'Eglise a reçu de Jesus Christ le pouvoir de décider ces sortes de faits avec une certitude infallible, pour en conclure qu'on n'a aucune raison de douter que le fait de Jansénius n'ait été décidé avec une certitude infallible? Car c'est de quoi il s'agit entre vous & les Auteurs de la Remontrance. Mais nous allons voir par votre réponse que vous avez supposé ce que je dis, & que si vous ne l'aviez pas fait, elle seroit extravagante.

Réponse de M. Steyaert.

Sed responsio facilis. Quod libri Auctorum istorum fortè non tam obviè intelligantur (a) id plus non facit quàm differentiam (ut vocant) penes magis & minus : nihil verò essentielle, propter quod Ecclesia de his potius quàm de illis INFALLIBILITER judicare possit. " Mais la réponse est facile.

(a) J'ai retranché une parenthese, qui n'auroit fait que troubler le sens de la réponse; mais je la reprendrai, & en parlerai dans la suite.

IV. CL. „ De ce que les livres de ces Auteurs (Baïus & Jansénius) ne s'entendent

IX. P^e. „ peut-être pas si facilement que les livres de S. Augustin &c. cela ne

N^o. VII. „ fait qu'une différence du plus ou du moins; mais il n'y a rien en cela d'essentiel, qui puisse être cause que l'Eglise ait pu JUGER INFAILLIBLEMENT des uns, plutôt que des autres ”.

Quoique cette réponse soit bien courte, il y a bien des choses à y remarquer qui ne vous feront point d'honneur.

1^o. La fin fait voir évidemment ce que j'ai déjà remarqué; que vous y supposez que les quatre Papes Approbateurs de la doctrine de S. Augustin touchant la grace, ont jugé *infailliblement* du sens de ses livres, & que c'est par le *jugement infaillible* de ces Papes que nous sommes assurés du sens dans lequel ils se doivent prendre. Or on vous a déjà fait voir que cette supposition est une grande chimère, ces Papes n'ayant eu garde de penser à déterminer ce vrai sens, puisque ce n'étoit point du tout ce qui étoit en dispute, & que tout le monde en convenoit, quoique les uns l'embrassassent, & que les autres le rejetassent.

2^o. Un autre défaut de cette supposition est, que vous avez dû croire que vos adversaires en conviendroient. Or c'est le sophisme dont on vous a déjà convaincu, qui est de supposer ce qui est en question. Car comment en conviendroient-ils avec vous, puisque leur grand principe que vous aviez à renverser, & qu'ils avoient confirmé par vos Aphorismes, est, que ces sortes de faits doctrinaux, où il s'agit de s'assurer du sens d'un Auteur, peuvent être notoires & évidents par eux-mêmes; & alors c'est cette évidence qui les rend certains: mais que quand ils ne sont pas notoires, la seule autorité de l'Eglise ne les peut rendre certains; parce qu'elle n'en juge pas *irreformabili certitudine*.

3^o. Vous dites qu'il importe peu que les Auteurs soient clairs ou obscurs, parce que cette différence ne fait pas que l'Eglise ne puisse juger *infailliblement*, aussi-bien des uns que des autres. C'est en quoi consiste toute votre réponse, qui seroit supportable en supposant ce qui est en question, qui est, que le Pape juge de ces sortes de faits, où il s'agit du sens d'un Auteur particulier, avec une certitude infaillible. Mais comme cela est très-faux, & que vous avez vous-même établi le contraire dans l'endroit de vos Aphorismes que vous venez de rapporter, il s'agit de savoir, si supposant la faillibilité de l'Eglise dans ces sortes de faits, vous auriez pu dire sans absurdité, que la différence entre les livres clairs & obscurs n'étant que du plus ou du moins, ne fait pas qu'on ait lieu de croire qu'un Pape se seroit plutôt trompé en jugeant du sens des uns, qu'en jugeant du sens des autres.

Voilà

Voilà à quoi la dispute se doit réduire pour être raisonnable. Car IV. Cl. en y fourrant le mot *infaillible*, comme vous avez fait, elle est aussi IX. P. ridicule que si on disputoit pour savoir, si Adam dans l'état d'innocence, N°. VII. seroit plutôt mort de vieillesse que de maladie.

Or la question étant réduite en ces termes, comment pourriez-vous soutenir une chose aussi visiblement fautive que celle-là; qu'on n'auroit pas plus de sujet de croire qu'un Pape se seroit trompé à l'égard d'un livre obscur & difficile à entendre, qu'à l'égard d'un autre livre fort clair, & qu'on ne pourroit guère entendre que d'une seule manière? Et la raison que vous en donnez n'est pas moins absurde. C'est, dites-vous, que cette différence entre un livre clair & un livre où il y auroit beaucoup d'ambiguités, n'est que du plus & du moins. Quand cela seroit, il ne s'ensuit pas que celui qui ne se sera pas trompé dans l'intelligence d'un livre clair, ou d'une proposition qui ne sera point ambiguë, ne se trompera point aussi dans l'intelligence d'un livre ou d'une proposition équivoque, & plus difficile à bien entendre. Il n'y a aussi que du plus & du moins entre cent livres & deux cents livres pesant: s'ensuit-il que qui a pu porter cent livres en pourra aussi porter deux cents? Il n'y a que du plus & du moins entre un petit bruit & un grand bruit: s'ensuit-il de-là que si un petit bruit n'a pas été capable de réveiller un homme endormi, un grand bruit ne sera pas non plus capable de le réveiller?

4°. Il ne me reste plus qu'à dire un mot de votre parenthèse. C'est ce que vous dites en parlant des livres de Baïus & de Jansénius, & qu'il vaut mieux restreindre à ceux de Jansénius, parce que c'est de quoi il s'agit. *Quamquam multi se illos putarint & adhuc putent intelligere perspicue.* " Quoiqu'il y ait plusieurs personnes qui ont cru & qui croient encore les entendre fort bien ". On ne voit pas trop bien ce que vous avez voulu conclure de-là. Il semble néanmoins que vous nous ayez voulu faire entendre qu'il n'y a pas d'apparence que le Pape, qui a cru y avoir trouvé le sens hérétique des cinq Propositions, s'y soit trompé, & ait mal pris le sens de Jansénius. Mais cette conséquence seroit fort louche.

Car 1°. qui nous assurera que ceux dont vous avez voulu parler qui croient entendre fort bien Jansénius, ne l'entendent pas fort mal?

2°. Cette conséquence pourroit avoir quelque probabilité, s'il n'y avoit que ceux qui croient voir les cinq Propositions dans Jansénius qui crussent le bien entendre; mais vous ne sauriez nier que beaucoup d'autres qui n'y trouvent point ces cinq Propositions, ne croient aussi l'entendre fort bien. Il faut donc que les uns ou les autres se trompent: & par con-

IV. C. L. fréquent tout ce qu'on peut conclure de-là est, que ce fait est contesté, IX. P.^e & non pas qu'il est certain.

N^o. VII. 3^o. La présomption est que ceux-là ont mieux entendu Jansénius, qui l'ont plus lu, plus examiné, & qui en ont jugé avec moins de prévention. Or jamais il n'a été plus lu & avec moins de prévention (si on en excepte la prévention contraire des Jésuites) que dans les premières années qu'il fut imprimé. Et nous apprenons par des pièces originales de ce temps-là, combien il fut alors estimé dans les Pays-Bas par les plus habiles Théologiens de toutes sortes d'Ordres & de Congrégations. On en a encore les approbations qu'on imprima alors, pour opposer au décri que les Jésuites en faisoient, & au faux bruit qu'ils répandoient que tout le monde en étoit troublé.

4^o. Que si les Théologiens de ces mêmes Ordres, qui n'y avoient rien trouvé alors que d'orthodoxe, n'ont depuis osé témoigner qu'ils n'y voyoient point les hérésies des cinq Propositions, ce n'est pas qu'ils l'aient lu avec plus de soin, & mieux entendu qu'ils n'avoient fait auparavant; mais c'est qu'ils ont bien voulu ne plus s'appliquer à cette lecture, afin de s'en remettre au jugement d'autrui, & éviter par-là les persécutions que l'on s'attiroit en passant pour Janséniste.

§. V I.

De la seconde objection qui regarde Honorius.

Votre seconde objection est proposée aussi obscurément que la première: car on a assez de peine à deviner ce que ces paroles veulent dire, & à quoi proprement elles ont rapport. *Quod sic igitur non stabit Bellarmini & communis responsio circa sensum Honorii.*

Comme vous n'expliquez point quelle est cette réponse de Bellarmin, que vous prétendez être ce que l'on répond communément touchant le fait d'Honorius, il y aura eu plusieurs de vos Ecoliers qui en le lisant dans vos Aphorismes n'y auront rien compris. Mais ils auront mieux entendu de quoi il s'agit en lisant ce qui en a été dit dans la Remontrance, que vous avez cru avoir suffisamment réfutée, en faisant réimprimer de nouveau à part mot pour mot, & sans aucun éclaircissement cet endroit de vos Aphorismes, Part. 2. Disp. 18. n. 13. 14. & 15.

Car ils auront vu que les Auteurs de la Remontrance réduisent ce qu'ils avoient à prouver dans l'Article second à ces deux Propositions: *Le fait de Jansénius n'a été révélé ni dans l'Ecriture ni dans la Tra-*

dition. Or c'est le sentiment commun de tous les Théologiens, que l'Eglise IV. CL. se peut tromper en décidant des questions d'un fait non révélé. IX. P.

Et comme il n'y avoit que cette dernière Proposition à prouver, ils N°. VII, le font par ce que vous appelez la réponse de Bellarmin touchant le sens d'Honorius. La voici. On peut dire que les Peres du VI Concile ont condamné Honorius; mais que ç'a été sur une fausse information, & qu'ainsi ils ont erré dans le jugement qu'ils ont porté de ce Pape. Car quoiqu'un Concile général légitime ne puisse errer en définissant les dogmes de la foi, comme aussi le VI Concile n'a pas erré en cela, il peut néanmoins errer dans les questions de fait. C'est pourquoi nous pouvons dire sans crainte, que c'est à tort que ce Concile a mis Honorius au nombre des hérétiques, & que ç'a été sur de faux bruits, ET POUR N'AVOIR PAS BIEN ENTENDU ces LETTRES. Et il assure ensuite que le Pape Léon II & le VII Concile se sont trompés aussi en prenant mal les sens des Lettres d'Honorius.

Voilà à quoi vous aviez à répondre. Et vous prétendez l'avoir fait par anticipation dans vos Aphorismes, imprimés il y a trois ou quatre ans, puisque vous avez cru qu'il suffisoit de réimprimer cet endroit.

Réponse de M. Steyaert sur le sens d'Honorius.

Honorii autem causa hoc habet discriminis à presenti, quod Monothelismus damnatus fuerit sine ulla dependentia à sensu Honorii, sed prout satis sciebatur in quo consisteret. Verum cum dubitaretur in quo sensu damnata forent v. g. Propositiones quinque ab Innocentio X, remisit nos Alexander VII ad librum Jansenii, ut inde sensus quæri posset. Je laisse là vos trois exemples, ayant assez fait voir que vous n'en sauriez tirer aucun avantage; & rien ne pourroit être plus ennuyeux que d'en parler de nouveau.

Je voudrois bien n'être point obligé de traduire un si étrange galimatias, & si peu propre à résoudre une objection si commune, qui a toujours été l'écueil des défenseurs opiniâtres de l'infaillibilité des Papes dans les questions de fait.

« La cause d'Honorius, dites-vous, est en cela différente du fait de Jansénius, que le Monothélisme avoit été condamné sans aucune dépendance du sens d'Honorius, mais selon que l'on savoit bien en quoi il consistoit: ici au contraire, parce qu'on avoit douté en quel sens, par exemple, les cinq Propositions avoient été condamnées par Innocent X, Alexandre VII nous a renvoyés au livre de Jansénius, afin que l'on y pût chercher ce sens dans lequel ces Propositions avoient été condamnées par son prédécesseur.

IV. CL. Rien n'est plus faux ni plus absurde que vos hypothèses. Car vous
 IX. P^e. attribuez à Alexandre VII une conduite bien bizarre & bien déraison-
 N^o. VII. nable, en voulant qu'il ait renvoyé au livre de Jansénius pour y cher-
 cher le sens des cinq Propositions condamnées; ce qui auroit été tout-
 à-fait ridicule pour deux raisons. L'une, parce que deux de ses prédé-
 cesseurs & lui-même avoient défendu de lire ce livre: l'autre, parce
 que c'auroit été supposer qu'on n'avoit qu'à lire le livre de Jansénius
 pour y trouver son vrai sens: au lieu qu'on en disputoit encore plus
 que de celui des Propositions, les Jésuites trouvant par-tout *la Grace*
nécessitante où les Disciples de S. Augustin ne trouvoient que *la Grace*
efficace par elle-même.

Mais je ne m'arrête point à cela. Sans examiner votre chimérique
 différence entre le fait d'Honorius, dont a jugé le VI Concile, & celui
 de Jansénius, dont a jugé Alexandre VII, il me suffit que c'étoient
 deux faits doctrinaux non révélés de Dieu, & qu'il s'agissoit à l'égard
 de l'un & de l'autre de juger du vrai sens d'un Auteur particulier.
 Or Bellarmin & les autres qui ont voulu excuser Honorius d'hérésie
 (sans avoir recours à la prétendue falsification des Actes de ce Concile,
 ce qui est la chose du monde la plus incroyable) ont fait deux choses.
 Ils ont établi généralement, comme un principe certain, que les Con-
 ciles généraux pouvoient errer dans les questions de fait, telle qu'étoit
 celle d'Honorius. Et ils ont prétendu en particulier, que cela étoit arrivé
 au sixieme Concile, aussi-bien qu'au septieme & à Léon II, & qu'ils
 avoient mis le Pape Honorius au rang des hérétiques pour n'avoir pas
 bien entendu ses Lettres: *Non intellectis Honorii Epistolis*. C'est donc vai-
 nement que vous prétendez nous faire croire que le fait de Jansénius a
 été décidé avec une certitude infallible; puisque, d'une part, vous ne le
 pouvez dire sans renverser la maxime générale de Bellarmin & de ces
 autres Auteurs, que vous avez vous-même établie: & d'autre part, pour-
 quoi auroit-il été permis à Bellarmin & à tant d'autres Théologiens de
 dire, que deux Conciles généraux & un Pape se sont trompés en met-
 tant Honorius au nombre des hérétiques pour n'avoir pas bien entendu
 ses Lettres, & qu'il ne sera pas permis de dire qu'Alexandre VII s'est
 trompé aussi, en attribuant à Jansénius les cinq Propositions condamnées,
 pour n'avoir pas bien entendu son livre?



II. P A R T I E.

IV. Cl.

IX. P^e.N^o. VII.

Touchant la certitude que l'on devoit avoir du fait de Jansénius pour en pouvoir jurer.

LA seconde partie de votre Ecrit, à ce que vous dites, est un abrégé de ce qui a été dit dans vos Ecoles sur le sujet du Formulaire, le 29 & 31 Mars 1692.

Il paroît que votre dessein a été, de remédier aux scrupules que vous saviez bien qu'avoient beaucoup de personnes, de faire serment d'une chose dont ils ne croyoient point avoir assez de certitude pour en pouvoir jurer sans offenser Dieu.

Vous avez donc tâché de diminuer la certitude qu'il faut avoir d'une chose pour en jurer, afin que l'on fût moins touché de ce qui a été dit sur ce sujet dans le premier Article de la Remontrance.

S. I.

Que M. Steyaert n'a osé s'expliquer ouvertement touchant la certitude.

Vous n'êtes pas moins obscur dans cette seconde Partie que dans la première, & on a souvent à deviner à quoi vous tendez. Car on ne sait si vous approuvez, ou si vous contestez ce qui a été dit sur le sujet du parjure dans le premier Article de la Remontrance.

Il a pour titre : *Jurare non licet id de cujus veritate certò non constat.* Et après en avoir apporté beaucoup de preuves, on le conclut en ces termes :

Trouvez donc bon, Messeigneurs, que nous supposions comme indubitable, que celui-là est parjure qui assure une chose avec serment, lorsqu'il ne fait pas si elle est vraie, ou qu'il n'est pas entièrement certain qu'elle soit vraie. Or la plupart de ceux à qui on veut faire jurer la vérité du fait de Jansénius, ou ne savent pas s'il est vrai, ou n'en sont pas entièrement certains; c'est-à-dire qu'ils ne savent pas, ou qu'ils ne sont pas entièrement certains si le sens hérétique des cinq Propositions est celui que Jansénius a eu dans l'esprit, ou qu'il a exprimé par les paroles de son livre. On les met donc dans la nécessité de se parjurer, en exigeant d'eux ce serment.

Voilà sur quoi vous aviez à vous déclarer, ou en reconnoissant qu'on se parjure quand on assure avec serment ce dont on n'est pas ENTIÈRE-

IV. CL. MENT CERTAIN, ou en niant qu'il soit nécessaire d'en être entièrement

IX. P^c. certain pour ne se point parjurer. Mais vous n'avez voulu faire ni l'un

N^o. VII. ni l'autre; parce que vous ne pouviez le nier, sans être obligé de satisfaire à toutes les preuves qu'on a employées pour confirmer cette vérité, & à une infinité d'autres dont on vous auroit pu accabler: ni le reconnoître, que vous ne vous trouvassiez engagé à ne pouvoir nier la conséquence qu'on en a tirée; qu'il n'y aura presque personne que vous ne fassiez parjurer, en faisant jurer le fait de Jansénius. Vous avez donc été réduit à vous servir de paroles équivoques, pour éviter l'un & l'autre de ces précipices. C'est ce que nous allons voir en rapportant vos propres paroles.

M. Steyaert. *Qui jurat juxta formulam Alexandri VII, debet sibi persuasum habere, Propositiones quinque famosas esse ex Jansenio excerptas, & in sensu libri illius esse damnabiles & damnatas*: «Celui qui jure selon la » Formule d'Alexandre VII, doit s'être persuadé que les cinq fameuses » Propositions ont été extraites du livre de Jansénius, & qu'elles sont con- » damnables & condamnées dans le sens de ce livre».

Réponse. Rien n'est plus équivoque que ces paroles: *debet sibi persuasum habere*. Car ou elles signifient une ferme & entiere persuasion, telle qu'est celle qui est marquée par ces termes, *esse omnino certum*, lorsqu'il est dit dans l'Ecrit que vous réfutez: *Perjurus est qui cum juramento affirmat id quod an verum sit OMNINO CERTUS non est*; ou elles signifient seulement une persuasion sincere quelle qu'elle soit, quand elle ne seroit appuyée que sur des preuves légères, qui ne donneroient pas une assurance entiere que cela fût vrai. Pourquoi nous laisser en suspens, & ne nous pas dire laquelle de ces deux persuasions doivent avoir ceux qui feront votre serment du fait de Jansénius? Mais je vous dis par avance que si vous demandez la premiere, vous serez contraint d'avouer que vous ferez bien des parjures; & que si vous vous contentez de la derniere, vous renversez un des commandemens du Décalogue. Car il sera aisé de vous prouver, si vous n'en voulez pas demeurer d'accord, que ce qui suffit pour n'avoir point menti quand on a avancé quelque chose de faux, qui est de l'avoir cru vrai, ne suffit pas, selon les Peres, pour ne s'être point parjuré; mais qu'il faut l'avoir su avec tant de certitude, qu'il n'y eût aucune apparence qu'on s'y pût tromper.

M. Steyaert. *Hoc sibi persuadendi duplex est via: inquisitionis propria, legendo Jansenium, vel eos qui librum illius discutiunt: & acquiescendo judicio Pontificis ac Ecclesiarum, etiam Gallicanae*. «Il y a deux voies pour » se persuader du fait de Jansénius: l'une, la recherche qu'on en fait soi- » même en lisant son livre, ou ceux qui l'ont bien examiné: l'autre en » acquiesçant au jugement du Pape & des Eglises, & même de celle » de France».

Réponse. En demeurant dans la même équivoque du mot de persuasion, vous dites qu'on la peut avoir par l'une ou l'autre des deux voies que vous marquez. IV. Cl.
IX. P.
N°. VII.

Mais je vous soutiens qu'on ne peut avoir la première persuasion du fait de Jansénius, qui doit enfermer une entière certitude, que vos adversaires vous ont soutenu être nécessaire pour ne se point parjurer, ni par l'une ni par l'autre de ces deux voies.

On ne la peut avoir en lisant Jansénius, & ceux qui ont le plus étudié son livre. Car une partie de ce fait, comme vous l'avouez, est que les cinq Propositions ont été extraites du livre de Jansénius. Or on ne peut extraire d'un livre que ce qui y est: comment donc en lisant le livre de Jansénius peut-on avoir une entière certitude que ces Propositions en ont été extraites, puisqu'on n'en trouve aucune des quatre dernières, & que rien n'est plus contesté que les prétendues équivalentes qu'on a voulu substituer à leur place? On ne peut aussi lire l'endroit où sont les termes de la première, en considérant ce qui la précède & ce qui la suit, qu'on ne soit au moins fort en doute, si on le peut condamner sans condamner S. Augustin, dont il ne fait qu'expliquer le sentiment.

Ce sera la même chose, si on lit avec soin ce qui a été dit de part & d'autre sur ce fait de Jansénius par rapport à son livre. On peut voir sur cela le *Traité de la Foi humaine*, les *Disquisitions de Paul Irenée*, le livre de Denys Raymond, où l'on a réfuté tout ce qui a été dit de plus apparent pour faire trouver ces Propositions dans Jansénius. On y peut ajouter ce que vous-même en avez écrit, & ce qu'on vous a répondu. Et on est bien assuré que ce ne sera pas un fort bon moyen de faire croire que le sens hérétique de ces Propositions soit dans ce livre, & encore moins de le faire croire avec une entière certitude.

Il ne resteroit donc que l'autre voie, qui est l'acquiescement au jugement du Pape. Mais il est plus clair que le jour, qu'afin qu'on pût avoir par-là une entière certitude d'un fait aussi contesté qu'est celui de Jansénius, il faudroit que les Papes fussent infaillibles dans les décisions de ces faits non révélés. Or nous venons de voir dans la première Partie de ces Difficultés, que rien n'est plus pitoyable que tout ce que vous avez pu trouver pour faire croire, que ce que vous avez reconnu vous-même être faux généralement à l'égard de ces sortes de faits, doit passer pour vrai à l'égard de celui de Jansénius.

Ce que vous dites ici, qu'en acquiesçant au jugement du Pape on acquiesce aussi au jugement des Eglises, & même de l'Eglise Gallicane, est une pure illusion. Car outre que cela ne feroit pas plus que l'Eglise assemblée dans un Concile général, dont vous avez reconnu la faillibilité

IV. C^l. à l'égard de ces sortes de faits, afin que le jugement des autres Eglises;
 IX. P^e. c'est-à-dire, des autres Evêques, ajoutât quelque chose au jugement du
 N^o. VII. Pape, il faudroit que ces Evêques eussent examiné ce fait par eux-mêmes.

Or si quelques-uns ont fait cet examen, ce sont ceux qui n'en ont pas été persuadés. Car pour les autres qui paroissent les plus échauffés à faire jurer ou signer ce fait, vous savez ce qui en est. Je n'en dis pas davantage.

Mais ce qui est plus étrange, est que vous vous vantiez de pouvoir autoriser *votre serment sur la vérité du fait de Jansénius*, par les sentiments de l'Eglise Gallicane, *etiam Gallicanæ*. *L'histoire du Formulaire* qu'on vient de donner au public, à dû convaincre toutes les personnes raisonnables, que cette Eglise n'a point eu sur cela un sentiment fixe & arrêté, tant que, d'une part, M. de Marca faisoit valoir, par le crédit qu'il avoit à la Cour, dans les Assemblées qui se tenoient à Paris, la chimérique inséparabilité du fait & du droit; & que, d'autre part, les plus habiles Evêques des Provinces, & plusieurs mêmes de ceux qui avoient été de ces Assemblées, se moquoient de cette chimere de M. de Marca, & refusoient de faire souscrire dans leurs Diocèses le Formulaire qu'il avoit dressé avec le Pere Annat, dans le dessein de faire passer pour hérétiques tous ceux qui, doutant de ce fait, ne voudroient pas le signer sans faire entendre qu'ils ne s'obligeoient à la créance intérieure qu'à l'égard du droit. Mais on apprend par cette même histoire que les choses s'étoient bien éclaircies depuis; que les partisans mêmes du Formulaire avoient abandonné la foi divine du fait, sur quoi on avoit fondé l'hérésie du Jansénisme: qu'ils s'étoient retranchés à une foi humaine ecclésiastique; mais que ne l'ayant pu soutenir long-temps, ils s'étoient réduits à des termes ambigus, qu'ils n'osoient expliquer, de peur de blesser ou leurs anciens amis, qui vouloient quelque foi au moins humaine, ou toutes les personnes d'esprit, qui n'en vouloient à l'égard du fait ni de divine ni d'humaine. Enfin le grand bruit que fit l'affaire des quatre Evêques, fut cause que ces brouilleries se terminèrent par la Paix, qui fut requë de tous les Evêques avec une joie incroyable, & dont le fondement fut, qu'on ne pourroit refuser les signatures où on promettoit la créance pour les dogmes, & le respect pour les faits. C'est ce qu'on a prouvé par des pieces originales, dont la vérité ne peut être révoquée en doute que par des esprits aussi mal faits qu'est N. du B. Vous ne pouvez donc alléguer pour vous le sentiment de l'Eglise Gallicane, qu'en dissimulant de mauvaise foi des faits si incontestables.

[Nicolas
Dubois.]

§. I I.

IV. Cl.

IX. P^e.N^o. VII.

Brouilleries de M. Steyaert appuyées sur de faux exemples, pour diminuer la crainte qu'on auroit de se parjurer en faisant le serment qu'on exige à Malines.

Nous avons déjà beaucoup vu de vos énigmes; mais il n'y a rien qui mérite plus ce nom, que les brouilleries que vous employez pour diminuer, autant que vous pouvez, la crainte qu'auroient de se parjurer ceux de qui on exige le serment du fait de Jansénius. On n'a qu'à vous écouter pour en être persuadé.

M. Steyaert. *Idem ergo. qui sic jurat non potest negare, aut etiam in dubium vocare prædicta ista. Imò qui mecum sentiunt, utriusque jam via subsidio, jurare poterunt eadem jam prædicta.*

Réponse & Eclaircissement. Je ne traduis point un discours si embarrassé; mais voici le sens, autant que j'en puis juger.

Vous faites deux Classes différentes de ceux qui font le serment qu'on exige présentement. La première, de ceux qui ne savent autre chose de ce fait, sinon qu'il a été décidé par le Pape Alexandre VII; & ce que vous voulez dire par ces paroles, *qui sic jurat*, est ce que vous avez dit d'abord, *qui jurat juxta Formulam ALEXANDRI VII*. L'autre est de ceux qui, comme vous, s'imaginent être certains du fait de Jansénius par l'une & l'autre voie; c'est-à-dire, par la lecture de son livre, & par l'acquiescement au jugement du Pape.

Vous dites de ces derniers qu'ils peuvent jurer *eadem jam prædicta*; par où vous entendez ces deux points du fait: que les cinq Propositions ont été extraites du livre de Jansénius, & qu'elles ont été condamnées dans son sens.

Et vous ne dites pas des premiers, qu'ils jurent ces deux choses, *prædicta*; mais seulement qu'ils ne les peuvent pas nier ou révoquer en doute. Vous prétendez donc qu'en jurant selon la Formule d'Alexandre, on ne jure pas proprement le fait.

Comment ce galimatias se peut-il accorder avec l'explication que vous avez fait donner à Malines à la Formule de ce Pape: *Juro autem secundum intentionem Alexandri VII, non tantum in reverentiam Constitutionum, sed etiam in veritatem earum. Et non tantum in veritatem eorum quæ spectant ad jus, sed eorum quæ, ut loquuntur, spectant ad factum.*

Accordez-vous avec vous-même, ou désavouez cette glose du Formulaire que tout le monde vous attribue. N'est-ce pas la même chose de jurer selon la Formule d'Alexandre, & de jurer selon l'intention d'Alexandre.

Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXV.

C c

IV. CL. xandre ? Et celui qui dit *Juro in veritatem facti*, ne jure-t-il pas le fait
 IX. P^e. aussi expressément pour le moins, que s'il disoit simplement, *Juro*
 N^o. VII *factum*. Or on déclare à Malines, que, pour jurer selon l'intention de
 ce Pape, on doit dire, *Juro in veritatem facti*. Sur quoi donc peut être
 fondé ce que vous prétendez ; que celui qui jure selon la Formule d'A-
 lexandre, ne jure pas proprement le fait ?

Est-ce donc, vous pourra-t-on dire, que vous vous repentez de ce
 que vous avez fait faire à Malines, & que vous n'êtes pas contraire à
 l'opinion de ceux qui prétendent, que dans un acte qui contient un fait
 & un droit, l'approbation qu'on en fait, & que l'on confirme avec ser-
 ment, ne tombe que sur le droit quant à la créance intérieure ; & que
 pour le fait, ce n'est qu'un témoignage du respect que l'on a pour la
 décision, lors même que l'on doute si elle est vraie ?

Mais il paroît que vous avez appréhendé qu'on ne vous attribuât ce
 sentiment. Car en même temps que vous nous faites entendre que celui
 qui jure selon la Formule d'Alexandre, ne jure point le fait, vous dé-
 clarez qu'il ne le peut nier, ni même le révoquer en doute, & qu'il ne
 pourroit tenir le contraire sans être parjure, comme nous allons voir que
 vous dites dans la suite. Autre énigme bien étrange : qu'on puisse être
 parjure à l'égard d'une chose de laquelle on n'auroit pas juré. Il est
 difficile de ne pas trouver de la contradiction dans ce paradoxe. Voyons
 donc comment vous nous prouverez qu'il n'y en a point. C'est par deux
 exemples qu'il nous reste à examiner.

M. Steyaert. *Formula tamen Alexandri non aliter ista vult jurari, quàm
 juraret V. G. aliquis se hanc hostiam adorare, etiam ut verè consecratam ;
 se hunc hominem colere tamquam verum suum Patrem, etsi ista jurandi
 formulâ propriè non juret hanc hostiam verè consecratam esse, vel hunc
 esse verum suum Patrem. Sicut ergo hic ultimus etsi propriè hac facta non
 juret, significat se illa sic tenere ut de illis non dubitet, ac multò minus
 eadem in dubium vocare, aut ut vocentur permittere velit ; ita qui jurat
 formulam Alexandri, sic ut si juraret, & tamen contrarium, istis factis
 teneret, ex consequenti perjurus foret.*

« La Formule d'Alexandre ne veut qu'on jure le fait, que de la ma-
 » nière que quelqu'un jureroit qu'il adore cette hostie, même comme
 » véritablement consacrée, ou qu'il honore un certain homme comme son
 » vrai Pere ; quoique par cette manière de jurer, il ne jure pas propre-
 » ment que cette hostie soit véritablement consacrée, ni que cet homme
 » soit son vrai Pere. Mais quoiqu'il ne jure pas proprement ces faits,
 » il fait néanmoins entendre qu'il les croit tellement qu'il n'en doute pas...
 » Et c'est la même chose de celui qui jure la Formule d'Alexandre : il

ne la peut jurer, & tenir le contraire du fait de Janfénius qu'il ne IV. CL.
soit parjure". IX. P°.

Réponse. Vous êtes malheureux en exemples. On l'a vu par les trois N°. VII. de la premiere Partie. Ces deux-ci ne valent pas mieux. Ils sont si bizarres de la maniere que vous les proposez, qu'il n'est pas croyable qu'on fasse jamais de tels serments. Car qui s'aviserait de jurer en ces termes: *Juro me hanc hostiam adorare, etiam ut verè consecratam: Juro me hunc hominem colere tamquam meum verum Patrem?* A-quoi l'un & l'autre reviendrait-il; & quelle occasion auroit-on de les faire jurer en cette maniere? Or si on n'en avoit point, ce seroit des serments faits sans nécessité; & par conséquent illicites. Et s'il en est de même de celui que vous soutenez, on ne peut l'exiger sans pécher. Mais voici comme l'un & l'autre pourroit être licite & raisonnable. Si un homme étoit soupçonné d'être Calviniste, & qu'on l'eût accusé de ne point adorer la sainte hostie quand il entend la Messe, & qu'on lui eût ordonné de se purger de cette accusation par serment, il le pourroit alors faire en ces termes: Je jure que toutes les fois que j'ai entendu la Messe j'ai adoré Jesus Christ, comme présent réellement dans l'hostie que le Prêtre a consacrée. Si de même un Pere s'étoit plaint de son fils, comme ne lui rendant pas le respect qu'il lui doit, le fils se pourroit défendre de cette accusation par ce serment: Je jure que j'ai toujours eu une volonté sincere de rendre à Monsieur N. tous les devoirs qu'un fils doit à son véritable Pere.

Si vous êtes content que vos deux exemples soient pris en cette maniere, on demeure d'accord que vous avez raison de dire; *que le serment ne tombe pas proprement, ni sur la véritable consécration de l'hostie, ni sur la véritable qualité de pere.* Mais ce n'est pas assez de dire qu'il n'y tombe pas proprement; on vous soutient: 1°. qu'il n'y tombe point du tout, & que ce n'est nullement de cela que l'un & l'autre jure. 2°. Que l'un n'est point obligé, en faisant ce serment, de n'avoir aucun doute si toutes les fois qu'il a adoré l'hostie à la Messe, elle avoit été véritablement consacrée: ni l'autre, si celui qu'il a pris pour son pere l'étoit véritablement.

Car l'un pourroit avoir quelquefois entendu la Messe d'un Prêtre dont on lui auroit dit, que l'on doutoit s'il étoit Prêtre: ce qui ne l'auroit pas dû empêcher de faire le serment que je viens de dire, parce que n'en ayant point de conviction, mais seulement un doute, cela ne l'auroit point dû empêcher d'adorer l'hostie, que nous n'adorons qu'en supposant qu'elle est véritablement consacrée: ce qui enferme ces deux faits; que celui qui dit la Messe soit vraiment Prêtre, & qu'il prononce les paroles.

L'autre pourroit avoir été averti par quelque ami imprudent, que sa

IV. CL. mere avoit eu une fort méchante réputation , & que bien des gens douloureux. P^e. toient si celui qui passoit pour son pere l'étoit véritablement. Or il est indubitable que quelque impression que cela eût fait dans son esprit , il auroit pu jurer sans crainte d'offenser Dieu , qu'il avoit toujours rendu à un tel tous les devoirs qu'un fils doit à son véritable pere. Cela est certain , & vous ne l'oseriez contester.

Ainsi vos deux exemples , ou ne prouvent rien du tout , ou prouvent bien plus que vous ne voudriez. Car les appliquant comme vous faites au serment du Formulaire d'Alexandre VII , ils ne prouveroient pas seulement que ce serment ne tombe pas sur le fait de Jansénius ; mais ils prouveroient encore , que l'on pourroit jurer selon la Formule d'Alexandre , quoique l'on révoquât en doute le fait de Jansénius : ce que vous ne voulez pas. Car vous assurez au contraire , que celui qui le révoqueroit en doute ne pourroit faire ce serment sans être parjure.

Il n'y a donc encore que brouillerie & contradiction dans cette seconde Partie de votre Ecrit , aussi-bien que dans la premiere : & les exemples que vous avez employés dans l'un & dans l'autre pour soutenir votre méchante cause , ne peuvent servir qu'à la rendre plus méchante.

Il ne faut pas s'en étonner. Vous reconnoissez par votre Conclusion , que vous avez eu deux desseins qui ne pouvoient pas s'allier ensemble. L'un , de faciliter l'affaire du Formulaire : l'autre , de ne porter préjudice à aucun des Evêques. C'est ce que vous témoignez par ces paroles.

Ceterum hæc ita dicta sint ad facilitandum , quantum cum veritate fieri potest , præsens Formularis negotium : ut tamen præjudicare nolim , non tantum Sedi Apostolica , sed vel ulli Illustrissimorum Episcoporum in hac parte ; quorum judicium , meo etiam postposito , lubens sequar.

Rien n'est plus clair dans votre Ecrit. Vous avouez bonnement , que tout ce que vous avez dit dans cette seconde Partie , a été pour faciliter l'affaire présente du Formulaire ; c'est-à-dire que ce que vous avez trouvé de fausses subtilités & de faux exemples pour faire croire que le serment que l'on exige , selon l'intention d'Alexandre VII , ne tombe pas proprement sur le fait de Jansénius , n'a été que pour ôter à ceux à qui on le demande la crainte de se parjurer.

Voilà votre premiere vue. Mais vous déclarez en avoir eu encore une autre , qui est de ne porter préjudice à aucun des Evêques. Or ç'auroit été leur porter un grand préjudice , si vous en étiez demeuré là ; parce qu'on en auroit conclu naturellement , que puisque le serment ne tomboit pas sur le fait de Jansénius , on pouvoit donc jurer selon la Formule d'Alexandre , quelque opinion qu'on eût de ce fait. Or ç'auroit été rendre inutile l'entreprise de ces Evêques ; parce que le Formulaire étant pris

en ce sens, comme il n'auroit obligé personne de croire le fait de Jan- IV. Cl. fénius, ç'auroit été faire bien du bruit pour rien. Et c'est ce qui vous a IX. P^e. fait ajouter cette queue entortillée, & qui enferme une contradiction N^o. VII. visible : que, quoique le serment ne tombe pas sur le fait, celui qui le feroit néanmoins en ayant quelque doute, seroit parjure. Me voilà donc bien avancé, & ma conscience bien à couvert. Je ne puis me résoudre à faire le serment de la Formule d'Alexandre VII, parce que je crains d'être parjure. Et je ne crains d'être parjure, que parce que j'ai des doutes sur le fait de Janfénius. M. Steyaert, pour me donner plus de facilité de faire ce serment, m'assure qu'il ne tombe point sur le fait de Janfénius. Cela peut être propre à diminuer ma peine; mais il paroît bien qu'il se joue de moi, puisqu'il m'y rejette aussi-tôt en me disant; que si je fais ce serment en doutant du fait de Janfénius, je serai parjure : & c'est tout ce que je craignois.

Enfin ce seroit avoir bien peu de crainte d'offenser Dieu, que de s'arrêter à ce que vous dites pour nous ôter cette crainte. Vous ne vous y arrêtez pas vous-même; car voyant fort bien que ce que vous dites s'accorde fort mal avec ce qu'ont dit les Evêques dont vous soutenez la conduite, vous en faites une espece de rétractation en ces termes : *Quorum Judicium, meo etiam postposito, libens sequar*. N'est-ce pas comme si vous nous faissiez cette déclaration : Les deux Evêques que j'ai portés à introduire en ce pays-ci ce qui n'avoit été fait que pour la France, vous ayant marqué expressément que leur intention, aussi-bien que celle du Pape Alexandre VII, est, que vous juriez *in veritatem facti Janseniani*, vous ne devez prendre que pour des chansons tout ce que je vous ai dit qui pourroit y être contraire, puisque la dernière parole de mon Ecrit est, que je révoque tout sentiment qui me seroit propre, pour ne suivre que le leur.

C O N C L U S I O N.

Voilà, Monsieur, à quoi vous avez à répondre, si vous voulez que le public fasse autant d'état de votre Ecrit de quatre pages, que vous en faites vous-même. Car il faudroit que ce fût une merveille, si en si peu de paroles vous aviez satisfait, comme vous le promettez dans votre titre, non seulement à ce qu'on avoit publié jusques alors contre la prétendue utilité de votre serment, mais aussi à tout ce que l'on pourra publier à l'avenir sur ce sujet.

On vous accuse d'avoir trompé les Evêques, en leur faisant croire par de vaines subtilités & par de pitoyables exemples, que le fait de Janfénius a été décidé avec une certitude infaillible, contre ce que vous

IV. CL. avez enseigné vous-même, que l'Eglise ne juge point ces sortes de faits

IX. P^e. *irreformabili certitudine.*

N^o. VII. On vous accuse de les avoir engagés par-là, à mettre le trouble & la confusion dans leurs Diocèses, sans que vous puissiez marquer quelle utilité il en reviendra à l'Eglise.

On vous accuse d'avoir eu recours à de pitoyables chicaneries, *pour faciliter* l'exécution de votre entreprise, en diminuant la crainte de se parjurer, par cette imagination creuse & inexplicable, que le serment ne tombe pas sur le fait de Jansénius, & que néanmoins si on jure en doutant de ce fait, on sera parjure.

Il n'y va pas seulement de votre honneur, si vous demeurez muet après de telles accusations, auxquelles vous avez donné lieu par votre Ecrit; il y va aussi de votre salut. Car si vous pouviez répondre pertinemment à ce que l'on vous objecte, vous seriez obligé de le faire dans une telle rencontre. Et si vous croyez ne le pouvoir faire, sans vous exposer à recevoir une nouvelle confusion, vous devez être convaincu par votre propre conscience, que vous êtes dans la disposition ou étoient ces Prêtres Juifs dont il est dit dans l'Evangile, que croyant que Jesus étoit le Christ, ils ne l'osoient confesser devant les hommes, parce qu'ils préféroient leur propre gloire à celle de Dieu.

(Avril 1692.)



PROCES DE CALOMNIE,
INTENTÉ
DEVANT LE PAPE ET LES ÉVÊQUES,
LES PRINCES ET MAGISTRATS,

Par les Nommés dans le Placard, intitulé :

JANSENISMUS OMNEM DESTRUENS RELIGIONEM.

Contre les Auteurs, les Approbateurs & les Fauteurs de ce Placard.

EN CINQ PARTIES.

[Sur l'édition de 1714.] (a)

§. I.

S U J E T D U P R O C È S.

LE sujet de ce Procès est le Titre & la Préface du Placard dont je viens de parler. C'est donc ce qu'il est à propos de mettre ici d'abord, afin que les Puissances spirituelles & temporelles, devant qui on intente cette action, en soient informées.

P R É F A C E D U P L A C A R D.

Si Jansénius & ses sectateurs avoient été loués & gagés par les libertins & les Athées pour entreprendre de renverser toute Religion, ils n'auroient pu travailler à la ruine de notre foi & de l'Eglise par des voies plus adroites & plus artificieuses. Jusqu'à présent ils ne l'ont pas attaquée à découvert, sachant bien qu'on repousse plus aisément une force ouverte; mais ils le font par des voies cachées & comme souterraines. Couverts d'un masque de modestie, de piété & d'une morale plus sévère, ils établissent des dogmes qui renversent

(a) [La première édition de l'an 1693, étoit faite, selon le Frontispice, d'Liegé, chez Pierre le Grand. Voyez la Préface histor. Art. VI.]

IV. CL. de fond en comble les fondements de l'Eglise, & absolument de toute Religion. Ils ne manquent pas même de moyens par lesquels ils esperent faire en sorte dans peu de temps, que nulle autorité, nulle puissance des Princes Chrétiens, soit Ecclésiastiques ou Séculiers, ne soit en état de s'opposer à leurs desseins, quelque sacrileges qu'ils soient. Et après qu'ils auront suffisamment affermi leur secte, on verra que, par la protection de quelque puissant Prince qu'ils pourront se rendre favorable, ou appuyés sur la multitude immense de leurs sectateurs, ils feront à l'Eglise une aussi cruelle guerre qu'aucune faction infidèle lui ait jamais faite jusqu'à présent. Pour arrêter en quelque façon le progrès de cette hérésie, qui ne se fortifie que trop aujourd'hui, on a cru qu'il étoit à propos, & même nécessaire, de faire un abrégé de leurs principales impiétés; d'en faire voir les divers degrés; & de les exposer dans ce Placard aux yeux d'Innocent XII, à qui Dieu semble avoir réservé la gloire d'arracher jusqu'aux dernières racines du Jansénisme, que le Pape Innocent X a le premier détruit dans les cinq fameuses Propositions. Or deux raisons nous ont portés à rendre public ce Placard. La première, de peur que pendant que le Pape délibère avec les Eminentissimes Cardinaux pour trouver un remède efficace contre un si grand mal, ce mal ne continue, comme il arrive ordinairement, à se répandre de plus en plus. La seconde, afin de disposer les esprits des Princes Chrétiens & des autres fideles du Pays-Bas à recevoir sans peine & sans délai, & à exécuter avec zèle & avec ardeur tout ce qui émanera du Siege Apostolique contre cette peste.

§. I I.

Qui sont les Parties dans ce Procès.

Tout Procès de calomnie suppose que des personnes ont été accusées de crimes dont ils prétendent être innocents. Car quand ces crimes sont énormes, ils ne croient pas qu'il suffise, pour leur honneur & pour l'intérêt du public, de s'en justifier; mais qu'ils doivent prendre à partie leurs accusateurs, pour les faire condamner comme coupables d'atroces calomnies. Ainsi les premiers accusateurs deviennent accusés à leur tour, & ceux qui avoient été accusés deviennent accusateurs; mais avec cette différence, que ces nouveaux accusateurs n'ont autre chose à faire, qu'à montrer qu'ils ont été accusés de crimes énormes: au lieu que les premiers sont toujours chargés de la preuve de ces crimes, ne pouvant manquer de perdre leur cause & d'être condamnés aux peines que méritent les calomniateurs, s'ils ne les peuvent prouver.

Les parties dans ce procès sont donc d'une part, comme accusateurs,
les

les Théologiens & les Ecclésiastiques diffamés par ce Placard ; & de l'autre, IV. C. et comme accusés, d'accusateurs qu'ils étoient auparavant, les Auteurs & les IX. P.^e. Approbateurs du Placard. N. VIII.

Pour savoir en particulier qui sont ces nouveaux accusateurs, au nom desquels on demande justice aux Puissances spirituelles & temporelles, on n'a qu'à lire le Placard. On y trouvera dans la Préface, que c'est *Jansénius Evêque d'Ypres* & ses adhérents ; c'est-à-dire, tous ceux que les Jésuites décrient sous le nom de Jansénistes : dont il y a un grand nombre de nommés ou désignés dans le corps du libelle ; parce qu'on y prend pour fondement de ces horribles calomnies, ou des ouvrages imprimés sous le nom de leurs Auteurs, ou d'autres qui sont sans nom, mais dont les vrais Auteurs ne laissent pas d'être connus. En voici les principaux, dans le même ordre qu'ils sont cités dans le Placard.

M. Jansénius Evêque d'Ypres.

L'Auteur des Supplications.

L'Auteur de la Disquisition du sentiment de M. Steyaert.

M. Jean du Vergier de Hauranne, Abbé de S. Cyran.

L'Auteur des Difficultés proposées à M. Steyaert.

M. Malpaix.

L'Auteur de la Lettre d'un Ecclésiastique touchant le Sentiment de Saint Augustin, &c.

L'Auteur de la Lettre d'un Abbé à un Prélat de la Cour de Rome.

L'Auteur du livre intitulé : *Les pernicieuses Conséquences.*

M. de Witte.

L'Auteur d'un livre intitulé : *De l'Autorité de S. Pierre & de S. Paul.*

L'Auteur d'un livre intitulé : *De la Grandeur de l'Eglise Romaine.*

Petrus Aurelius.

Etienne Guery, Docteur en Théologie & Curé de Poitiers.

M. Hennebel, Docteur en Théologie de Louvain, & Député de l'Université vers le S. Siege.

L'Auteur des *Avis Salutaires*, &c.

M. Huygens, Docteur en Théologie de la Faculté de Louvain.

M. de Ligny.

Hesselius.

M. Opstraet.

M. Van-Vianen Docteur en Théologie de Louvain & Professeur Royal.

Le P. Baudouin Prêtre de l'Oratoire.

M. Van Werm Docteur en Théologie de la Faculté de Louvain & Professeur Royal.

Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXV.

D d

les titres, & qu'il l'avoit envoyée à Rome. Mais quand on n'auroit pas fait une telle déclaration, il suffiroit, pour pouvoir attribuer ce Placard à M. l'Archevêque de Malines, qu'ayant depuis peu publié & fait afficher une défense aux Censeurs de son Diocèse, de ne plus rien approuver sans sa participation, Nicolas Dubois n'a pu s'en déclarer si hautement l'Approbateur que de concert avec ce Prélat.

Ceux donc contre qui on intente ce Procès de calomnie sont, premièrement Monseigneur l'Archevêque de Malines, & ensuite les Jésuites; personne ne doutant que cette piece ne soit de leur façon, aussi-bien que tant d'autres du même génie & du même esprit.

C'est en troisième lieu le Révérendissime Vicaire de Bois-le-Duc, & enfin l'Approbateur de tous les méchants libelles, Nicolas Dubois.

§. I I I.

De quoi il s'agit dans ce Procès de calomnie.

Ce Placard est un amas monstrueux de faussetés & d'impostures touchant divers points de doctrine qu'on a cent fois réfutés. On voit assez que les Auteurs & les Approbateurs de cette satire auroient bien voulu qu'on se fût amusé à réfuter de nouveau toutes leurs citations. Mais on s'en gardera bien. Ce seroit perdre le temps inutilement, puisqu'il n'y a rien en tout cela à quoi on n'ait suffisamment répondu. Ce n'est donc point du tout de quoi il est question dans ce Procès. On ne le fait que sur les accusations personnelles qui sont indiquées par le titre du Placard, & expliquées dans la Préface.

Ceux qui en sont les Auteurs n'ont pas voulu laisser en doute si ce titre scandaleux : *Le Jansénisme destructeur de toute Religion*, regardoit seulement la doctrine des prétendus Jansénistes, ou si c'étoit aussi le jugement qu'ils vouloient que l'on fit de leurs personnes. Ils l'ont absolument déterminé aux personnes par leur Préface.

Car rien n'est plus personnel que ce qu'ils y disent. Ils y assurent avec une hardiesse que le Démon seul a pu inspirer, que quand l'Evêque d'Ypres, & ceux qu'ils appellent ses sectateurs, & *ejus sequaces*, auroient été aux gages des libertins & des Athées pour renverser la Religion, ils n'auroient pas travaillé avec plus d'adresse à la ruine de notre foi & de l'Eglise : *Non poterant magis callidè fidei nostræ, & Ecclesiæ exitium machinari.*

Ils y assurent, que ç'a été pour venir plus facilement à bout de leur dessein, qu'ils attaquent l'Eglise & la foi, non ouvertement, de quoi il

IV. CL. seroit plus facile de se garder ; mais qu'ils y emploient des artifices cachés ; IX. P^e. & que se couvrant du masque de la modestie , de la piété , & d'une N^e. VIII. morale sévère , ils établissent des dogmes qui renversent les fondements de l'Eglise & de toute Religion.

Ils y fouillent jusques dans leurs intentions les plus secrètes. Ils leur imputent de se promettre qu'en peu de temps ils feront en sorte par leurs artifices , que nulle autorité , nulle puissance des Princes Chrétiens , soit Ecclésiastiques ou Séculiers , ne soit en état de s'opposer à leurs entreprises , quelque sacrilèges qu'elles soient.

Ils leur attribuent les desseins du monde les plus détestables. C'est que quand ils auront suffisamment affermi leur secte , on verra qu'appuyés de la protection de quelque puissant Prince , qu'ils se feront rendu favorable , ou que se confiant sur la multitude immense de leurs sectateurs , ils feront à l'Eglise une aussi cruelle guerre , qu'aucune faction infidèle lui ait jamais faite jusqu'à présent.

Voilà les crimes dont on nous accuse. Une application diabolique à renverser les fondements de la foi & de l'Eglise , avec autant d'ardeur , que si nous étions gagés pour cela par les libertins & par les athées. Une hypocrisie damnable , qui nous rendroit d'autant plus propres à réussir dans cette entreprise , que loin de paroître aussi méchants que nous sommes , nous ne laissons voir dans toute notre conduite qu'une modestie , une piété & une morale tout-à-fait conforme à la sévérité de l'Evangile. Et un dessein pour l'avenir de nous révolter contre l'Eglise , & de lui faire autant de mal que lui en ont fait les plus cruels des Empereurs Payens & les hérétiques les plus furieux , tels qu'ont été les Hussites.

§. I V.

Ce que les loix divines & humaines veulent que l'on fasse sur des accusations si atroces.

Il n'y a point de milieu : il faut que ceux qu'on accuse de ces crimes , ou ceux qui les en accusent , soient les plus méchantes gens du monde. Les premiers , si on peut prouver qu'ils en sont véritablement coupables : & les derniers , s'ils les leur ont imputés sans la moindre apparence de raison , lorsqu'il ne paroïssoit rien dans toute la conduite extérieure de ces accusés , que de modeste , que de pieux , que de digne des maximes de l'Evangile.

Nous avouons donc tous tant que nous sommes qu'on enveloppe dans cette accusation , qu'il n'y a point de supplice que nous ne méritions

si les Auteurs du Placard peuvent prouver ce qu'ils disent de nous : qu'il IV. CL. faudroit commencer par M. d'Ypres, le déterrer, brûler son corps, & IX. P^e. en jeter les cendres au vent, s'il étoit vrai qu'il n'eût travaillé vingt ans N^o. VIII. durant à étudier le plus éclairé des Saints Peres, que pour trouver dans ses ouvrages de quoi ruiner les fondemens de la foi de l'Eglise : qu'il faudroit passer de-là à ceux qu'on appelle ses sectateurs, & les traiter aussi rigoureusement qu'on ait jamais traité les plus abominables hérétiques, si on peut prouver que ce sont des hypocrites, qui n'affectent de paroître pieux & modestes, que pour avoir plus de moyen de venir à bout des pernicious desseins qu'on leur attribue ; & que les Princes temporels ne doivent pas moins s'appliquer que les spirituels à étouffer ces pestes publiques, si on peut les convaincre d'être dans cette disposition ; qu'ils n'attendent qu'à être en plus grand nombre pour causer dans la Chrétienté d'aussi grands ravages, qu'en ont jamais causé les ennemis de l'Eglise les plus emportés.

Mais que peut-on penser si c'est le contraire ? Ne seroit-ce pas une injustice criante, & qui seroit capable d'attirer la colere de Dieu sur ceux qui la commettraient, si on nous refusoit la justice que nous demandons contre des accusations si atroces, au cas que ceux qui les font se trouvent dans l'impuissance de les prouver ? Car il n'en faut pas davantage, selon toutes les loix divines & humaines, pour obliger les Juges à condamner les premiers accusateurs comme coupables de calomnie, quand les accusés se plaignent & qu'ils demandent justice. Les Puissances souveraines sont établies de Dieu, selon les deux Princes des Apôtres, pour protéger les gens de bien & punir les méchants. Or comment satisferoient-elles au premier de ces devoirs, si elles laissoient la vertu en proie aux médisances les plus envenimées & les plus éloignées de la vraisemblance ? Et comment accompliroient-elles le dernier, qui est de punir les méchants, si on laissoit sans punition de si insignes calomniateurs ? On ne le pourroit faire sans une prévarication manifeste contre deux commandemens de Dieu, qu'il nous a expressément marqués dans ses Ecritures. Le premier est contre ceux qui accusent leurs freres. *Si un Deut. 19. faux témoin s'élève contre un homme, l'accusant de révolte, dans cette contestation qu'ils auront ensemble ils se présenteront tous deux devant le Seigneur, en la présence des Prêtres & des Juges qui seront en charge en ce temps-là : & lorsqu'après une très-exacte recherche, ils auront reconnu que le faux témoin a faussement déposé contre son frere, ils le traiteront selon qu'il avoit dessein de traiter son frere ; et vous ôterez le mal du milieu de vous, afin que tous les autres qui entendent ceci soient dans la crainte, & qu'ils n'osent plus entreprendre rien de semblable. Vous*

IV. CL. N'AUREZ AUCUNE COMPASSION DU COUPABLE, *mais vous ferez rendre*
 IX. P. *vie pour vie, œil pour œil, dent pour dent, main pour main, pied*
 N°. VIII. *pour pied.*

L'autre commandement est, qu'on ne doit avoir aucun égard, en rendant la justice, à la qualité des personnes. Il n'y a rien de plus défendu dans l'Ecriture. *Vous ne mettrez aucune différence entre ceux que vous jugerez. Vous écouterez le plus petit comme le plus grand. Et vous n'aurez aucun égard à la condition des personnes; parce que le jugement appartient à*
 Deut. 1. *Dieu. Vous n'aurez point d'égard à la qualité des personnes. Et le saint*
 17. *Roi Josaphat marque en ces termes l'office des Juges. Prenez bien garde*
 Ib. 16, 19. *à tout ce que vous ferez: car ce n'est pas la justice des hommes que vous*
 2. Paral. *exercez; c'est celle du Seigneur: & tout ce que vous aurez jugé retombera sur*
 19. 6. 7. *vous. Que la crainte du Seigneur soit avec vous: & apportez tous les soins imaginables à vous bien acquitter de votre devoir. Car il n'y a point d'injustice dans le Seigneur notre Dieu, ni d'acception de personnes, ni aucun desir de présents.*

Ce feroit donc une prévarication contre la loi de Dieu, de ne pas punir les Auteurs du Placard, s'il est certain qu'ils nous ont calomniés d'une manière tout-à-fait énorme; & d'épargner celui qui s'en est rendu garant, parce qu'il se trouve revêtu d'une des premières dignités de l'Eglise: son crime n'en est que plus grand, & plus inexcusable, & digne d'un plus grand châtiment. C'est comme Dieu en jugera, selon cette parole de la Sagesse: *Potentes potenter tormenta patientur... Fortioribus fortior instat cruciatio.*
 Sap. 6. 7.
 6.

S. V.

Qu'on ne donne pour toute preuve de ces accusations atroces que des conséquences insensées.

Tout le monde demeure d'accord, que l'on peut bien combattre les sentiments de ses adversaires par les conséquences que l'on en tire, pourvu qu'elles soient bien tirées; mais que lorsqu'ils désavouent ces conséquences; que même ils les détestent, on ne peut sans injustice les leur attribuer comme leurs propres sentiments.

Mais il n'y a personne qui ne voie que c'est bien encore pis, si on joint ensemble ces deux excès. L'un, d'attribuer à ses adversaires, comme leurs propres sentiments, ce qu'on ne tire de leur doctrine que par de fausses conséquences, qu'on a cent fois désavouées; ou qui sont telles que leur fausseté saute aux yeux. L'autre, de pousser ces fausses conséquences jusques aux personnes, & les prendre pour fondement des plus atro-

des accusations, telles que sont celles que je viens de marquer dans le IV. CL. §. précédent. IX. P^e.

C'est sur ces deux sortes d'excès que sont bâties les calomnies de ce N^o. VIII. Placard dont nous demandons justice.

On y déclare dans la Préface ; qu'un Evêque qui a vécu & qui est mort en très-grande odeur de piété, & tous ceux que les Jésuites appellent de son nom, morts & vivants, doivent être regardés comme de fort méchants hommes, qui ont travaillé & travaillent encore à ruiner la foi de l'Eglise & toute Religion, avec autant de soin que s'ils avoient été gagés pour cela par les libertins & les athées ; & tout le reste de ce que nous avons déjà vu. Quelles preuves ne faudroit-il point avoir pour ne se point rendre coupable d'une médifance criminelle, en disant de telles choses de tant de personnes mortes & vivantes, si estimées pour leur vertu ? Ne faudroit-il pas qu'elles fussent entièrement convaincantes ? Loin de cela, il n'y en eut jamais de si misérables.

Ce sont neuf Degrés, dont il n'y en a aucun qui ne soit une imposture. Et ces impostures sont des conséquences tirées sans raison de passages, ou pris à contre-sens, ou tronqués, ou falsifiés, ou pris de méchants libelles qu'ils ont eux-mêmes fabriqués. Et de ces premières conséquences qui regardent la doctrine, on en tire d'autres contre les personnes, que j'ai appelé insensées ; parce que loin d'être une suite nécessaire des premières qui regardent la doctrine, il faudroit avoir perdu le sens pour croire, qu'on en pût inférer ce qu'on y dit d'horrible contre les personnes. C'est ce qu'on verra plus clair que le jour en parcourant ces Degrés.

P R E M I E R D E G R É.

Extinguens omnem pium affectum erga Deum, in Christum amorem, & studium bonorum operum.

„ Ils éteignent toute pieuse affection envers Dieu, tout amour de
„ Jesus Christ, & toute application à faire de bonnes œuvres.

Quelle imposture ! Comment peut-on dire de tant de gens de bien, que l'on comprend sous ce nom de Jansénisme, comme il paroît par la Préface, qu'ils éteignent toute pieuse affection envers Dieu, tout amour de Jesus Christ & toute application à faire de bonnes œuvres ? Est-ce qu'ils enseignent qu'on n'est point obligé d'avoir de l'affection pour Dieu, ni d'aimer Jesus Christ, ni de faire de bonnes œuvres ?

IV. C^l. Leurs ouvrages & leur exemple rendent témoignage du contraire. Les

IX. P^e. Auteurs du Placard ne le peuvent pas nier ; mais c'est par conséquence,

N^o. VIII. diront-ils, que nous leur attribuons ces sentiments impies. Par consé-

quence ! Belle règle pour déchirer qui l'on voudra par les plus noires médifances ! Mais encore quelles sont ces conséquences ? Ce sont des blasphèmes Pélagiens & Sociniens contre la conduite de Dieu, que S. Paul nous assure faire miséricorde à qui il lui plaît, & endurcir qui il veut, selon la secrète justice de ses jugements impénétrables. Qui peut lire ce qu'en dit ce Placard sans en avoir de l'horreur ? *Quis Deum amet precipientem impossibilia ? Quis non injustum detestetur, crudelem & tyrannum, qui miseros æternis addicat cruciatibus, quia non fecerunt quod non erat in eorum positum potestate ?* C'est par-là que les Pélagiens décrisoient la doctrine de l'Eglise touchant la nécessité de la grace pour bien vivre, en faisant dire aux méchants qui n'auroient pas reçu de Dieu la grace de bien vivre : *Quid nos facimus qui malè vivimus, quandoquidem gratiam unde bene viveremus non accepimus (a) ?* « Quel tort „ avons-nous de vivre mal, si nous n'avons pas reçu la grace nécessaire „ pour bien vivre ” ? Ce sont des blasphèmes contre Jesus Christ, en qui on prétend qu'on ne pourroit avoir de confiance, si on n'étoit assuré que tous les hommes sont prédestinés au salut. Car c'est ce qu'on fait entendre par un galimatias, appuyé d'un passage de S. Paul horriblement falsifié (b). *Quis prudens ei fidat Redemptori, qui dum per Apostolum Rom. 5. 18 nobis persuaderi vult, quod sicut per unius delictum omnes perimus, sic & per unius justitiam omnes redimeremur ad vitam, seu salutem, non omnibus reverà salvandis venit, sed planè paucis quos ex infinita hominum multitudine æternus Pater delegerat ?* Ce qui ne peut être une preuve de ce que l'on condamne dans ce Degré, que la condamnation n'en retombe sur la doctrine très-sainte de la Prédestination gratuite.

Ce sont enfin les mêmes conséquences qu'employoient les ennemis de la grace pour combattre sa nécessité & son efficace, qu'on emploie ici pour prouver que ceux qu'on noircit par ce Placard, étouffent dans les Chrétiens le soin qu'ils devroient avoir de faire de bonnes œuvres.

Voilà quelles sont les conséquences qui regardent la doctrine. Mais de celles-là on en tire d'autres contre les personnes, aussi atroces qu'insensées. Et c'est de ces dernières qu'il s'agit uniquement dans ce Procès de

(a) Aug. Epist. 194. ad Sixtum, Al. 105. n. 22.

(b) Rom. 5. 18. Sicut per unius delictum in omnes homines in condemnationem: sic & per unius justitiam in omnes homines in justificationem vite. Ce qui signifie seulement que tous les hommes qui sont justifiés le sont par Jesus Christ.

de calomnie. Car le jugement qu'on en doit faire est indépendant de IV. CL
celui que l'on feroit des premiers qui concernent la Doctrine. Tout le IX. P.
monde n'est pas capable de juger des matieres de Théologie, & beau- N. VIII
coup de ceux qui en feroient capables s'ils s'y appliquoient, ne s'en
veulent pas donner la peine.

Mais il ne faut avoir qu'un peu de bon sens pour reconnoître combien celles dont nous nous plaignons sont folles & abominables, quand on ne s'en serviroit que pour décrier un seul homme; & à plus forte raison quand on les emploie pour donner au Pape & à toute la Cour de Rome, aussi-bien qu'aux Princes & aux Magistrats, une très-méchante opinion d'une infinité de gens de bien.

Je suppose que des personnes qui ne seroient pas Théologiens, se feroient laissé persuader par les sophistiqueries des Jésuites, que les prétendus Jansénistes ont de mauvais sentiments touchant la grace: je soutiens que dans ce cas-là même, il faudroit qu'ils n'eussent ni équité ni jugement, pour ne pas reconnoître que c'est le comble de la malice de conclure; que tant de gens de mérite, à qui on attribue ces sentiments, dont les uns reposent au Seigneur, & les autres vivent encore, sont des scélérats, qui n'ont travaillé, & qui ne travaillent présentement qu'à la ruine de toute Religion, & au renversement de l'Eglise & de la foi: qu'ils tendent à cette fin détestable par des artifices dont on se peut d'autant moins garder, qu'ils sont plus cachés: qu'ils se couvrent du masque de la modestie, de la piété & d'une morale sévère, pour renverser les fondemens de toute Religion: qu'ils se procurent des moyens de se mettre en tel état, que nulle autorité, nulle puissance des Princes Chrétiens, soit Ecclésiastiques ou Séculiers, ne soit capable de s'opposer à leurs desseins sacrileges; & qu'ils esperent que soutenus par quelque Prince puissant, ou par leur seule multitude, ils feront à l'Eglise une aussi cruelle guerre qu'aucune faction infidèle lui ait jamais faite jusqu'à présent.

Y eût-il jamais de conséquence plus insensée, & moins capable de donner quelque couleur à de si noires calomnies?

C'est ce qu'il sera aisé d'appliquer à tous les autres Degrés. C'est pourquoi je ne dirai qu'un mot de chacun.



“ Ils ne reconnoissent dans l'Eglise aucun Juge infallible ”.

TROISIEME DEGRÉ.

" Ils détruisent toute Hiérarchie Ecclésiastique ".

Et de ces trois mensonges, ils tirent des conséquences insensées contre les personnes : que nous sommes ennemis de toute Religion ; des hypocrites qui ne contrefont les modestes & les pieux, que pour saper les fondemens de la foi de l'Eglise avec plus d'adresse, & le reste qu'il n'est pas besoin de répéter.

Venerationem Imaginum ac Sanctorum, etiam Deipara cultum convellens.

Ce mensonge est si impudent, qu'il ne mérite aucune réponse : & rien n'est plus impertinent que les preuves qu'on en donne. Mais il faudroit avoir perdu l'esprit pour tirer de ces prétendues preuves les conséquences horribles contre les personnes, dont nous avons déjà tant parlé.

C I N Q U I E M E D E G R É.

IV. C. I.

IX. P.

N. VII.

Philipendens Indulgentias, & avertens à Sacramentis Pœnitentie & Eucharistie.

« Ils méprisent les Indulgences, & ils détournent des Sacrements de la
 „ Pénitence & de l'Eucharistie ».

Impostures cent fois réfutées. On croit des Indulgences tout ce qu'en croit l'Eglise. Si des particuliers y ont mêlé des abus, tels que sont des Indulgences pour cent soixante & quinze mille ans, on n'est pas obligé de les approuver. Et il est si faux qu'on détourne des Sacrements de Pénitence & d'Eucharistie, qu'il n'y a point de Paroisses où ils soient plus fréquentés, & avec plus de fruit, que celles qui sont conduites par des Pasteurs Jansénistes & Rigoristes. Mais ceux qui se feroient laissé prévenir par ces impostures, ne laisseroient pas d'être obligés de reconnaître qu'il faudroit avoir perdu le sens, pour tirer de-là contre les personnes, les conséquences insensées qui sont marquées dans la préface du Placard.

S I X I E M E D E G R É.

Odium & Calumnia adversus Religiosos.

« Ils haïssent & calomnient les Religieux ».

Cette imposture n'est fondée que sur ce que les Jésuites se sont mis en possession depuis long-temps, de vouloir faire passer pour avoir été dit contre tous les Religieux, par un esprit de haine & de calomnie, ce que l'on n'auroit dit que d'eux seuls, par la nécessité de se défendre contre leurs entreprises & leurs médisances. C'est ainsi qu'ils traitèrent (a) Dom Jean de Palafox, un des plus saints Prélats de ce siècle, dans un Mémoire présenté au Roi d'Espagne contre lui en 1652. Ils y décrioient ce bon Evêque comme ennemi de toutes les Religions. Et quoiqu'ils fussent seuls dans la cause qu'ils soutenoient contre lui en toutes sortes de Tribunaux, ils y parloient au nom des autres Religieux, qu'ils supposoient faussement avoir été grièvement offensés par l'Evêque d'Angelopolis, qui cherchoit, disoient-ils, continuellement des occasions de les mortifier; inventant tous les jours de nouveaux sujets d'exercer leur patience depuis qu'il étoit entré dans la Nouvelle Espagne.

Mais ne se souviennent-ils point d'un autre Mémoire présenté au Roi d'Espagne il y a douze ou treize ans, où ils accusoient presque tous les Religieux des Pays-Bas Espagnols d'être Jansénistes; c'est-à-dire, selon

(a) Histoire du D. Jean de Palafox, page 147.

IV. Cl. le Placard, ennemis de toute Religion, & ne travaillant qu'à renverser
 IX. P^e. l'Eglise, & à en corrompre la foi? C'est donc aux Auteurs de ce Mé-
 N^o. VIII. morial qu'on pourroit appliquer ce qu'ils disent de nous sans raison:
Odium & calumnia adversus Religiosos.

Il est encore à remarquer, que pour empêcher qu'on ne vît, que presque toutes les prétendues preuves de ce Degré ne regardoient que les Jésuites en particulier, & non les Religieux en général, ils ont mis à la tête pour les trois premières, trois citations du plus impudent libelle qui fut jamais, & qu'un infame calomniateur a publié sous ce titre, *Histoire de Jansénius & S. Cyran*, où il rappelle en ce monde ces deux serviteurs de Dieu, pour s'entretenir ensemble, afin de faire confesser à l'un & à l'autre, tout ce qu'il a plu à cet imposteur d'inventer, ou de recueillir des mensonges de leurs ennemis pour noircir leur mémoire.

Mais ce qui est essentiel à notre Procès de calomnie, c'est que nous conjurons tout ce qu'il y a de gens raisonnables dans le monde de nous dire, s'il y eut jamais de conséquences plus folles que celles-ci. Il y a des contestations entre les Ecclésiastiques du Clergé, & quelques Réguliers associés aux Jésuites, sur divers points de discipline & de morale. Donc les Ecclésiastiques du Clergé ont de la haine contre les Jésuites: c'est la première conséquence. Donc ils sont ennemis de toute Religion, & ne travaillent qu'à renverser la foi de l'Eglise: c'est la seconde, sur laquelle nous demandons justice contre nos calomniateurs.

S E P T I E M E D E G R É.

Criminationes & contumeliae adversus Episcopos & Vicarios Catholicos.

Reproches & injures contre les Evêques & les Vicaires Catholiques.

Pourquoi ce mot de *Catholiques*, sinon pour insinuer qu'il y a des Evêques dans l'Eglise, & des Vicaires Apostoliques, que les Jésuites ne mettent pas au nombre des *Catholiques*; parce qu'ils sont appris dès leur *Noviciat* (comme ils s'en sont vantés dans leur fameuse Lettre à un Docteur de Douay) de regarder les *Jansénistes* sur le pied d'hérétiques. D'où il s'ensuit que ces Peres n'ont point tenu pour catholiques, ni M. Pavillon Evêque d'Alat, ni M. de Caulet Evêque de Pamiers; puisqu'il paroît par la Lettre du P. Rapin au Cardinal Cibo, que la Compagnie les regardoit comme les Chefs de cette prétendue secte. Et c'est aussi le jugement qu'ils ont fait des Vicaires Apostoliques dans l'Orient,

comme nous l'apprenons de Navarrete. Or peut-on rien faire de plus IV. Cr.
outrageux contre les plus pieux Evêques de l'Eglise, que de ne les pas IX. P.
reconnoître pour Catholiques? N°. VIII.

Il est vrai cependant que l'idée que nous en donne le Placard dans sa préface est encore bien plus injurieuse; puisqu'on pourroit avoir perdu la qualité de Catholique par quelque erreur contre la foi de l'Eglise, sans avoir conspiré à détruire toute Religion. Et c'est ce qu'on assure d'abord d'un Evêque révérend de tout le monde pour la piété, & qu'on auroit lieu d'étendre à beaucoup d'autres excellents Prélats. Pourquoi donc, peut-on dire à ce calomniateur, voyez-vous une paille dans l'œil de votre frère, & que vous ne voyez pas une poutre dans le vôtre?

Car ce ne sont au plus que des pailles, tout ce qu'on a voulu faire passer dans ce septième Degré pour des injures & des calomnies contre les Evêques & les Vicaires Catholiques, comme on les appelle. Les excès de ce Placard ne justifient que trop, qu'on a été en droit de se plaindre de ce que les Jésuites ont fait faire à M. l'Archevêque, contre tout droit & toute raison, dès qu'il eut été transféré de Bruges à Malines. Ce n'est point mépriser les Clefs, dit le pieux & savant Gerson, que de se défendre par écrit contre ceux qui en abusent. Mais c'est une calomnie grossière, que de prendre sujet de ces justes & légitimes défenses, d'imposer à des gens de bien ce qu'on leur impose en cet endroit du Placard: *Proculcari nempe debet auctoritas quantumvis sacra, quæ novitatibus ausa sit obistere, quin penitus destruenda, ne possit deinceps oblectari.* Car c'est vouloir faire croire, de tous ceux qui ont écrit pour arrêter une innovation qui jetoit le trouble dans les consciences, ou pour maintenir l'honneur du dernier Archevêque contre la peinture affreuse que l'on faisoit de sa conduite, ou pour empêcher qu'on n'ôtât de leurs emplois par des voies de fait les personnes les plus capables de servir les ames, ou pour maintenir le peuple de Dieu dans la liberté où il se trouvoit de lire sa parole, que ce qui les a portés à écrire est l'abominable dessein qu'on leur attribue: *qu'il faut FOULER AUX PIEDS l'autorité qui ose s'opposer aux nouveautés, ou plutôt QU'IL LA FAUT ENTIÈREMENT DÉTRUIRE, AFIN QU'À L'AVENIR ELLE NE PUISSE PLUS S'Y OPPOSER.* Voilà ce qu'on appelle médire sans art & tout-à-fait grossièrement. Car sur quoi peut-on fonder une si noire imposture; qu'on veut non seulement fouler aux pieds, mais entièrement détruire l'autorité Episcopale?

IV. CL.

HUITIÈME DEGRÉ.

IX. P^e.N^o. VIII.*Injurius Regibus, eorumque subruens auctoritatem.*

« Ils sont injurieux aux Rois, & ils renversent leur autorité ».

On n'a pas besoin de se souvenir des horribles choses que les Auteurs du Placard s'étoient engagés dans leur préface de prouver par ces neuf Degrés. Celui-ci dit tout, & pousse la calomnie jusques au dernier excès.

Il dit d'abord qu'il est du devoir des Rois de soutenir l'autorité ecclésiastique des Papes & des Evêques, & de faire observer leurs Décrets & leurs Censures. Cela est très-vrai, pourvu qu'on ne suppose pas, ou que les Papes & les Evêques ne puissent jamais rien commander d'injuste, ou que quand cela arriveroit, les Rois Catholiques seroient obligés d'appuyer ces loix injustes, & de contraindre leurs sujets d'y obéir. Mais on ne croit pas que les Auteurs du Placard passent soutenir un tel paradoxe. Et il seroit aisé de faire voir par beaucoup d'exemples, que les Jésuites pratiquent le contraire, quand il leur plaît, se servant de l'autorité des Rois pour s'exempter d'obéir aux Papes. Enfin après ce préambule, voici comme il passe à ses Jansénistes.

Nibil illo sanctius, nihil antiquius habent Reges orthodoxi. Quapropter Jansenista Religionis interitum machinantes callido consilio, auctoritatem Regum paulatim suffodiunt, ut eversa tandem omni potestate ecclesiastica & seculari, sine metu suppliciorum, sine periculo, excussa omni lege, libertinorum atque atheorum principia stabiliant, & pace securi fruantur.

« Les Rois orthodoxes n'ont rien de plus sacré, ni qu'ils estiment davantage. C'est pourquoi les Jansénistes, dans le dessein qu'ils ont de ruiner la Religion, ont eu la malice de saper adroitement l'autorité royale, afin que toute puissance ecclésiastique & séculière étant renversée, & n'étant plus arrêtés par la crainte du châtimement, ni d'aucun autre péril, ni assujettis à aucune loi, ils pussent en toute sûreté & dans une pleine paix établir les principes des libertins & des athées ».

Que peut-on penser en lisant de telles choses? Je demande de nouveau à tout homme raisonnable, s'il se peut persuader, que ceux qui ont fait le Placard, ou qui l'ont approuvé, les aient cru tels? Pour en mieux juger, il n'a qu'à se mettre devant les yeux qui sont ceux de qui on les dit. C'est Jansénius & les Jansénistes morts & vivants. C'est donc pour les morts, l'Evêque d'Ypres le premier; d'autres saints Evêques, que les Jésuites ont mis par des livres imprimés entre les Chefs de ce parti, comme M. Pavillon Evêque d'Alet, M. de Caulet, Evêque de Pamiers; M. l'Abbé de S. Cyran, M. Calenus, M. Fromond, M. d'Andilly, M.

le Maître, M. de Sacy, & beaucoup d'autres qui ont tous laissé après IV. Cl. eux une grande odeur de piété. Et pour les vivants, c'est M. Arnauld IX. P^e. le Docteur, M. Van Vianen, M. Huygens, M. Hennebel, & tant d'ex- N^o. VIII. cellents Curés & de vertueux Ecclésiastiques. De bonne foi quelqu'un pourra-t-il se persuader, quand on se restreindroit aux vivants, que les Auteurs du Placard croient d'eux ces quatre choses.

1^o. Qu'ils ont dessein de ruiner la Religion: *Jansenista Religionis interitum machinantes.*

2^o. Que pour arriver à cette fin, ils travaillent à saper les fondements de l'autorité Royale: *Callido consilio auctoritatem regiam paulatim suffodiunt.*

3^o. Qu'ils n'en demeurent pas là; mais qu'ils jugent nécessaire, pour l'accomplissement de leurs desseins, qu'il n'y ait plus aucune Puissance ni ecclésiastique ni séculière, *ut eversa tandem omni potestate ecclesiastica & seculari*; plus de châtiment à craindre, *sine metu suppliciorum*; plus de loix qu'on soit obligé d'observer, *excussa omni lege*; c'est-à-dire, qu'il n'y ait plus dans l'Europe aucune forme de Gouvernement, & que tout soit réduit à une anarchie encore plus parfaite que celle des Iroquois.

4^o. Et que gagneront-ils par-là? C'est que jouissant d'une pleine paix, & n'ayant plus rien à appréhender, ils établiront les principes des libertins & des athées: *Ut sine periculo, libertinorum atque atheorum principia stabiliant.* Ce qui fait voir que pour jouir de la paix qu'ils se veulent procurer, toutes sortes d'Etats doivent être renversés; Monarchiques, Aristocratiques, Populaires: & aussi-bien parmi les Protestants que parmi les Catholiques; puisqu'il n'y en a aucun dans l'Europe où on pût en toute liberté établir les principes des athées.

Afin donc que les Auteurs du Placard aient cru ces quatre choses de ceux qui y sont nommés ou désignés, il faudroit qu'ils les eussent regardés non seulement comme les plus méchants de tous les hommes, mais aussi comme plus foux que ceux qu'on enferme. Car ne seroit-ce pas le comble de la folie de se mettre dans la tête, comme une chose possible, qu'il n'y ait plus dans toute l'Europe, ni de Roi, ni d'autres Souverains, ni de Magistrats, ni de loix, ni de supplices à craindre pour ceux-mêmes qui enseignent l'Athéisme? Mais s'il faudroit que nous fussions tout-à-fait foux pour avoir ces pensées, c'est l'être d'une autre sorte que de croire que nous les ayons. Or nous sommes bien assurés que le Public ne juge pas que nous soyons foux. Ce sont donc nos adversaires qui sont réduits à une fâcheuse alternative.

Car s'ils disent qu'ils croient tout cela de ceux dont ils parlent, & qu'ils sont prêts d'en jurer, il faut qu'ils se résolvent à être regardés comme

IV. C^t. des gens à qui la passion de médire a fait perdre l'esprit. Et si, pour
 IX. P^c. éviter un reproche si humiliant, ils sont contraints d'avouer qu'ils n'ont
 N^o. VIII. jamais cru de nous des choses si hors d'apparence, mais qu'ils se sont
 trouvés engagés de parler de la sorte pour soutenir ce qu'ils avoient en-
 trepris, qu'ils se jugent eux-mêmes par la loi de Dieu, & qu'ils se hâtent
 de prévenir sa colere, avant que de se sentir frappés par ce tonnerre de
 l'Apôtre: *Maledici regnum Dei non possidebunt.*

NEUVIEME DEGRÉ.

*Proculcans Regulam IV. Indicis Tridentini, sive permittens omnibus sine
 discrimine lectionem Scripturae sacrae in lingua vulgari, & lectionem li-
 brorum omnium prohibitorum.*

« Ils foulent aux pieds la quatrieme Regle de l'Index, & ils permettent
 » à tout le monde sans scrupule la lecture de l'Ecriture Sainte en langue
 » vulgaire, & de lire tous les livres défendus ».

Double imposture. Il n'est point vrai qu'on ait permis la lecture de
 tous les livres défendus, & on n'a point foulé aux pieds la quatrieme
 Regle de l'Index; mais on l'a expliquée selon son véritable sens, & con-
 formément à la doctrine de tous les Saints Peres. Toutes les personnes
 raisonnables en ont été édifiées, & M. Steyaert, qui s'étoit si fort échauffé
 dans cette dispute, n'a pas eu le mot à répondre.

Mais rien peut-il être plus scandaleux que ce neuvieme Degré, par
 rapport à la préface? Car après y avoir représenté les Jansénistes comme
 des impies qui travaillent à ruiner toute Religion, & à renverser l'Eglise
 & sa foi on déclare qu'on représentera leur impiété recueillie & déduite
 par ces divers Degrés. C'est donc, selon ce Placard, un degré d'impiété
 de permettre à tous les fideles de lire l'Ecriture Sainte en la langue
 qu'ils entendent, comme tous les Saints Peres, par l'aveu de M. Steyaert,
 non seulement le leur ont permis, mais les ont pressé de le faire? C'est
 une marque, selon ce Placard, à laquelle on doit reconnoître, que ceux
 qui font en cela du sentiment de tous les Saints Peres, doivent être
 détestés comme des gens qui détruisent les fondements de l'Eglise, &
 qui ne travaillent pas avec moins d'ardeur à renverser toute Religion,
 que s'ils avoient été gagés pour cela par les libertins & les athées? C'est
 le caractère des prétendus Jansénistes, que les Auteurs & Approbateurs
 du Placard ont prétendu établir par neuf Degrés. Il faut donc ou qu'ils
 prouvent que ce caractère convient à tous ceux qui y sont nommés,
 ou

ou qu'ils soient eux-mêmes condamnés comme d'infignes calomniateurs, IV. C^L. à moins qu'ils ne préviennent ce jugement par une humble & sincère IX. P^e. rétractation, & une confession de leur faute : car je crois qu'il seroit N^o. VIII. difficile de trouver quelque exemple d'une calomnie qui soit d'une part si atroce, & de l'autre si éloignée de toute sorte de vraisemblance.

§. VI.

Réflexion particulière sur l'accusation d'hypocrisie.

Il n'y a guere de calomnies plus criminelles, ni plus pernicieuses à la société humaine, que celles qu'on emploie pour déchirer la réputation des gens de bien, quand on ne peut justifier ce que l'on dit contre eux, que sur la supposition d'une hypocrisie qu'on ne sauroit appuyer d'aucune preuve, si ce n'est peut-être de ce misérable sophisme de la possibilité à l'acte. Cet homme qui paroît si réformé peut faire par hypocrisie ce qu'il semble faire par vertu. Je puis donc croire que ce n'est qu'un hypocrite : & si je le puis croire, je puis aussi le représenter comme tel, par des Livres ou des Ecrits imprimés. On voit assez qu'il n'y a point d'homme de bien, fût-il aussi saint qu'un Apôtre, dont la réputation pût être à couvert de cette sorte de médifance.

Il y a long-temps que les Jésuites l'emploient pour noircir les prétendus Jansénistes. Mais nul ne l'a fait d'une manière plus éclatante que leur Pere Rapin, dans sa fameuse Lettre à M. le Cardinal Cibo contre M. de Caulet Evêque de Pamiers (a), qui avoit appelé au S. Siege pour maintenir le droit de son Eglise qu'on vouloit assujettir à la Régale. Ce fut une occasion à ce Jésuite de déclamer en bon latin contre ce Prélat, parce qu'il s'étoit trouvé obligé d'excommunier trois Jésuites, qui trompoient les fideles, & profanoient les Sacrements en les administrant sans pouvoir. Le sujet de sa déclamation fut le Jansénisme, dont il prétendoit que l'Evêque de Pamiers ne se pouvoit disculper, à moins qu'il ne renonçât à la liaison qu'il avoit avec M. Pavillon Evêque d'Alet, qu'il appelle le Chef & le conseil de la secte. Comme on ne peut avoir plus de réputation de piété qu'en ont eu ces deux Prélats, tout autre auroit été arrêté par-là, & auroit appréhendé de passer pour calomniateur, en parlant mal d'eux. Mais ce Jésuite ne s'en embarrassa pas. Il crut qu'il n'avoit qu'à dire que ce qui paroissoit modestie, piété,

(a) [Cette Lettre est du 30 Août 1683. Elle fut peu après imprimée en françois à Cologne chez Pierre du Marteau 1684. in-24. Voyez la Morale pratique, Tome VIII. Chap. IV. Premier Exemple.]

IV. CL. sainteté dans l'Evêque de Pamiers, n'étoient que vaines apparences de
IX. P^e. vertu, & ne devoit pas empêcher qu'on ne le prit pour un de ces
N^o. VIII. loups couverts de peaux de brebis, dont Jesus Christ dit qu'il se faut
garder. C'est par-là qu'il entreprit de persuader à ce Cardinal, que le
Pape Innocent XI ne devoit point avoir d'égard à ce que l'Evêque de
Pamiers lui représentoit sur le sujet de la Régale.

Pour rendre, dit ce Jésuite (a), les prétentions du Roi injustes & odieuses, & pour faire valoir le préjugé de la sainteté de l'Evêque de Pamiers, ses adhérents se servirent principalement de cet artifice, de publier par-tout les merveilles de la sainteté de ce Prélat. La vertu, je l'avoue, est d'un grand secours dans la vie, & la probité reconnue est d'une haute considération. Je ne puis aussi dissimuler, que la vertu de l'Evêque de Pamiers avoit répandu dans tout le Royaume une si bonne odeur, qu'il n'y avoit personne qui n'eût entendu parler de l'austérité des mœurs, & de la sainteté de la vie de ce Prélat. Chacun donnoit des louanges à la modestie de ce grand homme, dont la piété étoit si célébrée par ceux de son parti.

Il est donc certain, par l'aveu de ce déclamateur, que la réputation de M. l'Evêque de Pamiers étoit répandue par tout le Royaume, & qu'il y étoit regardé & estimé comme un Prélat très-vigilant & très-charitable; très-zélé pour l'observation de la discipline, & d'une vie très-exemplaire. Et qu'oppose-t-il à tout cela? Le voici.

Mais nous ne serions pas excusables, si après que Jesus Christ nous a avertis qu'il viendrait plusieurs faux Prophetes sous la peau de brebis, nous faisons plus d'état des vaines apparences de probité, que de la foi droite & sincère.

Quel abus de l'Evangile! Quelle profanation de la parole de Dieu! Quoi! Parce que Jesus Christ a dit qu'il viendrait de faux Prophetes revêtus de peaux de brebis, qui seront au dedans des loups ravissants, il nous sera permis d'appliquer ces paroles de Jesus Christ aux Prélats dont la vie sera la plus exemplaire, & qui auront dans tout un Royaume une plus grande réputation de sainteté? Et il ne sera point nécessaire de trouver dans leur conduite quelque chose d'incompatible avec la piété, qui démente cette réputation? Le jugement téméraire d'un ennemi, qui lui imputera quelque erreur sans en avoir aucune preuve, suffira pour changer ce Pasteur en loup? Mais rien n'est plus contraire à ce que dit Jesus Christ en ce même endroit. Car c'est par les fruits, ajoute-t-il, qu'on discerne les bons Prophetes qu'on doit révéler, des faux Prophetes que l'on doit fuir: *A fructibus eorum cognoscetis eos*. Lors donc qu'il y a

(b) Ce sont les termes de la traduction françoise de cette Lettre, que les Jésuites ont fait imprimer en Hollande sous le titre de Cologne.

des contestations dans l'Eglise, qui semblent y former deux divers partis, IV. C¹. c'est bien agir contre cette regle que d'appeller faux Prophetes revêtus IX. P^e. de peaux de brebis, ceux dans la conduite desquels on voit paroître N^o. VIII. plus de fruits de justice, de piété, de modestie, de charité, de désintéressement, sous prétexte que ce pourroient être *de vaines apparences de probité*.

Je me suis arrêté sur cette calomnie du Pere Rapin, non seulement parce que c'est un exemple illustre d'une très-criminelle accusation d'hypocrisie; mais aussi parce que ce que ce Jésuite a fait contre un Evêque du prétendu parti des Jansénistes, est absolument la même chose que ce que les Auteurs & Approbateurs du Placard font présentement, contre ceux généralement, Evêques, Prêtres & autres, qu'ils ont enveloppés dans cette horrible accusation: *Jansenismus omnem destruens Religionem*.

Car ne pouvant pas dissimuler qu'ils édifient le monde par leur piété & leur modestie, & qu'ils ne fassent profession d'enseigner & de pratiquer une morale fort pure, ils ont été réduits à dire, aussi-bien que le Pere Rapin, que tout cela n'est qu'une vaine apparence de probité: ce qu'ils ont même exprimé d'une maniere plus outrageuse, en prétendant qu'ils ne se sont couverts de ce masque de piété, de modestie & d'une morale sévère, que pour travailler plus adroitement & avec plus de succès à renverser les fondemens de l'Eglise & de la foi.

En quel état met-on la conscience des simples fideles des Paroisses où la piété fleurit davantage, dont les Pasteurs ont la réputation d'être de ceux qu'on appelle Jansénistes ou Rigoristes, & qu'ils savent être sous la direction de M. Huygens? Que doivent-ils croire de leurs Pasteurs? Que devoient croire, par exemple, ceux de Braine-l'Alleu de feu M. Flémal qu'ils n'ignoroient pas faire deux ou trois fois l'année des retraites au College du Pape (c)? Ils le voyoient toujours occupé de Dieu & de ses devoirs; humble, modeste, charitable; toujours appliqué à ses fonctions; toujours prêt à les assister, selon son pouvoir, dans tous leurs besoins spirituels & temporels. Ont-ils pu ne le pas regarder comme un vrai Saint; & pendant sa vie & après sa mort? Mais que pourroient-ils penser si un Jésuite leur venoit dire: Vous pourriez bien vous être trompés: vous devez avoir plus de croyance à un Archevêque qu'à votre Curé. Ce Prélat qui a beaucoup de lumiere, se conduisant en toutes choses par les avis des Peres de la Compagnie, a fait imprimer un Ecrit, où il découvre ce qu'on doit juger de cette nouvelle secte que votre Pasteur avoit embrassée: que bien loin d'être aussi pieux qu'ils le paroissent, ce sont

(c) C'est un College de Louvain dont M. Huygens étoit Président.

IV. C. L. des ennemis de toute Religion: qu'ils n'ont qu'une vaine apparence de
 IX. P^e. piété; que c'est un masque dont ils se couvrent pour venir à bout plus
 N^o. VIII. facilement de leurs pernicious desseins; qu'ils n'attendent que le temps
 propre à les faire éclater: mais qu'on les prévendra, & qu'on attend
 bientôt de Rome ce qui fera prendre aux Princes Catholiques une géné-
 reuse résolution de les exterminer. Une telle harangue étonneroit beau-
 coup sans doute ces bonnes gens. Mais si quelques-uns s'en troublent,
 il est certain que la plus grande partie n'en seroient que scandalisés, &
 n'en estimeroient pas moins leur bon Curé.

C'est en effet la disposition où ils devroient être, s'ils avoient connois-
 sance de ce qui est dans ce Placard. Car il ne faut que du bon sens, pour
 ne pas perdre la bonne opinion que l'on avoit d'un homme de bien, sur
 des calomnies aussi déraisonnables que le sont celles de l'accusation d'hy-
 pocrisie, conçue en ces termes: *Tecti larvâ modestiæ, pietatis & rigidioris*
Ethicæ, ea stabiliunt dogmata, quibus Ecclesiæ atque omnis prorsus Religionis
fundamenta subruantur.

Mais nous ne laisserons pas d'affermir ceux que l'autorité des Appro-
 bateurs du Placard pourroit ébranler, par un excellent passage de S.
 Augustin, qui éclaircit cette matiere d'une maniere admirable. C'est dans
 son livre de l'Unité de l'Eglise Chapitre V, où il parle ainsi à son peuple.

„ Jugez vous-mêmes, mes Freres, combien il est facile, ou à nous
 „ d'appliquer aux Donatistes, ou aux Donatistes de nous appliquer ce que
 „ Jesus Christ a dit contre les Pharisiens: qu'ils étoient semblables à des
 „ sépulchres blanchis, beaux au dehors, mais qui sont pleins au dedans
 „ de toute sorte de pourriture: qu'ainsi ils paroissoient justes aux hommes,
 „ qui ne confidéroient que le dehors de leurs actions; mais qu'au dedans
 „ de leurs cœurs ils étoient pleins de violence & d'hypocrisie.

„ Mais soit que nous nous servions de ces paroles contre eux, ou
 „ qu'ils s'en servent contre nous, si on ne montre auparavant par des
 „ preuves manifestes, MANIFESTISSIMIS DOCUMENTIS, qui sont ceux qui
 „ étant méchants contrefont les gens de bien; y a-t-il homme, pour peu
 „ qu'il ait de sens, qui ne voie que c'est l'humeur légère d'une personne
 „ indiscrete qui fait faire ces reproches, & non le jugement équitable d'un
 „ homme de bien convaincu de la vérité?

„ Il n'en étoit pas de même de Jesus Christ: car étant Dieu & voyant
 „ le secret des cœurs, dont il étoit en même temps le témoin & le juge,
 „ il pouvoit faire ces reproches sans crainte de se tromper.

„ Mais pour nous, à qui ce secret est caché, nous devons première-
 „ ment découvrir ce qui peut être à reprendre dans les autres, & en

„avoir des preuves pour les en convaincre; & à moins de cela, nous IV. CL.
 „nous rendons coupables du crime très-grand d'une folle témérité. IX. P^e.

„Que si les Donatistes peuvent faire voir que nous sommes tels que N^o. VIII.
 „Jésus Christ a décrit les Pharisiens, nous ne devons point trouver mau-
 „vais qu'ils emploient, pour nous confondre, les mêmes paroles dont
 „Jésus Christ a usé envers les Pharisiens.

„Et de même, si nous pouvons montrer que ce sont eux qui ressem-
 „blent aux hypocrites, il nous sera permis de leur appliquer ces repro-
 „ches du Sauveur, APRES LES AVOIR CONVAINCUS QU'ILS LES MÉRITENT,
 „aussi-bien que ceux à qui il les a faits”.

§. V I I.

Réponse à une objection que l'on pourroit faire.

Quelques personnes ont prévu que les Approbateurs du Placard pour-
 ront dire, que les Jansénistes ne sont pas recevables à se récrier contre ce
 titre: *Jansenismus omnem destruens Religionem*; puisqu'ils n'ont point
 trouvé mauvais que M. Arnauld, voulant combattre la morale des Cal-
 vinistes, l'ait fait en donnant un semblable titre à son livre: *Renversement
 de la Morale de Jésus Christ par les erreurs des Calvinistes touchant la
 Justification*, & qu'il n'a point eu d'égard aux plaintes que faisoient les
 prétendus Réformés, qu'on ne combattît leur morale que par des con-
 séquences.

Mais ils feront bien de ne se pas servir, pour justifier leur procédé,
 d'un exemple qui est tout-à-fait contre eux, comme il est aisé de le faire
 voir par ces trois remarques.

1^o. Il pouvoit être ambigu dans le titre du Placard, si par le terme
 de *Jansenisme*, on n'entendoit que les dogmes attribués à ce prétendu
 parti, ou si c'étoit les personnes mêmes. Mais cela est déterminé dans la
 préface aux personnes de ces prétendus sectaires, que l'on dépeint par de
 si horribles couleurs, qu'ils mériteroient le feu si ce que l'on dit d'eux
 étoit véritable. Et M. Arnauld fait tout le contraire, comme il le déclare
 en termes exprès dans le Chapitre V. du premier livre. Il a pour titre:
*Qu'on n'a dessein de combattre que les dogmes dans la morale des Calvinistes.
 Qu'on peut néanmoins leur faire considérer, que si leur prétendue Réfor-
 mation étoit telle qu'ils se la figurent, les mœurs de ceux qui l'ont embrassée
 auroient eu plus de rapport à la sainteté des premiers Chrétiens.* Et dans
 le Chapitre: *Quand j'ai entrepris de faire voir le renversement qu'a fait
 la morale des Calvinistes dans celle de Jésus Christ, je n'ai eu dessein que*

IV. Cⁱ. d'examiner leurs dogmes, & non pas de censurer leur conduite & leurs
IX. P^e. actions.... Je ne change point de pensée, & je déclare toujours, que ce n'est
N^o. VIII. que sur les dogmes que je fonde le reproche que je leur fais, d'avoir cor-
rompu d'une manière très-pernicieuse la morale de l'Évangile.

2^o. Il est vrai qu'un Religionnaire ayant lu dans la Perpétuité de la foi, le dessein qu'on avoit de faire ce livre contre leur morale, s'imagina qu'on ne la pourroit combattre que par des conséquences ridicules; & il ne craignoit point de l'assurer en ces termes: *On ne verra, dit-il, dans ce livre, que de ridicules conséquences, que de certains esprits du dernier ordre, qui ne se nourrissent que de poison, ont accoutumé de tirer de quelques-uns de nos dogmes: & ce sera une chose insupportable, que ce Docteur abuse avec tant de licence du crédit qu'il s'est acquis, qu'il veuille s'amuser à copier des brouillons, & se rendre garant de leurs impertinentes calomnies, qui ont été tant de fois si solidement réfutées.* Mais voici ce que l'Auteur a répondu à ce faux Prophète (d): *Que dira-t-il donc, s'il se trouve que je n'avance rien que je n'appuie de preuves solides & convaincantes? Que je ne donne le nom de maximes pernicieuses, qui renversent la morale de Jesus Christ, qu'à celles que je fais voir également contraires à la parole de Dieu, & aux sentiments naturels de la piété chrétienne? Que je ne les attribue à la secte des Calvinistes que sur les décisions de leurs Synodes, & sur les témoignages formels de leurs plus célèbres Auteurs? Que les conséquences que j'en tire sont si claires, qu'à moins que d'avoir perdu le sens, on ne les sauroit désavouer en demeurant d'accord du principe; & que de plus, je ne les propose que comme des conséquences manifestes de leurs dogmes, sans les leur reprocher comme des dogmes qu'ils soutiennent, que lorsque je les trouve expressément avouées? C'est sur quoi on a fait un Chapitre entier, qui est le IX du premier livre.*

3^o. On a très-bien prouvé dans cet ouvrage ce que promettoit le titre; & rien n'est plus pitoyable que les efforts des Ministres pour y répondre. Comment donc se pourroit-on servir de l'exemple de ce livre, pour justifier un libelle plein d'impostures & de calomnies, fondées sur de fausses conséquences touchant la doctrine, & sur de plus fausses encore touchant les personnes?

§. V I I I.

Les Jésuites seuls coupables de la fausse politique dont le Placard accuse les Jansénistes.

C'est une accusation que le Placard a insérée dans son huitieme Degré

(d) Livre I. Chapitre I.

en ces termes: *Pseudopolitica & versatilis praxis Jansenistarum*: "La IV. Cl.
„ fausse politique & la conduite inconstante des Jansénistes ". IX. P^e.

Cette accusation consiste en ce que le Placard fait dire aux Jansénistes: N^o. VIII.
Ubi Reges aut Regii Magistratus nos aggrediuntur, accusandi sunt tamquam violatores Ecclesiasticae immunitatis: excipiendum contra eos, ut potè excedentes suam potestatem. Ubi verò ab Episcopis, Pontificis Interimtio, aut ipsis Pontificibus impetitur, appellandum ad Reges aut Regia Consilia.

On ne peut faire ce reproche aux prétendus Jansénistes que de très-mauvaise foi; & c'est aux Jésuites qu'on le peut faire avec très-grande raison. L'un & l'autre est bien aisé à prouver. Mais je n'en dirai ici qu'un mot, parce que cela nous détourneroit trop de la principale affaire dont il s'agit, qui est de savoir si les personnes de mérite, accusées dans le Placard, sont des impies & des athées, qui mériteroient le feu si ce qu'on dit d'eux étoit véritable; ou si ce sont les Auteurs & Approbateurs du Placard qui méritent d'être punis exemplairement pour une si abominable calomnie.

Je ne m'arrêterai donc qu'au plus récent des exemples qu'ils apportent pour prouver ce qu'ils avoient fait dire aux Jansénistes. C'est celui des Théologiens de Douay. Voici comme ils en parlent.

La cause des Jansénistes de Douay avoit été déférée au Roi Très-Chrétien. (Par qui? Par les Jésuites leurs parties, convaincus d'être les faux Arnaulds & de vrais Judas). *Ces Jansénistes craignant d'être condamnés par le Roi, en appellent à l'Evêque d'Arras.* Quelle effronterie! Tout le monde fait que ces Théologiens, persuadés que leur cause ne devoit point naturellement aller à la Cour, s'étoient adressés à leur Evêque pour demander justice des fourberies du faux Arnauld; qu'ils avoient pris à partie le Recteur de leur College de Douay, qui faisoit voir ces pieces à quiconque les vouloit voir; que M. d'Arras avoit cité ce Recteur, qui l'avoit reconnu pour Juge, ayant comparu deux ou trois fois devant lui; & que ce n'a été qu'après tout cela, que dans la peur que les Jésuites ont eue d'être condamnés par ce Prélat, ils ont envoyé ces papiers en Cour, afin que ces Théologiens n'étant point ouïs, & n'y ayant personne qui les défendit, ils fussent facilement condamnés. Et en effet, sans avoir eu aucun avis de ce qu'on faisoit contre eux, ils n'en apprirent des nouvelles que par des Lettres de cachet qui les envoyoient en exil, & qui ne leur accorderoient que deux heures pour se disposer à partir.

Voilà donc comme on prouve dans ce Placard que les Jansénistes sont des gens doubles, qui appellent des Rois aux Evêques, & des Evêques aux Rois. C'est, dit-on, que les Jansénistes craignant d'être condamnés par le Roi Très-Chrétien, ont appelé de lui à l'Evêque d'Arras. Au lieu

IV. CL. que ce sont les Jésuites mêmes qui, craignant d'être condamnés par
 IX. P^e. l'Evêque d'Arras, ont transféré cette cause toute ecclésiastique, & dont
 N^o. VIII. il étoit le Juge naturel en première instance, à un Tribunal séculier,
 où elle ne pouvoit être jugée sans renverser l'ordre de l'Eglise, comme
 on l'a fait voir par des Ecrits qui sont demeurés sans réponse (e), quel-
 que intérêt que ces Peres eussent de les réfuter s'ils l'avoient pu. Quelle
 créance peut-on donc avoir à des gens, qui donnent pour preuves de
 leurs scandaleuses calomnies, de si manifestes faussetés touchant des faits
 tout récents & connus de tout le monde?

§. IX.

Circonstances de la publication de ce Placard, qui le rendent plus criminel.

On ne s'imagineroit pas que l'on pût rien ajouter à ce qu'on a dit
 de ce Placard pour en donner plus d'horreur. Cependant la circonstance
 du temps dans lequel on le publie, & la fin qu'on dit avoir eue dans
 cette publication, ne peuvent qu'augmenter beaucoup l'indignation du
 public contre ce monstre de calomnie.

Les divisions qui troublent les Eglises des Pays-bas, sont depuis long-
 temps un sujet de gémissement à tous les gens de bien. Ceux-mêmes qui
 ne prennent point de part à la matière de ces disputes, souhaitoient de
 les voir terminées, au moins par l'union des cœurs dans le lien de la
 paix & de la charité, si ce ne pouvoit pas être par la conformité des
 opinions. M. Steyaert, qui avoit été depuis le temps du nouvel Arche-
 vêque une des principales causes de ces brouilleries, ne parloit que de
 son voyage de Rome, où il prétendoit les faire terminer à son avantage.
 Mais sitôt qu'il a vu que ceux qu'il avoit si injustement accusés, ont témoi-
 gné être prêts de plaider leur cause devant le même Juge, il a changé d'avis;
 & ne se contentant pas de prendre divers prétextes pour n'y point aller,
 il a présenté requête sur requête, pour empêcher que personne n'y allât
 de la part de ses adversaires. Mais une demande si mal honnête ayant
 été rejetée, un Docteur de la Faculté de Louvain s'est rendu à Rome.
 Il y a été favorablement reçu de Sa Sainteté; & on sait qu'il n'a rien
 présenté aux Congrégations, pour éclaircir les matières contestées, dont
 tout ce qu'il y a de gens habiles à Rome n'aient témoigné être satisfaits;
 & que ce que le Religieux (f) député de M. Steyaert y a opposé, n'y
 a pas

(e) [Voyez ces Ecrits dans la III. Partie de la V. Classe, N^o. XVII & suiv.]

(f) Le Pere Désirant, Augustin, connu aujourd'hui par sa fourberie si insigne, contre de
 pieux Théologiens de Louvain, & par la juste peine qu'elle lui a attirée. [Note de l'Editeur
 de 1714.]

a pas eu la même approbation. Que peut-on juger d'un Placard si plein IV. CE d'aigreur & d'emportement publié dans cette conjoncture, lorsque l'on IX. P^e. apprend par toutes les lettres qui viennent de ce pays-là, que le Pape N^o. VIII ne desiré rien tant que de voir la paix rétablie dans ces Eglises, & dans cettè célèbre Université?

Peut-on prendre cette publication pour autre chose, que pour la déclaration d'une guerre éternelle? Car n'est-il pas visible par-là qu'on appréhende de la voir finir par une paix raisonnable, & qu'on paroît résolu de persécuter à toute outrance ceux dont les Jésuites ont juré la perte, jusques à ce qu'on les ait entièrement exterminés?

C'est dans cette vue qu'on les représente d'abord comme les plus méchants de tous les hommes, qui n'ont pas seulement dessein de ruiner toutes sortes de Religions, mais aussi de réduire le genre humain à n'avoir ni Rois, ni Magistrats, ni loix, ni aucun moyen d'arrêter la malice des hommes par la crainte des châtimens, afin d'avoir toute liberté d'établir les fondemens des libertins & des athées. C'est ce que nous avons vu jusques ici: mais j'ai réservé pour ce dernier Article à faire considérer ce que les Auteurs du Placard disent eux-mêmes à la fin de leur préface, de ce qui les a portés à le publier & à le présenter à notre bon Pape Innocent XII.

Pour arrêter, disent-ils, en quelque façon le progrès de cette hérésie, qui ne se fortifie que trop aujourd'hui, on a cru qu'il étoit utile, & même nécessaire en quelque sorte, de faire un abrégé de leurs principales impiétés; d'en marquer les degrés, & de les exposer dans ce Placard aux yeux d'Innocent XII, à qui nous croyons que Dieu a réservé la gloire d'exterminer entièrement le Jansénisme, qu'Innocent X a le premier détruit dans les cinq Propositions.

Que pourroit-on dire davantage d'une secte d'hérétiques anathématisée par l'Eglise, telle qu'est celle des Calvinistes? Cependant ils savent bien que depuis quarante ans que ces fameuses Propositions sont condamnées, il ne s'est trouvé personne, ni en France, ni dans les Pays-bas, qu'on ait pu convaincre par un jugement canonique de tenir ces Propositions, en quoi ils disent eux-mêmes que cette hérésie consiste. Ils n'osent pas non plus assurer que l'on croie à Rome ce qu'ils disent de ces prétendus hérétiques Jansénistes, & ils n'ignorent pas qu'on y a été tellement persuadé sous le Pontificat d'Innoent XI, que cette prétendue Secte n'étoit qu'un fantôme dont on se servoit pour noircir les plus gens de bien, que ce saint Pape n'a pu éviter d'être traité lui-même de fauteur des Jansénistes, à cause de l'estime singulière qu'il faisoit des deux saints Evêques d'Alet & de

IV. CL. Pamiers, que les Jésuites ont toujours voulu que l'on regardât comme
IX. P^e. les deux principaux Chefs de cette Secte.

N^o. VIII. Enfin ils savent très-bien que le Docteur de Louvain qui est présentement à Rome, n'y est point regardé comme un hérétique, quelque soin qu'aient pris les Jésuites de le faire passer pour un grand Janséniste, aussi-bien que M. Huygens, qu'ils appellent dans ce Placard *Jansénistarum antesignanum*. Ce n'est pas même pour se purger de cette hérésie qu'il est allé à Rome : M. Steyaert & le P. Harney, qui sont ses parties, ne l'en avoient point accusé. Mais quand lui & d'autres que lui en auroient été juridiquement accusés, ne seroit-ce pas perdre le respect envers le S. Siege que de prévenir son jugement; & sans attendre qu'il ait déclaré qui sont les innocents & les coupables dans cette contestation, supposer effrontément qu'il y a une secte d'hérétiques, qui se fortifie de jour en jour, & que Dieu a réservé au Pape Innocent XII la gloire de l'exterminer? N'a-t-on pas sujet de dire avec bien plus de raison : qu'il y a présentement dans l'Eglise une cabale de calomniateurs, qui se rend plus hardie de jour en jour, & que ce sera une grande gloire au Pape Innocent XII, si Dieu lui fait la grace de la réprimer, ou du moins d'en empêcher les méchants effets?

Les Auteurs du Placard poursuivent de ce même ton dans les deux raisons qu'ils donnent de ce qu'ils l'ont publié : *Geminis autem de causis hanc tabellam publici juris fecimus.*

“ La premiere, de peur que pendant que le Pape délibere avec les
„ Eminentissimes Cardinaux pour trouver un remede efficace contre un si
„ grand mal, ce mal ne continue, comme il arrive ordinairement, à se
„ répandre de plus en plus ”.

N'est-ce pas supposer encore, qu'on ne doute point à Rome que les Jansénistes ne soient tels qu'ils les représentent; c'est-à-dire, des ennemis de toute Religion, & des athées qui n'attendent que le temps propre à pouvoir, sans crainte d'être brûlés, établir les fondements de l'athéisme, & que c'est par la peur que les Auteurs du Placard ont eue que ces délibérations ne durassent trop long-temps, qu'ils pressent, par cet Ecrit séditioneux, le Pape & les Cardinaux de déclarer de quelle maniere on les doit exterminer; si c'est par la corde, ou par le fer, ou par le feu?

Ils déclarent dans l'autre cause, que le Pape & les Cardinaux n'ont qu'à les condamner à quel supplice ils voudront, & qu'ils seront bientôt obéis.

La seconde cause, disent-ils, est afin de disposer les esprits des Princes Chrétiens & des autres fideles des Pays-Bas à recevoir sans peine & sans

délai, & à exécuter avec zele & avec ardeur tout ce qui émanera du Siege IV. CL.
Apostolique contre cette peste. IX. P^e.

Rien fut-il jamais plus séditieux & plus propre à faire tuer les gens N^o.VIII.
par un bon zele, ou au moins à les faire piller, emprisonner & chasser
du pays comme des pestes publiques? Les Jésuites se vantent qu'ils ob-
tiendront bientôt de Rome de quoi triompher de leurs ennemis, &
qu'on ne le pourra pas refuser aux sollicitations qu'ils en font faire par
l'Empereur & par les Rois de France & d'Espagne. Ils imposent à ce
dernier, qui a témoigné par sa réponse à l'Université de Louvain, qu'il re-
commanderoit les deux partis, sans se déclarer pour aucun en particulier.
Mais quoi qui vienne de Rome, pour peu qu'il soit ambigu, les Jésuites
s'en rendront les interpretes; & le tournant contre nous, voilà notre
procès fait, & l'exécution commise, non seulement aux Princes, mais
à tout le reste des fideles; c'est-à-dire, à tous ceux à qui ils se pro-
mettent d'avoir persuadé que nous sommes hérétiques & athées: car ils
ne tiennent que ceux-là pour vrais fideles. Rien leur feroit-il plus facile
après cela, que d'exécuter ce qu'ils avouent avoir été le dessein de leur
Placard, en animant une populace prévenue contre nous par de si hor-
ribles calomnies, à se défaire de ces méchants hommes qui ont conspiré
de renverser toute Religion, & même tous les Etats, afin de pouvoir
établir les fondements de l'athéisme sans aucune crainte d'en être punis?

C O N C L U S I O N.

A Notre Saint Pere le Pape.

Que nous reste-t-il donc, Très-Saint Pere, que de nous jeter aux
pieds de Votre Sainteté, pour lui demander justice d'une diffamation,
non seulement si scandaleuse, mais si cruelle, & qui peut avoir de ter-
ribles suites? Nous serions justement suspects de n'avoir guere de reli-
gion, si nous souffrions sans peine qu'on nous accusât de n'en pas avoir:
comme une femme passeroit pour n'avoir guere d'honneur, si elle souf-
froit sans s'émouvoir, que dans un Ecrit public, approuvé par un Censeur,
on la décriât comme une perdue. Ainsi nous nous trouvons indispen-
sablement obligés par le soin que les Prêtres de Jesus Christ doivent
avoir de leur réputation, de demeurer prosternés en esprit aux pieds
de Votre Sainteté, jusques à ce qu'elle ait décidé qui sont ceux, ou
de nous, ou de nos accusateurs, qui méritent d'être punis exempla-
irement: car il faut nécessairement que ce soient les uns ou les autres.
Ce sera nous, Très-Saint Pere, s'ils peuvent prouver que nous som-

IV. C^L. mes tels qu'ils nous décrivent dans leur Placard ; ennemis de toute Religion , de tous Etats , de toute loi , & de misérables hypocrites qui ne se cachent sous le masque de la piété , de la modestie & d'une morale sévère , que pour établir des dogmes qui renversent de fond en comble les fondements de l'Eglise & de la foi. Mais ce seront eux certainement s'il est plus clair que le jour qu'ils ne sauroient rien prouver des horribles choses dont ils nous ont accusés devant Votre Sainteté , comme ils s'en vantent dans leur Placard.

Elle peut juger par-là quelle paix on peut avoir avec des ennemis si furieux & si implacables , & en quel état se trouveroient tant de bons Ecclésiastiques du Diocèse de Malines , si on donnoit à leur Archevêque le moindre prétexte de les tourmenter. La part qu'il a bien voulu que l'on fût qu'il avoit prise à une piece si envenimée , ne confirme que trop ce que l'on savoit assez déjà , qu'il s'est tellement livré aux Jésuites , qu'il ne voit que par leurs yeux ; qu'il n'entend que par leurs oreilles , qu'il n'agit que par leurs conseils. Que leur refuseroit-il donc après ce nouvel engagement , quand ils le prioient de maltraiter des Ecclésiastiques avec qui ils auroient eu quelque démêlé , ou ceux dont la réputation leur fait ombre ? Le nom de Jansénistes , qu'ils donnent à qui il leur plaît , ne leur suffiroit-il pas pour l'engager à leur faire tout le mal qu'ils voudroient ; puisqu'ils n'auroient qu'à lui représenter qu'il n'en sauroit trop faire à ceux que , par son Placard envoyé à Votre Sainteté il a reconnu être des athées & de pernicious hypocrites.

Il faut donc s'attendre , Très-Saint Pere , à voir le feu d'une funeste division allumé de nouveau , & avec plus de violence que jamais , dans les Eglises des Pays-Bas , si on accorde quoi que ce soit à M. l'Archevêque de Malines de ce que les Jésuites lui font demander. Le seul Formulaire sans ses additions , leur servira autant à tout brouiller qu'avec ses additions. Car ils supposeront toujours qu'elles doivent être sous-entendues , à moins que le S. Siege ne déclare expressément le contraire , & ne marque sur quoi précisément tombe le serment , & sur quoi il ne tombe pas. Les consciences seroient autant troublées qu'elles l'étoient quand Votre Sainteté a suspendu cette innovation jusqu'à nouvel ordre , & les Jésuites auroient la joie de voir renouveler le trouble qu'ils avoient excité , & qu'on n'avoit arrêté que pour un temps. Mais Dieu a permis qu'ils aient découvert eux-mêmes leurs méchants desseins par le Placard , sur lequel nous espérons que Votre Sainteté nous fera justice. Et si nos ennemis prétendent que ce seroit une gloire à son Pontificat d'avoir exterminé ce qu'ils appellent Jansénisme ; nous prétendons au contraire , que sa plus grande gloire sera , qu'ayant reconnu par cet excès de calomnie

contre ce fantôme, de quoi sont capables ceux qui s'en servent depuis IV. Cl. si long-temps pour troubler l'Eglise, Elle leur imposera un éternel silence IX. P^e. sur l'imputation de cette hérésie sans aucune forme de justice. Nous es- N^o. VIII. périons même qu'Elle aura la bonté d'employer ses charitables avis, pour détromper les Princes qui témoignent le plus de zele pour les intérêts de Dieu, & dont on surprend la religion, pour leur faire maltraiter les plus fidèles de leurs sujets, & les personnes mêmes les plus dignes de leur royale protection par la foiblesse de leur sexe, (a) & si capables, par leurs prieres & par les services qu'elles rendoient à l'Eglise, d'attirer les bénédictions du Ciel sur leurs personnes sacrées & sur leurs Etats.

Nous ne cesserons de lever les mains au ciel pour attirer sur Votre Sainteté l'Esprit de lumiere & de sagesse, afin qu'elle connoisse en cette importante occasion ce qui sera plus du bien de l'Eglise, & quels moyens seront les plus propres pour y établir solidement la paix, en mettant l'innocence des Théologiens si outrageusement accusés à couvert des calomnies & des artifices de leurs injustes accusateurs. Nous bénissons Dieu tous les jours d'avoir donné à Votre Sainteté un désintéressement si parfait & si édifiant, & une charité si tendre & si compatissante envers les pauvres & les misérables. Nous pouvons, Très-Saint Pere, nous mettre en quelque façon dans ce rang, puisque nous sommes dénués de tout secours humain, & que nos accusateurs, armés d'un crédit formidable, ont trouvé moyen par leurs artifices d'animer contre nous toutes les Puissances de la terre, qu'ils obsèdent seuls, sans que nous puissions y avoir aucun accès pour nous défendre contre leurs secretes accusations. Notre unique espérance après Dieu, est que nous avons un Pontife, non seulement propre à compatir à notre foiblesse, mais encore qui aime l'Eglise & la vérité, la paix & la justice. Et comme Votre Sainteté comprend bien par sa grande sagesse, que l'affaire qui est présentement devant Elle, est une des plus importantes qui aient été portées depuis long-temps à son Tribunal, nous espérons qu'Elle l'y fera examiner avec tout le soin & toute l'équité possible; ne permettant pas qu'on y ait égard aux sollicitations mendiées, ni à la faveur des Grands, dont nos accusateurs font leur principal appui; ni que dans le jugement que Votre Sainteté prononcera, il reste aucune ambiguïté qui donne moyen de troubler plus long-temps l'Eglise & de nous persécuter, à ceux qui ne craignent rien tant que de se voir obligés de reconnoître notre innocence, & de nous laisser en paix servir l'Eglise avec l'approbation du Saint Siege, pour qui nous n'avons jamais eu & n'aurons jamais que des sentiments d'un respect & d'une soumission très-sincere.

Fini le 8 Mai 1693.

(a) Il s'agit des Religieuses de Port-Royal des Champs.

IV. CL.
IX. P.
N°. VIII.

S E C O N D E P I E C E

D U

PROCÈS DE CALOMNIE,

Contre les Auteurs & Approbateurs du Placard, intitulé: JANSENISMUS OMNEM DESTRUENS RELIGIONEM, adressée à M. STEYAERT, Docteur de la Faculté de Louvain, & Vicaire Apostolique du Diocèse de Bois-le-Duc.

PAR M. ARNAULD, Docteur de Sorbonne.

A Liege, chez Pierre le Grand 1693.

SI je m'adresse à vous, Monsieur, dans la poursuite du Procès de Calomnie contre le Placard intitulé: *Jansenismus omnem destruens Religionem*, c'est la publication d'un second Placard de même nature qui en est cause. On voit par-là quel est votre acharnement à déchirer les plus gens de bien par toutes sortes de médisances; puisque vous n'avez pu être arrêté par la première pièce de ce Procès, qui a fait avoir de l'honneur à tous ceux qui l'ont lue, d'un si étrange procédé. Il ne nous reste donc plus qu'à tenter si vous osez soutenir à visage découvert ce qui n'a paru publiquement jusques ici, qu'avec l'approbation d'un homme aussi décrié qu'est le Sieur Dubois votre bon ami.

Cependant, Monsieur, ce second Placard est une nouvelle confirmation de ce qui a été dit dans le Procès, touchant la part qu'a eue au premier Monseigneur l'Archevêque de Malines, & l'approbation que vous y avez donnée, en déclarant en pleine Faculté que ce Prélat y avoit travaillé, & qu'il vouloit qu'on le regardât comme son ouvrage. Car si vous n'aviez pas voulu qu'on eût cette opinion de vous, ni de Monseigneur l'Archevêque, vous n'auriez pas manqué d'en faire avertir le public par ce second Placard, & de désavouer ce qui en avoit été dit dans le Procès.

Ainsi, Monsieur, vous ne trouverez pas mauvais que je vous prenne à partie en réparation d'honneur, sur ce qui est dit de moi & de tant d'autres personnes, dont la réputation ne m'est pas moins chère que la mienne, dans ces abominables pièces; afin que l'on voie ce que vous aurez à dire pour donner quelque couleur à de si atroces médisances:

ou si vous êtes contraint de vous taire, que ce silence forcé puisse être IV. CL. pris par le public pour une espèce d'amende honorable, que vous ferez IX. P^e. malgré vous, à la vérité & à la charité si indignement violées. Je n'ai N^o. VIII. donc qu'à réduire à quelques demandes, ce que j'ai à vous dire sur ce Placard, en m'adressant à vous-même comme si vous en étiez l'Auteur, puisque vous avez bien voulu vous en déclarer l'Approbateur : ce qui est la même chose en matière de libelles diffamatoires, sur-tout lorsque celui qui les a composés ne se nomme point.

P R E M I E R E D E M A N D E.

Osez-vous nier qu'on ait très-bien prouvé dans le Procès intenté, que tout ce qu'il y a de plus horrible dans le premier Placard, regarde les personnes des Prétendus Jansénistes, & non seulement les dogmes qu'on leur attribue, ou véritablement ou faussement ? Que c'est de la personne de Jansénius, & de ceux qu'on appelle ses sectateurs que l'on dit : *Que quand ils auroient été loués & gagés par les libertins & les athées, pour entreprendre de renverser toute Religion, ils n'auroient pu travailler à la ruine de notre foi & de l'Eglise par des voies plus adroites & plus artificieuses ?* Que c'est des personnes que l'on dit : *Que jusqu'à présent ils ne les ont pas attaquées à découvert, sachant bien qu'on repousse plus aisément une force ouverte ; mais qu'ils le font par des voies cachées & comme souterraines ?* Que c'est des personnes que l'on dit : *Que couverts d'un masque de modestie, de piété & d'une morale sévère, ils établissent des dogmes qui renversent de fond en comble les fondements de l'Eglise, & absolument de toute Religion ?*

Que c'est des personnes que l'on dit : *Qu'ils esperent faire dans peu de temps, que nulle autorité, nulle puissance des Princes Chrétiens, soit Ecclésiastiques ou Séculiers, ne soit en état de s'opposer à leurs desseins, quelque sacrileges qu'ils soient ?*

Que c'est des personnes que l'on dit : *Que quand ils auront suffisamment affermi leur secte, on verra que, par la protection de quelque puissant Prince qu'ils pourront se rendre favorable, ou appuyés sur l'immense multitude de leurs sectateurs, ils feront à l'Eglise une aussi cruelle guerre qu'aucune faction infidèle lui ait jamais faite jusqu'à présent ?*

Que c'est enfin des personnes que l'on dit dans le septieme Degré : *Que dans le dessein qu'ils ont de ruiner la Religion, ils ont eu la malice de saper adroitement l'autorité royale, afin que toute puissance ecclésiastique & séculière étant renversée, & n'étant plus arrêtés par la crainte du châtiment ni d'aucun autre péril, ni assujettis à aucune loi, ils puissent*

IV. CL. *en toute sûreté, & dans une pleine paix établir les principes des libertins*

IX. P^e. *& des athées?*

N^o. VIII. Il y auroit de la folie à prétendre que ces abominables reproches ne regardent que les dogmes & non les personnes. C'est aussi ce qu'on n'a osé prétendre dans le second Placard, quoiqu'il y ait un titre exprès où on entreprend de répondre à ce qu'on a objecté contre le premier. *Responsio ad ea quæ objecta sunt prima Tabula.* C'est donc là que l'on auroit dû trouver la réponse à ce qu'on a dit dans le Procès de Calomnie §. 3. " Les Auteurs du Placard n'ont pas voulu laisser en doute si „ ce titre scandaleux : LE JANSÉNISME DESTRUCTEUR DE TOUTE RELI- „ GION, regardoit seulement la doctrine des prétendus Jansénistes, ou „ si c'étoit aussi le jugement qu'ils vouloient que l'on fit de leurs per- „ sonnes. Ils l'ont absolument déterminé aux personnes par leur Préface ; „ car rien n'est plus personnel que ce qu'ils y disent, &c. " Et voilà tout ce qu'il répond à cela. *Non scrutor intentiones Jansenistarum, nisi prout in scriptis & dictis eorum SATIS manifestè se produnt* : " Je ne „ fouille point dans les intentions des Jansénistes, qu'autant qu'elles sont „ assez manifestes par leurs Écrits & par leurs paroles ". Il ne nie donc pas qu'il n'ait attribué aux Jansénistes les plus damnables intentions du monde. (Car que peut-on concevoir de plus damnable, que de vouloir détruire toute Religion & renverser toute Puissance & ecclésiastique & séculière, pour avoir toute liberté d'établir les principes des athées) mais qu'il a eu droit de les leur attribuer, parce qu'elles sont assez manifestes par leurs Écrits, & par leurs paroles.

Le fait est donc constant, qu'on nous a attribué les plus exécrables intentions que l'on se puisse imaginer. Il ne reste donc qu'à savoir si on a eu droit de le faire : & ce sera le sujet d'une seconde Demande.

S E C O N D E D E M A N D E.

Prétendez-vous, Monsieur, qu'on puisse, sans crime, dire de telles choses de tant de personnes d'une si grande réputation de piété, quoiqu'on n'en ait point de preuves valables, & que ce fût assez pour être excusé devant Dieu, d'avoir formé cette créance sur des soupçons : *ex arbitrio suspicionis*, comme parle S. Augustin? Et étendriez-vous cette licence de mal juger de notre prochain jusqu'à publier, par des Écrits imprimés, des crimes énormes dont on n'auroit point d'autre assurance que des conjectures? Seroit-il possible que vous soyez dans cette pensée, & que vous ne vous fussiez pas aperçu qu'on n'y sauroit être, sans s'engager dans un sentiment hérétique en matière de Morale? Car c'en est

est un sans doute de vouloir que le jugement téméraire, en matiere IV. C L. importante, ne soit pas un péché qui mérite la damnation, sur-tout IX. P^e. lorsqu'on le prend pour fondement d'une diffamation publique. Or la N^o. VIII. différence entre le péché mortel du jugement téméraire, & le péché mortel du mensonge calomnieux, est que dans ce dernier on publie contre l'honneur du prochain ce que l'on sait bien être faux: au lieu que dans le premier, on s'imagine ne rien dire que de vrai, parce que la méchante disposition qu'on a contre le prochain fait prendre pour vrai ce qui ne l'est pas. C'est pourquoi il y en a bien plus qui se damnent par des médifances fondées sur des jugements téméraires, que par celles qui seroient fondées sur de purs mensonges; parce qu'on a naturellement plus d'horreur de ces dernières, & que l'on s'aveugle plus aisément sur les autres.

Après tout, Monsieur, je ne saurois me persuader que vous ne conveniez de ces principes, & qu'il y ait personne qui n'en soit convaincu par le beau passage de S. Augustin rapporté dans le Procès de calomnie. Car rien n'est plus conforme tant aux regles de notre foi qu'à la raison, que ce que ce saint Docteur y enseigne; qu'à moins que de voir le secret des cœurs, comme Jesus Christ qui en étoit en même temps le témoin & le juge, nous nous rendons coupables du crime très-grand d'une folle témérité, si nous faisons les mêmes reproches que Notre Seigneur a faits aux Pharisiens, à ceux que nous n'aurions pas convaincus, par des preuves manifestes, *manifestissimis documentis*, qu'ils méritent qu'on les leur fasse.

Voilà donc, Monsieur, de quoi il s'agit. Le Placard que vous avez témoigné approuver, ne sauroit passer que pour le libelle le plus horriblement diffamatoire qui fût jamais, à moins qu'on n'y ait prouvé *manifestissimis documentis*, les abominables choses qu'on y dit de nous.

T R O I S I E M E D E M A N D E.

J'ai déjà remarqué que l'Auteur du second Placard a prétendu répondre à ce qu'on avoit écrit contre le premier.

Je vous supplie donc, Monsieur, de considérer ce qu'il répond au quatrieme §. du Procès de calomnie, qui a pour titre: *Qu'on ne donne pour toute preuve de ces accusations atroces que des conséquences insensées.*

On y dit d'abord. *Que c'est une chose insupportable de joindre ensemble ces deux excès: l'un, d'attribuer à ses adversaires comme leurs propres sentiments, ce qu'on ne tire de leur doctrine que par de fausses conséquences, qu'on a cent fois désavouées, ou qui sont telles que leur fausseté saute aux*

Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXV.

H h

IV. CL. yeux : l'autre, de pousser ces fausses conséquences jusques aux personnes, &
 IX. P^c. les prendre pour fondement des plus atroces accusations ; telles que sont celles
 N^o.VIII que je viens de marquer dans le §. précédent.

Jugez vous-même, Monsieur, si ce qu'il répond à cela n'est pas un mensonge, qu'il a tâché de couvrir par une chicanerie : *Nusquam conclusiones ex verbis adversariorum deductas ipsis impono TAMQUAM formales ipsorum assertiones*. Il veut faire croire qu'il n'a point fait ce dont on l'accuse, qui est d'attribuer à ses adversaires comme leur propre sentiment, les conséquences qu'il tire de leurs paroles. Et c'est en effet ce que signifie le commencement de sa Réponse. " Je n'attribue point à „ mes adversaires les conséquences que j'ai tirées de leurs paroles " : *Nusquam conclusiones ex verbis adversariorum deductas ipsis impono* : mais c'est en ajoutant, par une insigne supercherie, *tamquam formales ipsorum assertiones* : " comme leurs formelles assertions ". Quelle impertinente chicane ! Est-ce, Monsieur, qu'on n'agit de mauvaise foi en attribuant à son adversaire une conséquence tirée de ses paroles, qu'il auroit cent fois défavouée, que lorsqu'on la lui attribue *comme son expression formelle* ? C'est ce qu'on n'a garde de faire, parce que ce seroit s'exposer à un vilain démenti dont on ne pourroit se tirer. Il suffit donc qu'on la lui attribue, & qu'on lui en fasse un chef d'accusation, pour que l'on soit coupable d'avoir agi envers lui de méchante foi. Or n'est-ce point nous attribuer d'avoir voulu renverser la Religion, que d'en avoir fait l'accusation capitale du Placard, portée par le titre même : *Jansenismus omnem destruens Religionem*, & de l'avoir répété dans le huitieme Degré en ces termes : *Jansenista RELIGIONIS INTERITUM MACHINANTES, callido consilio auctoritatem regiam paulatim suffodiunt*. Il faut donc que cela se trouve dans quelques-uns des passages dont il appuye son accusation, ou qu'il l'en ait tiré par conséquence. Or il est bien certain que cela ne se trouve point dans ces passages, ni dans aucun de leurs livres. Il faut donc que vous avouiez qu'il l'en a tiré par conséquence : d'où il s'ensuit que c'est un menteur, quand il a l'effronterie de dire : *Nusquam conclusiones ex verbis adversariorum deductas ipsis impono*.

Voici encore un autre exemple sur lequel je vous supplie de nous dire votre avis. Il nous accuse dans son premier Degré, " d'éteindre toute „ pieuse affection envers Dieu, tout amour de Jesus Christ, & toute application à faire de bonnes œuvres " : *Extinguens omnem pium affectum erga Deum, in Christum amorem, & studium bonorum operum*. Il est certain que cela ne se trouve pas dans les passages qu'il cite pour prouver cette affreuse calomnie. Il faut donc bien qu'il ait prétendu qu'elle se tiroit par conséquence de ces passages ; & que ce soit un impudent men-

songe d'affurer comme il fait, qu'il ne nous a jamais attribué les consé- IV. CL.
quences qu'il avoit tirées de nos paroles : *Nusquam conclusiones ex verbis IX. P.^e
adversariorum deductas ipsis impano.* N°.VIII.

Q U A T R I E M E D E M A N D E.

Je vous demande, Monsieur, ce que vous pensez de ce qu'ajoute l'Auteur du second Placard ; que les conséquences qu'il tire des opinions des Jansénistes sont si justes & si claires, qu'il a démontré qu'elles s'en tirent d'elles-mêmes : *Ex eo autem quod ex allatis fideliter Jansenistarum sententiis absurdissima quadam sponte sua fluere demonstrem, nihil infidelitatis est.* Pouvez-vous nier, Monsieur, que ce ne soit une impertinence signalée de prétendre avoir satisfait par-là à ce qu'on a dit contre son premier Placard dans le Procès de calomnie ? Car c'est à quoi il s'étoit engagé par le titre de cet endroit : *Responsio ad ea quæ objecta sunt primæ Tabulæ.* Cela feroit supportable, si on avoit condamné tous ceux qui combattent les sentiments de leurs adversaires par les conséquences qu'ils en tirent, ou que l'on se fût contenté de dire en l'air, que les siennes ne valent rien. Mais on a fait deux choses toutes contraires dans ce cinquième §. Car voici ce qu'on y a dit d'abord.

« Tout le monde demeure d'accord, que l'on peut bien combattre les
» sentiments de ses adversaires par les conséquences que l'on en tire,
» pourvu qu'elles soient bien tirées : mais que lorsqu'ils défavouent ces
» conséquences, & que même ils les détestent, on ne peut, sans injusti-
» ce, les leur attribuer comme leurs propres sentiments ». On a donc été
bien éloigné d'accuser de mauvaise foi ceux qui combattent les senti-
ments de leurs adversaires par les conséquences qu'ils en tirent, quand
elles sont bien tirées ; mais on a dit seulement, qu'il y avoit de la mau-
vaise foi à leur attribuer ces conséquences comme leurs propres senti-
ments, quand ils les défavouent & qu'ils les détestent. Et c'est de quoi
nous venons de parler dans la Demande précédente.

On ne s'est point aussi contenté de dire en l'air, que les conséquences du premier Placard ne sont pas bonnes : auquel cas l'Auteur du second Placard auroit pu se contenter de soutenir le contraire. Mais on a parcouru tous les neuf Degrés de ce premier Placard, & on a montré sur chacun, qu'il a dû tirer des passages qui y sont rapportés, deux sortes de conséquences. Les unes qui puissent justifier le titre de chaque Degré, que l'on a fait voir être fausses & très-mal tirées. Les autres regardent les personnes, par rapport au titre général du Placard & à la Préface ; & c'est celles-là auxquelles on s'est particulièrement attaché, & qu'on a appelé

IV. C¹. *insensées* ; parce que loin d'être une suite nécessaire des premières , qui IX. P^e. regardent la doctrine , il faudroit avoir perdu le sens pour croire qu'on en N^o.VIII. pût inférer ce qu'on y dit d'horrible contre les personnes.

Voilà sur quoi , Monsieur , je vous demande votre sentiment. Ne faut-il pas que cet homme , quel qu'il soit , ou n'ait point de sens , ou n'ait ni conscience , ni pudeur , pour avoir voulu faire croire , qu'il avoit pertinemment répondu *ad ea quæ obijcta sunt primæ Tabulæ* , lorsque , pour toute réponse à tout ce qu'on a dit de la fausseté des unes & des autres de ces conséquences , & particulièrement de celles qu'on a appelé *insensées* , il se vante qu'il a démontré dans son premier Placard , *ex sententiis Jansenistarum absurdissima quædam SPONTE SUA FLUERE*.

Mais peut-être , Monsieur , que vous prétendrez pouvoir faire , pour soutenir la piece que vous avez approuvée , ce que celui-ci auroit dû faire , & qu'il n'a pas fait. C'est où l'on vous attend. Et pour montrer que l'on vous épargne , & qu'on ne veut point vous accabler , on vous déclare qu'on sera content de vous , si vous pouvez répondre pertinemment au cinquieme §. du Procès de calomnie , en le suivant pied à pied , & n'omettant rien sur quoi vous ne donniez satisfaction.

C I N Q U I E M E D E M A N D E .

Souvenez-vous , Monsieur , de ce que je vous ai déjà dit , que les diffamations scandaleuses ne laissent pas d'être criminelles , quoiqu'elles soient fondées sur des jugemens téméraires , qui font croire aux diffamateurs qu'ils ne disent rien que de véritable. Mais il y en a de si horribles , qu'on a de la peine à se persuader que ceux qui en sont les auteurs , croient eux-mêmes ce qu'ils veulent faire croire aux autres. Et il n'y en eut peut-être jamais qui fût plus de cette nature que celle-ci ; tant est de soi-même incroyable , & éloigné de toute vraisemblance , ce qu'on y dit d'affreux de tant de personnes de mérite.

C'est , Monsieur , ce qui me porte à m'adresser à vous-même , pour savoir ce que vous croyez de tout cela.

Tout le monde fait de quelle maniere vous avez parlé en pleine Faculté du premier Placard : que vous l'avez fait regarder comme une piece faite de concert avec Monseigneur l'Archevêque de Malines , qui l'avoit adoptée. C'est ce qu'on a dit depuis publiquement , sans que vous l'ayiez contredit. On n'a donc pu depuis ce temps-là , que vous considérer comme un des principaux Approbateurs de cet ouvrage.

Dites-nous donc , Monsieur , croyez-vous de bonne foi ce qui est dit dans ce Placard de tant de personnes recommandables par leur science & par leur vertu ?

Croyez-vous qu'il se trouve dans l'Eglise Catholique tant de fourbes, IV. CL. qui, trompant le monde par un voile de piété, de modestie & d'une IX. P^e. morale sévère, travaillent à la ruine de notre foi & de l'Eglise par des voies N^o. VII. cachées & artificieuses ?

Croyez-vous que ceux qu'on appelle Jansénistes soient non seulement assez scélérats pour avoir pris le dessein de ruiner la Religion, mais qu'ils soient encore assez fous pour s'être mis dans l'esprit, *que toute Puissance, ecclésiastique & séculière étant renversée, & eux n'étant plus arrêtés par la crainte du châtiment, ni assujettis à aucunes loix, ils pourront en toute sûreté, & dans une pleine paix établir les principes des libertins & des athées ?*

Dans le
huitieme
Degré.

Croyez-vous, pour descendre aux particuliers, que M. Jansénius Evêque d'Ypres, qui a laissé dans votre Université & dans son Diocèse une si grande odeur de piété, ait fait ses beaux Commentaires sur l'Ecriture sainte, ses ouvrages si solides pour la défense de la Religion Catholique, & employé tant d'années & tant de travail pour se remplir l'esprit & le cœur de la doctrine du saint Docteur de la grace, dans le dessein qu'il avoit de détruire la Religion ?

Croyez-vous que les Prélats de France les plus estimés pour leur piété, tels qu'ont été les Evêques d'Alet, de Pamiers, de Beauvais, d'Angers, de Châlons, de Vence, ont trompé le monde par une fausse apparence de vertu ; & qu'au lieu de travailler au salut des âmes, ils ont travaillé à la ruine de l'Eglise & de la foi, avec autant de passion que s'ils avoient été gagés pour cela par les libertins & les Athées ?

Croyez-vous, pour passer des morts aux vivants, que vos Confreres dans la Faculté de Théologie, MM. van Vianen, Huygens, Hennebel, Swaen, Opstraet, & les Pasteurs des Pays-Bas dont la vie est plus exemplaire, & qui paroissent le plus appliqués à leur devoir, sont des loups revêtus de peaux de brebis, qui, couverts d'un faux masque de piété, ont tous les desseins sacrileges que votre premier Placard attribue aux Jansénistes ?

J'attends ce que vous me répondrez, pour former sur votre réponse le jugement qu'elle me forcera de faire de vous.

S I X I E M E D E M A N D E

Ce qui me fait juger, Monsieur, que vous éviterez de dire que vous croyez des Jansénistes ce que le Placard en dit ; c'est que vous nous engageriez par-là à vous faire une autre demande, qui vous embarrasseroit. Car on vous demanderoit depuis quand vous croyez cela d'eux,

IV. C¹. & s'il y a de l'apparence que vous en eussiez une si méchante opinion lors-

IX. P^e. que vous passiez vous-même pour Janséniste ?

N^o. VIII. Quand vous allâtes à Rome avec M. van-Vianen & le P. Lupus, Députés de l'Université de Louvain & des Etats de Brabant vers le S. Siege, avoient-ils dessein, aussi-bien que vous, de renverser la Religion ? C'est assurément ce que vous ne direz pas, ni que ce fût dans cette pensée, que vous travaillâtes tous trois à faire condamner tant de Propositions de la méchante morale.

Au sortir de Rome, vous passâtes par Paris en 1679, & vous me fîtes l'honneur de me venir voir, & de loger même chez moi. Je suis bien certain que vous ne me preniez pas alors, non plus que vos compagnons de voyage qui étoient demeurés à Rome, pour tels qu'on nous dépeint dans le Placard. Vous étiez sans doute bien éloigné de croire, que les sentiments que nous avions sur la grace, donnassent un juste sujet de dire que nous faisions Dieu injuste & cruel. Vous saviez trop que c'est ce que disoient les Pélagiens de la doctrine de l'Eglise soutenue si glorieusement par Saint Augustin, & que c'est ce qui les a fait détester comme des organes du démon, qui imputoient ces blasphèmes aux Défenseurs de l'Eglise, pour détourner les simples fideles d'adorer des mysteres que l'orgueil humain ne sauroit souffrir.

Vous n'auriez donc eu alors que de l'indignation pour tout ce qu'on emploie de preuves dans le Placard, pour justifier l'horrible calomnie du premier Degré : *Que nous éteignons toute pieuse affection envers Dieu ; tout amour de Jesus Christ & toute application à faire de bonnes œuvres.* Car vous auriez cru entendre parler un Pélagien, si on vous étoit venu dire dans le sens du Placard : *Quis Deum amet precipientem impossibilia ? Quis non injustum detestetur, crudelem & tyrannum, qui miseros aternis addicat suppliciis, qui non fecerunt quod non erat in eorum positum potestate ?* Car vous saviez assez que ce blasphème contre Dieu ne pouvoit être fondé que sur cette imagination pélagienne, que si la grace médicinale de Jesus Christ, qui est efficace par elle-même, étoit nécessaire pour observer les commandements de Dieu, ces commandements seroient impossibles à ceux qui ne l'auroient pas reçue ; & que Dieu seroit injuste & cruel s'il les punissoit pour n'avoir pas fait ce qu'ils ne pouvoient faire sans la grace. Mais vous n'ignoriez pas que cette objection des Pélagiens est parfaitement bien réfutée dans le Poème de Saint Prosper, que vous me dites alors que vous vouliez faire imprimer avec des notes.

*Non autem verè nec rectè dicitur, illos
Qui sunt exortes divini numeris, & quos*

*Gratia neglexit degentes mortis in umbra ,
Peccati non esse reos , quia recta gerendi
Non data sit virtus.*

IV. CL.
IX. P.
N°.VIII.

Vous auriez sans doute été choqué si quelqu'un en ce temps-là avoit avancé en votre présence cet autre blasphème contre Jesus Christ : " Qu'on ne seroit pas sage d'avoir confiance à un Rédempteur qui ne seroit pas venu pour sauver EFFECTIVEMENT tous les hommes , mais seulement ceux que son Pere éternel auroit élus. *Quis prudens ei fidat Redemptori qui non omnibus REVERA salvandis venit , sed planè paucis quos ex infinita hominum multitudine æternus Pater delegerat ?*" Car vous auriez bien vu qu'on ne peut blasphémer plus ouvertement contre le mystère adorable de la prédestination gratuite des élus , qui sont ceux que Jesus Christ dit si souvent dans l'Evangile que son Pere lui avoit donnés , afin qu'aucun d'eux ne pérît.

Le zele que vous veniez de témoigner étant à Rome pour les Censures de Louvain & de Douay , ne vous auroit pas permis de souffrir que l'on fit passer pour des articles de foi , que l'on ne pourroit combattre sans être ennemi de toute Religion , les opinions sémipélagiennes de Lessius , si solidement censurées par ces deux savantes Facultés. (On peut voir l'une & l'autre *ad Assert. 7. & 26.*)

Enfin vous n'auriez pas été moins indigné , si on avoit ajouté ce qui est dans le Placard ; que l'on ne devoit pas se mettre en peine de travailler à son salut , ni de faire de bonnes œuvres , si depuis le péché d'Adam , il n'y avoit point de grace entièrement suffisante que celle qui , étant efficace par elle-même , nous fait faire le bien *indeclinabiliter & insuperabiliter* , comme parle Saint Augustin , & qu'on eût appelé cette grace *nécessitante* , pour la rendre odieuse par cette imposture.

Il est donc certain , Monsieur , que vous n'aviez pas de moi l'opinion que ce Placard voudroit qu'on en eût , lorsque vous me vîtes à Paris en 1679. Or tout ce que je puis avoir écrit de considérable sur la matiere de la grace , avoit été écrit avant ce temps-là. Comment donc avez-vous pu témoigner que vous approuviez ce Placard , sans parler contre votre conscience ; à moins que vous n'eussiez abjuré depuis la doctrine de votre Ecole , jusques à prendre avec ces Jésuites emportés , pour des erreurs damnables qui ne pourroient être soutenues que par des ennemis de toute Religion , ce que votre Faculté veut que l'on soutienne comme de grandes vérités.

IV. Cl.

IX. P^e.N^o. VIII.

S E P T I E M E D E M A N D E .

Je ne vous ferai plus, Monsieur, qu'une demande, sauf à vous en faire d'autres quand vous aurez répondu à celles-ci.

Que dites-vous du neuvieme Degré du second Placard, qui a pour titre : *Continuata Jansenistarum pertinacia, etiam post editionem Tabulae cui Titulus, JANSENISMUS OMNEM DESTRUENS RELIGIONEM.* " Continuation „ de l'opiniâtreté des Jansénistes, après même la publication du Placard „ intitulé : *Le Jansénisme destructeur de toute Religion* ". Peut-on guere s'imaginer de sottise plus insigne, que cet impertinent reproche des Jésuites, qui ne peut avoir que ce sens : Quoi ! misérables que vous êtes, vous demeurez encore opiniâtres à vouloir passer pour des gens de bien, après même que nous vous avons convaincus par notre premier Placard, que vous êtes des scélérats qui avez pour but de détruire toute Religion, & qui employez, pour en venir à bout, des voies d'autant plus méchantes qu'elles sont plus cachées & plus artificieuses ? Dites-nous donc, Monsieur, ce qu'il auroit fallu que nous eussions fait, pour n'être pas accusés d'opiniâtreté, après la publication de ce beau Placard ? Ce n'eût pas été assez de n'y point répondre : car on peut demeurer opiniâtrément attaché à une méchante disposition, quoiqu'on ne réponde rien à celui qui nous en fait des reproches. Il auroit donc fallu que les principaux de ce qu'on appelle Jansénistes s'étant assemblés, eussent député à Monseigneur l'Archevêque de Malines pour lui faire cette harangue. Nous vous protestons, Monseigneur, que jusques à cette heure nous n'avions pas cru que nous fussions tels que nous nous trouvons dépeints dans un Placard que M. Steyaert nous a assuré avoir été adopté par Votre Seigneurie Illustrissime ; que nous aurions eu de la peine à croire qu'on nous pût appliquer ce que Jesus Christ disoit des Pharisiens, qu'ils ressembloient à des sépulcres blanchis, beaux au dehors, & pleins au dedans de pourriture ; que nous pensions servir Dieu sincèrement, & travailler pour le salut des ames & pour l'avancement de notre sainte Religion. Mais puisque vous témoignez avoir de nous tout un autre sentiment ; puisque vous assurez que nous sommes des hypocrites qui nous couvrons d'un masque de modestie & de piété & d'une morale sévère, pour établir des dogmes qui renversent entièrement les fondements de l'Eglise, & absolument de toute Religion ; puisque vous pensez que nous sommes même assez fous & assez méchants pour nous être mis dans la tête, que toute Puissance ecclésiastique & séculière étant renversée, & nous n'étant plus arrêtés par la crainte du châtement, nous pourrions en toute sûreté établir les principes des libertins & des athées : que faut-il, Monseigneur, que nous
faisons

faissions pour éviter qu'on ne nous accuse d'opiniâtreté? Suffira-t-il que IV. CL. nous vous promettions de faire tout ce qui nous sera possible pour IX. P^e. entrer dans vos pensées, & pour avoir de nous-mêmes une aussi méchante N^o. VIII. opinion que les Jésuites vous en ont fait avoir?

Auroit-ce été assez, Monsieur, pour empêcher que les faiseurs de Placards ne nous eussent reproché d'être des opiniâtres, ETIAM *post editionem Tabulae cui titulus: JANSENISMUS OMNEM DESTRUENS RELIGIONEM?* Mais n'auroit-il point été à craindre, que Monseigneur l'Archevêque n'eût pris un tel discours pour une insulte & pour une moquerie? Il l'auroit dû faire sans doute: & c'est ce qui fait voir, que rien n'est plus fat que le neuvième Degré de votre second Placard.

Il entre en matière par une sottise qui n'est pas moindre que celle du titre. Elle perdrait quelque chose de son lustre, si on ne la laissoit dans son latin. *Aliquid procul dubio, Lector Catholice, ad aures tuas pervenerit, de variis libellis adversus priorem Tabulam editis. Sed ut est hominum causa suae diffidentium mos, nullius Censoris auctoritate muniti serpunt clanculum, nullus eos Typographus, nullus Bibliopola audet palam distrabere. Et merito: nam quicumque libelli in Jansenismi defensionem compositi sunt, tam impressi, quam manuscripti, seu in posterum edendi vel publicandi, hoc ipso damnati & prohibiti sunt ab Innocentio X.*

« Vous aurez sans doute entendu parler, Lecteur Catholique, de divers » libelles publiés contre le premier Placard. Mais, selon la coutume de » ceux qui se défient de leur cause, ils n'ont l'approbation d'aucun Censeur, » & ne se distribuent qu'en cachette. Il n'y a ni Imprimeur ni Libraire » qui ose les vendre publiquement; & ils ont raison. Car tous libelles » faits pour la défense du Jansénisme, soit imprimés ou manuscrits; ceux » qui sont déjà imprimés, ou qui pourront être imprimés & publiés à » l'avenir, sont dès-là condamnés & défendus par le Pape Innocent X ».

A-t-on jamais pris, Monsieur, un plus ridicule avantage des prohibitions de Rome? Lisez, je vous prie, la dernière édition de l'*Index* sous Innocent XI, & vous y trouverez parmi les Livres défendus en la page 179. *Libri omnes, Opuscula, Theses, aliaque omnia tam edita hucusque quam imprimenda, tam CONTRA, quam pro Jansenio & Patribus Jesuitis.* Que ce Brouillon reconnoisse donc, qu'on a autant de droit de regarder ces deux Placards comme prohibés & condamnés à Rome, que ce qu'on a fait pour y répondre.

Mais c'est une rêverie très-injurieuse à Rome, que ce que l'on feroit pour repousser de si horribles calomnies y ait pu être condamné par avance. Il est du droit naturel de défendre son honneur contre des médisances si atroces; nulle puissance sur la terre n'a droit de l'empêcher.

Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXV.

IV. CL. Mais la cabale des calomniateurs peut être si forte, que ce seroit bleffer la IX. P^e. charité, que d'exposer un Censeur, un Imprimeur, un Libraire aux mauvais N^o. VIII. traitements qu'ils auroient à craindre, s'ils se donnoient à connoître.

Avouez donc, Monsieur, que rien n'est plus impertinent que ce qu'allegue votre faiseur de Placards, pour décrier les réponses qu'on a faites à son *Jansénisme destructeur de toute Religion*.

Mais ils n'ont pu, ajoute-t-il, me convaincre d'avoir mal cité aucun de leurs passages. Autre sottise. C'est bien de quoi on s'est mis en peine, de vérifier ses citations. N'est-ce pas assez qu'on ait fait voir que les conséquences qu'il en tire pour justifier que nous sommes ennemis de toute Religion, sont détestables & insensées? Et c'est à quoi il n'a pas eu le mot à répondre.

Cependant n'ayant opposé que ces deux fatuités aux Ecrits dont on l'a accablé, ils chante lui-même son triomphe. Il se flatte d'avoir si bien prouvé que nous sommes des athées, qu'il prétend que ce ne peut être que par une opiniâtreté incroyable & par un aveuglement volontaire, que nous ne le reconnoissons pas; parce que nous ne voulons pas nous convertir, & nous guérir de notre folie. C'est le sens de ces paroles latines: *Nec tamen agnoscunt Jansenismi feditatem, sed incredibili pertinaciâ volunt cæcutire, ne convertantur & sanentur.*

C O N C L U S I O N.

Voilà, Monsieur, sur quoi j'ai cru avoir droit de vous demander justice; & pour moi qui y suis particulièrement intéressé, & pour beaucoup d'autres personnes qu'on a déchirées, aussi-bien que moi, par de si horribles calomnies.

Si je suis le seul qui le fasse à découvert, on en fait bien la raison. On en feroit un crime aux autres, & on les accableroit avant qu'ils pussent poursuivre leur droit. On sait ce qu'il en a coûté à des Evêques très-considérables & d'un mérite singulier: & les plaintes qu'ils en ont faites à leur Roi sont capables d'effrayer les plus hardis. *Je sais bien, Sire, qu'un Prélat qui ne plie pas sous une si grande puissance, n'est pas bon politique. Car il est certain que celui qui ne se soumet pas à ces Religieux, qui sont puissants & accrédités dans le monde par l'opinion que l'on a de leur habileté & de leur pouvoir, doit s'attendre en toute occasion à une résistance ouverte, & que chaque démarche qu'il fera lui coûtera un soupir. Mais nous autres Evêques, devons-nous être politiques, & oublier que nous sommes Pasteurs du troupeau de Jesus Christ? Devons-nous préférer le périssable à l'éternel? Dieu est au dessus de tout ce qu'il y a dans le monde.*

Don Jean
de Pala-
fox.

Je n'ai pas eu besoin de tant de courage pour me nommer dans IV. CL. cette poursuite. La providence de Dieu m'a mis depuis long-temps dans IX. P^e. une situation, où elle paroît m'avoir voulu cacher sous l'ombre de ses N^o. VIII. ailes, pour me mettre à couvert des orages & des tempêtes. J'ai moins que d'autres sujet de craindre les injures & les calomnies que je pourrai m'attirer, en demandant réparation de celles-ci. J'y dois être endurci; & il sera difficile d'en trouver qui ne soient pas usées, puisqu'on les a poussées jusqu'à m'accuser d'avoir été au sabbat. Enfin l'âge où je suis ne me laisse guere lieu de m'inquiéter de l'avenir.

Fortem facit vicina libertas senem.

Je me suis donc trouvé le plus propre à parler pour les autres, & à me charger d'une cause qui m'est commune avec tant de personnes de mérite. Et vous m'avez aussi paru le plus propre à soutenir le Placard, s'il pouvoit être soutenu, & à répondre aux demandes que j'avois à faire sur ce sujet. Monseigneur l'Archevêque de Malines n'auroit pu par lui-même me faire réponse. Les Jésuites ne s'étant point nommés, auroient pu encore me laisser parler sans se découvrir. Le sieur Dubois est si déraisonnable & si chicanier, qu'il ne mérite pas qu'on s'adresse à lui. Il n'y a donc que vous, Monsieur, à qui j'ai cru pouvoir demander raison de l'approbation que vous avez donnée de vive voix à une piece, qui me paroît une des plus horribles choses que l'on se puisse imaginer en matiere de calomnie.

Vous vous êtes déclaré pour cet Ecrit que j'ai sujet de croire qui m'est outrageux, & qui l'est aussi à beaucoup de personnes dont je révere la mémoire & estime la piété. J'ai donc droit de vous en demander satisfaction & pour eux & pour moi. Et vous êtes condamné à me la donner, par les Jésuites mêmes, qu'on n'accuse pas d'être trop sévères : car voici ce qu'ils disent dans leur fameuse Défense des nouveaux Chrétiens. *Tous les Casuistes sans exception conviennent, que quand l'honneur du prochain ne se peut réparer autrement, un injuste diffamateur est obligé, sous peine de la damnation éternelle, à la réparation par la perte du sien propre. C'est un principe en cette matiere dont il n'y a ni Escobar, ni Tambourin, ni Molina, ni Sanchez, ni Lessius, ni aucun autre Docteur, pour relâché qu'il soit, ou qu'on le fasse, qui ne convienne sans difficulté. Il faudroit donc, Monsieur, que vous fussiez plus relâché que les plus relâchés Casuistes, pour vous pouvoir dispenser de cette réparation, à moins que vous ne puissiez montrer manifestissimis documentis, comme parle S. Augustin, que nous sommes aussi hypocrites & aussi impies*

Chapitre
dernier
Art. 4.

IV. CL. que votre Placard nous représente. Et comme il est bien certain que ce
 IX. P^e. dernier n'est pas en votre puissance, je prie Dieu qu'il vous fasse la grace
 N^o. VIII. de vous rendre à l'autre, qui est un devoir de justice tout-à-fait indis-
 pensable, & de vous y rendre par les sentiments sinceres de l'humilité
 chrétienne.

C'est par-là, Monsieur, que cette chute vous pourroit être avantageuse.
 La confusion salutaire que Dieu vous feroit sentir d'une faute si grossiere,
 vous pourroit servir à en découvrir d'autres, que l'aveuglement qui ac-
 compagne les passions injustes vous auroit cachées jusques ici. Nous
 avons tous besoin que Dieu nous éclaire sur ces fortes de ténèbres, &
 ce que je lui demande pour vous, je le lui demande pour moi. Car
 quoique je me sente infiniment éloigné de ce qu'on nous attribue dans
 ce Placard, je ne laisse pas de trembler quand je considere en quel état
 doit être une ame qui se dispose bientôt de paroître devant le souverain
 Juge, qui nous fera rendre compte de ce qui est le plus caché dans le
 secret des cœurs, & à qui le Prophete Roi veut que nous disions sans
 cesse avec une sainte frayeur :

*Si tu voulois de près regarder chaque offense,
 Qui pourroit soutenir ta divine présence ?*

[Fini le 25 Juin 1693.]



T R O I S I E M E P I E C E

IV. CL.

IX. P.

N. VIII.

D U

P R O C È S D E C A L O M N I E.

Contre les Auteurs, les Approbateurs & les Fauteurs du Placard intitulé :
JANSENISMUS OMNEM DESTRUENS RELIGIONEM, adressée à
 M. STEYARET, Docteur de la Faculté de Louvain, & Vicaire Aposto-
 lique du Diocèse de Bois-le-Duc.

P A R M. A R N A U L D, Docteur de Sorbonne.

A Liège, chez Pierre le Grand, 1693.

IL y a plus de deux mois, Monsieur, que je vous ai demandé justice contre le Placard intitulé : *Jansenismus omnem destruens Religionem*, dont vous vous étiez déclaré l'Approbateur.

Je vous ai représenté que l'horrible peinture que fait ce Placard d'une infinité de gens de bien, comme s'ils machinoient la ruine de toute Religion, engageoit nécessairement ceux qui en sont les Auteurs & les Approbateurs, ou à prouver mieux qu'ils n'avoient fait ce qu'on y avoit avancé, ou à rétracter publiquement une si scandaleuse diffamation; sans quoi je ne voyois pas que vous, ni vos associés, puissiez éviter la condamnation dont Dieu menace les calomniateurs & les médifants.

C'est sur quoi j'attendois votre réponse; & avec d'autant plus de raison, que je m'étois nommé exprès pour vous ôter le prétexte de dire, que c'étoit un Ecrit sans nom & sujet à désaveu.

Cette réponse qu'on attendoit n'est pas venue. Mais on a vu paroître un troisieme Placard aussi méchant que les deux premiers, & qui ne sera pas fait sans votre participation, ayant été approuvé par le Sieur Dubois, votre bon ami, & n'étant qu'une suite de celui dont vous avez pris la protection en pleine Faculté. Vous prétendez peut-être avoir suffisamment répondu par ce nouveau Placard, à ce que je vous ai opposé dans la seconde piece du Procès de calomnie.

Mais vous vous trompez, Monsieur, si vous croyez que le public se satisfasse d'une si misérable défense, & que vous lui ferez prendre le change d'une manière si grossière. Si un homme avoit été accusé d'avoir

IV. C¹. empoisonné son père , & que se sentant très-innocent de ce crime , il
 IX. P^e. pressât son accusateur d'en donner des preuves , & conclût que faute de
 N^o. VIII. le pouvoir faire , il fût condamné au même supplice qu'il lui auroit
 voulu faire souffrir ; que diroit-on , si cet accusateur ainsi poussé pré-
 tendoit s'échapper , en alléguant une infinité de petits faits dont on ne
 pourroit tirer aucune preuve raisonnable de ce prétendu empoisonne-
 ment , que par des conséquences fort insensées ? Or c'est précisément
 ce que font par ce troisième Placard les Auteurs & les Approbateurs
 du premier. On les a convaincus que ce qu'il y a de plus horrible dans
 ce premier Placard regarde les personnes des prétendus Jansénistes , &
 non seulement les dogmes qu'on leur attribue , ou véritablement ou faus-
 sement. On vous a demandé à vous-même , s'il n'est pas vrai que c'étoit
 de la personne de Jansénius & de ceux qu'on appelle ses sectateurs que
 l'on a dit :

„ Que quand ils auroient été loués & gagés par les libertins & les
 „ athées pour entreprendre de renverser toute Religion , ils n'auroient
 „ pu travailler à la ruine de notre foi & de l'Eglise par des voies plus
 „ adroites & plus artificieuses”.

„ Que c'est des personnes que l'on a dit : “ Que jusques à présent ils
 „ ne les ont pas attaquées à découvert , sachant bien qu'on repousseroit
 „ plus aisément une force ouverte ; mais qu'ils le font par des voies cachées
 „ & comme souterraines”.

„ Que c'est des personnes que l'on a dit : “ Que couverts d'un masque
 „ de modestie , de piété & d'une morale sévère , ils établissent des dogmes
 „ qui renversent entièrement les fondemens de l'Eglise , & absolument de
 „ toute Religion”.

„ Que c'est des personnes que l'on a dit : “ Qu'ils esperent faire dans
 „ peu de temps que nulle autorité , nulle puissance des Princes Chrétiens ,
 „ soit Ecclésiastiques ou Séculiers , ne soit en état de s'opposer à leurs des-
 „ seins , quelque sacrileges qu'ils soient”.

„ Que c'est des personnes que l'on a dit : “ Que quand ils auront suf-
 „ fisamment affermi leur secte , on verra que par la protection de quelque
 „ puissant Prince qu'ils pourront se rendre favorable , ou appuyés sur
 „ l'immense multitude de leurs sectateurs , ils feront à l'Eglise une aussi
 „ cruelle guerre , qu'aucune faction infidèle lui ait jamais faite jusqu'à
 „ présent”.

„ Que c'est enfin des personnes que l'on a dit dans le septieme Degré :
 „ Que dans le dessein qu'ils ont de ruiner la Religion , ils ont eu la
 „ malice de saper adroitement l'autorité royale , afin que toute Puissance
 „ ecclésiastique & séculière étant renversée , & eux n'étant plus arrêtés

„ par la crainte du châtement, ni d'aucun autre péril, ni assujettis à IV. C.
 „ aucune loi, ils pussent en toute sûreté & dans une pleine paix, établir IX. P.
 „ les principes des libertins & des athées”. N°. VIII.

Voilà de quoi, Monsieur, on vous a demandé des preuves, après vous avoir fait voir qu'on n'en pouvoit tirer aucunes des neuf Degrés de ce Placard, que par des conséquences insensées. Et vous voudriez qu'au lieu de poursuivre nos justes plaintes contre une si abominable calomnie, on s'amusât à examiner la vérité ou la fausseté des faits de votre nouveau Placard? Est-ce donc que vous auriez fait croire au monde que nous sommes ennemis de toute Religion, s'il étoit vrai, par exemple, ce que l'on dit dans ce troisieme Placard, que les Pasteurs du Diocèse de Tournay, pour obéir à l'Ordonnance de leur Evêque, eussent refusé l'absolution à de jeunes libertins convaincus d'avoir mené des filles au Cabaret? On pourra peut-être bien vous satisfaire là-dessus: mais il faut qu'auparavant vous demeuriez convaincu devant toute la terre, que vous n'avez pas eu le mot à dire sur le reproche qu'on vous a fait, d'avoir approuvé un des plus détestables libelles qui ait paru dans notre siècle.

Tout ce que vous pourriez dire, Monsieur, est que l'Auteur de ce troisieme Placard a suffisamment répondu pour vous à tout ce qu'on vous a objecté, ayant mis pour un de ses titres: *Responsio ad ea quæ objecta sunt utrique Tabula-supriori*. Réponse à ce qui a été objecté aux deux premiers Placards.

Comme vous aimez besogne faite, vous êtes ravi de pouvoir adopter les réponses des autres, pour vous dispenser d'en faire vous-même. On en a l'expérience; & l'on se souvient encore trop bien de votre *Opus iusta molis* (a). Il y a donc lieu de croire, que vous prétendrez vous tirer d'affaire en adoptant cette Réponse du troisieme Placard. Mais rien ne seroit moins capable de vous mettre à couvert de la confusion que vous vous êtes attirée. Il ne faut que l'examiner.

R É P U T A T I O N D E L A R É P O N S E

A ce qui a été objecté aux deux premiers Placards.

Est-il possible, Monsieur, que vous n'ayiez pas vu que tout ce que dit ce faiseur de Placards dans cette Réponse, n'est qu'un continuel sophisme?

I. Il répète ce qu'il avoit dit dans le second; qu'on n'a pu montrer qu'il ait mal cité aucun des passages qu'il rapporte. C'est bien de quoi

(a) C'est une parole de M. Steyaert, par laquelle il promettoit une ample réponse à un certain Ecrit, mais qu'il n'a point donnée.

IV. CL. on s'est mis en peine, vous a-t-on dit, de vérifier ces citations. N'est-ce

IX. P^e. pas assez qu'on vous ait fait voir que les conséquences qu'il en tire, pour

N^o. VIII. justifier que nous sommes ennemis de toute Religion, & que nous voudrions, que toute Puissance ecclésiastique & séculière étant renversée, nous pussions en toute liberté établir les principes des libertins & des athées; que ces conséquences, dis-je, sont détestables & insensées? Et c'est sur quoi on est bien assuré que vous ne sauriez dire un seul mot.

II. Il suppose ridiculement que toutes les citations prises ensemble confirment l'horrible accusation qu'il a faite contre une infinité de gens de bien. Et c'est ce qu'on a fait voir manifestement être très-faux, dans le cinquième Article du premier Procès, en parcourant tous les neuf Degrés. Et l'on vous a déclaré que l'on seroit content de vous, si vous pouviez répondre pertinemment à cet Article pied à pied, & sans rien omettre sur quoi vous ne donniez satisfaction.

III. Il renvoie aux témoignages contre les Jansénistes qu'il a rapportés dans son second Placard, auxquels il ajoute ceux du troisième. Mais vous voyez bien, Monsieur, que ce n'est pas de quoi il s'agit, & que ces témoignages ne prouvent rien. Car y en a-t-il aucun où il soit dit des prétendus Jansénistes qu'ils sont ennemis de toute Religion, & qu'ils tendent à établir les principes des Athées? Comment donc se pourroit-on servir de ces prétendus témoignages pour prouver qu'un si grand nombre de personnes, qui ont vécu ou vivent encore dans une si grande réputation de piété, machinoient la ruine de l'Eglise?

IV. Il déguise l'état de la question, en supposant qu'on a prétendu, que, quoiqu'un homme ait été convaincu de soutenir opiniâtrément une méchante doctrine, on ne doit condamner que la doctrine, & non point la personne. Il est très-faux qu'on ait jamais eu cette pensée. On a soutenu, & on soutient encore, qu'on ne doit condamner un Auteur, qu'autant que la doctrine qu'il avoue, ou dont il est convaincu, & à laquelle il est attaché, mérite d'être condamnée. Mais qu'on ne le doit pas condamner pour de fausses conséquences, que des accusateurs emportés tireroient sans raison de cette doctrine. Cependant il y a encore plus; car j'ai fait voir sur chaque Degré dans le premier Procès, qu'il n'y en a pas un qui ne soit imputé calomnieusement aux prétendus Jansénistes, & que c'est une manifeste imposture de supposer, comme il fait, que ceux à qui les Jésuites donnent ce nom, aient été anathématisés par l'Eglise, comme soutenant les hérésies que les Papes ont condamnées.

V. Il a voulu répondre à ce qu'on a dit, que les personnes qu'il déchire si outrageusement par ces Placards, sont une bonne odeur de Jesus Christ dans

dans l'Eglise, pour me servir des termes de l'Apôtre. Il nie qu'ils aient IV. CL
cette bonne odeur auprès des Catholiques, quoi que M. Arnauld puisse IX. P.
dire pour relever leur piété, leur charité, leur sainteté : *Neque hi Catho-* N°.VIII
licis bene olent, quantumcumque bonum pietatis, charitatis, sanctitatis odo-
rem in iis prædicet Arnaldus. Souvenez-vous, Monsieur, que je vous ai
demandé dans la seconde partie de ce Procès, si vous croyez que les Prélats
de France les plus estimés pour leur piété, tels qu'ont été les Evêques
d'Alet, de Pamiers, de Beauvais, d'Angers, de Châlons, de Vence (que
la Société a toujours regardés comme Jansénistes) ont trompé le monde
par une fausse apparence de vertu, & qu'au lieu de travailler au salut des
ames, ils ont travaillé à la ruine de la foi, avec autant de passion, que
s'ils avoient été gagés pour cela par les libertins & les athées. Voyez
aussi, s'il vous plaît, dans l'Article VI du premier Procès, le passage du
Pere Rapin, que j'ai rapporté pour montrer qu'il avoue que la réputation
de M. l'Evêque de Pamiers étoit répandue par tout le Royaume, &
qu'il y étoit regardé comme un Prélat très-vigilant & d'une vie très-
exemplaire. Ce seroit donc nier qu'il fait jour en plein midi, que de
révoquer en doute que ces Prélats aient eu une très-grande réputation
de piété : & votre faiseur de Placards ne se peut sauver que par l'équi-
voque du mot de Catholique, que les Jésuites restreignent, quand il leur
plaît, à ceux de leur parti, lorsqu'il dit qu'ils n'ont pas été en bonne
odeur aux *Catholiques*. Mais pour vous, Monsieur, je ne crois pas que
vous osiez user de ce langage schismatique. Etant donc obligé de recon-
noître qu'ils ont eu au moins une très-grande réputation, il faudroit,
comme on vous l'a déjà représenté, qu'ils eussent été de grands hypo-
crites, s'ils avoient été tels qu'on les a dépeints dans ce Placard, avec
le reste de ceux qu'il leur plaît d'appeller Jansénistes. On a rapporté aussi
un fort beau passage de S. Augustin, qui déclare qu'on ne peut porter
ce jugement de ceux qui passent pour gens de bien, à moins qu'on
n'en ait des preuves très-manifestes. Ce sont ces preuves très-manifestes
que l'on vous demande. Prendrez-vous pour telles, celles qu'on allegue
ensuite dans cette Réponse?

VI. L'une est, que les Jansénistes sont appelés dans une Constitution
du Pape Alexandre VII, enfants d'iniquité, *Filii iniquitatis*. Mais vous
êtes trop instruit, Monsieur, dans l'Histoire de l'Eglise, pour croire
qu'une parole de cette nature soit une preuve juridique contre la vertu
de ceux de qui elle auroit été dite. Il peut arriver en diverses manieres,
qu'il échappe aux Papes des paroles dures. Il ne faut pour cela qu'une
mauvaise information, ou qu'un Pape ait été irrité par les ennemis des
personnes que l'on maltraite. Où en seroient, par exemple, vos con-

IV. Cⁱ. freres de Louvain, si toutes les accusations clandestines, que vous & IX. P^c d'autres avez faites contr'eux auprès des premieres Puissances Ecclésiastiques N^o. VIII. & Séculieres, fussent demeurées cachées, comme c'étoit vostre dessein, & si Dieu n'avoit permis qu'il se trouvât à Rome des personnes qui ont combattu les mensonges que l'on y répandoit contre eux? Or c'est l'état où étoient en France les Disciples de S. Augustin quand on leur a donné ce nom que vous faites tant valoir. On n'étoit informé à Rome de toutes ces choses que par la Cour & par les Jésuites. Le Cardinal Mazarin, M. de Marca & le Pere Annat y faisoient croire tout ce qu'ils vouloient. Il n'y a point de Papes qui soient au dessus de ces sortes de surprises: le Livre de *Libertatibus Ecclesiæ Gallicanæ* &c. que vous avez adopté, en demeure d'accord.

Eugene IV a donné souvent ce titre d'enfant d'iniquité au Cardinal d'Arles, qui présidoit au Concile de Basse. En a-t-il été moins Saint? Et cela a-t-il empêché que Clément VII ne l'ait mis au nombre des Bienheureux, comme ayant toujours mené une vie très-sainte?

Les duretés du Grand S. Léon contre S. Hilaire d'Arles, n'ont rien diminué de la réputation de sa sainteté.

Et les reproches de Zozime aux Evêques d'Afrique, comme ayant trop légèrement condamné Céleste & Pélage, n'ont fait aucun tort aux Prélats de cette florissante Eglise.

Après tout, on n'a qu'à vous demander en quel Dictionnaire vous avez trouvé que *filius iniquitatis*, qui ne signifie autre chose que *vir iniquus*, soit une preuve que ceux de qui cela auroit été dit, ont été si méchants & si impies, que de machiner la ruine entiere de l'Eglise & l'abolissement de toute Religion. Car c'est à quoi vous vous êtes engagé en approuvant le premier Placard.

VII. Une autre preuve est, qu'il est dit des Jansénistes dans un Bref du même Pape Alexandre VII, que ce sont des menteurs, des opiniâtres, &c. *Patenter mentientes, protervi, ubique malorum in agro Dominico seminatores, Ecclesiæ Catholicae perturbatores, & quod in vobis est, auctores turpissimi schismatis.*

Mais on vous supplie, Monsieur, de lire le Bref de ce Pape d'où ces paroles sont prises, pour juger vous-même s'il y a rien de plus impertinent que de les alléguer comme une preuve de ce qui est dit dans le premier Placard; que Jansénius & ses Sectateurs (par où on entend tous ceux à qui les Jésuites donnent le nom de Jansénistes) n'auroient pas travaillé à la ruine de notre foi & de l'Eglise par des voies plus adroites & plus artificieuses, quand ils auroient été gagés par des libertins & des athées pour entreprendre de renverser toute Religion.

Car 1°. ce Bref ne regarde que deux Vicaires Généraux du Cardinal de IV. CL. Retz, Archevêque de Paris; & c'est à eux seuls & d'eux seuls que le Pape IX. P^e. parle. C'est ce qu'on auroit vu, si l'Auteur de ce Placard, en rapportant N°. VIII. ces injurieux reproches, n'avoit point retranché le mot de *deprehendimini*, qui fait voir que c'est à eux seuls que tous ces termes s'adressent. Voici le passage entier: *Cum adeò falsum patensque mendacium in re tali asserere minimè veriti sitis, ubique malorum zizaniorum in agro dominico seminatores, & quod in vobis est, auctores turpissimi schismatis esse DEPREHENDIMINI.* Ne faudroit-il donc pas avoir l'esprit renversé, pour vouloir que ces termes durs regardent tous les Jansénistes, entre lesquels les Jésuites ont toujours mis les plus pieux Evêques de France, & que ce n'est point médire d'eux, que de les faire passer pour des ennemis de toute Religion?

2°. Le fondement de tous ces reproches contre ces Vicaires Généraux, est qu'ils n'avoient pas, disoit-on, fait scrupule d'assurer un grand mensonge. Or les Jésuites voudroient-ils qu'un mensonge, quoique grand & dans une matiere importante, fût une preuve contre celui qu'on en accuseroit, *qu'il veut détruire toute Religion, pour établir les principes des libertins & des athées?* Leurs livres sont si pleins de mensonges très-importants, dont on les a convaincus, que vous jugez bien, Monsieur, qu'ils ont intérêt qu'on ne tire pas de-là cette conséquence.

3°. Mais quel est le mensonge qui est le fondement de tout ce qu'on dit de si dur contre ces Grands Vicaires? C'est, dit le Bref, *qu'ils avoient dit dans leur Mandement, que tout ce qu'on avoit mis en question sous Innocent X, avoit été: Si les cinq Propositions étoient vraies ou catholiques; ou si au contraire elles étoient fausses & hérétiques: au lieu, dit-on, qu'en ce temps-là même on n'avoit pas seulement porté jugement des Propositions en elles-mêmes, mais aussi qu'elles avoient été extraites du livre de Jansénius, intitulé Augustinus, & qu'on les condamnoit dans le sens qu'il les avoit entendues.* Mais quand ils se seroient trompés dans ce fait, il faut que ce Pape ait été surpris par les mauvaises impressions que les ennemis de ces Grands Vicaires lui avoient données de leur conduite, pour leur en avoir fait un si grand crime, en ne mettant point en doute qu'ils n'eussent menti effrontément. Car il faudroit pour avoir été menteurs, qu'ils eussent parlé contre leur conscience, & sachant bien que ce qu'ils disoient étoit faux: & c'est à quoi il n'y a nulle apparence; parce que depuis la publication des Suffrages des Consultants, qu'on ne peut douter raisonnablement qui ne soient sinceres, il n'y avoit presque personne à Paris qui ne fût du même sentiment qu'eux; le Commissaire du S. Office ayant dit expressément dans le sien, qu'on leur avoit donné ces Propo-

IV. CL. sitions à examiner, ABSTRAHENDO AB OMNI PROFERENTE. Mais ce qu'on IX. P^e. a su depuis, qui est encore bien plus convainquant, c'est que l'on a trouvé N^o.VIII. à Rome, parmi les papiers du Pere Luc Wading, l'un des plus habiles de ces Consultants, un Journal (a) très-exact de tout ce qui s'est fait dans l'examen des cinq Propositions. Or il dit expressément que ce qui fut résolu dans la première séance, est qu'on examineroit ces Propositions, non par rapport au livre de Jansénius, mais en elles-mêmes; qui est aussi ce que le Commissaire du S. Office témoigne dans son Suffrage. C'est donc un fait attesté par deux témoins irréprochables, puisqu'ils ne font que rapporter ce qui s'est passé en leur présence dans une Assemblée dont ils faisoient partie. Que si Alexandre VII a cru le contraire, on voit par ce même Journal de Wading, que ç'a pu être de bonne foi. Car il y est remarqué que le Cardinal Chigi, qui fut depuis Pape, ne fut pas d'abord de cette Congrégation; mais qu'il n'en fut qu'après la mort du Cardinal Roma. Il a donc pu ignorer ce qui s'étoit fait dans la première séance, à laquelle certainement il n'avoit pas assisté. Et on ne peut pas dire, qu'on auroit pris dans la suite une résolution contraire à celle-là. Car cet habile Ecrivain marquant toutes les séances l'une après l'autre, & rapportant ce qui s'y est fait & dit, il n'auroit pas oublié de remarquer le changement qui auroit été fait d'une résolution si importante, s'il s'en étoit fait aucun. Il est donc difficile de ne pas conclure de tout ce qu'on vient de dire, que les Grands Vicaires de Paris ne méritoient pas d'être traités si durement, pour avoir dit ce qu'on a de la peine à croire qui ne soit pas vrai, que du temps d'Innocent X, on n'a porté jugement des cinq Propositions qu'en les considérant en elles-mêmes, & non par rapport au livre de Jansénius.

Mais quelque sentiment qu'on ait sur cela, il faut, Monsieur, que vous avouiez, que rien ne peut être moins propre à autoriser la détestable calomnie de votre premier Placard. Voyons si ce qui peut être pris pour une autre preuve vaudra mieux.

VIII. Elle roule toute sur ces deux exemples: de Jean Hus, brûlé pour ses hérésies, dont il avoit été convaincu dans le Concile de Constance; & de Michel de Molinos, qui l'auroit été, dit-il, s'il n'avoit rétracté ses erreurs, quoiqu'il eût eu auparavant beaucoup de réputation de vertu. Mais feroit-il possible, Monsieur, que la passion de nous décrier vous eût si fort aveuglé, que vous voulussiez vous servir de ce ridicule argument pris des exemples, qui est si ordinaire aux Jésuites (b)? Ils ont fait

(a) Ce Journal est imprimé sous le titre de *Brevis Relatio*, &c. à la fin de la Défense de l'Eglise Romaine contre Leydecker.

(b) [Voyez la *Morale pratique*, Tome VIII. Chap. VII]

des livres entiers pour nous décrier, où ils n'emploient que cet argument (c). Il y a des hérétiques qui ont contrefait les gens de bien. IX. P°. Donc quelque réputation de vertu qu'aient les Jansénistes, il se peut N°.VIII. bien faire qu'ils soient hérétiques. Et sans autre façon, ils veulent qu'on les regarde comme hérétiques.

Cette preuve prise des exemples de Jean Hus & de Molinos est-elle, à votre avis, d'un autre genre? Et ne voyez-vous pas que si on admettoit une fois ces sortes de raisonnements, il n'y a point d'homme de bien qu'on ne pût faire passer pour hypocrite? Mais le bon sens a d'autres regles: & l'une des plus incontestables est, qu'un homme qui a réputation d'être homme de bien doit passer pour tel, tant qu'on ne prouve point le contraire. Et si Molinos a eu cette réputation, il ne l'a perdue qu'après avoir été convaincu, non seulement de ses erreurs, mais aussi de ses infamies, qu'il a reconnues publiquement, & qui l'ont fait condamner à une prison perpétuelle.

Il faut donc premièrement avoir prouvé que tant de gens de bien sont coupables des desseins exécrables que vos Placards leur attribuent, de détruire la Religion, pour avoir droit de les leur imputer. Et c'est à quoi les exemples de quelques autres personnes que ce soient, ne peuvent jamais servir de rien.

IX. Mais, dit ce Sophiste, ne puis-je pas dire que les Jansénistes veulent renverser l'Eglise, quand je les vois employer des moyens très-propres à cette fin: *Quantumvis eum videamus applicantem media ad ejusmodi finem maximè idonea*? Quoi donc, ajoute-t-il, si je vois un Janséniste mettre le feu à une maison, ou commettre une fornication, ne me fera-t-il pas permis de juger qu'il a dessein de commettre ce péché, ou de brûler cette maison? *Ita si Jansenistam conspexero supponere ignem tecto, vel fornicari, non possum tamen judicare quòd fornicari velit, aut domum incendere*? De bonne foi, Monsieur, que dites-vous de cette comparaison? Croyez-vous qu'on la puisse appliquer au sujet dont il s'agit sans se rendre ridicule? Car quels sont ces moyens propres à renverser l'Eglise que l'on puisse dire avoir été employés par les Evêques d'Alet & de Pamiers, pour ne parler que de ceux-là, que les Jésuites ont regardés comme deux Chefs des Jansénistes, pendant près de quarante ans d'Episcopat? Ceux qui les ont vu agir avec une vigilance infatigable pour le salut de leurs peuples, en ont-ils eu cette opinion? Est-ce par-là qu'ils ont mérité d'être encore révéérés comme des Saints dans tout le Languedoc?

Ce qui s'est passé & ce qui se passe encore sous vos yeux, vous don-

(c) [Le Pere Extrix, de *Fraudibus hæreticorum*, &c.]

IV. C^L. ne-t-il cette idée de M. Huygens & de ses amis ? On vous a représenté
 IX. P^e. ailleurs le bien qu'ils ont fait , & qu'ils font encore dans l'Université de
 N^o.VIII. Louvain : on vous défie de le contredire. Elever des jeunes gens , Ecclé-
 siastiques & autres , dans la piété ; les détourner de toute débauche ; leur
 faire aimer la prière ; régler les Colleges comme les Séminaires les plus
 exacts ; consumer leur vie à prêcher , à catéchiser , à confesser , à donner
 des conseils qui tendent tous à la pratique de l'Evangile , sont-ce là des
 moyens propres à renverser la Religion ?

On en peut dire autant d'un grand nombre de Pasteurs élevés dans
 cette Ecole , qui par leurs prédications , leurs conférences & leurs exem-
 ples , font fleurir la piété dans leurs Paroisses , & y introduisent un beau-
 coup plus saint & plus fréquent usage des Sacrements qu'il n'étoit avant
 eux , & qu'il n'est encore dans des Paroisses gouvernées par des person-
 nes d'un autre esprit. Auriez-vous le front , Monsieur , de dire qu'on a
 droit de leur imputer qu'ils veulent renverser l'Eglise , & qu'ils emploient
 en effet des moyens qui sont propres à la renverser ?

Ce qui est étrange , Monsieur , est que ce faiseur de Placards ose en
 appeler à la vue : *Quantumvis videamus* &c. *si conspexero* , &c. Mettez
 la main à la conscience , & dites-nous ce que l'on voit dans le Pays-Bas
 que l'on puisse imputer aux Jansénistes qui tendent au renversement de l'Egli-
 se ? Il est vrai qu'on les a accusés de plusieurs excès dans la Lettre Pas-
 torale de M. l'Archevêque de Malines que vous avez adoptée. Mais on y a
 fait deux réponses ; & l'on a fait voir dans l'une , que si une partie de ce
 que ce Prélat prend pour des excès , en étoient véritablement , vous en
 étiez vous-même coupable. Et dans l'autre , que l'état de son Diocèse
 étoit beaucoup plus réglé & plus florissant du temps son prédécesseur ,
 qui se gouvernoit par le conseil des personnes que l'on accuse de Jan-
 sénisme , qu'il ne l'est présentement , & qu'il y regne aujourd'hui un grand
 nombre de désordres qui n'y étoient pas alors , & qui nuisent beaucoup
 à l'Eglise. Car qui doute que ce ne soit lui faire un très - grand tort que
 d'ôter des emplois & des charges ceux qui s'en acquittoient avec fruit ,
 pour y mettre des ignorants & des esprits mal faits qui n'y causent que
 du scandale ? Cependant Dieu nous garde de vous accuser pour cela ,
 vous & vos Associés , d'avoir dessein de ruiner la Religion , quoique vous
 employiez des moyens si propres à cette fin. Nous savons trop que pour
 pouvoir imputer à autrui un dessein si détestable , il ne suffiroit pas de le
 voir enseigner ou pratiquer ce qui seroit en effet préjudiciable à l'Eglise ;
 mais il faudroit qu'il l'enseignât ou le pratiquât le croyant préjudiciable
 à l'Eglise. C'est ce qu'on peut voir facilement par l'exemple des Méde-
 cins. Il y a eu un temps où des Facultés entières de Médecine s'étoient

imaginé que l'antimoine , même préparé , étoit un poison. Auroient-elles eu droit pour cela de traiter d'empoisonneurs ceux qui s'en servoient , étant persuadés au contraire que c'étoit un fort bon remede ? On voit par-là , Monsieur , la double illusion de vos faiseurs de Placards. L'une , en ce qu'il leur plaît de s'imaginer que les regles les plus importantes de la discipline de l'Eglise , comme est par exemple le délai & le refus de l'absolution dans un très-grand nombre de cas , sont des moyens propres à renverser la Religion. C'est la premiere illusion qui regne dans tout ce dernier Placard. L'autre , que ceux qui se servent de ces Regles les croyant très-utiles au salut des fideles , comme elles le sont en effet , sont par-là aussi légitimement convaincus de vouloir détruire l'Eglise , qu'un homme le seroit de vouloir brûler une maison , lorsqu'on l'y voit mettre le feu.

C O N C L U S I O N.

Vous voyez , Monsieur , que ce seroit en vain que vous voudriez adopter ce qu'on a répondu aux Procès de calomnie dans ce dernier Placard , pour vous dispenser d'y répondre vous-même. On vient de vous faire voir que ce ne sont que de pures chicaneries qui ne satisfont à rien. Il faut donc que vous parliez vous-même. Vous y êtes obligé par toutes les loix divines & humaines. Il faut que vous justifiez ce que vous avez approuvé , que tant de gens de bien ont dessein de renverser toute la Religion , ou que si cela vous est impossible , vous fassiez une humble rétractation d'une si abominable calomnie. Je ne cesserai point de vous en sommer jusqu'à ce que vous y ayiez satisfait. Je m'y sens obligé par le commandement que Jesus Christ nous a fait de la correction fraternelle. Votre faute étant publique , je n'ai point dû la commencer par une réprimande secrete entre vous & moi. J'ai eu droit de vous déférer d'abord à l'Eglise. Je le fais présentement pour la deuxième fois. J'attendrai encore quelque temps à le faire pour la troisième. Il y va , Monsieur , de votre salut. La maxime de Saint Augustin n'est pas moins vraie à l'égard de l'honneur qu'à l'égard de l'argent : *Non dimittitur peccatum , nisi restituatur ablatum*. Vous n'employez que trop cette maxime contre moi , vous ou vos associés , lorsqu'il vous plaît de supposer que je vous ai calomniés , quoiqu'il n'y ait rien de plus faux , & que vous ne l'ayiez jamais pu prouver. Pratiquez-la donc vous-même , puisque rien n'est plus évident que l'abominable calomnie du Placard que vous avez approuvé ; & prévenez par une satisfaction convenable le châtimement que vous devez attendre de la justice de Dieu , si une fausse honte , ou d'autres considérations humaines vous font demeurer dans l'impénitence après un si grand excès. [*Fini au commencement de Septembre 1693.*]

IV. Cl.

IX. P^e.N^o. VIII.

Q U A T R I E M E P I E C E

D U

P R O C È S D E C A L O M N I E ,

*Adressée à M. STEYAERT, Docteur de la Faculté de Louvain, & Vicaire
Apostolique du Diocèse de Bois-le-Duc.*

P A R M. A R N A U L D, Docteur de Sorbonne.

A Liege, chez Pierre le Grand 1693.

LE profond silence, Monsieur, que vous gardez sur les deux monitions que je vous ai faites pour vous porter, ou à justifier ce que vous avez approuvé, qu'une infinité de gens de bien qu'on accuse d'être Jansénistes ont dessein de renverser toute la Religion, ou à faire une humble rétractation d'une si abominable calomnie, me donne droit de supposer qu'étant dans l'impuissance de satisfaire à la première de ces deux choses vous n'avez pu encore vous résoudre de satisfaire à la seconde.

C'est de quoi je viens vous sommer de nouveau par cette troisième monition; vous conjurant au nom de Dieu de préférer à tous les faux prétextes que l'amour propre peut vous suggérer dans cette occasion, l'unique intérêt de votre salut, qui, selon toutes les règles de la Théologie, exige de vous cette satisfaction.

Je vous ai fait voir dans la troisième Piece de ce Procès, que la Réponse du troisième Placard ne contenant rien de solide, ne pouvoit vous exempter d'un devoir si nécessaire. Mais au contraire si vous voulez bien vous appliquer à relire de nouveau ce troisième Placard sans prévention, je suis sûr que vous en aurez tant d'horreur, que vous vous sentirez invinciblement obligé de déclarer à toute l'Eglise, qu'on ne sauroit trop détester cette manière de déchirer les plus gens de bien par des impostures si étranges & si mal fondées. Je me contenterai de faire ici quelques réflexions sur la Préface, que l'on verra bien être du même génie que celle du premier Placard, que vous avez solennellement approuvé,

PRÉFACE

PRÉFACE DU TROISIEME PLACARD.

IV. CL.

IX. P^e.N^o. VIII.

» Il y a eu cette différence entre Jesus Christ & les Pharisiens, que
 » Jesus Christ réglant toute sa vie sur le modèle de la plus parfaite sain-
 » teté, étoit humble & doux envers tous, imposant un joug & un far-
 » deau léger : au lieu qu'il est dit des Scribes & des Pharisiens en Saint
 » Matthieu Chap. 23. *Ils disent ce qu'il faut faire, & ne le font pas. Ils*
 » *lient des fardeaux pesants & qu'on ne sauroit porter, & les mettent sur*
 » *les épaules des hommes, & ne voudroient pas les avoir remués du bout*
 » *du doigt. Ils font toutes leurs actions afin d'être vus des hommes. C'est*
 » *pourquoi ils affectent de porter sur leurs habits des bandes de parchemin*
 » *plus larges que les autres, & d'avoir des franges plus longues*».

R É F L E X I O N.

Désiez-vous, Monsieur, de ce début. La différence que ces faiseurs de Placards mettent ici entre Jesus Christ & les Pharisiens, est plus conforme à leurs vues malignes de continuer leurs horribles impostures, qu'à la vérité de l'Evangile. Ils voudroient nous faire regarder le Fils de Dieu comme étant descendu du ciel en terre pour ne prescrire aux hommes que des choses faciles & accommodantes ; au lieu que rien n'est plus éloigné de ce que nous trouvons de sa conduite dans la Sainte Ecriture. On ne s'étonne pas qu'ayant une si fausse idée de la douceur & de l'humilité chrétienne, ils accusent d'en manquer & décrivent comme Rigoristes, Sévéristes, ou Pharisiens, tous ceux qui n'usent pas envers les pécheurs des mêmes relâchements & des mêmes complaisances qui leur sont si ordinaires. Mais pourquoi ne font-ils pas de même le procès à Jesus Christ ? Peuvent-ils nier, s'ils ont lu l'Evangile, que sa doctrine & sa conduite soient plus éloignées de ce qu'ils appellent douceur, que ce qu'enseignent & ce que pratiquent ceux qu'ils ont pris à tâche de décrier ? Font-ils le chemin du ciel plus étroit que Jesus Christ ? Veulent-ils que l'on porte sa croix plus souvent que tous les jours ? Exigent-ils quelque chose de plus que de renoncer à soi-même ; de haïr pere, mere, frere, sœur, sa propre chair ; de ne se mettre point en colere ; de choisir toujours le dernier rang ; d'aimer ses ennemis, de leur faire du bien ? Si toutes ces choses & tant d'autres semblables que l'Evangile prescrit aux fideles, sont aussi douces & aussi faciles que nos accusateurs le prétendent, pourquoi voit-on si peu de personnes qui les observent ? Et si elles sont pénibles & difficiles, comme elles le sont en effet, qu'ils cessent de décrier ceux qui n'en exigent point d'autres.

Ecrits sur le Jansénisme. Tom. XXV.

L 1

IV. CL. Ce n'est donc pas de soi-même que le joug de Jesus Christ est doux ;
 IX. P^c. & que son fardeau est léger : rien au contraire n'est plus pénible , ni
 N^o. VIII. plus difficile à la nature. Mais ce qui rend ce joug doux & léger, c'est
 la charité que le S. Esprit répand dans le cœur des fideles. Comme je
 parle à vous, Monsieur, je ne m'amuse pas à chercher des preuves de
 cette vérité capitale de notre Religion ; les ouvrages de S. Augustin que
 vous lisez en sont pleins. Mais peut-être que vos faiseurs de Placards,
 plus versés dans leurs Casuistes, l'ignorent. Si cela est, vous ferez bien
 de les en instruire. Dites-leur qu'ils n'ont pas bien montré au commence-
 ment de leur Préface, en quoi consiste la différence qu'il y a entre Jesus
 Christ & les Pharisiens. Ce n'est pas en ce que Jesus Christ n'a com-
 mandé que des choses faciles & légères, & que les Pharisiens en ordon-
 noient de pénibles & de difficiles. Ils se trompent. Jesus Christ au con-
 traire a enchéri sur eux, en retranchant plusieurs interprétations relâ-
 chées de la Loi, que les Pharisiens autorisoient, & en nous en donnant
 le vrai sens pour accomplir & perfectionner la Loi. Les Pharisiens alté-
 roient & corrompoient la Loi de Dieu par de fausses interprétations.
 Ils y substituoient des pratiques & des observances extérieures qui étoient
 de leur génie & de leur invention. C'étoient des orgueilleux & des pré-
 somptueux, qui ne croyoient pas avoir besoin de la grace ni du Sau-
 veur : ils étoient envieux & jaloux de la gloire des autres : ils mépri-
 soient le prochain, & n'avoient point compassion de sa misère. Jesus
 Christ au contraire est venu purifier la Loi de tout ce que les Phari-
 siens y avoient ajouté pour la corrompre ; & il est venu inspirer aux
 hommes l'amour de Dieu & du prochain, qui est la seule chose qui
 rend aux hommes la Loi de Dieu douce & facile. Remarquez bien cette
 différence, & voyons quelles conclusions on en peut tirer.

P R É F A C E.

„ Il y a long-temps qu'on a remarqué que les hérétiques sont plutôt
 „ les imitateurs des Pharisiens que de Jesus Christ, quelque zele qu'ils
 „ fassent paroître pour prêcher la charité, & quelque extérieur de piété
 „ qu'ils affectent.

R É F L E X I O N.

Il y a long-temps, Monsieur, que S. Augustin, qui vaut bien vos
 faiseurs de Placards, a remarqué que la Religion ne permettoit pas d'ap-
 pliquer, pas même aux hérétiques, les vices que Jesus Christ reproche

aux Pharisiens , à moins que l'on ne pût montrer auparavant par des IV. Cal. preuves manifestes qu'ils en seroient coupables. Je ne mets point ici au IX. P^e. long le passage de ce saint Docteur. Je l'ai rapporté tout entier dans N^o. VIII. le premier Procès de calomnie. Rien n'est plus conforme aux regles de l'équité & de l'Evangile , que ce qui est dit à la fin de ce passage : *Si nous pouvons montrer que ce sont eux (les hérétiques Donatistes) qui ressemblent aux hypocrites , il nous sera permis de leur appliquer ces reproches du Sauveur ,* APRÈS LES AVOIR CONVAINCUS QU'ILS LES MÉRITENT, *aussi-bien que ceux à qui il les a faits.* Or n'est-ce pas visiblement choquer ces regles , que de dire en l'air & sans preuves , que les hérétiques sont les imitateurs des Pharisiens , lors même qu'ils prêchent la charité , & qu'ils ont un extérieur de piété ? Mon dessein n'est pas de parler en faveur des hérétiques , mais de faire voir le néant & le ridicule d'une majeure qu'on voudroit faire valoir contre nous. Le crime de l'hérésie est assez grand pour faire déplorer le malheur de ceux qui en sont atteints. Il peut être sans les vices des Pharisiens , & il en peut être accompagné : mais il n'y a en cela rien de particulier aux hérétiques ; les Catholiques y sont sujets aussi-bien qu'eux. *Malheur à nous ,* disoit S. Jérôme , *qui avons succédé aux vices des Pharisiens.*

Lib. 4. in
cap. 23.
Matt.

P R É F A C E.

« Or il n'est pas difficile de faire voir que les Jansénistes sont en
» tout sectateurs des anciens hérétiques , & que si d'un côté ils affectent
» une vaine apparence de rigueur , leur conduite dans le fond est un
» réel & exécrable relâchement.

R É F L E X I O N.

Il étoit aisé de voir la raison pourquoi on dépeignoit les hérétiques par de si étranges couleurs. C'étoit afin d'en former le portrait de ceux qu'on appelle Jansénistes. Mais vous , Monsieur , qui les connoissez , comment avez-vous pu consentir qu'on les exposât devant le public sous une forme si hideuse , que vous savez dans le fond de votre cœur être très-fausse ? Comment ne vous êtes-vous pas récrié contre une si détestable calomnie , qui taxe vos freres , dont vous connoissez l'innocence , d'un *exécrable relâchement* d'une part , & de l'autre d'une vaine affectation de rigorisme ? Comment n'avez-vous pas compris , que non seulement ceux qui inventent ces calomnies & qui les répandent sont dignes de mort , mais aussi ceux qui les approuvent , & qui aident par-là à les répandre dans le public ?

IV. C¹.IX. P^e.N^o. VIII.

P R É F A C E.

„ Nous parlerons peut-être ailleurs du relâchement : nous considérons seulement ici leur affectation de rigueur, qui n'étant pas peu utile d'une part pour faire valoir ceux qui en font profession, leur est, de l'autre, d'un très-grand usage pour répandre le reste de leurs dogmes, même les erreurs, & pour cacher sous ce voile tel mystère d'iniquité que l'on voudra.

R É F L E X I O N.

On promet de parler du relâchement des prétendus Jansénistes, apparemment dans quelque autre Placard, si les Puissances n'ont pas le soin d'en arrêter le cours. Dites-nous, Monsieur, je vous conjure, ce que vous pensez de cette manière d'accuser les gens par provision d'un relâchement réel & exécrationnable, sans en donner des preuves, mais en promettant seulement qu'on en donnera peut-être ci-après ; c'est-à-dire quand on aura eu le loisir de les inventer & de les fabriquer à plaisir, ou de les extraire de quelques libelles méprisés, ou réfutés cent & cent fois ? Y a-t-il des exemples d'un tel procédé, je ne dis pas parmi les Chrétiens ; car il est trop visiblement & trop directement contraire à l'Evangile ; mais parmi les Payens, qui n'ont jamais rien souffert de semblable dans leur morale ? Qui sont donc les Auteurs de cet infame procédé, qui n'observent ni les règles de l'Evangile, ni la morale du Paganisme ? Il faut qu'ils soient d'une classe de gens toute singulière, que l'on a désignés il y a long-temps par ces paroles : *Malignum genus hominum, quidquid egeris, si non per ipsos egeris, aut frigidè laudantium, aut apertè vituperantium* : “ Un genre d'hommes malins, qui ne sauroient que louer froidement ou blâmer ouvertement tout le bien qui ne se fait point par eux ”. Voilà justement comme sont faits les Auteurs des abominables Placards, & en général les adversaires de ceux qu'on décrie sous le nom odieux de Jansénistes. Font-ils d'excellents livres pour appuyer l'usage fréquent & pieux des Sacraments, pour réformer les mœurs, pour maintenir la bonne discipline, pour bannir les opinions relâchées, pour fortifier la foi & la piété des fideles ? Ce sont des Pharisiens, dit cette Société de gens malins ; & des disciples des anciens hérétiques, qui disent & ne font pas : *Dicunt & non faciunt*. Et lorsque l'on fait toucher au doigt que ces Messieurs ne disent pas seulement, mais qu'ils pratiquent ce qu'ils enseignent de vive voix & par écrit ; si ces gens malins n'osent contester les faits à ceux qui les avancent, en étant aussi

bien informés que vous l'êtes; ils leur donnent comme en passant & IV. CL. malgré eux quelques louanges fades, & ils en méditent à leur ordi- IX. P^e. naire devant ceux qui ignorent ces faits, ou qui veulent les ignorer. N^o. VIII.

En vérité, Monsieur, si vous êtes de bonne foi, il faut que vous avouiez, que nos malins accusateurs, avec qui vous êtes maintenant lié si étroitement, ressemblent bien mieux aux Pharisiens que ceux qu'ils en accusent. Car un des principaux caractères de ces Juifs orgueilleux n'étoit-ce pas l'esprit d'envie & de jalousie, qui leur faisoit toujours trouver à redire aux actions de Jesus Christ, & épier sa doctrine, & sa conduite, pour en prendre occasion de l'accuser & de le décrier devant les Puissances & devant le peuple? N'est-ce pas ce que font sans cesse & sans ménagement les Auteurs & les Approbateurs des Placards, à l'égard de ceux qu'ils appellent Jansénistes? Cela est palpable.

Mais un caractère du Pharisaïsme, dont il y auroit peut-être sujet de dire qu'il leur manque, est la contradiction de la pratique à la doctrine; en quoi ils paroissent plus blâmables que les Pharisiens mêmes. Car il est écrit des Pharisiens, qu'ils disoient, & qu'ils ne faisoient pas de même. Mais on ne peut dire la même chose des Auteurs des Placards; puisqu'ils ne disent ni ne font; leur morale tant de fois condamnée par les Papes & les Evêques, étant corrompue, & leur pratique trop conforme à leur doctrine ne l'étant pas moins. En cela, Monsieur, vous n'êtes point des leurs. Vous avez enseigné de fort bonnes choses sur l'administration du Sacrement de Pénitence, sur la calomnie & sur quelques autres matières, comme on vous l'a fait voir en rapportant fidèlement vos paroles dans les *Difficultés*, dans les *Notes* sur votre Lettre à M. l'Archevêque de Cambrai, & dans l'*Epistola refutata*, ou Réfutation de la Lettre Pastorale de M. l'Archevêque de Malines, en tant que par vous adoptée. Il seroit seulement à souhaiter que votre pratique fût plus conforme à votre doctrine, & qu'en vous éloignant des Auteurs du Placard par une morale plus sévère & plus évangélique, vous ne retombassiez pas dans leur Compagnie par une trop grande conformité de pratique; ce qui fait dire de vous avec raison, ce que vous ne savez que trop que l'on dit faussement contre vos anciens amis: *Dicunt & non faciunt*.

Mais expliquez-nous, Monsieur, ce que veut dire ce calomniateur public par ce reste de dogmes, ces erreurs, ces hérésies qu'ils répandent par le moyen de la rigueur qu'ils affectent? Qu'entend-il par ce mystère d'iniquité qu'ils cachent, dit-il, sous le voile de cette prétendue rigueur? Est-il possible que des Chrétiens, des Religieux, des Prêtres se servent des mêmes armes pour décrier leurs frères, dont les Payens se sont servis pour étouffer,

IV. CL. s'ils avoient pu, l'Eglise dans sa naissance ? Si l'on continue ainsi à
 IX. P^e. nous rendre suspects de mystères d'iniquité, de desseins de révolte, de
 N^o. VIII. renversement de toute Religion, d'Athéisme, de Libertinage, on nous
 réduira bientôt à faire réimprimer pour notre défense les anciennes Apo-
 logies pour les Chrétiens; tant il y a de ressemblance aux reproches,
 & si peu de raison à nous les faire. Car on a la consolation & l'avant-
 tage d'avoir défié cent & cent fois nos adversaires, de prouver les accu-
 sations dont ils tâchent de nous noircir, sans qu'ils aient jusques à pré-
 sent osé parler en justice. Le Député de ces prétendus coupables est pré-
 sentement à Rome, où il ne fait presque autre chose que rebattre sans
 cesse les oreilles du Pape & des Cardinaux, du défi public qu'il a fait
 à un Augustin député de quelques Evêques des Pays-Bas, & sous main
 des Jésuites, à condition que si cet Augustin peut prouver une seule
 des accusations qu'il a faites libéralement d'abord, dans la pensée que sa
 vaine confiance étourdirait les Juges, on se rendrait à discrétion. Mais
 on n'a eu pour toute preuve qu'un honteux silence; & on fait que
 désespérant en effet de prouver, nos adversaires sollicitent toutes les
 Puissances pour les engager à nous accabler par des voies de fait. Mais
 il faut espérer que Dieu, qui tient le cœur des Puissances entre ses
 mains, ne permettra pas qu'elles succombent aux artifices de nos enne-
 mis, qui n'en feront pas moins coupables devant Dieu pour ne pas
 réussir. Le Placard donne ensuite ces quatre ou cinq avis à son Lecteur.

Le Pere
 Désirant.

P R É F A C E.

« 1^o. En rapportant les paroles ou les actions de quelques personnes,
 „ je ne me suis point fondé sur des bruits incertains: mais je ne rap-
 „ porte que ce que j'ai tiré de témoignages en bonne forme, dont j'ai
 „ des copies authentiques.

R É F L E X I O N.

S'il s'agissoit de choses arrivées dans la Chine, ou dans le Japon, ou
 dans quelque autre partie du nouveau monde, encore seroit-ce une fort
 grande imprudence de parler avec cette confiance contre la vérité; puis-
 que la distance des lieux n'a pas empêché qu'on n'ait découvert dans les
 Morales pratiques, que ce que les Jésuites attestoient de ce pays-là avec
 une semblable confiance, étoit de purs mensonges. Mais de parler ainsi
 de choses qu'on prétend être arrivées dans le pays où il est facile de
 les convaincre de faussetés & de calomnie, c'est une hardiesse, c'est un

étourdissement, c'est un esprit de vertige qui ne se comprend pas. Je IV. CL
m'inscris donc en faux contre toutes ces prétendues pièces en bonne IX. P.
forme, & j'espère d'en faire voir invinciblement la fausseté dans le N°. VIII.
Procès suivant. Nous verrons qui de nous deux s'acquittera mieux de
la promesse.

P R É F A C E.

« 2°. J'ai eu grand soin d'éviter dans le récit des faits secrets ou
„ peu connus, que les coupables fussent diffamés ou que les témoins
„ fussent commis: c'est pourquoi je n'ai point nommé les personnes.

R É F L E X I O N.

Voyez un peu l'homme de bien. Il se fait un mérite d'avoir eu grand
soin que les prétendus coupables des faits qu'il rapporte n'en fussent
point diffamés, & c'est pour cela qu'il ne les a pas voulu nommer. Et
cependant tout le dessein de ce Placard, comme il l'avoue lui-même,
est de faire retomber l'infamie de ces faits sur une infinité de gens de
bien; savoir sur tous ceux qu'il a entrepris de décrier sous le nom de
Jansénistes. Mais un avantage réel qu'il tire de-là, c'est qu'il calomnie
plus sûrement, & qu'il rend ses mensonges & ses impostures plus diffi-
ciles à réfuter. Car ne nommant personne en particulier, & personne
ne se sentant coupable de ce qu'il y auroit de criminel dans ce qu'il
rapporte, il a cru que personne aussi ne se mettroit en peine de cher-
cher des preuves de la fausseté de ses calomnies. Et cela feroit peut-
être arrivé, s'il ne s'étoit point démenti lui-même en désignant les per-
sonnes par les premières lettres de leurs noms, & par des circon-
stances qui ne peuvent convenir qu'à eux. C'est par-là, comme on le
fera voir en son lieu, qu'il a été facile de le convaincre de ses plus
horribles médisances.

P R É F A C E.

« 3°. Que je suis prêt de donner des preuves de ma sincérité devant
„ quelque Juge légitime que ce puisse être.

R É F L E X I O N.

Si ce calomniateur s'étoit fait connoître en particulier, on pourroit
le prendre au mot. Mais ne s'étant point nommé, c'est à vous, Mon-

IV. C^L. fleur, qui vous êtes déclaré l'Approbateur de ses satyres, à le presser d'accomplir sa promesse, ou à l'accomplir vous-même. Vous en avez la plus belle occasion du monde. Le plus légitime Juge que vous puissiez souhaiter, c'est le Pape. La cause est présentement entre ses mains. Votre adversaire est sur les lieux. Le Juge a eu la bonté de vous inviter. Votre Souverain vous a fait presser de vous y rendre. Le public s'y attend. Votre honneur vous y engage : & j'ai peine à croire que les remords de votre conscience ne vous sollicitent de temps en temps d'entreprendre le voyage. Je ne vois qu'une excuse apparente que vous puissiez alléguer maintenant contre des raisons si pressantes. C'est que le P. Desirant, direz-vous, est allé comparoître en votre nom. Je le veux bien. Mais si cela est, d'où vient que jusqu'à présent il ne s'est pas encore mis en peine de vérifier une seule des quarante-deux accusations que vous avez formées contre vos adversaires de Louvain ; & que loin de donner des preuves de celles que vous avez approuvées dans le premier de ces infames Placards, il a été si frappé lui-même de leur énormité, qu'il l'a défavoué publiquement ; assurant que M. l'Archevêque de Malines, ni vous par conséquent, n'y aviez point de part ? Cependant c'est de ces accusations anciennes & nouvelles qu'il s'agit uniquement. Car pour le Formulaire, que votre Député poursuit si chaudement, & pour lequel on mendie de Cour en Cour de puissantes recommandations, il n'est propre dans l'usage que vous & vos Collegues en voulez faire, qu'à mettre le trouble dans les consciences & la division dans vos Diocèses. Ne doit-il point suffire à cet égard que tout le monde condamne sincèrement les erreurs que l'Eglise & les Papes ont condamnées dans les cinq Propositions, & que l'on garde un respectueux silence pour le fait, qui étant contesté, & n'étant d'ailleurs d'aucune utilité pour le salut, ne peut être matière de serment ? Or vous savez bien que c'est-là la disposition de vos adversaires de Louvain, & généralement de tous ceux que l'on décrie sous le nom de Jansénistes. Vous n'en sauriez douter que très-criminellement. Quel jugement voulez-vous donc que l'on porte, par rapport à vous, de toute cette affaire du Formulaire, dont vous ne fondez la nécessité dans toutes les Cours que sur cette exécration calomnie, que le Pays-Bas est plein de Jansénistes ; c'est-à-dire, selon vos Placards, de gens qui veulent détruire toute Religion, & abattre toutes les Puissances, pour établir à leur aise les principes des libertins & des Athées ?

P R É F A C E.

„ 4°. Rien ne me fera plus agréable que d'être averti des fautes où je

„ je pourrois être tombé ; souhaitant passionnément de les réparer , même IV. Cl.
 „ par une rétractation publique : mais étant en même temps bien résolu IX. P.
 „ de mépriser les plaintes vagues & les vaines clameurs des sectaires. N. VII.

R É F L E X I O N.

Il se fait honneur d'une disposition chrétienne en apparence à se rétracter de ses fautes , & il s'endurcit & s'aveugle en même temps d'une manière à n'en pouvoir revenir , que par un miracle extraordinaire de la grâce. Car c'est comme s'il disoit : Je veux bien corriger tout ce que M. l'Archevêque de Malines , M. Steyaert ou d'aussi emportés que moi trouveront de reprehensible dans mes Placards : mais pour tous les autres qui entreprendront de me corriger , je les ferai passer pour des sectaires indignes d'être écoutés ; & les plus claires démonstrations de mes calomnies , pour des plaintes sans fondement & pour de vaines clameurs.

C O N C L U S I O N.

Voilà , Monsieur , la troisième monition qu'on avoit promis de vous faire. Vous pourrez feindre de la mépriser , pour n'être pas obligé , ou de justifier de si atroces calomnies , ou de reconnoître publiquement que vous avez eu grand tort de les approuver. Mais quelque mine que vous fassiez , il ne vous sera pas facile de faire taire le cri de votre conscience , ni de faire changer au public la mauvaise opinion qu'il a déjà conçue de votre conduite. Ce sont deux témoins qui accusent devant Dieu les coupables qui ne sont pas tout-à-fait endurcis , malgré qu'ils en aient. Regardez-les , Monsieur , comme cet adversaire dont il est dit dans l'Evangile , qu'il faut s'accorder au plutôt avec lui , tandis qu'on le peut encore ; de peur qu'il ne vous livre au Juge , & le Juge au Ministre de la justice. Vous savez le reste. Je n'ai pas besoin de vous en faire l'application. Cela ne serviroit de rien , si Dieu ne vous la fait faire à vous-même par un mouvement efficace de sa grace.

[Octobre 1693.]



IV. Cl.

IX. P.

N^o. VIII.

C I N Q U I E M E P I E C E

D U

P R O C È S D E C A L O M N I E ,

Adressée à M. STEYAERT, Docteur de la Faculté de Louvain, & Vicaire Apostolique du Diocèse de Bois-le-Duc.

PAR M. ARNAULD, Docteur de Sorbonne.

A Liege, chez Pierre le Grand, 1694.

J'Ai dessein, Monsieur, de finir ce Procès de calomnie, en me contentant de remarquer les plus énormes faussetés de votre troisième Placard. Car quand ceux qui en sont les Auteurs auront été une fois convaincus des principales faussetés qu'il contient, comme je suis assuré qu'ils le seront, le public n'aura pas de peine à prononcer qu'ils sont indignes de toute créance. Et pour ne point ennuyer le monde, j'entrerai tout d'un coup en matière.

• S. L.

Impudente calomnie contre M. Pavillon Evêque d'Alet de sainte mémoire.

Il y a seize ou dix-sept ans qu'il parut dans les Pays-Bas un libelle sous ce titre: *Réponse d'un Docteur de Sorbonne à plusieurs questions, touchant MM. les Prêtres séculiers ou réguliers qui sont Jansénistes. A Troyes, chez Chrétien Romain, à la vraie foi, près la grande Eglise.*

On apprit bientôt après que ce libelle eut paru, que tout ce que porte ce titre est faux. Jamais Docteur de Sorbonne n'a eu la pensée de faire ce méchant livre. Il n'a point été imprimé à Troyes, & il n'est point de 1670; mais de 1677, au plutôt. C'est l'ouvrage d'un Jésuite de Liege, où l'on fait certainement qu'il a été imprimé, & de-là répandu dans les Pays-Bas, & envoyé à Paris. Comme on y connoissoit mieux qu'en aucun autre lieu la fausseté des faits qui y sont rapportés, il y fut lu avec horreur: & ce qui causa plus d'indignation est, ce qui y est dit de M. Pavillon Evêque d'Alet, qui étoit mort depuis peu en odeur de sainteté, & qui a passé pendant toute sa vie pour l'homme du monde non seulement le plus pieux, mais

aussi le plus sage , & le plus rempli de cette prudence chrétienne qui con- IV. C^l.
tribue davantage à attirer sur les serviteurs de Dieu la vénération des IX. P^e.
peuples. Quelle fut donc la surprise de tous les gens de bien , quand ils N^o. VIII.
lurent dans ce livre cette scandaleuse diffamation de ce saint Prélat !

Est-il rien de plus fâcheux que de confesser publiquement des péchés secrets & énormes ? C'est pourtant ce que M. d'Alet a fait dans sa Cathédrale avec un succès surprenant. Car une Dame s'étant accusée de la dernière infidélité contre les loix du mariage , il lui persuada d'en souffrir la dernière confusion. Le jour destiné à cette fameuse comédie étant arrivé , il monte en chaire , & après un long discours sur ce sujet , il appelle à haute voix cette généreuse victime de la pénitence publique : mais la honte ayant étouffé pour quelque temps sa réponse , Monseigneur crie plus fort , Madame. Sur quoi une Dame de même nom se leve , & faisant une profonde révérence : Que vous plaît-il , Monseigneur , dit-elle. Alors le saint Prélat loue grandement son humilité & son courage de vouloir déclarer ses adulteres. La Dame étonnée les nie. Le prudent Evêque l'exhorte néanmoins à persévérer dans son premier dessein. La contestation s'échauffe ; le murmure s'élève par tout l'auditoire. Cependant la coupable s'échappe ; & ainsi la malheureuse rencontre des mêmes noms empêcha les beaux effets qu'un zèle si discret promettoit : ce qui affligea sensiblement Monseigneur.

On connoissoit trop la prudence de ce saint homme , pour avoir jamais pu douter que cette prétendue histoire ne fût un mensonge très-impudent. On fut néanmoins bien aisé d'en avoir une preuve authentique , pour couvrir davantage de confusion de si grands menteurs. On en écrivit donc à Alet , & voici la réponse qu'on en reçut.

„ Nous Vicaires Généraux du Diocèse d'Alet le Siege vacant , à tous
„ ceux qui ces présentes verront , salut. Sur ce qu'il a été représenté par
„ le Promoteur de ce Diocèse , qu'il seroit venu à sa connoissance qu'il
„ auroit été imprimé un libelle dont le titre est : *Réponse d'un Docteur de*
„ *Sorbonne à plusieurs questions touchant MM. les Prêtres séculiers ou ré-*
„ *guliers qui sont Jansénistes. Seconde édition. A Troyes chez Chrestien*
„ *Romain , à la vraie foi , près la grande Eglise 1670.* Dans lequel il y
„ auroit , pag. 23 & 24 , un fait faussement imposé à feu M. Pavillon
„ notre dernier Evêque , qui commence par ces termes : *Est-il rien de plus*
„ *fâcheux que de confesser publiquement des péchés secrets & énormes &c.*
„ Requerant que parce que ce fait est grossièrement inventé , & que cela
„ n'est point arrivé dans la Cathédrale , ni dans tout le Diocèse , il nous
„ plût de permettre d'en vérifier la fausseté par enquête , ou par autre
„ acte en forme de notoriété publique , pour , cela vu , être fait par Nous
„ attestation suivant la vérité du fait : ce que nous aurions accordé par

IV. Cr. „ notre-appointement mis au bas de la Requête du 15 Avril 1678. Et
 IX. P^c. „ parce qu'ensuite il nous auroit présenté sur cela les témoignages par
 N^o. VIII. „ écrit de nos vénérables Freres les Chanoines de notre Cathédrale, &
 „ des autres habitués de la même Eglise, qui sont environ quatorze, les
 „ autres étant absents, & celui des Consuls & des plus anciens & plus
 „ apparents de cette ville; lesdits témoignages couchés en ces termes:
 „ *Nous soussignés Chanoines & Prébendiers de l'Eglise Cathédrale d'Alet;*
 „ *& nous soussignés, Consuls & plus anciens, plus apparents habitants de*
 „ *la ville d'Alet, déclarons, que le dit fait n'est jamais arrivé dans l'Eglise*
 „ *Cathédrale, & que nous n'avons jamais oui dire qu'il soit arrivé dans*
 „ *aucune Paroisse de ce Diocèse: ce que nous certifions selon Dieu & conscien-*
 „ *ce.* Nous suppliant le dit Promoteur de donner notre attestation pour
 „ informer le public de la fausseté du dit fait. Nous dits Vicaires Géné-
 „ raux, pour rendre témoignage à la vérité, avons attesté & attestons
 „ que, tant les dits sieurs Chanoines & habitués de la dite Cathédrale,
 „ entre lesquels il y en a deux qui ont servi des Cures de ce Diocèse
 „ comme Recteurs: l'un environ quarante & l'autre trente-deux ans, &
 „ qui sont âgés de soixante & dix & soixante & quinze ans, ont tous dé-
 „ claré comme il est dit ci-dessus, que le dit fait n'est point arrivé dans
 „ la dite Cathédrale, & qu'ils n'ont point oui dire qu'il soit arrivé dans
 „ aucune Paroisse de ce Diocèse. Fait à Alet le huitieme jour du mois de
 „ Mai 1678. SALAVI Vicaire Général. JULIEN Vicaire Général. Par le
 „ Commandement de mesdits Sieurs les Vicaires Généraux”.

LA NAVIERE Secrétaire.

Locus sigilli. †

On eut dans le même temps d'autres semblables attestations de la fausseté d'autres faits rapportés dans cette satire, & on crut les devoir toutes ramasser dans la Réponse que l'on y fit en 1679, sous ce titre (a): *Réfutation de plusieurs calomnies contenues dans un libelle intitulé, Réponse d'un Docteur de Sorbonne, &c.*

Il y a donc plus de quinze ans que le public est informé, que ce que les Jésuites avoient dit dans ce libelle, de feu M. l'Evêque d'Alet, est une infame médifance contre l'honneur d'un des plus saints Evêques de ce dernier siècle. Que direz-vous donc, Monsieur, de votre faiseur de Placards, qui, après avoir protesté qu'il n'y rapporte aucun fait dont il n'ait des preuves authentiques, & qu'il ne soit prêt de soutenir devant

(a) [Cet Ecrit a été réimprimé à la fin du VIII. Tome de la Morale pratique. On le trouve dans la III. Partie de la V. Classe de cette Collection, N^o. X.]

tout Juge légitime, a eu l'effronterie de débiter ce même conte comme IV. C. d'une histoire indubitable, quoiqu'il n'en donnât pour garant au bas de la IX. P. page que ce libelle même ? Jamais homme mérita-t-il mieux qu'on N. VII. lui adressât ces paroles du Prophete : *Frons meretricis facta est tibi*, *no-*
bisti erubescere.

Mais ce que ce calomniateur a de plus que le Jésuite de Liège, est qu'il a fait précéder ce conte infame de deux reproches généraux qu'il fait à tous les Jansénistes, qui sont deux impostures manifestes. La première, qu'ils n'exercent qu'envers les pauvres leur rigueur dans le Sacrement de Pénitence ; & que pour les riches, ils sont autant & plus relâchés que les Religieux le sont envers les pauvres : *Erga personas honoratioris dicuntur esse non minus benigni, quam Religiosi erga pauperes.*

L'exemple de M. l'Evêque d'Alet ne suffit que trop pour détruire cette première imposture : car ce ne furent point les Artisans, les Villageois & autres pauvres qui se plaignirent de la rigueur de ce Prélat, ou des Curés qui les conduisoient conformément à ses ordres. Ce fut la plus grande partie des Gentilshommes & les plus riches d'entr'eux, qui, étant accoutumés à une vie libertine, ne pouvoient souffrir que leurs Pasteurs leur différassent l'absolution pour des péchés d'habitude, ou qu'ils les renvoyassent à l'Evêque pour être soumis à la pénitence publique, quand leurs péchés étoient publics & scandaleux. Ils en firent un cahier de plaintes, qui fut présenté au Roi par le P. Annat. Mais Sa Majesté les ayant fait examiner par une assemblée d'Evêques & de Docteurs, il y eut Arrêt du Conseil par lequel la conduite de l'Evêque fut approuvée, & ordonné que les Gentilshommes se soumettroient à la discipline du Diocèse.

L'autre imposture du Placard, qui alloit à préparer le monde à n'être pas surpris de l'histoire scandaleuse de la Dame qui devoit s'accuser publiquement d'un crime secret d'adultère, est que le dessein des Jansénistes, dans le rétablissement des pénitences publiques, a été de les faire imposer pour les crimes secrets : *In his, dit-il, præcipue nituntur reducere penitentias publicas, & quidem propter culpas occultas.* Or une preuve que rien n'est plus faux que cette calomnie, c'est que ceux qui la débitent si hardiment n'en fauroient donner aucun exemple, & que les Gentilshommes d'Alet, qui proposèrent tant de faits contre leur Evêque, n'osèrent jamais lui rien reprocher de semblable.

Remarquez donc, Monsieur, qu'outre la calomnie capitale contre l'honneur d'un saint Prélat, en voilà encore deux particulières dont vous aurez à rendre compte à Dieu, si vous continuez à approuver ces médisantes satyres.

IV. CL.

IX. P^e.N^o. VIII.

S. IL

Fait très-faux, & très-mal prouvé: que la doctrine des Saints Peres touchant la Pénitence, exposée dans le livre de la Fréquente Communion, approuvé par tant d'Evêques, a causé de grands scandales en France.

Dans la même page où votre faiseur de Placards a rapporté cette fable scandaleuse; que M. Pavillon Evêque d'Alet avoit voulu obliger une Dame de se confesser publiquement d'un adultere secret; il passe au livre de la Fréquente Communion, pour faire croire que c'étoit de-là que cette méchante conduite avoit été prise.

Il assure avec sa confiance ordinaire; que ce livre, approuvé avec éloge par tant d'Evêques, a causé en France de très-grands scandales; & la preuve qu'il en donne est le témoignage de M. de Raconis Evêque de Lavaur, qui ne contient qu'un passage plein d'injures qu'il dit à M. Arnauld sur des suppositions très-fausSES.

Mais je vous en fais Juge, Monsieur, quoique les Jésuites Auteurs de ces Placards soient présentement vos bons amis, se pouvoient-ils jouer plus grossièrement de la crédulité des hommes, que de donner un tel témoignage pour preuve authentique d'un fait si important? Et l'auroient-ils osé faire; s'ils ne s'étoient imaginés que l'on ne sauroit point en votre pays quel avoit été cet Evêque de Lavaur? Mais pourquoi n'ont-ils pas prévu qu'il étoit bien facile de l'apprendre à tous ceux qui voudroient le savoir; puisqu'il n'y avoit qu'à les renvoyer à une Lettre qui est à la fin de la Fréquente Communion, réimprimée en ces Provinces depuis peu d'années? C'est la dernière des trois Lettres des Evêques Approbateurs de ce livre, écrite au Pape Innocent X en 1645, dans le même temps que se tenoit l'Assemblée générale du Clergé. Et voici ce qu'ils représentent à ce Pape contre la conduite emportée de l'Evêque de Lavaur.

„ La Lettre, Très-Saint Pere, que l'on fait courir dans Paris comme
 „ ayant été écrite à Votre Sainteté par M. l'Evêque de Lavaur, nous
 „ étant tombée entre les mains; nous n'avons pu voir sans horreur les
 „ calomnies manifestes dont il use pour décrier la doctrine du livre qu'il
 „ veut déchirer, & la maniere honteuse dont il outrage les Evêques.
 „ Car l'Auteur de la Lettre ne craint point de dire hardiment, que le
 „ livre de la Fréquente Communion, si recommandable par les appro-
 „ bations de tant d'Illustres PrélatS & de tant de savants Docteurs, contient
 „ en plusieurs points, & particulièrement en ce qui est du Sacrement de
 „ Pénitence, des propositions téméraires & hérétiques; qu'il est incroyable
 „ combien il fait tous les jours, & fera encore à l'avenir de ravage dans

„ les ames; que la doctrine que ce livre enseigne, qu'
 „ vérités invincibles, & appuyée de tant d'autorités
 „ de nouvelles erreurs. Et est remplie des ténèbres d'une
 „ que c'est une doctrine empoisonnée; que c'est une peste
 „ infecte l'air de toutes parts; Et que ce sont des dogmes
 „ inouis en matière de Religion qui sont capables de corrompre en
 „ temps tout le corps de l'Eglise Catholique. Il passe de cet excès
 „ d'accuser les Evêques de s'être rendus partisans d'opinions erronées;
 „ lorsque, par une supposition également fautive & insolente, il a
 „ de déplorer cette contagion, qu'il prétend se répandre de jour en jour,
 „ Et faire un si grand progrès parmi nous, il dit, que le simple peuple
 „ est trompé par de faux Apôtres, qui ne pardonnent pas même au très-
 „ auguste Sacrement de l'Eucharistie, ni à celui de la Pénitence, ni à l'au-
 „ torité du S. Siege Apostolique: que l'on voit ici s'élever avec hardiesse de
 „ très-dangereux imposteurs, qui remplissent les uns d'une confiance calviniste,
 „ Et les autres d'un désespoir diabolique. Il ajoute: Et quelques Evêques
 „ voyant ces désordres, ils les souffrent Et les approuvent, afin que, par
 „ ce moyen tout ce venin retombe sur les Evêques, que par une horrible
 „ calomnie il s'efforce de déshonorer devant le suprême Vicaire de Jesus
 „ Christ en terre, en les faisant passer pour auteurs d'une doctrine em-
 „ poisonnée, pour approbateurs de faux Apôtres; dignes par conséquent
 „ d'être eux-mêmes réputés tels, & pour protecteurs des impies & fa-
 „ crileges disciples de Calvin & du Diable même”.

Les Evêques Approbateurs de la Fréquente Communion, qui avoient
 à leur tête les deux Prélats les plus estimés de l'Eglise de France, Octave
 de Bellegarde Archevêque de Sens, & Charles de Montchal Archevêque
 de Toulouse, ne furent pas les seuls qui se plainquirent si hautement des
 emportements & des calomnies de l'Evêque de Lavaur. L'Assemblée gé-
 nérale du Clergé qui se tenoit alors à Paris, composée de trente Evêques
 & de trente Ecclésiastiques du second Ordre; en porta un jugement tout
 semblable, & même encore plus fort. Car voici ce qui en est dit dans
 cette même Lettre des Approbateurs de la Fréquente Communion.

„ Cette lettre (de l'Evêque de Lavaur) ayant été lue publiquement
 „ dans l'Assemblée générale des Evêques & du Clergé de France, qui
 „ se tient maintenant à Paris, tous les Prélats, Très-Saint Pere, furent
 „ émus d'une indignation générale, lorsqu'ils virent tant d'injures atroces
 „ ramassées ensemble pour outrager les Evêques, & cette insigne calomnie
 „ contre l'Eglise Gallicane, qu'il vous représente comme réduite à un état
 „ déplorable, Et presque désespéré, si quelque lumière du ciel Et quelque
 „ rayon favorable de la Providence divine ne vient l'éclairer dans la nuit

IV. CL. *» de ces prétendues erreurs, qu'il se figure comme naissantes, & ne dissipe*
 IX. P.^e. *» les nuages dont se doit former cette tempête. Ils ne purent voir sans être*
 N°.VIII *» touchés d'une pieuse & juste colere, qu'il représente à Votre Sainteté*
» la même Eglise de France, comme déjà infectée de nouveaux dogmes
» touchant la Religion, par lesquels tout le reste de l'Eglise pourra bientôt
» être corrompu, si l'on ne se hâte d'étouffer le venin d'une si pernicieuse
» doctrine : & enfin qu'il la lui représente, comme agitée en tout son
» Corps par de funestes & de périlleuses dissensions des Evêques opposés les
» uns aux autres. Au lieu que tous, au contraire, demeurent d'accord,
» qu'à peine s'est-il jamais vu en France une si grande union entre les
» Prélats, & une si parfaite conformité d'avis & de sentiments. Ce qui
» a paru bien clairement, Très-Saint Pere, puisque tout le Clergé de
» France résolut d'un commun accord, par un Décret solennel, de
» renvoyer le Révérendissime Evêque de Laval à son Métropolitain, pour
» être procédé contre lui selon les Canons, s'il avouoit cette Lettre. De
» quoi cet Evêque fut si surpris & si abattu, en se voyant tout d'un
» coup devenu l'objet de l'indignation publique de ses Confreres, qu'il
» avoit si justement méritée, qu'il aima mieux défavouer cette Lettre par
» une réponse équivoque & ambiguë, & la rejeter de quelque sorte que
» ce pût être, que d'en entreprendre la défense, & se charger de la haine
» de tant d'excès & de tant d'outrages».

- Mais la suite de cette affaire fut bien terrible pour ce pauvre Evêque. Comme c'étoit l'homme du monde le plus vain & le plus rempli de l'estime de soi-même, il conçut un chagrin mortel, & de se voir si maltraité par l'Assemblée générale du Clergé, & du mépris où étoit tombée sa personne & ses livres par les réponses qu'on y avoit faites, & de se trouver abandonné des Jésuites pour qui il s'étoit si hautement déclaré ; nul d'eux ne s'étant mis en peine de rien écrire pour sa défense. Il en tomba malade à Paris, & alla bientôt rendre compte à Dieu du peu de soin qu'il avoit eu de son Diocèse, n'ayant presque point résidé, & des excès que lui avoit fait commettre l'engagement de soutenir une si méchante cause. C'est ce que toute la France crut alors avoir beaucoup contribué à la mort de ce Prélat, qui dans le peu de séjour qu'il avoit fait à Laval s'y étoit fait tellement haïr, qu'il n'osa plus y retourner. Ces livres n'eurent pas un meilleur succès : tout le monde ayant été convaincu par les réponses qu'on y fit, de son peu de jugement, de sa hardiesse à avancer les plus grandes faussetés, & de son ignorance dans toute sorte de science. Cependant, Monsieur, votre faiseur de Placards voudroit que l'on prit pour des preuves authentiques des prétendus scandales causés par le livre de la Fréquente Communion, ce qu'en dit ce pitoyable Ecrivain.

Est-ce

Est-ce donc là ce qu'il avoit promis ; qu'il n'avanceroit rien qu'il ne pût IV. CL.
faire approuver par tout Juge légitime? IX. P^c.

N^o. VIII.

§. III.

*Fausſes accusations contre les Pasteurs du Diocèse de Tournai , & contre
l'Evêque même , quoiqu'il ſemble qu'on l'ait voulu épargner.*

On peut médire en deux manieres des plus pieux & des plus zélés Pasteurs de l'Eglise : ou en leur imputant fauſſement ce qui ſeroit blâmable s'ils l'avoient fait , ou en leur faiſant un crime de ce qu'ils ont fait de plus louable pour le ſalat des ames , & pour le maintien de la discipline de l'Eglise.

C'eſt du premier de ces deux méchants moyens que ſ'eſt ſervi votre faiſeur de Placards , pour noircir la mémoire de feu M. Pavillon Evêque d'Alet. Et c'eſt le ſecond qu'il emploie pour décrier la conduite des Pasteurs du Diocèse de Tournai , & par un contre-coup celle de leur Evêque ; feu M. de Choiseul , quoiqu'il n'ait pas oſé le faire ſi ouvertement.

Il propoſe en ces termes le ſujet de ſes invectives contre les Pasteurs de ce Diocèse.

Gilbert de Choiseul , Evêque de Tournai , avoit défendu aux Cabaretiers dans les villages , de tirer de la biere aux jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe. Mais le lecteur jugera avec quelle prudence & quel ſuccès les Pasteurs ont exécuté cette défenſe , par les exemples que nous rapporterons du ſeul territoire de Courtray , où il ſ'eſt fait depuis peu ſur cela une inquisition juridique par ordre du Magiſtrat.

C'eſt propoſer infidèlement l'Ordonnance de feu M. l'Evêque de Tournai. Car qui n'en ſauroit que ce qui en eſt dit ici , auroit ſujet d'accuſer ce Prélat de cette bizarrerie ; qu'il n'auroit pas voulu que les Cabaretiers tiraſſent de la biere , ni pour les garçons ni pour les filles. Mais voici la vérité de cette affaire , comme je l'ai appriſe par le témoignage d'un Eccléſiaſtique de Tournai qui en eſt bien informé. Je ne ferai que traduire en françois ce qu'il en a écrit en latin.

« J'ai reçu le livre médiſant que vous m'avez fait tenir. Je ne fais s'il
» y a un ſeul des faits qu'il contient & qui me paroiffent blâmables ,
» qui ſoit vrai : & j'avoue que je n'aurois jamais cru que la malice des
» calomniateurs pût aller juſques-là.

« Je ne vous dirai rien de la ville de Courtray ni de ſon territoire ,
» n'ayant point d'habitude particulière dans cette partie du Diocèse de

Ecrits ſur le Janiſénisme. Tome XXV.

N n

IV. CL. „ Tournai. Je puis seulement vous assurer, que pas un des faits que cet
IX. P^c. „ infame libelle rapporte n'est venu à ma connoissance.

N^o. VIII. „ Mais j'ai de quoi vous instruire pleinement du fondement de ses
„ invectives, qui est l'Ordonnance du défunt Evêque de Tournai contre
„ les garçons & les filles qui alloient ensemble au cabaret, & contre les
„ Cabaretiers qui les y recevoient, & leur tiroient à boire.

„ On voulut d'abord faire croire que l'Evêque avoit fait cette défense
„ de lui-même & sans consulter son Clergé, pour en diminuer l'autorité,
„ & rendre l'Evêque odieux au peuple: mais rien n'est plus contraire à
„ la vérité. Il y avoit long-temps que la plupart des Pasteurs de ce Diocèse
„ gémissaient de ce scandale, & demandoient avec empressement qu'on
„ y apportât un remède. Il seroit aisé d'en donner des preuves par les
„ Requêtes de ces Pasteurs, que je fais très-bien être gardées dans les Ar-
„ chives de l'Evêché. M. l'Evêque touché de ces Remontrances proposa
„ l'affaire en plein Synode, & voici ce qui y fut ordonné tout d'une voix”.

“ *Extrait des Actes du Synode général du Diocèse de Tournai, tenu le*
„ 13 de Juin l'an 1673, dans l'Eglise Cathédrale, Art. 10.

„ X. Que tous les Pasteurs défendent sévèrement dans leurs Paroisses
„ aux hommes & aux garçons de mener les filles au cabaret. Que si les
„ hommes les y menent par force, ou que les filles s'y laissent mener, ou
„ qu'elles y aillent de leur bon gré, elles seront admonêtées par leurs Pasteurs;
„ & si après trois monitions elles n'obéissent pas, qu'elles soient interdites
„ nommément & publiquement de l'entrée de l'Eglise. Que si elles ne gardent
„ pas l'interdit, les Pasteurs nous en donneront connoissance, afin que si
„ elles ne se corrigent, elles soient déclarées excommuniées. Mais si elles té-
„ moignent un véritable repentir, nous donnons pouvoir aux Pasteurs de
„ les absoudre de l'interdit.

„ Cette défense fit quelque bruit, & elle n'eut garde d'être approuvée
„ par les Confesseurs qui poussent le relâchement jusqu'à ce point, que
„ de permettre aux pécheurs, qui retombent dans des péchés mortels
„ le propre jour de leur communion, de communier encore huit jours
„ après. Et ce furent ces mêmes Confesseurs, qui tout lents & paresseux
„ qu'ils sont en ce qui regarde leur devoir, eurent assez d'activité & de
„ chaleur pour remuer leurs amis, & les engager à demander au Roi
„ Très-Chrétien qu'il obligât l'Evêque à révoquer cette Ordonnance. Ils
„ ne manquèrent point d'en alléguer un prétexte spécieux, qui est que
„ cette défense diminueroit considérablement les impôts qui se levoient
„ sur le vin & sur la biere. Mais leur avis fut rejeté, & on loua le zèle

„ de l'Evêque : car quoique ce désordre soit assez commun en ces Pro- IV. Cl.
 „ vinces, il est inconnu en France. Et le Roi, ses Ministres & toute IX. P.
 „ la Cour en eurent horreur. Ainsi l'iniquité fut obligée de se taire. N°.VIII

“ Cependant les bons Pasteurs & les Confesseurs exacts reconnurent
 „ par expérience combien cette Ordonnance étoit utile, & on en a vu
 „ des effets très-édifiants. C'est ce qui les porta à présenter à leur Evê-
 „ que de nouvelles Requêtes, par où ils le prioient de la renouveler,
 „ & d'y ajouter des peines encore plus rigoureuses. Ayant donc assem-
 „ blé le Synode l'an 1679, on fit la loi suivante par un consentement
 „ unanime ”.

*Extrait des Actes du Synode Diocésain de Tournai tenu dans le Palais
 Episcopal le 18 Avril de l'an 1679. Art. 7. pag. 12.*

“ VII. Dans le Synode général de ce Diocèse de l'an 1673, Art. X,
 „ on avoit imposé de graves peines aux filles qui iroient aux cabarets avec
 „ des garçons. Mais quoique ce mal ait été beaucoup diminué, il n'a pas
 „ été néanmoins ôté. C'est pourquoi comme la peine de l'Interdit dont M.
 „ l'Evêque, du conseil & du consentement du Synode, avoit menacé les con-
 „ pables, les a peu touchées, nous avons ordonné de nouveau, de l'avis
 „ & du consentement unanime du Synode, à tous les Pasteurs, Vice-
 „ pasteurs & autres Confesseurs Séculiers & Réguliers, de ne point
 „ absoudre, ni admettre aux autres Sacrements les filles qui vont aux ca-
 „ barets avec les hommes, ni les jeunes hommes qui boivent aux cabarets
 „ avec les filles, ni les Cabaretiers & autres gens quelconques qui reçoivent
 „ dans leurs maisons, dans leurs jardins ou autres lieux les filles & les
 „ garçons ensemble, jusqu'à ce qu'ils les voient dans un véritable repentir,
 „ & qu'ils fassent devant Dieu une résolution sincère de ne plus commettre
 „ ce péché-là. Et s'ils y retombent, qu'on ne les reçoive nullement aux
 „ Sacrements, s'ils ne s'en sont abstenus six mois durant, avec promesse de
 „ s'en abstenir toujours. On déclare de plus aux Pasteurs, Vicaires &
 „ autres Confesseurs Séculiers & Réguliers, que s'ils contreviennent à cette
 „ Ordonnance, non seulement ils se rendront participants des péchés d'an-
 „ trui, mais ils seront encore compables de la damnation de ceux dont ils
 „ étoient obligés de procurer le salut. Et nous voulons que cette Ordon-
 „ nance soit publiée & expliquée au peuple en langue vulgaire, aux Di-
 „ manches les plus proches des quatre principales fêtes de l'année ”.

“ Cette Ordonnance ainsi renouvelée sous de plus rigoureuses peines
 „ excita encore plus de murmures. Les Confesseurs accoutumés d'ab-
 „ soudre sur le champ tous ceux qui se présentent à leurs tribunaux,

IV. CL. „ fans distinction, prenoient pour une rigueur insupportable de laisser

IX. P^e. „ fans absolution pendant six mois ceux qui auroient méprisé publique-

N^o. VIII. „ ment & avec obstination ces Ordonnances Synodales. Il y en avoit

„ qui blâmoient en secret & l'Evêque & son Synode, de ce qu'ils avoient

„ imposé une peine si grieve pour une faute qui leur paroïssoit si légère :

„ d'autres témoignoient leur chagrin d'une autre maniere; & la plupart,

„ fans qu'on puisse deviner sur quel fondement, continuerent à donner

„ des absolutions aussi libéralement que jamais. Il faut cependant recon-

„ noître avec joie qu'il y en eut d'autres en grand nombre, non seu-

„ lement des Prêtres du Clergé, mais aussi des Mendians, & même des

„ Jésuites, qui observerent cette Ordonnance avec beaucoup de fruit,

„ ce qui a causé de grands biens à ce Diocèse pendant tout le temps

„ de la vie du dernier Evêque. Depuis sa mort, trois Grands-Vicaires

„ du Chapitre ont pris le gouvernement de ce Diocèse : & il semble

„ qu'ils ont pris à tâche de se signaler par un grand relâchement de la dis-

„ cipline, & par la destruction de ce qui avoit été établi par un si saint

„ Evêque. Aussi courut-il un bruit qu'ils avoient dessein de casser l'Or-

„ donnance touchant les cabarets. Mais quoiqu'ils l'aient affoiblie au-

„ tant qu'ils l'ont pu, en donnant de vive voix aux Confesseurs le pou-

„ voir sans réserve d'absoudre tous ceux qu'ils voudroient, ils n'ont pour-

„ tant osé rien faire de positif contre une loi si utile. Pour ce qui est du

„ nouvel Evêque, il n'a rien innové là-dessus; mais il a recommandé à plu-

„ sieurs Confesseurs d'observer cette Ordonnance de son Prédécesseur

„ jusqu'à nouvel ordre ”.)

“ Voilà, Monsieur, tout l'éclaircissement que je puis vous donner sur

„ cette affaire. Vous pouvez vous assurer que je ne vous dis rien que

„ de très-certain. Et l'on ne peut pas dire, pour diminuer l'autorité de

„ cette Ordonnance, qu'elle a été faite par un Evêque François de na-

„ tion; car il seroit aisé, en parcourant les Synodes des Evêques Fla-

„ mands qui ont occupé le même Siege, de faire voir qu'ils ont im-

„ prouvé aussi-bien que lui cette scandaleuse liberté que prennent les

„ garçons & les filles d'aller ensemble aux cabarets. Il suffira, pour en

„ donner un échantillon, de rapporter ce qu'en a dit Michel d'Esne dans

„ le Synode du 19 Mai de 1600, au titre de l'observance des Fêtes

„ & des Jeûnes Chap. XXVIII. page 28. *Ayant appris que dans quelques*

„ *Paroisses, principalement les Fêtes & les Dimanches, des filles, des ven-*

„ *ves, & même des femmes mariées, en l'absence de leurs maris, se lais-*

„ *sent mener aux cabarets par des hommes & des garçons pour y boire*

„ *ensemble, s'exposant par-là à un grand péril de pécher contre la chasteté,*

„ *nous ordonnons aux Pasteurs & aux Prédicateurs de ces lieux d'exhorter for-*

» tement leurs Paroissiens & leurs Paroissiennes de ne plus faire ou per- IV. CL.
 » mettre de telles choses à l'avenir, en leur représentant combien cela est IX. P.
 » bon & périlleux pour l'honneur des filles & des femmes; qu'il en N°. VIII.
 » arrive de tristes effets, & recommandant à tous en général & à chacun
 » en particulier de s'en abstenir, & aux Cabaretiers de ne pas souffrir
 » que cela se fasse chez eux ».

C'est l'éclaircissement que j'ai reçu sur l'Ordonnance de M. l'Evêque de Tournai. Comme je ne suis point assez informé de ce que le Placard rapporte de l'exécution de cette Ordonnance dans le territoire de Courtray pour la rendre odieuse, je n'en dirai rien en particulier, jusqu'à ce que j'en sois plus instruit. Mais en attendant, on peut dire que rien n'est plus pernicieux ni plus contraire à l'esprit de l'Eglise que la manière dont il en parle. Car n'y ayant point de péché qui soit plus contraire à la sainteté du Christianisme, ni qui damne plus de personnes que celui de l'impureté, il n'y a point aussi de désordre, que les Pasteurs zélés pour le bien des âmes, doivent empêcher avec plus de soin, que ceux qui portent à ce péché; tel qu'est certainement la fréquentation des cabarets par des jeunes gens de différent sexe. On ne peut donc que louer le zèle d'un Evêque qui, du commun consentement de son Clergé, a voulu remédier à ce désordre: ce qu'il n'a pu faire avec fruit qu'en imposant des peines proportionnées à la grandeur du mal, & capables de l'arrêter. Il faut de plus remarquer, que cette fréquentation des cabarets n'étoit pas une chose qui se passât ordinairement en secret, & qu'ainsi on ne la pouvoit guère violer que par des péchés publics & scandaleux, accompagnés d'un mépris des Censures de l'Eglise. Un Curé n'auroit donc rien fait qui fût contraire à son esprit, quand il auroit refusé publiquement la communion, ou différé l'absolution, & même le mariage, à ceux qu'on sauroit être tombés dans ce péché. C'est cependant ce que l'Auteur de ce Placard appelle un infame supplice, une pénitence infamante: *Infame supplicium, infamis illa pœnitentia*: ce sont ses termes. Quelle idée est-ce donner aux pécheurs des remèdes les plus salutaires que l'Eglise emploie pour guérir leurs plus grandes plaies & déraciner les habitudes les plus capables de les damner? Au lieu de les exhorter à subir humblement la confusion qu'ils ont méritée par leurs crimes, on leur en donne de l'horreur. Leur faire regarder les remèdes de la pénitence comme des supplices infames, n'est-ce pas leur faire regarder leurs Pasteurs qui les prescrivent, comme des Bourreaux? Et n'est-ce pas même s'en prendre à toute l'Eglise, puisque dans le dernier Concile, elle a expressément ordonné qu'on imposât des pénitences publiques pour les péchés publics & scandaleux?

IV. Cl.

● IX. P^e.

§. IV.

N^o. VIII. *Que ce que dit le Placard des scandales arrivés dans le Territoire de Courtray n'a pour fondement que des faussetés & une insigne fourberie.*

Tout le Diocèse de Tournai est témoin des bons effets qu'y ont produit les deux Ordonnances du dernier Evêque contre les garçons & les filles qui alloient boire ensemble dans le cabaret. L'auteur du Placard prétend au contraire que ces Ordonnances ont eu de fort méchants effets dans l'exécution, par l'imprudence des Pasteurs. Et tout ce qu'il allègue, pour preuve de cette calomnie, se réduit à quelques exemples du territoire de Courtray, où il s'est fait, dit-il, sur cela une enquête juridique par ordre du Magistrat.

Cela surprend d'abord, parce qu'on est porté à croire que ce qui est autorisé par un Magistrat doit avoir quelque fondement. Mais cette présomption qui seroit favorable à l'Auteur du Placard, se trouve ici combattue par cette règle du Droit & du bon sens: Que celui qui a été une fois convaincu de mensonge & de fourberie, ne mérite aucune créance. Je pouvois donc mépriser ces faits sans prendre la peine de m'en éclaircir. Mais le pressentiment que j'ai eu qu'il pourroit bien y avoir là-dedans quelque mystère d'iniquité, qu'il seroit utile de faire connoître au public, a été cause que j'ai différé la publication de cet Ecrit jusqu'à ce que je fusse informé à fond de cet affaire. Et voici ce qui m'en a été mandé par une personne qui a bien voulu s'en instruire sur les lieux.

Il commence par l'éloge de feu M. l'Evêque de Tournay & de son Ordonnance, qui a été rapportée dans le §. précédent. « Cette Ordon-
 » nance, dit-il, a fait des biens infinis, & tout le Diocèse le recon-
 » noît avec joie. Mais il est vrai que l'homme ennemi, jaloux de cet
 » avantage, suscita il y a quelque temps certaines personnes, qui présen-
 » terent au Roi en son Conseil privé à Bruxelles, une Requête remplie
 » d'accusations contre les meilleurs Curés, & les plus exacts observa-
 » teurs de la discipline. Mais ce Conseil ne voulant rien ordonner qu'il
 » n'eût entendu les deux parties, commit M. le Curé de la ville de Cour-
 » tray dont il connoissoit la probité, d'informer touchant le contenu dans
 » la requête. Le Curé, pour obéir à cet ordre, prit un adjoint, & ils par-
 » coururent ensemble tout le territoire de Courtray, qui étoit sous la
 » domination de l'Espagne. J'ai su de lui-même qu'il n'avoit rien trouvé
 » de tout ce qui est rapporté dans le troisième Placard, intitulé: *Jan-
 » senismus in multis exoticè rigidus*; & que tout ce qu'il avoit pu re-
 » marquer, après une exacte recherche, étoit que dans un village, le

» Curé avoit parlé fortement contre le désordre condamné par l'Ordon- IV. C.L.
 » nance de M. l'Evêque de Tournai, & principalement contre les ré- IX. P.^e.
 » cidives : que dans une autre Paroisse, on avoit repris en confession des N°.VIII.
 » personnes coupables du même péché, & qu'on leur avoit différé l'ab-
 » solution & les autres Sacrements pour quelque temps, comme l'Evêque
 » l'avoit prescrit ; & qu'en quelques cas fort rares, à la priere des cou-
 » pables & à la réquisition des Pasteurs, ce Prélat avoit bien voulu abrégé
 » ce temps à l'égard du mariage, en faveur de ceux qui offroient de
 » racheter cette dispense par des aumônes envers les pauvres. Mais pour
 » ce qui est dit dans le Placard touchant les scandales que l'observation
 » de cette Ordonnance auroit causés, le refus public de la Communion,
 » de n'avoir pas voulu dire la Messe dans les jours de commandement
 » en présence de ceux qui avoient été aux cabarets contre la défense,
 » les pénitences publiques imposées indiscrettement qui auroient eu des
 » suites, & d'un jeune homme qui se seroit désespéré, parce qu'on lui
 » auroit refusé l'absolution ; c'est de quoi il n'avoit trouvé ni preuves,
 » ni fondement. Il dressa de tout une information qui fut envoyée au Con-
 » seil privé à Bruxelles. Et on n'a point oui dire que depuis il se soit rien
 » fait davantage de ce côté-là.

» Les accusateurs n'ayant donc pu réussir à Bruxelles, changerent de bat-
 » terie, & quoique Courtray ne reconnût point alors d'autre Maître que le
 » Roi d'Espagne, ils ne laisserent pas de s'adresser au Roi Très-Chrétien.
 » Et voici ce que j'ai appris qu'ils firent pour surprendre sa religion. Ils
 » composèrent un libelle pire que le premier ; & pour lui donner plus
 » de poids, ils crurent qu'il falloit qu'il parût sous le nom du Magistrat
 » de la Ville, comme une information juridique qui auroit été faite par
 » ce Magistrat même. Dans ce dessein ils firent deux choses. Ils con-
 » trefirent la signature d'un Notaire qu'ils supposoient leur avoir donné
 » une copie authentique de cette information. Ils présentèrent ensuite
 » cette prétendue copie authentique au Greffier de la ville, afin qu'il la
 » légalisât ; ce qu'il fit bonnement, ne se doutant point que la signature
 » fût fausse. Cette piece ainsi fabriquée fut envoyée à la Cour de France,
 » & présentée au Roi Très-Chrétien, qui voyant le cachet de la ville de
 » Courtray, crut que c'étoit effectivement une information faite par le
 » Magistrat. Dans cette supposition, elle fut remise entre les mains du
 » Marquis de Louvois, qui l'envoya à l'Intendant de Lille, & celui-ci
 » à feu M. l'Evêque de Tournai. Ce Prélat, surpris de ces faits énormes
 » énoncés dans le libelle comme arrivés dans son Diocèse, quoiqu'il n'en
 » eût point entendu parler, se transporta aussi-tôt à Courtray. Il y fit
 » assembler le Magistrat, & leur demanda ce que vouloit dire cette in-

IV. CL. » formation dont on les faisoit auteurs. Ce Magistrat aussi surpris que
 IX. P^c. » M. l'Evêque, & ne sachant rien de tout cela, fit appeller le Notaire,
 N^o. VIII. » dont le nom paroissoit dans cette piece. Le Notaire comparut, &
 » nia qu'il eût jamais rien signé de semblable; & après avoir considéré la
 » signature, il fit voir par des preuves évidentes qu'elle étoit contrefaite.
 » La fourberie ayant été ainsi découverte, le Magistrat & le Notaire
 » protesterent chacun de leur côté que cette piece étoit fausse, & qu'ils
 » n'y avoient eu aucune part. M. l'Evêque de Tournai en informa la Cour,
 » & cette vilaine affaire n'en seroit peut-être pas demeurée là, si la
 » connoissance du crime & le pouvoir de le punir n'eussent pas été séparés;
 » ou qu'on n'eût pas eu affaire à des accusateurs si accrédités, qu'il se
 » trouve peu de personnes qui osent les prendre à partie ».

J'ai aussi eu de la même personne un très-fidèle éclaircissement touchant le fait rapporté dans le dix-huitième exemple du second Degré de ce Placard. Ce Calomniateur dit en raillant: *M. Eesbeke est moins inhumain* (que les autres dont il venoit de parler). *Il est vrai*, dit-on, *qu'il a refusé de marier Guillaume de Plancke & Catherine Noyelle, parce que le futur Epoux trop assidu à se trouver à la Sodalité des jeunes hommes chez les Peres Jésuites, n'alloit pas à son Sermon, qui se faisoit à la même heure. Mais le Magistrat lui ayant ordonné de les marier, lui apprit en même temps à former sa conscience; de sorte que de lui-même il fit venir l'époux & l'épouse pour les marier.*

« Jamais conte ne fut plus faux. Tout ce qu'il y a de vrai, c'est que le
 » Pasteur a refusé durant quelque temps de marier ce Guillaume de Plancke.
 » Mais il est très-faux que son assiduité à la Sodalité des Jésuites ait été
 » la cause de ce refus. C'a été uniquement parce qu'il étoit dans une
 » ignorance grossière des mystères de notre foi. On m'a assuré qu'il ne
 » savoit presque rien de ce qu'il faut savoir pour être sauvé; jusqu'à
 » ignorer laquelle des trois Personnes s'étoit incarnée pour nous, &
 » pourquoi elle s'étoit incarnée. Et il avouoit que jamais il n'avoit entendu
 » parler de cela dans la Sodalité. Le Vice-Pasteur fut chargé de l'instruire,
 » & quelque menace que l'on fit faire à M. le Curé de présenter Requête au Roi contre lui, il ne voulut jamais le marier jusqu'à
 » ce qu'il fût suffisamment instruit. Il est faux de plus que le Magistrat
 » de Courtray se soit jamais mêlé de cette affaire, ni que M. le Curé
 » ait, par son ordre ou autrement, appelé chez lui ces deux personnes
 » pour les marier: mais le nommé Guillaume alloit tous les jours bien
 » humblement chez le Vice-Pasteur se faire instruire; & lui-même,
 » aussi-bien que son bon homme de pere fort âgé, ont témoigné avec
 » larmes le regret qu'ils avoient du bruit excité à leur occasion. Enfin
 après

» après avoir été suffisamment instruit, il fut marié au mois de Février IV. C.L.
 » de 1686. Il est mort présentement, & j'ai su qu'étant près de mou- IX. P.
 » rir, il avoit témoigné beaucoup de reconnoissance des instructions N°. VIII.
 » qu'on lui avoit données, & du soin qu'on avoit pris de son ame &
 » de son salut. Et on lui a oui dire en gémissant, lorsqu'il étoit sur le
 » point d'aller paroître devant Dieu, qu'il n'avoit jamais rien entendu
 » dire dans la Sodalité qui lui pût donner la connoissance des mysteres
 » qu'il avoit long-temps ignorés ».

Jé n'ai rien, Monsieur, à ajouter à ces éclaircissements. Ils parlent d'eux-mêmes. Et on ne fait plus où on est, quand on voit des Prêtres & des Evêques, faire, approuver, louer, tolérer des choses de cette nature. L'énormité en est si grande, qu'elles paroîtront incroyables à plusieurs personnes. J'ai en main de quoi les prouver. Mais ne pouvant le produire sans commettre ceux qui se sont employés pour me le faire avoir, je n'ai garde de leur rendre ce mauvais office. Mais voici un expédient qui ne peut nuire à personne. C'est que vous-même, Monsieur, par la connoissance que vous pouvez aisément avoir à Courtray, vous fassiez interroger sur la vérité de ces éclaircissements, ou le Notaire, s'il est encore en vie, ou ceux qui restent de ce Magistrat, ou le Curé en ce qui le regarde; & que vous tiriez d'eux des certificats en bonne forme par lesquels ils défavouent ce que j'en ai rapporté.

§. V.

D'une prétendue information juridique faite par le Magistrat d'Oudenarde, & envoyée au Pape Innocent XII.

On cite ici trois ou quatre fois dans ce troisieme Placard, une prétendue information faite par le Magistrat d'Oudenarde, & envoyée au Pape Innocent XII. pour décrier le Pasteur & le Vice-Pasteur de cette ville. Ce sont deux Ecclésiastiques fort appliqués à leur devoir, & qui suivent, dans l'administration du Sacrement de Pénitence, les regles prescrites par S. Charles, & recommandées en plusieurs occasions par M. de Gand leur Evêque. Vous ne pouvez pas, Monsieur, ignorer ce dernier point, vous qui êtes de ce même Diocèse, & qui n'aurez pas manqué de voir les Ordonnances que ce Prélat a faites & publiées sur cette matiere. Afin donc que vous pussiez blâmer, comme fait votre Placard, la conduite de ces deux Ecclésiastiques, il faudroit qu'ils n'eussent pas agi conformément à ces Ordonnances, & qu'ils eussent été beaucoup plus loin. Mais qui les en accuse? C'est le Magistrat d'Ou-

Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXV.

O o

IV. Cl. denarde; c'est-à-dire, des Bourgeois qui s'érigent en Juges, en faisant
 IX. P^c. des informations juridiques dans la matiere du monde la plus réservée
 N^o. VIII. au Tribunal de l'Eglise, comme est ce qui se passe dans le secret de la
 confession. Qui encore ? C'est le Comte de Liberchys, qui, étant mal
 affectionné à ces Pasteurs, en a fait des plaintes à Bruxelles au Conseil
 Privé de Sa Majesté. C'est à quoi s'est réduit ce qu'on a fait aux Pays-
 Bas contre ces Pasteurs. Mais voici ce qui en est arrivé.

Le Conseil n'ayant eu garde de s'attirer la connoissance d'une cause
 aussi ecclésiastique que celle-là, s'est contenté de renvoyer la lettre
 du Gouverneur d'Oudenarde à M. l'Evêque de Gand ; & voici la
 réponse qu'il lui a faite, selon le style du Pays, qui est de parler aux
 Conseils Souverains comme si on parloit au Roi même. Vous jugerez,
 Monsieur, si elle est propre à autoriser les accusations du Placard.

S I R E.

„ J'ai reçu copie de la Lettre du Comte de Liberchys qu'il a plu à
 „ Votre Majesté de m'envoyer, se plaignant du Pasteur van-Trappe &
 „ du Vice-Pasteur de le Tombe. A quoi je dirai en tout respect, qu'a-
 „ près m'être informé exactement de leur conduite au regard du loge-
 „ ment du Ministre Luthérien, j'ai su que ce qui leur avoit donné lieu
 „ de recourir à Votre Majesté est, qu'ils n'avoient aucun espoir de sou-
 „ lagement du dit Comte, d'autant qu'ils ont le malheur de lui déplai-
 „ re. Quant à leur doctrine, pratique & fonction pastorale, il
 „ est vrai que le dit Comte de Liberchys, & ceux du Magistrat m'ont
 „ ci-devant fait des plaintes, qu'ils auroient refusé l'absolution aux gens
 „ qui n'avoient confessé que des péchés véniels, qu'ils en laissoient
 „ mourir sans absolution, & qu'ils pratiquoient des maximes & opinions
 „ nouvelles, contraires à la doctrine & voie commune. J'ai pris en ce
 „ temps-là les informations nécessaires pour en savoir la vérité, dont il ne
 „ résultoit autre chose, sinon que l'on dit qu'ils auroient refusé l'abso-
 „ lution à quelques personnes. Et quand bien ils n'auroient confessé que
 „ des péchés véniels, ils ne sont nullement coupables, puisqu'on le doit
 „ faire, quand l'on voit évidemment qu'ils n'ont point de véritable pro-
 „ pos de s'amender. Il est vrai aussi qu'une personne est morte sans con-
 „ fession : ce qui est pourtant arrivé par cas purement fortuit ; puisque
 „ le dit Pasteur y étant appelé pour l'entendre, ne la trouvant encore
 „ préparée, & voyant que le mal ne pressoit pas, il lui dit qu'elle se
 „ disposeroit, & qu'il reviendrait. Cependant un accident étant survenu,
 „ l'a emporté avant son retour.

„ Pour ce qui est de leurs opinions nouvelles, il n'y a autre chose, IV. CL.
 „ sinon, que certaines personnes ayant fait bruit que le dit Vice-Pasteur IX. P.
 „ de le Tombe en auroit avancé une dans une de ses Prédications; après N°.VIII.
 „ avoir exactement recherché, cela s'est trouvé très-faux par des infor-
 „ mations & rapports avérés. C'est pourquoi j'assure Votre Majesté de
 „ la doctrine orthodoxe, bonne conduite, & zele des dits Pasteur &
 „ Vice-Pasteur; comme aussi qu'il ne m'est rien de plus cher, que de
 „ m'acquitter de mon obligation en ce regard, pour conserver la paix
 „ & bonne union dans mon Diocèse: priant Dieu de combler Votre
 „ Majesté & ses armes Royales de sa bénédiction. Je suis en tout res-
 „ pect, Sire, de Votre Majesté le très-humble & très-obéissant serviteur,
 „ ALBERT Evêque de Gand ”.

Gand le 21 Avril 1692.

Peut-on rien souhaiter de plus fort, pour faire voir quelle foi on doit ajouter aux informations que les Jésuites envoient ou font envoyer à Rome & à Madrid contre les prétendus Jansénistes? Celle-ci devoit être bien authentique, puisqu'elle est citée trois ou quatre fois dans ce Placard, comme ayant été faite & envoyée par le Magistrat d'Oudenarde au Pape Innocent XII, contre leur Pasteur & leur Vice-Pasteur. Et cependant la voilà démentie & contredite en tout; & ces deux Ecclésiastiques justifiés par leur Evêque, & quant à leur doctrine, & quant à leur conduite, & quant à leur pratique dans l'administration du Sacrement de Pénitence.

Mais avant que de quitter Oudenarde, souffrez, Monsieur, que je vous consulte sur quelques cas de conscience. Pensez-vous qu'il soit permis à un Gouverneur de Place de feindre un soupçon ridicule d'intelligence avec les François, pour avoir occasion d'envoyer des soldats dans la maison d'un Curé, & y faire enlever tous ses livres aussi-bien que ceux d'un Ecclésiastique qui demuroit avec lui? Cela se peut-il appeler autrement qu'une déprédation & un vol? Pensez-vous que ceux qui ont eu leur part de ces dépouilles puissent retenir en conscience ces livres volés?

Que dites-vous encore de l'abus qu'on a fait de la simplicité du peuple, en faisant un bruit & un vacarme terrible de ce qu'on avoit trouvé un chiffre parmi ces papiers; c'est-à-dire, une liste de noms feints pour désigner des personnes qu'on ne vouloit pas qui fussent connues qu'à ceux à qui on écrivoit? On a prétendu avoir découvert dans ce chiffre une preuve convaincante de la cabale des Jansénistes. Mais y eut-il

IV. CL. jamais un reproche plus mal fondé? Car quelle loi de l'Eglise ou de IX. P^e. l'Etat a défendu à des amis de convenir ensemble de certains noms qui N^o. VIII. ne seroient entendus que d'eux? Cela s'est toujours fait, & jamais homme sage n'y a trouvé à redire. Nous en voyons des exemples dans les Lettres de Cicéron à Attique. Et S. Pierre même a usé de cette liberté lorsqu'il date sa première Lettre de Babylone, quoiqu'elle eût été écrite de Rome. C'est un des liens de la société civile, de pouvoir écrire à nos amis ce que nous voulons qui ne soit connu que d'eux. Le moyen ordinaire que nous employons pour cela est que nous cachettons nos lettres. Mais parce qu'elles peuvent tomber entre les mains de personnes que la curiosité porteroit à les ouvrir, qui peut trouver mauvais qu'à cette première précaution nous en ajoutions une seconde, en leur cachant par ces noms feints ce que nous ne voulons pas qu'ils sachent, & qu'ils n'ont pas droit de savoir?

§. VI.

Deux faits d'Ostende, dont l'un est malicieusement déguisé, & l'autre est un pur mensonge.

Le cinquième Degré, où sont rapportés ces deux faits d'Ostende, a pour titre: " Effets funestes du refus ou du délai de l'administration des » Sacraments: *Effectus funesti secuti ex Sacramentorum administratione, » sive dilatâ sive denegatâ* ".

Cela est fort propre à faire que le peuple ait en horreur ceux à qui on attribue ces effets funestes, en supposant qu'ils sont arrivés par leur mauvaise conduite. Mais c'est une invention détestable pour décrier des gens de bien, lorsqu'on ne dit rien qui ne soit faux pour appuyer ce décri. Or c'est ce qui est certain de ces deux faits d'Ostende rapportés dans le Placard. Voici le premier.

" *Exemple VII.* A Ostende le Greffier N. étant tombé dangereusement malade de la petite vérole, le Médecin avertit qu'il falloit promptement appeler le Confesseur. Le Confesseur qui vint étoit un Rigoriste, qui dit que le malade n'étoit point capable de confession. Le Médecin insistoit que le mal empirant, on ne pouvoit différer davantage la confession. Mais le Prêtre soutint toujours qu'il en étoit incapable, parce qu'il requéroit une plus grande douleur: & sur cela il différa de le confesser. Le malade prenant en main l'image du Crucifix, prononça ces paroles: *Si les hommes m'abandonnent, vous ne m'abandonnerez jamais...* Ce fut ainsi qu'il mourut privé de la confession & des Sacraments de l'Eglise ".

Voilà le premier fait, pour la vérité duquel il ne cite autre chose au IV. C^l. bas de la page que le témoignage de ce Médecin, qu'il dit avoir en IX. P^o. original, daté du 19 Août 1677, quatre mois après la mort de cet N^o. VIII. homme. Mais il se garde bien de dire que ce fût un témoignage mendé pour l'envoyer à Rome, où ayant été montré à une personne du Pays-Bas qui s'y trouva par bonheur, il fit venir un éclaircissement sur cette affaire qui découvrit la calomnie. C'est ce qu'on fera bien aisé d'apprendre par un semblable éclaircissement, que celui même qu'on a voulu marquer par ce *Confesseur rigoriste* s'est cru obligé de faire pour sa justification. Nous ne ferons que le traduire du latin en françois.

Réfutation de quelques calomnies du libelle intitulé: Jansenismus in multis exoticè rigidus. Exemples septieme & huitieme du cinquieme Degré.

* Des affaires de mon Eglise m'ayant appelé à Bruxelles, il m'est tombé entre les mains par hasard un nouveau libelle intitulé: *Jansenismus in multis exoticè rigidus*. En le parcourant j'y ai trouvé beaucoup de faits qui auroient pu en effet rendre suspects d'une rigueur excessive ceux à qui on les impute, supposé qu'ils fussent vrais. Et quoique ces sortes d'Ecrivains aient mérité, par la liberté qu'ils se donnent de calomnier, de ne trouver aucune créance dans l'esprit de ceux qui sont informés de ce qui se passe; néanmoins la hardiesse avec laquelle celui-ci assure ce qu'il avance, & le confirme même au bas des pages par des témoignages qu'il dit avoir en main, ne laissoit pas de m'arrêter. Je voyois bien cependant que c'étoit une grande injustice d'attribuer à tous ceux qu'on appelle Jansénistes, les fautes de quelques particuliers. Mais continuant dans ma lecture, & étant tombé sur les exemples septieme & huitieme du cinquieme Degré qui me regardent, quoiqu'on ne m'y nomme pas, & dont de semblables calomniateurs m'ont autrefois voulu faire un crime auprès du Saint Siege, je me pris à rire, & en un moment ce petit nuage qui s'étoit formé dans mon esprit fut dissipé. Car je ne crus pas devoir ajouter plus de foi aux autres faits de ce libelle qu'à ceux-ci, dont la fausseté m'étoit si connue. Afin donc qu'autant qu'il est en moi, cet amas de calomnies ne trompe personne, j'ai pensé qu'il étoit de mon devoir d'informer le public des faussetés qui me regardent, en rapportant avec toute la sincérité possible ce qui s'est passé, & en faisant connoître l'infidélité des témoins produits dans ce Placard."

"Un certain Greffier d'une vie libertine, qui depuis plusieurs années n'avoit point satisfait au devoir pascal, âgé d'environ trente-trois ans, tomba malade d'une fièvre chaude très-violente; & trois ou quatre jours

IV. CL. après, il parut sur son visage des marques qui firent croire que c'étoit
 IX. P^e. la petite vérole. Certain Médecin venu depuis peu dans la ville, où il
 N^o. VIII. faisoit l'apprentissage de son art, le fit saigner; d'où il arriva que le feu
 de la petite vérole rentrant au dedans, le malade tomba en phrénésie.
 Passant par-là sans savoir rien de sa maladie, la sœur du malade qui étoit
 à la porte du logis m'aperçut, & me dit en se lamentant: Hélas! Monsieur, quel malheur! mon frere est tombé en phrénésie, & il y a sept ans qu'il n'a fait ses Pâques. Entrez, je vous prie, & voyez s'il n'auroit pas encore quelque reste de raison pour se pouvoir confesser. Un ancien ami du malade l'interrompit en disant, qu'il étoit tout-à-fait dans le délire, & qu'il falloit attendre que la violence de la fièvre fût diminuée. Je ne laissai pas d'entrer, & je trouvai dans la salle le Médecin aux prises avec les parents & amis du malade, qui attribuoient sa phrénésie à la saignée qu'il lui avoit fait faire mal à propos. Je pris la parole à mon tour, & demandai au Médecin pourquoi on avoit attendu si tard à m'avertir. Le Médecin se mit en colere, & prétendit que le malade avoit encore assez de raison pour se confesser. J'approchai donc du malade & l'exhortai de penser à son salut. Mais il ne me répondit que par des extravagances. Pourquoi, disoit-il, m'a-t-on mis en prison? Pourquoi me veut-on faire pendre? & autres semblables folies. Voyant donc que je perdois mon temps, je retournai au lieu où j'avois laissé le Médecin, & lui fis quelques reproches sur ce que le malade n'étoit plus en état d'être secouru, lui qui en avoit tant de besoin, ayant mené depuis tant d'années une vie si licencieuse. Le Médecin s'en fâcha, & sortit du logis tout en colere. Je m'en allai aussi à mes affaires, après avoir bien recommandé à la sœur du malade, qu'au moindre intervalle de bon sens qu'on appercevrait en lui, on ne différât point d'appeller le Confesseur. Mais après quelques heures vers le minuit, il perdit la parole & mourut, sans qu'on pût lui donner aucun Sacrement."

" Dès le lendemain matin le bruit se répandit par toute la ville que ce Greffier, qui n'avoit point fait ses Pâques depuis tant d'années, étoit mort phrénétique, & que son corps ne devoit point être mis en terre sainte. Les parents & les amis du défunt en étant en peine, coururent chez le Pasteur pour le prier de ne lui pas refuser la terre sainte. Il répondit que le Canon du Concile de Latran, qu'on a accoutumé de publier tous les ans au Dimanche des Rameaux, ne le lui permettoit pas, non plus que le Rituel du Diocèse. On s'adressa de part & d'autre à M. de Baillencourt, pour lors Evêque de Bruges. Mais on ne songea seulement pas à se plaindre de la prétendue rigueur du Confesseur. On ne prétendit point que le phrénétique eût eu quelque bon intervalle, & encore moins qu'il eût

dit quelque parole de piété. La seule chose que firent ses parents fut de IV. CL. produire un témoin unique, qui attestoit que s'étant trouvé avec le défunt IX. P^e. la veille du Dimanche de la *Quasimodo* à Nieuport, où il étoit allé pour N^o. VIII. des affaires, il lui avoit oui dire: Il faut que j'aille bientôt à Ostende; car je n'ai pas encore fait mes Pâques. Il faut remarquer qu'il tomba malade peu de jours après ce Dimanche-là. Le Pasteur dit sur cela, que depuis plusieurs années il n'avoit point été vu parmi les Communians, ni, selon la coutume de ce pays-ci, apporté une marque qui fait connoître qu'on s'est confessé. Les amis n'eurent rien à repliquer; mais ils insistèrent seulement sur la volonté que ce témoin disoit qu'il avoit eue de faire ses Pâques".

" Cette raison suffit à l'Evêque pour accorder ce que demandoient les parents, qui étoient fort en peine du déshonneur qui alloit retomber sur leur famille. Mais en auroient-ils eu besoin si ce que rapporte le Placard eût été véritable, qu'il n'avoit pas tenu au malade qu'il ne se fût confessé pendant sa dernière maladie; mais que la rigueur du Confesseur avoit été cause qu'il ne l'avoit pas fait"?

" Voilà la vérité de ce qui s'est passé à ce sujet, que j'ai encore très-présente à ma mémoire, & qui a été autrefois exposée au S. Siege avec les mêmes circonstances".

" On voit par-là quelle foi mérite le témoignage du Médecin. Car si ce qu'il dit étoit vrai, pourquoi ne l'alléguoit-il pas devant l'Evêque, en se joignant aux parents qui demandoient pour le défunt la sépulture ecclésiastique? Y-a-t-il de l'apparence que si cela eût été véritable, & que ce Prélat en eût eu connoissance, il n'eût pas puni ce Confesseur, ou ne lui eût pas au moins fait rendre raison d'une conduite si contraire aux loix de l'Eglise, qu'est celle de refuser d'ouïr la confession d'un moribond, qui demande avec larmes de se confesser"?

" Ce Médecin ne fit rien de cela. Et il n'avoit garde de le tenter, parce qu'il auroit été aisé de le faire rougir sur le champ d'une si impudente calomnie, par le témoignage de tant de personnes, qui savoient très-bien que depuis que le malade étoit tombé en phrénésie, il n'avoit pas eu la moindre étincelle de raison. Il crut qu'il lui étoit plus sûr de mentir au loin. Et ce fut par le conseil d'un très-méchant Prêtre, dont je parlerai sur le second fait, qu'il donna le faux témoignage rapporté dans le Placard, pour être envoyé à Rome. Il y fut examiné, & la calomnie fut rejetée".

L'Auteur de la Réfutation finit ici ce qui regarde le premier fait qui est le septieme exemple du cinquieme Degré. Avant que de passer à ce qu'il dit pour réfuter le second, qui est le huitieme exemple du même

IV. C. L. Degré, il est nécessaire de le marquer ici comme il est rapporté dans IX. P.^e le Placard :

N^o. VIII. “ L’an 1676, le 20 de Juin, il y avoit un soldat dans le vaisseau de „ Guillaume Pieters, qui s’étant confessé à un Novateur, en avoit été „ renvoyé sans absolution. Le Capitaine, à cause de cela, n’avoit pas „ voulu s’y confesser. C’est pourquoi il fit appeller son Confesseur ordi- „ naire, qui étoit à trois lieues d’Ostende. Celui-ci vint aussi-tôt, confessa „ le Capitaine & le soldat qui n’avoit pas été absous. Sans cela ils seroient „ morts sans confession: car l’un & l’autre peu de temps après périrent „ en mer n’ayant point de Prêtre. Et l’an 1677, la veille de la Semaine „ Sainte, il y avoit quatre personnes dans un vaisseau qui se plaignoient „ d’avoir été renvoyés sans confession. Et ils en étoient si en colere, qu’ils „ jurèrent de ne se confesser de leur vie. Un autre Prêtre plus doux, qui „ se trouva par rencontre sur le rivage, tira à part un de ces quatre, & „ ouit sa confession, comme aussi d’un autre Matelot son compagnon, „ les deux autres étant demeurés dans le vaisseau. Or il arriva qu’ils pé- „ rirent tous avec le vaisseau, & qu’ainsi il y en eut deux qui moururent „ sans confession sacramentelle. Et au bas de la page il y a: “ C’est ce „ qu’a attesté par écrit, foi de Prêtre, le Confesseur même, à Ostende „ le 5. Juillet 1677. Et j’en ai entre les mains la copie faite par devant „ Notaire ”.

Continuation de la Réfutation de ces calomnies.

“ Ce faiseur de Rapsodies ne pouvoit rien faire de plus défavantageux à son dessein, que de prétendre faire croire ces historiettes sur la foi d’un très-méchant Prêtre, & d’un insigne faussaire.”

“ Il est connu dans le pays sous le nom de Deweert, & étoit en ce temps-là Chapelain de la Garnison fixe d’Ostende. Outre le décri public qu’il s’étoit attiré par la corruption de ses mœurs, il passa jusqu’à cet excès de méchanceté & de folie, que de contrefaire, de sa propre main, une fausse dispense de la Cour de Rome, pour un empêchement dirimant, & de marier lui-même ensuite ceux qui ne pouvoient contracter de mariage qui ne fût nul, cet empêchement subsistant.”

“ Mais ce crime ayant été découvert, M. de Baillencourt, Evêque de Bruges, le fit saisir à main armée, & conduire publiquement d’Ostende dans les prisons de Bruges, où son procès lui ayant été fait, il fut convaincu de son crime, déclaré infame, & banni à perpétuité.”

“ Que l’on juge maintenant quelle créance on doit avoir à de tels témoins, sur la foi desquels on répand par des Ecrits publics des calomnies atroces,

atroces, qui font passer les Jansénistes dans l'esprit du peuple trop cré- IV. Cē.
dule, pour des gens capables de perdre les ames par des rigueurs indis- IX. P.
crettes & extravagantes. ” N°. VIII.

“ Cependant quoique ce soit assez pour ôter toute créance à ce témoin, de l'avoir dépeint par ses véritables couleurs, je puis ajouter que j'ai toujours cru, aussi-bien que les autres Confesseurs d'Ostende, que ceux qui s'embarquent, pouvoient être regardés à peu-près comme des moribonds, à cause des dangers si fréquents de périr que l'on court sur mer. Je pourrois même produire une lettre écrite à M. l'Evêque de Bruges d'aujourd'hui, & la réponse pleine de sagesse qu'il y a faite: ce qui fait voir combien nous avons toujours été éloignés de la rigueur indiscrète qu'on nous attribue. ”

“ Après tout néanmoins, devoit-on trouver étrange que l'on refusât quelquefois l'absolution à des gens de mer qui seroient sur le point de s'embarquer, si par une trop grande avidité du gain ils faisoient des pirateries injustes, contraires aux Ordonnances du Roi, ou qu'ils ne voulussent pas restituer ce qu'ils auroient mal acquis, ou qu'enfin ils ne témoignassent aucune résolution de renoncer à leur vie criminelle? Notre Déclamateur oseroit-il condamner cette conduite? ”

“ Mais ce qui est très-certain, c'est qu'il n'y a point de gens de mer à Ostende, que je sache, qui aient fait de moi ou de quelque autre Confesseur de cette Ville, des plaintes d'un semblable excès de rigueur que l'on nous reproche dans ce Placard. ”

“ Le Lecteur trouvera donc ici deux exemples, non d'une rigueur extravagante des prétendus Jansénistes; mais de la manière honteuse dont leurs adversaires les calomnient, comme je crois l'avoir fait voir par des preuves convaincantes. ”

Vous ne trouverez pas mauvais, Monsieur, qu'en finissant cet Article, je fasse une réflexion qui paroît fort naturelle. C'est qu'il est étrange que les Jésuites fassent ici tant les zélés pour ne laisser mourir personne sans confession sacramentelle, lorsqu'ils en laissent mourir dans la Chine une infinité de cette sorte, par leur esprit de jalousie & leur envie de tout faire. C'est la plainte qu'en ont fait les Missionnaires des Ordres de S. Dominique & de S. François; & ils en ont eu occasion sur ce que Marinius avoit représenté au Pape, qu'on ne devoit pas obliger les nouveaux Chrétiens de la Chine ni à entendre la Messe tous les Dimanches, ni à se confesser sacramentellement une fois l'année, ni à communier à Pâques; parce, disoit-il, que la Chine est d'une très-vaste étendue, & les Missionnaires en petit nombre, & qu'ainsi il y a plusieurs Chrétiens qui ne peuvent avoir la Messe aux jours de Fêtes, ni se confesser & communier tous les ans.

Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXV.

P p

IV. C^l. Mais si les Missionnaires de la Compagnie, répond Navarrete, font en si
 IX. P^e. petit nombre dans le Royaume de la Chine, qu'ils ne puissent visiter les
 N^o. VIII. Chrétiens, pas même pour les confesser & communier une fois l'an, pourquoi ne consentent-ils point, & ne veulent-ils pas même souffrir que d'autres Religieux les assistent, lors même qu'ils sont appelés par les Chrétiens qu'ils ne peuvent assister? Pourquoi se plaignent-ils de ce que nous & les Religieux de S. François les voulons aider à porter une charge qui, de leur propre aveu, passe leurs forces?

Le même Auteur remarque ailleurs, qu'un seul Jésuite se glorifioit d'avoir sous lui cinquante mille nouveaux Chrétiens, dispersés en plus de vingt lieues de pays, qu'il ne pouvoit voir que de trois ans en trois ans. Combien par conséquent en devoit-il mourir chaque année sans Sacrements dans un si grand nombre? Ce qu'il y a de fâcheux pour les Jésuites est, que c'étoit par leur faute; puisque ces Néophytes auroient pu recevoir les Sacrements, si l'ambition démesurée de ces Peres n'avoit empêché les Missionnaires des autres Ordres de suppléer à leur impuissance. Voilà sur quoi ce faiseur de Placards devoit exercer son prétendu zele, au lieu de chercher dans la calomnie de quoi pouvoir imputer à un excès de rigueur, dans ceux qu'il nomme Jansénistes, deux ou trois personnes mortes sans confession. N'est-ce pas là voir une paille dans l'œil de son frere, lorsqu'on a des poutres dans le sien?

§. V I I.

Examen des seize Jugemens du Placard contre la morale, la pratique & les personnes de la secte Jansénienne.

Votre faiseur de Placards se déifiant de pouvoir persuader le monde par ses prétendues preuves authentiques, il a cru le pouvoir mieux faire par ce qu'il appelle des jugemens graves contre la morale sévère, la pratique & les personnes de la secte Jansénienne: *Judicium grave de rigida morali doctrina, praxi & personis sectæ Jansenianæ*. Il en met jusques à seize. Je dirai ici un mot de chacun, en réservant de parler en particulier de quelques-uns qui contiennent une hardiesse & une malignité singulière.

Le premier de ces Jugemens est le Décret d'Alexandre VIII, contre trente-une Propositions. Mais vous savez, Monsieur, ce que l'on vous en a dit dans la neuvieme Partie des Difficultés. On n'a rien à y ajouter jusques à ce que vous y ayiez satisfait.

Le second est, une prohibition des ouvrages de piété de M. de S. Cyran & de la Fréquente Communion de M. Arnauld, par Claude d'Achey Arche-

vêque de Besançon, qui doit être sans doute d'un grand poids, sur-tout IV. CL. à l'égard de la Fréquente Communion, quand on le compare avec le jugement IX. P^e. plus avantageux que plus de vingt Evêques, sans compter les Docteurs, N^o. VIII. avoient déjà porté de ce livre. Tout le monde fait aussi dans la Franche-Comté, que le successeur de ce Prélat a toujours fait de ce livre une estime particuliere. Ainsi il n'est point vrai qu'il soit présentement regardé dans ce pays-là comme un livre défendu.

Le troisieme est le jugement de M. de Raconis, Evêque de Laval, contre la Fréquente Communion : mais on a vu ci-dessus le cas qu'on en doit faire.

Le quatrieme est un livret contre la Fréquente Communion, que les Jésuites firent faire à M. le Prince de Condé, Pere du dernier mort. Ce qui s'est passé à la conversion de M. le Prince de Conti son fils, & le choix des personnes en qui il mit sa confiance pour se donner tout-à-fait à Dieu, est une réponse suffisante à ce livret, & une excellente justification de la pratique contre laquelle on avoit fait écrire le Prince son Pere.

Le cinquieme est un jugement de quelques Docteurs de Douay, qui se plaignent que l'on répand dans les Pays-Bas, des livres qui contiennent sur la grace (à ce qu'ils disent) tout ce que les Jésuites ont accoutumé de reprocher sur ces matieres à l'Université de Louvain, dont les Députés venoient de faire condamner à Rome soixante-cinq Propositions, la plupart de leur Morale. De sorte que, selon toute apparence, ce jugement est un effet du dépit qu'ils eurent de cette condamnation. Et s'ils ne l'ont pas dressé eux-mêmes, on ne peut douter qu'il n'ait été fait par leur esprit & à leur sollicitation.

On peut dire à - peu - près la même chose des jugements VI, VII, VIII & IX qui sont tous de la même année 1679, excepté le dernier qui est de 1680. Mais ce qu'il y a de particulier est, qu'ils sont tous de Laïques qu'on ne nomme point, qui sont assez connoître par ce qu'on en rapporte, qu'ils n'ont été que les organes des Jésuites.

Le dixieme jugement est du Magistrat de Mons, & un de ceux qui mérite qu'on en parle en particulier.

Le onzieme, qui est du Magistrat de Binche, n'est qu'un accessoire de l'affaire de Mons.

Le douzieme de M. Fierlant, & le treizieme de M. Chrystein, tous deux Chanceliers de Brabant, seront traités à part.

Le quatorzieme que vous, Monsieur, & vos Collegues avez rendu dans l'affaire de Mons, ne doit pas être séparé du dixieme où l'on parlera de cette affaire.

IV. Cl. Le quinzieme est la Lettre pastorale composée par un Jésuite sous le
 IX. P^e. nom de M. Humbert Guillaume à Précipiano, Archevêque de Malines.
 N^o. VIII. Mais on y a opposé deux réponses. L'une a pour titre : *Motivum juris*,
 &c. Elle fait voir que cette Lettre pastorale n'est qu'une satire pleine de
 faussetés & de calomnies contre le Clergé du Diocèse de Malines. Et
 l'autre, intitulée *Epistola refutata*, &c. réfute par vous-même cette Lettre
 pastorale, que vous aviez adoptée pour votre Diocèse de Bois-le-Duc,
 en montrant qu'elle est directement contraire à ce que vous avez enseigné
 dans des Ecrits donnés au public.

Le seizieme jugement est de M. de Berghes, dernier Archevêque de
 Malines. On respecte jusques aux cendres de ce Prélat ; mais on s'étonne
 que le faiseur de Placards l'emploie comme un juge ou un témoin con-
 traire à ceux que vous appelez Jansénistes. Quoi ! de ce qu'ayant prof-
 crit un livre qu'il jugeoit pernicieux, il a voulu que, pour le bien de la
 paix, on retranchât quelques mots d'une réponse qu'on y avoit faite, ce
 lui est assez pour le mettre au rang de ceux *qui ont condamné*, à ce qu'il
 dit, *la doctrine, la conduite & les personnes de la secte Jansénienne* ? Mais
 comment ne songe-t-il pas que cet Archevêque a toujours cru que cette
 prétendue secte n'étoit qu'un fantôme, & qu'il a donné jusqu'à la fin de
 sa vie des marques de son estime & de son amitié à ceux qu'on en fait
 les principaux Chefs, en les employant dans toutes les affaires de son
 Diocèse ? Son successeur n'a garde de le prendre pour Juge, ou au moins
 pour modèle, comme on dit cependant que la sainte Congrégation le
 lui avoit donné pour tel, puisqu'on assure qu'il se fait un devoir de défaire
 tout ce que ce prédécesseur a fait ; & qu'au lieu que c'étoient les plus ha-
 biles gens & les plus pieux qui gouvernoient le Diocèse avant lui, sa
 principale créance est en un Jésuite, qui a la réputation de mieux aimer le
 bon vin, que le bon ordre de l'Eglise.

§. V I I I.

*D'une fourberie commise à Gand, pour surprendre la religion du Pape
 Innocent XI, contre les prétendus Jansénistes.*

Je n'ai parlé qu'en général dans l'Article précédent de quatre jugements
 de Laïques qui sont rapportés dans le troisieme Placard. Mais il y en a
 deux qui méritent une réflexion particuliere. Ce sont le sixieme & le sep-
 tieme. L'Auteur avant que de les rapporter y prépare les Lecteurs par
 cette Préface. " Je ne puis omettre les très-importantes plaintes de quel-
 ques Magistrats du Pays-Bas, adressées au Siege Apostolique " : *Præ-*

terire non possum gravissimas quorundam in Belgio Magistratum directas IV. CL. *ad Sedem Apostolicam querelas.* Et il marque en ces termes de qui est la IX. P.^e. première de ces importantes plaintes : *Judicium VI. Magistratus Territorii in primaria Belgii Civitate.* Voici comme il faut traduire ce titre en françois , pour suivre la pensée ou la restriction mentale de l'Auteur : *Jugement VI du Magistrat du Territoire dans une des principales villes du Pays-Bas.* Et voici en quels termes il marque la seconde plainte : *Judicium VII perillustri Viri & summi Pratoris in eadem Metropoli.* “ *Jugement VII du Très - illustre Grand-Mayeur dans la même Métropole* ”.

Il y a bien en tout cela des mystères à développer :

1°. Pourquoi est-il dit que cette plainte est du Magistrat du Territoire dans une des principales villes du Pays-Bas , & non pas simplement qu'elle est du Magistrat de cette ville ?

2°. Pourquoi est-il dit de cet homme illustre , qu'il est Grand-Mayeur dans cette Métropole , & non pas de cette métropole ?

3°. Pourquoi , quelques lignes auparavant , lui donne-t-il la qualité de Grand - Mayeur de cette Ville , *illius urbis summus Prator* , qu'il ne lui donne point dans le titre , en l'appellant seulement *summus Prator in eadem Metropoli* ?

4°. Pourquoi enfin ne nomme-t-il point cette ville , comme il nomme dans les Jugements X & XI , celles de Mons & de Binche ?

Le dénouement de tout cela est , qu'en nommant la Ville de Gand , qui est cette Métropole dont il s'agit , il eût donné sujet d'approfondir cette histoire , qui ne pouvoit lui donner que de la confusion. Car voici ce que j'en ai appris.

Il y a au Fauxbourg de Gand une Abbaye de Bénédictins , qui a une juridiction particulière & séparée de celle de la ville de Gand , mais qui s'étend pourtant sur quelques endroits de cette ville. Ainsi le Mayeur & les Echevins de cette Abbaye sont très-différents du Mayeur & des Echevins de la ville de Gand , Capitale de la Province de Flandres. Or le Mayeur & quelques Echevins de cette Abbaye ayant été gagnés , on devine bien par qui , écrivirent en effet au Pape Innocent XI en 1679 , les lettres pleines de faussetés & de calomnies qui sont rapportées dans le Placard. Elles étoient signées en ces termes : *Archiprator & Scabini Sancti Petri Gandavenfis* , “ le Grand Mayeur & les Echevins de S. Pierre de Gand , comme on l'a appris par une copie faite sur l'original envoyée de Rome.

Les Romains , qui ignoroient ce que nous venons de dire de ces deux juridictions , ne s'aviserent point du piège qu'on leur tendoit , & prirent bonnement ce Grand-Mayeur & ces Echevins pour le Grand-Mayeur &

IV. CL. les Echevins de la ville de Gand. Ce fut en effet à ces derniers qu'ils
 IX. P^e. adressèrent la réponse du Pape, sans faire mention dans la suscription de
 N^o. VIII. *l'Abbaye de S. Pierre*. Certaines gens qui étoient à Rome eurent l'adresse
 de faire omettre ces mots, sans que les Romains, qui ne se défioient de
 rien, y fissent de difficulté. Mais les Auteurs de cette comédie avoient
 leurs vues. Ils espéroient que les véritables Grand-Mayeur & Echevins
 de la ville de Gand se trouveroient si honorés de recevoir un Bref du
 Pape, que, dissimulant la fourberie dont on s'étoit servi pour l'obtenir,
 ils se comporteroient à l'extérieur comme si eux-mêmes avoient écrit les
 lettres auxquelles le Bref du Pape répondoit.

L'artifice n'eut pas le succès qu'ils se promettoient. Car M. l'Internonce
 ayant reçu le Bref du Pape, il l'envoya au Mayeur & aux Echevins de
 la ville de Gand, comme portoit la suscription du Bref, & l'accompagna
 d'une lettre pour leur expliquer les ordres qu'il avoit reçus de Sa Sainteté.
 Ces ordres étoient, qu'il falloit faire des perquisitions non seulement des
 troubles dont ils s'étoient plaints dans leur Lettre; mais aussi des auteurs de
 ces troubles, & lui envoyer sur tout cela des informations authentiques.

Le Mayeur & les Echevins de la ville de Gand furent moins éblouis
 de l'honneur de recevoir un Bref du Pape, que frappés de la fraude dont
 il falloit qu'on se fût servi pour le leur faire adresser. Ils ne savoient rien
 d'ailleurs ni des prétendus troubles de leur ville, ni de ceux qu'on disoit
 en être les auteurs; ce qu'on avoit pris cependant pour fondement des
 lettres écrites au Pape sous leur nom, & dont on leur demandoit de la
 part de Sa Sainteté des preuves authentiques: c'est pourquoi ils députè-
 rent quelques-uns de leur corps à M. l'Internonce pour s'éclaircir avec lui
 sur cette affaire.

L'Internonce (c'étoit M. Tanari à présent Nonce à Vienne) ayant
 oui ces Députés, fut tout interdit, & ne savoit que leur dire. Cependant
 pour étouffer ce qu'il y avoit de fâcheux dans cette affaire, à quoi il n'y
 a point d'apparence qu'il eût eu part, il leur témoigna qu'ils feroient
 bien d'écrire à Sa Sainteté, pour la remercier de l'honneur de sa béné-
 diction Apostolique. Mais c'est ce qu'on ne trouve pas qu'ils aient fait,
 ayant sans doute jugé que ç'auroit été entretenir dans l'esprit de Sa Sain-
 teté les idées défavantageuses qu'on lui avoit voulu inspirer, contre ceux
 de leur ville, par un lettre dont ils n'avoient aucune connoissance.

Que dites-vous, Monsieur, de cette histoire? Elle ne peut pas vous
 être inconnue, étant arrivée si près de votre lieu natal, & dans une Ville
 où vous ne pouvez manquer d'avoir conservé beaucoup d'habitudes.
 Comment donc avez-vous souffert qu'on employât une telle fourberie,
 pour faire regarder les prétendus Jansénistes comme des gens qui soutien-

nent des erreurs préjudiciables à la foi , & qui troublent l'Eglise par leurs IV. Cl. nouveautés scandaleuses ? Il est bien étrange que les Jésuites étant dans ce IX. P^e. dessein depuis si long-temps , & ayant mis en œuvre toute sorte de moyens N^o. VIII. pour réussir , ils ne soient pas encore venus à bout de prouver d'une manière juridique & qui fasse foi , que les Jansénistes soient tels qu'ils les dépeignent devant le public. Vous voyez , Monsieur , qu'en mettant même à part la fraude qu'on vient de découvrir , ce fait est si peu propre à les faire condamner , qu'au contraire le jugement qu'en a fait le Pape montre évidemment la malice des accusateurs , & l'innocence des accusés. Car les accusations de ces Laïques ne pouvoient être plus atroces , ni proposées d'un air plus emporté. Or comment Sa Sainteté les a-t-elle reçues ? A-t-elle jugé qu'ils ne disoient rien que de véritable , & qu'il ne falloit penser qu'à y apporter remède ? Elle ne l'auroit pu faire sans renverser l'ordre de tout jugement équitable , qui est de ne point croire un accusateur qu'autant qu'il peut prouver ce qu'il reproche à l'accusé. Et c'est de quoi un Pape aussi sage qu'Innocent XI n'étoit pas capable. Car voici les termes de ce Bref , que le Placard dit avoir été envoyé pour réponse aux deux lettres qu'il venoit de rapporter : *Pro rei autem gravitate dilecto filio Abbati S. Mariæ administro illic nostro dedimus in mandatis , ut ope ac ductu vestro diligenter inquirat super erroribus scandalisque , quæ nobis exposuistis , deque omnibus nos faciat certiores quò opportunum iis remedium quantò citiùs asserre possimus.* C'est-à-dire , „ confi- „ dérant l'importance de cette affaire , nous avons ordonné à notre cher „ fils l'Abbé de Sainte Marie notre Internonce , que par votre moyen il s'in- „ forme avec soin des erreurs & des scandales que vous nous avez repré- „ sentés , & de nous en rendre compte , afin qu'au plutôt nous puissions y „ apporter le remède convenable ”. C'est ce qui étoit encore plus expliqué dans les ordres qui avoient été envoyés à M. l'Internonce , comme il paroît par ces termes de sa lettre qui accompagnoit le Bref : *Verùm ut responderi queat opportunioribus Pontificiæ prudentiæ effectibus , per necessarium erit peculiares iniri perquisitiones nedum turbarum , quæ suboriri creduntur , sed etiam illarum auctorum. Quamobrem dum enixè à D D. V V. contendo , ut super illis procurare & mihi communicare velint enucleatas informationes , &c.* „ Mais pour agir dans cette affaire d'une ma- „ nière digne de la prudence de Sa Sainteté , il sera très - nécessaire de „ faire des perquisitions particulières , non seulement des troubles qu'on „ dit avoir été excités , mais aussi de ceux qui en sont les auteurs. C'est „ pourquoi je m'attends que vous procurerez & m'enverrez sur tout cela „ des informations bien circonstanciées , &c ”.

Il est donc clair que le Pape , & son Internonce agissant selon ses or-

IV. C^L. dres , ont été persuadés avec raison qu'on ne devoit avoir aucun égard
 IX. P^e. aux accusations du prétendu Magistrat de Gand , qu'au cas qu'ils pussent
 N^o.VIII. prouver ce qu'ils avoient avancé dans leurs lettres. Et le Pape n'a fait
 en cela que ce que toutes les Puissances ecclésiastiques & séculières sont
 obligées de faire en ces rencontres , selon tout droit divin & humain.
 C'est parce qu'on y manque , que les faux accusateurs répandent si aisé-
 ment leurs calomnies , & que les innocents sont persécutés. Car il n'y
 auroit qu'à demander à ces donneurs d'avis clandestins , des preuves sem-
 blables à celles que demandoit le Pape par son Internonce , pour les ren-
 dre aussi muets que le furent les Auteurs des lettres rapportées dans le
 Placard , & que vous l'avez été vous-même , Monsieur , dans la fameuse
 accusation des quarante - deux Articles , que vous & votre bon ami le
 P. Harnei aviez envoyés clandestinement à Rome contre M. Huygens ,
 & ceux que vous appelliez ses adhérents (a).

Mais remarquez , je vous prie , l'étrange cercle que l'on fait ici. Il y
 a quatorze ans que les Jésuites se servirent de quelques - unes de leurs
 créatures , pour envoyer au S. Siege des plaintes très-envenimées contre
 de prétendus Jansénistes. Le Pape fit entendre que cela ne suffisoit pas ,
 mais qu'il falloit des preuves ; & on les pressa de les donner. N'en ayant
 point , ils laisserent dormir cette affaire. Ils la réveillent présentement :
 mais est-ce en faisant ce que le Pape leur avoit ordonné de faire ? Rien
 moins. C'est en produisant comme des preuves de tout le mal qu'ils
 disent des Jansénistes , ces mêmes plaintes que le Pape en 1679 , avoit
 jugé n'être point des preuves , mais avoir besoin de preuves circonstan-
 ciées , afin qu'on y pût avoir égard. N'ai-je donc pas eu raison , Monsieur , de
 dire que les invectives des Auteurs des deux lettres du Placard , ne sont
 propres à cette heure qu'à justifier ceux qu'ils ont traités avec tant d'ou-
 trage ? Car on peut dire que le Bref du Pape est comme une sentence
 interlocutoire , qui leur a ordonné d'apporter des preuves de ce qu'ils
 avoient avancé. Et comme on doit présumer qu'ils ne l'ont pu faire ,
 puisqu'ils ne l'ont point fait depuis tant de temps , il est indubitable qu'ils
 doivent passer pour faux accusateurs , & ceux qu'ils ont voulu noircir
 pour fausement accusés , selon cette regle du Droit , qui en est une des
 plus importantes maximes : *Actore non probante , absolvitur reus.*

(a) [Voyez l'Ecrit intitulé : *Responsio ad Articulos XL. &c.*]

S. I X.

IV. CL
IX. P.
N°. VIII*De l'affaire de Mons, & d'un témoin qu'on y a produit.*

Votre faiseur de Placards, Monsieur, a été assez imprudent pour parler de trois choses dans ce qu'il appelle *des Jugements contre la Secte Jansénienne*, qu'il a dû prévoir n'être propres qu'à le couvrir de confusion, & qu'à vous en causer à vous-même.

La première est, les fausses accusations & les calomnies du Magistrat de Mons, contre les Peres de l'Oratoire, d'où il prétend tirer un grand avantage dans son dixième Jugement.

La seconde est, la témérité de quelques Bourgeois Echevins de Binche, petite ville proche de Mons dont elle relève, qui s'érigeant en Inquisiteurs de la foi, ont eu l'impertinence de faire un crime à des filles dévotes d'une vertu singulière, de ce qu'elles s'assembloient les Dimanches après l'Office, pour s'entretenir de discours de piété, & se nourrir de la parole de Dieu par la lecture de l'Evangile, dans un livre qui en contient des explications fort édifiantes. C'est ce qu'il a marqué pour son onzième Jugement.

La troisième est, votre fameuse Lettre à M. l'Archevêque de Cambrai sur ces deux mêmes affaires, dont il fait son quatorzième Jugement.

Ce sont trois points sur quoi on auroit à informer le public, si on ne l'avoit fait suffisamment, & dans les Remarques latines sur votre lettre, qui sont demeurées sans réplique, & dans les trois premières Parties des Difficultés qui vous ont été proposées, & auxquelles on ne s'attend plus que vous répondiez, par la raison de cette sentence vulgaire : *à l'impossible nul n'est tenu.*

On y fait voir clair comme le jour, que tout le vacarme fait à Mons & à Binche n'a été que l'effet d'un emportement de certaines gens gouvernés par les Jésuites, qui pour leur complaire s'étoient laissé aller à toute sorte de médisance, jusqu'à une accusation d'hérésie la plus mal fondée qui fût jamais.

On y a fait voir encore, qu'au lieu de vous appliquer de bonne foi à pacifier ces troubles, comme vous y étiez obligé en vertu de votre commission, vous n'avez fait paroître dans votre Lettre à M. l'Archevêque de Cambrai, qu'une partialité honteuse pour les calomnieux, contre les calompiés; jusqu'à conseiller à ce Prélat, à l'exemple de Pilate, de maltraiter les Peres de l'Oratoire pour appaiser la populace, que les clameurs & les mensonges de leurs ennemis avoient irritée contre eux.

Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXV.

Q q

IV. CL. Enfin on y a fait voir, & principalement dans les Remarques latines, IX. P^e. que la fin de cette affaire a été la condamnation de ceux qui l'avoient entreprise pour perdre d'honneur les Peres de l'Oratoire. Car c'est par N^o. VIII. la sentence du Juge qu'on doit reconnoître, si ce sont ces Peres ou leurs ennemis qui ont succombé dans cette affaire. Or quoique votre Lettre à l'Archevêque fût pleine de malignités contre eux, ils se trouvent absous par la Sentence, & de ce qu'on leur avoit imputé touchant l'administration du Sacrement de Pénitence, & encore plus fortement des erreurs & des hérésies dont on avoit eu la malice de les accuser.

Avouez donc, Monsieur, que votre faiseur de Placards ne pouvoit rien faire de plus mal-à-propos, que de remuer des affaires dont vous & votre parti n'aurez jamais que de la honte.

Mais avant que de quitter cette matiere, j'ai à vous en dire deux choses, dont on n'a pu parler dans les Difficultés ni dans les Remarques latines; parce que l'une n'étoit pas encore arrivée, & que l'on n'avoit pas connoissance de l'autre.

La premiere est une seconde Sentence de M. l'Archevêque de Cambrai, du 12 de Novembre 1692 (a), qui justifie encore de nouveau les Peres de l'Oratoire contre les impostures de leurs ennemis. Car après avoir détruit entièrement la calomnieuse accusation de Nestorianisme, que les Jésuites avoient imputée à la fille d'un Conseiller conduite par le P. Picqueri, Prevôt de l'Oratoire, il passe ensuite à trois libelles dont le premier est intitulé: *Jugement légitime porté contre les Prêtres de l'Oratoire de Mons*. Le second: *Plainte d'un ami de Louis Benoît, sur ce qu'on le cite à Cambrai*: Et le troisieme: *L'Oratoire de Mons convaincu de tous les troubles du Hainault*. Et par l'avis de son Vicariat, il les condamne en ces termes: « Si avons déclaré & déclarons lefdits trois libelles être » scandaleux, diffamatoires, calomnieux, injurieux à notre caractère & » autorité, à la réputation & à l'intégrité de notre Vicariat; A LA PIÉTÉ » ET A LA RELIGION des Prêtres de l'Oratoire de Mons, à la foi orthodoxe de la dite Demoiselle Marie Anne Hennekinne, & à diverses » autres personnes de probité & de vertu de notre Diocese, &c".

La seconde chose dont on n'a eu connoissance que depuis peu, regarde le seul témoin contre le Pere de l'Oratoire dont vous ayiez rapporté le nom dans votre Lettre à M. l'Archevêque de Cambrai. Voici vos paroles, que je trouve dans le Placard: *Cogitari quidem posset quid in Patre Maillard statuendum foret, qui excessum suum etiam passus est, Et super quo notabilis fuit querela, ut praesertim patet ex depositione D. Pastoris S. Nicolai*. On

(b) [Voyez cette Sentence, *Morale pratique*, Tome VIII. Chap. VI.]

ne s'étonne pas que vous ayiez fait valoir la déposition de ce Pasteur IV. CL. de S. Nicolas, ne sachant pas quel homme c'étoit. Mais il y a lieu IX. P.^e d'admirer l'imprudence de votre faiseur de Placards, de l'avoir osé N°. VIII. nommer, après que les Jésuites mêmes ont informé tout le monde de son histoire : car on ne peut douter que ce ne soit un Jésuite, qui, pour reconnoître les services qu'il leur a rendus en de semblables occasions, a fait son apologie, en mettant au jour un libelle sous ce titre insolent & injurieux à M. l'Archevêque de Cambrai & à son Officialité: *L'innocence injustement opprimée, dans la personne du Sieur Genty, Curé de S. Nicolas dans la ville de Mons, & Mademoiselle L. T. son épouse, appelée vulgairement sa sœur; par le procédé violent du Sieur de Beaurieu, Chanoine Official de Cambrai, à la sollicitation des..... de la Paroisse de S. Nicolas du S. de.....* Mais quelque dessein qu'ait eu cet Apologiste de favoriser cet homme tout dévoué à la Société, c'est lui-même cependant qui, ne parlant jamais de lui qu'avec éloge, comme d'un saint Pasteur & d'un *innocent persécuté*, ne laisse pas d'en donner une idée effroyable, en nous apprenant ces six ou sept faits.

Le premier; que le Sieur Genty n'ayant au plus que vingt-deux ans, s'enrôla dans la ville de Cologne au service des Hollandois, après avoir fait une promesse de mariage à une jeune fille qui étoit en pension dans la même ville, & qui le suivit en Hollande.

2°. On dit qu'ils y furent mariés par un Missionnaire, de quoi néanmoins le Sieur Genty n'a jamais produit, que l'on sache, aucune attestation. Et son Apologiste avoue que ce mariage s'est fait à l'insu des parents de l'un & de l'autre: ce qui rend les mariages criminels, selon le dernier Concile, quoiqu'il ne les rende pas nuls. Mais celui-ci peut avoir été nul par une autre raison; qui est qu'il paroît n'avoir point été célébré en présence du propre Curé de l'un ou de l'autre.

3°. On dit que deux mois après la consommation de ce Mariage, il fut obligé de s'embarquer laissant sa femme dangereusement malade. Étant depuis revenu au lieu où il l'avoit laissée, il ne la trouva point. Il s'informa d'elle, & on lui dit qu'elle étoit morte. L'histoire dit qu'il *crut ceci très-assuré, quoiqu'avec trop de précipitation*, & que là-dessus il prit la résolution de se faire Prêtre.

4°. Il eut dispense d'interstices & d'âge; de sorte qu'en six mois de temps il reçut tous les Ordres, n'ayant pour lors que 23 ans six mois ou environ. Suivant l'avis de son Confesseur, il ne dit rien de son mariage à celui qui l'ordonnoit.

5°. Au bout d'environ trente mois, sa femme qu'il avoit cru morte, le vint retrouver; & sur le simple avis de leurs Confesseurs, sans consulter

IV. C^l. cette affaire, est le dernier de ses livres contre ce qu'il appelle le *Trium-*
 IX. P^e. *virat* : c'est-à-dire M. Huygens, M. Havermans & le même Pere Ga-
 N^o. VIII. brielis (a). Car après ce qui a été dit dans la seizieme Provinciale, de
 la fable de Bourg-Fontaine, qui auroit cru que les Jésuites eussent pu
 en entêter tellement un Chancelier de Brabant, qu'elle auroit été prise
 pour le fondement d'un livre qu'il auroit ou composé ou adopté? C'est
 cependant ce qui se trouve dans ce dernier ouvrage, qui a été imprimé
 sous le nom de ce Chancelier. On y prétend que tout ce qui a été écrit
 depuis plus de cinquante ans contre les abus des fausses pénitences, &
 des communions indignes, qui perdent tant de pécheurs, n'a été que
 l'exécution des résolutions impies prises par des Déistes assemblés à Bourg-
 Fontaine, qui avoient pour but de ruiner la Religion Chrétienne, en
 la réduisant toute à la Religion d'un Dieu sans Rédempteur, sans Evan-
 gile & sans Sacrements. Si ce n'est pas là un sujet légitime de récuser
 un Juge ou de reprocher un témoin, y en aura-t-il jamais?

S. X I.

*D'une Requête adressée au Roi d'Espagne sous le nom de M. Chrystein
 Chancelier de Brabant, pleine d'injures & de calomnies contre les pré-
 tendus Jansénistes.*

Le XIII grave Jugement que l'Auteur du Placard fait valoir contre
 le Jansénisme, est une Requête adressée au Roi Catholique en 1690, par
 M. Chrystein Chancelier de Brabant, qui y est rapportée toute entière.
 Mais je ne fais si les parents & les amis de ce Chancelier lui en sauront
 gré: car elle est d'un style si emporté, & si pleine d'injures & de ca-
 lomnies, qu'il pourroit bien l'avoir adoptée par complaisance envers la
 Société; mais il n'y a nulle apparence qu'il l'ait composée, & encore moins
 qu'il eût jamais consenti qu'on la publiât.

On y reconnoît par-tout la main de Joab. Il n'y a qu'un Jésuite qui,
 pour contenter sa passion de médire, se fût avisé en 1690 de faire des
 gloses malicieuses sur une lettre écrite au Pape sept ans auparavant par
 l'Université de Louvain, & de supposer, par un étrange mensonge, qu'on
 y avoit appelé tyran le Roi Très-Chrétien; ce qui est très-faux.

(c) [Il étoit ridiculement intitulé: *Gabrieliana, Gummaristica, & Macariana Trium-
 viralis concordia infelix omen*, &c. par allusion aux noms de ces trois Théologiens, *Ga-
 brielis, Gummare Huygens, & Macaire Havermans*. Ce Libelle étoit dédié au Pape & au
 Cardinal Cibo, de qui il lui fut déclaré qu'il ne recevroit point de réponse. Voyez la Let-
 tre de M. Arnauld à M. du Vaucel, du 23 Mai 1686. M. Huygens présenta Requête au Con-
 seil de Brabant contre ce libelle, & en obtint un Décret dont le Chancelier fut si étourdi
 qu'il en mourut peu après (le 15 Août 1686.) Sa mort termina le procès.]

Il n'y a qu'un Jésuite qui eût pu être assez hardi pour assurer, comme IV. C¹. fait l'Auteur de cette Requête, que les Jansénistes chassés de France, IX. P^o. ne s'étoient retirés au Pays-Bas que pour y répandre leurs erreurs: ce N^o. VIII qui ne pourroit regarder qu'un Docteur de Sorbonne qui s'y est retiré volontairement, sans qu'on puisse dire, que par une manifeste calomnie, qu'il y ait répandu aucune mauvaise doctrine.

Il n'y a qu'un Jésuite qui eût eu le front de se déchaîner contre M. Huygens, un des plus grands ornements de l'Université de Louvain, avec les derniers outrages; jusqu'à dire de ce pieux & savant Docteur que (d) c'est le flambeau de la sédition du Pays-Bas, & l'Hercule de l'Atlas Patriarche des Jansénistes qui succomboit sous le faix; un homme frappé de plusieurs foudres de Rome & de l'Inquisition d'Espagne, & qui en fume encore..... (e) qui s'est intrus dans la Faculté étroite malgré le Pape & son Roi, pour empoisonner ce Corps par ses erreurs..... (f) Que c'est le plus propre & le plus pernicieux instrument que les Jansénistes puissent avoir de leurs machinations.

Un homme aussi grave & aussi modéré que le doit être le Chef de la Justice de Brabant, se seroit-il emporté à de si furieuses déclamations? Mais Dieu a permis, pour confondre l'Auteur de cette Requête, quel qu'il soit, qu'il n'ait pu rien marquer en particulier qui pût être pris pour fondement de ces injures vagues, que six ou sept choses qu'il impute à ceux qu'il déchire si cruellement. Et il est aisé de faire voir que ce ne sont que de grossières impostures.

La première: " qu'il n'a pas suffi aux Jansénistes d'attaquer l'Eglise en refusant de souscrire à la condamnation des hérésies Janséniennes: *Parum illis fuit Ecclesiam impetisse recusando Jansenianarum hæresum damnationi subscribere.*

Ce qu'on doit entendre par les hérésies Janséniennes, ne peut être que les erreurs des cinq Propositions condamnées par les Constitutions de deux Papes. Or quand est-ce qu'on a refusé de souscrire à cette condamnation? Il n'y a jamais eu de dispute sur cela. Mais s'il veut confondre l'attribution de ces erreurs au livre de Jansénius, avec les erreurs en elles-mêmes, c'est lui qui trouble & combat l'Eglise. Car c'est une doctrine constante, que les Conciles, même généraux, n'étant point infaillibles à l'égard de

(d) ... Gummarum Huygens seditionis Belgicæ facem, & Atlantis jam fatiscientis Patriarchæ Jansenistarum Belgicorum Herculem designatum, virum plurimis fulminibus, tum ab Romano Pontifice tum ab Inquisitione Hispanica percussum, & fumantem adhuc.

(e) ... Gummarus ille invito, & Pontifice, & Rege suo ingrederetur Universitatis Lovaniensis strictam Facultatem, Catholicum illud Corpus suis erroribus intoxicaturus.

(f) ... Excluso à Facultate stricta Gummaro, carebunt Jansenistæ aptissimo, adeoque pernicioso omnium suarum machinationum instrumento.

IV. CL. ces sortes d'attributions d'erreurs à quelque Auteur particulier, l'Eglise
 IX. P^e. n'oblige personne, par sa seule autorité, à la créance de ces faits quand
 N^o. VIII. ils sont douteux; & elle se contente alors d'une déférence respectueuse.

C'est sur ce principe que les disputes qui s'étoient élevées en France sur ce sujet, ont été terminées par le Pape Clément IX, à la satisfaction de tout le Royaume. Et la médaille qui fut frappée à cette occasion en fera un témoignage à toute la postérité.

2^o. " Ils révèlent le secret de la Confession : *Secretum confessionis violando*."

C'est une calomnie diabolique, qui peut avoir des effets très-pernicieux. Car si les peuples étoient une fois persuadés que les Curés & autres Confesseurs que l'on décrie comme Jansénistes, peuvent être légitimement soupçonnés de réléver les confessions, ne se porteroient-ils pas aisément à ne se point vouloir confesser, plutôt que de s'exposer à rencontrer des Prêtres infectés de cette méchante doctrine? Mais grâces à Dieu, ils n'ont pas lieu d'avoir cette crainte, puisqu'on n'a jamais pu prouver que cette accusation fût autre chose qu'une très-noire imposture.

3^o. " Ils rendent l'usage des Sacrements impossible : " *Sacramentorum usum impossibilem reddendo*.

Il y a autant de folie que de malice dans cette accusation. Car on peut voir de ses propres yeux, que dans les Paroisses conduites par les Pasteurs les plus attachés à M. Huygens (ce qui doit être la plus grande marque du Jansénisme, selon l'Auteur de cette Requête) on se confesse & on communie beaucoup davantage, que dans d'autres gouvernées par des Pasteurs qui agissent par des principes différents. Rendre l'usage des Sacrements si fréquents, est-ce le rendre impossible? Et ne faut-il pas avoir une étrange envie de calomnier, pour avancer des choses dont la fausseté est si palpable?

4^o. " Ils diminuent la vénération que l'on doit avoir pour la Mere de „ Dieu & pour les Anges Gardiens : " *Deipara & Angelorum custodum venerationem imminuendo*.

Sur quoi cela peut-il être fondé, si ce n'est peut-être, à l'égard de la Sainte Vierge, sur les fausses accusations qu'on a faites à Mons contre les Peres de l'Oratoire, dont ils ont été si hautement justifiés par leur Archevêque? Mais pour les Anges Gardiens, c'est à vous, M. Steyaert, à nous en dire le sujet; car nous ne le saurions deviner.

5^o. " Ils exterminent les images sacrées : " *sacras imagines exterminando*.

Est-ce donc que les Pasteurs & autres qui passent pour Jansénistes les ont ôtées de leurs Eglises? C'est ce qu'on n'a pas encore oui dire. Mais l'Auteur de la Requête nous apprend, quelques lignes plus bas, à quoi cela a rapport. " Je ne parle point, dit-il, des tumultes excités à l'occasion

„ à l'occasion des images sacrées , qu'ils exterminoient , ne voulant pas IV. CL.
 „ qu'elles parussent dans le public” : *Non recolo tumultus excitatos occasione IX. P.^e
 sacrarum imaginum , quas à publico exterminabant.* Car cela ne peut N^o.VIII
 regarder que l'Ordonnance de M. de Berghes , dernier Archevêque de
 Malines , par laquelle il défendit de porter les images des Saints en pro-
 cession ; lorsqu'on y porteroit le Saint Sacrement : ce qui a été approuvé
 à Rome avec raison , puisqu'on voyoit par expérience que le peuple s'ar-
 rêtoit plus à ces images qu'à Jesus Christ même.

6^o. “ Ils chassent des Eglises , avec infamie , les Catholiques qui s'ap-
 „ pliquoient à y faire les Cathéchismes” : *Catholicos Catechistas cum infamia
 templis ejiciendo.*

Ce reproche est de même nature que le précédent. En voici le sujet.
 Un fort bon Curé considérant qu'une des principales obligations de sa
 charge étoit d'instruire & de catéchiser ses Paroissiens par lui-même ,
 comme le Concile de Trente en avertit les Pasteurs , prit l'occasion
 d'un nouveau Décret du Pape Innocent XI , sur ce sujet , pour remercier
 des Peres Jésuites , qui avoient accoutumé de faire le Catéchisme dans
 un endroit de sa Paroisse. Ces Peres , qui s'étoient fait un droit de ce
 qu'ils n'avoient que par emprunt , continuèrent , malgré le Pasteur , à
 faire cette fonction , jusqu'à ce qu'une Sentence du Conseil de Brabant
 les eût mis à la raison. Il y eut peut-être un peu de bruit dans l'exécution
 de cette sentence ; mais à qui s'en doit-on prendre , si ce n'est à l'opi-
 niâtreté de ces Peres ? Et y a-t-il rien de plus injuste & de plus ma-
 licieux , que de prendre sujet de ce fait particulier d'irriter la Cour de
 Madrid contre tous les prétendus Jansénistes , par cette injurieuse décla-
 mation : *Catholicos Catechistas cum infamia templis ejiciendo ?*

7^o. “ Ils remplissent l'esprit tendre des enfants de nouveautés perni-
 „ cieuses” : *Teneras puerorum mentes perniciosis novitatibus inbuendo.*

C'est tout ce que l'on pourroit dire des hérétiques , qui enseignent à
 leurs enfants , dès leur plus tendre jeunesse , leurs nouvelles opinions
 contre la foi de l'Eglise. Et l'on voit assez que c'est l'idée que l'Auteur
 de cette Requête vouloit que l'on eût de ces Pasteurs , à qui il venoit
 de reprocher qu'ils chassoient de leurs Eglises les Catéchistes *Catholiques*.
 Car pourquoi cette affectation d'appeller *Catholiques* ceux que les Curés
 ne vouloient plus qui fissent le Catéchisme à leur place , sinon , pour
 insinuer que les premiers étoient Catholiques , & que les autres ne l'étoient
 pas ? Mais encore , quelles sont ces nouveautés pernicieuses que l'on
 reproche à ces Curés d'enseigner aux enfants ? Est-ce de ce qu'on leur
 apprend à ne point écouter ceux qui leur diroient , ou que le Com-
 mandement d'aimer Dieu n'oblige personne ni dans le commencement

IV. CL ni dans tout le cours de la vie morale ; ou qu'il suffit de l'aimer une IX. P^e. fois en quatre ou cinq ans : mais qu'on leur inculque au contraire après N^o. VIII. Jesus Christ, que ce commandement est le plus grand & le plus indispensable de tous, & qu'il oblige durant toute la vie ?

Après ce que nous avons vu de cette Requête, si remplie de choses horribles contre tous ceux généralement qu'on appelle Jansénistes, & contre M. Huygens en particulier, on ne doit point s'étonner qu'il vienne de temps en temps des ordres d'Espagne pour les exclure des grâces & des emplois. Les Jésuites font représenter sans cesse dans cette Cour les mêmes choses par eux-mêmes & par leurs amis. Et ils ont encore le crédit de faire entrer dans leurs passions les Chefs même de la Justice, en leur faisant écrire tout ce qui est plus capable de faire recevoir leurs calomnies, & d'en tirer tout l'avantage qu'ils se proposent. Si ces Requêtes & ces Informations clandestines étoient communiquées aux accusés, comme la justice le demanderoit, il leur seroit bien facile de répondre à ces fausses accusations. Ces Peres le savent bien, & c'est ce qu'ils empêchent par leur crédit. Ainsi les accusés n'ayant personne dans ces Cours éloignées qui prenne leur défense, on ne doit pas être surpris que leurs adversaires y trouvent tant de facilité à les faire maltraiter par les Ministres des Princes, que ces calomnies continuelles ont prévenus contre eux. Mais quand on se laisse ainsi préoccuper, on est d'autant plus à plaindre, que cela n'excuse pas devant Dieu : car si on n'a pas de scrupule de maltraiter ceux qu'on croit coupables, n'en doit-on pas avoir de croire coupables ceux qu'on ne connoît que par les seules informations de leurs ennemis ? N'en doit-on pas avoir de manquer à ce devoir si naturel, connu des Payens même, de ne condamner personne sans l'avoir oui ? On en auroit sans doute à l'égard de tout autre crime. Qu'a donc de particulier le prétendu crime du Jansénisme, si ce n'est que nos adversaires, qui le croient nécessaire à leurs fins, savent bien qu'il suffiroit de l'examiner, & d'écouter ceux qu'on en accuse, pour le faire disparaître. Mais c'est cela même qui oblige les Ministres des deux Puissances à l'examiner : car ils ne doivent avoir en vue que le bien de l'Etat & de l'Eglise. Or si c'est un avantage à l'un & à l'autre de punir les coupables quand il y en a ; c'en est un bien plus grand, qu'il n'y ait point de coupables à punir, & que ceux qu'on avoit appréhendé qui ne le fussent, soient reconnus innocents.

Si le principe de cette conduite que l'on tient envers ceux qu'on accuse de Jansénisme, étoit ou avarice ou quelque autre intérêt grossier, on en auroit horreur. Mais S. Bernard nous assure que ce n'est

pas un moindre défaut d'agir ainsi par une trop grande facilité à croire IV. C'est le mal que l'on dit du prochain, sans que l'on se donne la peine de IX. Prendre au moins les précautions qui sont indispensables pour s'assurer N°. VIII de la vérité. C'est de-là, dit ce Saint, que les Grands conçoivent de grandes coleres pour de très-petites choses. C'est de-là qu'ils condamnent souvent les plus innocents & les plus justes. C'est de-là qu'ils se laissent préoccuper & qu'ils forment des préjugés injustes contre les absents. Et ce défaut est si à craindre, selon ce même Saint, qu'il appréhende qu'un très-bon Pape n'y tombe, quoiqu'il le crût incapable de commettre des injustices par quelque autre motif.

C O N C L U S I O N.

Je finis ici, Monsieur, la réfutation que j'avois entreprise de tant de mensonges, dont l'Auteur, qui a mérité votre approbation, a rempli son troisieme Placard: Peut-être y en aura-t-il d'autres qui, mieux informés que moi des faits qui resteroient à éclaircir, ou plus soigneux de s'en enquérir, en feront voir la fausseté. Mais je vous avoue que je ne puis m'engager davantage dans ce travail, tant je le trouve désagréable. Car qu'y a-t-il de plus pénible & de plus rebutant, que d'être toujours appliqué à découvrir la malice & les artifices de ceux qui ont un fonds inépuisable, & qui se font une religion de les employer pour exterminer tous ceux à qui il est de leur intérêt ou de leur gloire de donner le nom de Jansénistes?

On a déjà tant fait connoître au public leurs emportemens & leurs excès sur cette matiere, sans que pour cela ils changent de conduite, qu'on voit bien qu'il n'y a plus rien à faire pour eux, que prier Dieu qu'il ait pitié de leur endurcissement, en leur ouvrant les yeux pour le reconnoître. Mais pour vous, Monsieur, seroit-il possible que le commerce & la liaison que vous avez depuis peu avec ces endurcis, vous eût fait tellement perdre le goût de la vérité & de la piété chrétienne, que vous n'eussiez pas en horreur tous ces Placards, sur-tout après les calomnies énormes du troisieme qu'on vient de vous mettre sous les yeux dans ce cinquieme Procès?

Si vous n'en êtes point touché, il y aura lieu de vous abandonner comme incorrigible à l'indignation du public, qui, voyant d'une part que les reproches que l'on vous fait ne sauroient être mieux fondés qu'ils le sont; & de votre côté, nulle marque de désaveu ou d'un sincere repentir, ne pourra avoir de vous une meilleure idée que celle qu'il a

(a) Voyez le second Livre de la Considération au Pape Eugene, Chap. XIV.

IV. C^L. depuis long-temps du Sieur Nicolas Dubois, qui passe dans le monde
IX. P^e. pour un homme sans honneur & sans conscience.

N^o. VIII. Mais ce n'est-là, Monsieur, encore rien au prix de ce que vous devez appréhender du jugement de Dieu, dont la justice ne permet pas que de telles fautes soient impunies. C'est à vous à voir si vous n'êtes point responsable à ce sévère Jugement, des trois Placards qui ont été publiés. Vous l'êtes certainement, si l'on a bien prouvé ces deux choses. L'une, que vous vous en êtes rendu l'Approbateur : l'autre, qu'ils sont remplis de mensonges & de calomnies abominables contre l'honneur & la réputation de vos freres.

F I N.

NE sachant pas, Monsieur, si j'aurai encore l'occasion de m'adresser à vous dans un Ecrit public, j'ai cru, qu'avant de vous quitter, je devois vous parler d'une chose qui auroit trouvé sa place dans les *Difficultés* que l'on vous a proposées, si l'on s'en étoit souvenu. C'est une Lettre très-civile & très-obligeante sur le sujet de la Nouvelle Défense du Nouveau Testament de Mons contre M. Mallet, qu'on vous avoit donnée de ma part, que vous prîtes la peine de m'écrire de Paris, où vous étiez allé pour les affaires du Chapitre d'Ypres, dont vous étiez alors Théologal. Elle est datée du 18 Mars 1681. La voici telle qu'elle s'est trouvée parmi mes papiers, écrite & signée de votre main.

M O N S I E U R,

« Je vous suis infiniment obligé du livre que je viens de recevoir de
» votre part. Je l'ai déjà lu tout entier avec autant de plaisir que j'avois
» eu de desir de le voir, sur le rapport qu'on m'en avoit fait en Flandres.
» Je n'y trouve pas seulement une apologie invincible & sans repartie
» contre les calomnies de ce pitoyable Ecrivain; mais aussi un Traité très-
» solide sur la différence du texte Grec d'avec la Vulgate, avec des re-
» marques judicieuses sur la version du *Pere Amelotte*; & enfin un petit
» Commentaire, mais bien utile, sur plusieurs passages importants du N. T.
» La modération y est toute chrétienne, la gravité douce, l'esprit fin-
» gulier, & tenant quelque chose de celui de S. Augustin dans ses der-
» niers ouvrages contre les *Mallets* de son temps. J'en vas faire part à
» mes amis chez nous, qui m'avoient déjà chargé de leur en apporter quel-

» ques exemplaires. Nous nous allons réjouir ensemble de ce beau présent, IV. CL.
 » dont je vous remercie encore une fois, & me dis^{ant}, IX. P^e.

N^o. VIII.

M O N S I E U R,

Votre très-humble, & très-obéissant
 & obligé serviteur, M. STEYAERT,
 Prêtre Théologal d'Ypres.

Vous jugez bien, Monsieur, que si on s'étoit souvenu dix ans depuis, de ce que vous aviez écrit dans cette lettre, on n'auroit pas douté de votre sentiment touchant les livres de M. Mallet. Et on n'auroit eu garde de vous dire, comme on fait dans la LXV Difficulté: *Si vous n'êtes pas du même avis que le public, & que vous prétendiez que M. Mallet a bien prouvé ses accusations contre la Version de Mons, & qu'il y a trouvé des fautes qui en rendent la lecture dangereuse, & qui vous ont donné un juste sujet de le faire condamner, vous n'avez qu'à les produire de nouveau, & vous verrez ce qui en arrivera.*

Si vous vous en étiez souvenu vous-même, n'auriez-vous pas eu honte d'approuver l'ouvrage que le Pere Harnei a publié en latin il n'y a qu'un an, contre le livre même dont vous faisiez alors tant d'estime? Y eut-il jamais une contradiction plus indigne d'un honnête homme, que celle qui se trouve entre votre lettre & l'approbation que vous avez donnée depuis au livre de ce Religieux, votre bon ami?

Selon votre lettre, M. Mallet est un si pitoyable Ecrivain, que vous ne trouvez point de nom qui convienne mieux aux adversaires que S. Augustin a combatus avec plus de force, que celui de *Mallets de son temps*. Et dans le livre que vous avez approuvé, ce même M. Mallet, ce pitoyable Ecrivain, est un homme d'importance, un grand Auteur, un vénérable Prêtre, un Archidiacre d'un grand Diocèse, un Vicaire général, un homme à qui on a donné des louanges extraordinaires.

Selon votre lettre, la nouvelle Défense est une apologie invincible & sans repartie, contre les calomnies de ce pitoyable Ecrivain (M. Mallet.)

Et selon le livre que vous avez approuvé, ces mêmes calomnies sont des preuves & des raisons qui ne sont point à mépriser.

Selon votre lettre, la nouvelle Défense est un Traité très-solide sur la différence du texte grec d'avec la Vulgate, avec des remarques judicieuses sur la version du P. Amelotte, & enfin un petit commentaire, mais bien utile, sur plusieurs passages importants du Nouveau Testament.

Et selon le livre que vous avez approuvé, cette nouvelle Défense est un livre plein d'artifice, *sed & artificii plenum esse, &c.*

IV. CL. Selon votre lettre , dans la nouvelle Défense la modération y est
IX. P^e. toute chrétienne , la gravité douce.

N^o. VIII. Et selon le livre que vous avez approuvé , elle est remplie d'injures,
de mépris & de duretés contre son adversaire.

Selon votre lettre , l'esprit de la nouvelle Défense est singulier , &
tenant quelque chose de celui de S. Augustin dans ses derniers ouvrages
contre les Mallets de son temps.

Et dans le livre que vous avez approuvé , l'Auteur de la Nouvelle
Défense est comparé à Origene ; & on fait entendre que comme lui , il
est tombé dans des erreurs très-dangereuses.

Enfin dans votre Lettre , on ne voit qu'empressement & que joie à l'égard
de la Nouvelle Défense.

Et dans votre approbation , vous voulez presque du mal à votre bon
ami , d'avoir tardé si long-temps à publier le livre par lequel il combat
cette Défense.

Je ne fais , Monsieur , quelle idée ces contradictions donneront de vous
au Public. Car on peut bien porter des jugements différents d'une même
personne en divers temps ; mais qu'un même Docteur , à l'égard d'un
même livre , dise le oui & le non , & se contredise de la sorte , je ne fais ,
dis-je , ce que le public en dira ; mais je fais bien que cela n'arrive guere
à ceux qui ont l'esprit solide & le cœur bon.

[*Février 1694.*]



T A B L E.

IV. Ce.

IX. P°.

N° VHL

P ROCÈS DE CALOMNIE.	page 207
§. I. <i>Sujet du Procès.</i>	<i>Ibid.</i>
<i>Préface du Placard.</i>	<i>Ibid.</i>
§. II. <i>Qui sont les parties dans ce Procès.</i>	208
§. III. <i>De quoi il s'agit dans ce Procès de Calomnie.</i>	211
§. IV. <i>Ce que les loix divines & humaines veulent que l'on fasse</i> <i>sur des accusations si atroces.</i>	212
§. V. <i>Qu'on ne donne pour toute preuve de ces accusations atroces</i> <i>que des conséquences insensées.</i>	214
<i>Premier Degré du Placard.</i>	215
<i>Second & troisieme Degrés.</i>	218
<i>Quatrieme Degré.</i>	<i>Ibid.</i>
<i>Cinquieme Degré.</i>	219
<i>Sixieme Degré.</i>	<i>Ibid.</i>
<i>Septieme Degré.</i>	220
<i>Huitieme Degré.</i>	222
<i>Neuvieme Degré.</i>	223
§. VI. <i>Réflexion particuliere sur l'accusation d'hypocrisie.</i>	225
§. VII. <i>Réponse à une objection que l'on pourroit faire.</i>	229
§. VIII. <i>Les Jésuites seuls coupables de la fausse politique dont le</i> <i>Placard accuse les Jansénistes.</i>	230
§. IX. <i>Circonstances de la publication de ce Placard, qui le rendent</i> <i>plus criminel.</i>	232
<i>Conclusion à Notre Saint Pere le Pape.</i>	235
SECONDE PIÈCE du Procès de Calomnie adressée à M. Steyaert.	238
<i>Premiere Demande à M. Steyaert.</i>	239
<i>Seconde Demande.</i>	240
<i>Troisieme Demande.</i>	241
<i>Quatrieme Demande.</i>	243
<i>Cinquieme Demande.</i>	244
<i>Sixieme Demande.</i>	245
<i>Septieme Demande.</i>	248
<i>Conclusion.</i>	250
TROISIEME PIÈCE du Procès de Calomnie.	253
<i>Réfutation de la réponse à ce qui a été objecté aux deux premiers</i> <i>Placards.</i>	255

IV. CL.	<i>Conclusion.</i>	page 263
IX. P ^e .	<i>QUATRIÈME PIÈCE du Procès de Calomnie, &c.</i>	264
N ^o . VIII.	<i>Préface du troisieme Placard & Réflexions.</i>	265
	<i>Conclusion.</i>	273
	<i>CINQUIÈME PIÈCE du Procès de Calomnie, &c.</i>	274
§. I.	<i>Impudente calomnie contre M. Pavillon, Evêque d'Alet, de sainte mémoire.</i>	<i>Ibid.</i>
§. II.	<i>Fait très-faux & très-mal prouvé, que la doctrine des Saints Peres touchant la pénitence, exposée dans le livre de la Fréquente Communion, approuvé par tant d'Evêques, a causé de grands scandales en France.</i>	278
§. III.	<i>FausSES accusations contre les Pasteurs du Diocèse de Tournai & contre l'Evêque même, quoiqu'il semble qu'on l'ait voulu épargner.</i>	281
	<i>Extrait des Actes du Synode général de Tournai, tenu le 13 de Juin l'an 1673.</i>	282
	<i>Extrait des Actes du Synode du 18 Avril 1679.</i>	283
§. IV.	<i>Que ce que dit le Placard des scandales arrivés dans le territoire de Courtray, n'a pour fondement que des faussetés & une insigne fourberie.</i>	286
§. V.	<i>D'une prétendue information juridique, faite par le Magistrat d'Oudenarde, & envoyée au Pape Innocent XII.</i>	289
	<i>Lettre à l'Evêque de Gand à ce sujet.</i>	290
§. VI.	<i>Deux faits d'Ostende, dont l'un est malicieusement déguisé, & l'autre est un pur mensonge.</i>	292
§. VII.	<i>Examen de seize jugemens du Placard contre la Morale pratique, & les personnes de la secte jansénienne.</i>	298
§. VIII.	<i>D'une fourberie commise à Gand, pour surprendre la religion du Pape Innocent XI contre les prétendus Jansénistes.</i>	300
§. IX.	<i>De l'affaire de Mons & d'un témoin qu'on y a produit.</i>	305
§. X.	<i>Divers sujets de récusation contre M. Fierlant, Chancelier de Brabant.</i>	308
§. XI.	<i>D'une Requête adressée au Roi d'Espagne sous le nom de M. Chrystein, Chancelier de Brabant, pleine d'injures & de calomnies contre les prétendus Jansénistes.</i>	310
	<i>Conclusion.</i>	315
	<i>Lettre de M. Steyaert à M. Arnauld, touchant la nouvelle Défense du Nouveau Testament de Mons contre M. Mallet.</i>	316

M É M O I R E

IV. CL.
IX. P.
N°. IX

A D R E S S É

A M O N S I E U R V A N E S P E N ,

P O U R

L E S T H É O L O G I E N S D E L O U V A I N . (a)

[Imprimé pour la première fois.]

I. **Q**u'il fasse bien comprendre aux *Majeurs* (b) que l'état de la question présentement est : si, supposé que les Brefs, joints à tout ce que l'on fait par des voies très-sûres, de la disposition de ceux qui les ont dressés, sont assez clairs au jugement des gens de bien, pour croire que leur sentiment est que le serment du Formulaire ne tombe point sur les faits, on pourra faire ce serment sans rien ajouter ni de vive voix, ni par écrit.

2°. Il semble qu'on n'en puisse point douter ; car la règle du droit naturel est, que pour la vérité du serment, il faut & il suffit qu'il soit *secundum intentionem exigentis*.

Or c'est Rome, c'est-à-dire le Pape & les Cardinaux, qui doivent être considérés comme ceux qui exigent ce serment ; les Evêques n'agissant que comme exécuteurs de ce qu'ils auront ordonné.

Il suffit donc pour la conscience, que l'on soit suffisamment assuré que le Pape & les Cardinaux ne demandent point qu'on s'oblige par ce serment à croire les faits.

3°. Nul de ceux qui ont correspondance avec M. du Til [Hennebel] ne peut raisonnablement douter que le sentiment du Pape & des Cardinaux, ne soit tel que nous le supposons. Et par conséquent ils ne peuvent pas craindre de se parjurer devant Dieu, puisqu'ils savent que leur serment est conforme à l'intention de ceux qui l'exigent.

(a) [Voyez la Préface historique, &c. Article VIII. N°. I. Ce Mémoire étoit adressé à M. Van Espen, pour être communiqué aux Théologiens de Louvain. Nous le donnons sur la copie de M. Ernest Ruth-d'Ans, qui servit de Secrétaire à M. Arnauld.]

(b) [C'est le nom qu'on donnoit aux Théologiens de Louvain.]

IV. CL. 4°. La conscience est donc à couvert. Il reste encore la réputation & IX. P°. le scandale.

N°. IX. Sur le point de la réputation, on objecte; que les paroles du Formulaire étant contre nous, & les Cardinaux n'ayant pas dit aussi clairement qu'ils auroient pu, que le serment ne tombe point sur le fait, c'est une marque, dira-t-on, qu'ils ne font pas dans ce sentiment.

R É P O N S E.

Mais c'est ne connoître ni le monde, ni l'esprit des Grands, que d'avoir cette pensée. Les Grands peuvent changer de sentiment, & en avoir un meilleur en un temps qu'en un autre: mais ils sont rarement assez humbles pour parler si nettement, que tout le monde sans exception croie qu'ils en ont changé. Ils croient en avoir assez fait, quand ils parlent assez clairement pour être entendus de ceux qui ont de l'équité & du bon sens. C'est ce qui est arrivé du temps de Clément IX.: car les Brefs ne disoient rien de la distinction du fait & du droit. Comment donc fut-on persuadé en France que c'étoit la volonté du Pape, qu'on devoit se contenter qu'on promît la créance pour le droit & le respect pour le fait? C'est qu'on voyoit deux choses par ces Brefs: l'une, qu'ils avoient eu égard à ce qu'ils appellent *nova documenta*, qui leur avoit été envoyé, par où on ne pouvoit entendre que l'Écrit signé par M. l'Évêque de Châlons & par M. Arnould [le 3 Décembre 1668] qui les informoient que les Procès-verbaux avoient marqué cette distinction. On savoit de plus, qu'après dix-sept Congrégations sur cette affaire, on avoit jugé qu'il s'en falloit tenir là, & n'en demander pas davantage. Or le Pape dans ses Brefs, louoit la parfaite & la totale obéissance des quatre Evêques. On trouvoit donc dans ces Brefs les deux Propositions d'un argument dont il ne falloit que tirer la conclusion. L'une étoit; qu'ils savoient par ces *nova documenta*, que les Evêques avoient établi cette distinction par les Procès-verbaux. L'autre; qu'ils avoient rendu, en faisant signer le Formulaire, une parfaite & totale obéissance au S. Siege. Ils n'en disoient pas davantage; & tout le monde en tiroit cette conclusion: donc on rend une entière obéissance au S. Siege en exigeant la créance du droit, & se contentant du respect pour le fait.

5°. Ce que l'on peut dire pour le scandale, est que l'Archevêque [de Malines] & ses adhérents contrediront les preuves de certitude qu'on prétend avoir pour pouvoir faire le serment qu'on suppose qui sera exigé. Or si ces contradictions prévalent, on sera regardé dans le public comme des parjures.

Les contradictions des adversaires ne prévaudront point, si on a soin de faire les choses que je vais marquer.

1°. Recevoir les Brefs avec toute sorte de témoignage de respect & de déférence; supposant, sur les preuves qu'on en a, qu'ils nous sont favorables.

2°. Au cas qu'en vertu de ces Brefs on exige la signature simple du Formulaire, le faire sans biaiser & *conscientiâ intrepidâ*.

3°. Si les adversaires osent publier que notre signature est conforme à leur sentiment, qui exclut la distinction du fait & du droit, il faut les mettre sur la preuve en leur donnant cause gagnée, s'ils peuvent faire venir de Rome un témoignage authentique de la vérité de ce qu'ils auront osé avancer.

4°. Il est bien certain que jamais ils ne pourront rien obtenir de semblable. Au contraire ayant fait de notre côté ce que j'ai marqué ci-dessus, Rome se déclarera pour nous, & cela étant, nous prévaudrons toujours à nos adversaires, en les contredisant de vive voix ou par écrit sur le sujet dont il s'agit.

5°. Que si on ne fait rien de ce que je viens de marquer, il n'y aura qu'à retourner la carte; c'est-à-dire, que tous les avantages seront pour nos adversaires. Et pour nous, nous nous rendrons odieux aux Puissances; nous en serons persécutés, & tout cela au grand préjudice de l'Eglise.

Voici encore ma pensée en abrégé & d'une autre manière.

Distinguer la conscience du scandale.

Assurer sa conscience sur tant de circonstances qui sont plus que suffisantes: car j'avoue qu'il n'est jamais permis de rien faire contre sa conscience.

C'est autre chose pour le scandale. Il est permis, & même nécessaire de le mépriser, lorsque c'est un scandale pharisaïque; sur-tout lorsque ce n'est que pour un temps, & qu'on a de quoi le lever & y remédier à l'égard des gens de bien & de bonne foi. C'est ce qui a lieu dans cette occasion.

Il faut se défier des victoires que pourra chanter le Pere Desirant. C'est un trait de politique pour nous faire prendre le change: c'est-à-dire pour nous faire conclure de-là que les Brefs ne nous étant point favorables, nous ne pouvons signer, à moins que l'on ne nous donne de plus grands éclaircissements: ce qui donneroit occasion à M. l'Archevê-

IV. C^l. que de nous traiter de rebelles au S. Siege , & nous exposeroit par-là à
IX. P^e. toutes les violences.

N^o. IX. Il faut donc faire tout le contraire , en criant victoire sans insulter aux vaincus , & en faisant ce qu'ils craignent plus que toutes choses que nous ne fassions. Par-là nous les désarmons , & réduisons l'affaire au plus à un procès d'écriture, où nous serons assurément supérieurs, sur-tout ayant Rome pour nous.

(*Février 1694.*)



R É F L E X I O N S

IV. CL.
IX. P.
N°. X.

Sur le Décret du Saint Office du 28 Janvier 1694, qui supprime toute interprétation du Formulaire, & qui ordonne de l'entendre IN SENSU OBVIO. (a)

[Imprimé pour la première fois.]

I.

VOici la disposition où l'on étoit avant de recevoir ce Décret. La plupart au moins n'auroient pas fait difficulté de signer purement & simplement le Formulaire d'Alexandre VII, parce que la paix rendue à la France sous Clément IX, & ce qui s'est passé à Rome depuis que M. Hennebel y est jusqu'à présent, donnoit tout lieu de croire & de supposer comme certain que le S. Siege n'exigeoit que la créance du dogme, & se contentoit de l'observance religieuse à l'égard des deux faits énoncés dans le Formulaire.

I I.

Chacun fait que l'on a permis en France après la paix de l'Eglise, d'entendre le Formulaire comme nous venons de dire, & de le signer en ce sens. M. Hennebel en a tiré tout l'avantage qu'il devoit, en représentant au S. Siege comment cette paix s'étoit faite; en déclarant que l'on étoit prêt de la recevoir aux mêmes conditions, sans que jamais il ait été contredit. Au contraire on l'a assuré en cent rencontres, que l'intention du S. Siege n'étoit point que le serment tombât sur ces sortes de faits qui sont contestés. Le Cardinal Laurea a soutenu fortement qu'on ne pouvoit être dans une autre opinion. M. Hennebel a vu tout ce qu'il y avoit d'habiles Théologiens ou Canonistes à Rome, qui lui ont dit la même chose. Lui-même l'a avancé dans plusieurs Mémoires, en termes fort clairs, & qui auroient dû être contredits si ce n'avoit pas été la doctrine constante du S. Siege. Loin de rejeter ses Mémoires, l'on a fait tout ce qu'il falloit pour lui faire entendre qu'on en étoit content. On lui a fait des honneurs distingués: on lui a donné des témoignages de bonté & de confiance très-particuliers. *La Congrégation a député un Cardinal vers l'Ambassadeur d'Espagne, pour lui dire que le S. Siege étoit content de ce Docteur, & qu'il pouvoit en écrire en Espagne & en Flandres, afin*

(a) [Voyez la Préface historique, Art. VII. N°. II.]

IV. CL. *que sous aucun prétexte , il ne fût exclus des charges de sa convenance qui IX. P^e. pouvoient vaquer : ce que ce Ministre n'a pas manqué de faire dans des N^o. X. termes très-favorables. Que pouvoit-on conclure de tout cela, sinon que le S. Siege n'exigeoit rien davantage par le Formulaire d'Alexandre VII, que ce que M. Hennebel avoit témoigné en tant d'occasions d'être prêt de donner ; c'est-à-dire, dans le fond, la créance sur le dogme & le respect pour les faits ?*

I I I

Le S. Siege pouvoit faire connoître en différentes manieres son intention sur le Formulaire.

L'une étoit, de faire une Constitution ou un Décret, où il dît nettement : Que ce n'est ni la doctrine ni la coutume de l'Eglise d'exiger des fideles la créance des faits qui sont contestés : qu'Alexandre VII avoit exigé la créance des faits qui regardent Jansénius ; mais que ç'avoit été dans la persuasion que ces faits étoient notoires, & que certaines gens qui les révoquoient en doute ne cherchoient qu'à soutenir sous ce prétexte les erreurs condamnées : que maintenant que les choses sont éclaircies, & que l'on sait qu'Alexandre VII a été surpris par les artifices des Jésuites, qui lui avoient fait croire que ces faits étoient notoires, & que ceux qui les contestoient avoient de mauvais desseins, le Saint Siege déclare qu'il ne veut faire peine à personne là-dessus : qu'il se contente que tous les fideles condamnent sincèrement les erreurs que l'Eglise a condamnées : que pour les faits, puisqu'ils sont contestés, chacun peut abonder en son sens ; qu'on exige seulement à cet égard un silence respectueux, afin que l'honneur d'Alexandre VII soit à couvert.

I V.

L'autre maniere dont le Saint Siege pouvoit expliquer ses intentions touchant le Formulaire, étoit de faire ce que nous avons vu qu'il a fait à l'égard de M. Hennebel : lui faire entendre par la bouche des Cardinaux & d'autres personnes qualifiées, que l'Eglise n'exige point la créance des faits non révélés & qui sont contestés : souffrir qu'il le dit lui-même impunément ; ne point rejeter les Mémoires & autres Ecrits où son opinion étoit exprimée clairement : témoigner qu'on approuvoit encore ce que Clément IX a fait pour rendre la paix à l'Eglise de France ; rejeter les explications contraires qu'on s'efforçoit de faire agréer : avoir toute sorte de bonté & de bienveillance pour sa personne, quoiqu'on n'ignorât point ses sentiments : ne les contredire jamais, &c. Toutes ces choses ramassées & pesées avec équité, font un antécédent dont la con-

clusion ne peut être que : donc le S. Siege n'a dessein maintenant d'exi- IV. Cn-
ger autre chose par son Formulaire que la créance sur le dogme , & le IX. P.
respect pour les faits. N°. X.

V.

J'avoue que la premiere de ces deux manieres est la meilleure en soi , & la plus souhaitable. Mais nous ne sommes point en un temps où l'on doit s'y attendre. Peut-être même ne seroit-elle pas la plus utile , eu égard à la malignité des hommes , qui n'ont point accoutumé de se contenir dans les bornes de la modération , & qui abusent souvent des meilleures choses.

Ce que Saint Augustin enseigne touchant la satisfaction que l'on est obligé de faire aux personnes que l'on a offensées fera mieux juger si l'on peut , & si l'on doit même se contenter de cette seconde maniere.

Voici à quoi se réduit la doctrine de ce saint Docteur sur le pardon des injures. Si vous avez offensé votre prochain , dit-il , vous devez vous humilier & lui demander pardon , *expressément* , s'il est votre Supérieur , ou votre égal. Que si l'offensé est votre inférieur , c'est souvent une regle de charité & de prudence de ne lui point demander pardon : il suffit de se repentir dans son cœur de l'avoir offensé , & de punir la faute en la présence de Dieu ; se contentant de parler à son inférieur avec plus de douceur & de bonté qu'on n'a accoutumé de faire : ce qui est une maniere de demander pardon : *Blanda enim appellatio , venia est postulatio.*

V. E.

Ne peut-on pas dire de même en cette occasion , qu'il y a une regle de charité & de prudence qui ne permet pas au Saint Siege de s'expliquer en la premiere de ces deux manieres , & qu'il suffit à toute personne équitable & raisonnable qu'il se soit expliqué en la seconde , où tout ce qui a été fait à M. Hennebel peut passer pour *blanda appellatio* , qui doit suppléer à *venia postulatio* ; c'est-à-dire , pour en faire l'application à notre sujet , à la premiere des deux manieres dont on a parlé.

V. I. I.

La plupart étoient dans la disposition de se contenter de cette seconde maniere , & il y avoit lieu d'espérer qu'on y auroit fait entrer tout le monde sans exception , pour peu qu'il y eût eu quelque chose dans le Décret ou dans les Brefs qui l'eût favorisée.

On ne fait pas encore ce que les Brefs contiennent précisément : mais

IV. Cl. le *sensus obvius* dans lequel le Décret veut que l'on prenne le Formulaire;
 IX. P^e. arrête tout court ceux qui étoient dans la disposition que l'on vient de
 N^o. X. dire, parce qu'on s'y attendoit à quelque chose de plus clair.

V I I L

Cependant il faut voir ce que l'on doit entendre par ce *sensus obvius*.
 Ce ne peut pas être le sens que M. l'Archevêque a exprimé par ses additions, puisqu'on demeure d'accord qu'elles sont rejetées.

Reste donc qu'on l'entende comme les quatre Evêques de France l'ont entendu; comme on l'entend à Louvain, & comme nous avons fait voir par la conduite du S. Siege envers M. Hennebel qu'on l'entend à Rome, où l'on a dit si souvent & en tant de manieres que l'on n'exige maintenant la créance que sur le dogme, & que l'on se contente d'un silence respectueux à l'égard du fait.

Tout autre sens paroît évidemment faux, & sur-tout celui de M. l'Archevêque de Malines. Ce ne peut donc pas être celui que le Décret appelle *sensus obvius*.

Au reste, si ce terme fait naître quelque difficulté dont on ne puisse pas avoir l'éclaircissement, ce qu'il y a à faire est, de l'exposer au Saint Siege au plutôt, par une Lettre très-humble & très-respectueuse.



A P P E N D I C E
A U X É C R I T S
D E L A
NEUVIÈME PARTIE
D E L A Q U A T R I È M E C L A S S E.

the 1990s, the number of people in the world who are under 15 years of age is expected to increase from 1.1 billion to 1.5 billion. The number of people aged 65 and over is expected to increase from 250 million to 450 million. The number of people aged 15 and over is expected to increase from 3.5 billion to 4.5 billion. The number of people aged 15 and over is expected to increase from 3.5 billion to 4.5 billion. The number of people aged 15 and over is expected to increase from 3.5 billion to 4.5 billion.

the 1990s, the number of people in the world who are undernourished has declined by 100 million. The number of people who are malnourished has declined by 150 million. The number of people who are underweight has declined by 150 million. The number of people who are overweight has declined by 150 million. The number of people who are obese has declined by 150 million. The number of people who are undernourished, malnourished, underweight, overweight, and obese has declined by 150 million.

[illegible]

A.

IV. Cc.
IX. P.
APPEND.
LETT. A.

L E T T R E
DE MONSIEUR DE GONDRIN,
ARCHEVÊQUE DE SENS,
A MONSIEUR DE POMPONNE,
MINISTRE ET SECRETAIRE D'ÉTAT,

Sur l'impression de l'*Histoire de la Paix de Clément IX.* (a)

[Imprimée pour la première fois.]

M O N S I E U R ,

Rien ne me pouvoit donner plus de joie que la Lettre dans laquelle vous m'avez fait l'honneur de m'écrire par l'ordre de Sa Majesté (b), que son intention est d'étouffer tout ce qui peut faire naître ou entretenir le souvenir des contestations passées. Je vous avoue, Monsieur, que la conduite de plusieurs personnes de toute sorte de profession, & celle en particulier de quelques Evêques, me faisoit craindre que Sa Majesté ne voulût plus maintenir la paix qu'elle a procurée à l'Eglise, avec tant d'application, de lumière & de zèle: car je ne pouvois ajuster la persécution que l'on fait à des gens de bien en quelques Diocèses, sous prétexte de Jansénisme, avec le desir que tout le monde, & sur-tout des Evêques doivent avoir de plaire au Roi, & avec l'obéissance qui est due aux défenses que Sa Majesté a faites de se donner des noms de parti, & de troubler la paix, sous quelque prétexte que ce soit. Je l'ai conservée, par la grace de Dieu, dans mon Diocèse, dans le temps même que les contestations étoient le plus échauffées; & je me vois en état d'entrer dans le trouble au milieu de la paix, par la Censure que M. l'Evêque d'Amiens vient de faire de la Traduction du Nouveau Testament imprimé à Mons.

(a) [Voyez la Préface historique, Art. I. N°. III.]

(b) [Cette Lettre étoit conçue en ces termes: *Sur ce que le Roi a appris qu'on faisoit imprimer à Sens un livre qui a pour titre: Histoire de la Paix de l'Eglise, & que cette impression se fait par votre autorité, Sa Majesté vient de m'ordonner de vous écrire, que son intention est, que vous empêchiez qu'elle se continue. Autant que Sa Majesté a été bien aise de procurer une paix si utile pour l'Eglise, & si glorieuse pour son regne, autant le sera-t-Elle que l'on étouffe tout ce qui pourroit faire naître ou entretenir le souvenir des contestations passées; & ainsi de quelque manière que ce livre s'imprime à Sens, soit que ce soit par vos ordres, soit que vous ne les ayez pas donnés, Sa Majesté se promet que vous tiendrez la main pour en arrêter le cours. Vous voudrez bien me mander les diligences que vous y aurez apportées, afin que je sois en état de lui en rendre compte, &c.*]

IV. CL.
IX. P.
APPEND.
LETT. A.

Cette Censure, Monsieur, qui rapporte les termes d'un Arrêt donné dans la plus grande chaleur des disputes, pour avoir prétexte de noter des personnes qui sont censées avoir fait cette version, & de dire qu'elles sont notoirement désobéissantes à l'Eglise, a été portée dans mon Diocèse : & parce que je ne suis point du sentiment de ce Prélat, & que je n'ai pas défendu comme lui la lecture du Nouveau Testament, & aux Prêtres de la conseiller, sous peine d'excommunication encourue par le seul fait, qui est le plus grand châtiment que l'Eglise puisse ordonner aux plus grands crimes, quelques personnes mal intentionnées, dont je n'ai pu encore savoir les noms, ont répandu cette Censure dans cette ville, & ont tâché de persuader à mes Diocésains, que ma conduite n'est pas conforme à celle d'un Evêque Catholique ; parce que je ne condamne pas des livres qu'ils croient être des Jansénistes, & que les Prêtres n'en dissuadent pas la lecture. Je n'ose nommer, Monsieur, ceux que je crois être les auteurs de cette brouillerie : mais elle fait voir que les ennemis de la paix ont des émissaires par-tout, pour la troubler ; que cette Censure est capable d'allumer un grand feu, contre l'intention peut-être de celui qui l'a faite, s'il n'y est promptement pourvu ; & qu'il est de la dernière importance que tout le monde sache au plutôt, que Sa Majesté trouve mauvais que l'on fasse quoi que ce soit, qui donne occasion de renouveler les divisions qu'Elle a étouffées. Ceux de la soumission desquels j'ai eu l'honneur de donner les premières assurances à Sa Majesté n'auront point de peine à suivre cet ordre. La religion avec laquelle ils sont demeurés dans un profond silence, quelque traitement qu'on leur ait fait pour les obliger à le rompre, en est une preuve certaine, aussi-bien que de leur disposition à sacrifier leurs intérêts au respect & à l'obéissance qu'ils veulent rendre aux volontés du Roi.

M. d'Angers, un des quatre Evêques à l'occasion desquels il y a eu plus de bruit, a fait voir qu'il est dans ce même sentiment ; puisqu'au lieu de punir des choses que l'on a faites contre le respect qui lui est dû, sous prétexte de Jansénius, jusques dans son Séminaire, il a mieux aimé les dissimuler, que de donner occasion à quelque éclat, qui n'auroit pu être agréable au Roi. Pour moi, Monsieur, qui ai été assez heureux pour être employé à cette paix par Sa Majesté je serois très-indigne de l'honneur qu'elle m'a fait, si j'avois part à quelque chose qui la pût altérer. Je vous supplie même, Monsieur, d'affirmer le Roi que je ne fais imprimer & qu'on n'imprime à Sens aucun Livre de la paix de l'Eglise, ni qui parle de cette paix en aucune manière ; & que je n'ai pas moins de zèle pour contribuer à la conserver, que Dieu m'en avoit donné il y a six ans, pour exécuter les ordres de Sa Majesté qui l'ont procurée à l'Eglise. Je crois aussi, Monsieur, pouvoir vous dire avec certitude, que de la part de ceux qu'on nomme Jansénistes, personne n'a encore travaillé à cette Histoire, & que les Jésuites la font à leur mode, sans qu'ils aient jamais su comme les choses se sont passées ; de sorte qu'on ne peut avoir donné au Roi l'avis dont vous m'écrivez que par une malignité punissable, ou par la crainte qu'ont ceux qui veulent faire croire que les quatre Evêques ont révoqué par leur seconde signature ce qu'ils avoient établi par leur première, qu'on ne fasse connoître leur mauvaise foi à tout le monde, & la fausseté de ce qu'ils veulent publier, & qu'ils ont déjà persuadé à beaucoup de personnes. Quoique cela soit fort désagréable, & que la Loi nous oblige à ne pas souffrir ces calomnies, par lesquelles on veut rendre notre foi suspecte, je crois néanmoins, Monsieur, que ceux qui sont les plus intéressés dans celle qu'on débite, sont disposés à avoir patience, autant qu'il se pourra, pour avoir la paix, & attendre de la justice de Sa Majesté qu'elle

impose silence à ces calomnies, & à ceux qui ne veulent pas se contenir; parce qu'ils sont ennemis de cette paix, qui les condamne, & qui est après Dieu l'ouvrage du Roi: qu'il défendra aux Jésuites de ne rien publier sur la paix; & que Sa Majesté ne voudra pas leur donner la liberté d'écrire & de dire ce qu'il leur plaira, en altérant la vérité par des déguisements continuels, pendant qu'elle ne laissera pas aux autres celle de se défendre contre leurs impostures.

IV. C.
IX. P.
APPEND.
LETT. B.

Je vous demande pardon, Monsieur, de me servir de ce terme. Il est encore bien doux pour parler de ce qui a été écrit sur cette matière par un Jésuite nommé *Estrix*: car après avoir anéanti dans son livre la foi chrétienne, à la honte & au scandale de toute l'Eglise; ce qui mériterait qu'elle se soulevât toute entière, sous la protection du Roi, contre ces abominations, cet homme veut établir l'infailibilité du Pape par cent fausses suppositions, contraires à la vérité de ce qui s'est passé dans la paix, dont personne n'est mieux instruit que moi. Je supplie très-humblement Sa Majesté de trouver bon que je prenne la liberté de l'avertir de ce qu'on fait pour la rompre. Je m'en acquitterai avec tant de mesure, d'exactitude & de fidélité, que je ne l'importunerai que lorsqu'il sera absolument nécessaire, & pour des choses précises, dont je produirai des preuves qui ne pourront être contestées. Sa Majesté connaîtra par ce moyen, ceux qui s'opposent à ses ordres, & ceux qui y sont véritablement soumis, & Elle rendra par ce moyen la paix inébranlable. Je ne propose pas cela pour me faire de fête; mais pour m'acquitter envers le Roi, l'Eglise & mon caractère, du devoir indispensable à un Evêque, de faire tout ce qui lui est possible pour contribuer à la véritable gloire de Sa Majesté, à la paix & à l'union qui doit être entre les fideles que Dieu a commis à son soin pastoral.

Je vous supplie, Monsieur, de rendre compte à Sa Majesté de tout ce que contient cette Lettre, qui est de la dernière conséquence pour l'intérêt de la Religion & de son service. J'en décharge ma conscience en vous écrivant pour cela; & je vous conjure de croire que je suis toujours aussi sincèrement qu'il se peut,

M O N S I E U R,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur, &c.



IV. CL.

IX. P^e.

APPEND.

LETT. B.

B.

T R O I S L E T T R E S
DE MONSIEUR HENRI ARNAULD.

É V E Q U E D' A N G E R S ,

A U R O L (a)

P R E M I E R E L E T T R E ,

Au sujet du serment sur le fait de Jansénius introduit dans l'Université d'Angers, & touchant son droit de choisir les Directeurs de son Séminaire.

S I R E ,

Première
affaire
touchant
une addit.
faite au
serment
des Doct.
de l'Univ.
d'Angers.

Q U E L Q U E S efforts qu'on ait fait pour prévenir Votre Majesté contre moi, la justice qu'Elle m'a faite de suspendre son jugement jusqu'à ce qu'Elle fût informée des choses par Elle-même, me met dans un parfait repos, ayant tout lieu de croire que Votre Majesté sera très-satisfaite de ma conduite, quand Elle saura que je n'ai fait qu'obéir aux ordres qu'Elle a donnés pour affermir la paix que le Pape Clément IX d'heureuse mémoire, avoit procurée à l'Eglise de France, avec tant de connoissance de cause. Votre Majesté se peut souvenir que le fondement de cette paix fut, qu'on vouloit bien que nous missions dans nos Procès verbaux, qui demeureroient dans nos Greffes, ce qu'on n'avoit pas trouvé bon que nous eussions mis dans des Mandements imprimés. C'est ce que nous fîmes les trois autres Evêques & moi, qui étions joints dans la même cause, avec la participation & l'agrément, non seulement de Votre Majesté & de ses Ministres, mais aussi de M. le Nonce. Et on ne se contenta pas d'en avertir Sa Sainteté par une Lettre que nous nous donnâmes l'honneur de lui écrire: Elle en fut encore plus particulièrement informée par un Ecrit que M. l'Archevêque de Paris, qui l'étoit alors de Rouen, & M. l'Evêque de Châlons dressèrent, pour faire entendre au Pape ce que contenoient nos Procès verbaux. Cet Ecrit, (b) Sire, dont Votre Majesté trouvera bon que je joigne la copie à cette Lettre, avec l'attestation de M. l'Evêque de Châlons (c), ayant été communiqué à vos Ministres qui en furent très-contents,

(a) [Imprimées pour la première fois. Voyez la Préface hist. Art. I. N^o. VI.]

(b) [C'est l'Acte du 4 Décembre 1668, signé par M. de Châlons & par M. Arnauld le Docteur.]

(c) [Cette Attestation est datée du 15 Décembre 1664.]

fat mis entre les mains de M. le Nonce, qui l'envoya à Sa Sainteté par un Courier extraordinaire: & le Pape ne donna le dernier sceau à la paix, qu'après que cet Ecrit eut été lu, examiné & approuvé par une célèbre Congrégation de Cardinaux, Prélats & Théologiens, que Sa Sainteté avoit fait assembler exprès pour ce sujet. Ainsi on ne peut douter, Sire, que cette paix si avantageuse à l'Eglise, & que Votre Majesté a jugé si importante pour le repos de son Etat, n'ait pour fondement la distinction des choses qui appartiennent à la foi, de celles qu'on n'est point obligé de croire, & pour lesquelles il suffit de demeurer dans un silence respectueux. C'est ce qu'on a jugé nécessaire en l'une & en l'autre Cour, pour arrêter les contestations & les disputes qui ont agité si long-temps votre Royaume. A quoi Votre Majesté a ajouté une défense expresse de ne se plus donner des noms de parti: ce qui oblige par conséquent à ne tenir suspecte la foi de personne, ou sur l'imagination que l'on ne croit pas ce que l'on n'est pas obligé de croire, ou sur des soupçons sans preuve que l'on soutient des erreurs que tout le monde fait profession de rejeter. C'est pourquoi, Sire, il faut reconnoître que cette paix, que Votre Majesté a témoigné tant de fois qu'Elle ne vouloit point qu'on troublât, ne peut subsister, si on n'observe religieusement deux choses qui en ont été les fondements. L'une, de n'inquiéter personne de ceux qui auront rendu sur les deux différentes questions qui ont donné lieu aux troubles passés, les deux différentes sortes de soumissions dont le Pape s'est contenté, & qu'il a jugé suffisantes: l'autre, de ne point souffrir qu'on fasse revivre ce fantôme du Jansénisme, qui a fait commettre tant de péchés, par les jugemens téméraires qu'on a fait d'une infinité de gens de bien, dont on a tâché de rendre la foi suspecte, sans pouvoir marquer aucune erreur particulière contre la foi, qu'on leur pût attribuer avec la moindre couleur. Cependant, Sire, c'est parce que j'ai voulu suivre les intentions de Votre Majesté sur ces deux chefs, qu'on a tâché de lui donner de mauvaises impressions de ma conduite. On a supposé que j'avois fait changer le serment, qu'avoient accoutumé de faire dans notre Université les Licenciés en Théologie; au lieu que c'est tout le contraire. Car il est certain, Sire, de notoriété publique, que c'est le Chancelier de notre Université qui, de son autorité privée, changeant la formule du serment qui se faisoit de tout temps à la Faculté, y ajouta l'an 1669, *qu'on n'enseigneroit point la doctrine de Jansénius, condamnée par les Papes dans les cinq Propositions*. Cette entreprise paroitra sans doute fort étrange à Votre Majesté, quand elle saura qu'on s'étoit toujours contenté jusqu'alors, que les Bacheliers & les Licenciés promissent de n'écrire & n'enseigner rien de contraire à l'Ecriture Sainte, aux décisions des Conciles, à la Tradition de l'Eglise, au commun consentement des Peres, & aux Déclarations des Papes; & que la rencontre même des hérésies de Luther & de Calvin, qui sont survenues depuis l'établissement de cette formule, n'y ont rien fait changer. Il est donc visible, Sire, que cette entreprise du Chancelier n'a été que l'effet d'une affectation malicieuse, vu même le temps où cela s'est fait; qui a été plus d'un an depuis la paix. Aussi la Faculté de Théologie s'opposa-t-elle à cette innovation; & les choses en étoient demeurées là, jusqu'à la dernière Licence publique, qui fut au mois de Janvier dernier, que quelques-uns appréhendant qu'on ne voulût encore exiger le même serment, on me pria de l'empêcher. Je ne refusai pas, Sire, de m'y employer; parce qu'outre les raisons qu'avoit eu la Faculté de s'y opposer, je cras ne pouvoir rien faire de plus agréable à Votre Majesté, ni de plus conforme au dessein qu'Elle a de conserver la paix, que d'ôter tout ce qui pourroit être une occa-

IV. CL.
IX. P.
APPEND.
LETT. B.

IV. CL.

IX P^e.

APPEND.

LETT. B.

sion de la troubler, & qui n'a point d'autre effet que de gêner les consciences par des scrupules, qui font que l'on tourmente ceux qui s'y arrêtent, ou qui font une occasion de péché à ceux qui en étant prévenus, ne laissent pas de faire, pour se tirer de l'embarras où on les jette, ce qu'ils croient mauvais devant Dieu. Je considérerai de plus, que Votre Majesté ayant fait entendre par une Déclaration solennelle, enregistrée dans tous les Parlements de France, qu'il étoit préjudiciable à son service, de laisser soutenir les maximes ultramontaines de l'infaillibilité du Pape, qu'auroit été mal suivre ses intentions, que d'autoriser un nouveau serment, dont le Jésuite *Esfrix* & d'autres flatteurs de la Cour Romaine, se servent pour montrer que toute la France croit le Pape infaillible, dans les faits même: ce qui est, Sire, d'une conséquence si dangereuse pour tous les Etats, qu'on n'oseroit même en envisager les suites. Il suffit de dire à Votre Majesté, que le Royaume de Navarre n'a été usurpé sur ses Prédécesseurs, que par des maximes fondées sur cette double infaillibilité du Pape, que l'on tâche d'établir, en renouvelant les questions que Votre Majesté a assoupies. Outre cela, Sire, j'apprends que dans des occasions semblables Votre Majesté avoit fait savoir à deux Evêques, qu'Elle vouloit que l'on suivit ce qui fut réglé lors de la paix, en séparant ce qui regardoit la foi, de ce qui n'y pouvoit appartenir: & ce fut par toutes ces raisons que je fis convenir l'Auteur de ce nouveau serment, que l'on feroit condamner les cinq Propositions sans parler de Jansénius, comme fit le Pape Clément IX, dans le Bref qu'il nous envoya pour la confirmation de la paix, où il n'est parlé que des Propositions, sans qu'il soit dit un mot de Jansénius. Cependant au lieu d'en demeurer là, comme on en étoit convenu, quelques esprits inquiets, à l'insu du Chancelier, comme il m'en a assuré, ont surpris de Votre Majesté une Lettre de cachet (d), en lui faisant croire que je voulois changer une chose autorisée par toute la Faculté, qui regardoit la Religion: au lieu que c'est une nouveauté qui ne peut que troubler les consciences, qu'on veut autoriser, contre le sentiment de la Faculté, pour favoriser les Jésuites, & les autres défenseurs de l'infaillibilité du Pape. Et si j'ai quelque chose à me reprocher, c'est d'être entré en quelque sorte de composition là-dessus, & de n'avoir pas fait ôter entièrement de cette Formule tout ce que le Chancelier y avoit fait ajouter par une entreprise manifeste. C'est, Sire, ce que je crois avoir droit d'attendre de la bonté & de la justice de Votre Majesté, & ce que j'espère qu'Elle ne me refusera pas, quand Elle considérera que de laisser subsister tout ce que des particuliers entreprennent & établissent de leur autorité privée, & par un esprit de faction, c'est leur donner courage d'entreprendre tous les jours, & de renouveler par conséquent les troubles & les divisions que Votre Majesté avoit étouffées.

II.

Seconde
affaire,
touchant
le Sémin.
d'Angers.

L'autre affaire, Sire, dont Votre Majesté a désiré d'être informée, regarde les Ecclésiastiques à qui j'avois ci-devant donné la conduite de mon Séminaire. Je la leur ai ôtée, Sire, & je n'ai pas cru qu'on m'en pût faire aucune affaire auprès de Votre Majesté; n'y ayant rien de si essentiel à la dignité des Evêques, que la liberté qu'ils ont de se servir de qui ils veulent pour la direction de leur Séminaire, & même sans être obligés de rendre raison du choix qu'ils font pour cela. Cependant, Sire, j'ai été si éloigné d'agir envers ces Ecclésiastiques par un esprit de domination, que dans l'Acte que leur mauvaise conduite

(d) [Cette Lettre de cachet étoit du 14 Février 1676, adressée au Sieur de la Barre, Chancelier de l'Université d'Angers.]

duite m'a contraint de leur faire signifier, j'ai bien voulu marquer les raisons que j'avois de ne me plus servir d'eux; & j'ai eu tant de soin de ne rien alléguer sur cela que de très-certain, que quoiqu'ils aient la hardiesse de dire dans leur Réponse, que ce sont *des calomnies*, je m'engage à leur faire réparation d'honneur, s'ils peuvent montrer que j'aie altéré la vérité dans aucun des faits que j'y rapporte. Mais il ne faut autre chose pour persuader Votre Majesté que ce ne sont pas des prétextes que j'aie recherchés pour donner quelque couleur à mon Ordonnance, sinon que je la supplie de se souvenir, qu'il y a plus de six mois que je m'en suis plaint à Elle-même, en lui écrivant en faveur du Pere *Martin*, Prêtre de l'Oratoire, qu'ils avoient calomnié par un faux zèle; en lui imputant qu'il avoit soutenu des hérésies, & qu'il étoit demeuré d'accord dans une dispute publique, que ses sentiments touchant la Justification, étoient les mêmes que ceux des Calvinistes. J'en pris occasion dans cette Lettre, de faire entendre à Votre Majesté que j'avois été contraint de ne me plus servir d'eux pour la direction de mon Séminaire; parce que leur ayant souvent fait connoître les intentions de Votre Majesté pour la conservation de la paix, ils ne cessoient de la troubler en décriant sans raison, comme suspects d'hérésie les plus gens de bien de mon Diocèse, & les plus capables de servir les ames, & en inspirant ce même esprit de division & de schisme aux jeunes Clercs qu'ils conduisoient. Voilà, Sire, la principale raison qui m'a obligé d'en venir enfin à user envers eux de la liberté qu'ont tous les Evêques par leur caractère, de disposer de leur Séminaire, selon les mouvements de leur conscience, sans être obligés d'en rendre compte qu'à Dieu. Mais les Ecclésiastiques mêmes dont il s'agit, ne m'osent pas contester ce droit. Ils demeurent d'accord dans l'Acte qu'ils m'ont fait signifier, qu'ils seroient mal fondés *s'ils prétendoient se dire les Prêtres Directeurs du Séminaire où sont mes Clercs; parce qu'ils savent trop, disent-ils, le droit qu'ont les Pasteurs de mener paître leurs ouailles dans les lieux où il leur plaît de leur dépendance.* Mais ils se retranchent à dire que je ne leur puis ôter la qualité de Directeurs du Séminaire en général. Et c'est par-là qu'ils veulent soutenir contre moi, qu'ils ont eu raison de s'appeler dans une Thèse publique, *le Séminaire d'Angers, établi dans le logis Barrault, par l'autorité Episcopale & Royale.* Mais c'est ce que Votre Majesté reconnoîtra sans peine être entièrement insoutenable, quand elle aura considéré que cette prétention ne peut être fondée que sur les Lettres patentes obtenues à ma Requête, par laquelle Votre Majesté m'a donné pouvoir d'établir un Séminaire à Angers. Car Elle remarquera, s'il lui plaît, 1°. Que ces Lettres patentes ne sont point obtenues sur la Requête de quelques Prêtres qui auroient voulu faire un Corps de Communauté, sous le nom de Séminaire, qui est le cas de Messieurs de Saint Sulpice & de Saint Nicolas, auxquels sans raison ils se veulent comparer; mais à ma seule Requête. 2°. Que si trois d'entr'eux sont nommés dans ma Requête, parce que j'avois dessein alors de me servir d'eux, ils ne le sont point dans les Lettres patentes, qui est le seul titre qu'ils pourroient avoir pour se dire établis en Corps de Séminaire par l'autorité royale. 3°. Qu'il est expressément marqué dans ma Requête, que ce Séminaire dont j'ai demandé, & dont Votre Majesté m'a accordé l'établissement, est, *pour faire instruire dans les fonctions ecclésiastiques les Clercs qui doivent être admis aux Ordres sacrés.* Or leur prétendu Séminaire n'est point tel présentement; & ils avouent qu'ils n'ont pas droit de m'obliger à le rendre tel; puisqu'ils reconnoissent que j'ai pu, sans leur faire tort, ne leur pas confier

Ecrits sur le Jansénisme. Tome XXV.

V ♡

IV. CL.
IX. P.
APPEND.
LETT. B.

IV. C^l.IX. P^e.APPEND.
LETT. B.

l'instruction des Clercs qui doivent être admis aux Ordres sacrés. Ils ne font donc pas le Séminaire établi par les Lettres patentes que Votre Majesté a accordées à ma Requête. Il est encore plus étrange qu'ils veuillent, malgré moi, se maintenir *dans la qualité de Séminaire établi par mon autorité*; puisque si quelques-uns d'eux se trouvent nommés dans ma Requête, ils ne le font que comme des particuliers dont je me voulois servir, & non comme faisant partie de quelque Communauté déjà établie, à qui je me fusse engagé de donner le gouvernement de mon Séminaire. Et ainsi Votre Majesté voit clairement, qu'il est contre le bon sens de s'imaginer que je me fois voulu lier les mains par cette nomination, & m'obliger à les reconnoître pour mon Séminaire, lors même que je jugerois qu'ils ne seroient pas propres à en faire les fonctions.

Mais je crois, Sire, devoir encore dire un mot à Votre Majesté de la manière dont ils m'ont traité, en me signifiant leur Réponse à mon Ordonnance: car l'un d'eux m'étant venu trouver dans mon logis avec un Sergent, au lieu de me faire au moins quelques excuses, comme l'honnêteté & le respect qu'ils me doivent les y obligeoient, toute la civilité qu'il me fit fut de m'aborder avec ces paroles injurieuses: *Que toute la ville étoit scandalisée de mon procédé, & que j'en rendrois compte à Dieu & au Roi.* Votre Majesté peut juger par-là quelle confiance je puis avoir en des Ecclésiastiques aussi emportés contre moi que le sont ceux-là, & qui gardent si peu de mesures, en me parlant à moi-même dans ma maison: & ne pouvant avoir de liaison particulière avec eux, comment pourrois-je leur confier l'instruction de ceux que je ne dois élever aux Ordres sacrés, que pour conduire avec moi, & dans l'union du même esprit le troupeau que Jésus Christ m'a commis? C'est pourquoy, Sire, j'espère que Votre Majesté n'approuvera pas qu'ils se soient vantés avec peur de respect, de la faire entrer dans leurs injustes prétentions; & que bien loin de cela, Elle aura la bonté d'honorer de sa protection un Evêque qui ne s'applique uniquement qu'aux besoins de son Diocèse, & qui a eu le bonheur de lui pouvoir témoigner dans les temps les plus fâcheux, qu'il n'y a personne en son Royaume qui soit avec plus de passion & de fidélité &c.

[Ecrite en Mars 1676.]

S E C O N D E L E T T R E ,

De M. l'Evêque d'Angers au Roi, pour se plaindre de la destruction des petites Ecoles, sous prétexte de Jansénisme. (a)

S I R E ,

SI jamais j'ai eu sujet d'espérer que Votre Majesté écouterait favorablement ce que j'avois à lui représenter, c'est dans cette occasion, où il s'agit d'un droit tout épiscopal, & sur lequel les Evêques n'ont jamais été troublés. Il est ques-

(a) [M. l'Evêque d'Angers avoit envoyé à M. Arnauld un Projet de Lettre informe, sur laquelle ce Docteur dressa ou fit dresser celle-ci, que M. d'Angers envoya au Roi au commencement de 1677. Il est marqué sur la Minute que nous transcrivons *qu'elle fut envoyée (à Angers) sur la fin de 1676.* On trouve dans cette Minute plusieurs retranchements & corrections de la main de M. Arnauld.]

tion d'une surprise qu'on a faite à Votre Majesté, pour ruiner un des plus grands biens que je fasse dans mon Diocèse, & me priver du secours que je tire de deux Prêtres très-vertueux qui s'emploient par mes ordres à enseigner le Cathéchisme aux enfants, & à veiller sur de pauvres Ecoliers qui étudient pour entrer dans l'Etat Ecclésiastique. C'est ce qu'ont prétendu ceux qui ont fait adresser au Sieur d'Autichamp, votre Lieutenant au Gouvernement de la ville & château d'Angers, la Lettre de cachet du 9 Décembre dernier. Mais Votre Majesté reconnoitra sans peine, que ce dessein que mes ennemis ont depuis longtemps, est aussi injuste en soi, que le prétexte qu'ils ont pris pour le faire réussir est calomnieux. Tout le monde demeure d'accord que les Evêques sont établis par Jesus Christ pour enseigner à tous les hommes la science du salut. Cette obligation regarde encore plus particulièrement les pauvres & les simples; puisque c'est à eux, par une prérogative singulière, que Jesus Christ dit qu'il est venu annoncer son Evangile. C'est pourquoi rien n'a plus été de tout temps dans la dépendance des Evêques que les Ecoles Chrétiennes; & ils n'ont guere de devoir plus essentiel à leur caractère, que de les remplir de gens capables de se bien acquitter d'un emploi si important, & d'où l'on peut dire que dépend presque tout ce que l'on peut espérer de solide réformation dans les mœurs des Chrétiens. C'a été, Sire, dans cette vue, que sachant que des Ecclésiastiques d'une singulière vertu s'étoient réduits, par un pur zèle du salut des ames, à faire les petites Ecoles dans une des villes de mon Diocèse, & qu'ils s'y appliquoient avec une bénédiction extraordinaire de Dieu, je crus les devoir inviter de faire la même chose dans ma Ville Episcopale. Ils ont obéi à l'ordre que je leur en ai donné, il y a trois ou quatre ans; & deux d'entr'eux s'y étant établis, ils ont travaillé avec fruit à l'instruction des enfants, & ont pris aussi des jeunes gens en pension, qui font leurs études dans le College public, ou dans les Ecoles de Théologie. Ces pieux Ecclésiastiques veillent seulement à leurs mœurs & à leur conduite. Je ne crois pas, Sire, qu'il y ait personne qui prétende qu'on ait besoin de Lettres patentes de Votre Majesté pour l'une ou l'autre de ces deux fonctions; c'est-à-dire, pour apprendre à de petits enfants à lire & à connoître Dieu; ou pour tenir des pensionnaires qui vont au College. Toute la France est pleine de personnes qui font l'une & l'autre de ces deux choses, sans que l'on se soit jamais avisé de leur demander s'ils avoient des Lettres de Votre Majesté qui leur en donnassent la permission. Ce n'est pas aussi le prétexte qu'on a pris pour me troubler dans cette partie de mon Ministère. Il n'en est pas dit un seul mot dans cette Lettre de cachet. Mais ceux qui ne craignent point d'avancer à M. de Châteauneuf toutes sortes de faussetés, parce qu'ils n'ont que trop reconnu qu'il étoit toujours disposé à les recevoir, lui ont fait croire que c'étoit une Communauté d'Ecclésiastiques qui faisoit ces fonctions, & que cela étoit contre les Ordonnances, qui vouloient qu'on eût des Lettres patentes pour faire un Corps de Communauté. Un Secrétaire d'Etat sage, & qui veut s'acquitter fidèlement d'un Ministère si important, ne doit pas recevoir des avis de toute sorte de personnes; il doit examiner avec soin ceux qu'il reçoit, & n'en faire passer aucun jusqu'à Votre Majesté, sans s'être assuré de la vérité des faits qu'on avance, dont il se rend en quelque sorte garant toutes les fois qu'il se charge de les rapporter. Si on eût voulu en user de la sorte, on auroit reconnu sans peine que c'étoit une supposition malicieuse, pour empêcher le bien que faisoient ces deux Ecclésiastiques; puisqu'on ne peut dire sans choquer le sens commun, que deux personnes fassent un Corps de Communauté, ni qu'ils aient besoin de Lettres patentes pour demeurer dans un même logis, en s'y employant,

IV. CL.

IX. P.

APPEND.

LETT. 2.

IV. Cl. l'un à enseigner le Cathéchisme à des enfants: l'autre à tenir en pension des
 IX. P^c. jeunes gens qui vont au College. Et comme toute la Ville d'Angers pouvoit té-
 APPEND. moigner que cela étoit ainsi, on auroit rejeté un si faux avis, & la chose en
 LETT. B. seroit demeurée là.

Mais la douleur que je ressens de voir le trouble où est maintenant mon Diocèse, me contraint de dire à Votre Majesté, qu'une conduite si judicieuse & si mesurée qu'on auroit attendue de tout autre de ses Ministres, & que je veux croire que M. de Châteauneuf auroit suivie lui-même dans une affaire où il auroit agi avec moins de prévention & de chaleur, n'est pas celle qu'il lui a plu de garder en cette occasion. Il y a long-temps qu'il a pris le parti d'agir dans toutes les choses qui me regardent, d'une manière qui n'est pas moins contraire à toutes les regles de l'équité naturelle, que propre à donner moyen à la malignité & à la calomnie d'opprimer les innocents. C'est, Sire, ce que je suis prêt de justifier à Votre Majesté par des preuves convaincantes, qui lui feront voir clairement, que tout ce que M. de Châteauneuf a obtenu d'Elle contre moi, depuis un an, n'a été qu'une suite continuelle de surprises, & *qu'il s'est abandonné à ses passions*, ou à celles de ses amis, avec si peu de précaution & de réserve, qu'il paroît par tous les ordres qu'il a donnés sous le nom de Votre Majesté, qu'il n'a jamais rien su de ce dont il s'agissoit: qu'il n'a jamais pris les mesures nécessaires pour s'en informer, & qu'il n'a jamais songé qu'à engager Votre Majesté, & à opprimer par le poids de l'autorité royale, des innocents à qui il auroit sans doute donné sa protection, s'il avoit bien voulu les entendre, & connoître le fonds des différens dont il s'agissoit. Je veux bien passer pour coupable d'avoir manqué de respect envers Votre Majesté, par une témérité tout-à-fait indigne de mon caractère & de mon âge, si j'avois été assez imprudent de faire une avance de cette importance, sans avoir moyen de la soutenir. Mais je regarderai, Sire, comme une grace, que Votre Majesté m'ordonne de prouver ce que je me suis engagé de lui faire voir; & j'ai lieu de croire qu'Elle m'y obligera, puisqu'il est de la justice & de la gloire de son regne de ne pas souffrir qu'on abuse de son autorité & de son nom, pour décréditer un Evêque parmi son peuple, & lui faire perdre, si l'on pouvoit, le fruit de près de trente années de résidence continuelle, & de travaux sans relâche. Cependant, Sire, ayant des sujets si légitimes de regarder M. de Châteauneuf comme incapable de tenir la balance droite à mon égard, après toutes les preuves qu'il a données de sa partialité, Votre Majesté est trop équitable pour ne pas juger qu'il ne seroit pas raisonnable que je fusse obligé de me servir de son entremise pour porter à Votre Majesté les plaintes que j'ai à lui faire de sa conduite. Ainsi, en attendant que Votre Majesté ait eu la bonté de nommer quelque autre Secrétaire d'Etat à qui je me puisse adresser, j'ai cru qu'Elle ne trouveroit pas mauvais que je lui fîsse rendre cette Lettre, ou directement, ou par M. le Tellier, s'il veut bien me rendre ce bon office que de la lui présenter. Le sujet qui m'a fait prendre la liberté de l'écrire, souffre, ce me semble, si peu de difficulté, que je ne crois pas avoir besoin de personne qui appuie mes remontrances auprès d'un Roi si judicieux & si éclairé; mais seulement qu'on n'envenime pas mes paroles, & qu'on ne détourne pas Votre Majesté de me rendre justice, par le fantôme d'une hérésie imaginaire qu'on m'accuseroit de favoriser. Ce n'est que par ce méchant artifice qu'on pourroit empêcher Votre Majesté de m'écouter favorablement. Mais pour peu qu'Elle y fasse d'attention il lui sera facile de ne s'y pas laisser prendre. Il n'est rien arrivé de nouveau depuis la paix qui a détruit cette calomnie d'une manière si avantageuse à ceux

contre qui elle avoit été employée. C'est donc là une malice noire que de la vouloir faire revivre, sans qu'on en ait donné le moindre sujet; & Votre Majesté a plus d'intérêt que personne de ne pas souffrir qu'on ruine par-là l'un des plus glorieux de ses *ouvrages*. Les délateurs ont toujours été regardés comme la peste des Etats: & c'est être délateur que d'entreprendre de faire passer les gens de bien pour coupables, sans pouvoir prouver ce que l'on avance contre eux. Si on s'imagine aussi qu'il y a des hérétiques dans votre Royaume, outre ceux qui sont tolérés par les Edits, pourquoi n'emploie-t-on pas les voies canoniques pour les découvrir & pour les punir? Pourquoi de tant de zélés qui crient en l'air contre ces hérétiques prétendus, ne s'en trouve-t-il aucun qui ose se rendre leur accusateur; qui ose entreprendre de marquer les méchants dogmes que l'on doit supposer qu'ils soutiennent, en montrant d'une part, que ce sont des sentiments contraires à la foi, & en faisant voir de l'autre, par de bons témoins ou d'autres preuves juridiques, que tels & tels les ont enseignés? Si ce qu'on appelle Jansénisme est une secte d'hérétiques aussi répandue que l'on la fait, elle est bien différente de toutes celles qui ont paru jusqu'ici. Car a-t-on jamais oui dire qu'on ait tenu pour hérétiques un très-grand nombre de personnes, pendant des vingt & trente années, sans qu'on ait jamais pu en convaincre un seul, ou de s'être séparé par le schisme de la Communion de l'Eglise, ou d'avoir tenu quelque dogme qui ruinât la foi catholique? En vérité, Sire, la postérité aura de la peine à croire, que sous le regne d'un si grand Roi, on ait pu pousser si loin & entretenir si long-temps une telle illusion. Mais il ne s'agit point de cela dans cette affaire. Il suffit que je sois Evêque, & que Votre Majesté me fasse l'honneur de me considérer comme tel: car qui peut douter qu'Elle ne soit portée & par sa piété, & par son amour pour la justice, à conserver aux Evêques un des droits les plus inséparables de leur caractère, qui est de dispenser la parole de Dieu aux petits comme aux grands; & par conséquent de choisir ceux qu'ils croient les plus capables de les seconder dans ce Ministère? C'est pourquoi, Sire, puisqu'il est certain que la Lettre de cachet n'a été écrite que pour empêcher que des Ecclésiastiques ne véussent en Corps de Communauté sans les permissions nécessaires, & qu'il est clair par conséquent que le Sieur d'Autichamp a passé ses ordres, quand il a voulu, en vertu de la même Lettre, qu'un Ecclésiastique qui faisoit la petite Ecole avec mon approbation, cessât de la faire, je crois que Votre Majesté ne trouvera pas mauvais que j'ordonne à ce bon Prêtre de continuer l'exercice auquel Dieu l'a appelé par la voix de son Evêque. Mais quant à ce qui étoit ordonné par Votre Majesté, je ne puis douter que M. d'Autichamp ne l'ait assurée, qu'il n'a point trouvé de Communauté dans la maison où on a voulu lui faire croire qu'il y en avoit une; & je puis aussi donner parole à Votre Majesté, que je ne souffrirai point qu'il s'en établisse aucune de celles pour lesquelles les Ordonnances veulent que l'on obtienne des Lettres patentes, sans qu'on les ait obtenues: & je pense qu'Elle s'en peut reposer sur moi, & que je lui en rendrai aussi bon compte qu'un homme d'épée, qui a beaucoup de mérite, mais qui peut n'avoir pas toute l'intelligence qui seroit nécessaire pour exécuter ponctuellement ses ordres, sans en rien omettre ou y rien ajouter. Il ne faut point deviner les intentions des Princes, ni les étendre au-delà des termes dont ils se servent pour les expliquer. Il n'y a pas sur-tout d'apparence qu'ils trouvent bon que l'on prenne cette liberté quand cela iroit au préjudice de l'autorité épiscopale, dont ils sont les Protecteurs. Ainsi j'ai tout lieu de croire, que Votre Majesté n'approuvera pas ce qu'on a voulu faire contre moi, au-delà de ce que portoit votre

IV. CL.

IX. P^e.

APPEND.

LETT. B.

IV. CL. Lettre de cachet. Et bien loin de craindre qu'Elle veuille que je sois privé du secours que je reçois de ces deux Ecclésiastiques, pour porter à Dieu les ames dont je suis chargé, j'espère qu'Elle me protégera contre ceux qui le voudroient entreprendre par la résolution qu'ils ont prise de me faire tout le mal qu'ils peuvent. Tant de pauvres enfants, à qui Votre Majesté aura conservé une instruction si avantageuse à leur salut, attireront sur sa personne sacrée toute sorte de bénédictions & de graces, & ils joindront, Sire, leurs prieres à celles que fait sans cesse pour la même fin, avec toute la ferveur dont il est capable,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très-humble, très-obéissant & très-fidelle serviteur & sujet.

T R O I S I E M E L E T T R E,

De M. d'Angers au Roi, sur le même sujet. (a)

S I R E,

A peine avois-je achevé la première des deux Lettres que je me donne l'honneur d'écrire à Votre Majesté, que ce que j'appréhendois n'a pas manqué d'arriver. M. de Châteauneuf ne m'a pas donné le loisir de porter mes justes plaintes à un Roi si équitable, & si disposé à écouter celles des moindres de ses sujets; il les a prévenues par sa précipitation ordinaire; & pour ne pas trouver d'obstacle à l'exécution des desseins de mes ennemis, il a eu grand soin de ne me pas laisser le temps de supplier Votre Majesté d'entrer au moins en quelque connoissance de cause, avant que de renverser ce qui se faisoit par mes ordres, qui édifioit tous les gens de bien de mon Diocèse, & qui me servoit à m'acquitter devant Dieu, d'une des plus importantes obligations de mon caractère. Je n'en dois pas néanmoins être surpris; c'est la conduite qu'il a tenue dans tout ce qui s'est fait dans mon Eglise depuis un an. La passion qu'il a de favoriser deux ou trois esprits turbulents, qui ne pensent qu'à mettre le feu dans mon Diocèse, lui a fait croire qu'il n'y avoit qu'à engager Votre Majesté sur les avis qu'il lui donnoit, quelque faux qu'ils pussent être, parce qu'il s'est imaginé, par une prétention que Votre Majesté jugera sans doute lui être tout-à-fait injurieuse, qu'il y alloit de son honneur de ne pas reculer, & d'exécuter quoi que ce fût qu'on lui eût fait entreprendre, après même qu'on auroit été convaincu de la fausseté du prétexte qu'on auroit pris pour le lui faire entreprendre. C'a été, Sire, son procédé dans tous les incidents de cette affaire; mais plus ouvertement encore dans celui-ci que dans pas un autre; jamais rien n'a été plus évidemment faux que ce qu'il a fait entendre à Votre Majesté sur l'avis qu'on lui avoit donné d'Angers, qu'il y avoit des Ecclésiastiques qui vivoient en Corps de Communauté sans les permissions nécessaires. Il étoit bien facile de s'informer si cela étoit vrai ou non: mais M. de Châteauneuf n'avoit

(a) [Cette Lettre a été copiée sur l'original, écrit tout entier de la main de M. Arnauld.]

garde de prendre cette voie; il craignoit trop que cette occasion de me persécuter ne lui échappât. Il trouvoit plus avantageux de supposer pour vrai ce qu'on lui avoit dit contre toute vérité; & d'adresser au Sieur d'Autichamp, qu'il favoit être conduit par des gens qui ne m'aiment pas, une Lettre de cachet pour dissiper ces Ecclésiastiques, qui vivoient dans un Corps de Communauté, sans avoir de Lettres patentes qui le leur permissent. On ne fait pas ce que le Sieur d'Autichamp lui a mandé: mais à moins que de s'être rendu coupable d'une prévarication tout-à-fait honteuse, en suivant aveuglément les impressions de son Directeur, il a dû l'assurer, que n'ayant trouvé dans les deux maisons dont il s'agissoit que deux Ecclésiastiques, dont l'un tenoit la petite Ecole, & l'autre avoit soin de quelques pauvres Ecoliers qui alloient au College, ou aux Ecoles publiques de Théologie, à qui il donnoit le moyen de subsister; il n'y avoit rien en tout cela qui ne se pût faire sous mes ordres, sans avoir besoin d'en avoir la permission de Votre Majesté par des Lettres patentes; & qu'ainsi la Lettre de cachet ne pouvoit être exécutée, parce qu'elle avoit été obtenue par un faux exposé. C'est assurément, Sire, ce que l'équité naturelle auroit voulu que l'on eût fait: mais ce n'est pas à quoi tendoit M. de Châteauneuf. Il prétend que toutes les Lettres de cachet qu'il expédie doivent avoir leur effet, quelque surprise qu'on ait faite à Votre Majesté pour les obtenir. Et ainsi, sans avoir eu le temps d'avertir Votre Majesté, qu'on lui avoit supposé ce qui n'étoit pas, j'appris aussi-tôt que la premiere Lettre de cachet avoit été suivie d'une seconde, qui ordonne que l'on chasse de ces deux maisons tous les pauvres Ecoliers que la charité y faisoit subsister, quoiqu'il n'y ait pas le moindre doute que le prétexte que l'on avoit pris d'abord, du défaut de Lettres patentes, ne soit la chose du monde la plus inouïe & la plus insoutenable. Mais je n'ai rien, Sire, de plus raisonnable à attendre, tant que Votre Majesté, qui ne peut être informée que par ses Ministres de ce qui se passe dans les Provinces, se reposera sur M. de Châteauneuf des affaires de mon Diocèse. Car je ne dois pas présumer que Dieu enverra un Ange à Votre Majesté, pour la détromper des fausses impressions que lui donne sans cesse une personne si prévenue contre moi. Et ainsi, tant qu'Elle n'apprendra le détail des choses que par ce canal, je dois m'attendre que l'ennemi du salut des hommes se servira d'une conjoncture si favorable, pour ruiner tout le bien que je pourrois faire dans mon Eglise; pour ôter aux peuples que Dieu a soumis à ma conduite, la confiance qu'ils y doivent avoir; pour donner cœur aux méchants Prêtres de se soulever contre moi, comme n'ayant plus le crédit & le pouvoir de les réprimer; pour me priver du secours des plus pieux Ecclésiastiques, en les bannissant sur les seules impostures de leurs ennemis, comme on a déjà commencé de faire; & enfin, pour me jeter, s'il pouvoit, dans la résolution de laisser tout là, & d'abandonner au gré des vents, le vaisseau que je dois conduire au port de l'éternité, par l'accablement où l'on se trouve, quand on voit sans cesse ses meilleurs desseins traversés, & la calomnie en possession de triompher impunément de la piété & de l'innocence. Car, enfin, à quoi en est réduit un Evêque, qui pouvant à peine respirer sous le poids d'un ministère si terrible, se trouve encore surchargé d'ennuis & de peines, par les oppositions continuelles qu'il rencontre, lorsqu'il tâche de s'acquitter du plus indispensable de ses devoirs? Il n'y en a point de plus grand, que de pourvoir les pauvres peuples de la campagne, qui sont pour l'ordinaire dans une ignorance extrême des choses de leur salut, de Prêtres capables de les en instruire, & de les porter à la piété par l'exemple d'une vie sainte. Tous les bons Evêques savent combien il est difficile d'en trouver de

IV. CL.
IX. P.
APPEND.
LETT. B.

IV. C. L.
IX. P.^e.
APPEND.
LETT. B.

tels, qu'on puisse envoyer dans les pauvres Paroisses pour y être Curés ou Vicaires. Il n'y a guere que ceux qui sont nés pauvres, qui puissent supporter une vie si dure; mais ils ont pour l'ordinaire une éducation si basse, & si peu de moyen d'étudier, qu'ils nuisent plus qu'ils ne servent aux lieux où on les met, par leur ignorance & par leur peu de vertu. Je regardois donc, Sire, comme une bénédiction toute particuliere de Dieu, la peine que prenoient ces deux Ecclésiastiques, à élever dans la piété beaucoup de pauvres Ecoliers, dont j'étois assuré de tirer dans la suite de très-bons sujets pour les Paroisses de la campagne, & l'édification qu'ils donnoient à toute la Ville d'Angers par leur bon exemple. Et il est vrai que je ne pouvois recevoir un coup plus sensible, que de voir détruire en un moment, par de malignes suppositions, un établissement de charité si avantageux aux ames dont Dieu me demandera compte. Mais ce qui est, Sire, le comble de ma douleur, est qu'on ait employé, pour ruiner l'œuvre de Dieu, votre autorité royale, qui ne doit servir, selon S. Paul, qu'à appuyer les bons & à punir les méchants. Quand je demanderois, Sire, à en être cru, je pense qu'en qualité d'Evêque j'en aurois assez de droit, puisque je suis établi de Dieu, pour juger de ce qui peut faire du bien & du mal aux ames qu'il m'a données à conduire. Il est certain au moins que l'ordre vouloit que M. de Châteauneuf s'en fût plutôt informé de moi, que de ses donneurs d'avis; car il n'est pas sur les lieux pour savoir par lui-même ce qui s'y passe. Cependant, Sire, je veux bien en cette rencontre me dépouiller en quelque sorte de l'autorité que Dieu m'a donnée. Votre Majesté a un Intendant de Justice dans la Province; Elle n'a, s'il lui plaît, qu'à lui donner ordre de s'informer à Angers de l'établissement que l'on veut détruire; il pourra aisément savoir d'une part, s'il étoit de nature à avoir besoin de Lettres patentes; & de l'autre s'il n'étoit pas d'un très-grand fruit, & d'une édification singuliere. Je n'ai besoin, Sire, que de cette enquête, que je ne crois pas qu'on ait jamais refusée à un Evêque, dans une affaire de la nature de celle-ci. Car je suis persuadé que Votre Majesté est trop juste, pour vouloir que ceux qui auroient opposé sans raison un défaut de Lettres patentes, afin de ruiner un établissement qui n'en auroit pas besoin selon les Loix du Royaume, profitent de leur malice, & qu'Elle aime trop la Religion, pour souffrir que l'on détruise ce qui se faisoit par mon ordre dans ces deux Maisons de charité; s'il étoit vrai qu'il ne s'y fit rien qui ne fût à la gloire de Dieu, à l'avantage de l'Eglise, au soulagement des pauvres, & à l'édification de tous les fideles (b). C'est dans cette confiance que je
finirai

(a) Ce qui suit se trouve barré dans l'original. " C'est dans cette confiance, Sire, que je finirai cette Lettre, en priant Dieu qu'il détourne de sa personne sacrée & de son Royaume les maux que pourroit y attirer la persécution que l'on a faite sous son nom, aux membres de Jesus Christ, qui sont les pauvres, & à son Epouse, qui est l'Eglise. On trompe, Sire, les Princes, quand, pour les porter à tout entreprendre, on leur insinue qu'il y a bien de la différence entre ce qu'ils peuvent faire avec justice, & sans que Dieu en soit offensé, & ce qu'ils peuvent faire par autorité, & sans que les hommes aient droit de s'y opposer. Les Rois sont Maîtres de la vie, de l'honneur, des biens & de la liberté de leurs sujets; parce que, d'une part, c'est à eux à en priver ceux qui méritent d'en être privés, & que de l'autre, quand ils agissent en cela contre la justice, ce n'est pas une raison à leurs sujets de se révolter contre eux; mais c'en est une à Dieu de les punir de l'abus qu'ils font d'une puissance qui ne leur est donnée que pour le bien des hommes. Je ne doute point, Sire, que Votre Majesté ne soit très-persuadée de cette vérité: & ce ne peut être que par surprise que des innocents souffrent le bannissement, ou quelque autre peine, par des ordres qu'on arrache d'Elle. "

cette Lettre, en priant Dieu qu'il délivre Votre Majesté des surprises & des IV. CL.
 tions injustes, qui sont, selon S. Bernard, le plus grand écueil des meil- IX. P.
 rinces. C'est, je crois, Sire, l'un des plus importants souhaits que l'on APPEND.
 fasse pour le bonheur de votre personne sacrée & de votre Etat; puis- LETT. B.
 justice est le soutien des Trônes, selon l'Ecriture, & qu'il n'arrive guere
 s bons Rois la blessent, que lorsqu'ils se laissent surprendre aux mau-
 impressions qu'on leur donne contre les gens de bien. Mais quoi que la
 ité puisse faire contre moi, elle ne sera jamais capable d'affoiblir le zèle
 lieu m'a donné pour votre service, ni d'empêcher que je sois disposé à
 voir, dans toutes les occasions que Dieu m'offrira, avec combien de pas-
 e suis,

S I R E,

De Votre Majesté,

*Le très-humble & très-obéissant
 serviteur & sujet.*

B. [Nous trouvons dans un Mémoire, joint à la Minute des deux
 s ci-dessus, qu'il devoit y avoir des Commissaires; qu'on avoit dressé un
 ire pour leur instruction, qu'on devoit faire imprimer; & qu'on ne croit
 u'il l'ait été, parce que M. de Paris & M. de Châteauneuf, empêche-
 u'il n'y eût des Commissaires.]



IV. Cl.
IX. P.
APPEND.
LETT. C.

D E U X M É M O I R E S

T O U C H A N T

LES INFRACTIONS DE LA PAIX DE CLÉMENT IX, &c.

Pour être présentés au Roi par Madame la Duchesse de Longueville. (a)

[Imprimés pour la première fois.]

P R E M I E R M É M O I R E

Pour le Roi.

C O m m e dans les Contestations où l'on s'est trouvé engagé, on n'a jamais eu d'autre intérêt que celui de la vérité, dans le temps même où les disputes étoient le plus échauffées, on ne desiroit rien avec tant d'ardeur, que de pouvoir conserver l'union & la charité avec tout le monde, sans manquer à son devoir & sans trahir sa conscience.

Cette disposition, qui a toujours été très-sincère dans les amis de Madame de Longueville, les a fait entrer avec facilité dans tous les expédients qu'on a proposés pour terminer une affaire qui troubloit le monde depuis long-temps, & qui scandalisoit tous les gens de bien. Et quand il a plu à Dieu de rendre le calme à son Eglise, après une agitation de plusieurs années, ils ont reçu la paix comme un bien qui venoit du ciel, & ils ont admiré la Providence divine, qui a voulu que le Roi eût plus de part que personne à cet accommodement, afin que Sa Majesté (à la prudence & la bonté de qui on doit, après Dieu, la tranquillité dont on jouit) la regardât comme son ouvrage, & employât dans la suite des choses, son pouvoir & son autorité pour la maintenir.

Mais les Disciples de S. Augustin n'auroient pas cru faire l'usage qu'ils doivent de la liberté qui venoit de leur être rendue, s'ils n'avoient tâché de l'employer utilement pour la gloire de Dieu, & pour le salut des âmes.

Ce fut dans cette vue, qu'ils entreprirent de défendre contre les hérétiques la créance de l'Eglise, & qu'ils résolurent dès-lors de consacrer tous leurs travaux à éclaircir & à soutenir les vérités qui sont contestées par les Calvinistes: & ils le firent d'autant plus volontiers, qu'ils avoient lieu d'espérer que cette conduite les reconcilieroit avec tous les Catholiques, & que personne ne voudroit plus se déclarer contre ceux qui se chargeoient si généreusement de combattre pour la cause commune, contre nos communs ennemis. On ne veut point parler ici du mérite des ouvrages qu'ils ont faits sur ce sujet. Ils ont reçu jusqu'à cette heure des approbations & des éloges des premières personnes de l'Eglise;

(a) [Voyez la Préface historique, Art. II.]

& l'on peut croire, sans se trop flatter, qu'ils ne seront pas inutiles pour la conversion de ceux qui s'en sont séparés. Mais il faut avouer qu'ils n'ont pas fait à l'égard des anciens ennemis de ces Messieurs, tout l'effet qu'on en attendoit.

IV. C.
IX. P.
APPEND.
LETT. C.

En même temps que M. Arnauld recevoit de Rome des témoignages avantageux de l'estime & de l'affection du Pape, le Pere Chauran, Jésuite, prêchant à Issoudun, le déclaroit hérétique en pleine chaire: & il n'est pas mal aisé de prouver la vérité de ce fait par un grand nombre de témoins.

Le Pere Coret a prêché les mêmes choses à Mons en Hainaut, avec encore plus de véhémence; & s'est vanté dans son Sermon d'avoir soutenu dans le College de Paris, l'infailibilité du Pape dans le fait & dans le droit, *contre les sentiments de la fausse Théologie*, & d'en avoir reçu de grands remerciements du Nonce du Pape (b).

Le Pere Guillemain, autre Jésuite, aussi échauffé & aussi violent que ses Confreres, passant dans un Monastere de Bernardines du Diocèse de Grenoble, dit publiquement que les deux tiers des Evêques de France étoient Jansénistes, & qu'on devoit s'en défier.

Le Pere Adam, dans un Livre imprimé à Bourdeaux depuis deux ans, s'emporte contre ceux qu'il appelle les nouveaux Docteurs; & lorsqu'il ne les nomme pas par leur nom, il n'y a rien qu'il ne fasse pour désigner M. Arnauld & ses amis.

Le Pere Bourdaloue, célèbre par ses prédications, & plus célèbre encore, s'il se peut, par son zele amer & par ses emportements, dit il n'y a pas long-temps, que les Jansénistes étoient des hérétiques très-dangereux, & qu'ils ne haïssoient les Jésuites que comme les loups haïssent les chiens du Berger. On ne peut s'empêcher de faire remarquer en passant la charité de ce bon Religieux, qui lui fait prendre pour des bêtes farouches, tous ceux qu'il n'honore pas de sa bienveillance, & cette humilité profonde, avec laquelle il déclare dans cette comparaison, que lui & ses compagnons sont les chiens fidèles, à qui Jesus Christ a confié dans ces derniers temps la garde & le salut de son troupeau.

M. l'Evêque d'Amiens a dit à quelques-uns de ses amis, qu'il s'étoit depuis M. Faure, peu tenu une Assemblée à Paris, entre plusieurs Evêques & M. Arnauld, où ci-devant l'on avoit délibéré des moyens de détrôner le Pape, & d'abolir le culte de la Sainte Vierge. Mais comme tous ceux qui connoissent M. d'Amiens, & qui ont observé les diverses démarches qu'il a faites dans toute la suite des affaires de l'Eglise, savent bien qu'il ne demeure pas long-temps dans une même situation, on ne se plaint que médiocrement de lui; parce qu'on peut croire avec assez de vraisemblance qu'il changera bientôt de sentiments, & qu'on n'ignore pas d'ailleurs qu'il sera toujours prêt de désavouer en public les calomnies qu'il débite en particulier.

Cordelier.

M. l'Evêque de Coutances, emploie assez présentement toute son autorité à ruiner un Séminaire établi à Valognes, fondé & gouverné par M. l'Abbé de la Luthumiere, homme de qualité, dont la vertu est connue & estimée de tout le monde. On interdit les Professeurs; on refuse de donner les Ordres à ceux du Séminaire qui se présentent pour les recevoir, & on trouve moyen de leur faire naître des prétextes pour autoriser toutes ces injustices: en exigeant d'eux des choses que dans les temps les plus fâcheux, on n'a jamais demandées à personne.

(b) [M. de Gondrin, Archevêque de Sens, adressa à ce sujet une Lettre à M. l'Archevêque de Cambrai, qui a été imprimée en 1709, à la fin d'un désaveu d'un Libelle calomnieux. On cite aussi une condamnation de ce Sermon, par M. l'Archevêque de Cambrai, (Catalogue de M. de Fouillou.)]

IV. CL.

IX. P^e.APPEND.
LETT. C.

Un Cordelier, qui n'a jamais écrit ni prêché sur les matieres qui ont été l'occasion de tous ces troubles, est chassé du Diocèse de Seez comme Janséniste.

Les Marguilliers d'une Eglise de Lyon ayant nommé le Pere du Breuil pour prêcher, M. l'Archevêque de ce lieu l'a empêché, disant qu'il n'avoit garde de souffrir qu'un Janséniste que le Roi avoit exclu du Généralat de l'Oratoire pour sa mauvaise doctrine, prêchât dans son Diocèse.

Comme il paroît qu'on a fait des plaintes au Roi, des Livres qu'on a fait venir des pays étrangers, on est obligé de rendre compte à Sa Majesté de ce qui s'est passé des deux côtés sur ce sujet.

Les Jésuites ennuyés de garder un silence auquel l'autorité du Roi les contraind en ce pays-ci, ont fait publier en Flandres, par un de leurs Confreres, le P. Estrix (c), un livre qui n'est pas seulement un violement de la paix, mais qui contient des erreurs grossieres, & qui renouvelle les mêmes Propositions touchant le pouvoir du Pape, dont Sa Majesté a fait enrégistrer la condamnation dans tous les Parlements de son Royaume. Quelques Docteurs qui ne sont pas soupçonnés d'être Jansénistes, ayant présenté ce Livre à la Faculté, & en ayant demandé la Censure, on employa l'autorité du Roi pour empêcher ce misérable ouvrage d'être traité comme il méritoit; & le crédit du Pere Ferrier, & l'accès qu'il a auprès de Sa Majesté furent en cette occasion un asyle inviolable, où toutes les fautes de son Confrere trouverent leur sûreté. Depuis ce temps-là ce malheureux Libelle est dans les mains de tout le monde, & personne ne fait un pas pour en empêcher le débit.

Les amis de Madame de Longueville n'ont fait venir aucun Livre des pays étrangers; & l'on ne fait quelle plainte on peut faire d'eux là-dessus; si ce n'est qu'on leur veuille imputer le dessein qu'ont pris quelques Libraires de Paris, d'imprimer un Livre composé en Italie, par un Augustin très-célebre, pour la défense de S. Augustin (d).

Il est certain que les amis de Madame de Longueville n'ont jamais été consultés sur la composition ni sur la publication de cet ouvrage. Mais puisqu'ils se trouvent engagés à en parler, ils sont obligés de représenter à Sa Majesté, qu'il est assez étrange qu'ayant été fait en Italie, par un Qualificateur de l'Inquisition; étant dédié au Doyen du Sacré College, ayant toutes les approbations nécessaires, étant lu & estimé de tout le monde à Rome; les Jésuites, qui font profession d'un si grand respect pour le S. Siege, fassent tant d'efforts pour empêcher qu'il ne se débite à Paris.

On laisse à Sa Majesté à faire les réflexions que sa prudence lui suggérera sur cette conduite: & on ne doute pas qu'Elle ne découvre aisément à travers les artifices des Jésuites, que ces Peres, qui se parent tant de l'attachement qu'ils ont pour Rome, n'ont de zele dans le fonds que pour la gloire & pour les avantages de leur Compagnie; & ne respectent les Puissances Supérieures, qu'autant qu'elles agissent conformément à leurs passions & à leurs intérêts.

Il n'est pas possible de finir ce Mémoire sans dire un mot du Nouveau Testament de Mons. Comme l'Ordonnance de feu M. l'Archevêque de Paris n'est

(c) [Nous croyons que c'est le livre intitulé: *Diatriba Theologica*, &c. Ce Jésuite publia peu de temps après un autre Libelle, intitulé: *De Fraudibus hæreticorum*. Voyez sur ce dernier le Tome VIII. de la Morale pratique, Chap. V, & le Tome II. des Lettres, page 307.]

(d) [C'étoit l'ouvrage du Pere Noris, depuis Cardinal, intitulé: *Historia Pelagiana*, &c. *Dissertatio de Synodo V*, &c. & *Vindicia Augustiniana*, qui avoit été imprimé à Padoue, avec les permissions ordinaires, en 1673, & qu'on vouloit réimprimer à Paris.]

qu'un effet des impressions que cet Archevêque recevoit continuellement du Pere Annat, & qu'elle doit être plutôt considérée comme un ouvrage de ce Jésuite, que comme une déclaration sincère des sentiments de ce Prélat, elle n'a pas empêché qu'il ne se soit fait un grand nombre d'impressions de ce livre; & elle n'empêche pas encore qu'il ne soit entre les mains de tout le monde. S'il est vrai que cette traduction soit mauvaise, & que ceux qui en sont les Auteurs aient altéré le Testament de Jesus Christ, & falsifié le texte sacré; il importe extrêmement de les en convaincre, & d'arrêter le cours des erreurs qu'on prétend être contenues dans cette version. Mais si, au contraire, les Traducteurs sont fidèles, si leurs ennemis les plus envenimés ne peuvent rien trouver dans cet ouvrage qui mérite véritablement une censure; il n'est pas juste qu'on flétrisse impunément la réputation de ceux qui y ont travaillé, & qu'on ôte à un grand nombre de personnes scrupuleuses la consolation de pouvoir s'en servir sans remords & sans contradiction.

IV. CL.
IX. P.
APPEND.
LETT. G

Ce sera une chose digne de la justice & de la bonté du Roi, de mettre une fin aux disputes qui partagent le monde sur ce sujet; qu'il ordonne à ceux qui sont depuis si long-temps les calomniateurs de ce livre, d'en devenir accusateurs, & l'on s'offre de répondre à toutes leurs objections; & de faire voir encore une fois à toute la France, la faiblesse de leurs raisons, & l'injustice des bruits désavantageux qu'ils répandent par-tout, contre des Théologiens qu'on ne persécute avec tant d'opiniâtreté, que parce qu'ils se sont employés avec quelque succès à l'instruction & à l'édification du public.

On prend la liberté de presser le Roi là-dessus, parce qu'il s'est passé depuis peu des choses dont on n'ose se plaindre, mais dont on ne peut s'empêcher de gémir dans le fond de son cœur, & de prier Dieu qu'il inspire au Roi des sentiments plus favorables, pour les personnes du monde qui ont le plus de respect pour Sa Majesté, & le plus de zèle pour son service (d).

Vers 1676.

(c) [Il y a apparence qu'on fait ici allusion à ce qui s'étoit passé dans le Diocèse d'Angers, & dont il est fait mention dans les trois Lettres précédentes de M. d'Angers au Roi.]



IV. Cl.

IX. P^e.APPEND.
LETT. C.

A U T R E M È M O I R E

Pour le Roi, sur le même sujet.

Pendant la chaleur des contestations qui ont agité si long-temps l'Eglise de France, & qui ont été si heureusement terminées par la sagesse de Sa Majesté, ceux qui étoient engagés dans ces différents partis s'entr'accusant d'y entretenir le trouble, il pouvoit être incertain à ceux qui n'étoient pas instruits du fond de ces différents, qui avoit raison ou qui avoit tort, dans ces accusations que l'on se faisoit de part & d'autre; & il ne leur étoit pas facile de distinguer ceux qui aimoient sincèrement la paix de ceux qui ne l'aimoient pas. Mais ce qui a suivi cette paix a rendu ce discernement bien facile; & pour être hors d'état de s'y méprendre il n'y a qu'à faire un peu de réflexion sur la différente conduite des uns & des autres.

Car on peut dire sans crainte, qu'on ne sauroit imputer avec vérité *aux amis de Madame de Longueville* la moindre action, le moindre Ecrit, & la moindre parole contraire à la paix de l'Eglise, & aux justes intentions de Sa Majesté: & quoiqu'il soit difficile que dans un si grand nombre de personnes, qui n'ayant aucune liaison avec eux, ont néanmoins de l'affection pour leur cause, il n'y en ait quelqu'un à qui il échappe quelque parole moins réglée; cela néanmoins n'est point arrivé, & l'on a vu par-tout la même modestie & le même desir d'assoupir ces contestations.

Sa Majesté fait bien aussi qu'elle a été peu importunée de leurs plaintes; qu'elle ne les a point vus employer aucun artifice pour décrier personne auprès d'elle; qu'on ne les a jamais surpris dans la moindre fausseté: & quand il lui plaira de s'informer du détail des choses, Elle demeurera persuadée que cette conduite est l'effet du profond respect qu'ils ont pour Elle, & de leur amour sincère pour la paix; & qu'ils n'ont eu d'ailleurs que trop sujet de demander justice contre les entreprises & les insultes de ceux qui cherchent à renouveler les troubles.

On croit pouvoir dire encore que Sa Majesté a pu remarquer, que ceux qui leur sont opposés n'ont pas agi de la même sorte envers eux; qu'ils ont perdu peu d'occasions de leur nuire; qu'ils ont tâché de rendre suspectes leurs plus innocentes actions, & qu'ils leur ont souvent imputé des choses qui n'avoient pas le moindre fondement: Sa Majesté a eu la bonté de s'éclaircir de quelques-unes en faisant écrire aux Evêques dans le Diocèse desquels on disoit que les choses s'étoient passées; & elle a reconnu par leurs réponses qu'il n'y avoit rien de plus mal fondé que ces rapports.

On ne craint pas d'avancer que quand il plaira à Sa Majesté de s'informer de même de toutes les autres choses qu'on lui peut dire au désavantage des amis de Madame de Longueville, Elle ne trouvera que de nouvelles preuves du peu de sincérité de ceux qui s'efforcent de les décrier.

Mais comme les grandes occupations de Sa Majesté ne lui permettent pas d'entrer souvent dans ces éclaircissements, Elle peut juger par-là de leur condition & de l'état où ils sont réduits. Car quelle innocence ne seroit à la fin accablée, lorsque d'une part elle ne se défend que par un humble silence, & qu'elle est attaquée de l'autre par des gens qui osent tout dire & tout inventer, & qui ont vu jusqu'ici qu'ils le pouvoient faire impunément?

Il n'est pas possible d'éclaircir toutes choses, comme l'on vient de dire; & ainsi il est difficile que de tant de faux bruits que l'on répand, & de tant de calomnies que l'on hasarde, il n'y en ait quelqu'une qui ne fasse impression sur l'esprit de Sa Majesté; & c'est ce qui fait les injustes espérances des uns, & les justes appréhensions des autres.

IV. CL.
IX. P.
APPEND.
LETT. G.

Il est vrai que l'équité de Sa Majesté a arrêté jusqu'ici en partie les effets d'une animosité si opiniâtre; mais sa lumière si pénétrante, lui fera aisément juger, que si ces passions sont si vives & si agissantes à ses yeux, quoiqu'Elle ait fait paroître en tant d'occasions la volonté qu'Elle a de maintenir la paix qu'Elle a si glorieusement procurée à l'Eglise de France, elles sont encore tout autrement hardies dans les Provinces, & qu'elles s'y portent encore à de bien plus grands excès.

On en pourroit rapporter à Sa Majesté une infinité d'exemples; & l'on ne s'arrêtera à quelques-uns, que pour lui donner l'idée de l'esprit & de la conduite de ces personnes.

Quoiqu'il n'y ait rien de plus contraire à la paix & aux Arrêts du Conseil de Sa Majesté, que de déclamer publiquement dans les Chaires, en notant & en marquant les personnes, cela est pourtant arrivé en bien des endroits; & le Pere Chauran entr'autres, prêchant à Issoudun, appella publiquement M. Arnauld hérétique en pleine Chaire. Le fait est certain & se peut prouver par plusieurs témoins.

Le Pere Adam a fait à-peu-près la même chose dans un Livre imprimé à Bourdeaux depuis deux ans; n'y ayant que cette différence qu'il ne nomme pas ceux qu'il décrie, & qu'il se contente de les désigner si clairement, que personne ne s'y peut tromper. Il y en a dont le zèle a été si amer, que, contre toute sorte de regle, ils ont brûlé publiquement des Livres de piété, approuvés par plusieurs Evêques, & qui sont entre les mains de tout le monde. Cela s'est fait à la vue de tout le Peuple dans le Diocèse de Bourges.

D'autres ont déclaré, même par écrit, qu'ils ne donneroient pas l'absolution à la mort à des Laïques, qui, étant prêts de satisfaire pleinement aux Brefs de Clément IX, en voudroient demeurer là, sans s'embarrasser des questions qui ne les regardent pas. C'est-là la conduite des Prêtres qui gouvernent le Séminaire de M. de Clermont.

Ceux qui prennent à tâche de ruiner la paix se croient si forts & si appuyés, qu'ils ne craignent point d'attaquer la plus grande partie des Evêques de France, & de les décrier comme ayant une mauvaise doctrine; & ce fut par cet esprit que le Pere Guillemin, Jésuite, passant par un Monastère de Bernardines du Diocèse de Grenoble, leur dit que les deux tiers des Evêques de France étoient jansénistes, & qu'il s'en falloit défier.

On renouvelé même les fables anciennes, ou l'on en invente de semblables: & comme autrefois plusieurs Auteurs n'ont pas craint de publier dans des Livres imprimés, qu'il s'étoit tenu une assemblée à Bourg-Fontaine, entre M. l'Evêque d'Ypres, ses M. l'Evêque de Belley, le Pere Gondren Général de l'Oratoire & M. Arnauld, où l'on délibéra de ruiner tous les mystères de la foi; ce qui étoit si bien concerté, qu'il s'est trouvé que dans le temps où l'on plaçoit cette assemblée, M. Arnauld n'avoit que neuf ans; de même M. l'Evêque d'Amiens a dit depuis peu, à quelques-uns de ses amis, qu'il s'étoit tenu une Assemblée à Paris, entre quelques Evêques & M. Arnauld, où l'on avoit délibéré des moyens de détrôner le Pape, & d'abolir le culte de la Vierge.

IV. CL. M. l'Evêque de Coutances emploie présentement toute son autorité à ruiner
 IX. P^e. un Séminaire établi à *Valognes*, fondé & gouverné par M. l'Abbé de la
 APPEND. *Lathumiere*, homme de qualité dont la vertu est connue de tout le monde.
 LETT. C. On interdit les Professeurs; on refuse de donner les Ordres à ceux du Sémi-
 naire qui se présentent pour les recevoir; on trouve moyen de faire naître des
 prétextes pour autoriser toutes ces injustices, en exigeant d'eux des choses que
 dans les plus fâcheux temps on n'a jamais exigées.

Mais il n'y a rien de plus essentiellement contraire à la paix de l'Eglise
 que d'en altérer les conditions, en attribuant aux Evêques qui y ont eu
 part, une conduite toute opposée à celle qu'ils ont tenue: & c'est néanmoins
 ce que plusieurs de ce parti s'efforcent de faire, par les bruits pleins de faus-
 setés qu'ils répandent de toute part contre l'honneur des Evêques.

On ne s'est pas contenté de le faire de vive voix dans tout le Royaume;
 mais, par une illusion visible aux ordres & aux intentions de Sa Majesté,
 on a choisi un Jésuite Flamand, nommé le Pere *Estrix*, pour traiter dans un
 livre imprimé, ces Evêques de la manière du monde la plus outrageuse; pour
 renouveler les plus damnables erreurs des Casuistes, condamnées par les Evêques
 de France, & pour porter encore à de plus grands excès les plus odieuses
 prétentions de la Cour de Rome, & les plus contraires aux Rois & aux Liber-
 tés de l'Eglise Gallicane: & ensuite après avoir débité ce livre par toute la
 France, ils ont eu le crédit d'empêcher la Faculté de le condamner, sous pré-
 texte d'éviter de renouveler les contestations; de sorte que l'usage que ces
 personnes font de cette paix, est de mettre à couvert par-là toutes les erreurs
 de leurs Ecrivains, sans cesser de faire tout ce qu'ils peuvent contre ceux
 qu'ils n'aiment pas.

Ce n'est là qu'une petite partie des excès contraires à la paix de l'Eglise,
 on se portent par-tout ceux qui trouvent leur intérêt à la troubler: & Sa
 Majesté peut aisément juger par-là de ce qui se fait dans tous les lieux où
 ces personnes passionnées ont du pouvoir.

Ce qui leur donne cette hardiesse, est qu'ils ont vu jusqu'ici que toutes
 ces contraventions à la paix ont été couvertes & étouffées par leur crédit, &
 par la patience de ceux qu'ils attaquent; de sorte que le succès & l'impunité
 leur ôtant la crainte, il n'y a presque plus rien à quoi ils ne soient en état
 de se porter.

Sa Majesté fera sans doute touchée de compassion, de voir par-là ceux qui
 mettent toute leur gloire à seconder ses intentions, réduits à un état si
 pénible; & comme ç'a été par un ordre de Dieu tout particulier qu'Elle a eu
 plus de part que personne à l'établissement de la paix de l'Eglise Gallicane,
 elle ne permettra pas sans doute que les passions injustes de quelques parti-
 culiers, détruisent & anéantissent l'un des plus grands & des plus glorieux de
 ses ouvrages.

C'est ce qui ne fera pas difficile à Sa Majesté, toutes les fois qu'elle vou-
 dra s'appliquer à remédier à ces désordres. Une de ses paroles est capable
 de calmer tous ces orages, & elle n'a qu'à faire en sorte que personne ne
 puisse douter qu'elle se tient blessée par ceux qui violent la paix de l'Eglise
 par des excès de cette sorte, & à leur ôter la pensée où ils sont, qu'ils puis-
 sent tout entreprendre impunément.

Il n'est pas possible de finir ce Mémoire sans supplier très-humblement Sa
 Majesté de faire quelque réflexion sur la Traduction du Nouveau Testament,
 qu'on appelle la traduction de Mons. Ce livre ayant été publié avec l'appro-
 bation

bation du Censeur de Louvain, de l'Archevêque de Cambrai, & de l'Evêque de Namur, a été le sujet de diverses contestations en France. Sa Majesté n'ignore pas les motifs qui engagerent feu M. l'Archevêque de Paris à en interdire la lecture; & elle fait aussi, sans doute, que cela n'a pas empêché que cette traduction ne soit encore approuvée par la plupart des Evêques de son Royaume; en sorte qu'il y en a plus de cinquante mille exemplaires entre les mains de ses sujets; les Libraires des Provinces l'ayant imprimé à l'envi l'un de l'autre, à cause du débit qu'ils en trouvoient. On a répondu de telle sorte à toutes les objections qu'on a faites contre ce livre, que toutes les personnes habiles sont maintenant persuadées de la fidélité de cette traduction; & il n'est pas possible d'ôter de l'esprit de la plupart du monde, que c'est la plus exacte & la plus nette de toutes celles qui ont cours dans votre Royaume. Cependant au même temps que tant d'autres, beaucoup inférieures à celle-là en fidélité, s'y débitent librement sans que personne s'y oppose, celle de Mons y reçoit un traitement bien différent: elle est toujours l'objet des insultes de ceux qui voudroient renouveler les querelles; & c'est par-là d'ordinaire qu'ils commencent, parce qu'ils croient qu'en cela ils seront appuyés de Sa Majesté. Mais Elle a sans doute trop de lumière & trop de sagesse, pour ne pas voir que si cette traduction étoit en effet plus fidelle que celles qui se débitent avec liberté, il seroit injuste qu'elle fût autrement traitée que les autres; & qu'ainsi il est de l'intérêt de sa gloire de s'en assurer, en faisant examiner toutes ces versions, pour ne pas souffrir que celle qui seroit effectivement la meilleure de toutes, fût seule flétrie dans son Royaume, & qu'elle servit toujours de prétexte & d'occasion à ceux qui veulent troubler la paix, & inquiéter les consciences.

IV. CL.
IX. P.
APPEND.
LETT. C.



IV. CL.
IX. P.
APPEND.
LETT. D.

D.

T R O I S M É M O I R E S, A D R E S S É S A M. A R N A U L D.

[Imprimés pour la première fois.]

P R E M I E R M É M O I R E,

Sur les motifs de changer les Remontrances & d'en différer la présentation. (a)

L'Ecrit que j'ai vu est assurément très-bon; mais je supplie très-humblement l'Auteur de me pardonner la liberté que je prends, de dire que cet Ecrit n'est pas bien par rapport à la personne à laquelle il s'adresse, ni par rapport au public. On veut instruire & toucher celui à qui il s'adresse, & il est certain que la manière dont cet Ecrit est conçu l'irritera; & que la longueur se joignant à la colère qu'il excitera dans cette personne, l'Ecrit ne sera pas lu; & par conséquent ne fera qu'un très-mauvais effet, sans aucune espérance qu'il en puisse résulter aucun bien à l'égard de cette personne (b). Toutes celles en qui il (le Roi) prend confiance, & particulièrement la principale (M. de Harlay, Archevêque de Paris) y sont traitées sans aucun ménagement. Or il est certain qu'il faudroit les ménager, au moins par rapport à lui: 1°. en ne les nommant point, & se contentant de lui dire qu'on s'en abstient par respect pour la confiance dont il les honore, & parce qu'il est inutile de les nommer (c); puisque le Roi fait mieux que personne, qui sont ceux qui lui ont porté dans l'esprit, tant de choses fâcheuses contre de certaines gens: joint à cela que l'on desireroit soi-même (pouvoir) douter des auteurs de ces soupçons, & que ceux sur qui ils tombent n'en fussent pas coupables.

2°. En le suppliant d'excuser, si dans la nécessité où l'on est de parler, on se trouve obligé de dire de certaines choses que l'on voudroit taire: en un mot, faire sentir à la personne à qui on parle, le profond respect que l'on a pour lui, par la manière dont on se défend. Il ne s'ensuit pas de-là que tout ce que l'on a fait soit inutile. Tout est bon; mais tout n'est pas bon à donner dans la conjoncture présente: & j'ose même dire que rien ne seroit plus terrible que l'effet de cet Ecrit, non seulement pour l'Auteur, mais encore pour l'Eglise, dans la conjoncture présente, & pour une Maison qui en fait une des plus saines & des plus saintes parties. 1°. On parle de paix, & cela

(a) [Voyez la Préface historique, Art. III. N°. II.]

(b) M. Arnauld eut égard à cette première observation.

(c) [M. Arnauld ne crut pas devoir suivre ce second avis. Il en donne les raisons dans sa Lettre du 18 Juin 1682.]

seroit capable d'allumer la guerre de plus en plus. 2°. Le moins que cela pût faire, seroit d'empêcher que l'Auteur & ses amis n'y fussent compris. 3°. Supposé que la paix se fit, tout le poids de l'indignation du Maître & de ses deux Ministres, tomberoit sur l'Auteur, & en son absence sur ce qu'il a de plus cher, & dont la ruine lui seroit le plus sensible. 4°. Cela réuniroit les deux ennemis qui commencent à se désunir.

A l'égard du public, ces mêmes défauts, & ces mauvais effets feroient blâmer l'Auteur; 1°. de peu de respect envers celui à qui il parle: 2°. de contretemps à l'égard de l'Eglise: 3°. & si je l'ose dire, d'imprudences à l'égard de ses intérêts: 4°. & d'une espece d'indifférence & de cruauté à l'égard de ses amis, & de ce qui doit lui être le plus cher. En effet, des deux ennemis qu'il a sur les bras, l'un est irréconciliable, & l'autre ne l'est pas. On entrevoit même quelque moyen de le ramener, & quelque espérance d'y réussir. Il y a d'ailleurs des conjectures très-bien fondées, qui font entrevoir que le plan des affaires peut changer en mieux (d) & que la maniere dont l'un des deux use de ses avantages, rendra plus favorables à la vérité & à la justice, des personnes capables d'éclairer le Roi dans ses intérêts; & cet Ecrit commence par mettre au désespoir ces ennemis que l'on peut ramener; & confondre tout ce plan d'espérances qui paroissent bien fondées.

J'ajoute à cela, qu'il y a dans cet Ecrit *beaucoup de matieres* qui ne sont pas précisément du *sujet de l'Auteur*. Celui à qui il parle n'écoute personne que sur sa propre affaire. Ce n'est pas que toutes ces choses ne soient importantes, & ne soient parfaitement bien traitées; mais cela ne doit point être traité dans un Ecrit *adressé au Roi*, que l'on ne doit pas presumer avoir assez de temps pour revoir un si grand nombre de différents procès.

Enfin il y a plusieurs choses dites comme en passant, qui ne sont pas assez mesurées, & qui ont même un certain air de familiarité, qui ne convient pas à un sujet, & qui convient encore moins à un sujet disgracié, quelque innocent qu'il soit.

Je me fais une étrange violence pour dire toutes ces choses; mais je suis obligé d'ajouter pour achever, qu'avec le plus grand esprit & les meilleures intentions du monde, on feroit certainement de très-grands maux, si on ne daignoit écouter les gens qui connoissent un peu le monde, & à qui Dieu ne laisse pas de faire la miséricorde d'aimer beaucoup la justice & la vérité. Toutes ces personnes disent qu'il la faut ménager; qu'il n'y a point de mesures légitimes qu'on ne doive garder pour la dire avec succès: qu'avec tous les ménagements imaginables, elle déplaira à de certaines personnes; mais qu'infailliblement elle plaira à la plupart du monde, si se renfermant dans son sujet, on parle avec la bienséance requise, & d'une maniere très-oppoëe au bruit que l'on fait courir contre l'Auteur, de deux défauts, tous deux très-éloignés de la vérité, mais non pas de certaines apparences: l'un, de se laisser emporter à son ressentiment; & l'autre, d'avoir beaucoup de présomption. On ne peut pas être plus convaincu du contraire que je le suis; mais aussi on ne peut pas être plus assuré que ces deux bruits courent, & que ce n'est pas sans quelque fondement apparent, dans les deux derniers ouvrages que l'on a vus de lui (e).

(Avant le mois de Juin 1682.)

(d) [Voyez la Lettre de M. Arnauld à M. Nicole du 16 Juillet 1682.]

(e) [Lettre d'un Chanoine à un Evêque, sur la Lettre au Roi de l'Assemblée du Clergé du 29 Juillet 1680. Considérations sur les affaires générales de l'Eglise, &c.]

Y y 2

IV. CL.
IX. P.
APPEND.
LETT. D.
l'Arch. de
Paris & le
Pere de la
Chaise.

Le P. de la
Chaise.
M. de Har-
lay.

IV. CL.
IX. P^e.
APPEND.
LETT. D.

SECOND MÉMOIRE,

Sur la maniere de parler des Jésuites dans les Remontrances.

J'Ai oui dire depuis peu, que le Pere de la Chaise est par lui-même un bon homme, capable d'un assez bon commerce, aimant à faire plaisir à ses amis; peu instruit: d'où je conclus qu'il pourroit bien faire à bonne intention tout le mal qu'il fait. La plupart des Jésuites sont comme cela. J'en ai connu deux qui avoient de l'amitié pour moi, & qui s'étoient signalés tous deux par leurs écritures contre Jansénius; *au demeurant, les meilleurs fils du monde.* Ce sont pour la plupart gens qui ont étudié aux Jésuites, entrés à quinze ans en Religion, où ils n'entendent autre chose, & se fortifient ainsi dans les préventions de l'enfance: infectés par leurs Maîtres, emportés par l'intérêt mal entendu de leur Compagnie, sans laquelle ils croiroient que l'Eglise périroit, ils infectent de la même impression leurs disciples, & ne peuvent s'en dispenser quand ils seroient défabusés, sans s'exposer au martyre *de l'in pace.* Ne pourroit-on pas se servir de tout cela bien tourné auprès du Roi, pour lui en écrire en homme charitable & modéré, comme il le faut être en effet devant Dieu; ajoutant toutefois que cela ne les excuse pas devant Dieu, & ne dispense pas ceux qui ont le pouvoir & le droit de les réprimer, quoique cela diminue un peu l'horreur que tous les gens de bien doivent avoir de leur procédé, & les excite d'autant plus à gémir devant Dieu pour leurs personnes. Après quoi l'on pourroit dire toute vérité, & sur-tout celles qui regardent leurs maximes contre les Rois.

TROISIEME MÉMOIRE,

Sur les motifs de différer la présentation de l'ouvrage.

L'Ecrit est admirable, & seroit d'une merveilleuse utilité. Mais il faut bien prendre son temps pour le donner; & celui-ci n'y est pas propre par une infinité de raisons, qui demanderoient trop de discours, & dont on verra quelque chose ailleurs. Cependant l'Auteur ne perdra pas son temps, s'il veut bien ajouter à cet Ecrit tout ce qui peut faire à sa cause, & sur-tout les faits & toute la suite de ce qui est arrivé depuis le dernier accommodement, qu'il faut suivre jusques dans les derniers détails; tirant de chaque chose tous les avantages qui se peuvent tirer. De plus, il y a beaucoup à prendre garde à la forme & aux manieres de l'Ecrit; car le bon ou mauvais succès dépend de-là. Il n'y a qu'ici où l'on le puisse mettre à cet égard dans l'état où il doit être. Après donc que l'Auteur y aura encore ajouté tout ce qu'une révision exacte & une grande attention aux mémoires qu'on lui envoie, lui auront pu faire venir dans l'esprit, il seroit à propos de le renvoyer ici, afin qu'on lui donnât la forme qu'il doit avoir par rapport aux circonstances des personnes & des temps. C'est à quoi l'on croit que l'Auteur n'aura pas de peine, & parce qu'il faut toujours aller au bien, & parce qu'après cette précaution & cette déférence à l'avis de ses amis, on ne pourra plus lui rien imputer sur le succès dont il n'y a personne qui puisse répondre.

P L A N G É N É R A L

De l'Ecrit de M. Arnauld, intitulé: JUSTIFICATION DE TOUS CEUX QU'ON DÉCRIE SOUS LE NOM DE JANSÉNISTES; ou APOLOGIE POUR LES PRÉTENDUS JANSÉNISTES. (a)

[Imprimé pour la première fois.]

LE temps presse & les conjonctures changeront.

Voici à peu près quel pourroit être le plan de l'ouvrage. Il faudroit que ce fût comme une réponse à un étranger, qui s'étant trouvé à Paris lors de la paix de l'Eglise, & ayant vu qu'en ce temps-là tout le monde applaudissoit à ceux qu'on appelle Jansénistes, seroit surpris d'apprendre l'état où ils sont présentement, & auroit écrit à Paris à un de ses amis pour savoir si ce qu'on en dit est vrai, & par où les choses ont pu venir de l'état où elles étoient alors, à celui où on lui auroit dit qu'elles sont présentement. Pour faire donc cette réponse avec méthode, on reprendroit les choses dès ce temps-là, & on feroit voir:

Que le prétendu Jansénisme n'a jamais consisté que dans les cinq Propositions, que tout le monde a condamnées dès qu'elles parurent, & avant qu'elles le fussent à Rome.

Que l'on n'a jamais fait de difficulté de souscrire aux Constitutions en ce qui regarde la condamnation des erreurs en elles-mêmes.

Que toute la dispute a été sur la manière de souscrire le Formulaire, & sur l'imputation de ces Propositions à Jansénius.

Qu'après avoir disputé quinze ans sur ce sujet, & avoir offert dès le commencement de souscrire avec distinction du fait & du droit, le Pape Clément IX a jugé que cette sorte de signature devoit être reçue.

Qu'elle l'a été effectivement; que par-là tout le monde, & le Roi même, ont regardé les contestations comme finies. (Arrêt du Conseil qui le déclare.)

Que les principaux des prétendus Jansénistes fuluerent le Roi, qui les reçut avec bonté; que les Filles de Port-Royal furent rétablies; &c.

Qu'il est incompréhensible que les choses étant venues à ce point-là, elles aient pu changer comme elles ont fait, sans que les prétendus Jansénistes aient ni fait, ni dit, ni écrit la moindre chose qui pût donner lieu à un tel changement. Quelles en ont été les causes? Les artifices de M. de Paris & des Jésuites, leur liaison, &c. Haine secrète contre la doctrine de S. Augustin, contre ses disciples, & contre les amateurs de la pureté de l'Evangile.

Que quand on n'auroit point d'autres preuves de cette disposition des Jésuites sur cela, leur acharnement contre les prétendus Jansénistes depuis la paix,

(a) [Il est dit dans une ancienne copie de ce plan, qui a passé des mains de M. Petit-pied à celles de M. Fouillou, qu'on a quelque raison de croire, que cet Ecrit est de feu M. Dubois. Voyez la Préface historique, Art. III. N°. II.]

IV. C^L. en feroit une fuffifante ; puifque s'ils n'en avoient voulu qu'à l'erreur, ils auroient été contents du moment que le Pape l'a été, & que les Conftitutions ont été fufcrites de tout le monde, quant aux dogmes.

IX. P^c. Ce que cette haine de la doctrine de S. Auguftin, qui eft dans le fonds le premier mobile de toute cette affaire, leur a fait faire auprès du Roi, pour décrier ceux qui la foutiennent. Combien cela leur a été facile auprès d'un Prince qui eft entre leurs mains depuis fon enfance ; qui les a toujours oui parler le même langage, & à qui les préventions de la Reine fa Mere, & la fituation où elles avoient mis les chofes dès la Régence, n'a pas permis d'entrer fur cela dans le moindre doute, & d'écouter ceux qui lui auroient pu dire la vérité.

APPEND.
LETT. E.

Que les Jéfuites ont été jufqu'à lui perfuader qu'il n'avoit pas de plus grands ennemis que les prétendus Janféniftes, eux qui font les véritables ennemis des Rois, par les maximes fondamentales de leur Société, & la doctrine conftante de tous leurs Auteurs.

Détailler l'un & l'autre, & faire le parallèle de leurs fentiments & de leur conduite, par rapport à l'autorité des Rois, avec ceux des prétendus Janféniftes.

Disculper le Roi fur tout cela : faire voir combien il étoit difficile, que, dans les circonftances des chofes, il pût fe défendre des impressions qu'on a eu tant de foin de lui donner, ni qu'il pût prendre les Jéfuites pour ce qu'ils font, furtout n'étant point inftruit que leur morale leur permet de faire ufage du menfonge & de la calomnie.

Oppofer une peinture de ce que font véritablement les prétendus Janféniftes, à l'idée que les Jéfuites s'efforcent d'en donner. Montrer qu'ils n'ont d'attachement qu'à la feule doctrine de S. Auguftin ; parce que c'eft celle des Papes, des Conciles & de toute l'Eglife ; & à la pureté de l'Evangile.

Représenter l'impudence des Jéfuites, d'ofer abuser fi indignement de la croyance du Roi. Faire voir quelles en font les fuites ; qu'elles vont à l'extinction totale de la Religion ; à l'exclufion de tous les bons fujets des emplois & des dignités eccléfiaftiques, &c.

Que fous le nom du Roi, les Jéfuites font la guerre à tout bien ; & qu'avec les meilleures intentions du monde, il fe trouve, par la créance qu'il leur donne, que pensant combattre l'erreur, il combat l'ancienne doctrine de l'Eglife, & favorife des nouveautés reconnues par les Jéfuites même pour nouveautés : *hæterna Ludovici Molina commenta.*

Combien il auroit d'intérêt de connoître la vérité ; & de ne pas laiffer une tache comme celle-là au plus beau regne qui fut jamais. Que les Jéfuites lui font peur d'un fantôme reconnu pour fantôme de tout fon Royaume, hors de lui feul ; & fi bien reconnu pour fantôme, qu'il n'y a perfonne qui puiffe dire ce que c'eft que le Janfénifme : que c'eft un mot à quoi nulle idée précise ne répond ; mais qui n'en fait que plus de mal, & qui imprime une tache d'autant plus ineffaçable, qui s'il fignifioit attachement à quelque mauvaife doctrine, on en feroit quitte par la condamner : mais que ce ne feroit pas le compte des Jéfuites, & qu'il faut qu'il ne fignifie rien de précis, afin de pouvoir l'appliquer à tout ce qu'il leur plaît, pour être furs d'animer le Roi, & d'employer fon autorité contre tout ce qu'ils ont réfolu de perdre, Perfonnes, Ecrits, Communautés, Conduite, Maximes, &c.

Que les feules préventions du Roi entretiennent ce fantôme, & que la feule crainte de les choquer fans fuccès tient toutes les bouches fermées, & fait même que chacun affecte de faire paroître au Roi qu'on penfe comme lui, quoiqu'on

pense tout le contraire: que cela ne doit point surprendre ceux qui savent combien les François sont naturellement Courtisans, & combien chacun craint de déplaire.

Qu'avec tout cela, il fera le plus aisé du monde au Roi de voir clair sur tout cela quand il voudra: qu'il n'a qu'à dire qu'il le veut bien, & qu'il trouvera bon qu'on lui parle; que qui que ce soit qu'il puisse consulter sur cela, Prélats, Magistrats, Gens de Cour, tout le monde lui parlera comme il faut, pourvu que l'on croie qu'il le trouve bon.

Combien il feroit heureux de se voir délivré tout d'un coup des alarmes que les Jésuites ont l'impudence de lui donner sur ce sujet, comme s'il y avoit lieu de craindre quelque chose pour l'Eglise & pour l'Etat, de ceux qu'on appelle Jansénistes.

Revenir encore à relever la hardiesse de ces gens-là, d'oser, par des passions particulieres, tenir le Roi en échec pour rien, & lui faire prendre pour ses ennemis, les plus fidelles & les plus affectionnés de tous ses sujets.

Réduire tout ceci à quelques articles courts; précis & décisifs, & offrir au Roi de forcer ceux qui le trompent, d'en avouer la vérité en sa présence.

L'accommodement de l'affaire de la Régale donne un grand échec à M. de Paris, & au Pere de la Chaize, & releve merveilleusement le courage à M. le Chancelier, à M. de Rheims & à tous les Evêques, dès qu'on en parle chez le Roi. On dit publiquement, en montrant M. de Paris & le Pere de la Chaize; voilà des gens qui ont perdu leur procès; & en effet ils sont dans la plus grande consternation du monde. M. de Paris décrié plus que jamais par l'achat de cette maison pour sa Maitresse, qui a fait le plus grand scandale du monde. Le Pape est encouragé par le succès de l'affaire de la Régale, & l'expulsion du Pere Maimbourg, qui n'est plus Jésuite à l'heure qu'il est.

La Déclaration pour la Régale fut hier portée en pleine Assemblée toute scellée. Les conditions sont, que le Roi jouira à la vérité de la Régale par tout le Royaume; mais qu'il n'aura de plein droit que l'institution des simples Prébendes; & que pour-tous les Bénéfices ayant charge d'ames, Doyennés, Dignités, Théologiques, Pénitenceries, &c. il n'aura qu'une simple présentation, sur laquelle il faudra prendre le *visa* de l'Ordinaire, qui pourra refuser les sujets nommés, s'il les trouve incapables; & que pour les Prébendes mêmes, où l'Evêque n'a que sa voix, *tamquam unus e Capitulo*, le Roi n'aura que la sienne, qu'il fera donner par un Commissaire.

Janvier 1682.

IV. CL.
IX. P^e.

APPEND.
LETT. E.

IV. CL.
IX. P^e,
APPEND.
LETT. F.

F.

D É C R E T

D U S A I N T O F F I C E. (a)

Du jeudi 28 Janvier 1694.

Feria V. die 28 Januarii 1694.

DAns la Congrégation générale de la sainte Inquisition Romaine & Universelle, tenue au Palais Apostolique du Mont Quirinal en présence de N. S. P. le Pape Innocent XII, & des Eminentissimes & Révérendissimes Cardinaux de la S. E. R. Inquisiteurs Généraux spécialement députés par le Saint Siege Apostolique dans toute la République Chrétienne contre les hérétiques.

Notre Très - Saint P. Innocent XII, après avoir pris les avis desdits Seigneurs Cardinaux; pour aller au devant de toutes les causes des différends qui détruisent la paix de l'Eglise Chrétienne, soit par des discours ou par des Ecrits qui se font touchant l'interprétation ou l'explication du Formulaire prescrit par Alexandre VII, pour la condamnation des cinq Propositions tirées du livre de Cornelius Jansenius, intitulé Augustinus & condamnées, a interdit & défendu de produire ou mettre en usage ou en dispute tout autre sens du dit Formulaire, excepté celui que les termes présentent d'eux-mêmes: & à l'égard de l'interprétation du dit Formulaire; aussi bien que des dites Propositions, en d'autres sens que les termes présentent d'eux-mêmes, il a imposé un perpétuel silence à tous & chacun des Réguliers, de quelque Religion, Ordre, Congrégation, Institut & Société qu'ils puissent être, sans excepter celles qui auroient besoin d'être exprimées, & à tou-

IN Congregatione Generali S. Romanæ & Universalis Inquisitionis, habita in Palatio Apostolico Montis Quirinalis coram SS. D. N. Innocentio, Divinâ Providentiâ Papa XII, ac Eminentissimis & Reverendissimis DD. S. R. E. Cardinalibus in tota Republica Christiana contra hæreticam pravitatem Generalibus Inquisitoribus à Sancta Sede Apostolica specialiter deputatis.

Sanctissimus D. N. D. Innocentius XII prædictus, auditis votis eorumdem DD. Cardinalium, ad præcavendas omnes diffidiorum causas, quæ Christianam pacem dilacerant, tam verbis quam scriptis, super interpretatione, seu declaratione Formularii Alexandri VII, in condemnationem quinque Propositionum ex libro Cornelii Jansenii, cui titulus est *Augustinus*, excerptarum & damnatarum, quoscumque alios sensus Formularii prædicti, præter eum quem in sensu obvio ipsius verba per se exhibent, afferri, usurpari, aut de his disputari interdixit & prohibuit, ac super ejusdem Formularii interpretatione, sicut & prædictarum Propositionum, in alios sensus, præter eum quem ipsa verba per se exhibent, omnibus & singulis cujusvis Religionis Ordinis, Congregationis, Instituti, & Societatis etiam de necessitate exprimendæ, Regularibus, & aliis quibuscumque tam

Ecclesiasticis

(a) [Voyez la Préface historique, Art. VIII.]

stasticis quam sæcularibus personis cumque statûs, conditionis, gradus Ordinis, & dignitatis, tam Ecclesiæ quàm Sæcularis, perpetuum ium imposuit. Omnes verò Libros, Tractatus, Theses, Compositiones Scripta ex professo, vel incidenter, uovis pretexto & occasione in lucem editos, vel edita, super hujusmodi materia, prohibuit, & pro prohibere voluit & mandavit, iisdemque nis supra enumeratis districtè interdictum, ne in posterum audeant imprimere, & vel imprimi facere, seu quomodo in lucem edere Libros, Tractatus, Theses, Compositiones, & Scripta prædicta materia tractantes, seu contentia: & ut hujusmodi Decretum libenter super omnibus in eo contentis observetur, præcepit & declarationes contravenientes pœnas privationis officiorum suorum, vocis activæ & passivæ, facultatis concionandi, ipso facto absque alia declaratione, incurrere, & aliis etiam pœnis iustitiam Sui & Successorum suorum in omnibus Pontificum arbitrio subiectis, Librosque omnes, Tractatus, Compositiones, & Scripta, seu quæ contra dicti Decreti tenorem edi contingeret, absque alia declaratione tamquam expressè prohibita haberi, & Impressores & amissionem librorum, pecuniariisque corporalibus pœnis teneri præcepit & mandavit.

IV. CL. IX. P.
APPEND. LETT. F.
tes autres personnes tant Ecclesiastiques, que Sécularies; de quelque état, condition, degré, Ordre & dignité Ecclesiastique ou Séculière qu'ils soient. Et quant aux Livres, Traités, Theses, Cahiers, Ecrits, publiés exprès ou incidemment sous quelque prétexte & à quelque occasion que ce soit sur la dite matière, Sa Sainteté les prohibe, & a voulu & ordonné qu'on les tînt pour prohibés; & enjoit rigoureusement aux personnes ci-dessus nommées, qu'ils n'entreprennent pas à l'avenir d'imprimer, ou faire imprimer, ou mettre au jour en quelque manière que ce soit des Livres, Traités, Theses, Cahiers, Ecrits qui traitent de la susdite matière. Et afin que ce Décret soit inviolablement observé dans toute sa teneur Sa Sainteté ordonne & déclare; que ceux qui y contreviendront, encourront par le seul fait & sans autre déclaration, les peines de la privation de leurs dignités & offices, de la voix active & passive, de la faculté de prêcher, de faire publiquement des leçons, d'enseigner ou d'expliquer; & qu'ils seront encore sujets aux autres peines que Sa Sainteté & les Pontifes Romains ses Successeurs trouveront bon de leur imposer. Elle a de plus commandé & ordonné que tous les Livres, Traités, Theses, Cahiers & Ecrits qui pourroient être imprimés contre la teneur de ce Décret, soient, sans autre déclaration, expressément prohibés & tenus pour tels; & que les Imprimeurs, outre la perte des exemplaires, seront sujets à des peines pécuniaires & à d'autres peines corporelles.



IV. CL.

IX. P^e.

APPEND.

LETT. G.

G.

P R E M I E R

P R I M U M

B R E F

B R E V E

DE NOTRE SAINT PERE LE PAPE

SANCTISSIMI DOMINI

INNOCENT XII

INNOCENTII PAPÆ XII

A U X

A D

ÉVÊQUES DES PAYS-BAS.

EPISCOPOS BELGII

A Nos Vénérables Freres l'Archevêque de Malinès, les Evêques d'Anvers, de Bruges, de Gand, & de Ruremonde.

Venerabilibus Fratribus Archi-Episcopo Mechliniensi, Episcopis Antverpiensi, Burgenfi, Gandavenfi, & Ruremundensi.

INNOCENT PAPE XII.

INNOCENTIUS PAPA XII.

Vénérables Freres, Salut & Bénédiction Apostolique. Nous n'avons appris que depuis peu par les Lettres de Vos Fraternités, qu'il étoit né quelques différens entre les Théologiens des Pays-Bas; les uns traitant les autres de Sectateurs de nouvelles opinions, qui, de vive voix & par écrit, s'efforçoient, au grand préjudice des ames, d'anéantir par diverses interprétations, nonseulement les Constitutions d'Innocent X & d'Alexandre VII, nos Prédécesseurs d'heureuse mémoire, où se trouvent cinq Propositions tirées du Livre de Cornelius Jansenius, intitulé AUGUSTINUS, & condamnées; mais aussi la Formule du serment que l'on doit faire pour condamner ces mêmes Propositions. Et comme le devoir de la Charge pastorale, qui nous a été imposée d'Enhaut, nous oblige d'avoir un soin très-particulier de faire en sorte que les Constitutions de nos Prédécesseurs demeurent fermes & inviolables dans les choses qui regardent l'intégrité de la foi ortho-

Venerabiles Fratres, Salutem & Apostolicam Benedictionem. Nuper ex Litteris Fraternitatum vestrarum primum accepimus, orta esse aliqua inter Theologos Belgii dissidia, dum alii alios incusant tamquam novarum opinionum Sectatores, qui cum verbo, tum scriptis Constitutiones felicis recordationis Innocentii X & Alexandri VII Prædecessorum Nostorum, in quibus quinque Propositiones ex libro Cornelii Jansenii, cui titulus est AUGUSTINUS, excerptæ & damnatæ, unâ cum Formulario juramenti in earumdem condemnationem præstandi, continentur, variis interpretationibus inutiles, & inefficaces quodammodo reddere, non sine gravi animarum detrimento conantur. Cumque maxime nobis curæ esse debeat, pro debito Pastoralis regiminis Nobis ex Alto commissi, ut semper firmæ Prædecessorum nostrorum Constitutiones permaneant

in rebus quæ ad orthodoxæ fidei integritatem conducunt; ad dissidia omnia, quæ Ecclesiæ & Fidelium pacem perturbant, compescenda: Imprimis præcedentibus Constitutionibus Innocentii X & Alexandri VII exemplo Prædecessorum nostrorum firmiter inhærentes, easque in suo robore fuisse & esse declarantes, Fraternitatibus Vestris, de quarum zelo & pietate plurimum in Domino confidimus, mandamus, ut contra omnes & quoscumque, cujuslibet statûs, gradûs, & conditionis existant, qui ausu temerario prædictas quinque Propositiones sic damnatas in Constitutionibus Innocentii X, & Alexandri VII. publicè vel privatim, tam in scholis, quàm in concionibus verbo, vel scripto defendere præsumperint, servato tamen juris ordine, procedatis, eosque debitis pœnis in eisdem Constitutionibus contentis puniri curetis, cum ad comprimendum tam grave malum, quod jam diù Catholicam Ecclesiam vexat, efficacius remedium adhibere non posse videatur. Præterea Fraternitatibus Vestris injungendum duximus, prout per præsentem injungimus, ut pro vestra pietate & prudentia facultate illà quâ per Constitutionem Apostolicam muniti estis, ita Formularii subscriptionem, seu juramentum, ad praxim reducat, ut in exigendo juramento prædicto zelus & charitas vestra quam maximè eluceat, nè alicujus fama indebitè lædatur, aut detractionibus & murmurationibus locus detur. Quare præcipimus, ut quemadmodum ii qui ad juramentum adigendi sunt, illud præstare debent sincerè absque ulla distinctione, restrictione seu expositione damnando eas Propositiones ex libro Jansenii excerptas in sensu obvio, quem ipsæmet Propositionum verba præse ferunt, prout sensum illum damnarunt Summi Pontifices Prædecessores nostri, damnatumque haberi voluerunt à Christi fidelibus; ita per Fraternitates Vestras ab iis qui Formulario præscripto subscribent ac juramentum præstabunt,

doxe: pour appaiser tous les différents qui troublent la paix de l'Eglise & des fideles; demeurans fermement attachés aux précédentes Constitutions d'Innocent X & d'Alexandre VII, à l'exemple de nos prédécesseurs, & déclarant qu'elles ont été & sont dans leur force, Nous ordonnons à vos Fraternités, au zèle & à la piété desquelles nous nous confions beaucoup dans le Seigneur, de procéder, en gardant toutefois l'ordre de la justice, contre tous & un chacun de quelque état, degré ou condition qu'ils puissent être, qui, par une hardiesse téméraire, oseront publiquement ou en particulier, dans les chaires des Ecoles ou des Eglises, de vive voix ou par écrit, soutenir les cinq Propositions susdites ainsi condamnées dans les Constitutions d'Innocent X & d'Alexandre VII; & que vous les fassiez punir des peines dues, contenues dans ces mêmes Constitutions: ne paroissant pas que l'on puisse employer un remède plus efficace pour réprimer un mal si considérable, qui afflige depuis long-temps l'Eglise Catholique. Nous avons de plus jugé à propos d'enjoindre à vos Fraternités, comme nous leur enjoignons par ces Præsentés, que votre piété & votre prudence aient tant de part à la manière dont vous réduirez en pratique le pouvoir que la Constitution Apostolique vous donne d'exiger la souscription ou le serment du Formulaire, que l'on y voie reluire très-particulièrement votre zèle & votre charité; de crainte que l'on ne blesse à tort la réputation de quelqu'un, ou que l'on ne donne lieu aux médisances & aux murmures. C'est pourquoi nous vous ordonnons, que comme ceux de qui on exigera le serment, le doivent prêter sincèrement, sans distinction, restriction ou exposition quelconque, en condamnant les Propositions tirées du livre de Jansenius, dans le sens naturel que les termes des Propositions présentent d'eux-mêmes; qui est aussi les sens que les Souverains Pontifes nos Prédécesseurs ont condamné & ont voulu être tenu pour condamné par les fideles de Jesus Christ; aussi vos Fraternités n'exigent, de vive voix ou par

IV. CL.
IX. P.
APPEND.
LETT. G.

IV. CL.
IX. P.
APPEND.
LETT. G.

écrit, de ceux qui auront à souscrire le Formulaire ou prêter le serment, quoi que ce soit outre la Formule & les termes prescrits dans la Constitution Apostolique, qui ressentent tant soit peu la déclaration, l'interprétation, ou l'explication; pas même sous prétexte que certaines Additions à nous envoyées seroient comprises ou contenues dans le Formulaire d'Alexandre VII. Au reste, pour aller au devant de toutes les causes des dissensions qui détruisent la paix de l'Eglise Chrétienne, nous avons interdit & défendu d'apporter ou de mettre en usage aucun autre sens du Formulaire, que celui qui est représenté par ses propres termes, ni d'en disputer, non plus que de l'interprétation du même Formulaire & des susdites Propositions en d'autres sens que celui que les termes présentent d'eux-mêmes: sur quoi nous avons imposé un silence perpétuel, comme nos Décrets tant sur ce silence, que sur la prohibition de tous les livres imprimés & à imprimer sur cette matière le feront connoître plus pleinement; n'y ayant que le Souverain Pontife à qui il appartient de déclarer le sens qu'il a voulu condamner dans ces Propositions, & qu'il veut que les fideles croient condamné. Enfin, pour étouffer les contestations qui se sont excitées depuis long-temps entre les Théologiens, Nous vous enjoignons par ces Présentes, autant que nous le pouvons selon l'autorité que nous avons reçue du Seigneur, que vous ne souffriez en aucune manière, que qui que ce puisse être soit diffamé ou décrié par cette accusation vague & cette imputation odieuse de Jansénisme, à moins qu'il ne soit constant, par des preuves légitimes, qu'il s'est rendu suspect d'avoir enseigné ou soutenu quelqu'une de ces Propositions, & que personne ne soit exclus d'aucun emploi, charge, bénéfice, degré, pouvoir de prêcher, ni de quelque autre fonction ecclésiastique quo ce soit, jusqu'à ce qu'on ait prouvé, en gardant l'ordre de la justice, qu'il ait encouru & mérité cette peine si dure, & qui ne peut être que très-sensible à des personnes d'ailleurs catholiques.

præter formulam ipsam traditam, verbaque in Constitutione Apostolica præscripta quidquid aliud vel minimum declarationis, interpretationis, aut explicationis, verbo vel scripto, non exigatur, etiam sub prætextu quod additiones ad nos transmissæ comprehendantur, seu contineantur in Formulario Alexandri VII. Cæterum ad præcavendas omnium dissidiorum causas, quæ Christianam pacem dilacerant, Nos quoscumque alios sensus Formularii, præter eum quem ipsius verba exhibent, afferri, vel usurpari, aut de his disputari interdiciamus & prohibuimus, ac super ejusdem Formularii interpretatione, sicut & prædictarum Propositionum in alios sensus, præter eum quem ipsa verba per se exhibent, perpetuum silentium imposuimus, ut ex nostris Decretis tam super ipso silentio, quam super prohibitione omnium Librorum editorum & edendorum in hac materia plenius innotescet; cum ad Summum Pontificem dumtaxat pertineat, sensum quem in his propositionibus damnaverit, & ut damnatum à Fidelibus credi censuerit, declarare. Demùm ad extinguenda Theologorum jampridem inter sese excitata dissidia, Fraternitatibus Vestris, quantum in Domino possumus, præsentibus nostris mandatis injungimus, ne ulla ratione quemquam vaga ista accusatione & invidioso nomine Jansenismi traduci aut nuncupari sinatis, nisi prius suspectum esse legitime constiterit, aliquam ex his Propositionibus docuisse, aut tenuisse, nec quemquam sub hoc prætextu repelli ab officiis, muniis, beneficiis, gradibus, ac concionibus habendis, vel alia quacumque functione ecclesiastica permittatis, nisi servato juris ordine, eam pœnam, quæ Viris alioquin Catholicis gravissima est, commeruisse probatum fuerit. Hæc ad Fraternitates Vestras rescribenda decrevimus, non de vestra voluntate & studio erga Ecclesias fidei vestræ creditas diffidentes; sed animi nostri affectum

& omnium Ecclesiarum sollicitudinem
testificantes: ut tandem qui Pastor Pa-
storum est, vigilasse Vos in Gregis ve-
stri custodia, divino suo iudicio com-
probare dignetur. Fraternitatibus inter-
rim Vestris Apostolicam Benedictionem
peramanter impertimur.

Datum Romæ die 6. Februarii 1694.

*C'est ce que nous avons jugé devoir répon-
dre à Vos Fraternités; non par aucune dé-
fiance de votre bonne volonté & de votre
zele pour les Eglises qui vous sont confiées;
mais pour faire connoître notre amour &
notre sollicitude envers toutes les Eglises,
afin que votre vigilance sur votre Troupeau
soit telle enfin, que le Pasteur des Pasteurs
la daigne approuver par son divin juge-
ment. Nous donnons cependant avec beau-
coup d'affection à Vos Fraternités la Béné-
diction Apostolique.*

IV. CL.

IX. P.

APPEND.

LETT. G.

Donné à Rome le 6 de Février 1694.



IV. CL.

IX P^e.

APPEND.

LETT. H.

H.

S E C O N D

A L T E R U M

B R E F

B R E V E

DE NOTRE SAINT PERE LE PAPE

SANCTISSIMI DOMINI

INNOCENT XII,

INNOCENTII XII,

TOUCHANT LE FORMULAIRE:

CIRCA FORMULARE:

AUX ÉVEQUES DES PAYS-BAS.

AD EPISCOPOS BELGII.

INNOCENT P A P E X I I .

INNOCENTIUS P A P A X I I .

Vénérables Freres, Salut & Bénédiction Apostolique. Nous avons reçu avec plaisir vos Lettres du 19 Juillet, voyant la priere que vous y faites au Saint Siege, pour avoir notre jugement sur la maniere dont vous devez régler dans vos Dioceses ce qui regarde la saine Doctrine. Mais nous avons connu clairement par ces mêmes Lettres, que ce que vous nous représentez de maux touchant le Jansénisme, ne vient pas de ce qu'il n'y ait point été suffisamment pourvu par Notre Bref du 6 Février 1694, mais plutôt de ce que ce même Bref n'y est peut-être pas exécuté comme il devoit. Car ce Bref n'a point du tout besoin d'aucune explication; & si on observe tout ce qui y est prescrit, il est propre à remédier à tout d'une maniere efficace & convenable. Que si lorsque les prétendus Jansénistes jurent le Formulaire, ils ne condamnent point autrement les cinq Propositions que dans leur sens naturel, sans rapport au sens naturel du dit Formulaire, & qu'ils se forment comme il leur plaît ce même sens naturel, quoiqu'ils n'en témoignent rien par aucune action extérieure, l'Eglise ne juge point des choses cachées, lesquelles ne sont connues que de

Venerabiles Fratres, Salutem & Apostolicam Benedictionem. Litteras, quas decimâ nonâ Julii ad Nos dedistis, libenti animo accepimus, cum in illis vestras ad hanc S. Sedem preces intellexerimus, quibus Nostrium judicium pro sana doctrina vestris in Diocesis regulanda postulatis. Ex iisdem autem Litteris aperte deprehendimus mala, quæ quoad Jansenismum exponitis, non procedere ex eo, quod Brevis à Nobis 6 Februarii anni millesimi sexcentissimi nonagesimi quarti ad Vos dato, satis ipsis non sit consultum, sed potius quia idem Breve executioni fortasse, uti par esset, non mandetur; cum illud nulla prorsus indigeat explicatione, aptumque sit, ubi in ipso præscripta adimpleantur, efficax atque opportunum afferre remedium. Quod si prætensi Jansenistæ internè, & absque eo quod deveniant ad ullum actum externum, dum jurant Formularium, non aliter damnant quinque Propositiones, quàm in sensu obvio, non habito respectu obvii sensus dicti formularii, suoque arbitrio effingant ejusmodi sensum obvium, Ecclesia non judicat de occultis, quæ soli Deo cordium scrutatori

escunt. Sin verò iidem præten-
sistæ, voce aut scriptis edant pro-
sensus Apostolicarum Constitutio-
nibus, prædictique Brevis sensui dissen-
sus, debent Episcopi prout de jure,
ea eos procedere non tantum aucto-
ritate ordinaria, sed etiam speciali fa-
cte ipsis indultâ à Constitutionibus
decessorum nostrorum fel. record.
centii decimi & Alexandri septimi,

Nos quoque confirmavimus; ita
servatis servandis, congruè punian-
cùm ea omnia facile probari pos-
sint, quia agitur de actibus externis.

Non sine admiratione intelleximus,
nullos istis in Diocesisibus reperiri,
verbis & calamo ausi fuerint affir-
mare, supradicto Nostro Brevis altera-

re, seu reformatam esse Constitutio-

is Alexandri septimi decimâ sextâ

bris anni millesimi sexcentissimi

quagesimi sexti editam, nec non

formularium ab ipso pronuntiatum,

dicto Brevis utrumque specificè

firmetur, & omnino intenderimus

intendamus iidem adhærere, & ne-

quam sinere, ut aliquid addatur,

dematur à prædicto Formulario, il-

quovis modo alterando in aliqua

minima parte, sed quod in omni-

& singulis ejusdem partibus, uti

mandavimus, mandamus etiam ad am-
observari. Quod attinet ad libros

Scripturæ idiomate vulgari tra-

ctos, & alios prohibitos, patent Con-

sensiones Prædecessorum Nostrorum &

firmum fel. record. Pii quarti, à

ous satis superque abusibus provi-

re: ut etiam confugia ad Laïca Tri-

alia à consimilibus Constitutionibus

ibentur, quarum Episcopi suis in

ecesisibus observantissimi executores

debent. Quod pertinet ad pendentes

troverfias, circa administrationem

ramentorum, donec aliquid specia-

decernatur, ab iidem Episcopis ad-

ilandum est, ut juxta Sanctiones

ionicas, Statuta Conciliorum, &

im Ecclesiæ administrentur, ha-

casuum, atque eorum circumstan-

IV. CL.
IX. P.
APPEND.
LETT. H.

*Dieu, qui seul sonde le secret des cœurs. Mais si ces prétendus Jansénistes publient de vive voix ou par écrit, leurs propres explications, qui soient contraires au sens des Constitutions Apostoliques & du dit Bref, les Evêques doivent de droit procéder contre eux, en vertu non seulement de l'autorité ordinaire, mais aussi du pouvoir spécial qui leur en a été donné par les Constitutions de nos prédécesseurs d'heu-
reuse mémoire, Innocent X & Alexandre VII, que nous avons aussi confirmées; de sorte qu'ils soient punis comme ils le méritent, en observant les formalités nécessaires: attendu qu'il n'y a rien là qui ne se puisse aisément prouver, puisqu'il s'agit d'actions extérieures.*

Nous avons été surpris d'apprendre, qu'il se trouve dans vos Diocèses quelques gens qui, de vive voix ou par écrit, aient osé avancer que la Constitution d'Alexandre VII du 16 Octobre 1666, ait été altérée ou réformée par notre dit Bref, aussi-bien que le Formulaire prescrit par ce même Pape; vu que l'un & l'autre est spécialement confirmé par ce même Bref, & que notre intention expresse a été & est encore de nous y attacher, & de ne permettre en aucune manière qu'on ajoute ou retranche quoi que ce soit du dit Formulaire, en l'altérant en quoi que ce soit de ce qu'il contient. Mais nous ordonnons comme nous l'avons déjà fait, qu'il soit exactement observé dans toutes & chacune de ses parties. Quant à ce qui concerne les Livres de l'Ecriture Sainte, traduits en langue vulgaire, & les autres Livres prohibés, les Constitutions de nos Prédécesseurs sont claires, & principalement celle du Pape Pie IV d'heureuse mémoire: & on y a suffisamment pourvu à tous les abus. Il y a aussi de semblables Constitutions qui défendent le recours aux Tribunaux laïques, & dont les Evêques doivent être dans leurs Diocèses, de très-fidèles exécuteurs. Quant aux difficultés touchant l'administration des Sacraments qui sont encore pendantes devant Nous, jusqu'à ce qu'il en soit ordonné quelque chose en particulier, les mêmes Evêques

IV. CL.

IX. P^e.

APPEND.

LETT. H.

doivent avoir grand soin qu'ils soient administrés conformément aux Ordonnances Canoniques, aux Statuts des Conciles & à la pratique de l'Eglise; non sans avoir égard aux cas particuliers & à leurs circonstances. Car les Consultants & les Qualificateurs de la suprême Inquisition Romaine, tous recommandables par leur piété & leur doctrine, sont actuellement occupés à examiner avec beaucoup de soin un grand nombre de propositions, entre beaucoup d'autres déferées sur cette matière. Au reste, les sentiments avantageux que nous avons de votre respect envers le S. Siege nous donnent une entière confiance que vous ne manquerez pas d'exécuter ses ordres avec la charité & la prudence que vous devez; concevant une grande espérance de voir rétablir dans votre Province la paix dont toutes les autres jouissent. Cependant nous donnons avec beaucoup d'affection à vos Fraternités la Bénédiction Apostolique. Donné à Rome, à Sainte Marie Majeure, sous l'Anneau du Pêcheur le 24 Novembre 1696, de notre Pontificat l'an fixieme. Etoit soussigné MARC SPINULA.

La suscription étoit: A nos Vénérables Freres, l'Archevêque de Malines, & les Evêques d'Anvers, de Ruremonde, de Bruges & de Gaud.

tiarum ratione. Etenim in presens magna sollicitudine discussione Propositionum, quæ inter alias abundè delatas, ad hoc argumentum spectant, adlaboratur à Consultoribus & Qualificatoribus supremæ hujusce Inquisitionis, qui omnes sunt pietate ac doctrinâ præstantes. De vestra autem in hanc S. Sedem observantia adeo præclare sentimus, ut planè confidamus, non omisso vos ejusdem mandata debitâ charitate & prudentiâ exequi, firmam in spem venientes restituendam tandem isti Provinciæ tranquillitatem quâ cæteræ omnes fruuntur. Fraternitatibus interim Vestris Apostolicam Benedictionem peramanter impertimur. Datum Romæ apud S. Mariam Majorem sub annulo Piscatoris die 24 Novembris 1696. Pontificatus Nostri anno sexto.

Subsignatum erat, MARCUS SPINULA.

Superscriptio erat: Venerabilibus Fratribus Archi-Episcopo Mechliniensis, Episcopis Antverpiensis, Ruremundensis, Brugenſi, Gandavenſi.

Œ U V R E S

DE MESSIRE

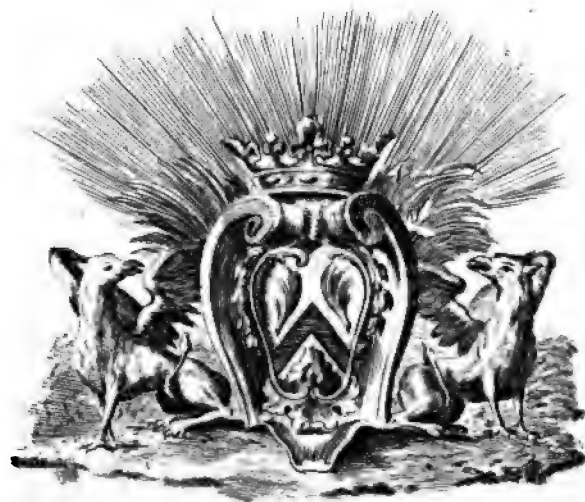
ANTOINE ARNAULD,

DOCTEUR DE LA MAISON ET SOCIÉTÉ

DE S O R B O N N E.

Œ U V R E S
DE MESSIRE
ANTOINE ARNAULD,
DOCTEUR DE LA MAISON ET SOCIÉTÉ
DE S O R B O N N E.

TOME VINGT-SIXIÈME,
Contenant la première Partie de la cinquième Classe.



A PARIS, & se vend à LAUSANNE,
Chez SIGISMOND D'ARNAY & COMPAGNIE.

M. DCC. LXXIX.

La Table des Ouvrages est à la fin du Volume.

P R É F A C E

HISTORIQUE ET CRITIQUE,

Où il est parlé des Ecrits sur la morale.

P R E M I E R E P A R T I E.

Ecrits moraux non polémiques.

S. I.

Discours sur l'amour de Dieu. (N°. I.)

LE Discours est fort court. M. Arnauld n'y traite que de la notion qu'on se forme de l'amour de Dieu, pour dissiper les mauvaises difficultés & fausses idées de quelques Scholastiques, & des Casuistes relâchés, sur l'obligation d'aimer Dieu, & sur l'étendue de ce précepte.

Il oppose, dans ce dessein la vraie notion de l'amour de Dieu, qu'il définit, *amour de la vérité & de la justice*, à l'imagination de ceux qui le font consister dans *certaines élans du cœur, certains mouvements extatiques*, ou certaines extatiques contenues dans ce qu'on appelle des Actes d'amour de Dieu; & en conclut qu'à s'en tenir à sa définition, on ne peut contester que Dieu soit la *fin unique & perpétuelle de l'homme*; puisqu'on ne peut disconvenir qu'il ne peut cesser de s'attacher à la vérité & à la justice, sans dérélement & sans injustice.

On conçoit que M. Arnauld auroit étendu & développé cette matière, s'il eût entrepris de la traiter *ex professo*, & de considérer l'amour de Dieu sous tous ses rapports. Il en est un en particulier, que M. Arnauld, en ce cas, auroit eu garde d'omettre; c'est celui qui nous fait considérer Dieu comme notre Créateur & notre Sauveur, comme un père, comme un ami; rapport fonde & nourrit le commerce perpétuel que l'homme doit avoir avec son Dieu, par la foi, l'espérance & la charité, & qui nous le fait considérer, non seulement comme la règle de toutes nos actions, mais encore comme le souverain distributeur des biens spirituels, & le premier principe de tous nos bons mouvements, & de toutes nos bonnes actions; à qui nous devons fréquemment avoir un recours perpétuel, pour en obtenir les grâces dont nous avons besoin à chaque instant, pour faire le bien & pour éviter le mal; & jusqu'à qui nous devons faire remonter toute la gloire de nos vertus, avec une humble reconnaissance.

Nous ignorons le temps & l'occasion particulière où M. Arnauld a commencé ce discours. Il a été donné au public en 1738, en trois formats différents, 2°, in-4to, & in-folio. Il fut annoncé dans la Feuille des Nouvelles littéraires du 15 Juillet de la même année.

M. Arnauld avoit conçu le dessein depuis long-temps, de composer un ouvrage complet sur cette matière. Comme c'étoit l'objet qui le remplissoit le plus, *Ecrits sur la Morale Tome XXVI.*

II. PREFACE HISTORIQUE

dit M. Fontaine (a), c'étoit aussi à quoi il souhaitoit le plus de sacrifier sa plume; & l'Eglise assurément a fait une perte, de ce que ses autres affaires l'ont toujours détourné de ce beau dessein.

M. l'Abbé de Pontchâteau rend témoignage à cette disposition de M. Arnauld, dans différentes Lettres à M. de Neercassel (Archevêque d'Utrecht sous le titre d'Evêque de Castorie.) Cet Abbé vouloit même que M. de Castorie pressât M. Arnauld d'exécuter ce dessein. Il y a inclination, dit-il, dans la Lettre du 3 Avril 1675; mais il arrive tant de choses qui le détournent, qu'il n'a pu encore commencer tout de bon. Pour M. Arnauld, dit encore M. de Pontchâteau (Lettre du 28 Mai de la même année) il se préparoit à écrire de l'Amour de Dieu; mais les Calvinistes ont fait un assez mauvais livre contre celui du Renversement de la morale; il le lit présentement & peut-être sera-t-il engagé à y répondre. C'est ce qui arriva en effet; (b) & qui a privé le public du Traité dont-il s'agit.

Peut-être est-ce à ce sujet qu'on fit à M. Nicole les reproches dont-il parle dans la trente-neuvième de ses Nouvelles Lettres, d'empêcher qu'on ne travaillât sur l'Amour de Dieu. Il se justifie pleinement de ce reproche: mais il fait voir en même temps, qu'il y avoit de grandes difficultés à un pareil ouvrage, & qu'on ne devoit jamais l'entreprendre sans les avoir prévues. Ces difficultés regardoient principalement la question de la nécessité de l'amour dominant dans le Sacrement de Pénitence, & l'efficace de cet amour relativement à la justification du pécheur, sans nuire à la vertu du Sacrement.

§. II.

Considérations pour une ame abattue par une crainte excessive. (N°. II.)

Nous ignorons le temps & l'occasion où M. Arnauld a composé ce petit Ecrit. Il fut imprimé pour la première fois en 1700, dans le cinquième (ou le dixième) volume des Essais de Morale, ou ouvrages posthumes de M. Nicole. L'Editeur avertit qu'il étoit d'un autre que de M. Nicole. M. l'Abbé Goujet, dans la vie de ce dernier, (Ch. 21. p. 252.) en convient, & ajoute qu'il en ignore l'Auteur; que néanmoins cet ouvrage étoit digne de voir le jour; & de quelque main qu'il soit, dit-il, il mérite du respect. Mais nous avons une copie manuscrite de cet ouvrage qui vient de Port-Royal, avec ce titre: *Discours de M. Arnauld pour s'affermir dans la confiance en Dieu.* Et nous le trouvons d'ailleurs dans le Catalogue manuscrit des Ecrits de ce Docteur, dressé par le P. Desmares.

L'ouvrage est si court, que nous n'entreprendrons pas d'en faire ici l'analyse. Le titre en dit assez pour indiquer son objet. Nous renverrons seulement comme à un excellent morceau sur cette matière, au Chap. XII du Liv. XI de la Défense du Nouveau Testament de Mons contre M. Mallet. M. Arnauld y traite de la nature & du degré de certitude que peut avoir un Juste sur la terre touchant sa propre justification. On peut y joindre deux Chapitres (le XX & XXI) du IV Livre de la Vie de Dom Barthelemy des Martyrs par M. de Sacy, où l'on trouve un développement précieux des vérités de la confiance, contre la crainte excessive & l'esprit de pusillanimité.

(a) Mémoires sur MM. de Port-Royal, Tom. II. page 97.

(b) M. Arnauld défendit le Renversement de la Morale, par celui qu'il publia cette même année sous ce titre: *Impiété de la Morale des Calvinistes.*

§. III.

Résolutions de quelques difficultés proposées par une personne de piété. (N°. III.)

Cet Ecrit a été imprimé comme le précédent en 1700, dans le cinquieme volume des Essais de Morale de M. Nicole, & l'Editeur aussi-bien que l'Auteur de la vie de M. Nicole, observent qu'il n'est pas de lui, sans en apprendre davantage. Mais nous sommes autorisés à l'attribuer à M. Arnauld, par plusieurs copies qui nous viennent de bonne main, avec ce titre : *Résolutions de quelques difficultés proposées à M. Arnauld & à M. Nicole, par une dévote qui avoit été sous la conduite d'un P. Jésuite.* Nous ne trouvons d'autre différence entre l'imprimé & le manuscrit, que quelques mots ajoutés ou changés, que nous avons quelquefois rétablis.

§. IV.

Deux décisions de cas sur la matiere du sixieme Commandement (N°. IV. & V.)

Nous donnons la premiere décision sur une copie qui nous vient de bonne main, & où il est marqué qu'elle étoit adressée à M. Hamon, mort à Port-Royal en 1687, & la seconde, sur le manuscrit original écrit par M. Ernest Ruth-d'Ans, qui servoit de Secrétaire à M. Arnauld les dernieres années de son séjour à Bruxelles. La seconde personne dont il y est fait mention, & dont on desiroit de savoir le sentiment sur les cas proposés, est le Pere Quesnel, compagnon de retraite de M. Arnauld. On trouve dans cette derniere décision toute la prudence, la force & la supériorité d'esprit de ce Docteur. On voit qu'elle a été donnée sur la fin de 1690, ou au commencement de 1691, puisqu'on y parle comme étant mort depuis peu, de M. Flémal Curé de Braine l'Alleu, Diocèse de Namur, décédé le 30 Octobre 1690.

§. V.

Exercice pour une Neuvaine au S. Sacrement (N°. VI.)

M. Arnauld a composé cet Exercice pour une Religieuse (de Port-Royal ou d'ailleurs.) Nous le donnons sur le manuscrit original, déposé dans la Bibliothèque de S. Germain à Paris, où la fin manque. Ce fragment, tout court qu'il est, caractérise la piété de son Auteur. M. Arnauld l'a composé en 1646.

§. VI.

Avis pour un Pénitent. (N°. VII.)

On trouve dans le premier volume de cette Collection une *Instruction pour un Pénitent qui retombe encore dans le vice.* Elle forme la Lettre CCIV, & doit être rapprochée de l'*Avis pour un Pénitent*, que nous donnons ici sur le manuscrit original. Le premier de ces deux Ecrits avoit été imprimé pour la premiere fois dans le huitieme volume des Lettres de M. Arnauld (pag. 150) & est daté du 9 Avril 1667. La Lettre MLXXIV, du quatrieme volume de cette Collec-

tion revient au même sujet , & contient des *Avis pour se relever de ses chûtes* , & pour en faire pénitence.

§. VII.

Avis & Regles de conduite pour M. le Duc de Liancourt. (N°. VIII.)

C'est M. Fontaine qui nous a conservé cet Ecrit , dans ses Mémoires (Tom. 2. pag. 459. & suivantes) en marquant qu'il le donne sur l'original. Il nous apprend en même temps quelle en fut l'occasion.

Madame la Duchesse de Liancourt ayant obtenu de Dieu la conversion de son mari , employa tous ses soins pour lui procurer un Directeur sage & éclairé , qui pût affermir & perfectionner cet ouvrage. Ce Directeur , qu'on ne nomme pas , & qui paroît avoir eu toutes ces qualités , quoiqu'il ne fût pas du nombre de MM. de Port-Royal , donna par écrit des *Avis généraux* à M. le Duc de Liancourt. Quelque beaux & solides que parussent ces avis à la pieuse Duchesse , elle ne put néanmoins se résoudre à les remettre au Duc , sans les avoir communiqués à MM. de Port-Royal. M. Arnauld fut chargé de mettre par écrit le résultat de l'examen qui en fut fait ; & c'est ce résultat que nous donnons.

§. VIII.

Instruction chrétienne pour une Veuve (N°. IX.)

Cette instruction n'est point finie : nous n'en avons que le commencement. Mais en le lisant , & le plan général qui s'y trouve , on regrette ou que M. Arnauld ne l'ait point finie , ou que s'il la finie , la suite de cet Ecrit se soit perdue. Nous n'avons pas cru néanmoins devoir priver le public de ce fragment , que nous donnons sur le manuscrit original.

§. IX.

Deux Discours funebres. (N°. X. & XI.)

M. Arnauld n'étoit point Prédicateur. Nous n'avons pas de lui un seul sermon. Il ne nous est même parvenu aucune des instructions familières qu'il faisoit souvent aux Religieuses de Port-Royal ; ni aucun des plans ou des sommaires qu'on assure qu'il fournissoit fréquemment à M. Singlin. Voici néanmoins deux Eloges funebres. Mais ce ne sont point des Discours d'apparat. Ils furent prononcés dans l'Eglise des Religieuses de Port-Royal des Champs , après la Paix de Clément IX. Le premier à l'occasion de la mort de la Mere Agnès sa sœur , le 19 Février 1671. Le second au sujet de celle de son frere M. d'Andilly , le 27 Septembre 1674. Ces deux Discours avoient été imprimés pour la première fois avec les Lettres , en 1727 , l'un dans le second volume , page 555 ; l'autre dans le troisième page 563. Nous avons trouvé dans une copie de ce dernier , quelques notes historiques que nous avons ajoutées à l'imprimé.

§. X.

Réponse à une Consultation sur un mariage entre proches parents. Ecrit sur le même sujet. Discours sur la cérémonie d'un mariage. (N°. XII. XIII. & XIV.)

Les deux premiers Ecrits dont on vient de lire le titre, ont été imprimés avec les Lettres de M. Arnauld, le premier en 1743, dans le neuvième Tome, (p. 208.) le second en 1727, dans le huitième p. 235. Le premier est du 30 Avril 1674, & le second du mois d'Octobre 1693. L'un & l'autre furent concertés avec des personnes intelligentes; & le dernier nommément avec le Pere Quesnel, qui le rédigea même par écrit, à la prière de M. Arnauld comme nous le voyons par l'extrait d'une de ses Lettres du 17 Octobre 1693.

On trouve dans M. de Ste Beuve plusieurs cas sur la même matière, décidés par les mêmes principes. L'illustre Colbert Evêque de Montpellier ayant à répondre sur un cas semblable, renvoie celui qui l'avoit consulté, pour achever de dissiper ses doutes, à une *Dissertation de M. Arnauld, où, dit ce Prélat, cette matière est traitée à fonds.* Il ajoute: *Je ne la crois pas imprimée; je l'ai dans mes manuscrits, & je la fais copier pour vous l'envoyer incessamment. M. Arnauld répondra aux Docteurs Carcassiens que vous avez consultés, & vous verrez qu'il le fera avec toute la supériorité que donne la vérité, quand on a le bonheur de la soutenir.*

Nous ne doutons pas que la *Dissertation* de M. Arnauld dont parle M. Colbert, ne soit la même que celle qui se trouvoit dans le VII volume des Lettres de ce Docteur, page 235, imprimée dès 1727. Mais le Prélat qui écrivoit le 30 Janvier 1738. l'avoit oublié (a).

Nous joignons un troisième Ecrit aux deux premiers. C'est le discours que M. Arnauld prononça (au commencement de 1679) en faisant la cérémonie du Mariage de Mlle le Maître (sa petite Niece) avec M. Thomas du Fosse de Bois-roger. Il avoit été imprimé en 1743. dans le IX Tome des Lettres de M. Arnauld, page 225.

§. XI.

Cas de conscience touchant une promesse de mariage extorquée. (N°. XV.)

Le cas dont il s'agit fut proposé à M. Nicole par une Demoiselle. Ce Théologien y trouva des difficultés: il les exposa dans sa réponse; mais avant de l'envoyer, il voulut savoir le sentiment de M. Arnauld. Il communiqua en conséquence à ce Docteur, sa Lettre à la Demoiselle en question avec l'exposé du cas. M. Arnauld y ajouta sa décision, qui revient à peu près à celle de M. Nicole. Nous trouvons le tout écrit de la main de ce dernier, dans un cahier déposé à la Bibliothèque des Peres de l'Oratoire de S. Honoré à Paris, avec ce titre: *Ecrits Posthumes de M. Arnauld. Lettres écrites à diverses personnes, copiées sur les originaux de sa propre main.*

(a) Oeuvres de Colbert Tom. III. Lettre 1574, pag. 853. Le même Prélat parle de ces mêmes mariages dans deux autres Lettres (Ibid. pag. 549. & 808.)

§. XII.

Décisions de quelques cas de conscience. (N°. XVI.)

Nous trouvons ces Décisions dans la Relation d'un voyage de M. Arnauld en Hollande, du mois de Mai 1786. Elle est écrite par M. Ernest Ruth-d'Ans, son compagnon de voyage & de retraite, & depuis Aumônier de la Princesse de Bavière, Gouvernante du Pays-bas, & Chanoine de Sainte Gudule de Bruxelles. Je paroît que c'est M. Ernest lui-même qui a dressé ces décisions.

§. XIII.

Réponse à cette question : Peut-on faire à Dieu cette action de grâce : Mon Dieu je vous remercie de ma prédestination ? (N°. XVII?)

Cette question fut proposée à plusieurs Théologiens. Nous avons les réponses du P. Janet Supérieur de S. Magloire à Paris; de M. des Lyons Doyen de Senlis; du P. Desmares, du P. du Breuil, de M. de Barcos, de M. de Lalane, de M. Nicole, de M. Bridien, de M. Tronillard & de M. Arnauld. Nous ne rapportons que la Réponse de ce dernier, qui est fort courte.

§. XIV.

Paraphrase de l'Oraison Dominicale.

Cette courte Paraphrase paroît avoir été faite en forme de Sentence, pour être mise dans les Livres de prières, & aider les fideles à réciter l'Oraison Dominicale avec un sentiment de piété plus éclairé. Nous la donnons sur une des copies destinées à l'usage dont nous venons de parler. Elles portent toutes en titre, par M. Arnauld le Docteur.

§. XV.

Difficultés sur le Livre des Eclaircissements sur le Sacrement de Pénitence &c. par M. de Choiseul Evêque de Tournay.

- I. Occasion de cet Ecrit. M. Arnauld nous apprend lui-même dans sa Lettre du 13 Mai 1694, l'occasion de cet Ecrit : " Feu M. l'Evêque de Tournay, dit il, ayant fait un Livre sur la Pénitence, où parmi de fort bonnes choses il y en avoit d'autres qui me faisoient de la peine, j'en écrivis à un Chanoine de la Cathédrale, parce qu'il étoit alors absent. Il lui montra ma Lettre à son retour. Loin de s'en tenir offensé, il m'en écrivit une fort honnête, pour me rendre raison de ce que j'avois trouvé à redire dans son Livre. N'en étant pas content, je lui repliquai (cette Replique forme l'Ecrit des Difficultés dont nous sommes occupés) " & cela jusqu'à plusieurs lettres de part & d'autre". M. Arnauld étoit pour lors à Bruxelles depuis quelques mois; & le manuscrit original porte, que l'Ecrit des Difficultés fut commencé le 27 Avril, & fini le 7 Mai suivant 1680. Il avoit passé trois semaines à Tournay trois ou quatre mois auparavant, & y avoit été particulièrement connu de M. de Vordes Chanoine de la Cathédrale; qui est vraisemblablement celui à qui il avoit écrit au sujet des Eclaircissements de M. l'Evêque de Tournay, qui avoient paru vers le milieu de l'année précédente. M. Arnauld étoit
- Relat. de la Retr. pag. 42. Ib. pag. 19 & 20.

particulièrement connu & estimé de ce Prélat, pour lequel il avoit à son tour tout le respect & la considération qu'il méritoit. Mais on fait qu'avec de bonnes intentions, M. de Choiseul avoit donné dans des méprises en plus d'une occasion, & qu'il avoit manifesté sur-tout dans la négociation de l'affaire des cinq Articles en 1663, un certain défaut de précision dans l'esprit, & un desir trop ardent de vouloir dans les disputes, trouver un milieu pour concilier les deux partis, & passer pour un homme qui n'en embrassoit aucun.

C'est dans cet esprit qu'il avoit composé ses *Eclaircissements*. Il prétendoit donner des regles pour éviter les deux excès de relâchement & de rigorisme dans la vive dispute, pour lors plus échauffée que jamais dans les Pays-bas, sur la nécessité de l'amour de Dieu dans le Sacrement de Pénitence. M. Arnauld l'homme du monde le plus vrai & le plus éloigné de toute politique qui donne quelque atteinte aux intérêts de la vérité & de la sincérité, ne put dissimuler dans la réponse qu'il fit à ce Prélat, qu'il n'étoit nullement satisfait des raisons par lesquelles il essayoit de justifier dans sa Lettre, ce que M. Arnauld avoit trouvé de reprehensible dans son Livre.

Les difficultés de ce Docteur rouloient sur six objets. Les deux principaux II. qui concernoient l'amour de Dieu & le délai de l'absolution, & il en forma les deux points dans lesquels il divisa son premier Ecrit. M. l'Evêque de Tournay avoit solidement établi dans le sien, la nécessité de l'amour dominant, pour être réconcilié avec Dieu dans le Sacrement de Pénitence, sur les témoignages & les raisons les plus fortes & les plus précises, tirées de l'Ecriture Sainte & de la Tradition. Il avoit même déclaré que ce sentiment pouvoit seul être suivi en sûreté de conscience, dans la pratique, hors le cas de nécessité. *J'ajoute*, avoit-il dit, *hors le cas de nécessité; parce que comme le Pape* (Alexandre VII dans son Décret du 5 Mai 1667.) *Et le Concile* (de Trente) *laissent la liberté de croire l'une Et l'autre des deux opinions, il se peut faire aussi que celle de la* (suffisance de la) *crainte est véritable.* C'est sur cet endroit principalement que M. Arnauld forma sa première difficulté. Il ne pouvoit concevoir qu'une vérité aussi importante que celle de la nécessité d'aimer Dieu, qui tient le premier rang dans l'ordre de la Religion, & qui est fondée non seulement sur la Révélation, mais sur le principe du droit naturel, antérieur par sa nature à toute révélation, fût dégradée jusqu'au point d'être présentée comme *pouvant être fautive*; & cela par un Prélat du mérite & de la réputation de M. de Choiseul, qui témoignoit d'ailleurs tant de zèle pour cette même vérité. Il fait voir avec beaucoup de force, dans le N^o. 3. 5. 6. 7 & 8 du premier point de son Ecrit, les conséquences absurdes qui résulteroient de cette assertion; & ajoute que M. de Tournay ne pouvoit l'appuyer, comme il essayoit de le faire, ni sur l'autorité du Concile de Trente, ni même sur le Décret d'Alexandre VII, entendu dans son véritable sens. Il traite à cette occasion plusieurs questions incidentes, concernant les défauts intrinsèques de ce Décret, & sur l'autorité des Evêques, à laquelle il donnoit évidemment atteinte.

De la question particulière sur l'Attrition, M. Arnauld entra avec M. de Choiseul, dans la question générale de la certitude de certaines vérités contestées dans le sein de l'Eglise. Il distingue à ce sujet les articles de la foi catholique, dont l'Eglise exige la profession de tous ses enfants, sous peine d'être chassés de son sein, des points de foi appartenans à la Révélation qui sont contestés parmi les Catholiques. Il établit à l'égard de ces derniers, que la contradiction ne peut les rendre incertains en eux-mêmes, ni dans l'esprit

de la portion des Pasteurs & des fideles qui en conservent fidèlement la tradition ; mais il ajoute que cette contradiction & la tolérance que l'Eglise est quelquefois forcée d'avoir pour les contradicteurs , empêche qu'on ne puisse traiter d'*hérésie formelle* le sentiment opposé , ni leurs contradicteurs d'*hérétiques* , avant la décision solennelle de l'Eglise.

M. Arnauld reconnoît néanmoins dans son Ecrit , que plusieurs Théologiens ayant des idées louches & inexactes sur cette matiere , la prudence avoit pu autoriser M. de Choiseul , à ne point dire dans son ouvrage , que la nécessité de l'amour de Dieu étoit *un point de foi* ; de peur qu'on n'en conclût que c'étoit un article de foi qu'on ne pouvoit contredire sans être hérétique. Mais il ne pouvoit goûter que M. de Choiseul eût avancé , que le sentiment de la suffisance de l'Attrition pouvoit être vrai , & conséquemment que celui de la nécessité de l'amour de Dieu pouvoit être faux.

Nous ne connoissons point d'ouvrage , sur-tout dans le dernier siècle , où cette matiere soit si approfondie & si bien développée , que dans l'Ecrit de M. Arnauld dont nous parlons , & dans les deux suivans qui en sont l'apologie. Il en est question dans sa septieme Lettre au P. Mallebranche , écrite cinq ans après ; & M. Nicole en parle aussi dans la trentieme de ses nouvelles Lettres , écrite vers le même temps & à la même occasion. Mais il s'en faut de beaucoup , qu'on ne trouve dans l'un & l'autre endroit , comme dans celui dont nous sommes occupés , cette suite des principes , & cette solution des difficultés qui mettent cette matiere dans le plus grand jour , & qui font regretter que cet ouvrage soit demeuré si long-temps inconnu du public.

III.

Délai de
l'Absolu-
tion pour
les péchés
mortels ,
qu'on qua-
lifie de fra-
gilité.

Le second point dont M. Arnauld est occupé dans l'Ecrit des *Difficultés* concerne le cas particulier du délai de l'absolution , lorsqu'il s'agit de certains péchés mortels de rechûte. M. de Choiseul avoit établi les grands principes sur la nécessité du délai de l'absolution pour les péchés mortels d'habitude ; mais il avoit cru devoir donner pour regle aux Confesseurs de son Diocèse , que dans le cas des *péchés mortels de rechûte* , qu'il appelloit des effets de la fragilité humaine , non seulement ils *pouvoient* , mais ils *devoient* en accorder l'absolution *sans délai* , s'ils avoient lieu de croire le Pénitent sincèrement converti. M. Arnauld ne relève proprement que l'*obligation d'absoudre sans délai* , que M. de Choiseul imposoit aux Confesseurs dans le cas dont il s'agit. Mais en discutant tout ce que ce Prélat avoit allégué pour l'autoriser , il établit les véritables maximes sur le jugement qu'on doit porter de ces sortes de péchés ; & sur la difficulté dans le cours ordinaire de la grace , de parvenir dans ce cas-là même , à la véritable conversion nécessaire pour recevoir dignement l'absolution. Il insiste nommément sur le droit qu'ont les Confesseurs , considérés comme Juges & comme Médecins des âmes , de différer l'Absolution aux Pénitents mêmes qu'ils ont lieu de croire convertis , quand ils sont persuadés que ce délai est utile , ou nécessaire pour les affermir dans la justice , & pour prévenir les rechûtes : ajoutant , que si les Pénitents refusent de consentir en pareil cas à ce délai , ils rendent leur conversion très-suspecte , & le délai plus nécessaire. M. Arnauld appuie son sentiment non seulement

IV.

Divers au-
tres objets
relevés
dans les E-
claircisse-
ments.

sur les regles & sur l'esprit de l'Eglise qui est le même dans tous les temps , mais encore sur l'autorité de plusieurs Théologiens Scholastiques , comme le Cardinal de Lugo , qui ne sont rien moins que suspects de trop de sévérité. Il traite à ce sujet , avec étendue , les différentes vues de l'Eglise dans l'imposition de la Pénitence canonique , que M. de Choiseul avoit bornée au seul dessein de *s'assurer de la conversion des pécheurs* , & fait voir , que , quand même

même on s'arrêteroit à ce dernier dessein, M. de Choiseul ne pourroit rien trouver dans les sentiments des Peres, qui favorisât la regle particuliere qu'il donnoit à ses Confesseurs. M. Arnauld entre ensuite dans quelques autres questions. Il releve, N°. XXIII. ce que M. de Choiseul avoit avancé dans ses *Eclaircissements* (pag. 8.) *que tant que ce que les Pasteurs enseignent ne détruit pas la loi de Dieu & de l'Eglise, les fideles sont obligés par la regle de l'Evangile, de suivre leur doctrine, leurs maximes, leur discipline; & que la faute de ceux qui manqueront en les écoutant & en obéissant à leur parole, ne leur sera pas imputée.* M. Arnauld représente au Prélat les dangereuses conséquences de cette maxime, qui tendroit à autoriser la doctrine de la Probabilité, que ce Prélat avoit condamnée dans l'Apologie des Casuistes; & l'insuffisance de la seule exception qu'il y faisoit, savoir *lorsque des Pasteurs ignorants & corrompus enseignoient des erreurs manifestes & incontestables.*

Il s'agit au N°. XXIV. de ce que M. de Choiseul avoit dit à l'entrée de la Préface de ces *Eclaircissements*, au sujet des Théologiens des Pays-bas, qui avoient écrit sur la Pénitence dans ces derniers temps; tant ceux qu'il appelloit *séveres & rigoristes*, que ceux qu'il nommoit *relâchés*. M. Arnauld lui représente qu'il ne voit pas à qui on pourroit appliquer ce qu'il dit de ces Docteurs *d'austérités affectées & d'excès impraticables*; qu'il ne peut imaginer qu'il ait voulu marquer par-là, ceux que Dieu avoit suscités depuis dix ou douze ans, pour faire dans les Pays-bas ce que ce Prélat trouvoit bon qu'on eût fait en France il y avoit près 40 ans, en réveillant les Chrétiens de l'espece de léthargie où ils étoient touchant la Pénitence; que ces Théologiens méritoient d'autant plus les louanges & la bénédiction des gens de bien, qu'ils n'avoient reçu pour récompense du service qu'ils avoient rendu à l'Eglise, que les injures & les calomnies des ennemis de la Pénitence &c. M. Arnauld cite à ce sujet les principaux Auteurs qui avoient travaillé dans les Pays-bas sur cette matiere; & fait voir qu'on ne peut avec justice appliquer à aucun de leurs ouvrages, ni à la conduite d'aucun d'eux, ce que dit M. de Choiseul de cette *excessive sévérité* dont il se plaint; & qu'il étoit digne du zele éclairé de ce Prélat, de relever les biens infinis qu'ils faisoient dans ces Provinces, plutôt que d'autoriser par ses plaintes les déclamations calomnieuses des Jésuites, qui s'efforçoient de faire regarder ces Auteurs comme les Chefs d'une prétendue faction de Rigoristes, & d'imiter la politique des plus raisonnables d'entre ces Religieux, comme le P. Bourdaloue, qui, depuis le décri des maximes relâchées de ses Confreres n'avoit trouvé d'autre moyen de décrier les véritables maximes, que de se mettre au milieu, comme le faisoit M. de Choiseul, *entre les relâchés outre mesure, & les (prétendus) séveres sans discrétion.* M. Arnauld rapporte à ce sujet les justes reproches que la Princesse de Conti fit à cette occasion au P. Bourdaloue, au sujet d'un de ses Sermons qu'elle avoit entendu, dans lequel, après avoir parlé dans le premier Point contre les relâchements de la Pénitence d'une manière très forte, il représentoit dans le second, qu'il falloit également fuir les Directeurs qui conduisoient les ames avec des sévérités excessives; qu'on décrioit par-là les plus gens de bien; qu'on donnoit occasion au peuple de fuir la conduite des meilleurs Directeurs, que les relâchés ne manquoient jamais de traiter de séveres; & qu'au reste, elle ne pouvoit deviner à qui on en vouloit par ces déclamations; attendu que quoiqu'elle connût les plus rigoureux de ceux qu'on s'efforçoit de décrier ainsi, bien loin de les trouver trop séveres, elle appréhendoit qu'ils ne le fussent pas assez.

“ Il semble donc, Monseigneur, poursuit M. Arnauld, qu'un Evêque „ comme vous, qui ne regardez que le bien de l'Eglise, n'avoit autre chose „ à faire en cette rencontre, que de soutenir le bon parti & condamner „ le mauvais; & qu'il n'y avoit aucune utilité à donner lieu de croire que „ tous les deux partis étoient condamnables, & qu'il en falloit prendre un „ nouveau.” M. Arnauld ajoute qu'indépendamment de ce que cette méthode avoit de contraire à la vérité & à la justice, elle ne réussissoit presque jamais; & que ceux qui la suivoient ne contentoient personne, & attiroient au contraire tout le monde contr'eux. Il lui proposa pour modele à ce sujet, la maniere dont S. Augustin avoit écrit sur le Mariage, en évitant d'en parler trop désavantageusement, comme avoit fait S. Jérôme, sous prétexte de réfuter les Joviniens qui l'égalent à la Virginité.

Pour ne rien diffimuler à M. de Choiseul de ce qu'il pensoit sur son Livre, M. Arnauld crut devoir lui marquer ce qui lui avoit paru trop fort comme ce qui lui avoit paru trop foible. Il relève deux articles du premier genre dans les N^o. XXVI & XXVII du second Point de ses *Difficultés*, qu'il regardoit comme entraînant après soi de grandes conséquences.

Le premier est ce que disoit le Prélat à la page 34. de ses *Eclaircissements*; que si la Confession n'est qu'une fidelle interprétation de la Contrition, non seulement elle ne sert de rien, mais elle est sacrilege, lorsque le Pénitent connoît ce défaut: ce qui donnoit lieu de croire que M. de Choiseul pensoit, que quiconque se confesse sans aimer Dieu plus que toutes choses, commet un sacrilege mortel, quoiqu'après s'être confessé il fasse un acte de contrition avant que d'être absous.

M. Arnauld représente au Prélat, que supposé que ce soit son sentiment, il ne trouve rien de plus contraire à toute la pratique de l'Antiquité, qui n'exigeoit la contrition que pour l'absolution, & qui bien loin de détourner les pécheurs de se confesser, avant qu'ils se sentissent convertis, les exhortoit au contraire à le faire le plutôt qu'ils pouvoient après leur péché, pour recevoir de bons avis sur les pratiques de pénitence les plus propres à les conduire à la véritable conversion; ce qui suppose que la confession & la satisfaction, bien loin d'être regardées comme sacrilèges, lorsqu'elles n'étoient pas accompagnées de l'amour dominant, étoient regardées au contraire comme des moyens pour l'obtenir de Dieu, pourvu qu'elles fussent animées d'un commencement d'amour.

Le second article concernoit ceux qui ne sont coupables que de péchés véniels. M. de Choiseul faisoit entendre dans ses *Eclaircissements*, que les justes qui s'en confessoient & en recevoient l'absolution, sans avoir une véritable douleur, se rendoient coupables d'un crime (c'est-à-dire d'un péché mortel) pour avoir profané le Sacrement.

M. Arnauld convient que ce sentiment est assez commun; mais il ne me paroît pas, dit-il, moins inconcevable; & la maniere même dont vous le proposez fait assez voir qu'il est impossible que cela soit vrai. Comment concevoir en effet, qu'une ame sainte qui se présente à confesse, n'étant coupable que de péchés véniels en sorte coupable d'un crime, c'est-à-dire d'un péché mortel, sans avoir changé de disposition, & par cela seul qu'elle aura reçu l'absolution des péchés véniels qu'elle a confessés, sans avoir une contrition suffisante pour en obtenir la rémission, quoiqu'en ayant, comme auparavant une douleur suffisante pour ne point perdre la justice? “ Si cela étoit, dit M. „ Arnauld, je ne crois pas qu'il y eût personne, non pas même les plus

„ saintes Religieuses, élevées hors du monde dès leur enfance, qui pût avoir „ confiance d'avoir gardé l'innocence de son Baptême „, & à qui on pût jamais conseiller de recevoir l'absolution pour des péchés véniels. Car le pardon de ces péchés pouvant s'obtenir par deux voies, dont l'une (la Confession sacramentelle) peut exposer au danger de perdre la justice, & l'autre (les bonnes œuvres) est sans péril, y auroit-il de la sagesse de préférer la première à la seconde? Il ajoute qu'en pareil cas, où il n'y a point de profanation du Sacrement, ou cette profanation n'est que vénielle. Cet article *sur la contrition pour les péchés véniels*, qui forme le N°. XXVII de l'Ecrit de M. Arnauld contre M. de Tournay, a été imprimé séparément, en supprimant le nom de ce Prélat, dans le Tome VIII, des Lettres de M. Arnauld page 513 & suivantes : on y renvoie au chapitre XXI du Tome I de l'*Amor Penitens* de M. de Neercassel, où ce Prélat soutient le même sentiment que M. Arnauld.

M. l'Evêque de Tournay repliqua aux *Difficultés* de M. Arnauld; mais comme il ne le fit qu'après lui avoir renvoyé son Ecrit, selon la prière que lui en avoit de M. l'Evêque de Tournay. Replique fait ce Docteur : il prenoit mal sa pensée, presque par-tout, & ne demeurait véque de Tournay. Second Ecrit de M. Arnauld. presqu' jamais dans le véritable état de la question. M. Arnauld n'avoit prié M. de Tournay de lui renvoyer son Ecrit que dans la crainte qu'il ne tombât en des mains étrangères, & que par quelque indiscretion il ne devint public, & ne nuisit en quelque sorte à la réputation du Prélat; ce qui étoit tellement contre son intention, que depuis que l'original lui avoit été renvoyé, il l'avoit gardé soigneusement par devers lui, pour n'en laisser prendre copie à qui que ce soit.

M. Arnauld s'imputa en conséquence la méprise de M. de Choiseul; & pour la réparer autant qu'il étoit en lui, il lui renvoya son premier Ecrit. Il tâcha en même temps d'exposer si clairement dans le second l'état de la question, en mettant à l'écart tout ce dont il convenoit avec ce Prélat, qu'il n'y eût plus lieu à des discussions de fait, & à de fausses imputations de part & d'autre, toujours désagréables pour ceux qu'elles concernent, & toujours inutiles & ennuyeuses pour les autres. Il distingue en conséquence les questions principales des incidentes, qu'il avoit traitées dans ses *Difficultés*, & écarte avec soin tout ce qui y étoit étranger. On ne peut rien de plus précis que cet exposé, & de plus propre à éclaircir la vérité que l'un & l'autre faisoient profession de chercher uniquement.

La méprise rouloit principalement sur les deux points capitaux dont il s'agissoit dans l'Ecrit des *Difficultés*. M. de Tournay supposoit dans sa Replique que la seule chose qui avoit choqué M. Arnauld, dans ses *Eclaircissements* touchant la nécessité de l'amour de Dieu dans le Sacrement de Pénitence, étoit qu'il n'avoit point condamné d'hérésie l'opinion contraire. M. Arnauld lui répond qu'il est assuré qu'il ne lui auroit jamais fait une pareille imputation, s'il s'étoit souvenu de ce qui étoit dans son Ecrit des *Difficultés*, ou s'il l'avoit eu sous les yeux: car, dit-il, vous y trouverez un Article exprès, qui est le dernier de la première Partie, où je déclare tout le contraire.

Il en est de même touchant le second point du délai de l'absolution. M. l'Evêque de Tournay faisoit consister son différent avec M. Arnauld dans la chose même qu'il avoit marquée dans le second Article, comme un des principes dont il convenoit avec ce Prélat, savoir que l'Eglise a beaucoup relâché de l'ancienne sévérité; que ce seroit une grande témérité de dire maintenant que l'on doit toujours différer l'absolution, & qu'elle doit être précédée de toute la pénitence extérieure & laborieuse.

M. Arnauld finissoit ce second Ecrit, en suppliant M. de Choiseul de ne point laisser subsister dans sa Réponse des imputations qu'il n'y auroit jamais mises, s'il s'étoit mieux souvenu de ce qui étoit dans son Ecrit des *Difficultés*. " Vous savez, lui dit-il, que la premiere regle des disputes honnêtes, & encore plus des chrétiennes & des charitables, telle que doit être la nôtre, est de représenter toujours ce dont il s'agit avec une exacte fidélité; de ne changer jamais l'état de la question, & de ne point supposer que celui avec lequel nous disputons nous ait fait des objections qu'il ne nous auroit point faites".

M. Arnauld témoigne le plus grand desir que cette regle soit exécutée dans ce petit différent, afin, dit-il, que *les pensées de l'un & de l'autre étant fidèlement représentées, il n'y ait plus qu'à juger qui a raison*. Il propose pour Juges quatre amis communs, sages, pieux & éclairés; savoir MM. les Evêques de Castorie (Neercassel) de Condom (Boissuet) de Grenoble (le Camus) de Luçon (H. Colbert) & il offre de leur envoyer son Ecrit des *Difficultés* avec la *Replique*, en n'y laissant, touchant les imputations, que ce qui seroit avoué de part & d'autre.

VI. M. de Choiseul n'accepta pas la médiation des quatre Prélats proposés par M. Arnauld. Il ne se désista pas même des principales imputations dont ce Docteur s'étoit plaint dans son second Ecrit; & ce dernier se vit obligé de les désavouer de nouveau dans un troisieme, daté du 2 Octobre 1680, qu'il opposa à la troisieme Lettre que ce Prélat lui écrivit en repliquant au second. Il parle dans ce dernier, des différents sentiments des Théologiens, touchant l'efficace de l'Amour de Dieu nécessaire dans le Sacrement de Pénitence; savoir, si lorsqu'il est dominant, il justifie sans le Sacrement, hors même le cas de l'impossibilité de le recevoir. *Pour moi, dit-il, si j'avois à traiter cette question, je le ferois indépendamment de l'une ou l'autre de ces deux opinions; ou plutôt je les proposerois comme pouvant toutes deux se soutenir, & ayant l'une & l'autre des difficultés considérables, auxquelles il est assez mal aisé de satisfaire, je m'arrêteroie seulement à prouver, que quoi qu'on tienne sur cela, il faut demeurer d'accord de la nécessité de cet amour.*

M. Arnauld n'insista plus dans ce troisieme Ecrit, sur les différentes difficultés exposées dans le premier: mais il ne put se dispenser d'examiner de nouveau ce que M. de Choiseul alléguoit pour justifier ce qu'il avoit avancé, que *l'opinion de la suffisance de l'Astriction pouvoit être vraie*. " J'avoue, disoit ce Prélat, que cette possibilité de vérité de l'opinion contraire à la mienne, n'est fondée sur aucune preuve, ni sur aucune raison particuliere; mais seulement sur la raison générale, que tout homme est sujet à errer en tout ce qui n'est pas de foi. Cette raison générale ne me fait pas changer de sentiment, & si j'étois dans un Concile, j'opinerois en sa faveur; & par mon sentiment, elle seroit décidée comme étant révélée: mais jusqu'à ce que cela soit, il est assuré que je dois croire que je puis me tromper; & sur la persuasion de la possibilité de mon erreur, je dois en général être persuadé de la possibilité de la vérité contraire". M. de Choiseul trouvoit ce raisonnement si clair & si indubitable, qu'il desistoit en quelque sorte M. Arnauld, d'y opposer des propositions contradictoires; persuadé que quand il les verroit écrites, il avoueroit qu'il n'y avoit aucun Catholique qui les pût signer.

M. Arnauld accepta cette espece de défi, & opposa au dire de M. de Choiseul quatre propositions contradictoires, persuadé à son tour qu'aucun Catho-

lique ne pourroit faire difficulté de les signer. On peut voir dans l'Ecrit ces quatre Propositions, & la démonstration qu'en forme M. Arnauld, qui nous a paru des plus péremptoires.

Il revient ensuite au second point, sur le délai de l'absolution; & après avoir relevé ce qu'il y avoit de faux dans les imputations que lui faisoit M. de Choiseul sur cet article, " il prouve de nouveau que le sentiment commun des Théologiens, est que le Confesseur PEUT ET DOIT différer l'absolution à un pécheur qu'il a lieu de croire être bien disposé à la recevoir, lorsqu'il juge comme Médecin, que ce délai pourra le mettre plus hors des dangers de retomber".

C'est à ces deux questions, l'une concernant l'amour de Dieu, l'autre le délai de l'absolution, que se réduit le différent entre M. de Choiseul & M. Arnauld, dans lequel, comme ce dernier l'observe dans sa Lettre déjà citée du 31 Mai 1694, les lettres écrites de part & d'autre furent sans la moindre ombre d'aigreur, ou d'émotion. M. de Tournay se rendit à peu près sur tout le reste. M. Arnauld se dit expressément d'un point particulier, dans sa Lettre du 19 Juin 1692, à M. du Vaucl, où nous croyons qu'il parle du prélat Tom. III tendu sacrilège mortel que commettoient les justes qui recevoient l'absolution des péchés véniels sans une vraie contrition. Il le dit également de deux autres dans sa Lettre à M. l'Evêque de Castorie du 18 Mai 1683, sur lesquels M. l'Evêque de Tournay demeurait d'accord que ce qu'avoit dit M. Arnauld étoit raisonnable, soutenant seulement que ce Docteur ne lui avoit imputé le contraire que parce qu'il l'avoit mal entendu. Il est juste d'en donner la preuve, dit M. Arnauld, & de recevoir l'explication qu'il (M. de Tournay) donne à ses paroles.

M. Arnauld se plaint néanmoins dans cette dernière Lettre, qu'outre le différent qui subsistoit toujours entre lui & M. de Tournay, sur les deux questions de l'amour de Dieu, & du délai de l'absolution, ce Prélat continuoît de lui imputer sur ces mêmes questions, ce qu'il avoit démenti à plusieurs reprises le plus expressément du monde, savoir 1^o qu'il eût trouvé à redire que ce Prélat n'eût point condamné d'hérésie l'opinion des Absolutionnaires; 2^o qu'il eût soutenu qu'on devoit différer l'absolution pour toute sorte de péchés mortels, & exiger toujours que la satisfaction précède l'absolution.

M. Arnauld attribuoit toujours à un défaut de mémoire ces fausses imputations que lui faisoit M. l'Evêque de Tournay, & il étoit si attentif à éviter tout procédé qui auroit pu faire quelque peine à ce Prélat, qu'il auroit désiré qu'on prit des précautions pour que les lettres qui contenoient ces imputations ne fussent point rendues publiques; de peur d'être obligé en conséquence à se défendre; en rapportant le vrai sujet de cette dispute. M. de Castorie écrivit à ce sujet à M. de Choiseul le 22 Juillet de la même année, & lui Tom. II. envoya la Lettre de M. Arnauld, en lui témoignant la joie qu'il avoit, & pag. 259. qu'il auroit lui-même, en apprenant qu'un homme d'une science & d'une érudition aussi profonde que M. Arnauld, ne fût pas aussi éloigné de ses sentiments qu'il se l'étoit persuadé: ratus pietatem suam gravissimam se à viro profundissime eruditionis atque doctrina non tantum distare quantum tibi videtur fuisse persuasum. M. de Choiseul répondit à ces plaintes de M. Arnauld, dans une Lettre du 29 Octobre de la même année 1683; mais nous n'avons pu nous la procurer, ni en savoir le contenu.

Nous trouvons néanmoins de quoi y suppléer abondamment, dans la publication qui fut faite cette même année 1683, des objections faites à M. Arnauld.

Poëque de Tournay (touchant ses *Eclaircissements*), & des *Réponses à ces objections* adressées par lui aux *Confesseurs de son Diocèse*. Le tout forme une brochure de plus de 80 pages in-12, & fut inséré à la fin de la seconde édition de ses *Eclaircissements* revue & augmentée, faite cette même année. Ces objections sont précisément les mêmes que celles que nous trouvons dans l'*Ecrit des Difficultés* de M. Arnauld, excepté la cinquième, dont il n'y est fait aucune mention. Elles sont conçues la plupart du temps dans les mêmes expressions que M. de Tournay les avoit rapportées dans ses Lettres à M. Arnauld, & l'on voit avec peine, que c'est souvent avec la même inexactitude, malgré les éclaircissements & les plaintes réitérées de M. Arnauld. Ce Prélat y fait néanmoins des aveux très-importants. Il rend justice à M. Arnauld sur un article capital; savoir qu'il convenoit avec lui, "que nous ne pouvions pas nous réduire à la pratique ancienne, de n'absoudre qu'après l'accomplissement de la satisfaction canonique, & que maintenant on donnoit souvent des absolutions légitimes, sans délai, après la confession.

Objections

faites à M.

de Tournay

&c. pag.

50. de la

seconde é-

dition.

M. Arnauld n'est pas néanmoins personnellement nommé dans cet endroit

ni dans aucun autre. M. de Tournay y suppose même que les objections

auxquelles il répond, ou du moins quelques-unes lui avoient été faites par

des Docteurs très-célebres de diverses Universités. Mais il désigne perpétuellement

M. Arnauld comme le principal de ceux qui les lui avoient faites, &

il le qualifie de Docteur d'une piété, d'un savoir & d'un mérite très-éminent,

qu'il devoit regarder avec beaucoup de respect & de vénération; d'un Docteur

très-éclairé; d'un homme d'un très-grand mérite. Mais, ajoute-t-il,

quelque respect, quelque considération, & quelque estime que j'aie pour les grandes

qualités & pour le mérite de ceux qui m'ont objecté ce que je viens d'exposer,

je n'ai jamais eu moins de scrupule de demeurer ferme dans mon sentiment.

Ce que M. de Tournay vient de dire n'a rapport qu'aux deux articles

dont nous avons parlé; car sur les autres, comme il s'étoit plaint qu'on ne

l'avoit point entendu, & qu'il convenoit que les objections étoient raisonnables,

il avoue lui-même qu'il se rendit à l'avis de M. Arnauld, expliqua ses

intentions, corrigea ses endroits, & changea les expressions qui avoient

donné lieu à ces difficultés. C'est ce qu'on peut aisément vérifier en con-

frontant la seconde édition de ces *Eclaircissements* avec la première, aux endroits

où il est question de la première, seconde, sixième & septième objection.

Il adoucit même quant aux expressions les endroits qui ont rapport à la

troisième & à la quatrième, où il exposoit les sentiments dans lesquels il jugea

à propos de persévérer.

Ce Prélat, en parlant de ces objections, les représente par-tout comme assez

vives, faites avec beaucoup de force & avec des reproches assez véhéments &c.

Mais il convient néanmoins que cette contradiction étoit une contradiction

de charité. Nos *Dissertations*, dit-il, n'ont été animées de part & d'autre, que

de l'amour que nous avions pour la vérité. Je les ai reçues, dit-il ailleurs (les

objections de ces Messieurs) comme des marques de leur amitié envers moi, & de

l'amour qu'ils ont pour la vérité, qui doit être recherchée sans flatterie & sans complai-

sance; & il distingue avec soin les objections qui lui venoient de M. Arnauld

& de ces autres Docteurs célèbres dont il parle, lesquels s'étoient fait

connoître à lui, qui avoient en la charité de lui exposer leurs pensées, & avec

qui il s'étoit expliqué par diverses réponses; d'avec celles qui lui étoient faites

par d'autres.

Il rend justice à M. Arnauld sur un article capital; savoir qu'il convenoit avec lui, "que nous ne pouvions pas nous réduire à la pratique ancienne, de n'absoudre qu'après l'accomplissement de la satisfaction canonique, & que maintenant on donnoit souvent des absolutions légitimes, sans délai, après la confession.

M. Arnauld n'est pas néanmoins personnellement nommé dans cet endroit

ni dans aucun autre. M. de Tournay y suppose même que les objections

auxquelles il répond, ou du moins quelques-unes lui avoient été faites par

des Docteurs très-célebres de diverses Universités. Mais il désigne perpétuellement

M. Arnauld comme le principal de ceux qui les lui avoient faites, &

il le qualifie de Docteur d'une piété, d'un savoir & d'un mérite très-éminent,

qu'il devoit regarder avec beaucoup de respect & de vénération; d'un Docteur

très-éclairé; d'un homme d'un très-grand mérite. Mais, ajoute-t-il,

quelque respect, quelque considération, & quelque estime que j'aie pour les grandes

qualités & pour le mérite de ceux qui m'ont objecté ce que je viens d'exposer,

je n'ai jamais eu moins de scrupule de demeurer ferme dans mon sentiment.

par des Auteurs anonymes & inconnus, qui lui faisoient des *impertinents* & orgueilleux défis, qui étoient l'effet d'une ignorance pitoyable. Tels étoient le Théologien Flamand qui lui adressa quatre Lettres imprimées, auxquelles M. de Tournay eut la patience d'opposer quatre Réponses pareillement imprimées dans la seconde édition de ses *Eclaircissements*. pag. 77.

C'est ainsi que fut terminée cette dispute pacifique entre M. l'Evêque de Tournay & M. Arnauld, après plusieurs explications & Dissertations de part & d'autre. Ce dernier ne repliqua rien aux Réponses imprimées de M. de Tournay, & nous ne trouvons pas même qu'il en ait fait aucune plainte à ses amis dans ses Lettres particulières, quoiqu'il eût pu y en trouver plus d'un sujet. Il nous donne au contraire ce différent plusieurs années après (a), comme un exemple des avertissements charitables que des amis chrétiens souffrent qu'on leur donne sur leurs fautes & leurs défauts, sans préjudice de leur amitié.

§. XVI.

Difficultés sur l'opinion des Docteurs de Louvain, touchant la rémission des péchés par les Sacraments.

Tout le monde fait qu'il y a deux opinions entre les Théologiens, pour accorder l'efficacité de l'absolution avec la nécessité de l'amour dominant. Dans l'une, la rémission du *reatus* des péchés est regardée comme inséparable de l'amour dominant, mais avec le vœu & par la vertu anticipée du Sacrement. Dans la seconde, qui est celle des Théologiens de Louvain, un Pénitent qui aime Dieu plus que toutes choses, demeure dans l'ordre ordinaire in *reatu peccati* aterne, jusqu'à ce qu'il ait reçu l'absolution.

M. Arnauld avoit été d'abord assez embarrassé pour savoir de laquelle des deux opinions on se devoit plutôt arrêter. Mais il se décida, depuis pour la première. J'ai été autrefois je l'avoue, assez embarrassé sur cette question, écrivoit-il à M. du Vaucel le 18 Avril 1686, mais il y a déjà long-temps que j'ai trouvé des difficultés qui m'ont paru insurmontables, dans l'opinion de M. de Louvain... Dès devant que je fusse sorti de Paris (en 1679) j'avois représenté ces difficultés à M. Haslé (b), & ayant porté cet *Examen* à Paris, à Augustin, Hollande, je l'avois montré à M. de Castillon, qui parut en être si content qu'il s'en est servi & en a fait une grande partie de son premier *Appendice* (de l'Amor Pénitent.) Quand je travaillerois, ajouta-t-il, de nouveau sur cette matière, je ne pourrois dire autre chose, & je ne crois pas qu'on puisse rien répondre de pertinent à ces difficultés.

C'est cet Ecrit des Difficultés, tel que M. Arnauld l'avoit composé pour M. Haslé, que nous donnons au public dans cette Collection, d'après l'original trouvé dans la Bibliothèque des Jésuites de Paris, & déposé en 1763 au Greffe du Parlement de cette ville.

C'étoit sur la fin de 1682 que M. Arnauld l'avoit communiqué à M. de Neercassel, qui s'en servit pour composer le premier *Appendix* de son *Traité de l'Amor Pénitent*. Il y fit néanmoins quelques changements & des aug-

(a) Lettre du 11 Mai 1694.

(b) M. H sl: Docteur de Sorbonne professoit pour lors la Théologie au Séminaire de Beauvais, sous M. de Buzenval qui en étoit Evêque.

mentations considérables ; comme on peut s'en assurer en comparant les deux Ecrits. Mais ce Prélat nous apprend lui-même que ce fut de concert avec M. Arnauld, *Je vous envoie*, dit-il dans sa Lettre à ce Docteur, du 8 Janvier 1763, *la Lettre que j'ai composée sur vos Mémoires (a), en ajoutant quelques passages des Saints Peres. Il vous plaira d'y mettre la dernière main.* M. Arnauld envoya à M. de Neercassel diverses remarques sur cet Ecrit, & notamment une explication plus étendue & plus lumineuse du passage de S. Augustin tiré du N°. 19, du Livre sixieme de l'Ouvrage imparfait contre Julien, qui fait l'objet de la premiere Difficulté. Ce Prélat l'en remercia, dans sa Lettre du 15 Janvier 1683. *Je traduirai*, dit-il, *l'éclaircissement que vous donnez au passage de S. Augustin : assurément ce tour est plus honorable à ce Saint, (que celui qu'on lisoit dans l'Ecrit françois des Difficultés) & satisfera plus ceux qui honorent les sentiments de ce grand Docteur.*

La lettre latine de M. de Neercassel contient huit Difficultés ; au lieu que l'Ecrit françois de M. Arnauld n'en a que six. La cinquieme & la sixieme sont la septieme & la huitieme de la Lettre latine.

M. Nicole, à l'occasion de ce premier Appendix, observe que l'opinion des Lovanistes étoit plus au goût des Docteurs de Paris. *Mais pour moi*, dit-il, *je n'ai point de sentiments ; car je n'ai point examiné cette matiere.*

DE LA DISSERTATION DE M. ARNAULD, S. XVII.

De la Dissertation sur le vrai sentiment de St. Thomas, touchant les dispositions nécessaires pour le Sacrement de Pénitence, & de quelques autres Ecrits de M. Arnauld sur le même sujet. (égars.)

I.
Occasion
de cet Ou-
vrage.

M. Arnauld a composé la Dissertation dont nous venons de donner le titre, à l'occasion du célèbre ouvrage de l'*Amour Pénitent*, composé par M. de Neercassel. On voit dans une multitude de Lettres de ce Prélat à M. Arnauld, & de M. Arnauld à M. de Castorie, qu'il avoit entrepris cet ouvrage par le conseil même de ce Docteur, qu'il s'est concerté avec lui, de vive voix & par écrit, en le composant ; qu'il a même souvent travaillé sur ses Mémoires, & qu'enfin il y a inséré des morceaux entiers de la main de M. Arnauld : de sorte qu'il l'appelle en plusieurs Lettres, notre ouvrage, *librum nostrum* (b)....

La Dissertation dont il s'agit, est de ce dernier genre. Nous en avons le manuscrit original de la main de M. Arnauld, & il est prouvé d'ailleurs qu'il en est l'Auteur ; par plusieurs lettres manuscrites de ce Docteur & du Prélat. Les Editeurs des Lettres du premier l'avoient remarqué dans une note, sur celle du 26 Décembre 1691, écrite au P. Macaire. (Tom. III. p. 417.)

M. de Neercassel plaça cette Dissertation à la fin de la premiere Partie de l'*Appendix* de son Ouvrage, tant dans la premiere que dans la seconde édition ; & ce Livre ayant été attaqué par des Ecrits d'ailleurs très-méprisables, M. Arnauld

(a) Le premier Appendix de l'*Amour Pénitent*, est en forme de lettre *ad clarum & eruditum virum N.N.* Nous croyons que c'est M. Huygens qui est ici désigné.

(b) Voyez les Lettres de M. de Castorie à M. Arnauld des 23 Février, 24 26. & 27 Novembre & 8 Décembre 1682. Tome IV de cette Collection, pag. 161 & suivant. Voyez aussi le Tome II, pag. 154. 156. 158. 184. 272. &c.

M. Arnauld releva la futilité de ces attaques, pour ce qui concernoit en particulier sa *Dissertation*, dans sa Lettre à M. de Neercassel du 29 Novembre 1684. (Tom. II. pag. 484 & 485.)

Notre Docteur ne s'attache dans cette *Dissertation*, qu'à prouver le sentiment particulier de S. Thomas sur trois articles : savoir, la nécessité de l'amour de Dieu dominant, pour être justifié dans le Sacrement de Pénitence; l'efficace de cet amour pour remettre les péchés, ou au moins le *reatus* de la peine éternelle, avant l'absolution; & la manière dont ce S. Docteur concilioit ces deux points de doctrine avec la vertu des Clefs & l'efficace du Sacrement. Il suit dans cette *Dissertation* la méthode des Géometres, & ne se propose d'en tirer que cette conséquence, que le Concile de Trente n'a point certainement condamné des sentiments qui sont démontrés être entre ceux de S. Thomas.

M. de Neercassel fait mention dans sa Lettre du 26 Octobre 1682 à M. Arnauld, d'un autre Ecrit que ce Docteur avoit composé, pour prouver que les péchés étoient effacés & les peines remises par l'amour dominant; *prædominante Dei amore & culpas deleri & penas relaxari*. J'ai lu cet Ecrit, lui dit M. de Neercassel, aussi bien que tous vos autres ouvrages, avec un grand plaisir : *cum magna animi voluptate*. Cet Ecrit n'est point parvenu jusqu'à nous, & il est à présumer qu'il a été refondu dans celui de l'*Amour pénitent*. II. Autres Ecr. composés à la même occasion.

Le même Prélat nous apprend dans sa Lettre à M. Moederfen du 30 Août 1682, que M. Arnauld avoit dressé le jugement sur le Livre de l'*Amour Pénitent*, qui fut signé par quatre des principaux membres de son Clergé, & qui se trouve dans la seconde édition sous ce titre : *Aliud Judicium Theologorum Catholicorum Federati Belgii*.

M. Beseigne, dans son Histoire de Port-Royal, Tome VI page 97 & 98, fait mention d'une *Addition* au Livre de l'*Amour Pénitent* faite par M. Arnauld, " dans laquelle il proposoit dix moyens, *decem industria*, pour réussir à administrer le Sacrement de Pénitence suivant les règles de l'Eglise. " Cet Ecrit est perdu.

M. Arnauld parle aussi dans ses Lettres à M. du Vaucel du 11 Juillet & 26 Août 1686, d'une Réfutation qu'il avoit faite d'une vingtaine de lignes très-envenimées d'un Jésuite de Coblenz contre l'*Amor Pénitent*. Il l'avoit envoyée au Prince Ernest Landgrave de Hesse Rhinfels, & ce Prince en avoit fait tant de cas, qu'il en avoit envoyé une copie à M. du Vaucel à Rome, & une autre à M. l'Archevêque de Treves. La Lettre de M. Arnauld au même Prince du même mois de Juillet 1686 (page 574 du Tome II.) roule presque toute entière sur le même libelle du Jésuite de Coblenz.

M. du Vaucel fait aussi mention dans une Lettre à M. de Neercassel, des *Observations sur le Livre du P. DENT, Jésuite, & du P. FERRAQUE Augustin*, touchant la matière de la contrition & de l'amour de Dieu, que M. Arnauld avoit composées, & qui se sont égarées.



SECONDE PARTIE.

Ecrits Moraux Polémiques.

ARTICLE PREMIER.

Regles pour la composition des Ouvrages Polémiques.

§. I.

De la réponse à une lettre d'une personne de condition, touchant les regles de la conduite des Saints Peres dans la composition de leurs ouvrages, pour la défense des vérités combattues, ou de l'innocence calomniée. (N°. I.)

I.
Occasion
de cet Ou-
vrage.

Nous croyons devoir mettre en tête des Œuvres morales polémiques de M. Arnauld, les ouvrages qu'il a faits pour établir & développer la méthode & les regles qu'on doit suivre dans la composition de ces sortes d'ouvrages. Le premier dans ce genre qui soit sorti de sa plume, est celui dont nous venons de donner le titre. Il est daté du 20 Mars 1654. On voit dès le premier §. que les *Enluminures du fameux Almanach des PP. Jésuites*, intitulé: *La déroute & la confusion des Jansénistes &c.* (a) en furent l'occasion. Elles avoient paru au milieu de Janvier de la même année, & elles furent si goûtées, qu'on en fit une seconde édition dès le mois de Février suivant, avec une *Lettre de l'Auteur à un de ses amis*, où il rend compte du dessein qu'il s'est proposé dans cet ouvrage, & des additions qu'il avoit faites dans cette seconde édition. Tout le monde sait que M. de Sacy est l'Auteur de cet Ecrit ingénieux, & que ce savant & pieux Ecclésiastique crut, que le meilleur moyen de défendre les disciples de S. Augustin, & S. Augustin lui-même, si outrageusement traités par cet Almanach, étoit d'en faire sentir tout le ridicule & l'extravagance, par les fines & justes railleries employées dans les *Enluminures*. Il réussit si bien dans son projet, que les Jésuites, qui jusques-là s'étoient rendus les distributeurs de leur Almanach, à Paris & dans les Provinces, & s'étoient même vantés d'en être les Auteurs, & de l'avoir envoyé au Pape, qui l'avoit reçu, disoient-ils, avec un applaudissement merveilleux, jusqu'à ordonner à un des plus excellents Peintres de Rome, de lui en faire le tableau, (b) en furent honteux, & qu'ils commencerent à dire à leurs amis, qu'ils n'y avoient aucune part, & qu'on avoit tort de s'en prendre à eux. Il y eut néanmoins des personnes amies, mais trop délicates, dit M. Hermant, (c) qui trouverent mauvais qu'on eût employé la raillerie pour réfuter l'Almanach Jésuitique. C'est pour lever leur scrupule,

(a) Le titre de l'Almanach des Jésuites portoit encore ce qui suit : *Ou triomphe de Molina, Jésuite, sur S. Augustin.*

(b) Histoire manuscrite du dix-septieme siecle, par M. Hermant Liv. XI. chap. v.

(c) Ibid. Liv. XII. chap. XXIII.

& justifier l'usage de cette maniere d'écrire, dans des cas pareils, que M. Arnauld composa l'Ecrit dont nous rendons compte. Nous ignorons quelle est la personne de condition à qui il adressa sa réponse; mais on voit évidemment qu'elle étoit bien intentionnée, & d'accord avec M. Arnauld sur le fonds des vérités attaquées par les Jésuites. On y trouve une apologie complète de la méthode dont M. de Sacy fait usage dans ses *Enluminures*. M. Arnauld va même plus loin, & selon sa marche ordinaire, il remonte jusqu'aux premiers principes, & aux regles générales sur cette matiere, & prouve d'une maniere invincible, par les regles & les exemples de Jesus Christ, des Ecrivains sacrés & des Saints Peres, non seulement qu'on peut, dans certains cas, user légitimement de raillerie, mais encore réfuter avec force les excès des ennemis de la vérité, & les calomniateurs de leurs freres, & qu'on y est même d'autant plus autorisé, que ceux qui s'en sont rendus coupables l'ont fait avec plus de malice & de passion, & sont plus capables, par leur qualité de Catholiques, d'en imposer aux fideles.

Cet ouvrage est attribué à M. Arnauld dans le Catalogue des Ecrits dressé par le P. Desmares, & par M. l'Abbé Goujet, dans les nouvelles éditions du Moreri; & il ne faut que le lire pour y reconnoître son esprit, son goût & son style. Il a été réimprimé en 1683 avec les *Enluminures*, à Liege selon le frontispice, chez Jacques le Noir. L'Editeur y joignit un *Avertissement* de dix pages, dans lequel on croit reconnoître la plume de M. Arnauld, & des traits remarquables & relatifs aux affaires dont il étoit pour lors occupé. Nous ne le donnerons pas néanmoins ici, parce qu'il n'est fait que pour les *Enluminures*, & qu'il n'y est pas dit un seul mot de la Réponse dont il s'agit.

M. Arnauld observe dans ce dernier ouvrage (§. I.) que ce n'est pas pour sa défense personnelle qu'il l'a composé, n'ayant eu aucune part, dit-il, ni aux *Enluminures*, ni à aucun des ouvrages publiés dans ce temps-là sur la matiere de la grace. (a) Ce temps étoit celui pendant lequel M. d'Andilly avoit promis en son nom au Cardinal Mazarin, de ne point publier des Ecrits, tant que les Jésuites demeureroient dans l'ordre, & ne les traiteroient point d'hérétiques. Ainsi, dit M. Arnauld, ce que je dirai sur ce sujet, ne doit pas être soupçonné d'amour propre, mais attribué au seul amour de la vérité.

Cette même matiere, de l'usage légitime de la raillerie, & de la véhémence du style en certaines occasions, fut traité deux ans après par M. Pascal, avec la délicatesse & la force qui lui étoient naturelles, dans la XI Lettre Provinciale, la première de celles qui sont adressées aux RR. PP. Jésuites. M. Arnauld a eu plusieurs occasions dans la suite de traiter la même matiere. On peut voir en particulier ce qu'il en dit dans le premier Chapitre du Livre XII de la *Défense du Nouveau Testament de Mons contre M. Mallet*, où il insiste particulièrement, d'après S. Augustin, sur cette regle capitale, qu'il suffit que ce que l'on dit soit vrai, & d'avoir des raisons de le dire, pour être exempt de tout blâme : *Vera dicere & cum causa non est maledicere*. On peut consulter aussi sur le même sujet ce que dit M. Arnauld dans les Chapitres IX & X du Tome III. de la Morale pratique. On doit aussi rapprocher de ces maximes les XV Regles de bon sens, pour bien juger des

II.
Le même
sujet traité
dans d'au-
tres Ecrits.

(a) Les principaux de ces Ecrits étoient, 1°. *S. Augustin victorieux de Calvin* & de *Molina* &c. par l'Abbé de Bourzeis; 2°. Les deux lettres de M. de Lalanne au P. Annat, sur son Ecrit intitulé : *Janjenius à Thomisius damnatus*. L'Ecrit à trois colonnes. La Réponse aux 60 passages de *S. Augustin*, cités par M. Hallier, publiés par le même M. de Lalanne, &c.

Ecrits polémiques, appliquées à la dispute qu'il eut en 1693 avec M. Nicole & le P. Lami Bénédictin, touchant deux questions métaphysiques, relatives au système du premier sur la grace générale (a).

III. De l'Ecrit intitulé : *Réponse à la plainte que l'on fait à M. Arnauld, des termes injurieux dont il se sert pour décrier la Morale de ses adversaires*. Mais cette Réponse n'est qu'un pur extrait du chapitre X du premier Livre du *Renversement de la Morale de Jesus Christ* par les Calvinistes, depuis le N°. IV jusqu'à la fin. Cet Ecrit est suivi de la *Réponse à la Lettre d'une personne de condition*, qui traite, comme nous avons vu, de la même matière, à laquelle les deux autres Lettres de ce Recueil n'ont aucun rapport.

L'Editeur y joignit un *Avertissement*, où il observe que quelque soin que prit M. Arnauld d'allier dans ses Ecrits la douceur, les tempéraments & les condescendances qu'inspire la charité, avec la force & la fermeté qu'exigent quelquefois les intérêts de la vérité & de la justice, il eut souvent à se justifier à ce sujet auprès de ses amis, aussi-bien qu'auprès de ceux qu'il ne regardoit comme ses adversaires que parce qu'ils étoient les ennemis déclarés de la foi & de la morale de l'Evangile. Les premiers, dit-il, avoient une extrême peine à voir décrier comme un emporté le plus doux de tous les hommes, le plus ennemi de toute division & le plus amoureux de la paix chrétienne. Mais il leur persuada, par des raisons invincibles (telles que celles qu'on trouve dans les Ecrits dont nous venons de parler) que s'il n'avoit pas les égards qu'affectent la complaisance, la timidité & l'ambition, il conservoit la modération qui est inséparable de la discrétion & de la prudence.

§. II.

De la Dissertation selon la méthode des Géometres pour la justification de ceux qui emploient en écrivant dans certaines rencontres, des termes que le monde estime durs (N°. II)

M. Arnauld nous apprend lui-même, dans une Lettre au Pere Quefnel de l'an 1680, l'occasion de cette Dissertation. C'étoit encore la délicatesse de certains amis, qui le trouvoient outré, dit-il, dans sa manière d'écrire, & qui desiroient qu'il la changeât, pour s'accommoder à la délicatesse du siècle. Quelque déférence qu'eût M. Arnauld pour ces amis, il ne pouvoit néanmoins s'assujettir à leur façon de penser avec une obéissance aveugle. Je ne saurois, ajoute-t-il, agir contre mes lumières ; & si je le faisois, je ne ferois rien qui vaille, & ne travaillerois qu'avec un dégoût qui m'accableroit. Il s'agissoit proprement de la *Nouvelle Défense du Nouveau Testament de Mons* contre M. Mallet ; ou plutôt du second Tome de cette Défense : car pour le premier, on y avoit fait tous les changements & les adoucissements que ces amis desiroient ; M. Nicole, dit-il, l'ayant relu tout entier, dans la même vue qu'ils

(a) Lettre CCCI. du II. volume.

ont, & en ayant ôté toutes les duretés ; & M. de Neercassel l'ayant lu ensuite , dans la même intention , & n'y ayant rien trouvé qui ressentît l'aigreur , & qui ne fût un effet naturel de l'amour de la vérité : *Omnia sibi in illis vindicat amor veritatis , nihil verò vindicta dat.*

M. Arnauld avouoit cependant , qu'il avoit moins épargné M. Mallet dans le second Volume , & il en donnoit les raisons dans le premier Chapitre du dernier Livre de la Nouvelle Défense : “ Ce n'est donc , ajoute-t-il , qu'au „ regard de ce second Volume que je prétends faire l'apologie de la „ manière dont il est écrit , qui n'est néanmoins plus forte , qu'en ce que „ je n'ai pas cru devoir éviter de nommer les choses par leur nom ; c'est-à- „ dire , d'appeller calomnie , mensonge , imposture , extravagance , imperti- „ nence , ce qui est certainement tel.

Quoique M. Arnauld applique dans cet ouvrage , les principes qu'il y établit à sa *Défense du Nouveau Testament de Mons contre M. Mallet* , nous n'avons pas cru devoir le placer à la suite de cette *Défense* , attendu qu'il ne s'y agit nullement du fonds , mais uniquement de la forme & de la méthode mise en usage dans cet Ecrit ; & cela dans l'unique vue d'établir & d'éclaircir les règles que l'on doit suivre dans les ouvrages polémiques , & de prouver en passant qu'il ne s'en étoit point écarté.

Il divise en deux Parties la Dissertation dont il s'agit. Dans la première , il traite la question en elle-même ; savoir , s'il est permis & même utile , dans certaines occasions , d'user de ces fortes d'expressions fortes , mais vraies ? Il répond dans la seconde , aux inconvénients que ses amis y trouvoient , principalement dans le cas dont il s'agissoit. M. Arnauld traite l'un & l'autre avec beaucoup de force & d'énergie ; mais dans un autre goût que celui de sa *Réponse à la Lettre d'une personne de condition*. Il rapporte dans cette *Réponse* , & les autorités & les exemples les mieux choisis de l'Ecriture & des Peres , pour prouver sa Thèse , & il en tire tout l'avantage imaginable , par les développemens qu'il y joint. Mais dans sa *Dissertation* , il se borne à des raisonnemens & à des réflexions qui démontrent la légitimité & les avantages de cette méthode , & sa nécessité même quand on n'écrit pas pour les seuls Savans , & qu'on veut faire quelque impression sur le commun des esprits. Ceux ci , dit-il , sont peu touchés ordinairement des simples raisonnemens , & il faut nécessairement remuer leur imagination , si l'on veut les intéresser & produire sur eux quelque effet constant & durable. Il observe ensuite , que cette méthode ne peut choquer que la délicatesse des gens du monde , qui n'ont aucun zèle pour les intérêts de la vérité & de l'innocence ; ou celle des dévots peu éclairés , qui n'ont que de fausses idées de la charité & de la douceur chrétienne , & qui confondent la douceur intérieure , qu'on ne doit jamais perdre , avec la douceur extérieure qu'on est quelquefois obligé d'abandonner pour l'utilité de la vérité & de ceux à qui l'on veut la faire connoître. Il montre ensuite qu'on ne peut sacrifier cet intérêt essentiel à la fausse délicatesse des uns & des autres , & qu'il faut plutôt les instruire pour les retirer de leur erreur.

M. Nicole a établi les mêmes principes dans sa VIII. Lettre sur *l'hérésie imaginaire* , pour prouver qu'on peut employer la raillerie , & un style fort & véhément dans la défense de la vérité. M. Dupin l'a fait également.

A R T I C L E S E C O N D.

*Du Livre de la Fréquente Communion, & des Ecrits composés par
M. Arnauld pour sa défense.*

§. I.

Du Livre de la Fréquente Communion. (N°. III.)

I. Occasion du Livre de la Fréquente Communion.
LE Livre de la Fréquente Communion, malgré toutes les contradictions qu'il a essuyées, est peut-être celui de tous les ouvrages de M. Arnauld qui a été le plus lu, & c'est sûrement un de ceux qui est le plus connu des simples fideles, comme des Théologiens (a). L'Auteur n'étoit encore ni Prêtre ni Docteur, & il n'avoit qu'environ 28 ans lorsqu'il le composa (b). Une rencontre ménagée par la divine Providence y donna lieu. La Princesse Anne de Rohan, veuve de Louis de Rohan de Guemené, livrée d'abord à toutes les vanités du siècle, & en ayant depuis reconnu le néant ensuite de quelques entretiens qu'elle avoit eus à la campagne avec M. Arnauld d'Andilly, durant l'Eté de 1639, s'étoit mise sous la conduite de M. l'Abbé de S. Cyran. Ce pieux & savant Ecclésiastique étoit alors prisonnier au Château de Vincennes; mais les liens qui l'y retenoient ne purent arrêter l'ardeur de son zele. Il trouva moyen de faire parvenir fréquemment à la Princesse des Lettres (c) pleines de lumière, qui l'instruisoient & la consoloient; & les liaisons qu'elle eut l'avantage de former dans le même temps avec la Maison de Port-Royal, où elle faisoit des retraites assez longues, acheverent de la faire triompher du monde & d'elle-même. Pour affermir sa piété, M. de S. Cyran joignit aux Lettres qu'il lui écrivoit, une Instruction abrégée, contenant les maximes principales qui devoient la diriger, particulièrement dans la réception plus ou moins fréquente des Sacrements de Pénitence & d'Eucharistie. Cette Instruction tomba, on ne fait comment, entre les mains du P. de *Sesmaisons*. Ce Jésuite n'y trouvant pas les sentiments de sa Société ne put que l'improver. Il étoit fâché d'ailleurs que la Princesse se fût retirée de la conduite de ses Confreres,

(a) Voyez l'Histoire de cet ouvrage dans M. de *Riencourt*, Histoire de la Monarchie Française sous Louis le Grand, publiée en 1644, pag. 115. 116. & 117.

(b) Mémoires de M. Lancelot, T. I. pag. 239 & 329. & Apologie pour Arnauld pag. 188.

(c) Ce sont celles qui, dans le Recueil des Lettres de M. de St. Cyran, sont adressées à une personne, ou à une Dame de grande qualité. La Princesse déchu de sa première ferveur sept ans après sa conversion: elle crut pouvoir allier le monde avec la dévotion; & quoiqu'elle conservât toujours son premier respect pour ceux qui l'avoient introduite dans la voie du salut, elle parut oublier trop leurs conseils. Dieu semble l'avoir punie ou purifiée depuis, par les afflictions qui lui survinrent du côté de sa propre famille; sur-tout par rapport au Chevalier de Rohan l'un de ses fils, qui fut accusé de rébellion, & mis à mort le 27 Novembre 1674. Elle mourut le 13 Mars 1684. Voyez le Nécrologe de Port-Royal, & les Mémoires de M. Lancelot Tom. I. pag. 327.

qui l'avoient d'abord dirigée, pour passer sous celle d'un homme qu'ils regardoient comme un de leurs plus grands adversaires.

Aidé donc du fameux P. Bauni, si connu par ses excès en fait de Morale, également condamnés à Rome & en France, & du P. Rabardeau, dont les Ecrits ont mérité pareillement d'être flétris, il entreprit de réfuter la courte Instruction de M. de St. Cyran. Cette réfutation, écrite de la propre main du P. de Sefmaisons fut remise à une personne de condition, qui avoit des liaisons avec Madame de Guemené, & qui se chargea de la lui communiquer. (a) Il y a lieu de croire que les Auteurs se flattoient d'une victoire certaine. Le contraire arriva. La personne qui avoit reçu l'Ecrit le lut la première, en fut indignée, & quitta la direction des Jésuites, à qui jusques-là elle avoit donné sa confiance.

La Princesse, beaucoup plus éclairée, apperçut encore plus facilement le poison que l'Ecrit renfermoit. Elle le donna à M. Arnauld, & le sollicita d'y répondre. Mais la modestie de ce Docteur ne lui permit point de se rendre aux premières instances: il consulta les personnes les plus éclairées. Leurs avis, sur-tout ceux de M. de St. Cyran, le déterminèrent. Le Livre de la Fréquente Communion en fut le fruit. Déjà rempli de la lecture de l'Ecriture & des Peres, l'ouvrage ne lui coûta, à ce qu'il paroît, que quelques mois de travail. Il est certain qu'il étoit achevé *long-temps avant* le 6 Février 1643, jour auquel M. de St. Cyran fut mis en liberté, & *qu'il avoit été livré à l'impression plus de trois mois auparavant* (b). On voit même, par une conversation que M. de St. Cyran eut le Mercredi Saint 1641, avec la Duchesse d'Aiguillon, nièce du Cardinal de Richelieu, que l'ouvrage étoit déjà fini dès-lors. Cet Abbé, s'entretenant ce jour-là avec cette Dame, sur les dispositions nécessaires pour recevoir avec fruit le Sacrement de Pénitence, lui dit " qu'il pourroit lui faire voir une Livre écrit à la main, où on lui décideroit toutes ses difficultés touchant ce point, & sur plusieurs autres qu'elle alléguoit concernant le délai de l'absolution (c).

Or on ne peut douter que ce ne fût du Livre de la Fréquente Communion, que le St. Abbé vouloit parler. S'il ne satisfit pas dans le même instant l'empressement que la Duchesse témoigna pour le voir, ce fut à cause du secret qu'on croyoit devoir garder sur cet ouvrage; outre qu'il n'étoit pas encore suffisamment revu & corrigé, comme on le voit par une Lettre du même Abbé, du 16 Septembre suivant (d) où il marque à M. Arnauld, qu'il desiroit, *quand l'ouvrage sera mis au net, le relire en entier*. Il lui fut remis peu de temps après. M. de St. Cyran le lut avec toute l'attention que l'importance du sujet demandoit, & ce fut toute la part qu'il y eut.

Ce seroit aujourd'hui perdre inutilement son temps, que de l'employer à prouver que M. Arnauld est véritablement Auteur du Livre de la Fréquente Communion, qui parut sous son nom. La malignité des Jésuites obligea dans le temps, ceux qui écrivirent en faveur de cet ouvrage, d'entrer en preuve sur ce fait. Ils le firent jusqu'à la démonstration. Les Jésuites néanmoins s'ob-

II.
M. Arnauld
en est le
véritable
Auteur.

(a) Défense des Evêques Approbateurs de la Fréquente Communion. II. Part. p. 31. 32. Mémoires de M. du Fossé, pag. 41. Mémoires de M. Lancelot. Tom. I. pag. 328. Mémoires manuscrits de M. Hermant Liv. II. chap. VII.

(b) Apologie pour M. Arnauld p. 96. Replique à l'Anat. de M. l'Evêque de Lavaur p. 65.

(c) Mémoires manuscrits de M. Hermant Liv. II. Chap. VI.

(d) Justification de M. Arnauld Tom. I. pag. 348. Mémoires de M. Lancelot. Tom. I. pag. 330.

tinèrent pendant long-temps à l'attribuer à M. de St. Cyran, & le P. Petau lui-même, après avoir donné cet ouvrage à son véritable Auteur, dans son livre de la *Pénitence publique*, le lui ôta peu de temps après, dans son *Abrégé de la doctrine de la Fréquente Communion* &c. (pag. 124.) par pure complaisance pour ses confreres. Ceux-ci tenterent d'étayer son suffrage par celui de M. Abra de Raconis, Evêque de Lavaur, dans son *Examen du Livre de la Fréquente Communion*, dont ils tinrent la plume. On peut voir la réfutation des vains prétextes, & des motifs de malignité, qui engageoient les Jésuites à attribuer le Livre de la Fréquente Communion à M. l'Abbé de St. Cyran, dans divers ouvrages publiés dans le temps (a). On démontra dans un de ces Ecrits, que *ce fait étoit non seulement faux, mais impossible* (b).

Plus de 40 ans après (c) les Jésuites parloient encore le même langage, sans faire aucune mention des Réfutations péremptoires qu'on leur avoit opposées. Le fait après tout est assez indifférent en soi. Le Livre de la Fréquente Communion n'en seroit ni moins précieux ni moins solide, quand il viendrait de M. de St. Cyran, ou que M. Arnauld l'auroit composé sur les Mémoires de cet Abbé, dernier retranchement auquel les Jésuites se réduisoient quelquefois.

Si nous avons insisté sur ce point, c'est pour faire voir de quoi les Jésuites étoient capables, quand ils agissoient par esprit de parti : du reste, on ne doit pas être plus étonné de la profondeur & de l'érudition du Livre dont il s'agit, ni de sa supériorité apparente au dessus des forces d'un Théologien de 28 ou 29 ans, qu'on ne pourroit l'être de trouver les mêmes qualités dans l'ouvrage de la *Tradition de l'Eglise sur la Pénitence*, qu'on n'a jamais ôté à M. Arnauld, & que ce célèbre Ecrivain composa incontestablement seul en 1644 après la mort de M. de St. Cyran. On fait d'ailleurs que M. Arnauld avoit déjà fait briller son grand savoir dans plusieurs Ecrits, & nommément dans sa *Majeure ordinaire*, soutenue en Janvier 1640, sur tous les Sacraments. Qu'on relise en particulier cette Thèse, & l'on y retrouvera sur le Sacrement de Pénitence, toutes les grandes vérités qu'il ne fit que développer & étendre en 1641, dans le Livre de la Fréquente Communion.

Le seul zèle pour la saine doctrine le lui fit entreprendre & conduisit sa plume. Et M. de Néercassel auroit pu dire, du Livre de la Fréquente Communion, ce qu'il a dit de la Défense contre M. Mallet ; *que tout y est inspiré par l'amour*

III. Ses dispositions dans la composition de cet ouvrage.
de la vérité, & que rien n'y est accordé à l'esprit de vengeance. (d) Si M. Arnauld eût été capable de donner quelque chose à cet esprit, les occasions étoient alors très-favorables. Il auroit pu en profiter pour venger son illustre pere, le célèbre Avocat Antoine Arnauld, que les Jésuites avoient accablé d'injures, de traits satyriques & de calomnies, pour avoir pris contre eux la défense de l'Université de Paris (e). Cette ancienne guerre venoit de se renouveler depuis

peu,

(a) Voyez l'Apologie pour M. Arnauld &c. pag. 96 & 97. La Réponse au Livre de M. de Lavaur pag. 7. L'Avant-propos de cette Réponse pag. 15. &c.

(b) La Replique à l'Anatomie &c. Sect. IX. & pag. 65. 66. de l'Avant-propos.

(c) Voyez la Lettre CCC XIX de M. Arnauld du 12 Avril 1686. Tom. IV. pag. 461. & le III. Tome de la Morale pratique, Chap. vi. (pag. 102. de la première édition) & le VIII. chap. X. 3me Exemple, pag. 124 & suiv.

(d) Lettre de M. Arnauld 331. du Tom. II.

(e) On connoit le fameux Plaidoyer de M. Arnauld Avocat au Parlement de Paris, contre les Jésuites, pour l'Université.

peu, avec autant de vivacité que par le passé. Les principaux Chefs de l'Université, ayant profité de la circonstance pour engager M. Arnauld à entrer dans cette dispute, en leur prêtant sa plume. (a) Il pouvoit le faire avec d'autant plus d'avantage, qu'en soutenant les droits d'un Corps aussi respectable que celui de l'Université, il demeurait, pour ainsi dire, caché derrière le rideau, & que les coups qu'il auroit portés aux Jésuites auroient pu être plus assurés. Mais outre que plusieurs Ecrivains célèbres & qu'il estimoit, avoient déjà paru avec honneur sur la scène dans cette contestation, il étoit exempt de tout ressentiment personnel, & de tout desir de se venger. Il alla même jusqu'à employer les prières les plus fortes, pour engager ceux qui le sollicitoient à lui laisser la liberté de ne point se rendre à leurs instances.

Les Préfaces qu'il a mises à la tête des Livres de la Fréquente Communion & de la Tradition de l'Eglise, prouvent également la pureté de ses intentions. Il y avoit plus de cinq ans que les Jésuites, non contents d'attaquer les vérités les plus essentielles sur la Pénitence & sur la Communion, s'efforçoient de noircir, par leurs calomnies, les défenseurs de ces vérités, & parmi eux, ce qu'il y avoit de plus vertueux & de plus catholique. On avoit porté l'amour de la paix & de la modération jusqu'à supprimer divers Ecrits, où l'on répon- Apologie de M. de S. Cyran &c.
doit avec force à leurs Libelles, & dans lesquels on confondoit ceux qui en étoient les Auteurs. Il sembloit naturel que M. Arnauld, en écrivant sur ces matières, rompit enfin un silence dont les calomnieux abusoient pour devenir plus insolents, jusqu'à ne pas craindre de publier, qu'on ne le gardoit que parce que l'on vouloit tenir en secret des sentiments dangereux, qu'on n'oseroit découvrir. Il croit cependant devoir se borner, dans le Livre de la Fréquente Communion, à discuter les vérités que ses adversaires tentoient d'obscurcir, sans se permettre ni de nommer ceux-ci, ni même d'effleurer aucune question de fait. Il supprima jusques au nom du P. de Sefmaisons, Auteur de l'Ecrit qu'il réfutoit. Il ne prononça ni celui de la Société, dont ce misérable Ecrivain étoit membre, ni ceux de M. de St. Cyran & des autres Théologiens de Port-Royal, si indignement outragés par les Jésuites & leurs aveugles partisans. Il est vrai que l'Ecrit du P. de Sefmaisons n'avoit pas été imprimé, & qu'on ne le montroit qu'avec une espece de mystère : mais, outre que cette réserve pouvoit n'avoir d'autre motif que la crainte de s'attirer une réponse, il est certain que cette monstrueuse production n'étoit, comme on le dit lorsqu'elle fut connue, que la voix & l'apologie de cette diffamation publique, par laquelle on ne cessoit de décrier, comme Auteurs d'opinions fausses, & comme de nouveaux hérétiques, ceux qui avoient consacré leurs travaux & leurs veilles à la défense de l'Eglise, à la destruction de toute hérésie, & à la sanctification des âmes.

La modération dont M. Arnauld usa en cette occasion, ne l'empêchoit pas de sentir qu'il alloit lui-même se former une nuée d'ennemis, de tous ceux dont il entreprenoit de renverser les sentiments anti-chrétiens. Mais il trouvoit sa force dans cette maxime, qu'il vaut mieux laisser le trouble & le scandale parmi les hommes, que d'abandonner la vérité. Il s'appuyoit sur l'exemple des Saints de tous les siècles, & sur celui de Jesus Christ le Saint des Saints, qui, durant sa vie mortelle, n'avoit souffert tant de contradictions & la mort même, que pour avoir annoncé & défendu la vérité. " La piété, dit-il, (b)

(a) Apologie pour M. Arnauld pag. 29. &c.

(b) Préface de la Fréquente Communion. N°. 29.

„ étant composée de vérité & de charité, tous ceux qui font profession de
 „ soutenir l'une, & d'exercer l'autre, tomberont nécessairement dans la persé-
 „ cution; selon cet oracle de S. Paul, que *tous ceux qui veulent vivre avec pitié*
 „ *en Jésus Christ seront persécutés* ". M. Arnauld rappelle à cette occasion le
 serment qu'il venoit de faire sur l'Autel des Martyrs, en recevant le Bonnet
 de Docteur, le 18 Décembre 1641, de soutenir *la vérité jusqu'à mourir pour*
elle. „ J'ai cru, dit-il, être obligé de témoigner à Dieu & aux hommes, en cette
 „ rencontre, que je n'avois pas fait solennellement cette promesse pour satis-
 „ faite à une simple cérémonie; mais par un mouvement sincère & véritable,
 „ & une ferme résolution de m'en acquitter avec un soin & une fidélité toute
 „ entière ". Toute la suite de sa vie a été une confirmation réelle de cette
 protestation. La Mere Angelique sa sœur, remplie des mêmes sentiments, lui
 écrivit, au mois de Mai 1644, ces paroles, dignes d'être remarquées : „ Je

Lettre de la „ vous confesse ma foiblesse, qui m'attendrit souvent jusqu'aux larmes, quand
 M. Angel. „ je pense qu'ils ne vous laisseront jamais en repos, & que, sans un miracle,
 T. I. p. 258. „ toute votre vie se passera dans de continuelles peines ". Elle ajoutoit :
 „ Je ne laisse pas de bénir Dieu de tout mon cœur, sachant bien que c'est
 „ la meilleure fortune qui vous pouvoit arriver; & je me souviens toujours
 „ de la bénédiction que notre bonne Mere vous a donnée, en souhaitant à
 „ sa mort, que vous mouriez pour la vérité ". Ces dispositions ont été en
 effet celles de M. Arnauld : c'est la source féconde de ce courage & de cette
 grandeur d'ame qui ont fait en tout temps son caractère principal. Nous
 avons cru qu'il convenoit de les exposer avec quelque étendue en parlant du
 Livre de la Fréquente Communion, parce que c'est le premier qu'il ait donné
 sous son nom au public, pour la défense de la vérité, & qu'il est en même
 temps le commencement des combats glorieux auxquels il a été exposé pour
 la défendre.

III. Le Livre de la Fréquente Communion parut sur la fin du mois d'Août 1643,
 Sa publica- chez Antoine Vitry à Paris, avec Approbation & privilege. C'étoit un volume
 tion. in-4°. d'environ 800 pages, sans compter la Préface qui en avoit plus de 150.
 Nous parlons de la première édition. L'ouvrage étoit muni d'une approba-
 tion raisonnée de quinze Archevêques ou Evêques, des plus recommandables
 de l'Eglise Gallicane, & de celle de vingt & un Docteurs des plus célèbres de la
 Faculté de Théologie de Paris. Entre les premiers, nous voulons dire les
 Prélats, il n'y en avoit qu'un seul qui connût personnellement M. Arnauld.
 (a) On ne demanda le témoignage de la plupart des autres, que parce qu'ils se
 trouvoient alors à Paris, ou qu'ils étoient connus pour avoir un zèle parti-
 culier en faveur de ces vérités.

Quiconque lira sans prévention leur jugement, n'aura pas de peine à se con-
 vaincre, que ni la flatterie ni l'esprit de parti n'y ont aucunement influé. Leur
 approbation n'étoit que l'effet d'un examen sérieux de l'ouvrage, & d'une inti-
 me conviction des vérités que l'Auteur y établissoit. Un grand Evêque de ces der-
 niers temps (b) nous a représenté avec raison ce concert d'approbations comme
 le résultat d'une sorte de Concile. „ Elles sont données, dit-il, avec réflexion
 „ & connoissance de cause : elles contiennent les motifs des jugements

(a) Replique à l'Anatomie &c. pag. 9.

(b) M. de Caylus Evêque d'Auxerre, dans son Instruction Pastorale contre le P. Pichon
 pag. 403, édition in-12.

„ qu'elles expriment; & plusieurs même de ces Prélats approbateurs parlent „ avec plus de force que le Livre, en recommandant la légitime administra- „ tion des Sacrements de Pénitence & d'Eucharistie”; & cette réflexion, ajoute le même Prélat, „ doit être appliquée aux Approbations des Docteurs de Sor- „ bonne, qui s'étendent encore plus sur le mérite du Livre & sur son utilité ”. Il y a peu d'ouvrages en effet qui aient été accueillis d'abord avec plus d'applaudissement (a): c'est un fait avoué de part & d'autre. Cet accord frappa le P. de Sèmaisons même; mais ce Jésuite, par un tour d'imagination assez bizarre, crut qu'il pouvoit le tourner à son avantage. Dans ses *Remarques*, prétendues *judicieuses*, contre un Livre qui l'avoit convaincu d'avance d'être lui-même si peu judicieux, il prétendit que son succès étoit une preuve qu'il ne valoit rien, par cette raison ridicule, que la mauvaise herbe croît ordi- nairement toute en une nuit. Voyez, ajoutoit-il (Remarque 40.) en combien peu de temps la doctrine de M. Arnauld, en vogue. Combien de Sectateurs elle s'est acquise en deux ou trois mois. Combien d'admirateurs, qui voudraient faire passer ce Livre pour un cinquième Evangile, & une doctrine venue du ciel. C'est ainsi que le mensonge déposa contre lui-même. En effet, si l'on en excepte ces Jésuites, & quelques-uns de leurs plus aveugles partisans, toute la France reçut l'ouvrage de M. Arnauld, comme la production la plus utile & la plus salutaire aux âmes. (b) Aussi quel succès ne s'en fit-il pas en très-peu de temps! La première édition fut épuisée en moins de quinze jours; & en six mois on vit partout & épuiser les trois suivantes. Voici de quelle manière Jean Pierre Camus, Evêque de Belley, s'en expliqua dans le temps. Il étoit à la campagne lorsque l'ouvrage parut; mais il ne put ignorer long-temps l'empressement avec lequel on le recherchoit, & il voulut être du nombre des lecteurs: „ Le grand état que l'on me faisoit, dit-il, de cette pièce d'élite, l'estime que j'ai toujours faite de la doctrine & de la vertu de celui qui en est le très-digne Auteur, me donna une juste & raisonnable curiosité d'en faire la lecture... Je la fis, & je fus convaincu qu'on ne pouvoit rien ajouter à la recommandation de ce très-digne & très-orthodoxe ouvrage. Il ajoute: Quelques Prédicateurs armés d'un zèle accompagné de peu de science, & possible d'encore moins de discrétion, le reprenoient avec des déclamations tragiques & excessives, mais qui ne retomboient que sur eux-mêmes (c) ”.

Le P. Nouet Jésuite, fut l'un de ces Prédicateurs, & ce fut celui qui se distingua le plus par ses emportements (d). Ce Pere, qui trois ou quatre ans auparavant, n'étoit encore que Professeur de Rhétorique (e), prêchoit pour lors les Dominicales dans la Maison Professe de la Société à Paris. Environ deux mois avant cette station, se trouvant chez M. l'Archevêque de Tours, y avoit lu le Livre de la Fréquente Communion; l'avoit beaucoup loué, & avoit même composé l'Approbation du Prélat, qui est du 17 de Juillet.

(a) Mémoires de M. Fontaine, Tome I. pag. 133; de M. du Fosse, pag. 52 &c. de Lancelot Tome I. pag. 239.

(b) Défense des Evêques Approbateurs, II. Partie pag. 34. Apologie pour M. Arnauld ag. 366. Mémoires de Lancelot, Tom. I. pag. 241.

(c) Usage de la Pénitence & de la Communion pag. 3.

(d) Hermant Liv. 3. c. 2.

(e) Avertissement sur quelques Sermons &c. N°. IX.

1643 (a). Mais il ignoroit alors que l'Ecrit contre lequel l'ouvrage étoit fait, venoit d'un de ses confreres. La connoissance qu'on lui en donna depuis, & les ordres qu'il reçut, dit-on, de ses Supérieurs, changerent en un moment toutes ses idées, ou du moins sa façon de parler. Dès la fin du mois d'Août de la même année, comme il desiroit que son faux zèle eût un grand nombre de témoins, il invita ceux qui l'écoutoient de ne pas manquer au Sermon qu'il devoit prêcher le Dimanche suivant, en leur promettant de traiter une matière nouvelle, curieuse & selon lui, aussi importante au salut des âmes, qu'intéressante à la gloire de Dieu. On le crut, on vint en foule, & il continua, non à instruire, non à édifier, mais à scandaliser pendant plus de deux mois. Il se déchaîna dans le sermon qu'il avoit annoncé & dans les suivans avec la plus grande fureur contre ce Livre, qu'un mois auparavant il trouvoit digne de toute son estime : ils s'apporta contre ceux qui l'avoient approuvé, & à l'entendre, la doctrine qui lui avoit paru d'abord si orthodoxe, étoit pire que celle de Luther & de Calvin. Cette violente critique surprit d'autant plus les Auditeurs que presque personne ne favoit encore que la Société y fût intéressée. Le Maréchal de Vitri, qui étoit de ce nombre, assistant un jour à un des Sermons du fougueux Prédicateur, ne put s'empêcher de dire, qu'il y avoit là quelque secret qu'il ne pénétreroit point. Les Jésuites, dit-il, n'ont pas la coutume de témoigner tant de zèle lorsqu'il ne s'agit que des intérêts & de la gloire de Dieu (b). La surprise de M. l'Archevêque de Tours fut encore plus grande, lorsqu'il fut témoin avec un de ses Collegues des excès du même Prédicateur. Indigné de ses insolentes déclamations, n'est-il pas étrange, s'écria-t-il, qu'il parle ainsi de nous, lui qui ayant lu ce Livre, m'en a parlé avec éloge, & a composé même l'Approbation que j'ai donnée (c) ? Le P. Nouet n'étoit au surplus que l'écho de la Société. Il ne s'engagea à ces déclamations, que par l'ordre de ses Supérieurs, qui lui firent même lire en chaire ; que leur Compagnie ne demeureroit pas dans le silence en cette rencontre, puisqu'on lui vouloit ravir le seul fruit qu'elle prétendoit avoir fait dans l'Eglise en portant les hommes à communier souvent. Ses confreres parurent en troupe au lieu le plus éminent de leur Eglise, pour l'autoriser par leur présence. Ils applaudirent à ses injures : ils les soutinrent dans toutes les compagnies, & méprisèrent toutes les plaintes qu'on leur en fit (d).

§. II.

Ecrits de M. Arnauld contre les Sermons du P. Nouet (N°. IV. V. VI. VII. & VIII.)

I. M. de Gondi, Archevêque de Paris, ne tarda pas à être informé des scandaleuses invectives du P. Nouet. Ce Prélat n'avoit pas joint son approbation à celles que ses illustres confreres avoient données à l'ouvrage de M. Arnauld ; mais il n'en jugeoit pas moins la doctrine orthodoxe, d'après le

Scandale
que causent
ces ser-
mons.

(a) M. Lancelot Tom. I. pag. 241, dit qu'il tenoit ce fait de M. de Tours même. M. Bourgeois le certifie aussi dans sa *Relation*, pag. 77. & M. Hermant dans ses *Mémoires* manuscrits Liv. III. Chap. II.

(b) Lancelot Tom. I. pag. 240.

(c) *Mémoires* de M. du Fossé, pag. 56.

(d) Avertissement sur quelques Sermons &c. N°. XXIX.

l'usage de tant de Prélats qu'il estimoit, & d'un si grand nombre de Docteurs, sur les lumières desquels il se reposoit. Il se crut donc obligé d'arrêter un scandale qui n'avoit déjà que trop duré; & il envoya un Docteur de son Conseil, pour ordonner de sa part au Jésuite de le faire cesser. Le premier ordre fut inutile: M. de Gondi le réitéra & ne fut pas obéi (a).

M. Arnauld se crut pour lors obligé de prendre la défense des vérités outragées par ce Jésuite. Ayant recueilli soigneusement ce que des témoins dignes de foi lui en avoient rapporté par écrit, & les extraits qu'en avoit fait M. Lancelot, qu'il avoit envoyé exprès aux sermons de l'impétueux déclamateur (b), il travailla à leur réfutation. Nous avons entre les mains l'original d'un fragment contre le premier Sermon; la réfutation du second, & une copie fidelle de la réfutation du troisième; aussi-bien qu'une *Conclusion* ou récapitulation écrite de sa main, de tout ce qu'il avoit fait sur ce sujet. Mais par esprit de paix & de modération, il s'abstint de publier ces Ecrits. Les motifs qu'il s'y engagèrent ne subsistant plus, nous ne croyons pas devoir priver aujourd'hui le public d'ouvrages qui renferment des éclaircissements & des développemens très-utiles, sur les importantes vérités attaquées par le Jésuite (c). M. Arnauld ne fit imprimer dans le temps qu'une *Réfutation générale* de ces sermons. Elle avoit pour titre: *Avertissement sur quelques Sermons prêchés à Paris* (d), lequel fut joint à la seconde édition du Livre de la Fréquente Communion, & à quelques autres qui parurent la même année 1644. Comme les Jésuites avoient tenté de faire croire que l'*Ecrit* que ce Livre réfutoit, & qu'on s'étoit, comme on l'a dit, abstenu de désigner, n'étoit qu'un fantôme, qui n'avoit aucune existence réelle, M. Arnauld déclara dans l'*Avertissement* &c. qu'il en avoit l'original entre ses mains (e); que c'étoit la production d'un Jésuite; qu'il ne vouloit point encore le nommer, pour ne point blâser la réputation de cet Ecrivain; mais qu'il le découvreroit si on l'y obligeoit. Il rapprocha dans cet *Avertissement* les Approbations des Evêques & des Docteurs, données au Livre de la Fréquente Communion, des déclamations insensées & calomnieuses du P. Nouet, contre ce même Livre; opposa la lumière des uns aux ténébreuses impostures des autres; vengea avec force la vérité & l'honneur des Evêques approbateurs, des opprobres dont le téméraire Prédicateur s'étoit efforcé de couvrir l'une, & de noircir les autres, & fit sentir que les invectives du P. Nouet étoient beaucoup moins la faute d'un particulier, qu'un dessein médité & une entreprise commune, concertée, pour ne pas dire ordonnée, par ses Supérieurs, & soutenue par tout le Corps de la Société. On voit en effet, par les extraits des Sermons du P. Nouet, que M. Hermant rapporte dans ses Mémoires, & dont nous avons les originaux entre les mains, que ce Jésuite s'y donnoit comme plaidant la cause de sa Compagnie, qui étoit, disoit-il, obligée de soutenir les maximes opposées à celles du Livre de la Fréquente Communion; & qu'une de ses raisons étoit, que son Patriarche Ignace (qu'on remarque bien ce trait) avoit été suscité de Dieu pour établir ces maximes, dont sa Société, ajoutoit-il, faisoit usage depuis cent ans, comme du moyen le plus efficace pour réformer le monde,

(a) Apologie pour M. Arnauld pag. 95. Avertissement de M. Arnauld pag. 32. & 33.

(b) Lancelot Tom. I. pag. 239. 241.

(c) Ces Ecrits forment dans la Collection les N^{os}. IV. V. VI. & VIII. de la II. Partie de la V. Classe.

(d) Ibid. N^o. VII.

(e) Cet original a passé jusqu'à nous, & nous l'avons sous nos yeux.

Et le retirer de l'horrible corruption de mœurs où il étoit plongé. Ce motif étoit en effet très-puissant pour les Jésuites. Personne n'ignore qu'ils s'étoient principalement accrédités par leur Morale relâchée, non dans la vue de réformer le monde, rien n'en étoit plus éloigné; mais pour flatter & pallier la corruption. Leur soulèvement contre l'ouvrage de M. Arnauld venoit encore d'une autre cause. Plusieurs des Evêques qui avoient approuvé ce Livre étoient du nombre des 30, qui, douze ans auparavant, dans un Concile National, l'un des plus célèbres qui se fût tenu depuis un siècle, avoient condamné les erreurs, les insolences, & les hérésies des Jésuites d'Angleterre, contre le pouvoir des Evêques & la nécessité du Ministère Episcopal (a). Les Jésuites vouloient se venger de ces Prélats, & l'occasion leur paroissoit favorable. Ce qui les animoit encore plus, c'étoit l'attention que le Clergé de France avoit eue, de faire imprimer à ses dépens le précieux ouvrage, où l'Auteur, déguisé sous le nom de *Petrus Aurelius*, & qu'on croyoit être M. de S. Cyran, avoit si bien défendu, contre leurs Libelles, l'honneur & les droits de l'Episcopat.

Ils vouloient montrer que, si les Evêques avoient assez de zèle pour censurer les Ecrits de la Société, celle-ci avoit assez de hardiesse pour censurer les Evêques mêmes.

III. Si cette impudence ne dut pas étonner les Prélats, accoutumés à voir de Lettre Cir-pareils forfaits de la part des Jésuites, elle ne leur permit pas de demeurer culaire de dans le silence. Ceux qui se trouvoient alors à Paris, s'étant assemblés avec l'assemblée la permission du Roi, au nombre de 27 ou 28, dans le mois d'Octobre 1643, du Clergé en l'Hôtel du Cardinal Mazarin, conçurent divers projets pour réprimer ce ce sujet. scandale. Nous avons entre les mains l'original de deux de ces Projets, approuvés, le premier par MM. les Archevêques de Rouen & de Bourdeaux, & le second par MM. les Evêques d'Orléans & de S. Malo (b). Ce dernier

Prélat certifie même à l'égard du second Projet, qu'il avoit été trouvé bon par les Evêques assemblés à Paris. Dans le premier de ces deux Projets, les Prélats se croient obligés, d'autoriser le Livre de la Fréquente Communion, & de déclarer les Sermons du P. Nouet blasphématoires contre la sainte & canonique Pénitence, & la Tradition des Peres, qui est la regle de la doctrine & des mœurs: téméraires, présomptueux, remplis d'ignorances, faussetés, calomnies, impostures, tendants à renverser les plus saintes maximes de l'Evangile, à fonder l'hypocrisie, semer le schisme contre la Prélature, dont on ne se peut séparer; supposer une fausse dévotion pour la vraie; s'opposer à la réformation de l'Eglise &c. Pour ces raisons (continuent les Prélats) & plusieurs autres, dont ce n'est pas la moindre que l'on ne se peut assurer d'aucune déclaration des Supérieurs de sa Compagnie, Nous avons déclaré & déclarons, vu la notoriété du fait, & l'importance de ce que dessus, que nul n'ait à recevoir en notre communion & fonctions ecclésiastiques & chrétiennes le dit Frere Nouet, de la Société de Jesus, jusqu'à ce qu'il se soit canoniquement purgé devant notre Révérendissime Confrere & religieux Archevêque de Paris; qu'il n'ait satisfait à l'Eglise, & réparé le scandale par un désaveu public &c.

Le second Projet renferme le fonds des mêmes dispositions, quoique dans des termes un peu différents.

C'est de ces Projets dont M. l'Archevêque de Toulouse, passant à Orléans

(a) Défense des Evêques Approbateurs pag. 5. Avertissement sur quelques Sermons &c. pag. 26.

(b) On les trouvera dans la Collection, V Classe, II. Partie, Append. Lett. I. & K.

les premiers jours d'Octobre 1643, parla à l'Evêque de cette ville; en lui disant, qu'il avoit laissé MM. ses Confreres assemblés à Paris, en dessein de faire une Lettre circulaire pour autoriser le Livre de la Fréquente Communion, & se plaindre de l'insolence du P. Nouet (a).

Aucun néanmoins des Projets en question ne fut adopté par le Corps des Evêques assemblés. Ils se bornèrent à une Lettre circulaire adressée aux autres Prélats de France, en date du 29 Novembre de la même année 1643 (b). Elle fut imprimée dans le temps, & insérée dans les Mémoires du Clergé (c). Les Evêques se contentent de se plaindre des Sermons du P. Nouet, sans entrer, quant à présent, disent-ils, au fonds de la doctrine du Livre de la Fréquente Communion. Nous ne pouvons douter que ce changement de résolution ne fût l'effet des vives intrigues des Jésuites, & des ressorts puissants qu'ils mirent en œuvre. Le P. de Bourg, Jésuite, nous en découvre une partie, dans une Lettre envoyée au Marquis de la Rocheposai, en date du 21 du même mois de Novembre (b). Elle porte, que cette affaire, que les Jésuites avoient l'insolence d'appeler l'accord fait avec les Evêques par le P. Nouet, avoit été conclue dès la veille (20 Novembre) chez le Cardinal Mazarin, en présence de M. le Duc d'Orléans, de M. le Prince, & de plusieurs Prélats. Il ajoute, qu'il y avoit été question d'un Ecrit où on approuvoit, au moins indirectement, quelque chose de la doctrine du Livre de la Fréquente Communion, que les Jésuites avoient promis de signer: mais que M. le Prince l'avoit déchiré, en disant que cela ne valoit rien; qu'il suffisoit que ces Peres respectassent les Prélats (Approbateurs) mais qu'on ne devoit point toucher à la doctrine.

C'est sur ce plan que fut dressée la Lettre circulaire, & l'Acte de satisfaction que les Evêques firent signer au P. Nouet, le 28 Novembre de la même année. Ce Pere y témoigne, au moins extérieurement, qu'il se repentoit de ses déclamations, & il en fait une espece de désaveu, trop foible assurément si on le compare aux excès auxquels il s'étoit livré; mais dont on voulut bien se contenter. Quoique les déclamations du P. Nouet eussent eu des milliers de témoins (e), on lui laissa déclarer, qu'il n'avoit jamais rien dit dans ses Sermons de ce qui lui étoit si justement reproché, & protester au surplus, que si, dans la chaleur du discours, il lui étoit échappé quelques traits de ce qu'on lui imputoit, il seroit prêt de monter en chaire pour les désavouer & pour en demander pardon. Il fit cette espece de rétractation tête nue & à genoux, en présence de l'Assemblée, & assisté de quatre de ses Supérieurs, qui y acquiescerent expressément (f). Cette posture humiliante, & qui devoit coûter beaucoup à la fierté jésuitique, lui ayant fait baisser la vue contre terre, & verser quelques larmes, un des Prélats qui étoient présents lui dit; qu'il devoit boire ce calice, & ne pas témoigner tant de peine à s'humilier (g).

Cette humiliation ne fut pas la seule qu'il fût obligé d'essuyer. Il avoit

(a) Lettre d'un Chanoine d'Orléans à M. Arnauld du 16 Octobre 1643. Append. Lettre G.

(b) Append. Litt. O.

(c) Tome I. pag. 580.

(d) Append. Litt. N.

(e) Apologie pour M. Arnauld pag. 94. 124. &c.

(f) Apologie pour M. Arnauld pag. 94. Procès verbal pag. 14. Réponse de l'Université de Paris à l'Apologie pour les Jésuites, Chap. XXVI.

(g) Défense des Evêques Approbateurs pag. 16. Hermant, Mémoires manuscrits. Liv. II. Chap. V.

été retenu pour prêcher le Carême de 1644 dans la Cathédrale de Tours, & l'Avent à Paris, dans la Paroisse de S. Séverin.

Mais après ce qui venoit de se passer, M. l'Archevêque de Paris & son Coadjuteur, qui avoient commencé de faire faire des informations contre lui (a), se crurent obligés de lui refuser les pouvoirs pour cette dernière station (b); & l'Eglise de Tours le remercia, & se choisit un autre Prédicateur. (c) Ses Confreres irrités, tenterent de s'en venger, en publiant de nouvelles impostures; ce qui a toujours été leur ressource ordinaire. Ils osèrent se vanter à Paris même, & sur-tout dans les Provinces, qu'ils avoient joué les Evêques; que M. Arnauld s'étoit accommodé avec le P. Nouet, & que celui-ci n'avoit fait ni *désaveu* ni *satisfaction* (d).

Suivant les occasions ils ajoutoient, que M. Arnauld pouvoit d'autant moins se glorifier des approbations publiées en faveur de son Livre, qu'il y avoit ajouté & retranché depuis divers endroits, qui auroient irrité les Approbateurs; que d'ailleurs, il ne devoit plusieurs de ces approbations qu'à l'intrigue & à une sorte de violence; que M. l'Archevêque de Toulouse se repentoit en particulier du suffrage qu'il avoit accordé; que c'étoit un aveu que quelques-uns des autres principaux Prélats avoient fait à plusieurs Curés de Paris: ils citoient sur cela des Lettres écrites de Toulouse. Ces impostures furent réfutées dans plusieurs Ecrits, où l'on fit voir en particulier, que ces prétendues Lettres écrites de Toulouse, n'avoient que des Jésuites pour Auteurs.

§. III.

Nouvelles Approbations du Livre de la Fréquente Communion.

I. Ces calomnies, quoique souvent rebattues, firent si peu d'impression, qu'on n'en rechercha pas avec moins d'empressement l'ouvrage qui déplaisoit tant à la Compagnie. Les éditions se suivoient de fort près, & quelques-unes avec de nouvelles approbations.

Henri de la Sallette, Evêque de Lescar, donna la sienne le 6 Septembre 1643, dans le temps que le P. Nouet commençoit ses déclamations; & aux mois d'Octobre de la même année, & de Janvier de la suivante, trois Docteurs y joignirent la leur. Ces trois Docteurs étoient M. le Fevre, Théologal d'Orléans, mort en odeur de sainteté; M. Thirement, Chanoine de Beauvais, & M. du Bourg-PAbbé. L'Approbation de M. de Lescar se lit dès la seconde édition de la Fréquente Communion, & celle des trois Docteurs à la cinquième, qui parut au commencement de 1644.

II. L'année suivante, toute la Province Ecclésiastique d'Auch, composée du Métropolitain & de ses dix Suffragants, ne se contenta pas d'*approuver manifestement*, dans un Synode, le Livre de la Fréquente Communion, d'en louer & d'en estimer la doctrine, comme très-sainte & très-utile; elle déclara de

(a) Mémoires envoyés au Cardinal Bentivoglio par M. d'Andilly, en Décembre 1643. Append. Lettre S.

(b) Réponse de l'Université de Paris à l'Apologie Chap. XXVI.

(c) Le P. Nouet demeura cinq ans interdit, & n'obtint des pouvoirs à Paris, qu'en promettant d'en faire usage pour donner un exemple public de la détestation qu'il faisoit de ses excès passés. Mémoires du temps.

(d) Apologie pour M. Arnauld. pag. 95.

de plus que cette Doctrine devoit être embrassée par les Pasteurs, & prêchée au peuple (a).

C'est ce que portent les Actes de cette Assemblée. Trois Evêques de la même Province, c'est-à-dire ceux d'Oleron, de Lectoure & de Tarbes, ajoutèrent à ce précieux suffrage, leurs approbations particulières, où ils donnent acte du jugement unanime dont on vient de parler.

Ces trois dernières approbations furent insérées dans la sixième édition de l'ouvrage de M. Arnauld & dans les suivantes.

A ces Actes authentiques, dont-il ne faut point séparer ceux qui étoient entre les mains des Prélats Approbateurs, comme ceux-ci le certifient dans leur seconde Lettre au Pape Innocent X, on doit joindre une multitude d'autres témoignages qui tendent tous au même but, & qui, pour être moins solennels, n'en sont pas moins respectables. III. Autres suffrages en faveur du même Livre.

Tels sont les extraits des Lettres de M. Fabio Chigi, Evêque de Narni, Nonce à Cologne, & depuis Pape sous le nom d'Alexandre VII, écrites à M. d'Acquin le pere, Docteur en Médecine à Paris, dans les mois de Février & d'Avril 1644. Telles sont encore les Lettres de M. de Montchal Archevêque de Toulouse, à M. de Sourdis Archevêque de Bordeaux : celles de M. Denet Evêque d'Orléans, & de M. Godeau Evêque de Vence, de la fin de 1643, & du commencement de 1644; celles d'un Chanoine d'Orléans à M. Arnauld, du 10 Octobre 1643, & de M. de Bulzac de l'Académie Française, à M. Chapelain son Confrère, du mois de Novembre 1643, & des mois d'Avril & de Mai 1644. Toutes ces Lettres sont pleines d'éloges du Livre de la Fréquente Communion (b).

Nous devons joindre à ces suffrages ceux de plusieurs autres Cardinaux, Archevêques, Evêques, Docteurs, ou autres, qui n'ont jamais été publiés, & dont les Lettres originales nous sont tombées entre les mains, par un ordre singulier de la Providence. Nous les avons réunis aux précédents, selon l'ordre chronologique, dans l'Appendix qui suit les ouvrages de M. Arnauld sur la Fréquente Communion. On y trouvera les preuves non seulement de ce que disent les Evêques Approbateurs, dans leur seconde Lettre à Innocent X, que ce livre étoit approuvé en France par l'estime & le consentement universel de tous les Savants & de presque tous les fideles; mais encore, que cette estime passoit dans les pays étrangers, & nommément en Italie & en Pologne. On y voit en particulier avec une singulière satisfaction, le zèle avec lequel le célèbre Cardinal Bentivoglio (c), s'étoit rendu à Rome le protecteur public de cet ouvrage, contre ceux qui avoient osé l'y dénoncer, & des anecdotes intéressantes sur cette affaire, qui étoient demeurées inconnues jusqu'à présent. IV. Nouveaux suffrages, publiés pour la première fois sur les manuscrits originaux.

De combien n'augmenterions-nous pas cette liste de témoignages rendus en faveur de cet important ouvrage, si nous voulions faire ici passer en revue ce qu'on en dit, ou exprès ou en passant, dans cette multitude d'Ecrits tirés des Ecrits publiés dans le temps. V. Témoignages tirés des Ecrits publiés dans le temps.

(a) Seconde Lettre des Evêques Approbateurs à Innocent X.

(b) Ces Lettres, ou extraits de Lettres, furent imprimées en 1695, dans la Défense du Livre de la Fréquente Communion, & depuis à la fin de la Relation de M. Bourgeois. On les trouvera dans l'Append. Lettre P. & suiv.

(c) Gui Bentivoglio, Auteur de l'Histoire des guerres de Flandres &c. Sa probité, sa douceur, sa vertu l'auroient fait Pape, selon l'opinion commune, s'il n'étoit mort pendant le Conclave, en 1644.

crits , que les contradictions des Jésuites ont donné lieu de composer, soit pour réfuter leurs calomnies, soit pour défendre les vérités qu'ils combattoient?

pag. 57.

L'Auteur de l'*Apologie pour M. Arnauld*, par exemple, dit qu'il avoit vu plusieurs Lettres écrites de la propre main de M. de Montchal, Archevêque de Toulouse, & adressées à quelques-uns de ses Confreres, où ce Prélat disoit, (ce sont ses propres paroles) " qu'il avoit lu l'*Avertissement de M. Arnauld sur les Sermons du P. Nouet*, qu'il le trouvoit fort & vigoureux, & qu'il traitoit cet homme comme il le méritoit : que, dans Toulouse, tous les gens habiles, tous les Religieux, & ceux de l'Université estimoient ce Livre; que les Jésuites, & quelques femmelettes qui ne l'avoient pas lu, l'improvoient, croyant qu'il détournait de la communion; que pour lui, plus il le lisoit, plus il l'estimoit, & qu'il n'avoit encore su trouver personne qui lui eût pu montrer un seul mot auquel on pût donner un mauvais sens, ou dont l'on pût tirer une mauvaise conséquence".

Ibid. pag.

130. 131.

Le même Apologiste rapporte encore l'extrait de quelques autres Lettres du même Prélat, où il s'exprime à peu près dans les mêmes termes. Il ajoute, dans l'une, ces paroles remarquables : " Le bruit, dit-il, que les Confreres du P. Nouet ont fait ici contre le Livre qu'il a voulu décrier par des impostures, a tellement excité le desir de le voir, qu'en étant arrivé peu d'exemplaires à nos Libraires, ils ont été incontinent enlevés, & courent les mains des personnes curieuses. Je n'ai encore vu personne qui l'ait lu, qui ne l'approuve. Les PP. Jacobins, Carmes déchauffés, & autres Religieux le louent, comme font nos Professeurs de l'Université".

Le Prélat tient encore le même langage, & dans les mêmes termes, dans sa Lettre du 27 Janvier 1644, adressée à M. l'Archevêque de Bourdeaux. Il dit, en la finissant : " On nous a menacé d'un Livre du P. Petau sur ce sujet. Je l'attends avec impatience". Ce Livre ne tarda pas à voir le jour. M. de Toulouse le lut, & voici le jugement qu'il en porta. " Le P. Petau, dit-il, fait le *Miles gloriosus* contre M. Arnauld; mais à conférer leurs livres, il ne passeroit que pour un jeune disciple de celui dont il fait le Maître". Ainsi s'exprimoit M. de Toulouse dans le temps même que les Jésuites répandoient à Paris & ailleurs qu'il se repentoit d'avoir approuvé le livre de la Fréquente Communion.

Telle étoit leur bonne foi. Ils n'étoient pas scrupuleux sur l'article; & ils auroient bien voulu que l'on crût aussi, sur leur parole, que M. l'Evêque d'Orléans n'avoit approuvé le même Livre que par surprise. Mais le Prélat, averti de cette calomnie par M. de Toulouse même, répondit à cet Archevêque, " que si les Jésuites étoient si hardis que de prêcher contre l'ouvrage dans son Diocèse, avec la même insolence qu'ils avoient fait à Paris, il leur feroit faire pénitence, selon les regles du dit Livre, plus long-temps qu'ils ne le voudroient". C'étoit aussi la disposition où M. de Toulouse se trouvoit, ainsi qu'il s'en expliqua dans la Lettre déjà citée du 27 Janvier 1644. " Ici, dit-il dans cette Lettre, le Livre de M. Arnauld trouve des contradicteurs, comme à Paris; mais non pas entre les Prédicateurs. Je ne leur souffrirois pas de telles saillies". Puis, s'adressant directement à M. de Bourdeaux, il ajoute: " Il me semble que vous avez quitté à bon marché celui (le P. Nouet) qui s'étoit tant échappé à la face de la Cour".

Un autre des Evêques Approbateurs écrivant à un de ses Confreres, sur le même bruit que les Jésuites répandoient contre la sincérité de leurs approbations, disoit, " qu'il n'y avoit que des frippons & des gens sans honneur, qui fussent

capables de semer de si grandes impostures ; & qu'il le témoigneroit toujours à toute la France , comme il l'avoit fait par son Approbation.

L'Auteur de l'Apologie, qui ne nous a point fait connoître le nom de cet Evêque, ajoute à son témoignage, ceux de l'Evêque de S. Papoul & de plusieurs des Docteurs qui avoient joint leurs approbations à celles des Evêques : tels étoient ceux de M. Chastelain, Chanoine de Notre Dame de Paris ; de M. Loisel, Curé de S. Jean en Greve dans la même ville , & de plusieurs autres , que l'on peut voir dans l'Apologie pour M. Arnauld , Ouvrage curieux & intéressant , qui auroit mérité , aussi-bien que quelques autres publiés par les amis de M. Arnauld pour sa défense & celle de son livre , d'être insérés dans cette Collection , si nous n'avions appréhendé de la trop grossir (a).

On ne fera pas fâché de voir ici réuni à ces illustres témoignages de Prélats & de Théologiens Catholiques, celui d'un célèbre Calviniste , qui , par cette qualité même , donne un nouveau poids à son suffrage , en le rendant moins suspect. On sait que les Ministres de cette secte furent fort mécontents de cet ouvrage, qu'ils regardoient comme capable de porter un grand préjudice à leur hérésie sur la présence réelle. Un d'entr'eux fut converti à la foi Catholique , par la lecture de cet ouvrage ; parce qu'il ne put se persuader que les Peres eussent exigé d'aussi saintes dispositions dans les fideles qu'on le prouvoit dans le livre , pour participer au Sacrement de l'Eucharistie , s'ils avoient cru qu'il ne renfermoit que la figure du Corps de Jesus Christ ; & un de leurs Ministres de Poitou fut si alarmé de cette conversion, qu'il défendit dans son prêche la lecture de cet ouvrage comme très-pernicieuse.

Grotius néanmoins , plus touché de ce qui pouvoit éloigner les hommes du vice , & les porter à la vertu , que de l'intérêt du Dogme Calvinien sur l'Eucharistie , fit l'éloge de la Fréquente Communion dans plusieurs de ses Lettres (b). *Avertissez nos Libraires* (de Hollande), dit-il dans la 1671, *de faire venir le Livre de la Fréquente Communion , & de le faire imprimer de nouveau. Vous rendrez en cela un bon service au Christianisme.*

§. IV.

Déchainement des Jésuites contre M. Arnauld & contre son Livre.

D'autres que des Jésuites , confondus par ces témoignages , se seroient enfin réduits au silence. Si l'amour de la vérité ne pouvoit les y contraindre, la prudence au moins sembloit les obliger à prendre ce parti. Mais , semblables à ces hommes qui crient toujours plus haut , à proportion de ce qu'on leur montre plus évidemment leur tort , leur passion trouva son aliment dans ce qui auroit dû l'éteindre. Aux déclamations secretes & publiques , ils joignirent une multitude de libelles , la plupart anonymes ; mais dont les excès ne permettoient pas d'en méconnoître les Auteurs. Un des plus vio-

Ils démontrent la mort.

(a) Voyez la Lettre DCLXIX. Part. II. &c.

(b) Le Sr. le Clerc, Prêtre Sulpicien de Paris , a prétendu dans ses *Remarques sur le Dictionnaire historique* &c. (édition de 1718 , pag. 204.) que le nombre des contradicteurs du Livre de la Fréquente Communion , étoit plus grand que celui des Approbateurs. Pour cet effet, comptant les voix sans les peser , il ne craint pas d'opposer aux plus célèbres Evêques de France Approbateurs de ce Livre, les *Raconis*, les *Leslots*, les *Haberts*, les *Abellys* &c. & jusqu'à des Jésuites.

lents a toujours été attribué au P. Seguin, frere du premier Médecin de la Reine. Nous parlons du *Sommaire de la Théologie du Sr. Arnauld*, extrait du *Livre de la Fréquente Communion* & des *Maximes de l'Abbé de S. Cyran*. Peu content de s'efforcer dans ce libelle, de représenter ces deux grands hommes comme des *fourbes* & des *traîtres*, comme des *ennemis de la Hiérarchie* & de l'*Etat*, dont le parti nombreux & redoutable, menaçoit d'un schisme prochain, cet indigne Ecrivain adressoit en finissant cette horrible apostrophe aux Puissances séculieres, pour demander qu'on répandît le sang de M. Arnauld, de même que celui des Approbateurs & des justes estimateurs de

Somm. p.
65.

son Livre. " Grands, s'écrioit-il, vous à qui Dieu a donné la puissance de juger les hommes, ouvrez les yeux au malheur qui menace autant l'Etat que la Religion; puisque jamais le changement de l'un n'arrive sans la ruine de l'autre. Quand vous entendez nommer les *Jansénistes*, les *Cyranistes*, les *Arnaldistes*, tremblez, & dites, que ce sont des pestes de la Religion & de l'Etat, qu'il faut étouffer en leur naissance; que le pire de tous les remedes c'est de temporiser avec l'hérésie naissante; qu'il n'est plus temps de dissimuler, puisque Rome a tonné sur leurs têtes criminelles, donnant le signal pour avertir les Princes Chrétiens, que l'Eglise est attaquée au cœur, & qu'il faut joindre la foudre au tonnerre, & l'épée royale avec celle de l'Eglise pour exterminer ce malheur de nos jours. &c".

Par ce tonnerre de Rome, le faiseur de libelles avoit en vue la Bulle d'Urban VIII *In Eminenti*, du 19 Juin 1643, sans faire attention que cette Bulle ne concernoit nullement le livre de la *Fréquente Communion*, & que d'ailleurs elle supprimoit également, & l'*Augustinus* de M. Jansénius, & les Ecrits que les Jésuites avoient opposés à ce précieux Ouvrage. Mais la fureur dont ce frénétique étoit possédé, ne lui permettoit pas tant de réflexion: il suivoit également l'esprit dont la Société étoit animée, & qui avoit séduit jusqu'à ceux de ses membres qui avoient naturellement plus de douceur & de modération. Le P. Petau en est un exemple affligeant. Quoique ce Jésuite, à qui l'on ne peut refuser de grands talents & des lumieres peu communes, fit profession de vouloir respecter & épargner la personne de M. Arnauld, dans son Livre de la *Pénitence publique* contre celui de la *Fréquente Communion*, il s'échappa néanmoins jusqu'à lui appliquer ces paroles d'un Ancien; qu'il n'auroit dû produire son Livre *que la corde au cou, avec un nœud coulant, afin qu'il n'y eût qu'à l'étrangler s'il étoit désapprouvé.*

II. M. Arnauld publia une premiere justification de son Livre contre les calomnies du P. Petau & de ses Confreres, dans une *Table* raisonnée des *Premiere Réfutation* matieres, qui fut ajoutée à la cinquieme édition de la *Fréquente Communion*, publiée au commencement d'Avril 1644. M. d'Andilly envoya le 15 du même mois, cette cinquieme édition au Cardinal Bentivoglio, (a) en lui faisant observer, *que l'on y réfute, dans la Table des matieres, le plus clairement du monde, toutes les fausses conséquences que l'on en vouloit tirer.* On y faisoit cette réfutation, principalement en rapprochant les différents endroits du Livre de la *Fréquente Communion*, qui contredisoient ces calomnies: c'est-à-dire, qu'on justifioit ce Livre par lui-même. On y ajouta des notes & des raisonnemens qui mettoient dans le plus grand jour la mauvaise foi des calomniateurs. On insérera cette Table dans la Table générale des matieres que nous donnons à la fin de cette Collection. Elle étoit suivie d'un court

(a) Append. de la II. Partie de la V. Classe. Lettre B b.

Avertissement, pour prévenir le Lecteur, qu'on y cite le livre du P. Petau de la première édition, & que ce Jésuite y avoit fait *plusieurs changements* dans une seconde, qui venoit de paroître depuis l'impression de la Table.

Le but de ces calomnies & de ces déclamations, aussi violentes qu'insensées, appuyées de l'énorme crédit que la Société s'étoit acquis auprès des Puissances séculières, étoit de jeter l'alarme dans l'esprit de la Reine Mere & de son Conseil, & de lui inspirer de prendre, contre des troubles & des erreurs chimériques, des précautions qui auroient été beaucoup mieux placées vis-à-vis de ceux qui la séduisoient. Ils ne s'en tinrent pas aux clameurs : ils sollicitèrent le Cardinal Mazarin de faire arrêter M. Arnauld, & de l'enfermer à la Bastille. Et voyant que cette Eminence regardoit l'action qu'on lui conseilloit *comme une violence honteuse*, à laquelle elle étoit plus disposée à s'opposer qu'à y donner les mains (a), ils s'adressèrent directement à la Reine Mere. Le P. Petau dédia à cette Princesse son livre de la *Pénitence publique*, & remplit son Epître Dédicatoire des déclamations les plus vives, qui tendoient au même but. Le P. Yves, Capucin, vint à l'appui, peu de temps après, par des *Remontrances* adressées à la même Princesse, & dictées par le même esprit. Mais ces coups réitérés furent frappés en vain. La Reine Mere, quoique fort prévenue en faveur des Jésuites, connoissoit trop la famille des Arnaulds, & l'estimoit trop pour que sa fidélité pût lui être suspecte.

III.
Tentatives
pour le faire
empri-
sonner.

La haine est une passion qui ne se rebute pas aisément. Celle des Jésuites contre M. Arnauld étoit de cette espèce. Que ne tenterent-ils pas pour lui en faire éprouver les effets ! N'ayant pas réussi à faire condamner son Livre, ils intriguèrent pour se débarrasser au moins de sa personne, en le faisant bannir s'ils le pouvoient hors du Royaume, & le faisant enfermer à l'Inquisition. Dans cette vue, ils essayèrent de persuader à la Reine, que l'affaire du Livre de la *Fréquente Communion* étoit une de ces causes majeures, dont le jugement n'appartenoit qu'au S. Siege, & qu'ainsi il paroïssoit nécessaire d'obliger M. Arnauld d'aller à Rome pour s'y défendre, s'il lui étoit possible. Ils demandèrent qu'il fût aussi donné ordre à M. de Barcos, neveu de M. de S. Cyran de l'accompagner. Cet Abbé n'avoit cependant rien écrit sur cette matière, & jusques-là il n'étoit entré dans aucun démêlé avec qui que ce soit concernant la Doctrine. Mais c'étoit un Théologien habile, les Jésuites craignoient sa plume, & peut-être vouloient-ils se venger sur le Neveu, des coups que l'Oncle leur avoit portés, & le rendre responsable d'un ouvrage qu'ils s'obstinoient d'attribuer à M. de S. Cyran.

IV.
Ordre pour
l'envoyer à
Rome sous
prétexte de
s'y défendre.

La Reine donna d'abord dans le piège qui lui étoit tendu : elle n'appercevoit pas de grands inconvénients à envoyer deux François à Rome, pour y être jugés par le Pape. Elle n'étoit pas assez éclairée pour sentir les conséquences de cette nouvelle juridiction, qu'on accordoit par-là à une Cour étrangère, sur des sujets du Roi. D'un autre côté, le Cardinal Mazarin, qui ignoroit ou qui estimoit peu les Libertés de l'Eglise Gallicane, & les Loix du Royaume, trouvoit dans ce parti un moyen d'affermir son Ministère naissant, en obligeant tout-à-la-fois, par cette lâche condescendance & la Cour Romaine, qu'il avoit intérêt de ménager, & les Jésuites, qu'il redoutoit. L'ordre fut donc expédié vers le milieu de Mars 1644, & signifié aux deux victimes,

Mémoires
manuscrits
de M. Her-
mant Liv. II
Ch. XI.

Mémoires
de Lancelot.
Tom. I.
pag. 267.

(a) Mémoires de Lancelot Tom. I. pag. 269.

qu'on vouloit sacrifier. Il leur étoit enjoint de se rendre incessamment à Rome pour y rendre compte de leur Doctrine. On ne leur accordoit que huit jours pour se disposer à partir.

V. Cet ordre surprit & affligea tous les gens de bien & toutes les personnes éclairées. Ce ne fut qu'un cri de toute part contre une nouveauté si permicieuse dans ses conséquences, & contre une violence si inouïe, faite à des sujets du Roi (a). On reclama unanimement contre une infraction si indignement faite aux usages & aux loix du Royaume. Le mouvement fut universel dans tous les Corps : tous se disposerent à faire de fortes Remontrances à la Reine, contre la surprise qu'on venoit de lui faire. Les Evêques qui étoient alors à Paris, le Parlement, l'Université entiere, la Chambre des Comptes, la Faculté de Théologie & la Maison de Sorbonne, se crurent obligés, en conscience & par le devoir de leurs Charges ou de leur profession, de représenter à la Reine qu'un tel ordre bleffoit également les Libertés de l'Eglise Gallicane, les Loix du Royaume, l'autorité & la dignité épiscopale & le droit qu'ont tous les sujets de ne pouvoir être soustraits à leurs Juges naturels, pour être livrés à un tribunal étranger. Tous se crurent dans la nécessité de lui faire sentir, que la cause dont il s'agissoit devenoit une cause publique, qui intéressoit essentiellement tous les Ordres de l'Etat.

Herm. Ib. „ Voici ce qu'on lit à ce sujet dans les Registres de la Sorbonne. „ La Mai-
Lancelot. „ son de Sorbonne s'étant assemblée extraordinairement le 14. Mars 1644,
T. I. p. 269. „ pour délibérer sur ce qu'elle pourroit faire pour secourir de toutes ses
„ forces M. Arnauld, & le garantir des calomnies de ses ennemis, qui,
„ cherchant à le perdre, lui suscitent toutes sortes de traverses, il a été
„ arrêté, que toute la Maison iroit en Corps, & en grand nombre, trouver
„ les principaux de l'Etat... & que le *Senior* de Sorbonne, au nom de
„ tous les autres, les suppleroit très-humblement de ne pas permettre que
„ M. Arnauld fût envoyé à Rome, au lieu de lui donner moyen de se défen-
„ dre & de l'écouter. On ajoutoit que la Sorbonne qui prenoit la défense
d'un membre de sa Maison, méritoit bien qu'on eût égard à ses représen-
tations dans cette affaire, „ loin d'appuyer de leur faveur la fureur de ses
„ ennemis, qui, comme le bruit en court, lui préparent encore à Rome
„ d'autres traverses “.

VI. Le bruit que firent toutes ces remontrances surprit & déconcerta le Car-
dinal Mazarin, qui avoit fait expédier l'ordre contre lequel tant de vo-
lonté révo- „ reclamoient si hautement. Pour s'excuser, il opposoit aux reproches qu'on
qué. lui faisoit de toutes parts, qu'il étoit étranger, qu'à ce titre il ignoroit les
loix du Royaume : que M. le Chancelier auroit dû l'en instruire, & l'em-
pêcher de faire une fausse démarche. Mais c'étoit invoquer la lumière d'où
elle ne pouvoit lui venir. M. Seguier étoit trop dévoué aux Jésuites pour
s'opposer à un ordre qu'ils avoient sollicité, & dont ils souhaitoient le suc-
cès avec tant d'ardeur. La Reine agit avec plus de franchise que le Cardi-
nal. Frappée des raisons exposées dans les remontrances, & du concert
unanime de tous les Corps qui les lui avoient présentées, elle revint sur ses
p. 97. 100. pas, & consentit de suspendre au moins l'exécution de l'ordre qui avoit été
donné, jusqu'à ce qu'il en eût été délibéré plus mûrement. Elle le déclara

(a) Hermant Liv. III. Chap. XI. Défense des Evêques Approbateurs. I. Part. pag. 96.
Réponse de l'Université à l'Apologie pour les Jésuites Chap. XXVIII. p. 422 435. & suiv.

six Députés de la Faculté de Théologie, & ceux-ci se hâterent de faire part à M. Arnauld de cette réponse favorable.

On trouve dans le III. Volume des Mémoires de M. Omer Talon, Avocat Général (a), un détail intéressant de tout ce que fit le Parlement dans cette affaire. MM. des Enquêtes ayant demandé l'Assemblée des Chambres, le mercredi 16 Mars 1644, pour cette affaire & quelques autres, MM. les Présidents de la Cour, & MM. les Gens du Roi, furent mandés au Palais Royal dès le lendemain 17, pour arrêter l'effet de cette demande. Ils y trouverent assemblés dans le Cabinet de la Reine, le Duc d'Orléans, le Prince de Condé, le Cardinal Mazarin, le Chancelier, le Sur-Intendant (M. de Chavigny) les quatre Secretaires d'Etat. Le Chancelier, appuyé par M. le Prince, entreprit de prouver la nécessité d'envoyer à Rome M. Arnauld, afin que le St. Siege terminât les disputes que son Livre avoit occasionnées, prétendant que sans cette précaution, la défense que la Reine avoit faite de rien écrire ou de prêcher sur ces matieres, avant le jugement de Rome, seroit insuffisante pour prévenir les troubles, & le schisme même qu'on avoit à craindre dans le Royaume. Le Premier Président, & le Président de Mesmes, réfuterent avec force le discours du Chancelier, & représenterent à la Reine, que s'il y avoit quelque division à craindre sur la doctrine, le vrai moyen de la prévenir, étoit l'Assemblée d'un Concile Provincial ou National, pour laquelle le Roi n'avoit besoin que de son autorité : que l'envoi de M. Arnauld à Rome, pour y être jugé, seroit contraire aux loix de l'Etat, & qu'il ne pouvoit y aller sans citation, même par ordre de la Reine, *sans blesser tous les François*, sans de dangereuses conséquences, & sans donner occasion à la Cour de Rome de se servir de cet exemple pour autoriser ses prétentions. lb. p. 232.

Après tous ces discours, qui mettoient le Cardinal Mazarin dans un grand embarras, cette Eminence chercha à s'en tirer par un de ces tours familiers aux Italiens. "Il me semble, dit-il en substance, qu'on n'entend pas bien cette affaire, & qu'on se donne bien de la peine pour une chose qui ne le mérite pas. M. Arnauld n'est ni criminel ni accusé dans l'esprit de la Reine : personne n'a eu dessein de blâmer sa doctrine ni d'offenser sa personne. La Reine a jeté les yeux sur lui, comme sur un homme de probité & de suffisance, pour l'envoyer à Rome, avec des lettres au Pape & à son Ambassadeur, & avec des appointements pour faire son voyage". Le Cardinal ajouta, "qu'il seroit logé à l'hôtel de l'Ambassadeur, & qu'on n'avoit conçu ce dessein que sur l'exemple de l'Université de Louvain, qui avoit envoyé deux Docteurs à Rome, au sujet de ces nouvelles contestations, sur lesquelles M. Arnauld, ayant plus d'habileté & de connoissance qu'aucun autre, il avoit été jugé digne de cet emploi". M. lb. p. 234.

Le Président de Mesmes ne se laissa point éblouir par cette tournure artificieuse : il repliqua au Cardinal que si M. Arnauld alloit à Rome, il seroit difficile de répandre de ce qui s'y feroit, dans un Pays d'Inquisition, sous une Puissance étrangère, & sans aucun Tribunal où un François pût avoir recours. Cette affaire fut suivie de discussions particulières touchant le droit de MM. des Enquêtes, de demander l'Assemblée des Chambres ; & elle fut enfin terminée par la considération, que dans le fonds, MM. des Enquêtes

(a) Tom. III. pag. 222. de l'édition in-12. de l'an 1732. Voyez aussi l'Extrait des Registres du Parlement sur cette affaire : Annales Jésuitiques Tom. III. pag. 849 & suiv.

avoient l'honneur & la gloire d'avoir obtenu ce qu'ils avoient demandé; que la Reine avoit déferé à leur sentiment, & que cette affaire avoit été consommée selon leur desir: que les intérêts publics, & les grandes maximes du Royaume, aussi-bien que la personne de M. Arnauld étoient en sûreté: que la Reine avoit senti la conséquence de cette affaire; & que si elle n'avoit pas envoyé un ordre contraire à M. Arnauld, pour rétracter le premier (ce qu'on ne devoit pas exiger d'un Souverain) les effets en cette rencontre en avoient tenu lieu.

La Reine fut confirmée dans cette résolution par la Lettre que les Evêques Approbateurs écrivirent à Urbain VIII. le 5 Avril de la même année. Cette Lettre ayant été vue à la Cour, la Reine & tout le Conseil en demeura très-satisfaite (a). La Princesse de Guemené manda ce fait au Marquis de S. Chamond, Ambassadeur de France à Rome, le 15 Avril 1644, & ajouta: *La Reine ne voudroit nullement à cette heure que M. Arnauld allât à Rome, puisque MM. les Prélats ayant si particulièrement informé S. S. Sa Majesté n'a plus rien à desirer sur ce sujet.*

VII. Il y avoit cependant des personnes éclairées à la Cour & à la Ville, qui Penfées de souhaitoient que M. Arnauld fit le voyage de Rome: mais elles vouloient quelques amis sur l'utilité du voyage de Rome. & l'importance de la cause qu'il soutenoit. On n'avoit cessé de l'en solliciter pendant les huit jours qui lui avoient été accordés avant le départ prescrit, & l'on continua ces sollicitations depuis la suspension de l'ordre. C'étoit en particulier le sentiment de la Duchesse de Longueville, de MM. de Chavigni, Bignon, Arnauld d'Andilly & de beaucoup d'autres. On se flattoit que la défense qu'il prendroit de la vérité, aux yeux de la Cour Romaine, pourroit défilier les yeux de ceux qui la contredisoient; qu'il reviendrait victorieux de leurs attaques, & que c'étoit un moyen presque assuré pour leur fermer à jamais la bouche. M. de S. Chamond écrivoit à la Princesse de Guemené, le 16 Mai de la même année, qu'après la déclaration de M. Arnauld du 14 Mars précédent, qu'il avoit présentée au Cardinal Barberin, & dont ce Cardinal avoit été très-satisfait, il croyoit que si ce Docteur venoit à Rome, il n'y pourroit recevoir aucun déplaisir (b).

Les motifs de ceux qui tenoient ce langage étoient purs, & leurs raisons avoient quelque chose d'assez plausible, pour toucher un cœur aussi généreux & aussi ami de la vérité que l'étoit celui de M. Arnauld. Il en fut ébranlé; il donna en quelque sorte son consentement, malgré l'avis contraire de M. de Barcos, & l'indécision de M. Singlin, qui avoit suspendu son jugement. Ce voyage n'eut cependant pas lieu: M. de Barcos fit dire à M. Arnauld & aux amis qui devoient l'accompagner, que ce n'étoit ni son sentiment ni celui des plus habiles Magistrats qu'il avoit consultés: que tous, au contraire étoient persuadés, qu'il y avoit de la témérité à laisser M. Arnauld s'exposer ainsi à des ennemis aussi violents & aussi artificieux que les siens, & à l'aller, pour ainsi dire, livrer lui-même à un Tribunal étranger, dont la doctrine étoit si différente de celle de l'Eglise Gallicane, & dont les préventions

(a) Lettre de M. d'Andilly au Cardinal Bentivoglio, du 15 Avril 1644.

(b) Le Marquis de S. Chamond étoit peu favorable à M. Arnauld. Il avoit été substitué, peut-être à dessein, dès le commencement de cette année, au Marquis de Fontenai, qui étoit dans de beaucoup meilleures dispositions. Lettre du C. Bentivoglio à M. d'Andilly, du 16 Mai 1644.

trions étoient si fortement enracinés, qu'il étoit presque impossible de les diffiper. On croit que M. de Barcos fut fortifié dans son opinion par une aventure assez singulière, qui venoit de lui arriver. Un certain *Frere Jean*, en réputation de sainteté, qui avoit été au service du célèbre Pere Bernard, surnommé le *peuere Prêtre*, mort en 1641, & fort estimé de M. de S. Cyran, étant venu le trouver quoiqu'il ne l'eût pas connu jusques-là, lui dit sans autre compliment : *Monsieur, je viens vous donner avis de ne point aller à Rome.* M. de Barcos le remercia, & lui demanda qui l'avoit porté à lui donner cet avis : mais le bon Frere ne s'expliqua pas davantage & se retira. Quoi qu'il en soit de cette aventure, M. Arnauld se rendit aux raisons de M. de Barcos, & prit le parti de la retraite.

" Il écrivit dans le même temps à la Reine Mere, dit M. Fontaine, une Lettre par laquelle il lui dit ; que si la bonté de Sa Majesté n'étoit aussi universellement reconnue de toute la France, que l'esprit violent & vindicatif de ceux qui s'étoient déclarés ses ennemis l'étoit de toute l'Europe, il se seroit contenté de se retirer & de gémir en secret ; offrant ses vœux & ses prières à celui qui s'appelle le Roi des Rois, & qui est le protecteur des opprimés & des foibles, sans oser écrire à Sa Majesté, pour la prier humblement de pardonner à un Disciple de l'Evangile, & à un Ministre de Jesus-Christ, s'il ne se précipitoit pas volontairement dans le péril si redoutable d'être banni de la France, & relégué à Rome, pour y rendre raison de son livre en apparence, mais en effet pour y être sacrifié aux poursuites injustes & violentes de ceux qui le persécutoient : que comme tout Paris & toute la Cour étoient assurés que Sa Majesté étoit incapable, par elle-même, d'avoir d'autres pensées & d'autres desseins que de piété & de justice, il voyoit aussi qu'elle ne pouvoit, sans un miracle, dissiper toutes les ténèbres & tous les artifices secrets des personnes qui croyoient avoir droit de venger leurs injures particulières, sous le prétexte de celles de Dieu, de Jesus-Christ & de l'Eglise : qu'encore qu'il se pût faire que l'innocence de ses intentions, dont tant de personnes illustres pouvoient lui répondre, & que la pureté du Livre de la Fréquente Communion, dont vingt Docteurs de Sorbonne & quinze Evêques (a) s'étoient rendus les Défenseurs, après en avoir été les Approbateurs, pussent faire quelque impression sur l'esprit de Sa Majesté, il sembloit néanmoins, voyant l'état des choses, que ce seroit violer le précepte de l'Evangile, s'il ne fuyoit la violence des hommes pour se retirer entre les bras de Dieu : qu'ainsi il feroit tort à la douceur & à la modération naturelle & chrétienne de S. M. s'il n'implorait sa justice & sa clémence, pour la supplier très-humblement, d'agréer qu'il ne sortit point de France pour aller dans un pays où S. M. n'étoit pas Reine, & où ses ennemis étoient très-puissants : qu'il espéroit qu'elle ne désagréerait pas, qu'après avoir été assez malheureux pour n'avoir pu adoucir par la modération de ses Ecrits, l'aigreur de ceux qui vouloient avoir le privilege de blesser impunément les plus grandes vérités, & de déchirer les personnes les plus innocentes, il ne fût pas néanmoins assez imprudent pour s'exposer à leurs violences : que c'étoit pour ce sujet qu'il alloit se mettre à couvert, sous l'ombre des ailes de Dieu, où il lui offrirait sans cesse ses prières pour la prospérité de Sa Majesté.

(a) On en comptoit 30 l'année suivante.

IX. La suite justifia la sagesse de cette conduite. M. Lancelot dit dans ses Mé-
 moires, qu'il avoit été bien informé que si M. Arnauld & M. de Barcos
 eussent fait le voyage projeté, la France ne les auroit jamais revus, & que
 le dessein des Jésuites étoit de les livrer à l'Inquisition, où ils auroient fini
 leurs jours, si même on n'eût pas pris le parti de les faire périr en chemin.
 Et il faut avouer que les Ecrits des Jésuites n'appuyent que trop ces con-
 jectures. Le P. Seguin, dans son Libelle intitulé : *Réponse à l'Apologie du Sr.
 Arnauld*, continuant d'exciter la Reine à tenir ferme pour envoyer ce Doc-
 teur à Rome, lui représente l'opposition des Evêques, du Parlement, de
 l'Université & de la Sorbonne, comme une *faction*, sous l'injustice de laquelle
 elle ne devoit pas faire plier la Puissance Royale. Il ajoute, " que l'ordre qu'elle
 „ avoit donné étoit un coup d'Etat & de Religion, qui devoit être mis au
 „ nombre des faveurs que Dieu avoit voulu faire à la France, pour établir,
 „ par l'éloignement d'une seule personne, une profonde paix dans l'Eglise
 „ & dans le Royaume, sous les auspices favorables & durant toute la Ré-
 „ gence de la Reine " &c. Puis, s'adressant de nouveau à cette Princesse :
 „ Tenez ferme, continuoit-il, dans la résolution de garder votre parole, au-
 „ tant que l'erreur est opiniâtre à vous la faire changer. Ne permettez pas
 „ que votre Puissance Royale plie sous l'injustice d'une faction, ou que la
 „ volonté rebelle de l'un de vos sujets ravisse la gloire de votre confiance.
 „ Vous commandez à la place de Dieu, & pour la cause de Dieu ; pourquoi
 „ ne seriez-vous pas obéie ? Les premiers ordres que vous avez donnés en
 „ faveur de l'Eglise . . . seront-ils méprisés ? L'Italie le fait : Rome en attend
 „ l'effet, & toute la France a été ravie d'un si rare jugement, qui, par
 „ un si doux remède qu'est celui d'un voyage dont plusieurs se tiendroient
 „ honorés, dissipe un malheur qui paroissoit inévitable, & accorde des ex-
 „ trêmes presque inconciliables. C'est l'équité de ce jugement qui rend à
 „ Dieu l'hommage qui lui est dû ; à la vérité son Tribunal ; à l'Eglise
 „ son repos ; la paix à l'Etat, l'union dans les familles &c. C'est de son exé-
 „ cution qu'on doit espérer tous les fruits de bénédiction. C'est ce qui don-
 „ nera la prospérité à votre Royaume, l'abondance à vos peuples, & toutes
 „ les félicités à votre sacrée personne ”.

Apolog. du
 Pere Cauf-
 sin, pag.
 246.

Ce langage, qui d'abord étoit celui de presque toute la Société, montre clai-
 rement, quelle auroit pu être l'issue du voyage de M. Arnauld s'il avoit eu lieu.
 Mais lorsque les Jésuites se furent convaincus par l'expérience, que les ob-
 stacles qui s'opposoient à leur dessein étoient insurmontables, ils changerent
 de langage : ils firent déclarer par leur P. Caussin, dans l'Apologie de ses Con-
 freres contre l'Université de Paris, qu'ils n'avoient point poursuivi ce voyage
 de M. Arnauld à Rome. Mais personne ne fut la dupe de ce désaveu ; &
 l'Université fit bien voir dans sa *Réponse* à l'Apologie, qu'elle ne le croyoit
 nullement sincere. " Lavez-vous les mains, dit-elle, en s'adressant à tous les
 „ Jésuites, lavez-vous les mains de la sollicitation que l'on fait que vous
 „ avez faite pour reléguer M. Arnauld hors de la France. La voix publique
 „ étouffera ces fausses protestations, & l'indignation universelle des gens de
 „ bien vous condamne au silence. C'a été le sentiment commun de tous
 „ les hommes judicieux, que l'appréhension que vous donnoit la suffisance
 „ de M. Arnauld vous a portés à desirer qu'il fût éloigné, & vous a fait
 „ employer vos intrigues & vos émissaires pour cet effet : que comparant la foi-
 „ ble de vos plumes avec la force & la facilité de la sienne, vous avez voulu
 „ la lui faire tomber des mains par ce long voyage, pour délivrer le P. Petau

„ d'un adversaire si redoutable, qui lui répondoit. Vous souhaiteriez que
 „ toute l'autorité des Docteurs, toute la dignité des Evêques, tout le mé-
 „ rite des personnes, & toute la liberté publique, cédaient à vos factions,
 „ & de pouvoir charger les Puissances souveraines, de la haine que vous
 „ attirerez sur votre Société par vos téméraires entreprises; parce que vous
 „ savez que vous tomberez dans le mépris, aussi-tôt que les Princes ennuyés
 „ de vos violences & de vos cabales, vous laisseront décider les querelles
 „ que vous avez vous-mêmes émues. Mais s'il n'y a point de bornes à votre
 „ animosité, il s'en trouve à votre pouvoir &c”.

Si cette Réponse confondit les Jésuites, elle n'étouffa pas le dépit qu'ils ressentoient de n'avoir pas réussi dans leur entreprise; plus de vingt ans après, leur P. *Boubours* en témoignoit encore son chagrin, dans sa *Lettre à un Seigneur de la Cour*, contre les Théologiens de Port-Royal. Ce Jésuite porta la fade plaisanterie jusqu'à reprocher à M. Arnauld, d'avoir fait, disoit-il, impatienter long-temps ses Confreres qui l'attendoient à Rome; & décidoit par ignorance, ou par malice, que l'ordre qui lui avoit été donné *ne préjudicoit en rien aux Libertés de l'Eglise Gallicane*.

S. V.

Déclaration & Soumission de M. Arnauld au sujet de son Livre. (N°. IX.)

M. Arnauld étoit bien convaincu de l'irrégularité de l'ordre qu'il avoit reçu d'aller à Rome: mais, ne prenant conseil que de son humilité & du zèle qui l'animoit pour l'honneur même de sa patrie, il tenta de conjurer l'orage que ses ennemis avoient si indignement excité contre lui, par une déclaration capable de fermer la bouche à ses persécuteurs, si ceux-ci eussent pu écouter la raison & la justice. Cette Déclaration est du 14 Mars 1644. (a) Il y fait un exposé simple, mais vrai & sincère, des motifs qui l'avoient engagé à publier le Livre de la Fréquente Communion; des dispositions de son esprit & de son cœur dans la composition de cet ouvrage, & de la docilité avec laquelle il se soumettoit au jugement de l'Eglise, dont il révéroit, disoit-il, la puissance & l'autorité comme celle de *Jesus Christ* même. Les Evêques Approbateurs de son Livre furent si satisfaits de cette Déclaration, que, dans leur Lettre au Pape Urbain VIII, qui est du 5 Avril suivant, ils se firent un devoir de recommander l'Auteur au S. Pere, comme n'ayant pas, dirent-ils, une affection moins ardente pour l'unité & pour la paix de l'Eglise, que pour la vérité.

Nous avons vu que cette Déclaration fut remise par de M. S. Chamond au Cardinal Barberin, & que cette Eminence en fut très-satisfaite.

La Reine Régente ne le fut pas moins. Les nuages que les ennemis de M. Arnauld avoient répandus dans son esprit se dissipèrent peu à peu: elle ne vit plus en lui un mauvais sujet de l'Eglise & de l'Etat, un Chef de parti, un Hérésarque &c. ainsi que les Jésuites le lui avoient représenté (b). Elle fit venir de nouveau Messieurs de la Faculté de Théologie, & leur dit, que sans un nouvel ordre, elle entendoit que M. Arnauld restât tranquille en France pour continuer à y soutenir la foi de l'Eglise Catholique, & la pureté

(a) Voyez V. Classe II. Part. N°. IX.

(b) Réponse à l'Apologie du Sieur Arnauld &c. pag. 17 & 18.

XLIV. P R E F A C E H I S T O R I Q U E

de la doctrine des Peres touchant la pratique de la Pénitence. (a) Ce nouvel ordre n'a point été donné depuis, & la Reine étoit bien résolue de ne le point accorder.

Cependant le P. Petau, informé que M. Arnauld avoit envoyé la Déclaration à Rome, & qu'elle n'y étoit pas mal reçue, s'avisa de traverser ce succès, en écrivant au Pape en son propre nom; mais la démarche n'eut aucune suite.

§. VI.

Du Livre de la Tradition de l'Eglise sur la Pénitence & la Communion. (N°. X.)

1. M. Arnauld profita de la liberté qu'on lui accordoit pour mettre au jour son Livre de la *Tradition de l'Eglise sur la Pénitence & la Communion*. C'étoit proprement sa justification & celle de la doctrine qu'il avoit si bien développée dans l'ouvrage de la *Fréquente Communion*, & en même temps une Réfutation complète du Livre du P. Petau sur la Pénitence publique, que les Jésuites ses confreres regardoient comme triomphant. La nouvelle production de M. Arnauld parut avec toutes les formaktes ordinaires : un Privilege du Roi; les Approbations requises; & la Reine agréa même que l'Auteur la lui adressât par une Lettre imprimée à la tête du Livre (b).

Ce nouvel ouvrage portoit avec soi sa conviction & sa recommandation. C'est un Recueil fidelle & très-exact des passages, ou plutôt des ouvrages entiers des SS. Peres & des autres Ecrivains Ecclésiastiques, dont M. Arnauld avoit fait usage, ou sur lesquels il s'étoit appuyé dans la *Fréquente Communion*. On a souvent attribué à M. le Maître la traduction de ces passages; & le style, moins correct que celui de M. Arnauld, paroîtroit l'indiquer. Mais ce Docteur l'ayant adoptée, on ne peut pas la séparer de l'Epître Dédicatoire à la Reine Régente, & de la longue & solide Préface qui la suit, & qui sont certainement l'une & l'autre de M. Arnauld (c).

Le dessein de l'Auteur, en commençant cette Préface, n'étoit que d'y faire sentir le fruit qu'on pouvoit tirer de la réunion des sentiments des Peres sur la matiere de la Pénitence & de l'Eucharistie, en les laissant s'expliquer eux-mêmes. Il ne vouloit entrer dans aucune controverse. Mais, pendant l'impression, le Livre du P. Petau sur la *Pénitence publique* s'étant répandu, il crut qu'il ne devoit pas le laisser sans réponse. Plusieurs motifs l'y déterminèrent. La Dédicace que l'Auteur en avoit faite à la Reine Régente, les calomnies & les fausses imputations qu'il y employoit pour décrier M. Arnauld dans l'esprit de cette Princesse, & pour l'engager à faire supprimer son Livre de la *Fréquente Communion*, la réputation que l'Auteur s'étoit acquise par ses savants ouvrages, & qu'il méritoit à bien des égards &c. C'étoit d'ailleurs le seul des Libelles Jésuitiques publiés contre la *Fréquente Communion*, qui ne fût point

(a) Défense des Prélats Approbateurs &c. pag. 100.

(b) Défense des Prélats Approbateurs pag. 98.

(c) On trouve dans une Lettre de M. de S. Cyran du 9. Août 1641 (la 9me du Tom. II. de l'édit. de 1744.) que M. de Sacy devoit travailler avec M. Arnauld à la Préface de l'ouvrage de la Pénitence, que M. de S. Cyran vouloit faire paroître avec le Livre de la *Fréquente Communion*; mais la Préface qui l'auroit précédé auroit été en ce cas dans un goût tout différent de celle qui fut faite trois ans après, & à laquelle il ne paroît pas que M. de Sacy ait eu aucune part.

anonyme. (a) Il arriva de-là, qu'au lieu d'une simple Préface, M. Arnauld composa en quelque sorte un Traité, dans lequel il réfuta les objections principales du Jésuite, & démontra, de la manière la plus évidente, la fausseté des imputations d'erreurs que ce Pere & plusieurs de ses Confreres ou de leurs partisans, lui avoient faite dans divers Libelles. Et il le fit avec tant de netteté & tant de lumière, qu'il mettoit tout Lecteur sensé à portée de se convaincre, par le témoignage même du P. Petau, que la doctrine du Livre de la Fréquente Communion étoit intacte, & que ce Jésuite ne l'attaquoit qu'en prenant les expressions du Livre à contre-sens, & en imputant à l'Auteur des intentions qu'il démentoit lui-même par ses contradictions.

M. Arnauld crut aussi qu'il devoit employer quelques pages de sa Préface à l'examen d'un Ecrit anonyme, qui avoit précédé celui du P. Petau, & qui partoît de la plume d'un nommé Renard, Prêtre de l'Eglise de Paris, Directeur des Religieuses de S. Tomas dans la même ville, (b) homme doué de talents fort médiocres, selon M. Hermant qui l'avoit connu; mais grand dévot, zélé mystique, & dont quelques œuvres de piété avoient fait un assez grand éclat. L'Ecrit qu'il composa à la sollicitation des Jésuites avec qui il étoit très-lié, étoit intitulé : *Le Juge sans intérêt sur le Livre de la Fréquente Communion*. Ce prétendu Juge désintéressé étoit le célèbre Molina, de l'Ordre des Chartreux, dont le Sieur Renard avoit recueilli un nombre de passages, tirés principalement d'un Livre de ce Religieux intitulé : *L'Instruction des Prêtres*.

Le Compilateur, qui prétendoit opposer ces passages à ceux des Peres rapportés dans l'ouvrage de M. Arnauld, avoit joint à son Recueil une Préface, où en même temps qu'il traitoit assez honorablement ce Docteur, il relevoit excessivement l'autorité du Chartreux, qu'il représentoit comme un Solitaire sortant de sa Cellule, imposant silence à tout le monde, & fermant la bouche aux Prêtres, aux Docteurs & aux Evêques Approbateurs de la Fréquente Communion. Ce panégyrique étoit ridicule, & ne méritoit que du mépris : mais le Panégyriste, & ceux qui le mettoient en œuvre, avoient leur but, & M. Arnauld étoit trop clair-voyant pour ne le point appercevoir. Les Jésuites vouloient principalement par ce stratagème, se retirer en quelque sorte du combat, & mettre aux mains M. Arnauld avec tout l'Ordre des Chartreux. Il sembloit en effet que l'on convenoit de part & d'autre que le P. de Sefmaisons avoit emprunté du Solitaire une partie des maximes relâchées qui avoient donné lieu au Livre de la Fréquente Communion. Mais M. Arnauld fut distinguer l'or de l'alliage qui s'y trouvoit joint. Il fit voir que le Chartreux avoit bien dit, quand il n'avoit fait que copier les Peres de l'Eglise, & qu'il s'étoit égaré lorsqu'il avoit voulu suivre les nouveaux Casuistes, sur-tout ceux de la Société : & à l'égard de l'Ordre des Chartreux en général, il loua sa régularité, & l'édification qu'il donnoit à l'Eglise.

On trouve aussi dans la même Préface, la réfutation de quelques calomnies avancées dans plusieurs Sermons publics : car l'excessive indulgence avec laquelle on avoit puni la témérité du P. Nouet, n'avoit pas été capable d'arrêter la contagion de son exemple.

(a) Les parents & amis du P. Petau ont jugé cet ouvrage si peu digne de la réputation de ce Savant, qu'ils ont dit en plusieurs occasions, qu'il n'avoit fait que prêter son nom à la Société, qui voulut s'en servir pour donner du relief à cette production. Le P. Lecomte, neveu & confrere du P. Petau, n'en a fait aucune mention dans le catalogue qu'il nous a donné des ouvrages de son Oncle.

(b) Louis Abelly Evêque des Rhodés, a composé sa Vie, qui a été imprimée.

Hermant.
Mém. man.
Liv. III. Ch.
XIII. & XV

Apol. pour
M. Arnauld
Préf. p. 4.

M. Nicole regardoit cette Préface comme un chef d'œuvre d'éloquence ; & on peut la regarder comme un trésor de vérité & de lumière sur la nature de la véritable justice (a).

II. Malgré l'esprit de sagesse & de prudence qui avoit conduit la plume de l'Auteur de la *Tradition de l'Eglise*, & qui se faisoit sentir dans toutes les parties de ce Livre, les Jésuites tenterent d'indisposer la Reine à ce sujet, & ils réussirent d'abord, au moins en partie. On a même prétendu qu'elle avoit déclaré, que ce nouveau Livre étoit pire que le premier, & qu'elle feroit ce qu'elle pourroit pour le faire censurer à Rome. Mais supposé qu'elle eût été séduite jusqu'à ce point, l'illusion dura peu : elle laissa l'ouvrage se répandre dans tout le Royaume, & ne fut point indifférente au succès qu'il eut, & aux applaudissements qu'il reçut de toutes parts.

Nous avons vu l'indignation qui éclata de tous côtés contre les Jésuites quand on fut assuré des intrigues où ils étoient entrés, pour faire bannir M. Arnauld hors du Royaume. Le Livre de la *Tradition de l'Eglise*, qui montrait avec évidence l'innocence de ce Docteur & la pureté de sa doctrine, augmenta encore cette indignation. Plusieurs familles qui étoient auparavant livrées aux Jésuites s'en détachèrent, & retirèrent leurs enfants de leur Collège de Clermont ; jugeant bien que des hommes aussi corrompus dans leur morale, qui se déclaroient ennemis de celle de l'Evangile & persécuteurs de ceux qui la défendoient étoient fort peu propres à élever la Jeunesse. Ils sentirent le coup, eurent recours aux prières & aux sollicitations pour en arrêter l'effet, & ils eurent le chagrin de ne point être écoutés (b).

III.
Suffrages
en sa fa-
veur.

On voit un échantillon du jugement du public sur ce second ouvrage de M. Arnauld dans la lettre de Balzac à Chapelain du 2 Mai 1644. " Je n'ai jamais rien vu, dit-il, de plus éloquent ni de plus docte. O ! le grand personnage que ce cher ami (M. Arnauld.) O ! que l'Eglise recevra de services de cette plume ! Ce sera le bâton de sa vieillesse : ce sera peut-être son dernier appui. S'il y a encore quelque hérésie à venir, qu'elle se hâte de naître, & que tous les monstres se déclarent, afin que cette fatale plume les extermine &c.

Le jugement que porteront de ce même ouvrage les Evêques Approbateurs du Livre de la *Fréquente Communion* mérite d'être remarqué. Ils y trouvent, disent-ils, dans leur seconde Lettre à Innocent X, " toutes les attaques & tous les efforts des ennemis de l'Auteur repoussés & renversés : & s'il y avoit dans le premier ouvrage quelque chose qui pût sembler obscur à des personnes injustes & passionnées, il étoit éclairci de telle sorte par ce second Livre, qu'il ne restoit pas le moindre sujet de doute ni de scrupule "

Les adversaires, même les plus passionnés du Livre de la *Fréquente Communion* se virent forcés de rendre justice à ce nouvel ouvrage, & de convenir de son orthodoxie ; en prétendant néanmoins, pour sauver leur honneur, que M. Arnauld y avoit rétracté les prétendues erreurs avancées dans le premier (c).

Les éditions du Livre de la *Tradition de l'Eglise* ne furent guère moins multipliées que celles de la *Fréquente Communion*. Il s'en fit trois chez Vitré dans le courant de la première année de sa publication. Il s'en fit deux autres

(a) Cathéchisme historique & dogmatique Tom. II. pag. 61.

(b) Hermant Liv. III. Chap. XIII. *Défense des Evêques approbateurs*, pag. 129.

(c) Déclaration de M. l'Evêque de Lavaur &c. pag. 12.

l'année suivante chez Pierre le Petit, & une sixième en 1724, à Bruxelles chez François Loppens, avec approbation.

§. VII.

Lettres des Evêques & des Docteurs Approbateurs à Urbain VIII. (Append. Lettre Z.)

Les Jésuites frémissaient, au moins en secret, de tant & de si avantageux témoignages, en faveur de celui qu'ils auroient voulu perdre; & s'ils parurent se désister de leurs entreprises contre la personne, ils n'en furent que plus irrités contre la doctrine de son Livre; parce qu'elle renversoit leurs maximes favorites. Mais ne pouvant résister à la force & à l'évidence de ce second ouvrage, ils firent répandre, par la bouche de M. l'Evêque de Lavaur (a), que l'adoucissement que M. Arnauld avoit voulu donner, selon eux, dans la Préface du Livre de la Tradition, à quelques propositions très-rudes du Livre de la Fréquente Communion, en étoient de pures & véritables rétractations, qui ne pouvoient néanmoins empêcher que le Livre qui les contenoit ne fût condamné, & ses Propositions notées des qualifications qu'elles méritoient. Cette déclaration d'un Prélat qui n'étoit que l'organe de la Société, fit juger que celle-ci poursuivoit à Rome & en France même la condamnation du Livre de la Fréquente Communion, & l'on ne se trompoit pas, quoique les résolutions qu'elle faisoit remuer pour y parvenir fussent encore secrets. Pour en prévenir les suites, ceux des Evêques Approbateurs de l'ouvrage qui se trouvoient à Paris, ne pouvant plus souffrir les artifices & les cabales des Jésuites (b), résolurent de le mettre, aussi bien que son Auteur, sous la protection même du S. Siège; & ils en écrivirent dans ce dessein au Pape Urbain VIII, le 1 Avril 1644.

I.
Occasion
de ces Let-
tres.

Leur Lettre ayant été vue à la Cour, la Reine & le Conseil en demeurèrent très-satisfaits (c). Ils y relevoient le prix & l'importance des vérités établies dans le Livre qu'ils avoient approuvé; faisoient observer la modération & la sagesse avec lesquelles M. Arnauld les avoit proposées; développoient les bons effets que cet ouvrage pouvoit opérer dans l'Eglise, même sur l'esprit des hérétiques; & en même temps ils dénonçoient les maximes dangereuses de ses adversaires; les abus pernicieux & déplorables qu'ils introduisoient dans l'usage des Sacraments, & la hardiesse avec laquelle ces ennemis du Corps de la Hiérarchie Ecclésiastique, & principalement de l'Ordre Episcopal, s'étoient élevés contre les Evêques Approbateurs, pour ruiner l'autorité de leur jugement, & décrier cette doctrine, & rendre odieux l'Auteur qui l'avoit écrite.

II.
Applaudis-
sements
qu'elle re-
çoit.

Ces Evêques pouvoient sans doute juger eux-mêmes cette affaire sur les lieux, sans s'adresser au Pape: ils ne l'ignoroient pas; mais ils lui écrivoient pour renouveler, disoient-ils, l'ancienne & louable coutume de nos Pères, qui informoient par leurs Lettres, le Siège Apostolique, des choses les plus difficiles qui arrivoient dans leurs Eglises particulières. Loin de demander un jugement sur le Livre de la Fréquente Communion, ils reconnoissoient que ce jugement étoit déjà porté en sa faveur par leurs approbations, & ils le confirmoient de nouveau en continuant d'appuyer de leur autorité, la doctrine de ce Livre, & de s'élever avec force contre tous les Casuistes qui en enseignoient ou en favorisoient

III.
Son but

(a) Déclaration de M. l'Evêque de Lavaur &c. p. 12.

(b) Lettre de M. d'Andilly au Cardinal Bentivoglio, du 15 Avril 1644.

(c) Ibid. & Lettre de la Princesse de Guenéné à M. de S. Chamond du même jour.

une contraire. C'est ce qu'on peut voir dans leur Lettre. M. Arnauld les en remercia dans celle qu'il leur écrivit le 18 Juin de la même année, à l'occasion d'un Ecrit du Sr. de la Milletiere, dont nous parlerons plus bas (a).

Octave de Bellegarde, Archevêque de Sens, écrivit en particulier au Cardinal Barberin, Neveu du Pape, au nom de ses Confreres, pour l'engager à employer son crédit auprès de son Oncle dans la même affaire. Sa Lettre est aussi du 5 Avril 1644. (b).

IV.
Sa publi-
cation.

Urbain VIII étant mort la même année, sans avoir fait aucune réponse, les Evêques firent imprimer leur Lettre & celle de M. de Bellegarde, & les répandirent par-tout, pour fermer la bouche aux Jésuites & à ceux qui, à leur exemple & à leur instigation, tentoient de faire croire que leurs suffrages n'avoient pas été volontaires, & qu'ils avoient été plutôt *dérobés* & *enlevés par surprise* (c), que donnés de bon gré & avec connoissance de cause. Ils cherchoient à colorer cette vaine prétention, sur ce que la première édition de la Lettre des Evêques, faite à Paris chez Antoine Vitré avec permission, ne contenoit que la signature de neuf Approbateurs. Mais outre qu'on y voyoit cet avertissement : *on attend les sept autres signatures de Messieurs les Prélats Approbateurs, qui sont en leurs Diocèses éloignés de Paris*, la calomnie fut bientôt confondue ; la seconde édition faite au mois de Juillet suivant étant soussignée des seize Prélats Approbateurs, sans qu'il en manquât un seul. M. d'Andilly en envoya des exemplaires, le 11 du même mois, à M. de S. Chamond Ambassadeur de France à Rome, au Cardinal Bentivoglio &c. comme une preuve manifeste du juste sujet qu'avoit M. Arnauld son frere, de se plaindre de la mauvaise foi de ses ennemis (les Jésuites) de ne s'être pas contentés de publier par-tout de vive voix, mais d'avoir soutenu hardiment par des libelles diffamatoires, que sept (des seize Evêques Approbateurs) s'étoient rétractés, prenant pour prétexte de le faire croire, que, dans la première édition de cette Lettre, il n'y avoit que neuf Prélats dont on voit les noms. J'ai, dit M. d'Andilly dans sa lettre à M. de S. Chamond (d), tous les originaux de ces signatures entre mes mains (e), & ils m'ont fait l'honneur de m'écrire des lettres qui vont encore au-delà de leurs approbations en faveur du Livre de mon frere.

L'Auteur de la Défense des Prélats Approbateurs &c. après avoir réfuté l'impudence jésuitique sur la prétendue rétractation de sept des seize de ces Prélats, rapporte des extraits des Lettres qu'ils écrivirent à Paris, à ceux de leurs confreres à qui ils envoyèrent leur signature. Ecrire à Sa Sainteté en faveur de M. Arnauld, dit une de ces Lettres, est une inspiration du ciel. Nous devons cela à son mérite, à la pureté de sa doctrine, à nos consciences. Voilà pourquoi j'ai sousscrit de tout mon cœur la Lettre au Pape, que je vous envoie (f).

V. Les Docteurs qui avoient joint leurs approbations à celles des Evêques, avoient aussi écrit une lettre latine sur le même sujet, & dans le même goût à Urbain VIII. La Cardinal Bentivoglio fait une honorable mention de cette Lettre (qu'il attribue à la Faculté de Théologie de Sorbonne) dans celle qu'il écrivit

(a) Art. II. §. XIII.

(b) Voyez ces deux Lettres Append. Lett. Z.

(c) Réponse à l'Apologie de M. Arnauld p. 21. Défense des Prélats approbateurs &c. pag. 131 & suiv.

(d) Voyez cette lettre Append. Lett. G g.

(e) Ces originaux se sont conservés jusqu'à présent, & nous les avons entre les mains.

(f) Défense des Prélats Approbateurs ; Append. pag. 133.

écrivit à M. d'Andilly le 26 Juin 1644, & il la trouve aussi savante, aussi sensée & aussi digne de l'impression, que celle des Evêques: *non sono menò erudite, ne menò sensate di quelle de' Vescovi, e non dubito siano anche nel modo medesimo per uscirle alle stampe* (a). M. Arnauld fit la même chose en son particulier, & la réunion de tous ces témoignages auroit achevé sans doute de confondre les impostures de ses ennemis & du Livre de la Fréquente Communion, si ces ennemis n'eussent été Jésuites. Plusieurs Catalogues supposent que la Lettre des Docteurs Approbateurs à Urbain VIII. fut imprimée dans le temps; mais il nous a été impossible de nous en procurer un exemplaire, non plus que de la Lettre particuliere de M. Arnauld au même Pape.

§. VIII.

Députation de M. Bourgeois à Rome. Lettres des Evêques Approbateurs au Pape Innocent X, à ce Sujets.

Quelque bonne contenance qu'affectât la Société, elle se sentoit au fonds I. accablée par le poids de cette multitude de témoignages dont on vient de parler; mais elle s'étoit engagée à faire condamner le livre de la Fréquente Communion, & elle ne vouloit pas reculer. Comptant sur ses cabales accumulées, & sur ses succès passés, elle avoit envoyé à Rome le P. Brisacier (b), dont ses Confreres connoissoient la capacité dans l'art de conduire une intrigue, & qu'ils savoient peu scrupuleux sur les moyens qu'il falloit prendre pour consommer une œuvre de ténèbres. Ceux qui l'employoient, se croyoient déjà si assurés de la victoire, qu'ils firent dire par l'Auteur anonyme des *Remarques Judicieuses* sur le Livre de la Fréquente Communion, que le S. Pere pourroit bien défendre cet ouvrage malgré toutes les approbations pleines d'éloges qu'on lui avoit données, qu'il y avoit même tout sujet d'espérer que la plupart de tous les anciens Docteurs de Sorbonne, Nosseigneurs les Prélats, & particulièrement M. l'Archevêque de Paris & tout son Conseil, apporteroient promptement le remède que leur zèle & leur prudence leur suggéreroient, au mal que causoient les admirateurs, qu'on trouvoit par-tout, du Livre de la Fréquente Communion; & qu'ils arrêteroient, par leurs Censures, le cours d'une doctrine qui pourroit bien apporter quelque trouble à la France, & donner quelque entorse à la Religion. C'est ainsi que s'exprimoit cet impudent Déclamateur, au nom de la Société. M. Abra de Raconis Evêque de Lavaur, autre bouche des Jésuites, se vantoit aussi qu'il y avoit cent Evêques pour seize, & deux cents Docteurs pour vingt, avec tous les Religieux de tous les Ordres, qui se déclaroient contre le Livre de la Fréquente Communion. Malgré ces fanteries, les Mémoires que les Peres de la Société avoient fournis au Conseil de M. l'Archevêque de Paris, & les dénonciations altérées, fausses même dans des points essentiels, qu'ils avoient faites du Livre qui leur tenoit tant au cœur, ils ne purent obtenir aucune Censure, ni en France ni à Rome (c).

Le crédit du Sieur Albizzi, Assesseur de l'Inquisition, qui leur étoit dévoué, & l'examen qu'ils prétendirent avoir été fait par quelques Consultants affidés,

(a) Voyez cette lettre. Append. Lettre F f.

(b) Relation de M. Bourgeois. Il y est dit qu'il étoit accompagné du P. Bénéfice.

(c) Apologie de M. Arnauld pag. 173. Lettre des Evêques à Innocent X.

P R E F A C E H I S T O R I Q U E

Rélat. de n'eurent pas un meilleur succès : ils ne purent arracher le moindre Décret M. Bourg. authentique qui favorisât leurs vues.

pag. 5. 6. Cependant, comme la prudence vouloit que l'on craignît cette espece d'hommes, qui ne se rebutoient jamais quand il étoit question de faire le mal, & qui avoient toujours tant de moyens pour le faire, on crut en France qu'il convenoit d'envoyer à Rome quelque personne intelligente, qui pût découvrir leurs artifices, dévoiler leurs intrigues, & répondre, s'il le falloit, à leurs accu-

Ibid. pag. 8 sations. En conséquence M. du Chesne, ancien Professeur de Philosophie & Journal de Bachelier en Théologie dans la Faculté de Paris, avoit déjà été député (& S. Amour ce semble, par ordre des Evêques Approbateurs) pour éclairer les démarches du P. Brisacier. Il est aussi fait mention de M. de la Vergue, que la Princeesse de Guemené recommanda à M. de S. Chamond (a). Mais, pour agir avec plus d'autorité, on jugea à propos d'envoyer un Député plus qualifié & plus authentiquement avoué. On le sollicita de Rome avec empressement (b). Le choix tomba sur M. Jean Bourgeois, du Diocèse d'Amiens, Docteur en Théologie de la Faculté de Paris; d'abord Chanoine & Chantre de Verdun, ensuite Abbé de la Merci-Dieu, & l'un des Approbateurs du Livre de la Fréquente Communion. Il joignoit à un esprit solide & judicieux, un cœur plein de franchise, de droiture & de sincérité. C'étoit d'ailleurs un homme ferme, courageux, & animé d'un amour intrépide pour la vérité. (c) Son départ fut conclu dès le mois d'Octobre 1644. Il ne partit cependant qu'au commencement du mois d'Avril de l'année suivante, & il arriva le 30 du même mois à Rome. Il y trouva M. du Chesne qui l'attendoit. Son premier soin fut de présenter à Innocent X, Successeur d'Urbain VIII, la Procuration dont vingt Prélats (quatre Archevêques & seize Evêques) l'avoient chargé, & qu'ils avoient signée (d).

II. Quelque temps après il présenta au même Pape une Lettre qui étoit partie pour Rome le 21 Juillet de la même année 1645. Cette Lettre n'étoit signée Première Lettre des que de 13 des Evêques Approbateurs du Livre de la *Fréquente Communion*; Prélats Approbateurs à les trois autres étant morts avant qu'elle eût été dressée (e). Les Prélats s'y Innoc. X. plaignent au S. Pere de l'opiniâtreté & de la malice de ceux qui s'étoient portés accusateurs d'un ouvrage qui ne faisoit que rapporter, avec une exacte fidélité, la doctrine sacrée des Souverains Pontifes, des SS. Peres & des Conciles, comme ils l'avoient représenté à Urbain VIII son Prédecesseur. Nous estimons, ajoutent-ils, avoir sujet aujourd'hui, de le recommander à V. S. avec encore plus de zele & de confiance, puisque nous voyons déjà les plus heureux effets des espérances certaines que nous en avions d'abord conçues, & que le fruit & l'avantage que tous les fideles (& même les hérétiques) en recoivent, s'augmente tous les jours de plus en plus. " Nous supplions V. S. poursuivent-ils, de nous " informer des chefs de plaintes (des adversaires de ce Livre) & nous lui " promettons avec une entière assurance, de satisfaire pleinement à sa Charité " Pontificale & Apostolique ". Cette Lettre fit beaucoup de plaisir au Pape.

(a) Lettre du 10 Juin 1644.

(b) Avertissement du P. Quesnel au devant de la Relation de M. Bourgeois page 4.

(c) Lettres de M. Lutti, Secrétaire du Cardinal Bentivoglio, à M. d'Andilly, du 18 Décembre 1644 & 15 Mars 1645. Append. Lettre H h.

(d) Remontrance à M. de Malines p. 16. Dupin Hist. Eccl. du XVII. Siecle, Tom. II. pag. 147. Relation de M. Bourgeois, N°. XVI. M. Bourgeois fait mention de la procuration des Docteurs de Sorbonne, approbateurs de la *Fréquente Communion*.

(e) Append. Lettre K k.

Il la reçut avec les plus grands témoignages d'estime & de bienveillance; & ordonna à M. Bourgeois d'assurer les Prélats qui l'avoient écrite, " qu'il hono-
 „ roit & affectionnoit particulièrement le Clergé de France, tant par l'in-
 „ clination générale des Papes ses Prédécesseurs; qui avoient honoré &
 „ chéri la foi, la piété, la science, & le respect de l'Eglise Gallicane envers
 „ le S. Siege, que par la connoissance particuliere qu'il avoit eue de son zèle
 „ & de sa doctrine, lorsqu'il avoit séjourné en France (a) ”.

Les Jésuites, comme M. Bourgeois n'eut pas de peine à le découvrir, avoient formé deux sortes d'accusations contre l'ouvrage de la Fréquente Communion. Les unes étoient tirées de la doctrine qu'il contenoit sur la Pénitence : une autre regardoit cette proposition incidente de la Préface (N°. VI.) *que l'on voit dans les deux Chefs de l'Eglise (S. Pierre & S. Paul) qui n'en font qu'un, le modele de la pénitence &c.* Quoiqu'on eût déjà anéanti, dans une multitude d'Ecrits imprimés, les accusations du premier genre, M. Bourgeois voulut bien encore y répondre. Il le fit d'une manière si triomphante, qu'il réduisit enfin les accusateurs au silence, & fit échouer leurs mauvais desseins. Il n'en fut pas tout-à-fait de même de la seconde accusation. Il est vrai que M. de Barcos avoit tâché de démontrer dans plusieurs ouvrages, non seulement que la Proposition que l'on attaquoit étoit exacte-
 Hist. de P.
 R. par Ra-
 cine p. 77.
 ment vraie, mais de plus, qu'en l'admettant, il en résultoit de la gloire & de l'avantage pour le S. Siege; en ce qu'elle concentroit dans les Evêques de Rome, Successeurs de S. Pierre & de S. Paul, toute l'autorité & toutes les prérogatives que ces deux Apôtres pouvoient posséder de leur vivant (b). Mais la cabale des Jésuites avoit été si puissante à Rome, sur-tout depuis la mort du Cardinal Bentivoglio (sur la fin de 1644,) protecteur déclaré de M. Arnauld & de ses ouvrages (c), qu'ils étoient venus à bout de détourner l'esprit des Romains de leurs propres avantages, & de donner à la proposition, des interprétations si malignes, & si détournées de son sens véritable, que, lorsque M. Bourgeois arriva à Rome, il trouva qu'on avoit déjà procédé à la condamnation de cette proposition, & que la Censure étoit toute prête à paroître. Sa présence la fit supprimer (d). On ne lui en parla même aucunement pendant près de deux ans qu'il séjournait dans cette Ville. Il ne se mêla donc plus que de ce qui faisoit l'objet principal de sa députation : & tous ceux qui ont lu sa *Relation* savent avec quel zèle il s'en acquitta. Nous n'entrerons point ici dans ce détail : ceux qu'il intéresseroit le peuvent lire dans la *Relation* même, que nous donnons de nouveau dans l'*Appendice* de cette Collection (Lett. T t.) Cet important Ecrit a été composé à Port-Royal des Champs, sur la fin de l'an 1674. M. Arnauld, dit M. Bourgeois à la tête de sa *Relation*, *en dira l'occasion*. Il paroît que les atteintes données à la Paix de Clément IX faisant craindre le retour des troubles, on crut important de conserver à la postérité des faits qui en faisoient connoître les auteurs & la véritable source. Cette *Relation* après être demeurée long-temps sans voir le jour, fut publiée en 1695, par les soins du Pere Quesnel, qui la donna sur le Manuscrit original de l'Auteur, à l'occasion

(a) Défense des Evêques Approbateurs I. Part. pag. 137.

(b) Voyez ce que M. d'Andilly écrivit sur le même sujet à M. Lutti Secrétaire du Cardinal Bentivoglio, le 5 Janvier 1645. Append. Lettre I i.

(c) Ibid. & les Lettres de ce Cardinal à M. d'Andilly (Append. Lettre Tom. V. X. C c. D d. F f.)

(d) *Relation* de M. Bourgeois, N°. IX.

d'une nouvelle attaque qui fut livrée au Livre de la Fréquente Communion. Le pieux & savant Editeur y joignit un *Avertissement* digne de lui & de l'ouvrage qu'il publioit, que nous avons cru devoir conserver. Il y prévient le lecteur, que, pour épargner ce qui auroit pu faire trop de peine à M. Albizzi devenu Cardinal, il avoit retranché de l'original quelques endroits où cet ancien Assesseur de l'Inquisition jouoit un rôle peu honorable. Il en retrancha pareillement plusieurs autres, qui auroient pu choquer dans ce temps-là quelques autres Romains, & nommément plusieurs traits importants relatifs à la Bulle d'Urbain VIII. Comme les motifs de ces retranchements ne subsistent plus, nous les avons tous rétablis dans cette nouvelle édition, d'après une copie fidelle. M. Hermant en avoit rapporté plusieurs dans ses Mémoires manuscrits Liv. IV.

IV. On est surpris que M. Bourgeois n'ait rien dit dans sa *Relation* de la Lettre de l'Evêque de Laval au Pape. Lettre que les Jésuites firent écrire au Pape contre le Livre de la Fréquente Communion, par leur fidelle serviteur M. Abra de Raconis Evêque de Laval; d'autant plus que l'objet principal de cette Lettre étoit, de traverser, autant qu'il seroit possible, les bons effets qu'on avoit lieu d'espérer de la députation de M. Bourgeois lui-même. Cette Lettre contenoit en particulier vingt-trois propositions, que l'Auteur disoit avoir extraites du Livre de la Fréquente Communion, & beaucoup de traits injurieux contre ceux de ses Confreres qui avoient approuvé ce Livre. M. de Laval se vanta néanmoins, que le Pape avoit très-favorablement reçu sa Lettre, & qu'il l'en avoit remercié par un *Bref des plus honorables*.

V. Cette démarche étoit trop injurieuse aux Evêques Approbateurs, pour n'en pas demander raison. Démarches de l'Assemblée du Clergé contre cette Lettre. Monseigneur de Laval fut donc dénoncé à l'Assemblée de 1645. On y lut sa Lettre dans une séance publique. Tous ceux qui la composoient furent émus d'une indignation générale, lorsqu'ils virent tant d'injures atroces; rassemblés ensemble pour outrager les Evêques (approbateurs du Livre de la Fréquente Communion) & cette insigne calomnie contre l'Eglise Gallicane, qu'il représentoit comme réduite à un état déplorable, & presque désespérée, & déjà infectée de nouveaux dogmes... par lesquels tout le reste de l'Eglise pourroit bientôt être corrompu, si on ne se hâtoit d'y remédier. Après être convenu qu'elle lui seroit présentée pour s'assurer s'il l'avoit; il fut résolu, d'un commun accord & par un Décret solennel, de renvoyer ce Prélat à son Métropolitain, pour être procédé contre lui selon les Canons, s'il avoit cette Lettre (a). M. de Raconis, surpris & abattu par cette résolution, aima mieux désavouer sa Lettre, quoique par une réponse équivoque & ambiguë, que d'en entreprendre ouvertement la défense, & de s'exposer aux suites des procédures dont-il étoit menacé. Il envoya sur ce sujet une Déclaration au Clergé, le 9 Février 1646, qu'il fit imprimer peu après avec ce qu'il appelloit sa véritable Lettre au Pape, & quelques autres pieces. Cette Déclaration & cette Lettre sont presque copiées l'une sur l'autre. Il y fait un pompeux étalage de ses prétendus travaux pour planter la foi dans les esprits, & enter la dévotion dans les cœurs.

Il s'y fait un mérite d'avoir composé quatre Traités contre l'*Augustinus de Jansénius*, & de les avoir supprimés par obéissance pour la Bulle d'Urbain

(a) Tout ce récit est tiré de la seconde Lettre des Evêques Approbateurs à Innocent X, du 2 Mars 1646. (Append. Litt. M. m.)

VIII, qui avoit imposé silence sur cette matiere. Il ajoute, qu'il avoit pour lors dirigé son zele contre les Livres de la *Fréquente Communion*, & de la *Tradition de l'Eglise*, & qu'en moins de huit mois, il avoit composé deux gros volumes de près de vingt-six feuilles chacun. Il avoue qu'il avoit écrit une Lettre assez ample au Pape sur la fin du mois d'Août, ou vers le commencement de Septembre, en lui envoyant une liste de quelques-unes des plus remarquables propositions qu'il jugeoit mériter les notes de fausseté, d'erreur de témérité, de scandale, & sur lesquelles il se faisoit un devoir d'attendre le jugement & la résolution du S. Siege; protestant de s'y soumettre avec toute sorte d'humilité & de respect. Qu'à l'égard de la Lettre qui indisposoit le Clergé contre lui, il ne la reconnoissoit point du tout pour sienne, & qu'il la blâmoit absolument, comme opposée à la modération qu'il avoit toujours observée (à ce qu'il prétendoit) en s'élevant contre une doctrine qu'il ne pouvoit ignorer avoir été approuvée de quelques Evêques. Il y avoit grande apparence, continuoit-il, que cette Lettre avoit étoit fabriquée par l'artifice de ses ennemis; mais que néanmoins, le blâme dont il la taxoit ne devoit tomber que sur sa forme, & non sur la matiere; c'est-à-dire, sur l'improbation & la condamnation des doctrines des Livres de Jansénius & de la *Fréquente Communion*, que je condamne, conclut-il, de toute ma puissance.

Pendant que l'Evêque de Lavaur faisoit cette déclaration, plus frauduleuse que sincere, les Jésuites affectoient de dire de tout côté, que le Livre de la *Fréquente Communion* étoit tous les jours sur le point d'être condamné à Rome, & que s'il ne l'étoit pas, ce ne seroit que pour épargner la réputation des Evêques Approbateurs, & pour les traiter favorablement & avec plus d'indulgence. C'étoit dire que le S. Siege pouvoit épargner l'erreur par de purs égards humains; & en même temps c'étoit se ménager un faux-fuyant au cas que leurs intrigues n'eussent par le succès qu'ils en avoient espéré. D'un autre côté on savoit, que, quoique Rome fût bien disposée pour le Livre dont on poursuivoit la condamnation avec tant de chaleur, elle ne se pressoit pas de décider, & qu'on n'y avoit pas le courage, ni de déclarer solennellement ce Livre *absolu* & *innocent*, ni de punir par les peines de droit, la témérité de ses accusateurs, qui n'avoient pu prouver aucun des griefs qu'ils y avoient opposés.

VI.
Seconde
Lettre des
Prélats Ap-
prob. à In-
nocent X.

Ces circonstances obligerent les Evêques approbateurs d'écrire à Innocent X une seconde Lettre, beaucoup plus étendue, plus forte & plus vigoureuse que la premiere. Après lui avoir dit quelque chose d'un Bref que ce Pape avoit adressé à M. de Gondrin Archevêque de Sens, pour répondre aux premieres Lettres des mêmes Prélats, & que nous ne savons pas avoir jamais été rendu public (a), ils demandent la permission de lui parler dans la liberté de l'esprit, & dans la sincérité de Dieu. Ils se plaignent d'abord de ce que M. Bourgeois leur Député, ayant entièrement détruit les accusations que l'on avoit intentées sans fondement contre le Livre de la *Fréquente Communion*, Rome différoit encore de rendre à l'innocence calomniée, la justice qui lui étoit due, selon l'ordre public & inviolable, établi par toutes les loix divines & humaines. Ils lui représentent, que ce déni de justice rendoit les accusateurs plus téméraires & plus insolents; jusqu'à répandre déjà le bruit, que si le Livre de la *Fréquente Communion* n'étoit pas encore flétri, ce n'étoit que par ménagement pour les Evêques qui l'avoient approuvé. Ils

(a) On la trouvera dans l'Append. Lett. L I

ajoutoient : “ Nous ne demandons ni faveur ni indulgence pour ce Livre : nous desirons & nous requerons qu'on lui rende justice. Nous ne redoutons point la voix du Souverain Juge : nous ne craignons que son silence. Il seroit indigne de la grandeur de l'Eglise Romaine d'abandonner cette affaire, ou de chercher, pour la terminer, des moyens par lesquels, en méprisant la vérité chrétienne & l'autorité épiscopale, on réparât en quelque sorte le tort & le préjudice que des particuliers avoient fait eux-mêmes à leur réputation, par la témérité de leur entreprise, pour leur donner lieu de sortir avec moins de honte du mauvais pas où il s'étoient engagés ”. Venant ensuite à ce qui regardoit particulièrement l'Evêque de Laval, ils font sentir l'entêtement, la vanité & l'ignorance de ce Prélat. “ Il se vante, disent-ils, de ses ouvrages, & il ne dit pas que tous ont été payés du juste mépris qu'ils méritent : qu'il n'a pu trouver un seul Approbateur ; & que, quoiqu'il ose dire qu'il avoit *fermé la bouche pour jamais à ses adversaires*, il est cependant certain qu'il n'a jamais pu repliquer aux *Réponses triomphantes* qui lui ont été faites ”. Ils parlent aussi des résolutions que l'Assemblée du Clergé avoit prises contre ce Prélat, & ajoutent à ce que nous avons déjà rapporté, *que l'importance de cette affaire, & la nécessité d'une défense si juste & si légitime, leur donneroit lieu de représenter, concernant cet Evêque, plusieurs choses publiques & connues de tout le monde, par lesquelles S. S. verroit clairement quelle foi on devoit ajouter à ses paroles, si la charité fraternelle & la modestie épiscopale ne les engageoient point à épargner la réputation d'un de leurs freres.*

“ La suite de cette affaire, dit M. Arnauld (a), fut bien terrible pour ce pauvre Evêque. Comme c'étoit l'homme du monde le plus vain & le plus rempli de soi-même, il conçut un chagrin mortel, & de se voir si maltraité par l'Assemblée générale du Clergé, & du mépris où étoit tombée sa personne & ses livres par les Réponses qu'on y avoit faites, & de se trouver même abandonné des Jésuites pour qui il s'étoit si hautement déclaré ; nul d'eux ne s'étant mis en peine de rien écrire pour sa défense. Il en tomba malade à Paris, & alla bientôt rendre compte à Dieu du peu de soin qu'il avoit eu de son Diocèse, n'ayant presque point résidé, & des excès que lui avoit fait commettre l'engagement de soutenir une si méchante cause. C'est, continue M. Arnauld, ce que toute la France crut alors avoir beaucoup contribué à la mort de ce Prélat, qui, dans le peu de séjour qu'il avoit fait à Laval, s'y étoit fait tellement haïr, qu'il n'osa plus y retourner ”.

VII. La seconde Lettre des Evêques Approbateurs à Innocent X, quoique digne
Effets des Lettres. des Evêques des premiers siècles, ne produisit néanmoins d'autre effet, que celui que les Prélats avoient eux-mêmes prévu ; savoir, que l'affaire fut abandonnée, & que l'on continua d'avoir pour les coupables une indulgence peu digne de l'Eglise Romaine. Les Jésuites en profitèrent, pour soutenir, à leur ordinaire, qu'ils avoient gagné leur cause ; & pour répandre même le bruit, que le S. Siege avoit condamné le Livre de la *Fréquente Communion*.
(b) C'est avec bien plus de vérité que les défenseurs de ce Livre & de sa

(a) Voyez la V Piece du Procès de calomnie &c. §. II. (IV. Class. IX. Part. No. VIII.) M. Hermant rapporte le même fait dans ses Mémoires manuscrits Liv. III. chap. XXIII. & M. Despréaux, dans son poëme du Lutrin, met les Ecrits de M. de Raconis, avec ceux de Bauni & d'Abelly, au rang de ceux qui ont singulièrement mérité l'oubli & le mépris du Public.

(b) Lettre CLXXVII de la Mere Angélique, du mois de Mai 1646.

précieuse doctrine prétendirent au contraire, que ces Peres avoient succombé; puisque, malgré toutes leurs cabales, & la scrupuleuse attention, ou plutôt la maligne intention avec laquelle ils en avoient extrait quelques propositions pour les dénoncer, ils n'avoient pu réussir à en faire condamner aucune. On peut dire même, que l'Inquisition n'ayant point agi contre cet ouvrage, est censée l'avoir approuvé; puisque ce Tribunal ne connoît point de milieu entre condamner ou approuver; & que, selon les regles qu'il s'est prescrites & qu'il suit strictement, dès qu'il ne censure point un livre dénoncé, il passe pour l'avoir justifié. Nous avons d'ailleurs le témoignage positif de M. Bourgeois, qui assure dans sa Relation, que le Commissaire du S. Office, & le Pape lui-même, lui déclarerent que le rapport qui avoit été fait à S. S. de cette affaire, *par tous les Cardinaux de l'Inquisition, avoit été en faveur du Livre de la Fréquente Communion*; qu'ils avoient tous parlé avec éloge de ce Livre & de son Auteur, & que toutes les accusations formées contre l'ouvrage, avoient été rejetées, & le Livre absous tout d'une voix.

§. IX.

De la Proposition des deux Chefs qui n'en font qu'un; & des Ecrits publiés à ce sujet.

Les Jésuites voyant que toutes leurs batteries n'effleuroient pas seulement le Livre de la *Fréquente Communion*, dont tout le fonds de la doctrine étoit l'objet de leur haine, s'aviserent de l'attaquer par un autre endroit. Ils choisirent, comme nous l'avons déjà vu, cette proposition incidente, qui est à la fin du N^o. vi. de la Préface: *Qu'on voit dans les deux Chefs de l'Eglise (S. Pierre & S. Paul) qui n'en font qu'un, le modele de la pénitence &c.* Ce n'est pas que dans la réalité, ils prissent beaucoup d'intérêt ni, à la vérité ni à la fausseté de cette proposition. Leur P. Petau l'avoit rapportée dans son Livre de la *Pénitence publique* (Liv. I. Chap. XIV. N^o. I.) sans la taxer d'aucun blâme. On pouvoit même dire qu'il l'avoit appuyée, puisqu'il avoit appelé S. Pierre & S. Paul deux *Princes des Apôtres*, & qu'il avoit dit de S. Pierre qu'il étoit le *Collatéral de S. Paul* (a). Mais voyant qu'ils succomboient sur le point principal, ils tenterent au moins d'avoir quelque succès par rapport à un pur accessoire absolument étranger au corps & à l'objet de l'ouvrage, en représentant la proposition que l'on vient de citer, comme très-préjudiciable, au moins dans ses conséquences, à l'autorité du S. Siege, qu'ils élevoient ou qu'ils abaissoient à proportion que leurs intérêts exigeoient l'un ou l'autre.

Leur P. Cellot avoit publié, peu de temps auparavant, son Livre de la Hiérarchie, pour faire peur à Rome, en faisant voir que les projets attribués au Cardinal de Richelieu, d'établir un Patriarche en France, n'avoient rien de contraire aux privileges de la Hiérarchie; & trois ou quatre ans après, ils profiterent de l'alarme où l'on étoit encore à Rome de ces prétendus desseins du Cardinal, pour y faire entendre, que, par cette proposition, M. Arnauld vouloit les favoriser, & établir qu'on pouvoit admettre dans l'Eglise deux Papes avec une autorité égale.

I.
Interpré-
tations ca-
lommieuses
données à
cette prop.

Histoire de
Port-Royal
par Racine

(a) Petau de la Pénitence publique Liv. II. p. 272. de la premiere édition; car ces mots sont retranchés dans la seconde.

pag. 331. M. de Lavour leur fidelle écho, parla de cette proposition dans ses *Exa-*
 341. 342. *mens*, comme d'une hérésie pour laquelle l'Auteur méritoit d'être mis au rang
des hérésiarques, des persécuteurs, des Tyrans même; puisqu'il vouloit, disoit
cet Evêque déclamateur, abattre la tête de l'Eglise comme un autre Hérode.
 D'autres plumes vinrent à son appui, & à force de crier & de forger des
 monstres pour effrayer, les ennemis de M. Arnauld parvinrent enfin à faire
 peur, & à se faire écouter.

Ils avoient saisi en effet (nous ne le disons qu'avec peine) le côté foible
 de la Cour de Rome, qui ne témoigne jamais plus de zèle que lorsqu'il est
 question de près ou de loin, de son autorité. C'est la réflexion que fit à ce
 sujet M. Hallier Docteur de Sorbonne. " La Cour de Rome, dit-il, est tellement
 Herm. Mé. „ disposée sur les propositions de cette nature, qu'elle condamne un ouvrage
 manif. Liv. „ pour une seule mauvaise conséquence que l'on en pourroit tirer, sans en considé-
 III. Chap. „ rer cinquante autres qui pourroient lui être avantageuses ". C'est le cas de
 XXVIII. la proposition dont il s'agit. Qu'on examine ses conséquences justes & naturelles,
 & l'on verra qu'elle ne pouvoit contribuer qu'à relever la gloire du S. Siege,
 & à concentrer tous les droits de la Primauté dans les Evêques de Rome:
 c'étoit donc rendre un très-mauvais service à cette Cour, que de l'engager, pour
 satisfaire une passion particulière, à condamner une pareille proposition. Mais
 la justice divine le permet ainsi, & il étoit dans son ordre que les ennemis de la
 vérité, que cette Cour écoutoit trop favorablement, la portassent à renoncer en
 quelque sorte à la gloire d'avoir eu S. Paul pour un de ses Chefs & de ses
 Apôtres, dans un temps où ils travailloient avec le plus grand acharnement à
 lui faire censurer les dogmes précieux de la Prédestination & de la Grace, que ce
 même Apôtre a consignés dans son Epître adressée aux fideles de cette Eglise.

Cette affaire, qui n'auroit jamais dû être entamée, étoit néanmoins déjà si
 avancée lorsque M. Bourgeois arriva à Rome sur la fin d'Avril 1645, que ce
 Docteur y trouva la Censure de la proposition toute dressée, comme nous
 l'avons déjà remarqué. C'avoit été par les soins du Sr. *Albizzi*, Affecteur du S.
 Office, qui servoit les Jésuites selon leur goût. Il est vrai, ainsi que nous l'avons
 encore observé, que le présence de M. Bourgeois suspendit le coup qu'on
 étoit prêt à frapper; mais elle ne changea pas la disposition de ceux qui desi-
 roient de le voir porter: elle eut tout l'effet qu'ils s'en étoient promis, dès
 que M. Bourgeois fut de retour en France. Le Décret qui censure la propo-
 sition dénoncée parut sans obstacle, & fut affiché à Rome le 25 Janvier 1647,
 jour de la conversion de S. Paul.

III. Ce qui paroîtroit peut-être singulier, si l'on ne connoissoit les promoteurs de
 Proposition ce Décret, c'est que dans le temps que ceux-ci travailloient à le faire rendre,
 vraiment & qu'ils s'acharnoient à faire un crime à M. Arnauld de la proposition innocente
 censurable qui y donnoit lieu, ils permettoient à leur P. *Erard Bille*, Professeur de Théologie
 du Jésuite à Caen (a) de débiter expressément sur la même matiere, les conséquences
 Erard Bille les plus grossieres qu'ils prétendoient injustement devoir être tirées de la pro-
 position dont il s'agissoit. Ce pitoyable Théologien, fondé sur un appui qu'il
 s'étoit bâti lui-même, peu content d'avancer que le Pape n'avoit sa Primauté
 que de droit humain & par la concession des Empereurs, se proposoit cette
 question: *S'il peut y avoir plusieurs Papes à la fois.* Il répondoit affirmative-
 ment

(a) Hermant Liv. III. Chap. XXIX. Préface du Liv. de la Grandeur de l'Eglise Ro-
 maine pag. 9.

ment ; & abusant visiblement , & très-malignement de ce que toute la Tradition enseigne touchant S. Pierre & S. Paul ; poussant même encore plus loin la témérité , il exposoit les manieres différentes dont il imaginoit que cette concomitance pouvoit arriver ; c'est-à-dire , qu'il continuoit à débiter les visions les plus absurdes , mais très-dignes de lui & de la cause dont il se déclaroit le protecteur. Elles furent réfutées dans le temps avec force , dans plusieurs Ecrits que l'Université de Paris publia pour lors , & en particulier dans celui qui a pour titre : *Doctrine hérétique , schismatique , & contraire aux loix du Royaume touchant la Primauté du Pape , enseignée par les Jésuites dans leur College de Caen , l'an 1644 (a).*

Dieu permit ces écarts pour rendre sensible aux moins clair-voyants ce que les personnes intelligentes savoient déjà , que la Théologie spéculative des Jésuites n'étoit pas moins accommodante que leur Théologie morale , & que l'intérêt de leur Compagnie étoit l'unique boussole qui les dirigeoit. Non seulement le P. Erard Bille soutenoit la proposition que ses confreres condamnoient dans M. Arnauld , & qu'ils taxoient d'*extravagance , de chimere , d'erreur &c.* il s'en servoit de plus comme d'un principe , à l'abri duquel il tiroit les conséquences les plus fausses & les plus odieuses dont M. Arnauld étoit entièrement éloigné. Il prétendoit , par exemple , & ses confreres le disoient après lui , que par cette proposition , M. Arnauld avoit voulu donner un associé au Souverain Pontife , *& établir deux Papes dans l'Eglise ;* & que son dessein étoit de flatter tous les Evêques *d'égalité avec le Pape ; de ruiner l'état monarchique , d'introduire un schisme &c. (b).*

Les ennemis de M. Arnauld avoient d'autant moins de raison d'imputer ces conséquences à ce célèbre Docteur , qu'outre qu'elles sont toutes démenties clairement dans les ouvrages qui sont certainement de lui , ils pouvoient savoir que la proposition que l'on cherchoit à rendre criminelle , venoit d'une autre main : que c'étoit M. de Barcos , Abbé de S. Cyran , après son Oncle M. du Vergier de Hauranne , qui l'avoit insérée de son chef dans la Préface du Livre de la *Fréquente Communion* , sans faire attention qu'elle étoit déplacée en cet endroit , & sans avoir prévu qu'on pourroit la prendre en mauvaise part (c).

Cet Abbé , qui avoit sûrement un mérite peu commun , vit avec peine , que , contre son intention , plusieurs Ecrivains tiroient de la proposition qu'il avoit avancée les conséquences très-condamnables dont on vient de parler ; & persuadé que la proposition en elle-même n'avoit rien que de catholique , il se crut obligé d'en prendre la défense. Il composa à cette occasion deux ouvrages , qu'il mit au jour ; l'un en 1644 , & l'autre en 1645 , malgré le jugement assez peu favorable que M. Nicole , à qui il les avoit donnés à examiner , en porta , du moins pour la justesse des raisonnements , dans l'application que l'Auteur y faisoit des preuves qu'il y avoit accumulées. Le premier de ces deux ouvrages est intitulé : *De l'autorité de S. Pierre & de S. Paul , qui réside dans le*

(a) Ce petit Ecrit , de 59 pages in-4°. a été attribué à M. de Cally , ancien Professeur de Philosophie à Caen.

(b) Ces fausses imputations & plusieurs autres , sont répétées dans une Dissertation de Thomas Ittigius , Professeur de Leipzick , imprimée en latin en 1696 in-4°. à la suite de plusieurs autres Dissertations du même Auteur sur divers sujets. Il y a quelques bonnes observations dans cette Dissertation ; mais l'Auteur s'y montre trop ennemi de l'Eglise Catholique , pour pouvoir espérer d'y trouver la matiere traitée avec impartialité. Il prétend donner l'origine & l'histoire de la dispute sur les deux Chefs qui n'en font qu'un ; & outre qu'il ne fait qu'effleurer la question , il y tombe dans plusieurs méprises.

(c) Dupin Hist. Eccl. du XVII. Siecle Tom. II. pag. 14. Vie de Nicole Chap. II.

Pape Successeur des deux Apôtres &c. Les second pour titres *La grandeur de l'Eglise Romaine, établie sur l'autorité de S. Pierre & de S. Paul &c.* L'auteur s'étoit appliqué à prouver dans l'un & dans l'autre, par les témoignages de plus de vingt-cinq Papes, de trente Peres, de plus de dix Conciles, dont six OEcuméniques, & par plus de cent vingt passages de différents Ecrivains d'une grande autorité, que S. Paul étoit, aussi-bien que S. Pierre, Evêque de Rome: qu'il avoit reçu de Jesus Christ après sa résurrection, la primauté de l'Apostolat sur les Gentils; comme S. Pierre l'avoit reçue précédemment sur les Juifs: que le premier n'étoit pas inférieur à l'autre dans cette dignité: que l'un ne dépendoit pas de l'autre: qu'ils n'étoient tous deux ensemble qu'un même Chef, & qu'ils ne devoient avoir ensuite que les Papes Evêques de Rome pour Successeurs: qu'enfin, c'étoit donner une atteinte mortelle à la Primauté de S. Pierre, établie sur les témoignages des Peres, que d'énervier celle de S. Paul, qui étoit appuyée sur les mêmes fondements. Malgré cet amas de preuves & d'autorités, que M. de Barcos avoit recueillies en faveur de son système, il en soumit la doctrine au Pape, aux Evêques, sur-tout à ceux de l'Eglise de France; à la Faculté de Théologie de Paris, à tous les Théologiens particuliers qui voudroient prendre la peine de considérer ses ouvrages sans passion. Il fit plus, il adressa ceux-ci au Pape Innocent X, par une longue Lettre latine, où il en expose le dessein & en donne l'abrégé. M. de Barcos ne mit point son nom à cette Lettre, par la raison, disoit-il, qu'il n'étoit pas assez digne de considération pour se faire connoître, & aussi parce que les ouvrages qu'il adressoit au Pape n'étoient qu'un recueil de témoignages de la Tradition. C'est sans raison que M. Dupin, & quelques autres, ont prétendu que cette Lettre avoit été composée & envoyée sous le nom de M. Arnauld. Ce Docteur n'y a eu aucune part, non plus qu'aux autres Ecrits que M. de Barcos a fait sur cette matière. (a).

Quelques personnes ayant fait plusieurs objections contre le *Traité de la Grandeur de l'Eglise Romaine*, l'Auteur y répondit par des *Eclaircissements* qu'il fit aussi imprimer: mais M. Arnauld n'y entra pour rien. Non seulement il n'a jamais adopté aucun des Ecrits de son ami sur ce sujet; il n'en a même jamais garanti aucun. Content de justifier la proposition en elle-même, ainsi qu'elle se trouvoit dans la Préface de la Fréquente Communion, il ne voulut point entrer dans la question traitée en plusieurs endroits des ouvrages de M. de Barcos, concernant l'égalité entière de la primauté de S. Pierre & de S. Paul, sans aucune infériorité ni dépendance, & sans aucune subordination entr'eux.

Les Ecrits de M. de Barcos eurent néanmoins des partisans, & même des admirateurs (b). Ils produisirent aussi cet avantage, qu'ils suspendirent les effets des intrigues des Jésuites tant à Rome qu'en France. On croit que ce fut en conséquence de l'impression qu'ils firent sur l'esprit des Théologiens de Rome les plus éclairés & les plus judicieux, que M. Bourgeois réussit à

(a) C'est ce qui est dit expressément dans la *Réfutation de la Lettre du P. Boulhours à un Seigneur de la Cour*, N°. LX. [IV. Classe VIII. Part. N°. V.] & dans une Histoire manuscrite du Livre de la Fréquente Communion, composée en 1701, où il est dit en particulier des trois Ecrits cités ci-dessus, que M. Arnauld ne les avoit pas composés.

(b) On peut voir ce qu'en dit M. d'Anjilly dans sa Lettre à M. Lutti du 5 Janvier 1645. Append. Lett. II.

arrêter la Censure que le S. Office avoit dressée (a), On sait aussi que les mêmes adversaires n'avoient pas fait de moindres efforts pour en obtenir une de la Faculté de Théologie de Paris, mais qu'ils n'eurent pas un meilleur succès. Les Docteurs, persuadés d'un côté qu'ils ne pouvoient attribuer de bonne foi, & sans injustice, à une proposition vraie en soi, les mauvais sens que les Jésuites lui prêtoient; & convaincus de l'autre, par la lecture des Ecrits de M. de Barcos, que la proposition n'exprimoit que le sentiment commun des Peres de l'Eglise, refuserent absolument de conniver aux intrigues de ceux qui en sollicitoient la condamnation. Ils crurent même, que, sans se déshonorer, il ne leur étoit pas permis de la censurer: qu'il ne leur étoit pas même libre de la dénoncer à l'Assemblée, comme si elle eût au moins mérité quelque blâme.

Les Jésuites virent avec peine l'inutilité de leurs efforts; mais ne se rebuterent pas. Comptant sur les bons offices du Sr. Albizzi, ils revinrent à la charge auprès du Tribunal qui avoit suspendu la Censure, continuèrent à poursuivre l'expédition du Décret, & dénoncèrent de plus les Ecrits faits.

(a) Le fameux P. Wading, Qualificateur du S. Office, nous a laissé sur ce sujet un manuscrit important. Il nous y apprend, que le Décret du S. Office avoit été dressé le 6 Avril 1645, avant qu'on eût publié l'Ecrit intitulé: *La Grandeur de l'Eglise Romaine établie sur l'autorité de S. Pierre & de S. Paul*; & qu'après la publication de cet ouvrage, où l'on s'efforce de prouver la vérité de la proposition censurée, le S. Pere ordonna d'examiner de nouveau cette proposition, d'après les autorités qui y étoient rapportées: *S. D. N. jussit iterum ad trutinam prædictam Propositionem reduci.*

Le P. Wading, chargé de cet examen, porta le jugement suivant, que nous avons transcrit nous-mêmes sur l'original, conservé à Rome dans les Archives des Récollets Irlandois.

“ *De Suprema Romane Ecclesie amplitudine &c.* Grande aliquid hic titulus sonat, ut pote qui Petri ipsi ex Christi promisso firmissimæ, hoc est Romane Ecclesie, aliarum omnium Petri angulari & fundamentali, non nihil novi roboris & firmitatis allaturum se hæc Pauli ad Petrum associatione promittat. Cæterum tamen ex quo totum opus penitus inspicere, & accuratius pro meo modulo, examinare mihi licuit, non hyperbolicus, non vanus, non fucosus; sed tractandæ toto opere doctrinæ maximè adquatæ & accommodatæ visus est. Si enim quod opere isto intenditur sufficienter conficitur, atque demonstratur, Petrum scilicet & Paulum ambos fuisse Apostolorum omnium Principes, Duces, Coryphæos, primos, summos, præcipuos Romane & universalis Ecclesie Patres, Pastores, fundatores, Magistros, atque adeo veros, primos & propriè dictos Romane Sedis Episcopos, à Christo Jesu immediatè institutos, bene sequitur, meo quidem judicio, summam esse & supremam ejus Ecclesie supra alias omnes amplitudinem, dignitatem, eminentiam & auctoritatem, ad quam fundandam, instruendam, regendam, sanctificandam aliisque omnibus præferendam, duos summos & supremos Apostolos, Apostolorum Coryphæos, ac Principes, speciali benevolentia ac providentia Christus ipse direxit. Et verò utrum hic Auctor, intento suo abundè satisfecerit, nolim ego fratrum meorum minimus, & tenuitatis meæ confusus, definire: sed si interim dum alii peritiores Theologi judicent, qualemcumque animi mei sensum proferre jubeat, coram Deo, Judice, teste conscientia profitebor, tam conceptas, tam faciles, tam invictas mihi visas esse eas omnes auctoritates, quæ AB HOC ERUDITISSIMO ET ROMANÆ ECCLESIE AMANTISSIMO VIRO affatim ad probandum Petri & Pauli in Ecclesie Universalis primatu conjunctionem, allatæ, & quasi in cumulum congestæ, ut crediderim, nihil ad intenti ejusdem demonstrationem aptius, nihil ad Lectoris persuasionem accommodatius, nihil denique ad Romani primatus & præcellentiæ amplificationem & confirmationem efficacius potuisse afferri.

Voyez sur ce savant Religieux la Relation de M. Bourgeois No. XLVIII. (V. Classe. II. Partie, Append. Lett. Tt.) & la Lettre de M. d'Andilly à M. Lutti. Ibid. Lettre 11.

pour justifier la proposition qui devoit en être l'objet. M. Bourgeois en fut informé, redoubla de zèle, & fit encore échouer ces nouvelles batteries.

Journal de St. Amour
I. Par p. 2.
Col. I.

M. Gorin de S. Amour nous assure même, que, lorsqu'il partit de Rome pendant l'Été de 1646, il laissa hors de tout péril de censure, non seulement le Livre de la Fréquente Communion, mais de plus celui de la Grandeur de l'Eglise Romaine : mais il n'en fut pas de même de la proposition des deux Chefs qui n'en font qu'un.

Les Jésuites, peu favorisés d'un côté, se tournèrent d'un autre. De Rome, ils envoyèrent au Nonce qui étoit en France, une gazette manuscrite & qu'ils avoient sans doute fabriquée eux-mêmes, où il étoit dit; " qu'il y avoit dans cette ville deux Docteurs (MM. Duchesne & Bourgeois) qui s'y disoient Députés de la Faculté de Théologie de Paris, pour y maintenir comme orthodoxe, un Livre fait pour montrer qu'il pouvoit y avoir deux Chefs dans l'Eglise". Ils vouloient parler des Livres de M. de Barcos, dont nous avons fait mention, & qui n'enseignoient nullement cette doctrine. Sur cet avis, le Nonce chargea le Docteur Cornet, Ex-Jésuite & alors Syndic de la Faculté, de communiquer à celle-ci ce prétendu extrait de gazette. Ce Syndic, toujours disposé à se prêter à tout ce qui pouvoit favoriser ses anciens Confreres, obéit au Nonce; fit part à l'Assemblée du 1 Octobre 1646, de ce qu'on lui avoit prescrit, & pressa la Faculté, de la part du Nonce, de s'expliquer sur le Livre qu'il venoit de dénoncer, & sur l'intérêt qu'elle y pouvoit prendre; & de déclarer, s'il étoit vrai qu'elle eût envoyé à Rome des Députés de son Corps, pour défendre le Livre en question. A ces demandes, M. Costelain, l'un des plus anciens Docteurs, ami de M. Bourgeois, & l'un des Approbateurs du Livre de la Fréquente Communion, se contenta de répondre qu'on pouvoit déclarer à M. le Nonce : " que personne dans la Faculté, n'avoit seulement entendu parler d'aucun Livre fait pour le sujet qu'on alléguoit". Cet avis, qui esquivait plutôt la proposition qu'il ne la décidoit, fut cependant suivi unanimement; & l'on députa le Sr. Pereyret, avec quelques autres Docteurs, pour porter cette réponse au Nonce. M. de S. Amour voulut opposer à cet avis, un récit exact de la vérité des faits : mais comme il ne pouvoit opiner que le dernier en qualité de nouveau Docteur, il ne fit rien changer au parti que l'on avoit pris. Il déclara néanmoins à l'Assemblée, que durant son séjour à Rome, d'où il n'étoit revenu que depuis quelques mois, il avoit été témoin que MM. Duchesne & Bourgeois, les seuls dont la gazette prétendue entendoit parler, n'y prenoient point la qualité de Députés de la Faculté; qu'ils n'y étoient regardés que comme envoyés par les Evêques Approbateurs du Livre de la Fréquente Communion; qu'ils n'y défendoient aucun Livre qui enseignât qu'il peut y avoir deux Chefs dans l'Eglise; qu'il étoit évident qu'on vouloit faire tomber cette imputation calomnieuse sur les Traités de la Grandeur de l'Eglise Romaine, & de l'Autorité de S. Pierre &c. de S. Paul &c. qu'on se serviroit cependant de la déclaration de la Faculté pour autoriser cette calomnie à Rome; y faire entendre qu'elle ne prenoit aucun intérêt à ces Livres, & qu'elle étoit disposée à la censure qu'il plairoit au S. Office d'en faire.

V.
Décret du
S. Office sur
un Mémoire
du St. Pe-
reyret.

La maniere dont le Sr. Pereyret s'acquitta de sa commission auprès du Nonce, ne contribua pas peu à accélérer ce que M. de S. Amour avoit raison de craindre. Peu content de faire à ce Ministre de la Cour de Rome le rapport de l'avis de la Faculté, tel que celle-ci l'avoit chargé de le faire, il donna au Nonce un Mémoire de sa composition, où il dit tout ce qui dans cette

affaire, pouvoit favoriser les Jésuites, ses fidèles amis. Il y faisoit entendre en particulier, que tout le monde en France abandonnoit les ouvrages faits pour la défense de la proposition des deux Chefs, qui n'en font qu'un. Le Nonce le crut sur sa parole; parce qu'il avoit intérêt de le croire. Il envoya à Rome le Mémoire du Sr. Pereyret, & assura sur cette piece, que la condamnation de la proposition des deux Chefs, & des ouvrages faits en sa faveur, ne trouveroient point de contradiction en France. Le S. Office publia donc son Décret. Il est daté du jeudi 25 Janvier 1647. Mais sans dire un seul mot du Livre de la Fréquente Communion, que les ennemis de cet ouvrage desiroient de voir enveloppé dans cette condamnation, on s'y borne à la proposition des deux Chefs qui n'en font qu'un, qu'on y exprime de quatre façons différentes. Le Décret la condamne néanmoins comme *hérétique*, non pas en elle-même, mais seulement en tant qu'on l'expliqueroit de *telle maniere que l'on mettroit une entière égalité entre S. Pierre & S. Paul, sans subordination ni sujétion de S. Paul à l'égard de S. Pierre, dans le pouvoir suprême & dans le gouvernement universel*. A l'égard des deux Livres de M. de Barcos cités plus haut, & de sa Lettre latine au Pape, le Décret ne les condamne, qu'autant qu'ils contiendroient & défendroient la proposition susdite, dans le sens que le Décret la condamne, & selon l'explication alléguée.

Ce Décret fut imprimé à Paris vers le milieu de Mars de la même année 1647, par l'autorité du Nonce seulement, & avec un Privilege expédié par le Chancelier, qui n'étoit signé d'aucun Secrétaire d'Etat. Les Jésuites, qui vouloient au moins en tirer tout l'avantage dont-ils le croyoient susceptible, le firent intituler frauduleusement : *Décret de N. S. P. le Pape Innocent X, par lequel cette Proposition, S. Pierre & S. Paul sont deux Chefs qui n'en font qu'un, est déclarée hérétique, comme les Livres dans lesquels elle se trouve sont défendus*. Il étoit faux cependant, & ils ne l'ignoroient pas, que la proposition dont il s'agissoit y fut déclarée *hérétique*, puisqu'on n'y qualifioit ainsi que l'explication énoncée dans le Décret. Il étoit faux, que les Livres où elle se trouvoit y fussent aussi condamnés; puisqu'il n'y étoit parlé que de ceux où la proposition étoit avancée dans le sens expliqué par le S. Office; & il étoit encore plus faux qu'on pût faire tomber la Censure sur le Livre de la Fréquente Communion, ainsi que les Jésuites vouloient le faire entendre. Enfin il étoit faux que l'Acte fût émané du Pape; étant certain, que, quoique ces sortes de Décrets soient prononcés en sa présence, on ne peut les qualifier, si l'on veut parler exactement, que de Décrets du S. Office, ou de l'Inquisition. Celui dont il s'agit étoit suivi dans l'imprimé, d'un Acte du 13 Mars 1747, signé par l'Archevêque d'Athènes, qui s'y qualifioit Nonce *proche la personne du Roi, & dans tout le Royaume de France*; & il y étoit dit, qu'il avoit été imprimé *par spécial Mandement de S. S. pour être envoyé à tous les Ordinaires de la Nonciature, & que l'original en étoit gardé dans ses Archives*.

A peine ce Décret étoit-il répandu, que l'on vit paroître un Écrit latin, V. contenant vingt-quatre Remarques sur la proposition qui y étoit condamnée, Notes sur touchant l'autorité des Princes des Apôtres S. Pierre & S. Paul. Il fut bientôt ce Décret. suivi d'une traduction françoise. Les notes latines sont attribuées à M. Arnauld dans le Catalogue combiné de MM. le Maître Docteur de Navarre, & de Ste Marthe, aussi-bien que dans celui de M. Fouillou. La traduction françoise passe pour l'ouvrage de M. le Maître l'Avocat; M. Dupin donne à ce der-

nier le latin aussi-bien que le françois (a). Sans nous décider sur le véritable Auteur de cet ouvrage & de sa traduction, nous ne saurions le donner à M. Arnauld. Outre la déclaration positive de ce Docteur, qu'il n'est *Auteur d'aucun des Ecrits qui se sont faits sur cette matiere* (b) nous trouvons que le style, & quelquefois même les pensées de l'Ecrit des *Remarques*, ne sont pas tout-à-fait conformes à sa façon d'écrire & de penser. Nous serions portés à donner cet ouvrage à M. de Barcos, Auteur des autres Ecrits publiés sur le même sujet. On trouve, par exemple, dans la XI *Remarque*, une pensée à laquelle M. de Barcos a toujours paru fort attaché, & que M. Arnauld n'a jamais adoptée sans modification; savoir, que lorsqu'un Auteur, tel que celui des Ecrits de l'*Autorité de S. Pierre &c. de S. Paul &c. de la Grandeur de l'Eglise Romaine &c.* ne fait que *produire simplement les paroles des SS. Peres*, & proteste qu'il n'a dessein que de *traiter une question de fait*, il n'est responsable que de sa fidélité & de son exactitude, & que la seule faute qu'il peut avoir commise, & pour laquelle son ouvrage pourroit mériter quelque Censure, c'est s'il avoit *altéré le sens ou les paroles* des textes rapportés.

M. de Barcos avoit fait usage de cette maxime, pour justifier Jansénius, dans une *Réponse à un Ecrit du Marquis de Sourdis*. M. Arnauld écrivait à M. Singlin au sujet de cette Réponse (c), observe que cette maniere de défendre un Auteur *peut être bonne pour justifier sa personne & son intention; mais non pour justifier les propositions de son Livre*, si les textes des Auteurs qu'il rapporte renferment quelques erreurs, qu'il n'ait pas désavouées, & qu'il ait, au contraire, approuvées, en faisant profession de suivre la Doctrine de ces Auteurs. M. Arnauld & M. Nicole s'expliquerent plus au long sur cette matiere, dans un autre Ecrit contre le même M. de Barcos (d). Du reste, les autres *Remarques* sur le Décret du S. Office en question, étoient si solides, si lumineuses & si convaincantes, que les Jésuites n'eurent rien de plus pressé que de travailler à faire supprimer cet ouvrage, & à le faire flétrir (e). Ils y réussirent. Le 6 Mai suivant, ils surprirent une Sentence du Prévôt ou Lieutenant Civil de Paris, qui ordonnoit que l'Ecrit *seroit lacéré & brûlé par la main de l'Exécuteur de la haute Justice*. Quelques Ecrivains ont ajouté, sans le prouver, que cette Sentence avoit été rendue *par ordre exprès du Roi* (f). L'ordre n'étoit que du Chancelier (g).

Deux jours après, M. Broussel, Conseiller de Grand-Chambre, dénonça en Parlement & la Sentence & le Décret qui avoit donné le lieu à l'Ecrit que la Sentence condamnoit (h). Il représenta, que l'impression de ces deux pièces, en favorisant le faux zèle des Jésuites, tendoit à établir en France le Tribunal de l'Inquisition, qui ne pouvoit y être introduit sans renverser les loix du Royaume. Le Parlement fit droit sur cette Dénonciation; manda les Gens du Roi, & leur ordonna de faire les informations nécessaires sur l'impression.

(a) Histoire Ecclésiastique du XVII Siècle, Tome II. pag. 147.

(b) Réfutation de la Lettre à un Seigneur de la Cour, N°. LX. (IV. Classe VIII. Part. N°. V.)

(c) Voyez cette Lettre, IV. Claf. VI. Part. No. II.

(d) Difficultés sur une Réponse de M. de Barcos &c. Ibid. N°. III.

(e) Nous ne voyons pas qu'ils y aient fait d'autre réponse.

(f) Le P. d'Avrigny Jésuite, dans ses Mémoires Chronologiques & dogmatiques Tom. II. pag. 144.

(g) Mémoires de Talon Tom. IV. pag. 33 & suiv.

(h) Hermant Liv. IV. Ch. XX. Mémoires de Talon Tom. IV. pag. 34. & suiv.

des deux pièces, de même que sur la dénonciation du Lieutenant Civil, qui, dans cette occasion, avoit agi de son chef, & sans en rien communiquer à la Cour, ainsi qu'il l'auroit dû, pour en faire ensuite le rapport au Parlement.

Ceci se passoit le matin du mercredi 8 Mai. L'après midi du même jour, M^r Molé, Premier Président, & M^{rs} les Gens du Roi, furent mandés par ordre du Roi & de la Reine. S'étant rendus au Palais Royal, M. le Chancelier leur dit, que Sa Majesté lui avoit enjoint de leur parler de deux affaires : la première concernoit des Remontrances que le Parlement avoit faites à l'occasion d'un certain tarif au sujet des impôts, &c. La seconde regardoit la Délibération qui avoit été prise le matin du même jour, touchant la publication du Décret de l'Inquisition du 25 Janvier 1647. Il dit, sur cette dernière affaire, que le Nonce ayant demandé la permission, il étoit avantageux au Roi de voir M. le Nonce suppliant pour l'exécution des choses spirituelles & doctrinales. Le Premier Président repliqua, que la Compagnie, bien loin "de reconnoître ces avantages, avoit trouvé au contraire, " que l'autorité du Roi & les Libertés du Royaume avoient été notablement " blessées, en ce que l'on voyoit le Nonce s'arroger une juridiction dans " le Royaume; chose qui n'avoit jamais été soufferte &c ". M. le Chancelier ayant interrompu par trois fois en cet endroit, M. le Premier Président lui repartit autant de fois : " Monsieur, ayant l'honneur de parler au " Roi, c'est à Sa Majesté à m'imposer silence, & non à vous. Ce n'est point " à vous que je parle; c'est porter peu de respect à la présence du Roi, " qui m'écoute ". Il s'étendit après cela sur les résolutions qui avoient été prises dans les deux Assemblées des Notables à Rouen, en 1617, & aux Thuilleries en 1626, touchant l'autorité des Nonces des Papes. Il fit observer, qu'on y avoit déterminé qu'ils n'auroient d'autre qualité ni d'autre juridiction en France, que celles des simples Ambassadeurs des autres Puissances, qui ne peuvent jamais y exercer les fonctions de Juges, ni s'y donner pour tels. M. le Chancelier voulut essayer, malgré cette réponse péremptoire, de justifier l'entreprise du Nonce. Il dit, qu'il n'avoit rien fait qu'après en avoir obtenu la permission par un Arrêt du Conseil. A quoi M. Molé repliqua, que loin de justifier en cela M. le Nonce, on rendoit l'action encore plus repréhensible, puisque le sceau autorisoit un acte si préjudiciable au droit du Roi & à nos Libertés.

Comme cette contestation s'échauffoit, & que le Chancelier n'y avoit pas pour lui les applaudissements, la Reine se leva, & dit : *Messieurs, l'on avisera à mettre ordre à cette affaire.* Cependant le Cardinal Mazarin, qui vouloit aussi venir au secours du Chancelier, s'approcha du Roi, & lui fit remarquer, que le Nonce mettoit dans son acte, qu'il étoit envoyé vers le Roi & le Royaume. Mais le Roi feignit de ne pas l'entendre, & se retira. Alors M. Talon, Avocat Général, fit observer à la Reine, que cette distinction entre le Roi & le Royaume, ne pouvoit avoir aucun lieu en France, & qu'elle pouvoit seulement convenir en Pologne, où l'autorité du Roi est distinguée de celle du Royaume. Le Cardinal fut frappé de cette réponse : & comme il n'avoit pas été présent au démêlé entre le Chancelier & le Premier Président, il demanda qu'on lui en expliquât la matière. Le Chancelier s'étant pour lors approché, M. Talon lui demanda : *Voulez-vous soutenir, Monsieur, que le Nonce ait juridiction en France, & qu'il puisse y faire de tels Décrets ?* Non répondit le Chancelier; cela ne vaut rien : ajoutant, que le privilège n'avoit

été donné que pour l'impression de la Bulle, & non pour celle de l'ordre du Nonce. Cette dernière réponse termina la contestation, & chacun se sépara.

L'affaire fut portée au Parlement le vendredi suivant. M. Talon y fit un rapport exact de ce qui s'étoit passé au Palais Royal. Après quoi il porta ses plaintes sur trois chefs importants. *La première, que l'on eût imprimé en France, publié & voulu exécuter un Décret de la Congrégation de l'Inquisition ou du S. Office; attendu, dit-il, que nous ne reconnoissons point en France, ni la puissance ni la juridiction des Congrégations qui se tiennent à Rome, & que leurs Décrets n'ont point d'autorité ni d'exécution dans le Royaume.*

La seconde est la *certification ou Mandement* du Nonce, *imprimé au bas de cette Bulle, dans lequel il se qualifie Nonce proche la personne du Roi & dans tout le Royaume de France, qui sont termes insolites & extraordinaires; parce que le Nonce du Pape faisant fonction en France d'Ambassadeur, & n'en pouvant faire d'autre, n'a aucun emploi que proche la personne du Roi, & n'en peut avoir dans le Royaume, où il n'a ni Greffe, ni Archives, ni Territoire.*

La troisième concernoit la Sentence du Châtelet, contre les Notes sur le Décret. Le Lieutenant Civil n'ayant pu la donner, dit-il, *que par voie de police générale, il semble qu'il en a dû avertir la Cour, ou lui en rendre compte.*

M. Talon ne juge pas à propos, dit-il, d'entrer dans le fonds d'un Ecrit anonyme, *imprimé sans permission, & touchant une matière doctrinale, qui ne concerne point l'autorité du Roi, ni les droits du Royaume, & pense qu'il a pu être condamné.*

Cinq jours après, c'est-à-dire le 15 Mai, le Parlement rendit un Arrêt conforme aux Conclusions de M. l'Avocat Général. Le Décret du 25 Janvier y fut supprimé, avec défense à tous les Evêques & autres, de lui donner aucune exécution, de même qu'à tous autres Décrets & Actes de l'Inquisition de Rome, & à toutes autres Bulles & à tous autres Brefs qui ne seroient pas autorisés de la permission du Roi vérifiée en la Cour.

On ne tarda pas à imprimer cet Arrêt, avec le Discours de M. Talon; & M. de S. Amour à inséré l'un & l'autre dans son Journal (a).

C'est ainsi que se termina cette affaire. Les Remarques &c. sur le Décret de l'Inquisition sont le dernier des Ecrits publiés sur ce sujet. On négligea de répondre aux autres adversaires de la proposition qui avoit donné lieu au Décret, tels que les PP. Théophile Raynauld, Pinthereau, & autres Jésuites; M. Abra de Raconis, le P. Pierre de S. Joseph, Feuillant, MM. Habert, Théologal de Paris, Morel, de Marca, J. B. de Lazana, Leo Allutius, & plusieurs autres, qui avoient écrit, ou expressément, ou en passant, contre cette proposition. Ces adversaires, dont la plupart ne faisoient que se répéter, ne méritoient en effet aucune réponse. On la leur devoit d'autant moins, que presque tous faisoient assez entendre qu'ils n'étoient pas même au fait de la question sur laquelle ils s'avoient d'instruire le public.

Leur silence avoit encore un autre motif, suivant l'Auteur (b) de la *Réfutation de la Lettre à un Seigneur de la Cour*. C'est, dit-il, qu'ils ne devoient plus être tentés de parler, après avoir vu que l'on reconnoissoit fort mal à Rome le service qu'ils avoient rendu au S. Siege, en montrant que tout ce que les deux Princes des Apôtres S. Pierre & S. Paul ont eu de grandeur & d'autorité est réuni dans la personne du Pape, Successeur de l'un & de l'autre.

§. X.

(a) Journal de S. Amour I. Part. pag. 3 & 4. On trouve aussi ce discours dans les Mémoires de Talon Tom. IV. pag. 42 & suiv.

(b) C'est M. Arnauld (Voyez cet ouvrage, IV. Classe VIII. Part. N°. V.)

§. X.

De la Traduction latine du Livre de la Fréquente Communion.

Les diverses attaques livrées au Livre *de la Fréquente Communion* n'ayant produit d'autre effet que celui de le faire estimer & rechercher davantage, plusieurs personnes, qui desiroient de le voir se répandre dans les pays où la langue françoise n'est pas communément entendue, souhaiterent que l'on en fit une traduction latine (a).

M. Arnauld se rendit à leurs vœux, & fit lui-même la traduction que l'on desiroit. Si plusieurs personnes ont paru en douter, c'est qu'ils n'ont pas fait attention au Frontispice, qui porte qu'elle est de lui (*ab eodem Ant. Arnaldo latine conversus*). Ce fait est d'ailleurs constaté dans plusieurs Lettres de la Mere Angelique sa sœur (b). M. Arnauld finit cette traduction au mois de Septembre 1646, & elle fut imprimée au mois de Janvier de l'année suivante, à Paris chez Vitré, en vertu du Privilege obtenu en 1643 pour l'original françois. La Mere Angelique en envoya quatre exemplaires, par M. de la Verrerie, à la Reine de Pologne (c).

Ce fut par le canal de cette Princesse, & par les soins de M. Fleuri son Confesseur, l'un des approbateurs du Livre de la Fréquente Communion, qu'on obtint en faveur de la traduction, les approbations de M. l'Archevêque de Wilna, Primat de la grande Lithuanie; de M. Lubinski, Archevêque de Gnesne & Primat de Pologne, & de M. Grodecki son Suffragant. Elles sont datées des mois de Janvier, de Mai & de Juillet 1650. Les deux dernières de ces Approbations ont été imprimées en 1695, dans la *Défense du livre de la Fréquente Communion*, & nous donnons la première, qui n'a jamais paru, sur le Manuscrit original (d). D'autres Lettres de la Mere Angelique, que celles que nous avons citées (e) nous apprennent que l'Evêque de Samogitie ne se montra pas moins favorable à cet ouvrage. A la tête de la traduction latine dont il s'agit, M. Arnauld mit les Lettres des Prélats Approbateurs à Urbain VIII, au Cardinal Barberin & à Innocent X, avec la date, qui manquoit à ces dernières dans les éditions françoises. L'édition de Vitré fut suivie de deux autres, faites à Louvain en 1674 & en 1688, avec l'Approbation du Censeur, & le Privilege du Roi d'Espagne. Nous n'avons pas cru devoir grossir cette Collection de cette traduction: mais nous en avons profité pour corriger quelques fautes qui s'étoient glissées dans la citation des passages des éditions françoises.

(a) Voyez les Lettres de M. Lutti Secrétaire du Cardinal Bentivoglio, à M. d'Andilly des 10 & 18 Décembre 1644.

(b) Voyez les Lettres CLXXXVIII, CXCIX & CC. Tcm. I. pag. 310 327. 328.

(c) Louise Marie de Gonzague, de la Maison de Nevers. Elle avoit épousé le 6 Novembre 1645 Ladislas Sigismond IV, Roi de Pologne, après la mort duquel, arrivée le 29 Mai 1648, elle épousa le frere de ce Prince.

(d) Append. Lett. N n.

(e) Lettres CCXXXII. CCC I. DC VIII &c.



De la Lettre d'un Docteur... sur un Livre intitulé: Sentiments sinceres... sur les Questions... de la Fréquente Communion (N°. XI.)

Plus le Livre de la Fréquente Communion étoit applaudi, soit en françois, soit en latin, plus les ennemis de l'Auteur & de sa doctrine s'étudioient à décrier l'un & l'autre. Mais les coups qu'ils tâchoient de leur porter, ne retomboient que sur eux-mêmes; & plusieurs eurent lieu de se repentir, d'avoir essayé leurs forces contre M. Arnauld. Nous en avons déjà rapporté divers exemples. En voici quelques autres. Un Carme, nommé dans son Ordre le *P. Léon de S. Jean*, se déguisant sous celui de *François Irenée*, s'avisa de publier, en 1643, & de dédier à la Reine Régente, un Livre intitulé: *Sentiments sinceres... sur les questions de la Fréquente Communion*. Il y rendoit en quelque sorte cette Princesse Juge de plusieurs questions importantes, qui étoient agitées pour lors dans l'Eglise; & il se tournoit de toutes manieres pour l'engager à les terminer: mais par quelle voie? *En commandant*, disoit-il, *aux disputeurs d'adorer Dieu en silence*. Il sonnoit l'alarme, tantôt en faisant les maux plus grands qu'ils n'étoient, tantôt en s'efforçant de représenter aux Puissances Séculieres, que l'Etat étoit menacé de grands troubles: qu'elles étoient elles-mêmes à la veille de se voir enveloppées dans les plus dangereux de tous les maux, qui sont les guerres civiles; & que les disputes sur la Grace & sur la Pénitence, formoient des divisions qui annonçoient un schisme prochain, lequel ne pouvoit être que très-funeste: & cependant il accusoit les deux partis de s'échauffer, sans savoir ni de quoi, ni pourquoi ils dispuoient.

Cet Ecrit ne demeura pas sans réponse. On y opposa la *Lettre d'un Docteur en Théologie*, &c. Elle parut sans date; mais elle est du 2 Avril 1644, selon le *P. Gerberon*, qui en fait l'éloge dans son *Histoire du Jansénisme*, tom. I. p. 151, & qui en a donné une bonne analyse, sur-tout quant à ce qui concerne les vérités de la Grace & de la Prédestination, premier objet de cette Lettre (a). Le même Historien n'en nomme point l'Auteur; mais il fait suffisamment entendre que c'étoit *M. Arnauld*. Les Catalogues de MM. le Maître & de Ste. Marthe, de M. Fouillou & du P. Baizé, lui attribuent en effet cet Ecrit, qualifié de *très-docte* par l'Auteur de la *Défense des Prélats Approbateurs du Livre de la Fréquente Communion* (b).

On y reconnoît le style & la solidité des Ecrits de M. Arnauld (c), qui, s'il rend justice au zele du prétendu *François Irenée*, s'il lui suppose de bonnes intentions, ne lui prouve pas avec moins d'évidence qu'il n'étoit nullement au fait des matieres sur lesquelles il avoit entrepris d'écrire; & que c'étoit beaucoup plus de lui, que de ceux qu'il avoit la témérité d'accuser, qu'on devoit dire, qu'il ignoroit de quoi & pourquoi il dispuoit. Il dissipe avec une grande force, les vaines

(a) Quoique le commencement de cette Lettre, traitant des matieres de la prédestination & de la grace, ait rapport aux questions de la IV. Classe, nous l'avons placée à la V; parce que le livre de la Fréquente Communion en fut la principale occasion.

(b) Défense, II. Part. pag. 229.

(c) L'Auteur y parle néanmoins de M. Arnauld en tierce personne, en plusieurs endroits pag. 22 de la premiere édition. *J'ai eu*, dit-il, *le bonheur de voir le nouvel ouvrage de M. Arnauld, par la faveur de l'un de Messrs. les Prélats*, pag. 32. *J'ai appris, depuis peu que M. Arnauld a trouvé la véritable explication de ce passage*. Ibid. sur quoi *M. Arnauld a fait mettre en marge cette réflexion*, &c.

alarmes dont il paroissoit effrayé, & dont il vouloit très-inutilement effrayer les autres; & lui démontre, qu'il peut y avoir des sentiments contraires entre les Catholiques, sans rompre l'unité. Il lui reproche en même temps, & avec fondement, que c'étoit en lui une extrême injustice, de vouloir rendre plus suspect, sur ce qui étoit l'objet de ses déclamations, le parti le plus orthodoxe, pour exciter des persécutions contre des personnes très-innocentes, & d'une piété exemplaire, de l'aveu même de leurs ennemis.

A l'égard du silence, sur lequel il insistoit, & qu'il vouloit qu'on imposât aux deux partis, l'Auteur de la Lettre fait voir combien cet expédient seroit contraire aux intérêts de l'Eglise les plus essentiels, & à sa pratique constante; parce qu'il s'agissoit ici de vérités extrêmement importantes, sur lesquelles, selon les Peres, non seulement les Théologiens ne pouvoient pas garder le silence, mais dont on devoit même instruire les simples fideles: que les Sémipélagiens avoient eu autrefois recours à un pareil expédient, en haine des mêmes vérités de la Grace & de la Prédestination; mais qu'il avoit été rejeté avec toute l'indignation qu'il méritoit. A l'égard de l'obscurité que le prétendu François Irenée vouloit faire croire que l'on trouvoit dans le Livre de la Fréquente Communion; comme c'étoit une imagination sans réalité, on se contenta de le renvoyer à la Tradition de l'Eglise sur le même sujet, & à la Préface importante qui est à la tête de ce dernier Ouvrage. On y a, ajoute-t-on, clairement dissipé tous les nuages dont on avoit tâché d'obscurcir la doctrine établie dans le Livre de la Fréquente Communion.

Les réflexions solides & lumineuses dont cette Lettre est remplie, étoient également applicables à M. Jean Pierre Camus, Evêque de Belley, qui, quoique partisan du Livre de la Fréquente Communion & de son Auteur, s'étoit laissé aller, dans plusieurs de ses Ecrits, à quelques-unes des idées qui avoient séduit l'Auteur des *Sentiments sinceres*, &c. touchant la nature des disputes dont il s'agissoit, & les moyens de les terminer. M. de Barcos, qu'on prétend avoir présidé à un Recueil de plusieurs Ouvrages touchant la Grace, qui fut imprimé en 1645 à Paris, y fit reparoitre cette Lettre d'un Docteur, par la raison, dit-il dans son Avertissement, que ce petit Ecrit ayant été fort estimé de tous ceux qui avoient pu le lire, il n'avoit encore été vu que de peu de personnes.

§. XII.

De deux Ecrits touchant les sentiments du P. Emery de Bonis, Jésuite, sur la Fréquente Communion. (N°. XII & XIII.)

Les vérités si solidement établies dans les livres de la Fréquente Communion, & de la Tradition de l'Eglise sur la Pénitence, le furent encore dans deux autres Ecrits, qui parurent peu de temps après. Le premier étoit intitulé: *Abus des nouveaux Casuistes & Directeurs Jésuites, prédits & condamnés par le P. Emery de Bonis, Jésuite, reçu dans la Compagnie dès le vivant de S. Ignace*. Le second avoit pour titre: *Sentiments du P. Emery de Bonis touchant les abus qui se commettent dans la Fréquente Communion, & dans la trop grande facilité de donner l'absolution aux pécheurs . . .* Le premier est de 1644. On y voit en tête un *Avis au Lecteur*, d'une seule page. L'Ecrit n'est qu'une traduction, avec le texte italien à la fin du XIX Chapitre du Traité du très-saint-Sacrement de l'Autel, composé en cette langue par le Pere Emery de Bonis, & imprimé à Rome en 1595. Le Traducteur y joignit des notes marginales assez étendues. M. Dupin

attribue (a) cette traduction, & les notes qui l'accompagnent, à M. Arnauld; & c'est l'opinion commune.

Le second ne parut que l'année suivante, & n'est qu'une seconde édition du premier; c'est-à-dire, du Chap. XIX du *Traité du très-saint Sacrement*, &c. du P. Bonis, avec divers changements & additions. Le second Editeur supprima les notes & l'*Avis au Lecteur* de la première édition; mais il y ajouta 1°. l'*Extrait d'un autre Traité du même P. Emery de Bonis, intitulé, Miroir de confession, ou Avis aux Confesseurs*, avec le texte italien à côté: 2°. un *Discours d'un Docteur en Théologie, sur les sentiments du P. Emery de Bonis, Jésuite, &c.* qui forme un nouvel ouvrage. L'un & l'autre sont expressément attribués à M. Arnauld, dans le Catalogue combiné de M.M. le Maître & de Ste. Marthe. Ils sont cités par M. Arnauld lui-même en 1652, dans l'*Innocence & la vérité défendues* contre le P. Briacier (p. 278.) L'Auteur de la *Défense des Prélats Approbateurs du Livre de la Fréquente Communion*, y renvoie en plusieurs endroits. M. Fouillou les donne aussi, dans son Catalogue, sous un seul titre, comme une production de M. Arnauld. Nous ne croyons pas qu'on en puisse douter en lisant l'ouvrage même.

On comprend par ce que nous venons de dire, que ce seroit surcharger inutilement le Public, que de lui donner ces deux ouvrages, tels qu'ils furent imprimés dans le temps. Nous supprimons donc le premier, intitulé: *Abus des nouveaux Casuistes*, &c. Mais afin qu'on n'y perde rien, nous donnons à la tête du second, qui a pour titre: *Sentiments du P. Emery, &c. l'Avis au Lecteur*; & nous joignons au texte du P. de Bonis, les notes qui s'y trouvoient dans la première édition. A l'égard du *Discours d'un Docteur*, &c. qui fut imprimé à la suite des *Sentiments du P. Emery, &c.* nous le donnons sous un nombre séparé. M. Arnauld y admire la divine Providence, qui lui avoit procuré un exemplaire venu de Rome des Ecrits du P. de Bonis, afin de le mettre à portée de s'en servir pour confondre ses confreres. Il y joint le témoignage de quelques autres Jésuites, qui avoient vécu dans les premiers temps de la Société, & compare leurs sentiments avec ceux des Auteurs qui les avoient suivis. Il conclut de ce parallèle, que, quoique ces anciens Jésuites, & en particulier le P. de Bonis, ne fussent pas fort instruits dans la Tradition de l'Eglise, ils étoient néanmoins dans un esprit bien différent, pour ce qui est de l'amour de la pénitence, de celui de leurs nouveaux confreres; & qu'ils avoient reconnu, par la lumière de leur piété, par leur expérience & par le sentiment des Confesseurs les plus éclairés & les plus désintéressés de leur temps, les déplorables effets de l'abus du Sacrement de Pénitence, & de la profanation de celui de l'Eucharistie, que les Jésuites de France, dit-il, ou ne voient pas aujourd'hui, par la passion qui leur obscurcit la vue, ou feignent de ne pas voir.

Quoi qu'il en soit de cette différence entre les anciens & les nouveaux Jésuites, on voit du moins dans les Ecrits dont nous venons de parler, la vérité de ce que M. Pascal a déjà observé dans ses Lettres à un Provincial, que la politique de la Société l'avoit engagée de très-bonne heure, à avoir dans son Corps des Casuistes & des Directeurs de différente espèce, pour être en état d'en fournir à chacun selon ses goûts; des relâchés ou des sévères. Le P. Emery de Bonis étoit des derniers. Reçu chez les Jésuites du vivant même de leur Instituteur, il a été regardé par ses Confreres, (b) par le P. Alegambe entre autres, comme un excellent Prédicateur.

(a) Hist. Ecclesiastique du XVII^e Siècle. Table pag. 641.

(b) Ribadineira en parle aussi dans son *Catalogus Scriptorum Societatis Jesu*. Il le dit de Guastallo.

& un Religieux très-recommandable pour son zèle & pour sa piété; mais éloigné de la doctrine relâchée du gros des Casuistes de la Société. On trouve dans ses Ecrits, & en particulier dans son *Traité du très-saint Sacrement de l'Autel*, & dans celui du *Miroir de confession*, imprimés avec Privilege & la permission de ses Supérieurs, des principes assez exacts, pour qu'on ait eu raison de s'en servir dans la défense du Livre de la Fréquente Communion, pour combattre les Jésuites par les Jésuites eux-mêmes, & pour leur montrer, qu'avec plus d'équité & de jugement, ils auroient vu dans leurs propres Auteurs; dans ceux qui avoient mérité leur estime & leurs éloges, les mêmes sentiments & les mêmes maximes qu'ils s'obstinoient d'attaquer, & de censurer dans les Théologiens qui leur déplaisoient.

§. XIII.

De la Défense de la Vérité Catholique, contre les erreurs & le hérésies du Sr. de la Milletiere &c. ou Lettre de M. Arnauld aux Prélats Approbateurs de son Livre de la Fréquente Communion &c. (N. XIV.)

Les Calvinistes entrèrent aussi dans cette dispute, & ne s'en tirèrent pas avec plus d'avantage que les Jésuites. Tout le monde connoît le Livre du Sieur *Théophile Brachet de la Milletiere* (a), intitulé: *Le Pacifique véritable, sur le débat de l'usage légitime du Sacrement de Pénitence*, imprimé en 1644. On fut d'autant plus surpris de voir paroître cet Ouvrage avec les Approbations des Sieurs *Hemeré*, *Bazire* & *Flavigny*, Docteurs de Sorbonne, que l'Auteur, dès l'entrée de son Livre, se donnoit pour ce qu'il étoit encore; c'est-à-dire pour Calviniste; & que, dans le corps de l'ouvrage, il laissoit appercevoir beaucoup de traces du projet chimérique qu'il avoit conçu depuis quelque temps, pour réunir les Protestants avec les Catholiques. (b) Tout ce qu'on peut dire à la décharge des trois Approbateurs, c'est qu'ils furent trompés par le titre du Livre, & qu'ils n'en avoient pas lu davantage. (c)

Mais leur faute, quelque grande qu'elle soit, ne peut être comparée à celle à laquelle les adversaires du Livre de la Fréquente Communion se livrèrent volontairement, & par une malignité réfléchie, en prenant occasion de l'ouvrage du Sr. de la Milletiere, pour accuser M. Arnauld d'intelligence avec les Hérétiques, & pour soutenir, contre toute évidence, qu'il avoit avancé dans son Livre, des maximes sur la matiere qui en fait l'objet, entièrement conformes aux erreurs des Protestants. Telle fut cependant la route égarée dans laquelle ne craignirent pas d'entrer M. *Habert*, Théologal de Paris, déjà trop connu par ses Sermons déclamatoires contre l'*Augustinus* du saint Evêque d'Ypres,

(a) Le Sr. de la Milletiere avoit publié, avant la prise de la Rochelle, un Ecrit contre les Catholiques, où il défendoit, avec une chaleur extraordinaire, la légitimité des assemblées des Calvinistes tenues à la Rochelle, & la liberté de défendre leur Religion par les armes, contre leur Souverain. Il fut pour cet effet arrêté, & retenu en prison durant quatre ans. La liberté lui ayant été rendue, il écrivit pour la réunion des Calvinistes avec les Catholiques, abjura le Calvinisme en 1645 & mourut en 1663. Voyez Grotius en plusieurs endroits de ses Lettres & le Journal des Savants, 1706. Tom. XXIII.

(b) Quelques Auteurs attribuent ce projet au Cardinal de Richelieu, qui assuroit, disent-ils, qu'elle se feroit.

(c) Voyez *Collectio judiciorum de novis erroribus* &c. par M. d'Argentré Tom. I. pag. 31. 32. Tom. III. pag. 18 & suiv. M. de Flavigny fut exclus durant plusieurs années de la Faculté, pour n'avoir pas voulu révoquer son Approbation. Hermant Liv. XX. Chap. XV.

& avec lui quelques autres Docteurs, aussi servilement dévoués à la passion des Jésuites. Pour remplir le plan qu'ils s'étoient formé, d'envelopper le Livre de la Fréquente Communion dans la condamnation de celui de M. de la Milletiere, ils poursuivirent celle de ce dernier, & engagerent la Faculté de Théologie à le censurer. Le Sieur Habert se fit nommer Commissaire à cet effet, dans l'Assemblée du 15 Juin 1644, & neuf jours après, le 23 Juin, il fit adopter à la Faculté le projet de Censure qu'il avoit dressé. L'ouvrage du Sr. de la Milletiere y étoit condamné comme contenant plusieurs propositions fausses, erronées, injurieuses à l'Eglise, contraires au Concile de Trente & hérétiques. Il faisoit déclarer de plus à la Faculté, qu'elle désapprouvoit, cassoit & annulloit la souscription des trois Docteurs qui avoient approuvé ce Livre, & qu'elle les obligeoit, sous peine d'exclusion &c, à signer la formule d'une déclaration qui leur seroit présentée à ce sujet.

III. Cette Censure fut approuvée de la Faculté. Mais les ennemis de M. Arnauld Ecrivains n'en purent point tirer contre lui les avantages qu'ils en avoient espéré. Informé Arnauld sur de ce qui se tramoit, cet illustre Docteur prévint l'effet de leurs mauvaises le même intentions. Avant que la Censure pût être rendue publique, il se déclara lui-même contre le Livre de M. de la Milletiere, par une Lettre du 18 Juin 1644, adressée aux Evêques Approbateurs de l'ouvrage sur la Fréquente Communion, dans laquelle, non content de détruire tous les prétextes qu'on auroit pu prendre pour lui attribuer les erreurs du Sieur de la Milletiere, il fit voir, que cet Ecrivain tomboit dans des excès que les plus relâchés des Catholiques avoient évités.

M. d'Andilly envoya l'ouvrage de M. Arnauld contre M. de la Milletiere à Rome, au Cardinal Bentivoglio, & à l'Ambassadeur de France, M. de St. Chamond, avec un Mémoire, dans lequel il faisoit remarquer la malice noire des Jésuites, qui, quoique parfaitement instruits de l'horreur qu'avoit M. Arnauld pour les erreurs de cet Ecrivain, *Calviniste de communion*, vouloient néanmoins tirer avantage de son Livre contre M. Arnauld, comme si ce Docteur soutenoit la même doctrine. Il ajoute, qu'ils avoient voulu inspirer la même injustice à la Sorbonne, en y sollicitant la Censure du Livre du Sieur de la Milletiere. *Mais tant s'en faut*, poursuit-il, *que MM. de la Faculté se soient laissés surprendre à cet artifice des Jésuites, qu'au contraire ils ont déclaré hautement, qu'ils n'avoient à condamner, dans le Livre du Sieur de la Milletiere, que ce que M. Arnauld avoit condamné d'erreur dans le sien : que les excès de cet Auteur Huguenot justifioient la modération catholique de M. Arnauld : que les Jésuites étoient dans un excès de relâchement, M. de la Milletiere dans un excès de rigueur, & M. Arnauld dans la vérité, qui est entre deux erreurs.* (a)

M. de St. Chamond accusa à M. d'Andilly, dans sa Lettre du 5 Décembre 1644, la réception de tout ce que M. Arnauld avoit fait contre M. de la Milletiere, qu'il promettoit de faire valoir à Rome dans la rencontre. M. d'Andilly dit dans ce même Mémoire, que M. Arnauld s'étoit cru obligé, non seulement de censurer ce Livre, par un jugement particulier, mais aussi d'écrire contre lui, pour soutenir la créance catholique contre les hérésies, & d'adresser cet Ecrit aux Evêques approbateurs. Il sembleroit indiquer par ces paroles, une censure particuliere de M. Arnauld contre le Livre du Sieur de la Milletiere,

(a) Lettres de M. d'Andilly au Cardinal Bentivoglio, & au Marquis de S. Chamond, avec un Mémoire du 24 Juin 1644. Append. Lett. Ec.

ingnée de son Ecrit adressé aux Evêques approbateurs. Nous ne connoissons néanmoins que ce dernier Ecrit, qui, quoique unique, fut imprimé le temps avec un double titre. Le premier: *Défense de la vérité catholique contre les erreurs & les hérésies du Sr. de la Milletiere, dans son Livre intitulé: Le Pacifique véritable &c.*, composée par M. Arnauld Docteur en Théologie, de la Maison de Sorbonne, & adressée à MM. les Prélats approbateurs son Livre de la Fréquente Communion. Le second: *Lettre de M. Arnauld Docteur de Sorbonne, à MM. les Ill. & Rév. Archevêques & Evêques Approbateurs de son Livre de la Fréquente Communion, par laquelle il défend la vérité catholique contre les erreurs & les hérésies du Sr. de la Milletiere, dans son Livre intitulé: Le Pacifique véritable.*

M. de la Milletiere adressa peu de temps après une Remontrance à la Faculté, pour se plaindre de la Censure de la Faculté contre son Livre, & pour justifier les vues qu'il avoit eues en le composant. En effet, quoiqu'il eût mal exposées, il paroît au moins qu'il ne manquoit pas d'une certaine droiture, puisque dès l'année suivante 1645, il abjura l'hérésie, (a) & qu'il a persévéré depuis jusqu'à sa mort dans la profession de la foi catholique. Cette Lettre de M. Arnauld confondit ses calomnieux; mais ne les convainquit pas. Plus ils avoient tort, moins ils étoient disposés à se rendre à la vérité. Ils engagèrent le P. Seguin leur Confrère, qui venoit de faire connoître un peu ses emportements dans son libelle intitulé: *Sommaire de la Théologie de M. Arnauld &c.* (b) à continuer ses déclamations par un nouvel Ecrit, & ce fougueux Jésuite répandit sous ce titre: *Application de la Censure du Livre intitulé: Le Pacifique véritable, au Livre de la Fréquente Communion.* Mais ce nouveau Libelle ne tarda pas à être pulvérisé, 1°. dans la *Défense des Etats Approbateurs du Livre de la Fréquente Communion.* (c) 2°. dans un Ecrit particulier, qu'un anonyme mit au jour sous ce titre: *Réponse à l'Ecrit intitulé: Application de la Censure &c.*

Il étoit que les Jésuites comptassent peu sur les succès de la plume de leur Confrère Seguin, soit, comme il y a plus lieu de le croire, qu'ils ne fussent pas assez habiles de voir harceler M. Arnauld de plusieurs côtés, ils s'engagerent dans d'autres démarches conformes à leur goût; mais où la prudence ne les conduisoit certainement pas. La première fut, d'obliger le P. Labbe à citer la Censure de la Faculté contre le Livre du Sr. de la Milletiere, d'abord dans la *Bibliothèque Anti-Jansénienne*, & ensuite dans son *Catalogue des Livres imprimés par les Jansénistes*. La seconde, de supposer une Lettre d'un prétendu Ministre Calviniste à M. Arnauld, & de la faire imprimer sous ce titre: *Extrait d'une Lettre du Sr. O. H. Ministre, au Sr. Arnauld Docteur de Sorbonne.* Paris 1644. in 4°. 18 Juin. Les auteurs de cette insigne fourberie feignirent, dans cette Lettre, que M. Arnauld étoit d'intelligence avec les Prétendus réformés, & qu'il entretenoit un commerce particulier avec le prétendu Ministre D. H. L'imposteur croyant se cacher sous le voile d'une apparente sincérité, reconnoissoit que M. Arnauld combattoit en termes formels, dans plusieurs endroits de ses Livres, les erreurs des Calvinistes touchant la Pé-

(a) Il publia à ce sujet un Ecrit de 56 pages in-4°. contenant les motifs de sa conversion. Guy Patin, Lettre CXLII, dit qu'il avoit fait aussi un ouvrage contre les Ministres, & que les Jésuites empêchèrent la publication, par l'autorité du Roi.

(b) Alegambe, Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu. Labbe Biblioth. Anti-Jansen.

(c) Défense II. Part. Ch. VIII. XXXVIII. XLI. XLIV.

IV.
Ecrits contre M. Arnauld à cette occasion

V.
Insigne fourberie d'une prétendue Lettre d'un Ministre à M. Arnauld pour prouver son intelligence avec les Prétendus réformés [pag. 22.] [pag. 97.]

nitence & l'Eucharistie. Mais comme il ne faisoit cet aveu que malgré lui, il soutenoit mal son personnage, & se livroit lui-même à des excès que la Religion & la seule probité humaine condamnoient également. Nous ne rapporterons rien de ce Libelle qu'on ne peut lire sans horreur, & que les Jésuites firent néanmoins répandre par leurs Novices, avec une affectation qui les auroit suffisamment décelés quand on n'auroit pas été informé d'ailleurs qu'il sortoit de leur fabrique (a). Ce que l'on a plus de peine à concevoir, c'est que le P. Petau se soit assez aveuglé pour autoriser en partie les impostures de ses Confreres, en avançant contre toute évidence, dans son nouveau Livre contre celui de la Fréquente Communion, *que ce dernier ouvrage avoit apporté une joie indicible à tout le parti révolté contre l'Eglise Romaine; que l'Auteur l'avoit merveilleusement obligé par ce bon office, & qu'il avoit reçu d'eux un applaudissement universel, avec des congratulations & des conjouissances mutuelles.*

Il ne falloit que l'Ecrit même du Sr. de la Milletiere pour détruire cette calomnie.

(a) Défense des Prélats Approbateurs, II. Part. p. 47.

A R T I C L E T R O I S I E M E.

Divers Ecrits pour & contre le Livre de la Fréquente Communion.

I. *Remon-* **O**N fait que les Jésuites avoient des troupes auxiliaires, qu'ils savoient employer dans le besoin : personne ne fut donc surpris de voir le P. Yves, *Reine du P. Capucin*, entrer dans leur complot. Ce Pere crut d'ailleurs se signaler en débauchant les mêmes calomnies que les Jésuites, dans ses *Remontrances à la Reine* contre le Livre de la Fréquente Communion, & il ne fit dans la vérité, que continuer à se déshonorer. On peut voir de quelle maniere il fut relevé dans la *Réponse* à son libelle (a). Elle a plus de 140 pages in-4°. Quelques catalogues l'attribuent à M. le Maître, & plusieurs Savants ont cru y reconnoître son style. D'autres croient que cet Ecrit est de M. Hermant; & c'est le sentiment le plus commun (b). L'Auteur y convainc le P. Yves de douze impostures grossieres : mais il ne s'en tient pas au personnel. Comme il vouloit être utile à tous ses Lecteurs, il y traite plusieurs points importants de Théologie : celui en particulier de la prétendue croyance de l'Eglise, sur la suffisance de l'Attrition. Il y a quelque lieu de croire que cette *Réponse*, où le P. Yves est d'ailleurs traité avec ménagement, fit quelque impression sur lui : au moins trouvons-nous que, dans une nouvelle édition de ses Remontrances, faite la même année 1644, lui ou son Editeur en ont retranché plusieurs des traits contre lesquels on avoit réclamé. Etoit-ce cependant par cette humilité qu'on auroit dû attendre d'un disciple de S. François ? *L'Avis au Lecteur*, qu'on lit dans cette nouvelle édition semble

(a) Réponse aux Remarques du P. Yves, XI. Imposture, pag. 38.

(b) Quoiqu'il soit certain que M. Arnauld n'est pas l'Auteur de cet ouvrage, il ne l'est pas moins que ce Docteur l'a en quelque sorte adopté, & l'a cité pour la justification de l'Auteur de la Fréquente Communion auquel il attribue ce qui est dit dans cette Réponse au P. Yves. Voyez la Remontrance aux PP. Jésuites touchant le prétendu Manifeste des Jésuites, V. Class. III. Part. N°. VI. XIV. Preuve.

de annoncer le contraire. On y fait clairement entendre, que ce qu'on en a supprimé, ne consistoit qu'en fautes d'impression, échappées à l'impatience quelques-uns avoient eue de publier cette piece.

I. M. Arnauld crut devoir garder le silence sur le livre du P. Yves, qu'il risoit avec raison, & que M. le Maître avoit d'ailleurs réfuté avec force, & dédaigna point d'entrer, pour la seconde fois en lice avec le P. Petau, qu'il regardoit point comme un Auteur indifférent. Nous avons déjà vu de quelle manière il avoit parlé de ce Jésuite, & du livre où il traitoit de la Pénitence publique, dans la *Lettre à la Reine*, & dans la Préface du Livre de la *Tradition Eglise*, &c. Mais, malgré la confusion qu'il s'étoit attirée, ce Jésuite étoit pas devenu plus réservé. Trop aveuglément livré au système à Société, qui ne laisse pas ses membres libres de suivre les lumières de conscience, lorsqu'elles ne s'accordent point avec les intérêts du Corps, & reçu de nouveaux ordres de ses Supérieurs, il crut qu'il devoit aussi écrire un nouveau, contre le Livre de la Fréquente Communion. Ce nouvel Ecrit étoit intitulé: *Abrégé de la doctrine du Livre de la Fréquente Communion, & de la station comprise dans les Livres de la Pénitence publique*: il est de 1644. Arnauld le lut, & gémit de voir un Ecrivain qui avoit de la réputation, s'efforcer à fermer les yeux à la vérité qu'on lui avoit fait connoître, & dont il s'étoit lui-même suivi la lumière dans ses Notes sur S. Epiphane, & n'opposer victoire déjà remportée sur lui, qu'une plus grande présomption, & de nouvelles calomnies.

II.
Nouv. Ecrit
du P. Petau
sur le même
sujet.

II. Arnauld ne crut pas cependant qu'il méritât, de sa part, une seconde réutation: mais ce qu'il ne fit pas, d'autres le firent pour lui. On dévoila plus clairement les bévues & les calomnies du P. Petau, dans la *Défense des Prélats Robateurs*, &c. (pag. 141, & suiv.) & dans un Ecrit particulier, intitulé: *Réflexions du Sieur Dubois, Docteur en Théologie, sur divers endroits du P. Petau, où il approuve la doctrine de celui de la Fréquente Communion*, &c.

III.
Réponses.

Nous ne croyons pas que ce dernier Ecrit soit de M. Arnauld, quoique Dupin & quelques autres le lui attribuent. L'Avertissement qui le précède avoue le contraire; & ce n'est peut-être pas sans fondement qu'on le croit de Hermant, Chanoine de Beauvais. Quoi qu'il en soit, cet Ecrit est entièrement à l'esprit & dans le goût de M. Arnauld; & il est aisé de sentir qu'il ne peut être que d'un de ses amis, & d'un homme attaché à la même doctrine. Arnauld l'a même cité en quelque sorte, comme son propre ouvrage (a). Il contient que 46 pages in-4°. C'est peut-être un de ceux où le P. Petau est le plus clairement convaincu, de n'avoir pris la plume contre le Livre de la Fréquente Communion, que par passion & par esprit de parti. On y rapporte des textes où ce Jésuite approuve la doctrine de ce Livre, & l'on y oppose ceux où il traite indignement M. Arnauld, pour n'avoir enseigné que cette même doctrine. On y démontre également la contradiction presque incroyable, & la vraie cependant, qui se trouve entre les textes où le même Jésuite forme contre ce Docteur les accusations les plus graves, & ceux où il l'en décharge. Mais il est inutile de s'arrêter plus long-temps à des Ecrits qui ont fait le désonneur du P. Petau (b), & qui, heureusement pour lui, sont tombés, depuis

(a) Remontrance aux Jésuites &c. 1651. pag. 37. XIV. Preuve.

(b) Guy Patin dit du P. Petau; Lettre du 16 Février 1645. ^a Il a tout franchement écrit contre M. Arnauld *De la Fréquente Communion*, contre lequel il a perdu son escrime. son second Tome des Dogmes Théologiques est aussi contre l'Evêque d'Ypres, Jansénius, *Ecrits sur la Morale*. Tome XXVI.

long-temps, dans un discrédit universel, & même dans un oubli presque total (b). Par la même raison, nous nous contenterons d'avertir, que les *Réflexions* du *Sieur Dubois* furent suivies, vers le même temps, d'une *Lettre d'un Docteur* contre les deux points du *Livre* du *P. Petau*, & que cette Lettre fut assez bien accueillie.

I. Edition
pag. 95.

Ces Ecrits réduisirent enfin le *P. Petau* au silence, sur une matière sur laquelle on peut dire d'ailleurs, qu'il n'avoit écrit que malgré lui, & contre ses propres sentiments. On a même assuré, & feu *M. l'Abbé Couet* l'a répété dans ses excellentes Lettres sur cette question: *S'il est permis d'approuver les Jésuites*, &c. "qu'il fut si touché de l'inhumanité dont on usa envers lui, en lui arrachant ainsi de force, ce qu'il n'auroit pas fait volontairement, qu'il délibéra avec quelques-uns de ses amis, de quitter la Compagnie; mais que les difficultés qu'il trouva dans l'exécution de ce projet, l'obligerent de se soumettre. Il acheta la paix, ajoute *M. Couet*, aux dépens de son honneur & de sa conscience, en publiant son ouvrage de la Pénitence publique, qu'il eut la douleur de voir solidement réfuté". C'est dans cette occasion, ou dans une autre toute semblable (c), qu'on lui attribue d'avoir dit, pour s'excuser d'avoir écrit contre sa conscience: *Je suis trop vieux pour déménager*.

IV.
Ecrits de
M. l'Evêq:
de Lavour
contre le
Livre de la
Fréquente
Communion.

Herm. Mé.
manuscrits
Liv. I. Ch.
XXI.

Les Jésuites eux-mêmes, peu satisfaits de cet ouvrage (d); plus mécontents encore du mauvais succès qu'il eut, crurent mieux trouver leur compte en opposant, s'ils le pouvoient, quelques Evêques à *M. Arnauld*. Ils le tentèrent: & tous leurs efforts n'aboutirent qu'à engager dans cette entreprise, le seul Evêque de Lavour, *Abra de Racouis*, Prélat, qui, suivant le témoignage de seize de ses Collegues, dans leur Lettre à *Innocent X*, s'étoit rendu l'objet de l'indignation publique, & donnoit prise sur lui par plus d'un endroit. "C'étoit un homme, dit *M. Hermant*, qui se mêloit de tout, sans se mettre en peine d'avoir le fond nécessaire pour s'en acquitter dignement. Ayant fait quelque bruit dans sa Licence, il fit imprimer le Cours d'une mauvaise Philosophie, qu'il avoit enseignée durant quelques années, & qui tomba aussi-tôt après dans un fort grand mépris. *M. Hullier* avoit été du nombre de ses Ecoliers de Philosophie. *M. de Raconis* s'étoit adonné ensuite à la Prédication, & avoit entrepris de traiter la controverse, sans s'être auparavant, comme il le devoit, exercé dans l'étude de l'Ecriture Sainte & de la Tradition, & en se contentant pour l'ordinaire, d'opposer aux hérétiques des raisonnements de pure Philosophie. Comme il avoit eu le malheur de naître Huguenot, il vouloit signaler son zèle contre cette secte; mais il le fit avec plus de chaleur & d'empportement, que de jugement & de lumière". En voici un trait assez singulier. Prêchant un jour; c'est-à-dire déclamant dans l'Eglise paroissiale de *S. Jacques* à Paris, il s'avisa de dire, qu'il bénissoit Dieu, de ce qu'il espéroit d'être sauvé, quoique son pere & son grand pere fussent damnés; paroles qui firent dire au Cardinal du

qui triomphe parmi les honnêtes gens. Bref, ce *P. Petau* n'écrivit que pour faire le Baron de Feneffe, & pour contredire à tout-venant &c".

(b) Le *P. Petau* a néanmoins pris la peine de traduire en latin son *Ecrit de la Pénitence publique*, & de l'insérer dans le IV. Tome de ses *Dogmes Théologiques*.

(c) Dans les corrections qu'on lui fit faire à ses *Dogmes théologiques*, sur la matière de la grace.

(d) Le *P. Riviere*, Jésuite, Satyre contre *M. Toinard*, pag. 57 parle ainsi du *P. Petau*: *Ce grand homme, qui savoit tout, excepté sa langue, ne fut pas approuvé de bien des gens, quand il s'avisa d'écrire en gaulois contre. M. Arnauld*! *Nicéron*. Tom. XXXVII. pag. 144. & 228.

Perron : *C'est un jeune étourneau, qui a mangé de la ciguë ; la tête lui tourne (a)*. Ce fut beaucoup moins son prétendu mérite, que le crédit du fameux P. Joseph, Capucin, qui le plaça sur le Siège de Laval : & sa reconnoissance pour les bienfaits de ce Religieux, si connu par ses intrigues, fit qu'il s'offrit de seconder celui-ci dans la passion qui l'animoit contre M. de S. Cyran (b).

Le même motif l'engagea à faire sa cour au Cardinal de Richelieu, en se chargeant, peu de temps après, de conduire toute l'intrigue de la Censure de Sorbonne, du 1 Juin 1638, contre la Traduction du Traité de S. Augustin de la sainte Virginité. Le P. Seguenot, de l'Oratoire, l'avoit donné avec d'amples notes, dans lesquelles il s'élevait avec force contre la suffisance de l'Attrition; opinion nouvelle de quelques Scholastiques modernes, de laquelle le Cardinal de Richelieu s'étoit déclaré le protecteur.

L'année qui suivit cette Censure, M. de Raconis alla dans son Diocèse, où il ne tarda pas à se faire connoître pour ce qu'il étoit. En moins de trois ans, il s'y rendit si insupportable, qu'il fut obligé de s'en absenter. Il établit son domicile tantôt à Paris & tantôt au Château de Raconis, dans le Diocèse de Chartres. Il avoua, dans la Déclaration qu'il donna à l'occasion de sa Lettre au Pape, qu'il avoit quitté son troupeau depuis quelques années : mais, si on l'en croit, il ne l'avoit fait, & il ne séjournoit à Paris, que pour avoir plus d'occasion d'exercer son zèle contre ce qu'il appelloit les nouvelles erreurs. Il vante beaucoup, dans la même Déclaration, les Ecrits qu'il avoit publiés contre l'*Augustinus* de Jansénius ; mais qu'il avoit supprimés, à ce qu'il disoit, par obéissance pour le S. Pere. Il exalte ses travaux contre le Livre de la Fréquente Communion : il parle en particulier, du ton le plus emphatique, de deux gros volumes de près de 120 feuilles d'impression chacun, qu'il avoit dédiés à la Reine, dont il se qualifioit Aumônier. Il y avoit été engagé, selon lui, par une Lettre du Sr. Aurai, mauvais Prêtre, & encore plus mauvais Théologien ; & par le P. Yves, Capucin, dont l'autorité n'étoit pas d'un plus grand poids. Le premier l'avoit exhorté à ne point interrompre ses victoires ; le pressant, en termes militaires, de faire ailleurs ce qu'il ne feroit point devant Tyres ; c'est-à-dire, de tourner ses armes contre le Livre de la Fréquente Communion, s'il se trouvoit obligé de supprimer ce qu'il avoit écrit contre M. Jansénius.

Le second, c'est-à-dire le P. Yves, le regardant comme un nouvel Hercule, l'exhortoit aussi à redoubler de courage, sans craindre ce *Monstre à tant de têtes*, qu'il devoit attaquer, & qu'il étoit de sa gloire de terrasser. Il lui faisoit espérer, dans une Lettre du 4 Mai 1644, que le crédit qu'il lui supposoit à Rome, produiroit bientôt tout l'effet qu'il avoit lieu d'en attendre : que le Vice-Général de son Ordre, qui étoit Qualificateur du S. Office, devoit le soutenir dans cet espoir, & qu'il demandoit qu'on lui envoyât promptement les propositions de M. Arnauld qui paroistroient les plus dignes de censure.

Toutes ces flatteries avoient enflé le cœur de M. de Raconis. Il s'imaginait déjà avoir affaire à une armée de Théologiens, qui, suivant ses idées, travailloient de concert en faveur de M. Arnauld, & à 40 plumes toutes taillées de la main d'un même Maître ; & le triomphe qu'il espéroit remporter sur cette nuée d'ennemis, ne lui paroissoit que plus glorieux, & par conséquent plus digne de lui.

(a) M. Hermant dit, qu'on tenoit cette anecdote de Nic. Bourbon, bon Poète latin, Professeur Royal, de l'Académie Française &c. qui avoit été ci-devant attaché au Cardinal du Perron, à qui il avoit entendu dire ces propres paroles.

(b) Voyez sur cela le dernier Chapitre du Traité de M. de Barcos : De l'Autorité de S. Pierre & de S. Paul &c.

Il ne courut néanmoins qu'assez lentement à la victoire dont il se croyoit assuré; & ce ne fut que vers le mois de Septembre 1645, qu'il envoya à Rome les Propositions qui devoient servir de matière à son triomphe. Mais à quoi se terminèrent enfin tant d'espérances si flatteuses, dont on l'avoit amulé, & tant de protestations que lui même n'avoit cessé de faire, de n'agir que par amour de la vérité? A perdre inutilement beaucoup d'encre & de papier; à composer de gros Ouvrages, que personne ne se donna la peine de lire, & à faire rechercher avec plus d'empressement, & lire avec plus d'avidité, les Ecrits de M. Arnauld, & de ceux qui combattoient très-réellement avec lui, pour la vraie doctrine de la Replique à l'Eglise. Je me trompe: le premier volume de M. de Laval eut des acheteurs & l'Anatomie des Lecteurs: les Jésuites ordonnerent aux membres de leurs Congrégations d'en faire l'emplette, & de les lire par pénitence; & la plupart voulurent bien se soumettre, quoique malgré eux, à ces ordres, aussi honteux pour ceux qui les donnoient que pour l'Ecrivain qui en étoit l'objet. Mais cette complaisance des dévots de la Société n'alla pas fort loin; & l'Imprimeur, Cramoisi, voyant que le débit qu'il faisoit de l'ouvrage n'étoit nullement suffisant pour le dédommager des frais qu'il avoit faits pour l'impression, refusa constamment de se charger de la suite. Il fallut avoir recours au Sr. Jean Henault, qui demouroit chez les Jésuites, & qui imprimoit tous leurs libelles secrets. Henault consentit aux vœux de ceux qui le mettoient en œuvre; mais n'ayant pas tardé à s'en repentir, il usa d'un stratagème très-ordinaire à ceux de son espèce: il mit un nouveau titre aux *Examens* de M. de Raconis; donna ceux-ci pour une seconde édition; &, dans la vue de tromper les ignorants, il y ajouta une *Breve Anatomie du Libelle anonyme*, intitulé, *Réponse au Livre de M. l'Evêque de Laval*.

V. Cette Réponse étoit réelle: elle avoit été imprimée en 1644, avant la publication de la *Continuation des Examens* du Prélat. C'est un volume in-4°. de ces Ecrits, près de 300 pages, qui fut recherché & lu avec autant d'empressement qu'un négligeoit l'ouvrage auquel il servoit de réponse. La *Breve Anatomie*, loin de ralentir cette ardeur, ne servit qu'à l'augmenter. On fut obligé, pour satisfaire aux desirs de ceux qui voyoient avec peine un Evêque se livrer à tant de préventions, sans se douter même qu'il en étoit la victime, de travailler de nouveau à lui défiller les yeux, s'il étoit possible, en faisant une ample *Replique* à la *Breve Anatomie*. Cette *Replique* parut aussi in-4°. en 1645. C'est un volume de près de 450 pages.

On est partagé sur l'Auteur de ces Ecrits. M. Dupin attribue la première partie de la *Réponse* & la *Replique* en entier, à M. Arnauld; & la seconde partie de la même *Réponse* à M. Léonor de la Barde (frère de Denys de la Barde, Evêque de S. Briens.) Il étoit Chanoine de l'Eglise de Paris, & l'un des Approbateurs du Livre de la Fréquente Communion. C'étoit un des plus savants hommes de son temps, selon le témoignage que lui rendit le Supérieur Général de l'Oratoire, en écrivant à M. de Chavigni. Léonor de la Barde avoit été membre de la même Congrégation. Mais M. Dupin a voulu parler sans doute de la *Replique*, qui a en effet deux parties; car la *Réponse* n'en a qu'une seule. Il n'est question que de cette seconde partie de la *Replique* dans les Catalogues manuscrits, qui en font honneur à M. de la Barde, & qui attribuent la première à M. le Maître. D'autres donnent toute la *Replique* à celui-ci, & prétendent qu'on y reconnoît son style. Le P. Quesnel, dans un des Ecrits faits sous les yeux de M. Arnauld, au sujet de la *Foutberie de Domay*, pense comme M. Dupin, que les Réponses faites à M. de Laval sont de M. Arnauld & de M. de la Barde, qu'il qualifie de *savants Prêtre de l'Oratoire*. Malgré ces témoignages, nous croyons que la Réponse & la Replique

M. Petit-Pied.

Avis important au Lecteur des Jésuites p. 45.

ont il s'agit, sont d'une autre plume que de celle de M. Arnauld. Et en effet, M. de Lavour ayant dit dans son *Anatomie*, que c'étoit ce Docteur qui parloit dans la *Réponse à son Examen*, que repartit l'Auteur de la premiere partie de la *Replique*? "M. de Lavour, dit-il, feint ici que c'est M. Arnauld qui parle de soi-même, quoiqu'il sache en sa conscience que je ne suis point M. Arnauld, & que la différence que l'on remarque entre les Auteurs, par la diversité du style, ainsi qu'entre les hommes par celle de leur visage, lui ait fait très-clairement reconnoître, aussi-bien qu'à tous les Lecteurs de ma *Réponse*, que M. Arnauld & son Livre de la Fréquente Communion, sont les sujets dont je parle, & que ce n'est pas lui qui parle". Ces paroles prouvent suffisamment que la *Réponse* à M. de Lavour, & la premiere partie de la *Replique* à l'*Anatomie*, ne sont pas de notre Docteur. Il ne resteroit donc que la seconde partie de cette *Replique*, qu'on pourroit lui attribuer : mais elle nous paroît absolument dans le goût de la premiere *Réponse*, dont elle est une justification.

Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que ces deux Ouvrages n'aient été faits de concert avec M. Arnauld; que ce Docteur ne les ait vus & examinés, avant qu'on les ait mis au jour; qu'il n'ait fourni du sien pour plusieurs points de grande importance, que la liaison des matieres a souvent obligé d'y traiter, & qu'il ne les ait même quelquefois cités comme ses propres ouvrages (a). Ces points de grande importance sont en particulier, les Questions des deux amours; l'efficacité de l'Absolution, de l'étendue du pouvoir des Clefs, de la vieillesse de l'Eglise, & autres (b), où l'on voit par-tout un Théologien aussi exact que profond. Si M. le Maître en est l'Auteur, il étoit trop modeste pour ne pas soumettre ses Ecrits, sur des points de cette nature, à des Théologiens de profession, & en particulier à M. Arnauld, qui y étoit si singulièrement intéressé. C'est sans doute cette revue, & cet examen des ouvrages contre M. de Lavour par M. Arnauld, qui a fait dire, à la Mere Angelique, qu'au mois de Novembre 1645, son illustre frere étoit occupé à combattre M. de Raconis (c).

Entrons dans un plus grand détail au sujet de la *Réponse* à ce Prélat. L'Auteur, après avoir traité dans son *Avant-propos*, quelques points préliminaires, s'arrête pour l'ordinaire, dans le corps de l'Ouvrage, à justifier la citation des passages des Saints Peres, que M. de Lavour avoit accusée de falsification. C'est aussi l'objet de la seconde partie de la *Replique*; & c'est la nature de cette accusation qui fut le principal motif qui fit entreprendre de le réfuter. "En effet, dit l'Auteur de la *Réponse*, si cette accusation étoit appuyée sur quelque véritable fondement, ce seroit la plus raisonnable que l'on pût faire contre le Livre de la Fréquente Communion; puisque l'Auteur n'ayant eu dessein que de rapporter les sentiments des Saints Peres, sur le sujet de la pratique de deux Sacraments augustes, c'est particulièrement de la fidélité de ses citations qu'il est responsable; les objections que ses adversaires font contre sa doctrine, & plus encore les injures qu'ils lui disent, pouvant être méprisées; parce que ce n'est pas tant

(a) M. Arnauld, dans la *Remontrance aux Jésuites* touchant le libelle intitulé : *Le Manifeste de la véritable doctrine des Jansénistes* &c. publié en 1651, cite à la pag. 37. (XIV. Preuve.) la *Replique* à M. de Lavour VIII. Pass. de la Sect. II. la *Réponse* au P. Yves, & les Réflexions du Sieur Dubois, comme des Ecrits où l'Auteur de la *Fréquente Communion* parloit lui-même, comme dans son propre Livre, & dans la Préface de la *Tradition de l'Eglise*.

(b) *Replique* II. Part. III. Sect. du II. Pass. IV. Sect. du V. Pass. III. Sect. du VI. Passage.

(c) Lettre 169 du Tom. I. pag. 287.

„ lui qu'elles regardent , que les Saints Peres , dont l'autorité sacrée est au dessus
 „ de tous ces foibles efforts”.

L'Ouvrage entier présente à toute la postérité, un exemple des plus frappants de cet esprit de présomption & de calomnie, qui dirigeoit la plume de M. de Raconis, ou celle des Jésuites qui parloient sous son nom. Presque à chaque page, il est convaincu de falsifications de textes, d'imputations fausses, de calomnies grossières, &c. En voici un trait entre une infinité d'autres: nous le tirons de la XIV Section de la *Replique*. M. de Laval avoit prétendu que M. Arnauld avoit avancé, que la *pratique de l'Eglise universelle*, au sujet de la Pénitence, *approuvée par le Concile de Trente, étoit un abus, un dérèglement & une corruption de mœurs*. Il avoit répété cette calomnie en plus de cinquante endroits de son premier Livre; & jamais il n'en avoit donné la preuve même la plus légère; content de dire à chaque fois, tantôt, *comme nous l'avons montré ci-dessus*, tantôt *comme nous le montrerons ci-dessous*; sans que ni ci-dessous, ni ci-dessus, il eût jamais rien montré, même en apparence. Et quoiqu'on l'eût convaincu de fausseté & de mauvaise foi, il tint impudemment le même langage dans son *Anatomie*. C'en étoit beaucoup trop pour se taire. L'Auteur de la *Replique* le suivit dans tous ses subterfuges, sans laisser aucun recoin où il pût se réfugier. Et comme ce Prélat affectoit un étalage ridicule de savoir en toute sorte de matieres, & qu'il en prenoit droit pour parler de ses adversaires avec le dernier mépris, son Réfuteur le convainquit de la plus impudente présomption, & de l'ignorance la plus grossière; non seulement dans les sciences qui peuvent être du ressort d'un Théologien, mais aussi dans les connoissances humaines, qu'il prétendoit avoir approfondies, & qu'il n'avoit pas même effleurées. On peut voir quelques exemples de ses bévues, & de ses traits d'une stupide ignorance, dans les 13, 14, 15 & 16e. Sections de la premiere Partie de la *Replique* à son *Anatomie*. On y verra le Concile Arien de Nicée, cité pour le Concile Oecuménique de Nicée; les rapports de 6 à 12, & de 12 à 24, donnés d'abord pour des exemples de proportions arithmétiques, & représentés ensuite comme des méprises échappées dans la chaleur de la composition; les espaces imaginaires revendiqués comme des preuves de l'immenité de Dieu, &c. L'Auteur de la seconde Partie de la *Replique* avoit promis de continuer le même sujet dans quelque nouvel Ecrit, qui auroit servi de suite à celui-ci, à condition que le Prélat cesseroit de faire le ridicule reproche, qu'il combattoit des *invissibles*. Cette promesse fut faite sur la fin de 1645. Mais M. de Raconis n'ayant point rempli la condition demandée, & d'ailleurs étant allé rendre compte au Dieu de vérité, de toutes ses impostures & de toutes ses calomnies, on jugea à propos de le laisser au jugement de Dieu, & de n'en plus parler. On a prétendu, que, quelque fierté qu'il affectât au dehors, il sentoit dans le fonds, tout le poids de l'humiliation qu'il s'étoit si justement attirée, & de l'abandon général où il se vit sur la fin de ses jours, même de la part des Jésuites, à la passion desquels il avoit tout prostitué; & que la douleur & le dépit eurent beaucoup de part à sa mort. Elle arriva le 16 Juillet 1646, au Château de Raconis, où il avoit tâché de cacher sa défaite & son chagrin (a). Nous avons parlé ailleurs (b), des mortifications & des humiliations qu'il essuya de la part de l'Assemblée du Clergé, au sujet de sa Lettre au Pape.

VI.
 Défense de
 M M. les
 Prélats Ap-
 probateurs

Sa retraite & la mort lui épargnerent la nouvelle affliction que lui eût causé

(a) Avis important au Recteur des Jésuites p. 45.

(b) Supra, Art. II. §. VIII, No. IV. & V.

ne doute, la *Défense de MM. les Prélats Approbateurs du Livre de la Fréquente Communion*, &c. pour servir de réponse à deux Libelles publiés par les Jésuites, intitulés : *Réponse à l'Apologie du Sr. Arnauld*, contenue en sa *Lettre la Reine*, &c. & *Application de la Censure du Pacifique véritable au Livre de Fréquente Communion*. Cette défense, quoique composée en 1645, ne put paraître que l'année suivante 1646. C'est un volume in-4°. de plus de 500 pages. L'Auteur de l'Histoire de Port-Royal en six volumes in-12, le donne sans Tom. V. p. attribuer à M. Arnauld. Mais sur quels garants ? Il n'en cite aucun. M. Floriot 38. a dit la même chose dans un Catalogue cité par le P. Baizé. Un autre Catalogue, allégué par le même, & qui est de M. le Roy, Abbé de Haute-Fontaine, attribue à M. le Maître, & bien des Lecteurs croient y reconnoître son style, chargé de citations d'Auteurs sacrés & profanes. M. Dupin & M. Fouillou Dup. XVII. insistent que cet ouvrage est de M. Hermant, quoique M. Baillet n'en dise rien Siecle To. dans la Vie de cet illustre Chanoine. Tout ce que nous pouvons assurer, c'est IV. p. 642. que ce dernier, en parlant de cet Ouvrage, se contente de dire, que le Public lut avec beaucoup d'estime : ce qui indiqueroit assez la modestie d'un Ecrivain qui auroit été obligé de parler de lui-même.

L'ouvrage, quel qu'en soit l'Auteur, est divisé en deux parties. La première devoit contenir la Défense de l'autorité épiscopale, & la défense particulière des Prélats que les Jésuites avoient injuriés dans leurs Libelles. Une impête imprévue, qui arrêta cet Ecrit dans le cours de l'impression, nous l'a privés. C'étoit une plaie que l'on faisoit, comme l'Auteur le dit & en plaint, à la liberté de l'Eglise, & à la dignité des Evêques, en souffrant qu'on les déshonorât par des diffamations publiques, sans permettre de publier leur défense, à moins qu'on n'eût obtenu une permission expresse, qu'on avoit résolu de refuser, & que l'on refusoit en effet. La partie de l'ouvrage qui est saisie, contenoit des *Relations très-fidelles de diverses affaires ecclésiastiques*, qui s'étoient passées en plusieurs Diocèses, & auxquelles l'Assemblée Générale du Clergé s'étoit cru obligée de prendre part, pour l'intérêt de toute l'Eglise catholique. L'Auteur se flattoit néanmoins de pouvoir publier ces *Relations à l'art*, aussitôt, dit-il, que l'injuste passion des hommes cesseroit de traverser la publication des ouvrages, que la justice de Dieu vouloit qu'on entreprit, pour soutenir l'honneur de ses plus illustres Ministres, inséparable de celui de son Eglise. Mais ce temps heureux ne vint point, & nous ne croyons pas que ce que l'on promettoit ait jamais paru. Nous n'avons donc que la seconde partie ; mais nous l'avons en entier : c'est une Défense du Livre de la Fréquente Communion. Elle nous paroîtroit assez assortie au style & au caractère de M. Arnauld, à l'exception de quelques termes honorables pour lui, qu'il méritoit assurément, mais que probablement n'auroit pas employés en parlant de lui-même. La conclusion est admirable. En général le but de cet Ecrit est, de justifier M. Arnauld & son Livre des calomnies dont on les chargeoit, & des fausses imputations qu'on faisoit l'un & à l'autre. On y dévoile aussi les intrigues monstrueuses des Jésuites dans cette affaire, & la conformité de leur conduite avec celle de la plus grande partie des Hérétiques de tous les siècles. On n'y réfute pas seulement les deux Libelles du P. Seguin indiqués dans le titre : on n'y épargne pas plus tous ceux qui méritoient d'avoir le même sort. Le P. Seguin se sentit offensé, & voulut se venger, selon le P. Labbe son Confrère. Il opposa la *Défense des Prélats Approbateurs*, un Ecrit latin, qui parut, selon le même, en 1647, à la Fleche, sous ce titre : *Causa commotionis in Gallia adversus*

ſus Librum de Frequenti Communione excitata. Cet Ecrit étoit fort affoibli avec celui que le même P. Seguin avoit donné en 1644, ſous le titre de *Sommaire de la Théologie du Sieur Arnould &c.* libelle ſi outrageant, & tellement dicté par la paſſion la plus effrénée, que l'Auteur n'oſa l'avouer, & que le P. Labbe n'eût pas la hardieſſe de le mettre au nombre des productions de ſon Confrere.

VII. Achevons de donner une notice de pluſieurs autres Ecrits pour & contre, publiés à l'occaſion du Livre de la Fréquente Communion. Un des premiers Ecrivains qui voulut paroître ſur la Scene après le P. Nouet, & qui ne propoſa point de l'humiliation de celui-ci, fut le P. Nicolas *Lombart*. Ce Jéſuite, qui, ſelon M. Hermant, n'avoit d'autre mérite que celui d'être un *afſez* Jéſuite, *médiocre Prédicateur*, ſe croyant en état de réparer les mauvais ſuccès de ſon Confrere, s'avila de livrer de nouvelles attaques au Livre de la Fréquente Communion. Mais, n'oſant ſe montrer à découvert, il emprunta un *maſque* étranger, & publia ſon libelle ſous le titre de *Lettres d'Eufebe à Polémarque*. Dans la vue de ſe déguifer encore davantage, il tenta de faire croire qu'il étoit Evêque. Il en contrefit le perſonnage ſous le nom d'*Eufebe*, & tâcha de faire paſſer celui à qui il donna le nom de *Polémarque*, pour un homme de la première diſtinction, qui étoit aſſez élevé *pour lui rendre de bons offices*. Suivant toujours la même fiction, il ajouta, que ce n'étoit que pour ſe rendre aux ſollicitations de ce prétendu Seigneur, qu'il mettoit ſes Lettres au jour. L'Ecrit eſt daté de Danville au mois de Décembre 1643, & il parut au commencement de 1644. L'Auteur ne trompa perſonne. A la ſimple lecture de ſes Lettres on n'y reconnut qu'un Ecrivain *ſanfaron*, un *Capitaine de Théâtre*, & nullement ni un Evêque, ni un ſimple Théologien. Son Livre, oublié depuis long-temps, n'eſt qu'un amas indigeſte de phraſes qui ne diſent rien, & de paroles inutiles, entremêlées de quelques paſſages des Peres, *faſſifiés*. " On ne pouvoit deviner, " dit M. Hermant, ce que les Jéſuites prétendoient, en employant une ſi mau-
" vaiſe plume : il falloit qu'ils fuſſent réduits à une grande diſette, pour com-
" mencer le combat par un ſi chétif perſonnage, dans le temps même que le
" P. Nouet ſe vantoit, que ſa Compagnie avoit un grand nombre de Champions
" pleins de valeur ". Nous parlerons plus bas des *Lettres de Polémarque à Eufebe*, en répoſe à celles d'Eufebe à Polémarque, au ſujet de la *Théologie morale des Jéſuites*.

VIII. Ces derniers le ſentirent eux-mêmes, puisqu'ils emprunterent des armes hors de leur Société ; telles que celles du P. Yves, de M. de Raconis, &c. dont nous avons parlé. François *Renard*, Directeur des Religieuſes de S. Thomas, fut un nouvel enfant perdu, qu'ils expoſerent au combat. Ce bon homme s'étoit attiré quelque réputation par divers Ouvrages de piété : mais il n'avoit d'ailleurs que des talents très-médiocres. On connoît de lui deux Ecrits contre le Livre de la Fréquente Communion : l'un intitulé : *le Juge ſans intérêt*, dont nous avons ſuffiſamment parlé en rendant compte de la Préface du Livre de la *Tradition de l'Egliſe*, où il eſt ſolidement réfuté : l'autre, plus abrégé, que le Sr. Abelly donna en 1659, à la ſuite de la Vie même de l'Auteur.

IX. Les Jéſuites lui en ont attribué un troiſieme, qui parut ſous le titre de *Remarques judicieuſes ſur le Livre de la Fréquente Communion, pour ſervir d'éclairciſſement aux intentions de la doctrine de l'Auteur*. Abelly confirme cette attribution dans la Vie du Sr. Renard, & M. Baillet ne la contredit point dans l'Abrégé qu'il a donné de la Vie de M. Hermant. Mais nous ſommes perſuadés que ſi le Sr. Renard en eſt le pere, il n'en a été que pere adoptif. On ne reconnoît dans

dans ce Libelle qu'une main Jésuitique; & M. Baillet, dans l'Ecrit que nous venons de citer, avoue, que bien des gens le croient sorti de leur boutique, par cette raison, que le P. Deschamps-neuf, Préfet des Etudes du College de Clermont, en avoit corrigé les épreuves, & que les Jésuites étoient chargés de la distribution du Livre par les Provinces. Il est plus vraisemblable, en effet, que ce Libelle venoit de quelqu'un d'eux, & peut-être du P. de Sesmaisons, comme l'Auteur de la *Défense des Prélats Approbateurs*, &c. paroît l'avoir cru. Quoi qu'il en soit, les Jésuites prirent un si grand intérêt à ces *Remarques*, prétendues judiciaires, que M. Hermant, dans son *Apologie pour M. Arnauld*, où il attaque ce Libelle, assure que ces Peres en avoient publié des Copies manuscrites avant de le faire imprimer par Cramoisi leur Libraire, & qu'après l'impression, ils l'avoient donné en thème pendant deux mois, à leurs Ecoliers d'Amiens, comme un des Ouvrages les plus estimés dans leur Ordre. Toute l'animosité de la Société contre ses adversaires, se montre à découvert dans cet horrible Libelle. L'Auteur, quel qu'il soit, non content de décharger sa bile contre M. Arnauld & ses amis les plus intimes, se déchaîne contre toute la famille du premier, qu'il accuse sans preuve, & contre la notoriété publique, d'avoir toujours été attachée aux hérésies qui ont tant causé de trouble à l'Europe entière. Les Prélats Approbateurs du Livre de la Fréquente Communion, plusieurs membres de la Faculté de Théologie de Paris, l'Université, les Religieuses de Port-Royal, y sont chargés d'invectives, & la passion de l'Ecrivain contre M. de S. Cyran, y est portée jusqu'à cet excès, de dire, qu'il regrettoit qu'on ne l'eût pas laissé mourir dans sa prison.

pag. 168.

Apol. Préf.
pag. 57.

Tant d'emporements souleverent une si grande multitude de personnes contre les Jésuites, qu'ils eurent honte eux-mêmes d'une si infame production. Pour appaiser un peu les plaintes que l'on en formoit de toutes parts, non seulement ils tenterent de persuader que ce Libelle étoit parti de la plume du Sr. Renard (a): ils se hâterent de plus, de retrancher par un carton, ce qu'ils avoient eu l'impudence d'avancer, que les ancêtres de M. Arnauld étoient de la Religion prétendue réformée.

Quelque mépris qu'on dût avoir pour un Libelle si outrageant, & en même temps destitué de bon sens & de vérité, "M. Hermant, dit M. Baillet, ne put souffrir que l'Auteur, au lieu d'examiner le Livre de M. Arnauld sur des règles légitimes, se fût répandu en invectives & en reproches personnels, qui n'avoient point de fondement. Il entreprit de défendre son ami, par un Livre qu'il mit au jour la même année 1644, sous ce titre: *Apologie pour M. Arnauld, Docteur de Sorbonne*, contre un Libelle publié par les Jésuites, intitulé: *Remarques judiciaires sur le Livre de la Fréquente Communion*".

K.
Apologie
pour M.
Arnauld.
Baillet Vie
de M. Her-
mant p. 22.

M. Hermant n'y défend pas seulement son respectable ami: il y venge avec lui cette multitude de personnes dignes de tant de vénération, qu'en avoit si indignement traitées dans le Libelle. Son Ouvrage est en même temps une réfutation complète des prétendues *Remarques judiciaires*, & une réponse à plusieurs autres Libelles de même trempe, qui partoient de la même source; c'est-à-dire, des Jésuites, à qui l'Auteur, par cette raison, adresse toujours la parole. Son Livre forme un volume in-4°. de plus de 400 pages. Quelque occupé que fût l'Auteur quand il l'entreprit, à défendre l'Université de Paris contre

(a) Le P. Labbe, dans sa Bibliothèque Anti-Jansénienne, imprimée en 1654, plus d'un an après la mort de M. Renard, lui donne ce libelle (N°. XXX.) & il lui ôte le Juge sans intérêt, qu'il met au rang des Ecrits anonymes.

les entreprises des mêmes Religieux, on n'y apperçoit ni négligence, ni précipitation. On ne le lit pas seulement comme un Ouvrage Théologique, mais encore comme un Livre historique, rempli d'anecdotes intéressantes concernant M. de S. Cyran, M. Arnauld, la Maison & les amis de Port-Royal, les Jésuites, & plusieurs autres. Rien n'y est à négliger: nous n'en exceptons pas l'*Avis au Lecteur*, qui contient de nouvelles preuves de l'imposture des Jésuites, ni l'*Attestation* signée d'un Médecin, d'un Chirurgien, d'un Apothicaire & de trois autres personnes, contre les faussetés que ces imposteurs avoient avancées au sujet de Mlle. de S. Maurice, prétendant qu'elle avoit été la victime des pénitences que M. du Hamel son Curé lui avoit imposées, en suivant les maximes du Livre de la Fréquente Communion.

La Princesse de Guemené envoya cet Ouvrage à M. de S. Chamont, Ambassadeur à Rome, le 13. Août 1644, comme la meilleure preuve qu'elle pût lui donner de la passion des Jésuites, qui déchiroient, par des calomnies horribles, des personnes non-seulement innocentes, mais d'une éminente piété. Elle ajoute: *J'ai une si grande connoissance des particularités contenues dans cet Ouvrage, que je n'en saurois douter.*

Un des autres Libelles contre lesquels M. Hermant s'élève avec force dans l'Apologie de M. Arnauld, est celui du P. Seguin, intitulé: *Sommaire de la Théologie du Sr. Arnauld*, &c.

Nous avons déjà parlé de ce misérable tocsin, & du soin qu'eut le calomniateur de le répandre. Il étoit si odieux, que, quelque indulgence qu'eût la Police pour les productions de ces Peres, elle ne put néanmoins s'empêcher de sévir contre celle-ci: "Elle étoit, dit M. Hermant, si pleine de feu & de sang, de faussetés diaboliques & de calomnies infernales, qu'elle reçut une partie du supplice qu'elle méritoit, par l'emprisonnement de l'Imprimeur & du Libraire qui en avoient été les instruments, & qui ne furent élargis que sous caution". Mais les plus coupables, nous voulons dire les Auteurs du même Libelle, furent épargnés. Le P. Seguin, qui avoit tenu la plume, avoit mis en tête 32 *Maximes*, extraites, selon lui, de l'*Information commencée contre M. de S. Cyran*. Et suivant le P. Labbe, il y avoit ajouté une *Lettre de M. Sébastien Zannet, Evêque de Langres*, sur le même sujet. Nous ne trouvons point cette Lettre dans l'Edition du *Sommaire* que nous avons sous les yeux, & qui est de soixante-six pages in-8°.

XI. Le P. Labbe oite encore plusieurs autres Libelles, tous dictés par le même esprit, & sans doute aussi fabriqués dans le même Arsenal, qui parurent en 1644 & 1645, contre le Livre de la Fréquente Communion: tels sont, la *Conformité des principes du Livre de la Fréquente Communion, avec ceux de Marc-Antoine de Dominis, Archevêque Schismatique & Hérétique, touchant la Pénitence*: Paris 1644, in-8°. *Réponse au second point de la Lettre du Sr. Arnauld, présentée à la Reine Régente*, Ibid. 1644, in-8°. *La Confession de foi du Sr. Arnauld*, & *Remarques sur icelle*, Ibid. 1644, in-4°. *Lettre d'un Soldat d'Arras à M. Arnauld*, ibid. 1644, in-4°. *L'Errata de l'Imprimerie de Port-Royal*, Ibid. 1645, in-8°. *Extrait de quelques Propositions du Livre de la Fréquente Communion, qu'on fait avoir été composé par M. de S. Cyran*.

M. Hermant parle aussi de la plupart de ces Libelles. (dont le dernier est du P. Pinthereau) tant dans son *Apologie pour M. Arnauld*, que dans ses Mémoires manuscrits pour servir à l'Histoire Ecclésiastique du XVII. siècle. Il n'hésite point à les attribuer tous aux Jésuites; & on y reconnoît trop leur génie & leur doctrine pour s'y méprendre. Il est vrai qu'on les vit plusieurs fois forcés d'en

faire le désaveu (a); mais ne persuaderent personne. On savoit dès-lors, comme tant d'autres exemples nous en ont instruit depuis, quelle foi l'on doit ajouter à des désaveux que leur Morale leur permettoit de faire contre la vérité, lorsque leur intérêt ou celui de leur Société, les engageoit à les donner. Les Evêques de France, dans leur Lettre circulaire, venoient d'en donner une preuve bien authentique.

Nous avons déjà observé, que les Jésuites avoient des troupes auxiliaires, & qu'ils savoient s'en servir dans le besoin. Nous avons nommé plusieurs de ces soldats qu'ils avoient aguerris, & dont ils conduisoient la marche; tels que M. Abra de Raconis, Evêque de Laval, le Prêtre Renard, le P. Yves, Capucin, &c.

Que des Jésuites eussent eu recours à des personnages de cette trempe, personne ne pouvoit en être étonné: il y avoit entr'eux une assez grande conformité de génie, de doctrine & d'intérêt. Mais ce qui dut surprendre, c'est de les voir s'associer un Prince du Sang. Nous voulons parler de l'Auteur de l'Ecrit intitulé: *Remarques chrétiennes & catholiques sur le Livre de la Fréquente Communion*. A Paris, par commandement, chez Pierre Rocolet, 1644. Tout le monde s'accorde à donner cet Ouvrage à Henri de Bourbon, premier Prince du Sang, père du Grand Condé, du Prince de Conti qui s'est si fort distingué par sa piété, & d'Anne Genevieve de Bourbon, Duchesse de Longueville (b). On sait que ce Prince étoit d'un caractère difficile à définir, & qu'il avoit pour les Jésuites une affection particulière, sans être peut-être en état de savoir sur quoi elle étoit fondée. Ce fut à eux qu'il confia l'éducation des Princes ses enfants. Le Prince de Conti fit ses études au Collège de Clermont; & le P. Deschamps composa pour lui ces fameuses Thèses de Théologie, que le jeune Prince soutint en Sorbonne, par un privilège singulier, le 10 Juillet 1640. Elles étoient dédiées à Henri de Bourbon son père, qui y assista, accompagné de tout ce qui se trouvoit alors à Paris d'Evêques, de Cardinaux, de Princes & de personnes de la première qualité. Il n'y étoit rien dit ni de Jansénius ni de M. Arnauld. Mais le P. Labbe convient, que celui qui les avoit composées avoit eu en vue d'y combattre la doctrine de l'Evêque d'Ypres sur la Grâce & le Libre Arbitre, & celle du Docteur de Sorbonne sur la Pénitence & l'Eucharistie (c). Les Jésuites cherchoient à relever par l'éclat de ceux qu'ils mettoient en œuvre, une doctrine qu'ils ne pouvoient appuyer ni sur l'Ecriture ni sur la Tradition. De-là tous les ressorts qu'ils firent remuer en 1644, pour déterminer M. le Prince de Condé à adopter les *Remarques* dont on vient de parler, contre le Livre de la Fréquente Communion (d). La première Edition n'annonça pas cependant cette adoption, au moins publiquement. La clause inusitée, par commandement, qu'ils ajoutèrent à la seconde, excita la curiosité du public, & l'on fut enfin que le Prince vouloit bien qu'on lui attribuât cet Ecrit. Il étoit naturel de penser que les Jésuites n'auroient rien négligé pour la perfection d'un ouvrage qui devoit paroître sous un tel nom. Néanmoins on n'y trouvoit

XII.
Remarques
Chrét. &
Catholiques
contre le
Livre de la
Fréquente
Communion
attribuées, au
Prince de
Condé.

(a) Le P. le Moine, dans le Manifeste Apologétique de la Société, publié en 1644.

(b) Bibliothèque Anti-Jansénienne, pag. 18. 37 & 60. Hermant Liv. III. Ch. XXIII. Cet Ecrit fut envoyé à Rome, à l'Ambassadeur de France. Lettre du Cardinal Bentivoglio à M. d'Andilly du 16 Mai 1644.

(c) Bibliothèque Anti-Jansénienne N°. XL. pag. 18. 37. 60. Hermant Liv. III. Ch. XXIII.

(d) Bibliothèque Anti-Jansénienne N°. X. pag. 4. Histoire du Jansénisme Tome I. pag. 196.

rien de nouveau ; rien qui pût contenter un Lecteur tant soit peu instruit. Aussi le laissa-t-on sans Réponse. On fit seulement observer, dans quelque autre Ecrit, que, pour faire agréer ce Libelle par le Prince, qu'on n'honorait certainement pas par-là, les Jésuites s'étoient vus forcés d'en retrancher ce qu'il y avoit de plus grossier, & qui auroit mis trop à découvert leur passion contre MM. de S. Cyran & Arnauld. Ils furent même obligés de convenir d'un fait qu'ils avoient contredit l'année précédente, malgré la notoriété publique ; savoir que M. de S. Cyran étoit mort muni des derniers Sacraments. On fut redevable de l'aveu de cette vérité à la vénération que le Prince avoit témoignée pour ce saint Abbé, qu'il avoit voulu voir après sa sortie de Vincennes, & dont il avoit dit, qu'il falloit le nommer Confesseur du Roi. Ils furent même contraints de modérer les termes dont ils avoient accoutumé de censurer la doctrine du Livre qui leur déplaisoit, & de faire déclarer au Prince dont ils empruntoient le nom, qu'il ne prétendoit pas la condamner d'hérésie ; qu'il en réservoir le jugement au Pape, & qu'il se croyoit seulement en état de prouver qu'elle étoit impie, nouvelle, pernicieuse, &c.

Dic. Hist.
&c. p. 46.

Deux ans après, en 1646, M. de Raconis se voyant obligé, pour se soustraire aux Procédures Canoniques dont il se trouvoit sérieusement menacé, de donner la *Déclaration* dont on a déjà parlé, les Jésuites, dont il n'étoit que le prête-nom, lui firent adresser cette piece au même Prince, par une Lettre qui fut imprimée avec sa Réponse du 17 Mars de la même année. Le Prince, dans cette Réponse, fait profession de n'être pas Théologien, ni doué de doctrine suffisante pour se mêler de matieres qui surpassent, dit-il, sa profession & sa capacité. Il avoit raison. Sans sortir de la même Lettre, il en donnoit des preuves qu'on ne lui contesta point, lorsqu'il dit, " qu'il suffit à salut de l'Attrition avec l'absolution du Prêtre, pour être enfant de Dieu, & remis en sa grace, par une vraie confession. Je n'ôte pas la satisfaction, continuoient-il, mais j'estime l'obéissance au Confesseur, avec un *Pater* & un *Ave*, s'il juge cela suffisant, aussi capable de nous justifier, que des actions plus sévères d'une pénitence publique ". Heureux ce Prince, s'il s'est trouvé dans d'autres dispositions lorsqu'il a comparu au Tribunal de Dieu le 26 Décembre de la même année ! M. Arnauld, parlant cinquante ans après (a) de ce *Livret contre la Fréquente Communion*, que les Jésuites avoient fait faire au Prince de Condé, observe, que ce qui s'étoit passé à la conversion du Prince de Conti son fils, & le choix des personnes en qui ce dernier mit sa confiance pour se donner tout-à-fait à Dieu, est une Réponse suffisante à ce *Livret*, & une excellente justification de la pratique contre laquelle on avoit fait écrire le Prince son pere.

XIII. Outre les Ecrits dont on vient de parler, le P. Labbe, dans sa Bibliothèque Ecrits attribués à Anti-Janfénienne, en cite (b) quatre autres de M. Camus, Evêque de Belley, tous encore au sujet du Livre de la Fréquente Communion. Le premier est un M. Camus in-12, intitulé : *Du rare & fréquent usage de l'Eucharistie*. Le second, imprimé Evêque de Belley sur in-4°. a pour titre : *L'usage de la Pénitence & de la Communion*. Le troisième & le quatrième sont in-8°. sous ces titres : *Apostilles sur quelques Ouvrages des SS. Peres Grecs & Latins, & des Auteurs célèbres de ces derniers siècles, recueillis dans un Livre du Sr. Arnauld, intitulé : La Tradition de l'Eglise sur le sujet de la Pénitence & de la Communion : & La fausse Alarme du côté de la Pénitence*. Les trois premiers sont de 1644, & le quatrième est de 1645. Ce dernier est le seul

(a) Cinquieme Piece du Procès de calomnie, §. VII. (IV. Classe IX. Part. N°. VIII.)

(b) Bibliothèque Anti-Janfénienne N°. LXVII. pag. 36.

des quatre qui soit proprement contre le Livre de la Fréquente Communion ; & c'est une raison pour ne le point donner à M. l'Evêque de Belley, sur la foi seule des Jésuites. On sait que ces Peres multiplioient, autant qu'il étoit en eux, le nombre des adversaires de ce Livre, & que, contre toute notoriété, ils avoient la hardiesse de mettre M. Camus en ce rang. Nous disons, contre toute notoriété. En effet, quoique M. de Racónis, Evêque de Lavaur, après s'être vanté d'abord d'avoir *cent Evêques à opposer* aux seize qui avoient approuvé l'Ouvrage de M. Arnauld, se fût réduit ensuite à *quatre*, qu'il ne nommoit point, & enfin, au *seul* M. Camus ; on sait qu'il fut encore démenti au sujet de ce dernier (a). Il est vrai que ce Prélat, dont la plume a été si féconde, & qui ne méditoit pas toujours assez ce qu'il écrivoit, s'étoit imaginé que le P. de Sef-maisons, réfuté par M. Arnauld, étoit dans le fonds d'accord avec ce Docteur, & qu'il ne s'agissoit entr'eux que de questions de nom ; que leur contestation ne venoit que de la *mésintelligence* & de la *chaleur de la dispute*, & que ce fut par une suite de cette fautive idée, qu'il entreprit lui-même d'écrire sur cette matière, ainsi qu'il s'en explique clairement dans son gros Ouvrage, de *l'Usage de la Pénitence* & de la *Communion*, &c. Mais on sait aussi, que, dans le même Ouvrage, il déclare sans équivoque, qu'il n'a jamais eu intention, ni de répondre à l'Ouvrage de M. Arnauld, beaucoup moins de le reprendre ; point du tout de le réfuter ; non pas seulement de le combattre, ni en tout ni en aucune de ses parties ; mais seulement de produire ses sentiments pour ouvrir une voie à la conciliation & à la paix. On sait qu'il porta même, du Livre de la Fréquente Communion, dès qu'il parut, le jugement le plus favorable, ainsi que nous l'avons remarqué ailleurs. Enfin, il rapporte lui-même, que, dans le temps qu'il finissoit son Ouvrage de *l'Usage de la Pénitence*, &c. une personne de grande considération étant venue le voir, & cette personne lui ayant demandé ce qu'il pensoit du Livre de la Fréquente Communion, il fit aussi-tôt un grand éloge de cet excellent Livre (ce fut ainsi qu'il le qualifia) ajoutant ces propres paroles : « que ce » Livre avoit apporté au jour même, des lumières que j'appellerois, dit-il, » nouvelles, si elles n'étoient tirées du flambeau de l'Antiquité. . . . Que l'on » ne pouvoit rien ajouter à la recommandation de ce très-digne & très-ortho- » doxe Ouvrage, si l'on ne pensoit augmenter un grand trésor, en y ajoutant » un denier. . . . Qu'il étoit en tout d'accord avec lui, parce qu'en tout il s'ac- » cordoit avec l'Ecriture & la Tradition. . . . n'avançant presque rien du sien, » & ne proposant rien sans l'appuyer d'autorités si puissantes, que, se vouloir » révolter contre elles, est une témérité manifeste, & regimber contre l'épe- » ron, &c. »

La même année 1644, le Sr. *Herfant*, Docteur de Sorbonne, ci-devant de XIV. la Congrégation de l'Oratoire, personnage très-connu par ses aventures & ses De la Fré. sentiments singuliers, s'expliqua aussi sur l'Ouvrage de M. Arnauld, dans un quente Livre qu'il intitula : *De la Fréquente Communion* & du *légitime usage de la Commu- nion* & de la *Pénitence*. Il s'y déclara ouvertement pour la doctrine de S. Augustin sur la *légitime u- Prédestination* & sur la *Grâce* ; mais, moins exact sur la morale, & trop pré- sage de la venu en faveur de ses propres idées, il accusa M. Arnauld, « de n'avoir point *Pénitence*, » gardé une juste mesure ; d'avoir bien souvent poussé son zèle au-delà des par le Siev » regles ecclésiastiques, &c ». S'il eût médité avec plus d'attention les principes Herfant, de celui qu'il censuroit ainsi, il auroit senti que c'étoit lui-même qui raisonnoit Docteur de peu conséquemment, & qui s'égaroit des vraies routes dans lesquelles il auroit Sorbonne.

(a) Replique à l'Anatomic de M. de Lavaur pag. 7 & suiv.

du marcher sur les pas de ce savant Docteur. Cependant, comme s'il eût été assuré qu'il suivoit seul la voie de la vérité, il se représentoit dans son Livre, comme un Arbitre & un Médiateur, qui, *plus tranquille*, selon lui, & *plus désintéressé*, proposoit un avis plus judicieux & plus modéré, pour accorder les deux partis. On n'accepta point sa prétendue médiation; & son livre, tombé dans l'oubli depuis long-temps, n'eut alors qu'un très-médiocre débit. M. Arnauld ne crut pas devoir y répondre nommément: il se contenta de renvoyer l'Auteur aux *Eclaircissements généraux*, qu'il donna dans sa Préface du Livre de la Tradition de l'Eglise, pour lever les difficultés de ceux qui avoient proposé des objections contre son Ouvrage. Les Jésuites, non moins intéressés que M. Arnauld à répondre au Livre du Sr. Herfant, dans lequel ils n'étoient nullement ménagés, le négligèrent pareillement; & le P. Labbe s'est borné à déclamer contre

Bibliothèque. l'Auteur, au sujet de ses sentiments & de ses Sermons sur la Grace, sans daigner même citer l'Ouvrage en question.

Anti-Janfé- nien. p. 27. Le P. Bourgoing, Général de la Congrégation de l'Oratoire de France,

XV. se conduisit encore plus mal que le Sieur Herfant, à l'occasion du Livre de la Déclaration pré- Fréquente Communion (a). Trop timide, peut-être aussi trop prévenu, & sentée à la aveuglé par cette affection purement humaine qui séduit si souvent les premiers Reine, sur Chefs des Communautés, il vit avec trop de sensibilité, que les liaisons du P. quelques Seguenot, & celles de plusieurs autres membres de sa Congrégation avec M. de points tou- S. Cyran, & les amis de ce grand homme, donnoient lieu de soupçonner son chant la Corps d'être favorable aux maximes établies dans le Livre de la Fréquente Pénitence Communion. Au lieu de tirer un parti convenable de ce soupçon, qui faisoit par le P. honneur à sa Congrégation, il affecta d'écarter tout ce qui pouvoit en faire Bourgoing, Général de naître l'idée. De-là l'Ecrit qu'il donna en 1644, sous ce titre: *Déclaration*

l'Orat. présentée à la Reine par le R. P. Général de l'Oratoire, au nom de sa Congrégation, sur quelques points touchant la Pénitence. Cette Déclaration n'étoit que trop bien assortie aux frayeurs qui l'avoient enfantée, & aux préventions qui l'avoient dictée. Un Ecrivain Jésuite n'auroit guère pu parler plus mal de l'obligation d'aimer Dieu, ni plus favoriser la morale relâchée. On fut très-persuadé que le P. Bourgoing n'étoit point avoué de la Congrégation au nom de laquelle il prétendoit parler; mais elle fut blâmée de se contenter d'en gémir en secret, & de ne le point désavouer par un Acte public.

XVI. M. de Launoi, si connu par la multitude de ses Ouvrages, & par l'érudition Ecrit de M. ecclésiastique qui y regne, entra aussi dans la même contestation, mais beaucoup de Launoi, plus indirectement que ceux dont on vient de parler. Il ne goûtoit point ce que sur la Pénitence pu- M. Arnauld avoit dit dans le Livre de la Fréquente Communion, touchant les bliqué. différentes ouvertures que le Concile de Trente avoit données pour le rétablissement de la pénitence publique. Ils s'en expliqua avec une liberté qui tenoit trop de la censure, dans son Traité, de *Mente Concilii Tridentini circa satisfactionem*, publié en 1644. Mais il en eut depuis une sorte de honte, & ce fut une des raisons pour lesquelles il refusa, en 1656, de prendre part à la Censure de M. Arnauld, en déclarant qu'il pouvoit lui être suspect, parce qu'il avoit autrefois écrit quelque chose contre lui (b): ce qui ne l'empêcha pas néanmoins d'écrire contre cette Censure.

(a) Mémoires manuscrits de M. Hermant Liv. III. Ch. XXV. 1.

(b) Hermant Liv. III. Ch. XXV. Bibliothèque Anti-Janféniennae pag. 34. Justification de M. Arnauld. Discours historique pag. 101.

Ajoutons à cette énumération des Ecrits faite directement ou indirectement contre le Livre de la Fréquente Communion, l'Avocat de S. Pierre & de ses Successeurs, &c. & la Théologie du temps, contenant trois Examens, &c. deux Ouvrages du P. Dom Pierre de S. Joseph, Feuillant: l'un sans date, l'autre de 1649(a). Le petit Traité de la Répétition du Sacrement de Pénitence, aussi peu connu que son Auteur (le P. Juvernay), publié en 1644: Les Erreurs françoises latines du Livre de la Fréquente Communion de M. Arnauld, &c. par un Anonyme, 1647: Le Pacifique en la pratique présente des Sacraments de Confession & de Communion, pour les Pâques, contre les perturbateurs du repos public en icelle; ou le Baïllon des Arnaldistes, selon la Méthode de S. Augustin, in-4°. 1649; Libelle attribué au P. Véron, Jésuite, de qui on a encore sur le même sujet, la Condamnation de la Doctrine des Jansénistes, par cinq Conciles François, &c. & le Baïllon des Jansénistes présenté à la Reine, &c. qui fut déferé par M. Guillebert à la Faculté de Théologie de Paris: l'Histoire de la Pénitence publique, écrite en latin par le P. Jacques Sirmond, Jésuite: *Historia Penitentiae publicae, duodecim distincta capitibus, adversus Antonii Arnaldi ejusque Sectatorum Doctrinam* (Paris, 1651), qui fut le dernier fruit de la plume de ce Jésuite, lequel en alla rendre compte à Dieu la même année: La Pratique de la Confession Sacramentelle, tirée (faussement) de S. Augustin, par un Anonyme, 1652, in-12; enfin, les Antiquités de l'Eglise en l'usage des Sacraments, &c. contre les erreurs du Livre de la Fréquente Communion, 1652, par le Sr. Marandé, Commis au Greffe de la Cour des Aides. Ce dernier Ecrivain, l'un des plus méprisés de son temps, nous a valu le solide Ouvrage, intitulé: *Les Saints Peres vengés par eux-mêmes des impostures du Sr. Marandé, dans son Livre des Antiquités, &c.* C'est une Réfutation digne d'un excellent Théologien, attribuée, par les uns à M. Brouffe, Chanoine de S. Honoré à Paris, & par les autres à M. du Trouillas. Le Sr. Marandé la croyoit de M. Arnauld, & il s'imagina y opposer une bonne Réponse, en publiant, l'année suivante, une nouvelle Rapsodie, intitulée: *Pénitence publique d'un illustre Janséniste, adressée à M. Arnauld, par le Sieur Marandé, &c.*

Cette nuée de Libelles ne satisfaisant point encore assez la passion des Jésuites, ils eurent recours à des entreprises de toute espece, & exciterent des troubles en différents endroits du Royaume, pour décrier le Livre de la Fréquente Communion & son Auteur; mais le détail en seroit trop long & trop ennuyeux. Nous ne pouvons cependant nous dispenser de rapporter ce qui se passa à Amiens. Irrités contre l'Evêque de cette Ville (qui étoit alors M. le Fevre de Caumont, fils du Garde des Sceaux) parce qu'il s'étoit déclaré contre leur doctrine, & qu'il étoit l'un des Approbateurs du Livre de la Fréquente Communion, ils se déchaînerent contre lui & contre l'Ouvrage qu'il avoit approuvé, avec la plus grande fureur, dans les conversations particulières, dans les thèmes qu'ils dictoient à leurs Ecoliers, & dans leurs Sermons. L'un de ces furieux, nommé Christophe le Juge, invectiva nommément en Chaire contre deux Prédicateurs que le Prélat estimoit, & dont les talents excitoient la jalousie de la Société: Il les traita d'ignorants, de Calvinistes, d'Apostats, &c. Ces deux Prédicateurs étoient les Srs. Jean Labadie & Dabillon, qui avoient vécu eux-mêmes dans la Société, & qui en avoient obtenu, lorsqu'ils l'avoient quittée, des Certificats honorables de leurs Supérieurs (b).

(a) Bibliothèque Anti-Jansénienne, pag. 45. Hermant Liv. IV. Ch. XXVIII.

(b) Labadie ne persévéra point dans les bonnes dispositions qu'il avoit d'abord montrées. Il devint fanatique, illuminé, & finit par apostasier réellement.

M. de Caumartin, qui vouloit arrêter amiablement ce scandale dans sa naissance, manda le 27 Février 1644, le P. *Feuquier* Recteur du College des Jésuites, & le P. *le Juge*, qui refusa de comparoître. Le Prélat exigea du Recteur de déclarer, tant en son nom qu'en celui du P. le Juge, s'ils avoient l'un & l'autre des preuves que quelques Prédicateurs de son Diocèse eussent avancé des propositions hérétiques; & s'ils tenoient pour Apostats quelques-uns de ceux qui étoient employés sous ses ordres aux fonctions du S. Ministère. (a) Le Recteur répondit pour lui & pour son confrere, qu'ils ne pouvoient faire cette déclaration, sans blesser l'honneur de la Société, & sans encourir le blâme de leur Provincial. Cette obstination obligea M. de Caumartin à mettre cette affaire entre les mains de son Official, à l'effet de procéder juridiquement contre les coupables. Mais le crédit des Jésuites l'emporta sur la justice. Favorisés par M. de Chaulnes Intendant de la Province, ils obtinrent que l'affaire lui seroit renvoyée. L'Intendant les servit suivant leur goût. Il fit faire des informations telles quelles, où ils trouverent moyen de faire insérer en leur faveur, des certificats de quelques Religieux & autres Ecclésiastiques mécontents de leur Evêque. Une conduite si contraire aux bonnes regles, obligea M. de Caumartin d'en interjeter appel au Parlement de Paris. Les Jésuites tenterent de décliner un Tribunal qu'ils redoutoient: &, au mépris des maximes fondamentales du Royaume, ils en appelèrent au Pape. La Cour de Rome, qui trouvoit dans cette conduite un moyen flatteur d'étendre son despotisme, reçut l'appel: Innocent X fit expédier un Bref, par lequel il nommoit pour Commissaires Apostoliques les Evêques de Senlis & de Meaux, & le Sr. Abra de Raconis Evêque de Lavaur. Fiers de cette apparence de succès, les Jésuites multiplièrent leurs libelles contre M. de Caumartin, & ceux qui s'étoient armés de zèle contre eux. Cette affaire eut des suites; (b) mais elle n'est pas de notre sujet. On peut s'en instruire dans deux Ecrits qui furent autorisés par M. d'Amiens: l'un intitulé: *Récit véritable du procédé tenu par l'Illustrissime Evêque d'Amiens &c.* l'autre sous ce titre: *Recueil des Informations & Procédures extraordinaires faites à la Requête du Promoteur, contre le Recteur & le Prédicateur Jésuite, à l'occasion des Sermons des Sieurs Dabillon & Labadie &c* (c).

A R T I.

(a) Mémoires manuscrits de M. Hermant Liv. III. Ch. XXIV. Seconde Apologie de Jansénius. Liv. IV. Ch. XXVI &c.

(b) M. le Chancelier Segnier, parlant le 17 Mai 1644, devant la Reine, & voulant lui persuader que les troubles excités dans le Royaume à l'occasion du Livre de la Fréquente Communion le menaçoient de schismes & de séditions populaires, en apporte pour preuve ce qui s'étoit passé à Amiens, où l'on a pensé, dit-il, en venir aux mains, * Peut-être & se cantonner * sur la diversité de ces opinions. Mémoires de Talon Tom. III. page 226 & 227. faut-il lire canonier.

(c) Voyez l'Histoire manuscrite de M. Hermant Liv. III. Ch. XXIV. & la Seconde Apologie de Jansénius Liv. IV. Ch. XXVI. pag. 492.

ARTICLE QUATRIEME.

Suites de l'affaire du Livre de la Fréquente Communion.

TAnt d'attaques livrées à la doctrine du Livre de la Fréquente Communion, ne purent empêcher les fruits que Dieu vouloit produire par cet admirable ouvrage. C'est un de ceux sur qui, malgré ce déchainement, le ciel a répandu le plus de bénédictions & de grâces (a). Il fut lu avec avidité dès qu'il parut; & opéra un grand nombre de conversions. C'est ce qu'attestent les Evêques qui l'avoient approuvé, dans leur Lettre à Innocent X, du 21 Juillet 1645. On peut voir sur le même sujet, la Réponse aux Remontrances du P. Yves; l'Apologie pour M. Arnauld; les Mémoires de M. du Fossé & de M. Fontaine (Tom. II. pag. 469) & plusieurs autres ouvrages, tous dépositaires de ces récits édifiants & consolants. Ces conversions s'opérèrent sur quelques Grands du siècle, (b) comme sur ceux d'un état moins distingué; non seulement en France, mais même hors du Royaume: & ces heureux effets durèrent long-temps. On vit de même le nombre des Approbateurs du Livre augmenter chaque jour dans l'Episcopat & de la part des Savants, tant en France qu'en Italie & ailleurs. Chaque nouvelle édition de la Fréquente Communion, étoit souvent accompagnée ou suivie de quelque nouvelle Approbation. Nous les avons réunies, ou dans l'ouvrage même, ou dans l'Appendice de la II. Partie de la V. Classe. On peut voir dans la Relation de M. Bourgeois, dont on a déjà parlé, & dans la plupart des Ecrits qui ont été faits dans le siècle dernier, pour la défense du Livre de la Fréquente Communion, un détail de tous ces faits, qu'il seroit trop long de rapporter ici.

Mais nous devons du moins rappeler les témoignages que l'Université de Paris se crut obligée de rendre en faveur du même Livre & de son Auteur. Scandalisée des déclamations de ses adversaires, sur-tout de celles des Jésuites, elle en porta ses plaintes au Parlement, dans la *Requête* qu'elle lui présenta sur la fin du Carême de 1644, contre la doctrine meurtrière du P. Herreau (c). Elle adressa de nouveau ses plaintes au public, dans sa *Réponse à l'Apologie du P. Caussin*. Nous avons parlé ailleurs des représentations que cette même Université avoit faites à la Reine Régente, contre l'ordre qui avoit été donné à M. Arnauld de se rendre à Rome, aussi-bien que de celles du Clergé, du Parlement, de la Faculté de Théologie, de la Maison de Sorbonne &c. sur le même sujet. Tous ces Actes ne faisoient qu'exprimer le vœu général de la Nation.

En vain voulut-on envelopper la condamnation du Livre dont nous parlons dans celle des cinq fameuses Propositions, fabriquées & dénoncées par l'ex-Jésuite Cornet, & qu'on a depuis attribuées au Livre de Jansenius: en vain ce Docteur, toujours livré aveuglément à la Société dont il avoit été

(a) Hermant Liv. III. Ch. I. Lettre de M. d'Andilly au Cardinal Bentivoglio du 15 Avril 1645. Append. Lettre B b.

(b) Tels furent en particulier M. Litolphi-Maroni Evêque de Bazas; la Duchesse de Longueville, le Duc de Liancourt, l'Abbé de Pontchâteau &c.

(c) Voyez en particulier la page 50 de l'*Avertissement* joint à la requête.

Ecrits sur la Morale. Tome XXVI.

L.
Fruits produits par le Livre de la Fréquente Communion.

II.
Tentatives pour réunir la condamnation de ce Livre à celle des V fameuses Propositions.

membre, tenta-t-il de joindre à ces cinq Propositions, une sixieme (b) comme extraite du Livre de la Fréquente Communion, pour en faire également l'objet d'une condamnation. S'il réussit à faire comprendre cette sixieme proposition dans la Censure de Sorbonne du 1 Juillet 1649, il ne put parvenir à la faire insérer dans la Lettre que M. Habert, Evêque de Vabres, dressa pour demander au Pape Innocent X la condamnation des cinq autres Propositions.

III. En vain M. Vincent de Paul, qui n'avoit pas autant de lumieres que de
Témoigna- piété, sollicita-t-il M. l'Evêque d'Alet d'entrer dans ce projet (b) : tout ce
ges du S. qu'il y gagna fut un témoignage de plus en faveur de M. Arnauld. " Quant
Evêq. d'A. au Livre de la Fréquente Communion, répondit cet illustre Prélat, comme
let & autres " il traite une matiere de pratique, & qu'on me l'a envoyé, je l'ai lu assez
Prélats. " soigneusement, & je suis demeuré fort édifié de sa doctrine. Et puisqu'il
" vous plaît me convier à vous en écrire mes sentimens, quoique j'aie
" refusé jusqu'à présent de m'en ouvrir à personne.... néanmoins à vous,
" qu'est-ce que mon cœur pourroit dissimuler ? Que vous dirai-je donc en
" simplicité.... que j'estime ce livre de très-grande utilité à révéler sincère-
" ment les Sacramens de Pénitence & d'Eucharistie, & à les recevoir avec
" fruit, comme aussi pour instruire particulièrement les Prêtres, & les ren-
" dre attentifs à se rendre de dignes & de fidèles Ministres de ces Sacre-
" mens : ce que chacun sait être très-nécessaire en ce temps.... Quiconque
" lira ce livre sans préoccupation d'esprit, ... non seulement il ne l'estimera
" pas nuisible, mais au contraire, le conseillera comme très-utile, pour
" le moins aux personnes intelligentes & desiruses de se perfectionner....
" Quant à ce qu'on peut dire qu'il est écrit d'une maniere contentieuse,
" & qui semble ressentir quelque chaleur, je vous avoue que c'est bien ce
" que j'aurois désiré n'être pas ; mais comme je ne puis que respecter beau-
" coup la doctrine, je laisse comme je le dois le jugement de la maniere
" à Dieu, seul scrutateur du fond & des intentions du cœur de l'homme.
" Pour ce que l'on objecte, que l'Auteur semble vouloir obliger au rétablif-
" sement de la plus rigoureuse & ancienne discipline de l'Eglise, il me sem-
" ble qu'à lire sans passion son livre, on ne reconnoitra point qu'il ait cette
" intention ; mais bien seulement de faire voir la beauté & la sévérité de
" l'ancienne discipline, pour exciter à retrancher ces vrais abus de notre
" siècle, & dont tous sont d'accord ; & pour ne pas condamner les per-
" sonnes qui volontairement se soumettoient à quelques-unes des saintes
" pratiques des anciens Pénitents ; ce qui me semble ne pouvoir être raison-
" nablement blâmé.... Que s'il a mis, en quelque endroit du premier
" Livre, des Propositions qui semblent obscures, ou même dures ; outre
" que ce sont pour la plupart des passages des Peres, il les explique & les
" adoucit en quelques autres, & spécialement au second Livre (celui de la
" Tradition de l'Eglise) qui sert de Réponse au P. Petau, où il distingue
" fort clairement ce qu'il estime d'obligation ou de simple conseil... Pour
" les pénitences publiques, à raison des péchés publics & scandaleux, les
" Peres Jésuites mêmes ont été les premiers d'avis, & nous ont aidé à les
" établir dans ce Diocèse, auparavant le Livre de la Fréquente Communion.

(a) Cette Proposition étoit ainsi conçue : *Sensit olim Ecclesia privatam Sacramentalem Pœnitentiam pro peccatis occultis non sufficere.*

(b) Vie de M. d'Alet Tom. I. pag. 206.

» Et quoiqu'on en ait pris prétexte pour nous estimer partisan de M. Arnould,
 » nous n'avons pas cru pour cela devoir quitter l'usage des dites péniten-
 » ces, attendu le grand profit spirituel qui en est arrivé dans ce Diocèse,
 » & qui a donné occasion à plusieurs Prélats de la Province de commencer
 » le même usage ».

M. Pavillon ne s'en tint pas à ce témoignage; il en donna un second très-positif, lorsqu'il joignit, en 1669, son approbation de l'ouvrage de la *Perpétuité de la foi*, à celles d'un grand nombre d'autres de ses Confreres dans l'Episcopat (a). Il avoit été précédé quelque temps auparavant, dans cette approbation du Livre de la Fréquente Communion, par plusieurs Evêques de Pologne; par les Auteurs des Censures de l'infame Apologie des Casuistes du P. Pirot Jésuite; par les Curés du Diocèse d'Evreux (b); par M. de Péréfixe, Archevêque de Paris, M. l'Evêque d'Uzès, M. l'Abbé le Camus, depuis Evêque de Grenoble & Cardinal, & M. Ragot Promoteur de M. Relat. de la l'Evêque d'Alet. M. de Péréfixe avoit assemblé chez lui les trois derniers, Conser. te-
 le 22 Août 1666, & entre autres choses qui furent dites dans cette confé- nue chez,
 rence, on parla, dit M. Ragot, du Livre de la *Fréquente Communion*. « M. M. de Pere-
 » de Paris nous dit, que jamais il n'avoit lu ce Livre, qu'il ne fût sorti plus M. Ragot,
 » homme de bien de cette lecture. (c) M. d'Uzès dit aussi, qu'ôté quel- 1666.
 » que chose dans la Préface & dans le corps du Livre, où il sembloit que
 » l'Auteur voulût dire que l'absolution du Prêtre n'étoit que déclaratoire
 » que les péchés étoient remis, tout y étoit admirable. J'ai dit, ajoute M.
 » Ragot, que je ne pensois pas qu'il y eût aucun endroit dans ce livre
 » dont on pût tirer, que l'Auteur eût voulu avancer cette proposition: sur
 » quoi M. l'Abbé le Camus a dit, que ce ne pouvoit être qu'à ce sens
 » dans lequel les Peres en ont parlé, lorsqu'expliquant ces mots de l'Evan-
 » gile du Lazare: *Solvite eum*, ils disent, *solvunt Apostoli, solvunt Episcopi*
 » *jam suscitatum* ». M. Ragot continue ainsi: « On a parlé ensuite de l'At-
 » trition; & M. de Paris a dit, qu'il n'en tenoit point de véritable & utile

(a) M. d'Alet ne fut pas le seul qui profita de cette occasion pour relever le mérite du Livre de la Fréquente Communion. MM. les Evêques de *Vence* & d'*Agde* le firent également. Voyez ces Approbations à la tête du cinquieme volume de cette Collection, page XVI. & suiv.

(b) Les Curés du Diocèse d'Evreux, dans la Requête qu'ils présenterent à leur Evêque, le 22 Septembre 1658 contre l'Apologie des Casuistes, exposent ainsi la seconde des raisons qui les avoient engagés à cette démarche. « La seconde raison, M. qui vous est per-
 » sonnelle, disent-ils, est que ce Livre infame combat ouvertement vos propres senti-
 » ments touchant la Pénitence; nous voulons dire l'Approbation solennelle que vous avez
 » donnée au Livre de la Fréquente Communion, que vous recommandez à tous les
 » fideles, comme un don tres-particulier de la Providence de ce grand Pere de famille,
 » qui fait lui donner en temps & lieu, ce qui lui est nécessaire.

» Ce grand Livre ayant opposé aux erreurs des nouveaux Casuistes la doctrine de tous
 » les Peres & des Conciles, qui nous avertissent de prendre garde que les Laiques ne
 » soient pas trompés & jetés dans l'enfer par de fausses pénitences, cet Apologiste, au
 » contraire, ne travaille qu'à rétablir ces abus si dangereux, & à entretenir les pécheurs
 » dans une révolution continuelle de confessions & de crimes ».

(c) M. Champagne rend le même témoignage. Vous me dites un jour, dit-il parlant à M. de Péréfixe « tant de bien du Livre de la Fréquente Communion, qu'ayant appris
 » qu'il avoit été fait par une des personnes qui conduisoient cette Maison (de Port-Royal)
 » je me résolus d'y mettre mes filles en pension. Il est vrai, dit l'Archevêque, que le Livre
 » de la Fréquente Communion est un Livre admirable. Je ne l'ai jamais lu sans en deve-
 » nir meilleur, & je l'ai lu cinq ou six fois ». Relation de la Persecution des Religieu-
 » ses de Port-Royal, edition in 4. pag. 277.

au Sacrement sans amour de Dieu : & revenant sur le Livre de la Fréquente Communion, & continuant à le louer, M. l'Abbé le Camus a dit, qu'il avoit pourtant pensé être censuré en la Faculté, & que des sept Propositions que M. Cornet y présenta, il y en avoit deux de ce livre, pour le faire condamner, comme les cinq autres étoient pour le Livre de M. d'Ypres; & qu'à Rome, sans l'approbation des Evêques, il auroit été assurément condamné. La Relation ne dit point si on releva cette affirmation de l'Abbé le Camus. Ce qu'il y a de vrai, c'est que des deux Propositions citées, il n'y en avoit qu'une qui eût rapport à la Pénitence: l'autre regardoit les œuvres des infidèles. On y substitua dans la Censure la condamnation de la suffisance d'une Attrition purement naturelle.

IV. Le fruit de ces différentes approbations données à l'ouvrage de M. Arnauld fut, de procurer aux maximes qu'il y avoit établies, le triomphe que la vérité ne manque jamais de remporter tôt ou tard sur l'erreur. Dès 1664, M. Nicole observoit dans sa troisième *Imaginaire*, non seulement que les calomnies des Jésuites contre ce livre s'étoient dissipées, mais encore, que la véritable doctrine qu'ils avoient attaquée dans cet ouvrage, étoit de plus en plus autorisée & pratiquée dans l'Eglise: & qu'au contraire les erreurs des Jésuites avoient été formellement censurées. (a) M. Arnauld s'exprime de même dans sa Lettre du 1 Janvier 1686 (b) au Prince Ernest de Hesse-Rhinfels, qu'on peut lire dans le Recueil de ses Lettres. Il ne faut pas cependant en conclure, que le triomphe de la vérité ait été constant & entier; l'erreur n'a toujours eu que trop de partisans. Ceux qui sont au fait de l'Histoire Ecclésiastique du dernier siècle, savent ce qui se passa en particulier entre M. Persin de Montgaillard Evêque de S. Pons, & les Récollets de son Diocèse. Le Livre de la Fréquente Communion ne fut pas oublié dans l'attaque que ces Religieux livrèrent à leur Prélat. Ils prétendoient que celui-ci puisoit sa doctrine dans ce Livre, & ils lui en faisoient un crime. C'étoit de leur part ignorance & préjugé. Ils dispuoient à M. de S. Pons plusieurs droits dont il ne pouvoit se départir, & répandoient dans son Diocèse des maximes qu'il ne lui étoit pas permis de souffrir. On fait avec quel zèle il s'éleva contre ces ferviles adulateurs des Jésuites. Le détail de cette affaire n'est pas de notre plan; mais nous ne pouvons nous dispenser de faire observer, que M. de Montgaillard, obligé d'opposer en 1696 aux entreprises & aux erreurs des Récollets, une Instruction Pastorale digne de ses lumières & de son zèle, consacra toute la XXIX Question de ce solide Ecrit, à la justification du Livre de la Fréquente Communion. Il y convient, qu'avant cet ouvrage, la plupart des Confesseurs prenoient les maximes qui y sont combattues, pour règles de leur conduite; que c'étoit avec raison que M. Arnauld avoit cru, en le composant, qu'il n'y avoit point de service plus important à rendre à l'Eglise, que de désabuser le public d'une erreur qui déshonoroit autant Jésus Christ voilé dans l'Eucharistie, que Judas & les Juifs l'avoient outragé en le souffletant: Que si une foule de gens de toute espèce s'étoit élevée contre ce Livre & son Auteur, la Providence, qui maintient toujours dans l'Eglise de Dieu des Prélats qui veillent pour la conservation de la saine Doctrine, sus-

(a) Voyez aussi le témoignage de M. de Ste Marthe, dans sa *Défense des Religieuses de Port-Royal* & de leurs Directeurs &c. publiée en 1667 pag. 48.

(b) Voyez aussi les Lettres à M. du Vaucel du 29 Novembre 1685 & du 11 Novembre 1689.

cita le zèle des seize qui avoient approuvé ce Livre, & qui se réunirent avec plusieurs autres, pour demander qu'on châtiât ceux qui en décrioient la doctrine dans leurs Sermons & dans leurs Ecrits. M. de S. Pons en rapporte des exemples; parle de ce qui se passa à Rome pendant le temps de la députation de M. Bourgeois, dont il cite avec applaudissement la Relation, & finit par donner plusieurs preuves authentiques des grands fruits que le Livre de M. Arnauld avoit produits dans le Clergé comme dans le peuple, parmi les Prédicateurs comme chez les Confesseurs. Il n'oublie pas non plus de faire remarquer, que quantité de Théologiens en devinrent plus circonspects dans leurs ouvrages, plus solides même & plus zélés défenseurs des saintes maximes de la Pénitence. Tels furent les Théologiens de Louvain & quantité d'autres, qui s'éleverent avec force contre la Morale relâchée, & dont les Ecrits souvent réimprimés, arrêterent, au moins en partie, le débordement des opinions opposées à la Morale Evangélique. C'est l'étude de ces ouvrages si pleins de lumières, & celle de l'Ecriture Sainte, qui en contient éminemment tous les principes, qui a produit les témoignages rendus de nos jours à ces précieuses maximes, par plusieurs Prélats & Théologiens des différentes portions de l'Eglise Catholique (a). C'est ce qui faisoit dire à M. Colbert Evêque de Montpellier, dans son admirable Lettre au Roi, du 29 Tom. II. de Juin 1728 (N^o. XXV) que c'étoit au Livre de la Fréquente Communion, que ses œuvres l'Eglise de France étoit redevable de l'observation des règles pour l'adminis- pag. 374. tration du Sacrement de Pénitence, qui s'y pratiquoient plus fidèlement que dans aucune autre portion de l'Eglise Catholique. Que si la France étoit redevable au zèle de M. de S. Cyran d'y avoir remis en honneur la doctrine de la nécessité de l'amour de Dieu, pour rentrer en grâce dans le Sacrement de Pénitence, c'étoit aux lumières & aux travaux du Grand Arnauld qu'elle devoit le zèle qu'on y a eu pour l'observance des règles de S. Charles, touchant le délai de l'absolution & la préparation aux divins Mystères.

Près de cinquante ans d'intrigues de la part des Jésuites contre le Livre V. de la Fréquente Communion, n'ayant produit d'autre effet que d'accréditer Les Jésuites de plus en plus cet ouvrage, & les maximes qu'il renfermoit, ils eurent dénoncent recours en 1690, à un nouveau stratagème, afin de faire passer trois Propo- trois Propositions de ce livre pour condamnées. Mais pour y réussir, il fallut les déna- Propositions de la turer & les falsifier. Telles sont les XVI. XVIII. & XXII. des XXXI. con- Fréquente damnées dans le Décret. d'Alexandre VIII du 7 Décembre 1790. Ce Décret Commu- nion. ne fit néanmoins aucune mention du Livre de la Fréquente Communion. Mais les Délateurs des XXXI Propositions y suppléerent dans leurs libelles, en déclarant, que les trois Propositions en question en étoient extraites. Les

(a) Telles sont les Instructions publiées sur cette matière par les Cardinaux & les Evêques les plus célèbres, sur la fin du dernier siècle, ou au commencement de celui-ci; notamment le bel ouvrage de M. de Neercassel Archevêque d'Utrecht, sous le titre d'Evêque de Castorie, intitulé : *Amor Pœnitens*. Les Instructions & Censures de M. de Sève de Rochechouart Evêque d'Arras, approuvées par trente Evêques de France; & singulièrement ses *Maximes*, publiées pour servir de rétractation à un Religieux qui avoit prêché contre le Livre de la Fréquente Communion : plusieurs ouvrages de M. de Choiseul Evêque de Tournai, du Cardinal de Noailles Archevêque de Paris, de M. Bossuet Evêque de Meaux, &c. La lettre Pastorale du Cardinal Carpegna, publiée à Rome à l'occasion du Jubilé de 1700, au nom & par ordre de Clément XI. Les Dissertations du Cardinal d'Aguirre sur la Pénitence, l'Instruction Pastorale du Cardinal d'Enhoff, du mois d'Août 1696. Ces derniers ouvrages ont été réunis dans un volume in 8^o. par les Théologiens de Louvain, sous ce titre : *Doctrina Pœnitentia* &c.

Jésuites de Paris, dans la Lettre qu'ils adresserent à M. Arnauld sur la fourberie de Douay, en prirent occasion de l'insulter, & de représenter son Livre de la Fréquente Communion, comme condamné par le S. Siege.

Le P. Quesnel, dans ses *Avis importants au R. P. Recteur du College des Jésuites de Paris*, concernant la même fourberie de Douay, fit voir l'insigne falsification du délateur, qui n'avoit pu attribuer ces trois Propositions au Livre de la Fréquente Communion, qu'en renouvelant de *vieilles calomnies, réjettées il y avoit près de cinquante ans.*

M. Arnauld renvoya à cet ouvrage du P. Quesnel dans sa *XCVI. Difficulté proposée à M. S'eylaert*, sur les Propositions XVIII & XXII, qu'il fit voir avoir été malicieusement falsifiées. Il s'étendit davantage sur l'attribution de la XVI Proposition, faite au même Livre de la Fréquente Communion, dont le P. Quesnel n'avoit point parlé; & toutefois il n'eut autre chose à faire sur cette même XVI Proposition, que de renvoyer à la *Défense de MM. les Prélats Approbateurs du Livre de la Fréquente Communion*, publiée en 1645 où l'on avoit prouvé, qu'on ne pouvoit imputer cette XVI Proposition à cet ouvrage, qu'en le *falsifiant*, & par de *fausses conséquences*, délavouées dans le Livre même.

VI. Nous devons nommément parler ici d'un Ouvrage de M. Huygens, Docteur de Louvain, qui a par plusieurs endroits un rapport particulier au Livre de la Fréquente Communion. Il est intitulé: *Methodus remittendi & retinendi peccata*, & fut publié en 1674. Cet Ouvrage fut pour les Pays-Bas ce qu'avoit été pour la France le Livre de la Fréquente Communion. Il avoit été composé à l'occasion d'une Ordonnance du Grand Vicaire de Malines, le Siege vacant, publiée en 1668, pour recommander aux Confesseurs les Regles de S. Charles. Le Cardinal Bona en fit dans le temps les plus grands éloges, comme d'un Ouvrage qui seroit d'une très-grande utilité. Il fut néanmoins vivement attaqué par les Jésuites, comme on devoit s'y attendre; & ces attaques donnerent lieu à M. Huygens d'en publier une excellente *Apologie*. Ils défererent l'un & l'autre à l'Inquisition Romaine: mais ces deux Ecrits y furent trouvés exempts de toute erreur, selon que le témoigna dans le temps M. Tanara, Internonce à Bruxelles, & depuis Cardinal, dans sa Lettre au Duc de Villa-Hermosa, Gouverneur des Pays-Bas, du 27 Septembre 1680, laquelle a été imprimée plusieurs fois.

Ils obtinrent plus aisément de M. de Précipiano (a) Archevêque de Malines, la condamnation qu'ils sollicitoient. Ce Prélat signa un Décret le 15 Janvier 1691, dans lequel, entr'autres excellents Ecrits, il condamna la *Méthode* de M. Huygens, & la *Fréquente Communion* de M. Arnauld. La Censure d'un Prélat, aussi livré aux Jésuites que l'étoit M. de Précipiano, ne fit rien perdre à ces Ecrits de l'estime que le public éclairé en avoit conçue depuis long-temps; & elle nous a procuré un excellent Ouvrage du P. Quesnel, intitulé: *Très-humbles Remontrances à M. H. de Précipiano, Archevêque de Malines*, sur ce Décret. Il fut suivi de l'édition de la *Relation de M. Bourgeois Docteur de Sorbonne, & Député de vingt Evêques vers le S. Siege (en 1645) pour la défense du Livre de la Fréquente Communion*. Nous redonnons cette Relation au public, d'après le Manuscrit original, en rétablissant plusieurs

(a) Cet Archevêque & M. Claude d'Achey Archevêque de Besançon, sont les seuls Evêques, qui dans le dernier siècle, aient entrepris de censurer le Livre de la *Fréquente Communion*. La prohibition qu'en fit M. de Besançon en 1647, n'eut même aucune suite. Tout le monde sait que son Successeur en a toujours fait une *estime particulière*. V. Piece du Procès de calomnie. §. VII.

Tom. IX.
pag. 383 &
suiv.

VI.
Prohibi-
tion du Li-
vre de la
Fréquente
Communion,
par
M. de Précipiano.
Ouvrages
publiés à
cette occasion.

Appendice
Lett. S. s.

endroits que le P. Quesnel avoit supprimés par égard pour la réputation de M. Albizzi, qui étoit encore vivant, & de quelques autres Officiers de l'Inquisition Romaine, dont M. Bourgeois racontoit des faits peu honorables. Le P. Quesnel fit aussi imprimer à la même occasion la *Défense du Livre de la Fréquente Communion*, qui n'est qu'un Recueil de Lettres en faveur de ce Livre, qu'on trouvera dans l'Appendice de la II Partie de la V Classe.

Les Jésuites furent peut-être les seuls qui ne profitèrent pas des travaux de MM. de Port-Royal. M. Colbert Evêque de Montpellier en faisoit la remarque en 1728 : malheureuse exception, sans doute, & qui sera à jamais la condamnation de ces Religieux. Mais ils n'ont que trop prouvé combien elle est réelle. A peine MM. Colbert & Soanen, Evêque de Senez, les principaux d'entre les Evêques de France qui s'opposoient à leurs nouveautés, étoient-ils allés recevoir la récompense de leur foi & de leurs sollicitudes pour l'Eglise, que ces Peres mirent au jour, en 1749, un des plus détestables ouvrages que leur Société ait enfantés sur la Morale, & qu'ils eurent l'impudence d'intituler : *L'Esprit de Jesus Christ & de l'Eglise, sur la Fréquente Communion*. Que ce soit le P. Pichon qui ait tenu la plume, ou que ce Jésuite n'ait fait que prêter son nom à quelqu'autre de ses Confreres, comme plusieurs l'ont soupçonné, il n'en est pas moins certain que l'Auteur a ressuscité dans son Livre les maximes les plus relâchées des Casuistes de sa Société, & en particulier celles que M. Arnould avoit combattues avec tant de force & d'avantage dans son Livre de la Fréquente Communion. Qu'a gagné la Société par ce nouveau scandale ? Elle s'étoit flattée que le temps étoit enfin venu de relever son système de Morale relâchée, de toutes les flétrissures qu'il avoit essuyées, & de lui procurer un triomphe complet : & au contraire, l'on n'entendit de toute part qu'un cri universel contre cette infame production. On vit s'élever plus de trente Evêques de France, dont plusieurs n'avoient été jusques-là que trop favorables à la Société, & qui, tous, comme de concert, censurèrent la doctrine de cet indigne ouvrage. M. de Caylus, Evêque d'Auxerre, eut la gloire de se déclarer le premier, & de donner, pour ainsi dire, le signal du combat à tous ses Collegues, par son Instruction Pastorale du mois de Septembre 1747. Il s'excita aussi-tôt entr'eux une louable émulation ; chacun étant en quelque sorte fâché de s'être laissé prévenir. M. de Rastignac, Archevêque de Tours, fut le premier qui imita M. d'Auxerre. Il revint plusieurs fois à la charge, par différentes Instructions, dont la dernière, sur la *Justice Chrétienne*, qui a été regardée comme un chef-d'œuvre, est depuis long-temps entre les mains de tout le monde, & a été traduite en allemand & en italien, & reçue avec avidité. Quelle estime n'a-t-on point fait aussi, & ne fera-t-on pas toujours (du moins tant qu'on ne fermera pas les yeux à la lumière) des Mandements ou Instructions Pastorales de MM. de Fitz-James, Evêque de Soissons, de Bezons, Evêque de Carcassonne, de Souillac, Evêque de Lodeve, &c. Ce dernier observa très-judicieusement, que la cause qu'il soutenoit contre le P. Pichon, étoit la même que celle que les plus grands Evêques du Royaume, pour ne pas dire toute l'Eglise Gallicane, avoient soutenue cent ans auparavant, contre les Jésuites & leurs Sectateurs, dans l'affaire du Livre de la *Fréquente Communion*, & dans celle de l'*Apologie des Casuistes*. Rien de plus marqué dans l'Ouvrage du Jésuite moderne, ajoute ce Prélat, que le dessein de faire revivre, malgré le coup mortel qu'elles ont reçu, les maximes corrompues, qui, dans le siècle passé, scandalisèrent & révolterent toute l'Eglise.

VII.
Condam-
nation de
Maximes
opposées
dans le P
Pichon.

VIII. Le P. Pichon ne s'étant pas contenté d'attaquer la doctrine du Livre de la Fréquente Communion, & ayant eu aussi la témérité d'outrager la personne de M. Arnauld son Auteur, on se crut obligé de venger également l'une & l'autre de ses insultes. M. de Caylus consacra particulièrement la troisième Partie de sa grande Instruction Pastorale contre ce Jésuite, à la défense personnelle de notre illustre Docteur, relativement au Livre qui avoit si vivement blessé son adversaire. Nous conseillons de lire & de relire ce morceau: il est trop étendu & trop connu d'ailleurs pour l'insérer ici.

M. l'Abbé de Pomponne, alors Doyen des Conseillers d'Etat, & le dernier de la race masculine de la Maison des Arnauld, ne vit pas non plus d'un oeil tranquille qu'un impudent Ecrivain tentât de flétrir la mémoire, de son grand-Oncle. De concert avec Made. la Marquise de Pomponne, veuve de son frere aîné, il fit déposer chez le Sieur Girauld, Notaire à Paris, un Acte authentique, par lequel il est donné tout pouvoir au Sr. Cinget, Procureur au Parlement, de porter plainte en leur nom à ce Tribunal, de tout ce que le P. Pichon avoit dit d'injurieux à la mémoire de leur grand-Oncle. Cet Acte est du 29 Janvier 1748. M. l'Abbé de Pomponne & Mad. la Marquise sa belle sœur, y avoient joint un projet de Requête, dans laquelle on oppoisoit au calomniateur des Décrets de l'Eglise & des Loix de l'Etat, & notamment les Arrêts & Arrêtés du Parlement de Paris, des 16 Mars 1644 & 15 Mai 1647, pour mettre les Ouvrages dudit Sr. Arnauld sur la Fréquente Communion à couvert des attaques qui furent projetées dans le temps, & pour empêcher les troubles & les soulèvements qui furent prémédités, &c.

Il est fâcheux que cette Requête n'ait pas produit tout l'effet qu'on avoit lieu d'en espérer. Les Jésuites en avoient été si alarmés, qu'ils avoient employé tout leur crédit pour en arrêter les suites. L'Abbé de Pomponne nous apprend lui-même (a), que les Cardinaux de Rohan & de Tencin, & sur-tout M. Boyer, ancien Evêque de Mirepoix, avoient fait le diable à quatre, ce sont ses expressions, pour que les Jésuites ne fussent condamnés à aucune satisfaction. Le Roi, prévenu par ces Prélats, exigea que l'Abbé de Pomponne retirât sa Requête dans le moment où le Parlement se disposoit à y faire droit. Il fut réduit à s'adresser directement à la personne du Roi. Mais toute la satisfaction qu'il en reçut, fut une lettre que M. le Chancelier lui écrivit par ordre de Sa Majesté, où il étoit porté, que le corps de délit, & conséquemment l'offense faite à la mémoire d'Antoine Arnauld, devoient être détruits par la rétractation publique du P. Pichon, la suppression de son Livre, & la punition de son Approbateur. Cette lettre fait partie du dépôt dont on va parler, comme un monument précieux, qui doit être conservé, y est-il dit, dans toutes les branches de la famille, avec les mêmes sentiments de respect & de reconnaissance, dont le Déposant déclare être lui-même pénétré. Il est fait encore mention, dans le même Acte, de deux autres Lettres particulières à M. l'Abbé de Pomponne sur la même affaire: l'une écrite par M. le Chancelier; l'autre par M. le Comte de Maurepas. Nous les avons vues en original (b) entre les mains de M. l'Abbé de Pomponne, qui s'en étoit réservé la possession. Par les ordres du même Abbé, on déposa dans la Bibliothèque du Roi une expédition de l'Acte en question, "pour servir, dit le Déposant, de monument de la catholicité d'Antoine Arnauld, Docteur

(a) Lettre à Madame l'Abbesse de Maubuisson, déposée au Greffe du Parlement.

(b) C'est M. l'Abbé Goujet qui parle.

„ de Sorbonne, son grand-oncle, qui a combattu si fortement les ennemis de la Foi, &c. par un nombre infini de Livres connus, & aux soins duquel on est redevable de l'assemblage précieux que M. Arnauld de Pomponne, Ministre & Secrétaire d'Etat des affaires étrangères, son neveu (& père du Déposant) fit faire par M. de Nointel Ambassadeur extraordinaire du Roi à la Porte, des Témoignages des Eglises d'Orient, sur la foi de la présence réelle & de la Transsubstantiation ”.

Un Anonyme fit imprimer quelque temps après l'Acte de dépôt dont on vient de parler, sous le titre de *Triomphe de M. Arnauld*, &c. Ce titre étoit déplacé : les ennemis du célèbre Docteur, & de la vérité qu'il avoit constamment enseignée, en prirent droit pour imputer des intentions que l'on n'avoit point eues, & obtinrent un Arrêt du Conseil, du 27 Avril 1748, par lequel les Jésuites s'efforcèrent d'obscurcir les effets précédents de la justice du Roi, & les témoignages essentiels de sa bienveillance envers M. l'Abbé de Pomponne & sa Famille. Il résulta du préambule de cet Arrêt, que la Rétractation du P. Pichon ressembloit à toutes les autres rétractations de ses Confrères, qui n'étoient données que pour la forme, & que tout au plus elle n'avoit eu pour objet que quelques faits injurieux à la mémoire de M. Arnauld. Pour ôter même d'une main ce qu'on donnoit de l'autre par nécessité, & pour s'accommoder, selon la morale de la Société, aux circonstances des temps & des lieux, les Jésuites eurent soin de faire rappeler dans l'Arrêt, la Censure de 1656, comme toujours subsistante, quoique cette Censure, si décriée d'ailleurs, & qui fera à jamais la honte de ceux qui l'ont portée ou qui y ont adhéré, n'eût aucun rapport à l'affaire du Livre de la Fréquente Communion dont il étoit uniquement question.

Tout ce qu'on vient de dire à l'occasion du Livre de la Fréquente Communion, démontre clairement, que la vérité, qui ne peut jamais rien perdre de ses droits, a tiré de si grands avantages des attaques livrées à cet excellent Ouvrage, qu'on seroit aujourd'hui plus embarrassé, pour ainsi dire, vis-à-vis des personnes blessées que scrupuleuses, à justifier M. Arnauld de quelque relâchement & de quelque foiblesse, qu'à le laver des anciennes accusations de rigorisme. Il reconnoît lui-même, dans sa Préface de la *Tradition de l'Eglise*, qu'il a eu si peu dessein de remettre la Pénitence publique dans son ancienne vigueur, „ que si j'avois, „ dit-il, commis quelque faute, ce seroit plutôt pour en avoir parlé avec trop de foiblesse & trop peu de zèle, que pour avoir voulu y obliger les Chrétiens d'aujourd'hui avec trop de sévérité ”. C'est ce qu'il craignoit pareillement d'avoir fait sur la matière de la stabilité de la justice, sur laquelle il espéroit, dit-il plus bas, que Dieu lui présenteroit un jour quelque occasion de parler avec plus de force & plus d'étendue, qu'il n'avoit fait dans le Livre de la Fréquente Communion ; & c'est ce qu'on a vu exécuté dans l'*Amor Penitens* de M. de Castorie, qui a été entièrement concerté avec lui.

M. Arnauld n'a pas été le seul qui se soit aperçu de quelque endroit foible dans le Livre de la Fréquente Communion : soit par prudence, soit par modération, il ne s'est pas toujours exprimé avec autant de force qu'il auroit pu. M. Singlin observa dans le temps, (a) qu'on en pouvoit dire davantage & avec plus de force, non seulement selon les anciens Canons ; mais aussi selon les nouveaux. C'est conformément à cette idée de M. Singlin, qu'un Ecrivain de

(a) Mémoires de M. Fontaine Tom I. pag. 255. Mémoires de M. Hermant. Liv. III. Chap. XXVIII.

nos jours, parlant du même Ouvrage dans un Discours (b) sur le renouvellement des études ecclésiastiques dans le XIV & le XV siècle, a dit, qu'on pouvoit aller encore plus loin que M. Arnauld, sur l'article en question, *pourvu qu'on eût*. C'est aussi ce qui a donné lieu à M. de Caylus, Evêque d'Auxerre, de justifier ce Docteur sur le même sujet, dans la III Partie de son Instruction Pastorale contre le P. Pichon (pag. 97) & d'y établir des principes solides, pour empêcher qu'on ne le condamnât de quelque relâchement dans le Livre de la Fréquente Communion.

Il est certain (& c'est ce que tout Lecteur attentif a remarqué) que la méthode de notre Docteur, dans le Livre dont il s'agit, étoit d'exprimer tout ce qu'il avoit à dire de plus fort, dans les propres termes des Pères de l'Eglise, & d'en tirer toujours des conséquences plus foibles que les prémisses. Mais doit-on en conclure qu'il ne pensoit jamais plus fortement qu'il ne s'exprimoit? Comme les fausses maximes étoient alors, & depuis long-temps, presque universellement suivies, les règles de la prudence chrétienne, qu'il avoit puisées dans S. Augustin, ont pu lui faire croire, qu'il étoit obligé de proposer comme en doutant, les vérités dont il pouvoit être le plus assuré, afin de les faire mieux entrer dans l'esprit de ceux qui y avoient une si grande opposition. Les règles mêmes de la controverse sembloient exiger, que, dans un ouvrage polémique, il se bornât à convaincre son adversaire & à détruire ses maximes erronées, sans être obligé d'étendre & de développer les vérités qui leur étoient opposées. En un mot, il a toujours été aussi fidèle à exposer toute vérité avec exactitude, qu'à la proposer avec tous les ménagements & toutes les règles de prudence que les circonstances pouvoient demander. Comme nous sommes entrés dans les travaux de ces grands hommes (nous parlons de M. Arnauld & de ses amis) & que si l'on nous compare avec eux, nous avons recueilli sans peine ce qu'ils n'ont semé qu'au milieu des plus grandes difficultés & des plus rudes combats, il n'est pas étonnant, qu'après que ces vérités ont enfin pris le dessus, nous soyons plus hardis à les présenter dans toute leur force.

(b) M. l'Abbé Guget. Ce discours est à la tête du Tom. XXXIII de l'Histoire Ecclésiastique de M. Fleuri par le P. Fabre. Il a été aussi imprimé séparément in-4°. & in-12. On fait sur cela une anecdote qu'il est peut-être bon de ne pas oublier. M. le Cardinal de Fleuri étant à Fontainebleau, & apprenant que les Mathurins faisoient lire alors ce Discours dans leur Réfectoire, s'en plaignit au P. Ministre, ou Supérieur de cette Maison, lui exagérant plusieurs Propositions du même Discours, entre autres celle qui concerne M. Arnauld. Le Religieux se défendit, en répondant au Cardinal, que les Propositions dont il se plaignoit n'étoient pas dans le Discours telles qu'il les rapportoit; & pour s'en convaincre il alla chercher l'Ecrit, & fit lire au Cardinal les propres paroles de l'Auteur. Le Cardinal ayant reconnu la vérité, fut obligé de lui rendre hommage: ce qui joint à un Mémoire justificatif de M. de Lorme Docteur de Sorbonne, qui avoit approuvé le Discours comme Censeur, en arrêta la suppression que les Jésuites avoient sollicitée.

ARTICLE CINQUIEME.

De l'Ecrit intitulé : *Réponse à un Ecrit intitulé : Difficultés proposées à M. Arnauld, sur son opinion touchant les crimes secrets (soumis à la Pénitence Publique)*.

Cet Ouvrage, que nous donnons au Public pour la première fois, fut composé par M. Arnauld, vers l'an 1680. C'est lui-même qui fixe cette époque en parlant, sur la fin du N. VI, d'un petit Ecrit qu'il avoit composé sur le même sujet en 1640 & 1641, pendant sa Licence, *il y avoit, dit-il, près de quarante ans.*

Nous remarquons d'autant plus volontiers cette époque, qu'il s'agit dans cet Ecrit, d'une question que M. Arnauld avoit amplement traitée vers le même temps, dans le Livre de la Fréquente Communion (Part. II. chap. III. & XLII.) & qu'il ne fait qu'appuyer de nouvelles preuves, en répondant aux difficultés qu'on y appeloit. De sorte qu'on peut dire, que c'est ici une matière qu'il avoit méditée durant plus de quarante ans, pendant lesquels il n'a fait que se confirmer dans son premier sentiment.

L'Ecrit que M. Arnauld réfute, avoit été composé par un ami, dont nous ignorons le nom (a); & qui prétendoit venir au secours d'un autre ami, pareillement inconnu. Ce dernier avoit composé une dissertation sur le *Pénitentiel de Théodore*, où il avoit entrepris de réfuter le P. Morin, en ce qu'il enseigne, que tous les péchés mortels marqués par les Canons, & principalement les trois plus énormes, l'Idolâtrie, l'Homicide & l'Adultere, étoient soumis à la Pénitence publique, durant les six premiers siècles; sans distinction de secrets & publics; & que la pénitence secrète n'étoit admise que pour certains autres péchés mortels moins énormes. L'Auteur de la *Dissertation* prétendoit, au contraire, qu'à l'égard même des péchés secrets les plus énormes, de quelque nature qu'ils pussent être, les Canons ne les soumettoient point à la Pénitence publique, mais qu'on a toujours admis à une Pénitence secrète, ceux qui les avoient commis, lorsqu'ils ne vouloient pas se soumettre volontairement à la Pénitence publique.

M. Arnauld réfute d'abord ce dernier sentiment, pris dans sa généralité; & prouve, 1°. qu'il n'est point vrai qu'on n'ait soumis, dans les six premiers siècles, à la Pénitence publique, que les crimes publics: 2°. que l'Auteur de l'Ecrit qui le soutient, est non seulement dépourvu de toute preuve tirée de l'Antiquité, mais qu'il a été même combattu par tout ce qu'il y a eu d'habiles gens dans ce dernier siècle. Ce Docteur réfute ensuite, depuis le N. IX jusqu'à la fin, la prétention particulière du P. Morin, que, même dans les six ou sept premiers siècles, il y avoit une pénitence secrète pour certains péchés mortels, distingués des trois grands crimes, & de ceux qu'on pouvoit y rapporter, lorsqu'ils étoient secrets.

(a) M. de Castorie, dans sa Lettre à M. Arnauld du 4 Novembre 1683. (Tom. II. de cette Collection pag. 365.) lui parle de son *Ecrit de la Pénitence*, contre M. Floriot, dont il dit qu'il avoit été bien satisfait. Il y a toute apparence, que M. de Castorie parle de l'Ecrit dont il s'agit dans cet Article.

L'une & l'autre question est traitée par notre Docteur, avec une force, une clarté, une précision qui ne laissent rien à désirer; & les prétendues preuves alléguées par son adverfaire y sont si bien discutées; que M. Arnauld y change en preuves, les autorités mêmes qu'on opposoit à son sentiment.

ARTICLE SIXIEME.

Remarques (de M. Arnauld) sur la Théologie Morale de M. Godeau , Evêque de Vence.

M. Arnauld nous apprend, dans une Lettre du 28 Octobre 1687 (la 627. du Tome III.) que l'ouvrage de M. Godeau dont il est ici question, avoit été composé par ce Prélat, *pour purifier la Morale Chrétienne des méchantes maximes des Casuistes modernes, que les Evêques de France venoient de condamner en censurant l'Apologie pour les Casuistes, que les Jésuites avoient débitée dans Paris.* Son zele, ajoute M. Arnauld, étoit très-pur & très-saint; mais ce même zele peut avoir été cause qu'il a eu trop de chaleur pour achever une si bonne œuvre, & qu'il n'y a pas mis tout le temps & toute l'application qui auroit été nécessaire. Ce Docteur observe, en effet, dans la même Lettre, plusieurs défauts considérables, qui s'étoient glissés dans l'ouvrage, & qu'on ne peut attribuer qu'à la précipitation de la part d'un Auteur d'ailleurs si éclairé. Le Prélat semble l'avoir lui-même reconnu, puisqu'il garda l'Ouvrage manuscrit pendant plusieurs années, & qu'à sa mort (en 1672) il recommanda qu'on le fit examiner par M. Arnauld. Son intention fut exécutée, mais seulement au bout de quinze ans, en 1687. M. Arnauld l'examina avec beaucoup d'attention; mais il ne fut pas d'avis qu'on le donnât au Public dans les circonstances où l'on se trouvoit, pour les raisons qu'il allégué dans sa Lettre. Il marqua néanmoins *en peu de mots, tous les endroits qu'il faudroit changer ou retoucher si on le publioit*, ce qu'il ne jugeoit pas à propos que l'on fit, au moins pendant la vie de M. de Harlay, Archevêque de Paris, qui en avoit entre les mains une Copie originale, & dont on auroit pu abuser pour blâmer les changements, lesquels formoient dix colonnes d'un papier in-4^o. plié en deux. " *Je ne pouvois* „ *moins faire*, dit M. Arnauld, *pour reconnoître l'amitié* qu'a eue pour moi un „ homme d'un si grand mérite, & je n'ai pu apprendre sans confusion, le „ sentiment d'humilité qui l'a porté à soumettre son Ouvrage à mon jugement". Il paroît par plusieurs autres Lettres du même Docteur, qu'il persista dans son sentiment (a): & ceux qui lui avoient envoyé le manuscrit ne s'en écartèrent point. La Minute de ces changements ou Remarques est tombée dans la suite entre les mains des Jésuites de Paris. Elle s'est trouvée dans leur Bibliothèque lors de leur destruction en 1762; & elle a été transférée au Greffe du Parlement. C'est de-là que nous avons tiré la copie que nous en avons entre les mains; mais que nous ne saurions donner au Public telle qu'elle est, parce qu'elle seroit inintelligible en plusieurs endroits, à moins qu'on ne les confrontât avec le Manuscrit original de M. Godeau, que nous n'avons pas. Nous nous contenterons d'en rapporter ici en note, quelques morceaux détachés, qui

(a) Lettres du 5 Décembre 1687, Tom. III. pag. 40. & du 23 Janvier 1688. ibid. p. 61.

suffiront pour faire-connoître l'exaétitude de M. Arnauld, & qu'il étoit moins sévère dans ses décisions, que l'illustre Auteur de cet Ouvrage (a).

La Morale Chrétienne de M. Godeau fut donnée au Public en 1709, en trois volumes in 12 (b). Le P. Nicéron, dans ses *Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres*, en fait de grands éloges. "Ce Corps de Morale, dit-il, est écrit avec beaucoup de netteté, de précision & de méthode, & l'on n'hésarde rien à dire, que c'est le meilleur Ouvrage de M. Godeau". Mais il nous apprend ailleurs, qu'outre le grand nombre de corrections & de changements que M. Arnauld y avoit faits, cet Ouvrage avoit eu dans la suite d'autres Examineurs avant que d'être donné au Public. J'ai lu, ajoute-t-il, les corrections que M. l'Evêque de Sjeron donna en 1708, pour l'usage de son Diocèse: elles sont plus sévères que celles qui furent faites vers le même temps par plusieurs Docteurs de Sorbonne, que le feu Roi avoit nommés pour l'examen & la correction de cette Morale. On peut voir sur le même sujet, l'article de M. Godeau, dans la dernière édition du Dictionnaire de Moreri.

(a) En général M. Arnauld trouvoit dans cet ouvrage plusieurs décisions trop rigou- p. 7.
reuses, qu'on a adoucies pour la plupart sur ses remarques. Telles étoient en particu- T. I. p. 414.
lier les Décisions qu'on ne pouvoit point se faire payer les intérêts (d'un prêt), après T. II. pag.
la demande (même) faite en justice: que les Barbiers ne pouvoient travailler les jours 297.
de fête, sans péché mortel; &c. M. Arnauld trouvoit encore, qu'on décidoit bien hardi- Ib. p. 406.
ment, qu'un Juge ne pécheroit pas en condamnant à la mort celui qu'il sauroit être
innocent, & qui seroit coupable selon les témoins. Il lui paroissoit très-faux, que le mari Ib. p. 495.
coupable, ne pût exiger le devoir de la femme innocente, & il ne croyoit pas toujours
vrai, comme le disoit M. Godeau, que le Mineur fût obligé de restituer, quand il étoit T. III. p.
Majeur, ce qu'on lui avoit prêté, quoique la sentence du Juge l'en déchargeât. Dans 77. & 83.
un endroit où l'Auteur avoit dit: J'ai de la peine à croire que la Prescription dispense
de restituer, M. Arnauld avoit ajouté, & moi j'ai de la peine à ne le pas croire. L'Auteur Ib. p. 109.
avoit décidé ailleurs, que, prêter pour obliger quelqu'un à remettre une injure, & ven- & 111.
dre plus cher à crédit, étoit usure: je ne le crois pas, avoit ajouté M. Arnauld. Ce Doc-
teur ne croyoit pas pareillement, ce que l'Auteur avoit avancé, que, le Testament où il T. III. pag.
manqueroit quelque forme requise par le droit, ou par la coutume, ne laissoit pas d'être 171.
valable pour le for intérieur; & que tous ceux qui avoient l'usage de raison, étoient obligés de Ib. p. 290.
se confesser une fois l'an, quand même ils n'avoient que des péchés véniels. Touchant le Ma- Ib. p. 408.
riage non consommé, qui se rompt par l'entrée en Religion, M. Arnauld pensoit que les histo-
res qu'on rapportoit à ce sujet ne le prouvoient point, & que les raisons qu'on en donnoit
n'étoient guère concluantes. Il jugeoit pareillement, qu'un passage de S. Ambroise, rap-
porté par l'Auteur, pour prouver que le consentement des parents n'est pas nécessaire Ib. p. 419.
pour rendre valide le mariage des enfants mineurs, jembloit prouver le contraire, &
que l'usage de la France, qui déclaroit ces mariages nuls, étoit très-raisonnable. Il y
observa, sur le même article du Mariage, qu'on y décidoit trop absolument, que le Ib. p. 426.
Curé n'en est pas le Ministre; & qu'on y supposoit sans preuve, que l'Eglise avoit con-
damné les mariages de conscience: ce qui n'est pas vrai.

(b.) Elle a pour titre: *Morale Chrétienne pour l'Instruction des Curés & des Prêtres du Diocèse de Vence*. Paris 1709.





DISCOURS

SUR

L'AMOUR DE DIEU. (a)

[Sur l'édition in-folio de l'an 1738. corrigée sur le manuscrit.]

LA matiere de l'Amour de Dieu est une de celles que les Scholastiques V. C. L. ont le moins entendues, & sur laquelle ils ont eu de plus fausses idées. I. PART. S'ils avoient bien conçu ce que c'est, ils ne se feroient point mis en peine, N. I. comme ils font, sur des difficultés qui s'évanouissent, dès qu'on en a l'idée qu'on en doit avoir. Ils demandent, par exemple, quand on est obligé d'aimer Dieu; à quel âge les hommes commencent d'y être tenus; s'il faut aimer Dieu sans cesse, ou si on n'y est obligé que de temps en temps. Quelques-uns vont même jusqu'à mettre en question si jamais on y est obligé. Et plutôt à Dieu, qu'ils n'eussent fait que le mettre en question, & qu'ils n'eussent pas été assez malheureux pour se déterminer à la négative !

(a) [Voyez la Préface historique, §. I.]
Ecrits sur la Morale. Tome XXVI.

V. C L. Qu'on se mette en devoir de répondre à ces questions, sans avoir auparavant établi ce que c'est que l'Amour de Dieu, & ce qu'on doit entendre par ce mot-là, on disputera sans fin, aussi-bien que sans fruit; & chacun demeurera dans son sentiment, comme on fait presque toujours sur toutes les choses dont on dispute.

Mais qu'on établisse bien clairement ce que c'est que l'Amour de Dieu: par cela seul on fera revenir à la raison & à la vérité, ceux qui s'en sont le plus éloignés sur ce sujet.

Qu'est-ce donc que l'Amour de Dieu? *C'est l'amour de la vérité & de la justice*: car Dieu n'est que vérité & justice souveraine & éternelle. Qui le conçoit autrement, le conçoit mal: & S. Augustin insiste en mille endroits sur le soin qu'on doit avoir d'écarter toutes les autres idées qu'on pourroit se former de Dieu, & qui nous en feroient une idole & un fantôme, au lieu de nous le faire concevoir tel qu'il est.

Le même S. Augustin nous apprend encore en mille endroits, que de cette vérité & de cette justice primitive, dérive tout ce que nous connoissons de vérité & de justice; que c'est en Dieu, & par lui, que tout ce qui est vrai est vrai, & que tout ce qui est juste est juste; & que tout ce que nous appercevons de justice & de vérité, quelque part que ce soit, tient à Dieu comme les branches au tronc, & en dérive comme la lumière du soleil.

Mais il ne suffit pas de bien concevoir ce que c'est que Dieu; il faut encore bien concevoir ce que c'est que l'homme, avant que de venir au fond de la question, & d'examiner à quoi l'homme peut être obligé sur le fait de l'Amour de Dieu.

Qu'est-ce donc que l'homme? *C'est une Créature douée d'intelligence & de volonté*. Voilà sa vraie définition, quoiqu'elle semble le confondre avec l'Ange, & l'égaliser même à l'Ange. On le définiroit autrement par rapport à la Physique, & l'on feroit mention de son corps. Mais par rapport à la Morale, il n'y a nulle différence de l'Ange à l'homme: car ils ne sont l'un & l'autre que des créatures douées d'intelligence & de volonté. Supposé donc, comme on n'en sauroit douter, que Dieu ne soit autre chose que vérité & justice, & l'homme intelligence & volonté, il s'ensuit que Dieu est la fin naturelle, unique & perpétuelle de l'homme; puisque l'intelligence n'en a point d'autre que la vérité, comme la volonté n'en a point d'autre que la justice.

Il faut donc bien concevoir que cette vérité & cette justice que nous appellons Dieu, & d'où dérive toute vérité & toute justice, est à l'homme ce que la lumière & les autres objets visibles sont à l'œil; c'est-à-dire, qu'elle est son objet unique, & son unique fin, comme la lumière est

l'objet unique & l'unique fin de l'œil. Et que de la même manière que V. C L. l'œil n'a de mouvements & d'actions que pour la lumière & les autres I. PART. objets visibles; que c'est ce qu'il cherche sans cesse, & qu'il est content N°. L. de cela seul; de même l'homme ne doit avoir de mouvement & d'action que pour la vérité & la justice: c'est ce qu'il doit chercher sans cesse, & dont il ne peut se détourner tant soit peu, sans dérèglement & sans injustice. Car il y a un ordre naturel, qui non seulement veut que chaque chose se porte à ce qui est sa fin & son objet, mais qui ne souffre pas qu'elle se porte nulle part ailleurs.

Or il est raisonnable que cet ordre soit gardé; & Dieu le veut tellement, que la volonté de Dieu n'est autre chose, selon S. Augustin, que cette Loi éternelle qui veut que l'on garde l'ordre naturel, & qui défend de le troubler: *Voluntas Dei aeterna ordinem conservari jubens, perturbari vetans*. De sorte que l'observation ou l'inobservation de l'ordre naturel, fait tout le bien & le mal; & le fait tellement, que le bien n'est autre chose que ce qui est dans l'ordre, & le mal que ce qui est contre l'ordre. Et pour parler encore plus précisément, ce qui est dans l'ordre est nécessairement un bien, & ce qui est contre l'ordre est nécessairement un mal.

S'il est donc vrai d'une part, que l'ordre naturel veut que chaque chose se porte à ce qui est sa fin & son objet; qu'il ne souffre pas que rien s'en détourne pour se porter ailleurs, & que l'observation de cet ordre soit nécessairement un bien, & le violement nécessairement un mal; & s'il est vrai d'ailleurs que Dieu, c'est-à-dire, la vérité & la justice (car il ne faut jamais le concevoir autrement) soit l'objet & la fin unique & perpétuelle de l'homme, il est clair comme le jour que l'homme doit non seulement se porter à ce grand objet, & le rechercher de toutes ses forces; mais même qu'il doit n'avoir de mouvement & d'action que pour cela seul, non plus que l'œil pour la lumière, & qu'il ne s'en peut détourner un seul moment sans dérèglement & sans injustice; puisqu'il ne le peut sans sortir de l'ordre naturel que la Loi éternelle veut que l'on garde, & dont l'inobservation est nécessairement un mal.

Il suffit de savoir ce que c'est que de raisonner, pour voir que toutes ces conséquences se tiennent, & qu'il n'y a point de démonstration de Géométrie plus claire que ce qui vient d'être dit, pour montrer que l'homme est obligé de se porter à la vérité & à la justice, & qu'il ne lui est jamais permis de détourner ailleurs le mouvement qui l'y doit porter; c'est-à-dire, de faire un autre usage de son intelligence & de sa volonté.

Et qu'est-ce que se porter à cette vérité & à cette justice qui est la fin & l'objet de l'homme? C'est l'aimer, & rien autre chose; puisque, comme dit S. Augustin, on va à elle par les affections du cœur, & non par les

V. C. L. pieds du corps: *ad eum itur non pedibus, sed affectibus*. Et comme dit
 I. PART. encore le même Saint, *le poids qui nous remue, c'est notre amour: c'est cela*
 N°. L. seul qui nous porte quelque part que nous nous portions.

Ainsi avoir démontré que l'homme est obligé de se porter à la vérité & à la justice, & de s'y porter sans cesse, c'est avoir démontré qu'il est obligé d'aimer Dieu, & de l'aimer sans cesse; puisque Dieu n'est que justice & vérité.

Mais toutes ces démonstrations sont inutiles pour ceux qui ont de fausses idées sur ce sujet, à moins qu'on ne les rectifie. Et on a beau leur prouver par des principes incontestables, que l'homme est obligé d'aimer Dieu sans cesse; ce n'est rien faire, tant qu'ils s'imagineront que cela consiste dans certains élans de cœur & certains mouvements extatiques qu'ils prennent pour l'Amour de Dieu. Car comme ils savent bien qu'on ne sauroit être toujours dans cet état, ils ne peuvent souffrir que l'on dise, que l'obligation d'aimer Dieu est perpétuelle, & qu'elle ne souffre point d'interruption.

Il faut donc corriger cette fausse idée: & pour cela il n'y a qu'à rappeler celle de Dieu, & les faire souvenir qu'il n'est autre chose que la vérité & la justice. Et quand on dit que l'homme est obligé d'aimer Dieu sans cesse, on n'entend autre chose par-là, sinon que l'homme est obligé d'être sans cesse dans le desir & dans la disposition de voir, de consulter & de suivre les regles éternelles de la vérité & de la justice.

C'est de quoi on conviendra sans peine, quand on voudra faire réflexion que cette vérité & cette justice éternelle qu'on appelle Dieu, regle tout, compasse tout, actions, paroles, pensées, sentiments, affections; & qu'elle prescrit à chacun tous ses devoirs généraux & particuliers. Ainsi il n'y a aucun moment dans la vie où il ne soit vrai de dire, que les regles de la justice & de la vérité éternelle demandent de chacun de nous telle chose plutôt que telle autre, & veulent qu'on s'y conduise de telle manière plutôt que de telle autre: de sorte que faisant cette chose dans ce moment-là, & s'y conduisant de cette manière-là, on est dans l'ordre; & qu'en manquant de le faire ou de s'y conduire de cette sorte, on est hors de l'ordre. Il s'ensuit de-là qu'il n'y a point d'action, pas même de celles qui passent pour les plus indifférentes, où ces regles ne trouvent leur application, & où il ne s'agisse de les observer ou de les violer. Comme donc ces regles vont à tout, elles prescrivent aussi-bien ce qu'un convalescent, par exemple, épuisé par une grande maladie & incapable de s'appliquer, doit faire pour se rétablir, que ce que doit faire un Evêque à la tête d'un Concile, où il s'agit de décider des plus grandes vérités de la foi. Ainsi il est de ces regles & de l'ordre de Dieu, qui n'est proprement

S U R L' A M O U R D E D I E U.

5

que la même chose, de dormir, de manger, de se reposer dans de cer- V. C L.
tains temps, & selon certaines mesures; comme de prier, d'étudier, de I. PART.
méditer l'Écriture Sainte, de prêcher, d'instruire, de catéchiser, de rendre N°. L
justice dans d'autres temps. Aimer ces regles, les consulter fidèlement
& les suivre, c'est ce qui s'appelle aimer Dieu, comme Jesus Christ même
le dit: Celui qui a reçu mes Commandements, & qui les garde, c'est
celui-là qui m'aime: *qui habet mandata mea & servat ea, ille est qui diligit*
me (Joan. XIV. 21.) Or il est bien certain d'une part, qu'on est sans
cesse obligé de les aimer & de les suivre, puisqu'il ne sauroit y avoir de
moment dans la vie, où il soit permis à l'homme de ne pas aimer, &
de violer ce qui est juste. Or ce n'est pas aimer ce qui est juste, que de
ne pas aimer ce que demande de lui à chaque moment la vérité & la
justice éternelle; puisqu'elle ne sauroit lui rien demander qui ne soit juste.
Et ainsi c'est s'aveugler soi-même que de douter que l'homme ne soit
obligé d'aimer Dieu sans cesse; puisqu'il est obligé d'aimer & de vouloir
sans cesse ce qui est juste, & qu'aimer Dieu n'est autre chose que cela
même, comme on vient de voir. Tout le mal vient donc de ces idées
bizarres qu'on s'est fait de l'Amour de Dieu, au lieu d'en juger sur l'idée
qu'on a naturellement de ce qu'on appelle amour parmi les hommes.
Car encore que l'amour que nous devons à Dieu doive surpasser infini-
ment celui que nous avons les uns pour les autres, c'est une disposition
de cœur à peu près semblable, & dont la différence ne va que du plus
ou du moins.

Par exemple, a-t-on jamais oui dire, que d'aimer son mari & ses en-
fants, ce soit être dans un transport extatique d'amour pour eux? Où est
le mari qui ait jamais rien demandé de semblable à sa femme, & qui
souhaite autre chose à cet égard qu'une disposition de cœur qui la porte
à lui obéir & à lui plaire; qui la tienne attentive à l'un & à l'autre, & qui
lui fasse faire en toutes occasions ce qu'il desire, & ce qui est de son intérêt
& de son bien?

Voilà la notion que tous les hommes ont naturellement de l'amour
d'une femme pour son mari. Pourquoi s'en former de si différentes de
l'Amour de Dieu? Car c'est la vraie notion de ce qui s'appelle amour.
Et pourquoi réduire l'amour à des protestations, des actes & de certains
mouvements qui vont & qui viennent, qu'on oublie & qu'on retrouve
quand la fantaisie en prend? C'est proprement se moquer de lui, & vouloir
qu'il se paie d'illusions & d'apparences, dont les gens les plus simples
se tiendroient offensés, & dont personne ne voudroit se payer. *Non dili-*
gamus verbo neque lingua, dit S. Jean, *sed opere & veritate* (1 Joan. III.
18.) Si une femme, par exemple, au lieu d'étudier & de suivre les vo-

V. C. L. lontés de son mari, se contentoit de lui protester de temps en temps
I. PART. qu'elle l'aime de tout son cœur, sans se mettre en peine d'ailleurs de se

N°. I. conformer à ses volontés, le mari prendroit-il cela pour bon, & se croiroit-il bien aimé de sa femme? Comprenons donc que si l'amour que nous devons aux hommes doit être quelque chose d'effectif & de pratique, & non d'extatique & d'idéal, celui que nous devons à Dieu le doit être encore davantage. Et comme l'amour de cette femme pour son mari, n'est qu'une disposition sincere & constante de suivre en tout & par-tout sa volonté; l'amour de l'homme pour Dieu n'est autre chose non plus, qu'une disposition constante & véritable de suivre en tout & par-tout ce que cette justice & cette vérité éternelle demande de lui.

C'est l'idée que tout le monde en auroit naturellement, si elle n'avoit pas été gâtée par tout ce qu'on a oui dire sur ce sujet. Car si on voyoit un homme dont tout le plaisir & toute l'application fût d'étudier & de suivre ces regles éternelles de la vérité & de la justice qui nous prescrivent tous nos devoirs, & nous marquent à chaque moment ce qu'il est juste que nous fassions, & qui ne manquât à rien de ce que ces saintes regles demandent de lui; ne le regarderoit-on pas comme un homme plein de Dieu & de son amour, & ne le mettroit-on pas sans hésiter, au dessus de ceux qui font tous les jours à Dieu mille protestations qu'ils l'aiment de tout leur cœur; mais dont il s'en faut bien que la vie ne soit une expression fidelle de ce que demandent de nous à chaque moment les regles de la vérité & de la justice éternelle?

Il n'y a personne d'assez mauvais sens pour ne pas voir, que l'un aimeroit Dieu sans comparaison davantage que ne font les autres; comme il n'y a personne qui ne voie que de deux femmes, dont l'une ne fait autre chose qu'étudier les volontés & les inclinations de son mari pour les suivre, & l'autre, sans se mettre en peine de ce que le sien demande d'elle, lui proteste de temps en temps qu'elle l'aime de tout son cœur: la première aime son mari sans comparaison davantage que l'autre n'aime le sien.

Avec cette notion de l'Amour de Dieu, personne ne sauroit plus trouver étrange que l'on dise que nous sommes obligés d'aimer Dieu sans cesse. Car s'il n'y a point de mari qui ne veuille, & qui ne soit en droit de vouloir, que sa femme soit incessamment pour lui dans cette disposition, en quoi nous avons vu que consiste l'amour qu'elle lui doit, & qui n'ait raison de trouver mauvais qu'elle cessât d'y être un seul moment, comment peut-on s'imaginer qu'il nous soit permis de n'être pas toujours dans une pareille disposition pour la justice & la vérité éternelle, & qu'il y ait des temps où nous puissions nous dispenser de suivre ce qu'elle demande de nous, & nous conformer à ses regles?

A l'égard de cette femme, on pourroit mettre en doute si elle doit être V. C L. à tout moment disposée à suivre la volonté de son mari. 1°. Parce que I. PART. ce mari n'est pas la justice même, & qu'il peut quelquefois vouloir quel- N°. I. que chose qui ne soit pas dans l'ordre. 2°. Parce que dans la vie & dans les actions de cette femme, il y a une infinité de choses qui ne le regardent point, & à quoi il ne doit point prendre part, & qu'il est par conséquent libre à la femme de faire ou de ne pas faire, sans qu'il le puisse trouver mauvais. Mais il n'en est pas de même de cette vérité & de cette justice éternelle que nous appellons Dieu. Premièrement tout ce qu'il demande de nous est la justice même : c'est de quoi le bon sens & la raison, non plus que la Religion, ne nous permettent pas de douter. Or pouvons-nous sans dérèglement, être un seul moment hors de la disposition de faire ce qui est juste ? D'ailleurs s'il n'y a rien dans le cours de la vie à quoi la justice & la vérité éternelle n'ait intérêt (puisque, comme on a déjà vu, ses règles s'étendent à tout, & nous prescrivent sur toutes choses ce que nous avons à faire, & de quelle manière nous devons nous y conduire ; en sorte qu'il n'y a rien sur quoi il ne soit vrai de dire que ces saintes Loix le permettent ou le défendent, & qu'elles le veulent de cette manière plutôt que d'une autre) la disposition où nous devons être de les suivre, s'étend donc à tout. Et comme l'Amour de Dieu n'est autre chose que cette disposition, & que l'obligation d'être dans cette disposition doit être perpétuelle, & ne souffre ni exception ni interruption, il est clair que l'Amour de Dieu n'en souffre point non plus ; c'est-à-dire, qu'il n'y a point de moment dans la vie où nous ne soyons obligés d'aimer Dieu. C'est ce que Dieu même nous veut faire entendre, lorsqu'il nous ordonne de l'aimer de tout notre cœur, de toute notre ame & de tout notre esprit. (Deut. VI, 5. & X. 12. Matth. XXII, 37. Marc. XII, 30. Luc. X, 27.) Car par-là non seulement il ne nous permet pas de détourner ailleurs la moindre partie de nos affections ; mais il ne veut pas aussi, dit S. Augustin, qu'aucune partie de notre vie soit vuide de son amour pour ainsi parler : *Cum ait toto corde, tota animâ, totâ mente, nullam vitam nostram partem reliquit quæ vacare debeat.* C'est ce que David nous apprend, lorsqu'il nous dit qu'il faut chercher sans cesse le visage du Seigneur : *quærite faciem ejus semper* (Ps. CIV, 4.) C'est-à-dire, avoir attention à consulter sans cesse ces saintes Loix de la vérité & de la justice éternelle qui reglent toutes nos actions, & nous prescrivent à tout moment ce que nous avons à faire pour être dans l'ordre où Dieu veut que nous soyons. C'est ce que le même David dit encore ailleurs : *Beati qui custodiunt judicium & faciunt justitiam in omni tempore* (Ps. CV, 3.) C'est-à-dire, ceux qui suivent sans cesse ces règles

8 DISCOURS SUR L'AMOUR DE DIEU.

V. C. L. de la justice éternelle. C'est ce que S. Paul nous apprend, quand il veut
L. PART. que nous plaissions à Dieu en toutes choses: *Deo per omnia placentes.*

N°. I. (Col. I, 10.) c'est-à-dire, que nous nous conformions en tout à ces regles de la vérité & de la justice éternelle, dont l'observation nous tient dans l'ordre, & l'inobservation nous en tire: car rien ne sauroit plaire à Dieu que ce qui est selon sa volonté; & sa volonté est que l'ordre soit gardé, comme nous avons vu.

Enfin ce que le même Apôtre nous apprend quand il nous dit: *Soit que vous buviez, soit que vous mangiez, ou que vous fassiez quelqu'autre chose que ce puisse être, faites tout en l'honneur de Notre Seigneur Jesus Christ.* (I. Cor. X, 31.) C'est-à-dire, que jusques dans les moindres actions de la vie, nous nous conduisions par ces loix de la vérité & de la justice éternelle qui s'étendent à tout, & qui reglent & qui compassent tout; & dont l'observation est la seule chose par où nous puissions trouver la Sagesse éternelle, qui n'est autre chose que Jesus Christ; & que quand il s'agit de satisfaire aux besoins de la nature, nous nous gardions bien de suivre en cela une certaine impétuosité brutale, qui fait que la plupart des hommes se portent à ces sortes d'actions comme les bêtes; mais que nous ne les fassions, non plus que les autres, que parce qu'elles sont de cet ordre admirable qui embrasse tout, & que nous y gardions les mesures que ce même ordre prescrit.

Il seroit bien aisé de faire voir que tout ce que l'Ecriture nous dit sur nos devoirs, & sur l'Amour de Dieu qui les comprend, se réduit à suivre en toutes choses cet ordre naturel que la Loi éternelle veut que nous gardions. Mais le peu que nous avons dit suffit pour en faire l'application à tout le reste.

Il ne me reste plus qu'à faire remarquer que la seule notion de l'Amour de Dieu, telle que nous venons de la donner, & qu'on la doit avoir, suffit, comme nous avons dit dès le commencement, pour résoudre toutes les questions qu'on peut former sur les obligations de l'homme à cet égard, ou plutôt pour faire évanouir toutes ces sortes de questions: car dès qu'on a bien conçu que cet Amour n'est autre chose que l'amour de la justice & de la vérité, on ne peut plus mettre en question, si l'homme est obligé d'aimer Dieu, quand il y est obligé, & quand cette obligation commence; puisqu'il est clair, par tout ce que nous avons dit, que l'homme doit aimer la vérité & la justice, & qu'il n'y a nul instant dans sa vie où il lui soit permis de ne la pas aimer, & qu'il y est obligé dès qu'il est capable de la connoître.

CONSIDÉRATIONS

CONSIDÉRATIONS

V. C L.

I. PART.

Nº. II.

P O U R

UNE ÂME ABATTUE

Par une crainte excessive. (a)

IL semble que cette âme n'ait jamais assez considéré, que la charité que nous devons au prochain doit être réglée sur celle que nous nous devons à nous-mêmes: d'où il s'ensuit que nous devons avoir pour nous la même équité que nous avons pour les autres.

Or nous ne devons juger de personne qu'il soit réprouvé tant qu'il vit sur la terre, & sur-tout nous devons regarder comme des élus, tous ceux qui vivent chrétiennement, à l'exemple de Saint Paul, qui parle dans ses Lettres à tous les fideles à qui il écrit comme s'ils étoient tous prédestinés.

Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Qui accusera les élus de Dieu? Aux Rom. 8, 1.
&c. Comme donc cette personne croiroit faire injure à son prochain, La même, 33.
qu'elle verroit mener une vie réglée, en ne le mettant pas au nombre de ceux que Dieu veut sauver, elle commet une injustice envers soi-même de n'avoir pas pour soi la même confiance.

C'est par la même raison qu'elle doit rejeter toutes les pensées qui lui viennent, que sa conversion n'a peut-être été qu'un effet de la raison humaine, & non de la grace. Car n'auroit-elle point de scrupule de juger de la sorte de la conversion d'un autre? Et si elle voyoit une personne tout-à-fait changée, & mener une vie beaucoup plus chrétienne qu'elle ne faisoit auparavant, ne se sentiroit-elle pas portée à en rendre grâces à Dieu comme à l'Auteur de ce changement, en rejetant comme une mauvaise pensée, la crainte qui lui viendrait dans l'esprit, que ce ne seroit peut-être qu'une hypocrite?

Cependant comme nul ne connoît si bien les mouvements du cœur d'un autre que les siens propres, nous aurions souvent plus de sujet de former des autres ce jugement que de nous-mêmes; parce que nous sommes plus assurés, autant qu'on le peut être en cette vie, que c'est sincèrement que nous voulons être à Dieu, que nous ne le pouvons être de notre prochain.

(a) [Imprimées pour la première fois en 1700 dans le cinquième Volume des Essais de Morale de M. Nicole. Voyez la Préface historique, §. II.]

10 C O N S I D É R A T I O N S

V. C L. Mais ce que dit cette personne, qu'elle n'est pas assurée que le changement qui s'est fait en elle se soit fait par l'Esprit de Dieu, plutôt que
I. PART. par la raison humaine, puisqu'il s'est pu faire par l'un & par l'autre, peut
Nº. II. être fondé sur une erreur qui est assez commune, & dont il est bon de la détromper.

Elle s'imagine peut-être, comme font plusieurs personnes qui n'entendent qu'à demi les vérités de la grace, que les mêmes mouvements du cœur qui détournent l'ame des créatures, pour la tourner véritablement à Dieu, peuvent être l'effet de la raison humaine aussi-bien que de l'Esprit de Dieu, mais qu'ils ne sont bons & ne servent au salut que quand c'est un effet de l'Esprit de Dieu. Si cela étoit, il faudroit avouer que nous n'aurions aucune marque par laquelle notre conscience nous pût rendre témoignage que nous sommes à Dieu; puisque les opérations de son Esprit, considérées en elles-mêmes, & non selon l'impression qu'elles laissent dans notre ame, sont entièrement imperceptibles: mais ce que l'on suppose n'est point véritable, que le même changement de volonté puisse être fait par l'Esprit de Dieu & par la raison humaine.

Car si la raison sans la grace pouvoit tellement changer notre volonté, qu'elle fût sincèrement tournée vers Dieu, au lieu qu'elle étoit auparavant tournée vers les créatures, il ne faudroit pas dire que cela ne seroit point alors agréable à Dieu, & ne nous serviroit de rien pour le salut: mais il en faudroit conclure au contraire, que la raison sans la grace nous pourroit rendre agréables à Dieu, & nous conduire au salut, n'étant pas possible que celui qui aimeroit Dieu véritablement ne lui fût pas agréable. Et ainsi ce qui se fait par notre esprit seul ne peut être bon; non qu'un véritable retour à Dieu ne fût bon étant fait par notre esprit, mais parce qu'il ne se peut pas faire qu'un véritable retour à Dieu soit l'effet d'un autre esprit que de celui de Dieu.

C'est pourquoi il faut empêcher, autant que l'on peut, que les ames ne s'embarassent à vouloir discerner quel est le principe de leurs actions & de leurs pensées, pour juger par-là si elles sont bonnes ou mauvaises: au lieu qu'elles doivent au contraire considérer par les regles de l'Evangile si elles sont bonnes ou mauvaises, pour juger par-là de quel principe elles partent.

C'est l'avis important que Saint Bernard donne en expliquant le Cantique des Cantiques. " Lors, *dit-il*, que notre esprit s'occupe des choses
Dans le de Dieu, ne croyez pas que cette pensée vienne de vous; mais recon-
Sermon noissez celui qui vous parle. Car les pensées de notre esprit sont très-
32. Nº. V. semblables aux discours de la vérité qui parle en nous. Mais, pour discerner ce que notre cœur enfante & ce qu'il écoute, il faut considérer

POUR UNE AME ABATTUE II

„ ce que Notre Seigneur dit dans l'Evangile ! *Que les mauvaises pensées* V. C. L.
sortent du cœur : *Que celui qui parle avec mensonge , parle de lui-même.* I. PART.
 „ Et ce que dit Saint Paul : *Que nous ne sommes point capables de penser* N°. II.
rien de bon de nous-mêmes , comme de nous-mêmes , mais que tout le Matth. 15,
pouvoir que nous en avons vient de Dieu. Lors donc que nous nous 19. Jean 8,
 44. II. Cor.
 „ entretenons de choses mauvaises dans notre cœur , c'est notre pensée ; 3, 5.
 „ mais lorsque c'est de choses bonnes , c'est Dieu qui nous parle. Notre
 „ cœur dit les unes , & il écoute les autres ”.

Cette ame ne sauroit mieux faire que de suivre avec simplicité l'avertissement d'un si grand Saint , & de ne pas écouter les objections que son esprit lui pourroit former contre une instruction dont quelques personnes pourroient abuser , mais qu'elle peut s'assurer lui être très-avantageuse dans la disposition où elle est.

Elle doit aussi considérer , pour sortir de cet état d'incertitude qui lui donne trop de défiance de la miséricorde de Dieu , que c'est un défaut ordinaire aux hommes , de se jeter dans les extrémités ; & que c'est ce qu'elle fait lorsque , sous prétexte qu'on ne peut avoir en cette vie une entière certitude de ce que nous serons dans l'éternité , elle prétend devoir attendre la manifestation des jugements de Dieu , sans croire qu'elle est ou prédestinée ou réprouvée , & sans pencher plus d'un côté que d'un autre.

Mais elle reconnoitra elle-même , qu'elle ne doit point demeurer dans cette disposition , si elle prend garde , qu'elle ne juge pas devoir demeurer dans la même suspension d'esprit , au regard du bien & du mal en d'autres rencontres , où elle pourroit raisonner de la même sorte , & où il lui est bien moins important pour la tranquillité de son ame , de pencher du côté du bien plutôt que du mal.

Elle n'a point , par exemple , de certitude , lorsqu'elle se leve le matin en bonne santé , si elle vivra toute la journée : & néanmoins quand elle voudroit , il lui seroit bien difficile de ne pas pencher plutôt du côté de la créance qu'elle vivra encore au moins quelques jours , que du côté de celle qu'elle mourra ce jour-là.

Elle n'a point aussi une entière certitude que les viandes qu'elle mangé ne soient point empoisonnées ; puisqu'il est même arrivé quelquefois qu'il y en a eu d'empoisonnées sans malice , & par de pures rencontres : & néanmoins elle penchera toujours bien plutôt à croire qu'elles ne le sont pas , qu'à croire qu'elles le sont.

Elle n'est pas absolument certaine que tous les Prêtres dont elle entend la Messe soient véritablement Prêtres , puisqu'il y a eu de méchants hommes qui l'ont dite sans être Prêtres : & cependant cela n'empêche pas qu'en

un effet singulier de la miséricorde envers eux : & ainsi la vue de leurs V. C^L. péchés les doit bien humilier ; mais au lieu de les abattre, elle doit bien L. PART. plutôt relever leur espérance, puisqu'elle leur doit faire considérer, que N^o. II. si Dieu les a regardés en pitié lorsqu'ils étoient ses ennemis, ils ont lieu de croire qu'il ne les abandonnera pas maintenant qu'il les a rendus ses amis, qui est la grande consolation que Saint Paul donne aux fideles par ces paroles de l'Épître aux Romains : *Si lorsque nous étions les ennemis* Ch. V, 10. *de Dieu, nous lui avons été réconciliés par la mort de son Fils ; à plus forte raison étant réconciliés avec lui serons-nous sauvés par la vie de son même Fils.*

Enfin, il est difficile que cette personne soit dans la piété sans ressentir des mouvements d'amour envers Dieu. Or c'est de-là que Saint Bernard veut qu'elle prenne son plus grand sujet d'espérance, selon ces belles paroles de ce grand Saint, qu'on ne sauroit trop lui représenter.

„ Que celui qui aime Dieu, *dit-il*, n'entre point en défiance qu'il ne ^{Lett. 107.} soit aimé de Dieu. L'amour de Dieu envers nous qui a prévenu notre N^o. VIII. amour envers Dieu, ne peut manquer de le suivre. Car comment ne rendroit-il pas amour pour amour à ceux qu'il a aimés, lors même qu'ils ne l'aimoient point encore ? Il vous a aimés, n'en doutez point, il vous a aimés. Vous avez son Esprit Saint pour gage de son amour, & vous avez pour témoin de ce même amour, le fidelle témoin Jesus, & Jesus crucifié. O ! double preuve & très-assurée de l'amour que Dieu a pour nous ! Jesus Christ meurt, & il mérite que nous l'aimions. L'Esprit Saint nous touche, & il fait que nous l'aimons. L'un en est le motif, & l'autre la cause. L'un nous recommande son amour par l'expressive affection qu'il a eue pour nous ; & l'autre le donne. Nous voyons dans l'un ce que nous devons aimer, & nous recevons de l'autre ce qui fait que nous aimons. Et ainsi l'un nous fournit l'objet de la charité, & l'autre en forme dans notre cœur le mouvement même. Quelle honte & quelle confusion ce nous feroit, de voir avec des yeux ingrats le Fils de Dieu mourant pour nous ! Et cependant rien n'arrive plus facilement, si le Saint-Esprit ne nous touche. Mais maintenant que la Rom. 5, 5. *charité de Dieu est répandue dans nos cœurs par le Saint Esprit qui nous est donné*, parce que nous avons été aimés, nous aimons ; & parce que nous aimons, nous méritons d'être encore plus aimés de lui ”.

Il me souvient aussi qu'il y a dans le Bienheureux Jean d'Avila, de fort belles lettres pour donner de la confiance aux ames abattues d'une trop grande crainte. On les lui pourroit faire lire, & je crois qu'elles lui feroient.

Je crois néanmoins qu'il faut traiter cette ame avec beaucoup de dou-

V. C L. cœur, & ne la pas trop presser de sortir de l'état où elle est; mais l'exhorter plutôt à ne le point envifager, & à se détourner des pensées qui l'y entretiennent, & cependant l'occuper beaucoup dans des œuvres extérieures de charité; afin de la retirer d'une trop grande réflexion sur soi-même & sur ses pensées: ce qui lui peut nuire.

Mais en attendant que Dieu lui ait ôté cette peine, le Confesseur fait bien de ne la point priver des Sacrements, ayant fujet de croire que dans le fond du cœur elle a plus d'espérance en Dieu qu'elle ne pense en avoir, Dieu cachant souvent aux âmes leur bonne disposition, afin de les tenir plus humiliées & plus anéanties en sa présence.



V. CL.
PART. I.
Nº. III.

R É S O L U T I O N S
D E Q U E L Q U E S D I F F I C U L T É S
P R O P O S É E S
PAR UNE PERSONNE DE PIÉTÉ. (a)

I. Q U E S T I O N.

JE vous supplie de me dire si je suis obligée de connoître si toutes mes peines secretes sont de Dieu, ou du démon, ou de moi-même.

Réponse. 1°. C'est un principe de la Religion chrétienne, que *Dieu ne porte personne au péché*; c'est-à-dire, qu'il n'opere point en nous les mauvais desirs, ni les mauvaises pensées, ni rien de ce qui tient du dérèglement & du désordre. Il permet seulement, ou par miséricorde ou par justice, que ces sortes de tentations nous arrivent. Deus neminem tentat. S. Jacq. Ep. 1, 13.

2°. Nous avons toujours sujet de croire que ce n'est pas seulement par justice, mais aussi par miséricorde, qu'il le permet, lorsque nous nous en servons pour en devenir plus humbles. Mais le moyen de le devenir, c'est de prendre les tentations pour des marques & des punitions de notre orgueil, que Dieu veut abaisser par ce remède, & non pour des preuves d'une piété extraordinaire qu'il veuille éprouver.

3°. Quand on est bien établi dans cette disposition, on peut se dispenser de s'informer si les tentations viennent du démon ou de notre propre corruption. Il nous suffit de savoir que la source en est mauvaise & qu'il y faut résister. Ce discernement peut néanmoins être de quelque usage, à l'égard du choix des moyens dont on se peut servir pour y remédier, & pour donner lumière à ceux qui nous conduisent, afin de nous ordonner des remèdes proportionnés à notre maladie: & ainsi il en faut marquer de bonne foi les accidents qui peuvent aider à connoître cette différence, sans se fatiguer à les rechercher.

II. Quest. On m'a fait prendre ces tentations pour une conduite de Dieu sur moi, & l'on m'a dit que je devois accepter ces sortes de choses dans un esprit de victime.

Réponse. Ces tentations sont des conduites de Dieu sur nous, non en

(a) [Imprimées pour la première fois en 1700 dans le cinquième Volume des Essais de Morale de M. Nicole. Corrigées sur un manuscrit de Port-Royal. Voyez la Préf. hist. §. III.]

V. C. L. ce qu'il les opere , mais en ce qu'il les permet. Mais cette permission ne

I. PART. marque d'elle-même autre chose , sinon que nous avons mérité par nos

Nº. III. péchés d'y être abandonnés ; & elles ont plus de liaison d'elles-mêmes avec la justice de Dieu qu'avec sa miséricorde ; quoique par le bon usage que nous en devons & pouvons faire , elles puissent devenir des moyens d'acquérir l'humilité , & par conséquent des instruments de miséricorde.

Il ne faut pas rechercher avec inquiétude par quelles actions on les peut avoir méritées , ni prétendre savoir précisément les fins de Dieu dans cette permission. Il en envoie de pareilles à des pécheurs & à des personnes très-imparfaites : & l'on n'en doit rien conclure pour son état , sinon qu'il se faut bien garder de les prendre pour des marques d'une vertu éminente.

III. Quest. On m'a exhortée à ne point rechercher , & à ne point demander à Dieu la délivrance de ces peines.

Réponse. Puisque l'on doit gémir de ces tentations , & qu'on les doit haïr comme un dérèglement qui vient du péché , puisque l'Eglise demande tous les jours pour nous à Dieu qu'il nous en délivre , il est certain qu'on en peut demander la délivrance , & même qu'on le doit. Car qui fait si la volonté de Dieu n'est point de nous préserver du danger qu'elles enferment , en nous délivrant des tentations mêmes ? Qui fait s'il ne veut point nous faire acheter cette délivrance par de longues prières ? Pourquoi donc renoncer volontairement à ce don ? Il est certain néanmoins que ces prières doivent être accompagnées de soumission à la volonté de Dieu , & que s'il veut que nous demeurions dans ces peines toute notre vie , il le faut vouloir , & reconnoître que nous le méritons bien.

IV. Quest. On m'a persuadée au contraire de me dévouer à de plus grandes peines & de plus grandes tentations.

Réponse. Ces dévouements à de plus grandes tentations flattent l'ame par l'apparence d'une force imaginaire , & ainsi ils ne sont capables que de l'affoiblir , parce que sa force consiste dans l'humilité. D'ailleurs on ne voit pas bien à quoi ils se réduisent. Car s'ils ne consistent en autre chose qu'à reconnoître que l'on mérite encore de plus grands châtimens & de plus grandes peines , c'est un aveu que tout le monde doit faire ; mais qui n'étant qu'un devoir très-commun , ne doit pas être exprimé par ces grands mots qui donnent des idées extraordinaires.

Si l'on prétend que celui qui se dévoue de la sorte , se doit croire dans le degré de patience suffisant pour soutenir ces grandes tentations , c'est un acte d'une très-grande présomption ; y ayant peu de personnes qui soient effectivement dans ce degré , & personne ne le devant croire de soi-même.

Si l'on y enferme le desir de ces tentations, c'est un très-mauvais sou- V. C. L.
hait. Car il n'est jamais permis de desirer une tentation intérieure qui I. PART.
porte à un dérèglement de corps ou d'esprit; & ce seroit y consentir en N°. III.
quelque sorte que de la desirer.

Si l'on entend que ce n'est qu'une préparation à soutenir de plus gran-
des tentations, pourvu que Dieu en fasse la grace, c'est toujours un acte
dangereux; parce qu'il frappe l'esprit de l'idée d'une certaine force que
l'on prétend avoir, & qu'il l'accoutume à certaines images & à certains
états qu'il est utile de ne regarder jamais, ou de ne regarder qu'avec hor-
reur. Ce qu'il faut donc faire à l'égard de ces sortes de tentations lors-
qu'on ne les a pas, est de n'y point penser; & si l'on y pense malgré soi,
de demander à Dieu qu'il nous en préserve, en lui disant avec David:
Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que je suis foible. Que si Dieu permet
que l'on en soit éprouvé, il lui en faut demander la délivrance; mais la
demander avec paix, avec persévérance, & avec soumission à sa volonté, &
en s'appliquant peu à y penser.

Psaume
6. 3.

V. *Quest.* Quant à la disposition de mon esprit & de mon cœur sur ces
sortes de peines, j'en ressens une grande horreur; & je crois que c'est
mon méchant esprit qui est tout corrompu, & mon amour propre qui me
cause & m'attirent ces misères.

Réponse. Il est vrai que c'est la corruption de l'esprit & du cœur qui
attirent ces peines. Mais on ne doit pas juger par-là du degré de la cor-
ruption.

Il faut seulement prendre ces peines pour un avertissement continuel
que Dieu nous donne de nous humilier, en combattant notre vanité &
notre présomption intérieure en tout ce que nous pouvons.

VI. *Quest.* Pour les autres extravagances qui se passent dans l'imagi-
nation, on m'a dit que j'étois obsédée. Cela m'a causé de grandes peines.
Je vous prie de me dire ce que je dois faire sur cela.

Réponse. Il ne paroît pas qu'il soit nécessaire d'attribuer ces extravan-
ces à une opération particulière du diable: la seule imagination les peut
produire. Mais soit obsession, soit imagination, il les faut également souf-
frir avec paix & avec patience. Il faut également en demander à Dieu la
délivrance, & les prendre pour un avertissement que Dieu nous donne
de nous mettre toujours au dernier rang des Chrétiens: car c'est le rang
que l'Eglise donnoit à ceux qui étoient travaillés de ces imaginations. Que
si nous ne le pouvons faire visiblement, il faut le faire en esprit, en se
mettant intérieurement au dessous de tous les autres.

VII. *Quest.* Pour l'oraïson actuelle, quand l'esprit est agité de toutes
Ecrits sur la Morale. Tome XXVI

C

V. C. L. les miseres que vous savez , ou d'autres distractions , je vous prie de me dire ce qu'il faut que je fasse.

N°. III. *Réponse.* Si l'agitation de ces miseres ôte à l'esprit tout pouvoir d'agir , il faut se contenter d'un regard vers Dieu qui lui marque l'horreur qu'on en a.

Mais si l'esprit peut agir , il faut s'appliquer , autant que l'on peut , à des objets saints , & principalement à ceux qui ont moins de rapport à ces peines , & qui agissant fortement sur nous , sont capables de bannir ces imaginations.

VIII. *Quest.* D'autres fois n'ayant point de distractions , je demeure dans un esprit d'abandon sans vue ni lumiere. Peut-on demeurer tout le temps de l'oraison dans cet état ?

Réponse. On peut bien être devant Dieu dans un esprit d'abandon , sans vue & sans lumiere distincte. Mais il faut prendre garde que sous prétexte de cet abandon & de cette privation de pensées distinctes , on ne se prive des connoissances nécessaires pour sa conduite , des réflexions utiles pour se corriger de ses défauts , & du sentiment de la douleur de ses fautes , & par conséquent de la componction. Il seroit donc bon d'appliquer aussi son esprit à ces autres objets , & ne pas demeurer toujours dans cette privation de pensées , de peur que ce ne soit qu'un repos naturel , ou du moins que la nature n'y trouve son compte ; soit qu'on le fasse en prenant une partie de l'oraison pour cela , soit dans un autre temps séparé. Saint François de Sales donne expressément cet avis dans ses Entretiens.

IX. *Quest.* Doit-on chercher & se procurer quelque sentiment de Dieu particulier ?

Réponse. On ne doit pas desirer ni se procurer les sentiments de Dieu , parce qu'ils ont quelque chose qui satisfait l'esprit ; mais on les peut desirer & se les procurer , parce qu'ils sont justes. Il est juste , par exemple que nous soyons touchés de douleur pour nos péchés ; que nous soyons touchés de gratitude & d'amour pour Dieu & pour ses graces. On peut desirer ces sentiments , non parce qu'ils nous plaisent , mais parce qu'ils plaisent à Dieu , & que ce sont des moyens dont il se sert pour nous dégager du monde ; pour nous aider à résister aux tentations , pour nous soutenir dans les souffrances. Mais comme il y a deux dangers à craindre : l'un de prendre des sentiments tout humains pour des sentiments de Dieu ; l'autre de s'attacher à ce qu'il y a d'agréable dans ces mouvements , il faut veiller sur cette double illusion , & demander à Dieu qu'il nous en préserve.

Il est donc bon de s'appliquer quelquefois aux vérités qui peuvent ex-

giter ces mouvements : mais il seroit mauvais de les exciter par un effort V. C. L. humain , & d'y avoir une complaisance de vanité ; soit qu'on les ait exci- I. PART. tés , soit que Dieu nous les donne. N°. III.

X. Quest. Quand on se trouve occupé d'un sentiment de Dieu au fond du cœur , peut-on s'en tenir-là , & se laisser occuper de ce sentiment dans une adhésion simple & sans réflexion expresse ?

Réponse. Quand on se trouve porté à demeurer en repos devant Dieu dans une simple attention à sa présence , il vaut mieux se tenir-là que de s'appliquer d'une manière pénible aux considérations & aux réflexions , pourvu que dans d'autres temps ou dans quelque partie de l'oraison on ait soin de nourrir son ame des vérités solides qui nous garantissent de l'illusion ordinaire à ces oraisons sans pensées , qui est que les gens qui y sont , demeurent vuides des vérités , & ne s'appliquent pas assez à se corriger de leurs défauts , à régler leurs actions , & à se connoître eux-mêmes.

La plupart des personnes qui marchent dans ces voies n'ont que des sentiments , & point de vérités. Cependant il faut joindre l'un avec l'autre pour éviter l'illusion ; mais il n'est pas nécessaire que ce soit dans le même temps.

XI. Quest. Quand une vérité de l'Evangile , &c. se présente à l'esprit , faut-il s'en laisser pénétrer , ou bien y faire des recherches ?

Réponse. Si la vérité de l'Evangile , &c. nous pénètre , il ne faut pas se distraire de cette pénétration par des recherches & des réflexions. Mais il est bon d'y faire ces réflexions en d'autres temps.

XII. Quest. Comment peut-on discerner les lumieres de Dieu d'avec celles de l'esprit & de l'imagination ?

Réponse. Saint Bernard dit que la regle générale est , d'attribuer à l'Esprit de Dieu tout ce qui est véritable , solide & conforme à l'esprit de l'Eglise ; & au démon ou à notre imagination tout ce qui n'y est pas conforme. C'est par la suite de la vie & par les effets que l'on distingue , si certains mouvements qui peuvent être bons ou mauvais , viennent de Dieu ou d'un autre esprit.

XIII. Quest. Peut-on agir avec sûreté sur ces mêmes sentiments ou lumieres ?

Réponse. Pour agir avec sûreté , il faut agir sur une regle de vérité tirée de la doctrine de l'Eglise ; & il n'y a rien de plus dangereux , que d'agir seulement par instinct , par attrait , par sentiment. Ces sentiments nous éloigneront de cent choses utiles , & nous porteront à cent autres où le diable nous dressera des pieges ; & pensant trouver Dieu , on ne trouve , en suivant ces sortes de sentiments , que soi-même & ses fantaisies.

V. C L. *XIV. Quest.* Comment faut-il faire pour ne point agir par son propre esprit & ses propres lumières, mais par celles de la grace ?

N°. III. *Réponse.* Il faut répondre à cette question comme à la précédente. Pour ne point agir par son esprit, il faut agir sur des principes de vérité tirés de la doctrine de l'Eglise, & qui nous marquent la volonté de Dieu dans chaque action, en renonçant à toutes les vues humaines qui s'y peuvent mêler, & tâchant de n'en avoir point d'autre que d'obéir à Dieu. Ces principes sont quelquefois clairs, & nous les pouvons suivre alors par notre propre lumière. Mais s'ils sont obscurs ou difficiles à appliquer, nous devons apprendre de ceux qui nous conduisent, comment nous devons en user.

XV. Quest. Quelle préparation faut-il apporter pour la communion quotidienne ? Dans quel état doit être l'esprit & le cœur ? Et pour celle de huit jours ?

Réponse. Il faut, selon Saint François de Sales, pour la communion de tous les huit jours, être exempt de péché mortel, & sans affection au péché véniel. On a souvent plus de besoin d'examiner si on est effectivement dans cette disposition nécessaire pour la communion de huit jours, que de s'instruire de celle qu'il faudroit avoir pour communier tous les jours.

XVI. Quest. Pendant la communion & après la communion, en quel état doit être le cœur & l'esprit ? A quoi faut-il s'occuper ? Se doit-on procurer des pensées & des sentiments, ou demeurer dans un silence & dans une adhésion à Dieu ?

Réponse. Si Dieu nous applique lui-même, il le faut suivre. Si on est distrait, on se doit aider par une application volontaire à des considérations saintes, ou à des prières vocales. Il ne se faut procurer des pensées, que quand ce silence d'application à Dieu nous manque.

XVII. Quest. Comment doit-on passer le jour de la communion ?

Réponse. 1°. Il faut que le jour où l'on a communiqué, on tâche de se souvenir le plus souvent que l'on pourra de la grace ineffable que Jésus Christ nous a faite, & d'animer toutes ses actions par un esprit de reconnaissance.

2°. Rien ne nous doit être difficile pour un Dieu qui nous a tant témoigné d'amour.

3°. Comme l'Eucharistie rend nos corps particulièrement les temples de Dieu, il faut aussi avoir un soin particulier de ne profaner pas ce temple, par des paroles & des actions indiscrettes.

4°. Nous devons nous croire obligés ce jour-là très-particulièrement,

à ne rien faire, qui ne soit *digne de Dieu*, & avoir dans l'esprit la manière V. C L.
dont l'Apôtre le recommande tant de fois (a). I. PART.

5°. Le jour de la communion devrait être un jour d'adoration inté- N°. III.
rieure envers Jésus Christ. C'est pourquoi on doit veiller à retrancher ce
qui nous dissipe.

6°. Il est indigne d'une personne qui a communiqué, de rien désirer dans
la terre, & de s'affliger de rien, puisqu'elle doit croire posséder tout en
possédant Jésus Christ.

Il faut avoir dans l'esprit quelques-unes de ces vérités, & tâcher que
nos actions en naissent.

XVIII. *Quest.* Quels effets doit faire la communion ?

Réponse. Toutes les grâces qui nous soutiennent dans le cours de la
vie, sont des effets de la communion : & ainsi il ne faut pas les borner
seulement aux impressions qu'on sent en la recevant. Le propre effet de
l'Eucharistie est de nous faire vivre d'une vie divine. Or vivre d'une vie
divine, c'est penser, aimer & agir par l'Esprit de Jésus Christ, & dans
la vue de sa charité & de sa justice, ou ce qui est la même chose, suivre
en tout la volonté de Dieu.

XIX. *Quest.* Pour la confession suis-je obligée de m'accuser de toutes
les imperfections à cause du vœu que j'ai fait, comme de m'accuser d'avoir
dit une parole inutile ?

Réponse. Il faut marquer les imperfections qui sont péchés, & prendre
pour péchés à cause de ce vœu toutes les fois qu'on préfère volontaire-
ment à ce que l'on croit plus conforme à la volonté de Dieu, ce qui
l'est moins. Mais tout ce qui est le plus parfait en soi, n'est pas toujours
ce qui est le plus conforme à la volonté de Dieu à notre égard ; parce
qu'il se peut faire que notre faiblesse nous en rend incapables.

XX. *Quest.* Dans les examens que je fais, je ne puis me souvenir de
toutes les actions, &c. ni rechercher mes fautes autrement que par une
vue confuse ; tous mes péchés se présentant à mon esprit, & sur cela je
m'accuse.

Réponse. Il faut tâcher d'être vigilant sur soi. Mais la fin de cette vigi-
lance ne doit pas être de nous souvenir de toutes nos fautes : c'est plutôt
de les éviter. Il ne se faut donc pas fatiguer à les vouloir toutes retenir ;
mais dire simplement ce qui se présente après une recherche raisonnable.
Il pourroit arriver néanmoins que l'oubli de nos péchés vint de ce qu'on
n'est pas assez attentif sur soi ; que l'on n'en est pas assez touché ; que l'on

(a) Ut ambuletis dignè Deo. Aux Coloss. 1, 10. aux Thess. 2, 12. & aux Phil. 1, 27.
comme S. Jean Ep. 2, v. 6.

V. C L. en fait trop peu d'état ; que l'on y devient insensible : & alors il faudroit
I. PART. tâcher de remédier au principe de cet oubli.

N°. III. XXI. *Quest.* De quelle maniere faut-il offrir ses actions de la journée à Dieu ? Faut-il les offrir en particulier , ou bien en général ?

Réponse. Les offrandes générales sont bonnes ; mais il est encore meilleur de jeter la vue de l'esprit sur les loix divines , qui reglent les principales de nos actions , & se proposer de les faire dans la vue & pour l'amour de ces regles. Quand on les a bien comprises , on les conçoit ensuite par un seul regard. Il faut manger , par exemple , pour obéir à la loi de Dieu qui nous a chargés de la conservation de notre vie , & tâcher d'y pratiquer en mangeant , cette autre loi de Dieu , qui nous ordonne de prendre les aliments comme des remedes , non pour le plaisir , mais pour la nécessité. Ainsi des autres.

XXII. *Quest.* Comment faut-il se mettre en la présence de Dieu dès le matin , & s'y maintenir tout le jour dans la diversité des occasions qui arrivent ?

Réponse. On se met en la présence de Dieu , en considérant qu'il est dans nous , que nous sommes en lui comme des poissons dans l'eau , des oiseaux dans l'air , & qu'il nous regarde toujours.

On s'y conserve en renouvelant sans cesse cette adoration de Dieu caché dans toutes les créatures : en l'écoutant dans les créatures ; car il parle par elles : en consultant sans cesse ses divines loix ; en se représentant Jesus Christ selon son humanité ; en considérant sans cesse le besoin continuel que nous avons de lui , & se tenant devant lui comme des pauvres à la porte d'un riche.

XXIII. *Quest.* Comment faut-il recevoir les calomnies , &c. ? Quel sentiment doit-on en avoir ? Et qu'est-ce qu'on doit répondre à ceux qui nous les disent & à ceux qui nous les font ?

Réponse. Il faut s'occuper dans les calomnies de ce que Dieu veut que nous fassions. Or il veut que nous priions pour ceux qui nous calomnient : il veut que nous demandions pour nous la douceur de la charité envers ceux qui nous outragent , non seulement pour le présent , mais pour toujours. Car le souvenir des calomnies renouvelle souvent la tentation d'aigreur.

Il veut que nous regardions les calomnies comme une tentation de l'ennemi , qui veut nous renverser par-là , & que nous nous occupions ainsi davantage à rendre inutiles les desseins du diable , qui veut nous faire perdre la paix & la charité , qu'à repousser les insultes des hommes.

Il veut que nous nous occupions alors de ces vérités : que nous n'avons affaire qu'à Dieu ; qu'il n'y a que nous-mêmes qui nous puissions nuire ;

qu'on nous épargne toujours plus qu'on ne nous fait de tort ; que nous V. C L.
avons d'ordinaire donné quelque sujet aux calomnies par des actions im- I. PART.
prudentes , & que nous devons y remédier. N°. III.

XXIV. Quest. Pour tenir son esprit & son cœur dans la vraie humilité, que faut-il faire ?

Réponse. Il faut tâcher de se connoître dans la vérité , & aimer à être traité de Dieu & des hommes selon ce que nous connoissons de nous , en consentant ainsi à l'humiliation , & aimant la justice qui nous y réduit.

XXV. Quest. Quelle occupation doit-on avoir pendant la Messe les jours que l'on communie , & ceux qu'on ne communie pas ?

Réponse. Si Dieu ne nous occupe pas lui-même , il faut avoir des livres qui traitent de ce point , & choisir ceux qui nous donnent le plus de dévotion. Les exercices de dévotion pendant la Messe joints au *Cœur nouveau* (b) , sont admirablement solides & très-conformes aux mystères.

XXVI. Quest. Faut-il s'éloigner de la communion ; quand on se trouve dans des doutes sur la réalité du Saint Sacrement ?

Réponse. Quand ces doutes ne consistent qu'en des pensées d'imagination , & qu'on n'y a point contribué par des lectures curieuses , ou par une application volontaire aux difficultés du mystère , on ne se doit pas régler par-là dans la réception des Sacraments.

XXVII. Quest. Que faut-il faire quand on se trouve dans un esprit vague qui ne sait sur quoi s'appuyer ?

Réponse. L'esprit vague est une espèce de distraction. Il faut donc faire en cet état ce que l'on doit faire dans les distractions ; c'est-à-dire , s'en humilier & en gémir ; le souffrir avec paix , & remédier efficacement aux causes qu'il peut avoir , si on les peut découvrir.

XXVIII. Quest. Dans quel esprit faut-il célébrer les fêtes de Notre-Seigneur & celles de la Vierge ?

Réponse. Il y faut apporter deux sortes de dispositions : l'une générale , & l'autre particulière. La générale est ; que les jours de fêtes sont les jours d'une sainte joie , d'une application particulière à Dieu , d'une séparation plus grande du monde. C'est le temps de pratiquer le sabbat spirituel ; non seulement par la cessation de tous péchés , mais en se donnant tout entiers aux œuvres qui regardent directement le culte de Dieu.

La particulière est ; de suivre l'esprit & l'intention de l'Eglise dans chaque fête. Car l'Eglise a toujours quelque vue particulière , & il faut tâcher d'y entrer. Elle est marquée par l'Evangile , par les hymnes , par les Oraisons de l'Eglise. C'est par-là qu'il s'en faut instruire. Il faut croire

(b) Dans le petit livre de la Théologie familière , chez la Veuve Lemire.

24. RÉOLUTIONS DE QUELQUES DIFFICULTÉS.

V. C. L. que le temps le plus propre pour obtenir certaines grâces , c'est le temps
I. PART. où toute l'Eglise en Corps est unie à les demander.

N°. III. XXIX. *Quest.* Quand on a fait quelque faute considérable , doit-on
s'en occuper , ou bien se rappeler en la présence de Dieu ?

Réponse. Il ne faut pas s'en occuper avec chagrin , trouble , inquiétude , dépit. Notre premier devoir , après les fautes , est de rentrer dans la paix ; parce que la paix intérieure est nécessaire pour discerner ce que nous devons faire en chaque rencontre. Mais quand on peut s'en occuper sans trouble & sans ces agitations d'amour propre , il est très-bon de le faire ; de porter ses fautes avec paix & humilité en la présence de Dieu , & de pratiquer ce que dit David : *Que son péché étoit toujours devant ses yeux.* Quand on s'en occupe en cette manière , cette vue ne distrait point de la présence de Dieu : au contraire elle nous y rappelle , parce qu'on regarde ses péchés par rapport à Dieu , & que l'on s'en voit coupable à ses yeux , selon ces paroles de David : *Seigneur , j'ai péché contre vous seul ; & les fautes que j'ai commises sont présentes à vos yeux (c).*

XXX. *Quest.* Est-il nécessaire de faire des revues générales de ses fautes ; & faire des retraites pour cela ?

Réponse. Ces retraites sont peu utiles à quelques personnes , & peuvent être très-utiles à d'autres.

Elles sont peu utiles à celles qui ont plus de soin de compter leurs péchés que de s'en corriger ; qui s'occupent trop d'elles-mêmes , & trop peu de Dieu ; qui mettent toute leur vertu dans ces recherches & ces dénombrements , & dans l'exactitude à s'en confesser , sans songer sérieusement à changer le fonds de leur cœur , & à croître en humilité & en charité , ou qui s'embarrassent de vains scrupules.

Elles peuvent être utiles aux personnes négligeantes , dissipées , qui font trop peu de réflexion sur elles-mêmes , qui s'abandonnent trop aux occupations , & y deviennent insensiblement toutes humaines.

Il faut donc savoir la disposition de ceux qui feroient cette question , pour se régler dans ce qu'on leur doit conseiller sur ce point.

(c) Tibi soli peccavi , & malum coram te feci. Pseaume 50 , 6.

D É C I S I O N

V. C L,
I. PART.
N°. IV.*Sur les Pensées fales que le Diable inspire à l'Ame. (a)*

[Imprimée pour la première fois.]

J'Ai eu bien de la joie, mon très-cher Frere, de recevoir la lettre où vous me rendez compte de vos dispositions intérieures avec tant de sincérité & d'humilité. Mais plus j'y pense devant Dieu, plus je me trouve confirmé dans la pensée qu'on ne vous peut donner de meilleur conseil que celui que vous a donné le Saint Evêque; & je ne vois point que vous ayez de nouvelle raison de consulter sur cela. J'ai eu occasion d'étudier depuis peu cette matiere des pensées; & après l'avoir approfondie autant que j'ai pu, je suis demeuré convaincu de ce qu'enseigne S. Augustin, qu'on ne commet aucun péché dans ces pensées quand la volonté n'y consent point; & que, lors même qu'elle y consent, qu'elle s'y amuse & qu'elle y prend quelque plaisir, le péché qu'on fait en cela n'est que de la nature de ceux qui s'effacent par l'Oraison Dominicale; c'est-à-dire que ce n'est qu'un péché véniel, & que ce ne peut être un péché mortel que lorsque la volonté se porte jusqu'à un desir effectif de commettre le mal, qui est l'objet de cette mauvaise pensée (b). C'est ce qu'enseigne ce Saint, que vous m'avouerez bien n'être pas un Casuiste relâché, dans le II Livre contre Julien, Chapitre X. N°. XXXIII. " Pour nous, „ nous ne laisserions pas toujours d'être sans péché en attendant que „ la concupiscence fût guérie, si nous ne consentions jamais au mal

[M. Nic.
Pavillon,
Evêque
d'Alet.]

(a) [Cette Décision étoit adressée à M. Hamon, Médecin de Port-Royal, connu par sa piété éminente, & par une délicatesse de conscience si grande, que la moindre apparence de mal l'attristoit sensiblement. Voyez la Préface historique, §. IV. N°. I.]

(b) [On trouve la Note suivante sur une copie manuscrite, qui vient de M. l'Abbé d'Emmare: " Il faut lire avec quelque précaution ce petit Ecrit, qui n'est pas tout-à-fait exact „ dans les premières pages. Il est vrai que ce qui est défectueux est corrigé sur la fin. „ Mais parce qu'on s'arrête souvent aux premières pages, il faut tenir pour constant que „ les pensées impures ne sont péché mortel que lorsqu'il y a un consentement entier; parce „ qu'il n'y a point de péché qui ne soit volontaire. Tandis qu'elles sont au dehors, & seulement dans l'imagination, on doit s'humilier, considérant à quoi on est sujet, & où „ l'on succomberoit si la grace de Jesus Christ ne soutenoit. Mais lorsque la volonté s'y arrête & qu'elle y prend plaisir, c'est un péché mortel, s'il y a un plein consentement, „ quoiqu'il n'y ait pas de desir. Mais lorsque le consentement est imparfait, ce qui paroît „ par l'horreur qu'on a de ces pensées, & qu'on les combat, c'est un péché véniel. „ L'Assemblée du Clergé de France de 1700 a décidé, qu'il n'étoit pas nécessaire que le „ desir fût joint à ces pensées volontaires, pour les rendre criminelles. Qu'il suffisoit d'y „ donner un plein consentement; en s'y arrêtant volontairement. C'est le correctif qu'il „ faut joindre à cet endroit; sans quoi il est dangereux d'en abuser. ”]

Ecrits sur la Morale. Tome XXVI.

D

V. CL. » qu'elle nous propose. Mais quand nous nous laissons vaincre par elle
 I. PART. » d'une manière qui, à la vérité, n'est pas mortelle, mais vénielle, nous
 N°. IV. » contractions des sortes de fautes qui nous font dire: *Remettez-nous nos*
 » *offenses*: comme, lorsque les personnes mariées passent, par le motif
 » de la seule volupté, les bornes que la nécessité de la génération leur
 » prescrit: comme aussi ceux qui vivent dans la continence, lorsqu'ils
 » s'arrêtent à ces sortes de pensées avec quelque plaisir, sans cependant
 » être dans la résolution de commettre le crime; mais aussi sans dé-
 » tourner avec assez de soin l'attention de leur esprit de ces objets, ou
 » en ne la retirant pas assez-tôt lorsqu'ils s'aperçoivent qu'elle y est déjà
 » engagée (c).

» Et dans le Chapitre XII du Livre XII de la Trinité: C'est manger
 » du fruit défendu que de consentir aux appas de la concupiscence. Mais
 » si ce consentement ne s'étend qu'à une délectation de pensée, & que
 » la délibération de la partie supérieure de l'esprit, retienne par son
 » autorité les membres, afin qu'ils ne servent point d'armes au péché
 » il faut regarder ce qui se passe alors, comme si la femme seule eût
 » mangé du fruit défendu: mais si en consentant au mauvais usage des
 » objets sensibles, on va jusqu'à se déterminer à commettre corporelle-
 » ment quelque péché, que ce soit, s'il étoit en son pouvoir, alors on
 » doit comprendre que la femme a fait manger à son mari du fruit
 » défendu..... En effet, quand l'esprit ne se plaît aux choses illicites que
 » par la seule pensée, sans prendre la résolution de les commettre; mais
 » pourtant l'appliquant volontiers & s'entretenant de ces objets qu'elle
 » auroit dû rejeter aussi-tôt qu'elle les avoit aperçus, on ne doit pas
 » nier qu'il n'y ait un péché; mais beaucoup moindre que si on s'étoit
 » déterminé à commettre extérieurement la mauvaise action. C'est pourquoi
 » on doit aussi demander pardon de ces sortes de pensées. Il faut en frapper
 » sa poitrine, & dire, *remettez-nous nos offenses*; & il faut accomplir ce
 » qui suit, sans se contenter de le dire, *comme nous les remettons à ceux*
 » *qui nous ont offensés*" (d).

(c) Quantum ad nos attinet sine peccato semper effemus donec sanaretur hoc malum (concupiscentiæ) si ei nunquam consentiremus ad malum; sed in quibus ab illo rebellante, etsi non lethaliter sed venialiter tamen vincimur, in his contrahimus unde dicamus quotidie, dimitte nobis debita nostra; sicut conjuges quando modum generationis necessarium, causa solius voluptatis excedunt; sicut continentes quando in talibus cogitationibus cum aliqua delectatione remorantur, non quidem decernentes flagitium, sed intentionem mentis non sicut oportet, ne illo incidat, avertentes, aut si inciderit, inde rapientes.

(d) Huic illecebræ (id est concupiscentiæ) consentire de ligno prohibito manducare est. Sed iste consensus si sola delectatione cogitationis contentus est, superioris verò auctoritate consilii, ita membra reguntur, ut non exhibeantur arma iniquitatis peccato, sic habendum existimo velut cibum vetitum mulier sola comederit. Si autem consensione malè utendi rebus quæ per sensum corporis sentiuntur, ita decernitur quodcumque peccatum, ut si potestas sit,

Rien n'est plus semblable que ces deux passages ; & ainsi comme il V. C. L. dit expressément dans le premier que ces sortes de péchés ne sont que I. PART. véniels , en les mettant au rang de ceux dans lesquels nous ne sommes N°. IV. pas vaincus mortellement , mais véniellement (e) ; on ne peut raisonnablement douter, qu'il n'ait enseigné la même chose dans ce dernier.

Cependant ce qu'il ajoute dans la suite a trompé les Scholastiques, & leur a fait croire que ces péchés étoient mortels , parce qu'il semble dire qu'on sera damné à cause de ces péchés , s'ils ne sont remis par la grace du Médiateur ; mais c'est l'équivoque du mot de *damnari* qui leur a donné cette pensée ; s'étant imaginés qu'il devoit signifier la damnation éternelle , comme le mot de *damner* la signifie en françois : au lieu qu'il est visible qu'il se prend en cet endroit généralement pour *condemnari* ; ce qui comprend toute sorte de condamnation , soit à une peine temporelle , soit à une peine éternelle ; auquel sens il est vrai de dire , qu'il n'en est pas tout-à-fait de même de ces péchés de pensée , que si Eve seule eût mangé du fruit défendu ; parce qu'Eve & Adam étant deux personnes différentes , si Eve seule en eût mangé , elle eût été seule punie ; au lieu que la volonté inférieure figurée par Eve , & la volonté supérieure figurée par Adam étant une seule personne & un seul homme , on ne peut pas dire qu'il n'y aura que ce que figuroit Eve qui sera condamné , & que ce que figuroit Adam ne sera pas condamné ; mais l'homme tout entier sera condamné.

„ Ce n'est qu'un seul homme qui sera condamné tout entier , si la „ grace du Médiateur ne nous obtient la rémission de ces fautes , qui „ à la vérité , ne renferment pas le consentement à l'œuvre extérieure ; „ mais qui , se bornant aux pensées , font seulement que l'esprit s'occupe „ avec plaisir de ces sortes d'objets (f) ”.

Rien n'est plus facile que de voir que c'est l'équivoque du mot de *damnari* qui a trompé S. Thomas : car traitant cette question I. 2. q. 7. 4. I. 8. qui a pour titre : “ Si le consentement à la délectation est un „ péché mortel (g) ” ; il se propose d'abord six arguments très-forts pour

etiam corpore compleatur , intelligenda est illa mulier dedisse viro suo secum simul edendum illicitum cibum nec sanè cum sola cogitatione mens oblectatur illicitis , non quidem decernens esse facienda ; tenens tamen & volvens libenter , quæ statim ut attigerunt animum respui debuerunt , negandum non est esse peccatum , sed longè minus quam si & opere statuatur implendum ; & ideo de talibus quoque cogitationibus venia petenda est pectusque percutiendum , atque dicendum ; DIMITTE NOBIS , &c. faciendum quoque quod dicitur atque in oratione jungendum , SICUT ET NOS DIMITTIMUS DEBITORIBUS NOSTRIS.

(e) In quibus non lethaliter , sed venialiter vincimur.

(f) Unus homo est totusque damnabitur : nisi hæc quæ sine voluntate operandi , sed tamen cum voluntate animum talibus oblectandi solius cogitationis sentiuntur esse peccata , per Mediatoris gratiam remittantur.

(g) Utrum consensus in delectationem sit peccatum mortale.

V. C L. montrer que le consentement dans ces sortes de plaisirs qu'on prend dans
 I. PART. les pensées déshonnêtes, n'est point de sa nature un péché mortel; &
 N°. IV. le sixieme fait voir manifestement, que ce n'en peut être un dans le sen-
 timent de S. Augustin (b).

Le sixieme argument est ainsi conçu: " On dit tous les jours l'Oraison
 „ Dominicale pour la rémission des péchés véniels, comme dit S. Augustin
 „ dans son Manuel, Chap. LXXVIII. Or S. Augustin dit, qu'il faut effacer
 „ le consentement à la délectation par l'Oraison Dominicale: car il dit
 „ dans le XII Livre de la Trinité, Chap. XII; que c'est un péché beau-
 „ coup moindre que si on s'étoit déterminé à commettre la mauvaise
 „ action: qu'on doit cependant demander pardon de ces sortes de pensées;
 „ qu'il faut en frapper sa poitrine, & dire *remettez-nous nos offenses*: donc
 „ le consentement à la délectation n'est qu'un péché véniel (i)".

Il auroit donné les mains à cette preuve; car on ne trouvera pas que
 S. Augustin ait jamais dit en parlant des péchés mortels, qu'ils se remettent
 par la récitation de l'Oraison Dominicale: mais ce qui l'a embarrassé est
 le mot de *damnari*, qu'il oppose dans le *sed contra*, à tous ces arguments
 en ces termes.

" Mais on oppose au contraire, que S. Augustin ajoute peu après,
 „ que tout l'homme sera condamné si la grace du Médiateur ne lui obtient la
 „ rémission de ces fautes, qui à la vérité ne renferment pas le consente-
 „ ment à l'œuvre extérieure, mais qui se bornant aux pensées, font seu-
 „ lement que l'esprit s'occupe avec plaisir de ces sortes de pensées. Or
 „ personne ne sera condamné" (S. Thomas prend ce mot condamné pour
 celui de *damné*) „ que pour un péché mortel. Donc le consentement
 „ à la délectation est un péché mortel (k)".

Cependant ce qu'il dit dans le corps de l'Article revient presque à la
 même chose que ce qu'a dit S. Augustin: car après avoir reconnu que
 les Théologiens étoient partagés sur cette question; les uns disant que
 ces sortes de péchés étoient véniels, & les autres qu'ils étoient mortels,
 il se contente de dire que cette dernière opinion est la plus commune
 & la plus vraisemblable; & ensuite il concilie les deux opinions par une
 distinction fort subtile.

(b) Tous les passages de S. Thomas sont traduits par l'Auteur de l'Ecrit.

(i) Oratio dominica quotidie dicitur pro remissione venialium, ut August. dicit in En-
 chiridio Cap. 78. Sed consensus in delectationem; dicit enim in 12. de Trinitate Cap. 12.
 quod hoc est longè minus peccatum quam si statuatur implendum; & ideo de talibus quoque
 cogitationibus venia petenda est, pectusque percutiendum atque dicendum DIMITTE, &c.
 Ergo consensus in delectationem est peccatum veniale.

(k) Sed contra est quod Augustinus post pauca subdit: totus homo damnabitur, nisi hæc
 quæ sine voluntate operandi tamen cum voluntate animum talibus oblectandi solius cogita-
 tionis, sentiuntur esse peccata, per Mediatoris gratiam remittantur. Sed nullus damnatur
 nisi pro peccato mortali. Ergo consensus in delectationem est peccatum mortale.

„ Il dit que , selon Aristote , toute délectation est la suite de quelque V. CL.
 „ opération ; & que de plus toute délectation ayant quelque objet , elle I. PART.
 „ peut être rapportée ou à l'opération dont elle est une suite , ou à l'objet N°. IV.
 „ dans lequel on se plaît : *in quo quis delectatur*.

„ Or il peut arriver , dit-il , que la délectation a pour objet l'opération
 „ même dont elle est une suite ; en ce que notre ame réfléchit sur son
 „ opération , & s'y plaît en la considérant comme un bien qui lui agréé ;
 „ comme lorsqu'un homme pense & se plaît à une délectation de cela
 „ même qu'il pense , parce que sa pensée lui est agréable ; mais il arrive
 „ d'autres fois que la délectation , qui est une suite de notre pensée , a pour
 „ objet une autre opération qui est l'objet de cette pensée , & alors cette
 „ délectation procède de l'inclination de la volonté , non seulement vers
 „ la pensée , mais vers cette opération à laquelle on pense : *talis delectatio*
 „ *procedit ex inclinatione appetitus , non quidem in cogitationem , sed in ope-*
 „ *rationem cogitatam*.

„ Ainsi , ajoute-t-il , un homme peut avoir deux sortes de délectation en
 „ pensant à la fornication : l'une qui a pour objet la pensée même : l'autre
 „ qui a pour objet la fornication à laquelle on pense : *de fornicatione co-*
 „ *gitans de duobus potest delectari ; uno modo de ipsa cogitatione : alio*
 „ *modo de ipsa fornicatione cogitata*. La délectation qui a pour objet la
 „ pensée même procède de l'inclination de la volonté vers cette pensée.
 „ Or la pensée d'elle-même , quoiqu'elle ait la fornication pour objet ,
 „ n'est pas un péché mortel , mais ce n'est quelquefois qu'un péché
 „ véniel ; comme lorsqu'on y pense sans aucune utilité ; & quelquefois
 „ ce n'est point du tout un péché , comme lorsqu'on a une juste raison
 „ d'y penser , ou pour en prêcher ou pour en disputer ; & par conséquent
 „ l'affection & la délectation qui a pour objet la pensée de la forni-
 „ cation , en tant que pensée , n'est pas de sa nature un péché mortel ,
 „ mais quelquefois elle n'est qu'un péché véniel , & d'autres fois n'en
 „ est point du tout : d'où il s'ensuit que consentir à cette sorte de dé-
 „ lection n'est point un péché mortel , & selon cela , la première opinion
 „ est véritable.

„ Mais quand celui qui pense à la fornication a , ensuite de cette pensée ,
 „ une délectation qui a pour objet l'acte même de la fornication auquel
 „ il pense , cela vient de ce que la volonté a de l'inclination vers cet acte
 „ honteux : & par conséquent consentir à une telle délectation , ce n'est
 „ autre chose que de consentir à ce que la volonté ait une inclination &
 „ une pensée vers la fornication même : car nul n'a du plaisir & de la
 „ délectation que dans les choses qui sont conformes à ses appétits ; c'est-
 „ à-dire , à ce qu'il affectionne & qu'il aime". *Quod autem aliquis cogitans*

V. C. L. *de fornicatione delectetur de ipso actu cogitato, hoc contingit ex hoc quod*
 I. PART. *affectio ejus inclinata est in hunc actum; unde quod aliquis consentiat in talem*
 N°. IV. *delectationem, hoc nihil aliud est quam quod ipse consentiat in hoc ad quod*
affectus suus sit inclinatus in fornicationem; nullus enim delectatur nisi in
eo quod est conforme affectui ejus.

« Or c'est un péché mortel de vouloir délibérément que notre volonté
 » soit conforme aux choses qui de leur nature sont des péchés mortels:
 » donc cette sorte de consentement à la délectation qui a pour objet un
 » péché mortel, est un péché mortel; & selon cela, la seconde opinion
 » est véritable ».

Il y a bien de l'apparence que S. Augustin n'a pas considéré les choses avec tant de subtilité lorsqu'il a dit généralement, que ces sortes de mauvaises pensées séparées de tout desir, n'étoient de leur nature que des péchés véniels; & peut-être qu'il les auroit regardées comme enfermant une espece de *desir*, & ainsi pouvant être des péchés mortels, s'il avoit fait une attention expresse à celle que S. Thomas dit enfermer une délectation volontaire, qui a pour objet l'acte même de la fornication.

Quoi qu'il en soit, en s'en tenant à la doctrine de S. Thomas, qui semble être un peu plus sévère que celle de S. Augustin, on en peut conclure deux choses fort importantes.

La première; que dans les personnes vicieuses, les pensées déshonnêtes peuvent être aisément des péchés mortels; non seulement parce qu'elles sont souvent accompagnées de *mauvais desirs*, qu'on ne peut nier être des péchés mortels, après ce que Jesus Christ en a dit dans l'Evangile; mais aussi parce qu'ayant le cœur corrompu, & la volonté portée à ces plaisirs criminels, il y a bien de l'apparence que la délectation qu'ils ressentent dans ces pensées déshonnêtes, a pour objet l'acte même de l'impureté auquel ils pensent; en quoi S. Thomas met le péché mortel de ces pensées.

La seconde, qui est toute opposée à celle-là, est; qu'il est bien difficile, & comme moralement impossible qu'une personne chaste & à qui Dieu a donné de l'horreur pour toute sorte d'impureté, pèche mortellement dans ses pensées, quoiqu'il y eût consenti, & s'y fût amusé long-temps. Car il faut bien remarquer que S. Thomas ne dit pas que les pensées sont des péchés mortels quand on y consent pleinement; & que ce ne sont que des offenses vénielles quand on y consent imparfaitement: mais qu'il veut que l'on en juge par ce qui est l'objet de la délectation, comme nous l'avons déjà vu; & qu'il n'y trouve de péché mortel que quand elle a pour objet l'acte même de l'impureté, auquel on pense: ce qui n'arrive, dit-il, que quand la volonté a de l'inclination & de la pente

à l'impureté ; parce qu'on ne se plaît qu'aux choses pour lesquelles on V. C L.
a de l'affection. Cela ne peut donc arriver à une personne chaste qui I. PART.
a de l'horreur pour l'impureté : car le moyen qu'elle puisse croire , à moins N°. IV.
qu'elle ne se veuille tromper elle-même par des scrupules mal fondés ;
qu'elle a consenti ; *quod appetitus suus sit inclinatus in fornicationem* : ce
qui seroit nécessaire afin que son péché eût été mortel , selon S. Thomas.

A quoi l'on peut ajouter que le consentement que les personnes chastes
peuvent avoir donné à ces pensées , n'est pour l'ordinaire qu'un con-
sentement imparfait. Mais comme cela n'est pas si certain , & est plus
difficile à discerner, il me paroît plus utile de s'en tenir à la doctrine de
S. Augustin & de S. Thomas, suivant laquelle on peut assurer qu'il n'y
a point d'apparence que quand ils auroient commis quelque péché en
cela, il fût plus que véniel.

Voilà un grand lieu commun. Vous verrez devant Dieu quel usage vous
en devez faire : mais je suis fort trompé si vous n'en devez conclure ,
que ce qui vous fait tant de peine, vous doit humilier ; mais sans vous
donner tant d'inquiétudes ; & que vous ne feriez pas bien d'en prendre
sujet de quitter un lieu où tant de saintes personnes vous ont conseillé
de demeurer tout le reste de votre vie.



V. C I.

I. PART.

N^o. V.

D É C I S I O N

D' U N C A S

SUR LE VI. COMMANDEMENT. (a)

[Imprimée pour la premiere fois.]

LEs deux personnes (b) dont on desire de favoir le sentiment sur les cas proposés, commencent leur réponse, à l'exemple de S. Athanase, par ces paroles de S. Paul (Tite I, 15.) *Omnia munda mundis; coinquinatis autem & infidelibus, nihil est mundum, sed inquinata sunt eorum mens & conscientia.* Il n'y a point d'impureté à craindre quand le cœur n'est point impur. Et comme dans le premier cas il paroît que le Confesseur a un grand amour pour la pureté, & qu'il a horreur des choses mêmes qui n'en font que l'ombre, comme on le voit par le grand regret & la résistance dont la P..... est accompagnée, on croit qu'il n'est pas obligé de quitter ni le Ministère de la confession, ni sa Cure s'il est Pasteur. Et s'il n'y avoit que cette raison qui l'y portât, on croit au contraire qu'il seroit obligé de ne pas quitter ces emplois, où l'on suppose qu'il est entré par la vocation de Dieu & de l'Eglise, & qu'il a les qualités nécessaires pour s'en bien acquitter. Et comme il peut avoir tout cela, sans néanmoins qu'il paroisse faire un grand fruit, on ne croit pas pouvoir être du sentiment de celui qui met différence entre celui qui fait grand fruit, & celui qui ne fait pas grand fruit; parce qu'il peut arriver que ce dernier se trouve, ou par la dureté du peuple que le Pasteur a à conduire, ou par d'autres empêchements, auxquels il n'a point de part: que le fruit qui ne paroît pas pourra paroître un jour; qu'une longue patience & un travail assidu attirent souvent la bénédiction que Dieu ne fait que différer; qu'étant homme de bien, & ayant les qualités nécessaires, comme le cas le suppose, c'est faire tort à l'Eglise de le retirer de cette place sans raison; & qu'un accident naturel qui ne déshonore point Dieu, & ne fouille point l'homme, quand la volonté bien loin d'y prendre part, y résiste de toutes ses forces, n'est pas une raison pour ôter un Pasteur d'une place qui pourra être remplie par un homme qui n'y fera pas de bien.

C'est

(a) [Voyez la Préface historique, §. IV. N^o. II.]

(b) [M. Arnauld & le Pere Quelnel son compagnon de retraite.]

C'est pourquoi on est bien éloigné d'approuver la réponse faite *promptement* par une personne consultée sur de semblables cas, & que l'on I. PART. dit qui avoit long-temps conversé avec des hommes fort savants & fort N°. V. éclairés. Il y a sujet de croire qu'il a confondu ce cas proposé avec d'autres; ou que la mémoire lui a manqué. Sa réponse, si on s'y arrêtoit, pourroit causer de grands préjudices à l'Eglise, & la priver quelquefois de ses plus excellents Ministres. Car ce sont souvent les meilleurs que Dieu exerce & humilie par ces sortes d'accidents & de combats secrets, pour empêcher qu'ils ne s'élevent de leur vertu, de leurs lumieres, de leurs travaux, & des grands succès dont Dieu les accompagne. C'est un effet de l'amour de Dieu pour eux; & du soin qu'il prend de leur sanctification & de leur salut, pendant qu'ils s'emploient avec zele & avec courage au salut des autres. Cette conduite de Dieu sur eux leur est salutaire. Elle les oblige de rentrer souvent en eux-mêmes, de gémir, de craindre leur propre foiblesse, de prier Dieu plus souvent, & de ne mettre qu'en lui leur confiance. Enfin elle les humilie, & par-là les rend plus propres à l'œuvre de Dieu, & plus utiles au salut des ames. Sont-ce là des raisons de retirer un homme du Ministère sacré? Et ne sont-ce pas plutôt des raisons de les encourager à demeurer fidelles à leur vocation, & à leur faire espérer que tout cela tournera en bien pour eux, & servira à leur sanctification, aussi-bien qu'à celle de leurs brebis, s'ils demeurent fidelles à consommer l'œuvre que Dieu leur a donné à faire? En user autrement, ce seroit combattre la justice & la conduite de Dieu, & en prendre occasion de faire quitter à de saints Pasteurs, l'emploi où Dieu les a appelés.

Un saint Pasteur (c) que Dieu vient de retirer du monde, n'auroit pas eu le bonheur de mourir dans le travail, & de demeurer jusqu'à la fin dans le poste où la Providence l'avoit mis, si on avoit eu égard à des peines à peu près semblables qu'il souffroit, & qui lui faisoient desirer la retraite.

Mais ne semble-t-il pas que Dieu ait voulu instruire sur ce point tous les bons Pasteurs, & ceux qu'ils consultent, en la personne de celui qu'il leur a donné pour Maître & pour modele? Pourquoi a-t-il voulu que S. Paul nous fit connoître ses foiblesse & ses combats intérieurs, & les insultes humiliantes de cet Ange de Satan qui lui avoit été donné, & qui se servoit de la loi de péché qui étoit dans ses membres, pour le piquer incessamment comme avec un aiguillon? Car il faut bien remarquer qu'il dit que cet aiguillon lui avoit été donné; c'est-à-dire que

(c) M. Flenal, Curé de Braine-l'Alleud, Diocèse de Namur. Voyez son Eloge dans les Difficultés proposées à M. Steyaert, Difficulté VIII. Il est mort le 30 Octobre 1690.

V. C. L. c'étoit par une conduite toute particuliere de Dieu, que cette vexation I. PART. intérieure l'exerçoit; & que c'étoit à cause des dons extraordinaires qu'il N°. V. avoit reçus pour servir l'Eglise, que Dieu l'humilioit ainsi, afin que ces dons eussent en lui un contrepoids humiliant, qui l'empêchât de tomber dans l'orgueil. Il n'y a guere sujet de douter que dans cet état les conversations que son ministère l'obligeoit d'avoir avec des femmes, des filles, des jeunes hommes, ne servissent à rendre cet aiguillon encore plus piquant, & ne fussent comme des occasions de tentation. Cependant S. Paul n'a point songé à quitter ces occasions ni son emploi. Il a gémi: il s'est humilié. Il a demandé instamment à Dieu d'en être délivré, & Dieu ne jugea pas à propos de le lui ôter; se contentant de l'assurer que la grace lui suffisoit, & que cette infirmité serviroit à sa sanctification. On a donc sujet de croire que cette conduite de Dieu sur S. Paul doit servir de regle à ceux qui souffrent quelque chose de semblable à ce que souffroit cet Apôtre. Et ceux qui leur sont donnés de Dieu pour les conduire, loin de consentir qu'ils abandonnent leur ministère pour cette raison, feroient peut-être mal, s'il étoit en leur pouvoir de leur ôter ce contrepoids; parce que par le premier ils nuïroient à l'Eglise; & par le second ils nuïroient au Ministre même. Et dans tous les deux ils sembleroient vouloir changer l'ordre de Dieu, & s'opposer à sa conduite ordinaire sur les Pasteurs les plus utiles au salut des ames, marquée & montrée à tous les autres dans l'Apôtre des Gentils.

Quelque estime donc que l'on doive avoir pour la conduite de quelques saints Curés, elle ne doit pas servir de regle en toutes rencontres, & sur toutes sortes de matieres. Leur lumiere n'égale pas toujours leur piété; leur zele les peut emporter quelquefois au-delà des bornes. Tel peut avoir été celui de M. le Curé de *Leefdael*. Un amour ardent pour la pureté lui a pu faire prendre pour occasion de péché ce qui n'en étoit pas une. C'est par rapport à ces occasions & à ces infirmités que S. Grégoire a dit cette célèbre parole: *Bonarum mentium est ibi aliquo modo culpas suas agnoscere, ubi culpa non est*. La frayeur que les moindres approches du péché causent ordinairement aux Saints, fait que l'ombre du péché leur fait peur; & il ne se faut pas étonner qu'ils en jugent ensuite dans les autres de la même maniere qu'ils en jugent à l'égard d'eux-mêmes.

Mais comme j'ai déjà dit, il ne faut pas toujours juger par ces craintes & ces frayeurs des Saints qu'une chose soit péché, ni par conséquent que ce qui peut causer cette chose soit une occasion de péché que l'on soit obligé de fuir. Il faut en juger par l'Ecriture, par les Peres & par la nature même de la chose.

Les choses dont il est question sont purement naturelles, ainsi que V. C. L. les excréments du nez, de la bouche, des oreilles, & ceux qui passent I. PART. par les pores de la chair, & par ailleurs. Au moins S. Athanase dans sa N°. V. lettre au Moine Ammon, compare à ces fortes d'excréments, les humeurs qui ont donné lieu à la question. Il se rit des scrupules de ceux à qui cela faisoit peine, & il craignoit même que cela ne tendît à avoir du Créateur & de son ouvrage, des sentiments trop peu respectueux, & indignes de l'un & de l'autre. Il prétend que c'est un artifice du Démon, qui étant un esprit impur & tout corrompu, ne laisse pas de suggérer ces pensées, qui paroissent ne respirer que pureté & que sainteté. Il ne fait pas difficulté de les traiter de badineries, de nouveautés, d'inutilités, sous lesquelles le Démon cache ses pièges; son but étant de nous troubler, de nous inquiéter, de nous inspirer du dégoût de nos emplois & de nos exercices ordinaires, afin qu'en les quittant nous le laissions le maître de tout, & qu'il fasse ses affaires à nos dépens & aux dépens de l'Eglise.

Ce Saint ne paroît pas mettre aucune différence entre ce qui se passe sans émotion, & ce qui en est accompagné. Et en effet, quoique cela soit plus humiliant, quand la volonté n'y prend point de part, il n'y a pas lieu d'y mettre de la différence; sinon qu'au dernier cas ce peut être une occasion de mérite par le combat & la résistance de celui qui le souffre, & qui témoigne à Dieu sa fidélité en ces rencontres.

S. Grégoire le Grand, dans sa Lettre ou ses Réponses à S. Augustin d'Angleterre, décide la question par ce qu'il dit de la P....., en répondant à la dernière question, & par d'autres principes généraux qu'il emploie dans la pénultième, au sujet des impuretés des femmes, comme celle-ci. *Naturæ superfluitas in culpam non valet imputari, & per hoc quod invitatus patitur, iustum non est ut (Ministerio) ingressu Ecclesiæ privetur. Omne quod in hac mortali carne patimur ex infirmitate naturæ est dignè Dei judicio post culpam ordinatum. Sæpè sine culpa agitur quod venit ex culpâ. Illud ab omnipotenti Deo pollutum esse in opere ostenditur, quod ex pollutæ cogitationis radice generatur. Cur quod mundâ mente ex naturâ quis patitur, ei in immunditiam reputetur? A nobis prohiberi non debet accipere (exercere) qui in igne positus nescit ardere.*

Il paroît donc, selon ces Peres, qu'on ne doit avoir aucun égard à ces fortes de choses naturelles, tant que la volonté n'y a point de part; & comme on ne peut pas dire qu'elles soient péché, on ne peut aussi dire que pour les éviter on doive s'abstenir ni des actions, ni des emplois qui sont très-bons en eux-mêmes, qui sont même nécessaires à l'Eglise, & qui ne peuvent être regardés comme des occasions prochaines de péché.

V. C L. On a de la peine à concevoir comment on se tourmente sur cela, & I. PART. comment des Directeurs d'ailleurs éclairés, ne levent point les scrupules N°. V. que se forment sur ces matieres les personnes qui ont une conscience timorée, & un grand amour pour la pureté. Et on est encore plus étonné de ce qu'on en vient jusqu'à retirer pour cette raison des Ministres utiles à l'Eglise, des emplois pour lesquels on en trouve si peu de bons.

Si on examine d'où peut être née cette fausse délicatesse, je crois que c'est:

1°. De ce qu'on a transféré dans la nouvelle Loi ces sortes d'impuretés légales, qui n'étoient établies que pour la Loi ancienne, & qui étoient figuratives de la pureté & de l'impureté du cœur. Il paroît, par les Constitutions dites des Apôtres, que dès les premiers siècles on s'est opposé à cette espece de superstition. Car dans le Livre VI. Chap XXVI. il est parlé contre ceux *qui judaicos ritus observant, ut fluxus seminis, per somnium pollutiones &c; neque enim legitimus concubitus, neque partus, neque sanguinis fluxio, neque genitalis seminis per somnium excretio, naturam hominis polluere possunt.* Et plus bas: *Meditare Dei leges, nihil observans, non munditiam naturalem &c. hujusmodi enim observationes* (dans la nouvelle Loi) *inventæ sunt fatuorum hominum vana, & sensu & significatione carentia..... Ejicite ergo & fugite hujusmodi observationes: ad Gentiles enim pertinent ista &c.*

S. Grégoire suit cette idée dans la Lettre déjà citée. *Sicut enim in Veteri Testamento exteriora opera servabantur; ita in Testamento Novo, non tam quod exterius agitur, quam id quod interius cogitatur sollicità intentione attenditur, ut subtili sententia puniatur.* C'est ce qu'il dit en répondant à la pénultieme demande, & ce qu'il confirme & applique dans ce dernier à ce qui concerne celui à qui il arrive une illusion & P....., dans le sommeil. *Hunc quidem Testamentum veteris Legis, sicut & in superiori capitulo jam diximus, pollutum dicit, & nisi lotum aqua ei usque ad vesperam intrare in Ecclesiam non concedit. Quod tamen tunc specialiter ad illum populum, spiritualiter autem intelligens sub eodem intellectu accipiet quo præfati sumus &c.*

2°. Cela est venu de la doctrine de la nécessité de se séparer des occasions de péché, que l'on a mal appliquée à ce cas. Car ces accidents n'ayant rien qui puisse être imputé à péché, quand la volonté n'y a point de part, rien de ce qui en peut être l'occasion n'est occasion de péché, à moins que l'action ne fût mauvaise, tel qu'assurément n'est pas l'usage du Ministère Ecclésiastique, ou une action de devoir.

3°. Cela peut être encore venu de certains Casuistes, qui étant relâchés dans les choses importantes, & envers les grands pécheurs, sont, par une espece de compensation, fort sévères dans des choses lé-

geres, & envers les gens de bien : *Ecclantes culicem, cathelum autem V. C. M. glutientes*. Ils s'acquierent par ce moyen une réputation de sévérité, & la Patrie d'exactitude, sans qu'il leur en coûte beaucoup, ni à leurs Pénitents. N°. VI. Ainsi il n'y a pas long-temps qu'une personne de grande considération (d), dont la conscience étoit gouvernée par un de ceux qui ont la réputation d'être des plus relâchés, & qui est mort depuis environ trois ans, avoit tant d'horreur de ces sortes d'accidents qui arrivent la nuit involontairement, qu'il ne manquoit jamais de brûler sa chemise, toutes les fois que cela lui étoit arrivé. Et cependant il n'avoit point de scrupule d'avoir trois ou quatre Archevêchés ou Evêchés; de n'avoir soin d'aucun, & de mener une vie fortioisive, & fort éloignée de celle d'un Evêque.

Enfin cela est venu comme l'a remarqué S. Athanase, de l'artifice du Diable; ou comme le dit S. Grégoire, de la crainte des âmes pieuses & scrupuleuses, qui n'ont pas assez démêlé le *sophisme* du Démon, selon l'expression de S. Athanase. Et ce *sophisme* consiste en ce que, pour brouiller les esprits & troubler les consciences timorées, il argumentoit à *Veteri Testamento ad Novum*. Notre Seigneur a démêlé ce *sophisme* par cette parole, dont se servent les mêmes Peres : *Non quod intrat in os &c. De corde exeunt cogitationes malæ &c.* Et S. Paul par celles qui sont à la tête de cette réponse, sur lesquelles S. Grégoire a remarqué, que les dernières : *coinquinata sunt enim eorum. & mens & conscientia*, contiennent la source de l'impureté : *ejusdem coinquinationis causam annuntians*. Quand donc le cœur n'est point souillé, la chair ne l'est point non plus. Il est aisé d'appliquer tout ceci au cas du Chirurgien, & à celui d'un homme qui voit un garçon prêt à se noyer s'il ne lui donne la main. Les décisions du Curé paroissent si outrées & si éloignées de la charité chrétienne, qu'il y a sujet de soupçonner que la mémoire aura manqué à celui qui les a rapportées.

Il est encore clair par les principes posés ci-dessus, que ce seroit faire grand tort au public & à l'Eglise, que de les priver d'un bon Régent, ou d'un bon Maître d'Ecole, ou d'un autre Ecclésiastique, qui élèveroit de jeunes garçons, par la raison marquée dans le papier; puisque l'on suppose que cet Ecclésiastique a un fort grand éloignement du péché, & qu'il résiste de toutes ses forces aux moindres approches de ce qui sent l'impureté.

Enfin pour ce qui concerne le cas de Cajetan, de cette troisième humeur, comme c'est, de la manière qu'il en parle, la moindre de toutes

(d) L'Archevêque, Electeur de Cologne, Oncle de celui-ci.

V. C. L. ces fortes d'écoulements, il paroît avoir raison de dire qu'il la faut
 I. PART. regarder comme une sueur, tant qu'il n'y a point de rebellion de la
 N°. V. chair. Car cet Auteur met grande différence entre l'obligation que l'on
 a d'éviter la P..., & celle d'éviter cette autre effusion. On est obligé
 d'éviter la première, *tam ratione sui, quam ratione tentationis*; & l'on
 n'est obligé d'éviter la seconde qu'à raison du péril de la tentation qui
 en peut venir. Il n'y a donc de faute en celui qui ne l'évite pas, que
 parce qu'il s'expose à la tentation: ce qui ne lui paroît pas plus qu'une
 faute vénielle. En quoi il peut avoir raison: tant parce qu'il suppose
 qu'il n'y a point de plaisir, que parce que le péril n'est pas certain,
 & qu'on peut être assuré par l'expérience, qu'il ne s'en ensuit point de
 mal, ni de tentation ordinairement.

Enfin il semble qu'il faut calmer les consciences alarmées de ces ser-
 viteurs de Dieu, en leur disant avec S. Paul, qui finira cet Ecrit comme
 Gal. V. 13. il l'a commencé: *Persuasio hac non est ex eo qui vocat vos.... Vos enim
 in libertatem vocati estis, Fratres, tantum ne libertatem in occasionem
 detis carnis, sed per charitatem spiritus, servite invicem.*

[Composé sur la fin de 1690, ou au commencement de 1691.]

[NB. La Lettre de S. Athanasè, qui est citée, se trouve dans la nouvelle
 édition des Bénédictins de 1698, à la page 95 de la seconde Partie
 du premier Volume.]



E X E R C I C E

P O U R U N E N E U V A I N E

A U S. S A C R E M E N T. (a)

[Imprimé pour la première fois.]

Prendre neuf jeudis de suite pour adorer particulièrement Notre Seigneur au Saint Sacrement, & s'efforcer d'obtenir de sa miséricorde & de sa bonté, dont il nous donne tant de témoignages dans ce mystère, la grace d'une véritable conversion.

Aller ces jours-là à tout l'Office, & y assister avec un grand respect & une grande attention à Notre Seigneur, présent dans l'Eglise, & caché sous les voiles du S. Sacrement.

Porter une ceinture durant la Messe, en vous ressouvenant que ce Sacrifice est la représentation de celui que Notre Sauveur a offert pour nous à la croix, avec tant de peines & de douleurs.

Se tenir prosternée pendant l'élévation & pendant l'adoration, après la Messe & après Vespres. J'entends seulement quand le Prêtre donne la bénédiction.

Ne se divertir point ces jours-là; mais les employer après dîner à laver les Ecuelles, & après le souper à quelque occupation que l'on demandera.

Dire tous les jours durant ce temps-là, les Litanies du S. Sacrement, & répéter trois fois la parole qui sera marquée pour chaque jeudi.

Pour le premier jeudi.

Vous ferez une attention particulière sur ces paroles des Litanies du S. Sacrement.

Tremendum ac vivificum Sacramentum, miserere nobis: Sacrement terrible & vivifiant, ayez pitié de nous.

Sur quoi ce jeudi vous considérerez Notre Seigneur comme Juge: & pesant en vous-même ces paroles terribles de S. Paul, *que celui qui mange indignement ce pain céleste, mange sa propre condamnation*, vous vous regarderez comme ayant mérité un si grand nombre de fois d'être condamnée de Notre Seigneur, & jetée dans les flammes éternelles.

(a) [Voyez la Préface historique, Art. V.]

V. C. L. Vous le remercerez d'avoir différé l'exécution de l'Arrêt que vous
 I. PART. aviez prononcé contre vous-même, toutes les fois que vous aviez com-
 N°. VI. munié indignement.

Vous reconnoîtrez qu'il ne l'a fait que pour vous attendre à péni-
 tence. Vous lui demanderez qu'il vous fortifie dans le desir qu'il vous
 a donné de la faire, & durant toute la journée vos actions ne tendront
 qu'à vous humilier, & vous rabaisser en toutes choses, comme feroit
 une personne condamnée au dernier supplice, qui auroit quelque es-
 pérance de fléchir par son humiliation la rigueur de ses Juges, & obtenir
 l'abolition de ses crimes.

Pour le vendredi suivant,

Regarder Notre Seigneur, comme mourant sur le Calvaire, & méditant
 attentivement sur ces paroles de S. Paul, *que celui qui mange indigna-
 ment ce pain divin est coupable du corps & du sang de Jesus Christ.*

[Composé en 1646.]

[Le reste manque dans l'original.]



AVIS

A V I S

P O U R U N P É N I T E N T. (a)

[Imprimé pour la première fois.]

Tout Chrétien qui a perdu l'innocence de son Baptême, mais encore plus celui qui ayant été délivré de l'état du péché par une vraie pénitence, & ayant commencé à marcher dans la voie étroite de l'Evangile, avec une plus grande connoissance de la vérité que n'a le commun des Chrétiens, est misérablement retombé dans le péché, doit peser avec attention ces paroles de S. Paul: *Il est impossible que ceux qui ont été une fois illuminés, & qui ont goûté le don céleste, & qui ont été faits participants du S. Esprit, & qui ont goûté la bonne parole de Dieu, & les mystères du siècle à venir, & qui ensuite sont retombés, se renouvellent de nouveau par la Pénitence; ayant crucifié encore une fois le Fils de Dieu en eux-mêmes, & l'ayant exposé à la moquerie. Car la terre, qui boit souvent l'eau de la pluie qui descend sur elle, & engendre de l'herbe bonne & utile à ceux qui la cultivent, reçoit bénédiction de Dieu: mais celle qui ne produit que des ronces & des épines, est réprouvée & sujette à malédiction; & sa fin sera d'être brûlée.*

Hébr. VI:
45, 6. 7 &
8.

Ces divines paroles doivent faire rentrer cette personne dans une profonde considération de l'état misérable où il s'est réduit, en se représentant à lui-même comme une terre maudite, qui après avoir reçu tant de temps les eaux des graces de Dieu, au lieu de produire des fruits de justice & de piété, lui a produit des ronces & des épines, qui sont les péchés & les infidélités.

Elles lui doivent apprendre que sa chute est si effroyable, qu'il ne s'en peut relever en aucune sorte, sans une miséricorde de Dieu tout-à-fait extraordinaire, qui est si rare, que cela fait dire à S. Paul que cela est impossible, pour marquer la grande difficulté; parce que Dieu punit sévèrement l'abus qu'on fait de ses graces; & sur-tout lorsqu'il nous a déjà pardonné notre ingratitude, & qu'après l'avoir abandonné comme l'Enfant prodigue, il nous a reçus en sa grace, & traités avec la même bonté & les mêmes tendresses que si nous ne l'avions point offensé.

Il faut encore que cette personne considère que durant les premiers siècles de l'Eglise, ceux qui après avoir fait pénitence pour des péchés

(a) [Voyez la Préface historique, &c. §. VI.]

Ecrits sur la Morale. Tome XXVI.

V. C L. mortels, qui leur avoient fait perdre la grace de leur Baptême, retom-
 I. PART. boient de nouveau dans le péché, n'étoient plus reçus à la faire; mais
 N°. VII. étoient abandonnés à la miséricorde de Dieu, & au plus réconciliés à
 la mort.

Que si l'Eglise est maintenant plus indulgente, cela ne doit pas faire croire aux pécheurs que leurs péchés en soient moindres, & qu'ils soient moins redevables à la justice de Dieu; mais cela les doit rendre plus reconnoissants & plus ardents à satisfaire à Dieu dans le cours de leur pénitence; afin de récompenser par leur ferveur ce qui manque à sa durée, selon les Ordonnances des Canons.

Le principal donc pour cette ame est d'être vraiment humiliée dans la vue de ses péchés; d'agir en toutes choses dans cet esprit, de n'aimer que l'abaissement; d'aimer à être méprisée, de fuir à être caressée comme en étant indigne, & n'étant pas raisonnable que celle qui mériterait que toutes les créatures s'élevassent contre elle, comme contre l'ennemi de Dieu, soit traitée au plus qu'avec indifférence; être bien aise dans cette pensée lorsqu'il y aura occasion de souffrir quelque rebut; & enfin de témoigner à Dieu par toutes ses actions, qu'on est dans la disposition d'un véritable Pénitent, qui est prêt de tout faire, de tout quitter, & de tout souffrir pour la satisfaction de ses péchés.

Lorsque cette personne entendra la Messe, il ne faut pas que ce soit comme les Justes, en offrant le Sacrifice avec le Prêtre, dont elle se doit estimer indigne: mais simplement pour se prosterner devant Jesus Christ ainsi que la Magdelaine, & faire en sorte, comme le bon Larron, par ses prières & par ses larmes, que Jesus Christ se souvienne d'elle dans ce Sacrifice adorable.

Elle pourra dans cette pensée s'abstenir quelquefois de regarder l'Hostie lorsqu'on lèvera Notre Seigneur; puisqu'elle est au rang de ceux à qui autrefois on interdisait la vue de ce Sacrement divin.

Durant qu'on communiera, elle pèsera la grandeur de son péché par le bien dont elle est privée, & elle considérera avec les Saints Peres, que cette séparation est une image de celle que les méchants souffriront éternellement, étant chassés de devant la face de Dieu. Mais elle se consolera en même temps de ce que, selon les mêmes Saints, le moyen de n'être pas exclus pour toujours de l'Autel du ciel, c'est de s'exclure pour un temps de celui de la terre, par le mouvement d'une véritable pénitence.

Il fera bon que toutes les fois que l'heure sonne, si elle est seule, elle se mette à genoux, baise la terre, & dise avec le Centenier de l'Evangile: *Deus propitius esto mihi peccatori*: Mon Dieu ayez pitié d'un misé-

nable pécheur ou d'une misérable péchereffe. Que si c'étoit en lieu où V. C. L. elle seroit vue, elle se contentera de dire ces paroles dans son cœur. I. PART.

Elle pourra dire en deux jours les sept Pseaumes en françois: un jour N°. VII. les quatre premiers, qu'elle finira par une des deux Oraisons qu'on lui a données, & les trois autres l'autre jour, qu'elle conclura par l'autre Oraison.

Pour les austérités, elle les proportionnera à sa force & à sa santé. Elle pourra prendre trois mois durant, la discipline tous les mercredis & les vendredis. Ces trois mois passés, tous les vendredis seulement: mais elle se souviendra toujours que toutes les austérités extérieures ne font rien, si elles ne sont accompagnées de l'humilité & de la mortification intérieure; & sur-tout d'une fidélité exacte à fuir entièrement tout ce qui a pu être cause de nous faire offenser Dieu.



V. C L.
I. PART.
N^o. VIII.

A V I S E T R E G L E S

D E C O N D U I T E

POUR M. LE DUC DE LIANCOURT. (a)

ON a vu les Avis (b) qui ont été donnés à la personne pour sa conduite; & comme on les a trouvés fort solides & fort chrétiens, principalement en ce qui regarde les Domestiques, je mettrai ensuite le règlement écrit de la main de la Mere Isabelle Agnès le Feron. On n'a rien à y ajouter, & tout ce qu'on desire, c'est que ces regles & ces instructions soient aussi fidèlement pratiquées, qu'elles sont saintes en elles-mêmes. On peut seulement y ajouter quelques Avis, particuliers à cette personne, qui ne seront néanmoins que la confirmation de ceux qu'on lui a donnés.

Il doit avoir soin de ne laisser aucun jour sans faire au moins un quart d'heure [M. Arnauld mit ici de sa propre main ces deux mots: *moitié au matin & autant après dîné*] de méditation pour se remplir de Dieu, & se fortifier dans le dessein qu'il a de le servir, & de lui consacrer toutes ses actions: en quoi ce n'est pas tant l'esprit & la pensée, que le cœur & l'amour qui doivent y agir.

Quand il récitera les Pseaumes, il doit prendre garde de ne le point faire à la hâte, & comme pour se décharger de sa tâche; mais en goûtant ce qu'il dit, & en s'occupant de ce qui l'aura touché davantage. C'est pourquoi, il sera peut-être bon que lorsqu'il dira les sept Pseaumes de la Pénitence, il les sépare en sept divers temps, afin que n'en disant qu'un à la fois, il y puisse faire attention; ou bien qu'il prenne un temps déterminé, comme d'un quart d'heure, pour dire des Pseaumes, sans se déterminer à aucun nombre; afin qu'il n'ait pas sujet de se hâter; mais qu'il en récite, ou moins ou plus, selon que la dévotion le portera à s'arrêter davantage à ce qui élèvera plus son esprit à Dieu.

Les infirmités le rendant incapable de beaucoup de pénitence extérieure, il faut qu'il prenne les infirmités même en esprit de pénitence.

(a) [Extrait des *Mémoires sur MM. de Port-Royal*, par M. Fontaine, Tome II. page 459. Préface historique, §. VII.]

(b) [Ces *Avis* avoient été donnés par une personne fort éclairée & fort sage, qui n'étoit pas néanmoins un de ces *MM. de Port-Royal*. Ils sont rapportés dans les mêmes *Mémoires*. Tome II, page 447 & suiv.]

Mais pour cela, il est nécessaire qu'il les souffre en patience, & s'il le V. C. L. pouvoit même, avec quelque sorte de joie spirituelle, dans la vue que I. PART. c'est une marque de la bonté de Dieu de nous châtier en ce monde, & N°. VIII. de ne nous pas châtier en l'autre. Et c'est ce qui l'oblige de retrancher autant qu'il lui est possible, les petites plaintes qu'il fait de ses maux. Car s'il se reconnoît pécheur & grand pécheur, il doit considérer que méritant d'autres châtimens bien plus rigoureux, il ne se peut plaindre dans ses maux sans murmurer contre Dieu, qui les lui envoie par un effet de sa miséricorde, plutôt que de sa justice; puisque c'est pour le purifier de ses péchés, & lui donner moyen de racheter par des peines temporelles, les peines éternelles qu'il a tant de fois méritées. Il aura donc un soin particulier de garder le silence en ces rencontres, & de n'y point chercher de soulagement avec impatience & chagrin; mais avec humilité & résignation à la volonté de Dieu; & d'avoir toujours dans l'esprit qu'il n'y a rien qui lui puisse tant servir, pour engager Dieu de lui pardonner ses péchés, que de pardonner aux hommes ceux qu'ils auront commis contre lui. Mais pour le bien faire, il faut même qu'il en parle le moins qu'il pourra: car la satisfaction que l'on sent à dire qu'un tel nous a fait une injure, mais que nous lui pardonnons, nous fait perdre souvent la plus grande partie du fruit que nous aurions pu recevoir de notre pardon.

Il doit aussi prendre garde à l'inclination qu'il a de parler de ses fautes indifféremment devant tout le monde. Il peut en cela y avoir de l'amour propre, qui aime à se décharger; & il lui fera meilleur d'en parler plus à Dieu, & moins aux hommes, & de travailler davantage à se corriger qu'à s'excuser.

Ce qu'on lui a déjà représenté touchant le soin de ses Domestiques est très-important. Il doit éviter sur-tout deux extrémités. L'une, de les trop tolérer dans les fautes qu'ils commettront contre Dieu: l'autre, de ne les reprendre que par colere & par passion, & quelquefois pour des fautes de peu d'importance, & qui ne regardent que sa personne, & de parler de leurs défauts devant les autres: ce qui ne fait que les aigrir; au lieu de leur en parler à eux-mêmes: ce qui les pourroit toucher. Etant fort impatient & fort prompt de son naturel, il doit prendre garde de ne rien résoudre dans sa première chaleur; mais attendre que son esprit soit remis, afin d'en juger mieux après avoir invoqué la grace de Dieu.

L'un des principaux devoirs d'un Chrétien étant de bien employer le temps, il doit prendre garde autant qu'il pourra, de s'occuper à de bonnes choses; comme lorsqu'il est dans ses terres, à soulager les pauvres, à appaiser les querelles, à accommoder les procès & les différends. Mais il

V. C L. faut pour cela qu'il soit plus modéré & plus capable d'écouter tranquillement & sans s'emporter des propositions injustes que l'on entend souvent dans les procès. N'étant pas capable de se passer de tout divertissement, il faut au moins qu'il ait soin de n'en point prendre qui lui puissent réveiller ses anciennes passions; & qu'il évite aussi dans ses entretiens de trop parler des disputes du temps, à moins qu'il ne fût avec des personnes dont il pût espérer instruction & édification. Cet Avis est de très-grande conséquence; & on fait beaucoup de fautes sous prétexte de ce zele, qui empêchent que Dieu ne bénisse autant qu'il feroit l'amour qu'on a pour la vérité. Si on est fidelle à pratiquer cet Avis, il faut espérer que Dieu donnera lumiere & force pour entrer en d'autres plus importants, mais qui demandent une grande disposition à suivre Dieu, & à le préférer à toutes choses.



INSTRUCTION CHRÉTIENNE,

POUR UNE VEUVE. (a)

V. C L.
I. PART.
N°. IX.

[Imprimée pour la première fois.]

UNe des plus grandes marques d'une véritable & solide piété, est de ne pas travailler seulement à satisfaire aux obligations générales & communes à tous les Chrétiens; mais d'avoir une singulière attention à ce que Dieu demande de nous dans l'état auquel il nous a appelés, & de s'attacher particulièrement aux vertus qui sont propres à cet état. Car quoique la charité, sans laquelle on ne peut être véritablement Chrétien, comprenne tout ce qui nous est nécessaire pour plaire à Dieu & mériter le ciel, néanmoins n'étant qu'une en elle-même, elle doit être différente dans ses effets, selon les diverses vocations des personnes; & on auroit sujet de la tenir pour suspecte, ou de fausseté, ou d'une très-grande imperfection, si elle n'agissoit pas différemment dans un Magistrat, que dans une personne privée; dans un Ecclésiastique que dans un Laïc; dans un Religieux, que dans une femme mariée.

Il est donc très-important à une Veuve qui veut être véritablement à Dieu, de connoître les devoirs particuliers, & l'esprit de cet état, afin de rendre à Dieu ce qu'elle lui doit, non seulement comme Chrétienne, mais aussi comme Veuve Chrétienne.

Or comme l'Ecriture nous a été donnée aussi-bien pour établir les regles de nos mœurs, que pour nous découvrir les mystères de la foi, on y trouve des instructions excellentes pour toutes sortes de conditions: & pour nous arrêter à celles des Veuves, on peut renfermer toutes les vertus qui sont propres à cet état dans ces paroles de Saint Paul à Timothée: *Celle qui est vraiment Veuve & désolée, espere au Seigneur, & demeure en oraison & en prieres, nuit & jour. Car celle qui est dans les délices, quoique vivante, est morte.* A quoi il ajoute, dans le neuvième verset & suivans, qu'elle doit être affectionnée aux œuvres de charité. Car il ordonne qu'on ne choisira pour servir à l'Eglise, que celle à qui on peut rendre ce témoignage, *qu'elle a bien vécu; qu'elle a élevé saintement ses enfants; qu'elle a exercé l'hospitalité; qu'elle a lavé les pieds des Saints; qu'elle a secouru ceux qui étoient en nécessité, & enfin qu'elle a pratiqué toutes sortes de bonnes œuvres.*

(a) [Voyez la Préface historique, §. VIII.]

V. CL. Ainsi nous pouvons réduire toute la perfection d'une Veuve à ces cinq
I. PART. conditions ; la première d'être vraiment Veuve : la deuxième d'être dé-
N°. IX. folée : la troisième d'espérer au Seigneur : la quatrième de persévérer dans
 la prière : la cinquième d'exercer de bonnes œuvres.

PREMIÈRE CONDITION D'UNE VEUVE.

D'être vraiment Veuve.

Comme nous apprenons de l'Evangile qu'il y a des Vierges sages & des Vierges folles, nous devons aussi conclure de ces paroles de Saint Paul, *celle qui est vraiment Veuve*, &c. qu'il y a de vraies Veuves, & de fausses Veuves : & il nous marque en même temps en quoi on peut reconnaître les fausses Veuves, en disant ; *que celles qui vivent dans les délices sont vraiment mortes, quoiqu'elles paroissent vivantes*. D'où il est aisé d'inférer, que pour être vraiment Veuve, il faut avoir un esprit tout opposé à celui de ces fausses Veuves ; c'est-à-dire, aimer autant la mortification & la pénitence qu'elles aiment les délices. Saint Paul nous apprend encore ce que c'est que d'être vraiment Veuve, lorsque dans le Chap. VII de la première Epître aux Corinthiens, il dit que le propre des Veuves & des Vierges est, de n'avoir point l'esprit partagé, comme l'ont les personnes engagées dans le mariage ; & de ne point penser aux choses du monde, mais seulement à celles de Dieu, pour être saintes de corps & d'esprit. C'est un grand honneur aux Veuves que S. Paul les ait jointes aux Vierges, & qu'il les ait associées dans cet avantage si éminent, d'être saintes de corps & d'esprit : mais ce n'est qu'à condition qu'elles rentrent dans l'état des Vierges, en n'ayant plus que Dieu seul pour objet de leurs affections ; en ne pensant qu'à lui plaire, & à ne plaire qu'à lui seul. Car cette sainteté de corps & d'esprit, qui est la gloire & l'ornement des Vierges & des Veuves Chrétiennes, n'enferme pas seulement une exemption de tout ce qui blesse la chasteté ; puisque si cela étoit, il y auroit eu bien des Payennes qu'on auroit dû appeler saintes ; mais il faut de plus que l'âme conserve inviolablement cette pureté spirituelle, & cet amour chaste pour Dieu, sans lequel elle ne peut paroître qu'impure à ses yeux, quelque exempte qu'elle soit de ce que les hommes entendent par le mot d'impureté. C'est pourquoi l'Ecriture appelle d'une part l'idolâtrie du nom de fornication ; parce que l'âme, qui rend à la créature le culte qui n'est dû qu'à Dieu, viole la foi qu'elle lui doit en qualité de son Epouse ; & de l'autre, elle appelle l'avarice, & les autres vices à proportion, du nom d'idolâtrie ; parce que quiconque est possédé d'une passion, se fait un Dieu & une idole de l'objet de sa passion, en
 y mettant

y mettant sa félicité & son bonheur, qu'on ne doit mettre qu'en Dieu. V. C L. Et par conséquent, puisque l'avarice, & toute autre passion qui attache I. PART. à la créature, est une espece d'idolâtrie, selon le langage du Saint Esprit; N°. LX. & que l'idolâtrie est un violement de la chasteté de l'ame, c'est en vain qu'une Chrétienne se vanteroit d'être chaste, si elle étoit avare, ou esclave de quelque autre vice; puisque sa chasteté corporelle n'étant point accompagnée de la spirituelle, ne seroit point réputée pour chasteté, mais pour abomination devant Dieu. Aussi l'Apôtre S. Jacques dit absolument, que ceux qui aiment le monde sont des adulteres: *Ames adulteres & corrompues*, leur dit-il, *ne savez-vous pas que l'amitié de ce monde est une inimitié envers Dieu?* Comment donc une fille ou une Veuve....

[*Le Manuscrit original finit ici, & fait regretter la suite, que nous n'avons pu trouver.*]



V. CL.

I. PART.

N^o. X.

DISCOURS FUNEBRE,

FAIT PAR M. ARNAULD,

*A la mort de la Mere Agnès, sa sœur, décédée à Port-Royal de Champs
le 19 Février 1671. (a).*

MES SŒURS,

Puisque vous avez désiré que je vous parle sur le sujet commun de notre affliction, & sur le sujet commun de notre joie, car il faut l'appeller ainsi, je vous dirai seulement quelques pensées qui me vinrent hier dans l'esprit, sur l'Evangile, qui est le même que nous lisons aujourd'hui (b). Et il est remarquable que la Providence a fait que, de vos deux premières Meres, l'une est morte le jour de la fête de la Transfiguration, & l'autre, a été mise en terre comme un sacré dépôt, qui doit un jour être revêtu de cette gloire qui a été figurée par la Transfiguration de Jesus Christ, en un jour auquel l'Eglise nous fait lire l'Evangile où il est parlé de ce mystere. Ainsi je n'ai besoin que de le parcourir en l'appliquant à votre défunte Mere; car on ne peut dire que ce soit faire injure à Jesus Christ, & que ce qui est dit de lui, & qui lui est propre, ne se peut appliquer à d'autres; puisque c'est au contraire en quoi sa bonté est merveilleuse, qu'il s'est tellement uni à nous & nous a tellement unis à lui, que de lui & de nous il ne se fait qu'une même chose: *Caput & corpus totus est Christus*: & il s'est tellement revêtu des miseres humaines, qu'en même temps il nous a rendus participants de ses qualités divines. De sorte que ce qui est dit du Chef se pouvant aussi rapporter aux membres, on ne s'étonnera pas que ce qui est dit du Maître, je l'applique à la servante, puisque nous ne dirons rien qui ne tourne à la gloire de Jesus Christ qui l'a opéré dans cette sainte ame. Voyons donc ce que dit notre Evangile.

Environ huit jours après qu'il eut parlé à ses Disciples, il se retira sur une montagne pour prier. Dans l'Ecriture souvent les jours sont mis pour marquer les années; de sorte qu'environ huit jours, c'est le temps (en prenant les jours pour les années) que notre Mere se retira du monde;

(a) [Imprimé dans le second volume des Lettres de M. Arnauld, page 555 & suivantes. Préface historique, §. IX. N^o. I.]

(b) Le second Dimanche de Careme: Elle fut enterrée le Samedi, veille du second Dimanche, auquel jour on lit le même Evangile de la Transfiguration en S. Matthieu.

car ce fut en la septieme ou huitieme année de son âge qu'elle entra dans V. C L. la solitude & dans le désert, & ce fut pour prier : car ç'a toujours été sa I. PART. grace particuliere que la piété, le recueillement intérieur, un certain es- N°. X. prit de priere, qui faisoit que par-tout & en toute rencontre elle étoit disposée à s'élever à Dieu. Mais dans ce désert elle n'y est pas venue seule : toutes tant que vous êtes lui tenez lieu de ces trois Apôtres que Jesus Christ mena avec lui, & qu'il favorisoit particulièrement en leur découvrant les secrets qu'il cachoit aux autres. Aussi, mes Sœurs, vous êtes celles que cette sainte ame a le plus aimées : c'est vous qu'elle a conduites dans la solitude, & qui avez été témoins de ce que Dieu a fait en elle.

L'Evangile dit ensuite ; *Dum oraret* : que ce fut en priant que Jesus Christ fut transfiguré ; ce qui est d'autant plus véritable de nous, que pour ce qui est de Jesus Christ il ne prioit que pour nous donner exemple de prier, & non pas qu'il en eût besoin : au lieu que pour nous la priere nous est nécessaire ; & ce ne peut être que par la priere, & dans la priere, *dum oraret*, que nous pouvons tous être transfigurés comme Jesus Christ non seulement dans la résurrection, lorsque nous serons revêtus de la gloire, mais même nous y devons tous participer dès à présent, plus ou moins ; & on peut dire que toutes les ames fidelles y participent d'une façon particuliere : & c'est principalement en elles que se fait cette transfiguration en la maniere que marque l'Apôtre par ces paroles : *Nos omnes revelata facie gloriam Domini speculantes, in eamdem II. Cor. 3. imaginem transformamur, à claritate in claritatem, tamquam à Domini 18. spiritu.* „ Nous autres n'ayant point de voile qui nous couvre le visage, „ & contemplant la gloire du Seigneur, nous sommes transformés en la „ même image, nous avançant de clarté en clarté par l'illumination de „ l'esprit du Seigneur. Voilà de quelle maniere nous sommes transfigurés ; *gloriam Domini speculantes* : en contemplant la gloire du Seigneur, *transformamur*. Car il y a cette différence entre la transfiguration de Jesus Christ & la nôtre, que celle de ce divin Sauveur venoit du dedans, & étoit une effusion de la gloire qu'il possédoit en lui-même, laquelle il tenoit cachée sous le voile de la mortalité de son corps, & qu'il pouvoit faire éclater au dehors quand il lui plaisoit, comme il fit dans ce mystere, pour donner à ses Apôtres un échantillon de la gloire qu'il devoit non seulement avoir en lui-même, mais qu'il devoit aussi communiquer à ses membres. La nôtre au contraire vient du dehors ; c'est une réflexion de la lumiere, *speculantes gloriam Domini* : elle ne vient pas de nous, parce que nous ne sommes pas la lumiere, *non lumen illuminans*, dit S. Augustin, *sed lumen illuminatum* : nous sommes seulement éclairés

V. C. L. de la lumière, & il y a encore cette différence, que Jesus Christ dans sa
 I. PART. transfiguration ne changea pas de visage; mais il dit seulement, que son
 N°. X. visage devint tout éclatant de lumière: au lieu que dans la nôtre, *transformamur in eandem imaginem*; nous sommes transformés en la même image; c'est-à-dire, en la même image de Jesus Christ: & cela se fait par la contemplation, *revelata facie*, n'ayant aucun voile sur le visage, au contraire des Juifs, dont l'Apôtre dit qu'ils avoient un voile sur le visage qui les empêchoit de voir, & de reconnoître le Fils de Dieu dans les Prophéties & dans les figures de la Loi: au lieu que nous, *revelata facie*, nous n'avons point de voile sur le visage, nous voyons Jesus Christ dans toutes les Ecritures & dans tout ce qui l'a figuré dans l'ancienne Loi.

Mais outre ce voile d'incrédulité & d'ignorance qu'avoient les Juifs, il y en a encore un autre qui peut nous empêcher de contempler Dieu: c'est le voile que forment les passions, qui obscurcissent le cœur, comme par un nuage épais; en sorte qu'il est incapable de voir Dieu, n'y ayant que ceux qui ont le cœur pur qui le puissent voir, selon qu'il est dit dans l'Evangile: *Beati mundo corde, quoniam ipsi Deum videbunt*. Et c'est ce qui oblige de travailler sans cesse à se dégager des passions en tâchant de les détruire dans soi-même, & d'en purifier son cœur. C'est ce qui se fait par la prière: & lorsqu'on a persévéré long-temps à prier avec ardeur, l'ame se dégage enfin de ces nuages que forment en nous l'affection aux créatures, l'attache aux choses terrestres & sensibles, & elle devient capable de s'élever jusqu'à Dieu. Ainsi on peut distinguer deux sortes de prières; l'une de desir, & l'autre de jouissance. La première est celle par laquelle on demande quelque chose, & l'autre est la possession de la chose demandée. La prière de desir est le sentiment de notre indigence & de notre misère, qui nous fait desirer les miettes qui tombent de la table, qui nous fait nous présenter devant Dieu comme des pauvres & des mendiants. *Omnes nos*, dit S. Augustin, *quando oramus, mendici Dei sumus, ante januam magni Patris familias stamus, imo prosternimur*. Tous tant que nous sommes qui prions, nous sommes des mendiants, nous nous tenons debout, ou plutôt nous sommes prosternés contre terre devant la porte du grand Pere de famille, desirant de recevoir quelque chose, *volentes aliquid accipere*; & c'est Dieu que nous desirons, *ipsum aliquid ipse Deus est*: & lorsque nous avons long-temps prié de la sorte, lorsque nous avons long-temps desiré, *volentes aliquid accipere*, Dieu nous accorde enfin ce que nous lui demandons, qui n'est autre chose que lui-même, *ipse Deus est*; & c'est la prière de jouissance. Car il ne faut pas croire que Dieu réserve tous ses biens pour l'autre vie; les ames fidelles en éprouvent quelque chose dès ce monde: il se montre

à elles , & se communique à elles par avance , comme nous l'apprend V. C L. Saint Bernard. Il y a plusieurs manieres dont Dieu se fait voir en cette I. PART. vie , dit ce Pere. On le voit par les créatures ; en y reconnoissant sa grandeur & sa sagesse ; & c'est la maniere la plus ordinaire par laquelle les N°. X. hommes connoissent Dieu : car c'est de cette sorte qu'il a été manifesté aux Payens. Il y en a une autre qui se fait par les songes & par les visions ; & c'est comme il s'est manifesté aux Patriarches & aux Prophetes de l'ancienne Loi. Mais l'ame fidelle qui est embrasée de l'amour de son Dieu , n'est point satisfaite de ces deux manieres de le voir & de le connoître : elle ne se contente pas qu'il se montre à elle dans les créatures , ou dans des songes & des visions ; elle desire de le connoître en lui-même , & par la présence de son esprit en elle. *Est alia inspectio* , poursuit ce Pere , *eo differentior ab his quò interior , cum per se ipsum dignatur invisere animam quarentem se , quæ tamen ad quærendum toto desiderii ardore devovit se*. Il y a encore une autre maniere de voir Dieu , qui est d'autant plus différente des autres , qu'elle est plus intérieure : c'est lorsque Dieu daigne visiter par lui-même l'ame qui le cherche , & qui s'est entièrement dévouée à cette recherche , *toto desiderii ardore devovit se* ; c'est-à-dire , par toute l'application de son esprit , par toute l'affection de son cœur , par toute l'ardeur de ses desirs. C'est ainsi que Dieu écoutant les gémissements de l'ame qui soupire sans cesse vers lui , daigne enfin la consoler lui-même en se communiquant à elle ; *per se ipsum dignatur invisere animam quarentem se* : & ce Saint nous apprend ensuite ce qui doit précéder la venue de Dieu en l'ame , & ce qui est comme le signe de cette faveur : *Et hoc signum adventus ejus*. C'est , dit-il , comme nous l'apprenons de celui qui l'avoit éprouvé lui-même : *Ignis ante ipsum præcedet , & inflammabit in circuitu inimicos ejus*. Car il est nécessaire que l'ardeur des saints desirs que l'ame conçoit , précède cette visite intérieure de Dieu : *Oportet namque ut sancti desiderii ardor præveniat faciem ejus qui consumat omnem rubiginem vitiorum* , afin que ce feu consume dans l'ame toute la rouille des vices & des passions , & qu'ainsi elle prépare un lieu au Seigneur : *Et sic præparet locum Domino*.

Vous ne devez point douter , mes cheres Sœurs , que cette sainte ame dont nous parlons , n'ait éprouvé ces communications intérieures de Dieu : cette Epouse a été visitée de son Epoux , & Dieu a bien voulu que nous n'ayions pas ignoré qu'il la favorisoit particulièrement. Quelque réserve qu'elle y ait gardée , il lui est échappé certaines choses qui le font assez connoître ; on a vu des productions de l'Esprit de Dieu dans elle qui ont été admirées par les plus grands hommes , & qui leur ont fait dire , que c'étoient les sentimens d'une ame enivrée de l'Esprit de Dieu

V. C L. & du mouvement d'amour, qui ne pouvoient être entendus que de ceux
 I. PART. qui favoient le langage de l'amour : qu'enfin c'étoient les sentiments d'une
 N°. X. ame qui, étant toute sortie d'elle-même, nageoit dans l'abyme de la Divinité. C'est ainsi que cette sainte ame a été visitée de son Epoux, qu'elle a souvent goûté en elle-même quelle est la douceur qui se trouve en Dieu, ayant pu dire avec Jérémie : *Quàm bonus Dominus sperantibus in eum, animæ quærenti eum !* Que le Seigneur est bon à ceux qui mettent en lui toute leur espérance ; qu'il est bon à l'ame qui le cherche ! Mais ce qui est plus admirable que toutes ces communications & ces faveurs de Dieu, c'est la modération qu'elle y a gardée : car cela s'est évanoui de son esprit ; elle n'en a jamais parlé, elle ne vous a point entretenues sur ce sujet, ce ne sont pas là les instructions qu'elle vous a données : elle pouvoit dire comme S. Paul, *sive mente excedimus, Deo, sive sobrii sumus, vobis* : si nous nous élevons hors de nous-mêmes, c'est pour Dieu, cela ne regarde que Dieu : ce ne sont pas là des choses dont nous devons rendre compte aux hommes, nous n'avons que faire d'en parler aux créatures ; *sive mente excedimus, Deo* : mais si nous nous modérons, c'est pour vous, c'est pour votre instruction, c'est pour votre profit. Elle savoit que les faveurs & les graces particulieres de Dieu ne se doivent passer qu'entre Dieu & l'ame ; que les hommes n'y doivent point avoir de part : que ces visites intérieures de Dieu doivent être secretes, & qu'elles ne doivent point être manifestées aux autres, ces choses n'étant que pour ceux qui les reçoivent.

Et c'est, mes Sœurs, une grande instruction que vous a donné votre Mere, vous ayant appris par cette conduite qu'elle a gardée, que ce n'est pas là ce que vous devez chercher ; que ce n'est pas en quoi vous devez mettre votre piété. Vous devez bien tâcher d'acquérir les dispositions qui peuvent attirer ces communications de Dieu, mais non pas desirer de les avoir ; parce qu'elles ne sont pas utiles à toutes sortes de personnes : ce qui est la récompense des ames parfaites ne pouvant que nuire aux foibles. Aussi nous voyons que les SS. Peres, qui ont sans doute éprouvé en eux-mêmes ces communications divines, ne nous en ont point parlé ; & S. Augustin qui a été si rempli de l'amour de Dieu, n'en parle qu'en un endroit & sans s'y arrêter ; parce qu'en effet ce ne sont pas là des choses dont on doit instruire les ames. On les doit porter à la pratique des vertus chrétiennes, & non pas à desirer ces faveurs extraordinaires de Dieu, qui pourroient faire beaucoup de tort à quelques-unes ; parce qu'au lieu que ces graces particulieres ne servent aux ames saintes qu'à les humilier & les anéantir davantage, & à les rendre plus reconnoissantes envers Dieu, ce ne seroit aux foibles qu'un sujet d'amusement & de

vanité. C'est pourquoy on ne les doit jamais desirer : c'est à Dieu à les V. C. L. faire aux âmes quand il lui plaît : & pour nous , nous devons seulement I. PART. être fidèles à pratiquer ce que nous savons qu'il demande de nous , lui N°. X. laissant de nous consoler ou non ; ne desirant pas les dons , mais seulement l'Auteur des dons ; ne cherchant pas les consolations de Dieu , mais le Dieu de consolation , comme dit un saint Evêque. C'est ce qu'a fait S. François de Sales. votre Mere : elle ne s'est point arrêtée aux douceurs qu'elle recevoit de Dieu , ni aux graces particulieres qu'il daignoit lui faire ; elle n'en a point parlé , elle les a réservées en elle-même dans le secret de son cœur , & elle a toujours dit avec le Prophete : *Secretum meum mihi* , mon secret est pour moi.

Mais pour continuer notre Evangile , il faut considérer deux choses qui y sont marquées touchant la transfiguration du Sauveur : l'une , que son visage devint brillant comme le soleil ; & l'autre , que ses vêtements parurent blancs comme la neige. C'est aussi en ces deux choses que se fait notre transfiguration. Le visage de l'âme , c'est-à-dire l'esprit , *mens* , ce visage devient brillant , *sicut sol* , lorsqu'il est éclairé d'une lumière spirituelle ; c'est-à-dire , lorsque nous avons cette intelligence qui est le fruit de la foi ; & c'est ce visage intérieur qui est le siege des sens spirituels , comme le visage ou la tête est le siege des sens corporels : c'est-là où se trouvent les yeux qui nous font considérer les choses de Dieu , les oreilles qui nous font entendre la voix de l'Epoux , l'odorat qui fait sentir & courir à l'odeur de ses parfums ; c'est aussi par-là que l'on goûte la douceur de Dieu , & qu'on desire de jouir de lui éternellement. Mais nous avons assez parlé de ce qui regarde le visage en l'appliquant à cette sainte âme dans ce que nous venons de dire de ses communications intérieures avec Dieu ; il vaut mieux nous arrêter à la seconde chose , qui est que les vêtements de Jesus Christ devinrent blancs comme la neige. Les vêtements marquent l'extérieur & ce qui paroît au dehors ; & ces vêtements deviennent blancs , lorsque par les actions extérieures on édifie les autres : ce qui se rapporte à cette parole du Fils de Dieu : *Luceat lux vestra coram hominibus* ; que votre lumière luise devant les hommes. Vous savez , mes Sœurs , que c'est ce qu'a fait votre Mere par toute sa conduite extérieure , qui a été pour vous un exemple continuel des vertus chrétiennes & religieuses : vous en avez plus de connoissance que je n'en puis avoir ; & ce seroit de vous qu'il faudroit apprendre quelle a été sa charité , sa patience , sa douceur , son amour pour la pauvreté , son recueillement & son silence. Mais cette blancheur marque principalement deux choses : l'innocence & la joie. Elle marque l'innocence , selon ce que dit l'Ecriture ; quand vos péchés seroient rouges comme le vermil-

V. CL lon, ils devièndront blancs comme la neige : & elle figure la joie , selon
 I. PART. ce que dit S. Grégoire , que les Anges qui apparurent à la Résurrection,
 N°. X. étoient vêtus de blanc , pour marquer la joie de cette grande solemnité.

C'est ce qui a paru admirablement dans cette sainte ame : on a vu en elle une innocence & une pureté de vie merveilleuse , jointe à une tranquillité d'esprit que produisoit en elle la joie intérieure : *Gaudium in Spiritu Sancto*. C'est ce que nous ont assuré celles qui ne l'ont point quittée jusqu'au dernier soupir , ayant conservé à la mort la même égalité qu'elle avoit eu durant sa vie (d) ; sans que la douleur de sa maladie , ni la vue de cette dernière heure aient pu altérer la paix de son ame : ce qui étoit un effet de sa parfaite innocence. Et c'est aussi avec raison qu'il est dit que cette blancheur surpasse toutes celles d'ici-bas , & qu'il n'y a point de foulon sur la terre qui la puisse égaler ; parce que quelques efforts que les sages du siècle aient fait pour s'exempter de trouble & pour conserver la paix dans les occasions fâcheuses , jamais ils n'ont pu arriver à cette parfaite tranquillité d'esprit , sur-tout aux approches de la mort : & c'est un pur effet de la sagesse chrétienne , où la sagesse humaine ne sauroit atteindre.

Il est dit ensuite que Moïse & Elie apparurent , & qu'ils s'entretenoient avec Jesus Christ : c'est ce qui convient encore fort bien pour marquer le commerce qu'avoit cette sainte ame avec la Loi & les Prophetes ; car vous savez qu'elle en a toujours fait sa méditation & son entretien , ayant une pénétration toute particulière au regard de l'Ecriture. Mais il est marqué que Moïse & Elie étoient pleins de majesté : *Visi in Majestate* ; parce qu'il y a deux manieres de regarder l'Ecriture : l'une qui est basse , & l'autre qui est majestueuse. La première maniere est , lorsque l'on s'attache seulement à la lettre , & qu'on s'arrête à l'écorce : cette vue de l'Ecriture est basse , & les Peres ne craignent point de dire , qu'étant considérée de la sorte , c'est une eau sans saveur & sans goût : ce n'est pas voir Moïse & Elie *in majestate*. L'autre maniere , c'est lorsque l'on passe à l'esprit de la Loi , & qu'on va jusqu'à Jesus Christ qui en est la fin , selon ce que dit S. Paul : *Finis legis Christus*. C'est de cette sorte que l'on doit toujours considérer l'Ecriture , en rapportant tout ce qui y est contenu à Jesus Christ qui est la fin & l'esprit de la Loi : car sans Jesus Christ la Loi n'est rien , & tout ce qui est dans l'Ecriture se rapporte à lui : *Visi in majestate*. Mais quoique Moïse & Elie parussent ainsi pleins de majesté , ils s'entretenoient d'un sujet bien triste ; car l'Evangile nous apprend

(c) M. Arnauld n'avoit pas été présent à sa mort : il n'arriva à Port-Royal que le jour suivant , sur le point qu'on alloit faire ses funérailles , & ce fut lui qui les célébra.

apprend qu'ils parloient avec le Fils de Dieu, *de excessu quem completus erat in Jerusalem*; de sa sortie du monde, de sa sortie hors de lui- I. PART. même, de l'excès qu'il devoit accomplir; c'est-à-dire, de la mort qu'il N°. X. devoit souffrir: & c'est-là ce que nous devons considérer dans l'Écriture. Nous n'y devons pas voir Jésus Christ seulement dans sa Majesté & dans sa grandeur; mais nous devons aussi le considérer dans ses abaisséments & ses humiliations: car il faut toujours joindre dans le Fils de Dieu la grandeur & l'élévation qui lui est propre & qui lui appartient, avec les humiliations & les anéantissements où il s'est réduit pour nous. C'est ce qu'a fait cette sainte ame. Elle s'entretenoit avec Moïse & Elie des souffrances de Jésus Christ: c'étoit là ce qu'elle cherchoit dans les Écritures. La croix & la mort de son Sauveur étoient sa méditation continuelle. Elle en avoit fait l'objet de sa dévotion: elle l'avoit toujours dans l'esprit & dans le cœur, & elle tâchoit en même temps de la tracer dans ses actions & dans sa vie, par une mortification que l'on peut dire avoir été en elle comme une seconde nature.

Mais Dieu ne s'est pas contenté de cela: il a voulu qu'elle participât en une manière encore plus particulière aux croix & aux humiliations de son Fils: il a voulu qu'elle souffrit les persécutions des hommes, quoiqu'il soit assez extraordinaire qu'une personne qui a quitté le monde, qui est retirée dans le désert, qui est sur le Thabor avec Jésus Christ, soit encore exposée aux reproches & aux insultes des hommes. Mais si elle avoit oublié le monde, le monde ne l'avoit pas oubliée; ou plutôt Jésus Christ vouloit qu'elle goûtât l'amertume de son calice, afin qu'elle lui fût plus conforme. C'a été encore ce même sentiment de piété & d'amour envers la croix & la mort de Jésus Christ, qui l'a portée à se consacrer entièrement à la vénération du divin mystère qui est la figure & l'image vivante & perpétuelle du sacrifice qui a été offert sur la croix. Elle a voulu aussi porter toujours la croix sur elle; afin que la voyant continuellement, elle pût se souvenir toujours de ce que Jésus Christ avoit enduré pour elle? Mais, mes Sœurs, dirai-je ce qui suit? Pendant que Jésus Christ est transfiguré, c'est-à-dire tout plein de gloire & de majesté; pendant que Moïse & Elie s'entretiennent avec lui, les Apôtres s'endorment. C'est ce qui n'arrive que trop souvent: pendant que les autres avancent dans la perfection, pendant qu'ils s'unissent à Dieu dans la prière, pendant qu'ils reçoivent des faveurs de leur Epoux, pendant qu'ils s'entretiennent de ses souffrances & de sa mort, nous dormons, nous sommes tout assoupis, nous voyons ces choses, mais c'est comme en songe, sans que cela puisse nous retirer de l'assoupissement qui nous accable, comme il est marqué des Disciples: *Oculi eorum erant gravati*;

V. C L. que leurs yeux étoient appesantis de sommeil. Et il y a grande appa-
 I PART. rence que c'étoit principalement à ce discours de la croix qu'ils s'en-
 N°. X. dorment: car nous voyons dans un autre endroit de l'Evangile, qu'ils
 n'avoient pu souffrir que Jesus. Christ leur en eût parlé; & S. Pierre
 avoit tâché de le détourner de sa passion & de sa mort. C'est ce que
 nous devons beaucoup craindre: & nous devons bien prendre garde
 lorsqu'on nous parle de la croix, lorsqu'on nous parle de l'humiliation
 & de la mort à nous-mêmes, de ne nous pas endormir; de ne pas
 rejeter les souffrances, & de ne pas faire comme S. Pierre, qui demandoit
 de faire trois tabernacles sur le Thabor, afin d'éviter la croix. Car encore
 que ce fût pour être toujours avec Jesus Christ, c'étoit néanmoins une
 affection charnelle & humaine qui le portoit à cela, quoique spiritua-
 lisée; puisqu'enfin il fuyoit la croix, & vouloit parvenir à la gloire sans
 passer par les souffrances.

Ce qui suit, Mes Sœurs, & ce qui fait le plus grand mystere de ce
 jour, est; que Moysè & Elie étant disparus, on entendit une voix qui
 dit: *C'est mon Fils bien aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection;*
écoutez-le. Je fais que cela est tellement propre & particulier à Jesus
 Christ, qu'il ne convient qu'à lui seul; que c'est lui qui est le Fils unique
 du Pere, qui est l'objet de sa complaisance; que c'est lui seul que le
 Pere nous commande d'écouter. Lui-même nous dit dans l'Evangile,
 que nous n'avons qu'un Maître qui est le Christ; parce qu'il n'y a que
 lui qui nous puisse enseigner la vérité: nul homme ne le peut faire;
Cathedram habet in cælo qui corda docet, dit S. Augustin. Les hommes
 frappent au dehors: ils parlent aux oreilles, ils touchent les sens; mais
 il n'y a que celui qui a sa Chaire dans le ciel qui parle au cœur, &
 qui se fasse entendre au dedans. Ainsi il est véritable que nous n'avons
 proprement qu'un Maître, qui est Jesus Christ. Mais néanmoins, puisqu'il
 nous dit lui-même, en parlant de ceux qui sont envoyés de sa part,
qui vous écoute, m'écoute, parce que c'est lui qui parle quand ils nous
 parlent, & que nous l'écoutons en les écoutant, & qu'il a voulu que
 nous lui fussions tellement unis que nous ne fissions qu'une même chose
 avec lui, & que nous eussions un même Pere avec lui, en nous rendant
 participants de sa filiation divine, lorsqu'il nous a fait les membres d'un
 même corps dont il est le Chef; de sorte que le Pere ne distingue plus
 entre ses enfants celui qui est le fils naturel de ceux qui le sont devenus
 par adoption: j'ose vous dire, Mes Sœurs, de votre Mere, qu'elle est
 la fille de Dieu; qu'il a mis en elle ses délices, & qu'il vous commande
 de l'écouter. Écoutez-la donc dans les instructions qu'elle vous a données,
 puisqu'elle vous peut dire comme S. Paul: *Estote imitatores mei, sicut*

Et ego Christi : imitez - moi comme j'ai imité Jesus Christ ; tâchez de V. C. L. faire ce que vous avez vu en moi ; pratiquez les vertus dont je vous I. PART. ai donné l'exemple. Vous le devez faire , Mes Sœurs , avec d'autant N°. X. plus de soin & d'application que vous êtes maintenant privées de sa présence. Car lorsqu'elle étoit avec vous , c'étoit comme un appui sur lequel vous vous reposiez avec plaisir ; au lieu que ne la voyant plus , c'est Jesus Christ que vous devez écouter en elle. C'est aussi ce qui est marqué dans notre Evangile , que les Apôtres ne virent plus que Jesus seul. Auparavant vous voyiez Jesus en elle : mais il n'y étoit pas seul ; il y étoit couvert de foiblesse : il y étoit encore dans l'infirmité ; mais maintenant vous ne voyez plus en elle que Jesus : les exemples dont vous vous souvenez , les instructions qu'elle vous a laissées , c'est Jesus ; car c'est lui seul qui vit en elle , & qui vous parle par elle. Et je puis dire , Mes très-cheres Sœurs , que c'est ce qui vous oblige de l'écouter plus que jamais , puisqu'elle vous adresse les mêmes paroles que S. Paul disoit aux Thessaloniens , qui font l'Épître de ce jour : *Rogamus vos Et obsecramus in Domino Jesu , ut quemadmodum accepistis à nobis quomodo vos oporteat ambulare Et placere Deo , sic Et ambuletis ut abundetis magis.* Nous vous prions , & nous vous conjurons par le Seigneur Jesus , que comme vous avez appris de nous comment vous deviez marcher dans la voie de Dieu pour lui plaire , vous y marchiez , & vous vous y avanciez de plus en plus. Voilà ce que vous dit votre Mere. Elle vous prie & vous conjure par Jesus Christ même , que vous vous conduisiez en toutes choses en la manière qu'elle vous a appris que vous deviez vous conduire pour plaire à Dieu ; que vous marchiez selon ce qu'elle vous a enseigné : *Ut quemadmodum accepistis à nobis , quomodo vos oporteat ambulare Et placere Deo , sic Et ambuletis.* Mais pour marcher de cette sorte , il ne suffit pas de faire une bonne action en passant , & en faire ensuite de mauvaises ; se rendre à ses devoirs , & puis se relâcher. Ce n'est pas ce qui s'appelle marcher. Marcher signifie une uniformité de vie qui soit sans interruption : c'est pourquoi Dieu dit à Abraham : *marchez devant moi , Et soyez parfait* : ce qui marque un état de vie ferme & stable. *Sic ambuletis , ut abundetis magis* ; c'est-à-dire , vous devez marcher en sorte que vous vous avanciez toujours de plus en plus , parce qu'il faut toujours travailler , & toujours profiter dans la voie de Dieu : *Sic ambuletis ut abundetis magis. Scitis quæ præcepta dederim vobis* : vous savez qu'elles ont été les choses que je vous ai enseignées , & que je vous ai recommandées : *Hæc est voluntas Dei , sanctificatio vestra.* C'est-là ce que vous avez appris de moi ; c'est-là ce que je vous ai dit tout le temps que j'ai demeuré parmi vous : que vous devez travailler à vous

V. C L. rendre saintes : car c'est ce que Dieu demande de vous. Je ne vous
I. PART. ai point appris à vous enrichir, ni à agrandir votre Maison, ni à gouverner les affaires temporelles ; j'ai laissé les morts enterrer les morts.
N°. X. Je vous ai seulement appris de quelle maniere vous devez plaire à Dieu : je vous ai exhortées de marcher dans sa voie, de vous y avancer, & de travailler continuellement à vous rendre saintes. Je vous conjure, mes Sœurs, de vous y exciter de plus en plus. Demandez à Dieu qu'il vous en fasse la grace, & je ne doute point que vous ne l'obteniez par vos prieres. C'est ce que je vous souhaite au nom du Pere & du Fils & du S. Esprit. Ainsi soit-il.



ÉLOGE FUNÉBRE

V. CL.
I. PART.
N°. XI.

DE M. ARNAULD D'ANDILLY,

Fait par M. Arnauld son frere, à Port-Royal des Champs. (a), le 27
Septembre 1674.

IUSTUM DEDUXIT DOMINUS PER VIAS RECTAS.

IL n'y a guere de choses dont on abuse davan tage que des louanges, & sur-tout de celles qu'on a accoutumé de donner aux morts au milieu des saints Mysteres. On les couvre de gloire pour des actions qui les ont couverts devant Dieu de confusion & de honte ; & souvent ce qui est la cause de leur punition en l'autre monde, est le sujet des plus grands éloges qu'on leur donne en celui-ci. Rien n'est plus contraire à la Religion que ces sortes de panegyriques. Elle nous apprend que la louange, l'honneur & la gloire n'appartiennent qu'à Dieu seul : que tout ce qui est de l'homme comme de l'homme, n'est digne que de blâme & de mépris ; parce que le péché a corrompu tout ce qu'il pouvoit avoir d'excellent par sa nature, & qu'ainsi on ne peut louer véritablement selon les regles du Christianisme, que les effets de la miséricorde de Dieu, en ceux en qui il lui plaît de réparer les défordres du péché par la puissance de sa grace.

C'est, Mes Soeurs, ce que nous avons à faire aujourd'hui. Gardons-nous bien d'élever la créature en elle-même : ce seroit une espece d'idolâtrie. Mais louons Dieu dans la créature : remarquons les traces de son amour paternel dans celui qu'il a choisi pour être du nombre de ses élus. Suivons-le par les diverses routes par lesquelles il l'a fait marcher pour le faire arriver à son repos éternel, & renfermons tout ce que nous avons à dire pour nous consoler de la perte que nous avons faite, dans ces uniques paroles : *Iustum deduxit Dominus per vias rectas*. C'est vous, mon Seigneur, qui avez conduit par des voies droites, ce Juste que vous venez d'appeller à vous.

Ce n'est pas qu'il ne nous soit permis de considérer dans ce serviteur de Dieu des avantages naturels que tout le monde y a admirés. C'est louer Dieu dans ses ouvrages que de reconnoître qu'il lui avoit donné

(a) [Extrait du Tome III. des Lettres, page 563, de l'édition de 1727. Préface historique, §. IX. N°. II.]

V. C. L. un esprit vif; noble, élevé; un cœur généreux, porté aux choses hon-
 I. PART. nêtes, & éloigné des passions basses de l'avarice & de l'intérêt, & une
 N°. XI. grandeur d'ame qui l'a tenu élevé au dessus des plus grands emplois où
 il a pu être appelé, & l'a fait agir avec les Princes comme s'il eût été lui-
 même en ce rang.

Mais qu'auroit-ce été que tout cela sans la grace de Dieu, qui a
 seule empêché qu'il n'en abusât à sa perte? L'élévation de l'esprit ne porte
 souvent qu'au libertinage, & à dédaigner de soumettre de fausses lumières
 à l'obscurité de la foi. Les cœurs les plus généreux étant laissés à eux-
 mêmes, consomment tout ce qu'ils ont d'ardeur & de feu à satisfaire leur
 vanité, & à se faire un Dieu de leur propre estime, lors même qu'ils
 semblent être peu touchés de celle des autres: & ce qu'on appelle une
 grandeur d'ame, n'est quasi jamais qu'une matière propre à faire des
 démons d'orgueil, de ceux qui se croient par-là être quelque chose de
 plus que le commun des hommes.

Mais c'est en cela même, Mon Seigneur, que vous avez conduit
 votre serviteur par des voies droites; en ce que vous avez rectifié par
 votre grace ce que vous lui aviez donné de qualités naturelles. Cet
 esprit naturellement si grand, n'a jamais eu dans tous les temps qu'une
 docilité d'enfant pour toutes les choses de la foi. Le commerce continuel
 qu'il a eu étant fort jeune avec des personnes de contraire Religion,
 auroit été capable de le renverser, si Dieu ne l'eût soutenu par une
 protection visible, dans un combat intérieur qu'il permit un jour qui
 lui arrivât sur ce sujet, & qui se termina, par un miracle de la grace,
 à un si parfait assujettissement à l'autorité de l'Eglise Catholique, qu'il
 n'a jamais eu depuis la moindre peine à s'y tenir inviolablement attaché.

Ayant été nourri à la Cour, où l'impiété est si ordinaire, il n'en a
 eu toujours que plus d'horreur; & Dieu a voulu, comme pour ré-
 compenser la fermeté de sa foi, que le dernier ouvrage auquel il s'est
 appliqué, & sur lequel il est mort, ait été un Recueil du trésor & du
 dépôt de la foi, qui est son Ecriture divine.

La grace n'a pas moins veillé à lui faire bien user de son cœur que
 de son esprit. C'a été certainement une merveille surprenante, & qui
 ne peut être attribuée qu'à un soin tout particulier que Dieu a eu de
 lui, de ce qu'étant d'un naturel si porté à aimer, & à aimer avec passion,
 il n'a point permis que ses affections aient jamais rien eu que d'honnête:
 & son innocence en ce point, lors même qu'il a vécu parmi les plus
 grands attrait de la volupté, a été peut-être une des choses des plus
 extraordinaires que l'on ait vu dans ce siècle.

Il y a encore une autre chose non moins admirable en matière d'amitié,

quoique dans un autre genre. C'est qu'étant impossible que parmi le V. C. L. grand nombre d'amis qu'il a toujours eu, & qu'il étoit toujours prêt I. PART. de servir, il n'y en ait eu qui étoient tout-à-fait du monde, jamais sa N°. XL. vertu n'a ressenti d'affoiblissement par une liaison qui peut être fort dangereuse aux personnes foibles : & jamais leur considération ne l'a porté à rien faire qui ait blessé sa conscience. Mais on peut dire qu'outre que Dieu le fortifioit contre ces tentations, il les détournoit aussi par un autre moyen, qui étoit la réputation de sa probité, si connue de tout le monde, que jamais personne n'auroit été assez hardi pour le solliciter d'une chose injuste.

Dieu a agi d'une autre sorte pour le préserver du dernier écueil, qui est celui des grandes ames. Il l'a conduit par la main dans toute la suite de sa vie, en souffrant qu'il s'élevât jusqu'à un certain point, sans l'exposer au péril d'une plus haute fortune qui s'est souvent présentée à lui; mais que Dieu a toujours détournée par un ordre secret de sa providence, qui le destinoit à une vie de retraite & de solitude, plus chrétienne & plus sainte, que ne pouvoit être celle qu'il avoit menée dans le monde.

Car il ne s'y faut pas tromper; quelque desir que l'on ait de servir Dieu en vivant parmi le monde qui est son ennemi, il est bien difficile qu'on ne le fasse d'une manière fort imparfaite, & que le bien même que l'on y fait, ne soit mêlé de beaucoup de défauts. Il est presque impossible, disent les Peres, que la poussière du monde ne souille le cœur des personnes mêmes les plus pieuses : *Necesse est de mundano pulvere etiam religiosa corda fordescere* : & si le mariage étant de soi une chose sainte & sanctifiée par un des Sacrements de la Loi nouvelle, S. Paul ne laisse pas de dire que la femme mariée n'est point aussi parfaitement à Dieu que celle qui est libre, parce qu'elle est partagée entre ce qu'elle doit à Dieu & le soin qu'elle a de plaire à son mari, on ne peut douter que cela ne soit encore plus vrai des emplois du monde, qui divisent sans doute beaucoup plus le cœur d'un Chrétien, & le rendent plus incapable de vaquer uniquement & préféablement à toutes choses à cet unique nécessaire, qui nous est recommandé dans l'Evangile.

Reconnoissons donc que le Seigneur a toujours conduit son serviteur par des voies droites; mais que ç'a été par divers degrés, qui ont été comme les divers âges de cet homme spirituel qu'il vouloit former en lui.

Il l'a d'abord préservé de la corruption du monde en le laissant dans le grand monde, & il lui a fait accomplir d'une manière qui a étonné tous ceux qui l'ont connu, cette parole dont l'Eglise se sert pour faire l'éloge de ceux de ses Saints qui n'ont point été élevés aux premières dignités de l'Eglise : *Beatus vir qui inventus est sine macula, & qui post*

V. CL. *aurum non abiit , nec speravit in pecunia & thesauris* : Bienheureux

I. PART. celui qui s'est conservé sans tache , qui n'a point couru après l'or , &

N°. XI. n'a point mis son espérance dans l'argent & dans les trésors. C'est le premier effet de la grace dans celui que nous regrettons. Un défintéressement merveilleux , un éloignement de toute avarice , une humeur libérale & bienfaisante , qui a fait qu'il n'a cherché à s'enrichir qu'en bonnes œuvres , selon la parole de S. Paul , & que bien loin de penser à se faire des trésors en ce monde par des voies illégitimes , il a consumé une partie de son bien dans des emplois où d'autres auroient amassé de grandes richesses.

Dieu l'a fait encore marcher par une autre voie , qui pour être rude & remplie d'épines , n'en a été que plus droite ; parce qu'elle l'a mené plus droit à la croix , qui est le lieu où doivent aboutir toutes les voies par lesquelles Dieu fait marcher les vrais Chrétiens. C'est la voie des adversités & des renversements de fortune , qui n'ont eu à son égard pour leur véritable cause , qu'un inviolable attachement au service de son Roi , & un parfait éloignement , par la seule vue de la conscience , des brouilleries & des factions qui pouvoient troubler l'État.

Mais il faut remonter plus haut , & reconnoître que ces changements qui sembloient renverser tout le bien que Dieu avoit commencé à faire par lui , n'ont été qu'une suite de sa bonté paternelle envers son serviteur.

Il fait mieux que les hommes ce qui peut le plus contribuer au véritable bien de ses élus. Il l'avoit préservé dans la prospérité qui corrompt la plupart de ceux qui s'y trouvent engagés. Il l'a voulu purifier par l'adversité qui est la fournaise , comme dit S. Pierre , où s'éprouve l'or de la véritable foi. Il lui a fait souffrir sans murmure & avec une tranquillité d'ame toujours égale , les injustices des hommes. Mais ce n'a pas été là le plus grand dessein de Dieu : c'est qu'il le vouloit à lui d'une manière plus particulière. Il falloit pour cela rompre les liens qui l'attachoient à la vie du siècle , & lui procurer ce repos si nécessaire pour s'entretenir & se fortifier dans la piété , qu'il n'auroit pas eu le courage de se procurer à soi-même , si on eût toujours rendu justice à sa suffisance & à sa vertu. Loth même ne pouvoit se résoudre à sortir de Sodome , & il fallut que les Anges l'y contraignissent. Moins le monde avoit eu de pouvoir de le corrompre , plus il se seroit flatté qu'il n'avoit pas besoin de s'en retirer pour mieux servir Dieu.

Avouons-le donc à la gloire de son Libérateur ; avouons qu'il a eu besoin de dire comme David : *Bonum mihi quia humiliasti me , ut discam justificationes tuas* : Il m'a été bon , Seigneur , que vous m'ayiez humilié ; que vous m'ayiez rabaisé , que vous ayiez permis que les hommes m'aient

m'aient maltraité, parce que c'est ce qui m'a appris à vous mieux servir, V. C L.
à me donner tout à vous, & à ne travailler que pour votre gloire. I. PART.

Nous voilà donc arrivés à ce qui fait la plus sainte partie de sa vie. N°. XI.
Jusques ici nous n'avons considéré que les graces que Dieu lui avoit faites pour le préparer à la solitude. L'y voilà, mes Sœurs; & ce que nous y pouvons admirer d'abord, est le soin que Dieu a pris de lui faire éviter l'écueil le plus ordinaire de ces sortes de retraites, qui est de changer en un repos de paresse, & en une molle oisiveté, ce qu'il y a de laborieux & de pénible dans les occupations du monde; comme il lui avoit fait éviter dans la vie laborieuse du monde, ce qu'elle a de plus dangereux, qui est l'engagement dans l'injustice & dans le péché. Ainsi l'on peut dire des deux sortes de vies qu'il a menées en divers temps, cette parole de S. Augustin; que la premiere n'a point été criminelle: ce que doit éviter celle qui se passe dans le tracas des affaires; & que la seconde n'a point été paresseuse, ce que doit éviter celle qui se passe dans le repos: *Non facinorosa, quod cavere debet laboriosa; non desidiosa, quod cavere debet otiosa.*

Ce n'est pas assurément une grace commune que cette fuite de l'oisiveté & cet amour du travail, qui l'ont tenu attaché à des occupations ou innocentes ou saintes jusques à la fin de sa vie. Un ouvrage n'étoit pas plutôt achevé, qu'il en entreprenoit un autre, qu'il poursuivoit toujours avec une même ardeur: & il semble que Dieu ait attendu à le retirer du monde, qu'il eût mis la dernière main à ce qu'il s'étoit proposé pour être le dernier de ses travaux. De sorte que l'on peut dire de notre Juste, ce qui est dit de celui dont il est parlé dans l'endroit de l'Ecriture que nous avons pris pour le sujet de ce discours: *Honestavit illum in laboribus, & complevit labores illius*: Il l'a rendu illustre par ses travaux, & il lui a fait la grâce d'y donner le dernier accomplissement.

Néanmoins ce n'ont été encore là que les occupations & les exercices de son esprit: le cœur en a eu d'autres; & l'esprit de Dieu qui l'animoit, n'a pas manqué de l'embraser toujours de plus en plus de la double charité qui fait toute la sainteté des Chrétiens; de celle que l'on doit à Dieu, & de celle que l'on doit au prochain.

Quel plus grand témoignage aurions-nous pu desirer de la premiere, qui est plus cachée, que ce qu'un mouvement de sa conscience, mêlé d'une crainte respectueuse envers Dieu, lui a fait dire aux approches de la mort, lorsque l'ame commençant à se séparer du corps qui l'appesantit, semble voir plus à découvert ses propres sentiments. Le desir d'aller à Dieu lui causant quelque défiance qu'il ne fût pas en état de

V. C. L. se présenter devant lui, il fit par le seul instinct de sa piété, ce que conseille I. PART. S. Augustin dans de semblables rencontres, quand on est en doute si on N°. XI. est bien avec Dieu. Vous n'avez alors, dit ce Saint, qu'à interroger votre cœur : *Interroga cor tuum* ; & si vous y trouvez de l'amour pour Dieu, rendez lui en grâces, & ayez confiance en sa bonté. C'est ce qu'a fait notre cher malade : il a interrogé son cœur, & son cœur lui a répondu qu'il aimoit Dieu.

On lui a oui dire ces édifiantes paroles : Que c'est une chose terrible, ô mon Dieu ! de se présenter devant vous lorsqu'on ne vous aime point ! Mais comment nous pouvons-nous assurer que nous vous aimons ? Il me semble néanmoins que je vous aime : car il n'y a rien que je ne voulusse faire & donner pour vous. Il est inutile après cela de chercher d'autres marques de l'amour qu'il a eu pour Dieu, quoique d'ailleurs sa fidélité constante & invariable dans ses exercices de piété, & son amour pour la prière, en fussent des témoignages continuels.

Pour la charité envers le prochain, il n'a pas attendu à sa retraite à en donner des preuves très-édifiantes. Jamais rien ne fut ni plus chrétien ni plus généreux que ce que le seul motif de cette vertu lui fit entreprendre, il y a plus de quarante ans, pour des Officiers d'un Présidial, prêts d'être condamnés au dernier supplice sur l'apparence d'un crime dont presque tout le monde les croyoit coupables, quoiqu'ils en fussent innocents. La Providence divine l'ayant amené dans la prison où ils étoient enfermés, & où il n'alloit que pour visiter un de ses amis qui y étoit détenu pour dettes, ils le rencontrèrent par hasard, & lui racontèrent leur infortune ; & un certain air de sincérité qui paroissoit dans leur discours, l'ayant persuadé de leur innocence, il ne lui en fallut pas davantage pour croire que Dieu l'engageoit à se déclarer leur protecteur contre les poursuites violentes d'un homme puissant qui les accabloit par son crédit. Il le fit : il se rendit le principal & presque l'unique sollicitateur de leur affaire, avec autant & plus de chaleur que s'il s'y fût agi de tout son bien. Et après des peines & des fatigues incroyables, il les tira d'oppression par un Arrêt qui les renvoya absous des crimes qu'on leur imposoit. Mais il lui en pensa coûter la vie : car il s'épuisa tellement le corps & l'esprit à courir continuellement chez les Juges, & à leur parler avec sa force ordinaire, qu'il lui en prit une maladie qui le mit à deux doigts de la mort, ayant reçu le Viatique sans presque aucune apparence d'en revenir. Notre Seigneur dit que le plus grand effet de l'amour est de donner sa vie pour ses amis. Il l'a donnée pour des inconnus ; mais que sa piété lui avoit fait prendre pour ses amis, aussi-tôt que Dieu lui eut fait connoître qu'ils

avoient besoin de son assistance; tant la foi l'avoit fait entrer dans ce V. C¹. que Jesus Christ a voulu nous apprendre par la parabole du Samaritain, I. PART. qui est de regarder comme notre prochain & notre ami, tout homme N^o. XL que la Providence nous donne moyen d'assister.

J'en devrois demeurer là: car que peut-on ajouter à une action qui l'a pu faire appeller un martyr de la charité & de la justice, puisqu'il en avoit assez fait pour en mourir, & que si nous ne l'avons pas perdu dès ce temps-là, c'est que Dieu vous le réservoir, Mes très-cheres Sœurs, & vouloit que ce fût chez vous qu'il consommât le sacrifice de sa charité. Et il est vrai aussi que vous en avez été les plus chers objets. En choisissant votre Maison pour le lieu de sa retraite, il y avoit mis toutes ses affections. En s'y donnant tout entier à Dieu, il s'y étoit donné tout à vous & à tous ceux que la société du même esprit avoit fait un même corps avec vous. Quelle part n'a-t-il point prise à toutes vos persécutions? Que vous a-t-on fait souffrir que son cœur n'en ait été déchiré? Quelle considération ou de crainte de se nuire, ou de respect envers les plus grands a été capable de le retenir, lorsqu'il a eu occasion de défendre votre innocence? La plupart de vous se souviennent de cette *triste journée* (b) dont on peut dire, selon la parole de Jesus Christ dans l'Evangile, que votre ennemi avoit demandé de vous cribler comme on fait le bled. Que ne fit-il point dans cette rencontre par le mouvement d'un zèle aussi humble que généreux? Il s'abaisa jusqu'à se mettre à genoux pour amollir un cœur que Dieu permit qui demeurât inflexible, pour éprouver ses servantes; & il fit voir ensuite par sa constance, & par la part qu'il prenoit à leur fermeté, qu'estimant heureuses celles qui souffroient, il ne s'étoit si fort humilié pour détourner cet orage, qu'afin d'en épargner la honte à ceux qui les faisoient souffrir.

Mais laissons là ce que vous avez tant de fois demandé à Dieu d'oublier. Il vaut mieux, pour rentrer dans le dessein que je me suis proposé d'abord, de ne penser principalement qu'à rendre gloire à Dieu: il vaut mieux, dis-je, vous faire faire une nouvelle attention sur des choses, où

(b) (C'est le jour que M. de Péréfixe, Archevêque de Paris, vint à Port-Royal, accompagné du Chevalier du Guet, du Lieutenant Civil, & du Prévôt de l'Isle, avec deux cents Archers, &c. pour enlever l'Abbesse, & douze des principales Religieuses de la Communauté, nommément la M. *Agnès Arnauld*, & ses trois nieces, filles de M. d'Andilly, pour les emprisonner toutes séparément en divers Monastères, à cause du refus de la signature pure & simple du Formulaire.

Ce fut devant l'Archevêque de Paris que M. d'Andilly, âgé de soixante & quinze ans, se mit à genoux, pour le conjurer au nom de Jesus Christ, de ne point exercer une telle violence contre ses Epouses, qu'il savoit ne l'avoir pas méritée, puisqu'elles ne refusoient de lui obéir que par la crainte de blesser leur conscience, en rendant un faux témoignage.)

[Cette Note & les suivantes, sont tirées d'une ancienne copie manuscrite de ce Discours.]

V. C. L. le plus grand avantage de son serviteur est, qu'il lui a plu se servir de
 I. PART. lui pour faire en cette Maison des faveurs très-singulieres, & qui lui ont
 N°. XL été si importantes, que cela seul mérite que sa mémoire y soit en bénédiction dans toute la suite des siècles.

La premiere est; que Dieu ayant inspiré à la mere Angelique de se démettre de sa qualité d'Abbesse, elle trouva dans ce cher frere tant de disposition à ménager les intérêts de Dieu contre les siens propres, que ce fut par le crédit qu'il avoit alors à la Cour que vous obtintes du Roi le pouvoir dont vous jouissez encore d'élire votre Supérieure. Vous savez assez de quelle importance est ce choix à votre Maison, pour y maintenir le bien que vos Meres y ont établi. Mais ce qui vous rend plus obligées à la personne qui vous a fait avoir ce droit, est, qu'il agissoit tellement en cela contre toutes les vues de la sagesse mondaine, que ses amis ne pouvoient comprendre la chaleur qu'il témoignoit dans cette affaire, & prenoient ses sollicitations pour une folie; parce que la prudence de la chair auroit voulu qu'il eût plutôt pensé à conserver ce Bénéfice dans sa famille (c), comme on parle dans le monde, que de l'en faire lui-même sortir par le droit d'élire qu'il procuroit au Monastere. C'en est assez, Mes Sœurs, pour vous engager à une reconnaissance perpétuelle envers l'auteur d'une action si sainte & si désintéressée.

Ce que je compte pour la seconde grace que Dieu vous a faite par son serviteur, est que c'est de lui que vous est venue la connoissance de ce
 M. de S. saint homme par qui on peut dire que Dieu a versé sur cette Maison toutes
 Cyran. fortes de bénédictions spirituelles & temporelles: car les premieres ont attiré les secondes. Mais ce sont les premieres qui méritant particulièrement que nous en rendions à Dieu, tous tant que nous sommes qui avons eu le bonheur d'y avoir part, des actions de graces infinies, nous obligent en même-temps de remarquer comme une faveur singuliere qu'il a faite à notre Juste, de s'être servi de lui pour vous adresser à cet Ananie, qui étant plein de l'esprit de Dieu, a plus contribué que personne à renouveler en ce temps les fondemens solides de la véritable piété, & les regles les plus importantes de la conduite des ames.

Je ne m'étends pas davantage sur ce sujet. Vous avez sans doute prévenu dans votre pensée tout ce que je vous en pourrois dire; & il vaut mieux dans ces rencontres adorer Dieu dans le silence que de trop publier ses graces mêmes; parce que notre misere est si grande, qu'il est à craindre que nous ne nous en élevions.

Il y a encore une autre grace qui est presque de même nature, à la

(c) M. d'Andilly avoit alors à Port-Royal quatre sœurs, & six filles Religieuses.

quelle Dieu a voulu que son serviteur eût quelque part, quoique d'une V. C. L. maniere plus éloignée. Vous savez, Mes Sœurs, que dans la dernière I. PART. tempête qui s'est élevée contre vous (d), vous n'avez point trouvé de N°. XL plus grande consolation dans vos maux, ni de plus fort appui devant Dieu & devant les hommes, que dans la charité généreuse de ce grand M. l'Evêq. Prélat qui remplit aujourd'hui toute l'Eglise de l'odeur de sa sainteté. d'Alet. Quel est donc le bonheur de celui que nous pleurons, d'avoir autrefois contribué par la seule vénération qu'il eut pour une piété si extraordinaire, à le faire élever dans le rang qu'il tient aujourd'hui dans l'Eglise; c'est-à-dire, à mettre sur le Chandelier une lumière si éclatante, & à donner moyen à un zèle si fervent d'embrasser avec un courage intrépide tout ce que Dieu lui feroit entendre être de sa gloire & de son service ?

Et il ne faut pas dire que cela est recherché de bien loin : ce qui est éloigné dans la suite des temps est proche dans les desseins de Dieu. Tout s'y entretient, & tout y est lié par les ordres de sa sagesse. Et comme on ne peut pas douter qu'en élevant ce saint homme à l'Episcopat, il n'ait prévu tout le bien que sa grace lui feroit faire dans cette charge, dont la protection d'une Maison sainte très-injustement persécutée n'est peut-être pas une des moindres, on peut croire aussi que celui qui, par le pur zèle de la gloire de Dieu, s'est employé à lui procurer cette dignité, a quelque part devant Dieu à toutes les heureuses suites qu'elle a eues; & qu'ainsi ce n'est pas sans raison que je vous l'ai fait considérer comme un objet de votre reconnoissance, pour les biens que Dieu vous a faits par l'entremise de cet excellent Evêque.

J'en puis dire presque autant de votre premier retour (e) dans cette ancienne Maison, qui est maintenant la seule où s'est conservé l'esprit de vos cheres Meres. La retraite qu'il y avoit choisie en a été l'occasion, & il semble que Dieu ne l'y ait envoyé que pour vous y appeler après lui. Il y remet toutes choses en si bon état, que l'on crut que la raison qui vous en avoit fait sortir étoit cessée en partie : & il a toujours fait depuis une partie de sa piété de travailler pour les servantes de Jesus Christ, & de leur rendre leur solitude plus aimable (f). Mais admirons ici la conduite de Dieu envers ses élus. Il avoit dit sans doute avec David en se retirant dans ce désert : *Hæc requies mea in sæculum sæculi, hic habitabo*

(d) Ce n'est pas que la persécution eût cessé ; mais c'est qu'elle se renouvela alors avec encore plus de violence.

(e) Ce premier retour fût en 1648, après qu'on eut rendu le lieu habitable par des chauffées qui le garantissoient du débordement des eaux.

(f) C'étoit M. d'Andilly qui prenoit soin de tous les jardins de Port-Royal : il y travailloit assiduellement plusieurs heures par jour.

V. C L. *quoniam elegi eam* ; c'est ici le lieu de mon repos pour toujours , & j'y
I. PART. demeurerai , parce que je l'ai choisi. Mais Dieu l'a voulu éprouver en cel
N°. IX. même , & lui faire sentir qu'on ne doit s'assurer de rien en ce monde , mais
vivre toujours dans une entière dépendance de ce qu'il lui plaît d'or-
donner de nous.

Il s'en est vu chassé par le même orage qui vous a presque submer-
gées (g) ; & nous ne devons pas dissimuler ce qui nous peut donner un
nouveau sujet d'élever Dieu par l'humiliation de la créature. C'est qu'afin
qu'il fût convaincu par sa propre expérience du besoin continuel que nous
avons de la grace pour ne nous point affaiblir dans nos plus saintes réso-
lutions , Dieu a permis que la douceur de son exil lui ait fait un peu
oublier ce qu'il devoit considérer comme son véritable pays au regard de
la terre , lorsqu'il ne tenoit plus qu'à lui d'y retourner.

Quelques considérations légitimes en soi , mais qui devoient céder à
des engagements plus saints , l'arrêterent un peu de temps , & furent
comme une glu qui embarrassant les ailes spirituelles de cette colombe ,
comme parle S. Augustin , l'a empêché de s'envoler aussi-tôt qu'elle l'auroit
pu vers sa chere solitude.

Mais cette tentation fut bientôt dissipée ; & il paroît qu'elle n'a servi
qu'à lui faire goûter davantage le bonheur qu'il ressentoit de se retrouver
enfin dans ce lieu de ses chastes & saintes délices , parmi les personnes
qu'il aimoit le plus en Notre Seigneur. C'est ce qu'il a témoigné dans
sa dernière heure : car il a paru , Mes Sœurs , par tout ce qu'il a dit en
se voyant proche de sa fin , que les deux dispositions dont son esprit &
son cœur étoient le plus pénétré , ont été la joie qu'il avoit de se voir en
ce lieu-ci dans les derniers moments de sa vie (h) , & un desir ardent
d'aller à Dieu.

Il ne cessoit d'une part d'admirer la grace que Dieu lui faisoit de se
trouver , comme il disoit , dans une si sainte Maison , & d'être assisté dans
ce dernier passage d'où dépend l'éternité , des prières de tant de bonnes
âmes qui avoient pour lui une charité si ardente. Mais il ne cessoit aussi
de l'autre de témoigner combien il desiroit , à l'exemple de S. Paul , la
dissolution de son corps pour aller à Jesus Christ , jusqu'à se plaindre qu'on
retardoit son bonheur en priant Dieu avec trop d'instance pour le recou-
vrement de sa santé.

(g) Ce fut par la persécution de 1664. Car on ne parle point de son premier exil , qui
ne dura que quelques jours. Mais celui-ci fut de quatre années ; & lorsque la paix se fit
(en 1668) & qu'il se vit en liberté de revenir à Port-Royal des Champs , il eut une assez
grande peine à se résoudre à quitter sa maison de Pomponne , où les ordres du Roi l'avoient
relégué. Mais enfin il secoua cette poussière , qui s'étoient attachée à ses pieds , & revint
avec joie se renfermer dans sa première retraite.

(h) Il a vécu quatre - vingt cinq ans , sans avoir aucun des sens affaibli.

Il n'y avoit qu'une grace extraordinaire qui pouvoit allier en lui ces V. C L. deux sentimens : car on n'aime pas naturellement à quitter les lieux & I. PART. les personnes qu'on aime beaucoup. S'il trouvoit donc tant de douceur N°. XL dans le lieu de sa solitude, & dans la compagnie des personnes que Dieu lui avoit unies par de si aimables liens, comment avoir tant d'impatience de quitter tout cela ? C'est qu'un moindre amour cede à un plus grand : c'est que l'esprit de Dieu le remplissant de foi & de confiance, il se tenoit assuré de trouver dans le ciel ce qu'il aimoit plus que ce qu'il quittoit sur la terre. C'est, comme nous avons déjà dit, qu'interrogeant son cœur, il lui avoit répondu qu'il pouvoit bien croire qu'il aimoit Dieu, puisqu'il se sentoît disposé à tout faire & à tout donner pour Dieu.

En vérité, Mes très-cheres Sœurs, nous avons tort après cela de trop écouter la nature, pour trouver des sujets de tristesse & d'affliction dans ce qui nous doit plutôt donner de la joie, si nous avons un peu de foi. Tous les Peres nous enseignent que la marque des vrais fideles est le desir de la mort ; que comme le premier avènement du Messie a été l'objet des desirs continuels & de la dévotion des vrais Israélites, ainsi le second avènement de Jesus Christ doit être l'objet de la plus solide piété, & des plus fervents desirs des Chrétiens : que c'est alors seulement qu'on se peut croire détaché de toutes les choses de la terre, comme Jesus Christ nous y oblige, quand on desire sincèrement de mourir ; & enfin S. Augustin comprend tout en un mot, lorsqu'il dit, que le parfait Chrétien est celui qui a besoin de patience pour souffrir la vie présente, & qui reçoit la mort avec joie : *Qui perfectus est, patienter vivit, & delectabiliter moritur.*

Que pouvions-nous donc demander à Dieu qui fût plus capable de nous consoler, que ce qu'il a fait en notre faveur ? Il nous avoit donné celui que nous regrettons. Il nous l'a conservé très-long-temps plein de vigueur & de force. Il lui a fait passer les bornes ordinaires de la vie des hommes, selon le témoignage de David. Il l'a détaché de la terre avant que de la lui faire quitter, & il a voulu que nous fussions qu'il avoit comblé tant de graces qu'il lui avoit faites, par celle qui en est la perfection, selon les Peres, qui est un sincere & ardent desir de jouir de Dieu. Nous pouvoit-il mieux assurer qu'il possède présentement ce qu'il lui a fait desirer avec tant de foi, & espérer avec tant de confiance ? Et cela étant, il faut que nous nous aimions plus que lui, si nous n'avons plus de joie de son bonheur, que de douleur de sa séparation.

Finissons donc, Mes Sœurs, par ces belles paroles de votre Pere S. Bernard, qui a eu besoin comme vous dans une rencontre semblable à la

V. C L. vôtres, d'opposer la force de la foi à la foiblesse de la nature: *Temperet*,
 I. PART. *Dilecti, gaudium mæstitiam desolatorum, & tolerabilius fiat nobis quod*
 N°. XI. *nobiscum non est, quia cum Deo est*: Que la joie de celui qui nous étoit
 si cher en notre Seigneur tempere la tristesse de ceux qu'il a laissés dans
 la désolation; & que la créance que nous avons qu'il est avec Dieu,
 nous rende plus supportable de ce qu'il n'est pas avec nous. Passons plus
 avant: prions Dieu qu'il remplisse notre cœur des mêmes desirs dont il
 avoit rempli le sien; & au lieu de nous plaindre de ce qu'il n'est plus
 avec nous, nous nous plaindrons nous-mêmes de n'être pas avec lui, &
 nous ne penserons comme lui qu'à nous rendre dignes d'arriver à l'éter-
 nité bienheureuse, où nous conduise le Pere, le Fils & le S. Esprit.

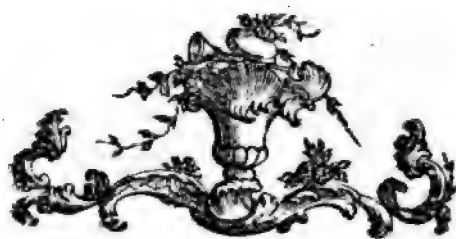


R É P O N S E

V. CL.
I. PART.
N°. XII*A une Consultation sur un Mariage entre proches parents, &c. (a)*

O N ne voit pas dans le cas proposé qu'il y ait assez de raison pour demander dispense de marier deux personnes aussi proches que sont des Cousins issus de Germains. Quand les deux partis le desireroient, il y auroit encore beaucoup de difficultés, & je ne serois point d'avis qu'on la demandât: mais les parents du garçon y ayant de la répugnance, quoique la fille, à ce que l'on suppose, soit plus riche que lui, il faut les laisser dans la pensée qu'ils ont, que le respect que l'on doit avoir pour les loix de l'Eglise, s'oppose à ce mariage. C'est pourquoi il faut que les parents de la fille cherchent un autre parti pour elle; & quand ils n'en pourroient pas trouver dans la ville même, c'est assez qu'ils en puissent trouver de fortables à la campagne: car ce n'est pas une raison de violer les loix de l'Eglise de ce qu'ils feront privés de la consolation de l'avoir proche d'eux. Ce n'est pas seulement ma pensée, mais aussi celle d'une personne fort intelligente à qui j'ai proposé cette affaire.

(a) [Imprimée pour la première fois dans le Tome IX. des Lettres, page 208. Préface historique, §. X.]



V. C. L.
I. PART.
N^o XIII.

É C R I T

Sur un mariage proposé pour le Marquis de Pomponne avec Mademoiselle Hebert sa Cousine-Germaine. (a)

Pour répondre à cette question: si on peut demander au Pape une dispense pour le mariage d'un Cousin-Germain avec sa Cousine-Germaine, sans blesser la conscience & le respect dû aux Ordonnances de l'Eglise; on dit premièrement en général, qu'il est toujours fort dangereux de chercher à se dispenser des loix de l'Eglise, sans une grande nécessité; & que si en toutes sortes d'occasions il y a du péril, il y en a beaucoup plus quand il s'agit d'un mariage; parce que si Dieu ne le bénit, on n'en peut rien attendre que de déplorable: & il ne bénit que ceux qui sont conformes à sa volonté. Or pour la connoître, nous n'avons après sa loi, nul moyen si sûr que les loix de son Eglise, qui sont *formées*, comme parlent les Papes, *par l'Esprit de Dieu, & consacrées par la vénération de tout le monde chrétien*. Quand on les suit, on marche dans la lumière & on l'a pour garant de ce que l'on fait: quand on s'en écarte, même avec dispense, on entre dans une voie fort obscure; on abandonne le certain, tout au plus pour le probable; & quand on pourroit se flatter de suivre un grand nombre d'autres guides, ce n'est plus le guide que Dieu nous a donné, mais ceux que nous nous sommes choisis nous-mêmes. Est-ce donc là prendre le parti le plus sûr? Non sans doute. Cependant ce qu'a dit le Cardinal Bellarmin, pieux & savant Jésuite, est très-vrai: "Que si quelqu'un veut mettre son salut en assurance, il faut absolument qu'il cherche la vérité certaine, sans s'arrêter à ce que disent, ni à ce que font aujourd'hui beaucoup de gens; & que si on ne peut connoître clairement la vérité certaine, il faut au moins prendre le parti le plus sûr". Or la vérité certaine, & le parti en toutes manières le plus sûr dans le cas proposé, c'est ce que l'Eglise nous ordonne par la voix du dernier Concile général. Rien n'est plus clair ni plus exprès. Elle nous fait connoître fort distinctement, qu'en matière de mariage toutes

Avis du
Card. Bel-
larmin à
son neveu.

(a) [Imprimé dans le VII. Volume des Lettres de M. Arnauld, page 235. avec cette Note:] Cet Ecrit est du P. Quesnel; mais comme il fut fait de concert avec M. Arnauld, & qu'il en contient les sentiments sur le sujet dont il s'agissoit, on a cru le pouvoir insérer ici. M. Arnauld en parle en ces termes dans un billet à Madame de Fontpertuis, du 17 Octobre 1663. "Nous avons parlé le P. Prieur (le P. Quesnel) & moi, du cas que vous nous avez proposé. Je l'ai prié de mettre par écrit ce que nous en pensons. Cela ne pourra vous être envoyé que demain. [Voyez la Préface historique, §. X. N^o. II.]

dispenses lui sont fort odieuses. Elle ne veut point qu'on en accorde V. C L. absolument aucune, ou au moins qu'on ne le fasse que rarement ; que I. PART. ce ne soit qu'avec cause, & que la dispense soit toute gratuite : *In con-* N. XIII. *trahendis matrimoniis vel nulla omnino detur dispensatio, vel raro, idque* Trid. sess. 24. de ref. *ex causa, & gratis concedatur.* C'est ce que le Concile ordonne en gé- matr. c. 5. néral pour tous les degrés prohibés ; & il laisse à la sagesse & à la prudence de ceux à qui il appartient de dispenser, de juger quels seront ces cas rares, & où l'on pourra accorder une dispense avec les conditions qu'il prescrit. Mais quand le Concile vient à déclarer sa volonté sur les dispenses des mariages entre parents au second degré, il ne s'en rapporte à personne, & détermine lui-même les cas où son intention est qu'on puisse user d'indulgence en accordant la dispense, & hors desquels il veut que son Ordonnance soit exactement observée : *In secundo gradu nunquam dispensetur, nisi inter magnos Principes, & ob publicam causam.* Les rayons du soleil ne sont pas plus clairs que ces paroles : & ce seroit les obscurcir que de les vouloir expliquer. Il est bon seulement de remarquer combien le Concile met de différence entre la défense qu'il venoit de faire en général, de dispenser en matière de mariages à contracter, & celle qui regarde en particulier le second degré. Dans la première il met une alternative : *Vel nulla omnino detur dispensatio, vel raro* ; mais le second membre de l'alternative est indéfini, & la rareté des cas indéterminée : ce qui donne au Dispensateur la liberté d'en user selon sa prudence avec quelque étendue. Dans la seconde il n'y a point d'alternative ; mais seulement une exception réduite seulement à deux cas : *Nunquam dispensetur, nisi inter magnos Principes, & ob causam publicam.* Dans la première le Concile ne spécifie point les personnes, & il n'y en a aucune qui ne puisse prétendre à une dispense quand il y en aura une juste cause. Dans la seconde on n'en laisse l'espérance qu'aux Princes, & non encore à tous, mais aux grands Princes seulement. Dans la première point de distinction entre les causes particulières & les causes publiques ; & les particulières suffisent, si d'ailleurs elles sont valables. Dans la seconde, une cause particulière ne suffit pas ; il en faut une publique, qui regarde l'intérêt commun de l'Eglise ou de l'Etat. Et par cette dernière clause seule, quand il est question d'examiner si on peut obtenir dispense dans le cas du second degré de parenté, on ne doit compter pour rien tout ce qu'on pourroit alléguer de raisons de bienfaisance, d'accommodement, ou d'avantages particuliers d'une famille ou deux, ni même des considérations importantes de quelque personne en particulier.

Il n'en faudroit pas davantage pour décider le cas ; puisqu'il s'agit de l'exécution d'une ancienne loi renouvelée & établie de nouveau par ce

V. C. L. dernier Concile général, qui marque de point en point ce qu'il veut que
 I. PART. l'on fasse, ou qu'on ne fasse pas sur cette matiere. Et il faut considérer
 N. XIII. que cette loi ne regarde pas seulement la police extérieure de l'Eglise,
 ni l'exercice de la Jurisdiction Ecclésiastique, ni d'autres semblables matieres, sur lesquelles les réglemens du Concile ne sont pas reçus par-tout. C'est une loi universellement reçue par toute l'Eglise, qui concerne la discipline uniforme des Sacrements: & comme elle rend incapables de contracter entre eux validement le mariage, tous ceux qui sont dans ce degré de parenté, & que les Etats y sont intéressés, il ne faut pas douter que les Ambassadeurs des Princes, qui étoient au Concile, n'aient bien examiné toutes choses, & n'aient concouru à l'Ordonnance en question.

Les raisons que l'Eglise a eues de confirmer cette défense sont très-considérables. Et comme elle a été observée de tout temps, avant même qu'il y en eût aucune loi positive, ni divine, ni humaine, il semble que les hommes en aient reçu quelque impression de la main de la nature. Car d'où pourroit venir l'éloignement qu'on avoit de ces sortes d'alliances, même avant que les hommes les eussent défendues, puisqu'il n'y en a rien dans la loi de Dieu écrite? Ne seroit-ce point cet instinct de la nature, qui est une espece de loi naturelle, que S. Ambroise auroit eu en vue, quand il a dit que la Loi divine défend les mariages entre les Cousins-Germains & les Cousines-Germaines? Car la pudeur naturelle, quoique fille du péché, ne laisse pas de venir de Dieu; & c'est une espece de loi naturelle dont le sentiment a conduit les Payens mêmes, & leur a donné de l'horreur de certaines choses qui approchoient de celle dont nous parlons. Quoi qu'il en soit, S. Ambroise dans sa lettre soixantieme à Paterne, ayant à lui montrer qu'il ne lui étoit pas permis de faire épouser à son fils sa propre niece (petite fille de Paterne même) lui fait cet argument du moins au plus: Quel sujet peut-on avoir d'en douter, puisque la Loi divine, défend même aux Cousins-Germains de s'allier par le mariage? *Quid enim est quod dubitari queat, cum lex divina etiam patruales fratres prohibeat convenire in conjugalem copulam?* On a de la peine à comprendre que S. Ambroise ait pu ignorer qu'il n'y a aucune loi positive dans l'Ecriture sur ce sujet; & tout ce qu'on pourroit faire pour expliquer ce qu'il en écrit en cet endroit, seroit peut-être de dire qu'il a regardé ce qu'on en trouve dans l'usage & la pratique commune de tous les hommes, comme une espece de Tradition divine; & ce qu'on en sent dans la nature, comme une marque de la volonté de Dieu.

L'aversion qu'on a par cet instinct naturel de ces sortes de mariages, étoit si générale & si puissante, au rapport de S. Augustin, qu'encore qu'il n'y eût point de Loi divine qui les défendit, il s'étoit établi comme une

loi de mœurs & de coutume parmi les peuples, qui avoit presque autant V. C L. de force sur leur esprit que des défenses positives, pour empêcher les I. PART. mariages des Cousins-Germain. De sorte qu'il se trouvoit très-rarement N. XIII. que l'on usât, de son temps, de la liberté que les loix laissoient sur cela à ceux qui étoient dans ce degré de parenté. « Ce qui étoit permis, dit „ ce saint Docteur, est si proche de ce qui est défendu, c'est-à-dire, le „ mariage d'un Cousin-Germain avec une Cousine, touchoit de si près „ au mariage d'un frere avec sa sœur, que l'horreur qu'on avoit de celui- „ ci, en inspiroit pour l'autre. On croyoit presque faire avec une sœur „ ce qu'on faisoit avec une cousine-germaine; parce que ces cousins sont „ si proches des freres, qu'on leur en donne même le nom, & qu'ils „ sont en effet presque freres ». Tout cela est mot pour mot de ce saint „ Docteur, dans le livre quinzieme de la Cité de Dieu, Chapitre XVI, où après avoir remarqué que la coutume a beaucoup de force sur l'esprit des hommes, & que lorsqu'elle sert à mettre des bornes à la concupiscence, c'est un crime de la vouloir violer ou effacer, il ajoute ce qui suit: *Si enim iniquum est auiditate possidendi, transgredi limitem agrorum, quantum est iniquius libidine concumbendi subvertere limitem morum? Experti enim sumus in connubiis consobrinarum, etiam nostris temporibus, propter gradum propinquitatis fraterno gradui proximum, quam raro per mores fiebat, quod fieri per leges licebat; quia id nec divina prohibuit, & nondum prohibuerat lex humana. Verumtamen factum etiam licitum propter vicinitatem horrebatur illiciti, & quod fiebat cum consobrina, penè cum sorore fieri videbatur; quia & ipsi inter se propter tam propinquam consanguinitatem fratres vocantur, & penè germani sunt.*

Les Princes ont laissé agir les loix de l'honnêteté naturelle & de la coutume, tant qu'elles ont été en vigueur, & qu'on ne les a violées que rarement, comme S. Augustin témoigne qu'il se trouvoit encore de son temps: mais quand ils ont vu que la cupidité l'emportoit sur la pudeur de la nature & sur l'usage des mœurs, ils sont venus à leur secours par le moyen de leurs Ordonnances. S. Augustin nous vient de marquer assez clairement qu'il y en avoit de son temps, & il le dit encore plus expressément quelques lignes après: *Verum quis dubitet honestius hoc tempore etiam consobrinorum prohibita esse conjugia?* « Peut-on douter que la dé- „ fense qui empêche aujourd'hui les cousins & les cousines de se marier „ ensemble, n'ait bien mieux pourvu à l'honnêteté naturelle? » S. Ambroise, dans les paroles qui seront rapportées plus bas, cite sur cela une Loi de Théodose le Grand, que nous n'avons point; mais ses deux enfants, Arcade & Honoré, qui en firent aussi chacun une, citent celle de leur Pere. Les Capitulaires & les Ordonnances de nos Rois autori-

V. C. L. sent la même discipline. Ainsi toutes les puissances spirituelles & temporelles conspirent ensemble à empêcher les mariages entre parents du second degré.

Les Saints Docteurs nous apprennent les raisons de cette défense, & les tirent du dessein général que Dieu a de lier les hommes les uns avec les autres par la charité, qui est la fin de toutes ses œuvres, le plus grand bien de l'homme en cette vie, & le plus fort lien de la société humaine. Car il est visible que c'est pour cela qu'il a voulu que les hommes soient nés les uns des autres, & que pour cet effet les peres & les meres fussent unis par le lien conjugal, par le moyen duquel plusieurs familles entrent les unes dans les autres, & forment ensemble une liaison & une société particulière, d'étrangères & inconnues qu'elles étoient auparavant les unes aux autres. C'est ainsi que les liens de la charité se multiplient.

Mais il y avoit deux inconvénients contraires à craindre. Il y avoit à appréhender d'une part, que la charité conjugale ne dégénérât en une passion brutale, & une ardeur excessive, si ceux de proches parents, déjà liés ensemble par le sang & par une familiarité formée de longue main, & dès l'enfance, venoient à y ajouter l'amour & la tendresse conjugale, qui sont ordinairement si ardents & si vifs entre un mari & une femme, & qui ont coutume de croître & de s'échauffer de jour en jour par les privautés, les complaisances, les intérêts communs, & les fruits du mariage. C'est pour cela que l'Eglise, en suivant la conduite de l'Esprit de Dieu, n'a pas voulu que les parents pussent contracter mariage les uns avec les autres dans les quatre premiers degrés de parenté, dont le premier étoit déjà interdit par la Loi divine, & même par la raison. C'est la preuve qu'apporte S. Thomas, & qu'il a même tirée d'Aristote : *Cum enim homo naturaliter consanguineam diligat, si adderetur amor qui ex carnali copula inflammatur, inde nimius amoris ardor effervesceret, & existeret flagrantissimum amoris incendium.*

S. Thom.
2. 2.

D'un autre côté, comme l'amitié se refroidit entre les parents, & qu'ils deviennent presque étrangers les uns aux autres, à mesure qu'ils s'éloignent de leur tige commune, & qu'on a passé le quatrième degré, Dieu a voulu que l'on pût courir, pour ainsi dire, après cette amitié fugitive, & la rappeler par une nouvelle alliance; la rechauffer & l'arrêter par les liens du mariage, permis pour cet effet hors le quatrième degré. Ainsi se multiplient dans la société humaine les liens de la charité, & plus de personnes s'unissent les uns avec les autres, lorsque ceux qui sont déjà liés par une proche parenté attirent des étrangers dans leurs familles par des mariages, ce qu'ils ne feroient pas s'ils avoient la liberté de s'unir de nouveau avec des personnes de leur famille même. *Habita est*

enim ratio rectissima charitatis, dit S. Augustin, *ut homines quibus esset utilis V. C L. atque bona concordia diversarum necessitudinum vinculis netterentur, nec I. PART. unus in una multa haberet, sed singula spargerentur in singulos, ac sic ad N. XIII. socialem vitam diligentius colligendam plurima plurimos obtinerent.*

Il est aisé de voir qu'en cherchant des dispenses pour se marier avec une Cousine-Germaine sans aucune nécessité, on se tire de l'ordre de Dieu & de l'Eglise, & que loin de suivre leurs vues & de seconder leurs desseins, comme on le doit, on s'en éloigne, & on en empêche, autant que l'on peut, l'exécution & l'accomplissement par ses vues propres & par ses desseins particuliers. On fait par cette conduite des alliances que Dieu n'approuve point, & on unit ensemble ceux qu'il ne veut pas unir. Car c'est une parole de S. Thomas qui doit faire trembler ceux qui ont ces sortes de mariages à cœur : *Que comme Dieu n'unit point ceux qui s'unissent ensemble par un mariage contraire au commandement de Dieu, de même il n'unit point ceux qui se marient contre le commandement de l'Eglise, qui n'a pas moins de force pour nous obliger que le commandement de Dieu.* Supp. 3. p. 9. 54. ad. 4. ad. 1.

Les motifs que l'on expose dans ce Mémoire pour justifier le dessein d'obtenir dispense d'obéir à l'Eglise en cette rencontre, ne paroissent guere propres à persuader qu'on le puisse faire en conscience. *Le mariage*, dit-on, *fera plaisir aux deux familles : on s'accommode fort de l'humeur de la Cousine ; on y est accoutumé.* Mais des raisons si humaines peuvent-elles être mises en balance avec le respect & l'obéissance due aux loix de l'Eglise, si autorisées en toutes manieres ? On a bien su, quand on a défendu ces mariages, qu'ils feroient plaisir à plusieurs personnes ; & c'est pour cela même qu'on les a défendus : car on ne s'avise guere de défendre des choses auxquelles les hommes ne prennent point de plaisir. Mais un bon Chrétien met sa joie à sacrifier ce plaisir à l'obéissance qu'il doit à l'Eglise sa mere, & trouve son plaisir dans son obéissance même.

Il a même sujet d'espérer d'y trouver tout le reste ; c'est-à-dire, que Dieu, pour récompenser son obéissance, lui fera trouver ailleurs ce qu'il ne trouvera peut-être pas où il le cherche, une femme dont les bonnes qualités soient capables de rendre un mariage heureux. Car Dieu en renfermant toutes ces qualités dans la prudence (aux Proverbes, Chapitre XIX, 14.) fait connoître en même-temps que c'est de lui qu'il faut principalement attendre ce don précieux, d'une femme sage & prudente ; *Domus & divitiæ dantur, à parentibus ; à Domino autem propria uxor prudens.* Rien n'est si trompeur que la prévoyance humaine en ces occasions, & l'espérance n'est fondée que sur le sable, quand elle n'est fondée que sur une chose aussi changeante que l'humeur : au lieu que l'espérance

V. C I. chrétienne n'est point trompeuse, parce qu'elle s'appuye sur la bonté & I. PART. la puissance de Dieu, & qu'elle a soin de n'y point mettre d'obstacles, N. XIII. comme on le fait en prenant des mesures contraires à sa volonté & aux ordres de son Eglise.

La seconde raison n'est pas plus forte que la premiere; parce qu'on ne doit pas présumer qu'il doive naître des divisions pour des partages entre des cohéritiers qui vivent dans une si grande union, & qui ont tant de probité & d'équité. De plus, si la Demoiselle n'est pas seule cohéritiere avec son cousin germain, ce mariage ne peut point couper toutes les racines des contestations, s'il y en a à craindre. Enfin au pis aller, les voies de la justice ou de l'Arbitrage sont les moyens naturels pour faire cesser ces sortes de différends, & les Sacrements de l'Eglise ne sont pas faits pour cela.

Si le pere du Cousin - Germain a rendu des services importants à l'Eglise, comme on le dit dans la troisieme raison, c'est une grande grace que Dieu lui a faite; & la reconnoissance qu'il lui en doit, l'engage à suivre avec plus d'exactitude que d'autres l'ordre établi dans les Conciles par son esprit, & pour le bien de son Eglise. Ces services seroient une marque de la piété du pere, & cette piété rendroit plus dangereux le mauvais exemple qu'il donneroit, en recherchant une dispense pour s'exempter d'observer les regles de l'Eglise sa mere: car le monde est plein de gens qui ne cherchent qu'un exemple pour autoriser leur cupidité, & dont toute la Théologie consiste à dire: Un tel l'a fait, cet homme si sage, si éclairé, d'une probité si exacte, & d'une piété si exemplaire; puis - je mal faire en suivant son exemple? Enfin une dispense d'observer dans une chose importante les loix de l'Eglise est une récompense bien fautive, & souvent bien funeste. Un Chrétien n'en attend point d'autre pour le bien que Dieu lui fait faire, que Dieu même; & on s'expose à s'en rendre indigne, quand on préfere à l'obéissance qu'on doit à l'Eglise & à ses Ordonnances, des vues & des satisfactions humaines, & peut-être des intérêts temporels.

Les services rendus à l'Etat doivent encore moins être mis ici en ligne de compte. Ce n'est pas aux dépens de l'Eglise & de ses loix qu'ils doivent être récompensés. Les plaies qu'on fait à ces loix, blessent même l'Etat aussi-bien que l'Eglise; puisque le scandale public qu'elles causent, au moins à l'égard des plus gens de bien & des plus éclairés, & les suites que le mauvais exemple attire, peuvent beaucoup nuire à un Royaume, & y être la semence de plusieurs désordres, en arrachant les bornes que les loix & la coutume avoient posées en faveur de la
pudeur

pudeur de la nature , & du respect dû au sang. Un homme d'Etat V. C. L. doit donner aux autres l'exemple de la soumission & de l'obéissance I. PART. dues à des Loix , qui sont aussi-bien de l'Etat que de l'Eglise. Plus on N. XIII. y est élevé en dignité & en autorité , plus on est obligé d'avoir le zele de ses loix , & de son bon ordre ; parce que l'on prend acte , pour ainsi dire , de toutes leurs démarches , & qu'on se fait un droit des moindres licences qu'ils se donnent. S. Ambroise , dans une semblable occasion , sur laquelle une personne de qualité l'avoit consulté , lui remettoit devant les yeux la dignité dont son Prince l'avoit honoré : *Sed si divina te prætereunt* , dit-il à Paterne , *saltem Imperatorum præcepta* , à quibus amplissimum accepisti honorem , *haud quaquàm præterire te debuerunt. Nam Theodosius Imperator etiam patruales fratres & consobrinos vetuit inter se conjugii convenire nomine , & severissimam pœnam statuit , si quis temerare ausus esset fratrum pia pignora.*

L'autorité de Sanchez & des autres Casuistes n'est pas assez considérable , pour être opposée à toutes celles que l'on a jusques ici rapportées. Celle de M. de Marca est celle d'un fort habile homme , mais politique , & qui tournoit & retournoit ses sentiments selon que ses intérêts le demandoient. Il passe pour un Ecrivain qui donne beaucoup aux Conciles , & qui soutient que les Papes ne doivent gouverner l'Eglise que conformément aux Saints Canons , comme l'Eglise de France l'a toujours tenu. Mais dans le même ouvrage de *Concord. Sacerd. & Imp.* après avoir semblé tout ôter aux Papes , d'une main , il le leur rend de l'autre , en les rendant comme maîtres des Canons , & leur accordant libéralement *plenam potestatem Canones remittendi & temperandi* , comme il le publie même dans un opuscule ou fragment posthume , mis au jour en 1681 , par M. Baluze. On ne peut donc , sans tout risquer , mettre sa confiance aux décisions de ces sortes d'Ecrivains , pour des choses où le salut se trouve intéressé. Un Canoniste amphibie , & un Casuiste à qui tout est probable , sont de mauvais guides pour la conscience. La différence qu'il y a entre eux & les Saints Peres de l'Eglise , a été fort bien marquée par un grand homme d'Etat , dont le cœur étoit si droit & si chrétien (Thomas Morus) qui ayant mieux aimé abandonner la charge de Chancelier d'Angleterre , que de consentir au violement des loix de Dieu & de l'Eglise sur le mariage , mérita d'en être le Martyr en donnant sa vie pour elles. Voici ses paroles : *Veteres Patres nostri , ut vel quisque plus satisfaceret , hortabantur. Jam verò apud nos , non quàm longè à peccato abscedendum sit , quæritur , sed quidnò propè ad peccatum sine peccato accedi possit.*

Ecrits sur la Morale. Tome XXVI.

L

V. C L. Mais ajoute le Mémoire , ne peut-on pas regarder ces dispenses du
 I. PART. Pape , à l'égard des empêchemens *qui ne sont pas de droit divin , ni pour*
 N. XIII. *les premiers degrés de parenté , comme des graces , qui , dans l'état présent*
de l'Eglise , & selon l'usage des deux ou trois derniers siècles , semblent dé-
pendre de la seule volonté du Pape , à qui seul il semble que l'Eglise veuille
s'en rapporter pour les accorder à qui il lui plaît ?

En vérité il est bien étrange, que, dans une affaire de cette importance, où il y va de la validité d'un mariage & de la conscience de tous ceux qui y prendront part, on apporte pour toutes preuves d'un sentiment visiblement contraire à la loi, des *il semble* ; c'est-à-dire des apparences, & des apparences très-fausSES. Car pourquoi veut-on se persuader, sur de pures imaginations, que ces dispenses dépendent de la seule volonté du Pape, & que l'Eglise veuille s'en rapporter à lui pour les accorder à qui il lui plaît, puisque l'Eglise déclare nettement tout le contraire ? Car puisqu'il n'y a que le Pape qui puisse accorder ces sortes de dispenses, les Conciles les lui ayant réservées privativement à tout autre, c'est au Pape que l'Eglise dit par la bouche du Concile général: *Que, dans le second degré, on n'accorde jamais de dispense, sinon aux grands Princes, & cela pour une cause publique.* Si elle s'étoit contentée de faire la loi sans parler de la dispense, on auroit peut-être pu supposer avec quelque couleur, qu'elle auroit laissé au Pape la liberté d'en dispenser comme il le jugeroit à propos. Mais quand on voit qu'elle va au devant de cette prétention, en prononçant sur la dispense, aussi-bien que sur ce qui en fait la matiere, & en déclarant en termes précis, qu'elle ne veut point que le Pape en dispense jamais, sinon dans les deux cas qu'elle marque elle-même, pourquoi s'amuser à vouloir deviner une intention qu'il est clair qu'elle n'a jamais eue ?

Ce qu'on allègue de la pratique des deux ou trois derniers siècles, ne sert qu'à renouveler la mémoire des désordres infinis qui y régnoient, & dont le nôtre ne se sent encore que trop. Et comme une partie de ces désordres venoient de ce que l'on avoit laissé aller tout à Rome, & qu'on y donnoit toutes sortes de dispenses à pleines mains, sans choix & sans discernement, c'est pour cela même que le Concile a cru, que, pour remettre quelque ordre dans l'Eglise, il falloit réprimer la facilité de donner des dispenses, & prescrire les cas & les conditions où on les peut accorder, quoique rarement, dans les matieres les plus importantes, comme il a fait nommément pour celle du second degré. Il n'a fait en cela que rétablir ce qui avoit été dans les siècles supérieurs, où les Papes faisoient profession de suivre les regles des Saints Canons, en

matiere de dispenses. Le Pape Zacharie nous l'apprend entre les autres. V. C L. Un François revenu de Rome affuroit, que le Pape Grégoire III lui I. PART. avoit accordé dispense pour un mariage contraire aux loix de l'Eglise: N. XIII. *A Dieu ne plaise*, répond le Pape Zacharie, *que notre prédécesseur ait fait ce qu'on lui impute. Le Saint Siege n'a garde d'autoriser ce qui est contraire aux Constitutions des Saints Peres, & à la disposition des Canons.*

Tout ce que M. de Marca peut dire de contraire ne peut être solide. On n'a pas ici présentement son Livre, pour voir ce qu'il y dit *de la distinction des dispenses, où ni le public ni un tiers ne se trouvent intéressés, & de celles où l'un ou l'autre le sont.* Quoi qu'il en soit en d'autres matieres, il est certain qu'en celle-ci elle est frivole & chimérique. Car l'Eglise & le public ont toujours grand intérêt à l'observance ou au violement des Canons. Le public semble prendre moins de part, & avoir moins d'intérêt aux mariages des simples Bourgeois qu'à ceux des Grands. Cependant, s'il suffisoit d'envoyer à Rome de l'argent à un Banquier, pour obtenir telles dispenses que l'on voudroit, & que l'on veut que le Pape puisse donner à qui bon lui semble, il en pourroit arriver des défordres épouvantables, & qui feroient du genre humain un horrible concubinage, & un inceste presque universel.

Autant que cette distinction qu'on vient de marquer est hors de propos, autant confondroit-on mal, comme on fait dans ce qui suit, des Rescrits qu'on obtient de Rome, pour être absous de censures ou d'irrégularités, avec des dispenses pour un mariage entre parents au second degré. Quoi qu'il en soit de la validité de ces premiers Rescrits, donnés sans cause, cela ne peut tirer à conséquence pour les autres; parce qu'il y a bien de la différence entre relâcher de la rigueur des peines canoniques & des censures, & dispenser pour un tel mariage. Car le Pape a bien plus de liberté pour l'absolution des censures, que pour les dispenses dont il s'agit, & d'où dépend la validité d'un Sacrement.

Il est inutile d'examiner si les irrégularités sont plus anciennement marquées dans les Conciles, que les empêchements dirimants du second degré de parenté. Si on y trouve ceux-ci plus tard, c'est qu'on a eu plus tard besoin de les y marquer, comme beaucoup d'autres choses plus importantes que certaines irrégularités; parce qu'on a eu si long-temps horreur de ces mariages, que la pudeur naturelle, la coutume des peuples, & les loix des Princes ont suffi, pour arrêter ceux qui auroient voulu faire de ces sortes d'alliances. Il ne faut donc pas tirer conséquence de l'un à l'autre, quand il seroit vrai *qu'on pût en conscience*

V. C L. *se servir des dispenses que l'on accorde à Rome tous les jours , même sans*
 I. PART. *connoissance de cause , pour des irrégularités & pour les derniers degrés*
 N. XIII. *de parenté.* Je crois qu'on a voulu dire *sans cause* ; car il y a quelque
 différence entre une dispense donnée *sans cause* , & une donnée *sans*
connoissance de cause. Il n'est pas question de ce dernier : & pour le
 premier, je dis qu'il y en a peu qui soient données sans que l'on expose
 au Pape quelque cause, vraie ou fausse. On en renvoie l'examen sur
 les lieux. Si on les examinait de près, on trouveroit que ce sont le
 plus souvent des prétextes , plutôt que des causes véritables : & un
 Canoniste a eu grande raison d'avertir les Délégués d'y prendre bien
 garde ; *parce que le plus souvent il se trouve que les dispenses sont subrep-*
tices , à cause qu'elles sont données sous cette condition : *Si preces*
veritate nitantur , & que la validité du Rescrit dépend de la vérité de
 la condition & de l'exposé.

Mais si l'on veut savoir ce que les plus célèbres Canonistes, & les
 Ecrivains les plus favorables aux droits du S. Siege, croient de la validité
 des dispenses données sans cause, le Panormitain en peut être cru : *Une*
dispense, dit-il, *donnée sans cause légitime par le Pape , n'excuse point de-*
vant Dieu. Covarruvias, en parlant de la matiere du mariage, le dit
 encore plus rondement : *Tous les Auteurs conviennent*, dit-il, *qu'une dis-*
pense accordée par le Pape de Rome , sans cause légitime , quoiqu'en matiere
de droit positif seulement , ne met pas néanmoins la conscience en sûreté ;
parce qu'une telle dispensation n'est , selon S. Bernard , qu'une dissipation.
 Le Cardinal Tolet, Jésuite fort pieux & fort savant, répond aussi, que
 les dispenses données sans cause ont lieu dans le *for extérieur* , mais non
 pas au *for intérieur* & devant Dieu ; que ceux qui les ont obtenues ne
 sont point en sûreté ni excusables, sous prétexte que c'est le Pape qui les
 a données ; que c'est à lui de voir comment il les a données, & que la
 cause pour être légitime, doit regarder l'utilité de l'Eglise.

Ces dispenses données sans cause légitime, & hors les cas marqués par
 le Concile, peuvent donc bien mettre ceux qui les obtiennent à couvert
 des troubles & des poursuites que l'on pourroit faire contre eux aux
 Tribunaux Ecclésiastiques ; mais devant le Tribunal de Dieu, où il en
 faudra répondre, ce ne sont, selon la pensée de S. Bernard, que comme
 des feuilles de figuier, dont ils couvrent la nudité honteuse de leurs con-
 sciences corrompues. C'est un voile dont ils cachent quelquefois, sans
 y penser, leurs desirs déréglés, & non une précaution qui puisse leur
 servir de quelque chose au jugement de Dieu.

Voilà comme parlent les Saints, & ceux qui ne veulent tromper

personne. Et les Ecrivains qui donnent, sur tout cela, un pouvoir souverain & arbitraire aux Papes, ou veulent tromper les autres, ou se trompent misérablement eux-mêmes. Mais quand ce pouvoir seroit aussi bien fondé, qu'il est certain qu'il l'est très-mal, il ne serviroit de rien en cette occasion, puisque le Pape y auroit renoncé à l'égard du cas dont il s'agit: car il a reçu, confirmé & autorisé, autant qu'il a été en lui, les Décrets du Concile, selon leur forme & teneur, & s'est engagé à les faire observer dans toutes leurs circonstances.

La prescription dont on fait mention dans le Mémoire, ne peut avoir ici aucun lieu en faveur du Pape. Car qui a jamais oui dire, qu'à force de dispenser des ordonnances des Conciles, avec une facilité contraire à l'intention de l'Eglise, on acquiert un droit d'en accorder tant qu'on voudra, & à qui on voudra, & que cette facilité prescrive contre les Loix & contre la coutume? Le Concile de Trente n'a-t-il pas interrompu cette possession, à l'égard particulièrement des dispenses dont nous parlons? N'a-t-il pas remis la loi dans toute sa vigueur? Si on l'a violée depuis le Concile, les plus savants Théologiens & les plus saints Evêques n'ont-ils pas réclamé & protesté pour l'Eglise & pour ses loix, contre cette malheureuse facilité? Nont-ils pas déclaré, à la face de toute l'Eglise, que ces sortes de dispenses sont subreptices ou nulles?

Enfin, ce qu'on dit en dernier lieu, que cet empêchement n'est établi que sur une loi positive, ne peut servir de rien: car si par cette raison on y peut faire quelque changement, comme c'est l'Eglise qui l'a établi, c'est aussi à l'Eglise qu'il appartient de le changer. Or l'Eglise, assemblée dans le dernier Concile, a été si éloignée de vouloir changer cette loi, qu'elle l'a affermie de nouveau de la manière du monde la plus forte, & a lié les mains à celui qui donne les dispenses du second degré, en lui ordonnant de n'en dispenser jamais, hors les deux cas dans lesquels elle veut bien qu'on le fasse, si on le juge à propos. En vérité il y a lieu de s'étonner, que, sous ce foible prétexte, que c'est une loi positive, on veuille que le Pape en puisse disposer, soit sans cause ou avec cause, & qu'il n'ait point d'autre règle en cela que sa volonté: maxime dont le savant Cardinal Contarin ne feint point de dire; qu'elle est „ non seulement fautive, mais contraire au bon sens, & à la doctrine „ chrétienne; qu'elle est capable de renverser tout le gouvernement de „ l'Eglise; qu'elle sert l'idolâtrie, & qu'on ne peut rien inventer de plus „ pernicieux”.

Mais on peut aussi dire, pour ceux qui cherchent ces sortes de dispenses, ce que dit le Cardinal Bona, dans le livre de ses *Principes de*

V. C I. *la vie chrétienne*, qu'il y a lieu de craindre qu'on n'aime pas vérita-
I. PART. blement Dieu, quand, par des raisonnements humains, on tâche de
N. XIII. s'exempter de l'obligation d'observer la Loi de Dieu & les comman-
dements de l'Eglise. Et comme on n'a garde de croire que ceux qui
consultent le présent cas, soient de ceux qui n'aiment pas véritablement
Dieu, on se tient aussi pour assuré, qu'ils ne songeront point à obtenir
cette dispense dont il est question.



DISCOURS

V. C. L.
I. PART.
N. XIV.

Que M. Arnauld prononça en faisant les cérémonies du Mariage de Mademoiselle le Maître avec M. Thomas de Bois-Roger. (a)

MOn très-cher Frere, ma très-chere Sœur. Ce m'est une consolation sensible de ce que la premiere fois que je me trouve engagé à parler de ce que Saint Paul appelle un grand Sacrement, j'ai à le faire à des personnes que Dieu lui-même en a déjà si bien instruites : car je fais, & c'est le sujet de ma joie & de ma confiance en Notre Seigneur, que ce n'est ni la chair, ni le sang, ni la recherche des biens temporels, ni aucune autre considération humaine, mais la seule vue de Dieu & le desir de mener une vie vraiment chrétienne qui vous portent à vous unir ensemble par ce nœud sacré : & ainsi, comme Saint Paul disoit aux fideles de Thessalonique, qu'il n'avoit point besoin qu'il leur écrivit de la charité fraternelle, parce, leur disoit-il, que vous avez appris de Dieu même à vous aimer les uns les autres ; *ipsi enim à Deo didicistis ut diligatis invicem*, & que la preuve qu'il apporte pour montrer que c'étoit de Dieu qu'ils l'avoient appris, est qu'ils le faisoient, *etenim illud facitis in universâ Macedoniâ* ; parce qu'il n'y a que cette maniere d'enseigner, où Dieu parle au cœur par son Esprit-Saint, qui fasse faire infailliblement ce que l'on a appris que l'on devoit faire, je puis vous tenir le même langage. Il n'est pas besoin que les hommes vous parlent, après que Dieu vous a parlé. Les vues qu'il vous a données de faire chrétiennement ce que l'on fait d'ordinaire d'une maniere si profane, ne sauroient être que l'effet de cette parole intérieure, qui se fait entendre au fond du cœur, qui inspire en même temps la connoissance & l'amour, la lumiere qui nous découvre ce que Dieu demande de nous, & un plaisir céleste qui nous le fait accomplir. C'est cette inspiration divine qui a fait, que vous élevant au dessus des sens & de la nature, vous êtes allés chercher avec Saint Paul dans Jesus Christ même, & dans son union ineffable & toute divine avec sa divine Epouse, qui est l'Eglise, la sainteté de l'état auquel il vous a appelés, le modele des vertus que vous y devez pratiquer, & le fondement des obligations que vous y avez contractées.

Nous ne saurions mieux comprendre à quel point de grandeur & de

(a) [Imprimé dans le IX. Volume des Lettres de M. Arnauld, page 229 & suivantes. Préface historique, §. X. N°. III.]

V. C. L. dignité le mariage a été élevé dans la Loi nouvelle, qu'en considérant
 I. PART. ce que nous apprend Saint Paul, que Dieu a voulu qu'il fût l'image du
 N. XIV. chef d'œuvre de sa sagesse & de son amour. Car en quoi la sagesse infinie
 de Dieu, & la tendresse de son amour envers les hommes, pouvoient-elles
 plus paroître, qu'en ce qu'il ne s'est pas contenté de leur pardonner leurs
 péchés par la foi en son Fils; mais qu'il a voulu encore, pour avoir
 plus de sujet de les aimer en ce Fils bien aimé, qui est l'objet de toutes ses
 délices, qu'ils contractassent avec lui la plus étroite & la plus aimable de
 toutes les alliances, qui est celle d'une épouse avec son époux?

On doit donc avertir les Chrétiens qui se marient dans le Seigneur:
in Domino, comme dit Saint Paul, de ne jamais oublier que leur mariage
 a l'honneur d'être l'image & la figure de celui de Jesus Christ avec l'Eglise.
 Ils ne sauroient être occupés de cette pensée sans être portés, d'une part,
 à traiter saintement une chose aussi sainte qu'est leur union conjugale, &
 à pratiquer ce que dit l'Apôtre, en parlant aux personnes mariées : *Que*
chacun de vous sache posséder le vase de son corps saintement & honnête-
ment, & non point en suivant les mouvements de la concupiscence, comme
les Payens qui ne connoissent pas Dieu; & sans avoir, de l'autre, une gran-
de confiance, que Dieu ne manquera pas de leur donner les secours né-
cessaires pour vivre dans cet état d'une maniere digne de Dieu, comme
 parle Saint Paul : car leur mariage étant la figure de celui du divin Epoux
 avec son Epouse, n'en est pas une figure vuide, sans efficace & sans ver-
 tu, comme étoient celles de la vieille Loi. Jesus Christ y a joint sa grace
 pour en rendre le lien plus doux, en même temps qu'il l'a plus serré,
 par la déclaration qu'il nous a faite, qu'il n'y avoit que la mort qui pou-
 voit le rompre. C'est ce qu'il nous a fait entendre en assistant à des Noces.
 Car, pour marquer qu'il les bénissoit, & qu'il en vouloit faire un des
 mysteres de sa nouvelle Religion, il y a changé l'eau en vin; c'est-à-dire,
 l'infirmité de la chair en la force de son esprit. Il devoit à sa bonté & au
 soin qu'il prend de nous, d'instituer un Sacrement plein de bénédiction
 & de graces pour retenir la concupiscence dans ses justes bornes, & don-
 ner moyen de remplir tous les devoirs de cette condition. Ces devoirs
 sont grands, puisqu'il ne sauroit y avoir de plus parfaits modeles que
 ceux auxquels ils sont obligés de se conformer. *Il faut*, dit Saint Paul,
que les femmes soient soumises à leurs maris, comme l'Eglise l'est à Jesus
Christ, qui la regarde comme son corps dont il est le Sauveur; & vous,
maris, ajoute ce grand Apôtre, aimez vos femmes comme Jesus Christ a
aimé l'Eglise & s'est livré lui-même pour elle, afin de la sanctifier & de la
faire paroître devant lui pleine de gloire. Pouvoit-il marquer d'une ma-
nere plus touchante, combien l'amour mutuel des personnes mariées doit
 être

être saint & spirituel, puisque le salut de l'un & de l'autre doit être sa V. C. L. fin principale, comme le but de l'amour que Jesus Christ a pour son I. PART. Eglise, est sa sanctification & son bonheur éternel. C'est-là le grand fon- N. XIV. dement de toutes les obligations des personnes mariées. Comme ils ne se doivent aimer qu'en Dieu & pour Dieu, c'est aussi en lui & pour lui qu'ils doivent aimer ceux qui leur sont joints par ce lien commun, comme sont les parents de l'un & de l'autre, & sur-tout les enfants qui sont la fin & le fruit de leur mariage. Ils doivent être dans la disposition de pouvoir dire avec le jeune Tobie: *Vous savez, Seigneur, que ce n'est point par un desir sensuel que j'ai pris ma sœur pour mon épouse, ou que j'ai pris mon frere pour mon époux; mais pour avoir une postérité qui vous loue éternellement*: c'est-à-dire, pour donner des enfants à Dieu, des membres à Jesus Christ & des Saints à son Eglise. Car Dieu n'est vraiment loué que par son Fils, & par ceux qui lui appartenant par la grace qui les rend Saints, ne sont avec lui qu'un même Christ.

Rien n'est plus digne de la sainteté du Christianisme que cette grande vérité, qui va bien au-delà de ce que disoient les Payens, que leur Sage n'étoit pere & mari que pour la patrie: *Urbi pater est urbique maritus*: mais rien aussi n'est plus capable de faire trembler, quand on pense sérieusement à quoi elle engage. Il faut que la passion dominante des peres & des meres soit de rendre leurs enfants vraiment Chrétiens; mais ils se flatteroient en vain d'être dans cette disposition, si leur conscience ne leur rendoit ce témoignage, qu'ils rapportent à cette fin tout ce qu'ils font pour eux: leur élévation, leurs études, les emplois qu'ils leur donnent, les conditions où ils les destinent. Je vous avoue que cette considération me donne de l'effroi pour vous, tant cette charge me paroît grande. J'ai commencé par vous témoigner ma joie, & je finis par vous témoigner ma crainte. On peut entrer dans un état saint sans que la fin en soit heureuse; parce que l'on peut se relâcher dans la suite & manquer par infidélité ou par négligence à en accomplir les devoirs. Il ne suffit pas d'être bien appelé à quelque état que ce soit, il faut persévérer dans la grace de sa vocation: ce qu'on ne peut faire sans une nouvelle grace. Plus on aura reçu de faveurs de Dieu, & plus on aura de compte à rendre. Tout cela nous fait voir qu'il n'y aura que dans l'autre monde où l'on sera dans une entière assurance; mais que dans celui-ci, qui est un lieu de tentation & de combat, il ne nous reste qu'à opérer notre salut avec crainte & tremblement.

Je puis dire néanmoins pour tempérer votre crainte, que ce vous est un grand sujet de confiance de vous trouver dans les dispositions où Dieu vous a mis; parce qu'on a lieu de les regarder comme un effet &

V. C L. *Exposé du Cas, envoyé par M. Nicole à M. Arnauld, avec la lettre*
I. PART. *précédente.*

N. XV.

Une fille voyant qu'un homme avoit pour elle quelque affection déréglée, tâcha de l'attirer dans sa chambre, & de l'engager à lui rendre des visites, lorsqu'il étoit résolu de rompre avec elle pour se délivrer de cette tentation. Elle avoit déjà éprouvé que sa passion étoit capable de le porter à de grandes extrémités, & à lui faire faire des promesses préjudiciables à son vrai bien : & ce fut dans l'espérance de l'engager dans ces promesses qu'elle l'attira dans sa chambre. La chose réussit selon son dessein. Sa passion se ralluma ; & il lui fit les mêmes promesses de mariage, signées & jurées sur le Crucifix, sous la condition d'un crime, qui fut exécuté.

On demande si cette promesse oblige celui qui l'a faite, qui avoue qu'en la faisant il a eu intention sincère de l'exécuter ?

Les Docteurs sont partagés ; mais aucun n'a fait attention à la raison que j'ai marquée.

Décision du cas précédent par M. Arnauld.

Il me semble que quand les Canons obligent un homme qui a corrompu une fille, d'épouser cette fille, c'est lorsque c'est lui qui l'a sollicitée, & non pas lorsque la sollicitation vient de la part de la fille. Ainsi je douterois que s'il n'y avoit que de simples promesses, & qu'elles ne fussent point accompagnées des serments dont parle l'exposé, le jeune homme fût obligé d'épouser cette fille. Pour la fille, comme elle seroit obligée d'épouser le garçon, s'il le souhaitoit, encore qu'elle y eût de la répugnance, parce que c'est elle qui est cause du mal, & de l'engagement ; je ne vois pas aussi comme elle peut se dispenser de lui rendre sa promesse extorquée, & qui ne paroît presque pas libre, au moins dans son principe : ce qui me feroit juger que cette fille ne seroit point en état de recevoir les Sacraments, ni celui même du Mariage, qui suppose un état de grace, qu'elle n'eût remis ce jeune homme dans sa pleine liberté. Voilà, Monsieur, ce que je crois du cas, & je suis persuadé qu'il est difficile de répondre à votre raison.



CAS DE CONSCIENCE,

V. CL²

I. PART.

N^o. XV.*Touchant une Promesse de Mariage extorquée. (a)*

[Imprimé pour la première fois.]

Quoique je ne change pas de sentiment, Mademoiselle, sur le cas qui m'a été proposé, je voudrois bien néanmoins qu'on m'eût bien répondu à cette raison qui m'embarrasse.

Je trouve qu'il y a une obligation réciproque à l'homme dont il est question, d'épouser la fille dont il s'agit, & à cette fille de lui rendre sa promesse.

Il y est obligé puisqu'il l'a promis; puisqu'il l'a juré, & avec connaissance, & d'une manière très-forte, en la présence de Dieu, & en prenant Dieu même pour témoin & pour garant de sa promesse.

Mais n'est-elle pas aussi obligée de lui rendre sa promesse? Elle lui a, pour le dire ainsi, volé cette promesse, par des voies criminelles; en l'attirant chez elle, en excitant sa passion, & apparemment dans un dessein formé de l'engager par le desir du crime, dans cette funeste promesse. Si l'on est obligé de réparer le mal que l'on a fait à son prochain de dessein formé, & par des voies criminelles, comment ne seroit-elle pas obligée de rompre ces liens dans lesquels elle l'a précipité? Car ne lui a-t-elle pas fait tort en lui procurant ces liens, en l'engageant dans un mariage disproportionné, qui lui seroit toute sa vie un perpétuel sujet de tentation; & peut-elle se dispenser de réparer ce tort?

Or supposé cette obligation réciproque, il s'ensuit que cette femme avant que de participer à un Sacrement qui suppose l'état de grace, est obligée de rendre cet homme libre. Et il s'ensuit encore que cet homme n'est point obligé de l'épouser avant qu'elle ait satisfait à cette obligation de justice. Car il n'est pas obligé de lui donner une occasion de faire un sacrilège. Or supposé qu'elle le rende libre avant que de recevoir le Sacrement, à quoi elle est obligée par un devoir indispensable, il pourra donc user de sa liberté, en ne l'épousant point. Ce n'est peut-être, qu'une subtilité peu solide. Mais solide ou non, elle m'embarrasse.

(a) [Voyez la Préface historique, §. XI. Il paroît que M. Nicole est Auteur de cette première Décision du Cas; & qu'il la communiqua à M. Arnauld avant de l'envoyer à la Demoiselle qui l'avoit consulté.]

V. C L. Le quatrieme. Une personne ayant besoin de caution & n'en pouvant
I. PART. trouver , Titius se présente , & s'offre de lui en faire avoir une , moyen-
N. XVI. nant tant ; sachant bien qu'il ne risquoit rien. On a condamné Titius ;
 & l'on a dit que n'y ayant aucun risque , c'étoit le seul plaisir qu'il
 vendoit contre la charité & la justice , qui ne paroissoit pas moins blessée
 dans ce cas que dans l'usure.

Autre décision sur l'usure (b).

II. La plus grande indulgence dont on puisse user envers ceux qui
 ont reçu de bonne foi des intérêts de simples prêts , en croyant qu'il
 n'y avoit point d'usure en cela , est de les dispenser de la restitution
 de ces intérêts , quand ils les ont consommés , & qu'ils n'en sont pas
 devenus plus riches ; en se contentant qu'ils restituent ceux qui ont tourné
 à leur profit. C'est ce que les Docteurs de Sorbonne ont répondu dans
 la décision des cas d'Alet.

(b) [Extrait du cahier déposé à la Bibliothèque des Pères de l'Oratoire de S. Honoré à
 Paris , intitulé : *Ecrits posthumes de M. Arnauld , &c.*]



R É P O N S E

D E M. A R N A U L D

V. C L.

I. PART.

N°. XVII.

A cette question : *Peut-on faire à Dieu cette action de graces : Mon Dieu, je vous remercie de ma Prédestination.* (a)

[Imprimée pour la première fois.]

IL y a cette différence entre l'espérance & la foi, que la foi bannit toute crainte; parce que nous devons être pleinement persuadés de tout ce que nous croyons: au lieu que l'espérance en est toujours accompagnée; parce que Dieu n'a pas jugé qu'il nous fût utile, d'avoir en ce lieu de tentation, une pleine & entière assurance de notre salut; de peur que ce ne nous fût un sujet d'orgueil & de négligence. Mais cette crainte n'empêche pas qu'on ne doive avoir une grande confiance en la bonté de Dieu, qu'il nous veut sauver, & qu'il nous a donnés à son Fils pour être du nombre de ses brebis bien-aimées, qui ne périront jamais, parce que nul ne les peut ravir de ses mains. C'est le témoignage que l'esprit de Dieu rend à notre cœur, quand il lui fait sentir quelque mouvement de son amour: & cet amour est l'effet du sien. Nous ne l'aimons pas autant qu'il nous aime; & ainsi comme nous serions injustes de prétendre au salut sans aimer Dieu, nous avons grande raison d'y prétendre quand nous l'aimons, & de croître dans cette confiance à mesure que nous croissons dans l'amour qui nous donne un droit tout particulier de nous occuper sans cesse de cette pensée, qui est la plus grande consolation des Chrétiens, que Jésus Christ nous a aimés, & qu'il s'est livré pour nous: *quia dilexit me, & tradidit semetipsum pro me.*

(a) [Voyez la Préface historique, §. XIII.]



V. C. L.
I. PART.
N°. XVIII

P A R A P H R A S E
DE L'Oraison DOMINICALE. (a)

[Imprimée pour la première fois.]

Notre Pere qui êtes aux cieux , & qui m'ayant donné l'espérance d'y vivre avec vous , m'avez laissé si long-temps sur la terre; qui m'avez fait la grace d'en séparer mon cœur , & de me faire desirer cette patrie céleste , achevez en moi votre ouvrage.

Que votre nom soit , & parfaitement sanctifié dans mon ame , par le dépouillement de cette chair de péché.

Que votre regne y arrive , & que votre Souveraineté s'y établisse pour l'éternité.

Que votre volonté s'y accomplisse , par le sacrifice de ma vie , que je vous offre en union de celui de votre Fils , & qu'elle s'y accomplisse de cette maniere parfaite qui ne convient qu'au ciel.

Que le pain de la vérité éternelle , ce pain des Anges , dont mon ame doit être nourrie dans votre sein , me soit donné aujourd'hui ; & que la faim que vous m'avez donnée par votre miséricorde , soit bientôt pleinement rassasiée. Mais pour cela , mon Dieu :

Pardonnez-moi mes péchés , comme je pardonne à tous ceux qui m'ont offensé ; & que ma mort , ce dernier acte de ma pénitence , soit par la mort & la pénitence de Jesus Christ mon Sauveur , changée en un sacrifice de propitiation , qui attire sur moi vos dernieres miséricordes , une puissante grace pour combattre les tentations par lesquelles l'ennemi de mon salut pourroit m'attaquer dans ces derniers moments.

Ne m'y abandonnez pas , ô Pere infiniment bon ! & délivrez-moi de tout ce que le monde , la chair & le démon ont mis de mal en moi. Délivrez-moi de ce monde même : attirez-moi à vous ; & couronnez toutes les graces , & toutes les miséricordes dont vous m'avez comblé , par une miséricorde éternelle , qui , en me séparant de ce corps de boue , & de ce monde corrompu , m'unisse à vous en votre Fils , par le Saint-Esprit , dans tous les siècles des siècles. Amen.

(a) [Voyez la Préface historique , §. XIV.]

DIFFICULTÉS

D I F F I C U L T É S
S U R L E L I V R E
D E S É C L A I R C I S S E M E N T S
SUR LE SACREMENT DE PÉNITENCE, &c.

V. C. L.
I. PART.
N. XIX.

DE M. L'ÉVÊQUE DE TOURNAI. (a)

[Imprimées pour la première fois.]

JE suis demeuré, Monseigneur, si confus en lisant votre réponse, de l'excès d'humilité qui vous fait méconnoître les avantages que Dieu vous donne, tant par le degré d'honneur auquel il vous a élevé dans son Eglise, que par les grandes qualités de la nature & de la grace qui vous y font tenir encore un plus grand rang, que pour ne me plus exposer à une semblable confusion, je n'aurois pu me résoudre à vous écrire de nouveau sur le sujet des *Réflexions* que je n'avois faites que pour un de mes amis, si je ne m'étois cru obligé d'en réparer les défauts par une lecture plus attentive & plus exacte de votre ouvrage ; & de mieux représenter vos pensées que je n'avois pu faire en n'écrivant que de mémoire ; parce que je n'avois pas alors votre livre, qui ne m'avoit été que prêté.

Il est rempli de si excellentes choses & si importantes, tant pour l'établissement des vérités fondamentales de la Morale chrétienne, que pour la digne administration des Sacraments, que c'est cela même qui m'a fait avoir de la peine de quelques-unes, parce qu'elles m'ont paru ne se pas bien accorder avec ces grands principes que vous y avez proposés d'une manière si noble & si épiscopale.

Ces difficultés se réduisent à deux points. L'un, qui regarde la contrition ou l'amour de Dieu. L'autre le délai de l'absolution. Je marquerai séparément ce qui m'a arrêté sur l'un & sur l'autre.

P R E M I E R P O I N T.

De la Contrition ou Amour de Dieu.

Il faut avouer, Monseigneur, que vous avez rendu un grand service

(a) [Voyez la Préface historique, Art. VI.]
Ecrits sur la Morale. Tome XXVI.

V. C. L. à l'Eglise, en établissant si clairement la nécessité de l'amour de Dieu
 L PART. pour être justifié dans le Sacrement de Pénitence, & en faisant entendre
 N. XIX. dans la Réponse aux objections contre cette doctrine, que c'est l'amour
 de Dieu plus que toutes choses, & qui, en cas de nécessité, peut justifier
 hors le Sacrement, qui est nécessaire dans le Sacrement, pour disposer
 le pécheur à obtenir la rémission de ses péchés. C'est ce que vous ensei-
 gnez avec beaucoup de solidité dans vos *Eclaircissements*, depuis la page
 25 jusqu'à la 28; & depuis la p. 101 jusqu'à la 109.

Sec. édit.
 depuis la
 p. 24 jusqu'à
 la 27.

Mais trouvez bon, Monseigneur, que je vous marque plus distinctement
 que je n'ai fait, diverses choses qui me font de la peine sur ce sujet.

I. On pourroit trouver étrange que vous ayez parlé en la page 13,
 du sentiment de ceux qui croient que l'on est justifié par le Sacrement
 n'ayant regret de ses péchés que par la seule crainte des peines, comme
 pouvant être soutenu par ceux qui demeurent d'accord des vérités in-
 contestables que vous avez cru devoir prendre pour fondement de vos
Eclaircissements. Mais je ne m'arrête pas à cela: car vous pouvez dire,
 que vous n'avez entendu par ces vérités, que vous appelez *incontestables*,
 que celles dont tout le monde tombe d'accord; & qu'ainsi vous
 n'avez pas dû mettre l'opinion contraire à ce sentiment, pour laquelle
 vous vous déclarez ensuite, entre les vérités *incontestables*, parce qu'il est
 soutenu par un grand nombre d'Ecrivains modernes.

Corrigé
 dans la
 sec. édit.

N°. III. à
 la fin.

II. J'ai plus de peine de ce qu'après avoir prouvé, par des maximes
 aussi certaines dans le bon sens que dans les principes de la Religion
 Chrétienne, que la douleur & la contrition ne peut être suffisante pour la
 rémission des péchés, si elle n'est produite par l'amour & par la charité;
 parce que nous ne pouvons haïr véritablement le péché, si nous n'aimons
 Dieu, vous concluez ce discours, qui est très-beau, par ces termes de la
 page 28: *Pour être donc sincèrement pénitent, il faut aimer Dieu; & la
 contrition, pour être la vraie matière du Sacrement de Pénitence, ne peut
 être, (b) SELON MON SENTIMENT, sans amour.* N'est-ce point, Monseigneur,
 affoiblir une vérité si importante, que d'avoir ajouté ces mots: *selon
 mon sentiment?* Est-ce donc de vous-même que vous la proposez aux
 âmes que Jésus Christ vous a données à instruire? N'est-ce point Dieu
 qui parle par votre bouche, quand vous leur enseignez ce qui est clai-
 rement établi dans l'Ecriture? Et y a-t-il rien où un Evêque, un Ministre
 de la Loi nouvelle, qui est la loi d'amour, puisse être plus assuré qu'il
 parle au nom de celui qui l'est venu établir sur la terre, que quand il
 déclare à ceux qui l'ont embrassée, qu'il n'y a pour eux ni salut, ni rémis-
 sion des péchés, s'ils n'aiment Dieu?

(b) [Ces trois mots retranchés dans la seconde édition.]

III. Mais ce que vous dites en la pag. 98, me fait incomparablement V. C L. plus de peine. Car ayant donné pour regle en la pag. 97, *que quand on I. PART. connoît bien clairement qu'un Pénitent n'a que l'Attrition PAR LA SEULE N. XIX. CRAINTE, on ne le doit pas absoudre, hors le cas de l'extrême nécessité*; Corr. dans la sec. éd. vous rendez raison de ces derniers mots en la page suivante, en ces termes: *Mais j'ajoute, HORS LE CAS DE NÉCESSITÉ; parce que comme le Pape* Corr. dans la sec. éd. *& le Concile laissent la liberté de croire l'une & l'autre des deux opinions, il se peut faire aussi que celle de la crainte est véritable.* Permettez-moi, Monseigneur, d'examiner la chose en soi, séparément des raisons dont vous l'appuyez, qui sont l'autorité du Concile de Trente & d'Alexandre VII, que nous examinerons séparément. La chose en soi est, que *l'opinion de la suffisance de l'Attrition par la seule crainte peut être véritable.* C'est l'idée que vous donnez d'une opinion dont vous avez vous-même démontré la fausseté d'une manière très-claire, & par l'Écriture, qui nous apprend qu'afin que les pécheurs appaisent Dieu, il faut *qu'ils retournent à lui de tout leur cœur*; & par une raison évidente, qui est que si on ne hait le péché, on est toujours pécheur, & qu'il est impossible que nous haïssions effectivement le péché, si nous n'aimons Dieu; parce que ce qui fait que le péché est haïssable, est qu'il déplaît à Dieu. Est-il possible, Monseigneur, que vous croyiez de bonne foi que cela puisse être faux, & que le contraire peut être vrai? Pour moi, j'aimerois autant qu'on me dit, qu'il peut être vrai que le soleil n'est pas plus grand que la terre, ou que le côté de l'hexagone inscrit dans le cercle, n'en est pas le demi-diamètre. Car il y a des démonstrations de morale aussi évidentes à ceux qui considèrent les choses de bonne foi & avec attention, Voyez les Obj. faites à M. de Tournai, P. 41. que le sont celles des Géomètres. Et s'il y en a quelqu'une de cette nature, c'est assurément celle qui nous fait voir que la seule crainte ne peut être une disposition suffisante pour réconcilier le pécheur avec Dieu. Car laissant à part l'autorité de S. Augustin, ne sont-ce pas des vérités qui sautent aux yeux que ce qu'il dit en tant d'endroits: *Que qui ne craint de pécher que parce qu'il craint l'enfer, ne craint pas de pécher, mais de brûler. Que la seule crainte peut changer la main, mais non pas le cœur?* Et qu'ainsi rien n'étant plus certain que ce que dit le même Saint, sur le Pseaume VI: *Que Dieu qui pardonne les péchés à ceux qui sont convertis, ne les pardonne point à ceux qui ne le sont point: qui conversis peccata donat, non conversis non donat*; je ne vois pas comment on pourroit supposer que l'opinion de la suffisance de l'Attrition peut être véritable, puisqu'il faudroit avoir renoncé aux plus claires notions du sens commun, pour s'imaginer qu'un pécheur soit converti, lorsque n'ayant aucun amour pour Dieu, il craint seulement d'être damné.

V. CL. Pour moi je vous avoue, qu'il n'y a guere d'erreur dans la morale
 I. PART. qui me semble plus horrible ; & que j'aimerois mieux me laisser couper la
 N. XIX. main, que de signer *que cette opinion peut être véritable*. Mais afin que
 Ibid. page 29 & 39. l'on n'étende pas cela plus loin que je ne l'étends, il faut distinguer trois
 opinions différentes sur cette matiere. La premiere est celle de la suffisance
 de l'Attrition par la seule crainte des peines, sans aucun amour de Dieu ;
 & c'est celle dont vous parlez à la page 97, à laquelle a rapport ce que
 vous dites à la page 98. La seconde est celle de ceux qui ne recon-
 noissent point d'Attrition suffisante sans quelque amour de Dieu, mais
 qui ne croient pas qu'il soit nécessaire, que, par cet amour, on aime
 Dieu par-dessus toutes choses. Et la troisieme est, celle de la né-
 cessité de la contrition, qui enferme un amour de Dieu plus que tou-
 tes choses, mais qui peut être plus ou moins parfait. Or encore que
 je croie comme vous, Monseigneur, qu'il n'y ait que cette dernie-
 re qui soit véritable, je mets néanmoins une grande différence entre
 la deuxieme & la premiere, qui, ne demandant aucun amour, est
 bien plus judaïque, & plus visiblement contraire aux principes du Chris-
 tianisme. Or ce n'est que cette premiere *Attrition par la seule crainte*
 dont je parle ici, parce que c'est de celle-là dont vous dites en la page
 98, *qu'elle peut être véritable* ; puisque c'est pour expliquer ces paroles
 de la page 97 : *Si vous connoissiez bien clairement qu'un de vos Pénitents*
n'eût que l'Attrition par la seule crainte, vous ne le devriez pas absoudre, hors
le cas de l'extrême nécessité.

IV. Ce qui vous fait dire, Monseigneur, *qu'il se peut faire que l'opi-
 nion de la suffisance de l'Attrition par la seule crainte est véritable*, est que
 vous supposez *que le Concile & le Pape laissent la liberté de croire l'une
 & l'autre des deux opinions*. Mais il me semble qu'il ne faut pas confondre
 ce que le Concile de Trente a fait sur cela, avec ce qu'a fait le Pape
 Alexandre VII ; & que ce sont deux choses qu'on doit traiter séparément.
 Parlons donc premièrement du Concile.

Tout ce qu'on peut dire est, qu'il n'a point déterminé la question.
 Cela est vrai. Mais il y a bien de la différence entre ne point décider un
 point de doctrine, & laisser la liberté d'en tenir ce que l'on veut. Le Con-
 cile de Nicée n'a rien déterminé touchant la Divinité du Saint Esprit.
 Dira-t-on pour cela, qu'il a laissé la liberté de croire ou de ne pas croire
 qu'il soit Dieu ; & que l'on en a cru ce que l'on a voulu depuis le Con-
 cile de Nicée jusqu'à celui de Constantinople, tenu 56 ans depuis ? Le
 Concile d'Ephese n'a point déterminé qu'il y eût deux natures en Jesus
 Christ. A-t-il pour cela laissé la liberté de croire qu'il y en eût deux, ou
 qu'il n'y en eût qu'une ? Il n'est pas vrai de plus, qu'il n'y ait rien dans

le Concile de Trente contre cette opinion de la suffisance de l'Attrition V. C. L. par la seule crainte. Car ayant déclaré dans la sixième Session, que l'amour de Dieu étoit une des dispositions nécessaires aux adultes pour être justifiés par le Baptême, il a assez fait entendre que le Sacrement de Pénitence ne demandant pas moins de disposition, on ne pouvoit le recevoir avec fruit, *qu'on n'aimât Dieu comme source de toute justice*. Enfin tout ce que l'on peut, ce me semble, conclure du silence du Concile de Trente touchant cette opinion, est qu'on ne doit pas traiter d'hérétiques ceux qui la soutiennent; parce qu'ils peuvent errer en quelque sorte de bonne foi; leur doctrine, quoique fort méchante, n'ayant pas encore été condamnée par l'Eglise en termes exprès. Mais ce seroit donner un extrême avantage aux protecteurs d'une infinité de méchantes opinions, de vouloir que tout le monde ait la liberté de les soutenir, & qu'il se peut faire qu'elles soient véritables, parce que l'Eglise ne les a pas encore expressément condamnées, & que les vérités contraires à ces erreurs ne sont pas reconnues pour des articles de foi. Il y a une infinité de Casuistes qui enseignent, qu'on est assuré de ne point pécher en suivant une opinion probable, quoique ce soit en quittant celle qui est la plus probable & la plus sûre. Cette opinion monstrueuse n'a point encore été condamnée, ni par le Pape ni par un Concile. Direz-vous pour cela, Monseigneur, que l'Eglise ne la condamnant point, laisse la liberté de la soutenir, & que le contraire n'étant point un article de foi, il se peut faire qu'elle soit véritable? Je ne saurois croire, Monseigneur, que vous soyez dans cette pensée. Et je ne doute point que vous ne demeuriez d'accord, qu'une vérité chrétienne peut n'être pas encore arrivée jusqu'à ce degré d'autorité, qu'elle soit reconnue par tous les Catholiques pour un article de foi; & être néanmoins en elle-même une vérité de foi, ou au moins être si certaine, que ceux qui l'ont bien comprise en sont si fortement persuadés, qu'ils ne sauroient supposer qu'il se puisse faire que le contraire soit véritable. Cette proposition contient deux points que je crois devoir expliquer en peu de mots.

V. Le premier est; qu'une vérité chrétienne peut être une vérité de foi, quoiqu'elle ne soit pas encore reconnue pour telle par tous les Catholiques. On n'en peut douter, si on considère que l'Eglise ne fait point de nouveaux articles de foi; mais qu'ils sont tous aussi anciens que l'Eglise, parce qu'ils sont fondés sur la révélation que Jésus Christ en a faite à ses Apôtres, & que c'est sur cela que nous les croyons. Cependant il y a des temps où de certaines vérités ne sont pas reconnues pour être de foi par tous les fideles, & se trouvent même combattues par quelques-uns. Que fait donc l'Eglise alors par son jugement? Elle ne fait pas que

V. C. L. ce qui n'étoit point révélé devienne révélé, ni par conséquent que ce
 I. PART. qui n'étoit pas de foi soit de foi ; mais elle déclare que c'est une vérité
 N. XIX. que Jesus Christ a révélée à ses Apôtres, & que tous les Chrétiens sont
 obligés de la reconnoître pour telle ; & c'est alors que l'on traite d'hé-
 rétiques ceux qui continuent à ne pas vouloir croire ces vérités. Mais quel
 est le devoir d'un Evêque savant & éclairé avant le jugement de l'Eglise ?
 Doit-il regarder comme *problématiques* ces questions, sur lesquelles l'Eglise
 n'a pas encore prononcé, ou par un Concile général, ou par un Concile
 particulier, ou par un Décret du S. Siege ; *accedente Ecclesie consensu* ?
 Doit-il dire ; que chacun a la liberté d'en croire ce qu'il lui plaît ?
 Doit-il proposer ce qui lui paroît établi sur l'Ecriture, comme seulement
son sentiment ? Et doit-il ajouter qu'il se peut faire que le contraire est
 véritable ? Prenez garde, Monseigneur, que je ne dis pas qu'il ne soit
 quelquefois permis de parler ainsi ; & j'avoue même qu'il y a souvent de
 la témérité de parler autrement, lorsqu'on ne trouve rien ni dans l'Ecri-
 ture ni dans la Tradition, qui soit assez clair pour nous faire embrasser
 un parti plutôt que l'autre. Mais ce que je demande est, si de cela seul
 que l'Eglise n'a pas encore déclaré, par un jugement auquel tous les Ca-
 tholiques soient obligés de déférer, qu'une chose est de foi, chaque Evê-
 que peut & doit dire ce que vous dites de l'*Attrition par la seule crainte
 des peines, qu'il laisse la liberté d'en croire ce dont on sera persuadé, &
 qu'il se peut faire que le contraire de ce qui lui paroît vrai à lui Evêque,
 soit véritable.* Si cela étoit, comme il est certain que l'Eglise n'a décidé
 que tous les enfants naissent avec le péché originel que dans les Conciles
 qui ont été tenus contre les Pélagiens, il auroit fallu que S. Augustin,
 dans les livres qu'il a faits avant ces Conciles, comme sont ceux de *pec-
 catorum meritis & remissione*, n'eût parlé que douteusement de cette
 question, & eût laissé à tout le monde la liberté d'en croire ce qu'il vou-
 droit, jusqu'à ce que l'Eglise en eût fait une définition. Mais vous savez
 bien, Monseigneur, qu'il n'en a pas usé ainsi, & qu'il en a parlé comme
 d'une vérité de foi, dans les livres qu'il a faits avant ces décisions, aussi-
 bien que dans ceux qu'il a faits depuis. Et vous n'ignorez pas combien
 il a été retenu quand il s'est agi de déterminer qu'une chose étoit de foi.
 Je ne vois pas même, Monseigneur, comment les décisions de l'Eglise
 se pourroient faire, si tous les Evêques étoient dans la disposition où il
 semble que vous voudriez qu'ils fussent avant ces décisions. Vous dites,
 par exemple, pag. 94, que *si l'Eglise décidait quelque chose sur la matiere
 de l'Attrition & de la Contrition, elle décideroit en faveur de la charité.*
 Mais comment cela se pourroit-il faire, supposé vos principes ? Car quand
 tous les Evêques d'un Concile général, seroient aussi favorables à la né-

cessité de l'amour de Dieu dans le Sacrement de Pénitence que vous V. D. C. L. l'êtes, s'ils croyoient avec cela, *qu'il se peut faire que l'opinion de l'Attrition par la seule crainte soit véritable*, comment pourroient-ils déclarer, à moins que d'avoir recours à une nouvelle révélation, ce qui est rejeté par tous les Théologiens solides, que leur sentiment est un article de foi ? Il faudroit donc qu'ils le crussent avant que de le dire, ou ils parleroient contre leur conscience. Or ce sont deux choses incompatibles ; qu'une vérité me paroisse telle que je sois prêt de déclarer qu'elle est de foi, si on m'en demandoit mon sentiment dans un Concile, & que néanmoins je croie en même temps, qu'il se peut faire que le contraire soit véritable.

VI. Je voudrois bien, Monseigneur, que vous me pussiez dire que je prends mal votre pensée, & que vous ne parlez en cet endroit que dans l'opinion de ceux qui sont pour l'Attrition par la seule crainte, & que l'on ne peut pas condamner, parce que l'Eglise ne les condamne pas. Mais on ne peut pas prendre ces paroles en ce sens, puisqu'il s'agit de la valeur d'un Sacrement, qui ne dépend point de l'opinion des hommes. Car c'est la raison que vous apportez, pourquoi, dans l'extrême nécessité, on doit donner l'absolution à celui que l'on sauroit n'avoir que l'Attrition par la seule crainte, parce, dites-vous, *qu'il se peut faire que cette opinion est véritable*. Vous témoignez donc par-là qu'en considérant les choses au regard de Dieu, & non-seulement ce que les hommes en pensent, vous n'êtes pas assuré que cette opinion soit vraie. Or si vous étiez dans un Concile, vous seriez obligé de parler selon votre conscience. Vous ne pourriez donc pas être du sentiment de ceux qui décideroient cette question en faveur de la charité ; c'est-à-dire, qui déclareroient que c'est une vérité de foi que l'amour de Dieu est nécessaire, puisqu'on ne peut jamais supposer que le contraire d'un point de foi puisse être véritable. Et il en seroit de même de tous les autres Evêques, puis que la raison qui vous fait parler de la sorte leur doit être commune à tous, si elle étoit bien fondée, qui est *que le Concile & le Pape laissant la liberté, à ce que vous prétendez, de croire l'une ou l'autre des deux opinions, il se peut faire aussi que celle de la crainte est véritable*. Je ne étois donc pas, Monseigneur, que cela se puisse accorder ni avec les vrais principes de la Théologie, ni avec ce que vous avez dit deux pages auparavant ; *que si l'Eglise décidait quelque chose sur cette matière, elle décideroit en faveur de la charité*. Car je crois avoir montré qu'il seroit impossible que cette décision se fit, si tous les Evêques étoient dans la même disposition où vous témoignez être, & où vous voudriez que tout le monde fût, au regard des choses que l'Eglise n'a point encore décidées ;

V. CXL qui est de regarder l'une & l'autre des opinions contraires comme pouvant être véritables.

N. XIX. Pourquoi donc, me direz-vous, doit-on absoudre dans l'extrême nécessité tous ceux qui demandent de l'être ? Souffrez, Monseigneur, que je vous dise que ce n'est point du tout parce que l'opinion de la suffisance de l'Attrition par la seule crainte peut être véritable ; mais c'est que rien n'est plus caché que ce que Dieu fait dans le cœur, & qu'il peut faire en un moment que le pécheur passe d'un mouvement de crainte à un mouvement d'amour, tel qu'il le faut pour être justifié. Cela est rare ; mais il suffit que cela ne soit pas impossible, pour administrer les Sacraments dans cette dernière extrémité à tous ceux qui les demandent (c).

VII. Le second point dont j'ai promis de parler, est qu'il n'est pas nécessaire qu'une vérité soit un point de foi divine, pour en être si assuré que jamais il ne me viendra dans l'esprit qu'il se puisse faire que cela ne soit pas véritable. Je ne crois pas de foi divine que César a vaincu Pompée ; que S. Augustin a été Evêque en Afrique ; que Charlemagne a rétabli l'Empire en Occident ; que Charles-Quint s'est démis de tous ses Etats pour se retirer dans un Monastère : & néanmoins puis-je supposer d'aucun de ces faits qu'il se peut faire qu'il ne soit pas véritable ? Je ne puis pas même regarder ce que dit Eusebe du Baptême de Constantin à Nicomédie, comme pouvant être faux, non plus que la condamnation d'Honorius par le sixième Concile, quoique Baronius fasse tant d'efforts pour prouver que l'un & l'autre n'est pas véritable. Il en est de même des vérités de morale : je veux bien qu'on ne donne pas le nom d'hérésie à tous les égarements des Casuistes, & qu'on ne prenne pas pour des articles de foi toutes les vérités contraires à leurs opinions relâchées. S'ensuivra-t-il de là que vous fussiez dire à vos Curés de celles sur lesquelles l'Eglise n'a point parlé, ce que vous leur dites de l'Attrition par la seule crainte ? Je suis assuré, Monseigneur, que vous ne le feriez point, & qu'il y a plusieurs opinions de Casuistes que le Pape n'a point encore condamnées, dont vous ne diriez point, si vous étiez consulté par vos Curés, que vous leur laissez la liberté d'en croire spéculativement ce dont ils seront persuadés, & qu'en tenant les opinions les plus conformes à la sainteté du Christianisme, ils doivent croire qu'il se peut faire que celles qui leur y paroissent contraires soient véritables.

VIII. Mais on peut bien juger de ce que vous feriez sur ce qu'on lit dans votre livre sur une autre matière. Vous condamnez très-durement l'opinion

(2) M. de Tournai substitua dans la seconde édition cette raison à la première Objection, page 45.

L'opinion de ceux qui disent que le Sacrement de Pénitence peut être V. C. L. valide & informe ; c'est-à-dire , être un vrai Sacrement , quoique faute de I. PART. contrition on n'en reçoive pas la grace. Cependant je ne crois pas que N. XIX. vous osassiez dire que cette opinion , qui est de plusieurs anciens Théologiens , soit une hérésie , & que le contraire soit un article de foi. Il y a donc des erreurs qui ne sont pas des hérésies , & que l'Eglise n'a point encore condamnées comme étant contraires à la foi , sur lesquelles vous n'avez pas cru devoir dire à vos Curés *que vous leur laissez la liberté d'en croire ce dont ils seront persuadés* ; ni leur permettre de supposer qu'il se pourroit faire , que ce que vous n'approuvez pas fût véritable. Je ne vois donc pas , Monseigneur , ce qui vous a obligé de parler autrement de l'Attrition par la seule crainte. Vous ne pouvez pas dire que c'est que l'Eglise n'a pas encore fait un point de foi de la nécessité de l'amour dans le Sacrement de Pénitence ; car elle n'en a pas fait un non plus , de l'invalidité du Sacrement faute de contrition. Aussi ne combattez-vous que par des conséquences l'opinion du Sacrement informe & invalide. Mais n'y en a-t-il pas encore d'aussi horribles à proposer contre l'Attrition par la seule crainte ? Il s'ensuit par exemple , que si cette opinion est véritable , ce pécheur que vous dites que l'on doit absoudre dans le cas d'une extrême nécessité , quand on connoitroit clairement qu'il n'a que l'Attrition par la seule crainte , devoit être sauvé , quoiqu'en toute sa vie il n'eût jamais aimé Dieu. Car quiconque reçoit un Sacrement , avec les dispositions suffisantes pour en obtenir la grace , est infailliblement justifié ; & quiconque meurt justifié est infailliblement sauvé. Or ce pécheur peut perdre l'usage de la raison , après avoir demandé l'absolution , n'ayant regret de ses péchés que par un mouvement de crainte , & mourir bientôt après. Il aura reçu par l'absolution la rémission de tous ses péchés , & même de celui de n'avoir jamais aimé Dieu ; & il n'aura plus été en état de perdre cette grace , parce que je suppose qu'il n'aura plus eu de connoissance : ce qui est très-ordinaire. Il mourra donc en cet état de grace , & par conséquent sera sauvé , sans avoir jamais aimé Dieu. Cette conséquence est si naturelle , qu'elle est avouée par la plupart des protecteurs de l'Attrition par la seule crainte , qui n'ont point de honte d'enseigner qu'on peut être sauvé sans avoir jamais aimé Dieu , pourvu qu'on ne manque point de se confesser à l'article de la mort. Or des oreilles chrétiennes peuvent-elles souffrir ce langage ? Si donc vous avez cru pouvoir condamner très-durement l'opinion du Pere de Brias ou Briars , qui est certainement celle de plusieurs anciens Scholastiques , sans parler de S. Thomas , à qui on peut difficilement donner un autre sens , quoi-

V. C L. que vous ne l'ayiez pu combattre que par des conséquences, & que
 I. PART. vous ne puissiez pas dire qu'elle ait été positivement condamnée par au-
 N. XIX. cune décision de l'Eglise : on ne voit pas pourquoi cette seule raison ,
 que l'Eglise n'a point encore fait de décision expresse contre l'Attrition
 par la seule crainte , vous a dû empêcher d'en parler aussi fortement
 que de cette autre opinion , qui ne choque pas si visiblement les principes
 de la Morale chrétienne , & dont les conséquences , comme je l'ai fait
 voir , ne sauroient être plus impies. Car je ne sache guere d'impiété plus
 grande que de promettre à ceux qui n'auront jamais aimé Dieu , ce que
 Dieu témoigne en tant d'endroits n'avoir préparé qu'à ceux qui l'aiment :
Quæ preparavit Deus diligentibus se ; & de vouloir que ceux-là puissent
 posséder la vie éternelle , que l'Ecriture nous assure être toujours demeurés
 dans la mort : *qui non diligit manet in morte*.

IX. Mais trouvez bon, Monseigneur, que je fasse ici une petite di-
 gression, pour vous proposer une difficulté que je rencontre dans une
 replique que vous faites au Pere de Brias, en combattant son opinion
 du Sacrement valide & informe. Après avoir dit *qu'on ne peut rien in-*
page 136.
de la 2^e.
édition. *venter de plus pernicieux pour endormir les pécheurs, & les faire croupir*
dans leurs crimes, avec un faux repos, vous proposez en ces termes la
 réponse qu'il a faite à cela. *Je suis bien, Mes Freres, qu'ils me diront*
que le pécheur n'est pas toujours assuré d'avoir la grace de la contrition
& de la douleur nécessaire pour réparer ses fictions, & qu'ils parlent
à ceux qui savent ce que c'est que la grace de Jesus Christ. Et voici,
 Ibid. Monseigneur, ce que vous lui repliquez, page 133. *Mais comme tous*
les Chrétiens ne sont pas dans leurs sentiments, qu'ils n'ont pas droit de
dominer sur la foi de leurs freres, & (d) QUE L'EGLISE SOUFFRE QU'IL Y
AIT DES THÉOLOGIENS QUI SOUTIENNENT que la grace est toujours pré-
sente ; que Dieu frappe sans cesse à la porte de notre cœur, que nous avons
toujours les secours nécessaires pour lui ouvrir, n'est-il pas vrai que sup-
posé que cela soit ainsi, le pécheur est toujours en état d'avoir le pardon de
ses fautes quand il lui plaira ?

Cette replique est encore plus surprenante, que ce que vous avez dit
 auparavant de l'Attrition par la seule crainte ; car elle suppose trois choses.
 La premiere, qu'on peut & qu'on doit attribuer à l'Eglise tout ce qui
 y arrive par la négligence des Pasteurs, & qu'ainsi on doit dire que
 l'Eglise souffre que telles & telles doctrines s'enseignent, quand les Su-
 périeurs de l'Eglise ne répriment pas ceux qui les enseignent, ou par
 mollesse, ou pour n'en être pas avertis. La seconde, que quand l'Eglise

(d) Changé en ces termes : *qu'il y a des Théologiens qui soutiennent*, page 137.

souffre en cette maniere que des Théologiens peu éclairés enseignent V. C. L. de certaines opinions, il n'est point permis aux Théologiens plus habiles I. PART. à qui ces opinions paroissent contraires à l'Ecriture & à la Tradition de N. XIX. l'Eglise, de les réfuter comme étant dans l'erreur, & qu'on a droit, s'ils le font, de leur reprocher *qu'ils veulent dominer sur la foi de leurs freres*. La troisieme est, que cette prétendue tolérance de l'Eglise donne un tel poids à ces opinions, qu'on les doit regarder comme pouvant être vraies; & qu'ainsi c'est bien raisonner que de repliquer, comme vous faites au Pere de Brias: Si la grace est toujours présente, & que tous les pécheurs aient toujours les secours nécessaires pour se convertir, rien n'est plus pernicieux pour endormir les pécheurs que ce qu'enseigne l'Auteur du *Pentalogue*, & ce qu'il ne peut soutenir, qu'en supposant que le pécheur n'est pas toujours assuré d'avoir la grace de la contrition, & de la douleur nécessaire pour réparer ses fautes. Or l'Eglise souffre qu'il y ait des Théologiens qui soutiennent que la grace est toujours présente; que Dieu frappe toujours à la porte de notre cœur, & que nous avons toujours les secours nécessaires pour lui ouvrir. Et supposé que cela soit ainsi, le pécheur est toujours assuré d'avoir le pardon de ses fautes quand il lui plaira. Donc la réponse de cet Auteur n'empêche point que ce qu'il enseigne ne soit pernicieux; puisqu'il le feroit, par son propre aveu, si ce qu'il répond n'étoit pas vrai, & que l'on doit supposer qu'il se peut faire qu'il ne soit pas vrai, puisque l'Eglise souffre qu'on enseigne le contraire.

Je n'approuve nullement cette opinion du Pere de Brias, de ce retour des graces des absolutions mal reçues, *recedente fitione*, & je la crois aussi pernicieuse que vous. Mais comme les plus grandes erreurs se peuvent combattre par des arguments peu solides, permettez-moi, Monseigneur, de vous représenter ce que ce Religieux pourroit opposer à votre replique pour soutenir sa réponse.

Il dira, & avec raison, que c'est un principe qui pourroit avoir des suites bien dangereuses, d'attribuer à l'Eglise tout ce que ses Pasteurs souffrent, & de vouloir ensuite que les Théologiens qui ont étudié l'Ecriture & la Tradition, & qui ont trouvé que de certaines propositions y sont manifestement contraires, ne les puissent rejeter comme étant certainement fausses, & par conséquent hors d'état de pouvoir être employées pour établir aucune vérité; *parce*, dit-on, *que l'Eglise souffre que des Théologiens les enseignent*: comme s'il s'ensuivoit de-là qu'on fût obligé de supposer qu'elles peuvent être véritables. Si cela est, dira-t-il, il faut donc que Monseigneur l'Evêque de Tournai suppose, & qu'il permette à tous ses Curés de supposer, que toutes les extravagantes

V. C. L. opinions dont les livres de Diana sont remplis peuvent être vraies ;
 I. PART. parce qu'il les a faits étant à Rome , & y exerçant la charge d'Exami-
 N. XIX. nateur des Prêtres choisis pour être Evêques , & qu'ils n'y ont point été
 condamnés , non plus que ceux d'Escobar & de Tambourin.

Il ajoutera que rien ne fait mieux voir la fausseté de ce dangereux principe, que l'application qu'on en fait à une opinion aussi contraire, non seulement à l'Ecriture & à la Tradition, mais encore au bon sens, qu'est celle de quelques parfaits & achevés Molinistes, qui enseignent que la grace est toujours présente à tous les pécheurs, & qu'elle leur donne toujours des secours suffisants pour se convertir. L'Ecriture nous assure qu'il y a des pécheurs que Dieu aveugle & qu'il endurecit. Cela seroit-il vrai , s'ils avoient tous & toujours, tout ce qui leur est nécessaire de la part de Dieu pour se convertir ? S. Paul dit qu'il faut reprendre avec douceur ceux qui résistent à la vérité, *nequando Deus det illis pœnitentiam* &c. On n'est donc pas assuré qu'il leur fasse cette grace ; & l'Ecclésiaste passe plus avant , en disant que nul ne peut corriger celui que Dieu a méprisé. Tous les Saints Peres que Dieu a suscités pour défendre la grace de son Fils, nous enseignent d'une part, que la grace n'est point donnée à tout le monde ; & S. Augustin met cela entre les douze points qu'il dit, dans sa Lettre à Vital, appartenir à la foi catholique ; & ils soutiennent de l'autre, que la grace nécessaire pour la conversion du pécheur est la grace qui le convertit : d'où il s'ensuit que les pécheurs n'ont pas toujours les secours nécessaires pour se convertir, puisque l'expérience ne nous fait que trop voir qu'il y en a une infinité qui ne se convertissent point. Enfin cette grace toujours présente doit être quelque bonne pensée dans l'entendement, & quelque bon mouvement dans la volonté ; & ce ne peut être que par ces sortes de pensées & de mouvements indélébiles que l'on peut dire que Dieu frappe à notre cœur. Or , comme le Cardinal Bellarmin l'a fort bien remarqué, il y auroit de la folie à s'imaginer que tous les pécheurs eussent toujours de ces bonnes pensées & de ces bons mouvements ; puisque s'ils les avoient , ils s'en appercevroient ; au lieu qu'il y a beaucoup de pécheurs qui ne songent qu'à satisfaire leurs passions, sans en avoir aucun remords, ni penser jamais à Dieu ; tels que ceux dont David dit : *Non est Deus in conspectu ejus ; inquinata sunt viæ ejus in omni tempore* : ce que S. Bernard décrit d'une manière admirable dans son Traité des douze degrés de l'orgueil. Et on voudra que je sois obligé , dira ce Religieux, de supposer qu'une opinion aussi contraire aux deux principes de la Théologie, l'Ecriture & la Tradition, & aussi extravagante que celle-là, puisse être vraie ; & parce qu'ayant à répondre

à une objection que l'on me faisoit, je me suis servi d'une maxime toute V. C. L. contraire, qui est que le pécheur n'est pas toujours assuré d'avoir la I. PART. grace de la contrition, & de la douleur nécessaire pour réparer ses fic- N. XIX. tions, on demeurera facilement d'accord que ma réponse seroit bonne, si tout le monde étoit de mon sentiment; mais on prétendra qu'elle ne vaut rien, parce que tout le monde n'est pas obligé d'en être, & que ce seroit *dominer sur la foi de mes freres*, que de vouloir qu'ils m'accordent une vérité aussi certaine que celle que j'ai avancée, lorsque j'ai dit, que le *pécheur n'est pas toujours assuré d'avoir la grace de la contrition & de la douleur nécessaire pour réparer ses fictions ? Où en sommes-nous*, s'écriera-t-il, si pour ne point dominer sur la foi des Chrétiens, on nous oblige de les laisser croire, s'ils sont assez peu sensés pour se le persuader, que la grace est toujours présente à tous les pécheurs; que Dieu frappe sans cesse à la porte de leur cœur; qu'ils ont toujours les secours nécessaires pour lui ouvrir, & qu'ainsi il n'y a point de pécheur *qui ne soit toujours assuré d'avoir la grace de la contrition & de la douleur nécessaire pour obtenir le pardon de ses crimes ?*

Voilà, Monseigneur, à quoi vous vous êtes engagé, en suivant le même principe au regard *d'une grace toujours présente à tous les pécheurs*, que vous aviez suivi au regard de *l'Attrition par la seule crainte*; qui est, que l'une & l'autre de ces deux erreurs étant enseignées par des Théologiens que l'Eglise tolere, ce seroit dominer sur la foi des Chrétiens, que de ne pas leur laisser la liberté de les tenir s'ils s'en sont laissés persuader; & qu'il faut même supposer que ces opinions peuvent être vraies, parce que l'Eglise souffre qu'on les enseigne. Car vous passez jusques-là au regard de ces deux opinions qui me paroissent deux grandes erreurs, en le disant expressément de l'Attrition par la seule crainte, en la page 98; & le marquant en termes équivalents de la grace toujours présente à tous les pécheurs dans l'endroit que je viens d'examiner.

X. Il ne me reste plus qu'à examiner le Décret d'Alexandre VII., que je ne doute point avoir été la principale cause qui vous a porté à parler de l'Attrition par la seule crainte, comme vous avez fait. Mais voici quelques réflexions qui feront voir manifestement, ce me semble, qu'il ne vous obligeoit point de déclarer à vos Curés que vous leur laissiez la liberté de tenir une si méchante opinion, & qu'elle pouvoit être véritable. Je les proposerai avec d'autant plus de liberté, que nous avons un Pape plus saint & plus rempli de l'esprit de Dieu, qui n'est point capable de trouver mauvais, que ceux qui sont le plus religieusement attachés aux véritables prérogatives que Jesus Christ a données.

V. C L. à la Chaire de S. Pierre, n'en approuvent pas d'exorbitantes & de mal
I. PART. fondées, que la flatterie des hommes a voulu lui attribuer.

N. XIX. La premiere, que ce n'est qu'un Décret de l'Inquisition ; comme il
Obj. p. 27. paroît par ces termes : *S. S. enixè cupiens &c. auditis votis E. & R. DD. Cardinalium adversus hæreticam pravitatem, generalium Inquisitorum nec non DD. Consultorum & Qualificatorum Sacrae Congregationis ejusdem Generalis Inquisitionis, hoc præsentì Decreto..... præcepit &c.* Car c'est par-là que l'on reconnoît les Décrets de l'Inquisition, où l'on fait toujours parler le Pape, quoiqu'il ne fasse qu'approuver ce qui s'est fait dans l'Inquisition. Or vous savez, Monseigneur, que ces sortes de Décrets n'ont aucun pouvoir d'obliger dans l'Eglise Gallicane, & qu'on ne les y reçoit point : & ainsi faisant une si considérable partie de cette Eglise depuis tant de temps, vous n'avez pu croire que celui-ci vous obligeât à rien. Ce n'est pas qu'il n'y ait quelquefois des Décrets de l'Inquisition qui méritent qu'on y ait égard ; comme est celui qui a condamné les soixante-cinq Propositions. Mais ce qui fait qu'on les considère en France quand ils sont tels que celui-là, est le mérite du fonds, & non pas l'autorité du Tribunal. Il y a aussi une chose particulière dans ce Décret contre les soixante-cinq Propositions ; c'est qu'elles sont si méchantes, qu'il ne les faut que proposer pour les faire avoir en horreur. Or c'est les proposer d'une manière qui y fait faire plus d'attention, que de les proposer comme condamnées par un Tribunal que les Auteurs de ces Propositions n'oseroient récuser ; de sorte que c'est au moins un argument *ad hominem*, auquel ils ne sauroient répondre, & qui les oblige d'abandonner la défense de ces méchantes maximes. Cette même considération feroit que je n'improverois pas que l'on se servît de ce Décret d'Alexandre VII contre de certains Jésuites emportés, qui veulent toujours faire croire que l'opinion de la nécessité de l'amour dans le Sacrement de Pénitence a été condamnée par le Concile de Trente : car il n'est pas nécessaire de donner aucune autorité à ce Décret pour l'employer comme un témoignage de la fausseté de cette prétention ; puisque l'Inquisition ne défendrait pas, comme elle fait par ce Décret, de censurer l'opinion de la nécessité de l'amour, si l'on croyoit à Rome qu'elle eût été condamnée par ce Concile.

XI. La seconde Réflexion est, que ce Décret est beaucoup moins considérable pour ce qui est de l'autorité apparente qui obligerait d'y déférer, que celui de Clément IX, qui condamnoit le Rituel d'Alet, comme rempli d'erreurs, & qui vouloit qu'on le brûlât : ce qu'on n'a pas accoutumé d'ordonner à Rome contre les plus méchants livres. Car c'étoit un Bref qui paroissoit émané immédiatement de l'autorité du Pape, à quoi

on a plus d'égard en France. Cependant vous ne vous êtes pas cru obligé V. C. L. d'y déférer, non plus que tant d'autres Evêques, qui ont approuvé, aussi I. PART. bien que vous, le Rituel de ce saint Evêque, comme un excellent livre, N. XIX. quoiqu'ils fussent très-bien que le Pape l'avoit condamné comme très-méchant & digne du feu. Je ne vois donc pas pourquoi vous vous êtes cru obligé de déférer à ce Décret d'Alexandre VII, qui a beaucoup moins de marques d'autorité; n'étant, comme j'ai déjà dit, qu'un Décret de l'Inquisition, qu'on ne reconnoît point en France.

XII. Troisièmement, le même Pape Alexandre VII, a fait deux Bulles. L'une, par laquelle il casse les deux Censures de Sorbonne contre *Ama-deus Guimenius*, & contre *Vernant*, & les condamne comme présomp-tueuses, téméraires & scandaleuses. L'autre, par laquelle il regle les droits des Curés qui leur sont contestés par les Religieux. Il est certain que ce qui est en forme de Bulle a beaucoup plus d'autorité en France, que des Décrets de l'Inquisition, qui n'y en ont aucune. Et cependant approuvez-vous ces deux Bulles, & vous croyez-vous obligé d'y déférer? Vous soumettez-vous au jugement de ce Pape, qui a flétri les deux plus justes Censures que la Faculté de Paris ait faites depuis long-temps? Croyez-vous que les Religieux aient droit de confesser les malades sans avoir la permission des Curés, comme il est porté par la dernière de ces deux Bulles? Je suis assuré qu'au moins vous n'approuvez pas la première. Pourquoi donc avez-vous cru que vous fussiez obligé de déférer au Décret du même Pape, & de vous y soumettre de telle sorte, que vous témoigniez que c'est ce Décret de l'Inquisition qui vous fait dire à vos Curés, que vous leur laissez la liberté de croire ce qu'ils voudront de la suffisance de l'Attrition par la seule crainte, & même d'ajouter qu'il se peut faire que cette opinion soit véritable?

XIII. Quatrièmement, c'est un droit que tous les Evêques qui aiment leur caractère doivent maintenir, comme faisant une des principales parties de l'autorité qu'ils ont reçue immédiatement de Jesus Christ, de ne se croire obligés de déférer à ces Décrets que l'on fait à Rome sans les avoir consultés, qu'après qu'ils leur ont été adressés, & que, les ayant examinés par les règles de l'Eglise, ils ont jugé à propos de les recevoir. Or ce Décret d'Alexandre VII, qui n'a été fait que sur une contestation particuliere entre les Curés de Gand & les Jésuites, n'a jamais été adressé à aucun Evêque de France, & il n'y en a aucun qui l'ait reçu. Il semble donc, Monseigneur, que vous vous êtes fait tort, & que vous n'avez pas assez ménagé les intérêts de votre caractère, en appelant ce Décret de l'Inquisition, un Décret si solennel, & en l'alléguant comme une

V. C. L. piece authentique, & sur laquelle vous vous foyez cru obligé de régler les instructions que vous donniez à vos Curés.

I. PART. N. XIX. XIV. Cinquièmement, le peu d'égard que doit avoir un Prélat de l'Eglise Gallicane à ces Décrets de l'Inquisition, doit au moins le porter à les prendre dans la rigueur des termes, sans les étendre au-delà de ce qu'ils portent précisément. Or il est clair que ce Décret d'Alexandre VII, pris selon ce qu'il porte, & n'étant point étendu au-delà, n'est qu'un

Obj. p. 27. règlement de Police, qui règle ce que l'on doit faire, & non un jugement doctrinal qui règle ce que l'on doit penser & croire, de l'une & l'autre des deux opinions dont ce Décret parle. Il ne s'agit pas de savoir ce qu'on en peut tirer par conséquence; mais ce que portent les termes du Décret, & à quoi le Pape ou l'Inquisition prétendent obliger. Or il est plus clair que le jour que l'on n'y défend qu'une action extérieure, qui est de ne point noter d'aucune Censure Théologique l'une ou l'autre des deux opinions, & qu'on ne fait cette défense que pour empêcher que la paix ne soit troublée entre les fideles, par des disputes trop aigres sur cette question. Tout le Décret ne porte que cela. *S. D. N. A. P. VII. cum acceperit non sine gravi animi mœrore Scholasticos quosdam acrius, nec absque fidelium scandalo, inter se contendere an illa Attritio &c. afferrentibus quibusdam, negantibus aliis, & invicem adversam sententiam censurantibus. S. S. enixè cupiens vinculum pacis inter fideles servari, & omnem fissuræ fomitem extinguere... hoc præsentì Decreto... præcepit cunctis... ut si deinceps de materiâ Attritionis præfata scribeant, vel libros aut scripturas edant, vel doceant, vel prædicabunt, vel alio quovis modo penitentes aut scholares caterosve crudient, NON AUDEANT ALICUJUS THEOLOGICÆ CENSURÆ ALTERIUSVE INJURIÆ AUT CONTUMELIÆ NOTA TAXARE ALTERUTRAM SENTENTIAM... donec ab hac Sancta Sede fuerit aliquid hac in re definitum.* Y a-t-il un seul mot en tout cela qui regarde la pensée ou la créance intérieure? N'est-il pas visible que c'est un pur règlement de Police, que ce Pape a jugé nécessaire pour empêcher que la paix ne fût troublée entre les fideles, & que ces disputes ne fussent une occasion de schisme; & qu'il n'y commande autre chose, sinon qu'on n'ait point à noter par aucune Censure théologique, ou par des termes durs, l'une ou l'autre de ces deux opinions: ce qui est bien différent de laisser à chacun une telle liberté de croire l'une & l'autre de ces deux opinions, qu'on ait droit d'en conclure, *qu'il se peut faire que celle de l'Attrition par la seule crainte est véritable.* Et ce que vous dites en cet endroit ne peut pas signifier seulement, que le Pape n'a pas ôté, par ce Décret, la liberté de croire ce que l'on voudroit de ces deux opinions; si on l'avoit auparavant

vant par d'autres motifs. Cela est bien certain : ce qu'il ordonne par ce V. C. L. Décret ne regardant point, comme j'ai déjà remarqué, la créance inté- I. PART.
rieure. Mais de la maniere dont vous en parlez, il faudroit qu'il eût fait N. XIX.
plus, & que son Décret portât qu'il a fait examiner cette question à
fond, & qu'il a reconnu qu'on peut croire l'une & l'autre. Or il ne dit
rien de semblable; & il se restreint à commander qu'on n'use point de
Censure Théologique contre l'une ni contre l'autre, dans les livres que
l'on publieroit sur cette matiere, ou dans les instructions qu'on en don-
neroit à des Pénitents & à des Ecoliers. Ce seroit donc étendre ce Décret
au-delà de ses termes que d'en conclure, comme vous faites, qu'il se peut
faire que l'opinion de la suffisance de l'Attrition par la seule crainte soit
véritable.

XV. Sixièmement: on dira peut-être que le Décret ne porte point
cela; mais que cela s'ensuit du Décret par conséquence. Je pourrois dire
que cela suffit. Car j'ai déjà remarqué que ce seroit bien assez de se sou-
mettre à ce que disent ces Décrets dans la rigueur des termes, sans les
étendre par des conséquences à ce qu'ils ne disent pas. J'ajoute néan-
moins qu'il n'est pas vrai que cette conséquence soit bonne, & je le
prouve par un exemple tout semblable. Dans la fin du dernier Décret
de S. S. contre les soixante-cinq Propositions, il y a une clause toute
pareille en ces termes: *Tandem ut ab injuriosis contentioneibus, Doctores
aut Scholastici, aut alii quicumque in posterum se abstineant, Et ut paci Et
charitati consulatur, idem Sanctissimus in virtute sanctæ obedientiæ eis
præcipit, ut tam in libris imprimendis ac Manuscriptis quam in Thesibus,
Disputationibus ac Prædicationibus careant AB OMNI CENSURA ET NOTA;
nec non à quibuscumque convitiis contra eas Propositiones quæ adhuc inter
Catholicos hinc inde controvertuntur, donec à Sancta Sede recognita, super
iisdem Propositionibus judicium proferatur.* Il est certain que ces Propo-
sitions que le Pape ne veut pas que l'on censure de part ni d'autre,
jusqu'à ce qu'il en ait jugé, sont des Propositions de Morale, qu'il n'a
pas encore fait examiner; telles que sont celles qui lui ont été envoyées
par quelques Evêques de France. Or il y en a entre celles-là de si horri-
bles, & elles sont toutes si manifestement mauvaises, qu'on ne peut dire
sans faire injure à S. S. qu'il les a mises par-là dans le même état que
vous voudriez, Monseigneur, qu'Alexandre VII eût mis, par une clause
semblable, l'opinion de la suffisance de l'Attrition par la seule crainte,
qui est que tout le monde eût la liberté de les soutenir dans cet *interim*,
quelque méchantes qu'elles pussent être, & qu'il faille même supposer
qu'il se peut faire qu'elles soient véritables. Ce n'est point là certainement

V. CL. ce qu'a prétendu le Pape, par la défense qu'il a faite de les censurer, I. PART. jusques à ce qu'il en eût porté jugement. Mais il a voulu seulement con- N. XIX. server la paix parmi les Théologiens, par un règlement de Police. On n'a donc point de droit d'attribuer autre chose à Alexandre VII; puisque les paroles de l'un & de l'autre sont toutes semblables. Vous étendez donc ce Décret d'Alexandre VII, non seulement au-delà de ce que portent les termes, mais même au-delà de ce qu'on en peut tirer par une conséquence légitime.

XVI. Septièmement: cependant quoique ce Décret ne porte que ce que l'on vient de dire, & qu'il ne touche point le fonds de la doctrine, permettez moi, Monseigneur, de vous dire que je ne crois pas que vous ayez pu vous y soumettre, sans faire un grand préjudice à l'autorité & au pouvoir que vous avez reçu de Jesus Christ. Car vous savez, & vous l'avez parfaitement bien établi dans une Lettre Pastorale sur le Livret des *Avis salutaires* &c. que tous les Evêques sont, de droit divin, les Juges naturels de la doctrine de l'Eglise; qu'ils doivent examiner ce qui est conforme ou contraire à la doctrine de l'Eglise; & qu'ils sont obligés de veiller à ce que leurs brebis ne se nourrissent point de poisons: ce qu'ils ne peuvent faire qu'en appelant erreur ce qui est erreur, pérnicieux ce qu'ils jugent tel, & impiété ce qu'ils jugent être impie. Le Pape, comme Chef de l'Eglise, le doit faire aussi; & il le fait avec plus d'autorité que chacun d'eux. Mais cela n'empêche pas que ce ne soit un droit qui leur est commun à tous: ce qui fait dire à S. Augustin, en parlant au Pape Boniface, à l'entrée des quatre livres qu'il lui a adressés, où il s'agissoit des hérésies des Pélagiens: *Communis est omnibus nobis, licet in ea celsiore fastigio præsideas, specula pastoralis*. Ils sont donc tous établis de Dieu en qualité de sentinelles sur la Maison d'Israël; & chacun d'eux doit croire que Dieu lui a dit en le faisant Evêque, ce qu'il dit autrefois à

Ezéch. 3. Ezéchiel: *Fili hominis, speculatorem dedi te domui Israël, & audies de ore meo verbum, & annuntiabis eis ex me*. Mais il y a sujet de trembler en

17.

considérant ce que Dieu ajoute au même lieu, que s'il manque à avertir de leur devoir, ceux qu'il a commis à sa charge, ils mourront dans leur péché; mais Dieu lui redemandera leur sang. Que si un Evêque se trompe, & que parlant de lui-même, au lieu de ne dire que ce qu'il auroit appris de Dieu, selon les termes de sa Mission, *audies de ore meo verbum, & annuntiabis eis ex me*, il oblige ses brebis de fuir comme une erreur ce qui n'en seroit pas une, ses Supérieurs dans l'ordre de la Hiérarchie, & le Pape principalement, ont droit de le reprendre & de l'instruire, en montrant qu'il a tort de décrier comme une erreur ce qui ne seroit point condamnable. Mais que le Pape, sans juger si une doctrine

est vraie ou fausse, selon la piété ou contraire à la piété, mais se réservant d'en juger sans dire quand, & lors même que l'on voit qu'il n'a eu aucun dessein de le faire, interdise à tous les Evêques de qualifier cette doctrine, selon la lumière que Dieu leur donne, & de dire qu'elle est erronée, pernicieuse, impie & contraire à la parole de Dieu s'ils la jugent telle, je ne puis croire, Monseigneur, que vous ne voyiez aussi bien que moi, que c'est passer les bornes du pouvoir que Dieu lui a donné, & exercer sur ses Confreres une domination si illégitime & si irrégulière, que je ne crois pas qu'on en puisse trouver d'exemple dans toute l'Antiquité. Cependant c'est ce que fait le Pape Alexandre VII, ou plutôt l'Inquisition dans ce Décret. Car elle étend le commandement qu'on y fait de ne noter *d'aucune censure Théologique*, une aussi dangereuse opinion qu'est celle de la suffisance de l'Attrition par la seule crainte, non seulement à tous les Théologiens particuliers, mais à tous les fideles généralement, dans quelque dignité qu'ils soient, même *épiscopale & encore plus grande*; & cela en vertu de la sainte obéissance, & sous peine d'excommunication, réservée au S. Siege. Lorsque S. Augustin & les autres Evêques des Conciles de Milevis & de Carthage, envoyèrent au Pape Innocent I, ce qu'ils avoient fait contre Pélage & contre Céleste, si ce Pape se fût laissé prévenir par ces Hérétiques, comme fit d'abord Zozime son successeur, & qu'il leur eût répondu qu'il se réservait la connoissance de cette affaire; & que cependant il leur défendoit de censurer les opinions de Pélage & de Céleste, croyez-vous qu'ils se fussent accommodés de cela, & qu'ils y eussent acquiescé? La manière dont ils se conduisirent envers le Pape Zozime, qui leur écrivit peu de temps après deux Lettres, où il leur témoignait en termes fort durs, qu'il n'approuvait point ce qu'ils avoient fait contre ces deux Hérétiques, fait bien voir le contraire.

XVII. Il y a donc dans ce Décret une entreprise contre le droit des Evêques, très-injurieuse à l'Episcopat, qui l'a dû faire rejeter, au moins négativement & en n'en faisant nul état, par tous les Evêques qui connoissent le pouvoir que Jesus Christ leur a donné, & la qualité de Successeurs des Apôtres qu'on ne leur peut contester, sans s'élever contre toute l'Antiquité, & contre les Papes mêmes, qui la leur ont souvent donnée. Mais ce qui rend cette entreprise moins supportable, est qu'on fait qu'elle a pour principe une opinion si erronée, & si contraire à toute la Tradition de toute l'Eglise, que l'on a peine de ne pas dire qu'elle est hérétique. C'est ce que ces Inquisiteurs se sont mis dans l'esprit, comme ils le font entendre toutes les fois qu'ils en ont occasion: qu'il n'y a que le Pape seul qui soit Juge des matieres de la foi: que tout ce qui regarde

V. C. L. la foi est une de ces causes majeures qui sont réservées au S. Siege: que
 L. PART. les Evêques peuvent seulement sur cela consulter le Pape, & non entre-
 N. XIX. prendre d'en être Juges, si ce n'est que le Pape leur en donne le pouvoir
 en les assemblant dans un Concile; auquel cas même tout ce qu'ils déci-
 dent n'a de force que par l'approbation que le Pape y donne. Vous
 savez, Monseigneur, que ce sont-là les prétentions du Tribunal de l'In-
 quisition, & de tous les Théologiens dévoués aux intérêts de la Cour
 de Rome. Mais ils sont plus depuis quelque temps que de le prétendre:
 ils condamnent ceux qui témoignent le contraire, & les Evêques mêmes
 qui osent maintenir leur droit, & qui ne peuvent se résoudre à laisser
 perdre le pouvoir qu'ils tiennent de Jesus Christ, & qui est l'une des
 principales parties de la succession de leurs Saints Prédecesseurs. Je le vois
 présentement avec douleur, ayant devant mes yeux un Libelle que les
 Jésuites ont fait imprimer l'année passée, sous ce titre: *Constitutiones &
 Decreta Apostolica, præcipuè utilia hoc tempore adversus quosdam abusos in
 materia fidei & morum*; où, pour empêcher l'effet du Décret contre les
 soixante-cinq Propositions, & divertir les esprits ailleurs, ils le mêlent
 avec les Constitutions & tous les Décrets de l'Inquisition du temps des
 contestations passées, qu'il n'étoit pas difficile d'obtenir contre des gens
 opprimés par une faction toute puissante à la Cour de France & de
 Rome. Car ils n'ont pas manqué de mettre parmi ces Décrets, celui de
 l'Inquisition du 23 Avril 1654, qui porte le nom d'Innocent X, comme
 le vôtre sur l'Attrition porte celui d'Alexandre VII. Et c'est-là où je
 trouve la condamnation de votre Ordonnance du 9 Octobre 1653, que
 vous savez, Monseigneur, n'avoir été flétrie en cette maniere, que parce
 qu'en publiant la Constitution de ce Pape contre les cinq Propositions,
 vous aviez eu soin de marquer que c'étoit sans préjudice du droit qu'ont les
 Evêques de juger des matieres de la foi en premiere instance. Je fais,
 Monseigneur, que ce n'est que l'oppression où on étoit alors, qui vous
 a empêché de demander justice contre un Décret si injurieux à l'Epis-
 copat. Mais si vous pouvez souffrir que les Jésuites le répandent de nou-
 veau par-tout, & qu'il passe ainsi à toute la postérité sans qu'il paroisse
 que l'on ait protesté contre, & qu'on en ait fait aucune plainte publi-
 que, faut-il encore qu'en approuvant un Décret semblable d'Alexandre
 VII, non seulement vous donniez de l'autorité à un Tribunal qui est
 capable de si grands excès contre la dignité épiscopale, mais que vous
 autorisiez l'injure qu'on y fait aux Evêques, qui ne peut être fondée que
 sur ce principe d'erreur, qu'ils ne sont point Juges des matieres de la foi,
 & qu'il n'y a que le Pape qui le soit? Et c'est ce que les Réguliers, qui
 ont intérêt d'élever la puissance de Rome sur la ruine de l'Episcopat,

parce que c'est de Rome qu'ils tiennent tous leurs privileges , entre- V. C L.
prennent, autant qu'ils peuvent, de faire passer pour une vérité certaine I. PART.
& indubitable. On le voit par le Livre intitulé : *Status, Origo & Scopus* N.XIX.
Reformationis, hoc tempore attentata &c. que les Jésuites ont répandu
par-tout, & qu'on croit être du Pere Estrix, où il accuse Petrus Aurelius
d'avoir renversé toute l'Eglise, & d'avoir égalé les Evêques vulgaires au
Pape, pour avoir dit que ce n'est point faire préjudice à l'autorité du
S. Siege, de reconnoître que les Evêques sont Juges des causes de la foi,
puisque la Majesté des Rois n'est point blessée de ce qu'il y a des Juges
dans leurs Royaumes qui jugent de toutes les causes avec un souverain
pouvoir. Voici les propres termes de la Préface de ce livre séditionnaire :
Quid non auderet (San-Cyranus Abbas) qui vulgares Episcopos controver-
siarum fidei Judices fecit Romano Pontifici pares : quippe qui doceat non
officere Pontificia potestatis magnitudini, quod Episcopi causarum fidei sint
Judices, non magis quam Regia potestati obstit, esse in eorum Imperiis
Judices, qui de causis omnibus, summa etiam potestate, decernant. Aurelius
in octo Causas pag. 199.

Voilà ce que les Evêques souffrent que l'on imprime, & que l'on ré-
pande par-tout, sans que pas un ose censurer de si pernicieux libelles.
Voilà ce que les Jésuites, & cette grande foule de Religieux Mendians,
qu'ils ont depuis quelque temps attirés à leur faction, inspirent à une in-
finité de gens qui ont créance en eux. Voilà ce qu'Aurelius a gagné,
pour avoir défendu l'autorité épiscopale contre leurs entreprises, d'être
déchiré comme un homme qui a voulu renverser l'Eglise par une har-
dieuse inconcevable, *quid non auderet?* Pour avoir dit, ce qui ne peut
être nié que par un aveuglement qui approche de la folie, *que les Evê-*
ques sont Juges des matieres de la foi. Voilà sur quoi il est accusé par cet
impudent Auteur, d'avoir rendu égaux au Pape ceux qu'il appelle, par
mépris, *vulgares Episcopos*, au lieu même où Aurelius relève si fort l'é-
minence de l'autorité du Pape par dessus celle des autres Evêques, qu'il
y auroit plutôt à craindre qu'il n'en ait dit trop que trop peu. Et voilà
enfin ce qui fortifie ces Messieurs de l'Inquisition de Rome dans leur pen-
sée schismatique, & que S. Grégoire le Grand a appelée antichrétienne,
qu'il n'y a aucun Evêque hors le Pape, qui soit *Juge des matieres de la*
foi : ce qui est la même chose que si on disoit qu'il n'y a que le Pape seul
qui soit véritablement Evêque, & qui ait succédé aux Apôtres. Cependant
c'est à quoi tend, & sur quoi est fondée la défense que fait le Pape
Alexandre VII, dans votre Décret, *cunctis & singulis fidelibus, quocumque*
gradu ac dignitate, etiam episcopali & majori... fulgentibus, de dire ce

V. C L. qu'ils pensent d'une aussi grande erreur qu'est celle de la suffisance de l'Attrition par la seule crainte.

N. XIX. XVIII. J'avois, Monseigneur, représenté dans les Réflexions qu'on vous a montrées, que ce Décret du Pape Alexandre VII, étoit fort semblable à ce que fit le Pape Honoré, lorsque dans la vue de donner la paix à l'Eglise, qui étoit troublée parce que les uns disoient qu'il n'y avoit qu'une volonté en Jesus Christ & les autres qu'il y en avoit deux, il défendit de dire, ni qu'il y en eût deux, ni qu'il n'y en eût qu'une; que ce prétendu moyen lui réussit mal, parce que cela fut cause que ce Pape fut condamné comme hérétique dans le sixieme Concile, & que sa Lettre y fut brûlée. Vous prétendez, Monseigneur, qu'il y a une grande différence, parce qu'Honoré défendant de dire que *Jesus Christ n'eût qu'une volonté ou qu'il en eût deux, c'étoit supprimer une vérité de foi, ou rougir de l'Evangile; & n'oser avouer que Jesus Christ fut Dieu & homme tout ensemble; ou enfin facilement retomber dans la ridicule hérésie d'Eutychès qui confondoit les deux natures de Notre Seigneur. Et comme ces erreurs, dites-vous, avoient été invinciblement condamnées dans les Conciles d'Epheèse & de Calcédoine, il n'y avoit plus lieu d'hésiter. Il n'en est pas de même, ajoutez-vous, du Décret d'Alexandre VII. Il laisse la liberté de la créance sur une chose sur laquelle l'Eglise n'a jamais prononcé. Et quoique S. Augustin se soit expliqué clairement sur ce sujet, cela ne fait pas un article de foi: ainsi Alexandre n'a, par son Décret, étouffé aucune vérité décidée, & déjà absolument reçue dans l'Eglise. Et au lieu que le Pape Honoré en supprimoit infailliblement une, en empêchant qu'on ne se servît ni de l'une ni de l'autre des deux expressions contradictoires; Alexandre VII, au contraire permet qu'on soutienne celle des deux qu'on jugera la plus vraie, jusqu'à ce qu'un jugement solennel ait décidé laquelle doit être reçue comme incontestablement véritable.*

Object.
p. 34 & 35.

J'ai fait voir, ce me semble, assez clairement, dans le quatorzieme & quinzieme Article, qu'Alexandre VII, par son Décret, ne permet point proprement de soutenir l'une & l'autre des deux Propositions dont il parle; mais qu'il défend seulement d'en censurer ni l'une ni l'autre, par un règlement de police, qui ne regle que la main & non la pensée: & c'est assurément ce qu'on peut dire de plus favorable pour excuser ce Pape. Car en prenant ce Décret dans le sens que vous lui donnez, je ne craindrai point de vous dire qu'il seroit pire que la Lettre d'Honoré; parce qu'il est sans doute moins pernicieux à l'Eglise de défendre qu'on exprime une vérité, dont on a peu besoin de parler, telle qu'est la vérité des deux volontés en Jesus Christ, que de donner la liberté de soutenir une erreur qui ruine tous les fondemens de la piété chrétienne.

tienne, telle qu'est l'opinion de la suffisance de l'Attrition par la seule V. C. L. crainte, sans aucun amour de Dieu. Et pour vous le montrer, Mon- I. PART. seigneur, le Pape Honoré n'auroit-il pas fait encore pis, si au lieu de N. XIX. défendre qu'on ne dit ni qu'il n'y eût qu'une volonté en Jesus Christ, ni qu'il y en eût deux, il avoit donné la liberté d'en croire ce que l'on voudroit, & de dire qu'il n'y en a qu'une, ou de dire qu'il y en a deux, comme vous voulez qu'ait fait Alexandre VII à l'égard des deux propositions contradictoires touchant la suffisance ou l'insuffisance de l'Attrition par la seule crainte des peines? Il est sans doute qu'il auroit fait une plus grande plaie à l'Eglise, en donnant une égale liberté d'y soutenir la vérité & l'erreur, qu'en supprimant seulement les expressions de l'une & de l'autre: car il y a quelquefois des occasions où il est permis de taire la vérité; mais il n'y en a jamais où il soit permis de soutenir le mensonge.

Voilà donc déjà une des différences que vous mettez entre ces deux Papes, qui est à l'avantage du Pape Honoré.

Vous fondez l'autre sur ce que vous prétendez que le Pape Honoré a supprimé une vérité de foi, sur laquelle il n'y avoit point à hésiter; parce que cela regardoit des choses qui avoient été décidées dans les Conciles d'Ephèse & de Calcédoine: au lieu que le Pape Alexandre VII, n'a laissé la liberté de la créance que sur une chose sur laquelle l'Eglise n'a jamais prononcé.

Mais il n'est point vrai, Monseigneur, que l'Eglise eût rien prononcé ni dans le Concile d'Ephèse, ni dans celui de Calcédoine sur la question que traite le Pape Honoré dans sa Lettre à Serge. Cela est bien certain de celui d'Ephèse; car il n'y est pas même décidé qu'il y eût deux natures en Jesus Christ: & c'est cela même qui donna occasion à Eutychès de soutenir qu'il n'y en avoit qu'une; parce qu'il y avoit des expressions dans des Ecrits de S. Cyrille, approuvés par le Concile d'Ephèse, qui sembloient favoriser ce sentiment. Il est vrai que le Concile de Calcédoine avoit décidé qu'il y a deux natures en Jesus Christ; mais il n'avoit point parlé des deux volontés. Ce n'étoit donc que par conséquence qu'on pouvoit inférer les deux volontés de la décision du Concile de Calcédoine. Or cette conséquence étoit niée par des principaux Evêques de l'Eglise, tels que les Patriarches de Constantinople & d'Alexandrie; & il falloit bien qu'elle ne parût pas claire au Pape Honoré, puisqu'il étoit en suspens, & qu'il semble même pencher davantage dans sa Lettre du côté des Monothélites. C'étoit donc un point sur lequel l'Eglise n'avoit point encore prononcé; & elle crût aussi qu'il étoit besoin de le décider, puisque ce fut pour cela que s'assembla le VII Concile,

V. C. L. qui le décida en effet; & si clairement, qu'on n'a plus oui parler depuis
 I. PART. de cette hérésie. On ne peut donc dire qu'à cet égard le Pape Honoré
 N. XIX. ait plus mal fait que le Pape Alexandre VII; puisqu'il n'est point vrai
 que ce dont il paroît avoir douté fût une chose sur laquelle l'Eglise eût
 déjà prononcé; mais seulement que c'étoit une chose dont les principes
 de la foi devoient faire reconnoître la vérité. Or il en est de même de
 la question sur laquelle, à ce que vous dites, le Pape Alexandre a
 laissé la liberté de croire le oui & le non. L'Eglise n'a point, je l'avoue,
 expressément décidé s'il est nécessaire d'avoir quelque amour de Dieu
 pour être justifié par le Sacrement de Pénitence, comme elle n'avoit
 point expressément décidé du temps du Pape Honoré, s'il y avoit deux
 volontés en Jesus Christ. Mais comme les principes de la foi obligeoient
 dès ce temps-là d'en reconnoître deux, & que c'est sur cela que fut
 fondée la décision qui en fut faite dans le VI Concile, cinquante ans
 après, vous devez croire de même, Monseigneur, que les principes de
 la foi obligent aussi de reconnoître qu'il est impossible de sortir de la
 mort du péché sans aimer Dieu; puisque le S. Esprit nous a assuré par
 la bouche de S. Jean, que quiconque n'aime point demeure dans la mort:
qui non diligit manet in morte. C'est pourquoi si les Conciles de ce
 temps ici avoient autant de vigueur que ceux d'autrefois, & qu'il se
 tint maintenant un Concile général, où on voulût décider la question
 de l'amour de Dieu nécessaire pour être justifié dans le Sacrement de
 Pénitence, comme vous témoignez être persuadé qu'on le décideroit
 en faveur de la charité (ce que vous ne pourriez pas dire si vous ne
 supposiez qu'elle est, dès ce temps ici, conforme à l'Ecriture & à la
 Tradition) j'ose vous dire, Monseigneur, que ce Concile n'auroit pas
 moins de droit de condamner ce Décret d'Alexandre VII, en le prenant
 dans le sens que vous lui donnez, que le sixieme Concile en a eu de
 condamner la Lettre d'Honoré à Serge, & qu'il en auroit encore même
 davantage. Car, comme j'ai déjà dit, c'est un moindre mal de supprimer
 l'expression d'une vérité non encore décidée par l'Eglise, que de donner
 la liberté de soutenir une erreur pernicieuse, & qui porte les Chrétiens
 à s'imaginer qu'ils peuvent être sauvés sans aimer Dieu: ce qui est une
 pensée impie, qui renverse le plus grand de tous les Commandements,
 & détruit la nécessité de la Loi nouvelle, qui n'est différente de l'an-
 cienne, qu'en ce que cette dernière étoit la loi de la crainte, & que la
 première est la loi de la charité & de l'amour.

XIX. Vous apportez, Monseigneur, diverses raisons, tant pour au-
 toriser la conduite que vous attribuez à Alexandre VII, que pour justifier
 la

la maniere dont vous vous êtes cru obligé, ensuite de ce Décret, de V. C. L.
parler de l'Attrition par la seule crainte. I. PART.

La premiere est, que vous auriez paru étrangement téméraire, si vous aviez dit que le Pape a fait son Décret sans connoissance de cause. C'est N. XIX.
ce que vous opposez à ce que j'avois dit dans la Réflexion, que je ne croyois pas que les Evêques fussent obligés de déférer à ces sortes de Décrets, que l'on voit assez n'être que des réglemens de Police, donnés sans aucune connoissance de cause dans le fond. Cependant, Monseigneur, il y a bien de la différence entre dire qu'un Décret a été donné sans aucune connoissance de cause : ce qui seroit manifestement injuste ; & dire qu'il a été donné sans aucune connoissance de cause dans le fond : ce qui de foi n'est point injuste, quand ce ne sont que des réglemens de police, où, sans entrer dans le fond de la matiere, on ordonne que l'on s'abstienne de se censurer les uns les autres, jusqu'à ce que les choses aient été examinées dans le fond. Or que ce Décret d'Alexandre VII ne soit qu'un réglement de cette nature, il n'en faut point d'autre preuve que le Décret même, comme je crois l'avoir prouvé dans les Articles XIV & XV. C'est pourquoi je ne vois pas pourquoi un Evêque auroit dû paroître étrangement téméraire, en resserrant ce Décret dans ses justes bornes, & le prenant dans le sens de ses propres termes, qui ne marquent en aucune sorte qu'on y ait fait aucun examen de la matiere dans le fond.

XX. La seconde chose que vous faites pour justifier ce que vous attribuez à Alexandre VII, d'avoir donné la liberté de soutenir la suffisance d'une Attrition par la crainte, sans aucun amour de Dieu, c'est qu'il semble, selon que vous en parlez, qu'on ne puisse opposer à cela que l'autorité de S. Augustin. *Je sais bien, dites-vous, que S. Augustin s'est expliqué clairement sur ce sujet. Mais M***. fait bien aussi que quelque grande & quelque considérable que soit l'autorité de ce Saint Pere, & de cet incomparable Docteur de l'Eglise, cela ne fait pas un article de foi ; & qu'ainsi Alexandre VII n'a, par son Décret, étouffé aucune vérité décidée, & déjà absolument reçue dans l'Eglise.*

Permettez-moi, Monseigneur, de vous faire sur cela deux ou trois repliques. La premiere est, que ce Décret d'Alexandre VII, dans le sens que vous le prenez, pourroit n'être pas recevable, quand ce que vous supposez qu'il donne la liberté de soutenir, ne seroit pas contraire à un article de foi ; parce qu'il y a des vérités qui ne passent pas pour des articles de foi, qui sont néanmoins si certaines, & si liées avec les principes de la Religion, qu'on ne peut donner la liberté de soutenir le contraire sans faire un grand préjudice à la Religion ; outre ce que j'en ai dit dans le VII Article. Si un Pape avoit fait un Décret où il

V. C. L. donnât la liberté de croire le oui & le non, touchant ce que les Carmes I. PART. prétendent avoir été révélé par la Vierge à Simon Stok, que nul de N. XIX. ceux qui porteroient le Scapulaire jusqu'à la mort ne feroit damné, vous croiriez-vous obligé de recevoir ce Décret avec le même respect que vous témoignez pour celui d'Alexandre VII? Vous le devriez néanmoins par la même raison; puisque ce Décret ne feroit contraire à aucune vérité décidée & absolument reçue par l'Eglise. Car l'Eglise n'a jamais décidé, que ce qui est porté par cette prétendue vision de Simon Stok, soit aussi méchant qu'il l'est en effet; & elle souffre que les Carmes le soutiennent par plusieurs livres qu'elle n'a point condamnés.

XXI. Ma seconde réplique est, que le mot d'*Article de foi* est équivoque, comme je l'ai fait voir dans l'Article V: car on peut entendre par-là toute vérité que l'on voit suffisamment, par l'Ecriture & par la Tradition, avoir été révélée de Dieu, quoique l'Eglise ne l'ait point encore décidée par un jugement solennel. Et en ce sens, on a dû prendre pour des points de foi la Consubstantialité du Verbe avant le Concile de Nicée; la Divinité du S. Esprit avant celui de Constantinople; l'Unité de la Personne en Jesus Christ, avant celui d'Ephese; la distinction de ses natures avant celui de Calcédoine; la double volonté avant le sixieme Concile &c. Mais souvent on n'appelle *Article de foi*, que ce qui a été solennellement décidé par l'Eglise, comme chacune de ces vérités, après chacun des Conciles qui les ont déterminées. Or de-là il s'ensuit, que, quoique le Décret d'Alexandre VII, dans le sens que vous lui donnez, n'ait blessé aucun Article de foi, en prenant ce mot en la seconde maniere, comme vous l'y prenez en disant *qu'il n'est contraire à aucune des vérités décidées & reçues absolument par l'Eglise*, il pourra néanmoins avoir blessé une vérité de foi dans le premier sens, en permettant de croire & de soutenir le contraire d'une chose qui n'est pas moins liée avec les principes de la foi, que l'étoit la double volonté de Jesus Christ, avant qu'elle eût été décidée dans le sixieme Concile.

XXII. Ma troisieme réplique regarde l'autorité de S. Augustin, que je *sais bien*, dites-vous, *ne pas faire un Article de foi*. Je l'avoue, Monseigneur, si on considere l'autorité de ce Pere par rapport seulement à son mérite personnel, & à ses qualités éminentes de nature & de grace, qui vous portent à l'appeller avec raison, *l'incomparable Docteur de l'Eglise*. Mais en prenant le mot d'Article de foi dans le premier sens, pour une vérité révélée de Dieu, quoique non encore décidée par l'Eglise, je n'en demeure pas d'accord, si on considere cette autorité par rapport aux témoignages de l'Ecriture dont il appuie ce qu'il dit, & à l'ap-

probation que l'Eglise y a donnée. Car alors son autorité n'est point V. C. L. l'autorité d'un seul homme, quelque grand qu'il puisse être; c'est l'autorité du S. Esprit parlant par ses Ecritures: c'est l'autorité de l'Eglise, N. XIX. qui l'a regardé comme ayant été *sa voix & son organe*, ainsi que l'appelle M. le Cardinal du Perron. Or il n'y a guère de matière sur laquelle on doit plus considérer son autorité en cette dernière sorte, qu'en ce qu'il a dit de la crainte & de l'amour: sur quoi vous avouez qu'il s'est expliqué très-clairement; c'est-à-dire, qu'il a très-clairement enseigné qu'on ne pouvoit être justifié par aucun Sacrement, qu'on n'eût le cœur converti à Dieu par un mouvement d'amour. Car est-ce ailleurs que dans l'Ecriture qu'il a puisé tout ce qu'il a dit sur ce sujet? Fait-il autre chose que ramasser ce que le S. Esprit a répandu par-tout dans les Ecritures saintes, quand il remplit ces livres admirables de ces grandes maximes que l'on peut dire qui sont le fond de la Religion Chrétienne; que l'Ecriture ne commande que la charité & ne blâme que la cupidité: que l'on ne fait aucun bien qu'en agissant par amour: que toutes les vertus ne sont que différentes sortes d'amour: que l'amour est l'esprit de la nouvelle Loi, comme la crainte étoit celui de l'ancienne: que ce n'est que par l'amour que Dieu veut être servi, & une infinité d'autres semblables, que je n'ai pas besoin de rapporter, puisqu'on ne peut pas douter qu'elles ne vous soient très-connues. Mais ce qu'il y a ici de particulier, c'est qu'on ne trouvera aucun Père qui ait dit le contraire de ce qu'il a enseigné très-clairement, touchant la nécessité de l'amour de Dieu pour être justifié. Et il est certain que tous les Pères qui sont venus depuis lui; S. Prosper, S. Léon, S. Fulgence, S. Grégoire, S. Isidore, S. Bernard, ont été entièrement dans les mêmes sentiments, aussi-bien que tous les anciens Docteurs de l'Ecole. Je sais que l'on croit ordinairement qu'il en faut excepter Scot, parce qu'on s'imagine qu'il est le premier qui a enseigné qu'il suffisoit d'être attrité pour être justifié dans le Sacrement de Pénitence. Mais c'est une erreur populaire, qui n'est venue que de ce qu'il prend le mot d'Attrition dans un autre sens qu'on ne le prend aujourd'hui: car il est certain d'ailleurs, qu'il soutient qu'il faut aimer Dieu plus que toutes choses pour être justifié dans le Sacrement, comme ses plus foibles Commentateurs l'ont reconnu. De sorte que Suarez a eu grande raison de dire, que l'opinion de la suffisance de l'Attrition conçue par la seule crainte, n'étoit guère ancienne. Or cela étant, Monseigneur, croyez-vous, que dans une chose aussi importante que celle-ci, où il s'agit du salut des âmes, ces quatre ou cinq choses étant certaines: 1°. Que S. Augustin a condamné très-clairement cette suffisance de l'Attrition par la seule crainte, & établi

V. C L. la nécessité de l'amour, comme étant la doctrine de l'Ecriture, ainsi
 I. PART. que vous en demeurez d'accord. 2°. Que nul Pere n'a enseigné le con-
 N. XIX. traire. 3°. Que tous les Peres qui l'ont suivi ont été dans le même sen-
 timent & n'en ont parlé que comme du sentiment de l'Eglise. 4°. Que
 tous les anciens Docteurs de l'Ecole ont enseigné la même chose. 5°. Et
 que ce n'est que depuis un peu plus de deux siècles que quelques Scho-
 lastiques se sont écartés de cette Tradition perpétuelle : croyez - vous,
 dis-je, que ce soit faire un grand honneur au Pape Alexandre VII, de
 prendre son Décret en un sens, selon lequel il faudra qu'il ait donné
 autant de liberté de soutenir l'opinion dangereuse de ces Novateurs, que
 la doctrine ancienne de l'Eglise, fondée sur l'Ecriture & enseignée par
 tous les Peres, aussi-bien que par S. Augustin ? Ne lui est-il pas plus
 avantageux de dire, que si on avoit pris cette liberté auparavant, il
 ne l'a point ôtée ; mais qu'il ne l'a point donnée par son Décret, parce
 que ce n'est qu'un règlement de police, par lequel il n'a touché en au-
 cune sorte à la vérité & à la fausseté des opinions dans le fond ?

XXIII. La troisième chose que vous apportez pour justifier votre mo-
 dération, est, que *vous n'avez pas dû condamner d'erreur une opinion
 qui est soutenue par une infinité de Théologiens qui sont dans la communion
 de l'Eglise.*

Sec. édit. Vous objectez dans vos *Eclaircissements*, &c. page 107. cette même
 P. 110. *foule de Docteurs*, & vous n'y opposez autre chose, sinon, que vous ne
 les pouvez pas suivre, n'étant pas persuadé de leurs raisons, & que la
 multitude ne doit pas faire abandonner la vérité, selon la parole de Dieu
 même : *Nec in judicio, plurimorum acquiesces sententia ut à vero devies.*
 Exode 28. Mais n'est-ce point l'abandonner, que de déclarer expresse-
 ment à vos Curés, que vous leur donnez toute liberté de soutenir l'er-
 reur contraire ? N'auroit-il point été assez de ne rien dire positivement
 de trop fort contre les partisans de cette erreur, & de ne les point
 troubler dans la possession où ils sont, par la tolérance des Pasteurs de
 l'Eglise, d'enseigner un sentiment si pernicieux ; *quamquam si solita quid-
 quam virtutis adesset*, on auroit pu ne faire guère d'état de leur mul-
 titude ; & la charité qu'on leur doit auroit peut-être demandé qu'un
 Evêque leur fit voir, en quelque grand nombre qu'ils soient, *in quam
 magno errore versentur.* On auroit pu représenter qu'étant contraires à
 toute l'Antiquité, & non seulement à tous les Saints Peres, mais même
 aux anciens Docteurs de l'Ecole, on ne doit avoir aucun égard au grand
 nombre de ces nouveaux Auteurs, qui ne font que se copier les uns
 les autres, & se suivre aveuglément dans tout ce qui est relâché. Que
 la Faculté de Théologie de Louvain, qui a porté de grands hommes dans

ces derniers temps, plus qu'aucune autre, s'est opposée avec vigueur, V. CL. & par les ouvrages de ses Docteurs & par ses Censures, à cette per- I. PART. nicieuse doctrine de la suffisance de l'Attrition par la seule crainte. Qu'en N. XIX. Sorbonne, depuis trente ou quarante ans qu'on commence à étudier davantage les Saints Peres, les plus habiles la rejettent, & soutiennent la nécessité de l'amour. Qu'on doit faire peu d'état de trois ou quatre Docteurs de Paris de ce dernier siècle, dont on a imprimé les Cours de Théologie; n'y ayant rien de plus foible, de moins solide, & qui fût moins digne d'être donné au public. Que les plus savants d'entre les anciens Jésuites, comme *Canisius*, *Maldonat*, le *Cardinal Tolet*, ont soutenu la nécessité de l'amour; & que c'est une chose honteuse que les falsifications que les Jésuites ont commises, pour faire dire à ce dernier tout le contraire de ce qu'il avoit écrit, comme il paroît en comparant les deux premières éditions du livre de ce Cardinal de *l'Instruction des Prêtres*, avec les dernières. Et enfin, que ceux qui soutiennent la suffisance de l'Attrition par la seule crainte de l'enfer, ne sont pas en si grand nombre que ceux qui soutiennent la doctrine de la Probabilité dans toute son étendue, qui est, que toute opinion enseignée par trois ou quatre Docteurs graves, & souvent même par un seul, est probable, & qu'on est assuré de ne point pécher en suivant une opinion probable, lors même que nous croyons que l'opinion qui enseigne que ce que nous faisons est péché, est la plus probable. Voilà ce qu'enseignent *une infinité de Théologiens qui sont dans la communion de l'Eglise*, aussi-bien que les Attritionnaires. Cependant cela ne vous a pas empêché de condamner autrefois très-fortement ces monstrueuses opinions de la Probabilité, dans votre Censure de l'Apologie des Casuistes. Je ne vois donc pas que la même raison ait dû vous empêcher de condamner celle de l'Attrition par la seule crainte. Et il me semble que vous pouviez vous contenter de garder la même modération envers les Attritionnaires, que vous aviez gardée envers les Probabilistes, quand vous avez découvert le venin de leur doctrine, sans toucher à leurs personnes, & sans les accuser d'hérésie, quoiqu'il y en puisse avoir dans la Morale, aussi-bien que dans les autres points de la Religion; parce qu'étant tolérés par l'Eglise, & demeurant dans son sein, on doit supposer qu'ils sont dans la disposition générale de se soumettre à ce qu'elle enseigne: ce qui les peut excuser devant Dieu, pourvu qu'ils ne joignent pas l'opiniâtreté à l'aveuglement, & que s'élevant par un esprit d'orgueil & de schisme contre ceux qui découvrent la fausseté de leur doctrine, ils n'aient pas l'impudence de les traiter de Novateurs.

XXIV. La quatrième chose que vous alléguez en la page 241, pour ^{p. 253. de} la sec. éd.

V. C L. montrer que vous avez dû laisser la liberté de croire que l'opinion de
 I. PART. la suffisance de l'Attrition par la seule crainte étoit vraie, est l'exemple
 N. XIX. de S. Grégoire, *qui ne voulut pas vider la question touchant l'origine de l'ame, en répondant à un Solitaire nommé Secondin, parce que ceux qui l'avoient précédé n'avoient rien prononcé sur ce point,.... & qu'il ne trouvoit ni dans l'Ecriture, ni dans la Tradition, aucun fondement pour la décider. Mais êtes-vous, Monseigneur, dans le même cas? Ne trouvez-vous ni dans l'Ecriture ni dans la Tradition aucun fondement, pour décider que les pécheurs se doivent convertir à Dieu par amour, pour obtenir de sa bonté, par le Ministère de ses Prêtres, la rémission de leurs crimes? Ce Pape, si réservé, pour ne point déterminer ce qui lui paroïssoit douteux, a-t-il eu la même retenue à l'égard de l'insuffisance ou de la suffisance de la seule crainte, pour le retour du pécheur à Dieu? A-t-il laissé la liberté à tout le monde d'en écrire ce qu'il voudroit? Vous savez bien que non, Monseigneur; & on en peut juger par ce qu'il en dit dans son Pastoral, où il fait la même chose que vous faites dans vos Eclaircissements, en instruisant les Pasteurs de la manière dont ils doivent traiter les ames selon leurs différents besoins. Voilà donc comme il parle de l'insuffisance de la crainte, & de la nécessité de l'amour, pour être vraiment converti à Dieu. C'est dans le III Livre, Avertiss. 14. *Aliter admonendi sunt, qui flagella metuunt & propterea innocenter vivunt; atque aliter admonendi sunt qui sic in iniquitate duruerunt, ut neque per flagella corrigantur.... Admonendi sunt qui flagella metuunt, ut si malis veraciter carere desiderant, aeterna supplicia perhorrescant; neque in hoc suppliciorum timore permaneant, sed ad amoris gratiam nutrimento charitatis excrescant. Scriptum quippe est: perfecta charitas foras mittit timorem. Et rursus scriptum est: non accepistis spiritum servitutis iterum in timore, sed spiritum adoptionis filiorum, in quo clamamus, Abba Pater. Unde idem Doctor iterum dicit: ubi Spiritus Domini, ibi libertas. Si ergo adhuc à prava actione formidata pœna prohibet, profectò formidantis animum nulla spiritus libertas tenet. Nam si pœnam non metueret, culpam proculdubio perpetraret. Ignorat itaque mens gratiam libertatis quam ligat servitus timoris. Bona enim pro semetipsis amanda sunt, & non pœnis compellentibus exequenda.**

Après tout ce que je viens de dire, je ne fais si je me suis bien expliqué; & j'apprends, Monseigneur, que vous ne preniez pas bien ma pensée. Je suis très-éloigné de croire que vous eussiez dû traiter durement ceux qui sont pour l'Attrition par la seule crainte. Je n'aurois pas même voulu vous conseiller d'appeller un *point de foi*, la nécessité de l'amour dans le Sacrement de Pénitence, quelque bien fondée qu'elle

soit sur l'Écriture & sur la Tradition ; parce qu'on n'entend ordinaire- V. C L.
 ment par ce mot que ce qui a été décidé expressément par l'Eglise, & I. PART.
 qui est cru généralement par tous ceux qui sont dans la communion. N. XIX.
 Je suis persuadé que vous pourriez traiter d'erreur & de doctrine per-
 nicieuse la suffisance de l'Attrition par la seule crainte de l'enfer : & néan-
 moins ce n'est pas de ce que vous ne l'avez pas fait qui a causé ma
 peine. C'est la déclaration que vous faites tant de fois, qu'il est libre
 de croire l'erreur, aussi-bien que la vérité. C'est que vous ayiez mieux
 aimé prendre en ce sens le Décret d'Alexandre VII, qu'en un autre
 beaucoup plus naturel, qui est, que ce n'est qu'un règlement de police,
 où il n'est point marqué qu'il ait été précédé d'aucun examen dans le
 fond. C'est que vous n'ayiez point appréhendé de faire préjudice à
 l'autorité des Evêques, en rapportant tout au long un Décret qui leur
 est si injurieux, & qui tend à établir l'opinion qu'on a dans la Cour
 de Rome, *qu'il n'y a que le Pape seul qui soit Juge des matieres de la*
foi. C'est que vous en parliez par-tout comme d'un *Décret si solennel*,
 que ç'auroit été une *espece de révolte* que de n'y pas déférer, quoique
 ce ne soit qu'un Décret de l'Inquisition sur un différent particulier entre
 des Curés & des Jésuites ; & qui ne mérite ni plus de déférence ni plus
 de respect que celui d'Innocent X, du 23 Avril 1654, qui flétrit votre
 Ordonnance du 9 Octobre 1653, aussi-bien que la Lettre Pastorale de
 feu M. l'Archevêque de Sens. C'est enfin, de ce que prenant ce Décret
 dans un sens que vous n'étiez point obligé de lui donner, vous avez
 poussé si loin votre déférence pour ce Décret, que c'est principalement
 ce qui vous a porté à dire, qu'il se peut bien faire que l'opinion de la
 suffisance de l'Attrition par la seule crainte soit véritable ; c'est-à-dire,
 qu'il peut être vrai, ou que Dieu pardonne les plus grands crimes à
 un pécheur non converti, ou qu'il regarde comme converti à lui, &
 comme ayant accompli ce qu'il demande de tous les pécheurs pour leur
 pardonner leurs péchés (*convertimini ad me in toto corde vestro*) celui
 qui n'a regret d'avoir outragé sa bonté que parce qu'il craint de brûler,
 & non parce qu'il ait aucun sentiment d'amour pour lui.

S E C O N D P O I N T,

Touchant le délai de l'Absolution.

M'étant étendu sur le premier point plus que je ne pensois, je vou-
 drois bien, Monseigneur, être plus court sur le second. Mais je ne
 saurois dire jusques où la matiere m'emportera. Et comme nous sommes

V. C. L. d'accord sur beaucoup de choses , je commencerai par les marquer , afin
I. PART. qu'on puisse plus facilement juger par-là , si celles qui me font de la
N. XIX. peine s'accordent bien avec ces principes.

I. Vous demeurez d'accord , Monseigneur , que la discipline ancienne de l'Eglise a été , que ceux qui étoient coupables de crimes & de péchés mortels , n'étoient absous qu'après l'accomplissement de la Pénitence.

II. Il n'y a personne qui ne consente à ce que vous ajoutez au même lieu : qu'il faut avouer que l'Eglise a beaucoup relâché de cette sévérité , & que ce seroit une grande témérité de dire maintenant que l'on doive toujours différer l'absolution. C'est donc un autre principe , dont vous avez eu raison de dire , que vous ne pensiez pas qu'on en disconvînt : qu'il n'est pas absolument nécessaire que l'absolution soit précédée de toute la pénitence extérieure & laborieuse.

III. L'ancienne discipline , où l'on faisoit précéder l'absolution par l'accomplissement d'une pénitence laborieuse , est une voie plus parfaite , & qui assure mieux le salut des pécheurs , que l'usage que l'Eglise souffre depuis quelques siècles , de donner l'absolution avant l'accomplissement de la pénitence. C'est , Monseigneur , ce que vous reconnoissez dans vos *Eclaircissements* &c. page 73 “ Je fais bien , dites-vous , qu'il
p. 75. de la 2^e éd. „ y a une voie plus parfaite que celle que je propose ; & que si les
„ Pénitents avoient assez de zèle pour se vouloir séparer de l'Autel , jus-
„ ques à ce qu'ils connussent que leurs péchés fussent non seulement
„ morts par leur douleur & par leur contrition , mais encore que leur
„ pénitence les eût entièrement ensevelis , comme parle S. Augustin , de
„ sorte qu'ils (e) (ne craignent plus) la funeste résurrection , ils réjouiroient
„ beaucoup plus le ciel par cette pénitence , qui *seroit stable pour le*
„ *salut* , que par celle qui laisse toujours beaucoup de crainte. Mais
„ comme il me semble que cette perfection est difficile à obtenir du com-
„ mun des Chrétiens , je crois qu'à cet égard je dois vous parler comme
I. Cor. 7. „ S. Paul parle aux Corinthiens , sur le sujet de la virginité : *Je n'ai*
„ *point de commandement à vous faire de la part du Seigneur* , qui
„ oblige nécessairement à différer l'absolution pour toutes les rechûtes :
„ mais ce seroit un excellent conseil à donner à ceux qui voudroient
„ bien s'assurer de leur salut ; & Dieu me fait assez de miséricorde ,
„ pour me faire connoître que cet avis est celui d'un fidèle Ministre de Jesus
„ Christ ”. On ne peut pas , Monseigneur , reconnoître plus fortement
que vous faites par ces paroles , que la manière dont l'Eglise a admi-
nistré

(e) Seconde édition : n'eussent presque plus sujet d'en craindre.

nistré le Sacrement de Pénitence dans la plus grande pureté, & dans V. CL. une longue suite de siècles, en n'absolvant ceux qui étoient coupables I. PART. de péchés mortels qu'après les avoir expiés par la pénitence, non seu- N. XIX. lement étoit plus parfaite que celle que l'Eglise a tolérée depuis; mais que ce seroit encore un excellent moyen pour assurer le salut des pécheurs, & qu'il seroit à désirer qu'on pût obtenir du commun des Chrétiens, ce que vous croyez peut-être plus difficile qu'il n'est en effet, comme nous verrons plus bas.

IV. Quoique l'Eglise n'oblige plus généralement de n'absoudre les pécheurs qu'après leur pénitence accomplie, ce seroit une erreur de s'imaginer qu'elle oblige toujours de les absoudre sur le champ; & il y a plusieurs cas dans lesquels le délai de l'absolution n'est pas seulement utile, mais nécessaire: de sorte que les Prêtres manqueroient à leur devoir s'ils n'usent du pouvoir que Jésus Christ leur a donné, de retenir les péchés aussi bien que de les remettre. C'est ce que vous avez, Monseigneur, établi d'une manière très-solide, en plusieurs endroits de vos *Eclaircissements*, & principalement en répondant aux mauvaises raisons dont quelques Auteurs nouveaux ont voulu combattre cette sainte & salutaire pratique.

V. Vous poussez encore cela plus loin, comme il paroît par ces paroles de votre dernière réponse, que vous dites être conformes à ce que vous aviez enseigné dans votre Livre. " J'avoue de plus, que non seulement le délai de l'absolution est nécessaire en plusieurs occasions, dans lesquelles on juge que les pécheurs ne sont pas bien disposés; mais qu'il seroit encore utile à beaucoup de personnes que l'on juge même être disposées à profiter de l'absolution; & qui le seroient toutefois encore mieux, s'ils prenoient un peu plus de loisir pour se purifier davantage par les exercices de la pénitence." Et c'est ce qui vous avoit fait dire à la page 74 de votre Livre, que la *tiédeur* ou la *négligence* des Confesseurs seroit très-criminelle devant Dieu, si trouvant des ames dis- Sec. édit. page 76. posées à cette perfection de pénitence, qui seroit la plus stable & la plus assurée, ils ne les aidoient & ne les animoient pas à l'embrasser; & si, en ce qui dépend de leur Ministère, ils n'y concouroient pas courageusement & avec charité.

VI. On ne sauroit trop louer la réponse que vous faites dans votre seconde Lettre, aux inconvénients qu'on vous avoit proposés contre le délai de l'absolution: qui est qu'un Confesseur craint 1°. de dégoûter le pécheur de la Pénitence; 2°. qu'il ne continue dans son péché, n'ayant nul secours des grâces sacramentales; 3°. qu'il ne revienne point, ou qu'il aille à un autre qui le flatte. Car rien n'est plus juste ni plus solide

Ecrits sur la Morale. Tome XXVI.

R

V. C. L. que ce que vous répondez à ces raisons populaires : *Que si un pécheur veut sincèrement se convertir, il ne se dégoûtera point de la pénitence, quand elle lui sera proposée telle qu'elle doit être pour la guérison de son ame ; & que s'il n'a pas un vrai desir de se convertir, toutes les absolutions du monde ne lui serviroient de rien.* 2°. *Que s'il entre dans l'esprit de pénitence, Dieu ne manquera pas de lui donner les secours & les grâces actuelles qui lui sont nécessaires pour l'empêcher de retomber, quoiqu'il n'ait pas encore reçu l'absolution ; parce que la douleur qu'il aura déjà conçue de son péché, le desir qu'il aura d'en sortir par la réception du Sacrement entier ; & l'humiliation avec laquelle il se soumettra au jugement de son Confesseur, lui attireront plus de grâces, que ne feroit une absolution précipitée, & contre les regles de l'Eglise.* 3°. *Que ces prétendus Pénitents qui ne reviennent plus à leurs Confesseurs, & qui en vont trouver d'autres pour en être flattés, ne témoignent guere par leur conduite qu'ils soient dans la disposition d'une vraie pénitence ; & qu'ainsi les Confesseurs qui leur ont suspendu l'absolution, doivent être bien aises de ne l'avoir point profanée.*

VII. Voilà bien des choses dont nous convenons, & dans le même cas qui a fait naître notre différent, qui est d'une rechûte dans toutes les circonstances que vous expliquez dans vos *Eclaircissements*. La principale chose qui fait ma peine, est que vous ne vous foyez pas contenté de dire qu'on peut donner l'absolution sur le champ ; mais que vous ayiez dit qu'on le doit, & que vous en ayiez fait une regle que vos Curés étoient obligés d'observer : sur quoi vous répondez ; “ qu'il est vrai „ qu'on ne doit pas toujours faire tout ce que l'on peut : *omnia mihi „ licent*, dit l'Apôtre, *sed non omnia expediunt*. Mais vous prétendez qu'en „ cette rencontre vous avez dû dire, que les Curés & les Confesseurs „ doivent faire ce qu'ils peuvent, & que vous avez été bien fondé d'en „ faire une regle générale ”.

Or je ne puis, Monseigneur, vous dissimuler que votre réponse ne m'a pas fait changer de sentiment ; parce que je ne puis convenir du principe dogmatique sur lequel vous l'appuyez, ni de la raison de prudence que vous témoigniez vous avoir porté à proposer cette regle, comme un milieu, entre les austérités affectées qui rebutent les Pénitents, & les condescendances molles qui les entretiennent dans leurs crimes. Le dogme est, que le pécheur a droit de recevoir l'absolution quand il est bien disposé pour la recevoir ; & la raison de prudence est, que quoiqu'il soit plus parfait & plus assuré pour les Pénitents de leur différer l'absolution dans toutes les rechûtes en des péchés mortels, cette perfection est difficile à obtenir du commun des Chrétiens, & qu'il seroit à craindre qu'en la voulant pratiquer, on ne rebutât des ames foibles,

& qui ne sont pas capables de porter un joug qui n'est pas commandé. V. C.J.
Ce sont les deux chefs auxquels on peut réduire tout ce qui me fait de I. PART.
la peine sur ce second point. N.XIX.

VIII. Vous proposez en ces termes, dans votre dernière Réponse, le principe dogmatique sur lequel vous dites que votre règle est fondée. " Le Sacrement de Pénitence est institué par Notre-Seigneur pour notre „ sanctification, & nous avons droit de le recevoir quand nous le recher- „ chons avec les dispositions que Dieu demande de nous, ou que la „ discipline de l'Eglise n'en est pas violée. Or si le pécheur a droit au „ Sacrement que Jesus Christ a institué pour lui, celui qui en est le „ Ministre ne doit pas le lui refuser.

Il faut, Monseigneur, que vous ayez pris le mot de *refuser* pour *différer*; car il ne s'agit pas de savoir si on peut, ou si on ne peut pas *refuser* l'absolution à un pécheur qui est retombé dans un péché mortel après s'en être déjà confessé, lorsqu'il a fait tout ce que vous supposez; mais si l'on peut, ou si on ne peut pas la lui différer pour un temps. C'est donc ce qu'il faut toujours avoir en vue, & ne prendre pas l'un pour l'autre. Or vous avez bien vu qu'en prenant *refuser* pour *différer*, on pourroit bien ne pas demeurer d'accord de votre principe; & c'est ce qui vous fait ajouter: " peut-être qu'on ne demeurera „ pas d'accord, que quand même le pécheur seroit présumé être dans „ la disposition de recevoir le pardon de ses offenses, il eût droit à „ l'absolution (c'est-à-dire à être absous sur le champ; car c'est uni- „ quement de quoi il s'agit) parce qu'il est criminel, & le Confesseur „ Juge; & qu'un criminel n'a jamais droit à la grace qu'il peut rece- „ voir, *parce qu'autrement la grace ne seroit pas grace*. Mais il est aisé, „ dites-vous, de répondre à cette objection. Car il est vrai que le pécheur „ n'a nul droit à la grace que Dieu lui fait par pure miséricorde, en „ lui donnant l'esprit de pénitence, ensuite de laquelle il lui a pardonné „ ses péchés. Mais Jesus Christ lui ayant acquis par son sang les „ moyens qu'il lui a laissés gratuitement de retourner à lui, il a droit „ d'exiger que les hommes qui ne sont qu'exécuteurs des volontés divi- „ nes, ne le privent pas de ce que le Rédempteur lui a miséricordieu- „ sement donné. ”.

Et parce que vous vous étiez objecté que le Confesseur est Juge, voilà ce que vous répondez, & ce qui fait toute la difficulté.

“ Le Confesseur est Juge; mais il est Juge seulement de la disposition „ du pécheur, & de la proportion qui doit être entre la satisfaction & „ le crime. De sorte que lorsqu'il juge un pécheur disposé à recevoir la

V. C L. » grace de l'absolution , il doit la lui donner , si le pécheur ne veut
I. PART. » pas se soumettre librement à un plus long délai ».

N. X I X. IX. Je vois bien , Monseigneur , que c'est ce que vous prétendez ; car
vous vous expliquez très-clairement. Mais je n'en vois point de preuve
dans votre réponse ; quoique vous n'ayiez pas pu supposer que ce soit
un de ces premiers principes qui sont clairs d'eux-mêmes , puisque vous
avez prévu qu'on pourroit n'en pas demeurer d'accord. J'ai donc cher-
ché dans votre Livre , & je n'ai trouvé que deux endroits qui en pus-
sent être la preuve.

Sec. édit. Le premier est dans le VII Article page 45. « Qu'un Confesseur
P. 44- » doit accorder l'absolution à un pécheur dont il est moralement assuré
» de la bonne disposition à recevoir l'effet du Sacrement. Je crois qu'il
» n'est pas nécessaire d'un grand raisonnement pour le prouver. Dieu

Changé. » dit par la bouche d'Ezéchiél que *le pécheur ou l'impie qui fera pénitence de tous ses péchés , vivra & ne mourra point : que si nous nous convertissons & faisons pénitence de tous nos péchés , notre iniquité ne causera pas notre ruine : que si l'impie fait pénitence , ses péchés ne lui seront point imputés.* Le Confesseur donc qui doit agir de concert avec

Sec. édit. » Dieu , & dont le ministère se doit accorder avec la miséricorde divine ,
réconcil. » autant qu'il se peut (est OBLIGÉ de réconcilier) ceux auxquels il
» juge que Dieu tend les bras , selon les paroles de son Prophète ».

Quand on vous accorderoit qu'il n'y a rien dans ce Prophète que ce
que vous en rapportez , vous n'en pourriez tirer de conséquence qui
autorisât votre règle , qu'en supposant le principe même qui vous est
contesté. Car c'est de cela même qu'il s'agit : si le Confesseur est
obligé , non seulement quand il le jugera à propos , mais d'absoudre
sur le champ tous ceux qu'il juge être touchés du vrai esprit de pénitence : ce qui est la même chose que d'être bien disposés à recevoir l'absolution.

Mais si l'on joint ensemble tout ce que dit ce Prophète , il ne se trou-
vera guere propre à confirmer votre règle. Car dans le Chapitre même
que vous citez , qui est le 53 , il attache à deux conditions le pardon
qu'il promet au pécheur. L'une , de faire pénitence de ses mauvaises
actions : ce qui est plus selon la doctrine des Saints Peres , que d'en
avoir seulement regret : & l'autre , d'en faire de bonnes , & d'observer
tous les Commandements de Dieu. *Si moi ayant dit à l'impie : vous mourrez de mort , il fait pénitence de son péché : s'il fait ce qui est juste & selon la justice ; s'il rend le gage du pauvre , & restitue ses rapines ; s'il marche dans mes Commandements , qui donnent la vie à ceux qui les observent , & qu'il ne fasse rien d'injuste , il vivra & ne mourra pas. Tous les péchés qu'il a commis ne lui seront*

point imputés. Il a fait ce qui est juste, & a vécu selon la justice; il vivra de la véritable vie. Et dans le Chapitre 18 verset 21. *Si l'impie fait pénitence de tous les péchés qu'il a commis; s'il accomplit tous mes Commandements; s'il fait ce qui est juste, & qu'il vive selon la justice, il vivra & ne mourra pas. Je ne me souviendrai point de toutes les iniquités qu'il a commises. Les actions de justice qu'il aura faites feront qu'il vivra.* Et au verset 27. *Si l'impie quitte son impiété; qu'il fasse ce qui est juste, & qu'il vive selon la justice, il rendra la vie à son ame.* Ce n'est qu'aux mêmes conditions qu'Isaïe promet, de la part de Dieu, le pardon aux pécheurs. Dans le premier Chapitre verset 16. *Lavez-vous, purifiez-vous; ôtez de devant mes yeux la malignité de vos pensées: cessez de faire le mal; apprenez à faire le bien, recherchez ce qui est juste: assistez l'opprimé; faites justice à l'orphelin, défendez la veuve; & après cela plaignez-vous de moi, dit le Seigneur. Quand vos péchés seroient comme l'écarlate, ils deviendroient blancs comme la neige; & quand ils seroient rouges comme le vermillon, ils seroient blancs comme la laine la plus blanche.* Le Prophète Joël joint aussi à l'obligation qu'a ce pécheur de se convertir à Dieu de tout son cœur, les œuvres de pénitence, qu'il marque par les pleurs & par les gémissements. *Maintenant donc, dit le Seigneur, convertissez-vous à moi de tout votre cœur, dans les jeûnes, dans les larmes, & dans les gémissements. Déchirez vos cœurs & non vos vêtements.* C'est-à-dire, ne vous contentez pas de témoigner votre repentir par des signes qui ne tiennent lieu que de paroles, tels qu'étoient parmi les Juifs de déchirer leurs vêtements; mais faites voir par des œuvres de pénitence que ce sont vos cœurs qui sont déchirés de douleur. *Qui sait, ajoute le Prophète, s'il ne se retournera point vers nous, & si après nous avoir affligés, il ne nous comblera point de ses bénédictions?* Que pouvons-nous donc conclure de ces passages des Prophetes, sinon que le Prêtre qui doit agir de concert avec Dieu, n'est obligé de réconcilier que ceux qui ont accompli les conditions sous lesquelles Dieu a promis à ses Prophetes de pardonner aux pécheurs; qui sont non seulement d'avoir du regret de sa méchante vie, mais de la changer en une bonne; de réparer ses mauvaises actions par des actions contraires de vertu & de justice, & d'attirer sur soi la miséricorde de Dieu par les austérités de la pénitence, par les jeûnes, par les pleurs, & par les gémissements.

X. Voyons donc si l'autre endroit nous donnera plus de lumière. Il doit être plus fort, puisque vous y alléguez pour vous l'esprit de l'ancienne Eglise, & un passage de S. Cyprien, que vous jugez vous être si favorable, que vous prétendez avoir suivi le sentiment de ce Saint Mar-

V. C. L. tyr, dans l'établissement de la Regle qui a fait peine à un de vos Curés.

I. PART. C'est dans la Lettre que vous lui écrivez que cette preuve se trouve.

N. XIX. " L'Eglise, dites-vous, n'a jamais cherché autre chose pour réconcilier

Sec. édit. » les pécheurs, qu'à s'affurer de leur pénitence, autant qu'elle le pouvoit.
page 233. » Et S. Cyprien, quelque sévère qu'il fût, s'élève fortement contre la
change. » dureté de ceux qui ne vouloient pas absoudre les pécheurs qui étoient

» pénitents: *Miror*, dit-il, *quosdam sic obstinatos esse ut pœnitentibus exis-*

» *timent veniam denegandam, cum scriptum sit, memento unde cecideris....*

» *priora opera..... utique ad pœnitentiam Dominus non hortaretur, nisi quia*

» *pœnitentibus indulgentiam pollicetur* ".

Et c'est ce qui vous fait ajouter deux pages après: " J'exhorte les Con-

» fesseurs, & leur donne pour regle d'absoudre ceux qu'ils ont raison

» de croire pénitents; en quoi je suis (d) dans les sentiments de S. Cyprien,

» qui avoit horreur de la cruauté de ceux qui refusoient la réconciliation

» aux vrais pénitents (e), & de ne point absoudre ceux qu'ils ont lieu de

» croire n'être pas pénitents, ou de les soupçonner raisonnablement: en

» quoi je suis aussi du sentiment du même S. Cyprien ".

J'ai déjà remarqué qu'il ne s'agit pas dans le différent que nous avons

ensemble; de *refuser*, mais seulement de *différer* l'absolution, comme vous-

même le reconnoissez, en exprimant votre principe en ces termes: *Que*

lorsque le Prêtre juge un pécheur disposé à recevoir l'absolution, il la LUI

DOIT DONNER, si le pécheur ne veut se soumettre librement à un plus long

délai: il ne s'agit donc que du DÉLAI, & non point du REFUS de l'abso-

lution. Or la question étant remise par-là dans son vrai état, qui est de

savoir si dans de certaines rechûtes dont vous parlez, & supposé toutes

les conditions que vous marquez, vous avez bien fait de dire non seule-

ment que les Prêtres pouvoient absoudre ces pécheurs sur le champ, mais

qu'ils le devoient, il paroît bien étrange que vous ayiez cru pouvoir

prouver cela par S. Cyprien, puisque vous reconnoissez vous-même deux

pages auparavant, que pour être aussi sévère que l'on l'étoit au siècle de

Sec. édit. *S. Cyprien, il faudroit, pour les moindres péchés mortels, tenir tous les*
page 231. *pécheurs un temps très-considérable en pénitence, avant que de leur permet-*

tre de participer au Corps de Jesus Christ. Car vous savez, Monseigneur,

que la réconciliation & la permission de communier étoient la même cho-

se; de sorte que reconnoître, comme vous faites, que du temps de Saint

Cyprien les pécheurs, pour tous les péchés mortels, étoient un temps

de pénitence, c'est reconnoître qu'ils étoient en état de recevoir l'absolution.

Il n'y a donc rien de plus raisonnable que de dire, que si l'on reconnoît que

du temps de S. Cyprien les pécheurs étoient en état de recevoir l'absolution,

il faut nécessairement reconnoître qu'ils étoient en état de communier.

Il n'y a donc rien de plus raisonnable que de dire, que si l'on reconnoît que

du temps de S. Cyprien les pécheurs étoient en état de recevoir l'absolution,

il faut nécessairement reconnoître qu'ils étoient en état de communier.

Il n'y a donc rien de plus raisonnable que de dire, que si l'on reconnoît que

du temps de S. Cyprien les pécheurs étoient en état de recevoir l'absolution,

il faut nécessairement reconnoître qu'ils étoient en état de communier.

Il n'y a donc rien de plus raisonnable que de dire, que si l'on reconnoît que

du temps de S. Cyprien les pécheurs étoient en état de recevoir l'absolution,

il faut nécessairement reconnoître qu'ils étoient en état de communier.

Il n'y a donc rien de plus raisonnable que de dire, que si l'on reconnoît que

du temps de S. Cyprien les pécheurs étoient en état de recevoir l'absolution,

il faut nécessairement reconnoître qu'ils étoient en état de communier.

Il n'y a donc rien de plus raisonnable que de dire, que si l'on reconnoît que

considérable en pénitence , avant qu'on leur permit de participer au Corps V. C¹. de Jesus Christ , c'est dire qu'ils étoient un temps considérable en pénitence , avant qu'on les réconciliât. Que veut donc dire le passage que vous alléguez ? Rien autre chose , sinon que c'est une dureté d'ôter aux vrais Pénitents toute espérance de réconciliation , comme faisoient les Novatiens : car c'est contre les Novatiens qu'il parle dans cette Epître 52, d'où est pris le passage que vous citez. Et bien loin que ce qu'il dit dans cette lettre puisse prouver , que ce saint Martyr avoit horreur de la cruauté de ceux qui refusoient la réconciliation aux vrais pénitents , en prenant le mot de *refuser* pour *différer* (comme vous devez l'avoir pris , afin que cela se pût appliquer à la regle que vous avez voulu établir par-là) qu'il faudroit qu'il se fût lui-même accusé de cruauté , aussi-bien que tous les Evêques Catholiques de son temps : car il témoigne dans cette lettre , que les Evêques s'étant assemblés , après la persécution , le tempérament qu'ils prirent , fut , qu'on n'ôteroit pas à ceux qui étoient tombés toute espérance de réconciliation (comme faisoient les Novatiens) mais qu'on leur feroit faire pénitence durant un long espace de temps. *La persécution , dit-il , étant cessée , nous nous sommes assemblés un grand nombre d'Evêques , aussi-tôt que nous avons pu ; & ayant examiné tout ce qu'on pouvoit rapporter de l'Ecriture de part & d'autre , nous avons trouvé ce milieu & ce tempérament salutaire , de ne pas retrancher TOUT-A-FAIT à ceux qui sont tombés , l'espérance de rentrer dans la communion des Fideles , de peur qu'ils ne se rendissent encore plus coupables en s'abandonnant au désespoir , & que voyant que l'Eglise leur étoit fermée , ils ne se jettassent dans les dérèglements du siècle , & dans une vie toute payenne. Et d'autre côté , de ne pas violer la regle de l'Evangile , en les recevant trop facilement à la communion ; mais qu'on leur feroit FAIRE PÉNITENCE DURANT UN LONG ESPACE DE TEMPS , & qu'on les obligeroit d'implorer la miséricorde de Dieu avec douleur & gémissement.*

Vous savez bien , Monseigneur , que ceux dont vous avez voulu tempérer la sévérité sont bien éloignés de croire , qu'il faille ôter toute espérance de réconciliation à ceux qui sont retombés dans des péchés mortels , & qu'ils prétendent seulement , qu'il est bon de les obliger à faire pénitence durant quelque temps , afin de se fortifier dans la résolution qu'ils témoignent avoir de n'y plus retomber. Or vous voyez que c'est la conduite que S. Cyprien , & tant de Saints Evêques qui s'étoient assemblés avec lui , vouloient que l'on tint envers ces sortes de pécheurs : *Nâ Evangelica censura solveretur ; ut ad communionem non facile profilirent , sed traheretur diu pœnitentia.* Comment donc leur pourrez-vous persuader par cette lettre de S. Cyprien , que ce ne sont pas eux , mais que

V. C. L. c'est vous qui êtes dans le sentiment de ce Saint ; vous qui voulez qu'on
 L. PART. absolve sur le champ , ceux à qui ce Saint vouloit qu'on fit faire pénitence
 N. XIX. pendant un long espace de temps , & qui rapporte cette conduite envers
 les pécheurs , non à une discipline fondée sur les Canons de l'Eglise ,
 (car il n'y avoit point encore de Canons plus anciens que le temps de
 S. Cyprien qui eussent réglé cela) mais aux regles de l'Ecriture Sainte , &
 à l'esprit de l'Evangile : *Scripturis diu ex utraque parte prolatis, ne censura
 Evangelica solveretur.*

Au reste , je ne fais pourquoi vous dites de S. Cyprien , *quelque sévère
 qu'il fût* ; car il paroît qu'il a toujours agi avec beaucoup de modération ,
 dans la conduite qu'il a cru devoir tenir envers ceux qui étoient tombés ,
 & qu'il a toujours plus penché vers la condescendance que vers la sévé-
 rité. C'est ce qu'il témoigne lui-même dans son Epître 55 au Pape Cor-
 neille : *Nous sommes prêts de recevoir avec patience & avec indulgence
 ceux qui se présentent à nous : je desire que tous retournent à l'Eglise. Je
 desire que tous ceux qui combattoient avec nous se rallient sous les ensei-
 gnes de Jesus Christ, & reviennent dans son camp céleste & dans la mai-
 son de Dieu son Pere. Je me relâche dans tout ce que je puis : je dissi-
 mule beaucoup de choses , dans l'ardent desir que j'ai de revoir nos freres
 avec nous. Je n'examine pas même avec toute la sévérité que la piété & la
 Religion Chrétienne demanderoient , les offenses qu'on a commises contre Dieu ;
 & je peche peut-être moi-même , en remettant trop facilement les péchés
 des autres.* S'imaginera-t-on qu'un Saint, qui parle de la sorte ait agi par
 un esprit de sévérité , qui l'ait porté au-delà de ce qu'il auroit cru pou-
 voir accorder sans manquer à son devoir ? Qu'il ait changé les conseils
 en commandements , en donnant par-là occasion à ceux qui ne-vouloient
 pas se soumettre à cette rigueur salutaire , de se retirer parmi les schis-
 matiques ; & que lui & ses saints Collegues aient fondé leur conduite sur
 des regles arbitraires qu'ils auroient établies eux-mêmes , & qu'ils auroient
 pu ne pas établir ; & non sur ce qu'ils avoient jugé nécessaire pour traiter
 les pécheurs selon l'esprit de l'Evangile ?

XI. Je ne crois pas, Monseigneur , que vous puissiez tirer plus d'avantage
 pour l'établissement de votre regle de ce que vous dites : *Que l'Eglise n'a
 jamais cherché autre chose pour réconcilier les pécheurs, qu'à s'assurer de
 leur pénitence , autant qu'elle le pouvoit.*

Car 1°. il s'ensuivroit toujours de-là que votre regle seroit contraire à
 l'esprit de l'Eglise, puisque vous voulez que vos Curés prennent pour de
 suffisantes preuves d'une véritable pénitence , ce qui n'auroit point passé
 pour

(f) Seconde édition : Quelque salutaire sévérité qu'il voulût qu'on exerçât.

pour tel pendant plus de dix ou onze siècles, au jugement de l'Eglise. V. C L. C'est une conséquence nécessaire des deux propositions accordées. Car I. PART. vous avouez en divers endroits de votre Livre, qu'on ne réconcilioit au- N. XIX. trefois les pécheurs qu'après les avoir tenus un temps considérable en pénitence. Or vous soutenez ici que l'Eglise n'a jamais cherché autre chose pour réconcilier les pécheurs, qu'à s'assurer de leur pénitence, autant qu'elle pouvoit. Elle a donc cru pendant plusieurs siècles que ce n'étoit point s'assurer de leur pénitence autant qu'elle pouvoit, que de les réconcilier sur le champ : ce que néanmoins vous voulez que vos Curés fassent en, de certaines récidives que vous leur marquez ; ne laissant pas même en leur liberté de faire autrement.

2°. Mais je ne puis convenir de ce que vous proposez comme indubitable : que l'Eglise n'a jamais cherché autre chose pour réconcilier les pécheurs, qu'à s'assurer de leur pénitence, autant qu'elle le pouvoit. C'a été une des raisons qu'elle a eues de ne réconcilier les pécheurs qu'après les avoir tenus un temps considérable en pénitence : mais il est certain qu'elle en a eu encore deux autres. Et ainsi elle a eu trois raisons, & elle s'est proposée trois fins dans la conduite qu'elle a tenue envers les pécheurs.

La première est, celle que vous proposez comme ayant été la seule ; de s'assurer autant qu'elle pouvoit de leur pénitence. Mais vous n'ignorez pas, Monseigneur, de quelle manière les Pères ont cru qu'on devoit agir pour s'assurer, *autant que l'on pouvoit*, de la vérité de la pénitence d'un pécheur. Vous savez sans doute que le Pape Innocent I, dans sa première Décrétale, qui fait partie du Corps des Canons, en parle en ces termes : *Ceterum de pondere æstimando delictorum, Sacerdotis est judicare, ut attendat ad confessionem pœnitentis, & ad fletus atque lachrymas corrigentis ; ac tum jubere dimitti, cum viderit congruam satisfactionem.* On voit par-là que, selon le sentiment de ce Pape, qui ne fait qu'expliquer celui de l'Eglise, le Prêtre ne devoit pas seulement prendre garde à la confession du Pénitent, mais aussi au soin qu'il prenoit de corriger sa vie, en pleurant ses péchés ; & que l'un & l'autre devoient précéder, avant qu'il le jugeât digne d'être absous.

Vous savez aussi que l'Eglise étoit encore dans le même sentiment près de deux cents ans après ; comme il paroît par ces paroles de S. Grégoire, dans son Homél. 26 sur les Evangiles. *Videndum est quæ culpa præcessit, aut quæ sit pœnitentia secuta post culpam, ut quos omnipotens Deus per compunctionis gratiam visitat, illos Pastoris sententia absolvat. Tunc enim vera est absolutio Præsidentis cum æterni arbitrium sequitur Judicis.* Par où l'on voit encore, que pour s'assurer autant que l'on peut de la pénitence du

V. C L. pécheur , c'est-à-dire , pour s'assurer qu'on n'absout que ceux que le Dieu
I. PART. tout-puissant visite par la grace de la componction , il ne faut pas seule-
N. XIX. ment considérer *quel est le péché qui a été commis* , qui est ce que le Prêtre
apprend par la confession du pécheur ; mais qu'il faut savoir aussi *quelle*
est la pénitence qui a suivi ce péché. Et c'est ce qui lui fait ajouter en un

Sec. édit.
page 195. autre endroit , que vous citez en la page 188 de vos Eclaircissements ,
qu'une confession faite de bouche n'est point capable de nous faire juger si

un pécheur mérite d'être absous ; & que nous ne le devons tenir pour véri-
tablement converti , que lorsque avouant ses fautes par ses paroles , il s'efforce
de les effacer par l'austérité & l'affliction de la pénitence. C'est dans le Li-
vre VI. sur le premier des Rois. *Signum ergo verae confessionis non est in*
oris confessione , sed in affectione poenitentia. Tunc namque bene conversum
peccatorem cernimus , cum digna afflictionis austeritate delere nititur quod
loquendo confitetur. Unde Joannes Baptista..... Facite ergo dignos fructus
poenitentia : in fructu ergo , non in foliis aut ramis poenitentia cognoscenda
est. Quasi arbor quippe voluntas est. Confessionis ergo verba quid sunt aliud
nisi folia ? Non ergo nobis folia propter folia , sed propter fructum expectan-
da sunt. C'est , Monseigneur , ce que vous avez trouvé si raisonnable , que
vous employez la même pensée en deux différents endroits de votre Li-
vre. En la pag. 188. « Quelle regle nous donne l'Evangile pour éprou-
» ver les pécheurs ? Sont - ce de simples paroles ; ou des actions & des
» œuvres ? Vous les reconnoîtrez , dit le Fils de Dieu , *par les fruits qu'ils*
» *produiront*. Les fruits que Dieu demande des pécheurs , sont *de dignes*
» *fruits de pénitence*. Or les paroles , disent les Saints Peres , ne sont que
» des feuilles , & les fruits sont les œuvres ». Et vous citez à la marge ce
passage de S. Grégoire que je viens de rapporter.

Sec. édit.
page 198. Et en la pag. 192. « Comme je ne juge pas , dites-vous , de la bonté
» d'un arbre par les feuilles , mais par les fruits ; ainsi JE NE PUIS JUGER ,
» que ce pécheur soit pénitent par la simple confession. Il faut des
» œuvres ».

Mais ce qui surprend , est , que dans la même page , vous proposez
votre regle , par laquelle vous obligez vos Curés de se contenter de la
confession de pécheurs tombés dans des péchés mortels , & de ne leur
point demander d'œuvres. Lors , dites - vous , *qu'il y a raison de juger*
» *qu'il n'est tombé & même retombé que par fragilité , & que les marques*
» *qu'il donne de la douleur qu'il a d'avoir offensé Dieu , & de la résolution*
» *qu'il fait de ne le plus offenser sont sinceres ; parce qu'en ce cas , je ne consi-*
» *dere pas la confession comme une simple parole , mais comme une action. Car*
» *elle est raisonnablement présumée être faite pour sortir du péché , & nous*
» *n'avons pas raison de soupçonner le contraire. Je tire encore cette regle de notre*

même Pere Eloy, dont vous citez un passage que j'examinerai dans la suite. V. C L.

Est-il croyable, Monseigneur, que les Saints Peres, après lesquels vous I. PART.
avez dit que la regle que nous donne l'Evangile pour éprouver l'état des N. XIX.
pêcheurs, ne sont pas de simples paroles, mais des actions & des œuvres, eussent trouvé bon qu'on eût absous sur le champ, aussi-tôt après leur confession, & sans les avoir fait passer auparavant par aucun exercice de pénitence, des pêcheurs tombés, & même retombés en des péchés mortels, en les payant de cette distinction; qu'on n'auroit pas considéré la confession comme une simple parole, mais comme une action; parce qu'on l'avoit raisonnablement présumée être faite pour sortir du péché? J'ai de la peine à me le persuader, quand vous y aurez fait plus d'attention. Car si les Peres avoient été disposés à se satisfaire de cette subtilité, je ne vois point d'occasion où l'on l'eût pu employer avec plus de couleur que du temps de S. Cyprien, lorsqu'il s'agissoit de réconcilier des personnes qui n'étoient tombées que par foiblesse, & par la crainte de la mort & des tourments, dans un péché auquel ils n'avoient nulle attache: de sorte qu'il n'y a point de cas où l'on pût davantage présumer raisonnablement, que ceux qui s'adrescoient aux Prêtres pour être réconciliés, ne le faisoient que pour sortir du péché. Pourquoi donc Saint Cyprien, & tous les bons Evêques de ce temps-là, se sont-ils élevés avec tant de zele contre quelques Prêtres qui les avoient réconciliés sur le champ?

XII. Vous direz peut-être que c'est parce que cela étoit contraire à la discipline établie alors dans l'Eglise, & que vous avez prévenu cette objection en marquant dans votre dernière réponse; que le Confesseur pourroit refuser l'absolution au Pénitent, quoiqu'il le crût disposé par la contrition, s'il y avoit une regle de la discipline présente qui s'y opposât. Et vous direz qu'il y en avoit une dans ce temps-là.

Mais c'est ce qui ne se sauroit prouver par S. Cyprien, au regard de ceux qui étoient tombés par la crainte des tourments; & si on le lit avec un peu d'attention, on trouvera le contraire: car il paroît que l'Eglise ayant joui d'une paix de trente-huit ans, depuis l'Empire de Sévere jusqu'à celui de Dece, ce qui lui fait dire dans le Livre de *Lapsis: traditam nobis divinitus disciplinam pax longa corruperat*. L'Eglise, qui dans les commencements se laissant conduire par l'esprit de Dieu, ne faisoit des loix que dans le besoin, n'en avoit encore fait aucune, sur-tout en Afrique, pour régler la maniere dont on se devoit conduire, dans la réconciliation de ceux à qui la violence de la persécution auroit fait abjurer la foi. C'est pourquoi il marque en beaucoup d'endroits, qu'il avoit jugé, aussi-bien que le Clergé de Rome, pendant la vacance du Saint Siege, qu'il falloit

V. C^L laisser toutes choses en suspens , jusqu'à ce que les Evêques se pussent
 I. PART. assembler , pour déterminer ce qu'il y avoit à faire. Or je suis assuré qu'en
 N. XIX. tous les lieux où il marque ce qui s'étoit fait dans les Conciles , il n'y
 en a pas un seul où il dise , qu'on eût examiné les regles & les Canons
 faits par leurs prédécesseurs ; comme on n'auroit pas manqué de faire s'il
 y en eût eu quelques-uns : mais il ne parle jamais que de l'Evangile &
 des Ecritures , comme nous avons déjà vu qu'il fait dans l'Épître 52 :
Scripturis diu in utraque parte prolatis. Lors donc que quelques Prêtres ,
 aussi-tôt après la persécution , & avant que les Evêques se fussent assemblés ,
 réconcilient plusieurs de ceux qui étoient tombés , sans les avoir obli-
 gés de passer quelque temps dans les exercices de la pénitence , on ne
 voit pas qu'ils eussent rien fait qui ne fût conforme à vos principes. Car
 ils avoient raison de juger qu'étant tombés par fragilité , les marques qu'ils
 donnoient de la douleur qu'ils avoient d'avoir offensé Dieu , & de la
 résolution de ne le plus offenser étoient sinceres. Leur confession étoit
 donc présumée être faite pour sortir du péché ; & on n'avoit pas raison
 de soupçonner le contraire. Ces pécheurs avoient donc droit à l'absolu-
 tion ; & il n'y avoit encore , au regard de ce cas-là , aucune regle de la
 discipline de l'Eglise qui s'y opposât. Ils avoient donc bien fait de la leur
 donner. Et cependant S. Cyprien trouve qu'ils avoient très-mal fait : &
 le principal fondement de ses reproches n'est point qu'ils avoient agi con-
 tre son autorité ; mais il condamne leur action en elle-même , non comme
 étant contraire à quelque loi établie par l'Eglise , mais comme étant con-
 traire à l'esprit de l'Evangile.

XIII. Je ne puis , Monseigneur , vous dissimuler que je ne trouve pas
 plus de fondement à ce que vous dites au même lieu , que vous avez tiré
 de S. Eloy , l'un de vos saints Prédécesseurs , cette regle , par laquelle vous
 obligez les Confesseurs de votre Diocèse , d'absoudre sur le champ ceux
 qui sont retombés dans des péchés mortels , lorsqu'ils ont raison de juger
 que les marques qu'ils donnent de la douleur qu'ils ont d'avoir offensé
 Dieu , & de la résolution où ils sont de ne le plus offenser , sont sinceres.
 Vous citez à la marge ces paroles de l'Homélie 7. de S. Eloy : *Si verò ,
 quantum humanæ fragilitati scire permittitur , dignè pœnituisitis , & deinceps
 ne talia facere velitis tota mentis contritione promittitis , dexteras manus
 in sublime extendite , ut ab hinc cœlestem conversationem & vitam Deo dignam
 gerere ostendatis*.

Afin que ce passage pût servir à confirmer votre regle , il faudroit que
 ces mots , *si dignè pœnituisitis* , signifiasent avoir un regret sincere de ses
 péchés , & non pas avoir fait une digne pénitence de ses péchés. Car s'il
 signifie le dernier , ce passage prouvera tout le contraire de votre regle ,

puisque'il paroîtra que votre saint Prédécesseur ne jugeoit devoir absoudre V. C L. que ceux qui avoient déjà fait une digne pénitence de leurs péchés ; au I. PART. lieu que vous prétendez par votre règle , que vos Curés doivent absou- N, XIX. dre ceux qui sont retombés dans des péchés mortels par fragilité , aussitôt après qu'ils les ont confessés , & avant qu'ils en aient fait pénitence. Or pour savoir ce que signifient ces mots , *si dignè pœnituisstis* , il ne faut que lire le passage entier : *Deus omnipotens , justus & misericors..... ille scrutator cordium & renum , intrinsecus corda nostra inspicit , ac divinitatis suæ potentiâ considerat , si per lamenta pœnitentiæ illi satisfecistis. Nos autem qui puri homines sumus tantummodo facies intuemur ; unde salutis vestræ consulentes hortamur , ut si quis vestrum fictè pœnitentiam accepit (c'est le manquement de sincérité dans la confession) aut pœnitere dissimulavit (c'est la négligence à pratiquer les œuvres de pénitence) ad reconciliationis Sacramentum nullatenus accedere præsumat ; sed magis sordes scelerum diluat fontibus lacrymarum , cæterarumque operibus virtutum (c'est le contraire de pœnitere dissimulavit.) Si verò , quantum humanæ fragilitati scire permittitur , dignè pœnituisstis , & le reste que nous avons déjà rapporté. Ce qui fait voir clairement , que *si dignè pœnituisstis* , est la même chose que ce qu'il avoit dit auparavant , *si per lamenta pœnitentiæ Deo satisfecistis* , & que l'un & l'autre renferme ce qu'il marque en ces termes : *sordes scelerum diluere fontibus lacrymarum , cæterarumque operibus virtutum* : effacer les taches de ses crimes par des fontaines de larmes , & par toutes sortes de bonnes œuvres.*

Mais vous me direz peut-être , qu'enfin sur cela même , il s'en rapporte à ce qu'ils en témoigneroient en levant les mains en haut ; & qu'ainsi il s'arrête à ce signe , qui peut être aussi trompeur que des paroles : que vos Curés peuvent donc bien s'arrêter à la confession du Pénitent dans le cas que vous avez marqué , & à l'assurance qu'il a fait telle & telle chose , avant que de retomber. Ce n'est pas , Monseigneur , de quoi il s'agit. On n'a jamais prétendu qu'autrefois , comme maintenant , le Confesseur ne pût croire son Pénitent , tant au regard des péchés dont il s'accusoit , que des œuvres de pénitence qu'on lui avoit imposées , & qu'il assuroit avoir accomplies. Et quand S. Grégoire dit : *Videndum est quæ culpa præcessit , & quæ sit pœnitentia secuta post culpam* , il n'a pas supposé qu'on dût pour l'ordinaire , apprendre l'un & l'autre que du Pénitent. Ce n'est donc pas ce que les Peres ont appelé s'arrêter à des paroles ; & ce n'est pas aussi ce que l'on trouve à redire à votre règle , de ce que vous voulez que le Prêtre croie le pécheur , quand il lui dit qu'il a fait toutes les choses que vous marquez , avant que de retomber dans son péché. Tout cela est juste & raisonnable. Mais on prétend que

V. CL cela ne rend pas votre regle conforme aux sentiments de S. Eloy ; parce que
 I. PART. ces deux choses , qu'il vouloit aussi-bien que les autres Peres , que l'on
 N. XIX. considérât avant que de réconcilier le pécheur (*videndum est quæ culpa præcessit , & quæ sit pœnitentia secuta post culpam*) tout ce que le Pénitent me dit avoir fait avant que de retomber dans le péché , ne regarde que la premiere , & nullement la seconde , à laquelle ils vouloient qu'on eût principalement égard. Et c'est ce qui fait de la peine , que vous obliez vos Curés d'absoudre ceux dont il s'agit , avant qu'ils aient fait pénitence de leur péché depuis qu'ils y sont retombés : *Aut quæ sit pœnitentia secuta post culpam.*

Je ne trouve donc , Monseigneur , que vous puissiez rien trouver qui vous favorise dans les sentiments des SS. Peres , quand on ne s'arrêteroit qu'à la premiere des trois fins qu'ils ont eue dans l'administration du Sacrement de Pénitence ; qui est de s'assurer , autant qu'ils pouvoient , de la pénitence des pécheurs ; mais les deux autres fins se pourront encore moins ajuster à votre regle.

XIV. Car la seconde fin qu'a eu l'Eglise , dans la conduite qu'elle a tenue envers les pécheurs , a été de les affermir dans l'état de grace & de sainteté dont leurs crimes les avoient fait déchoir , & de faire en sorte , autant qu'il étoit en elle , qu'après l'avoir recouvré par la pénitence , ils n'en déchussent plus à l'avenir. La raison de cela est , que l'Eglise avoit alors , & avec sujet , toute une autre idée que nous n'avons maintenant , de l'obligation qu'avoient les Chrétiens de demeurer fermes dans l'Alliance qu'ils contractoient avec Jesus Christ , en devenant les membres de son corps , & les temples du S. Esprit ; & qu'elle regardoit comme une chose tout-à-fait horrible , qu'un membre de Jesus Christ se retranchât lui-même de son corps divin , par une infidélité criminelle , & que le temple du S. Esprit , devint de nouveau la retraite du démon. Elle étoit vivement frappée de ces paroles de S. Paul : *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu , & que l'esprit de Dieu habite en vous ? Si quelqu'un viole le temple de Dieu , Dieu le perdra ; car le temple de Dieu est saint , & c'est vous qui êtes ce temple.* Elle l'étoit encore plus de ce que dit ce même Apôtre dans l'Épître aux Hébreux : *Si nous péchons volontairement après avoir reçu la connoissance de la vérité , il n'y a plus désormais d'hostie pour les péchés ; mais une attente effroyable du jugement , & l'ardeur du feu qui doit dévorer les ennemis de Dieu.* L'image sous laquelle S. Pierre représente ceux à qui ce malheur arrive , d'un chien qui retourne à ce qu'il avoit vomi , d'un porceau , qui , après avoir été lavé , retourné dans la boue pour s'y rouler de nouveau , lui en donnoit une étrange horreur.

Et enfin comment n'eût-elle point tremblé en considérant que Jesus V. C L. Christ nous apprend, que si une ame dont le démon a été chassé, l'y I. PART. laisse rentrer, il y revient avec sept autres esprits plus méchants que N. XIX. lui, & que le dernier état de cette personne est pire que le premier?

C'est sur ces instructions de Jesus Christ & des Apôtres qu'elle a réglé sa conduite. C'est ce qui a fait qu'elle avoit même de la peine à faire envisager aux Chrétiens, qu'il y eût un moyen de se relever d'une si effroyable chute, & de réparer la perte d'un aussi grand bien qu'est l'innocence du Baptême. " Les Chrétiens (dit Tertullien, de *Pœnitia*, ch. 7.) ne devoient point connoître d'autre pénitence que celle „ qu'ils ont dû faire avant que d'être baptisés. J'ai de la peine à leur „ parler de la seconde, ou plutôt de la dernière espérance qui leur „ reste, de peur que leur déclarant qu'il y a encore un remède pour „ ceux qui ont péché après le Baptême, il ne semble que je leur veuille „ enseigner qu'ils ont encore du temps pour offenser Dieu.

C'est ce qui faisoit encore que dans ces premiers siècles, elle n'accordoit cette pénitence, à *quâ propriè Pœnitentes in Ecclesia vocabantur*, qu'une seule fois, comme nous l'apprenons de Tertullien, dans ce même Livre; de S. Ambroise dans ses Livres de la Pénitence, & de S. Augustin dans sa Lettre à Macédonius. Cela a paru si étrange aux Auteurs des derniers siècles, qu'ils ont inventé des distinctions fantastiques de trois sortes de pénitences, qu'ils ont appelées, *privatam*, *publicam* & *solemnem*, afin de pouvoir dire, que ce n'étoit que cette pénitence solennelle qu'on n'accordoit qu'une seule fois; mais que l'on pouvoit être plusieurs fois réconcilié par les deux autres. Mais pour ne parler ici que de ce qui est très-certain, & laissant à part, s'il y avoit une pénitence secrète distinguée de la publique pour certains péchés, il est au moins indubitable que pour tous les péchés marqués par les Canons, tels qu'étoient la fornication, l'adultère, le meurtre, l'idolâtrie, le vol, soit qu'ils fussent publics ou secrets, on étoit obligé de faire pénitence publique, & que l'ayant faite une fois, on n'étoit plus reçu à la faire, ni à être absous par une autre sorte de pénitence; mais qu'on étoit réduit à gémir toute sa vie, & à n'attendre le pardon que de la miséricorde de Dieu, comme S. Augustin l'enseigne exprès dans cette Lettre à Macédonius. Cela nous paroît bien étrange présentement, parce que nous n'avons plus les mêmes idées qu'on avoit alors, & que nous ne considérons point, qu'il n'y a de vrais Chrétiens, que ceux qui mènent une vie exempte de péchés mortels, comme S. Augustin le déclare en beaucoup d'endroits, que l'on peut voir dans la Fréquente Communion, Part. II. Ch. IV.

Ainsi la principale vue qu'ils avoient dans l'administration de la pé-

V. C L. nitence pour les péchés mortels, étoit de remettre le pécheur dans I. PART. un état où il n'en eût plus besoin, en lui procurant une santé qui ne N. XIX. fût plus sujette aux rechûtes.

Or ils ont cru, & avec raison, que rien n'étoit plus propre pour obtenir cet effet, que de tenir les pécheurs dans les exercices de la pénitence, avant que de les réconcilier: *Comment*, dit le Clergé de Rome du temps de S. Cyprien, *pourront-ils être guéris en recevant la grace de l'absolution & de l'indulgence de l'Eglise, si le Médecin même leur retranche la pénitence & se rend indulgent, à leur perte & à leur ruine; s'il ouvre seulement la plaie, & ne veut pas attendre que les remèdes nécessaires, qui ont besoin de temps, l'aient réfermée?*

Mais c'est ce qu'il n'est pas nécessaire de prouver; puisque vous reconnoissez en plusieurs endroits, que le délai de l'absolution est très-utile à cela, comme je l'ai représenté dans l'Article troisieme par ces paroles de votre Livre pag. 73: " Que si les Pénitents avoient assez de
 Sec. édit. page 75. „ zele pour se vouloir séparer de l'Autel, jusqu'à-ce qu'ils connussent
 „ que leurs péchés fussent non seulement morts par leur douleur & leur
 „ contrition, mais encore que leur pénitence les eût entièrement ense-
 „ velis, comme parle S. Augustin; de sorte qu'ils n'en craignissent plus
 „ la funeste résurrection: *ils réjouiroient beaucoup plus le ciel par cette*
 „ pénitence, qui seroit *stable pour le salut*, que par celle qui laisse tou-
 „ jours beaucoup de crainte". Vous reconnoissez donc, Monseigneur, que la pénitence de ceux que vous ordonnez à vos Curés d'absoudre sur le champ, laisse toujours beaucoup de crainte, & que s'ils vouloient bien qu'on différât l'absolution, ils réjouiroient beaucoup plus le ciel par leur pénitence, qui seroit stable pour le salut; parce que leurs péchés n'étant pas seulement morts par leur douleur & leur contrition, mais ensevelis par leur pénitence, ils n'en craindroient plus la funeste résurrection.

Or, comme vous avouez par tout votre Livre que c'étoit-là le sentiment des Saints Peres, je tire de-là deux conclusions.

La premiere, qu'il n'est donc pas vrai que l'Eglise n'ait jamais cherché autre chose pour réconcilier les Pénitents, qu'à s'assurer de leur pénitence autant qu'elle pouvoit. Car elle étoit assurée, autant qu'on le peut être humainement, de la pénitence de ceux dont elle jugeoit que les péchés étoient morts par leur douleur & leur contrition; & cependant vous dites qu'elle demandoit encore qu'ils fussent ensevelis par la mortification de la pénitence, afin qu'on n'eût plus lieu d'en craindre une funeste résurrection, & que leur pénitence fût stable pour le salut. L'Eglise a donc cherché autre chose pour réconcilier les Pénitents, qu'à s'assurer de leur pénitence, autant qu'elle le pouvoit; puisqu'outre cela elle a
 encore

encore cherché que leur pénitence ne fût pas seulement véritable, mais qu'elle fût, autant qu'on le pouvoit, hors de danger des rechûtes, afin qu'elle fût stable pour le salut.

V. C L.
I. PART.
N. XIX.

La seconde, qu'avouant même, comme vous faites p. 186, que quoi que la discipline extérieure soit changée, l'esprit de l'Eglise, qui est l'esprit de Dieu, ne change point, vous êtes obligé de reconnoître que l'Eglise croit encore qu'il est fort utile aux pécheurs, pour les affermir dans l'état de grace & de sainteté qu'ils doivent recouvrer par la pénitence, de ne se pas contenter que leurs péchés soient morts par leur douleur & leur contrition; mais de faire en sorte qu'ils soient ensevelis par les austérités de la pénitence, avant que de les réconcilier. Or il ne m'en faut pas davantage (comme je le ferai voir, lorsque j'aurai parlé de la troisième fin qu'a eu l'Eglise dans l'administration du Sacrement de Pénitence) pour prouver que tout ce que vous pouviez faire au plus étoit, de permettre aux Prêtres d'absoudre quelquefois ceux qui étoient retombés dans les péchés mortels, mais non pas de leur commander de le faire dans le cas même que vous proposez.

Sec édit.
page 192.

XV. La troisième fin que l'Eglise s'est proposée dans l'administration de la Pénitence, est, de mettre les pécheurs en état qu'ils fussent dignes de participer au Corps & au Sang de Jesus Christ. Car elle a cru qu'ayant perdu ce droit, qu'ils avoient acquis par le Baptême, parce qu'ils n'en avoient pas conservé la grace, ils avoient besoin, pour le recouvrer, de faire une pénitence proportionnée aux crimes qui le leur avoient fait perdre; & c'est pour cela que la pénitence étoit plus laborieuse & plus longue, selon que les crimes avoient été plus énormes: ce que les Conciles appellent: *Secundum peccatorum differentias pœnitentiæ tempora decernere*. Or comme il est certain que l'Eglise ne regardoit point en ce temps-là, comme deux graces différentes, la réconciliation des Pénitents, & la permission qu'elle leur donnoit en même temps de communier, comme on l'a fait voir dans la Fréquente Communion II. Part. Chap. VIII, il s'ensuit de-là, qu'il n'est point vrai qu'elle ne cherchât autre chose pour réconcilier les Pénitents, que de s'assurer de leur pénitence. Car il ne faut point plus de temps pour s'assurer de la pénitence d'un homicide, que pour celle d'un fornicateur; & il en faut même souvent moins; parce qu'un homicide a d'ordinaire moins d'attache à un meurtre qu'il a commis par colere, qu'un fornicateur n'en a au plaisir criminel qu'il a trouvé dans l'assouvissement de sa passion; & par conséquent rien n'auroit été plus déraisonnable que de se contenter pour ce premier d'une pénitence de deux ans, & d'exiger de l'autre une pé-

Con. Cart.
3.

V. C L. nitence de vingt années, si l'Eglise n'avoit eu en vue dans ces longues
I. PART. & l'aborieuses pénitences, que de s'assurer de la pénitence de l'un &
N. XIX. de l'autre.

Je fais bien que ce seroit un zele indiscret, que de penser à rétablir ces pénitences canoniques selon leur ancienne rigueur. Ce n'est pas aussi de quoi il s'agit ; mais seulement de découvrir l'esprit de l'ancienne Eglise, pour savoir s'il est vrai, comme vous l'assurez dans votre Livre, qu'elle n'a jamais cherché autre chose pour réconcilier les Pénitents, que de s'assurer de leur pénitence autant qu'elle pouvoit ; & c'est assurément ce que l'on voit bien ne se pouvoir soutenir, quand on considère que si elle n'avoit eu que cette vue, ç'auroit été sans raison qu'elle auroit voulu qu'il y eût une si notable différence entre la longueur du temps de la pénitence que l'on faisoit pour différents crimes.

Ainsi, Monseigneur, il faut demeurer d'accord, qu'on ne sauroit rien trouver dans toute l'Antiquité qui puisse servir à autoriser votre règle, & qu'elle ne le pourroit être que sur la raison de prudence, fondée sur la foiblesse de ces derniers temps. C'est donc ce qui reste à examiner.

XVI. Ce que j'appelle raison de prudence, est l'égard que vous avez cru qu'on devoit avoir à la foiblesse des Chrétiens dans ces derniers siècles ; & c'est de quoi tout le monde demeure d'accord. Mais comme on avoue que ce seroit n'y avoir pas assez d'égard, que de vouloir traiter les pécheurs avec toute la sévérité que l'on faisoit autrefois, il faut aussi reconnoître que les relâchements horribles que vous combattez dans votre Livre, ne sont fondés principalement que sur cette règle mal appliquée, & poussée au-delà de ses justes bornes. Car c'est sur cette considération de la foiblesse des Chrétiens, qui ne sont plus en état d'être traités comme autrefois, que s'appuyent tous ceux qui veulent qu'on les absolve autant de fois qu'ils se présentent, & qu'ils témoignent avoir regret de leurs crimes. On peut donc se tromper en poussant trop loin cette raison de la foiblesse des Chrétiens d'aujourd'hui ; & c'est le sujet de notre différent : si vous ne l'avez pas vous-même poussée trop loin, quand vous voulez que les Prêtres de votre Diocèse, non seulement puissent absoudre sur le champ des pécheurs retombés en des péchés mortels, dans les circonstances que vous marquez ; mais qu'ils soient même obligés de le faire.

Le fondement que vous prenez pour cela est, de représenter le délai de l'absolution comme un joug dur, que les Chrétiens de ce temps ont peine à porter. C'est l'idée que vous en donnez par-tout. Vous dites à la page 51 : « que refuser l'absolution toutes les fois que l'on commet » des péchés mortels déjà confessés, c'est une sévérité qui paroît cruelle ;

„ qui porte le pécheur au découragement, & qui semble tenir quelque chose V. C L.
 „ de Novatianisme. C'est un joug porté en certains temps & en certains I. PART.
 „ lieux, & qu'il seroit difficile, & même impossible que nous pussions por- N.XIX.
 „ ter maintenant”. Et en la page 73; *qu'il y a une voie plus parfaite*, que
 celle que vous proposez, qui est, *de différer l'absolution pour toutes les*
récidives: mais que cette perfection est difficile à obtenir du commun
 des Chrétiens. Ce qui vous fait ajouter à la page 75; qu'il faut prendre Sec. édit.
 garde de ne pas rebuter *par un délai d'absolution à contre temps, des* page 76.
ames foibles qui ne sont pas capables de porter un joug qui n'est pas com-
mandé. Et en la page 147. “ J'avoue, dites-vous, que si l'on pouvoit Ib. p. 150.
 „ espérer que tous les pécheurs voulussent s'assujettir à cette discipline, Change.
 „ on seroit beaucoup plus assuré de leur conversion, & qu'on leur don-
 „ nerait l'absolution avec beaucoup plus de joie. Mais comme nous ne
 „ pouvons pas espérer que ceux qui n'ont pas une grace extraordinaire
 „ entrent dans cette disposition, & que cette grace extraordinaire est
 „ donnée à un très-petit nombre d'ames choisies, même entre les pré-
 „ destinés; il faut bien qu'il y ait une regle qui soit moins étroite; outre
 „ que dans l'état présent de l'Eglise, il seroit impossible de pratiquer
 „ cette sainte sévérité”. Voilà, Monseigneur, sur quoi est fondée votre
 raison de prudence. Vous supposez que le délai de l'absolution est un
 joug difficile à porter; qu'il faut une grace extraordinaire qui n'est don-
 née qu'à très-peu d'ames choisies, pour se soumettre à cela après
 des rechûtes dans des péchés mortels; que c'est une sévérité qui est
 sainte en soi, mais qu'il seroit impossible de pratiquer dans l'état présent
 de l'Eglise.

Mais ce que j'ai représenté dans la Lettre à laquelle vous avez cru
 devoir répondre, fait voir, ce me semble, que cette difficulté n'est point
 si grande que vous vous la figurez. J'ai dit, & je vous le répète encore,
 que dans les pays où on n'a point encore entendu parler du délai de
 l'absolution, les peuples s'en effraient d'abord & en ont de la peine;
 mais qu'un très-grand nombre de bons Curés ont reconnu que quand
 on les a instruits, & qu'on leur a montré par de bonnes raisons l'u-
 tilité de cette pratique, ils s'y rendent aisément; qu'on les accoutume
 sans beaucoup de peine à se confesser au commencement du Carême,
 pour n'être absous qu'à Pâques, & qu'ils ne trouvent d'opposés à cette
 pratique que certains pécheurs envieux, qui ne veulent point quitter
 leurs désordres; de sorte qu'il se rencontre qu'il n'y a que ceux qui sont
 certainement indignes de recevoir l'absolution qui ne peuvent souffrir
 qu'on la leur diffère. J'ai ajouté que ce n'étoit point une idée ni une
 imagination; que c'est un fait certain, attesté par un très-grand nombre

V. C L. de bons Curés & de bons Prêtres, qui confessent dans les Paroisses
 I. PART. de Paris & ailleurs; & qu'ainsi c'étoit supposer faux, que de rejeter
 N. XIX. sur l'indisposition des peuples, la difficulté d'établir plus généralement
 que vous ne faites, la pratique si salutaire du délai de l'absolution;
 qu'il n'est point mal aisé d'y faire rendre les peuples, pourvu qu'on s'y
 prenne de bonne sorte, & qu'on empêche que cette conduite ne soit
 décriée par des Prédicateurs indiscrets, comme on fit à Toulouse il y a
 quelques années, & comme a fait M. d'Arras par sa Censure contre le
 P. Jacobs.

Vous répondez, Monseigneur, à cet article de la Lettre sans contester aucun des faits qui y sont avancés; car votre réponse est fort courte, & ne contient que trois choses. 1°. Vous dites que c'est parce qu'on faisoit beaucoup de bruit en ce pays-ci : *les uns se plaignant de la rigueur & les autres du relâchement, que vous vous êtes cru obligé de donner des Regles, par lesquelles on évitât toutes les extrémités.* Cela justifie votre intention; mais ne montre pas que ce que vous avez pris pour une extrémité vicieuse qu'il falloit éviter, le fût en effet.

Vous avouez en second lieu, que c'est une excellente pratique de faire confesser les peuples au commencement du Carême, & que vous l'avez toujours recommandé à ceux qui ont du zèle: mais j'avois plus dit que cela; savoir qu'un très-grand nombre de bons Curés avoient reconnu par expérience, qu'on accoutumoit les peuples sans beaucoup de peine à se confesser au commencement du Carême, pour n'être absous qu'à Pâques. D'où je conclusois que pourvu qu'on prit quelque peine à instruire les peuples, ils souffroient sans beaucoup de difficulté qu'on leur différât l'absolution; & qu'ainsi on ne devoit pas rejeter sur l'indisposition des peuples la nécessité où vous prétendez vous être trouvé, de dire aux Confesseurs de votre Diocèse que non seulement ils peuvent, mais qu'ils doivent ne point différer l'absolution à ces demi-convertis, qui tombent dans des péchés mortels.

Vous dites en troisieme lieu, que si les Curés & les Confesseurs suivent ce que vous leur enseignez dans vos *Eclaircissements*, ils éviteront que ces pécheurs envieux dont il est parlé dans la Lettre, ne les surprennent: ce que vous prouvez par un passage que vous rapportez de votre Livre.

Mais rien n'étoit moins nécessaire; puisque bien loin d'en douter, je supposois comme indubitable que c'étoit-là votre sentiment. Car voici comme je raisonnois. Pour juger si c'est une chose si difficile d'obtenir des Chrétiens d'aujourd'hui qu'on leur diffère l'absolution, il ne faut pas avoir égard à l'opposition que peuvent avoir à cette pratique des pécheurs

envieillis, qui ne veulent pas quitter leurs désordres; car quelque répu- V. C L
gnance qu'ils y aient, les Prêtres sont obligés de la leur différer, à moins I. PART.
que de trahir leur ministère. Or l'expérience a fait connoître à plusieurs N. XIX.
bons Curés, que si on en excepte ces gens-là, il n'est pas si difficile,
quand on s'y prend de bonne sorte, de porter les peuples à vouloir
bien qu'on leur diffère l'absolution. On ne doit donc pas fonder une
regle qui n'est appuyée d'ailleurs d'aucun principe certain, sur une pré-
tendue impossibilité d'établir le délai de l'absolution pour toutes les re-
chutes en des péchés mortels: ce qui vous fait dire, *que n'y ayant pas*
lieu d'espérer que ceux qui n'ont pas une grace extraordinaire, qui n'est
donnée qu'à un petit nombre d'ames choisies, entrent dans cette disposition,
il faut bien qu'il y ait une regle moins étroite.

Je ne fais, Monseigneur, ce qu'on peut répondre à cet argument.
La majeure est claire, & conforme à vos principes. Vous n'avez point
contesté le fait de la mineure, quoique j'eusse marqué que c'étoit en
cela que je mettois tout le fort de cet endroit de ma Lettre, en disant:
Ce n'est point là une idée & une imagination; c'est un fait certain qui
peut être attesté par un nombre de bons Prêtres. Et rien n'est plus sûr
que d'argumenter du fait à la possibilité. Etoit-il donc juste d'interdire à
vos Prêtres l'usage d'une *sévérité* que vous appelez *sainte*, puisque vous
ne l'interdisez que dans une supposition contraire à l'expérience, qu'il
n'est pas possible de l'établir dans l'état présent où est l'Eglise?

XVII. Au reste, j'ai de la peine à comprendre pourquoi vous appelez
cette grace de *souffrir le délai de l'absolution, une grace extraordinaire*
qui n'est donnée qu'à un petit nombre d'ames choisies, même d'entre les
prédestinés. Car s'agissant de personnes qui tombent & retombent en des
péchés mortels, je ne vois pas que, selon l'idée que nous donnent les
Peres d'un vrai Chrétien, on les puisse regarder *comme des ames choisies;*
puisque le propre du vrai Chrétien, selon les Peres, est de ne point
commettre de péchés mortels. Je comprends aussi peu pourquoi vous
attribuez à *une grace extraordinaire* qui n'est donnée qu'à *un petit nom-*
bre d'ames choisies, une chose si aisée, si peu pénible & qui coûte si peu à
la nature, comme est à un pécheur qui est retombé dans son crime,
de vouloir bien qu'on lui diffère l'absolution. C'est si peu une grace
extraordinaire, qu'à moins qu'il n'y intervienne quelque circonstance
particulière, la plus petite grace peut suffire pour cela; & que souvent
même cela se peut faire par la seule raison, sans aucune grace: parce
que d'une part rien n'est moins pénible en soi, & que de l'autre, le
seul bon sens peut faire juger qu'il est très-raisonnable de pleurer son
péché pendant quelque temps, avant que de nous croire en état que

V. C L. Dieu veuille nous le pardonner, lorsque c'est un aussi grand péché qu'est
I. PART. celui qui donne la mort à l'ame, & qui la fait rentrer sous la servitude
N. XIX. du Démon.

Ce seroit bien plutôt, Monseigneur, la grace que doivent supposer dans ce Pénitent retombé dans des péchés mortels, ceux que vous voulez qui l'absolvent sur le champ, qui seroit une grace extraordinaire, & sur laquelle par conséquent il n'est point de la prudence chrétienne d'établir des regles générales, comme est la vôtre.

Car il faut remarquer que vous dites bien ce que ce pécheur a dû faire avant que d'être retombé dans le péché mortel, pour être jugé digne de l'absolution; savoir *qu'il ait persévéré quelque temps assez considérable sans y retomber, ayant ou pouvant avoir l'occasion de le faire; qu'il se soit servi de quelques remèdes pour s'en préserver; qu'il en ait fui l'occasion; qu'il ait résisté à quelques tentations:* & de cela seul, sans dire qu'il se soit passé aucun temps depuis sa rechûte, ni qu'il ait fait aucune pénitence avant que de s'en confesser, vous concluez *qu'on ne doit point lui refuser l'absolution, en cas que d'ailleurs il paroisse par son discours, par son humiliation extérieure, par ses promesses, par ses dispositions apparentes, qu'il a la contrition nécessaire & suffisante pour recevoir le fruit & l'effet de l'absolution;* parce qu'en ce cas c'est un péché de fragilité. On peut donc supposer deux choses, sans que ni l'une ni l'autre fût contraire à vos hypothèses. L'une, que ce péché auroit été autrefois un péché d'habitude, mais qui *ne devoit plus être estimé tel;* parce, dites-vous, *que si ce pécheur étoit demeuré un temps raisonnable sans retomber dans son péché; s'il avoit combattu les tentations; s'il s'étoit servi des remèdes que son Confesseur lui avoit prescrit, & qu'après cela il fut retombé dans son péché par la violence de quelque grande tentation, ou par la rencontre fortuite de quelque occasion, ou par la misère même de sa concupiscence, ce péché ne devoit pas être estimé un péché d'habitude, mais de fragilité.* La seconde, qu'il n'y auroit qu'un jour ou deux que ce pécheur seroit retombé dans ce péché mortel, lorsqu'il s'adresse au Prêtre pour s'en confesser de nouveau. Or je dis que dans ces deux cas, & même dans le dernier seul, il faut supposer dans ce pécheur une grace extraordinaire, & que Dieu ne fait que rarement, pour croire qu'étant retombé depuis deux jours dans un péché mortel qui a donné la mort à son ame, par exemple dans une fornication ou quelque péché d'impureté, il est en état d'en être absous; sur-tout dans votre sentiment, qui est le seul véritable, qui est, qu'il faut pour cela que le pécheur se repente par le mouvement d'un amour de Dieu qui soit dominant dans son cœur. Car c'est le sentiment commun de tous les Peres,

que la conversion d'une ame qui a rompu avec Dieu, pour se rendre V. C L. de nouveau esclave du démon ne se fait point d'ordinaire en si peu I. PART. de temps ; & qu'aussi-bien dans la grace que dans la nature, la formation N.XIX. de l'homme nouveau ne se fait communément que peu à peu, & par une suite de dispositions qui sont d'abord imparfaites, & qui ne suffisent pas pour faire passer le pécheur de l'état du péché à celui de la grace sanctifiante, ce qui s'appelle Justification. C'est une vérité qui est également enseignée par les Saints Peres & par les Docteurs de l'Ecole, comme il paroît par ces paroles de S. Thomas 2. 2. q. 113. Art. 10. *Est iste communis & consuetus cursus justificationis, ut Deo movente interius animam, homo convertatur ad Deum, primò quidem conversione imperfecta, ut postmodum ad perfectam perveniat, quia charitas inchoata meretur augeri, ut aucta mereatur & perfici. Quandoque verò tam vehementer Deus animam movet, ut statim quamdam perfectionem justitiæ assequatur (sicut in conversione Pauli) adhibita etiam exterius manifesta prostratione. Et ideo conversio Pauli tamquam miraculosa in Ecclesia communiter celebratur.* Sur quoi donc peut être fondé le commandement que vous faites à tous les Confesseurs de votre Diocèse, d'absoudre ce pécheur qui est peut-être retombé la veille qu'il se confesse, dans un péché mortel ? Dans le cours ordinaire de la grace, on ne passe point si vite d'un amour désordonné de soi-même, qui porte l'homme à outrager Dieu en violant sa Loi par un crime digne de l'enfer, à un amour de Dieu dominant dans le cœur, & qui le fait aimer plus que toutes choses. Il ne se pourroit donc trouver si-tôt en cet état que par une grace toute extraordinaire. Or c'est agir contre la prudence chrétienne, & tenter Dieu en quelque sorte, que de fonder des regles communes & ordinaires sur des suppositions de graces extraordinaires, que Dieu ne fait que rarement.

Mais je n'ai voulu, me direz-vous, qu'on le réconciliât sur le champ, qu'au cas qu'il paroisse par son discours, par ses promesses & ses dispositions apparentes, qu'il a la contrition nécessaire & suffisante pour recevoir le fruit & l'effet du Sacrement.

C'est aussi la condition que mettent tous ceux qui veulent qu'on absolve sur le champ après toutes sortes de rechûtes. Mais comment les refusez-vous ? Parce que la regle que nous donne l'Evangile pour éprouver l'état des pécheurs ne sont pas de simples paroles, mais des actions & des œuvres. Or ce pécheur ne m'apporte depuis sa rechûte que des paroles & des apparences, & non des actions & des œuvres. Je n'ai donc point, selon vous-même, ce que demande l'Evangile pour éprouver l'état de ce pécheur.

Ce que vous répliquez à cela est ; que ce qu'il a fait depuis sa der-

V. C L. niere Confession doit faire juger, qu'ayant reçu l'absolution, il a reçu la grace du Sacrement. Donc c'est avec prudence & avec raison que l'on N. XIX. croit qu'il la recevra encore dans l'occasion présente.

C'est tout le fondement de votre regle ; & ainsi elle n'est fondée que sur un raisonnement dont l'antécédent & la conséquence n'ont rien de certain. L'antécédent est ; qu'on a raison de croire que ce pécheur a été justifié par la dernière absolution qu'il a reçue. C'est ce qui me paroît fort douteux ; & tout ce que vous supposez qu'il a fait depuis sa dernière Confession avant que de retomber , n'en est certainement qu'un signe fort équivoque. Il a persévéré quelque temps assez considérable sans retomber , ayant , ou pouvant avoir occasion de le faire : il s'est servi de quelques remèdes pour s'en préserver : il en a fui les occasions ; il a résisté à quelques tentations. Y a-t-il rien en tout cela qui ne se puisse faire , & qui ne se fasse assez souvent par la seule crainte de l'enfer , que vous avouez n'être pas suffisante pour être justifié par le Sacrement, non plus qu'un commencement d'amour qui ne détacheroit pas le cœur de la créature , & qui n'empêcheroit pas qu'on ne s'aimât encore plus que Dieu ? Il peut donc n'avoir eu que cette crainte de l'enfer , mêlée de quelque amour non suffisant pour être justifié , quand il a reçu la dernière absolution ; & ainsi n'avoir point reçu la grace du Sacrement ; ce qui n'aura pas empêché que cette disposition imparfaite persévérant quelque temps , n'ait eu tous les effets que vous marquez , sans qu'il y ait aucune nécessité de les attribuer à certaines graces sacramentelles. Et on a beaucoup lieu de croire que cela est ainsi dans l'un ou même deux des trois cas que vous posez , quand vous dites que ce pécheur est retombé dans son premier péché , ou par la violence de quelque grande tentation , ou par la rencontre fortuite de quelque occasion , ou par la misère même de sa concupiscence. Car pour juger prudemment dans les choses morales , il en faut juger par ce qui arrive le plus souvent. Or comme apparemment vous n'entendez par ce temps considérable , pendant lequel vous dites que ce pécheur n'est pas retombé , que le temps de deux ou trois mois au plus , je crois qu'il n'y aura guere de personnes spirituelles qui ne jugent comme moi , qu'il est très-rare qu'un homme ayant compris l'énormité du péché mortel , en ayant été touché d'une vraie douleur , & s'étant ensuite converti à Dieu de tout son cœur , comme l'Ecriture le demande , retombe dans ce même péché deux ou trois mois après , si ce n'est par la violence de quelque grande tentation. De sorte que si c'est seulement par la rencontre fortuite de quelque occasion , ou par la misère même de sa concupiscence qu'il y retombe si-tôt après , il y aura bien

bien plus lieu de croire qu'il n'avoit point eu cette vraie contrition , que V. C. L.
de croire qu'il l'avoit eue. I. PART.

Je ne crois donc pas , Monseigneur , que votre antécédent soit bien N. XIX.
certain : mais votre conséquence l'est encore moins. Car quand cet homme
auroit été justifié la dernière fois qu'il a reçu l'absolution , ce ne seroit
pas une raison de l'absoudre sur le champ , après qu'il a été infidèle à
la grace que Dieu lui avoit faite , & qu'il a foulé aux pieds le sang de
Jésus Christ , par lequel il avoit été sanctifié. Ce m'en est au contraire
une de ne le plus traiter avec la même indulgence , puisqu'il en a abusé ,
& qu'il s'est réduit par son ingratitude en un état beaucoup pire qu'il
n'étoit auparavant. C'est une vérité que Jésus Christ nous a enseignée ,
& qui a été le fondement de la conduite de tous les Peres. Car n'est-ce
pas ce que le Fils de Dieu nous a voulu marquer , quand après avoir
guéri ce malade de trente - huit ans , il lui dit : *Vade & jam amplius* Jean VIII.
noli peccare , ne deterius tibi aliquid contingat ; & qu'il nous avertit que II. V. 14.
le démon ayant été chassé de notre ame , si nous l'y laissons rentrer ,
il y retourne avec sept autres esprits plus méchants que lui , & qu'ainsi
notre état sera pire que le premier ; parce , dit S. Bernard , que celui Serm. de
qui , après le pardon de ses offenses , retourne dans les mêmes im- Assumpt.
puretés , comme un pourceau , qui ayant été lavé , se vautre de nouveau
dans la boue , est sept fois plus digne de l'enfer qu'il n'étoit aupara-
vant. On fait aussi que c'est la raison pourquoi les Peres ont cru
qu'on devoit user de plus d'indulgence envers ceux que l'on baptisoit ,
qu'envers ceux qui avoient péché depuis le Baptême ; parce que la raison
de la justice divine ne pouvoit souffrir , dit le Concile de Trente , que
les premiers fussent traités comme ces derniers , *qui , ayant déjà été dé-
livrés de la servitude du péché & du démon , & ayant reçu le don de
l'Esprit , n'avoient point craint de violer le temple de Dieu , & d'attrister
le Saint Esprit*. L'application en est facile ; & je ne crois pas qu'il soit
nécessaire de s'y arrêter.

XVIII. J'avois , Monseigneur , représenté dans la Lettre à laquelle
vous répondez ; “ que le Confesseur pouvant être considéré comme Juge
„ & Médecin , lors même qu'il peut comme Juge absoudre le pénitent ,
„ parce qu'il a lieu de croire qu'il est en état de recevoir l'absolution ,
„ il peut trouver comme Médecin qu'il lui seroit plus avantageux de ne
„ la recevoir pas encore ; afin de l'établir dans une santé plus ferme
„ par les exercices de la pénitence , que l'on pratique , comme ont re-
„ marqué les Peres , avec plus de ferveur quand on est dans l'attente de
„ la grace dont on se veut rendre digne , que quand on l'a déjà reçue ”.

Ecrits sur la Morale. Tome XXVI.

V

V. C^L. Vous faites deux réponses à cela : mais la première est contraire à ce
 I. PART. que vous enseignez dans votre Livre. *J'ai de la peine*, dites-vous, à de-
 N. XIX. *meurer d'accord de ce principe. Il est vrai que le Confesseur est Juge &*
Médecin : mais il me semble que ces deux qualités doivent aller de concert.
Si le Confesseur, comme Juge, estime que son Pénitent mérite l'absolution,
cette absolution sera un grand remède pour l'affermir par la grace du Sa-
crement dans la résolution de ne plus pécher ; & elle n'empêchera pas qu'il
ne s'affermisse encore par les exercices laborieux de la pénitence.

Je vous dis, Monseigneur, encore une fois, que si cette réponse étoit véritable, il faudroit effacer la moitié de votre Livre. Car disant d'abord que vous avez de la peine à convenir de mon principe, il faut que ce que vous y opposez y soit contraire. Or pour y être contraire, il faut que vous ayiez prétendu que le Confesseur, comme Médecin, non seulement peut juger que l'absolution sera un grand remède pour affermir le pécheur, par la grace du Sacrement, dans la résolution de ne plus pécher ; mais qu'il doit juger qu'au regard de tous ceux qui sont bien disposés, elle leur sera un plus grand remède étant donnée sur le champ, qu'étant différée. Or c'est ce que vous ne pouvez dire, sans ruiner ce que vous répétez par-tout dans votre Livre ; qu'on assure mieux le salut des Pénitents en leur différant l'absolution, qu'en les absolvant sur le champ ; comme il paroît par les endroits que j'en ai rapportés dans le troisième & cinquième Articles du second Point, & que j'ai d'autant moins de sujet de répéter ici, que j'aurai bientôt occasion d'en parler de nouveau.

Aussi avez-vous bientôt abandonné cette réponse : & la seconde, à laquelle vous vous tenez, est, que *si pour un grand bien du Pénitent le Confesseur, comme Médecin, croit que le délai de l'absolution soit utile, il lui peut & lui doit conseiller de se servir de ce remède, comme un Médecin en conseilleroit un qu'il estimeroit bon. Mais comme il ne le croiroit pas absolument nécessaire, il n'y contraindrait pas son malade, s'il voyoit qu'il y eût beaucoup de répugnance. De même le Confesseur peut quelquefois conseiller le délai à ceux même qu'il juge pouvoir être absous ; mais il ne les y doit pas contraindre.*

On voit par-là, Monseigneur, que vous ne prétendez plus, comme vous aviez fait d'abord, que les deux qualités qu'a le Confesseur, de Juge & de Médecin, doivent toujours aller de concert ; c'est-à-dire, que si le Confesseur, comme Juge, estime que son Pénitent mérite l'absolution, il doit juger aussi comme Médecin, que ce lui sera un remède plus salutaire de la lui donner que de la lui refuser. Vous reconnoissez maintenant qu'il peut juger comme Médecin, que le délai de l'abso-

lution lui fera plus avantageux pour l'affermir dans une santé plus par- V. C L.
faite, que l'absolution donnée sur le champ. Mais vous vous réduisez à I. PART.
soutenir, comme vous aviez déjà fait dans votre Livre, que *quand cela N.XIX.*
est, il peut & il doit lui conseiller le délai; mais qu'il ne peut l'y obliger.

Et c'est, Monseigneur, ce que je ne comprends pas, & ce que je
m'assure que ne comprendront pas non plus que moi tous ceux qui
prendront la peine de considérer, que les Médecins des corps n'étant
pas les Supérieurs de leurs malades, n'ont que la voie de l'exhortation
& du conseil, pour les porter à accepter les remèdes qu'ils jugent leur
être les plus utiles: mais qu'il n'en est pas ainsi des Médecins des âmes;
parce que réunissant en eux les qualités de Juges & de Médecins, ils
ne sont pas moins les Supérieurs de leurs malades en qualité de Mé-
decins, qu'en qualité de Juges; & que, par conséquent les malades ne
sont pas moins obligés de leur obéir en ce qu'ils jugent, comme Mé-
decins, leur être utile pour les préserver d'une rechûte mortelle, qu'au
regard du jugement qu'ils portent en qualité de Juges, pour savoir s'ils
doivent ou les lier ou les délier. Et il est aisé d'en convaincre ceux qui
en douteroient par une preuve démonstrative. Car tout le monde avoue
que les pénitences que les Confesseurs doivent imposer aux pécheurs,
ne sont pas seulement *pour venger Dieu de leurs péchés passés, & pour*
leur propre châtimement; mais qu'elles sont aussi pour la conservation de la
nouvelle vie que les Pénitents acquièrent par le Sacrement, & comme un
remède contre leurs infirmités. Ce sont les propres termes du Concile de
Trente, que vous rapportez à la page 69. C'est donc comme Juges Sec. édit.
qu'ils imposent les premières, & comme Médecins qu'ils imposent les page 71.
dernières; & on ne peut le mieux reconnoître que vous faites, en la
page 72, où vous priez ceux à qui vous parlez, *de considérer si aux Ibid. p. 73.*
termes du Concile, ces légères pénitences qui ne méritent pas même d'être
appelées des ombres de pénitences, au lieu de guérir les âmes, ne sont
pas propres à les rendre plus malades; & si les Confesseurs, en les en-
joignant, au lieu d'être leurs Médecins ne sont pas leurs assassins? Or vous
établissez très-fortement dans votre Livre, l'obligation qu'a le Pénitent
d'accepter les pénitences qui lui sont imposées par le Confesseur; &
c'est par-là que vous soutenez avec raison, en la page 42, que la pé- Sec. édit.
nitençe extérieure est en quelque façon essentielle au Sacrement, au moins page 41.
par l'acceptation du Pénitent, & par le desir qu'il doit avoir de l'ac-
complir. Je dis, ajoutez-vous, par l'acceptation, afin de détruire cette
fausse persuasion, que la subtilité du relâchement a inventée dans ces der-
niers temps, que les Pénitents peuvent refuser la pénitence qui leur est
imposée, si elle leur paroît trop rude. Ce n'est point au coupable à se

V. C. I. *prescrire la peine que mérite sa faute. Il est obligé de s'y soumettre, &*
 I. PART. *à moins qu'il ne soit dans L'IMPOSSIBILITÉ DE L'ACCOMPLIR, il la doit*
 N. XIX. *accepter. Il peut bien en certaines occasions, quoique très-rares, si les*
difficultés sont trop grandes, les représenter humblement à celui qui tient
la place de Jesus Christ, & qui le juge en son nom: mais si ces remon-
trances ne paroissent pas justes au Confesseur, le Pénitent n'a point d'autre
parti à prendre que celui de la soumission.

Qu'il est aisé, Monseigneur, d'appliquer cela au fait dont il s'agit! Plusieurs de ces pénitences que vous soutenez que les Pénitents sont obligés d'accepter, leur sont imposées par les Confesseurs comme Médecins: telles que sont celles qu'on appelle médicinales; *parce qu'on les impose pour la conservation de la nouvelle vie que les Pénitents acquièrent par le Sacrement, & comme un remède contre leur infirmité.* Or ils ne sont pas moins obligés d'accepter celles-là que les autres; & ils le sont encore plus par l'aveu de tout le monde. Ils ne sont donc pas moins obligés d'obéir à leurs Confesseurs, considérés comme Médecins, que considérés comme Juges. Or vous demeurez d'accord, qu'au regard de ceux même que l'on juge bien disposés à recevoir l'absolution, le Confesseur, comme Médecin, peut juger qu'il lui est plus utile de ne la point recevoir sur le champ; & qu'alors il lui doit déclarer qu'il lui sera plus avantageux qu'on la lui diffère. Je ne vois donc pas comment après cela vous pouvez nier que le pécheur ne soit obligé d'obéir en cela, comme en autre chose, à celui qui n'est pas moins son Supérieur en qualité de son Médecin qu'en qualité de son Juge; & pourquoi il ne sera pas vrai dans cette occasion comme dans les autres, que si le Pénitent trouve quelque difficulté dans le délai de l'absolution, il la peut représenter humblement à celui qui lui tient la place de Jesus Christ; mais que si ses remontrances ne paroissent pas justes au Confesseur, il n'a point d'autre parti à prendre que celui de la soumission.

J'aurois pu prendre un tour moins éloigné: car il est constant que tous les Saints Peres ont regardé comme une des principales parties de la pénitence que l'on devoit imposer aux pécheurs, de les laisser un temps notable dans le sentiment de leurs péchés, & comme abattus sous le poids de la colere de Dieu, qu'ils devoient fléchir par leurs larmes. Or tout le changement qui est arrivé dans la discipline de ces derniers siècles, est que l'Eglise n'oblige plus d'imposer cette forte de pénitence à tous les pécheurs, comme elle faisoit autrefois; mais elle n'a jamais défendu qu'on l'imposât à ceux à qui le Confesseur jugeroit qu'elle seroit utile pour assurer leur salut. Le Prêtre peut donc encore imposer cette pénitence quand il a raison de la juger utile pour assurer le salut de

ceux qui se confessent à lui; & vous demeurez d'accord qu'il la peut V. C. L. trouver utile à ceux même qu'il juge d'ailleurs être disposés à recevoir l'absolution. Or s'il la peut imposer, *le Pénitent*, selon vous, *est obligé de s'y soumettre; & à moins qu'il ne soit dans l'impossibilité de l'accomplir, il la doit accepter.* N. XIX.

XIX. Comment pouvez-vous donc, Monseigneur, accorder ces trois choses: 1°. Que le Confesseur doit refuser ou suspendre l'absolution, quand il a un juste sujet de juger, ou un soupçon très-violent que le pécheur n'est pas bien disposé; parce que hors le cas de nécessité, il n'est jamais permis de se servir d'une matière douteuse dans l'administration des Sacraments. 2°. Que dans le cas que vous marquez, le Confesseur peut & doit proposer au Pénitent le délai de l'absolution, pour assurer son salut, & pour le mettre plus hors de danger d'une rechûte mortelle: 3°. Que néanmoins il est à la liberté du Pénitent d'accepter ou de ne pas accepter ce que celui qui lui tient la place de Jésus Christ juge lui être utile pour assurer son salut.

L'une & l'autre des deux premières Propositions font voir manifestement la fausseté de la dernière. C'est ce qui me paroît clairement au regard de la seconde. Car si je me mets à la place du Pénitent, comment veut-on, qu'il me soit libre d'accepter ou de ne pas accepter ce que celui que je dois regarder comme Jésus Christ, me dit de sa part m'être avantageux pour assurer mon salut, & pour me mettre en un état où j'aie moins sujet de craindre de tomber encore en un si grand malheur qu'est celui de me rendre digne de l'enfer par un nouveau crime dont je ne fais pas si Dieu me fera la grace de me repentir? Et si je me mets en la place du Confesseur, comment veut-on que je croie que ce pécheur soit obligé de se soumettre à moi au regard des prières, des aumônes, des jeûnes & des autres mortifications que je croirai lui devoir enjoindre, tant pour satisfaire à la justice de Dieu, *que pour lui être un remède contre son infirmité, à moins qu'il ne soit dans l'impossibilité de faire ces choses; & que je croie en même-temps qu'il n'est point obligé de se soumettre quand je lui propose une chose qui d'une part me paroît, après tous les Peres, très-avantageuse pour l'établir dans une santé plus ferme, & qui ne soit plus sujette à des rechûtes mortelles; & que de l'autre il ne peut point dire lui être impossible, ni même fort difficile, si ce n'est peut-être en quelques cas singuliers, auxquels on ne doit point avoir égard quand il s'agit d'établir une règle générale.* Comment donc me puis-je persuader que hors ces cas singuliers, il ne soit pas absolument obligé de m'obéir, & que dans ces cas-là même, qui sont fort rares, il ait autre chose à faire qu'à me représenter humblement la difficulté qu'il trouve

V. C. I. à embrasser cette pratique si sainte & si salutaire, afin que je la considère, devant Dieu, sans qu'il ait d'autre parti à prendre que celui de la soumission, si tout considéré je persiste dans mon sentiment? Ainsi l'on me jette dans un effroyable embarras, sous prétexte de me rendre plus facile l'administration du Sacrement de Pénitence. Car on m'oblige de lui dire qu'il est à propos qu'on ne se hâte pas de l'absoudre, *afin que ses péchés n'étant pas seulement morts par sa douleur & par sa contrition, mais étant encore ensevelis par la pénitence, il n'en craigne plus la résurrection; & on lui déclare en même-temps qu'il n'est pas obligé de me croire dans une chose aussi raisonnable que celle-là, & aussi importante pour son salut; & que s'il ne veut pas se rendre à un avis si salutaire, je ne dois pas laisser pour cela de lui donner l'absolution.*

Mais cela même ne pourra-t-il point faire ajouter à ce Confesseur, qu'il ne peut guere mieux accorder cette troisieme Proposition avec la premiere, qui est, que le Prêtre doit refuser ou suspendre l'absolution quand il a lieu de douter que le pécheur soit bien disposé; *parce qu'alors ce seroit se servir d'une matiere douteuse dans l'administration d'un Sacrement: ce qui, hors le cas d'une nécessité, n'est jamais permis?* Car cette disposition étant, selon vous, Monseigneur, & selon la vérité, une vraie contrition de son péché, & un mouvement d'amour de Dieu qui le fait aimer plus que toutes choses, comment croire que cette contrition & cet amour soient dans un pécheur qui refuse de prendre les voies les plus sûres, & qui sont en son pouvoir, pour éviter ce qu'il devoit craindre plus que l'enfer même, s'il étoit véritablement converti? On se flatte aisément qu'on aime Dieu plus que toutes choses. Rien n'est plus facile que de le dire à son Confesseur, & de se le persuader à soi-même. Il n'y a rien où les hommes se trompent tant. On ne le connoît guere que par les effets. On ne voit pas sur-tout qu'un pécheur puisse se rendre ce témoignage à soi-même, s'il ne sent dans son cœur qu'il hait plus que toutes choses ce qui l'a séparé de Dieu, & qui a éteint son esprit en lui; & ce qui, de membre de Jesus Christ, l'a fait devenir membre du démon; c'est-à-dire, s'il n'a une souveraine haine du péché mortel. Mais comment comprendre qu'il hait le péché, lorsqu'y ayant des voies qui donnent plus de moyens les unes que les autres de n'y retomber jamais, il refuse de prendre les plus assurées lorsqu'on les lui propose & qu'elles sont en son pouvoir, & qu'elles ne sont pas même fort difficiles à embrasser? Il n'y a guere de maladies corporelles dont les hommes aient naturellement plus d'horreur que de l'épilepsie. Supposons que l'on propose à une personne atteinte de ce mal fâcheux, deux sortes de remedes, en l'assurant que l'un ou l'autre la pourront guérir; mais avec cette différence, qu'il arrive bien

plus rarement que ceux qui sont guéris par l'un, retombent dans ce V. C. L. même mal, que ceux qui sont guéris par l'autre. Hésiteroit-elle un seul I. PART. moment de préférer celui dont elle espéreroit d'être guérie avec moins N. XIX. d'apprehension de rechûte? Ne seroit-ce pas ici la même chose; si ce pécheur haïssoit autant le péché qui a donné déjà plusieurs fois la mort à son ame, que cet épileptique hait son mal? Or pour aimer Dieu plus que toutes choses, il faut plus haïr le péché mortel, que les hommes qui aiment le plus leur santé ne haïssent les maladies corporelles les plus affreuses. Car c'est une illusion de croire qu'on aime Dieu autant qu'il est nécessaire pour être vraiment converti, après l'avoir offensé par de grands péchés, si on n'a une extrême crainte d'y retomber, non parce qu'on appréhende de brûler dans l'enfer, dit S. Augustin, mais parce qu'on hait le péché comme l'enfer: *Qui peccatum propter gebennas odit, Epist. 144. non peccare metuit, sed ardere: ille vero peccare metuit qui peccatum sicut gebennas odit.*

XX. Permettez-moi, Monseigneur, de faire ici une petite digression sur ce que vous me représentez au commencement de votre Réponse; que je n'aurois peut-être pas des sentiments si sévères si j'avois été engagé à confesser toutes sortes de personnes, comme le sont ceux que Dieu a chargés de la conduite des âmes. J'avoue que cela auroit pu être ainsi: mais de la maniere dont je vois les choses présentement, je suis persuadé que ç'auroit plutôt été par obscurcissement que par lumière. Car c'est un effet naturel de notre foiblesse, que S. Augustin déplore, *Ue ce que nous n'avons horreur que des péchés extraordinaires, & que nous sommes peu touchés de ceux qui sont ordinaires, ou qu'on nous déconcore souvent à cause de notre ministère, quoiqu'ils soient grands, & qu'ils fassent fermer le Royaume des Cieux à ceux qui y tombent: ce qui est commun à tous les péchés mortels. Malheur à nous, dit ce Pere, de ce que l'habitude de les voir & de les entendre nous faisant perdre le sentiment que nous en devrions avoir, nous porte à les tolérer, & quelquefois à y tomber nous-mêmes après les avoir tolérés en d'autres; & Dieu veuille que ceux que nous aurions pu empêcher ne nous soient pas imputés! Rien ne fait mieux comprendre ce que vous dites, que ceux qui sont dans la pratique jugent autrement des choses que l'on ne fait dans la spéculation & dans les Livres. Mais en jugent-ils mieux? C'est la question, & ce qu'il ne paroît pas que S. Augustin ait cru. Car enfin, les choses sont telles qu'elles sont en elles-mêmes, & les changements qui arrivent dans les jugements que les hommes en font en différents temps ne les changent point. Un péché qui tue l'ame & la livre à Satan, sera toujours une chose horrible, & qui doit être plus haïe que tous les maux du monde, quoique les Con-*

August. in
Ep. ad Gal.

V. C. L. fesseurs, à force d'en entendre de toutes sortes, s'accoutument insensiblement à en être peu touchés. L'ivrognerie est si commune en certains pays, qu'à peine y passe-t-elle pour péché; & qu'un valet n'a point de honte de dire journellement à ceux qui ont affaire à son Maître, qu'il est yvre. Ce que nous assure S. Paul, que les yvrognes n'entreront point dans le Royaume du ciel, en est-il moins véritable ou moins terrible? La multitude innombrable de Chrétiens qui ne savent ce que c'est que de vivre selon l'Evangile, nous obligera-t-elle de changer l'idée que l'Evangile, les Apôtres & les SS. Peres nous donnent d'un vrai Chrétien; ne reconnoissant dignes de ce nom que ceux qui ne commettent point de péchés mortels? La difficulté que l'on éprouve à traiter selon les regles ceux qui n'en connoissent point, & que l'on a souffert jusqu'ici qui joignissent des mœurs payennes aux exercices extérieurs de la Religion Chrétienne, fait qu'on est tenté, je l'avoue, de se contenter de conversions apparentes, & qui sont tout-à-fait fausses, ou qui n'ont rien de ferme & de stable, & qui sont aux pécheurs une occasion de devenir plus coupables, par le nouvel outrage qu'ils font à Dieu en se livrant de nouveau à son ennemi. Mais est-on bien assuré que cette difficulté, qui n'auroit peut-être pas été invincible, si on avoit eu plus de zele & plus de courage, fera une excuse suffisante devant Dieu, qui redemandera aux Pasteurs le sang des ames qu'ils auront laissé périr par leur faute? Si on n'usoit d'indulgence, il n'y auroit guere de gens qu'on pût absoudre; & qui nous a dit que ce soit un grand inconvénient au regard de ceux qui commettent des péchés mortels, qu'il y en ait peu à qui il ne faille faire sentir l'énormité de leurs crimes, & les obliger de les conféderer devant Dieu plus qu'ils ne font d'ordinaire, en les pleurant durant quelque temps avant que de les réconcilier? Mais ceux qui ne retombent dans des péchés mortels que par fragilité, doivent être traités autrement que ceux qui y sont envieillis. Cela est vrai pour ce qui est de proportionner autant qu'on le peut la pénitence aux crimes. Mais pour ce qui est des remèdes contre les rechûtes, à quoi sert principalement le délai de l'absolution, on ne voit pas pourquoi ceux que l'on prétend ne tomber que par fragilité dans des péchés mortels, n'en auroient pas besoin, aussi-bien que les autres; de sorte que l'indulgence dont on s' imagine devoir user envers eux, n'est qu'une fausse indulgence, qui bien loin de leur être avantageuse, leur est très-préjudiciable. Car la plaie, dit S. Ambroise, qui n'est pas guérie selon les regles de la Médecine, se renouvelle bientôt; au lieu (dit-il dans un autre endroit) que pleurant les fautes que nous avons commises, nous nous empêchons de les commettre à l'avenir.

Ambr. in
Psal. 118.
Lib. II. de
Pœnit. c.
10.

à l'avenir ; & en punissant nos péchés, nous apprenons à vivre dans V. C. L.
l'innocence.

I. PART.

Je ne vois pas que l'on soit mieux fondé au regard de ceux que l'on N. XIX.
dit ne pécher que par fragilité lorsqu'ils retombent dans leurs crimes,
de ne leur point différer l'absolution, de peur que cela ne les rebute,
ou qu'ils ne reviennent plus. Car ce que vous répondez à cela, sur le
sujet de ceux à qui vous soutenez que l'on doit suspendre l'absolution,
me paroît aussi solide & aussi raisonnable en l'appliquant à ces prétendus
pêcheurs fragiles : *Que si un pécheur veut sincèrement se convertir, il ne
se dégoûtera point de la pénitence, quand elle lui sera proposée telle qu'elle
doit être pour la guérison de son ame, & que s'il n'a pas un vrai desir de
se convertir, toutes les absolutions du monde ne lui serviront de rien. Que
s'il entre dans l'esprit de pénitence, Dieu ne manquera pas de lui donner
les secours & les graces actuelles qui lui sont nécessaires pour l'empêcher de
retomber, quoiqu'il n'ait pas encore reçu l'absolution; parce que la douleur
qu'il aura déjà conçue de son péché, le desir qu'il aura d'en sortir par la
réception du Sacrement entier, & l'humiliation avec laquelle il se soumettra
au jugement de son Confesseur, lui attireront plus de graces que ne feroit
une absolution précipitée; & qu'enfin ces prétendus Pénitents qui ne revien-
nent pas à leurs Confesseurs, & qui vont à d'autres pour être flattés d'eux,
ne témoignent guere, par leur conduite, qu'ils soient dans la disposition d'une
vraie pénitence, & qu'ainsi les Confesseurs qui leur ont suspendu l'absolu-
tion doivent être bien aises de ne l'avoir point profanée.*

Ainsi, Monseigneur, je ne nie pas que je ne fusse peut-être aussi indul-
gent ou aussi foible qu'un autre dans la pratique : mais cela ne me fait
pas croire qu'on le doive être au préjudice des ames rachetées par le sang
de Jesus Christ, auxquelles je suis persuadé que ces prétendues indulgences
nuisent beaucoup; parce qu'il n'y a rien de plus vrai que ce que dit
Tertullien, *que les pécheurs sont ordinairement plus touchés de leurs péchés,* Tertul. de
& qu'ils en font pénitence avec beaucoup plus de zele & de ferveur, lorsqu'ils voient encore la peine, & comme l'épée qui leur pend sur la tête, Pœnit. c.
*6. dans l'incertitude d'obtenir leur grace, lorsqu'on ne leur accorde pas encore
la rémission de leurs péchés, pour leur donner lieu de la mériter : & enfin
lorsque la justice de Dieu les menace, & non pas lorsqu'il leur pardonne;
parce que le temps de pénitence est un temps de péril & de crainte.*

XXI. J'avois dit, Monseigneur, dans la Lettre à laquelle vous répon-
dez, " que quand le Confesseur trouve qu'il est plus avantageux de ne
" le pas absoudre si-tôt, afin de l'établir dans une santé plus ferme, les
" Scholastiques même modernes, comme le Cardinal Lugo Jésuite, sou-
" tiennent, que, quand même le pécheur demanderoit d'être absous, le

Il semble qu'une doctrine si conforme au sentiment & à la pratique V. C. L. de toute l'Antiquité, ne devoit déplaire qu'aux plus relâchés Casuistes I. PART. de ce temps. Cependant il se trouve, par une bizarre aventure, que vous N. XLX. vous déclarez contre vous-même, Monseigneur, qui avez combattu avec tant de force la plupart des relâchements des ennemis de la véritable pénitence ; & qu'au contraire celui de tous qui s'est le plus efforcé d'autoriser les absolutions données sur le champ, après mille rechûtes, est demeuré convaincu de la vérité de ce dernier point ; & bien loin de l'improver, le propose comme une maxime indubitable. C'est l'Auteur du *Pentalogus* dont je veux parler : mais n'ayant pas présentement son Livre, j'en rapporterai seulement ce que j'en ai trouvé dans le dernier ouvrage de M. Havermans, p. 513.

„ La crainte de la rechûte est un titre suffisant pour obliger le Confes-
 „ seur à différer l'absolution aux pécheurs d'habitude & de récidive, quand
 „ il croit qu'en certaines rencontres, le délai leur sera plus profitable ”.
 Et en un autre endroit : „ Si le Confesseur espere que s'il n'absout le
 „ Pénitent que dans quelque temps, il se relèvera par une grace plus
 „ stable, il lui fait un bien en lui différant l'absolution ”. Et dans la page
 suivante : „ Hors le cas de nécessité, supposé que le Confesseur puisse dif-
 „ férer l'absolution à un pécheur retombé, il est tellement obligé de la
 „ lui suspendre, qu'il peche en la lui donnant ; parce que hors le cas de
 „ nécessité, le Médecin est obligé de procurer la santé la plus parfaite,
 „ comme l'enseigne S. Thomas par ces paroles de la 2. 2. q. 27. a. 6. Dans
 „ tous les Arts, comme dit le Philosophe dans le premier Livre de la
 „ Politique, on ne met point de bornes à ce qui regarde la fin de l'Art ;
 „ mais on en met à ce qui regarde les moyens. Ainsi le Médecin ne met
 „ point de bornes à la santé qu'il procure à son malade ; mais il la lui
 „ procure la plus parfaite qu'il peut ; au lieu qu'il ne donne les remèdes
 „ qu'avec mesure & par rapport à la santé. Ce qui fait voir que le Mé-
 „ decin, par la fin de son Art & de sa science, est obligé de procurer la
 „ santé la plus parfaite qu'il peut : & cela est d'autant plus vrai au regard
 „ du Médecin spirituel, que la santé de l'ame est beaucoup plus excel-
 „ lente que celle du corps ”.

Comme on peut dire en quelque sorte de l'Auteur de ce Livre ce qu'on a dit d'Origene : *Ubi bene nemo melius, ubi malè nemo pejus* ; M. Havermans qui réfute très-solidement ses maximes pernicieuses, lui a fait aussi la justice de marquer toutes les bonnes choses qu'il y a mêlées avec les mauvaises ; & de lui en donner la louange qu'il mérite ; & il n'a pas manqué aussi d'y mettre les trois propositions que nous venons de rapporter.

V. CL. Or il me semble, Monseigneur, que de tout cela joint ensemble, on
 I. PART. peut faire une démonstration théologique, qui prouvera qu'on ne peut
 N. XIX. pas raisonnablement n'être pas de l'avis que propose le Cardinal Lugo,
 comme étant le sentiment commun des Théologiens.

Car cette doctrine, que le Confesseur peut différer l'absolution à un Pénitent qu'il croira d'ailleurs bien disposé, s'il juge que ce délai lui servira à rendre sa conversion plus ferme, & à le mettre plus hors de péril d'une rechûte mortelle, peut être considérée ou en elle-même, ou par rapport à la foiblesse des Chrétiens de ce temps ici.

Si on la considère en elle-même, vous avouez qu'elle est très-sainte; que c'est la pratique de toute l'Antiquité; qu'elle est propre à rendre la pénitence plus stable pour le salut: au lieu que la pratique opposée à celle-là laisse toujours beaucoup de crainte. On ne pourroit donc croire que nonobstant cela, il ne seroit pas permis de s'en servir présentement avec autorité dans l'administration du Sacrement de Pénitence, dans le cas que vous proposez, que parce que l'Eglise auroit déclaré, au moins par le sentiment unanime de tous les Théologiens, qu'elle ne juge plus à propos qu'on la mette en pratique, à cause de la foiblesse des Chrétiens de ce temps. Or c'est ce qui ne se peut dire avec la moindre couleur; puisqu'au contraire le sentiment commun des Théologiens est, qu'on a encore autant de droit que jamais de s'en servir; & que ceux-mêmes qui se sont emportés à des relâchements incroyables, pour avoir poussé trop loin cette considération de la foiblesse de ces siècles, demeurent d'accord qu'on n'y doit point avoir d'égard en cette rencontre. Il n'y a donc nul fondement ni dans l'Eglise ancienne, ni dans l'Eglise présente, ni dans les Peres, ni dans les Docteurs de l'Ecole un peu raisonnables, de rejeter une doctrine si sainte d'ailleurs, & si utile à faire rentrer les pécheurs dans l'état où doit être tout vrai Chrétien, qui est de ne plus commettre de péchés mortels. J'espère, Monseigneur, que vous vous rendrez à une vérité si claire quand vous y aurez pensé devant Dieu.

XXII. Mais quand vous ne changeriez pas d'avis, je ne crois pas au moins que faisant par-tout votre Livre une si haute profession de ne point dominer sur la foi de vos freres, vous voulussiez les obliger d'abandonner sur ce point-là le sentiment de tous les Peres, & l'opinion la plus commune des Théologiens, pour suivre la vôtre. Et comment pourroit-on vous attribuer cette pensée, après avoir vu que vous étant déclaré pour une doctrine établie sur l'Ecriture & sur toute la Tradition, telle qu'est celle de la nécessité de l'amour de Dieu pour être justifié dans le Sacrement de Pénitence, vous ne laissez pas de témoigner à vos Curés qu'ils peuvent croire le contraire? Il est donc sans doute que vous pou-

vez encore moins leur ôter la liberté de croire ce que tous les Peres V. C. ont cru, & ce qui est cru en même temps par les plus habiles Théologiens de l'Ecole. Il leur est donc permis de croire, sans que sûrement vous y trouviez rien à redire, qu'ils ont droit de refuser l'absolution à leurs Pénitents, soit qu'ils le veuillent ou non, lorsqu'ils jugent que cela leur sera avantageux pour les mettre hors de péril de retomber dans leurs péchés; & qu'ils feroient mal de ne le pas faire quand ils sont persuadés de cela. Or c'est de vous, Monseigneur, qu'ils apprennent qu'au regard de ceux-mêmes que vous voulez qu'ils absolvent sur le champ, il leur seroit plus avantageux qu'on leur différât l'absolution; *que ce leur seroit un excellent moyen pour assurer leur salut, & qu'ils réjouiroient beaucoup plus le ciel par cette pénitence, qui seroit stable pour le salut, que par celle laquelle laisse toujours beaucoup de crainte.* Il faut donc ou qu'ils agissent contre leurs lumieres & contre le mouvement de leur conscience, ce qui n'est jamais permis; ou qu'ils leur diffèrent l'absolution, si ce n'est peut-être dans quelque occasion singuliere, où ils pourroient avoir des raisons particulieres de ne le pas faire.

XXIII. Je ne saurois croire, Monseigneur, que vous voulussiez prétendre que ceux d'entre vos Curés qui seroient persuadés de la vérité de la doctrine commune des Théologiens, qui ne s'accorde pas avec votre regle, fussent obligés de quitter leur sentiment dans la pratique, pour suivre le vôtre; car ou ce seroit en changeant d'opinion, ou en la conservant. Ce ne pourroit pas être en les obligeant de la changer; puisque rien ne seroit plus contraire à la déclaration que vous leur faites, de ne vouloir point dominer sur leur foi. Et ce pourroit être encore moins en leur permettant de la conserver; parce que ce seroit ruiner une des plus certaines regles de la Morale, qui est, qu'il n'est jamais permis d'agir contre sa conscience, quand même elle seroit erronée.

Cependant, Monseigneur, il est à craindre qu'on ne vous attribue l'une ou l'autre de ces deux prétentions, en lisant ces paroles de la huitieme page de votre livre: "Tant que ce que les Pasteurs enseignent ne détruit pas la Loi de Dieu ou de l'Eglise, les fideles sont obligés par la regle de l'Evangile, de suivre leur doctrine, leurs maximes, leur discipline. Ceux-là seront inexcusables au Tribunal de Dieu qui manqueront, en ne suivant pas l'instruction de leurs Pasteurs; & la faute de ceux qui manqueront en les écoutant & en obéissant à leur parole, ne leur sera pas imputée, à moins, comme nous venons de le rapporter de S. Bernard, que ces Pasteurs ignorants ou corrompus ne leur aient enseigné des erreurs manifestes ou incontestables".

Il me semble, Monseigneur, que vous étendez trop loin ce que

Sec. édit.
page 7.

qu'il y a, c'est que vous mettez un Pasteur *non ignorant ni corrompu*, V. C. L. en la place d'un Auteur *savant & pieux*: tout le reste est la même I. PART. chose. Car ils excluent aussi-bien que vous, *les erreurs manifestes & N. XIX. incontestables*; puisqu'ils renferment dans les opinions probables la sûreté qu'ils donnent à ceux qui suivent un Auteur *pieux & savant*. Et c'est même quelque chose de plus d'être savant & pieux que de *n'être pas ignorant & corrompu*.

5°. Nul Pasteur particulier, fût-il Evêque & même Pape, n'a le don ni d'infailibilité ni d'impeccabilité. Et vous le supposez au regard de ceux dont vous parlez; puisque vous ne dites pas qu'on est assuré de ne se point égarer en les suivant; mais seulement que Dieu n'imputera pas la faute que l'on fera en les écoutant & en obéissant à leur parole; c'est-à-dire en s'égarant avec eux: & toute l'exception que vous y apportez, est, s'ils enseignent *des erreurs manifestes & incontestables*. On peut donc être assuré qu'on ne nous imputera point la faute que nous ferons en les suivant dans leurs erreurs, pourvu que ce ne soient pas des erreurs manifestes & incontestables. Or sur quoi peut être fondée une maxime si dangereuse? Qui nous a dit que cette parole de l'Evangile: *Si un aveugle en conduit un autre, ils tomberont tous deux dans la fosse*; & ce que disent les Peres après l'Evangile: *Malheur aux aveugles qui conduisent, malheur aux aveugles qui sont conduits*, ou ne se doit point entendre des Pasteurs; ce qui seroit sans fondement, puisque Jesus Christ l'a appliquée aux Pasteurs du peuple Juif: ou ne se doit entendre que des Pasteurs qui enseignent *des erreurs manifestes & incontestables*; ce qui seroit plutôt malice qu'aveuglement dans les uns & dans les autres: au lieu que la parole de Jesus Christ & des Peres n'est terrible, que parce qu'il y a des gens qui se perdent en suivant leurs Pasteurs, quoiqu'ils ne les suivent qu'étant persuadés qu'ils n'enseignent rien que de bon, & que bien loin d'avoir aucune pensée qu'on leur enseigne des erreurs incontestables, ils prennent ce qu'on leur enseigne pour de grandes vérités.

6°. Le même Livre de S. Bernard *des Préceptes & des Dispenses*, nous apprend le contraire de la sûreté qu'il semble que vous donniez à celui qui suit les erreurs de son Pasteur: car il fait voir en deux Chapitres, le dix-septième & le dix-huitième, que l'œil simple qui est nécessaire pour faire le bien, doit avoir deux choses: *charitatem in intentione & in electione veritatem*; & que l'action n'est point sans péché, si l'une ou l'autre de ces deux conditions y manque. Or celui qui suit son Pasteur qui est dans l'erreur, quoique cette erreur ne soit point incontestable n'a point la dernière: *Utrumque proinde dicit, & complectitur pra-*

V. C. L. *sens capitulum , omne quod non est ex fide peccatum est , & cæcam videlicet
I. PART. malitiam & deceptam innocentiam.*

N. XIX. 7°. Ce n'est pas excepter grand chose que d'excepter ce que vous appelez des erreurs manifestes & incontestables, qui seroient enseignées par des Pasteurs ignorants & corrompus. Car ces derniers mots semblent marquer, que vous n'entendez par-là que des erreurs si grossières, qu'elles ne pourroient être enseignées que par des Pasteurs ou sans science ou sans conscience. Cependant les exemples de Tertullien, d'Origene, de Cassien & de beaucoup d'autres, font voir que des gens savants, & qui paroissent avoir beaucoup de vertu, & qui en avoient même effectivement, peuvent tomber en de fort grandes erreurs. Lors donc que leurs inférieurs auront lieu de les croire savants & pieux, ils pourront les suivre aveuglément; & ne pas croire que s'ils leur enseignoient des erreurs, elles fussent du nombre de celles que Dieu n'excuse point; parce qu'il n'y a que des Pasteurs aveugles & corrompus qui en enseignent de cette sorte.

Sec. édit.
page 136
& 137.

8°. A en juger encore par ce que vous dites en divers endroits de votre Livre, il paroît que vous n'appellez erreurs manifestes & incontestables, que ce qui est contraire à des vérités de foi décidées expressément par l'Eglise. Car c'est par-là que, quelque persuadé que vous soyez de la nécessité de l'amour dans le Sacrement de Pénitence, vous voulez qu'il soit libre à tout le monde de tenir la suffisance de l'Attrition par la seule crainte, comme n'étant pas une erreur manifeste & incontestable; parce que l'Eglise n'a pas décidé expressément le contraire. Et vous voulez en un autre endroit, page 133, que ce soit une bonne objection contre le sentiment d'un Théologien, de lui opposer que ce qu'il dit seroit faux, s'il étoit vrai que la grace est toujours présente aux pécheurs, & que Dieu frappant sans cesse à la porte de leurs cœurs, ils ont toujours les secours nécessaires pour lui ouvrir; & qu'il ne peut pas supposer que cette opinion sans fondement ne soit pas vraie, parce que l'Eglise souffre des Théologiens qui la soutiennent. Or s'il n'y a que les erreurs contraires à ce qui a été expressément décidé par l'Eglise qu'on ne soit pas obligé de croire quand un Evêque ou un Pasteur les enseigne, à combien de faussetés les fideles pourront-ils être obligés d'adhérer; puisqu'il n'y a point de Pasteur particulier qu'on soit assuré qui n'en proposera point à ses inférieurs, comme vous-même le supposez en disant seulement qu'on ne péchera point en y adhérant?

9°. Mais rien n'est plus contraire à cet endroit de votre Préface, touchant l'obligation qu'ont les fideles de suivre la doctrine de leurs Pasteurs,

teurs, que ce que vous dites dans votre Livre, de la nécessité de la V. C^L. Contrition & de l'insuffisance de l'Attrition par la crainte. Car si les I. PART. fideles étoient obligés par la regle de l'Evangile, de suivre la doctrine N. XIX. de leurs Pasteurs, tant que ce qu'ils enseignent ne détruit pas la Loi de Dieu & de l'Eglise, ç'auroit été agir contre la regle de l'Evangile que de déclarer à vos Curés, qu'ils n'étoient pas obligés de suivre votre doctrine touchant la contrition; puisque vous n'avez pas supposé qu'ils pussent dire que cela détruiroit la Loi de Dieu & de l'Eglise, ou que c'est une erreur manifeste & incontestable.

10°. Enfin, Monseigneur, il y a quelque chose dans cet endroit de votre Préface qui n'est pas assez démêlé; parce que la division que vous y faites n'est pas assez exacte, & qu'elle devoit avoir trois membres, au lieu de deux. Le premier est, quand les Evêques enseignent les vérités de foi dont Jesus Christ les a rendus dépositaires, ou les suites nécessaires & manifestes de ces vérités: c'est alors que tous les fideles sont obligés de les écouter comme si c'étoit Jesus Christ qui leur parlât, suivant ce qui est dit dans l'Evangile: *celui qui vous écoute, m'écoute, & qui vous méprise me méprise*. Le second est, quand ils enseignent des erreurs contraires à ces vérités de la foi, ou qui les détruisent par des conséquences claires; comme quand Paul de Samosate enseignoit à Antioche, que Jesus Christ n'étoit pas avant Marie; que Nestorius enseignoit à Constantinople que la Vierge n'étoit pas Mere de Dieu, & que Serge Patriarche de la même Ville y enseignoit qu'il n'y avoit qu'une volonté en Jesus Christ. Et alors il est certain, comme vous le reconnoissez, que non seulement il est permis de les abandonner, mais que même il n'y a point de Chrétien qui ne soit obligé de s'élever contre eux. Le troisieme est, quand ce qu'il enseigne n'est ni dans le rang de ces premieres vérités, ni dans celui de ces erreurs; mais que ce sont leurs sentiments particuliers, qui peuvent être bons ou ne l'être pas, selon qu'ils sont plus ou moins conformes aux deux regles des vérités chrétiennes, l'Ecriture & la Tradition. Or il est certain, Monseigneur, que dans ces trois cas, les simples fideles peuvent suspendre leur jugement, & que pour ceux qui sont plus habiles, comme les Prêtres & les Curés, ils ne sont obligés d'être à l'égard de ces choses du sentiment de leur Evêque, qu'autant qu'ils en sont persuadés par les raisons qu'il en donne, ou qu'eux-mêmes les trouvent conformes aux maximes générales & catholiques dont ils doivent être instruits: & ils ne peuvent pas agir autrement, s'ils usent bien de leur raison.

Il n'en est pas tout-à-fait de même pour la discipline: car il est vrai aussi-bien, que pour la doctrine, qu'on doit obéir à un Evêque quand

C'est ce que vous répétez encore en abrégé dans votre dernière Ré- V. C. L. ponse. " Ce qui m'a porté à donner à nos Confesseurs l'Instruction que I. PART. „ je leur ai donnée, a été la diversité des Livres, des Confessions, des N. XIX. „ Sermons, des discours particuliers de rigueur & de relâchement, qui „ font beaucoup de bruit en ce pays, & qui mettent les esprits dans „ une étrange confusion : les uns portant la rigueur à un excès imprati- „ cable : les autres prostituant les Sacrements à un relâchement hon- „ teux ; & je me suis cru obligé de donner des regles par lesquelles „ on évitât toutes les extrémités ”.

Je ne fais, Monseigneur, à quoi appliquer ce que vous dites contre ces Docteurs d'austérités affectées & d'excès impraticables. Car je ne puis m'imaginer que vous ayiez voulu marquer par-là ceux que Dieu a suscités depuis dix ou douze ans, pour faire dans les Pays-Bas, ce que vous trouvez bon qu'on ait fait en France, il y en a près de quarante, en réveillant les Chrétiens qui étoient encore ici dans une espece de léthargie touchant la pénitence, & qui, sans le bruit qu'ils ont fait, seroient encore demeurés dans leur assoupissement, & dans la malheureuse coutume où étoient presque tous les Confesseurs, d'absoudre les pécheurs les plus envieillis après cent rechûtes ; comme il n'y en a que trop qui voudroient qu'on le fit encore. Ceux à qui Dieu a donné ce zele, & qui en méritent d'autant plus les louanges & la bénédiction des gens de bien, que toute la récompense qu'ils ont eue pour le service qu'ils ont rendu à l'Eglise, a été d'avoir attiré sur eux les injures & les calomnies des ennemis de la pénitence, sont ceux qui suivent M. Huygens Docteur & Professeur en la Faculté de Théologie de Louvain, dans son livre intitulé : *Methodus dimittendi & retinendi peccata* ; où il ne fait qu'expliquer & confirmer les regles de S. Charles, qui ayant été traduit en françois & imprimé à Paris, y a été parfaitement reçu.

M. de Roucourt, Licencié dans la même Faculté, & Pleban de Sainte Gudule de Bruxelles, qui a fait en flamand une Instruction sur la Pénitence, traduite aussi-tôt en wallon, & depuis en bon françois, & imprimé à Paris, où sous le nom de Catéchisme, il a été très-estimé à la Cour même, qui n'est pas d'humeur de faire état d'un Livre qui pousseroit les choses à des excès impraticables.

M. Felon de la même Faculté, a fait un Livre latin nommé *Conversio peccatoris*, pour défendre celui de M. de Roucourt contre un Récollet, qui, sous le nom de Rymakers, avoit combattu avec beaucoup d'empportement ces deux premiers Livres, pour autoriser la conduite relâchée. Ce Livre de M. Felon a été traduit en françois, & imprimé

plus saints Evêques de ces derniers temps, & en pratiquant par-tout V. C. L. l'excellente regle que vous donnez, quand vous dites en la page 7; I. PART. *que la vraie Théologie ne doit être fondée que sur la base inébranlable de N. XIX. l'Ecriture Sainte & de la Tradition.* Enfin on peut encore moins trouver dans des ouvrages aussi pieux, & aussi solides que le sont ceux-là, ces *austérités affectées qui rebutent la vraie piété, & que Jesus Christ a tant de fois condamnées dans les Pharisiens, qu'il faut être tout-à-fait éloigné de son esprit pour ne les pas condamner avec lui.* Car ce que l'on pourroit prendre dans ces Livres pour austérité, n'est qu'une très-petite partie de tout ce que l'Antiquité a fait pratiquer aux Pénitents avec tant de fruit & tant d'édification pour l'Eglise. Or c'est assurément ce que personne n'oseroit appeler *des austérités affectées, semblables à celles que Jesus Christ a condamnées dans les Pharisiens, & qu'on ne peut ne pas condamner avec lui, à moins qu'on ne fût tout-à-fait éloigné de son esprit.* C'est même, hors un seul cas, sur lequel je ne crois pas qu'ils se soient expliqués en particulier, qui est votre regle dans de certaines rechûtes, tout ce que vous avez vous-même enseigné dans vos *Eclaircissements*, en combattant les mauvaises coutumes d'une infinité de Confesseurs de ce Pays ici, que vous appelez avec raison *des condescendances molles, qui entretiennent les ames dans les crimes*, & que vous dites n'être appuyées que sur les détours d'une *Scholastique mal entendue, & sur les illusions d'une fausse Métaphysique.* Ce qui paroît de plus fort dans ces Auteurs, est le principe de M. Huygens, que hors le cas de nécessité, il n'est point permis de se servir d'une matiere douteuse dans le Sacrement de Pénitence, non plus que dans les autres. Or bien loin que ce soit en cela que vous mettiez l'excès de sévérité dont vous vous plaignez en général, on ne peut pas approuver ce principe plus authentiquement que vous faites par ces paroles de la page 208. *C'est un principe très-théologique & très-certain, quoi que l'on en puisse dire, que hors le cas de nécessité, il n'est jamais permis de se servir d'une matiere douteuse dans l'administration des Sacraments.*

Que s'il n'y a point d'excès dans leurs livres, il y en a encore moins dans leur conduite; & ceux d'entre eux qui se sont le plus employés à la conduite des ames, y ont travaillé avec un fruit & une bénédiction toute particuliere. Jamais les jeunes gens qui étudient dans l'Université de Louvain, n'ont été si réglés & si pieux que depuis que M. Huygens, & ceux qui sont dans son même esprit, se sont appliqués à leur inspirer les véritables maximes de la piété chrétienne. M. de Roucourt a fait des biens inestimables dans la Paroisse de Sainte Gudule, qui est au regard de Bruxelles comme celle de S. Eustache à Paris; & au lieu

V. C. L. qu'avant son Prédécesseur, qui étoit dans les mêmes sentiments que lui;
 I. PART. & qui n'en a été Pasteur que deux ans, cette Cure étoit déserte &
 N. XIX. abandonnée, tout le monde allant aux Religieux, elle est maintenant
 toute changée, & le service divin s'y fait avec une grande affluence du
 peuple, & une dévotion exemplaire. Il en est de même des autres Cures
 qui ont pour Pasteurs ceux que les Jésuites tâchent de décrier par le
 nom de Rigoristes. Il n'y en a point de mieux réglées, où il y ait plus
 de piété, & où les Pasteurs soient plus aimés & plus estimés de leurs
 Paroissiens. Le P. Gabrielis n'a nulle des qualités humaines qui peuvent
 attirer le monde: il n'a nulle politesse dans ses discours, étant Liegeois,
 qui est le langage le plus corrompu de tous ceux qui parlent wallon:
 il est d'un Ordre qui, avant lui, étoit le plus méprisé de tous les Ordres
 Religieux, & que les Evêques avoient peine à recevoir aux Ordres,
 tant ils étoient peu habiles. Cependant en prêchant les mêmes choses
 qui sont dans ses Livres & dans ses Theses, & les pratiquant envers
 ceux qui s'adressent à lui, bien loin qu'il ait rebuté le monde, il n'y a
 point de Prédicateur à Bruxelles qui soit plus suivi, ni de Directeur qui
 ait plus de Pénitents, ni dont les Pénitents édifient plus le monde par
 leur ferveur dans la piété, & par le règlement de leur vie. Voilà par
 où Jesus Christ veut qu'on discerne les ouvriers évangéliques d'avec
 les faux Prophetes: *A fructibus eorum cognoscetis eos.*

Je ne fais donc, Monseigneur, comment accorder ce que je lis dans
 ces Livres, & ce que je fais de la conduite de ceux qui les ont faits,
 avec ce que vous dites à l'entrée de vos Eclaircissements, contre les
 livres & contre la conduite de ceux qu'on a voulu décrier en ce pays-ci
 par les noms de Novateurs & de Rigoristes, que vous nous représentez
 comme des gens qui écrivent à leur fantaisie, sans aucuns principes cer-
 tains, & qui s'emportent à des excès impraticables. Cependant comme
 ce sont ces livres-là qui ont excité dans les Pays-Bas tout le bruit dont
 vous vous plaignez, & dont les Auteurs ont été accusés d'y avoir tout
 troublé par la réformation qu'ils ont voulu faire dans l'administration
 du Sacrement de Pénitence, c'est par eux dont on doit juger si ces
 plaintes & ces accusations sont bien ou mal fondées. Car quand quelque
 particulier, par un zèle peu éclairé, auroit été *sévère sans discrétion*,
 il seroit injuste de prendre occasion de-là, de se servir, comme vous
 faites, d'expressions vagues & indéterminées, qui font retomber ces re-
 proches sur ceux que les Jésuites font regarder comme les Chefs d'une
 prétendue faction de Rigoristes, & qu'ils ont dépeints comme tels par
 leurs libelles, quoiqu'on ne puisse, sans calomnie, leur attribuer ces
 austérités affectées & ces excès impraticables.

Ne feroit-ce pas , Monseigneur , que les occupations de votre Mi- V. G. L.
nistere ne vous ayant pas laissé le loisir de lire les Livres de ces Mes- I. PART.
sieurs , & de vous informer de leur conduite , vous en avez jugé par N. XIX.
le bruit que leurs adversaires font courir , & par le livre dont j'ai déjà
parlé , du faux *Franciscus Simonis* , intitulé : *Status , origo & scopus*
tentata in Belgio Reformationis circa Sacramentum Pœnitentia , qui est
le livre du monde le plus emporté & le plus rempli de calomnies ,
non seulement contre les Auteurs qu'il prend à tâche de décrier , mais
aussi contre M. l'Abbé de S. Cyran , qu'il fait Auteur du Livre de la
Fréquente Communion , & de la traduction du Livre de S. Augustin
de la sainte Virginité ; aussi-bien que d'Aurelius , dont il dit que lui &
M. Jansénius Evêque d'Ypres , sont auteurs de tous les excès qu'il impute
à ses adversaires.

Cependant il est bien fâcheux que pour avoir été mal informé , ou
pour vous être mal expliqué , votre livre puisse être une occasion à
une infinité de personnes simples , de se figurer des gens d'un si grand
mérite , & à qui les Eglises de ce pays-ci sont si redevables , comme
des gens excessifs , qui rebutent de la piété par leurs austérités affectées ,
& qui auroient jeté les choses dans une étrange confusion , si on n'avoit
apporté le tempérament nécessaire à leurs sévérités sans discrétion , &
donné des regles par lesquelles on évitât toutes les extrémités.

S'il est vrai , Monseigneur , qu'on ait fait à Paris quelques plaintes contre
votre livre , je ne fais si ce ne seroit point cela qui en auroit été cause.
Ceux qui estiment les livres qu'ils ont cru que vous blâmiez , en pour-
ront avoir été choqués ; & ils auront appréhendé que les Jésuites ne
prennent avantage de la manière dont vous parlez de ces contestations
touchant la Pénitence , parce que c'est ainsi que les plus raisonnables
d'entre les Jésuites sont obligés maintenant d'en parler dans les chaires
de Paris. Car les maximes relâchées touchant l'administration du Sa-
crament de Pénitence y sont tellement décriées , qu'afin que des Pré-
dicateurs y soient estimés , il faut qu'ils parlent contre , & qu'ils prê-
chent les bonnes maximes. Mais parce qu'ils appréhendent qu'en prêchant
ainsi , ils n'autorisent ceux qu'ils ont entrepris de décrier , le remède
qu'ils ont trouvé à cela est , que lors même qu'ils prêchent tout ce que
disent les Prêtres Jansénistes , ils ont soin de les représenter comme
passant au-delà des justes bornes , & se jettant dans l'excès ; & ainsi
de se mettre au milieu entre *les relâchés outre mesure* , & *les sévères sans*
discrétion. Un Religieux qui s'étoit acquis beaucoup de réputation par
des Prédications fort chrétiennes , Mademoiselle qui l'estimoit ayant de-
mandé une Abbaye pour lui , & cette Abbaye lui ayant été refusée ,

V. C. L. parce qu'il passoit pour Janséniste , n'a point trouvé d'autre moyen
 I. PART. d'effacer cette tache, que d'ajouter à ses anciens Sermons , quelques dé-
 N. XIX. clamations contre les séveres par excès: ce qui lui a fort mal réussi; parce qu'au lieu de l'Abbaye qu'il prétendoit, il n'a gagné à cela que d'être aussi méprisé qu'il étoit estimé auparavant; étant regardé comme un homme qui trahit ses sentiments, & qui donne à ses auditeurs une opinion défavantageuse de ceux qu'il estime dans le cœur.

Je fais aussi que le Pere Bourdaloue fit un Sermon de la même sorte, où assistoit feu Madame la Princesse de Conti. Il parla dans le premier point contre les relâchements de la Pénitence, d'une maniere très-forte; mais il représenta dans le second, qu'il falloit fuir les Directeurs qui conduisoient les ames dans des sévérités excessives. Cette Princesse, dont vous connoissiez, Monseigneur, la justesse d'esprit & la droiture de cœur, témoigna par quelque geste en être blessée. Ce qu'ayant remarqué, & n'étant pas bien aise d'être mal dans son esprit, il la vint voir pour justifier ce qu'il avoit dit: mais elle lui parla d'une maniere admirable, ainsi que je l'ai appris d'une personne qui y étoit présente, ou à qui elle le raconta aussi-tôt après. Elle lui avoua que cette dernière partie de son Sermon l'avoit fort scandalisée; qu'elle ne pouvoit souffrir qu'on parlât dans des sermons publics, contre les Directeurs séveres; que cela donnoit occasion au peuple de fuir la conduite de tous ceux qui tâchoient de faire marcher les ames par la voie étroite de l'Evangile, & qui ne sauroit manquer de paroître fort sévere aux gens du monde; qu'on décrioit par-là les plus gens de bien dans l'esprit du peuple: qu'au reste elle ne pouvoit deviner à qui on en vouloit quand on déclamoit contre les Directeurs trop séveres: qu'elle connoissoit ceux qu'elle voyoit bien qu'on vouloit marquer par-là; mais que, bien loin de croire qu'ils le fussent trop, elle appréhendoit beaucoup pour eux, qu'ils ne le fussent par assez, & qu'elle ne pouvoit s'ôter cette crainte de l'esprit, quand elle comparoit la conduite de ceux qui passent pour les plus rigoureux, avec l'esprit & les maximes de l'Evangile.

Ce discours est si chrétien & si raisonnable, que je ne doute point que vous n'eussiez pris un autre tour dès l'entrée de votre Livre, si vous eussiez eu les mêmes vues. Vous aviez assez de sujet de donner une Instruction sur la Pénitence, sans donner à entendre que tout ce qui en a été écrit jusqu'à cette heure dans les Pays-Bas étoit excessif ou relâché, & que cela mettoit les esprits dans une étrange confusion; comme si la plupart du monde n'eût su quel parti prendre, & eût eu besoin pour se déterminer, de vos Eclaircissements. Je ne vois pas, Monseigneur, que les choses fussent dans cet état. Il est vrai que les esprits étoient

étoient partagés , & qu'ils le font encore ; mais nullement indéterminés. V. C. L. Ceux qui ont été persuadés par les Livres que l'on a faits , & par les I. PART. Sermons des Prédicateurs éclairés , du peu d'assurance qu'il y avoit dans N. XIX. la conduite qui étoit presque l'unique auparavant , de donner autant d'absolutions qu'on en demandoit , après toutes sortes de récidives ; & combien au contraire il étoit plus sûr de se disposer par la pénitence à l'égard de l'absolution , s'en étant rendus tant de fois indignes par des rechûtes en des péchés dignes de l'enfer , rendoient grâces à Dieu de les avoir tirés de l'erreur , & n'étoient nullement en doute qu'on ne les eût mis dans la bonne voie : & ceux au contraire qui se conduisoient par l'avis des Jésuites & des Religieux qu'ils ont attirés à leur parti , trouvoient toute sorte de sévérités dans leurs anciennes pratiques ; & suivant les sentimens de leurs Directeurs , condamnoient comme des nouveautés dangereuses le renouvellement des vérités anciennes.

Il semble donc , Monseigneur , qu'un Evêque comme vous , qui ne regardez que le bien de l'Eglise , n'avoit autre chose à faire en cette rencontre , que de soutenir le bon parti , & condamner le mauvais ; & qu'il n'y avoit aucune utilité à donner lieu de croire que tous les deux partis étoient condamnables , & qu'il en falloit prendre un nouveau. Jamais presque cela ne réussit : on ne contente personne , & on a tout le monde contre soi.

Vous direz sans doute , que votre but n'a été que de dire la vérité , & non pas de contenter le monde. Mais vous pouviez dire ce que vous estimiez être la vérité , sans que cela vous obligeât de faire entendre , par des réponses vagues ou indéterminées , que tous ceux qui avoient écrit avant vous étoient dans des extrémités vicieuses. S. Jérôme écrivant contre Jovinien , qui égaloit le mariage à la virginité , s'est emporté à dire certaines choses qui paroissent être trop au désavantage du mariage ; & c'est peut-être ce qui a porté S. Augustin à écrire son Livre *de Bono conjugali* , où il s'est tenu dans des bornes bien plus justes : mais il s'est bien gardé de témoigner en aucune sorte , qu'il y avoit des Catholiques qui n'étoient pas demeurés dans la même modération. C'est le modele , Monseigneur , que vous pouviez suivre , quelque persuadé que vous fussiez de la règle qui vous est particulière. Car n'étant différent de ces Auteurs , qu'en ce seul point , & leur étant conforme en tant d'autres choses importantes , la justice vouloit , ce me semble , ou que vous n'en parlassiez point du tout , ou que vous en parlassiez plutôt en bonne qu'en mauvaise part.

XXV. Pour ne rien omettre , Monseigneur , de ce qui m'a arrêté en lisant votre Livre , & vous marquer aussi-bien ce qui m'a paru trop

V. C. L. à être tels qu'ils doivent être, afin qu'il soit en état d'être réconcilié
I. PART. avec Dieu.

N. XIX. 4°. Le Confesseur ne pourra jamais différer l'absolution avec autorité (c'est-à-dire, ayant droit de le faire, soit que le Pénitent le veuille ou non) qu'il ne soit obligé de l'avertir qu'il a commis un sacrilège dont il se doit confesser. Car s'il juge que le pénitent a la contrition, il ne pourra, selon votre principe, lui différer l'absolution qu'avec son consentement; & s'il juge qu'il ne l'a pas, comme il le doit juger selon vous, dans la plupart des rechûtes, & dans les péchés d'une habitude non interrompue, il aura fait un sacrilège en se confessant, dont le Confesseur le doit avertir, afin qu'il en demande pardon à Dieu. Y a-t-il rien, Monseigneur, qui fût plus capable de troubler les consciences, qui rebutât plus de la confession, & qui rendit le délai de l'absolution plus odieux dans les cas mêmes où vous le croyez nécessaire? Quoi! dira celui à qui on aura donné ces avis: je me suis confessé de bonne foi de tous mes péchés; je puis n'en être pas encore assez touché, & n'avoir encore que des mouvements de crainte qui ne suffisent pas, selon vous, pour recevoir la grace du Sacrement; mais ils y disposent, comme l'enseigne le Concile, & vous voulez que parce qu'étant malade, je me suis adressé à celui qui me doit guérir, dans la résolution de me soumettre à tout ce qu'il m'ordonneroit, j'aie commis un sacrilège, & que je sorte du Confessionnal ayant un péché mortel de plus que quand j'y suis entré? Cela est-il concevable?

Non certainement; cela ne l'est pas; & la seule raison que vous en apportez ne peut servir de fondement à une opinion si nouvelle. La contrition est nommée la première des trois parties de la Pénitence, parce que c'est la plus importante, la plus nécessaire, par laquelle les autres peuvent être suppléées; mais qui ne peut être suppléée par aucune autre. Mais que parce qu'elle est nommée la première, elle doive si nécessairement précéder les deux autres, que les deux autres sans elle, non seulement ne seroient pas de bonnes actions, mais seroient des sacrilèges, souffrez, Monseigneur, que je vous dise que jamais conséquence ne m'a paru moins nécessaire.

5°. Et j'espère que vous en serez persuadé comme moi, en appliquant à la satisfaction, qui est la dernière des trois parties de la Pénitence, ce que vous avez dit de la seconde, qui est la confession. Car c'est une erreur des hérétiques, condamnée par le Concile de Trente, que toutes les actions qui précèdent la justification soient des péchés; & il est certain, selon la doctrine de tous les Pères, que l'aumône, le jeûne, les prières, sont une disposition à la grace de la justification, lorsque celui qui pra-

tique ces bonnes œuvres commence à faire pénitence, par un mouvement & un secours particulier de Dieu. Ce sont les propres termes du Cardinal Bellarmin *de Bonis operibus* Lib. III. Ch. III. Or cela est vrai principalement quand ces œuvres de pénitence sont ordonnées par le Prêtre, lorsqu'après avoir examiné les actions du pécheur, qui confesse ses offenses, il lui impose le fardeau & l'affliction de la pénitence selon la qualité de ses crimes, comme l'enseigne S. Grégoire in 1. Reg. Lib. 3. Il est donc certain que la satisfaction sacramentelle accomplie par un homme qui n'est pas encore justifié, sert à lui obtenir la grace de la Justification. Or cela ne seroit pas, si la satisfaction sacramentelle étoit un sacrilège lorsqu'elle se fait par un pécheur qui n'aime pas encore Dieu plus que toutes choses (ce qui ne peut être, selon vos principes, qu'on ne soit justifié.) Car on ne peut dire sans absurdité, qu'un sacrilège serve à obtenir la grace de la Justification. On ne peut donc pas dire que la contrition étant la première des trois parties du Sacrement de Pénitence, elle doit si nécessairement précéder la satisfaction, qui est la troisième, que la satisfaction accomplie avant l'absolution par un homme qui n'est pas contrit seroit un sacrilège.

XXVI. L'autre maxime (a) qui ne me paroît pas véritable, est ce que Sec. édit. vous dites en la page 97; que c'est un conseil salutaire à donner aux personnes qui vivent saintement, & sont exemptes de péchés mortels, de ne se pas confesser des fautes légères dans lesquelles elles sont accoutumées de tomber; de peur que n'étant coupables que de ces petits péchés en allant à confesse, elles n'en sortent coupables d'un crime pour avoir profané le Sacrement de Pénitence: car il est assuré que c'est le profaner que de confesser des péchés dont on n'a pas une vraie douleur,

J'avoue, Monseigneur, que ce sentiment est assez commun; mais il ne me paroît pas moins inconcevable; & la manière même dont vous le proposez fait assez voir, ce me semble, qu'il est impossible que cela soit vrai. Car vous supposez deux choses. L'une, qu'il peut arriver aisément qu'une personne qui vit saintement, se confessant de fautes légères d'habitude, n'en ait pas la vraie douleur qu'elle en devroit avoir: car c'est-là la raison qui fait que vous approuvez le conseil que de sages Directeurs donnent à ces personnes, de ne se pas confesser de ces fautes légères d'habitude, de peur qu'elles ne le fassent sans en avoir une vraie douleur. L'autre, que quand cela arrive, au lieu qu'elle n'étoit coupable que de ces petits péchés en allant à confesse, elle en soit coupable d'un crime; c'est-à-dire, d'un péché mortel; que,

(a) [Ce nombre a été imprimé séparément dans le Tome VIII des Lettres, page 513 & suivantes, sous ce titre: *Sur la Contrition pour les péchés véniels.*]

V. C. L. de sainte qu'elle étoit auparavant, & de digne de régner avec Jésus
 L. PART. Christ, la rend ennemie de Dieu & digne de l'enfer. Peut-on croire un
 N. XIX. changement si étrange & si subit, pour une chose qui ne marque aucune
 malice; mais qui n'est qu'une omission, qui peut être en de fort bonnes
 ames un effet très-ordinaire de l'infirmité humaine? Car à qui ne peut-il
 point arriver d'être moins appliqué qu'on ne devoit, en confessant des
 péchés, qui, étant légers naturellement, en font moins d'impression sur
 nous? Et le manquement de douleur que j'en aurai, ou par distraction
 ou par un certain état de tiédeur où on se trouve quelquefois, sera capa-
 ble de me faire perdre la grace de Dieu, & de me mettre en état d'être
 éternellement séparé de lui? Si cela étoit, je ne crois pas qu'il y eût per-
 sonne, non pas même les plus saintes Religieuses élevées hors du monde
 dès leur enfance, qui pût avoir confiance d'avoir gardé l'innocence de
 son Baptême. Car se confessant fort souvent, il n'est presque pas croyable
 qu'elles n'aient pas manqué dans quelque confession, d'avoir la douleur
 qu'elles auroient dû avoir de leurs offenses ordinaires; & je trouverois
 fort dangereux d'absoudre les bonnes personnes qui n'ont que de ces
 sortes de péchés, dans l'extrémité de leurs maladies. Car qui peut s'assurer
 que dans cette dernière heure, ils ne manqueront point, par leur faute,
 de la disposition nécessaire pour en recevoir l'absolution avec fruit; ce
 que l'on prétend qui seroit capable de les damner, s'ils mourroient à
 l'instant après cette absolution, étant coupables du crime qu'ils auroient
 commis par la profanation du Sacrement?

Pour moi, si j'étois dans cette opinion, je croirois en conscience de-
 voir conseiller à toutes les personnes de piété qui ne commettent que de
 légères fautes, de ne s'en confesser jamais; mais de les dire simplement
 à leurs Directeurs pour s'humilier, & prendre de lui les remèdes pour s'en
 corriger, mais hors le Sacrement. Car le pardon de ces péchés pouvant
 s'obtenir par deux voies, dont l'une peut m'exposer au danger de perdre
 la grace de Dieu, qui est le plus grand de tous les maux; & l'autre est sans
 péril, y auroit-il de la sagesse de ne pas préférer celle qui ne me met pas
 au hasard de devenir ennemi de Dieu, à celle qui m'y met? Et j'aurois aussi
 de la peine d'absoudre ceux qui ne me confesseroient que de ces sortes de
 péchés. Car étant assez difficile de savoir, sur-tout au regard de ceux qui
 se confessent fort souvent, s'ils ont une vraie douleur de leurs péchés vé-
 niels d'habitude, pourquoi donner une absolution qui ne leur est point
 nécessaire, & qui peut être cause que n'étant coupables que de péchés vé-
 niels, ils sortiront étant absous, coupables d'un crime?

Mais peut-on nier, me direz-vous, que celui qui se confesse de ses

péchés véniels sans une vraie douleur, ne profane le Sacrement ? Et n'est-ce pas un crime que de le profaner ?

Je réponds, Monseigneur, ou que toute profanation du Sacrement n'est pas un crime ; ou que ce n'est pas toujours profaner le Sacrement que de le rendre nul ou infructueux sans dessein, & par une omission qui n'est pas criminelle de soi-même. Or le manquement d'une vraie douleur au regard des péchés mortels, est une omission criminelle ; parce que ces péchés nous séparant de Dieu & nous rendant ses ennemis, c'est un crime que de ne pas faire tout ce que nous pouvons pour rentrer en grace avec lui : mais il n'en est pas de même au regard des péchés véniels ; parce qu'ils ne nous font pas perdre l'état de grace, & qu'il y a plusieurs Chrétiens, comme remarque S. Augustin, qui demeurent attachés toute leur vie à des offenses de cette sorte, sans que néanmoins Dieu les damne pour cela, se contentant de les purifier en ce monde par les tribulations qu'il leur envoie, ou en l'autre par les peines du Purgatoire. Et ainsi le manquement de douleur au regard de ces fautes n'étant pas criminel de soi-même, je ne saurois croire que ce puisse être un crime que d'en manquer en se confessant ; & ainsi pour ne point disputer du mot, si ce qui arrive par ce manquement non criminel doit être appelé une profanation du Sacrement, je dis que toute profanation du Sacrement n'est pas criminelle.

Ce n'est pas, Monseigneur, que je ne désapprouve, aussi-bien que vous, les confessions trop fréquentes des péchés véniels ; sur-tout dans les femmes & les filles dévotes : mais je me tiens aux raisons du Rituel d'Alet, qui sont ; qu'il est difficile que se confessant souvent, on ne le fasse par coutume, & sans presque aucun sentiment de ses fautes ; qu'on ne se repose sur l'absolution qu'on en reçoit, & qu'on n'ait presque aucun soin de s'en corriger : que c'est une décharge que l'amour propre recherche ; au lieu qu'il vaudroit bien mieux que l'on sentît le poids de ses péchés durant quelques jours ; qu'on s'en humiliât devant Dieu, & qu'on les réparât par de bonnes œuvres contraires, que de mettre tout, comme l'on fait, dans la confession, après laquelle on ne s'en souvient presque plus : ce qui fait qu'après plusieurs années de confessions si fréquentes, on ne voit point que la plupart de ces personnes en soient plus mortifiées, & moins imparfaites.

Voilà de très-bonnes raisons pour modérer l'usage trop fréquent de la confession de ces sortes de fautes. Il n'y a rien en tout cela qui marque des péchés mortels : mais il y en a assez pour toucher des personnes de piété, qui ne mériteroient pas ce nom, si elles ne craignoient que de pécher mortellement, & qu'elles ne fissent aucun état des péchés véniels,

S E C O N D E C R I T
D E M O N S I E U R A R N A U L D ,
A U S U J E T D U L I V R E
D E S É C L A I R C I S S E M E N T S
D E M. L'ÉVÊQUE DE T O U R N A I. (a)

[Imprimé pour la première fois.]

JE n'ai point douté, Monseigneur, quand je vous ai proposé mes difficultés sur vos *Eclaircissements*, que vous ne me fîssiez la justice de croire que ce n'a été simplement que pour m'éclaircir avec vous de la vérité ; & qu'étant très-persuadé que la réputation est tout-à-fait nécessaire à un bon Evêque pour servir l'Eglise, j'ai été très-éloigné de vouloir rien faire qui pût diminuer la vôtre. S'il y en a qui ont agi autrement, ce n'a garde d'avoir été de concert avec moi ; car je vous proteste que je n'ai rien su de tout cela, & que je n'en fais encore que ce que vous m'en apprenez. C'est même la raison pour laquelle je vous ai prié de me renvoyer mon Ecrit, de peur que par malheur il ne tombât en d'autres mains que les vôtres ; & depuis ce temps-là, il est demeuré en même état, sans que je l'aie fait transcrire.

Cependant, Monseigneur, je vois bien que cela a été cause que presque par-tout, vous prenez mal ma pensée ; que vous ne demeurez point dans le vrai état de la question, & que vous me faites conclure ce que je ne conclus point. Ce qui doit faire penser à tous ceux qui liront votre Réponse sans avoir vu mon Ecrit, non seulement que je raisonne fort mal, ce qui feroit de peu d'importance ; mais que je soutiens des sentiments contraires à la vérité, que je condamne dans mon Ecrit même.

C'est ce qui m'oblige, Monseigneur, de vous renvoyer encore une fois mon brouillon, afin que le lisant de nouveau, vous y ajustiez votre Réponse. Car je suis assuré que votre intention n'a pas été de combattre dans mon Ecrit des choses qui n'y feroient pas ; ni de laisser en doute si je suis d'un sentiment, lorsque j'ai déclaré expressément que je tiens tout le contraire ; ni de vous défendre contre des objections que je ne

(a) [Voyez la Préface historique, Art. VI. N^o. V.]

Ecrits sur la Morale. Tome XXVI.

Je suis assuré que cela seul fera que beaucoup de choses que vous V. C. L. m'opposez tomberont d'elles-mêmes, & sur-tout ce que vous m'objectez I. PART. de M. Havermans, qui n'a certainement jamais cru que l'opinion de l'At- N°.XX. trition par la seule crainte pût être vraie.

II. La seconde chose qui empêche qu'on ne voie de quoi il s'agit entre nous, est que vous supposez par-tout dans votre Réponse, que ce qui m'a choqué dans vos Eclaircissements est, que vous n'y condamnez pas d'hérésie l'opinion contraire à celle que vous soutenez.

Ce sont vos propres termes, en la pag. 31. *Vous avouez*, me dites-vous, *que j'ai établi fortement la nécessité de l'amour de Dieu..... La seule chose qui vous choque, c'est que je n'ai pas condamné d'hérésie l'opinion contraire.*

Et en la trente-cinquième: *Il est vrai que vous prétendez que c'est une vérité de foi de dire que l'amour de Dieu est nécessaire pour être justifié dans le Sacrement; qu'ainsi je devois condamner l'opinion des Attritionnaires comme une erreur & comme une hérésie.*

Et en la page 44. *Il ne me paroît pas*, dites-vous, *que la chose soit assez établie dans l'Eglise pour en faire un dogme de foi, & pour condamner d'hérésie tous ceux qui sont d'un sentiment contraire.* Cela suppose que c'est ce que je voudrois que vous eussiez fait.

C'est le supposer aussi que de dire, comme vous faites encore en la pag. 51: *Voyons si je n'ai pas des raisons solides de ne pas condamner d'hérésie l'opinion contraire des Attritionnaires.*

Et en la page 58: *Voudriez-vous que j'eusse anathématisé une doctrine que soutiennent ceux-mêmes que vous estimez?* (C'est en supposant, ce qui n'est pas vrai, que M. Havermans soutient la suffisance de l'Attrition par la seule crainte.) *Voudriez-vous que je fisse ce qu'aucun Théologien ou aucun Evêque n'a fait jusqu'à maintenant, & qu'aucun ne pourroit faire sans une témérité condamnable?*

Je suis assuré, Monseigneur, que vous n'auriez rien mis de tout cela dans votre Réponse, si vous vous fussiez souvenu de ce qui est dans mon Ecrit. Car vous y trouverez un Article exprès, qui est le dernier de la première Partie, où je déclare tout le contraire de ce que vous supposez par toute la Réponse que vous y faites. En voici le commencement, & je vous supplie d'en lire le reste. „Après tout ce que je viens de dire, „je ne fais si je me suis bien expliqué; & j'appréhende, Monseigneur, „que vous ne preniez pas bien ma pensée. Je suis très-éloigné de croire „que vous eussiez dû traiter durement ceux qui sont pour l'Attrition par „la seule crainte. Je n'aurois pas même voulu vous conseiller d'appeller „un point de foi la nécessité de l'amour dans le Sacrement de Pénitence,

V. C. L. „quelqu'établie, qu'elle soit sur l'Ecriture & la Tradition; parce qu'on
 I. PART. „n'entend ordinairement par ce mot, que ce qui a été expressément défini
 N°.XX „par l'Eglise, & qui est cru généralement par tous ceux qui sont dans
 „la communion. Je suis persuadé que vous pouviez traiter d'erreur &
 „de doctrine pernicieuse l'opinion de l'Attrition par la seule crainte, &
 „néanmoins ce n'est pas de ce que vous ne l'avez pas fait qui fait ma
 „peine. C'est la déclaration que vous faites tant de fois, qu'il est libre
 „de croire l'erreur, aussi-bien que la vérité: c'est que vous ayiez mieux
 „aimé prendre en ce sens le Décret d'Alexandre VII, qu'en un autre
 „qui est beaucoup plus naturel, qui est, que ce n'est qu'un règlement
 „de police, où il n'est point marqué qu'il ait été précédé d'aucun exa-
 „men de la vérité dans le fond: c'est enfin de ce que vous dites qu'il
 „se peut faire que l'opinion de l'Attrition par la seule crainte soit véri-
 „table, &c”.

III. Vous vous plaignez en la page 67, que j'ai insinué que vous donniez
 ouvertement lieu à soutenir qu'on peut dire, qu'on peut être sauvé sans
 avoir jamais aimé Dieu; & vous ajoutez que vous croyez que je ne vous fe-
 rai pas le tort de continuer cette accusation contre vous. Comment con-
 tinuerois-je à faire une chose à laquelle je n'ai jamais pensé? Bien loin
 de cela, c'est parce que je vous ai vu entièrement éloigné de ce sen-
 timent, que j'ai raisonné en cette manière. Vous regardez comme une
 impiété de croire qu'on puisse être sauvé sans avoir jamais aimé Dieu. Or
 c'est une suite de l'opinion de l'Attrition par la seule crainte. Donc vous
 n'avez pas pu dire que cette opinion peut être vraie. Vous pouvez bien
 nier la conséquence en niant la mineure; mais vous ne devez pas m'im-
 puter de vous avoir accusé de croire que ce ne soit pas une impiété,
 de croire qu'on peut être sauvé sans avoir jamais aimé Dieu.

J'omets d'autres choses moins importantes, où vous reconnoîtrez
 en lisant mon Ecrit, que vous n'avez pas bien pris ma pensée.

Mais afin que vous l'entendiez mieux à l'avenir, je crois devoir réduire
 à trois questions principales & à cinq ou six incidentes tout ce qui est
 traité dans la première partie de l'Ecrit.

Première Question principale.

Si l'Auteur des *Eclaircissements* a pu dire que l'opinion de la suffisance
 de l'Attrition par la seule crainte (NB. par la seule crainte) peut-être
 vraie. C'est ce que j'ai traité dans les Art. 3. 5. 6. 7. 8. Je vous sup-
 plie donc de les rapporter uniquement à cela, & de marquer toujours
 que c'est seulement de l'Attrition par la seule crainte dont il s'agit.

Seconde Question principale.

V. C. L.
I. PART.
N^o. XX.

Si le Concile donne lieu de dire, que l'opinion de la suffisance de l'Attrition par la seule crainte peut être vraie? J'ai prouvé que non, par ce que dit le Concile de la disposition nécessaire au Baptême. Vous vous objectez cette preuve en la page 37; mais vous n'y répondez pas.

Troisième Question principale.

Si le Décret d'Alexandre VII a donné lieu de dire la même chose? J'ai prouvé que non, en plusieurs manières; mais principalement en faisant voir que ce n'est qu'un Décret de police, qui ne défend qu'une action extérieure, & ne regarde point la créance. C'est le sujet des Art. 14. 15. & 19. Je n'y trouve pas de Réponse dans votre dernier Ecrit.

Entre les questions incidentes, il y en a quelques-unes dans lesquelles vous n'avez pas jugé à propos d'entrer. Je ne laisserai pas de les marquer; mais en demeurant d'accord qu'il vaut mieux n'y point entrer.

Première Question incidente.

Si les Inquisiteurs qui ont fait le Décret d'Alexandre VII n'y ont point inféré une clause préjudiciable à l'autorité des Evêques? C'est ce qui est traité dans les Art. 16. & 17: mais il vaut mieux laisser là ce point.

Seconde Question incidente.

Si le Décret d'Alexandre dans le sens que vous lui donnez, & que je ne crois pas être son vrai sens, ne seroit point aussi repréhensible que la Lettre du Pape Honoré à Serge, qui fut condamnée dans le sixième Concile? C'est ce qui est traité dans le dix-huitième Article. Mais il est bien plus à propos de ne point entrer dans cette question.

Troisième Question incidente.

Si l'autorité de S. Augustin ne pourroit point être raisonnablement opposée au Décret d'Alexandre, s'il avoit le sens que vous lui donnez? C'est ce qui est traité dans les Articles 20. 21. & 22.

Quatrième Question incidente.

Si le grand nombre des Attritionnaires peut être allégué pour justifier

V. C L ce que dit l'Auteur des *Eclaircissements*, que leur opinion peut être vraie?

L PART. C'est le sujet de l'Article 23.

N°.XX

Cinquieme Question incidente.

Si ce que dit S. Grégoire, touchant la question de l'origine de l'ame, peut être allégué pour justifier cette même parole, que l'opinion de l'Attrition par la seule crainte peut être vraie? Article 24.

Sixieme Question incidente.

Si un Théologien a pu prendre pour un principe certain, *que le pécheur n'est pas toujours assuré d'avoir la grace de la contrition, & de la douleur nécessaire pour réparer ses mauvaises confessions*; & si on a eu droit de lui opposer qu'il n'a point dû supposer cela comme certain, parce que l'Eglise souffre qu'il y ait des Théologiens qui enseignent que la grace est toujours présente aux pécheurs? C'est ce qui est traité incidemment dans l'Article 9.

De la seconde Partie qui regarde le délai de l'Absolution.

I. Le vrai état de la question de cette seconde Partie ne paroît pas davantage dans votre Réponse que celui de la premiere.

Je l'ai commencée par marquer en quoi nous convenions, afin que l'on pût mieux comprendre quel étoit le sujet de notre différent; & entre les choses dont j'ai dit que nous convenions, j'ai mis ceci, qui fait le second Article. *Il n'y a personne qui ne consente à ce que vous ajoutez, que l'Eglise a beaucoup relâché de l'ancienne sévérité, & que ce seroit une grande témérité de dire maintenant, que l'on doit toujours différer l'absolution. C'est donc un autre principe, dont vous avez eu raison de dire que vous ne pensez pas qu'on en disconvint: qu'il n'est pas absolument nécessaire que l'absolution soit précédée de toute la pénitence extérieure & laborieuse.*

Et contre une déclaration si expresse, dont apparemment vous ne nous êtes pas souvenu, vous faites consister notre différent, dans la chose même que j'ai marquée comme étant un des principes dont nous convenons.

C'est par où vous commencez à traiter ce point en la page 37. *Toute la difficulté consiste, comme je crois, à savoir si l'on peut suivre l'usage commun, lequel est présentement établi dans l'Eglise; qui est de donner quelquefois l'absolution incontinent après la confession, quand il n'y a point d'indisposition dans celui qui se confesse.*

Et en la page 79. *Il ne s'agit que de savoir si vous croyez qu'il faille V. C. L. différer l'absolution pour toutes sortes de péchés mortels, ou non ? Si vous I. PART. croyez qu'il la faille toujours différer, je n'ai rien à vous opposer que l'usage N°. XX. présent & universel.*

Et vous le finissez de même en la page 100. *Je reviens toujours à mon principe, & dis que tout ce en quoi il paroît que nous sommes en contestation, consiste à savoir, si vous prétendez qu'il soit de nécessité que la satisfaction précède l'absolution. Si vous êtes de ce sentiment, je ne conviendrai jamais avec vous. Et comment serois-je de ce sentiment après ce que j'ai reconnu dès le second Article comme une chose dont nous convenions ; qu'il n'étoit pas de nécessité que la satisfaction précède l'absolution ?*

II. Mais ce qui vous a fait entrer dans cette pensée, que ce devoit être là notre différent, est, que vous ne vous êtes pas souvenu de ce que j'ai trouvé à redire à votre règle, & en quoi j'ai mis sur cela l'état de la question. Le voici dans le septième Article. *Voilà bien des choses dont nous convenons (dont une des principales est, qu'il n'est pas de nécessité que la satisfaction précède l'absolution) & dans le cas même qui a fait naître notre différent, qui est d'une rechûte dans toutes les circonstances que vous expliquez, la principale chose qui fait ma peine est, que vous ne vous soyez pas contenté de dire qu'on PEUT donner l'absolution sur le champ, mais que vous ayez dit qu'on LE DOIT, & que vous en ayez fait une règle générale, que vos Curés étoient obligés d'observer.*

C'est ce que je répète en plusieurs endroits, comme à la fin de l'Article 14. & au commencement du Chapitre, & vers le milieu. Remarquez donc bien, Monseigneur: 1°. qu'il y a bien de la différence entre dire qu'on PEUT en telle rencontre absoudre sur le champ, & qu'on DOIT en une autre rencontre absoudre sur le champ: 2°. que votre règle dit qu'on le DOIT, & non seulement qu'on le PEUT: 3°. que je ne l'ai combattue qu'en ce qu'elle dit qu'on le DOIT, en ne se contentant pas de dire qu'on le PEUT.

Et je suis certain qu'ayant cela bien présent à l'esprit, vous verrez sans peine qu'il est impossible que notre différent consiste en ce que vous dites; qui est de savoir *s'il est de nécessité que la satisfaction précède l'absolution.* Car outre la déclaration que j'ai faite au contraire, si notre différent consistoit en cela, j'aurois dû combattre votre règle, non seulement en ce qu'elle dit qu'on DOIT absoudre sur le champ en de certaines récidives; mais aussi en ce qu'elle dit qu'on le PEUT. Car on ne peut faire le contraire de ce que l'on supposeroit être de nécessité. Or vous-même

V. C. L. avez reconnu dans votre premiere réponse, que notre différent n'étoit I. PART. que sur le *doit*, & non sur le *peut*. Vous rapportez en ces termes l'objection N°.XX. que qu'on vous avoit faite. « Monsieur N. dit qu'en ce cas même, » quoiqu'il soit vrai qu'on *peut* donner l'absolution sur le champ, il n'est » pas vrai qu'on le *doive*, & qu'ainsi je n'ai pas dû en faire une regle » générale que les Curés soient obligés d'observer; & vous y répondez » en ceux-ci. Il est vrai qu'on ne doit pas toujours faire ce qu'on peut, » *omnia mihi licent, sed non omnia expediunt*; mais je crois qu'en cette » occasion j'ai dû dire que les Curés & les Confesseurs doivent faire » ce qu'ils pourront, & que j'ai été bien fondé d'en faire une regle » générale ».

Je vous supplie donc, Monseigneur, de vous bien souvenir d'en demeurer là dans votre Réponse: ce qui vous obligera sur-tout à ne plus faire consister notre différent à savoir, *s'il est de nécessité que la satisfaction précède l'absolution*, puisque vous reconnoissez vous-même que j'ai dit, dans le cas de votre regle, *que quoiqu'il soit vrai qu'on peut donner l'absolution sur le champ, il n'est pas vrai qu'on le doive*.

III. Votre Regle est donc; que les Confesseurs non seulement peuvent, mais doivent absoudre sur le champ. Et vous l'appuyez par ce dogme: que le pécheur a droit de recevoir l'absolution sur le champ, quand il est bien disposé à la recevoir. J'ai dit que je ne trouvois dans votre Livre que deux ou trois preuves de ce dogme.

La premiere; un passage d'Ezéchiel. La seconde; un passage de S. Cyprien. La troisieme; cette proposition générale, que *l'Eglise n'a jamais cherché autre chose pour réconcilier les pécheurs, qu'à s'assurer de leur pénitence*, c'est-à-dire de leur disposition intérieure (car c'est comme vous l'entendez) autant qu'elle le pouvoit.

J'ai montré dans le neuvieme Article, que le passage d'Ezéchiel ne prouvoit point que le pécheur eût droit (NB. D R O I T) de recevoir l'absolution sur le champ quand il est bien disposé à la recevoir.

J'ai prouvé dans le dixieme que le passage de S. Cyprien le prouvoit encore moins.

J'ai prouvé dans le onzieme, douzieme, quatorzieme, quinzieme, que votre proposition générale, prise de l'esprit & de la discipline des SS. Peres, ne le prouvoit point non plus. Je vous supplie donc, Monseigneur, d'en demeurer là, & de ne pas supposer que j'aie rapporté ces passages pour autre dessein que pour montrer que vous ne sauriez vous en servir pour établir votre regle, & le dogme dont vous l'appuyez. Cependant, Monseigneur, c'est ce que vous faites. Car vous faites entendre que j'ai rapporté ces passages pour montrer qu'on ne
peut

peut absoudre sur le champ ceux dont vous parlez (au lieu qu'il ne V. CL s'agit pas même de cela, mais seulement si on le doit; c'est-à-dire si I. PART. on y est obligé, & si ces pécheurs ont droit qu'on les absolve sur le N°.XX. champ.) C'est ce qui paroît par ces paroles de votre Réponse en la page 83. Vous opposez, dites-vous, à la regle que j'ai établie pour l'absolution des rechûtes, divers passages des SS. Peres. J'y réponds en deux mots, que j'avoue que la pratique de leur temps étoit plus austere que la nôtre; & vous me demandez ensuite ce que je veux conclure de ces passages, en prétendant que je n'en puis conclure que l'une ou l'autre de ces deux choses: l'une, que nous sommes bien éloignés de la perfection de ces pénitences: l'autre, que l'Eglise veut & ordonne que nous fassions encore la même chose; que vous avouez sans peine le premier, & non pas le second. Mais quand vous aurez relu mon Ecrit, vous reconnoîtrez que je n'en conclus ni l'un ni l'autre. Mais une chose toute différente; savoir qu'il n'y a rien dans toute l'Antiquité qui puisse servir à établir votre regle, qui est; que non seulement on peut, mais que l'on doit absoudre les pécheurs dont vous parlez; ou le dogme dont vous l'appuyez, qui est, qu'un pécheur a droit de recevoir l'absolution sur le champ, quand il est bien disposé à la recevoir. Appliquez, s'il vous plaît, ces passages à cela; & j'espère que vous verrez qu'ils concluent fort bien.

IV. Je dois parler en particulier du passage de S. Cyprien dont vous dites en la page 97, qu'à moins de raisonner en l'air, il faut que mon raisonnement aille droit à cette conséquence: *que toutes les absolutions qui sont données devant que la satisfaction soit accomplie, non seulement pour les péchés d'habitude & pour les rechûtes, mais encore pour tous les péchés mortels, sont contre la Loi de Dieu. Or vous n'êtes pas, ajoutez-vous, soupçonné de raisonner en l'air. Il faut donc, concluez-vous, que votre raisonnement aille droit à cela.* Mais c'est bien pire, de raisonner contre ses propres principes, que de raisonner en l'air. Or si le raisonnement que je fais sur le passage de S. Cyprien alloit droit à ce que vous dites, j'aurois raisonné contre le principe que j'ai établi dans l'Article 2. Il n'y a donc pas d'apparence que je l'aie fait. Et en effet, Monseigneur, prenez la peine de relire l'Article 10 & 12, & vous verrez que ce que je conclus des passages de S. Cyprien n'est nullement ce que vous dites; mais que tout ce que je fais dans le dixieme est, de montrer que le passage de S. Cyprien que vous avez apporté comme appuyant votre regle, qui est que l'on doit, & non seulement que l'on peut absoudre sur le champ en de certaines récidives, ne l'appuye en aucune sorte; & que dans le douzieme j'ai seulement remar-

V. C L. qué que ce que S. Cyprien & les autres Evêques de son temps ont ordonné pour la pénitence de ceux qui étoient tombés, n'étoit point I. PART. fondé sur une discipline établie par de plus anciens Canons, mais N°.XX. par l'esprit de l'Evangile. Et pour la conséquence que vous en tirez, que cette discipline feroit donc de droit divin, & le reste, elle ne me regarde point; puisque je ne l'ai point tirée, & que je n'ai pas eu besoin de la tirer. Mais de plus, un exemple fera voir qu'elle n'est pas bonne. Car peut-on nier que ce que l'Eglise a ordonné & pratiqué pendant tant de temps, de ne point faire Prêtres ou Evêques ceux qui depuis leur Baptême avoient commis des crimes, principalement d'impureté, n'ait été fondé sur ce que dit S. Paul; que celui qu'on prend pour être Evêque doit être sans crime? Auroit-on droit d'objecter à celui qui auroit avancé cette vérité: *Vous croyez donc que cela est de droit divin? Et il s'ensuit de ce que vous dites, que toutes les Ordinations de ceux qui auroient commis dans leur jeunesse de ces sortes de péchés, sont contre la Loi de Dieu.* Vous voyez bien, Monseigneur, que c'est ici la même chose.

V. Sur ce que vous aviez dit, Monseigneur, que S. Cyprien, quelque sévère qu'il fût, s'élève fortement contre la dureté de ceux qui refusoient de réconcilier les vrais Pénitents, je vous avois représenté qu'il me sembloit qu'on ne devoit pas dire de ce Saint, *quelque sévère qu'il fût*; parce qu'il me paroïssoit qu'il avoit toujours agi avec beaucoup de modération dans la conduite qu'il a eue qu'on devoit tenir envers ceux qui étoient tombés; & je l'avois prouvé par un très-beau passage de ce Saint, dans sa Lettre cinquante-cinquième au Pape Corneille. Vous ne contestez rien de tout cela; mais vous vous plaignez du tort que je vous ai fait; comme si j'avois fait entendre que vous avez manqué de respect envers ce Pere, en l'accusant de sévérité. *Je ne crois pas aussi, dites-vous, être si repréhensible que vous pensez, pour avoir dit que S. Cyprien étoit sévère: ce que vous avez trouvé fort mauvais. Cette sévérité étoit sainte; car elle n'avoit pour but que le salut du prochain. Je ne crois donc pas avoir manqué au respect que je dois à ce Pere, en disant qu'il avoit une sainte sévérité.* Dieu me garde, Monseigneur, d'avoir eu aucune de ces pensées. Je demeure d'accord qu'il y a une sainte sévérité, & je n'ai point cru que vous eussiez manqué de respect envers S. Cyprien pour la lui avoir attribuée. Mais voici ce que j'ai cru. La sévérité & la douceur étant deux vertus chrétiennes, il faut qu'elles soient dans tous les Saints en quelque degré. Mais il y en a en qui c'est la sévérité qui paroît davantage, & d'autres en qui c'est la douceur. Ainsi de notre temps il a paru plus de sévérité en S. Charles, & plus de dou-

ceur dans S. François de Sales. Or c'est de-là que se prend le caractère V. C L. de chaque Saint au regard de l'une ou de l'autre de ces deux vertus. I. PART. Car on appelle sévères ceux qui sont plus portés à la rigueur qu'à l'indulgence; & doux au contraire ceux qui l'ont été plus à l'indulgence qu'à la rigueur. C'est pourquoi on ne dira point de S. Charles, quelque sévère qu'il ait été, il s'est élevé fortement contre les abus de son siècle; ni de S. François de Sales quelque doux qu'il ait été, il a institué une Religion bien douce. C'est donc tout ce que j'ai voulu dire, que S. Cyprien nous témoignant qu'il étoit plus porté à l'indulgence qu'à la rigueur au regard des Pénitents, il n'a point donné lieu sur cette matière de dire de lui que *quelque sévère qu'il fut &c.* Voilà ma pensée, qui n'insinue en aucune sorte, que vous ayez manqué de respect envers ce Saint; mais seulement que vous lui donniez un caractère qu'il n'avoit point, quoiqu'il l'eût pu avoir sans préjudice de sa sainteté.

Cela me donne sujet, Monseigneur, de vous supplier de prendre garde que vous preniez souvent ce que j'ai dit qui me faisoit de la peine dans vos Eclaircissements, comme si je vous en faisois des crimes. C'est le mot dont vous vous servez assez souvent, comme en la page 41. *Il est aisé de me justifier de tous les crimes dont il semble que vous m'accusiez:* & d'un plus dur encore en la page 37. *Vous croyez que c'est un monstre de dire, que le Concile de Trente a laissé &c.* Comme je n'ai recherché que l'éclaircissement de la vérité dans les difficultés que je vous ai proposées, & que j'ai tâché de le faire en des termes qui marquassent le respect que je dois avoir, & que j'ai effectivement pour votre dignité & pour votre mérite, il seroit fâcheux que ces endroits de votre Réponse donnaient de moi une idée toute opposée, & me fissent prendre pour un accusateur véhément, qui auroit pour but de vous faire des crimes de tout ce que je n'aurois pas approuvé dans votre Livre: ce qui certainement a été, & sera toujours fort éloigné de mon esprit.

Il y a d'autres choses où je ne me reconnois pas: mais pour abrégér, j'aime mieux réduire ce qui est traité dans cette seconde Partie à des questions précises, comme j'ai fait au regard de la première, en renvoyant aux Articles où chacune est traitée.

Première Question à laquelle toutes les autres se rapportent.

Si non seulement on peut, mais on doit donner l'absolution sur le champ en de certaines récidives, dont vous expliquez les circonstances dans vos Eclaircissements? Article VII.

V. C L.

Seconde Question.

I. PART.

N^o. XX.

Si le dogme par lequel vous prouvez qu'on le doit, qui est que le pécheur a droit de recevoir l'absolution sur le champ quand il est bien disposé à la recevoir, est véritable? Article VIII.

Troisième Question.

Si le passage d'Ezéchiel prouve bien, comme vous le prétendez, qu'un Confesseur (non seulement peut) mais doit accorder l'absolution sur le champ à un pécheur dont il est moralement assuré de la bonne disposition à recevoir l'effet du Sacrement?

Quatrième Question.

Si ce que dit S. Cyprien dans l'Épître 52. contre la dureté de ceux qui refusoient la réconciliation aux vrais Pénitents, peut servir ou à confirmer votre règle, qui est qu'on doit absoudre sur le champ, en de certaines récidives : ou la preuve de cette règle, qui est, que le pécheur a droit de recevoir l'absolution sur le champ, quand il est moralement bien disposé à la recevoir? Article X.

Cinquième Question.

Si ce que vous dites, que l'Eglise n'a jamais cherché autre chose pour réconcilier les pécheurs qu'à s'assurer de leur pénitence, autant qu'elle le pouvoit, est véritable ; sur-tout dans le sens que vous le devez prendre, afin que cela pût servir à confirmer votre preuve ; & s'il n'est pas vrai que les Saints Peres ont eu trois fins dans leur discipline touchant la Pénitence, qui sont expliquées dans les Articles 12. 13. 14. & 15 ; d'où on n'a conclu autre chose, sinon qu'on ne sauroit rien trouver dans l'Antiquité qui puisse servir à autoriser votre règle? Il s'agit donc uniquement de savoir si on ne l'a pas bien conclu.

Sixième Question.

Si la considération de la foiblesse des Chrétiens dans ces derniers siècles, est une raison suffisante de donner pour règle aux Confesseurs, que non seulement ils peuvent, mais qu'ils doivent donner l'absolution sur le champ dans les récidives dont vous parlez? Je crois avoir montré que non, dans l'Article XVI.

Septième Question.

Si le délai de l'absolution doit être considéré comme un joug si pe-

fant, qu'on ait lieu de dire, qu'il n'y a pas lieu de croire que ceux qui V. C L. n'ont pas une grace extraordinaire, qui n'est donnée qu'à un petit nombre I. PART. d'ames choisies, entrent dans cette disposition? Il semble que je fais voir N°.XX. assez clairement que non, dans l'Article XVII, & que j'y montre que c'est plutôt une grace extraordinaire d'être bien disposé à recevoir l'absolution aussi-tôt après avoir commis des péchés mortels.

Huitieme Question.

S'il ne peut pas arriver que le Confesseur, comme le Juge, pouvant absoudre le Pénitent parce qu'il a lieu de croire qu'il est en état de recevoir l'absolution, il trouve, comme Médecin, qu'il lui seroit plus avantageux de ne la recevoir pas encore, afin de l'établir dans une santé plus ferme, par les exercices de la pénitence; & si en ce cas-là il n'a pas droit non seulement de lui conseiller le délai (ce que vous avouez) mais même de l'obliger à s'y rendre (ce que vous contestez). C'est ce qui est traité dans l'Article XVIII, & XIX.

Neuvieme Question.

Si le sentiment commun des Scholastiques étant, que le Confesseur peut & doit différer l'absolution à un pécheur qu'il a lieu de croire être bien disposé à la recevoir, lorsqu'il juge, comme Médecin, que le délai le pourra mettre plus hors de danger de tomber; & ce sentiment étant tout-à-fait conforme à l'esprit & à la pratique de tous les Peres, on est bien fondé de dire qu'on n'est pas de l'avis de ces Scholastiques? Article XXI.

Dixieme Question.

Si un Evêque peut obliger ses Curés & les autres Confesseurs de son Diocèse, à ne pas suivre dans la pratique un sentiment qui est reçu communément par les Docteurs de l'Ecole, lorsque c'est outre cela le sentiment de tous les Peres? Article XXII.

Je ne réduis point en question les autres articles, parce que vous y avez bien pris mon sens.

Je vous prie seulement de considérer ce que je vous ai représenté touchant le Livre de S. Bernard du Précepte & des Dispenses, qu'assurément il ne regarde point la créance & le doute où on pourroit être, si ce qu'on nous enseigne est conforme à la vérité; mais seulement l'obéissance & le doute où ces Religieux qui l'avoient consulté disoient qu'ils étoient, si ce que leur Abbé leur commandoit étoit conforme à ce que Dieu demandoit d'eux; & que l'autorité a bien plus

V. C L. lieu dans ce dernier que dans le premier , comme j'en ai marqué quel-
 I. PART. que chose.

N^o.XX. Je ne fais aussi si c'est assez remédier à un très-juste scrupule des
 bonnes ames , que de supposer d'une part , que dans des péchés véniels
 d'habitude , il est vrai qu'en s'en confessant elles ne soient pas en état
 d'en recevoir l'absolution avec fruit , parce qu'elles n'en auront pas le
 cœur détaché ; & de leur dire de l'autre , qu'il n'est pas assuré qu'elles
 aient commis un péché mortel , lorsqu'elles s'en sont confessées en cet
 état ; mais qu'il est douteux si elles n'en ont point commis un. Car
 c'est tout l'adoucissement que vous apportez dans la *Réponse à la seconde*
Lettre du Théologien Flamand , à ce qui m'avoit paru dur sur cela dans
 un endroit de vos Eclaircissements.

Je ne saurois croire , Monseigneur , que vous n'approuviez la liberté
 que j'ai prise de vous supplier de ne point laisser dans votre Réponse
 des choses que vous n'y auriez point mises , si vous vous étiez mieux
 souvenu de ce qui étoit dans mon Ecrit. Vous savez que la première
 règle des disputes honnêtes , & encore plus des chrétiennes & des cha-
 ritables , telle que doit être la nôtre , est de représenter toujours ce dont
 il s'agit avec une exacte fidélité ; de ne changer jamais l'état de la
 question , & de ne point supposer que celui avec lequel nous disputons
 nous ait fait des objections qu'il ne nous auroit point faites , ou qu'il
 auroit allégué des passages pour établir une chose , lorsqu'il ne les auroit
 allégués que pour en établir une autre , ou seulement pour montrer qu'ils
 ne prouvent pas ce que nous aurions prétendu qu'ils prouvoient. Il me
 semble , Monseigneur , qu'il nous sera avantageux à l'un & à l'autre qu'il
 ne paroisse rien de semblable dans le petit différent que nous avons en-
 semble ; & que tout s'y traite avec tant d'exactitude , que les pensées
 de l'un & de l'autre y étant fidèlement représentées , il n'y ait plus qu'à
 juger qui a raison ; au lieu qu'il n'y a rien de plus importun , que
 quand la plus grande partie d'une dispute est employée à la discussion
 de ces ennuyeuses questions de fait ; si l'un a bien pris les pensées de
 l'autre : à quoi néanmoins l'un des deux est réduit par nécessité , quand
 l'autre lui attribue le contraire de ses sentiments. C'est une justice que
 l'on se doit à soi-même quand cela arrive : car il ne nous est pas
 permis , dans ce qui regarde la Religion , de souffrir qu'on nous impute
 ce que nous ne croyons pas. Mais ceux qui ne cherchent qu'à s'éclaircir
 de la vérité dans un esprit de vérité , doivent éviter autant qu'ils peu-
 vent que cela n'arrive. Il me semble que j'y ai fait de mon côté tout
 ce que j'ai pu ; & je m'assure qu'en lisant mon Ecrit de nouveau , vous
 reconnoîtrez encore davantage que je ne vous ai point proposé de

difficultés qui n'aient été fondées sur ce qui est effectivement dans votre V. CL. Livre. Vous auriez fait sans doute la même chose dans votre Réponse, I. PART. si vous aviez eu mon Ecrit. Et c'est pourquoi je l'ai mis entre les mains N°.XX. de notre ami, afin que vous puissiez réparer ce qui est arrivé par ma faute; & qu'en supprimant tout ce qui pourroit donner lieu à des contestations inutiles, & que l'on reconnoît souvent être plus capables de blesser la charité, il ne reste que ce qui peut servir à l'éclaircissement de la vérité dans le fonds. Je me persuade, Monseigneur, que nous avons l'un & l'autre une passion sincère de la découvrir & de l'embrasser quand nous l'avons reconnue; & c'est ce qui me fait prendre la liberté de vous proposer une chose, qui peut, ce me semble, contribuer à nous guérir des préoccupations que chacun peut avoir pour ses pensées. Nous avons des amis communs, sages, pieux & éclairés. Il m'en est venu quatre dans l'esprit, que je nommerai par l'antiquité de leur Sacre: Messieurs les Evêques de Castorie, de Condom, de Grenoble, de Luçon. Quand vous aurez mis votre Réponse en l'état où vous devez desirer qu'elle demeure, en n'y laissant que ce qui sera conforme à ce que vous trouverez dans mon Ecrit, je ne prétends point y faire de réplique, pourvu que l'ayant lu, j'aie reconnu que c'est à mes véritables objections que vous répondez, & que vous ne m'attribuez rien de contraire à mes sentiments; & quoiqu'il semble que l'on soit ordinairement plus porté pour celui qui parle le dernier, je consens que vous envoyiez l'Ecrit & la Réponse, à l'un ou à plusieurs de ces Prélats, en les priant de nous en dire leur avis. Rien ne presse: cela se pourra faire à loisir, si vous le trouvez à propos; & cependant je demeurerai, Monseigneur, avec tout le respect & toute l'affection possible,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur

ANTOINE ARNAULD.



V. C. L.
I. PART.
N. XXI.

R E P L I Q U E

D E M O N S I E U R A R N A U L D

A la troisième Lettre de M. de Tournai, le 2 Octobre 1680. (a)

[Imprimée pour la première fois.]

J'AI lu, Monseigneur, votre dernière Réponse. Je voudrois bien n'avoir plus rien à y repliquer; mais je ne crois pas pouvoir m'empêcher de parler encore de deux ou trois choses qui me paroissent importantes,

Dans la première partie qui regarde la Contrition.

I. Je vous avois prié de considérer que je ne trouvois étrange que vous eussiez dit, que *l'opinion de l'Attrition pouvoit être vraie*, que parce que vous l'entendiez de l'Attrition par la seule crainte, comme il paroît par ce que vous dites en la page 97 : *que si on connoît bien clairement qu'un Pénitent n'a que l'Attrition PAR LA SEULE CRAINTE, on ne le doit pas absoudre, hors le cas d'extrême nécessité. Mais qu'on le peut dans le cas de nécessité; parce que, comme le Concile & le Pape laissent la liberté de croire l'une & l'autre des deux opinions, il se peut faire aussi que celle de LA CRAINTE (c'est-à-dire de la seule crainte, comme il paroît par le membre opposé à celui-là, lorsqu'il n'y a point de nécessité) est véritable.* Cependant au lieu de renfermer notre différent, comme j'avois fait à l'Attrition par la seule crainte, pour savoir si l'opinion de ceux qui l'a croient suffisante peut être véritable, vous me renvoyez à un lieu du Concile de Trente touchant l'Attrition, qui est si différemment expliqué par les Théologiens, qu'il y en a plusieurs, comme Estius & Sylvius, qui demeurant d'accord que l'Attrition dont parle le Concile en cet endroit est suffisante, soutiennent en même temps que cette Attrition devant exclure la volonté de pécher, n'est point sans amour de Dieu, & même sans un amour de Dieu plus que toutes choses. Ce n'est donc pas cet endroit du Concile que j'ai dû considérer; mais les seules paroles de la page 97 & 98, dans lesquelles il paroît clairement que vous parlez de l'Attrition par la seule crainte.. C'est donc de celle-là

(a) [Voyez la Préface historique, Art. VI. N°. VI]

celle-là seule dont il s'agit entre nous, comme je l'ai expressément marqué dans l'Article III de la premiere partie de l'Ecrit. V. CL.

I. PART.

II. Sur ce que j'ai dit dans ma dernière Lettre, que quelques Auteurs, que vous aviez cités sur le sujet de l'Attrition, comme S. Charles, Grégoire XV & le Pere Morin peuvent n'avoir pas entendu l'Attrition par la seule crainte; & que sur-tout cela est certain de M. Havermans, vous répondez qu'il faut au moins l'entendre de l'Attrition qui ne justifie pas: sur quoi vous dites, que vous n'en faites pas plus de cas, de quelle façon qu'on l'explique; que de l'Attrition par la seule crainte; & que ce ne peut être une Attrition par un vrai amour; parce que vous ne pouvez comprendre que celui qui aime Dieu ne soit pas aimé de Dieu. J'avoue, Monseigneur, que cette difficulté est très-grande: mais il y en a d'autres qui ne les sont pas moins. Car on a aussi-bien de la peine à comprendre que le Baptême des adultes, & la réconciliation des Pénitents, soient aussi nécessaires pour la rémission des péchés que les Peres nous l'enseignent, si les péchés sont remis aussi-tôt qu'on a la disposition sans laquelle ils ne feroient pas remis par les Sacrements. Il y a sur-tout des passages de S. Augustin très-difficiles sur cette matière; comme quand il dit: que quelque charité qu'ait le Catéchumene, il porte le fardeau de ses péchés. Et dans le dernier ouvrage contre Julien, il dit: que la grace de la pénitence & l'indulgence de Dieu au regard de la rémission des péchés sont deux graces différentes; & il me semble qu'il fait entendre (car je n'ai pas ici le livre) que la premiere peut être sans la dernière. Ainsi, Monseigneur, je ne trouve point à redire que vous soyez sur cela dans un autre sentiment que M. Havermans & les Docteurs de Louvain; mais on n'a pas droit de prétendre pour cela que l'amour de Dieu sur toutes choses, qu'ils disent nécessaire pour être justifié par le Sacrement, ne soit pas un vrai amour de Dieu, parce qu'ils ne croient pas que dans le degré ordinaire qui suffit pour le Sacrement, il justifie avant que de l'avoir reçu. Car assurément l'amour qu'ils demandent est un amour aussi véritable & aussi grand que celui que vous demandez, quoiqu'ils ne croient pas qu'il justifie sans le Sacrement, hors le cas d'impossibilité de le recevoir. Pour moi, Monseigneur, si j'avois à traiter de la nécessité de l'amour de Dieu pour être justifié, je le ferois indépendamment de l'une & l'autre de ces deux opinions, ou plutôt je les proposerois comme pouvant toutes deux se soutenir; & ayant l'une & l'autre des difficultés considérables auxquelles il est assez mal-aisé de satisfaire; & je m'arrêteroie seulement à prouver que quoi qu'on tienne sur cela, il faut demeurer d'accord que l'amour

V. C L. de Dieu plus que toutes choses est nécessaire pour être justifié dans le
I. PART Sacrement.

N. XXI. III. Je ne veux plus rien dire sur ce que vous croyez toujours que le Concile de Trente a laissé la liberté de croire ce que l'on voudroit sur l'insuffisance de l'*Attrition par la seule crainte*. Le contraire me paroît certain, puisqu'il demande l'amour pour une disposition nécessaire à la justification qu'on obtient par le Baptême. Mais je trouve plus important d'examiner ce que vous dites en la page 4, pour justifier ce qui m'a fait de la peine dans votre Livre, que *l'opinion de la suffisance de l'Attrition par la seule crainte peut être vraie*. J'avoue que cette possibilité de vérité „ de l'opinion contraire à la mienne, n'est fondée sur aucune preuve „ ni sur aucune raison particulière; mais seulement sur la raison générale „ que tout homme est sujet à errer en tout ce qui n'est pas de foi. Cette „ raison générale ne me fait pas changer de sentiment, & je soutiendrai „ toujours que l'amour de Dieu est nécessaire pour la justification du „ pécheur. Si j'étois dans un Concile, j'opinerois en sa faveur; & par „ mon sentiment elle seroit décidée comme étant révélée; mais jusqu'à „ ce que cela soit, il est assuré que je dois croire que je puis me trom- „ per; & sur la persuasion de la possibilité de mon erreur, je dois en „ général être persuadé de la possibilité de la vérité contraire”.

C'est ce que vous répétez dans la page 5 en ces termes. “ Ces deux „ choses sont donc très-compatibles, que je sois persuadé par mon sen- „ timent particulier que l'amour de Dieu est nécessaire, &c. & que „ l'opinion contraire est fausse, & ne peut être vraie; & que néanmoins „ mon sentiment particulier, quelque démonstratif qu'il me paroisse, peut „ être faux & le contraire vrai. Car ce n'est dire autre chose, sinon „ que je me puis tromper sur tout ce qui n'est pas de foi, qui est une „ proposition d'éternelle vérité, dont le contraire est impie; & qui met „ la raison humaine en parallèle avec l'infailibilité de Dieu. Ainsi par „ mes lumières particulières, je suis persuadé d'une vérité; & par ma „ condition humaine, je suis en général convaincu que ce que je crois „ vérité, pourroit bien n'être pas vérité”.

Tout cela, Monseigneur, vous paroît si clair & si indubitable, que vous me priez de faire des propositions opposées à celles-là qui soient en des termes contradictoires aux vôtres; parce que vous êtes persuadé que quand je les verrai écrites, j'avouerai qu'il n'y a aucun Catholique qui les puisse signer.

J'ai cru, Monseigneur, vous devoir obéir: j'ai écrit trois ou quatre propositions contradictoires aux vôtres; mais je les ai lues & relues,

sans que je me sois pu persuader qu'aucun Catholique pût faire difficulté V. CL.
de les signer. Les voici : I. PART.

1°. Les Géometres savent une infinité de choses qui assurément ne N.XXI.
sont point de foi, si certainement & par des raisons si démonstratives,
que quelque humbles qu'ils soient, il ne leur est pas possible de se per-
suader par la considération de la foiblesse humaine, que leur sentiment
sur cela puisse être faux, & le contraire vrai.

2°. Il y a aussi une infinité de choses que les hommes ne croient que
de foi humaine, dont ils sont tellement persuadés, qu'il leur est im-
possible de dire sincèrement : je m'y puis tromper, & le contraire peut
être vrai.

3°. Cette proposition : *je me puis tromper en tout ce qui n'est pas de
foi*, non seulement n'est pas une proposition d'éternelle vérité, & dont
le contraire soit impie ; mais c'est une proposition évidemment fausse,
& dont le contraire, bien loin d'être impie, est non seulement évidem-
ment vrai, mais est de plus absolument nécessaire pour persuader la Re-
ligion aux hommes.

4°. Ce n'est point mettre la raison humaine en parallèle avec l'in-
faillibilité de Dieu, que de se tenir très-assuré qu'en beaucoup de choses,
tant de science que de fait, l'on ne se trompe point, & que le contraire
de ce que l'on pense ne peut être vrai.

Voilà sans doute, Monseigneur, des propositions contradictoires aux
vôtres ; & cependant je ne saurois croire qu'après y avoir fait plus de
réflexion, vous ne changiez de sentiment, & vous n'avouiez que non
seulement elles peuvent être signées par tous les bons Catholiques,
mais qu'il est même nécessaire d'en demeurer d'accord par l'intérêt de
la foi & de la Religion.

Car pour dire un mot de chacune :

1°. Pourra-t-on persuader à un homme qui fait un peu les Mathématiques,
qu'il est obligé de dire *pour ne mettre pas la raison humaine en parallèle
avec l'infailibilité de Dieu* : je suis persuadé par des démonstrations très-
certaines que le quarré de la ligne qui soutient un angle droit, est égal
aux quarrés de ses côtés ; que la diagonale du quarré est incommen-
surable au côté ; que tous les triangles qui ont la base égale à la base,
la hauteur à la hauteur, sont égaux ; que tout nombre quarré impair
moins un, est divisible par huit, & que tout nombre cubique moins
sa racine, est divisible par six. Mais cela n'empêche pas que la consi-
dération générale de la foiblesse de l'esprit humain ne m'oblige de croire,
que ce que je pense sur cela peut être faux, & le contraire vrai.

2°. Il en est de même de la seconde. Tous ceux qui n'ont point été à Rome

Abilité de Dieu, qui consiste à ne pouvoir ignorer aucune vérité, & ne V. C. L.
pouvoir ni tromper, ni être trompé en rien. I. PART.

IV. Il paroît, Monseigneur, que vous avez voulu satisfaire à ces diffi- N. XXI.
cultés dont j'avois touché quelque chose; & vous le faites en ces termes:
« Je fais bien que vous dites qu'il y a des vérités dont on ne sauroit
douter sans folie, comme que *le tout est plus grand que sa partie, que
le soleil est plus grand que la terre, que César a vaincu Pompée &c.*
Mais nous ne voyons pas que ces vérités soient contestées. Ainsi cette
comparaïson ne fait rien à notre sujet ».

Il ne s'agit pas présentement du sujet particulier qui vous a donné occa-
sion d'avancer, dans votre dernière Réponse, la proposition générale que
j'ai rapportée dans l'Article précédent, qui est, que tout homme doit
être au regard de ses sentiments qui lui paroissent les plus démonstratifs
dans celui-ci: Je me puis tromper sur tout ce qui n'est point de foi;
car c'est maintenant à cette Proposition générale que je m'arrête, ayant
trouvé fort étrange, je vous l'avoue, que vous ayiez prétendu *que c'est
une proposition d'éternelle vérité, & que le contraire est impie.* Or il n'est
point question au regard de la Proposition générale, que les choses soient
ou ne soient pas contestées; vous n'en avez excepté que ce qui étoit de
foi, & non les choses non contestées. Et en effet, cela n'y fait rien. Il y
a des choses non seulement douteuses, mais fausses qui passaient pour
vraies généralement, & n'étoient contestées de personne avant ce siècle;
comme les effets qu'on attribue à l'horreur du vuide: & il y en a d'autres
très-certaines que beaucoup de gens contestent, comme la divisibilité de
la matiere à l'infini. Il faut regarder les choses en elles-mêmes, & non par
rapport aux opinions des hommes. Il n'est pas vrai de plus, que les choses
dont je vous ai apporté des exemples, comme étant très-certains, n'aient
pas été contestées: car les Pyrrhoniens ont fait professions de douter de
tout généralement; & il n'y avoit rien, selon eux, sans exception dont
on ne pût & dont on ne dût dire: *je me puis tromper*; & c'étoit
encore le sentiment de la nouvelle Académie, dont Cicéron faisoit pro-
fession d'être.

V. C'est pourquoi aussi vous ne vous arrêtez pas à cette Réponse, &
à cette distinction des choses contestées ou non contestées; mais vous
soutenez qu'au regard même de ces vérités que je vous avois proposées,
*le tout est plus grand que sa partie, le soleil est plus grand que la terre,
César a vaincu Pompée &c.* il y auroit encore lieu de dire, par une
considération générale de la faiblesse de l'esprit humain: Peut-être que je
me trompe. C'est ce que vous faites en ces termes.

« Et de plus, quand on vous diroit qu'il ne seroit pas impossible que

V. C. L. „l'homme se trompât sur ces vérités qui paroissent si claires, *le tout est*
 I. PART. „*plus grand que sa partie, le soleil est plus grand que la terre, César a*
 N. XXI. „*vaincu Pompée*, il n'y auroit peut-être pas grande extravagance. Qu'un
 „homme n'ait jamais été instruit du mystere de la Très-Sainte Trinité, il
 „n'hésitera pas sur ce principe: *Quæ sunt eadem uni tertio, sunt eadem*
 „*inter se*. Cependant lorsqu'il sera éclairé des lumieres de la foi, & qu'il
 „sera persuadé que les Personnes divines n'ont qu'une même nature, &
 „sont néanmoins trois Personnes distinctes, en sorte que l'une n'est pas
 „l'autre; ce principe qui lui paroissoit si clair, ne commence-t-il pas à lui
 „paroître ou faux ou embarrassé? Ainsi nous ne devons pas tellement
 „nous assurer sur nos démonstrations, que nous ne soyons encore plus
 „persuadés, attendu la foiblesse de nos lumieres, qu'elles peuvent être
 „fausses. Or si nous pouvons raisonnablement penser que notre esprit
 „peut se tromper dans les choses les plus claires, combien plus devons-
 „nous être en garde contre nous-mêmes en ce qui touche les vérités qui
 „ne nous peuvent être certainement découvertes que par la révélation
 „de Dieu, tant que nous ne sommes pas entièrement assurés de cette
 „révélation”?

J'ai voulu, Monseigneur, apporter tout ce passage, parce qu'il fait voir
 que vous ne restreignez point à la matiere de l'Attrition, dont il s'agissoit
 entre nous, la possibilité de la fausseté de votre opinion de la nécessité
 de l'amour de Dieu: ce qui vous paroît d'ailleurs fort clair; mais que pour
 justifier que vous avez eu raison d'en parler comme vous avez fait, vous
 établissez un principe général, qu'on peut se tromper en tout ce qui n'est
 point de foi, & qu'il n'est pas même impossible que l'on se trompe dans
 les vérités de Mathématiques; comme que *le tout est plus grand que sa*
partie; ou d'Astronomie, comme que *le soleil est plus grand que la terre*;
 ou dans les faits les plus attestés, comme que *César a vaincu Pompée*.
 Vous dites que nous pouvons raisonnablement penser que notre esprit
 se peut tromper dans ces choses-là, quelque claires qu'elles nous paroîs-
 sent; & toute la preuve que vous en apportez, est, que ce principe, *quæ*
sunt eadem uni tertio sunt eadem inter se, qui, à ne consulter que la raison,
 nous paroît très-clair, commence à nous paroître ou faux ou embarrassé,
 quand nous considérons que les trois Personnes divines n'ont qu'une
 même nature, & sont néanmoins trois Personnes divines, en sorte que
 l'une n'est pas l'autre.

Mais je ne vois pas, Monseigneur, que jusqu'ici aucun Théologien ait
 conclu du Mystere de la Trinité, qu'on devoit douter de la vérité de
 cette maxime *quæ sunt eadem* &c. Tous les autres Théologiens qui se
 proposent l'objection que les Ariens tirent de cet axiome contre ce

myſtere, n'y répondent point en niant cet axiome; mais ils y font deux V. C L. réponses, comme Bellarmin Lib. 2. de Chriſto Cap. 18. La premiere; que I. PART. cette maxime n'eſt vraie univerſellement, que quand *aliqua ſunt eadem uni* N. XXI. *tertio adequatè, ſicut in Mathematicis* (comme ſi je diſois ſix fois douze eſt la même choſe que huit fois neuf.) *At verò ſi dicam homo & equus ſunt idem re cum animali; ergo & inter, ſe non valet, quia homo & animal non ſunt idem re adequatè: ita etiam eſſentia & paternitas, non ſunt idem adequatè, quia eſſentia ad plura ſe extendit.* La ſeconde eſt, que quelque univerſellement vraie que puiſſe être cette maxime, *in rebus finitis, non propterea deberet eſſe vera in Deo infinito.* Ce qu'il prouve par une comparaifon de l'ame.

Et celle-ci eſt la meilleure & la plus courte ſolution: car notre eſprit étant borné, il eſt impoſſible qu'il ne rencontre pas une infinité de difficultés qui nous ſurpaſſent, & que nous ne ſaurions démêler, quand il veut pénétrer l'infini; de ſorte que ce ſont deux excès qu'il faut également éviter: l'un, de ne vouloir pas que dans les choſes finies qui ſont de notre portée, & dont nous avons des idées claires, nous puiſſions avoir des connoiſſances ſi certaines, qu'il ne nous reſte aucun ſujet de douter ſi nous ne nous trompons point: l'autre, que ſi nous en avons au regard de ces choſes-là, nous en devons avoir auſſi, par la même raiſon, de ſemblables à l'égard de Dieu, qui eſt infini & infiniment élevé au deſſus de nous; & qu'à moins de cela, nous ne devons rien croire des choſes divines; qui eſt ce qui fait les Athées & les Libertins.

On brouille par-là la Théologie & la Philoſophie; & on gêne l'une par l'autre. On veut que ce que nous voyons très-clairement par la raiſon dans les choſes naturelles, ne ſoit pas véritable, parce que nous avons de la peine à l'ajuster à ce que nous croyons de nos myſteres; ſoit à l'égard de l'eſſence de Dieu qui eſt infinie & incompréhenſible, ſoit à l'égard des effets extraordinaires de ſa toute-puiſſance, que nous ne ſaurions ſans témérité vouloir pénétrer.

Mais, pour revenir à notre différent, ſouffrez, Monſieur, que je prenne la liberté de vous dire deux choſes. L'une, qu'étant un peu Géometre, quoique je ſois très-convaincu de la foibleſſe de mes lumieres en général, & en une infinité de choſes en particulier, je m'assure tellement ſur les démonſtrations de cette ſcience, qu'il m'eſt impoſſible que dans les choſes que je crois avoir démontrées géométriquement, je me perſuade jamais qu'elles puiſſent être fauſſes.

L'autre, que j'en ſuis de même au regard de l'Attrition. Car je ne crois point avoir beſoin d'une autre révélation, que de celle qui nous apprend que la premiere obligation de la créature raifonnable, faite à l'image de

V. C L. Dieu, est d'aimer Dieu, pour en conclure par une démonstration qui
 I. PART. me paroît évidente, que qui n'aime point Dieu après l'avoir offensé mor-
 N. XXI. tellement, mais craint seulement l'enfer, ne sauroit être dans la disposition que Dieu demande pour se réconcilier avec lui : d'où il suit, que quand ce ne seroit pas immédiatement un dogme de la foi catholique, mais seulement une vérité théologique, tirée par une conséquence claire de ce que Dieu nous a révélé, touchant l'obligation indispensable que nous avons de l'aimer, il m'est aussi impossible d'entrer au regard de ce sentiment dans la disposition où vous voudriez que l'on fût *sur tout ce qui n'est point de foi*, qui est *d'être persuadé que l'on se peut tromper*, que de craindre que je ne me trompe lorsque j'assure que tout nombre quarré impair moins un est divisible par huit, & que tout nombre cubique moins sa racine est divisible par six.

Sur le second point, qui est du délai de l'Absolution.

« I. Quand j'ai dit dans l'Ecrit, seconde Partie Article III. C'est donc un
 „ autre principe, dont vous avez eu raison de dire que vous ne pensiez
 „ pas qu'on en disconvînt, *qu'il n'est pas absolument nécessaire que l'absol-*
 „ *ution soit précédée de toute la pénitence extérieure & laborieuse*”; je n'ai fait que rapporter les propres paroles de votre première réponse. Ce qui paroît assez en ce que je marque, que c'est ce que *vous avez dit*; & ainsi le mot de *toute* étant de vous, ce que vous en concluez ne pouvoit être que contre vous, & non contre moi. Et de plus, s'il y avoit en cela quelque équivoque, elle seroit levée par ce qui est dit au commencement de cet Article; qu'il *n'y a personne qui ne consente à ce que vous aviez dit, que ce seroit une grande témérité de dire maintenant que l'on doit toujours différer l'absolution*. J'ai eu donc sujet de vous représenter que, *contre une déclaration si expresse*, dont apparemment vous ne vous étiez pas souvenu, *vous aviez fait consister notre différent dans la chose même que j'avois marquée comme étant un des principes dont nous convenions*.

Quand j'ai dit, Monseigneur, que dans le cas de votre règle, vous vouliez que l'on absolve *sur le champ*, il est assez clair que je n'ai entendu *par-là qu'absoudre le Pénitent aussi-tôt après s'être confessé, sans lui différer l'absolution*; & que ce n'est que pour abrégé, & pour marquer en deux mots ce qu'il auroit fallu exprimer par ce long circuit de paroles, que je me suis servi de cette façon de parler, *absoudre sur le champ*, dont on a coutume de se servir en cette matière; & ainsi je ne vois pas que vous eussiez sujet de craindre que cela ne donnât la pensée à ceux qui
 liroient

lieroient vos Ecrits, que vous voulussiez, *qu'on absolve le Pénitent incontinent après le péché commis, sans que le pécheur se soit disposé à la grace du Sacrement de Pénitence.* Ce que je reconnois comme vous, être tout-à-fait contre votre pensée : mais aussi je suis assuré que personne n'a jamais donné ce sens à ces mots, *absoudre sur le champ*, & qu'on a cru toujours que cela vouloit dire seulement, ne renvoyer point celui qui s'est confessé pour l'absoudre en un autre temps ; mais l'absoudre aussi-tôt après qu'il s'est confessé, qu'on lui a parlé sur ses péchés, & qu'on lui a marqué la pénitence qu'il en doit faire. Voilà certainement ce que tout le monde a toujours entendu jusqu'ici par ces mots, *absoudre sur le champ*, & non point absoudre incontinent après le péché commis, sans que le pécheur se soit disposé à la grace du Sacrement de Pénitence.

III. Ce que vous dites, Monseigneur, depuis la fin de la page 11 jusqu'à la moitié de la page 15, ne me regarde pas. Car vous y prouvez seulement que dans le cas de votre règle, *on peut ne point différer l'absolution* ; & je vous ai déclaré positivement dans l'Ecrit, en plusieurs endroits, qu'il ne s'agissoit pas de savoir si on *pouvoit* dans le cas de votre règle, absoudre sur le champ (cette façon de parler étant plus abrégée, trouvez bon que je m'en serve) mais si on le *devoit*.

Ce n'est donc que dans le commencement de la pag. 15 que vous entrez dans le sujet de notre contestation, & que vous entreprenez de prouver que vous avez eu raison de donner pour règle générale aux Confesseurs de votre Diocèse, d'absoudre sur le champ dans les cas que vous marquez, en prétendant que s'ils le peuvent, ils le doivent.

La seule raison que vous en donnez est conçue en ces termes : « J'ai écrit pour l'instruction des Confesseurs de mon Diocèse : je leur dois donner des règles, afin d'empêcher la confusion & le désordre que l'on trouve en de certaines Paroisses, où les Curés, par un zèle fort indiscret, ont quelquefois extrêmement troublé les fideles. Il faut donc que je les engage à faire ce qu'ils doivent, & je suis persuadé que pour le bien public, je dois donner des règles générales qu'on soit obligé de suivre, *ut terra sit unius labii & sermonum eorundem*. C'est pourquoi j'ai dit que s'ils peuvent, ils doivent ; c'est-à-dire, qu'ils sont obligés de ne point différer l'absolution à tous ceux à qui ils peuvent ne la point différer. Sans cela, il n'y a point de discipline. Tous nos Rituels donnent des règles assurées. Il faut que les Evêques fixent les ouvriers qui travaillent sous leur charge : autrement *circumferentur omni vento doctrina* ; & si on les laisse *in manu consilii sui*, il vaut presque autant ne point écrire pour leur instruction ».

Mais vous me permettez, Monseigneur, de vous représenter qu'il y

V. C. L. a des cas où il n'est pas à propos de donner des regles générales : par
 I. PART. exemple, sur la Communion plus ou moins fréquente. Car quoiqu'il y
 N. XXI. ait des Confesseurs, sur-tout en Espagne, qui font communier trop sou-
 vent toutes sortes de personnes, un Evêque pourroit-il généralement
 ordonner que les Laïcs ne communieroient que tous les mois, ou que
 tous les quinze jours, ou que tous les huit jours, ou que deux fois la
 semaine, ou que trois? Non certainement. Et c'est aussi ce que le Pape
 s'est bien gardé de faire dans le Bref qu'il a fait exprès contre l'abus
 commun en Espagne, de porter indifféremment tout le monde à com-
 munier tous les jours. Il s'est contenté d'exhorter les Chrétiens à se bien
 éprouver avant que d'entreprendre de communier si souvent; mais il s'est
 cru en même temps obligé de laisser & les Pénitents & les Confesseurs
 en une infinité de rencontres *in manu consilii sui*, sans avoir cru comme
 vous, qu'il auroit presque autant valu ne point écrire pour leur instruction.

2°. Il en est presque de même dans la matiere de la Pénitence. Il y
 a des cas (comme font ceux qui ont été marqués par M. le Cardinal
 Grimaldi & par plusieurs Evêques après lui) où on peut dire générale-
 ment qu'on doit différer l'absolution: mais il n'y avoit point d'inconvé-
 nient de reconnoître qu'il y en avoit d'autres (comme vous prétendez
 que sont ceux de votre regle) où on la peut différer quoiqu'on n'y soit
 pas obligé.

3°. C'est la vérité principalement; & non la seule utilité que doit con-
 sidérer un Evêque pour donner des regles à ses Ecclesiastiques. Il faut
 donc considérer avant toutes choses, s'il est vrai que les Confesseurs doi-
 vent absoudre sur le champ toutes les fois qu'ils le peuvent; c'est-à-dire,
 toutes les fois qu'ils croient que le pécheur est dans la disposition néces-
 saire pour être absous de ses péchés. C'est ce que vous reconnoissez que
 vous avez fait. Vous le marquez nettement en ces termes: *C'est pour-
 quoi j'ai dit que s'ils peuvent, ils doivent*; & vous marquez que sans cela
 il n'y a point de discipline. Mais si cela n'est pas vrai, vous ne l'avez pas dû
 dire; quelque avantage que vous y trouvassiez pour l'uniformité de votre
 discipline. Or je pense avoir bien prouvé dans l'Ecrit, que cela n'étoit
 pas vrai, & sur-tout par cet argument, auquel je ne vois pas que vous
 répondiez.

Le commun sentiment des Théologiens est, que le Confesseur peut &
 doit différer l'absolution à un pécheur qu'il a lieu de croire être bien
 disposé à la recevoir, lorsqu'il juge, comme Médecin, que le délai le
 pourra mettre plus hors d'état de danger de retomber: & ce sentiment
 est tout-à-fait conforme à l'esprit & à la pratique de tous les Peres. C'est
 ce qui est traité dans l'Article XXII de la deuxième Partie. Or un Evê-

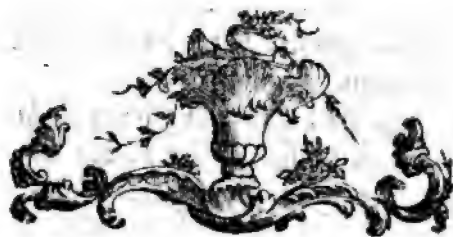
que ne peut obliger ses Curés & les autres Confesseurs de son Diocèse V. C. L. de ne pas suivre dans la pratique un sentiment très-utile en soi pour I. PART. assurer le salut des Pénitents, qui est reçu communément par les Docteurs N. XXI. de l'Ecole; lorsque c'est outre cela le sentiment des Peres (Article XXII.) Donc il n'a pas droit de les obliger d'absoudre sur le champ tous ceux qu'ils croient assez bien disposés pour être absous de leurs péchés, puisqu'il est très-possible qu'ils jugent en même temps que le délai de l'absolution les mettra plus hors de danger d'y retomber; auquel cas, par l'aveu des Scholastiques & selon l'esprit des Peres, il peut & doit la leur différer. Donc il n'a pas droit de leur dire: *Si vous pouvez absoudre sur le champ, vous le devez faire.*

Vous dites en la pag. 16; *que tout ce que j'allègue de l'Ecriture prouve seulement, qu'il faut faire pénitence*: mais je vous ai déjà prié de remarquer, que je n'avois point allégué l'Ecriture pour rien prouver de ma part; mais seulement pour montrer que le passage d'Ezéchiel que vous aviez rapporté dans votre Livre pour la preuve de votre regle, ne la prouvoit point.

IV. Vous ajoutez au même lieu, *que les endroits des Peres prouvent aussi que la discipline ancienne étoit autre que celle d'à présent*, mais ne prouve pas que la discipline présente doit être rejetée. Relisez, s'il vous plaît, Monseigneur, ma dernière Lettre, & vous y verrez que je vous ai prié de remarquer que je n'avois voulu prouver ni l'un ni l'autre par les passages des SS. Peres que j'ai rapportés dans mon Ecrit; mais une chose toute différente; savoir, qu'il n'y a rien dans toute l'Antiquité qui puisse servir à établir ou votre regle, qui est; *que non seulement on peut, mais que l'on doit absoudre les pécheurs dont vous parlez: ou le dogme dont vous l'appuyez, qui est; qu'un pécheur a droit de recevoir l'absolution sur le champ, quand il est bien disposé à la recevoir.* Je vous prie encore une fois d'appliquer les passages des Peres à cela, & j'espère que vous verrez qu'ils concluent fort bien.

V. Vous dites en la pag. 21; *que vous avez de la peine à dire absolument que les personnes qui se confessent des péchés véniels sans contrition, soient exemptes de péché.* Je ne le dis pas aussi. Je vous ai marqué au contraire que c'étoit un péché, & un péché considérable, que de se confesser des péchés véniels sans la disposition nécessaire pour en être absous: mais j'ai dit seulement, que je ne pouvois me persuader que ce fût un péché mortel. Or ce sont deux choses fort différentes, de n'être pas exempt de péché, & de devenir coupable d'un péché mortel. Je demeure d'accord du premier; mais c'est le dernier que je ne puis croire, pour les raisons que j'ai marquées dans l'Ecrit.

V. CL. Je ne saurois, Monseigneur, m'empêcher de me plaindre d'une ex-
 I. PART. pression de votre dernière Réponse, qui donneroit une étrange idée de
 N. XXI. moi à ceux qui n'auroient pas lu mon Ecrit. Je vous y avois représenté
 que le doute de S. Grégoire touchant l'origine de l'ame, ne me paroîs-
 soit pas propre à justifier ce que vous aviez dit dans votre Lettre, que
l'opinion de la suffisance de l'Attrition par la seule crainte pouvoit être véri-
table ; & vous répondez en ces termes à la difficulté que je vous avois
faite sur cela : Si ce que j'ai rapporté de S. Grégoire est impertinent , c'est une
marque de mon peu de jugement , & de la foiblesse de mon esprit. Cela ne fait
rien au fonds de la question. Que pourroit-on juger de-là, sinon que je
 vous aurois traité avec la dernière insolence, en taxant d'*impertinence* ce
 que vous avez dit de S. Grégoire ? Ce seroit moi qui serois bien *imper-*
tinent, si j'avois rien dit qui approchât de cela. Je fais le respect que je
 vous dois, la vénération que Dieu m'oblige d'avoir pour votre caractère,
 & l'estime que j'aurai toujours pour votre personne. Vous avez témoi-
 gné trouver bon que je vous dise mes pensées. Je l'ai fait pour vous
 obéir : mais j'aurois été bien indigne de la liberté que vous me donniez,
 si j'y avois rien mêlé d'offensant. Ayez donc la bonté, Monseigneur, de
 changer cette expression, qui pourroit être cause qu'on m'attribueroit ce
 qui a toujours été infiniment éloigné de ma pensée. Ce m'est assez de
 peine de ne pouvoir me rendre à vos *Eclaircissements*. Je ne laisse pas
 d'estimer beaucoup de très-bonnes choses qui sont dans votre Livre, &
 j'espère que Dieu en tirera un grand bien pour le salut des fideles, &
 pour l'édification de l'Eglise.



SIX DIFFICULTÉS

V. C L.
I. PART.
N°. XXII.*Sur l'Opinion des Docteurs de Louvain, touchant la Rémission des péchés
par les Sacrements.*Proposées à M. HASLÉ, Docteur de Sorbonne & Professeur en Théologie
au Séminaire de Beauvais. (a)

[Imprimées pour la première fois sur le manuscrit original.]

JE voudrois bien que votre opinion, qui ne me paroît guere différente de celle d'Estius, de Sylvius, & des autres Docteurs de Louvain & de Douay, pût être bien établie; car elle est fort commode, pour accorder beaucoup de choses qui paroissent fort opposées dans la doctrine des Peres. Mais voici les Difficultés que j'y trouve.

PREMIERE DIFFICULTÉ.

Je ne fais si vous pourriez trouver ailleurs que dans S. Augustin, cette Maxime, que vous prenez pour fondement de votre opinion: *Que le pardon du péché ne se fait pas par la pénitence; mais par l'indulgence. Non pœnitentiâ, sed indulgentiâ.* Et si vous avez même d'autres passages de S. Augustin pour l'établir, sans avoir recours à des conséquences, que celui-ci, qui est du Livre VI de l'Œuvre dernier contre Julien n°. 19.

Utrum autem malâ voluntate sic pereat innocentia, ut possit bonâ voluntate reparari, non contemptibilis quæstio est. Sicut enim si voluntate amputentur corporis membra, non restituantur itidem voluntate, ita videndum est an in re quidem dissimili, id est, in animo, tale aliquid de innocentia perditione contingat, & voluntario motu perire possit, redire non possit. Nam & sacra virginitas, si per impudicam pereat voluntatem, ad pudicitiam redire potest, ad virginitatem non potest. Sed adhuc respondetur, & integritatem virginitatis in corpore, non utique animi esse, sed corporis. Cum verò de innocentia disputatur [Aliquid deest; fortè addendum: de re quæ animi est, disputatur] & tamen considerandum est, utrum ad Justitiam voluntate redeat, qui peccaverit, non ad innocentiam, sicut illa ad pudicitiam, non ad virginitatem, redit. Nam sicut injustitia Justitia, ita innocentia velut ejus contrarium, non injustitia,

(a) [Voyez la Préface historique, Art. VIII.]

V. C. L. *sed reatus opponitur, qui hominis voluntate non tollitur, etsi voluntate*

I. PART *fit factus. Non enim verum videt, qui putat reatum sibi ipsi tollere pœ-*
N°. XXII. *nitentem; quamquam & ipsam pœnitentiam Deus det, quod Apostolus con-*

II. Tim. 2. *firmit dicens: NÈ FORTE ILLIS DEUS DET PœNITENTIAM; sed reatum*
25. *apertissimè Deus tollit, homini dando indulgentiam; non sibi ipse homo,*

Hébr. 12. *agendo pœnitentiam. Debemus quippe illum recolere, QUI LOCUM PœNI-*
17. *TENTIÆ NON INVENIT, QUAMVIS CUM LACRYMIS QUÆSIERIT EAM. Ac*

per hoc & pœnitentiam egit, & reus remansit, quia veniam non accepit,

Sap. 5. 3. *& illi QUI DICENT INTER SE, PœNITENTIAM AGENTES, ET PER ANGUS-*
TIAM SPIRITUS GEMENTES: QUID NOBIS PROFUIT SUPERBIA &C. *Rei utique*
in æternum, non acceptâ veniâ, permanebunt. Sicut etiam ille, de quo

Marc. 3. *Dominus ait: NON REMITTETUR EI, SED REUS ERIT ÆTERNI PECCATI.*
29. *Ecce inventa est innocentia, magnum hominis bonum..... quæ tamen hominis*
voluntate perdi potest, non potest reddi: & reatus magnum malum, in-
nocentiaque contrarium, quod tamen potestas hominis, cum sit voluntari-
um, possit inferre, nec possit auferre. Videsne quemadmodum generalis
tua regula illa frangatur, quâ putabas naturale bonum nos voluntate
non perdere, quando inventum est, quod non solum pereat, sed nec redeat
voluntate dumtaxat humanâ. Deus potest hominem, reatu ablato, ad in-
nocentiam revocare. Cur ergo non credis libertatem bene agendi voluntate
humanâ perire potuisse, nec redire posse, nisi divina voluntate?

J'ai voulu rapporter tout le passage, parce que j'y trouve bien des choses qui ont besoin d'éclaircissement, & qui en affoiblissent l'autorité.

1°. C'est un lieu singulier, & une pensée qui n'est venue à S. Augustin, que pour trouver une solution à un argument de son Adversaire; ce qui en diminue un peu le poids.

2°. Les trois preuves qu'il apporte, pour montrer que la pénitence n'est pas toujours jointe à l'indulgence, n'ont point de lieu dans la véritable pénitence, qui change le cœur, & le convertit tout-à-fait à Dieu; qui est celle dont il s'agit. Car peut-on conclure de ce qu'Esau n'a pas obtenu le pardon de son péché, quoiqu'il en ait témoigné du regret; & de ce que les damnés, dont il est dit; *Pœnitentiam agentes &c.* demeureront éternellement sans pardon, aussi-bien que celui dont il est dit dans l'Evangile: *Reus erit æterni peccati*: peut-on, dis-je, conclure de-là, que si dans ces faux Pénitents, la pénitence est sans indulgence, elle y puisse être aussi dans ceux dont S. Paul dit que la tristesse qui est selon Dieu, *pœnitentiam in salutem stabilem operatur?*

3°. Il est à craindre, qu'en poussant trop cette maxime, on ne tombe dans l'hérésie des Sociniens, qui croient que ceux qui ont été une fois régénérés, commettant quelque grand crime, peuvent en avoir un ex-

trême regret, & se convertir à Dieu, autant qu'on le peut desirer, sans V. C L.
que néanmoins Dieu le leur pardonne. I. PART.

4°. Ce que S. Augustin dit d'abord de la Virginité me fait trouver N°. XXII
une nouvelle difficulté dans sa pensée. Car quand on dit qu'une personne
qui a perdu sa virginité ne la recouvre pas en devenant chaste, cela
peut avoir deux sens : l'un, que la conversion ne fait pas recouvrer
l'intégrité de la chair, qui fait partie de la virginité dans les filles;
l'autre, qu'elle ne fait pas qu'une fille qui s'est abandonnée, ne se soit
pas abandonnée : & ce ne peut être que dans ce dernier sens, que S.
Jérôme dit, si je ne me trompe, que celui qui peut toutes choses ne
peut réparer une Vierge après sa chute. Car on ne peut pas dire que
Dieu ne puisse pas, s'il vouloit, mettre le corps d'une Vierge cor-
rompue au même état qu'il étoit avant qu'elle eût péché. Il ne peut
donc y avoir d'impossibilité, au regard de Dieu, de réparer une Vierge
après sa chute, que lorsqu'on attache au mot de *Vierge* l'idée d'une
personne qui n'a point commis le péché qui fait perdre la virginité.
Or il en est de même de l'*innocence*, que S. Augustin oppose à la
pénitence. Car, si on entend par le mot d'*innocence*, l'état d'un homme
qui n'a point commis de péché mortel, il est bien certain que celui qui
en a commis ne recouvre pas son innocence par la pénitence : car la
pénitence de David n'a pas pu faire, par exemple, qu'il n'eût commis
un adultère & un homicide, & qu'on ne le puisse alléguer, tout saint
qu'il a été, pour l'exemple d'un Roi pécheur. Mais il est clair aussi qu'en
prenant dans ce sens le mot d'*innocence*, Dieu n'y rétablit point par
son indulgence : car il peut bien pardonner les péchés passés ;

*Non tamen irritum
Quodcumque retrò est efficit, neque
Diffinget, infectamque reddet,
Quod fugiens semel hora vexit.*

Mais si on prend le mot d'*innocence*, pour l'état d'un homme qui
est hors l'état du péché mortel, soit qu'il en ait commis ou non ; on
ne voit pas bien pourquoi on ne peut pas dire qu'une véritable pénitence
inspirée de Dieu, qui détruit dans son cœur toute attache au péché,
& qui le convertit entièrement à Dieu, le rétablit dans l'*innocence*,
prise en ce dernier sens, dans lequel il est assez difficile de le distinguer
de ce que S. Augustin appelle *Justice*. Et néanmoins, quelque dis-
tinction qu'on y mette, en l'opposant, comme fait ce Pere, à ce qu'il
appelle *Reatus* (De quoi nous parlerons plus amplement dans la se-

V. C L. conde Difficulté) on pourroit bien conclure de-là, que le rétablissement de l'innocence auroit besoin, outre la pénitence, de l'indulgence de Dieu : ce qui est très-probable ; mais on n'en concluroit pas , ce me semble , que cette indulgence de Dieu puisse être séparée de la pénitence , que Dieu même inspire ; en sorte que Dieu refuse ou diffère de remettre , par son indulgence , le péché dont il auroit , par sa grace , entièrement détaché la volonté du pécheur , en le convertissant à lui. Cependant c'est de cela seul qu'il est question ; & ainsi ce passage de S. Augustin ne prouve pas même ce que l'on prétend. Car ce Pere n'a besoin , pour rompre , comme il dit , la *regle générale* que Julien vouloit établir , que de trouver un exemple , où ce qui s'est fait par la volonté de l'homme ne se puisse défaire par sa seule volonté. Or il suffit pour cela , que le péché que l'homme a commis par sa volonté ait besoin , pour être remis , outre la pénitence du pécheur , de l'indulgence de Dieu ; mais il n'est point nécessaire que l'indulgence de Dieu soit actuellement séparée , même de temps , de la pénitence de l'homme. Et c'est ce que nous allons voir dans la seconde Difficulté être si difficile à comprendre , qu'il ne faut pas s'étonner si cette opinion , ayant été premièrement soutenue par Hugues de S. Victor , a été depuis abandonnée par tous les Théologiens qui l'ont suivi.

S E C O N D E D I F F I C U L T É .

Je voudrois que vous eussiez plus clairement expliqué ce que vous appelez le Réat , & l'*absolution du Réat*. Car comme ce mot n'est pas françois , il faudroit au moins , avant que de s'en servir , en fixer l'idée , afin qu'on vît nettement ce qu'on veut dire par-là. Or pour nous aider à fixer cette idée , il y a cinq ou six choses à remarquer dans le péché mortel : car c'est de celui-là principalement qu'il s'agit.

1°. L'action criminelle que commet un homme contre la Loi de Dieu , dans le temps même qu'il la commet.

2°. L'état où l'homme demeure après avoir commis cette action , avant que de l'avoir rétractée par une volonté contraire , qui est , que sa volonté y demeurant attachée , est détournée de Dieu , & tournée vers la créature ; & c'est en cela que les Théologiens mettent la tache du péché mortel.

3°. L'état où est Dieu envers l'homme qui a commis cette action criminelle , qui est celui qui est marqué dans l'Ecriture , par tous les endroits où il est dit que Dieu hait le pécheur , & qu'il hait l'impie & son impiété ; qu'il hait celui qui aime l'iniquité.

4°. L'obligation

4°. L'obligation à la damnation éternelle, que contracte l'homme par V. C L. le péché mortel; ce qui fait que les pécheurs sont appelés dans l'Ecriture, I. PART. Enfants de l'enfer, *filii gehennæ*. N°. XXII.

5°. L'obligation à plusieurs peines temporelles, dont ils méritent d'être châtiés dans ce monde; lors même que Dieu leur a remis la peine éternelle.

Il faut que ce soit quelqu'une de ces cinq choses, à qui vous donnez le nom de *Réat*.

Or ce n'est pas la première; car le *Réat* demeure l'action criminelle étant passée.

Ce n'est pas aussi la seconde; car la parfaite conversion ôte manifestement ce que j'ai marqué par cette seconde chose qu'on peut considérer dans le péché: celui qui aime Dieu plus que toutes choses, comme vous supposez au moins dans plusieurs des vrais Pénitents, en qui vous prétendez que le *Réat* n'est pas aboli avant la réception actuelle des Sacraments, n'ayant plus la volonté attachée au péché, ni détournée de Dieu, & tournée vers la créature.

Vous ne prétendez pas aussi sans doute, que ce soit la cinquième: car vous retomberiez par-là dans l'opinion des anciens Scholastiques, qui vouloient que l'absolution du Prêtre ne s'étendit qu'à la rémission de la peine temporelle, & encore d'une partie, & non de la culpé, ni de la peine éternelle. Or je ne crois pas que ce soit là votre sentiment.

Il ne reste donc que la troisième & la quatrième chose, que vous puissiez entendre, par votre *Réat*, qui ne se peuvent guère distinguer, qu'en ce que l'une est à l'égard de Dieu, ce que l'autre est à l'égard du pécheur. Car au regard de Dieu, le péché est cause que Dieu regarde le pécheur comme un objet de sa haine & de sa colere, & qu'il ne peut le destiner, tant qu'il est dans cet état, qu'à la damnation éternelle; & au regard de l'homme, il fait qu'il mérite d'être éternellement séparé de Dieu, & jeté dans l'étang de soufre, comme parle l'Ecriture.

Lors donc que vous dites, que le *Réat* n'est ordinairement aboli que par la réception actuelle du Sacrement, encore même que long-temps auparavant, la volonté du pécheur ait été changée par la contrition, c'est-à-dire, par une conversion qui enferme un amour de Dieu comme source de toute justice, plus grand que celui qu'on avoit pour le monde, il faut qu'en substituant la définition du mot de *Réat* en la place du défini, cela veuille dire, que quoiqu'un pécheur s'étant repenti de tous ses crimes, aime Dieu plus que toutes choses, par un amour de charité, que le S. Esprit a formé dans son cœur; néanmoins tant qu'il n'a point reçu l'absolution du Prêtre, sa conversion n'empêche point que Dieu ne le

V. C. L. regarde toujours comme un objet de sa haine & de sa colere, & qu'il
I. PART. ne mérite d'être jetté dans l'enfer, pour y demeurer éternellement dans
N°. XXII. la séparation de Dieu & dans des tourments sans fin.

Voilà certainement ce que doit enfermer votre opinion, ou du moins ce dernier, si vous ne voulez pas demeurer d'accord du premier; quoi-qu'à le bien prendre, ce ne soit que la même chose. Or c'est ce que je vous avoue qui est bien difficile à concevoir.

Car le moyen de comprendre que cette disposition de haine envers les pécheurs que l'Ecriture attribue à Dieu, demeure encore en Dieu lorsqu'ils sont convertis; c'est-à-dire, lorsque Dieu leur a fait haïr leur péché, en leur inspirant son amour? Et le S. Esprit ne nous apprend-il pas manifestement le contraire par ces paroles des Proverbes, Chap. VIII: *J'aime ceux qui m'aiment?*

Le moyen de comprendre aussi que le même mérite de souffrir les peines de l'enfer, qui étoit en ces pécheurs avant leur conversion, demeure encore en eux après leur conversion; lorsqu'ils aiment Dieu de tout leur cœur?

Il ne faut que se représenter la véritable idée de l'enfer, telle que l'Ecriture nous la donne, pour voir clairement que cela ne fauroit être.

L'enfer y est appelé la seconde mort; c'est-à-dire, une éternelle séparation de Dieu d'avec l'ame. Or rien n'est plus incompatible, selon l'Ecriture, que cette sorte de mort, avec l'état d'une ame en qui la charité regne, quelque péché qu'elle eût commis avant sa conversion. *Nous savons*, dit S. Jean, en sa premiere Epître, Chap. III. *que nous sommes passés de la mort à la vie; parce que nous aimons vos freres: celui qui n'aime point demeure dans la mort.* C'est pourquoi, dit S. Augustin sur ces paroles, si quelqu'un trouve la charité dans son cœur, il se doit tenir assuré qu'il est passé de la mort à la vie, & qu'il est déjà à la droite. *Si quis in corde suo invenerit charitatem, securus fit, quia transit de morte ad vitam. Jam in dextera est.* Il est donc clair qu'un pécheur que Dieu a tellement converti à lui, que la charité regne dans son cœur, n'est plus dans cette mort spirituelle dont l'enfer est la consommation; ce qui le fait appeller la seconde mort. Il est donc de ceux dont il est dit dans l'Apocalypse: *In his secunda mors non habet potestatem.* La seconde mort n'a point de pouvoir sur eux: car la seconde mort n'a de pouvoir que sur ceux qui sont dans la premiere. Il faut sortir de ce monde étant séparé de Dieu, en quoi consiste la mort de l'ame, pour en être éternellement séparé dans l'autre, en quoi consiste la mort éternelle. Or il n'y a que celui qui n'aime point qui demeure dans cette séparation & dans cette mort; & le pécheur qui y étoit engagé, lorsque

Les passions vicieuses l'attachoient à la créature, en est sorti, & est passé V. C. L. dans la vie ; c'est-à-dire, dans l'union avec Dieu, qui est le contraire I. PART. de cette séparation, comme la vie est le contraire de la mort, aussi-tôt N°. XXII. que la charité est dominante dans son cœur. Il n'est donc plus, tant qu'il demeure dans cet amour, dans l'état de ceux sur qui la seconde mort a pouvoir : & par conséquent il n'a plus ce mérite de la mort éternelle que vous entendez par le mot de *Reatus*, que vous dites qui demeure jusqu'à la réception des Sacrements, en ceux mêmes en qui la tache du péché est effacée par un amour de Dieu sur toutes choses.

L'état d'une ame que Dieu condamne aux peines éternelles, est encore décrit, en divers endroits de l'Evangile, par celui d'un *homme à qui on lie les mains & les pieds, & que l'on jette dans les ténèbres extérieures, où il y aura pleurs & grincements de dents*. Or c'est ce qu'on ne voit pas qui puisse convenir à ceux qui aiment Dieu plus que toutes choses. Car, comme remarque S. Augustin, dans le cinquante-quatrième Chapitre du Livre de la véritable Religion, ces supplices ont proportion aux vices de ceux que l'on y condamne. Ce qu'il fonde sur cette maxime admirable, par où il avoit fini le Chapitre précédent : *Que ce que les hommes auront le plus aimé en cette vie, recevra en eux son accomplissement dans l'autre vie*. C'est pourquoi, dit-il, *ceux qui usent si mal d'un bien aussi grand comme est leur esprit, que de désirer hors de lui les choses visibles, qui les devoient faire souvenir de désirer & d'aimer les spirituelles, seront envoyés dans les ténèbres extérieures ; la prudence de la chair, & la faiblesse des sens du corps étant un commencement de ces ténèbres*. Or celui qui aime Dieu plus que toutes choses, aime plus les choses spirituelles que les sensibles ; & par conséquent il ne mérite pas d'être envoyé dans les ténèbres extérieures.

Ceux, ajoute ce Père, *qui se plaisent dans les combats* (par où il entend les ambitieux) seront pour jamais éloignés de la paix, & engagés dans ce nombre infini de difficultés & de peines ; les guerres & les disputes en étant le commencement dès cette vie. Et je crois que l'Evangile a marqué ceci, lorsqu'il a dit, qu'on leur liera les pieds & les mains ; c'est-à-dire, qu'on leur ôtera toute la puissance d'agir. Or cela peut encore moins convenir à celui qui aime Dieu plus que toutes choses ; puisque d'une part, son amour dominant n'est pas celui des disputes & des guerres, mais de Dieu, qui est la souveraine paix ; & que de l'autre, l'amour dominant étant le principe de toutes les bonnes actions, rien n'est plus contraire à cet état, que l'état d'une ame à qui on a ôté toute la puissance d'agir.

Et quant à ceux, dit encore S. Augustin, *qui souhaitent d'avoir faim,*

V. C L. & d'avoir soif, de sentir lardeur de leur concupiscence, & de souffrir
 I. PART. quelque lassitude, pour pouvoir ensuite boire & manger, satisfaire à leurs
 N°. XXII. passions brutales, & dormir avec plaisir; comme ils aiment l'indigence, qui
 est le commencement des douleurs extrêmes, ce qu'ils aiment sera accompli
 en eux, étant précipités dans le lieu où ils n'auront plus que des pleurs &
 des grincements de dents. Or si ceux qui aiment Dieu plus que toutes cho-
 ses, étoient précipités dans le lieu où il n'y auroit que pleurs & grin-
 cements de dents, pourroit-on dire qu'ayant aimé ce qui est le commence-
 ment des douleurs extrêmes, ce qu'ils ont aimé est accompli; puisque
 l'amour dominant avec lequel ils seroient sortis du monde, feroit celui de
 Dieu? D'où il s'ensuit, qu'afin que ce qu'ils ont le plus aimé dans cette
 vie reçoive en eux son accomplissement dans l'autre vie, il faut qu'ils
 jouissent de Dieu.

Ajoutez à cela, que le grincement de dents marque la disposition d'une
 ame qui est dans une espèce de rage & de fureur, qui la fait mur-
 murer contre Dieu: ce qui ne peut jamais convenir à celui en qui la
 charité regne.

TROISIEME DIFFICULTÉ.

On dira peut-être qu'il est vrai, que toutes ces parties de la damna-
 tion, qui ont été marquées dans ces lieux de l'Evangile, ne peuvent
 convenir à des Pénitents convertis par un vrai amour de Dieu, plus que
 toutes choses, qui n'auroient pas encore reçu l'absolution du Prêtre;
 mais qu'il y en a deux qui ne paroissent pas incompatibles avec leur état;
 la peine du feu, & la privation de la vision de Dieu, qui est appelée par
 les Théologiens la *peine du dam.*

Voilà ce que l'on peut dire de plus plausible. Mais premièrement,
 tout ce que j'ai représenté des diverses descriptions de l'enfer étant cer-
 tainement compris dans ce que vous appelez *Reatum pœnæ aternæ*, que
 contracte celui qui commet un péché mortel, vous ferez obligé d'avouer
 qu'avant l'absolution du Prêtre, il faut que la plus grande partie de ce
Reatus soit ôtée, aussi-tôt que le pécheur se convertit à Dieu, par une
 vraie contrition. Or comment est-il ôté? Est-ce par la contrition même,
 ou par une particuliere indulgence de Dieu, qu'on en peut distinguer,
 mais qui l'accompagne toujours? De quelque maniere que cela se fasse,
 si la plus grande partie du *Reatus* est ôtée aussi-tôt que le pécheur se
 convertit véritablement à Dieu, pourquoi ne pourra-t-on pas dire la
 même chose du *Reatus* entier?

En second lieu, il n'est pas aisé de concevoir, comment un pécheur

converti, qui aimeroit Dieu & qui en seroit aimé (car l'amour que nous V. C L. avons pour Dieu ne peut être qu'un effet de celui que Dieu a pour nous) I. PART. pourroit être condamné à souffrir éternellement la peine du feu, à cause N°. XXII. seulement que le Prêtre ne l'auroit pas absous. Tertullien, & tous les Peres après lui, nous assure, que Dieu est bon de lui-même, & qu'il n'est juste que par occasion, & par le sujet que nous lui en donnons : *Deus de suo bonus ; de nostro justus*. Et S. Augustin nous assure en plusieurs endroits, que Dieu ne punit ses créatures, que pour réparer le désordre que le péché apporte dans le monde, par la peine du péché : *Ut peccati dedecus emendet poena peccati*. Or quand Dieu convertit un pécheur, en le remplissant de son amour, le principal désordre que son péché avoit causé dans le monde, cesse par sa conversion. Car ce désordre consistoit principalement en ce qu'une créature étoit rebelle à son Créateur, & qu'une ame créée pour aimer Dieu, comme son véritable Epoux, s'étoit prostituée, pour ainsi dire, à l'amour des choses du monde, qui est un amour d'adultère, comme l'appelle S. Jacques. Or cela cesse, quand il se retire de cet amour criminel pour aimer Dieu plus que toutes choses. S'il reste encore quelque désordre, à cause du péché passé, qui doit être réparé par quelque peine, il suffit qu'il le soit par des peines temporelles ; & non par des peines éternelles, qui ne peuvent être que pour les péchés subsistant encore dans la personne qui les a commis ; puisque c'est pour cela même qu'elles sont éternelles, de ce que les péchés qu'elles punissent, demeurent aussi éternellement ; les damnés n'étant plus en état de les effacer par une vraie pénitence.

Mais, ce qui est de plus à considérer, est que le principal désordre du péché, qui cesse, comme nous avons fait voir, par la conversion du pécheur, ne cesse pas de lui-même ; mais par l'opération de Dieu dans l'ame de ce pécheur, à qui il inspire en même temps l'amour qui le convertit, & le desir de punir son péché, tant par la douleur & le regret qu'il en a, que par de dignes fruits de pénitence. Comme donc c'est Dieu qui fait tout cela lui-même, par sa grace, le moyen de comprendre qu'il voulût encore exiger des peines éternelles pour ce péché, afin d'en réparer le désordre : au lieu qu'il paroît, par les mouvements même qu'il donne au pécheur, que, s'en faisant aimer, il ne veut plus le regarder comme son ennemi, qui est la maniere dont il regarde ceux qu'il destine au feu éternel ; & que, l'établissant en quelque sorte le vengeur de son péché, il ne veut plus le venger lui-même, comme dit si souvent S. Augustin.

V. CL.

Q U A T R I E M E D I F F I C U L T É.

I. PART.

N°. XXII.

J'avoue, qu'il seroit moins dur de restreindre le *Reatus* qu'on dit qui demeure après la conversion, à la seule privation de la vision de Dieu; & ç'a été aussi l'opinion d'un Scholastique, rapportée par M. de Launoi.

Mais outre que ce sentiment est singulier, & n'a nul fondement dans l'Antiquité, il souffre presque les mêmes difficultés: car ce seroit toujours une peine éternelle, qui priveroit pour jamais une ame qui aimeroit Dieu plus que toutes choses, de la félicité pour laquelle elle a été créée.

C I N Q U I E M E D I F F I C U L T É.

Vous prétendez que les Juifs qui quittoient leurs péchés, & se convertissoient véritablement à Dieu, ne savoient pas quand leurs péchés leur étoient remis; & que ce n'étoit souvent qu'à la mort. Il me semble que cela est ainsi dans votre papier; car je ne l'ai pas présentement.

Mais j'ai de la peine à accorder cela avec ce que dit Ezéchiel: XVIII, 21, 22, 23, 27, 28. & XXXIII. 12, 14, 15, 16. Car, conférant ensemble ces endroits, on voit que Dieu promet à son Peuple, qu'aussi-tôt que l'impie aura fait pénitence de son péché, & qu'il aura fait telles & telles bonnes actions, son impiété ne lui portera point de préjudice; tous ses péchés passés ne lui seront point imputés, & Dieu ne s'en souviendra plus. Or c'est la même chose en Dieu de remettre les péchés & de ne les point imputer, ou ne s'en point souvenir. Donc les Juifs qui se convertissoient véritablement à Dieu, avoient lieu de s'attendre, après les promesses si solennelles que les Prophetes leur en avoient faites de sa part, que leurs péchés leur étoient remis.

On voit la même chose dans le Prophete Isaïe, Chap. I, 16, 17, 18, où Dieu leur dit, après leur avoir marqué ce qu'ils doivent faire pour donner des marques d'une parfaite conversion: *Et venite, & arguite me dicit Dominus: si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabitur, &c.*

S I X I E M E D I F F I C U L T É.

Ce que dit S. Paul en deux endroits différents, que ceux qui sont enfants sont héritiers: *Si filius, & hæres: si filii, & hæredes*, me semble encore très-difficile à accorder avec votre opinion, quand vous-même vous restreindriez le *Reatus*, comme il est dit dans la quatrième Difficulté, à la seule privation de la Béatitude éternelle, qui est l'héritage des enfants de Dieu. S. Augustin, dans son cinquième Traité sur l'Épître de S. Jean,

Gal. IV. 7.
Rom. VIII.
17.

et qu'il n'y a que l'amour qui mette la différence entre les enfants de Dieu, V. C L.
 les enfants du Diable. *Dilectio sola discernit inter filios Dei, & filios* I. PART.
diaboli : & dans le quinzieme Livre de la Trinité, Chap. XVIII, parlant N°. XXII.
 de la charité, il dit, qu'il n'y a point de don plus excellent que celui-là,
 que c'est le seul qui distingue les enfants du Royaume éternel, d'avec
 les enfants de la damnation éternelle : *Nullum isto dono Dei excellentius.*
Nullum est quod dividit inter filios regni æterni & filios damnationis æternæ.
 On enseigne encore dans le Livre de la Grace de Jesus Christ, Ch. XXI ;
 que c'est la charité qui nous rend enfants de Dieu. Et cette vérité se peut
 confirmer par ce que dit S. Jean, au commencement de son Evangile :
 que Dieu a donné la puissance d'être enfants de Dieu, à ceux qui croient
 en son Fils.

[Composé avant l'an 1679.]



V. C L. quòd Poenitens dolet de peccato commisso , in quantum est offensa Dei,
I. PART. cum emendationis proposito. Quæst. 87. a. 3. c.

N. XXIII. X. Si pœnitentia consideretur quantum ad actus , quibus Deo operanti in pœnitentiâ cooperamur: Horum actuum primum principium est Dei operatio convertentis cor. 2. actus est motus fidei. 3. est motus timoris servilis , quo quis timore suppliciorum à peccatis retrahitur. 4. actus est motus spei , quo quis sub spe veniæ consequendæ assumit propositum emendandi. 5. actus est motus charitatis quo alicui peccatum displicet secundum seipsum , & non jam propter supplicia. 6. est motus timoris filialis , quo propter reverentiam Dei aliquis emendam Deo voluntarius offert. 85. a. 5. c.

Actus quidem laudabiles etiam tempore præcedere possunt actum & habitum pœnitentiæ , sicut actus fidei & spei informium , & actus timoris servilis. Actus autem & habitus charitatis simul sunt tempore cum actu & habitu pœnitentiæ , & cum habitibus aliarum virtutum. Nam sicut dictum est. I. 2. q. 113. a. 3. & 8. in Justificatione impii simul est motus liberi arbitrii in Deum (qui est actus fidei per charitatem formatus) & motus liberi arbitrii in peccatum , qui est actus pœnitentiæ. Horum tamen duorum actuum primus naturaliter præcedit secundum , nam actus virtutis pœnitentiæ est contra peccatum ex amore Dei. Unde primus actus (id est , actus fidei charitate formatus) est ratio & causa secundi 85. a. 6. c.

De effectu pœnitentiæ quoad mortalium peccatorum remissionem.

XII. Impossibile est peccatum actuale mortale sine pœnitentiâ remitti , loquendo de pœnitentiâ , quæ est virtus. Nam sicut dictum est. I. 2. q. 110. a. 1. potest contingere , quòd homo remittat offensam , quæ offensus est alicui , absque aliquâ immutatione voluntatis ejus. Non autem contingere potest , quòd Deus remittat offensam alicui absque immutatione voluntatis ejus. Offensa autem peccati mortalis procedit ex hoc , quòd voluntas hominis est averſa à Deo per conversionem ad aliquod bonum commutabile. Unde requiritur ad remissionem divinæ offensæ , quòd voluntas hominis sic immutetur , ut convertatur ad Deum cum detestatione conversionis prædictæ , & proposito emendæ , quod pertinet ad rationem pœnitentiæ , secundum quod est virtus. Et ideo impossibile est , quod peccatum alicui remittatur sine pœnitentiâ , secundum quod est virtus. Deus verò potest peccatum remittere sine pœnitentiâ , prout est Sacramentum : ut cum remisit mulieri adulteræ Joan. 8. & peccatrici Luc. 7. Quæst. 86. a. 2. c.

XIII. Peccatum originale remittitur infantibus cum habituali immutatione per infusionem gratiæ & virtutum; non autem cum actuali: Sed I. PART. adulto, in quo sunt actualia peccata, quæ consistunt in deordinatione N. XXIII. actuali voluntatis, non remittuntur peccata, etiam in Baptismo, sine actuali immutatione voluntatis, quod fit per poenitentiam (secundum quod virtus est, ut patet per id, quod dictum est in corpore) Quæst. 86. a. 2. ad. 1.

XIV. Impossibile est per poenitentiam unum peccatum (mortale) sine alio deleri. 1. quidem, quia peccatum remittitur in quantum tollitur offensæ Dei per gratiam..... Omne autem peccatum mortale contrariatur gratiæ, & excludit eam. 2. quia, sicut ostensum est, peccatum mortale non potest sine verâ poenitentiâ remitti, ad quam pertinet deferere peccatum, in quantum est contra Deum. Quod quidem est commune omnibus peccatis mortalibus. Ubi autem est eadem ratio, & idem effectus. Unde non potest esse verè Poenitens, qui de uno peccato poenitet, & non de alio. Si enim displiceret ei illud peccatum, quia est contra Deum super omnia dilectum, (quod requiritur ad rationem veræ poenitentiae) sequeretur, quod de omnibus peccatis poeniteret. Unde sequitur, quod impossibile sit, unum peccatum per poenitentiam remitti sine alio. 86. a. 3. c.

XV. Quando igitur per gratiam remittitur culpa, tollitur aversio animæ à Deo (ex qua fit ut reatus poenæ consequatur peccatum mortale) in quantum per gratiam anima Deo conjungitur. Unde & per consequens simul tollitur reatus poenæ æternæ, potest tamen remanere reatus alicujus poenæ temporalis. 86. a. 4. c. & ad. 1. ex hoc ipso dicitur culpa mortalis remitti, quod per gratiam tollitur aversio mentis à Deo simul cum reatu æternæ poenæ.

XVI. In Baptismo homo participat totaliter virtutem passionis Christi.... & ideo consequitur remissionem reatus totius poenæ. In poenitentiâ verò consequitur virtutem passionis Christi, secundum modum propriorum actuum, qui sunt materia poenitentiae.... & ideo non statim per primum actum poenitentiae (id est, contritionem) quo remittitur culpa, solvitur reatus totius poenæ, sed completis omnibus poenitentiae actibus. Qu. 86. art. 4. ad 3.

XVII. Remissio culpæ est effectus poenitentiae secundum quod est virtus, principalius tamen secundum quod est Sacramentum. Nam poenitentia est virtus, secundum quod est principium quorundam actuum humanorum, qui cum sint ex parte peccatoris, materialiter se habent in Sacramento Poenitentiae. Omne autem Sacramentum producit effectum suum non solum virtute formæ, sed etiam virtute materiæ..... Unde

V. C. L. sicut remissio culpæ fit in Baptismo, non solum virtute formæ, sed etiam
 I. PART virtute materiæ, scilicet aquæ; principalius tamen virtute formæ, ex
 N. XXIII. quâ & ipsa aqua virtutem recipit: ita etiam & remissio culpæ est effectus
 poenitentiae, principalius quidem ex virtute Clavium, quas habent Mini-
 stri, ex quorum parte accipitur id, quod est formale in hoc Sacra-
 mento. Secundario autem ex vi actuum Poenitentis pertinentium ad vir-
 tutem poenitentiae, tamen prout hi actus aliquantulum ordinantur ad cla-
 ves Ecclesiae. 86. art. 6. c.

XVIII. Remissio culpæ non ponitur effectus solum poenitentiae virtutis; sed
 principalius fidei & charitatis. Ib. ad 2.

XIX. Ad passionem Christi ordinatur actus poenitentiae virtutis, & per fidem
 (charitate formatam) & per ordinem ad Claves Ecclesiae: & ideo
 utroque modo causat remissionem culpæ virtute passionis Christi. Ib.
 ad. 3. & ad. 1.

Monitum.

Si hæc omnia conferantur cum iis, quæ habentur in Supplemento & in
 aliis operibus S. Thomæ, quorum aliqua referuntur in priori libro de
Amore poenitentiae, videtur Doctor Angelicus, antequam elaboraret Sum-
 mam Theologicam, non alienus fuisse ab antiquorum Scholasticorum sen-
 tentiâ, qui remissionem culpæ soli contritioni adscribebant, per quam
 existimabant reatum poenæ æternæ commutari in reatum poenæ tempo-
 ralis: effectum verò Sacramenti Poenitentiae opinabantur esse tantum solu-
 tionem reatus poenæ temporalis, partim per absolutionem, partim per
 satisfactionem.

Ex eâ verò sententia retinuit S. Thomas etiam in Summa: 1. dum
 remittitur culpa, tolli consequenter reatum poenæ æternæ, sed posse rema-
 nere reatum poenæ temporalis. 2. non posse remitti culpam sine actu poeni-
 tentiae virtutis, qui est contritio, quæ esse non potest sine actu fidei for-
 mata. 3. contritionem illam haberi non posse, quin à Deo remittatur
 peccatum mortale, tam quoad culpam, quàm quoad reatum poenæ æternæ.

Sed cum Theologi, qui eum præcesserant, inde consequens esse arbi-
 trarentur, vel absolutionem esse tantum declaratoriam remissionis pecca-
 torum, vel ejus effectum non alium esse, quàm solutionem reatus poenæ
 temporalis, ipse in Summâ Theologicâ aliam reperit viam conciliandi
 necessitatem contritionis & ejus efficaciam cum efficaciâ Sacramenti Poeni-
 tentiae. Hæc autem conciliatio in duobus præcipue consistit.

Primum est, quod contritio sit pars materialis Sacramenti Poenitentiae,
 adeoque concurrat ad effectum Sacramenti Poenitentiae simul cum absolu-
 tione, quæ est illis forma, undè consequens est, fieri per Sacramentum.

quod fit per contritionem. Alterum est, quòd contritio, & aliæ partes V. C. L. materiales poenitentiae non operentur remissionem peccatorum in lege I. PART. nová, nisi quatenus hi actus ordinantur ad Claves Ecclesiae. N. XXIII.

His suppositis, doctrina S. Thomæ de Sacramento Poenitentiae, ad aliquot conclusiones reduci potest, quæ demonstrativè probari possunt esse S. Thomæ ex illis 19 Propositionibus, quas totidem verbis ex illius Summâ suprà retulimus.

I. *Conclusio.*

Nulli adulto peccatum mortale remitti potest, etiam in Sacramento, sine actuali immutatione ejus voluntatis.

Demonstratio.

Illud in quo differunt infantes & adulti, non potest convenire adultis.

Atqui (ex 13. Prop.) in eo differunt infantes & adulti, quòd habitualis immutatio voluntatis sufficit infantibus ad hoc, ut eis peccatum originale dimittatur: actualia verò peccata, quæ consistunt in deordinatione actuali voluntatis, non remittantur adultis, etiam in Baptismo (& consequenter nec in Sacramento Poenitentiae) sine actuali immutatione voluntatis.

Ergo nulli adulto peccatum mortale remitti potest, etiam in sacramento, sine actuali immutatione ejus voluntatis.

II. *Conclusio.*

Actualis immutatio voluntatis, sine quâ peccatum mortale adulto remitti non potest, etiam in Sacramento, complectitur amorem Dei super omnia.

Demonstratio.

Ex 12. Prop. Ideo contingere non potest, quòd Deus remittat offensam adulto absque actuali immutatione voluntatis ejus, quia offensa peccati mortalis procedit ex hoc, quòd voluntas hominis est averfa à Deo per conversionem ad aliquod bonum commutabile: unde requiritur ad remissionem divinæ offensæ, quòd voluntas hominis sic immutetur, ut convertatur ad Deum cum detestatione conversionis prædictæ & proposito emendandi, quod pertinet ad rationem poenitentiae, secundum quod est virtus: Atqui (ex Prop. 14.) requiritur ad rationem veræ poenitentiae, sine quâ peccatum mortale remitti non potest, deferere peccatum, in quantum est contra Deum; hoc est, ut peccatum Poenitenti displiceat, in quantum est contra Deum super omnia dilectum.

V. C L. Ergo actualis immutatio voluntatis, sine quâ peccatum mortale deleri
 I. PART. non potest in adultis, etiam in Sacramento, complectitur amorem Dei
 N. XXIII. super omnia: & per consequens non potest esse in eo, qui non amat
 actualiter Deum super omnia.

Corollarium.

Actualis immutatio voluntatis, quæ est necessaria adulto ad remissionem peccati mortalis, est actus virtutis poenitentiae, quæ alio nomine vocatur Contritio.

Id patet conferenti simul Prop. 12. 13. 8. 6.

III. Conclusio.

Actus poenitentiae virtutis, quibus fit actualis immutatio voluntatis, sine quâ actuale peccatum mortale remitti non potest, habent pro principio Dei operationem convertentis cor. Et ex parte hominis sunt. 1. Actus fidei 2. actus timoris servilis, quo quis timore suppliciorum à peccatis retrahitur. 3. actus spei, quo quis sub spe veniae consequendae assumit propositum emendandi. 4. motus charitatis, quo peccatum displicet secundum seipsum (id est, prout est offensa Dei) & non jam propter supplicia. 5. motus timoris filialis, quo propter reverentiam Dei, aliquis emendam Deo voluntarie offert.

Demonstratio.

Actus, quibus fit actualis immutatio voluntatis necessaria ad remissionem peccati mortalis, sunt actus poenitentiae virtutis (per corollarium præcedens) quibus homo Deo cooperatur, in iis, quæ requiruntur ad veram poenitentiam.

Atqui (per Prop. 10.) actus, quibus peccator Deo cooperatur, ut verè agat poenitentiam, sunt illi actus suprâ enumerati, quorum unus est motus charitatis, quo peccatum displicet, ut est offensa Dei, & quia est contra Deum super omnia dilectum (ex prop. 14.)

Ergo actus illi suprâ enumerati sunt actus poenitentiae virtutis, quibus fit actualis immutatio voluntatis, sine quâ peccatum mortale adulto remitti non potest, etiam in Sacramento.

IV. Conclusio.

Actus poenitentiae virtutis, quibus fit illa actualis voluntatis immutatio, &c. sunt partes Sacramenti Poenitentiae.

Demonstratio.

V. CL

I. PART.

N. XXIII.

In hoc differunt Sacramentum Baptismi, Confirmationis, & extremæ Unctionis à Sacramento Pœnitentiæ, quòd illa priora habeant pro materiâ res corporales: si qui verò actus humani sunt in talibus Sacramentis, non sunt de essentiâ Sacramentorum, sed dispositivè se habent ad Sacramenta: in Sacramento autem Pœnitentiæ actus humani sunt loco materiæ (per Prop. 2.)

Atqui (ex Prop. 8.) actus humani, qui sunt partes materiales Sacramenti Pœnitentiæ, sunt actus pœnitentiæ secundum quod virtus est, ac proinde (ut dictum est in conclusione. 3.) actus pœnitentiæ virtutis, quibus illa fit voluntatis actualis immutatio, sine quâ peccatum mortale adulto remitti non potest.

Ergo actus pœnitentiæ virtutis, quibus fit illa actualis immutatio voluntatis &c. sunt partes Sacramenti Pœnitentiæ.

V. Conclusio.

Actus virtutis pœnitentiæ, qui sunt in Sacramento Pœnitentiæ loco materiæ, reducuntur ad tres: Contritionem, Confessionem & Satisfactionem.

Demonstratio.

Actus pœnitentiæ virtutis, qui sunt loco materiæ in Sacramento Pœnitentiæ, sunt illi actus, qui requiruntur ex parte Pœnitentis ad pœnitentiæ perfectionem. (Prop. 4.)

Atqui requiritur ad pœnitentiæ perfectionem ex parte pœnitentis. 1. quidem voluntas recompensandi, quod fit per contritionem. 2. Quòd se subijciat arbitrio Sacerdotis loco Dei, & hoc fit in confessione. 3. Quod recompenset secundum arbitrium Ministri Dei, quod fit in satisfactione (Prop. 5.)

Ergò actus virtutis pœnitentiæ, qui sunt in Sacramento Pœnitentiæ loco materiæ, reducuntur ad tres.

Nota verò, quod dixi, *reducuntur*, quia hoc non impedit, quin contritio, quæ est prima illarum partium, plures in se actus complectatur, ut demonstratum est in 3 Conclusione.

V I. Conclusio.

Contritio, quæ est pars materialis Sacramenti Pœnitentiæ, est contritio interior, & illa ipsa, quâ fit actualis immutatio voluntatis in peccatore, sine quâ peccatum mortale deleri non potest, etiam in Sacramento.

V. C L.

I. PART.

N. XXIII.

Demonstratio.

Contritio, quæ secundum essentiam est in corde & pertinet ad interiorem poenitentiam, & quæ virtualiter tantum pertinet ad exteriorem poenitentiam, in quantum scilicet implicat propositum confitendi & satisfaciendi, est interior contritio, & illa ipsa, quæ fit actualis immutatio voluntatis in peccatore.

Atqui (ex Prop. 6.) talis est contritio, quæ pars est materialis Sacramenti Poenitentiae.

Ergo Contritio, quæ est pars materialis Sacramenti Poenitentiae, est poenitentia interior, & illa ipsa, quæ fit actualis immutatio voluntatis in peccatore, sine qua peccatum mortale deleri non potest, etiam in Sacramento.

V I I. *Conclusio.*

Remissio culpæ, quæ est effectus Sacramenti Poenitentiae, non est effectus solius absolutionis, quæ est forma illius Sacramenti, sed etiam poenitentiae, secundum quod virtus est, cujus actus, contritio, confessio & satisfactio sunt loco materiae in hoc Sacramento.

Demonstratio.

Ex Prop. 17. Poenitentia est virtus, secundum quod est principium actuum humanorum, qui cum sint ex parte peccatoris, sunt loco materiae in Sacramento Poenitentiae.

Omne autem Sacramentum producit effectum suum, non solum virtute formæ, sed etiam virtute materiae.

Ergo remissio culpæ est effectus poenitentiae principaliter quidem ex parte Clavium, quas habent Ministri, ex quorum parte accipitur id, quod est formale in hoc Sacramento: secundario autem ex vi actuum poenitentis pertinentium ad virtutem poenitentiae, tamen prout hi actus aliquantulum ordinantur ad Claves Ecclesiae. Ut habetur in illa prop. 17.

Corollarium. I.

Remissio culpæ non est effectus solius absolutionis, sed etiam contritionis, quatenus includit actum fidei formatæ, & habet ordinem ad Claves Ecclesiae.

Corollarium. I I.

Contritio, per quam fit actualis immutatio voluntatis, sine qua peccatum mortale remitti non potest, dici nequit esse effectus sacramentalis absolutionis

lutionis in eo, qui illam recipit non habens illam contritionem. Alioquin V. C. L. forma Sacramenti Pœnitentiæ produceret materiam illius Sacramenti, cum I. PART. quâ tamen debet producere suum effectum, ex 7. Concl. & sic materia N. XXIII. Sacramenti Pœnitentiæ concurreret cum absolutione ad productionem sui ipsius.

VIII. *Conclusio.*

Sacramentum Pœnitentiæ debet considerari, ut totum quoddam morale, quod per aliquod tempus, & sæpe longiusculum, necessario durare debet.

Demonstratio.

Sacramentum Pœnitentiæ non est sola absolutio, sed constat ex materia & formâ (per Prop. 17.) & illius materiæ partes sunt tres, contritio, confessio & satisfactio.

At (ut nihil dicam de satisfactione) confessio, quæ est peccatorum mortalium, & sæpe totius vitæ, satis longum necessario tempus requirit.

Ergo Sacramentum Pœnitentiæ debet considerari, ut totum quoddam morale, quod per aliquod tempus, & sæpe longiusculum, durare debet.

Corollarium. I.

Non debet id considerari tamquam factum ante susceptionem Sacramenti; sed in ipsa actuali susceptione Sacramenti, quod fit, dum Pœnitens confitetur peccata sua, dum se subicit arbitrio Sacerdotis, dum illum audit monentem, exhortantem ad pœnitentiam, ad vitæ emendationem, ad amorem Dei. Quia Sacramentum Pœnitentiæ considerari debet ut totum quoddam morale, quod hæc omnia complectitur.

Corollarium. II.

Hinc evanescit objectio illa vulgaris, quod si contritio, per quam displicet peccatum, quia est contra Deum super omnia dilectum, necessaria esset peccatoribus ad hoc ut justificarentur in Sacramento Pœnitentiæ, nullus justificaretur in ipsâ susceptione Sacramenti, sed omnes ante illius susceptionem per Sacramentum in voto. Hæc, inquam, objectio, evanescit: nam actus illi laudabiles (de quibus loquitur S. Thomas in II. Prop.) qui tempore præcedere possunt actum & habitum pœnitentiæ, quales sunt actus fidei & spei informium, & actus timoris servilis, sufficere possunt peccatori, ut laudabiliter sistat se Sacerdoti, ut ad illius arbitrium pœnitentiam agat. Unde potest accidere, ut nondum habeant Pœni-

V. C. L. tentes veram contritionem, dum ad Sacerdotem accedunt, ut crimina sua
 I. PART. confiteantur gehennæ timore percussi, & quâdam piâ motione affecti, qui
 LXXXIII. tamen inter confitendum & poenitendum, & dum seipsos horrent, dum
 ad Deum confugiunt, à quo veniam sperant, dum salutiferis Sacerdotis
 admonitionibus tangi se sinunt, à poenarum metu ad amorem justitiæ ope
 divinæ gratiæ transferuntur, antequam illos Sacerdos absolvat, qui omnes
 dici debent in ipsa receptione Sacramenti justificari, non ante receptio-
 nem Sacramenti per solum Sacramenti votum.

IX. Conclusio.

In illâ doctrinâ culpa remittitur, & tollitur reatus æternæ poenæ, atque
 etiam reatus poenæ temporalis per ministerium Clavium, & quidem prin-
 cipalius quàm per contritionem & satisfactionem, sed non sine contri-
 tione & satisfactione, quarum prima operatur etiam suo modo remis-
 sionem culpæ, cui connexa est sublatio reatus æternæ poenæ, sed
 per ordinem ad Claves: altera verò solvit reatum poenæ temporalis,
 qui plerumque remanet sublato reatu poenæ æternæ, sed per ordinem
 etiam ad Claves.

Demonstratio.

Pars prima jam probata est in 7. Concl. cui addi potest, quod dicitur
 à S. Thomâ in Prop. 16; quòd per primum actum poenitentiae, qui est
 contritio, remittitur culpa atque etiam reatus poenæ æternæ, sed non
 totius poenæ, qui tum demum solvitur completis omnibus poenitentiae
 actibus. Et in 7. Prop. satisfactio causat gratiam, prout est in proposito,
 & auget eam, prout est in executione.

Altera verò pars sic probatur:

Hæc omnia non fiunt sive per contritionem, sive per satisfactionem,
 nisi virtute passionis Christi (ex Prop. 16. & 19.)

At, dum Christus instituit ministerium Clavium, voluit, ut ordinariè
 virtus suæ passionis applicaretur pro reconciliatione baptizatorum in crimen
 lapforum, per Clavium ministerium. Ibidem.

Ergo, quod operantur contritio & satisfactio in Sacramento Poenitentiae,
 operari censendæ sunt per ordinem ad Claves.

X. Conclusio.

Nullus habet, etiam extra Sacramentum Poenitentiae, veram contri-
 tionem, per quam peccatum ei displicet, quia est contra Deum super-

omnia dilectum, cui non statim culpa remittatur, simul cum reatu poenæ V. C L.
 æternæ, licet non nisi per ordinem ad Claves, & Sacramenti votum, I. PART.
 quod in illa includitur. N. XXIII.

Demonstratio.

Ex hoc ipso dicitur culpa mortalis remitti, quod per gratiam tollitur
 aversio mentis à Deo. (per Prop. 15.)

Sed in eo, qui habet veram contritionem, per quam ei peccatum dis-
 plicet, quia est contra Deum super omnia dilectum, tollitur per gratiam
 aversio mentis à Deo.

Ergo non potest dici, quod culpa mortalis non sit ei remissa, si ex
 hoc ipso dicitur remitti, quod per gratiam tollitur aversio mentis à Deo.
 Quâ aversione sublatâ tollitur etiam reatus poenæ æternæ, nec remanere
 potest nisi reatus poenæ temporalis, ut patet ex 15. Prop.

Corollarium.

Ex his liquet nullum extare apud S. Thomam vestigium duplicis generis
 contritionis, quarum altera ut potè perfectior peccatori necessaria sit, ut
 justificetur extra Sacramentum cum Sacramenti voto, per alteram verò ju-
 stificari non possit, nisi cum Sacramentum actu suscipit.

Demonstratio.

Non potest adulto remitti peccatum mortale, etiam in Sacramento,
 sine actuali immutatione voluntatis, quâ tollitur aversio mentis à Deo
 (Prop. 12.) per actum virtutis poenitentiae, quo fit, ut peccatum dis-
 pliceat, quia est contra Deum super omnia dilectum, quod requiritur
 ad rationem veræ poenitentiae. Prop. 14.

Atqui ex hoc dicitur culpa mortalis remitti, quod per gratiam tollitur
 aversio mentis à Deo, quâ sublatâ tollitur etiam reatus poenæ æternæ
 Prop. 15.

Ergo eadem actualis voluntatis immutatio, sine qua peccatum mortale
 remitti non potest, etiam in Sacramento, infert secum necessariò se-
 cundum D. Thomam, etiam extra Sacramentum, remissionem peccati
 mortalis simul cum solutione reatus æternæ poenæ, non tamen sine
 ordine ad Claves.

Conclusionum Summa.

Ex his itaque discimus, primò Sacramentum Poenitentiae consideran-
 dum esse tamquam totum morale ex materiâ & formâ compositum, cujus
 totius partes, tametsi simul tempore existere non possint, utpote con-

V. C. L. stitutæ partim in actibus & verbis, quorum prima transire debent, ut
 I. PART. sequentiæ existant, nihilominus tamen virtutem suam simul & conjunctim
 N. XXIII. exerunt. Quamvis enim à se invicem tempore separatæ sint, in intentione tamen Dei conjunctæ & connexæ sunt, & per virtutem ab eo acceptam simul concurrunt ad applicandum Pœnitenti meritum passionis Christi, quo peccatorum culpa & pœna tollitur.

Secundò, pœnitentiam sive conversionem cordis, & indulgentiam peccati, considerari debere tamquam duo distincta beneficia. Distincta enim sunt dolere, quòd aliquem offenderis, & indulgentiam ab eo accipere. Nam pœnitentia & conversio est in eo qui offendit; indulgentia verò procedit ab eo, qui offensus est.

Tertiò, hæc duo, quamvis sint distincta, & unum sine altero esse possit, cum homo in hominem peccat (quem enim peccati verè pœnitet, potest ab eo, quem offendit, veniam non impetrare) nunquam tamen à se invicem tempore seungi posse videntur in reconciliatione hominis cum Deo. Ostensum enim est, ex mente D. Thomæ misericordiam divinam dedecere, ut peccator ad Deum conversus, illumque super omnia diligens, vel uno momento relinquatur in statu illorum, qui ideo rei sunt æternæ mortis, quia magis creaturam, quàm suum diligunt Creatorem.

Quartò, sufficere, conversionem & indulgentiam esse distincta beneficia, quamvis habito ad misericordiam Dei respectu sint inseparabilia, ut possit intelligi, quòd Deus potuerit remissionem peccatorum, quam Jesus Christus nobis suâ passione meruit, annectere ministerio Sacerdotum, quibus data est potestas, eis, qui verè conversi sunt, peccata remittendi.

Ex his itaque sequitur, quod ait Sanctus Thomas, absolutioni sive ministerio Clavium, juxta ordinem à Christo institutum, remissionem peccatorum principaliter attribuendam esse, & contritionem ad remissionem peccatorum eatenus concurrere, quatenus respicit Claves Ecclesiæ; & nihilominus contritioni remissionem peccatorum semper junctam esse, etiam extra usum Sacramenti, non tamen sine virtute Clavium, quas contritio semper respicit, quia se illis, simul ac poterit, submittere desiderat.

Hæc mihi certò videtur esse mens Sancti Thomæ, juxta quam non difficulter intelligitur, remissionem peccatorum ministerio Clavium præcipuè tribui debere, quamvis à contritione per amorem Dei super omnia dilecti non appareat eam posse separari.

Sed dices: Absolutio potest frustrà à Sacerdotibus impendi, contritio autem nunquam frustrà habetur; ergo pluris facienda contritio, quàm absolutio, magisque satagendum de habendâ contritione, quàm de obtinendâ absolutione.

Ad hoc repono, verissimum videri, contritionem nunquam frustrà

haberi; quia nunquam illa ab indulgentiâ, quæ intuitu absolutionis aut V. C L. præsentis aut desideratæ datur, separata est, uti jam diximus; sed inde I. PART. non sequitur, quòd contritio plus conferat ad indulgentiam, quàm con- N. XXIII. ferat absolutio: etenim contritio non obtinet remissionem peccatorum, nisi quatenus absolutionem desiderat, ut per illam tamquam instrumentum & canalem divinæ misericordiæ Poenitens donetur indulgentiâ. Non potest itaque dici, quòd contritio sit potior causa indulgentiæ, quàm sit forma absolutionis. Verùm hoc non obstat, quin verissimè dicatur, nunquam à peccatore contrito indulgentiam abesse, à formâ verò absolutionis sæpe indulgentiam sejunctam esse; quia sæpe eam contingit non contritis & inpenitentibus impendi. Dum autem istiusmodi hominibus impenditur, tum frustra impenditur: quia tunc solus agit Sacerdos minister, qui eam pronunciat; non verò agit Deus, qui est causa principalis. Deus enim tunc dumtaxat, quando peccator contritus est, absolutione utitur tamquam instrumento, ut per eam in peccatorem indulgentia derivetur.

Ante omnia itaque satagendum peccatori, ut habeat cor contritum & humiliatum, quod Deus nunquam despicit, & cui indulgentiâ semper est connexa; verùm non priùs conandum, ut actu donetur absolutio sacramentalis, quàm dum meritò existimabitur, quòd recte disposito administrabitur.

Hic licet divinam providentiam & misericordiam adorare, quæ justificationem nostram, suamque erga nos amicitiam ità disposuit, ut eas consequamur, simul ac eas plenè & fortiter volumus, non verò ex illis suspendit, quæ invitis nobis deesse possunt. Gaudere ergo debemus quod sola charitas distinguat inter filios Dei & filios diaboli, quodque ad omnia sufficiat, valeatque in Christo fides, quæ per charitatem operatur, dum aut ministrorum fœcundiâ, aut tyrannorum malitiâ, aliâve ex causâ à divinæ indulgentiæ instrumentis inviti separamur.





TABLE DES OUVRAGES

Contenus dans le Tome vingt-sixieme.

N ^o . I	D iscours sur l'amour de Dieu.	page 1
N ^o . II.	Considérations pour une ame abattue par une crainte excessive.	9
N ^o . III.	Résolutions de quelques difficultés, proposées par une personne de piété.	15
N ^o . IV.	Décision sur les pensées sales que le Diable inspire à l'ame.	25
N ^o . V.	Décision d'un cas sur le sixieme Commandement.	32
N ^o . VI.	Exercice pour une Neuvaine au S. Sacrement.	39
N ^o . VII.	Avis pour un Pénitent.	41
N ^o . VIII.	Avis & Regles de conduite pour M. le Duc de Liancourt.	44
N ^o . IX.	Instruction chrétienne pour une Veuve.	47
N ^o . X.	Discours funebre fait par M. Arnauld, à la mort de la Mere Agnès, sa sœur, décédée à Port-Royal des Champs le 19 Février 1671.	50
N ^o . XI.	Eloge funebre de M. Arnauld d'Andilly.	61
N ^o . XII.	Réponse à une Consultation sur un mariage entre proches parents.	73
N ^o . XIII.	Ecrit sur un mariage proposé pour le Marquis de Pomponne avec Mademoiselle Hebert, sa Cousine-Germaine.	74
N ^o . XIV.	Discours que M. Arnauld prononça en faisant les cérémonies du mariage de Mademoiselle le Maître avec M. Thomas de Bois-Roger.	87
N ^o . XV.	Cas de conscience touchant une promesse de mariage extorquée.	91
N ^o . XVI.	Décisions de quelques cas de conscience.	93
N ^o . XVII.	Réponse à cette question: Peut-on faire à Dieu cette action de grâces: Mon Dieu, je vous remercie de ma prédestination.	95
N ^o . XVIII.	Paraphrase de l'Oraison dominicale.	96
N ^o . XIX.	Difficultés sur le Livre des Eclaircissements sur le Sacrement de Pénitence, &c. de M. l'Evêque de Tournai.	97
N ^o . XX.	Second Ecrit de M. Arnauld au sujet du Livre des Eclaircissements de M. l'Evêque de Tournai.	185
N ^o . XXI.	Replique de M. Arnauld à la troisieme Lettre de M. de Tournai, le 2 Octobre 1680.	200
N ^o . XXII.	Six Difficultés sur l'opinion des Docteurs de Louvain, touchant la Rémission des péchés par les Sacrements.	213
N ^o . XXIII.	Dissertatio Theologica quâ exponitur breviter & probatur vera Sententia S. Thomæ de Sacramento Pœnitentiæ.	224

FIN de la Table.

1 1955

.

.

.

